This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

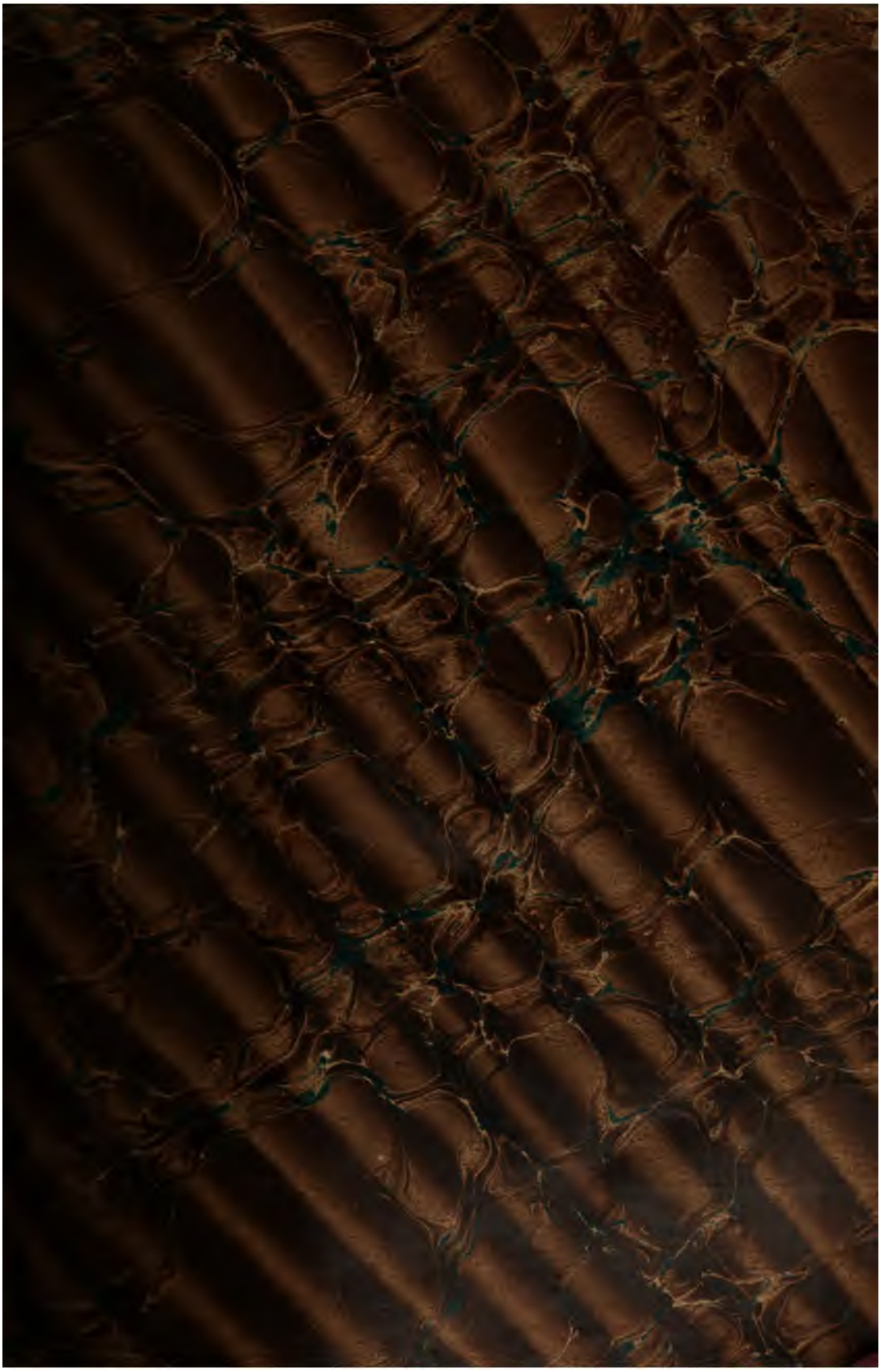
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PFr
331
40

KF857

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF
JOHN HARVEY TREAT
OF LAWRENCE, MASS.
CLASS OF 1862



PARIS. — DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

REVUE
DU MONDE
CATHOLIQUE

THÉOLOGIE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois

CINQUIEME ANNÉE

TOME DOUZIÈME

PARIS

LIBRAIRIE V^OR PALMÉ, ÉDITEUR

22, rue Saint-Sulpice, 22

1865

P Fr 331.40

HARVARD COLLEGE LIBRARY
TREAT FUND
Sept. 10, 1925

HISTOIRE DE JULES CÉSAR [1]

I

L'auteur de la nouvelle histoire de César ne prétend pas produire des faits nouveaux sur le fondateur de l'Empire. Il a dû, sans doute, faire de savantes recherches et compulser bien des volumes pour réunir les matériaux de son ouvrage; mais ces matériaux étaient connus, et, s'il fallait les soumettre à une révision, on savait du moins où les trouver. C'est donc là surtout, au point de vue de l'histoire proprement dite, un travail d'érudition. Ce travail est très-complet. L'auteur cependant n'a pas écrit pour faire preuve de savoir; il s'est proposé un but plus élevé; il a voulu montrer au monde un de ces hommes que la Providence suscite pour tracer une voie nouvelle à l'humanité. L'histoire des faits n'est, à ses yeux, que le véhicule de l'histoire des idées et des transformations sociales. Il n'écrit pas pour raconter mais pour enseigner. Aussi fait-il peu de cas de l'écrivain qui « présente les différentes phases de l'histoire comme des événements spontanés, sans rechercher dans les faits antérieurs leur véritable origine et leur déduction naturelle. » Il le compare « au peintre, qui en reproduisant les accidents de la nature ne s'attache qu'à leur effet pittoresque sans pouvoir dans son tableau en donner une démonstration scientifique. » L'historien a une mission plus haute, il doit, « comme le géologue qui explique les phénomènes du globe, découvrir le secret de la transformation des sociétés. » Pour remplir ce programme diverses conditions sont nécessaires. La première est le respect scrupuleux de la vérité. Aussi *l'Histoire de Jules César* s'ouvre-t-elle par cette phrase qui pourrait prêter à plus d'un commentaire : « La vérité historique devrait être non moins sacrée que la religion. » Et par vérité historique l'auteur n'entend pas seulement le respect des faits, l'exactitude matérielle; il entend aussi le respect des intentions.

Après cette définition générale de l'histoire l'auteur définit le but particulier de son œuvre.

(1) Premier volume.

« Ce qui précède, dit-il, montre assez le but que je me propose en écrivant cette histoire. Ce but est de prouver que, lorsque la Providence suscite des hommes tels que César, Charlemagne, Napoléon, c'est pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre, marquer du sceau de leur génie une ère nouvelle et accomplir en quelques années le travail de plusieurs siècles. Heureux les peuples qui les comprennent et les suivent ! malheur à ceux qui les méconnaissent et les combattent ! Il font comme les Juifs, ils crucifient leur Messie ; ils sont aveugles et coupables : aveugles, car il ne voient pas l'impuissance de leurs efforts à suspendre le triomphe définitif du bien ; coupables, car ils ne font que retarder le progrès en entravant sa prompte et féconde application (1). »

Devons-nous donc regarder César comme une sorte de Messie de ce peuple romain, qui était alors le *peuple-roi* et régnait sur le monde ? Non, ce serait prendre trop à la lettre une simple image. Contentons-nous de dire qu'un tel exorde dénonce, dès la première page, le panégyriste sous l'historien. C'est un avis loyalement donné au lecteur. Celui-ci devra croire, en effet, que l'auteur a fait son siége, que toute sa science, toute son habileté, toute la vigueur de sa pensée s'appliqueront à glorifier César. Les faits seront étudiés avec scrupule, présentés avec conscience, mais ils prendront naturellement la tournure et la couleur nécessaires à la thèse de l'écrivain. N'est-ce pas là un des résultats ordinaires de l'amour ? L'esprit se laisse prendre comme le cœur ; comme lui, lorsque la passion s'en mêle, il refuse de voir les défauts de l'objet aimé, souvent même il les transforme en qualités, faisant du vice une vertu, de l'infirmité une séduction comme le mirage fait du désert une oasis. Louis XIV trouvait gracieuse la démarche un peu trop oscillante de Mlle de la Vallière ; on l'eût surpris, froissé, irrité, en lui disant que cette aimable personne boitait. L'historien de Jules César ne sera-t-il pas entraîné à voir de la droiture dans les actions souvent boiteuses de son client ?

II

Du moment ou l'auteur voulait montrer dans César, non-seulement l'homme de son temps, mais aussi et surtout l'initiateur d'un monde nouveau, il devait lui donner pour cadre l'histoire même de Rome, c'est-à-dire l'histoire des institutions qui avaient formé la société

(1) Préface, p. VI. Cette préface, signée Napoléon, est ainsi datée : Palais des Tuileries, le 20 mars 1862.

dont la vie s'éteignait et qu'il allait ressusciter en *marquant du sceau de son génie une ère nouvelle.* Aussi *l'Histoire de Jules César* commence-t-elle à la fondation de Rome.

Cette première partie du livre est moins d'ailleurs un résumé historique qu'un rapide exposé de l'organisation politique et sociale de la future ville des Césars. L'auteur, sans s'arrêter à l'histoire plus ou moins fabuleuse de Romulus, montre les rois jetant les fondements des institutions romaines et préparant les grandes destinées de leur pays. Il dit comment étaient constituées les différentes classes, il définit les lois qui furent rendues à mesure que les fils de la louve devinrent plus puissants, il établit que rois, patriciens, plébéiens travaillèrent toujours, même au milieu de leurs luttes, à s'organiser pour la domination. Rome, petit État entouré d'ennemis, semblait déjà rêver la conquête du monde. Cet esprit d'envahissement et d'autorité ne cessa de croître. Il pénétra absolument le caractère national et fut comme la moelle des institutions. Il avait guidé les rois, il guida le sénat, les consuls, les tribuns. L'historien de César met tout cela en pleine évidence. Assurément, cette appréciation des institutions et des tendances romaines n'est pas nouvelle ; Bossuet l'a indiquée à grands traits dans le *Discours sur l'histoire universelle*, Montesquieu en a fait la base même de son livre trop vanté, sur les *Causes de la grandeur des Romains et de leur décadence ;* mais elle se retrouve ici avec une remarquable abondance de preuves. L'auteur met à profit les progrès de l'érudition ; il donne des textes et précise les faits. La philologie, la géographie, l'archéologie, n'ont rien découvert sur l'ancienne Rome qui ne lui soit connu. C'est une démonstration matérielle venant à l'appui d'une affirmation déjà acceptée, mais qu'il était bon de fortifier selon le goût moderne. Quant aux vues générales sur l'ensemble des choses, l'auteur s'accorde presque toujours avec Montesquieu. C'est là évidemment en cette matière son guide de prédilection. Il le cite dès la première page du livre comme pour indiquer qu'il l'écoutera souvent. J'imagine cependant qu'il lui sera moins fidèle quand il devra juger définitivement son héros. Déjà nous pourrions distinguer quelques notes discordantes ; mais n'allons pas trop vite, respectons le cadre que l'auteur a tracé et suivons-le dans l'examen des *temps antérieurs* à César.

Ce préambule, œuvre de science et de patience, remplit la moitié du volume. Nous ne sommes pas de ceux qui le trouvent trop long. Nous ui reprocherions plutôt de n'être pas assez développé. C'est du

moins le défaut des premiers chapitres. Les faits y abondent à tel point qu'ils sont comme entassés. La lumière, au lieu d'y pénétrer librement et de les éclairer en plein, semble ne s'y introduire que par d'étroites fissures. Il en résulte pour le commun des lecteurs une certaine fatigue. Si l'auteur, sans chercher un pittoresque indigne de lui, indigne de l'histoire, avait insisté sur les détails de mœurs, s'il s'était montré davantage, ce savant exposé eût été plus attrayant sans être moins instructif.

Il ne faut pas croire cependant que l'auteur se contente d'énumérer les faits, de définir les institutions. Il les juge au passage en termes concis et clairs, trop concis peut-être, car la pensée n'est pas toujours facile à saisir. Et de plus son jugement peut quelquefois provoquer des interprétations erronées par suite sans doute de la rapidité avec laquelle il est émis. N'aurait-on pas le droit, par exemple, de trouver une tendance très-marquée au fatalisme dans ce paragraphe du deuxième chapitre :

« Les rois sont expulsés de Rome. Ils disparaissent parce que leur mission est accomplie. Il existe, on le dirait, dans l'ordre moral ainsi que dans l'ordre physique, une loi suprême qui assigne aux institutions, comme à certains êtres, une limite fatale marquée par le terme de leur utilité. Tant que ce terme providentiel n'est pas arrivé, rien d'opposé ne prévaut : les complots, les révoltes, tout échoue contre la force irrésistible qui maintient ce qu'on voudrait renverser ; mais si, au contraire, un état de choses, inébranlable en apparence, cesse d'être utile au progrès de l'humanité, alors ni l'empire des traditions, ni le courage, ni le souvenir d'un passé glorieux, ne peuvent retarder d'un jour la chute décidée par le destin (1). »

Nous retrouverons la même pensée ou plutôt la même tendance en différents endroits. Cependant l'historien de Jules César ne peut croire qu'une force aveugle mène le monde, que l'homme et l'humanité sont en quelque sorte sans action sur leur destinée. S'il ne fait comme écrivain aucune différence entre les mots *providence* et *destin*, il ne peut les confondre comme penseur. Mais le lecteur ne fera-t-il pas cette confusion ?

Voici encore une phrase où les mots doivent aller plus loin que la pensée.

« Ils (les patriciens) n'étaient pas classés, ainsi que dans notre société moderne, en spécialités envieuses et rivales : on n'y voyait pas

(1) Page 22.

l'homme de guerre mépriser le civil, le jurisconsulte ou l'orateur se séparer de l'homme d'action, ou le prêtre s'isoler de tous (1). »

Cette esquisse de nos mœurs ou plutôt des mœurs de l'Europe moderne est-elle rigoureusement exacte ? Je me permets d'en douter. Les rivalités de l'esprit de corps ne vont pas nécessairement jusqu'à l'envie, encore moins jusqu'au *mépris*. Si le militaire dédaigne parfois le civil et si le civil raille volontiers le militaire, il n'en résulte pas entre eux une opposition fondamentale. Quant à l'orateur et au jurisconsulte, loin de se séparer de l'homme d'action, leur préoccupation constante est de se confondre absolument avec lui et de prouver qu'ils peuvent agir. Le prêtre, enfin, au lieu de s'isoler de tous, se met au service de tous. Sa vie n'est pas, il est vrai, la vie commune. Il est prêtre pour se dévouer, et le dévouement, dans cette large mesure, reste nécessairement une exception. Mais, si sa mission lui impose des devoirs particuliers, si son caractère lui commande certaines réserves, il ne s'ensuit nullement qu'il doive ou veuille s'isoler. Il est, au contraire, le grand *unisseur*, comme disait saint François de Sales. L'isolement relatif où nous le voyons, loin d'être inhérent à son caractère, tient aux idées fausses dont la masse des esprits est aujourd'hui enveloppée.

Nous reconnaissons, du reste, que la *fusion* ne saurait être ce qu'elle était sous le régime romain. Le même homme pouvait alors remplir toutes les fonctions. Les vices les plus notoires ne fermaient pas l'entrée du sacerdoce : César fut grand pontife ! Tout général heureux, tout proconsul ayant ruiné à son profit la province qu'on lui avait livrée, tout favori du peuple ou du Sénat, pouvait prétendre au pontificat suprême. Ce fut là une des causes fondamentales de la décadence de Rome, cause que Montesquieu n'a pas vue. Le christianisme, en constituant le vrai sacerdoce, en donnant une tête à la société, a fait disparaître cette confusion, et la dignité humaine a été sauvée. Nous sommes convaincu que l'historien de César tient ce résultat pour supérieur à tous les fruits que pouvait porter la constitution romaine. On aurait donc tort de donner un sens absolu à la phrase que nous avons citée.

Il y aurait d'autres observations à faire sur les pages où l'auteur indique les avantages que l'organisation politique de Rome offrait à l'État. Il explique en écrivain, maître de son sujet, les rouages de la machine gouvernementale ; il montre que des lois diverses nées d'un

(1) Page 25.

sentiment de suspicion et de jalousie avaient multiplié les contre-poids et même les entraves ; il prouve que l'antagonisme était partout ; puis il ajoute que Rome ne se défiait pas du pouvoir. Il serait plus juste de dire que cette défiance s'y manifestait sous des formes particulières. Mais combien ces manifestations étaient nombreuses et savantes ! Jamais chez aucun peuple plus de précautions ne furent prises pour limiter l'action de tout homme influent. L'auteur finit, du reste, par le reconnaître. Il rappelle qu'il y avait à la fois deux consuls pour qu'aucun d'eux ne fût puissant, et il ajoute : « Ce dualisme et cette instabilité de l'autorité suprême n'était donc pas un élément de force ; l'unité et la fixité de direction nécessaire chez un peuple toujours en guerre avaient disparu ; mais le mal eût été plus grave si la conformité d'intérêt et de vues d'individus appartenant à une même caste n'était venue l'atténuer. L'homme valait mieux que les institutions qui l'avaient formé. » On aimerait à trouver sur ces graves matières une conclusion plus nette. La netteté, du reste, ne règne pas partout dans ce livre. Si la phrase est toujours claire et précise, l'idée reste quelquefois dans le vague. C'est même là, au simple point de vue littéraire, un fait assez singulier. D'ordinaire l'écrivain qui ne veut pas conclure carrément manque de fermeté dans l'expression : ici l'expression est ferme, elle semble tout dire, et néanmoins elle vous laisse des doutes sur la pensée de l'auteur. Ce fait se produit surtout au sujet des luttes si souvent engagées entre les patriciens et les plébéiens.

Le chapitre II nous a particulièrement laissé cette impression. Les considérations philosophiques qui le terminent ne nous paraissent pas aller assez au vif du sujet. Peut-être sont-elles trop générales, trop spéculatives ? peut-être le penseur y prend-t-il trop le pas sur l'historien ? Nous en citerons quelques passages afin que le lecteur puisse contrôler notre doute. L'auteur vient de noter les éléments de dissolution qui menaçaient Rome, d'examiner les lois agraires, la question des dettes, il ajoute :

« Cet aperçu rapide des maux déjà sensibles qui travaillaient la société romaine nous conduit à cette réflexion : le sort de tous les gouvernements, quelle que soit leur forme, est de renfermer en eux des germes de vie qui font leur force et des germes de dissolution qui doivent un jour amener leur ruine. Suivant donc que la République fut en progrès ou en décadence, les premiers ou les seconds se développèrent et dominèrent tour à tour ; c'est-à-dire tant que l'aristocratie

conserva ses vertus et son patriotisme, les éléments de prospérité dominèrent ; mais, dès qu'elle commença à dégénérer, les causes de perturbation prirent le dessus et ébranlèrent l'édifice si laborieusement élevé (1). »

L'auteur montre ensuite que, malgré les conquêtes des plébéiens, le Sénat restait tout puissant ; il dit que l'état de Rome vers l'an 420 de l'ère romaine ressemblait beaucoup à celui de l'Angleterre avant sa réforme électorale ; qu'en dépit de certaines lois la naissance et la fortune y étaient la source unique des honneurs et de la puissance ; puis, bien qu'il ait paru pencher pour le parti populaire, qui sera le parti de César, il conclut ainsi :

« L'observateur désintéressé n'examine pas si la scène où se discutent les graves questions politiques est plus ou moins vaste, si les acteurs sont plus ou moins nombreux : il n'est frappé que de la grandeur du spectacle. Aussi, loin de nous l'intention de blâmer la noblesse, pas plus à Rome qu'en Angleterre, d'avoir conservé sa prépondérance par tous les moyens que les lois ou les habitudes mettaient à sa disposition ! Le pouvoir devait rester aux patriciens tant qu'ils s'en montreraient dignes, et il faut bien le reconnaître, sans leur persévérance dans la même politique, sans cette hauteur de vues, sans cette vertu sévère et inflexible, caractère distinctif de l'aristocratie, l'œuvre de la civilisation romaine ne se serait pas accomplie (2). »

Faudrait-il creuser beaucoup cette doctrine pour y découvrir une grande propension à trop honorer le succès ?

III

Le chapitre III nous montre Rome conquérant l'Italie et songeant plus à l'exploiter qu'à se l'assimiler. L'auteur étudie à fond son sujet. Il explique très-bien les systèmes divers que les Romains appliquaient aux peuples vaincus et conquis. Il a de brèves et savantes dissertations sur les colonies romaines et les colonies latines. « Si les colonies romaines, dit-il, annonçaient aux peuples vaincus la majesté du nom romain, leur sœurs latines donnaient une extension toujours plus grande au *nomen latinum*, c'est-à-dire à la langue, aux mœurs, à toute la civilisation de cette race dont Rome n'était que le premier représentant. Les colonies latines étaient fondées ordinairement pour ménager les colonies de citoyens romains, chargées principalement

(1) Page 48.
(2) Pages 54, 55.

de défendre les côtes et de maintenir les relations commerciales avec les peuples étrangers (1). » Après avoir marqué le caractère distinctif de ces deux sortes de colonies qui offraient divers appâts aux ambitions et facilitaient la conquête, l'auteur fait cette réflexion : « C'est un trait caractéristique des mœurs de l'antiquité que ce désir général, non de détruire le privilége, mais de compter parmi les privilégiés. » Il ajoute que les mécontents cherchaient alors non pas à renverser mais à parvenir, que les plébéiens voulaient devenir aristocrates et non pas détruire l'aristocratie. L'opposition que l'auteur signale sur ce point, entre les mœurs anciennes et les mœurs modernes est-elle autre chose qu'une différence de forme? Nous voyons à l'une et l'autre époque les mêmes appétits; et ces appétits, autant que l'organisation sociale le permet, ont usé des mêmes moyens pour les satisfaire. La question est toujours pour ceux qui sont en bas d'arriver en haut. L'un des chefs du fouriérisme, M. Considérant, disait il y a quelques années : « L'humanité veut jouir. » Cette parole peint toute société qui a ignoré ou qui méconnaît la loi chrétienne. Or ce besoin de jouir s'est toujours traduit et se traduira toujours chez l'individu par de constants efforts pour obtenir la puissance et la richesse. On voudra partager, si le partage permet d'atteindre le but; on voudra détruire, si l'on ne peut se faire place qu'en détruisant. Nous admettons les exceptions, nous croyons que l'amour du bien public, les sentiments généreux, se sont mêlés chez les anciens et chez les modernes aux sentiments égoïstes; mais, du moment où l'on examine la question au point de vue des avantages personnels et directs, nous retrouvons à vingt siècles de distance des mobiles identiques. L'idée a changé de costume comme les hommes, mais elle a gardé son caractère fondamental. Notre propre histoire, au début même de ce siècle, suffit à le prouver. Que de tribuns des jours de 1790 à 1800, entrèrent quelques années plus tard dans les rangs de l'aristocratie! Ils avaient demandé l'abolition des titres et des priviléges; ils devinrent barons, comtes, ducs, et constituèrent des majorats.

IV

J'ai entendu dire que le chapitre IV était un hors-d'œuvre. Je ne suis pas de cet avis. Dans tous les cas c'est un chapitre très-intéressant. Il est intitulé *Prospérité du bassin de la Méditerranée avant les guerres puniques*. L'auteur y a mis, sans bruit, sans étalage et, en

(1) Page 67.

apparence, sans effort, beaucoup de science. Il nous dit d'abord quel était le commerce de la Méditerranée à l'époque où Rome devint maîtresse de l'Italie. Cette étude le force à visiter Carthage, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Epire, la Macédoine, la Grèce, l'Egypte, une partie de l'Espagne, la Gaule méridionale, la Vénitie, l'Illyrie, l'Asie-Mineure. Il pénètre des côtes dans l'intérieur et la promenade devient un long voyage. N'est-il pas nécessaire, pour définir l'action des peuples méditerranéens, de les suivre partout où se portait leur commerce, où se faisait sentir la puissance de leurs armes ?

L'auteur entre ainsi en matière :

« Dans cet examen (du bassin de la Méditerranée) nous ne verrons pas sans un sentiment de regret que de vastes contrées, où jadis produits, monuments, richesses, armées et flottes nombreuses, tout enfin révélait une civilisation avancée, soient aujourd'hui désertes ou barbares (1). »

Le tableau qu'il trace justifie pleinement cette appréciation ; il prouve aussi, sans le dire expressément, que la possession de la Méditerranée, lien de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, put seule donner à Rome l'empire du monde. Caton l'ancien, personnage un peu sacrifié dans *l'Histoire de César*, comprenait cela en demandant la destruction de Carthage ; et le fameux *Delenda Carthago* devait se traduire ainsi : il faut que la Méditerranée soit un lac romain.

Dans ce chapitre si nourri de faits, nous devons signaler une grave lacune. L'auteur passe à peu près sous silence la situation religieuse de ces différents peuples. Il compte leurs navires, leurs soldats, il fait l'inventaire de leurs richesses, il parle de leur luxe ; il ne s'occupe pas sérieusement de leur état social. Quelques mots jetés en passant, quelques détails de mœurs donnés incidemment ne sauraient éclairer le lecteur sur ce point capital. Nous voyons que tous ces pays étaient fort riches, fort peuplés ; mais nous sentons, d'autre part, qu'il y avait en eux quelque vice radical préparant leur ruine. Ce vice, n'eut-il pas fallu le dénoncer, le montrer, le faire en quelque sorte toucher du doigt ? Nous regrettons aussi que l'auteur n'ait pas approfondi les résultats de l'absorption romaine. On a dit souvent que ce fut un progrès. Il est certain cependant que les pays conquis ne gagnèrent rien du côté des mœurs et perdirent du côté de la population, de la fortune publique et privée.

Enfin pour couronner cette comparaison entre l'état présent du bas-

(1) Page 95.

sin de la Méditerranée et son état avant la conquête romaine, ne convenait-il pas de rechercher pourquoi toute une partie de ces contrées est florissante tandis que l'autre est déserte ou barbare ? On eût vu, d'un côté, le christianisme, de l'autre l'islamisme. Cette étude méritait particulièrement d'arrêter un écrivain qui date ses préfaces du palais des Tuileries.

Signalons, en outre, dans ce tableau, qui nous reporte à *deux ou trois cents ans* avant l'ère chrétienne, une date assez hasardée. L'auteur dit qu'alors la civilisation de l'Égypte remontait déjà *au delà de trois mille ans*. Je crois que le papyrus qui doit établir cette date n'est pas encore trouvé.

V

Nous venons de dire que l'historien de César était trop sobre de renseignements sur la religion et les mœurs des peuples dont il nous montre avec tant de soin et tant de science les flottes et les armées, dont il connaît si bien le commerce et les richesses. C'est à peine, en effet, s'il parle des dieux qu'adorait Carthage ; et chose plus étonnante, plus fâcheuse, il est très-incomplet sur la religion même des Romains.

« La religion carthaginoise, dit-il, faisait de la Divinité une puissance jalouse et malfaisante qu'il fallait apaiser par d'horribles sacrifices ou honorer par des pratiques honteuses ; de là des mœurs dépravées et cruelles ; à Rome, le bon sens ou l'intérêt du gouvernement tempérait la brutalité du paganisme, et maintenait dans la religion des idées morales (1). »

Il y avait plus à dire sur Carthage, mais au moins ce simple mot caractérise exactement le culte de Moloch, d'Astarté et ses résultats. Il n'en est pas de même pour Rome. L'auteur l'a senti, car il ajoute en note : « Ainsi le Jupiter du Capitole, la Junon italique, *dans leur culte officiel du moins*, étaient les protecteurs des mortels vertueux et punissaient les méchants. » Cette petite réserve est-elle suffisante ? N'eût-il pas été bon d'indiquer les différentes phases que subit le paganisme des Romains et de constater qu'il aboutit à tous les excès. Si le sang humain coulait à Carthage en l'honneur des dieux, la même cause le faisait répandre à Rome. Quant à la corruption des mœurs, elle n'a été nulle part plus absolue, plus dégradante. Comme les lois et les institutions avaient voulu prévenir les conséquences du culte, il

(1) Page 152.

en résulta, lorsque ces digues furent impuissantes, un mélange d'hypocrisie et de cynisme inconnu partout ailleurs. N'est-ce pas en pleine floraison de la république, un siècle avant le premier consulat de César, qu'il fallut abolir les *Bacchanales*, fêtes religieuses? Quel était dès lors l'état des mœurs, quels désordres couvrait et autorisait la religion?

« Jamais, disait l'un des consuls dans l'assemblée du peuple, jamais ne fut plus nécessaire, Romains, cette invocation solennelle des dieux; ce sont là des dieux que nos ancêtres vous avaient appris à honorer, à vénérer, à supplier, et non point ces dieux venus de religions perverses et étrangères pour fasciner vos âmes et par des excitations furieuses les pousser à toutes sortes de crimes et d'infamies. Et maintenant pourrai-je me taire, pourrai-je tout dire? Si je vous laisse ignorer quelque chose, je risque d'être taxé d'incurie; et si je vous dis tout, je risque de vous remplir de terreur (1). »

Il partit de là pour tout dire. Tite-Live a conservé ce tableau de la débauche romaine. C'est effrayant, et nous n'essaierons certes pas d'en donner une simple esquisse. Mais que résulta-t-il de cet effort? Les logiciens les plus pressés du paganisme furent condamnés et exécutés par milliers. On fit appel au patriotisme, on parla de revenir au culte primitif... et le mal continua de grandir. Les Bacchanales elles-mêmes furent un jour remises en honneur. Cela devait être, car elles étaient le fruit légitime du paganisme. Il les avait engendrées comme certaines maladies engendrent la vermine.

Et d'ailleurs, en admettant que le vice ne dût pas sortir d'une religion essentiellement vicieuse, quelle force réformatrice pouvait offrir une organisation religieuse qui n'avait jamais été qu'un instrument de règne, un moyen de gouvernement? S'il lui avait été impossible de préserver les mœurs, même avec l'aide des lois et l'appui du caractère national, il lui était plus impossible encore de les relever.

Cette sujétion de la religion à l'État n'a pas échappé à l'historien de César. « Dès une époque très-reculée, dit-il, le gouvernement avait subordonné la religion à la politique, et s'était appliqué à lui donner une direction avantageuse à l'État. » Cet avantage devait disparaître dès que le ressort gouvernemental et l'esprit public s'affaibliraient, c'est-à-dire dès que l'État aurait absolument besoin d'un grand secours moral. La religion, en effet, n'est véritablement un appui que si elle n'est pas un instrument; elle tire sa force de son indépendance;

(1) Tit. Liv. lib. XXXIX.

en d'autres termes elle ne sert qu'à la condition de n'être pas asservie. Cette vérité dépassait les païens. Aussi, sous des formes différentes, mirent-ils toujours la Divinité au service des passions humaines. Les Romains furent particulièrement habiles à en faire une force politique. Écoutons Montesquieu :

« Romulus, Tatius et Numa asservirent les dieux à la politique... Quand les législateurs romains établirent la religion, ils ne pensèrent point à la réformation des mœurs, ni à donner des principes de morale : ils ne voulurent point gêner des gens *qu'ils ne connaissaient pas encore*. Ils n'eurent donc d'abord qu'une vue générale, qui était d'inspirer à un peuple qui ne craignait rien la crainte des dieux, et de se servir de cette crainte pour le conduire à leur fantaisie.

« Les successeurs de Numa n'osèrent point faire ce que ce prince n'avait point fait. Le peuple, qui avait beaucoup perdu de sa férocité et de sa rudesse, était capable d'une plus grande discipline. Il eût été facile d'ajouter aux cérémonies de la religion, des principes et des règles de morale dont elle manquait; mais les législateurs des Romains étaient trop clairvoyants pour ne point connaître combien une pareille réformation eût été dangereuse : c'eût été convenir que la religion était défectueuse ; c'était lui donner des âges, et affaiblir son autorité en voulant l'établir. La sagesse des Romains leur fit prendre un meilleur parti en établissant de nouvelle lois (1). »

Il n'y avait réellement rien de mieux à faire. La religion devenant impuissante, portant même des fruits de mort, et ne pouvant être réformée, il fallait substituer la force légale et matérielle à la force religieuse. Cette situation dut contribuer à constituer la censure. J'imagine, en effet, que les attributions morales du censeur ne se développèrent que par suite de l'affaiblissement de l'idée religieuse ou plutôt par suite de l'efflorescence de l'idée païenne. Lois nouvelles et censure furent inutiles. Le censeur ne put ni moraliser les élections comme le voulait son premier mandat, ni empêcher la corruption de gangréner toute la société romaine.

VI

Les guerres puniques mirent le sceau à la grandeur du peuple romain. De nombreuses conquêtes suivront la ruine de Carthage, mais dès lors la suprématie de Rome est établie. Ce fait, depuis longtemps reconnu, est démontré avec une force nouvelle dans l'*Histoire de César*. Que

(1) Montesquieu. *Politique des Romains dans la religion.*

signifient les guerres d'Orient et de Macédoine comparées à la guerre contre Carthage ? Cependant un attrait particulier, que l'auteur a très-bien compris, s'attache à la destruction de la puissance macédonienne. Les intérêts de la Grèce étaient en jeu dans cette lutte. Or les Grecs, malgré leur abaissement politique et social, avaient conservé la suprématie intellectuelle. Leurs arts et leurs dieux s'étaient implantés à Rome ; leurs philosophes et leurs grammairiens y donnaient le ton ; ils fournissaient les plus habiles médecins ; on prisait très-fort leurs cuisiniers et leurs bouffons ; ils exerçaient enfin une grande influence sur la société romaine. Aussi était-on heureux de les soustraire au joug des Macédoniens, réputés barbares. Philippe III, le roi de Macédoine, fut vaincu, et un décret proclama la liberté de la Grèce. Ce fut une belle fête. L'historien de César en donne tout au long le récit, d'après Tite-Live, afin de montrer « quel prix le Sénat attachait alors à l'influence morale et à cette vraie popularité que donne la gloire d'avoir affranchi un peuple. » C'est à Corinthe, où l'on célébrait les jeux Isthmiques, que le décret fut publié. Tite-Live, qui s'entendait en phrases, a très-bien rendu l'enthousiasme des Grecs, lesquels s'entendaient en acclamations, protestations et prosternations. Donnons quelques lignes de son récit :

« Les jeux finis, on se précipite vers le général romain : chacun s'empresse de l'aborder, de lui prendre la main, de lui jeter des couronnes de fleurs et de rubans, et la foule fut si grande, qu'il pensa être étouffé. Mais il n'avait pas encore trente-trois ans, et la vigueur de l'âge, jointe à l'ivresse d'une gloire si éclatante, lui donna la force de résister à une pareille épreuve. La joie des peuples ne se borna pas à l'enthousiasme du moment : l'impression s'en prolongea longtemps encore dans la pensée et dans la conversation. « Il était donc, disait-« on, une nation sur la terre qui, à ses frais, au prix des fatigues et « des périls, faisait la guerre pour la liberté des peuples même éloi-« gnés de ses frontières et de son continent ; elle traversait les mers « afin que dans le monde entier il n'existât pas une seule domination « injuste, et que le droit, l'équité, la loi, fussent partout les plus puis-« sants... »

Il y eut un lendemain. Les Grecs n'avaient plus de maîtres, mais ils avaient des protecteurs. Ceux-ci furent exigeants, leurs clients furent ingrats. Rome ne voulait pas que les divers États de la Grèce pussent se réunir sous un seul gouvernement. Les Grecs, au contraire, aspiraient à l'hégémonie. Ils oublièrent les services de Rome, ils oublièrent

ainsi sa puissance et appuyèrent ses ennemis. « Ainsi se réalisait, dit l'auteur, la prédiction de Philippe qui, après la bataille de Cynoscéphales, déclarait aux envoyés thessaliens que les Romains se repentiraient bientôt d'avoir donné la liberté à des peuples incapables d'en jouir, et dont les dissensions et les jalousies entretiendraient sans cesse une agitation dangereuse (1). » Au fond, ces actes d'hostilité servaient les secrets desseins des libérateurs. La Grèce fut réduite en province romaine. Tel était l'invariable dénoûment des guerres que Rome engageait pour rendre aux peuples la liberté. Je m'étonne un peu que l'historien de César n'ait pas vu dans ce résultat, plus ou moins prompt, mais général, la marque d'une politique très-arrêtée et très-bien suivie. Il semble croire que les Romains, jusque vers l'époque de la troisième guerre punique, étaient de bonne foi, en prétendant n'intervenir dans les affaires d'autrui que par esprit de justice. Je ne me dissimule pas l'autorité de ce témoignage, et cependant je ne puis m'y rendre. Rome a toujours fait sentir à ses protégés qu'une nation n'est libre qu'à la condition de maintenir ou de reconquérir son indépendance sans secours étranger, au prix de son propre sang; toujours elle a maintenu ses alliés dans une position d'infériorité; toujours enfin, elle a fini par les absorber. Les Grecs, d'ailleurs, méritaient leur sort.

VII

Nous touchons à l'époque césarienne. Rome, maîtresse du monde, n'est plus maîtresse d'elle-même. Elle est corrompue, les factions la déchirent, tout est à vendre, et quelques patriciens sont assez riches pour tout acheter. Elle méprise la religion et les lois; elle aura des dictateurs. La vertu y compte encore un représentant, c'est Caton, homme d'esprit, brave soldat, magistrat intègre pour l'époque, orateur original, ivrogne, avare et usurier, vrai type, en somme, du vieux Romain des beaux temps de la république. L'historien de César n'aime pas Caton. « Il y avait, dit-il, dans l'austérité de Caton plus d'ostentation que de vertu réelle. Ainsi, pendant sa censure, il chassa Manilius du sénat pour avoir, en plein jour, donné un baiser à sa propre femme devant sa fille; il se plaisait à régler la toilette et le luxe des dames romaines; et par un désintéressement exagéré, il vendait son cheval en quittant l'Espagne, afin d'épargner à la république les frais de transport. » Néanmoins, malgré

(1) Page 190.

ses prétentions et ses ridicules, malgré quelques opérations financières plus ou moins suspectes, Caton possédait légitimement une grande autorité ; il était patriote, il respectait les traditions et sut prévoir que le relâchement des mœurs perdrait la liberté.

Voici quelle était alors la situation morale de Rome :

« D'un côté, les Romains, soldats, négociants ou publicains, en se répandant en foule dans toutes les parties du monde, avaient senti leur cupidité s'accroître au milieu des fastes et des délices de l'Orient ; de l'autre, les étrangers, et surtout les Grecs, en affluant en Italie, y avaient apporté avec leurs arts perfectionnés, le mépris des anciennes institutions. Les Romains avaient subi une influence comparable à celle qu'exerça, sur les Français des quinzième et seizième siècles, l'Italie, alors, il est vrai, supérieure en intelligence, mais moralement pervertie. La séduction du vice est irrésistible lorsqu'il se présente sous les formes de l'élégance, de l'esprit et du savoir. Comme à toutes les époques de transition, les liens moraux s'étaient relâchés, le goût du luxe et l'amour effréné de l'argent avaient gagné toutes les classes (1). »

L'auteur donne ensuite des détails appuyés de preuves, comme toujours, sur la situation des villes, où la populace s'entassait, et des campagnes dont la population diminuait ; il dit que la religion, « cette base fondamentale de la république, avait perdu de son prestige ; » que, patriciens et plébéiens méconnaissant leurs devoirs, Rome avait alors « une aristocratie sans noblesse et une démocratie sans peuple ; » il énumère enfin tous les désordres qui minaient l'État. Et la conclusion ? La conclusion, c'est que l'ancienne constitution ne suffira bientôt plus aux besoins nouveaux. Rome et le monde attendent César.

Les tentatives des Gracques furent un premier essai de dictature (2). Ces deux tribuns doivent être comptés parmi les précurseurs de César, et l'on s'étonne vraiment de la sympathie que leur ont toujours montrée les adversaires de l'œuvre césarienne. L'auteur ne se trompe pas sur le véritable rôle des fils de Cornélie. Il laisse voir pour eux une vraie sympathie. Après avoir raconté leurs luttes et leur mort, il ajoute :

« Tel fut le sort des Gracques, de deux hommes qui avaient à cœur de réformer les lois de leur pays, et qui succombèrent, victi-

(1) Pages 202-203.

(2) Je parle, on le comprend, de la dictature établie de haute lutte et voulant devenir définitive. La dictature temporaire était à Rome une institution fondamentale. La République avait tous les trois ou quatre ans besoin de ce rempart.

mes d'intérêts égoïstes et de préjugés encore trop puissants. Ils périrent, dit Appien, parce qu'ils employèrent la violence à l'exécution d'une excellente mesure. En effet, dans un État où les formes légales avaient été respectées depuis quatre cents ans, il fallait, ou les observer fidèlement ou avoir une armée à ses ordres (1). »

C'est ainsi que Marius, Sylla, puis enfin César, comprirent les choses : ils violèrent les lois, mais ils avaient des soldats.

Le loup de la Fable avait-il donc étudié la politique romaine :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Du reste, grâce aux Gracques et à quelques autres, les formes légales ne commandaient plus le respect. Rome était ouvertement livrée aux entreprises de la force. Les attentats d'un soldat heureux semblaient la conséquence naturelle de ses succès. Le gouvernement n'était plus, en réalité, qu'une dictature tempérée ou aggravée par l'anarchie. L'historien de César ne dit pas cela expressément, mais, selon nous, il le prouve.

Cette partie de son récit est particulièrement animée. Il blâme les scènes de désordre, il s'indigne contre les scènes de sang ; mais, en même temps, il tient à les mettre bien en lumière. C'est tout simple : elles préparent l'entrée du héros ; elles doivent justifier ses actes et permettre, au besoin, de les glorifier.

Voici comment l'auteur expose la situation de Rome après la mort de Sylla :

« L'histoire des cinquante dernières années, et surtout la dictature de Sylla, montrent jusqu'à l'évidence que Rome demandait un maître. Partout les institutions fléchissaient devant le pouvoir d'un seul, soutenu non-seulement par ses propres partisans, mais encore par la foule indécise qui, fatiguée de l'action et de la réaction de tant de partis opposés, aspirait à l'ordre et au repos.

« Les Gracques, Marius et Sylla avaient tour à tour disposé à leur gré des destinées de la République, foulé impunément aux pieds les anciennes institutions et les anciennes coutumes ; mais leur règne fut éphémère, car ils ne représentaient que des factions. Au lieu d'embrasser dans leur ensemble les vœux et les intérêts de toute la péninsule italique, ils favorisaient exclusivement telle ou telle classe de la société...

« Pour fonder un ordre de choses durable, il fallait un homme qui,

(1) Page 219.

s'élevant au-dessus des passions vulgaires, réunît en lui les qualités essentielles et les idées justes de chacun de ses devanciers, et évitât leurs défauts comme leurs erreurs. A la grandeur d'âme et à l'amour du peuple de certains tribuns, il fallait joindre le génie militaire des grands généraux et le sentiment profond des dictateurs pour l'ordre et la hiérarchie.

« L'homme capable d'une si haute mission existait déjà; mais peut-être, malgré son nom, serait-il resté longtemps encore inconnu, si l'œil pénétrant de Sylla ne l'eût découvert au milieu de la foule et, par la persécution, désigné à l'attention publique. Cet homme, c'était César (1). »

Et l'auteur va nous montrer César assurant le triomphe de la démocratie sur l'aristocratie. Il fit, en effet, triompher la démocratie ; mais comme l'homme fit triompher le cheval du cerf : le cerf fut abattu et le cheval fut bridé.

VIII

Le portrait de César est tracé avec amour. L'auteur y consacre plusieurs pages. Tout y sourit, tout y brille, tout y éclate. Nous aimons cette vivacité et cette franchise d'admiration. Elle peut enlever quelque chose à la justesse du trait, mais elle donne plus de vie au héros, et peut-être même le connaît-on mieux que si le peintre s'était piqué d'indifférence. Prenons çà et là quelques traits pour former une esquisse d'après ce portrait plus grand que nature : César « montra dès son jeune âge que noblesse oblige, au lieu d'imiter ceux dont la conduite laissait croire que noblesse dispense. » Jaloux de se distinguer entre tous, il ne se borna pas à l'étude des lettres et composa de bonne heure des ouvrages « écrits d'un style si pur et si correct, qu'ils lui valurent la réputation d'écrivain éminent. » Aux avantages de l'esprit et de l'éducation se joignaient les avantages physiques. « Sa taille élevée, ses membres arrondis et bien proportionnés, imprimaient à sa personne une grâce qui le distinguait de tous. Il avait les yeux noirs, le regard pénétrant, le teint d'une couleur mate, le nez droit et assez fort ; sa bouche petite et régulière, mais avec des lèvres un peu grosses, donnait au bas de sa figure un caractère de bienveillance, tandis que la largeur de son front annonçait le développement des facultés intellectuelles. » On a prétendu qu'il était épileptique ; mais on a pris des attaques nerveuses pour de l'épilepsie. « Il portait

(1) Pages 248, 249.

une attention particulière à toute sa personne, se rasait avec soin et se faisait épiler la barbe, ramenait artistement ses cheveux sur le devant de la tête, ce qui lui servit, dans un âge plus avancé, à cacher son front, devenu chauve.» Il avait le goût des tableaux, des statues, des bijoux ; il aimait toutes les douceurs de la vie matérielle, ce qui ne l'empêchait pas de braver et même de rechercher toutes les fatigues. Bref, « il joignait la délicatesse aristocratique du corps au tempérament nerveux de l'homme de guerre, les grâces de l'esprit à la profondeur des pensées, l'amour du luxe et des arts à la passion de la vie militaire dans toute sa simplicité et sa rudesse; en un mot, il alliait l'élégance des formes qui séduit, à l'énergie du caractère qui commande. » Dès l'âge de dix-huit ans, il attirait les regards « par son nom, son esprit, ses manières affables, qui plaisaient aux hommes, et peut-être encore plus aux femmes. »

Les qualités de César et le vieux renom de sa famille ne devaient pas seuls le signaler à l'attention des partis; il était neveu de Marius, et celui-ci l'avait fait nommer, à quatorze ans, flamine de Jupiter. Le vainqueur de Marius, le dictateur Sylla, ne montrait donc ni une clairvoyance extraordinaire, ni un esprit très-soupçonneux, en notant ce brillant jeune homme comme l'un de ses futurs ennemis. Celui-ci, d'ailleurs, ne tarda pas à prendre rang dans le parti populaire. Il devint suspect, « fut privé de son sacerdoce, de la dot de sa femme, et déclaré incapable d'hériter de sa famille. » Il se cacha pour éviter de plus rudes coups. Il avait des amis parmi les serviteurs de Sylla ; ils demandèrent sa grâce et l'obtinrent, mais Sylla leur dit : « Eh bien! soit ; mais sachez que ce jeune homme causera un jour la perte du parti des grands, pour lequel nous avons combattu ensemble; car, croyez-moi, il y a en lui plusieurs Marius. » Après avoir rappelé cette parole, l'historien reprend : « Sylla avait deviné juste ; plusieurs Marius, en effet, se rencontraient dans César; Marius grand capitaine, mais avec un plus vaste génie militaire ; Marius ennemi de l'oligarchie, mais sans passion haineuse et sans cruauté ; Marius, enfin, non plus l'homme d'une faction, mais l'homme de son siècle (1). »

César, ne se sentant pas en sûreté à Rome, partit pour l'Asie; il devint un des familiers de Nicomède, roi de Bythynie, allié des Romains, et guerroya en amateur contre Mithridate. Son séjour prolongé à la cour de Nicomède a laissé sur sa mémoire une tache dont son nouvel historien veut absolument le laver. Il réussit, tout au moins, et c'est beaucoup, à faire naître des doutes. Les accusations dont les mœurs

(1) Page 262.

de César furent l'objet à cette occasion eurent de bonne heure une grande notoriété ; elles se produisirent dans les débats mêmes du Sénat et jusque dans les chants des soldats qui suivaient le char triomphal du vainqueur des Gaules. Suétone les mentionne tout au long ; il cite Calvus Licinius, Dolabella, Curion, Brutus, Memmius, Cicéron, parmi les personnages qui les formulèrent publiquement. Propos d'ennemis, s'écrie l'auteur, « répandus à ces époques d'effervescence où les partis politiques, pour se décrier mutuellement, ne reculent devant aucune calomnie. » C'est possible, et je veux bien, pour ma part, que César n'ait été qu'un débauché ordinaire. Néanmoins, parmi les renseignements que nous possédons sur les personnages de ce temps, il en est bien peu, il faut le reconnaître, qui se présentent avec plus d'autorité. Que de faits reproduits dans cette histoire elle-même en l'honneur de César ou à la charge de ses ennemis devraient être mis en doute, s'il fallait rejeter absolument tout témoignage suspect de passion !

L'auteur oppose aux autorités que cite Suétone cette phrase de Xiphilin : *César jurait que c'était là une calomnie.* La preuve n'est pas des plus concluantes. On n'a jamais prétendu que l'ami de Nicomède eût avoué l'infamie dont on l'accusait. Ajoutons que Xiphilin, qui a fait au onzième siècle un abrégé de Dion Cassius, penchait naturellement comme celui-ci du côté de César. Or entre Suétone, qui n'est pas seul, et Dion Cassius, l'hésitation est permise. Si les érudits voient plus volontiers dans Suétone un *anecdotier* qu'un historien, ils lui reconnaissent aussi de l'impartialité, du jugement, la connaissance du temps et des hommes. Dion Cassius, qui écrivit un siècle plus tard, est, au contraire, réputé crédule ; il a commis plus d'une erreur et se montre injuste envers Pompée, Cicéron et Brutus. De ces deux écrivains, le plus autorisé n'est donc pas celui que préfère l'historien de César.

IX

Pompée, gendre de Sylla, avait hérité en partie de sa puissance. Bien que très-jeune encore, il eût pu prétendre à la dictature. Rome, déjà façonnée au joug, l'eût accepté plus facilement peut-être qu'elle n'accepta Auguste après la mort de César. Il avait d'ailleurs, dès cette époque, une importance personnelle conquise dans les luttes civiles et sur les champs de bataille. Mais son ambition ne le poussait pas aux mesures extrêmes, il aimait les tempéraments et fit du juste-milieu.

César reparut. Politique, hardi et prudent, il osa tout ce que l'on pouvait oser sans se compromettre. Le parti populaire comprit que ce

jeune homme voulait relever le drapeau de Marius et se tourna vers lui. César se garda bien de développer trop vite cette influence naissante. Le moment d'agir n'était pas venu; il se contenta de parler; bientôt même il s'éloigna de Rome pour laisser mûrir la situation; et puis il avait déjà des créanciers qui le gênaient. « Souvent, dit son historien, il est avantageux aux hommes politiques de disparaître momentanément de la scène; ils évitent ainsi de se compromettre dans les luttes journalières sans portée, et leur réputation au lieu de s'affaiblir, grandit par l'absence. Pendant l'hiver de 678, César quitta donc de nouveau l'Italie, dans l'intention d'aller à Rhodes perfectionner ses études. »

Mais tandis qu'il voyageait et faisait de la philosophie, Pompée gagnait des batailles et devenait tout puissant. De plus, suivant la pente de son esprit, porté à la conciliation et amoureux de popularité, il cherchait à se concilier les plébéiens. Il proposa donc diverses mesures favorables à la cause populaire et si justes, d'ailleurs, si modérées, que l'aristocratie ne les pouvait repousser. Elle reprocha sans doute à Pompée de l'abandonner, de déserter les traditions de Sylla, mais elle n'essaya pas de résister.

César, de retour à Rome, comprit que toute tentative contre Pompée échouerait. Il fallait ou se condamner à l'inaction au risque de s'annuler, ou prendre place derrière le maître. César n'hésita point : il se mit à la suite de Pompée. Son historien signale dans cette conduite une preuve de patriotisme. « César, dit-il, voyant le nouveau consul prendre à cœur ses idées et ses sentiments, résolut de le soutenir avec énergie. » Cette phrase ne définit pas exactement la situation. 1° Pompée obéissait à ses propres sentiments ou à ses propres calculs, il ne prenait pas les idées de César; 2° l'appui de celui-ci ne lui était aucunement nécessaire, et son opposition ne l'eût guère gêné, mais elle eût pu perdre l'opposant. L'auteur ajoute :

« Il (César) jugea sans doute qu'avec tant d'éléments de corruption, tant de mépris des lois, tant de rivalités jalouses et d'ambitions démesurées, l'ascendant de celui que la fortune élevait si haut pouvait seul, pour le moment, assurer les destinées de la république. Était-ce un concours loyal? Nous le croyons, mais il n'excluait pas une noble rivalité, et César n'avait pas à craindre d'aplanir à Pompée le terrain sur lequel ils devaient se rencontrer un jour. L'homme qui a la conscience de sa valeur n'éprouve pas un sentiment perfide de jalousie contre ceux qui l'ont devancé dans la carrière; il leur vient plu ôt en aide, car alors il a plus de gloire à les rejoindre. Où serait l'ému-

lation de la lutte si l'on était seul à pouvoir atteindre le but (1) ? »

Ces vues partent d'un sentiment élevé et je ne veux pas les contester en elles-mêmes ; je conteste seulement qu'il y ait lieu de les appliquer. César, je dois le répéter, avait alors grand besoin de Pompée, et Pompée n'avait nul besoin de César. La situation ne comportait donc pas la noble rivalité dont l'auteur gratifie son héros. On peut se persuader que celui-ci agissait par patriotisme, mais il est bien plus évident qu'il agissait avec habileté. Et même cette habileté n'était pas précisément de celles qui s'accordent avec la grandeur. Si César avait été franc, Pompée l'eut écarté. Il le protégea. L'auteur ne veut pas voir cette protection ; cependant Montesquieu lui-même l'a vue et signalée.

Après Pompée, l'homme le plus influent de Rome à cette époque ce n'était pas encore César, c'était Crassus. Il représentait particulièrement la puissance du capital. Sa fortune s'élevait à plus de quarante millions de francs.

« Quoique sa première passion fût l'amour de l'or, l'avarice n'excluait pas chez lui la libéralité. Il prêtait sans intérêt à tous ses amis, et répandait quelquefois ses largesses avec profusion. Versé dans les lettres, doué d'une rare éloquence, il se chargeait avec empressement de toutes les causes que Pompée, César et Cicéron dédaignaient de défendre ; par son empressement à obliger tous ceux qui réclamaient ses services, soit pour emprunter, soit pour parvenir à quelques charges, il acquit une puissance qui balançait celle de Pompée... On ne trouvait en lui de sentiments bien arrêtés ni dans la vie politique, ni dans la vie privée, et *il n'était ni ami constant, ni ennemi irréconciliable* (2). Plus propre à servir d'instrument à l'élévation d'un autre qu'à s'élever lui-même au premier rang, il fut très-utile à César, qui mit tous ses soins à gagner sa confiance (3). »

César obtint la confiance de Pompée par ses flatteries et l'amitié de Crassus, par ses familiarités. Cette amitié lui était d'autant plus précieuse que l'avare Crassus prêtait généreusement, et que le libéral César avait toujours besoin d'emprunter. Sa bonne entente avec ces deux hommes le servit puissamment. Il les appuya dans des circonstances où ils auraient pu réussir sans lui, il en fut appuyé pour des fonctions et des dignités qu'il n'aurait pu obtenir sans eux. Il sut, d'ailleurs, conserver un rôle distinct. Les anciens clients de Marius continuèrent

(1) Pages 285, 286.
(2) Plutarque. *Crassus*, VIII.
(3) Page 286.

de le regarder comme le plus solide espoir de la cause populaire, et lui firent attribuer le mérite des actes de Pompée en faveur des plébéiens.

César fut nommé questeur et admis au Sénat; il remplit une mission en Espagne, visita la Gaule transpadane et se conduisit partout de manière à prouver qu'il voulait acquérir de l'influence. Sa conduite inquiéta les sénateurs, mais Pompée ne conçut aucune crainte. Personne, en effet, n'était encore de taille à lui disputer la première place. César le sentit très-bien et reprit, sans aucun effort apparent, sa place derrière l'homme qui pouvait lui aplanir la voie. Son nouvel historien ne présente pas les choses précisément de cette façon. Il cherche à trouver du dévouement et de la grandeur dans les habiles calculs de son héros ; mais les faits qu'il constate dominent les observations dont il les enveloppe et font penétrer la lumière sur des points qu'il voudrait laisser dans l'ombre. C'est un mauvais tour que la science de l'historien joue au panégyriste.

« L'ascendant de Pompée, dit-il, durait toujours, mais sa popularité commençait à inquiéter le Sénat, tant il est dans l'essence de l'aristocratie de se défier de ceux qui s'élèvent et puisent leurs forces en dehors d'elle. C'était un motif de plus pour César de se lier davantage avec Pompée; aussi le seconda-t-il de toute son influence, et, soit pour cimenter ce rapprochement, soit par inclination pour une personne belle et gracieuse, il épousa, peu de temps après son retour, Pompéia, parente de Pompée et petite-fille de Sylla (1). »

Ne ressort-il pas de ce bref récit que César se mettait à la suite de Pompée et le servait pour s'en servir ? Il appuya son allié lorsque celui-ci voulut avoir, pour la répression de la piraterie et pour la guerre contre Mithridate, un commandement absolu et de longue durée. Il fut, en retour, nommé édile curule. Cette nouvelle fonction accrut son influence et lui permit de donner de nouveaux gages aux plébéiens. Il fit même alliance avec Catilina, ce patricien corrompu et taré, dont l'action s'étendait jusqu'aux dernières couches du parti populaire.

L'historien de César est assez embarrassé de cette alliance. Pour l'expliquer et l'excuser, il établit que Catilina avait des amis parmi les honnêtes gens, et que si César poussa les choses un peu loin (il voulut le faire consul) il faut en accuser le malheur des temps. Il dit que Rome était à l'une de ces époques de transition où l'on doit choisir entre un passé glorieux et un avenir inconnu. Alors, ajoute-t-il, « les hommes audacieux et sans scrupules se mettent seuls en avant; les autres, plus timides et esclaves de préjugés, restent dans l'ombre ou

(1) Page 293.

font obstacle au mouvement qui entraîne la société dans de nouvelles voies. »

Ce blâme nous paraît bien absolu. N'est-il pas sage de résister au mouvement quand il prend son point de départ dans un milieu suspect? quand il a pour principaux instigateurs Catilina et ses amis, des patriciens criblés de dettes, rongés de vices, des plébéiens ambitieux et sans principes, des chevaliers, ou publicains ou manieurs d'argent compromis dans toutes sortes de spéculations; «enfin un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes?» Le progrès qui se présentait sous de telles figures, avec de tel appuis pouvait inspirer de l'éloignement. En revanche, on trouve de ce côté des hommes prêts à tout; et voilà pourquoi César hantait Catilina et ses amis.

En effet le parti des bons, comme disait Cicéron, composé de gens *immobiles* ou *hargneux*, ne pouvait lui convenir. « Les bons » voulaient conserver, et il avait besoin de renverser. L'auteur ne pose pas ainsi la question. Marcellus, Hortensius, Lucullus, Caton, étaient, dit-il, à ses yeux les représentants d'une cause « condamnée à périr comme toute chose qui a fait son temps. Malgré leurs vertus, ils n'étaient qu'un obstacle de plus à la marche régulière de la civilisation, parce qu'il leur manquait les qualités les plus essentielles dans les temps de révolution, la juste appréciation des besoins du moment et des problèmes de l'avenir. »

Je maintiens que César n'en pensait pas si long. Il aimait le pouvoir, il voulait être le maître, le maître absolu, comme l'avait été Sylla, comme aurait pu l'être Pompée. Tel était le but. Quelle voie fallait-il suivre pour l'atteindre? Les derniers représentants des vertus romaines, « les bons, » tenaient à rester libres. Ils pouvaient accepter un dictateur de passage; ils repoussaient absolument la dictature permanente. Sauver la république par le respect des lois et le retour aux vieilles mœurs, tel était leur programme. S'y soumettre, c'était se dévouer à la patrie sans grande chance d'empêcher le mal et sans avantage pour soi-même. Il fallait, au contraire, accepter d'un cœur ferme le rôle de simple citoyen et compter sur l'ingratitude plutôt que sur les richesses et les honneurs.

Le parti populaire ouvrait d'autres perspectives. Les sentiments qui avaient élevé Rome n'exerçaient plus d'influence sur la multitude. Elle voulait un maître qui pût lui donner des fêtes et écraser les débris de l'aristocratie. Les plébéiens, autrefois rivaux politiques des patriciens, ne formaient plus qu'une masse envieuse, avilie, sans foi dans la liberté et demandant l'égalité pour que tout fût abaissé à son niveau.

Cette égalité ne pouvait lui être donnée que par la dictature, le partage de l'autorité devant nécessairement maintenir ou rétablir, à travers toutes les fluctuations, une classe gouvernante, une aristocratie.

César, esprit ambitieux, déterminé, souple et puissant ; César, qui avait dissipé son patrimoine et fait quatre ou cinq millions de dettes ; César, homme sans mœurs, sans principes, sans scrupules, dut se dire : je serai le chef du parti populaire et c'est par lui que j'arriverai.

D'autre part, sa nature essentiellement aristocratique et sa grande habileté l'empêchèrent de se livrer au parti dont il voulait se servir. Il se tint toujours à une certaine distance de cette foule, de cette tourbe qu'il voulait exploiter et discipliner. Il resta homme de gouvernement ; et, tout en donnant la main à Catilina, il ne fût jamais regardé comme l'ennemi absolu des patriciens. En somme, César, tout en favorisant le mouvement gardait une sorte de juste milieu. Cette politique, Pompée l'avait adoptée avant lui. Seulement il ne sût pas en tirer aussi bon parti.

IX

César avait trente-sept ans ; quelques années encore le séparaient du consulat, lorsque mourut « le souverain pontife, Métellus Pius. » Cette dignité, « une des plus importantes de la république, était à vie, et donnait une grande influence à celui qui en était revêtu. » César voulut l'obtenir et l'obtint. Rien ne prouve mieux combien la religion était abaissée chez les Romains. César, en effet, avait notoirement les mœurs les plus dissolues, et il était notoire aussi qu'il ne croyait à rien. Cela ne pouvait lui nuire. L'élection du souverain pontife n'était-elle pas une affaire toute politique ? Voici comment on arrivait à cette charge :

« Tout ce qui tenait au parti des grands se réunit contre César ; celui-ci combattit la brigue par la brigue, et soutint la lutte à l'aide d'emprunts considérables ; il sut intéresser à son succès, selon Appien, et les pauvres qu'il avait payés, et les riches auxquels il avait emprunté. Catulus (prince du Sénat, un de ses concurrents), sachant César très-obéré et se méprenant sur son caractère, lui fit proposer une forte somme s'il se désistait. Celui-ci lui répondit qu'il en emprunterait une bien plus forte encore pour appuyer sa candidature (1). »

César obtint une très-belle majorité. Il y avait droit.

(1) Page 316.

Quelques mois plus tard, parlant devant le Sénat pour Catilina, le chef de la religion nationale s'écriait : « Pères conscrits, n'oubliez pas que *le caprice de la fortune gouverne le monde.* » C'était là toute sa foi. Quant à ses mœurs elles ne changèrent point. Rien ne l'y obligeait. Il put, sans scandaliser personne, prendre la femme de Pompée absent pour le service public. Cela jeta du froid entre les deux alliés ; mais, Pompée ayant répudié l'épouse infidèle, César lui donna sa fille, déjà fiancée à Cœpion, et l'on s'entendit mieux que jamais.

Une aventure où il avait le rôle de Pompée, troubla les joies domestiques du grand pontife. Il répudia sa femme et resta l'ami de Claudius, le complice de celle-ci. Que voulez-vous, Clodius devait à ses vices une grande influence sur la plèbe et pouvait servir César. Ils étaient foncièrement vils, ces illustres Romains !

Oui, ils étaient vils, et nous regrettons que l'auteur, tout occupé de leur grandeur politique, n'ait pas étudié de plus près leurs mœurs. Il cite des faits propres à jeter une certaine lumière sur ce point important, mais il n'expose pas avec les détails nécessaires l'organisation de la famille ; il ne fait assez connaître ni les lois *morales* qui devaient suppléer à l'action religieuse, ni le mépris où ces lois étaient tombées. N'est-ce pas là une lacune assez grave dans un livre qui doit montrer comment l'homme crée les institutions et comment les institutions forment les hommes ? Peut-être, du reste, aurons-nous dans l'un des volumes suivants ce chapitre si nécessaire sur la société romaine et le droit romain.

Nous venons de rappeler le discours par lequel César tenta de sauver Catilina. Son historien le défend d'avoir été le complice du célèbre conspirateur. Il produit des raisons péremptoires auxquelles nous en ajouterons une encore : César ne pouvait entrer dans une conjuration où son rôle eût été secondaire et qui, même s'il en avait été le chef, n'eût pu lui donner qu'un pouvoir partagé. Il voulait la dictature, et pour l'obtenir, ou plutôt pour la prendre, il lui fallait des auxiliaires et des soldats, non pas des complices.

Nous ajouterons que, dans le récit très-net et très-animé de cette affaire, l'auteur sacrifie trop Cicéron à César. Cicéron manqua certainement de mesure, mais il fit preuve de courage. La victoire de Catilina lui eût coûté la vie, tandis que César se serait trouvé du côté des vainqueurs. Cette différence de situation peut faire excuser quelques excès de rhétorique.

César avait acquis une grande force. La mort de Catilina et de ses

principaux complices l'avait débarrassé de la fraction indocile du parti populaire. Il pouvait user de temporisation, sans craindre qu'on l'accusât de faiblesse. Cependant Crassus balançait encore son influence et Pompée le dominait toujours. Ce dernier revenait vainqueur de Mithridate et pouvait tout exiger. Rome se préparait à subir sa dictature. « La crainte qu'inspirait Pompée, dit l'historien de César, rendait chacun docile à ses désirs, car on ignorait ses intentions et on redoutait qu'à son retour il ne marchât de nouveau sur Rome à la tête de son armée victorieuse ; mais Pompée, ayant débarqué à Brindes vers le mois de janvier 693, congédia ses troupes, et arriva à Rome sans autre escorte que celle des citoyens qui étaient venus en foule à sa rencontre (1). »

Peu de temps après, César partait pour l'Espagne en qualité de propréteur. Il rétablit l'ordre dans quelques provinces et put en même temps rétablir ses finances. Son historien ne conteste pas le fait, mais il reproche à Suétone de l'avoir mal expliqué. « Ce n'est pas, s'écrie-t-il, ainsi que le prétend Suétone, en mendiant des subsides : on ne mendie guère à la tête d'une armée ; ce n'est pas davantage en abusant de sa force, qu'il amassa de si grandes richesses : il les obtint par les contributions de guerre, par une bonne administration, par la reconnaissance même de ceux qu'il avait gouvernés (2). »

Nous croyons volontiers que César n'a pas mendié, mais il nous semble difficile de voir l'expression de la reconnaissance des peuples dans de si grandes richesses acquises en quelques mois. Nous doutons, par exemple, que les dons volontaires, ajoutés aux contributions de guerre, aient été faits de très-bonne volonté. Du reste, il est incontestable que César, comme tous ses rivaux, ses ennemis et ses amis, ouvrait facilement la main pour prendre ou pour recevoir. Le Romain était essentiellement rapace. Et puis, quant au point qui nous occupe, n'est-il pas établi que César partit pour l'Espagne avec la résolution d'y *faire de l'argent*. Il en fit, et put, au retour, payer les cinq ou six millions de dettes dont Crassus s'était porté caution, sachant bien que la reconnaissance des Espagnols le dégagerait.

Cette petite guerre ne rétablit pas seulement les affaires de César ; elle lui valut de la part de ses soldats le titre d'*imperator*, lui permit de demander le triomphe et de briguer le consulat.

Il avait toujours besoin de Pompée et de Crassus. Mais, si tous deux pouvaient s'entendre avec lui, ils s'entendaient difficilement entre eux. Il parvint à les réunir ; et c'est ainsi que fut formé le premier trium-

(1) Page 348. — (2) Page 363.

virat. L'historien de César ne doute pas qu'en agissant ainsi son héros n'obéît à l'amour du bien public. « En général, dit-il, les historiens n'ont donné, comme raison de l'entente de ces trois hommes, que l'appât de l'intérêt personnel. Certes, Pompée et Crassus n'étaient pas insensibles à une combinaison favorisant leur amour pour le pouvoir et les richesses, mais on doit prêter à César un mobile plus élevé, et lui supposer l'inspiration du vrai patriotisme (1). »

Et pourquoi ferait-on un pareil prêt à César?

Montesquieu, qui n'était ni pompéien ni césarien, ne croyait nullement à ces nobles inspirations du pro-préteur enrichi. Il avait étudié les faits impartialement, au seul point de vue des idées, et loin de prêter à César des mobiles élevés, il lui reconnaissait des vues très-intéressées. Prenons son livre. Après avoir établi que deux fois Pompée avait été *maître d'opprimer la République*, il ajoute :

« Pompée avait une ambition plus lente et plus douce que celle de César. Celui-ci voulait aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisait point à Pompée : il aspirait à la dictature, mais par les suffrages du peuple ; il ne pouvait consentir à usurper la puissance, mais il aurait voulu qu'on la lui remît entre les mains. »

Il caractérise la politique corruptrice de Pompée, qui était aussi celle de César, et reprend :

« Enfin, il s'unit d'intérêts avec César et Crassus. Caton disait que ce n'était pas leur inimitié qui avait perdu la république, mais leur union. En effet, Rome était en ce malheureux état, qu'elle était moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui réunissant les vues et les intérêts des principaux, ne faisait plus qu'une tyrannie.

« Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César ; mais, sans le savoir, il le lui sacrifia. Bientôt César employa contre lui les forces qu'il lui avait données, et ses artifices mêmes : il troubla la ville par ses émissaires, et se rendit maître des élections ; consuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes (1). »

Et que l'on ne pense pas que Montesquieu risquait, en parlant ainsi, des déductions hasardées. Il commentait les historiens, même Dion Cassius, que son césarisme n'a pas préservé de tout aveu compromettant. César flattait Pompée et travaillait à le perdre. Il intriguait bassement et mentait hardiment. C'est l'avis d'Appien, et c'est aussi, nous le répétons, celui du sympathique Dion Cassius. « Le grand cœur et la fierté naturelle de César, a-t-il dit, devinrent si souples qu'il

(1) *Considérations*, etc., p. 84, 85. Édition de 1842.

s'abaissa aux plus indignes flatteries envers ceux qui lui pouvaient être favorables. »

Voilà le vrai César. Ce n'est pas tout à fait celui que nous montre le nouvel historien. Montesquieu explique également avec justesse la sottise de Pompée, laissant le champ libre à ce protégé ingrat. « Je crois, dit-il, que ce qui perdit surtout Pompée fut la honte qu'il eût de penser qu'*en élevant César comme il l'avait fait*, il eut manqué de prévoyance. Il s'accoutuma le plus tard qu'il put à cette idée. »

X

César est consul, mais il a pour collègue Bibulus, son adversaire déterminé, l'un des représentants les plus fermes « du parti des grands. » Ses moyens d'action sont, par conséquent, très-limités, chaque consul pouvant annuler les résolutions ou propositions de son collègue. Il veut tourner la difficulté. Le Sénat le tient en suspicion ; il déclare au Sénat qu'il ne proposera rien de contraire à ses prérogatives ; Bibulus se montre hostile, il « offre à Bibulus une généreuse réconciliation ; » Cicéron est inquiet, il fait dire à Cicéron qu'il suivra ses conseils. Son historien admire beaucoup cette conduite. « César, dit-il, devait croire que ces offres de coopération seraient accueillies. Devant les périls d'une société profondément troublée, il supposait aux autres les sentiments qui l'animaient lui-même. L'amour du bien public, la conscience de s'y dévouer tout entier, lui donnaient, dans le patriotisme d'autrui, cette confiance sans réserve qui n'admet ni les rivalités mesquines ni les calculs de l'égoïsme : il se trompait. Le Sénat n'avait que des préjugés, Bibulus que des rancunes, Cicéron qu'un faux amour-propre (1). »

Voyons le fond des choses. Après les bonnes et habiles paroles vinrent les actes. Or ces actes avaient pour but d'assurer le triomphe du parti de César et de préparer sa propre grandeur. Il proposait l'union et prétendait exercer la domination. Est-il donc si étonnant que ses adversaires ne se soient pas rendus? Agissait-il ainsi parce que l'on avait repoussé ses avances? Mais le meilleur moyen, et même le seul moyen qu'il eût de prouver sa sincérité n'était-ce pas de se montrer plus conciliant? Franchement, il n'était pas de ceux que l'on doit croire sur parole. Quant à la valeur intrinsèque de ses propositions, nous ne pouvons entreprendre ici de les examiner ; il nous suffit de constater que beaucoup d'entre elles étaient de véritables armes de guerre.

Si César ne put s'accorder avec Bibulus, il continua de s'entendre

avec Crassus et Pompée. Tous deux lui prêtèrent main forte dans les difficultés de son consulat et l'aidèrent à franchir plus d'un écueil. Le nouvel historien n'insiste pas assez sur ce point important. Il constate, sans doute, que César ne fit rien sans le concours de Pompée et de Crassus, mais lorsqu'il s'agit de glorifier les résultats obtenus, il ne voit plus que l'heureux consul. Il lui donne tout l'honneur de l'œuvre commune. N'est-ce pas assez qu'il en ait eu tout le profit ?

Le triumvirat devait triompher et triompha de la résistance des grands. Le Sénat fut dominé et Bibulus annulé.

César accrut sa popularité, non-seulement par la présentation de lois favorables aux plébéiens, mais aussi en donnant des fêtes magnifiques où l'on tua beaucoup de gladiateurs. Il se fit, en outre, des clients dans les provinces et à l'étranger. L'auteur le loue de cette activité qui s'étendait à tout et qui allait jusqu'à régler les affaires d'Égypte. Nous doutons que cet exemple soit heureusement choisi. Après l'exposé clair et concis de la difficulté viennent ces deux phrases : « Aulète (roi d'Égypte), sentant son autorité ébranlée dans Alexandrie, avait recherché l'appui de Pompée pendant la guerre de Judée, et lui avait envoyé des présents et des sommes considérables pour l'engager à soutenir sa cause auprès du Sénat. Pompée s'était porté son défenseur, et César, *soit par politique, soit pour être agréable à son gendre*, fit déclarer Ptolémée-Aulète ami et allié de Rome. »

D'après ce récit Pompée a reçu tout l'argent et César s'est conduit en aimable et obligeant beau-père, aidant son gendre à faire fortune. Mais il y a une note où la conscience et le devoir de l'historien rectifient l'apologiste. Cette note cite Suétone et nous met sous les yeux la phrase que voici : « Le roi d'Égypte donna près de 6,000 talents (35 millions de francs) *à César* et à Pompée. »

Comme on le voit, le consul César pouvait donner du pain et des spectacles à la populace romaine sans se ruiner. On reconnaît d'ailleurs à ce trait le pro-préteur qui s'était si promptement enrichi en Espagne.

Pour couronnement de son consulat, César obtint, grâce à l'appui de Pompée et de Crassus, le gouvernement des Gaules. Il n'avait encore été qu'un homme habile et heureux ; il allait devenir ce que le monde appelle un grand homme.

XI

Comme conclusion de ce premier volume, l'auteur devançant les événements, embrasse d'un coup-d'œil l'œuvre entière de son héros.

Cette *explication de la conduite de César* est très-calme quant à la forme, très-passionnée au fond. Elle nous montre César devenant maître de Rome et du monde par la force des choses, malgré lui. Il voulait sauver la république et maintenir la liberté, il *marchait glorieusement sur les traces des Scipion et des Paul-Émile : la haine de ses ennemis le força de se saisir de la dictature comme Sylla.* Ne pas admettre cette thèse c'est *chercher de petites passions dans les grandes âmes.*

L'auteur ne s'est pas dissimulé que cette opinion, contraire au jugement général des historiens, serait difficilement acceptée. Aussi la développe-t-il avec une sollicitude inquiète. Il produit toutes sortes de raisons spécieuses, il fait appel aux sentiments élevés et laisse percer un certain dédain pour ses futurs contradicteurs. C'est un plaidoyer habile, écrit d'un style nerveux et montrant une sorte de culte pour les grands hommes. Que peut-on lui opposer ? une seule chose : l'autorité des faits. Et jamais cette autorité n'a été, en quelque sorte, plus palpable ; j'ajoute que jamais elle n'a été mieux reconnue. Mais l'auteur oublie que les faits sont contre lui et croit n'avoir à repousser que des appréciations. « On suppose à César, dit-il, la prescience absolue de l'avenir, la faculté de diriger les hommes et les choses au gré de sa volonté, et de rendre chacun, à son insu, complice de ses profonds desseins. »

Pardon, on ne suppose pas précisément tout cela ; on voit que César avait une très-grande ambition servie par des dons éminents, et l'on croit que, sans posséder la *prescience absolue de* l'avenir, il était assez habile pour diriger beaucoup d'hommes et beaucoup de choses dans le sens favorable à ses vues. On n'est grand politique, politique de génie, qu'à cette condition. La situation de la république lui permettait, d'ailleurs, de prétendre à tout. Neveu de Marius et représentant de l'une des plus illustres familles de Rome, il se trouvait tout naturellement chef de parti. Il dut au moins le comprendre le jour où Sylla le proscrivit, et dès ce jour, sans doute, il accepta la lutte. Or le but de la lutte, c'était la dictature, car dans l'état des choses, avec ses vices et son ambition, il fallait qu'il devint le maître pour n'être pas perpétuellement menacé dans sa fortune, sa liberté et sa vie.

Mais, reprend l'auteur, « César pouvait-il prévoir que pendant un séjour de dix ans dans les Gaules, il y enchaînerait toujours la fortune ? » Assurément il pouvait le prévoir et même il le prévit. Ce fut, en effet, pour conquérir Rome qu'il demanda le gouvernement des Gaules. Ses légions étaient composées des meilleurs soldats du

monde; il attaquait des peuples divisés, inférieurs aux Romains en tactique, peu disciplinés, mal armés; il croyait à sa fortune; il compta sur la victoire. « Il eût été bien difficile, a dit Montesquieu, qu'il n'eût pas été vainqueur. » Il prévit aussi, — toujours d'après Montesquieu, — que cette guerre lui donnerait l'occasion de *conquérir ses soldats en même temps que les barbares.* Et ce but fut également atteint. L'armée des Gaules fut l'armée de César et non celle de la république.

L'auteur insiste. Il veut absolument faire disparaître l'homme pour ne laisser que le héros pressentant l'avenir par instinct et arrivant à la dictature sans calcul. C'est trop surfaire César, et même il ne gagne rien à être surfait de la sorte. Qu'on cherche à couvrir ce qu'il y eut en lui de honteux, même de vil, nous le concevons. Mais ne lui laisser aucune faiblesse humaine, prétendre qu'il se contenta d'obéir aux événements, de profiter des circonstances, le transformer en un instrument presque passif du *destin*, c'est à mon avis le diminuer. On nous dit qu'il avait foi dans sa destinée. Ajoutons que cette foi était trop sincère pour n'être pas agissante.

César pouvait-il donc deviner, dit encore son historien, que la mort de sa fille briserait les liens qui l'attachaient à Pompée, que Crassus serait vaincu et tué par les Parthes, que le meurtre de Clodius bouleverserait toute l'Italie?

Ces objections ne nous paraissent pas concluantes. César avait son but et il y marchait, sans avoir marqué à l'avance toutes les étapes de la route. Les circonstances pouvaient lui imposer des détours ou des temps d'arrêt; elles pouvaient aussi le faire avancer plus vite ou lui barrer absolument la voie. Qu'importe tout cela! On n'a jamais prétendu que César fût parfaitement sûr de réussir; on a soutenu, d'après ses actes et ses paroles, qu'il avait voulu à tout prix le pouvoir.

Voilà pour le fond des choses. Quant aux objections de fait produites par l'auteur, elles n'ont certes pas toute la portée qu'il leur donne. Croit-on vraiment que César eut abandonné ses desseins pour ne pas affliger sa fille, femme de Pompée? Croit-on qu'il eut redouté Crassus, l'homme des seconds rôles? Croit-on qu'il eut besoin de la mort de Clodius? Cette mort souleva une agitation qui le servit, mais qui ne lui était pas indispensable et que, d'ailleurs, il eût pu faire naître par ses propres moyens d'action. Il l'avait même dès longtemps préparée.

Laissons donc à César son ambition; laissons-lui aussi ses vices,

car, autant que ses qualités, ils firent son succès et s'harmonisent avec la nature du pouvoir qui a pris son nom.

C'est ici surtout que nous devons réclamer contre les tendances de l'auteur. Nous l'avons vu dans sa préface mettre sur la même ligne César, Charlemagne et Napoléon. Sa conclusion contient en d'autres termes la même pensée. Il veut que l'on reconnaisse dans César un de ces *phares lumineux qui dissipent les ténèbres de leur époque et éclairent l'avenir*, un de ces fondateurs illustres qui font accomplir de grands progrès à l'humanité.

Mettre sur la même ligne César, Charlemagne et Napoléon, n'est-ce pas s'arrêter aux apparences au lieu de creuser les faits? Je doute que ce rapprochement grandisse Napoléon, et je suis certain qu'il diminue Charlemagne. Passons sur le premier. Pour juger un homme qui a fait de grandes choses comme pour juger un monument il faut être à une certaine distance. Nous ne sommes pas sûrs d'être à la distance voulue de Napoléon et nous l'écartons. Quant à César et à Charlemagne, leurs œuvres ont porté depuis des siècles toutes leurs conséquences et l'on peut les apprécier.

Un souverain, un dompteur d'hommes, quel que soit son titre, roi, empereur ou dictateur, n'est grand que par le progrès moral qu'il accomplit. Quel progrès César a-t-il fait faire au monde? A-t-il rétabli les mœurs, relevé les autels, respecté la dignité humaine? Non, la corruption était déjà très-grande, il l'a développée. Il n'a pas même eu l'idée de pousser l'humanité dans une voie nouvelle. Être le maître de tous et de tout, tel fut son unique but. Ennemi, mais imitateur de Sylla, qui le premier selon la forte expression de Bossuet, avait fait voir que le peuple romain pouvait souffrir un maître, il organisa comme lui le pouvoir à son profit. Il s'occupa de satisfaire certains intérêts et de constituer l'ordre matériel, garantie de sa domination; il ne s'éleva pas plus haut.

Ce régime préparé par Sylla, établi par Auguste, devait produire Caligula, Néron, Commode, car en mettant l'humanité dans la main « du divin César, empereur et souverain pontife, » il préparait et rendait même inévitables tous les excès, toutes les bassesses. Un des sages du paganisme a exactement résumé le césarisme en montrant le genre humain comme une victime immolée justement aux désirs de ses maîtres. Les légistes formulaient la même pensée par ces mots : *Toute volonté de César est loi.* Caligula donnait la conclusion du système en disant : *Tout m'est permis et envers tout le monde*, et en faisant reconnaître la divinité de sa sœur Drusille, dont la vie avait

été abjecte. L'homme qui a préparé ce régime ne saurait être accepté comme un *phare lumineux* éclairant la route du progrès.

Combien fut différente l'œuvre de Charlemagne. Il avait sous la main des barbares; il les assouplit, les éclaira, les éleva; il plaça partout la vraie force morale, la force religieuse à côté de la force matérielle. Il aimait le pouvoir, il avait besoin du pouvoir, mais il ne voulait pas que l'humanité rachetée par le sang de Jésus-Christ retombât sous le joug d'un maître, et partout il déposa des garanties d'indépendance, des germes de liberté. Nul souverain, peut-être, ne travailla davantage à développer chez les hommes le respect d'eux-mêmes, nul ne proclama plus fermement le droit de Dieu sur les rois comme sur les peuples. Il assura la liberté de l'Église, et fut le bras droit de la papauté pour constituer chrétiennement l'Europe. En un mot, il appliqua cette parole de saint Paul : « Le pouvoir est le ministre de Dieu pour le bien. »

Ce rapprochement entre César et Charlemagne ne peut être la pensée définitive de l'auteur sur deux hommes et deux époques si distincts. Lorsque, terminant son œuvre, il jugera les successeurs de son héros, il reconnaîtra que le Césarisme plongeait l'humanité dans les ténèbres, et que Charlemagne, prince chrétien appliquant les préceptes de saint Paul, la fit monter vers la lumière.

XI

Nous avons examiné ce livre avec toute l'attention que commande une œuvre importante par le sujet, les études, le style et la pensée. Cependant, nous l'avouerons, cet examen n'est pas complet. Et pourquoi? Serait-ce parce que la préface est datée des Tuileries et signée Napoléon ? Non. Nous ne prétendons pas que cette date et cette signature facilitent la critique ; mais nous avons cru qu'elles ne devaient pas la gêner. Toute autre pensée eut été peu respectueuse.

La lacune que nous confessons tient à d'autres causes. L'auteur a traité des questions qui ont plus d'une affinité avec diverses questions du jour. Il n'a pas évité les rapprochements; il semble même les avoir provoqués. C'est un appel auquel il nous eût été agréable de répondre. Malheureusement les lois sur la presse nous interdisent la politique. Voilà l'obstacle qui nous arrête. Nous le signalons à l'historien de César. Un mot de lui ne pourrait-il pas l'écarter ?

EUGÈNE VEUILLOT.

ALEXANDRINE DE LA FERONAYS

Rome, janvier 1865 (1).

Il y a quelques années, jai lu le plus beau des romans, un roman que Dieu lui-même a fait et que seul il pouvait faire. Quel auteur oserait écrire une histoire de Paul et Virginie, ou de Werther et Charlotte, mariés ? Dieu a composé cette histoire. Il a choisi deux êtres dignes de son amour, ils se sont aimés, il les a unis. Il a voulu qu'on les pût voir dans cette région de la vie humaine où il semble que la poésie expire et dont l'art n'ose plus franchir le seuil. L'époux et l'épouse ont écrit ce qui débordait de leurs cœurs, une main pieuse a recueilli ces souvenirs, je les ai lus et ma mémoire en est embaumée à jamais.

Je retrouve dans Rome je ne sais quels vestiges de ces âmes aimables et grandes que je n'ai point rencontrées sur la terre, que je connais pourtant et avec lesquelles je peux dire que j'ai vécu, tant leur parole sincère m'a laissé de durables échos. Rome les a vues; c'est là que leurs destinées se sont jointes. Il semble qu'un si beau nœud, qui les lia pour l'éternité, ne se pouvait former ailleurs. Rome n'est ni trop grande, ni trop sainte pour avoir été le lieu natal d'un pareil amour, et cet amour fut une leçon de Dieu ; la miséricorde l'a voulu donner en exemple aux cœurs abaissés qui nient ou méconnaissent ou déshonorent l'amour.

Albert de la Feronays vit à Rome Alexandrine d'Alopéus qui était protestante. Avant de lui avoir parlé, sentant qu'il l'aimait et qu'il aimait son âme, il fit un vœu. Il demanda à Dieu de la lui donner, et en même temps il offrit sa vie pour qu'elle connût la vérité. Afin

(1) Ces pages ont été écrites pour une nouvelle édition du *Parfum de Rome*. Elles sont dans le rythme particulier de cet ouvrage et forment un chant plutôt qu'un récit.

d'être exaucé, avec une foi humble et profonde, il fit pieds nus, sous l'ardeur du soleil, le pèlerinage des Sept Basiliques. Il avait vingt ans ; déjà son esprit s'élevait bien au-dessus de la mesure commune, son âme était pleine et brûlante de tous les grands désirs.

Si Alexandrine d'Alopéus était belle, je l'ignore. Un portrait qui la représente déjà vieillie, en robe de veuve, n'a que l'expression d'une douleur calmée sur un front doux et pur. Ceux qui l'ont vue dans la splendeur de la jeunesse, lorsqu'elle apparut à celui qui devait l'aimer uniquement et à jamais, disent qu'on la chérissait et qu'on ne l'oubliait pas ; ils ne peuvent dire si elle était belle. Elle avait l'inexprimable grâce de l'esprit, de la candeur et de la bonté. Elle était un sourire, une larme, une prière, une harmonie. Rio l'a connue en ce temps-là : « Comment vous la peindre ? Imaginez que vous voyez passer une mélodie de Mozart, la plus douce et la plus inspirée ; et telle elle était encore vingt ans après, lorsque souriante et étouffée de larmes dévorées, pauvre volontaire, servante des pauvres, vêtue d'une bure de deuil, elle allait mourir ! »

En ce temps-là, elle avait vingt ans ; elle vivait aux sommets de la richesse, de l'élégance ; elle portait un diadème de bonheur ingénu. Au fond de son cœur, pourtant, une angoisse était cachée et ne dormait pas toujours. Chrétienne et pieuse, elle s'interrogeait sur sa foi. Le Christ que le protestantisme lui donnait n'était pas celui que demandait son âme, le Christ de l'amour. Elle ne se contentait pas de ce Dieu, qui se contente d'être prié debout ; elle se demandait comment ce Dieu, qui n'aime pas sa mère, peut assez aimer ses enfants. Elle priait à genoux dans les églises, elle se tournait vers les autels de la Vierge, elle se sentait catholique, et elle en avait peur. Elle avait peur aussi de manquer de courage, et secrètement elle offrait à Dieu tout son bonheur pour qu'il lui fît connaître la vérité.

Lorsqu'Albert lui dit qu'il l'aimait, elle le savait déjà, et lorsqu'elle regarda dans son propre cœur, elle vit qu'elle l'avait déjà donné. Cependant il y eut des obstacles au mariage. Ils furent longs, ils parurent invincibles. Durant cette épreuve, leurs cœurs grandirent et leur amour se sentit plus fort que tout obstacle humain. On leur dit qu'ils seraient pauvres : que leur importait ? On dit à Alexandrine qu'Albert était malade. Elle répondit : J'aurai donc le bonheur de le servir.

Enfin on les unit. Ils eurent huit jours de félicité. Le soir du huitième jour, à Castellamare, sous le ciel brillant, parmi les orangers en fleurs, Albert eut une violente atteinte de toux et porta vivement son mouchoir à sa bouche. Le mouchoir se teignit de sang. Alexandrine le vit. C'était la mort qui s'annonçait, inexorable et prochaine.

Elle ne cessa plus d'apparaître, d'approcher à pas pressés et sûrs. On voulut la fuir, elle avança. Toute lueur d'espérance était promptement dissipée. Sous tous les climats, sous tous les soleils, parmi toutes les fleurs, le noir fantôme se montrait. Mais Dieu aussi faisait son chemin. La mort n'eut pas le privilége d'éloigner l'amour ni d'amener le désespoir ; et tout au contraire, comme un ange de Dieu, elle apportait le jour. A cette lumière, Alexandrine commençait à voir enfin le ciel ; Albert déjà voyait Dieu.

Ce bonheur et cette agonie durèrent trois ans. L'heure de Dieu sonna, l'heure de la fin, l'heure du commencement ; heure suprême et auguste. Albert mourait, Alexandrine allait naître. Dans la chambre du mourant, on célébrait les saints mystères. Le prêtre rompit l'hostie et en fit deux parts : il donna l'une à Albert qui ne devait plus voir le jour, l'autre à Alexandrine qui faisait sa première communion. Albert avait voué sa vie pour qu'Alexandrine connût la vérité ; pour connaître la vérité, Alexandrine avait offert son bonheur en ce monde. Ils étaient exaucés tous deux, et Dieu daignait recevoir le prix que l'un et l'autre avaient mis à sa grâce. Mais en même temps il donnait à Albert la vraie vie, à Alexandrine la meilleure félicité.

Elle resta veuve, épanchant sur ce tombeau sacré ses pleurs, ses prières, son amour que la mort n'avait pas vaincu. Elle pleurait et elle était consolée ; elle voyait par delà la vie. Elle attendait et elle savait qu'elle n'attendrait pas longtemps. Elle se donna au soin des pauvres, jetant à larges mains sur eux ses parures, puis sa fortune, puis ses vêtements mêmes, puis son temps, le temps qu'elle avait d'abord réservé à la prière et à la chère méditation de ses souvenirs. Épouse de Jésus crucifié, elle pansa et baisa ses plaies. Un jour, on lui dit : — Si Dieu voulait te rendre Albert et les ivresses de ton amour ? Elle répondit : — Immortelle, je serai rendue à mon époux immortel. Lorsque j'ai été dépouillée de tout, c'est alors que mon bonheur et mes délices et mon amour ont commencé.

Quand ce poëme de l'amour vrai sera donné au monde, le monde connaîtra quelques-unes des profondeurs de l'âme chrétienne, il entendra quelques accords des grandes poésies du cœur, il possédera une peinture des puissances de la passion sous la main de Dieu. En le lisant, les âmes faites pour ces majestés de la souffrance, du désir, du sacrifice et de la joie, prendront en pitié les mensonges et les trivialités de l'imagination littéraire savante seulement à enfler et à rabaisser la nature humaine.

Dieu, qui a fait ce poëme, a travaillé en artiste ; car l'artiste véritable est un envoyé qui porte un message de Dieu. Ici l'artiste divin a groupé les beautés du cœur de l'homme. Autour de ces jeunes gens si purs, il a rassemblé des types augustes et charmants de père, de mère, de frères, de sœurs et d'amis. Il y a des descriptions enchantées des plus beaux lieux du monde, vus par des cœurs heureux ; la vie d'affection s'y développe avec une abondance merveilleuse, la vie intellectuelle y coule dans sa plénitude ; les aspirations, les doutes, les illusions y parlent leur vrai langage.

Albert, si grand déjà, si homme à vingt-trois ans, épuisé de bonheur, prêt pour le sacrifice, mûr pour la mort, c'est Werther, mais Werther catholique et qui veut être saint. Que la conception de Gœthe est petite, vaine et fausse, à côté de ce caractère à la fois plein de jeunesse et de sérénité ! Le roman de Gœthe se dénoue misérablement par le suicide, Werther sort du vague pour tomber dans le néant. Albert, par l'élan de l'amour, entre dans la lumière et, laissant derrière lui la lumière, sans disparaître lui-même, s'enfonce majestueusement dans l'éternité.

Ces deux amants sont des êtres réels. Ils ont de l'esprit, du cœur, de la raison ; ils aspirent à un idéal immense mais vrai, qu'ils atteignent par le secours de Dieu. Leur passion invincible ne cesse de porter le frein divin et ne songe pas un instant à le rompre. Ils meurent jeunes, mais ils ont vécu toute la vie. Ils n'auraient vraiment plus rien à faire dans le monde. On ne comprendrait pas Albert vieilli. Pour qu'il pût être quelque chose parmi les hommes, il faudrait que la plus belle partie de sa vie, la partie enseignante, fût effacée. Prêtre même, il ne pourrait pas l'être. Solitaire, à quoi bon ?

Il a fini, il a fait son œuvre et sa conquête le jour qu'Alexandrine est catholique ; et cette lumière que voit enfin Alexandrine et qui la conduit à Dieu, c'est le cierge que tient sa main mourante.

Les poëtes sentent cela instinctivement. Tel est le prix de l'amour, même égaré sur les créatures : l'être qui a éprouvé et inspiré l'amour n'a plus à prolonger sa vie. Ce serait déchoir, et même la récompense de l'amour est de trop. C'est pourquoi, lorsqu'ils ont créé un être auquel ils ont donné ce privilége d'aimer et d'être aimé, les poëtes ne lui laissent pas la vie ; il n'a plus rien à donner, plus rien à recevoir ; il a tout reçu et tout donné : qu'il soit donc enseveli dans cette clarté et dans ce parfum de l'amour !

Cependant Alexandrine demeure, afin qu'en elle s'accomplisse la perfection de l'amour, qui est de donner sa vie. Albert avait fait ce sacrifice dès le premier moment ; Alexandrine n'avait offert que son bonheur. Gœthe fait disparaître Charlotte, qui n'est qu'une idole vulgaire ; il fait mourir Mignon, qui n'est qu'un rêve de poëte ; Bernardin de Saint-Pierre noie dans les mêmes flots Paul et Virginie. Le poëte divin, si j'ose employer ce terme, n'est pas embarrassé du caractère qu'il a formé. Il prolonge quelques années la vie d'Alexandrine ; il lui impose le travail de la sainteté, et lui montre le prix de cette vérité qu'elle a désirée sans la connaître. La vérité tient lieu de tout ; elle élève, purifie et accomplit l'amour, et le bonheur qu'elle donne est meilleur que celui dont elle fut achetée.

O le beau spectacle ! O la divine histoire ! histoire sans fard, belle et divine dans la splendeur du vrai ! Ces deux amants se disent des choses d'une éloquence incomparable. Albert dit que son amour « remplit son âme d'une abondance de vie qui le tue. » Il dit, appréhendant de vivre : « Que sera le monde pour moi, maintenant que « les jouissances si pleines de la vie intérieure m'ont été révélées ! » et ailleurs, parlant d'Alexandrine : « Le crépuscule de ma lampe « éclairant sa tête chérie, n'est-ce pas préférable à tout au monde ?... »

Alexandrine n'est d'abord qu'une enfant. Elle aime, elle veut aimer, il n'y a pas, ce semble, autre chose en son âme. Elle a bien oublié cette offre, pourtant sincère, de sacrifier son bonheur pour connaître la vérité. Que lui importe à présent la vérité ? La vérité, c'est son amour, et là-dedans il y a toute lumière, et toute joie, et tout repos.

Lorsqu'elle connaît l'état d'Albert, elle perd sa gaieté enfantine, la gravité lui vient, l'amante se transfigure en épouse. Albert mort, il semble, ou plutôt il apparaît manifestement que ce grand esprit a passé en elle.

Qui ne connaît et qui n'admire la « Chanson de Mignon » dans *Wilhelm Meister*, de Gœthe. Ce chant est beau, mais d'une beauté pourtant sensuelle. Gœthe n'a vu en Italie que le soleil et les parfums. Dans les brumes du nord, orpheline, mourante, Mignon exhale en soupirs ardents son amour pour la belle patrie où elle ne retournera pas et où elle croit qu'elle eût été aimée. Cette plainte est douce et en même temps déchirante ; mais il n'y a là, enfin, que le soupir d'une Italienne pour l'Italie. Écoutez ce chant d'Alexandrine, ô poëtes, comparez-le à celui de Mignon, et comprenez toute la distance qui existe entre une âme chrétienne et l'animal charmant que vous nommez une femme :

« Et maintenant, après tant de douleurs, tant de morts, ma passion pour l'Italie n'est pas éteinte, elle est même plus forte. Maintenant je sais pourquoi j'aime cette terre charmante, je sais de quelle source s'épanche ce parfum délicieux qui se répand sur l'Italie.

« Là, le peuple croit à une vie éternelle ; il est entouré d'âmes invisibles qu'il entretient de ses peines et de ses joies. Là, presque chaque ville voit son Dieu réellement présent, exposé continuellement aux yeux d'une foule qui adore !

« J'aime ce pays qui a connu toutes les gloires et les a toutes rapportées à Dieu. L'Italie a su atteindre la perfection du beau en toutes choses, et cependant l'on y voit, moins qu'ailleurs, l'ambition et la vanité, et les âmes et les fleurs y exhalent plus de parfum.

« J'aime ce pays qui vit naître François d'Assise, et l'autre doux François, et tant d'autres au cœur brûlant ! Ce pays où toutes les fêtes sont religieuses, où l'on rencontre par les chemins l'habit de saint Benoît, et celui de saint Dominique, et celui de saint Ignace, et combien d'autres vêtemens de bonté, de gloire et de miracles, laissés au monde par les hommes dont les noms sont écrits au livre de vie !

« Doux pays, où tant d'existences saintes et obscures s'achèvent au fond des villages comme au fond des cloîtres par une sainte mort !

« J'aime ce pays qui contient la ville du Christ victorieux, la ville

sainte, la cité des vertus suprêmes, où sont venus se fortifier tous les grands bienfaiteurs de l'humanité.

« O terre incomparable, où le blé et la vigne croissent pour servir au plus sacré des mystères! pays doux à l'âme, pays enchanteur aux yeux, l'on te contemple et l'on se réjouit de mourir, parce que l'on verra mieux que l'Italie ! »

Ainsi chantait cette âme déjà céleste au moment de quitter le paradis d'exil dont elle avait connu et goûté les charmes puissants. Pour moi, quelque chose d'Alexandrine et d'Albert est resté dans la clarté de cet azur, dans ces ombres embaumées des sanctuaires, dans ces souffles profonds qui courent avec le vent, qui murmurent avec les feuillages et chantent avec les eaux. Je crois toujours les entendre au milieu du divin silence de la campagne, je crois les voir dans le rayon d'or qui vient baiser le marbre des basiliques, dans la vapeur d'encens qui monte de l'autel. Ils ne gémissent pas comme les âmes adultères dont le poëte florentin nous fait entendre les soupirs, leurs mains unies par le véritable amour restent unies devant Dieu, et de leurs lèvres s'élance joyeux et doux l'Alleluia éternel.

Louis VEUILLOT.

LA PASSION DU MALHEUR

Une des passions les plus invraisemblables et pourtant les plus réelles qui affligent l'humanité, c'est la passion du malheur. Pour qui ne connaîtrait pas l'homme, la chose paraîtrait impossible ; pour qui connaît l'homme, la chose est évidente. Il y a une corruption qui porte l'espèce humaine vers un genre de volupté épouvantable ; cette volupté est une idole qui, depuis six mille ans, réclame et obtient des sacrifices humains. L'homme veut savourer quelque chose qui fasse mourir. Il faut bien que toutes les corruptions de la littérature et de la poésie, toutes les dégradations du théâtre et de l'amour, aient une explication ; or cette explication, la voilà. L'homme a la passion du malheur.

Le peuple romain poussait un cri profond, *panem et circenses !* le pain et les jeux du cirque.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Voici la traduction : la vie et la mort. Le peuple romain, représentant de la civilisation païenne, ne demandait pas seulement ce qu'il faut pour vivre ; il demandait ce qu'il faut pour mourir, et le rapprochement de ces deux demandes contient un enseignement grave.

Il mettait sur la même ligne, dans sa sauvage volonté, ce qui forme le sang de l'homme et ce qui fait couler le sang de l'homme.

Ce cri est typique : c'est lui qui a fait la plus grande partie de la littérature moderne. Quelquefois, au lieu de sang, on a demandé des larmes ; mais les larmes sont le sang de l'âme, suivant la parole de saint Augustin, et le cri du peuple-roi est exaucé par elles.

Le goût du sang et le goût des larmes ne sont qu'un seul et même goût ; seulement le goût du sang est ressenti par un peuple plus brutal ; le goût des larmes par un peuple plus poli. Le goût des larmes est le goût du sang qui devient raffiné. Quand l'élément corporel domine dans la cruauté, l'homme éprouve le goût du sang. Quand l'élément spirituel domine dans la cruauté, l'homme éprouve le goût des larmes.

Le plaisir de faire souffrir, qui est dominant chez le barbare illettré, se change quelquefois, chez le littérateur dépravé, en un plaisir presque semblable, mais non pas tout à fait semblable : le plaisir de voir souffrir.

Ce second plaisir a un avantage sur le premier : il est moins fatigant.

Lucrèce, dans ses célèbres vers :

Suave mari magno, etc., etc.

attribue le plaisir de voir souffrir au sentiment de la sécurité personnelle du spectateur, sentiment qui s'exalte par le contraste, quand le spectateur tranquille assiste au danger des autres.

Ici comme ailleurs, Lucrèce, qui veut être profond, est extrêmement superficiel. Il y a, dans le plaisir dont il parle, toute autre chose que le sentiment de la sécurité personnelle. Il y a le goût du sang ou le goût des larmes.

Sans doute, le contraste est essentiel au plaisir dont parle Lucrèce ; mais c'est un contraste plus profond que celui qu'il soupçonne. Ce n'est pas le contraste du danger et du repos ; c'est le contraste de la torture et de la volupté.

L'homme est si profondément ignorant de lui-même, qu'il éprouve à tout instant, sans le savoir, ces impressions qu'il croit rares et qu'il appelle monstrueuses.

Parlez à un homme du plaisir de faire souffrir ou du plaisir de voir souffrir ; il croira qu'il faut remonter à Caligula pour en trouver un exemple. Le même homme a éprouvé cela mille fois dans sa vie ; mais il n'a pas reconnu en lui ce genre de plaisir, parce qu'il ne lui a pas donné son vrai nom.

Bien plus, il s'est félicité de ce plaisir ; il s'en est remercié, il s'en est admiré. Il l'a attribué à la grande sensibilité de son âme.

Vous me direz que la chose, se passant dans le domaine de la littérature, perd son caractère en perdant sa réalité.

Je vous répondrai que, si elle perd quelque chose de son caractère moral, elle ne perd pas son caractère psychologique. Si elle n'est pas la même quant à la culpabilité pratique, elle est la même quant à son essence idéale.

D'ailleurs, nous nous faisons de très-fausses idées sur ce qui est réel et sur ce qui ne l'est pas. Savons-nous au juste quels actes nous accomplissons, chaque fois que nous acceptons une pensée, une impres-

sion, un désir? L'artiste qui conçoit pour la première fois dans son esprit le plan d'une statue fait un acte bon ou mauvais, mais plus réel que le second acte par lequel il fait cette statue : son idée est plus réelle que le bronze et le marbre. Qui donc peut mesurer les réalités dont il est l'auteur?

Mais la passion du malheur ne s'exerce pas seulement sur les étrangers; l'homme qui la possède aime son propre malheur.

Ce goût bizarre, invraisemblable aux yeux de celui qui ne réfléchit pas, est évident pour qui sait lire. Notre siècle, qui a mis le doigt plus profondément que les autres dans les plaies de l'homme, s'est occupé plus souvent jusqu'ici à les creuser qu'à les guérir. Il a enfoncé le poing avec volupté dans les blessures qu'on ne voyait pas, pour montrer combien elles sont profondes.

Le succès des *âmes malades* qui se sont abattues sur le monde depuis soixante ans, si nombreuses qu'on ne peut les compter, serait inexplicable si l'homme n'avait pas une passion étrange, qui est l'émulation du malheur.

Vous êtes malheureux, et pour cette raison vous montez sur un piédestal, et vous criez à toutes les générations humaines : Voyez comme je suis malheureux! et vous vous drapez dans votre malheur comme dans un manteau.

Votre voisin va vous imiter et se croire malheureux et se rendre malheureux, car votre malheur est une corruption de la volupté; c'est la volupté qui a pris la forme du malheur, et comme l'abîme appelle l'abîme, la volupté appelle l'orgueil, et puisque chez vous la volupté a pris la forme du malheur, votre malheur appelle l'orgueil, et l'orgueil lui répond.

Comment, s'il en était autrement, saurions-nous le nom de Werther?

Combien de femmes, depuis soixante ans, ont voulu être pâles? La santé a passé près d'elles pour une humiliation! Combien de larmes ont été versées sur des malheurs sans cause, qui sont devenus réels pour avoir été aimés!

Le goût affreux des choses déchirantes a passé des mauvais théâtres dans les mauvaises vies, et la vanité humaine, non contente de chasser la joie, a voulu la déshonorer.

La passion dont je parle ne se sert pas de la souffrance comme d'un moyen pour la joie. Non, elle veut la souffrance comme fin, comme résultat, comme terme; elle veut que le malheur soit définitif; elle veut se reposer sur lui.

Le contraire éclate partout où la vérité paraît. La souffrance, quand elle arrive, n'intervient que comme moyen; elle conduit à la joie, à moins qu'elle n'apparaisse comme châtiment éternel; mais alors elle a un caractère à part, magnifique et rayonnant. Elle entre dans la grande joie de la justice sans fin, sans fatigue et sans défaillance.

Cette joie, les condamnés ne la sentiront jamais; mais la justice mange son pain.

Parmi les amis du malheur, lord Byron occupe une place que plusieurs autres ont enviée. Ah! que de pauvres gens auraient été contents s'ils avaient pu grincer des dents à l'imitation de ce personnage! Lord Byron a rêvé toute sa vie un criminel idéal, un criminel farouche, impitoyable, mystérieux, fantastique; ce criminel sans peur, et non pas sans reproche, est poursuivi par des remords sans trêve. Il épouvante, il assassine, il brûle tout ce qu'il touche. *Manfred* est une des aspirations de lord Byron vers ce malheur idéal. On dirait que ce malheur est à ses yeux trop grand, trop beau pour qu'il espère l'atteindre. Lord Byron a, vis-à-vis du malheur idéal qu'il rêve, l'attitude d'un jeune homme qui voit passer un cheval arabe. On le dirait captif dans son malheur réel et tendant ses deux bras vers le malheur idéal qui a éclairé ses beaux jours et caressé sa jeunesse. Lord Byron méprise la paix et a horreur de l'espérance. Ce qu'il aime, c'est la perte irrévocable, la ruine sans remède, l'épouvante sans consolation. Si cet homme n'était que ridicule, ce serait déjà un grand dommage, car il était né pour n'être pas ridicule; mais il s'en faut de beaucoup que le dommage s'arrête là. Lord Byron ment à l'essence des choses; il fait mentir la poésie. Il trompe sur la nature du bien, sur la nature du beau, sur la nature du sublime, sur la nature de la vie. Il trompe, et on le croit, et il a eu des imitateurs!

Lord Byron, si je ne me trompe, a dit en propres termes que la vertu est ennuyeuse. Ce qu'il y a d'épouvantable dans cette parole, ce n'est pas seulement la parole en elle-même, c'est tout ce qu'elle implique; c'est l'état qu'elle suppose chez celui qui la prononce; c'est l'absence d'étonnement qu'elle cause à la plupart des lecteurs. Ce n'est pas seulement ce qu'elle dit qui fait horreur, c'est ce qu'elle sous-entend. Il y a quelques pensées qui ont empoisonné dans l'humanité les sources de la vie, et l'une de ces pensées, c'est que le mal n'est pas ennuyeux; c'est que le mal est un remède contre l'ennui.

Cette illusion invraisemblable est très-répandue, même au milieu de gens qui sembleraient au premier abord en devoir être préservés.

Parmi les personnes *vertueuses*, il y en a quelques-unes, j'ai honte de le dire, qui croient que leur vie aurait plus d'intérêt, plus de variété, plus de liberté, si le mal se mêlait plus souvent au bien dans leur pratique journalière. Ces pauvres gens s'abstiennent quelquefois du mal, parce qu'ils croient devoir s'en abstenir ; mais ils s'en abstiennent sans le mépriser ; ils s'en abstiennent avec une sorte de regret. Quelque chose d'eux-mêmes reste avec lui quand ils le quittent ; ils ne le désertent pas à tous les points de vue. Ils ne savent pas combien il est fade, comment il est ennuyeux. Ils n'ont pas horreur de lui.

Un certain attrait pour ce qui fait tomber ; un certain regret de ne pas toucher au fruit défendu ; un certain partage de l'âme entre le bien et le mal ; un certain sentiment, vague et inconscient peut-être, que la poésie est diminuée par l'exclusion du péché et du malheur ; une certaine absence d'exécration en face du monstre infernal, surtout si son langage est élégant, si son visage est fardé, si son exigence est modérée, toutes ces pensées abominables ne dominent pas seulement les hommes livrés à l'erreur ; elles se glissent, elles s'insinuent dans les âmes honnêtes qui veulent être bonnes et droites. La fente par laquelle elles entrent, c'est la déchirure de l'unité. Les âmes dont je parle veulent le bien ; mais elles ne savent pas assez totalement, assez pleinement, assez pratiquement, assez absolument l'unité du vrai, du beau et du bien. Elles ne savent pas la laideur épouvantable de tout ce qui n'est pas la vérité pure. Elles ne savent pas la honte effroyable sans nom, sans mesure et sans restriction de toute chose appelée *honneur*, si cet honneur n'est pas la dignité du vrai ; de toute chose appelée gloire, si cette gloire n'est pas la magnificence de la pureté. Elles ne savent pas cette unité profonde du vrai, du beau, du bien, unité qui doit être non pas seulement notre pensée, mais notre vie, et nous faire circuler dans le sang l'horreur de tout mensonge, surtout s'il est déguisé.

Beaucoup de gens croient qu'il faut, par vertu, s'abstenir du bonheur, parce que le bonheur est dangereux. Ils ne savent pas qu'il faut, par vertu, s'abstenir du malheur, parce que le malheur est dangereux.

Un des caractères que possède le goût du malheur, c'est la stérilité de ce malheur et l'inutilité du regard qu'on jette sur lui. Le malheur est un aliment pour la vanité, pour la curiosité, pour l'illusion, pour le néant. Il n'a ni leçons, ni lumières, ni remèdes. Il ne sert à rien qu'à faire parler et à faire pleurer, malgré

la dignité de la parole et la dignité des larmes qu'il outrage par son approche. Le malheur, dans ces conditions-là, devient une position et remplace, par une attitude mélancolique, le travail qu'on ne fait pas, car le goût du malheur est une des formes de la paresse, et comme la littérature contemporaine a été, dans sa partie dépravée, l'apologie de la paresse, cette littérature a propagé et vanté le goût du malheur. Cette paresse dont je parle est une paresse adaptée aux hommes qui se croient grands, une paresse verbeuse, déclamatoire, doctorale et emphatique qui méprise l'action. Cette paresse, non contente de la pratique, s'élève à la hauteur de la théorie. Elle ne fait rien parce qu'elle est trop majestueuse pour agir. Elle s'admire dans sa niaiserie et surtout dans sa douleur. Elle tâche de pleurer et fait étalage des larmes stériles qu'elle essaye de répandre. Cette paresse prend quelquefois la plume pour donner aux hommes la passion du malheur. Les lamentations qui naissent ainsi n'ont ni vertu ni beauté. Elles ne corrigent ni n'éclairent; elles énervent et energueillissent.

A propos de la passion du malheur, je vais signaler un genre de poésie qui vit de larmes, qui se nourrit de sang humain, qui s'abreuve de désespoir. Elle a un nom bien connu, c'est *la poésie légère*. Ceux-là seuls seront étonnés de ce que je viens de dire, qui n'ont pas réfléchi à la légèreté que le désespoir contient. La poésie légère parle d'amours trompées, de vies perdues, de douleurs éternelles, de tristesses sans espérances, de rêves sans réalisation. La poésie légère est faite de sépulcres et d'ossements. Elle est morne, elle est noire, elle est terne, elle est stérile. Elle est lourde comme le vide; elle est écrasée sous le fardeau qu'elle porte, et il y a de quoi, car ce fardeau, c'est l'absence de Dieu. La poésie légère a le droit de succomber. Toutes ces rêvasseries pleines de soupirs, de larmes et de mensonges, sont vides de Dieu et pleines de l'homme. Sous la charge qu'elle traîne, la poésie légère a le droit de succomber. L'élégie ignore la joie et la lumière qui comptent parmi les devoirs de la poésie. La poésie légère célèbre le malheur parce qu'elle manque de gravité. La poésie austère, celle qu'il faut aimer, célèbre la joie, parce que la joie vient de Dieu. *Lætetur cor meum ut timeat nomen tuum*, disait le Roi-Prophète, et les psaumes de la Pénitence sont remplis du nom de la joie, parce que la pénitence de David était sérieuse et divine. Si son regret eût été léger et humain, David eût dit adieu, par forfanterie, à l'espérance. La joie est l'austérité de la poésie.

Si la rosée est féconde, certes les larmes doivent l'être. Parmi les richesses de la création, il n'y a pas de richesses peut-être qui aient été plus prostituées que les larmes. Sainte Rose de Lima disait qu'elles appartiennent à Dieu, et que celui qui les donne à un autre les vole au Seigneur. Or, les larmes sont devenues des abominations. Elles, dont l'essence est de se cacher, elles sont devenues des parades, des poses, des attitudes. Elles, qui sont les sanglots de la vérité, quand la vérité ne peut plus parler, elles sont devenues des mensonges. Elles, qui sont des forces, elles sont devenues des dissolvants. Elles, qui sont des sources de vie, cachées plus haut que la pensée elles sont devenues des sources de mort cachées plus bas que la défaillance.

Il y a dans les larmes prostituées quelque chose qui ressemble aux sacrifices humains.

Le christianisme a restitué les larmes, comme le sang, au Créateur des cieux et des eaux. Il les a replacées près des sources de la vie! Jésus-Christ pleura près du tombeau de Lazare. Les larmes de Madeleine sont devenues un des grands souvenirs de l'humanité. Les peintres feraient bien de ne pas y toucher légèrement et de ne pas les confondre avec les larmes contraires, dans la crainte d'un attentat. Les larmes sont montées si haut, qu'elles sont à leur place au tribunal de la pénitence, quand tout près d'elles le sang de Jésus-Christ tombe avec l'absolution sur la tête du pécheur.

Dieu fait ce qu'il veut des choses qu'il touche! Il les emploie quelquefois à des usages étonnants! S'il touche les larmes, il fait d'elles la force des faibles et la terreur des forts

Le langage chrétien désigne par un mot énergique la douleur d'avoir péché. Ce mot est la contrition, qui veut dire brisement. Si l'habitude ne jetait pas sur toutes choses le voile gris de l'indifférence, les hommes seraient singulièrement frappés de ce mot magnifique. Mais voici ce que je voulais dire : la contrition est pleine de joie. Le brisement du cœur est plus délicieux que les choses les plus recherchées. Je ne parle pas des délices vagues de certains sentiments qui ressemblent à des rêves, délices stériles et affaiblissantes. Les délices dont je parle sont des réalités fortifiantes, actives, fécondes. Ce sont des joies qui font agir.

Pour apprécier un acte fait dans la vérité, il est bon de regarder le même acte accompli dans l'erreur. A côté du repentir, qui est un nom moins beau de la contrition, il y a le remords. Le repentir est bon; le remords est mauvais. Aussi le repentir donne la joie et le remords la

tristesse. C'est que Dieu est dans le repentir, et Dieu n'est pas dans le remords.

Le repentir calme le coupable; le remords l'exaspère. Le repentir lui ouvre l'espérance, le remords la lui ferme. Le repentir est plein de larmes, le remords plein de terreurs. Le remords fait voir des fantômes, le repentir fait voir des vérités.

Mais je préfère le nom de la contrition même au nom du repentir. Je trouve dans la contrition beaucoup plus de joie et de lumière. Je veux, à ce propos, attirer l'attention sur le langage du christianisme, langage étonnant de profondeur, qui ouvrirait des avenues sans fin devant nos intelligences et devant nos âmes, si l'habitude n'était pas toujours là pour méconnaître les dons de Dieu; pour passer, sans lever la tête, sous les étoiles et sous les paroles du ciel. Or le christianisme nous dit dans son langage :

« Faites un acte de contrition. »

Un acte de contrition! Quelle merveille, si l'habitude n'était pas là!

Aux yeux de l'homme qui ne sait pas son âme, la contrition semblerait être, comme la tristesse humaine, quelque chose de purement passif, quelque chose de dissolvant; un amoindrissement, une déperdition de forces; et c'est exactement le contraire qui est vrai. Chose admirable! la contrition est un acte.

Une certaine sagesse inférieure pourrait dire au coupable :

« Ne vous abandonnez pas à la douleur ; soyez homme; montrez un courage viril. »

Le christianisme lui dit :

« Faites un acte de contrition. »

Et cet acte est tellement fécond, que nul homme ne peut le suivre dans les créations qu'il produit. Et cet acte est tellement acte puissant que, quand il est parfait, il fait passer l'âme de la mort à la vie.

De sorte qu'il faudrait savoir ce que c'est que la mort éternelle, ce que c'est que la vie éternelle, et il faudrait mesurer de l'œil les deux abîmes pour connaître l'énergie de cette chose, près de laquelle les hommes pourraient passer d'un air distrait en allant à leurs affaires, ou qu'ils pourraient mépriser et que le christianisme appelle :

Acte de contrition.

ERNEST HELLO.

LE CHEMIN DU BONHEUR

(Suite)

CHAPITRE IV

EN ROUTE

Le chant des coqs réveilla Albert d'assez bonne heure le lendemain matin ; il y avait tant d'échos dans la vieille maison déserte. Le jeune homme avait déjà oublié son accident de la veille ; il se sentait frais et reposé après ce bon sommeil dans les draps un peu rudes, parfumés de racines d'iris. Aussitôt qu'il fut habillé, il alla vers les fenêtres, curieux de voir au jour cette maison qui lui avait paru si mélancolique au clair de lune. La lueur rose du matin ne la rendait pas beaucoup plus gaie. Les larges pavés de la cour avaient çà et là une teinte verdâtre, et des mousses veloutées en remplissaient les interstices. La chambre d'Albert occupait un angle du bâtiment, et, outre la croisée sur la cour, en avait une autre ouvrant sur un côté opposé. Là, s'étendait une pelouse de haut gazon d'où sortaient de larges souches de chêne. Le parc s'avançait jadis jusqu'aux murs de la maison, mais il avait disparu. Quelques vieux troncs, presque morts de vétusté, levaient encore de loin en loin leurs rameaux tordus et décharnés comme une protestation contre cette déchéance. Il y avait eu aussi des statues sur la pelouse ; on les apercevait, éparses et renversées dans l'herbe, comme autant de victimes de ce désastre. Près de la maison, une seule restait debout ; c'était une *Diane chasseresse*. Une tige de lierre, par un hasard singulier, s'était enroulée au piédestal de la statue et avait fait en grandissant une tunique de verdure à la déesse des forêts. Une des jambes de la chasseresse, relevée pour la course, sortait, blanche et svelte de cette enveloppe de feuillage, tandis qu'une des branches les plus frêles courait en spirales autour du bras qui tenait l'arc brisé, et le profil de la Diane sortait chaste et fier et éblouissant de blancheur au-dessus de la plante sombre.

Albert, en regardant la statue, trouva qu'elle ressemblait à Renée, qui était si blanche et si fière aussi.

Bientôt il entendit des pas dans la salle basse, et, pensant que la famille était levée, il y descendit. Là était Renée, les bras nus jusqu'au coude, en

robe d'indienne rayée lilas et blanc, posant sur la table les jattes de lait, la motte de beurre, le gros pain de seigle avec cette prestesse et cette grâce qui animaient chacun de ses mouvements et la rendaient noble et élégante au milieu même des occupations les plus humbles. Gabriel parut ensuite et fut satisfait de voir le blessé si dispos et si bien guéri. Alors les trois jeunes gens prirent place à table.

— Mon père est parti de grand matin pour Niort, où il avait une affaire, dit Renée au jeune voyageur. Il n'a pas voulu vous éveiller pour vous dire adieu et m'a chargée de vous faire, en son absence, les honneurs du logis autant qu'il sera en mon pouvoir.

— Hélas! mademoiselle, répondit Albert, je ne vous donnerai pas longtemps cet embarras, car il me faut pourtant me rendre à la Tourmelière où l'on était prévenu de mon arrivée, et où l'on m'attendait certainement hier soir. Vous voudrez bien, n'est-ce-pas, communiquer à monsieur le vicomte mes regrets de le quitter si vite et l'espérance que j'ai de le revoir bientôt.

Renée s'inclina, et le repas s'acheva en silence. Quand il fut terminé, Gabriel dit au jeune Parisien :

— Je suis vivement peiné de n'avoir pas un bon cheval à vous offrir ; mon père a dû se servir du seul que nous possédions, et qui serait du reste une trop humble monture pour faire une première entrée au château où vous allez vous rendre. Dites-moi ce que je puis faire pour vous être au moins agréable ? Voulez-vous que petit Pierre vous conduise à l'auberge de Chavot, ou que je vous mette sur la route de la Tourmelière, tandis que Pierre ira porter un mot à l'aubergiste qui vous fera passer votre malle ?

— J'accepte de grand cœur votre dernière proposition, monsieur, répondit Albert. Rien ne me sera plus agréable que de vous avoir pour compagnon, si vous ne craignez pas la longueur de la route ?

— Le château n'est pas fort éloigné, répondit le jeune missionnaire, et je serai enchanté de rester avec vous quelques instants de plus. Ainsi, au revoir Renée, je vais conduire M. Maucroix.

Albert salua la belle fille aux bras nus comme il eût salué une princesse, et passa la grande grille en ruines en jetant un regard de regret sur la demeure antique du noble vicomte et de ses enfants.

Après avoir fait quelques pas en suivant le mur, le jeune prêtre fit un détour et s'engagea dans un chemin creux qui ressemblait à une ravine. Sur les deux talus escarpés s'étaient implantés des saules aux têtes arrondies, couvertes d'une chevelure de mousses et de liserons ; les larges clochettes blanches s'épanouissaient en serpentant aux rameaux vert-pâle. Çà et là, de grands sureaux balançaient leurs grappes noires au-dessus du sentier, et des mésanges joyeuses scintillaient en becquetant les graines de corail des églantiers. De gros nuages blancs couraient sur le ciel, et

parfois le soleil se détachant de leur brume argentée, laissait tomber dans le ravin un rayon étincelant, fugitif et léger comme le sourire d'un enfant mutin effarouché bien vite.

Albert suivit d'abord son guide en silence, mais il lui dit après quelques instants :

— Vraiment, monsieur Gabriel, ce petit coin de terre me paraît ravissant, et, je vous le répète encore, je m'étonne que vous ayez eu le courage de le quitter pour chercher les périls dans des contrées lointaines. Pouvez-vous être heureux si loin de votre patrie et de votre famille ?

— Vous n'avez peut-être pas beaucoup réfléchi encore pour me parler ainsi, monsieur Maucroix, répondit le jeune prêtre avec douceur. L'homme peut être heureux partout où il trouve une grande paix intérieure à goûter et beaucoup de bien à faire. Puis, considérez aussi que ma position eût été fort difficile dans le monde, si j'avais eu le désir d'y rester. J'étais trop pauvre pour soutenir dignement le nom de ma famille, trop fier pour l'abaisser ou le ternir, trop incapable pour le relever avec éclat. Hé bien ! Dieu m'a épargné les douleurs et les dangers de la lutte ; il m'a appelé comme un bon père, il m'a réservé pour lui, de sorte qu'il n'y a plus maintenant de vicomte de Mareilles, orgueilleux et ruiné, mais tout simplement le frère Gabriel, un des plus humbles ouvriers de la vigne du Seigneur.

— Votre père disait hier qu'il était né dans l'exil, continua Albert. N'a-t-il pas essayé, à son retour en France, d'obtenir une indemnité qui pût réparer ses pertes ?

— Mon père était trop fier pour faire une pareille demande. Que voulez-vous ? la fierté, c'est notre vice de famille, répliqua le jeune prêtre avec un sourire. Quand il est revenu de l'émigration, il a été heureux de retrouver cette maison en ruines, et oubliée dans la confiscation de ses biens. Il s'y est établi comme il a pu, il s'y est marié avec ma mère, orpheline et pauvre comme lui, il la laissera délabrée, mais fière encore, à ma pauvre Renée qui pourra y vivre paisible et satisfaite parce que, pour la préserver du désespoir, elle a la prière, le travail et la charité.

— Mademoiselle Renée se mariera sans doute.

— Je ne sais, monsieur ; le mariage est difficile pour elle, qui a un beau nom à garder et point de dot à offrir. Au reste, je suis convaincu que la Providence fera pour ma sœur ce qu'elle a fait pour moi, qu'elle lui choisira et lui aplanira sa route. Jusqu'à présent, Renée a toujours été insouciante et joyeuse, comme la pauvre colombe de mon apologue indien.

En ce moment, les deux jeunes gens quittaient le petit chemin creux et entraient sur une route pavée. De grands champs en bordaient les côtés, portant encore la trace des tiges de blé qu'on y avait coupées récemment.

— Nous sommes sur les terres de la Tourmelière, dit Gabriel ; mais il

vous faut bien trois quarts d'heure encore pour arriver au château. La propriété est très-étendue.

— J'y ferai peut-être un séjour assez long, dit Albert, aurai-je le plaisir de vous y voir quelquefois ?

— Je ne crois pas, monsieur. Mon père n'a pas de relations avec la famille qui habite actuellement le château.

— Alors ce séra moi qui irai vous voir.

— Et vos visites me seront bien précieuses pour tout le temps que je resterai à la Maison-Grise. Seulement je n'y étais venu que pour me remettre d'une maladie grave, et je retournerai à la mission, probablement vers la fin de l'hiver.

En ce moment, les deux promeneurs virent accourir sur eux un jeune garçon de huit à neuf ans qui, pour aller plus vite, avait pris ses sabots à la main. Il était fort rouge et tout essoufflé.

— Où vas-tu si vite, André ? demanda le jeune prêtre.

— Monsieur, j'allais à la Maison-Grise pour dire à mam'selle Renée que la vieille Sylvaine, vous savez, là-bas, dans la petite hutte de la grand' lande, est tombée bien mal hier soir, et qu'elle voudrait voir la demoiselle. J'étais allé garder les moutons par là sur la bruyère, quand la vieille m'a appelé et m'a demandé d'y aller à l'heure de mon dîner. Elle était bien blanche et bien faible, allez, monsieur le vicaire.

— Eh bien ! retourne chez toi, mon garçon ; j'y vais aller moi-même ; tu n'auras pas besoin de courir chercher ma sœur. Je vais être forcé de vous quitter, monsieur Albert, car la pauvre femme en question est seule, sans une famille qui prenne soin d'elle, et il faut peut-être de prompts secours. Du reste, ce chemin vous conduit tout droit au château ; ainsi vous n'avez pas besoin de guide. Au revoir, monsieur Maucroix ; à bientôt, je l'espère.

Alors Albert serra cordialement la main du jeune prêtre, et le vit se diriger vers la lande par un sentier qui coupait les champs de blé.

Le jeune homme, resté seul, se trouva encore tout entier sous l'empire de ses impressions nouvelles. Il était encore à la Maison-Grise ; il admirait la noblesse sereine du vicomte, la simplicité fière de la belle Renée ; il entendait encore la voix douce du missionnaire parlant de son dévouement et de ses travaux avec sa modestie d'apôtre. Il se demanda ensuite comment il pourrait bien secouer toutes ses émotions inconnues, avant d'arriver à la Tourmelière, car il lui semblait déjà avoir oublié le style des conversations à la mode, et l'art difficile de nouer sa cravate avec goût.

Pour se refaire la main, il commença par tirer son porte-cigares, alluma, un havane dont il tira machinalement quelques bouffées.

— Auriez-vous l'extrême obligeance de me donner du feu ? dit soudain une voix derrière lui.

Albert fit un soubresaut, comme si, du toit ruiné de la Maison-Grise, il eût été lancé brusquement sur le boulevard Montmartre.

En se retournant, il aperçut un homme d'une trentaine d'années environ, de taille moyenne et légèrement épaisse, frais de teint, un peu roux de cheveux, avec des favoris de même couleur. Il était vêtu avec le luxe un peu éclatant d'un riche provincial, et l'œil exercé d'Albert fut désagréablement frappé par la rayure cramoisie de son gilet, par l'écossais rouge et vert de sa cravate et par les cachets massifs suspendus à une lourde chaîne d'or.

— Avec plaisir, monsieur, répondit-il en se dirigeant vers l'inconnu.

— Je vous suis on ne peut plus obligé, monsieur, répondit celui-ci ; il m'est bien précieux de rencontrer un parfait gentilhomme, un véritable chevalier français sur ce chemin où d'ordinaire il ne passe que des paysans et leur bétail. Je ne vous voyais que de dos, monsieur; mais j'ai tout de suite reconnu que vous êtes un homme du monde, à la façon dont vous lanciez la fumée de votre cigare. Vous serait-il désagréable que je prisse la liberté de vous accompagner, puisque nous suivons tous deux la même route ?

— Nullement, monsieur, répondit Albert avec politesse.

— Vous êtes fort aimable, monsieur, et votre affabilité me confirme dans l'opinion que j'ai conçue, quant au monde auquel vous appartenez. La bonne société, monsieur ! la bonne société ! Elle conserve partout et toujours un cachet, un grand air, un je ne sais quoi qui ne s'imite jamais, dût-on même dépenser pour cela dix mille francs par an en souliers vernis et en cigares de la Havane !

— Vous êtes fort indulgent, monsieur, pour un touriste parisien très-obscur.

— Un Parisien, je m'en doutais, continua le bavard acharné. Il n'y a pas un homme dans tout le département des Deux-Sèvres, qui aurait pu faire ainsi le nœud de sa cravate. Tenez, voici moi, par exemple, Saturnin Champion, pour vous servir, à qui mon père a laissé une fortune très-passable et le plus gros commerce de farines du département ; eh bien ! moi qui vous parle, je reconnais mon infériorité, je confesse mon insuffisance à égaler les manières et le chic par excellence du moindre rapin de la capitale qui vient croquer des paysages dans nos environs.

— Oh ! monsieur, vous exagérez nos faibles mérites, répliqua Albert, que la conversation commençait à mettre en gaieté.

— Non, monsieur, je n'exagère rien ! je constate... et j'admire, continua Saturnin Champion avec la gravité d'un homme qui vient d'émettre un axiôme incontestable. Vous êtes unique pour le genre et les manières, vous autres Parisiens. Aussi quelle carrière triomphale s'ouvre devant vous à votre apparition en province ! C'est pour vous que les jeunes filles

révèlent leurs mousselines les plus empesées et roucoulent leurs romances les plus expressives; c'est pour vous que les mamans préparent leurs crèmes les plus savoureuses, et sortent des armoires le plus beau linge damassé; pour vous encore que les papas dépensent libéralement une bonne part de leur budget, en dindes truffées et en champagne de la veuve Cliquot. Vous n'avez qu'à vous montrer pour que le barége rose se déploie, que les fourneaux s'allument et que les bouchons sautent.

— Est-il possible, monsieur, qu'on puisse faire de tels frais en notre honneur? demanda Albert. Il est vrai que j'en suis à ma première excursion en province; mais, dans la maison où j'ai reçu l'hospitalité, je n'ai pas remarqué qu'on se fût mis pour moi en toilette et en dépense, quoique j'aie pourtant été accueilli avec beaucoup d'affabilité.

— C'est que vous êtes tombé sans doute dans quelque chétive maison de hobereau ruiné, ou de pauvre officier en retraite, et qu'il n'y avait point de demoiselle à marier. Mais tenez, si vous aviez vu et entendu les petites scènes dont j'ai été témoin hier, vous ne viendriez pas maintenant me faire de la fausse modestie. C'est dans un château... des environs, où je vais souvent... pour affaires. On attendait un Parisien, entrevu dans les bals de cet hiver, dont le principal mérite est, je crois, d'être le neveu de son oncle, d'après ce que j'ai pu recueillir dans la conversation. Or, dans ce château, il y a une demoiselle, fort gentille, ma foi, et dont la dot ne gâte rien, Hé bien! figurez-vous que, dès le matin, je la vois apparaître dans une robe toute vaporeuse, chamarrée de rubans, avec des cheveux terriblement crêpés et le plus languissant des sourires. La maman, en bonnet à fleurs larges comme ça, va et vient de son salon à sa cuisine; on met un petit paysan en faction au bout de l'avenue pour signaler l'arrivée du Parisien. Mademoiselle tantôt s'approche de la croisée, tantôt se met au piano pour repasser les roulades de son grand air, ou bien recrèpe ses cheveux devant la glace, et, grâce à sa préoccupation importante, répond à peine et ne sourit pas du tout aux propos aimables de votre serviteur. C'est tout simple : on attend un Parisien! Mais aussi, le soir, que j'ai bien eu ma revanche! Savez-vous ce qui est advenu?

— Non, dit Albert, riant dans sa moustache.

— Eh bien! il est advenu... que le Parisien n'est pas venu. Figurez-vous le désappointement, la triste déconfiture : « Que c'est désagréable de faire des préparatifs pour rien! disait la maman! Avec cela qu'il peut arriver demain ou après-demain, quand ma galantine de saumon sera tombée en marmelade, et que je n'aurai plus de gibier, parce que le chevreuil est déjà un peu faisandé. — Si j'avais su, disait la demoiselle, je n'aurais pas gâté inutilement ma robe de mousseline de Chine; j'ai justement sali un des nœuds et il faudra envoyer à Saumur pour le remplacer. J'étais si bien en voix aujourd'hui. On dit pourtant que l'exactitude est

la vertu des gens bien élevés. Ce n'est pas tout d'être neveu d'un ancien filateur qui nous laissera cinquante mille livres de rentes, reprenait la maman en relevant la tête d'un air dédaigneux ; faut encore autre chose que de belles espérances pour être reçu dans la bonne société. » Ah ! monsieur, comme ce dépit-là me chatouillait le cœur ; comme ces mines renfrognées de la fille et de la mère me dédommageaient bien de l'indifférence qu'elles m'avaient témoignée tout le jour, à moi qui suis, d'ordinaire, assez bien accueilli par elles. Je vois bien leur jeu, allez ! On a beau être marchand de farine, ça ne vous empêche pas d'avoir l'esprit pointu. Les dames du château savent bien que je représente une des plus belles fortunes du département ; aussi d'ordinaire on me fait pas mal de cajoleries ; c'est mon cher monsieur Champion par-ci, monsieur Saturnin par-là. Je puis dire à la demoiselle que ses yeux sont deux diamants noirs, et on m'écoute avec un petit sourire. Mais qu'un Parisien se montre à l'horizon ; baste ! me voilà enfoncé dans le troisième dessous : je n'ai plus qu'à plier bagage et à baisser pavillon !

— Si vous êtes sûr de ce que vous avez cru apercevoir, répondit Albert, ceci doit, monsieur, refroidir beaucoup votre admiration pour les beaux yeux de la demoiselle.

— Eh bien ! cela ne me décourage pourtant pas tout à fait, reprit Saturnin. Il y a quelque chose de sérieux à considérer, voyez-vous. C'est que la demoiselle aura environ cent cinquante hectares de bonne terre noire, un paradis pour le froment, et que ça irait joliment bien pour mon commerce de farines. Or un pareil morceau de terrain ne se rencontre pas tous les jours et vaut bien la peine qu'on se donne du mal pour l'obtenir, surtout quand il y a avec un château comme celui de la Tourm....

Ici, Saturnin Champion s'arrêta court, s'apercevant trop tard que l'ardeur de son débit l'avait entraîné jusqu'à l'indiscrétion.

— De la Tourmelière, continua Albert en souriant. Achevez sans crainte le nom du château, monsieur. Il vaut mieux que j'apprenne à le connaître, puisque j'y vais.

— Ah ! c'est donc vous qu'on... c'est vous qui...

— C'est moi qu'on attendait hier et qu'un accident a privé du plaisir de voir la toilette de mademoiselle Olympe et de goûter la galantine de saumon.

— Eh bien ! je me suis joliment enferré, moi, par exemple,.... et les autres avec, ajouta Saturnin avec un gros rire.

— Ne regrettez rien, mon cher monsieur Champion. Vous n'avez rien dit qui puisse m'affliger ou vous nuire. Vous connaissez ces dames depuis quelque temps ; moi, je les ai vues quatre ou cinq fois à peine ; vous avez peut-être une inclination formée, et mes sentiments ne sont pas bien prononcés encore. Je sais bon gré à ces dames des préparatifs qu'elles fai-

saient pour moi, mais je ne regretterai pas qu'ils aient été déployés en pure perte, à moins toutefois que le chevreuil ne soit trop faisandé ! Mon oncle a des projets pour moi, comme vous en avez pour vous-même : le temps et les circonstances décideront qui de nous deux sera vainqueur. Nous pouvons tous deux reconnaître que mademoiselle Olympe a de beaux yeux et une belle dot, sans que cela nous empêche de nous donner la main et de vivre en bons camarades, n'est-ce pas, mon cher monsieur Champion ?

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que vous êtes un parfait gentilhomme, dit Saturnin en acceptant la main qu'Albert lui tendait en souriant. Votre franchise et votre loyauté me confirment dans la bonne opinion que j'avais déjà conçue, et je vous déclare, pour ma part, que, si les cent cinquante hectares de mademoiselle Olympe ne doivent pas être à moi, je désire de tout mon cœur qu'ils soient à vous.

Albert s'inclina en signe de remercîment, et les deux rivaux amis commencèrent une conversation moins délicate, car ils parcouraient en ce moment l'avenue de chênes de la Tourmelière et allaient franchir la grille du château.

CHAPITRE V

LA TOURMELIÈRE

Les deux jeunes gens pénétrèrent sans difficulté dans la vaste cour sablée, ornée d'une verte pelouse où croissaient de magnifiques hortensias. Devant eux se dressait la blanche façade du château, édifice d'un style tout moderne, avec son perron plus coquet que grandiose, et couvert d'arbustes fleuris. Ils allaient y monter, quand la porte vitrée s'ouvrit brusquement et une dame en robe de soie verte et en coiffure de rubans ponceau s'avança précipitamment à leur rencontre :

— En voici une agréable surprise ! s'écria-t-elle en les abordant. Monsieur Maucroix qui nous arrive, conduit par monsieur Champion. Une charmante rencontre ! Est-ce que vous vous connaissiez, messieurs ?

— Nullement, madame, répondit Albert. Mais j'ai eu le plaisir de trouver en chemin monsieur qui venait aussi vous rendre visite, et nous avons fait route ensemble.

— Voyez un peu, quel singulier hasard ! Mais comment se fait-il, monsieur Albert, que vous soyez venu à pied, seul, sur la route ?

En ce moment parut mademoiselle Olympe qui n'avait pas ce jour-là sa robe à nœuds de ruban, et qui en gardait sans doute rancune à Albert, car elle lui fit un salut plus cérémonieux que cordial.

Lorsqu'on fut assis au salon, madame Richer reprit son interrogatoire :

— Dites-moi donc, monsieur Albert, par quel hasard vous arrivez ainsi ce matin sans tambour ni trompette. Nous vous attendions dès hier.

— Et je comptais être aussi arrivé hier, madame. J'étais avant quatre heures sur la grande route, à l'auberge de la Branche-de-Houx.

— A quatre heures ! et vous n'êtes pas venu ici tout droit. Où donc avez-vous passé la soirée.

— Madame, je l'ai passée en partie dans un fossé ; en partie dans une maison des environs où j'ai été reçu comme un ami, quoique je ne fusse qu'un inconnu.

— Ah ! par exemple. Voilà qui est curieux. Dans un fossé !

— Qu'alliez vous donc faire dans ce fossé ? monsieur Albert, dit Olympe, commençant la conversation par une escarmouche.

— Mademoiselle, je n'y allais pas rêver ni écrire une ode à la lune, croyez-le bien. La lune s'est levée trop tard pour cela. J'étais à me promener sur la lande quand je me suis perdu dans le brouillard. Il n'y avait pas d'étoiles pour rayonner dans ma nuit, comme dirait un poëte. Donc j'ai roulé tout bonnement au bas d'un talus où j'ai eu la mauvaise chance de rencontrer des pierres et la bonne chance d'entendre venir un paysan qui m'a tiré de là pour me mener à la Maison-Grise.

— Ah ! c'est à la Maison-Grise que vous avez passé la nuit, demanda madame Richer. Comme ça doit être froid et sombre dans cette vieille masure ! Chaque fois que je passe devant et que j'aperçois le grand mur tout démoli et les girouettes qui grincent sur les toits, je sens un frisson qui me court dans le dos.

— La maison est un peu sombre, en effet, mais m'a paru bien pittoresque au clair de lune. De plus j'y ai trouvé un bon feu, de ces feux qui flambent si gaiement dans les hautes cheminées de marbre du siècle passé, et, mieux que tout cela, des hôtes pleins d'amabilité et de prévenances.

— Ils ont pourtant l'air bien drôle, ces gens de la Maison-Grise. Ils viennent à la messe dans une méchante cariole avec un vieux cheval roux. Avec cela il porte toujours la tête bien haut, avec une mine fière, monsieur le vicomte de Mareilles. Belle affaire pourtant ! un vicomte qui n'a pas le sou.

— Il y a là une jeune fille, mademoiselle Renée ? demanda Olympe. Assez grande, n'est-ce pas, un peu pâle, avec des yeux noirs dédaigneux ?

— Je ne connais pas exactement la nuance des yeux de mademoiselle Renée, répondit Albert à la taquine jeune fille ; mais, quant à leur expression, ils m'ont semblé fort doux et bienveillants, surtout lorsqu'en apprenant mon accident, elle s'est charitablement inquiétée de ma blessure.

— De votre blessure ? s'écria madame Richer.

— Je crois vous avoir dit, madame, que je n'étais pas tombé sur le gazon d'une pelouse, mais bien sur un lit de cailloux. J'en avais porté une

égratignure qui s'est déjà refermée, grâce aux bons soins de monsieur Gabriel de Mareilles.

— Ah ! le jeune prêtre ! continua madame Richer d'un air de dédain. Faut que ce vicomte soit vraiment un drôle d'individu. N'avoir qu'un seul fils et l'envoyer se faire manger par les sauvages au Pérou ou en Cochinchine ! C'est par orgueil qu'ils font cela : ils ne trouveraient pas de position à remplir, ces nobles ruinés.

— Permettez, madame ; je ne trouve pas votre appréciation tout à fait juste. Là où vous voyez le dépit de l'impuissance, je trouve, moi, la sublimité du dévouement. Seulement ce dévouement est mal apprécié. Le monde prodigue ses applaudissements et ses sourires au soldat heureux qui fait flotter son drapeau sur les remparts ennemis, mais il oublie ou dédaigne le courageux soldat du Christ qui va planter la croix sur un sol aride, en donnant parfois son sang pour la féconder.

— Ah ! mon Dieu ! monsieur Albert... je ne m'attendais pas à vous voir faire le dévot.

— Pas plus, madame, que moi je ne m'attendais à vous voir faire l'esprit fort. Mais laissons-là la famille de Mareilles, si vous le voulez bien, continua Albert, avec une politesse de bonne compagnie, et permettez-moi, madame, de vous faire compliment sur la beauté de votre résidence et sur le goût dont vous avez fait preuve en l'embellissant.

A cet ingénieux détour, Saturnin Champion fit une légère grimace. Albert, par son habile manœuvre, regagnait tout d'un coup le terrain qu'il avait perdu dans les escarmouches précédentes. Son rival se trouvait donc distancé et n'avait plus qu'un moyen de rétablir ses affaires, c'était de renchérir encore sur les éloges du Parisien.

— N'est-ce pas, monsieur Maucroix, se hâta-t-il d'ajouter, que madame a arrangé son parterre et son salon de la façon la plus élégante ? Regardez, par exemple, cette jardinière pleine de cactus, encadrée de rideaux de satin boutons d'or. Trouveriez-vous quelque chose de plus coquet dans un boudoir de Paris ?

— Ah !... y avez-vous été souvent, à Paris ? monsieur Saturnin, demanda la railleuse Olympe, l'œil fixé sur le gilet à raies cramoisies.

— Mademoiselle, j'y suis allé trop rarement pour mon instruction et mon plaisir, quoique trop souvent pour mes affaires et pour ma bourse, répliqua humblement le négociant en farines.

— Mais moi qui y ai toujours habité, interrompit Albert, je partage entièrement l'opinion de M. Champion, et je déclare que la Tourmelière me paraît un véritable palais de fées.

— Bah ! vous n'avez rien vu encore, dit madame Richer avec une petite moue triomphante. Qu'est-ce que vous direz donc quand vous aurez visité mon belvédère avec un télescope, et mon pigeonnier construit sur le modèle

de la tour de porcelaine de... de... de Pékin. Et mes élèves !.. monsieur Albert, vous m'en direz des nouvelles : des vaches qui pourraient concourir pour le bœuf gras, l'année prochaine ; des porcs qui ne sont pas des porcs, mais de vrais sangliers. Mais nous verrons tout cela après le dîner qui est servi, et où vous n'aurez rien que des produits de mes terres...

Et madame Richer, portant son embonpoint avec la majesté d'une reine, trottina vers la salle à manger au bras d'Albert, suivie de mademoiselle Olympe et de Saturnin.

Quand le neveu de M. Giraud se trouva assis devant la table somptueuse, étincelante de porcelaines et d'argenterie, il se rappela soudain son souper de la Maison-Grise, le plat de lard et de choux, les assiettes de faïence et les couverts d'étain. Ce contraste mélancolique lui traversa l'esprit comme un reproche : « Hélas ! pensa-t-il, où serait-il mieux de vivre? Là-bas, avec la misère noble et digne ; ici, avec la sottise dorée ? Plaise au ciel que je n'aie jamais à me poser un tel dilemme, et que je ne perde jamais ma médiocrité bénie ! » Puis, ayant fait sa part à la réflexion philosophique, il commença à savourer son repas en épicurien satisfait. Tout y était parfaitement ordonné ; la galantine de saumon n'y figurait plus, il est vrai, mais le chevreuil était encore fort mangeable.

Après le dîner, l'inévitable promenade dans les jardins. Pour le coup, madame Richer avait oublié son embonpoint de sultane et sa majesté de reine. Elle allait, venait dans ces allées sablées et tirées au cordeau ; s'arrêtant ici pour cueillir un fruit, là pour expliquer un procédé de culture, riant d'un rire éclatant et frappant dans ses deux mains grasses et courtes à chaque nouvelle *surprise* qu'elle ménageait au voyageur.

— Voyez mon chasselas, là-bas, sur la treille. Je l'ai fait venir tout exprès de Fontainebleau ; il me revient à trente francs le cep, frais compris. C'est cher, mais c'est bon. Chaque grain vous fond dans la bouche. Seulement, ce n'est pas tout le monde qui peut se permettre une pareille dépense. J'en ai trente ceps.

— Voilà neuf cent francs bien employés ! dit Albert à part lui.

— Aimez-vous les fleurs, monsieur Maucroix. Vous devez les aimer ; c'est bon genre d'aimer les fleurs. Tenez, voilà des *fluxias* que je cultive moi-même, que j'arrose de mes propres mains. Ceux-ci *duchesse d'Orléans* ont remporté un prix à Angers. Je les avais envoyés à l'exposition de... d'o... ah ! ah ! d'horticulture. Quel drôle de mot, n'est-ce pas, monsieur Maucroix ? On dirait que ça signifie la culture des orties. Je ne crois pas pourtant que les propriétaires de ces pays-ci soient tentés de perfectionner cette mauvaise herbe. Ce n'est pas chez moi toujours qu'on pourrait en rencontrer; je me flatte de surveiller assez bien mes terres pour qu'on ne puisse pas en dénicher une à deux lieues à la ronde.

— Permettez, madame, reprit Champion, qui avait à cœur la réputation

des propriétaires du département; je crois que vous faites erreur quant à la signification du mot. Cela veut dire quelque chose comme jardin; hortis ou hortus, je crois, n'est-ce pas, monsieur Maucroix? J'ai autrefois appris le latin au collége de Niort; seulement, ma foi, tout cela s'est bien rouillé depuis, car je n'en avais pas besoin pour tenir mes livres.

— Ah! c'est comme moi, mon cher mousieur Champion, repartit Mme Richer... Que voulez-vous? on n'a guère le temps de devenir savante quand on fait du matin au soir le compte d'une filature. Mais vous ne dites rien, monsieur Albert; est-ce que la promenade vous ennuie?

— Pardonnez-moi, madame; j'écoute et... j'admire, voilà pourquoi vous me trouvez silencieux.

Dans ce moment en effet, il regardait Olympe à qui le babil et les singulières méprises de sa mère avaient fait monter le sang aux joues et à qui ce petit dépit allait réellement à ravir.

La promenade se prolongea encore assez longtemps, car Mme Richer ne pouvait se résoudre à faire grâce au nouveau venu d'une seule plante de *sa* serre, ni d'un seul rocher de *son* parc. Albert, perdu dans un déluge d'azaléas, de pélargoniums, de grottes et de cascades, se répétait mille fois à lui-même que la propriété la plus enviable est celle dont on parle le moins. A peine était-on rentré au château, qu'il y arriva des visites; heureuse et puissante diversion. D'abord un médecin des environs, puis le receveur de l'arrondissement et son épouse.

Albert se trouvait en province pour la première fois. Il écouta d'abord avec une sorte de curiosité ces caquets et ce babillage tournant sans cesse dans le cercle des infiniment petits. Les appréciations les plus étendues n'allaient pas au delà du rayon de la sous-préfecture. Dans les récits, tous plus ou moins médisants, revenaient sans cesse les noms de cette petite aristocratie bourgeoise ou bourgeoisie aristocratique : M. le sous-préfet; les notaires, les receveurs, quelques maires et le juge de paix. Albert s'amusa de voir qu'à Thouars la destitution d'un directeur des postes faisait plus de bruit qu'à Paris la démission d'un ministre. Mais au bout d'une demi-heure il trouva pourtant fastidieux d'apprendre comment la femme du notaire faisait beaucoup de dettes chez les modistes et avait reçu, à l'insu de son mari, plusieurs notes foudroyantes; comment l'épouse du sous-préfet avait rappelé en toute hâte sa fille de sa pension de Paris, depuis l'arrivée du jeune substitut auquel elle accordait son patronage. Tout à coup il se souvint que, la veille, Gabriel lui racontait à cette heure la parabole du chef sioux, et, en se rappelant cette belle et sereine poésie, il prit en pitié les plats caquets de la Tourmelière. Mais la musique restait, et Olympe était en voix ce soir-là. Quand Albert eut achevé de chanter le duo de *Raoul et Valentine*, il avait oublié l'apologue indien et le langage suave de Gabriel, aussi bien que les froides médisances

des hôtes de Mme Richer. Son âme s'était envolée sur les ailes de la mélodie, et se berçait bien haut dans les régions de l'amour, de la jeunesse et de l'extase. Mais Albert n'avait pas pour rien du sang de Giraud dans les veines ; il retomba promptement de sa sphère éthérée, et se dit qu'après tout la musique ne prouvait rien, parce qu'on ne pouvait pas chanter toujours, et que Meyerbeer était bon pour vous faire rêver une heure, le soir, quand la lune était belle, et qu'on avait pris du thé vert un peu trop fort. Ce fut au milieu de ce désenchantement qu'Albert s'endormit à la Tourmelière, dans une chambre tout imprégnée du comfort et de l'élégance qu'il est si facile de se procurer, quand on a quarante mille francs de rente. Mais son sommeil même ne fut pas tranquille ; il se voyait perdu dans une forêt de dahlias monstres et d'azaléas de six pieds de haut, et n'apercevait au-dessus de sa tête que le pigeonnier chinois surmonté du visage railleur de Saturnin Champion qui lui faisait des grimaces.

CHAPITRE VI

ICI ET LA

Le lendemain et les jours suivants se passèrent à la Tourmelière d'une façon assez monotone, ainsi qu'Albert l'avait prédit à ses hôtes de la Maison-Grise. Le matin on se promenait dans les jardins, l'après-midi dans les bois, ou sur la petite rivière voisine ; le soir, on faisait de la musique, et, quand la société était nombreuse et qu'on se sentait en gaieté, on jouait des charades. Albert ne trouvait pas ces occupations excessivement divertissantes, mais jusqu'ici il n'avait jamais éprouvé, pour quoi que ce fût au monde, d'intérêt exclusif ou de préoccupation passionnée. D'ailleurs, les instructions de son oncle lui prescrivaient de passer quelque temps à la Tourmelière, et Albert s'y risquait en neveu obéissant, examinant soigneusement si, dans cette vie nouvelle, il ne rencontrerait pas un petit coin riant et solitaire où son cœur voulût se blottir sans y faire son nid. Mais, pendant ces quelques jours, il n'avait rien trouvé ; l'oiseau se sentait libre encore et volage. Mme Richer était vulgaire et sotte au dernier point ; Saturnin Champion était un farceur mauvais genre ; mademoiselle Olympe... Oh ! pour mademoiselle Olympe, elle pratiquait merveilleusement le système d'oscillations et d'équilibre, grapillé jadis dans Machiavel par la subtile Florentine Catherine de Médicis. Un gouvernement constitutionnel quelconque eût envié à mademoiselle Richer l'art avec lequel elle ménageait et tenait en respect les deux partis extrêmes, favorisant alternativement l'un et l'autre sans se fixer à aucun. Un acrobate consommé ne marche pas plus fermement sur sa corde, tête en l'air et jarrets tendus, que ne le faisait la jeune fille entre l'élégant Parisien et

le provincial millionnaire. Lorsqu'elle avait chanté, la veille, plusieurs duos avec Albert, elle acceptait exclusivement le bras de Champion pour la promenade du lendemain ; si elle avait donné une fleur à l'un, vous pouviez être sûr qu'elle laisserait tomber son mouchoir pour l'autre. Il est vrai que chacun des deux avait le pour et le contre : Les costumes d'Albert sortaient des ateliers de Dusautoy, tandis que Saturnin étalait des gilets à raies insolites, peut-être même insolentes. Mais le premier était sans position, sans fortune personnelle ; son avenir dépendait entièrement de la munificence de l'oncle Giraud, tandis que le second pouvait offrir, avec son cœur, cinquante mille louis de rente en portefeuille, et d'énormes magasins de farines. Or on peut avoir de beaux yeux langoureux, chanter passablement, et en même temps être capable de faire une addition. Je voudrais bien voir qu'une jeune fille élevée à Paris dans le grand pensionnat des dames B*** en sortît sans pouvoir comprendre une règle d'intérêt simple ; elle ferait une belle réputation à ses professeurs ! Or mademoiselle Olympe avait toujours remporté les prix d'arithmétique.

Mais, par contre, Albert n'en avait jamais obtenu aucun. Il était avocat de nom, flâneur de profession ; musicien acharné par boutades et paresseux avec délices. Un léger penchant à l'indécision et à la rêverie se mêlait à toutes ses belles qualités et ne lui messéait pas. Ce fut donc en rêvant assurément qu'un jour, étant grimpé au fameux belvédère, en compagnie de Saturnin Champion, il s'approcha nonchalamment du vitrage et regarda, loin, bien loin, par delà la bruyère, les murs croulants et le toit d'ardoises de la Maison-Grise. Alors, tout en bâillant et dans un demi-sommeil sans doute, il dirigea le télescope de ce côté, et y appliqua son œil, tâchant d'y découvrir quelques détails plus précis de la vieille maison si morne, qu'elle semblait déserte. Mais il eut peu de temps pour la considérer.

« C'est donc là que Rose respire,

et c'est donc pour cela que vous avez l'air si distrait, quand vous ne chantez pas ? demanda la voix railleuse de Saturnin qui lui frappait familièrement sur l'épaule.

Albert se retourna avec humeur : « Monsieur Champion, répliqua-t-il d'un ton expressif, je sais ce que vous voulez dire. Je puis avoir l'air parfois distrait ou ennuyé, mais je vous prie de ne pas vous en inquiéter, pas plus que je ne m'occupe de vos gilets mirifiques. Chacun de nous peut avoir ses ridicules ; mais dans le monde auquel j'appartiens, lorsqu'on les remarque, on les passe poliment sous silence.

— Bah ! bah ! ne nous fâchons pas, répliqua le pacifique marchand de farine ; j'ai voulu plaisanter un peu, comme un garçon sans malice que je suis. Du reste, si jamais vous vous avisiez de préférer une vicomtesse

de Mareille sans dot à mademoiselle Richer de la Tourmelière, vous comprenez bien que je n'en serai pas fâché, et que je n'y trouverais rien à dire.

Albert ne répondit que par un léger haussement d'épaules, et descendit du belvédère, le front assez rembruni. Une ou deux heures plus tard, la poste lui apporta une lettre de son oncle. Voici ce que M. Giraud disait à son neveu :

Mon cher,

« Je m'étonne de n'avoir pas encore reçu de toi quelques récits sur tes « victoires et conquêtes. Songe que tu devrais bien m'en envoyer un bul- « letin de temps à autre. Je sais que, dans les salons où tu as vécu, il n'est « pas d'usage, pour un jeune homme bien élevé, de faire l'amour à la hus- « sarde; mais, d'un autre côté, la lenteur est impolitique ; il faut battre « le fer pendant qu'il est chaud.

« Chaque soir, lorsque je vois la lune se lever au-dessus du magasin de « nouveautés qui fait le coin du boulevard, je pense à mademoiselle Olympe « et à toi, et je me dis : A présent, mes deux amoureux se promènent sans « doute bras dessus bras dessous dans le parc de la Tourmelière. Combien « d'allées désertes ont-ils parcourues ? Combien de soupirs mal étouffés « ont-ils laissé échapper sous l'influence irrésistible de cet astre protecteur « des amants ? Tu vois donc bien, mon cher Albert, que puisque ton oncle « poétise, il est disposé à l'indulgence. Ainsi, parle sans crainte ; avoue- « moi tes transports et tes espérances ; ta confession la plus hardie sera « accueillie sans aucune sévérité et tu pourras même recevoir, avec l'ab- « solution, la bénédiction de

ton oncle,

François GIRAUD.

« P. S. J'espère que, lorsque tu parcours les allées du parc, l'amour ne « te trouble pas entièrement la vue, et que tu as des yeux pour autre chose « encore que pour la taille mignonne et les cheveux crêpés de madamoi- « selle Olympe ! Il m'importe beaucoup de savoir si les arbres de haute « futaie sont aussi nombreux et aussi énormes que le prétend madame « Richer. Pour les terres en culture, je sais à quoi m'en tenir ; j'ai vu « les plans du cadastre et les baux des fermiers. Mais tu comprends que « la valeur des bois varie beaucoup suivant leur hauteur et leur épaisseur. « Je ne voudrais pas m'en laisser conter par cette grosse maman Richer. « Ainsi, sois homme, et sache mener de front l'amour et les affaires. Aie « l'œil au guet, et tu n'achèteras pas chat en poche. Songe que c'est un « avis essentiel que te donne

ton oncle,

François GIRAUD.

Albert, en achevant cette lettre, la froissa dans ses mains avec dépit. Décidément il jouait de malheur ce jour-là : « En voici un qui me raille ; l'autre m'espionne, pensa-t-il avec humeur. Et, pour comble de félicité, madame Richer, qui se propose de nous mener manger des fromages à la crême à sa ferme des Ormoies ! Non, c'en est trop pour un jour ! Il faut que je prenne un peu l'air. Je ne suis pas un enfant après tout, et j'irai où bon me semble. »

Et, sur cette résolution énergique, Albert prit sa casquette, son fusil de chasse, et s'éclipsa sous les grands arbres du parc. De quel côté allait-il ? C'est bien simple, il allait à la Maison-Grise. Son cœur de jeune homme, simple et affectueux encore, venait de se réveiller. On lui rappelait brutalement qu'il devait penser avant tout au mariage et aux affaires ; et lui songeait qu'il aurait mieux aimé d'abord rencontrer des amis. Or, ces amis, il ne les voyait que sous le toit décrépi, derrière le mur en ruines. Voilà pourquoi il allait à eux d'un pas rapide, sans même donner un regard à la circonférence des chênes de la Tourmelière, neveu ingrat qu'il était.

Il retrouva aisément son chemin à travers la lande, et arriva bientôt devant la vieille maison. La grille en était ouverte, il y pénétra sans rencontrer personne. La porte du perron n'était même pas fermée, tant était grande la confiante sécurité des habitants de cette maison, trop respectés pour craindre les insultes, trop pauvres pour tenter les malfaiteurs. Mais le jeune homme l'eut à peine dépassée qu'il s'arrêta sur le seuil, immobile, retenant son souffle, tout entier à ce qu'il entendait. Voulez-vous savoir ce qu'il entendit, lecteur? Eh bien, il entendit d'abord un clavecin. C'est bien à dessein que nous employons ce nom antique, parce que l'instrument aux sons grêles, à la voix légèrement fêlée, remontait évidemment à l'époque où cette dénomination était en vigueur. Mais heureusement le clavecin n'était pas seul. Deux voix pures et sonores, fondues avec une merveilleuse harmonie, chantaient un adagio empreint d'une majesté sublime et d'une ravissante douceur.

La voix pathétique de Renée exhalait avec une suavité enchanteresse ce chant mélodieux et limpide, accompagné par Gabriel en notes plus basses et sonores. Tantôt les deux voix vibraient à l'unisson ; tantôt le soprano s'élevait en invocation plaintive et douce, puis revenait au chœur, magique de puissance et de majesté.

Albert écoutait avec admiration et en silence ; il ne connaissait pas cette musique qu'il n'avait jamais entendue. et dont le style large et simple ne rappelait en rien les broderies mélodiques de l'école moderne. Sans le savoir, il avait marché jusqu'à la pièce où se tenaient les chanteurs, et au dernier accord, suave et mourant comme la vibration d'une harpe, son instinct d'artiste se réveilla en lui et il poussa brusquement la porte. Renée,

debout auprès du clavecin, se retourna en tressaillant; Gabriel, qui vit entrer le jeune homme avec son fusil sur l'épaule et une larme dans les yeux, se leva en lui souriant.

— De qui est cette musique que vous chantiez si bien tous les deux? demanda Albert tout ému.

— C'est un psaume du vieux maître Marcello, répondit le jeune prêtre; le fameux *Cœli enarrant gloriam Dei*, que l'on regarde comme une de ses plus belles inspirations.

— Hélas! moi qui suis un habitué des Italiens, j'ai honte de dire que je ne connaissais pas ce chef-d'œuvre. Mais je devrais avoir honte aussi d'être entré sans façon, en vrai rustre, tant votre chant m'allait au cœur. Pardon, mille fois pardon, mademoiselle Renée.

— Oh! ma sœur vous pardonnera aisément, dit Gabriel, car vous étiez alors subjugué par la musique du vieux maître qu'elle aime tant.

— Comment ne l'aimerais-je pas? dit Renée pensive encore. C'était celui que notre mère chantait de préférence; c'est celui qu'elle-même m'a fait étudier. Dans plusieurs de ces psaumes, j'entends encore le son de sa voix et je crois retrouver quelques-unes de ses pensées. Il y a des notes qui me tombent sur le cœur comme les larmes que ma mère laissait couler en les chantant. Bien souvent je ne vois plus le livre ouvert devant moi, ni le vieux clavecin désaccordé; mais je crois entendre une mélodie divine vibrer bien haut, bien loin, si parfaite et si pure que je la comprends et l'admire sans pouvoir l'imiter.

— C'est pour cela que vous chantez si bien, dit Albert avec enthousiasme. Tout à l'heure je sentais, en vous entendant, que la divine pensée du maître vous avait saisie tout entière, et que le monde extérieur ne vous absorbait plus. Soyez seule ici, ou entourée d'auditeurs nombreux, quand vous vous pénétrez de cette inspiration magique, votre voix s'élève au ciel et votre âme suit votre voix. Oh! mademoiselle, je me flatte de déchiffrer passablement une partition, mais, près de vous, je ne suis pourtant qu'un novice. Je ne pourrais jamais chanter ce psaume d'une manière passable, après vous et monsieur Gabriel.

— Vous le pourriez peut-être si c'était votre mère qui vous l'eût appris, répondit la jeune fille avec une expression profonde.

Albert ne répliqua rien; il pensait que peut-être Renée avait raison et que ce qui donnait à sa voix tant de charme et de puissance, c'était le sentiment, le souvenir, la flamme intérieure et divine.

Et il regardait Renée dont les yeux s'étaient baissés après l'éclair magique qui les avait allumés, et entre les longs cils desquels on voyait perler une larme.

O mademoiselle Olympe! que vous étiez loin dans ce moment avec votre système de bascule et vos roulades italiennes!

— Je comprends la prédilection de ma sœur pour le vieux maître dont nous avons étudié les chants dès l'enfance, dit à son tour Gabriel. Souvent dans de belles nuits d'Amérique, quand j'étais seul dans l'immensité des savanes ou des forêts, et que je sentais mon âme s'élever sur les ailes de la prière et de l'extase, c'était toujours un hymme de Marcello qui me venait aux lèvres et qui exprimait le mieux ce que j'avais au fond du cœur.

— Seulement je n'étais pas là pour t'accompagner, dit Renée avec tristesse. Que ne suis-je un homme aussi? Je ne t'aurais jamais quitté; nous aurions souffert ensemble, prié et ramené des âmes au Seigneur.

— Tu oublies mon père, dit Gabriel avec un doux reproche dans la voix.

— C'est vrai, reprit la jeune fille. Il a tant besoin d'un peu de tendresse et de gaieté dans cette grande maison solitaire. Allons, mon frère, Dieu fait bien ce qu'il fait.

— Et pourtant vous devez beaucoup souffrir de l'absence presque continuelle de votre frère et des dangers auxquels il est exposé, dit Albert avec intérêt. Quand vous vous séparez, c'est sans savoir si vous vous reverrez encore.

— Oui, fit Renée en relevant la tête avec une douloureuse énergie ; oui, la séparation est terrible, et quand Gabriel est loin de moi, il me semble que mon cœur l'a suivi, tant je me sens faible et découragée. Il a été le seul compagnon de mon enfance, il est le seul ami de ma jeunesse. Mais c'est parce que j'ai en lui mon plus précieux trésor que je ne puis pas le marchander à Dieu. »

A ces paroles si simples et si empreintes d'une conviction profonde, Albert resta quelques instants silencieux. Que de choses il avait apprises dans cet entretien si court! Que d'horizons nouveaux s'étaient ouverts pour lui! Jusqu'ici il n'avait vu de la vie que le côté facile, la grande route battue et bordée de frais gazons. Mais voici qu'on lui montrait un sentier inconnu, aride et presque désert : le chemin du devoir obscur, du sacrifice incessant et modeste, la voie douloureuse où l'on répand ses larmes sans les compter, parce qu'à l'horizon céleste l'Espérance et la Foi vous sourient. Et qui lui offrait cette perspective austère et héroïque? Une toute jeune fille de dix-huit ans. Renée lui révélait l'héroïsme de la femme chrétienne, comme elle l'avait initiée aux sublimités de la musique religieuse. Jusqu'ici il avait totalement ignoré l'une et l'autre. Vraiment il avait beaucoup appris en une heure.

Voici pourquoi il s'en revint taciturne et pensif à la Tourmelière, après avoir serré la main à ses amis de la Maison Grise, et obtenu la permission de venir parfois les écouter. Voilà pourquoi sa mine se rembrunit encore, quand, à son entrée dans la cour, il fut salué par les rires d'Olympe et de Saturnin.

— Eh quoi! la carnassière vide! s'écria la jeune demoiselle. C'est pour cela sans doute que vous avez l'air si préoccupé, monsieur Albert.

— Mes terres sont cependant des plus riches en gibier, interposa Mme Richer. A chaque pas que vous faites dans les blés, les perdreaux vous partent dans les jambes.

— Eh! eh! monsieur Maucroix n'a peut-être pas chassé sur vos terres aujourd'hui, dit finement Saturnin. Puis quand il y a trop de gibier, on balance, on tergiverse, on fait le difficile et ma foi... souvent on finit par manquer son coup. Vous savez qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois, ajouta-t-il plus bas, en touchant presque l'oreille de son rival.

Albert fit dédaigneusement la sourde oreille et répondit qu'il n'avait pris son fusil que pour lui servir de contenance, en guise de canne ou de parapluie, mais qu'il avait été errer dans les landes sans se préoccuper d'aucune espèce de gibier.

Le lendemain matin, pendant que les dames étaient à leur toilette et que Saturnin était allé à la ville, Albert entra dans le grand salon de la Tourmelière. Il avait sans cesse l'image de Renée devant les yeux et sa douce voix dans le cœur. Tout en rêvant il s'approche du piano. La partition du Trovatore était ouverte sur le pupitre, à l'air, *la notta serena*, qu'Olympe avait roucoulé la veille avec une *maestria* digne d'un meilleur sort. Le jeune homme poussa de côté le cahier de musique d'un air dédaigneux, et, s'asseyant devant le piano, préluda par des accords majestueux, à la belle mélodie de Marcello dont il avait retenu quelques phrases. Peu à peu, dominé par une émotion jusqu'alors inconnue, il entonna de sa belle voix de ténor ce chant large et mélodique, et s'étonna de ressentir en même temps un sentiment de foi et de respect qui donnait à son chant une onction et une profondeur inconnues. Mais il n'avait pu retenir tout le morceau et fut forcé de s'arrêter bien vite. Au moment où il cessait, il entendit des rires et des battements de mains ironiques, et il vit madame Richer et sa fille qui étaient entrées sans bruit pour l'écouter.

— Bravo! bravo! criait l'espiègle Olympe; c'est un fragment de concert spirituel que vous nous donnez-là, monsieur Albert.

— Fi donc, monsieur Maucroix, est-ce que ça va à un jeune homme, de chanter quelque chose de si lent et de si lamentable. Et du latin encore! C'est bon pour le Vendredi-Saint. Une fois, à Saint-Roch, j'ai entendu quelque chose de pareil, quand on venait de prêcher la Passion. Est-ce que ça ne s'appelle pas le *Stabat* du père Golèse?

— De Pergolèse? si vous le voulez bien, madame, riposta le jeune homme d'un ton un peu sec. Non, ce n'est pas le *Stabat*, quoique mademoiselle ait bien remarqué que c'est un fragment de musique sacrée.

— Ah! c'est toujours à peu près la même chose. Quelque *Te Deum*, ou

De profundis. Tout ça, ce n'est guère amusant. Vous devriez bien plutôt nous chanter quelque chose de gai, d'un peu sautillant, par exemple : *Souvent femme varie*, ou bien *Les Deux Gendarmes.*

— Pourquoi pas *le Sire de Franc-Boisy*? dit Albert furieux en quittant le piano, et se dirigeant un peu brusquement vers la porte.

— En voilà un caractère! exclama madame Richer, après que le jeune homme eut disparu. Il se met à détonner un air bon pour accompagner un enterrement, et quand on lui demande quelque chose d'un peu plus gentil, monsieur prend la mouche et s'éclipse. C'est pourtant de son âge d'aimer la gaieté. Ton père, à vingt-cinq ans, était un véritable vive la joie! Ma chère, je ne crois pas qu'une femme puisse être heureuse avec un mari qui a du noir dans l'esprit, et qui chante le *De profundis* avec délire. Qu'il aille donc dans un lutrin, c'est sa vocation.

— Je voudrais bien savoir d'où lui est venue cette boutade de ce matin, disait Olympe comme se parlant à elle-même. Je ne l'avais jamais entendu chanter cette musique, et il avait l'air tellement préoccupé!...

Oui, Albert était fort préoccupé, en effet, et, quoiqu'il dissimulât de son mieux le malaise qui commençait à le gagner, quoiqu'il se fût excusé de sa brusque sortie en expliquant à ces dames que ce chant d'Église était un des morceaux favoris de sa mère, il ne se sentait pas moins un peu plus choqué chaque jour par la frivolité d'Olympe et les manières communes de la grosse madame Richer.

Aussi, bien souvent il s'échappait dans les brumeuses matinées d'octobre et traversait à grands pas les bruyères humides de rosée au bout desquelles il allait retrouver la vieille Maison-Grise et les visages amis. On était si habitué à le voir maintenant qu'on le traitait en vieille connaissance. Renée lui tendait sa main effilée sans quitter son livre ou sa couture; le vicomte lui parlait avec une confiance et une franchise qu'il ne prodiguait que rarement aux étrangers. Albert se trouvait à l'aise dans la pauvre vieille demeure; il en aimait jusqu'au lierre sombre, jusqu'aux giroflées sauvages qui croissaient sur le mur croulant. Plus d'une fois, en observateur indiscret, il s'était approché des livres de la jeune fille. On ne voyait pourtant sur la planche de chêne aucune de ces attrayantes reliures jaunes de la maison Pagnerre ou Michel Lévy, mais quelques humbles volumes des grands maîtres de la pensée; Fénelon, Bossuet, Corneille, Chateaubriand, auxquels Renée venait donner une heure de méditation et de rêverie quand elle avait fini de repasser le linge de la famille, et qu'il n'était pas encore temps de préparer le souper. Il y a ainsi des femmes qui peuvent lire et apprécier un chapitre de philosophie au sortir de la cuisine, qui savent écrire des pages charmantes en « venant de rincer au ruisseau, » âmes pures, vertus utiles et résignées dont la modeste Eugénie de Guérin a été le type le plus parfait.

Albert avait connu à Paris les femmes brillantes des salons; il voyait à la Tourmelière les provinciales insipides et médisantes. A la Maison-Grise seulement, il rencontrait la jeune fille modeste et sérieuse, à l'âme noble, au cœur tendre ; celle qui était le charme de ce foyer désert et qui pouvait un jour élever des hommes.

Aussi le jeune Maucroix commençait à se demander si les vertus sans dot de mademoiselle de Mareilles ne valaient pas bien les cent cinquante hectares de mademoiselle Richer. Après tout, on était heureux à la Maison-Grise comme on l'était à la Tourmelière. Mais quel bonheur différent ! Seulement il fallait être homme pour le goûter. On devait renoncer à beaucoup d'habitudes chéries ; à la promenade au bois, aux gants glacés, à la stalle d'orchestre des Italiens. Ce bonheur-là se retranchait derrière un vieux mur en ruines, dans une grande salle nue, sans tapis. Il offrait à l'âme l'horizon d'une félicité pure et infinie, mais il ne garantissait aux exigences du palais que la mince perspective du gros pain de seigle et de la soupe aux choux. Or de telles conditions donnent à réfléchir, surtout quand on n'est pas né à Sparte, et qu'on n'a pas été élevé au régime du brouet noir.

Et puis, pour le bonheur, il faut l'amour encore. Or Albert sentait bien qu'il pouvait aimer Renée ; il croyait même avoir déjà commencé, mais était-il certain que Renée pût l'aimer aussi ? L'amour vrai n'est jamais présomptueux ; il doute et tremble d'autant plus qu'il est plus humble et plus sincère. Albert, qui n'avait jamais été fat, se sentait encore plus disposé que jamais à douter de son mérite. Qu'était-il auprès de cette belle fille noble qui avait une âme si grande et des yeux si brillants ?

Et puis encore, l'oncle Giraud ? Albert se sentait défaillir en pensant à l'indignation du bonhomme s'il voyait jamais ses plans renversés, ses châteaux en Espagne démolis et les gros chênes de la Tourmelière passant à un conquérant plus habile. L'ingrat neveu serait maudit, ce qui est fort douloureux ; déshérité, ce qui est plus douloureux encore.

Ainsi Albert, agité de ces divers sentiments, flottant entre deux partis opposés, passait les jours dans une hésitation pénible, n'osant quitter la Tourmelière si tôt, ni retourner définitivement à Paris, ni se prononcer ouvertement à la Maison-Grise. Seulement, tandis que la famille de Mareilles l'accueillait chaque jour avec plus d'intimité, madame Richer, au contraire, commençait à le considérer comme *toqué* (selon son expression textuelle) quand elle le voyait courir les champs de grand matin, sans jamais rapporter la plus mince alouette. Il chantait peu de duos avec mademoiselle Olympe ; mais il commençait à étudier à la Maison-Grise les psaumes de Marcello et les oratorios de Clementi.

CHAPITRE VII

RENCONTRE.

Plus de six semaines s'étaient écoulées déjà depuis qu'Albert Maucroix était à la campagne. Novembre commençait à déployer ses voiles de brumes et son épais tapis de feuilles tombées. Mais les dames Richer ne pensaient pas encore à quitter leur château. La saison des chasses était arrivée, et il est bon genre de suivre une course dans sa calèche, dût-on se rabattre sur un lièvre à défaut de plus nobles gibiers : Cela rappelle Compiègne, disait la veuve du filateur.

Albert était heureux de ce prétexte qui lui permettait de rester quelques semaines encore sous le toit de ces dames, d'où il s'échappait souvent pour courir à la Maison-Grise. Il sentait bien pourtant que ce moment de répit serait vite écoulé, et qu'il lui faudrait prendre un parti définitif : accepter les cent cinquante hectares de Mlle Olympe, ou la malédiction de l'oncle Giraud ; choisir entre une dot éblouissante, et une charmante jeune fille. Hélas ! quelle position délicate et que l'alternative était épineuse !

« Que c'est donc difficile de se décider ! pensait-il souvent le soir dans son appartement de la Tourmelière, quand il avait revêtu sa robe de chambre et chaussé ses pantoufles de velours. Jusqu'ici ma vie était couleur de rose ; je la passais à flâner du boulevard à ma stalle des Italiens, cigare aux lèvres, rose à la boutonnière. C'était si facile d'être heureux ainsi ! Mais à présent, il faut que je change, que j'agisse, que je me marie. Le mariage est déjà un problème si fatigant, une si fâcheuse combinaison ! Si je savais au moins avec qui me marier ? Voilà le nœud de la question, voilà la clé du problème. Mademoiselle Olympe m'ennuie, mademoiselle Rénée m'enchante ; mais comment oserai-je écouter la voix de mon cœur quand je vois à l'horison mon oncle prêt à lancer la foudre, si ma future femme ne m'apporte pas, avec son cœur, je ne sais combien d'arpents de terre et de forêts. Où est le bonheur, hélas ? Se niche-t-il dans un portefeuille bien garni de titres de propriétés, ou se révèle-t-il dans le battement troublé d'un cœur qui aime et qui tremble ? Vous pourriez peut-être me le dire, Renée, car vous savez penser et agir mieux que moi ? » Albert, en finissant ses rêveries, tirait de son cigare de longues bouffées de fumée, et lorsque sa tête se renversait sur son fauteuil, appesantie par un demi-sommeil, il croyait voir, dans les légères spirales de vapeur, se dresser le vieux mur verdi de lierre, tandis que la voix de Renée murmurait à son oreille : « Ne demande pas où est le bonheur, mais cherche si tu l'as mé-« rité ; la récompense n'est donnée qu'après le travail, et la lutte vient « avant la victoire. »

Dans la dernière quinzaine de novembre, un jour qu'on ne chassait pas,

les dames Richer proposèrent de faire une excursion dans un bois assez éloigné de leur demeure. Saturnin était à Niort où les farines se trouvaient en hausse, et où, par conséquent, sa présence était réclamée. Albert fut donc le seul cavalier servant. Il accompagnait ces dames à cheval, tandis qu'Olympe conduisait avec un aplomb merveilleux une sorte de poney-chaise fort légère, mais un peu exiguë, relativement aux proportions de la grasse madame Richer. On avait emporté des provisions dans la caisse de la voiture, et comme le temps était doux et les trois promeneurs d'asez bonne humeur ce jour-là, on alla loin dans la forêt. Mais, vers trois heures, un vent violent commença à mugir entre les arbres ; d'impétueuses rafales soulevaient les feuilles mortes et les laissaient retomber en tourbillons pourpres ; des nuages légèrement bistrés se formaient en épaisses phalanges sur le ciel d'un gris de plomb. En même temps, un froid piquant commençait à gagner les promeneurs sous les branchages humides des arbres. Il fallait donc retourner en hâte au château. Olympe pressa la marche de son équipage, Albert mit son cheval à un bon trot, et bientôt ils arrivèreut hors de la forêt, sur le chemin ouvert qui traversait la lande. Le vent, déchaîné avec toute sa furie sur cette grande plaine, faisait ondoyer comme des vagues les tiges grisâtres des bruyères ; quelques flocons de neige tombaient, rares et glacés, poussés violemment par le souffle de la tempête. Pas un être vivant ne se montrait sur la lande à cette heure sinistre ; les bergers, grâce à leur expérience météorologique, avaient rentré leurs troupeaux avant que l'orage eût commencé. Pourtant, Albert crut voir au loin une forme humaine se mouvoir sur le sentier, bientôt il distingua les vêtements d'une femme. Le vent mugissait avec fureur, la neige devenait plus épaisse, et pourtant l'intrépide marcheuse avançait toujours. Quand les voyageurs furent arrivés tout près d'elle, ils reconnurent mademoiselle de Mareilles. Renée, enveloppée dans un manteau brun, coiffée d'un capuchon de laine rouge d'où s'échappaient les tresses de ses cheveux noirs, marchait d'un pas ferme et précipité, sans s'inquiéter de l'ouragan de neige. Elle jeta un regard calme et froid sur la calèche où Olympe et sa mère se blottissaient effarées, puis elle rougit en apercevant Albert. Celui-ci, interdit de rencontrer la jeune fille seule, sur cette route déserte et dans un pareil moment, fit cependant une admirable contenance. Il s'inclina profondément sur sa selle en se découvrant avec respect ; Renée le salua modestement et passa outre, tandis que les dames Richer, ébahies de cette apparition subite, oubliaient la violence de l'orage pour regarder la jeune fille s'éloigner. La voiture continua de rouler, et le cheval d'aller au trot, mais Albert était inquiet et troublé. Où pouvait aller Renée à cette heure, sans son père ou son frère pour l'accompagner, alors que les pâtres et les bûcherons les plus intrépides cherchaient un refuge dans leurs cabanes ? Elle venait de la Maison-Grise et paraissait

vouloir traverser la lande dans toute sa longueur, course pénible et presque impraticable par un temps aussi rude. Quel motif pressant pouvait lui faire oublier ainsi l'orage, le froid et l'heure avancée ? Seule surtout, quand le vent rendait sa marche si incertaine. Et puis, elle avait rougi en apercevant Albert; elle, si calme toujours. Le jeune homme se faisait toutes ces questions, en sentant la fièvre de l'impatience et de la curiosité lui monter au visage. Au bout de cinq minutes il n'y tint plus.

— Pardon, mesdames, dit-il soudain, en arrêtant son cheval; je vais être forcé de vous laisser aller seules jusqu'au château. Je m'aperçois que ma chaîne s'est brisée et que j'ai perdu ma montre. Il me semble avoir senti tomber quelque chose sur ma botte au rond-point du bois, au moment où vous remontiez en voiture ; c'était ma montre sans doute. J'y tiens beaucoup, c'est un souvenir de ma mère ; je vais me hâter de la chercher en cet endroit avant que la neige soit devenue plus épaisse. Je suis vraiment honteux de vous quitter, mais cette perte me contrarie beaucoup; d'ailleurs le château est bien près maintenant.

Et s'inclinant après ces paroles courtoises, Albert mit son cheval à un galop furieux.

Les dames Richer le regardèrent s'éloigner avec stupéfaction :

— Qui a jamais vu un pareil écervelé ! dit la mère. Regarde-le donc courir comme si tous les démons étaient à ses trousses. Pour rattraper sa montre, il va se rompre le cou. Ma foi, ma chère, plus j'étudie ce drôle de caractère, moins je le crois capable de faire un bon mari. Il n'a de cœur à rien, il ne se soucie de rien, il a toujours l'air d'un homme qui se réveille, et s'il ne nous bâille pas tout largement au nez, c'est qu'il se respecte encore un peu. Parlez-moi de monsieur Champion ! En voici un qui a de l'esprit, de la gaieté ; un vrai boute-en-train, n'est-ce pas ? Et qui se connaît en culture, qui s'intéresse au jardinage, au labourage, à la laiterie. Voilà un homme ! un homme comme je les aime ; qui sait faire son chemin et qui a toujours le mot pour rire,

— Mais il est vulgaire au dernier point, interposa la jeune fille :

— Ta, ta, ta, vulgaire au dernier point; en voilà des grands mots et des calembredaines. Quand, à trente-deux ans, on a cinquante mille livres de rentes et un commerce des plus huppés, on peut être sûr qu'à trente-cinq on sera au conseil général du département, et si avec cela on épouse une femme riche, on arrive un jour ou l'autre à la Chambre, qui sait ? Ce n'est déjà pas si vulgaire, ma mignonne.

— S'il savait au moins s'habiller, interrompit encore Olympe.

— Bah ! la belle affaire qu'une raie de plus ou de moins à son gilet. Je voudrais bien que le nœud de cravate de monsieur Albert fût un peu moins soigné et qu'en revanche sa conduite fût irréprochable. C'est vrai qu'il a de beaux yeux, et un fameux *la* de poitrine. Mais pour entrer en

ménage, ce n'est pas tout de chanter, vois-tu. A ton âge, ma chère, j'ai eu aussi à choisir. Ton père d'abord, qui était un peu trop gras déjà et un peu trop rouge, et un commis de papa, un grand romantique qui s'appelait Oswald, et qui pinçait de la guitare. Je t'avouerai qu'il me plaisait d'avantage, mais j'ai eu le bon esprit, au dernier moment, de préférer ton père, quoiqu'il eût déjà un petit ventre rondelet, et ma foi! je ne m'en repens pas. Grâce à cette sage détermination, nous sommes ici aujourd'hui, dit-elle en indiquant du doigt la façade blanche de son château.

— Mais est-ce bien réellement pour chercher sa montre qu'il s'est enfui si précipitamment? dit Olympe d'un air pensif, en dirigeant son cheval vers la grille. Ne venions-nous pas de rencontrer Mlle Renée? Il l'a salué comme il aurait salué une reine. Si je savais qu'il fût assez fou pour distinguer cette petite sauvage sans dot, cette vicomtesse ruinée, je lui tournerais le dos sur l'heure et j'épouserais M. Saturnin. — Ah bien! il ne faudrait que ça pour tuer le père Giraud d'un coup d'apoplexie, dit Mme Richer en descendant de voiture. Pauvre cher homme! son neveu n'a pas, dans tout son corps, la centième partie de la cervelle qu'il a, lui, dans son petit doigt.

Et, sur cette majestueuse sentence, la mère et la fille rentrèrent pour se sécher devant un bon feu.

Pendant ce temps, Albert, lancé à travers la plaine, se dirigeait au galop du côté où Renée avait disparu. Il avait quitté le sentier, et faisait courir son cheval dans la bruyère pour ne pas révéler à la jeune fille son indiscrétion et sa témérité. Bientôt il l'aperçut, toujours marchant sur la lande, à travers la neige qui tourbillonnait avec rage. Elle paraissait se diriger vers une chaumière isolée, située à l'autre bout de la plaine, dans un léger pli du terrain. Quelques arbres s'élevaient au bord du sentier; Albert y attacha son cheval, dont les pas pouvaient le trahir, et suivit de loin la jeune fille. Bientôt il la vit entrer dans la cabane dont la porte se referma sur elle. La solitude de cette habitation était effrayante, on l'eût cru déserte, car aucune fumée ne s'échappait du toit, effondré en partie. Le vent s'acharnant sur le frêle édifice, en arrachait par moments des fragments de chaume et de mousses flétries qu'il éparpillait sur la lande. La bise s'engouffrait à travers les planches disjointes de la porte à demi arrachée, et de larges fentes sillonnaient les murs. Albert se sentait à la fois saisi de crainte et aiguillonné par la curiosité. Il s'approcha d'une des crevasses et regarda ce qui se passait dans l'intérieur de la cabane.

ETIENNE MARCEL.

(La suite au prochain numéro.)

UNE EXCURSION EN KABYLIE

(Suite.)

Si, en dehors du langage parlé, on cherche des différences dans la manière d'être des habitants des deux rives de l'Oued-Agrioun, on en découvre facilement d'assez importantes, pour motiver la distinction admise entre les deux Kabylies, petite et grande. Vivant au jour le jour, dans de misérables huttes à peine recouvertes en diss (stipa tenacissima), espèce de graminée spéciale aux montagnes algériennes, ne formant que très-rarement des villages composés de plus de cinq ou six habitations; cultivant quelques jardins de figuiers et de grenadiers; labourant quelques champs disséminés çà et là dans les endroits les plus abordables, pour y semer du blé, de l'orge ou du sorgho; tirant en général un assez mauvais parti des richesses naturelles qui les entourent; ignorant, pour la plupart, jusqu'à la greffe des oliviers, si connue dans les tribus environnantes; tels sont les habitants de la Kabylie orientale : indigènes à moitié sauvages qui, dans la partie la plus difficile de leurs montagnes, principalement dans le voisinage du Babor et du Tababort, diffèrent assez peu sous le rapport de l'existence, des singes qui partagent avec eux le pays. Ballottés au gré de certains chefs influents qui savent trouver le moyen de les ameuter en excitant de temps à autre leurs passions religieuses, et incapables de se rendre compte de leurs intérêts réels, ils vivent dans un état d'agitation perpétuelle, dont rien, jusqu'ici, n'a pu parvenir à triompher. Soumis aujourd'hui à l'autorité française qui cherche, par tous les moyens possibles, à les éclairer, et qui perd son temps à des essais de civilisation; révoltés demain sans aucun motif raisonnable, et même, le plus souvent, sans aucune chance probable de succès, ils représentent réellement les populations les plus intraitables de l'Algérie; et leurs soulèvements continuels, manifestations stériles et sans suite, sans profit pour personne, se traduisent presque toujours par l'apparition de quelques bandes de pillards qui, dans l'état de désunion et de morcellement où depuis longtemps sont tombées les tribus, ne peuvent même pas, malgré leurs prétentions à la guerre sainte contre les chrétiens, avoir pour prétexte sérieux de représenter les véritables défenseurs de l'indépendance nationale.

Dans la grande Kabylie, au contraire, les indigènes paraissent être parvenus à un état social qui, sans être l'expression d'une civilisation réelle, dans la complète acception du mot, dénote cependant, à certains égards,

des idées beaucoup plus avancées que l'on ne serait tenté de le croire, surtout lorsque l'on a eu l'occasion de visiter les tribus de l'Est, et que l'on a pu se convaincre du degré d'infériorité dans lequel elles se sont placées par rapport à la plupart des populations africaines : groupés en général dans de vastes et de nombreux villages qui se composent de véritables maisons solidement bâties, blanchies à la chaux, et couvertes en tuiles; sachant exploiter les matières premières qu'ils trouvent dans leur pays, pour les approprier à leurs besoins; tirant parti de tout, ne négligeant aucune culture possible dans la zone où ils se trouvent, pas même celle de quelques plantes industrielles dont ils savent tirer un utile profit; allant commercer au loin en pays arabe, et à des distances considérables de leurs montagnes pour amasser le petit pécule que l'industrie locale ne suffit pas généralement à leur fournir; ils ont compris mieux que personne les nécessités de la vie matérielle, et ils savent se procurer un bien-être auquel leurs voisins sont demeurés tout à fait étrangers. Ne se laissant pas entraîner sans examen par le premier venu, et très-soucieux de leurs vrais intérêts, dont ils savent reconnaître le fort et le faible, ils ne cherchent pas à s'épuiser dans de vaines démonstrations, et, quoique musulmans, c'est-à-dire ennemis nés des chrétiens, leurs dispositions hostiles à la domination française ne vont pas jusqu'à les aveugler sur les moyens dont ils font œuvre, au point de les engager dans des manifestations dont l'issue défavorable à leur cause ne saurait, ils le savent, être douteuse pour personne. Au jour de la conquête, ils se sont battus bravement, et ils ont défendu leur indépendance jusqu'à la dernière extrémité; mais ils ont succombé, et, depuis, paraissant avoir compris les avantages de la soumission, ils n'ont pas songé à la révolte. Est-ce à dire, pour cela, que leur fidélité soit à toute épreuve, et qu'ils nous soient à tout jamais dévoués? Nous sommes loin de prétendre; nous exposons des faits, nous ne jugeons pas la situation, nous ne cherchons pas à étudier l'avenir. Ce n'est pas ici le lieu d'une semblable étude.

En considérant les deux Kabylies si semblables sous le rapport du pays et des ressources qu'y peuvent trouver les habitants, et si différentes sous le rapport de la manière d'être des indigènes, on est naturellement conduit à se demander d'où proviennent ces modifications profondes dans la vie de populations qui, tout nous l'atteste, devaient, dans le principe, ne former qu'un seul et même peuple. Pour en découvrir la raison, il est nécessaire de remonter dans le passé du pays, autant, du moins, que peuvent le permettre les documents historiques, malheureusement fort incomplets, que nous possédons sur l'Afrique septentrionale. En effet, malgré les obscurités et les lacunes irréparables de l'histoire d'un peuple dont le rôle, comparé à celui des autres nations, n'a jamais été que fort secondaire, on peut remarquer facilement, qu'aux différentes périodes par lesquelles ils ont eu à

passer, les Kabyles ont subi des influences qui ont toujours agi d'une manière très-inégale, suivant la partie du territoire sur laquelle elles se faisaient sentir. Sans parler de l'occupation romaine qui était beaucoup moins solidement établie dans la grande Kabylie que dans la petite, au point d'être à peu près nulle dans le Jurjura : sans parler des occupations beaucoup plus restreintes des Wandales et des Byzantins; car toutes ces prises de possession, totales ou partielles, ne furent, malgré leur durée relativement considérable, que des établissements passagers qui, fondés tout d'une pièce, et sans aucune idée d'assimilation des indigènes, ne laissèrent point de racines parmi les tribus du pays; la conquête arabe, qui fut la plus importante de toutes, puisqu'elle apporta un nouvel élément à la population de l'Afrique du nord, et puisqu'en opérant un nouveau mélange, elle donna à l'Algérie sa physionomie actuelle; la conquête arabe ne prit pas partout le même pied dans la Kabylie, et, tandis qu'elle remuait profondément les habitants de la partie orientale de ce territoire, elle ne se faisait sentir, en quelque sorte, qu'indirectement à ceux de l'ouest, en se bornant à exercer de loin sur eux son influence religieuse sans leur demander autre chose que l'acceptation du dogme islamique.

Les Arabes succédèrent, en Afrique, à l'empire grec de Constantinople qui, grâce aux victoires de Bélisaire, avait renversé les Wandales en 535 après Jésus-Christ, et avait réussi à conserver, pendant plus d'un siècle, un semblant d'autorité sur la partie orientale du pays soumis autrefois à l'empire romain d'occident. Ils commencèrent dès 646, peu de temps après la conquête de l'Égypte, à envoyer des expéditions contre le maghreb, c'est-à-dire l'ouest; ils traversèrent l'Afrique à plusieurs reprises; ne trouvèrent que peu de résistance de la part des habitants fatigués et morcelés par des luttes incessantes; convertirent sans peine à l'islamisme les populations indigènes qui, après avoir en grande partie embrassé depuis longtemps le christianisme, avaient donné dans toutes les hérésies de cette époque, et se faisaient, par conséquent, peu de scrupule d'accepter de nouvelles doctrines; puis ils passèrent en Espagne, franchirent les Pyrénées, et ne furent arrêtés qu'en 732, dans les plaines de Poitiers par l'épée de Charles Martel, première digue opposée à ce cercle islamique qui menaça d'enserrer l'Europe, et dont l'autre partie devait être arrêtée neuf cent cinquante et un an plus tard sous les murs de Vienne, par Jean Sobieski, vainqueur des Turcs, les successeurs des Arabes comme représentants de la puissance musulmane. Au milieu de nombreuses révoltes et d'agitations perpétuelles, suscitées par des ambitions diverses et par des dissentions religieuses, fruits des hérésies qui naquirent dans l'islam presque en même temps que le dogme, l'Afrique septentrionale fut gouvernée successivement par des lieutenants des khalifes de l'Orient, par des familles qui se rendirent indépendantes de toute suzeraineté tem-

porelle, et par une dynastie, souche d'un nouveau khalifat, celui des Fatémides dont le siége finit par être transporté en Égypte. Les représentants des Fatémides, les Zirides et les Hammadites formèrent, par le fait, des dynasties indépendantes, ne reconnaissant guère que l'autorité spirituelle des khalifes d'Égypte; mais, ayant jugé à propos, au dixième siècle, de répudier cette autorité spirituelle pour reconnaître celle des khalifes abbassides de Bagdad, les suzerains répudiés, pour se venger, lancèrent sur le Maghreb les Hilal et les Soleim, tribus arabes des plus turbulentes, cantonnées alors, depuis quelque temps, dans la haute Égypte, où l'on avait beaucoup de peine à les maintenir.

Ce fut là une invasion toute différente de celles qui l'avaient précédée : en effet, il n'y eut pas conquête nouvelle, mais immigration et implantation d'un nouveau peuple; de telle sorte que l'élément arabe qui, jusqu'alors, avait été séparé de l'élément indigène, et s'était contenté de le dominer sans se fixer définitivement auprès de lui, vint s'y mêler intimement, partagea avec lui le sol, ce qu'il n'avait pas encore cherché à faire, et forma, après une assez longue lutte, la population mixte que nous trouvons aujourd'hui dans le nord de l'Afrique. Au point de vue ethnographique, c'est là, sans contredit, la véritable prise de possession arabe, et les historiens musulmans n'ont eu garde de s'y laisser tromper, car ils ont toujours pris le soin d'établir, dans leurs écrits, une distinction bien tranchée entre la conquête, proprement dite, et l'immigration du dixième siècle. Les noms des tribus arabes et des subdivisions de ces tribus qui s'installèrent ainsi dans l'Algérie peuvent encore parfaitement servir de points de repère pour retrouver la marche suivie dans l'assimilation des deux peuples : assimilation d'autant plus facile à comprendre, qu'à l'époque à laquelle elle commença il s'était déjà établi depuis longtemps, entre les vainqueurs et les vaincus, une certaine communauté de mœurs et d'usages, et, par-dessus tout, une identité de croyances religieuses qui devait contribuer singulièrement à favoriser le mélange.

Cependant, bien que les tribus lancées sur le Maghreb par les Fatémides aient parcouru le pays dans tous les sens et aient cherché à se fixer indistinctement sur tous les points où un établissement leur paraissait possible; bien qu'en général elles aient réussi à prendre possession de toutes les terres sur lesquelles elles avaient jeté leur dévolu; certaines personnalités indigènes, plus vigoureusement constituées que les autres et plus jalouses de l'intégrité primitive de leur territoire, n'acceptèrent pas facilement le partage et parvinrent même quelquefois à l'éviter entièrement. Ce fut surtout dans la Kabylie occidentale que la résistance se fit sentir et qu'elle eut les meilleurs résultats pour l'inviolabilité du sol : les montagnards qui, jusqu'alors, avaient toujours été peu entamés par les différentes occupations étrangères dont l'Afrique septentrionale avait été le théâtre,

s'étaient groupés peu à peu en tribus plus compactes que partout ailleurs, et par cela même beaucoup mieux disposées à la lutte. D'ailleurs, les envahisseurs, qui avaient commencé leur mouvement d'immigration par le sud et par le centre ou Tell, c'est-à-dire par le pays qui leur présentait les plus grandes facilités et les plus grands avantages qu'ils pussent trouver, ne se souciaient que médiocrement de s'aventurer sur un territoire de difficile accès sur lequel ils ne pouvaient espérer rencontrer toutes les ressources qu'ils étaient venus chercher de si loin. Ceux qui, faute de mieux, furent obligés de s'avancer jusque sur le littoral, se bornèrent donc à s'établir là où ils éprouvèrent les moindres obstacles, parmi les populations de la Kabylie orientale qui, divisées déjà et morcelées par les occupations précédentes, ne pouvaient leur opposer une résistance sérieuse; quant à ceux qui tentèrent d'aborder la grande Kabylie, repoussés de toutes parts par les tribus belliqueuses qu'ils essayèrent d'entamer, ils se virent contraints de renoncer à leurs projets, et ils finirent par se répandre sur d'autres points où, à la longue, ils parvinrent à se fixer définitivement.

Lorsque l'on consulte les auteurs musulmans, qui tous sont d'accord pour ce qui regarde l'invasion du dixième siècle, on est frappé par la concordance parfaite de l'itinéraire des Hilal et des Soleim avec la marche de l'élément arabe, telle qu'on peut la reconnaître aujourd'hui dans les tribus indigènes de l'Afrique. Quiconque a parcouru l'Algérie et s'est occupé quelque peu des mœurs et des usages des habitants ne pourra évidemment s'y tromper un instant : il reconnaîtra même facilement jusqu'aux nuances de l'assimilation et du mélange, par les difficultés plus ou moins grandes que les nouveaux-venus éprouvèrent à s'installer sur tel point plutôt que sur un tel autre : les différences que nous avons signalées entre les deux Kabylies n'auront plus rien qui puisse le surprendre, car elles deviendront en quelque sorte une conséquence forcée de la nature de l'invasion; et il pourra ainsi éviter les hypothèses plus ou moins inadmissibles de certains auteurs qui, faute d'avoir compulsé les textes et étudié le pays, se sont livrés le plus souvent à des suppositions tout à fait invraisemblables au sujet des populations algériennes. Les hypothèses sont trop souvent inévitables en Afrique, pour que l'on ne s'empresse pas de les rejeter, lorsque, par hasard, comme dans le cas présent, on a pour s'éclairer des faits réellement historiques et parfaitement définis.

Un peu avant d'arriver à Bougie, les montagnes qui forment le fond du golfe s'abaissent subitement à l'ouest et constituent le flanc oriental de la vallée dans laquelle coule une rivière que l'on nomme habituellement Oued-Sahel, mais que les indigènes désignent plus volontiers sous le nom d'Oued-el-Kébir, c'est-à-dire de grande rivière, comme cela a lieu pour le Roumel ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le voir. Ce cours d'eau, le plus considérable de la province de Constantine après le

Roumel et la Seybouse de Bône, part de la province d'Alger, où il prend sa source sur le revers sud du Jurjura, près de Hamza, court d'abord de l'ouest à l'est, tourne au nord, non loin d'Akbou, lieu où existe une maison de commandement occupée par un des chefs indigènes les plus influents du pays kabyle, et il ne quitte plus cette direction jusqu'à la Méditerranée à laquelle il arrive à un kilomètre à peine de Bougie. On le nomme encore quelquefois Soumam ; mais ce nom n'est en réalité que celui d'un petit affluent de gauche, en kabyle, la tasoumamt, qui veut dire gazeuse, parce que, en effet, il provient d'une source d'eau de seltz naturelle. C'est la Nassava ou Nasaba des anciens. Sa vallée est une des plus riches et des plus fertiles de l'Algérie, et c'est ce qui lui a valu la dénomination de Sahel, mot qui, en kabyle comme en arabe, signifie facile, fertile : elle est couverte de bois d'oliviers que les indigènes savent parfaitement greffer et entretenir, et dont ils exploitent activement les fruits pour en retirer une quantité considérable d'huile, objet d'un commerce très-productif. Partout où les arbres sont assez clairsemés pour permettre la culture des céréales, on rencontre des maisons de toute beauté; çà et là, s'élèvent des habitations indigènes, sortes de fermes possédées par les Kabyles les plus riches et les plus privilégiés qui viennent y passer la saison froide, et qui y entretiennent toujours un matériel complet d'exploitation. C'est en quelque sorte le paradis de la Kabylie avec ses jardins fleuris et son climat toujours chaud, et il semble créé pour reposer les indigènes de l'âpreté de leurs montagnes et des rigueurs du froid qu'ils y endurent perpétuellement.

Après l'embouchure de l'Oued-el-Kébir et celle de l'Oued-Sghrir, c'est-à-dire, la petite rivière, cours d'eau peu considérable qui se jette à la mer un peu plus à l'ouest; la côte du golfe tourne au nord, pour se terminer dans cette direction au cap Bouak, et, peu après son point de courbure, on y trouve la ville de Bougie où nous venons aborder. Bougie est l'ancienne Soldæ des Romains et peut-être des Phéniciens. Sous la domination de Rome, elle joua constamment un rôle très-secondaire, et, lorsque les auteurs de l'antiquité ont l'occasion d'en parler, ce n'est guère que pour la signaler comme point de limite entre les différentes subdivisions politiques bien souvent remaniées qui furent autrefois établies dans l'Afrique septentrionale par les dominateurs du pays. Elle limita à l'ouest, les États que les Romains concédèrent à Gauda, après la prise et la mort de Jugurtha, et lors du premier démembrement du royaume numide des Massaisyliens : elle fut également limite occidentale des États de Juba Ier, pendant la guerre de César et de Pompée ; enfin, en 46 avant Jésus-Christ, elle fut le point extrême auquel, après la bataille de Thapsus, César, vainqueur des derniers restes du parti pompéien, étendit à l'ouest la province romaine d'Afrique. Plus tard, en 40 avant Jésus-Christ, lorsque les Mauritanies eurent été annexées à l'empire après les victoires de Suctenius,

de Paulinus et d'Hasidius Geta, Soldæ fit d'abord partie de la Mauritanie Césarienne, dont Jol ou Julia Cesarea, aujourd'hui Cherchell, était la capitale : puis, en 297, à la suite d'une révolte des Quinquegentiens du Jurjura, révolte dont la répression eut pour conséquence un remaniement des provinces, elle fut englobée dans la Mauritanie sitifienne, dont Sitifis, aujourd'hui Sétif, devint le chef-lieu. Après l'empire romain d'Occident, les Wandales y passèrent, mais ils ne s'y établirent pas définitivement, et ils ne tardèrent pas à retirer la garnison qu'ils y avaient d'abord laissée, préférant concentrer leur puissance plus à l'est dans la Tunisie actuelle et dans la partie orientale du territoire qui forme aujourd'hui la province de Constantine. Lorsque l'empire d'Orient songea à revendiquer les anciennes possessions romaines d'Afrique, et que Bélisaire, envoyé par Justinien à la tête d'une expédition, eut vaincu les Wandales et établi la domination byzantine, comme il ne disposait pas de forces assez considérables pour occuper toute l'Afrique septentrionale et que, du reste, il eût été très-embarrassé d'installer un établissement durable indistinctement sur toutes les provinces africaines que Rome avait autrefois possédées, il borna la conquête aux pays occupés par les vaincus, et pour la partie ouest de l'Algérie actuelle il se contenta d'envoyer une flotte le long de la côte pour prendre possession des ports les plus abordables et pour y jeter quelques garnisons : au nombre de ces ports fut Soldæ, et cette ville fut même plus tard le dernier point occupé en Afrique par les Byzantins, car ils y tenaient encore au commencement du huitième siècle, c'est-à-dire, 265 ans après les victoires de Bélisaire, alors que les autres places qu'ils avaient possédées et tout le territoire de l'est où ils avaient été établis étaient déjà tombés depuis longtemps aux mains des Arabes. Ils n'en furent chassés qu'en 708, par Moussa-ibn-Naier, qui prit la ville et la rasa de fond en comble.

Soldæ fut reconstruite en 1067, par Naier-ibn-Alenas, émir de la dynastie des Hammadites. On était alors en Afrique en proie au désordre causé par cette invasion arabe des Hilal et des Soleim dont nous avons parlé plus haut. Les Hammadites, issus des Zirides de la Tunisie, dont ils avaient fini par se rendre indépendants, se trouvaient maîtres de tout le pays compris entre le méridien d'Alger et celui de Bône. Le fondateur de la dynastie hammadite, Hammad-Stoueft, avait établi sa capitale à Kiana et y avait élevé une sorte de forteresse qui avait pris de lui le nom de Cala des Beni-Hammad, aujourd'hui la cala des Maadid, et ses successeurs s'y étaient maintenus, en dépit des efforts tentés par les Zirides pour les renverser et pour les astreindre au vasselage auquel ils s'étaient soustraits. Lorsque parurent les Hilal et les Soleim, venant disputer aux anciens possesseurs le sol du Maghreb, ils ne tardèrent pas à affluer du côté de la Cala, prirent possession d'une grande partie des terres environnantes

malgré la résistance des indigènes, et Naier-ibn-Alenas, ne se voyant plus en sûreté dans son fort, entouré d'une nouvelle population dont une portion notable lui était hostile, pensa à se retrancher sur un point plus écarté dans un pays d'accès plus difficile et de nature à être moins en butte aux entreprises de ses ennemis. Il crut avoir trouvé l'emplacement qu'il cherchait sur les bords de la mer, dans les hautes montagnes de la Kabylie, sur les ruines de l'ancienne Soldæ, et il commença à y élever une ville à laquelle il avait, paraît-il, l'intention de donner le nom de Naiera. La mort, qui vint le surprendre avant l'achèvement des constructions, l'empêcha de quitter la Cala pour aller se retirer dans sa nouvelle capitale; mais son fils, el-Mansour, qui lui succéda en 1088, mit ses projets à exécution, termina les travaux et changea le siége de son gouvernement. Une fois à Bougie, il parvint, non sans peine, à dompter ou à rejeter dans les montagnes les tribus indigènes avoisinantes qui pouvaient le gêner et qui montraient des dispositions hostiles, et, grâce à la translation qui venait de s'opérer, la puissance des Hammadites, qui avait été sur le point de succomber, put subsister encore pendant plusieurs années.

Partis du Maroc, où leur dynastie avait pris naissance à la suite des prédications d'un certain Mohammed-ibn-Toumert, les Almohades ou Unitaires entreprirent en 1130 la conquête de toute l'Afrique septentrionale, et, sous la conduite d'Abd-el-Moumen-ibn-Aly, vinrent fondre sur les états des Hammadites à la tête desquels se trouvait alors Gahia-ibn-Abd-el-Azir : ils s'emparèrent de Bougie presque sans coup férir, grâce à des intelligences qu'ils avaient su se ménager dans la place, poursuivirent rapidement le cours de leurs succès, substituèrent en peu de temps leur domination à celle des vaincus, et la puissance hammadite, qui avait duré cent quarante-cinq ans, tomba pour ne plus se relever. L'histoire musulmane est remplie de ces revirements subits et de ces renversements d'autorité, événements qui, tout en paraissant se produire à la suite d'invasions et de conquêtes nouvelles, ne sont, à tout prendre, que des changements politiques dans les dynasties régnantes, et dont les effets, peu sensibles sur la manière d'être générale, ne se font sentir aux indigènes que par la substitution d'une influence à une autre. Il est peu étonnant, d'après cela, qu'ils puissent avoir lieu sans rencontrer les mêmes obstacles que les occupations étrangères dont le résultat est toujours une prise de possession effective et une modification plus ou moins profonde dans l'état des populations ; et il est certain qu'ils ont dû être plus fréquents que partout ailleurs dans les gouvernements de l'Islam, gouvernements où la centralisation la plus élémentaire était inconnue au moins du temps de la domination arabe en Afrique ; où les peuplades gouvernées n'étaient retenues les unes aux autres par aucun lien politique durable ; où surgissaient à chaque moment des ambitions de toute nature ; où, enfin, grâce au dis-

loquement général, l'aventurier entreprenant trouvait toujours autant de partisans qu'il lui en fallait pour soutenir une cause bonne ou mauvaise.

En 1184, les Almoravides, qui avaient précédé les Almohades en Espagne et dans la partie occidentale du Maghreb, et qui, vaincus à leur tour sur tous les points, n'étaient plus guère réprésentés que par une famille refugiée dans les Baléares, les Almoravides, disons-nous, tentèrent de relever la tête et de ressaisir le pouvoir qui leur avait échappé. Aly-ibn-Ghania, parti de Maiorque à la tête de quelques navires, vint débarquer à Bougie, et s'empara de cette ville où il comptait depuis longtemps des partisans assez nombreux ; mais il ne parvint pas à s'y maintenir : et, l'émir almohade ayant envoyé contre lui une armée commandée par Abou-Zeid, il fut contraint de se retirer et d'aller chercher fortune ailleurs. En 1228, plusieurs des descendants d'Abd-el-Moumen s'étant déclarés indépendants dans les gouvernements qui leur avaient été confiés sur les divers points de l'Afrique septentrionale, et, les chefs suprêmes ou émirs n'ayant plus la force nécessaire pour les faire rentrer sous leur autorité, l'empire des Almohades commença à se démembrer ; différentes dynasties sortirent de ce démembrement, et la plus puissante de toutes fut sans contredit celle des Hafsides qui, inaugurée par Abou-Zekaria-Gahia, prit le commandement à Tunis, et régna à l'ouest, jusqu'au delà du méridien d'Alger. Bougie fut donc comprise dans le nouveau gouvernement; mais elle ne tarda pas à s'y créer une situation, en dehors de la suzeraineté réelle des maîtres du pays : en effet, après de nombreuses révoltes, et des luttes incessantes, dans lesquelles les partis politiques qu'elle soutenait, ou plutôt qu'elle paraissait soutenir, n'eurent pas toujours le dessous, elle finit par se rendre à peu près indépendante, et par ne plus dépendre que nominalement des Hafsides qui faiblissaient à leur tour. C'est en cet état que la trouvèrent les Espagnols, lorsqu'ils s'en emparèrent en 1509 ; à l'époque où, ayant chassé les Maures de l'Espagne, ils les poursuivaient jusque dans leur dernier asile, et prenaient possession de plusieurs points de la côte septentrionale d'Afrique.

Les nouveaux maîtres s'établirent solidement dans la place, y élevèrent ces hautes fortifications de briques qui subsistent encore aujourd'hui, et, bien qu'ayant à soutenir un siége continuel contre les tribus environnantes avec lesquelles ils ne cessèrent pas un seul instant d'être en état d'hostilités, ils s'y maintinrent fermement pendant quarante-six ans : en 1512, ils eurent à lutter contre les frères Barberousse qui, installés depuis peu à Djigely, avaient été appelés par les indigènes, et, quoique investis par terre et par mer, quoique ayant contre eux des contingents kabyles innombrables, ils parvinrent à les repousser vigoureusement; ils ne furent pas moins heureux l'année suivante, et Baba-Aroudj dut encore se retirer, cette fois, après avoir eu le bras gauche emporté par un boulet. Enfin,

en 1555, assiégés par Salahrais, le chef de l'Oudjeac, ils furent obligés de capituler faute de renforts attendus d'Espagne, et les Turcs mirent une garnison dans la place.

Sous la période turque, Bougie devint un des ports les plus actifs de la côte, et arma de nombreux navires pour la piraterie. Déjà, avant cette époque, et sous la domination arabe, plusieurs sociétés s'y étaient formées dans le but d'entretenir des corsaires, et les Bougiotes avaient été, avec les habitants de Djigely, les premiers écumeurs de mer de la Méditerranée occidentale. Avec les successeurs des Arabes, les expéditions maritimes prirent une immense extension, et Bougie en profita largement. Sa rade, une des meilleures de ces parages, servit d'abri aux flottes; les forêts des montagnes environnantes fournirent à la marine de précieux matériaux de construction, et après Alger, l'Oudjeac, pendant longtemps, ne posséda aucune ville plus florissante et plus riche.

Lorsque nous fûmes devenus maîtres d'Alger, au mois de juillet 1830, le plan de la conquête ne fut pas arrêté à l'avance, l'occupation définitive de l'ex-régence fut même longtemps mise en question, et il s'ensuivit que, pendant plusieurs années, les opérations militaires n'ayant pas un but nettement déterminé, il n'y eut, sur les divers points de l'Algérie, que des tentatives et des prises de possession partielles, sans correlation les unes avec les autres : c'est ainsi que, dans la province de Constantine, Bône et Bougie furent les premières villes dans lesquelles fut formé un établissement. Dès le mois d'août 1830, un certain Mourad se rendit de Bougie à Alger et assura au général en chef que, si on voulait le nommer caïd, il se faisait fort de faire accepter à ses compatriotes la domination française : la présence d'un seul bâtiment de guerre devait suffire, disait-il, pour obtenir ce résultat sans aucune difficulté. Le général se laissa facilement persuader; il accorda au soi-disant mandataire un brevet d'investiture, et il envoya un brick pour l'installer, au nom de la France, dans son nouveau commandement. A son arrivée dans la rade de Bougie, Mourad débarqua seul, ainsi qu'il avait été convenu, et se présenta comme caïd légalement nommé; mais pendant son absence, à la suite des troubles survenus dans la ville, ses partisans avaient eu le dessous; il était à peine arrivé sur le port, que ses ennemis, déjà prévenus, se jetèrent sur lui et le massacrèrent, et que les batteries de la place ouvrirent le feu sur le bâtiment français qui fut contraint de remettre à la voile.

Après cette malheureuse tentative, trois années se passèrent, pendant lesquelles les habitants de Bougie ne cessèrent, par tous les moyens en leur pouvoir, de témoigner de leurs dispositions hostiles contre les chrétiens. Plusieurs navires, naufragés sur la côte, furent pillés et leurs équipages impitoyablement massacrés : on hésitait devant une expédition, par les motifs qui faisaient ajourner la conquête de l'établissement définitif,

lorsqu'un navire anglais, ayant été insulté par les Bougiotes dans le port de leur ville où, poussé par le mauvais temps, il était allé chercher un abri, le gouvernement britannique protesta énergiquement, prétendant que c'était à nous, maîtres d'Alger, de faire respecter la côte, et menaçant de se donner satisfaction lui-même si nous tardions à faire droit à ses réclamations. Il fallut alors prendre une résolution, et l'on se décida pour une expédition qui fut réunie en France dans le port de Toulon, et qui fut prête à partir au mois d'août 1833. Elle se composait de deux bataillons d'infanterie du 59e de ligne, d'une compagnie de sapeurs du génie, de deux batteries d'artillerie, d'une section du train des équipages et d'une section d'ouvriers d'administration, ce qui donnait un effectif d'environ deux mille cinq cents hommes. Le commandement fut confié à M. le général de Trézel, et l'embarquement se fit le 20 septembre sur une escadre de sept bâtiments, commandés par M. le capitaine de vaisseau Parceval.

Arrivées le 29 au matin dans la rade de Bougie, les troupes commencèrent aussitôt à débarquer sous la protection du feu des navires, et elles effectuèrent cette opération dans le plus grand ordre devant la porte de la marine, dont elles se rendirent maîtresses avec un élan admirable, malgré l'artillerie des forts tonnant sans relâche, et une fusillade des plus vives. Immédiatement après, des colonnes d'assaut furent lancées à droite et à gauche du ravin el Touati, qui débouche à la porte de la marine; la croupe de Bridja, qui est à gauche, fut enlevée en un instant; et, à droite, malgré la résistance opiniâtre de leurs défenseurs, le fort Abd-el-Kader, le fort Mouna et la Casbah, succombèrent à leur tour après un combat acharné qui ne dura pas moins de huit heures consécutives.

Malgré ces avantages incontestables, remportés coup sur coup, la ville était encore loin d'être prise, et les habitants ne songeaient nullement à se rendre; mais la nuit était venue, et il fallut bivouaquer sur place, remettant au lendemain la poursuite des succès déjà obtenus. L'ennemi, resté maître de toutes les rues et de la tête du ravin el Touati, en profita pour s'approcher de nos avant-postes, et pour tirailler sans relâche jusqu'au matin. Le 30 septembre, les hostilités continuèrent avec plus d'acharnement encore que la veille : il fallut combattre de rue en rue, de maison en maison : les Kabyles accourus du dehors au premier bruit du canon, se présentaient de toutes parts au secours de la ville assiégée, et entraient principalement par la porte Fouca, qui se trouve au sud-ouest de la ville; une maison qui commandait la rue conduisant de cette porte à la marine, fut occupée; mais toutes les issues étaient encore loin d'être connues; l'ennemi trouvait toujours facilement le moyen de passer, et la lutte continua jusqu'à la nuit, sans que l'on fût beaucoup plus avancé que le jour précédent.

Le 1er octobre, le marabout Sidi-Touati, à la tête du ravin, fut enlevé et occupé : le général, blessé dans cette affaire, n'en conserva pas moins le commandement. La porte Fouca fut murée ce jour-là, et les troupes françaises se trouvèrent maîtresses des principaux débouchés; mais il y avait encore beaucoup à faire pour compléter la prise de possession : plusieurs positions importantes se trouvaient encore au pouvoir de l'ennemi, et il était indispensable de s'en emparer pour que la place fût tenable : d'un autre côté, les combats incessants, soutenus depuis le débarquement, avaient coûté beaucoup de monde, ce qui restait n'était pas suffisant pour surmonter tous les obstacles qui se présentaient encore : des renforts furent donc demandés à Alger.

La journée du 2 fut employée à consolider les points déjà occupés : dans la nuit suivante, le camp retranché supérieur, sorte de fort élevé au sud-ouest de la place, fut enlevé par quatre compagnies sous les ordres du capitaine Lamoricière; un blokhaus y fut aussitôt élevé et armé de deux pièces d'artillerie. Le 3 octobre, après un combat très-vif, les Kabyles abandonnèrent la position des Sept-Tours et celles des ruines situées à l'ouest de la ville; une tentative fut faite sur le fort qui couronne le sommet du Gouraia, à l'ouest de la place, mais elle échoua à cause des difficultés inextricables des rochers sur lesquels s'élève cette citadelle.

Il fallait enlever le Gouraia : cette opération eut lieu le 13 octobre. Le Gouraia céda à l'élan de nos troupes, après une résistance acharnée. Pendant cet assaut, la colonne de gauche enlevait un camp kabyle, qui était établi au moulin Demous, à un kilomètre de la ville, et l'ennemi était repoussé jusqu'au village de Dar-Nassar, à plus de trois kilomètres.

La prise du Gouraia complétait l'occupation de Bougie : il ne restait plus qu'à fortifier solidement les postes conquis, et qu'à les relier entre eux au moyen de bonnes défenses : le général s'occupa activement de ce soin : les forts furent réparés et mis en bon état dans l'espace de peu de jours, malgré les tirailleurs ennemis qui ne cessèrent d'escarmoucher.

Le 1er novembre, l'ennemi se présenta en grand nombre au-devant des retranchements, et il se retira après une lutte acharnée où il avait fait des pertes considérables. Le 4 novembre, les travaux de défense étaient terminés, les troupes françaises se trouvaient solidement établies dans leurs lignes, une nouvelle démonstration des Kabyles put être repoussée par quelques décharges d'artillerie. Le but de l'expédition se trouvait rempli, Bougie était occupée, et dès-lors on put deviner qu'un jour toute la Kabylie serait française.

PAUL LEBON.

NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

Ce qui se passe dans le pays littéraire est selon l'usage très-confus On n'y est pas chrétien; on n'y a ni l'œil ni l'esprit nets; les actes même s'y produisent toujours en des conditions plus ou moins ténébreuses.

De notre côté, c'est le plein soleil; de l'autre, c'est le clair de lune avec ses lueurs vagues. Leur poésie vient de là, celle de M. de Lamartine comme le reste : des lueurs! Aussi, que de romances sur l'*astre du air!*

Ils ont bien raison d'honorer la lune; elle est l'emblème des plus beaux esprits errant en dehors du catholicisme : un faux soleil qui n'éclaire pas et qui n'épanche qu'une lumière trompeuse.

Voyez! Il se produit une espèce de révolution dans la *Société des gens de lettres*. C'est un corps officiel; c'est presque toute la littérature. On serait désireux de savoir au plus juste le sens et la portée de la crise qui sévit par là. On écoute et on lit. On voit que la *Société* se scinde. Un groupe considérable demande la réforme des statuts organiques. Il y a de grands tumultes; les épigrammes pétillent et les adjectifs militants frappent à tort et à travers dans la mêlée. Mais les griefs? mais le but précis de la réforme? Impossible de les saisir! C'est toujours ce malheureux clair de lune aux lueurs vagues. Je constate une vive fermentation avec du houspillage dans la littérature, et n'en saurais dire plus.

Imitons la muse de M. de Laprade. Parcourons les *sommets*.

M. Ernest Feydeau est bien un sommet littéraire! Il a écrit un roman que les réclames de l'amitié et nos indignations peut-être, ont hissé sur un piédestal de quinze, vingt, trente éditions! L'éditeur du moins, garantit le chiffre. Enfin, personne encore n'a oublié *Fanny?*

Vous ne devineriez jamais l'espèce de caprice auquel s'est laissé entraîner cet auteur de *Fanny!*

Il a dépouillé tout à coup la couronne de roses littéraires qui lui ceignait le front, et il y a substitué le tricorne de la politique quotidienne.

Plus simplement, M. Ernest Feydeau, au nargue de son roman *Fanny*, et au nargue de son petit nom d'Ernest, si ondoyant, si velouté, si galantin, a fondé un gros journal politique sous le titre de *l'Époque*.

Vous me demandez par où se distingue ce journal issu d'un fondateur épouvantablement littéraire?

Par rien. Il est comme tout le monde. Une grande feuille de papier couverte de la substance ordinaire, et qui s'en va chaque jour dans les départements pour expliquer la situation générale de l'Europe à une foule de badeaux engoués de la chose.

Cependant, soyons juste, M. Ernest Feydeau a réalisé une innovation. Il a fait trop de littérature pour ne pas savoir ce que cela vaut. Son premier soin a été d'écarter le feuilleton roman. Oui, en vérité, *l'Époque* de M. Ernest Feydeau est le seul journal qui ne publie pas de roman.

Toutefois, ne vous y fiez pas. On a remplacé les élucubrations romanesques par sept chroniqueurs correspondant aux sept jours de la semaine.

Ici encore, le pénombre du clair de lune se manifeste. Nous avions accepté l'auteur de *Fanny* pour un homme de lettres pur sang. C'était un homme de finances, coutumier des primes et des reports! On le dit millionnaire, et on assure que son *Époque* est l'organe des agents de change.

Parlez-moi de M. About. Voilà un type coulé au moule littéraire, sans ébarbures! L'éternelle fiction du cinquième acte est devenue pour lui une réalité. Il a fait un beau mariage qui l'a millionnarisé aussi. Mais il n'a pas pour cela échangé son sceptre de styliste et sa batte d'Arlequin contre les manches vertes du Mondor. Un beau matin, il est arrivé dans l'*Opinion nationale* en trois bateaux, et plus que jamais il y fulmine son babillage sonore. Chaque dimanche un feuilleton. Sur quel sujet? Sur tous les sujets possibles. Cela rappelle ce bel esprit du dix-huitième siècle qui faisait gageure de parler trois heures durant sur n'importe quel sujet tiré d'un chapeau, le sujet fut-il *moutarde* ou *pêche à la ligne*.

J'ai lu deux ou trois des nouveaux feuilletons de M. About. Cela pourrait amuser quoiqu'il n'y ait rien. Mais on éprouve une vague inquiétude. On sent qu'il n'y a pas du tout de raison pour que cela finisse.

Je fais la chronique du pays littéraire; il me faut bien dire les bruits et propos.

Il paraîtrait que la gageure soutenue par M. About dans l'*Opinion nationale*, n'est qu'une fausse attaque en vue de masquer une plus importante opération sur un autre point.

Une feuille hebdomadaire peu connue : *la Vie parisienne*, s'efforce de conquérir la clientelle du beau monde frivole. Elle est riche en gravures, en fleurons, en bois finement gravés qui chiffonnent de petits sujets vaporeux et sensuels. Le texte laissait à désirer. Tout à l'improviste on a vu paraître dans cette feuille une série d'articles qui indiquaient une main souple et un esprit retords. Chaque article est une étude infiniment galante sur les mœurs et sur la piété des grandes dames. Le boudoir a l'innocence effrontée de tourterelles au nid. Le confessional continue le boudoir. Ces études, fort gentiment impies, ont recueilli un certain succès dans un certain monde. Elles étaient signées d'un nom en l'air. Mais le

personnel des maîtres de la littérature en ce genre se compte sur les dix doigts. On a diagnostiqué dès le premier jour un pseudonyme, et tout d'une voix bientôt, on a mis les hardiesses de la *Vie parisienne* au compte de M. About.

Ainsi, en prenant ce bruit pour vrai, nous aurions deux About sur les bras. Un About en plein soleil, assez mal réussi, et un About enveloppé de ce poétique clair de lune, si favorable aux amours et aux mauvais coups.

Je place les gens d'après la mesure des faits, et non par rang de taille. Il ne serait pas bienséant de négliger une œuvre de M. Octave Feuillet, sous prétexte qu'elle a vécu ce que vivent les roses. Un échec même aurait droit à une mention. Tout paraît grand, sur les sommets. C'est au moins l'avis des poëtes, et l'usage veut qu'on les croie sans les comprendre.

M. Octave Feuillet a fait un drame, la *Belle au bois dormant*.

C'est une thèse, mais elle a le tort de manquer à la fois de prestesse et de portée.

La belle au bois dormant figure l'aristocratie nobiliaire qui aurait somnolé l'espace d'un demi siècle, tandis qu'autour d'elle tout veillait, tout grandissait, tout se transformait.

Quand elle sort de sa léthargie, le tumulte industriel, le franc parler et le franc vivre des petites gens grandis ou enrichis, la gêne et l'offense.

Il y a d'une part un jeune marquis avec sa jeune sœur qui se ruinent dans l'orgueilleuse nonchalance nobiliaire.

Il y a d'autre part un jeune maître de forges avec sa jeune sœur, issus d'un ancien maréchal ferrant, qui exploitent une riche usine près du château où se pavane le marquis.

Après force tribulations dramatiques, l'usine exproprie le châtean; mais le petit dieu amour intervient, cela se dénoue par une partie carrée de mariage, et le marquis avec sa sœur, réveillés enfin du sommeil nobiliaire, se précipitent dans la culture de l'usine.

Ce drame convie la noblesse à l'exploitation de la haute industrie. C'est un conseil, ou plutôt ce n'est pas un conseil comme un autre. On trouve qu'il prêche des convertis, et qu'il eut pu être meilleur.

La *Belle au bois dormant*, qui date d'hier pour ainsi dire, a passé presqu'inaperçue. Serait-ce un échec? Pas précisément. On entrevoit là un phénomène assez curieux.

Si M. Octave Feuillet s'était rangé parmi les simples amuseurs du roman ou du théâtre, il amuserait toujours, sans conteste, car il a un talent réel, et personne ne lui en demanderait davantage.

Mais il a voulu être un penseur, un chercheur, un psychologue, un anatomiste du corps social apportant des découvertes ou des démonstrations. On l'a pris au mot. Lors donc qu'il publie un livre ou un drame, on

néglige la question d'art pour aller tout de suite à la thèse. On ne dit plus : Est-ce amusant? On dit : Qu'est-ce que cela prouve? Et si cela ne prouve rien, on se retire désappointé.

Les conférences littéraires méritent bien la politesse d'un paragraphe. Au début de l'hiver, elles promettaient monts et merveilles. Toute la littérature se disposait à conférencier. On publiait des listes de beaux parleurs, aussi de beaux programmes. En fin de compte, le résultat a été nul. Les conférences tiennent bon ; mais elles demeurent à l'état de babil plus ou moins récréatif que personne ne veut prendre au sérieux.

Les conférenciers s'excusent par les entraves administratives. Ils ont tort.

Le grand coupable est M. Alexandre Dumas. Dès l'ouverture de la saison des conférences, il a offert son zèle intempestif de *nominor leo*. Ses collègues se sont dit : laissons-le essuyer les plâtres oratoires. Il a beaucoup parlé, il a beaucoup amusé ; on l'a applaudi sans conséquence et l'on a ri à se tordre. Mais par la nature de son succès même, le caractère de l'institution des conférences se trouvait fixé. La tribune aux harangues ou aux causeries solides n'est plus qu'un tréteau où l'omnipotence demeure à celui qui parade le mieux. Aujourd'hui Alexandre Dumas parade seul. Tout le reste ennuye.

L'histoire du temps présent aura enregistré un bien joli tour de ce maître !

M. Froment Meurice allait faire jouer un grand drame extrait d'un de ses romans : *Les deux Diane*. A l'approche des répétitions, il s'aperçut que son chef-d'œuvre dramatique éprouvait le même sort qu'un jeune homme prêt à se marier, et qui n'aurait pas d'acte de naissance. A une époque plus ou moins lointaine, le roman avait paru sous le nom d'Alexandre Dumas, et il avait subi le sort de tous les enfants naturels ou légitime de ce fécond romancier. Publié d'abord dans un journal, vendu ensuite à un éditeur et soumis aux diverses épreuves de l'in-12 ou de l'in-8, il roulait par le monde sous l'impulsion de la paternité d'Alexandre Dumas. M. Maurice se prit à gémir comme la chanson d'Estelle : *C'est mon roman, rendez-le moi.* »

Vous penseriez que l'auteur apocriphe de « tant de beaux ouvrages » aura ressenti quelque embarras?

Point. Il a déclaré, *coram populo*, sur l'honneur, et dans une lettre triomphante, que non-seulement le roman *Les deux Diane*, publié sous son nom n'était pas de lui, mais que même il ne l'avait *jamais lu*.

N'est-ce pas bien étrange! On reproche aux littérateurs modernes de copier les mœurs des Mormons. Il font mieux, ils introduisent la polygamie jusque dans leurs œuvres : Prête-moi tes *deux Dianes* pour cinq ou six ans...

Le temps passe, le prêteur arrive un beau matin : — Rends-moi mes *deux Diane*. — Oh! volontiers, seulement j'ignore ce qu'elles sont devenues. Mon éditeur les a déjà épousées trois ou quatre fois : cherche par là.

Les *deux Diane* ont paru sur le théâtre. Le public leur a fait bon accueil. Il a pris cela pour du neuf.

Laissons les actes ou les nouvelles du pays littéraire, et voyons le papier.

Je cherche les mauvais livres. Je n'en vois qu'un. A vrai dire il est mauvais pour quatre. On le nomme *le Jésuite*.

Soyez sans crainte ! J'agirez selon le précepte du poëte : « Glissez, *mortels*, n'appuyez pas. »

Le *Jésuite* est une continuation du *Maudit* et de la *Religieuse*, par une compagnie anonyme de terrassiers de lettres. Cela peut être dangereux à cause de l'abjection de la forme. Dans le haut, nos ennemis sont bêtes avec un mélange d'art. Dans le bas, ils sont bêtes tout uniment, sans complication. Le *Jésuite* cherche ses lecteurs dans le bas. En faisant de leur mieux, les auteurs ont atteint cet idéal de platitude effrontée qui trouve son niveau chez les gens dépourvus de principes et d'éducation.

Quand on regagne sa demeure le soir, autour de minuit, de grosses voitures escortées par des hommes en bottes, se rencontrent. On passe vite. Passons de même devant le nouveau livre sans nous soucier des littérateurs en bottes anonymes qui l'ont écrit.

Je ne vois, disais-je, qu'un mauvais livre ! En voici un autre qui réclame à grands cris. Il fait un bruit d'enfer, il se vente de beaucoup d'éditions, les plus blanches mains, sinon les plus pures, l'ont facilité, on l'appelle les *Mémoires de Thérésa*, et il demande son droit.

Donnons-le lui, ne fut-ce que pour nous procurer le plaisir de citer de mémoire deux rocailleux alexandrins de *Ruy-blas* :

> Tous ces gens-là je crois, seront un jour pendus.
> Ayons donc les égards pour eux, qui leur sont dus.

Les *Mémoires de Thérésa* sont nés d'une chanteuse qui fait présentement les délices du beau monde et du demi-monde.

Dès que l'on acquiert une célébrité quelque peu retentissante, on est tenu à écrire ses mémoires.

Si le puisatier Dufavel qui demeura vingt jours enclos sous un éboulement à trente mètres de profondeur, eut subi cette suprême mésaventure à notre époque, il en serait résulté infailliblement les *Mémoires de Dufavel*.

Les *Mémoires de Thérésa* sont ce qu'ils doivent être, un rien très-malséant, habillé de phrases légères où scintille un esprit mauvais.

Mais, remarquez ceci, Mme Thérésa a eu deux secrétaires ou deux tru-

chemans de lettres, qui ont intérêt à se maintenir drapés dans le manteau de l'anonyme. Au bout de vingt-quatre heures néanmoins, leurs noms étaient dans toutes les bouches; et l'on voudrait que nous prissions au sérieux ce prêtre du *Maudit* et de la *Religieuse* conservant l'espace de trois années le secret de son anonyme intact!

Quant à la personnalité de la chanteuse Thérésa, elle a pris un relief incroyable qui appelle les censures de la chronique.

La dame ne chante que des fariboles monstrueuses; entr'autres *le Sapeur*, auquel j'emprunte à regret cette facétie de caserne :

Et v'la qu'il liche toute la bouteille!
Rien n'est sacré pour un sapeur.

Vous faites la grimace? Ce français vous semble d'un goût au moins hasardé?

Vous êtes trop difficile! Sachez que le grand monde raffole de Thérésa, et qu'elle y va chanter ses chansonnettes à la prière d'une foule de belles dames, qui toutes et chacune rient au *Sapeur* derrière un éventail de cinquante louis.

Les chansonnettes sont ignobles, mais les éventails sont richissimes, et le pudique éventail, voyez-vous, c'est le pavillon qui couvre la marchandise!

La littérature dont je consigne les faits et geste, produit peu. Les mauvais livres même y sont rares. C'est surtout pour le théâtre qu'elle travaille, parce que le théâtre étant fort achalandé, il accorde d'assez jolis bénéfices à ses pourvoyeurs. Cela se conçoit. Un livre du prix de 2 fr., tiré à deux mille exemplaires, ne rapporte guère que dix à douze pour cent à son auteur, et les seconde éditions se font terriblement attendre. Un drame rapporte à peu près le même prélèvement sur la recette, et c'est tous les jours qu'on le tire à deux mille exemplaires représentés par deux mille spectateurs; de sorte que le chiffre minime d'une trentaine de représentations équivaut à trente éditions d'un livre. Substituez le mot lecteur au mot spectateur, vous avez pour un mois de demi-succès plus de quatre-vingt mille individus qui achètent le drame au prix moyen de 2 francs. Voilà un tirage!

Eh bien! La littérature dramatique se voit menacée d'un retour obligatoire aux livres. Le marché des drames et des comédies tend à se restreindre. La féerie, cette production hybride qui traite la littérature en humble domestique s'établit de plus en plus solidement dans la place. Quand elle réussit, et elle réussit toujours, elle pose le scellé sur un théâtre pour cinq à six mois. Une féerie, la *Biche aux Bois*, vient de réussir avec un déplorable éclat. S'il ne s'agissait que d'un dommage causé aux lettres, on s'en consolerait; mais la nouvelle féerie ne se borne pas à exploiter le merveilleux attrait des décors, des trucs, des surprises, des

effets de lumières, etc. Elle y a surajouté l'attrait de ce que l'on nomme les tableaux vivants, avec tout un peuple de bayadères demi-nues. Des flots d'or débordent de la caisse et submergent la littérature avec les mœurs. La littérature admire, comme une sotte. Le monde sérieux gémit, et n'est pas plus avancé.

VENET.

Jeudi dernier, 6 avril, une double élection a eu lieu à l'Académie. Au deuxième tour de scrutin, M. Camille Doucet a été élu par 17 voix contre 14, données à M. Autran. Au deuxième tour de scrutin M. Prevost-Paradol a été élu par 16 voix, contre 14, données à M. Jules Janin.

M. Prevost-Paradol a fait des articles dans deux ou trois journaux. M. Doucet est, dit-on, autenr de quelques comédies.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ACTA SANCTORUM, 5e vol. in-folio, 948 pages. — Victor Palmé, 1865.

Beaucoup ont douté de la réalisation d'un projet gigantesque, la réimpression des Bollandistes; aujourd'hui, tout doute a disparu : non-seulement les Bollandistes se réimpriment, mais ils se réimpriment avec un succès qui a dépassé l'espérance des intéressés aussi bien que des amateurs de grandes et belles choses. Le patronage de Pie IX a porté bonheur à une entreprise trop lourde, semblait-il, pour qu'aucune épaule pût la porter à notre époque de grandes difficultés et de petites choses. Cette entreprise, a dit un évêque illustre, mérite la reconnaissance et le concours de tous ceux qui aiment l'Eglise; ce sont les gloires, en effet, les luttes, les triomphes et les œuvres de cette Église que redisent les *Acta Sanctorum*. Il y a dans ces beaux volumes des trésors inestimables de savoir, une science historique immense à laquelle sont obligés de venir puiser ceux qui s'occupent d'études historiques. Dans les *Acta Sanctorum* l'érudition et la critique catholique ont été élevées par leurs auteurs au rangs des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. A cause de cela il est une chose étonnante, c'est de voir ce grand monument, qui, éternellement, glorifiera l'Église, occuper une place si minime dans les pensées et les admirations des hommes intelligents de notre époque.

A travers les pages innombrables de cette œuvre où l'œil voit se dérouler l'histoire des héros du christianisme, depuis les plus humbles jusqu'aux plus célèbres, où le regard contemple les saints au milieu des situations les plus diverses, au milieu d'épreuves de tout genres, l'âme aperçoit Dieu se faisant une habitation dans le cœur de l'homme, transfigurant cet homme, et opèrant par lui des prodiges qui étonnent et effraient la faiblesse de notre nature. Les *Acta Sanctorum* édifient la piété qui, avec eux, pénètre aussi avant que possible dans le cœur des saints ; ils satisfont la curiosité qui recherche la couleur locale, qui vient retrouver le style, le mouvement et la vie propre à chaque siècle; ils contentent le savant en quête des sources, des titres primitifs et des pièces originales; ils répondent à l'ambition du critique qui court après la lumière dans les discussions, ils se plient à ses exigences en dissipant ses doutes et les éclaircissant. Ces qualités réunies ont araché à un savant de nos jours, ennemi acharné de la religion catholique, cet aveu déjà tant de fois répété : « Une prison cellulaire avec les Bollandistes serait un vrai paradis. »

Voici en quelques lignes le plan des *Acta Sanctorum*. « Les Bollandistes, dit un savant évêque, ont pris pour guide le martyrologe de Baronius ado té

par l'Église, en y ajoutant les saints locaux dont le culte est immémorial. L'hagiographe débute par une préface explicative qui raconte et juge les documents à produire; c'est une dissertation critique, géographique, chronologique, philologique, éclairant les sentiers où le récit va s'engager. Après cette introduction viennent les pièces officielles, c'est-à-dire les vies des saints que l'Écriture nous a transmises. C'est la partie fondamentale de l'œuvre, celle qui lui donne un prix inestimable. Les témoins oculaires viennent les premiers dans l'ordre du récit; après eux les contemporains, pour les autres vies écrites plus tard par des auteurs de quelques notoriété. Là se déroulent les légendes, tantôt naïves, tantôt savantes, racontant les actions, les miracles, les paroles, toute l'âme des amis de Dieu. Rien de tronqué, rien d'incomplet, tout est donné in extenso avec sa physionomie, sa saveur et son esprit. Mais ces actes qui sont une immense histoire de l'Église soulèvent des difficultés, offrent des points obscurs, touchent à mille questions délicates; c'est la tâche des dissertations parsemées dans l'ouvrage, c'est ici que s'exerce et que s'enseigne l'art de la critique catholique. Les documents originaux sont comparés et discutés, les témoignages sévèrement contrôlés. Les raisons des diverses opinions pesées par une raison supérieure qui fait à chacun sa part sans faiblesse et sans partialité. » Ces paroles sont l'expression exacte de la vérité; pour s'en convaincre, il suffit d'étudier n'importe quel volume, le cinquième, par exemple, qui vient d'être mis en vente.

Ce volume tient toutes les promesses des précédents volumes, il a suivi de très-près la mise en vente du IVe. Indiquer sommairement ce que l'auteur dit dans sa préface serait répéter en d'autres termes ce que nous avons dit de la marche suivie dans tout l'ouvrage. On nous en dispensera donc. Le tome Ve forme le second volume de février, il embrasse dans ses mille pages dix jours du mois, du 7 au 17, et raconte la vie de tous les saints assignés à ces jours par le martyrologe, en suivant la méthode que nous avons indiquée. Les saints les plus remarquables du tome Ve, ceux dont les actes occupent une plus large place sont, parmi les trente-trois dont la vie remplit les pages du sept février, saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules et saint Théodore à qui, en vertu de son courage, Licinius avait confié un commandement. Vingt-cinq vies sont au huit février; la plus célèbre et la plus curieuse est celle de saint Jérôme Emiliani, fondateur de la congrégation des Somasques; il en est d'autres encore qui nous intéressent vivement parce que leur histoire est mêlée à l'histoire de notre pays; ce sont saint Paul évêque de Verdun, et saint Étienne fondateur de l'ordre de Grandmont. Muret, au diocèse de Limoges, lui donna naissance. Parmi les soixante-huit saints qui prennent place au neuf février, nous citerons sainte Appoline, vierge et martyre, saint Nicéphore et saint Ausbert, chancelier de France. Le dix février offre à notre admiration la grande sainte Scholastique, sœur de saint Benoît, et l'ermite saint Guillaume d'Aquitaine. Parmi les nombreux saints des autres jours nous nommerons saint Saturnin et ses compagnons, l'impératrice de Constantinople, saint Théodore, sainte Eulalie, saint Mélèce, le grand évêque d'Antioche; l'illustre

saint Benoît d'Aniane, l'ermite saint Martinien, le pape saint Grégoire II, le bienheureux Jourdain de Saxe, dominicain, sainte Julienne, vierge et martyre. Ces noms et d'autres que nous passons sous silence sont dignes au plus haut point de fixer l'attention, et offrent une histoire variée et intéressante. Nous désirons faire remarquer en passant que la quatrième édition de la grande vie des saints du P. Giry raconte en partie la vie de tous les saints que nous venons de nommer, elle est la reproduction de ce que les Bollandistes contiennent de plus intéressant, et peut satisfaire tous les besoins et répondre à tous les désirs, car les saints dont on y lit l'histoire s'y trouvent au nombre de près de quatre mille.

Terminons en signalant une amélioration utile apportée à la réimpression des *Acta Sanctorum*. A la fin du Ve volume, comme à la fin de tous les volumes, il y a un appendice renfermant des addenda et des errata; ceux de ces errata qui étaient des fautes typographiques ont été corrigés dans la nouvelle édition, cela va de soi; mais ceux qui sont des modifications d'opinions ou de nouveaux faits ont été conservés, il devait en être ainsi. Comme en lisant la vie d'un saint, il est important de connaître ces errata ou addenda, une note marginale renvoie à la fin du volume.

Que pouvons-nous ajouter en terminant, sinon engager tous les hommes sérieux et intelligents à se procurer ce grand ouvrage dont la lecture leur fera passer de délicieux instants en même temps qu'elles les instruira et les édifiera.

A. VAILLANT.

CONSOLATIONS, par le R. P. LEFEBVRE, de la Compagnie de Jésus. In-8°. Putois-Cretté.

C'est un grand mystère que la souffrance, dit le P. Lefebvre dans la préface de son nouveau livre, et cette proposition n'a pas besoin de grands éclaircissements. Le pieux auteur ajoute : « N'est-ce pas une des preuves de la vérité de notre religion sainte qu'elle seule puisse consoler ceux qui souffrent? » L'ouvrage n'est pas pour insister sur la force évidente de cette preuve indirecte, mais pour la faire sentir. L'écrivain prétend persuader et toucher; il énumère, analyse et médite les diverses sources de consolations que la religion chrétienne, avec une abondance et une efficacité inouïes, offre à toutes les douleurs. Il ne s'adresse pas seulement aux enfants de l'Église. Sans doute, puisque saint Paul recommande à nos aumônes et à nos charités *præsertim domesticos fidei*, les enfants de l'Église, ceux qui lui appartiennent par le baptême et par une fréquentation assidue de ses trésors sacramentaux, peuvent avoir des priviléges réels, étancher leur soif à des fontaines scellées et réservées à eux seuls. Toutefois la parole de Notre-Seigneur est adressée à tous les hommes : *Venite ad me* OMNES *qui laboratis... et reficiam vos*. Les traducteurs disent : *je vous soulagerai*, et ils croient rendre ces derniers mots : le texte a plus de force. Je vous referai, dit la Vulgate, je referai l'homme brisé et détruit par les douleurs, et

par la pire des douleurs, qui est l'ignorance de la vérité. Il n'a pas besoin de s'avouer à lui-même et de se définir cette misère essentielle ; pourvu qu'il en souffre et qu'il veuille venir vers moi, *je le referai,* dit le Sauveur. Selon le plan divin, la créature humaine, si fragile et si douloureuse, a été faite pour le bonheur : c'est la fin que Dieu lui avait destinée, et Jésus-Christ est venu restaurer le plan divin altéré par le péché, et rendre à l'homme ce bonheur auquel il aspire et qu'il ne connaît pas. Dans son erreur et son orgueil, il a beau mépriser les sources de ce bonheur que la miséricorde divine fait affluer du ciel sur la terre, les eaux restent toujours abondantes, salutaires et savoureuses : elles ont des aromes qui pénètrent et qui attirent. Il faut seulement les faire goûter aux pauvres pécheurs. C'est l'œuvre qu'a entreprise le P. Lefebvre dans son livre substantiel et vivant des *Consolations.*

L'ouvrage est divisé en trois parties : la première contient les consolations générales de la religion ; elle a pour but de faire toucher la bonté de Dieu à ceux même qui ne connaissent pas les enseignements de l'Église catholique, aux âmes les plus malheureuses et les plus désespérées. Elles y trouveront « de vraies consolations pour toutes leurs douleurs. » L'auteur en a la confiance, non-seulement parce qu'il y a toujours une vertu attachée à la méditation des plus belles vérités de la foi, mais parce que depuis un an, ajoute-t-il, cette grâce spéciale a été bien souvent demandée à Notre-Seigneur au saint sacrifice de la messe. » C'est le cachet particulier et la force de ce livre d'avoir été inspiré par le zèle et d'être soutenu par la prière. C'est ce qui nous le fait appeler un livre vivant. Les consolations que renferme cette première partie sont, dit le P. Lefebvre, « du domaine de la raison et de la philosophie. » Ces mots ont pris, de nos jours, dans la bouche des contradicteurs de la vérité une acception si triste et si odieuse, qu'il faut ajouter que le pieux auteur n'entend parler, sans doute, que d'une raison vraiment raisonnable, c'est-à-dire disposée à se soumettre à la vérité, et aussi d'une philosophie vraiment en souci de la sagesse et non pas uniquement ivre d'orgueil et en quête de son profit. Il spécifie lui-même la raison et la philosophie dont il parle ; et quand il pose dans leurs domaines la prière, l'aumône, le travail, la patience, on voit bien qu'il parle à des raisons et à des philosophies touchées et attendries par la douleur. La raison, qui a la prière dans son domaine, n'est-elle pas déjà une raison chrétienne et même catholique ? Hors de la véritable Église, il n'y a pas plus de prière que de salut.

C'est aux fils avoués et reconnaissants de cette sainte Mère que l'auteur adresse les consolations de la seconde partie. Les trésors sacramentaux préparés à la faiblesse et la souffrance humaines dans la confession et l'Eucharistie, les richesses inépuisables de la maternité de la sainte Vierge, de la croix et du cœur de Jésus, enfin toutes les suavités de la piété qui répandent déjà sur la terre la paix en exaltant dans les âmes l'espérance et le goût du ciel.

Enfin la troisième partie est adressée aux âmes privilégiées attirées par l'Époux dans le secret de ses retraites impénétrables. Nourries dès ici-bas

de délices, auront-elles donc besoin de consolations? et n'est-ce pas plutôt leur bonheur qu'il faut célébrer, bonheur étrange aux yeux du monde, et dont il a besoin qu'on l'entretienne, auquel Dieu a promis la richesse et qui consiste dans la pauvreté, l'obéissance et le renoncement.

Nous nous contentons d'indiquer le thème de ce livre bienfaisant, il serait superflu de l'analyser. Nous pouvons ajouter qu'en le recommandant nous sommes d'autant plus hardi que notre opinion peut s'appuyer de celle d'autrui, et que nous parlons d'un livre déjà apprécié et expérimenté. Il est en effet le résumé et le souvenir de Carêmes prêchés dans diverses églises de Paris, et entendus avec délices et surtout avec fruit par les âmes affligées. Dans la préface, le P. Lefebvre explique avec beaucoup de naïveté l'embarras où le mettaient les instances des plus touchés de ses auditeurs qui, dans le ressentiment et le réveil de leurs anciennes souffrances, désiraient lire les discours qui les avaient tant consolés, et les faire lire à ceux qui en avaient besoin et qui n'avaient pu les entendre. L'embarras était que les discours n'existaient point, et qu'il n'en restait entre les mains du prédicateur que des petits plans en quelques lignes à peine écrits « à la hâte au dos d'une image ou sur une carte de visite. » Le succès et le fruit du *Manuel de la bonne mort* décidèrent cependant le P. Lefebvre, comme il avait déjà fait pour la *Science de bien mourir*, à « développer un peu ces pauvres petits plans, » de manière à présenter au lecteur non pas des développements oratoires ou des considérations ambitieuses, mais dans un caractère essentiel de simplicité, une suite de pensées nourries des saintes lettres, ouvrant sur les plus grandes vérités de la foi et les principaux intérêts de l'âme les calmes et rafraîchissantes avenues de la méditation, y donnant un facile accès à toutes les âmes qui voudront essayer d'y entrer; et nous croyons que l'auteur a parfaitement rempli son cadre, que son livre a un parfum de simplicité et de charité qui le fera goûter de tous, et que les *Consolations* trouveront enfin, comme le *Manuel de la bonne mort*, beaucoup de lecteurs.

LÉON AUBINEAU.

LE MERVEILLEUX DANS LE JANSENISME, LE MAGNETISME, LE METHODISME ET BAPTISME AMERICAINS, L'EPIDEMIE DE MORZINE, LE SPIRITISME. Recherches nouvelles par H. BLANC. Un beau volume in-8°. Plon, éditeur.

Pendant que le philosophisme du dix-huitième siècle s'acharnait à détruire toutes les croyances religieuses dans le cœur des peuples, la soif insatiable de l'homme pour tout ce qui est au-dessus de lui, le rendait dupe de tous les charlatans. Cagliostro, le comte de Saint-Germain s'annoncèrent comme investis d'un pouvoir surnaturel, et ce monde frivole et léger qui s'efforçait de ne plus croire en Dieu et de matérialiser son âme, s'empressait autour d'eux avec une inexprimable crédulité. Les anges, les démons semblaient devoir être relégués dans les vieilles légendes, et on se passionnait pour Swedenborg qui disait converser avec les esprits. Ce siècle léger, avait vu à son début les protestants révoltés des Cevennes se dire inspirés

par l'Esprit-Saint, et sous un souffle puissant paraître transformés et élevés au-dessus de l'humanité. Hommes, femmes, enfants même *prophétisaient* à l'envi, et l'on vit des enfants de trois ans qui n'avaient jamais que bégayé le patois grossier de leurs vallées, appeler à eux d'une voix étrange la foule interdite, et du haut des bras de leurs mères, haranguer pendant trois heures, en bon français ces paysans attroupés. Le pieux évêque de Nîmes, Fléchier, l'intrépide maréchal de Villars attestent ces faits merveilleux qu'ils avaient vus, et malgré ces témoignages imposants tous les prétendus philosophes et leurs amis haussèrent les épaules en riant, et tout fut oublié.

Dans un excellent petit volume intitulé : *De l'inspiration des Camisards*, M. Blanc avait traité cet important sujet dont le merveilleux qui, aujourd'hui, nous envahit de toutes parts, avait renouvelé la mémoire. Encouragé par le remarquable succès qu'il avait obtenu, il a poursuivi, étendu ses recherches, et dans le volume dont nous venons rendre compte, il en expose le résultat. Suivant l'ordre chronologique il a dû commencer par les étranges phénomènes qui, à la fin du premier tiers du siècle dernier prirent naissance au cimetière de Saint-Médard autour du tombeau du diacre Paris. Il y avait là un agent inconnu dont l'incontestable existence était singulièrement embarrassante pour le philosophisme naissant. Pour se tirer de cette difficulté les adeptes de la nouvelle doctrine, et Voltaire à leur tête, affectèrent de n'y voir que des jongleries et de nier la continuation de ces prestiges après l'ordre du roi qui, suivant la plaisanterie qui courut alors, vint *défendre à Dieu de faire miracle en ce lieu*. Cependant des hommes sérieux tels que le médecin Hecquet et le célèbre académicien La Condamine y avaient vu autre chose, et attestèrent la continuation de ces faits extraordinaires pendant bien des années encore. Ils ne s'arrêtèrent même point pendant toute la durée du dix-huitième siècle, si ce n'est, peut-être, pendant la sinistre et sanglante période qui en marqua la fin, et les recherches curieuses et singulièrement intéressantes de M. Blanc nous montrent encore les *grands secours*, ces coups de buches suffisants pour assommer un homme et impunément appliqués à des femmes faibles et maladives, se continuer sous le premier Empire, la Restauration et jusqu'en 1841, à Paris, Dijon, Lyon, etc., et les réunions jansénistes se poursuivre. La singulière analogie des convulsions jansénistes avec celles des camisards n'échapperont à aucun de ceux qui liront les détails dans le livre de M. Blanc, et cette analogie se continue dans les convulsions des méthodistes et baptistes américains dont les croyances en sont si éloignées.

Mais d'abord, pour continuer à suivre l'ordre chronologique, M. Blanc nous montre le magnétisme venant faire son apparition avec le Dr Mesmer, au milieu de cette société élégante et rieuse qui, pour demeurer fidèle aux convictions matérialistes qu'elle affichait, aurait dû le repousser, et qui néanmoins l'accueillit avec enthousiasme et se passionna pour lui. Ces débuts du magnétisme, la mise en scène dont Mesmer l'entourait et dont le marquis de Puységur, Daleuze, l'abbé Faria le débarassèrent bientôt, sont aujourd'hui très-connus. Mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est qu'à côté du

rapport fait par la commission de l'Académie des sciences que Louis XVI avait nommée pour l'examiner, elle présenta au roi, par l'organe de Bailly son rapporteur, un mémoire destiné d'abord à rester secret, et dans lequel, après un examen scrupuleux et la description d'effets produits, la commission signale tous les dangers pour les mœurs de cette puissance mystérieuse, et engage le roi à n'en point permettre la propagation. Sur son rapport public, on avait accusé ces savants d'avoir nié les effets du magnétisme. Le rapport secret prouve que ce reproche n'était pas mérité, et on doit des remerciements à M. Blanc pour nous l'avoir fait connaître. Nous ne le suivrons point dans l'exposé qu'il donne ensuite de tous les développements qu'a reçus le magnétisme, sa transition par le somnambulisme lucide, à l'extase et aux communications avec le monde des esprits, où il s'est abîmé en quelque sorte dans le spiritisme.

Avant d'arriver à cette grande résurrection de la magie et de la sorcellerie anciennes, M. Blanc nous conduit en Amérique, et dans les forêts si vastes qui couvrent encore une partie du nord de ce continent, il nous montre dans deux siècles de protestantisme, des convulsionnaires parfaitement capables de rivaliser avec nos camisards et nos jansénistes. Nous ne parlerons pas de ces scènes plus propres à inspirer le dégoût que des sentiments religieux, pour dire quelques mots sur le livre suivant de son ouvrage, celui où il parle de la singulière épidémie de Morzine dans la Haute-Savoie. M. le marquis de Mirville avait le premier fait connaître sa première explosion qui remonte à une douzaine d'années. Il l'a décrite avec un soin et une exactitude qui ont permis à M. Blanc de passer assez rapidement sur cette période et sur la discussion du rapport des médecins envoyés pour le traiter, et qui, bien décidés à n'y voir rien de surhumain, ont été forcés de créer une maladie nouvelle sous le nom assez bizarre *d'hystérodemonopathie*.

Mais au moment où la docte faculté croyait avoir enterré ce surhumain, qui s'avisait de reparaître en plein dix-neuvième siècle, une nouvelle explosion a eu lieu au commencement de mai 1864. Elle se manifeste tout d'un coup sur une très-grande échelle, à l'église, au moment même où Mgr Magnin, évêque d'Annecy, y entrait pour y administrer le sacrement de Confirmation. Les détails navrants de ce spectacle étrange sont énergiquement décrits dans une lettre insérée dans l'*Union médicale*, et citée par M. Blanc. Pour toutes les personnes qui ont étudié les procès communs au moyen âge, et surtout celui de Loudun, tous si connus aujourd'hui grâce aux savants recherches de Görrer, de MM. de Mirville, des Mousseaux et Bizouard, il est difficile de n'y pas voir une possession bien caractérisée. Plaignons l'aveuglement persistant des médecins aliénistes qui ne veulent y voir que des causes naturelles. il nous semble cependant que certains faits cités dans le rapport de M. le Dr Constans, ces mots prononcés par ces pauvres filles, mais qui évidemment provenaient d'une intelligence qui n'était pas leur âme, auraient dû l'éclairer.

L'examen du spiritisme, si répandu aujourd'hui et qui malheureusement, paraît s'étendre chaque jour davantage, termine cet important volume.

Passant rapidement sur l'origine qu'on lui attribue si généralement chez les demoiselles Fox, à Hydesville, dans l'Amérique du Nord, l'auteur s'arrête seulement à son arrivée en Europe, et à la manière dont il s'y est répandu en peu de temps. Les tables tournantes n'ont été que l'amusement d'un moment. Bientôt on les a interrogées, mais ce moyen de communication était lent et peu sûr. Les crayons fixés à une corbeille, au pied d'une petite table y ont bientôt succédé, puis il furent tenus par la main des *médiums* écrivant sous une impulsion étrangère, avec une écriture toute différente de leur écriture habituelle, ou même fixés à un petit trépied à roulettes, et écrivant seul. Tous ces détails sont littéralement actuels. Il en est de même de ces apparitions de mains venant donner des étreintes moites et molles, de ces instruments dont un agent invisible tire des sons mélodieux, de ces lueurs douces ou vives, de ces siéges qui viennent spontanément s'offrir aux visiteurs, enfin du célèbre Home s'élevant en l'air et y demeurant suspendu. Tout en faisant à ces faits extraordinaires la part de l'exagération, il en restera toujours assez, comme le dit la savante revue italienne *la Civiltà catholica*, pour prouver leur nature surhumaine, et nous rappellerons le mot du célèbre Père Ravignan à ce sujet : « Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'on s'en étonne. » Tous ces détails sont donnés avec soin par M. Blanc, mais fidèle à la règle qu'il s'est imposée dans toute cette savante étude sur le *merveilleux*, il se borne au rôle de rapporteur aussi exact qu'impartial, laissant à son lecteur le soin de conclure. Nous ne l'imiterons point dans cette réserve, où, en la qualité de catholique, il lui est impossible de ne pas laisser percer ses croyances et sa foi. Aujourd'hui le spiritisme est devenu une secte, au plutôt un ensemble de sectes tendant à ruiner le christianisme, et il ne nous en faut pas davantage pour affirmer l'origine satanique du *merveilleux*, dans toutes les phases où l'a étudié M. Blanc. Il ne nous reste plus maintenant qu'à ajouter que l'ouvrage de M. Blanc, aussi bien écrit que savant, se fait lire avec l'intérêt le plus soutenu, et qu'il prendra dignement sa place à côté des ouvrages de MM. de Mirville, des Mousseaux et Bizouard.

Mis DE ROY.

LE PLUS ANCIEN MOIS DE MARIE, par le R. P. JACOLET de la Compagnie de Jésus, traduction soigneusement corrigée. Troisième édition, enrichie d'exemples nouveaux pour chaque jour du mois, par le P. Blot. Paris, Victor Palmé, éditeur, rue Saint-Sulpice, 22.

Il y a deux ans, le R. P. Blot traduisit et publia un Mois de Marie qui eut un grand succès. Une nouvelle édition, soigneusement corrigée par une religieuse du Sacré-Cœur, en vue de la lecture publique dans les pensionnats, vient de paraître à la librairie Victor Palmé. Le traducteur l'a enrichie d'exemples nouveaux pour chaque jour du mois; et, pour rendre compte de cette troisième édition, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que d'en citer la savante préface, qui répond d'ailleurs à une question

(1) *Le Plus Ancien Mois de Marie* (*franco*) pour toute la France, 1 fr.

souvent posée : Parmi tant de Mois de Marie déjà publiés, quel est le plus ancien? quel est le premier en date comme en excellence?

La dévotion à Marie est aussi ancienne que le christianisme ; elle vient du Calvaire, et les premiers Pères de l'Église sont ceux qui en ont parlé en termes plus magnifiques. Mais, par un sage dessein de Dieu, les pratiques et les fêtes, en l'honneur de la très-sainte Vierge, ne se multiplièrent que peu à peu. Ce développement amena les pieux serviteurs de Marie à lui consacrer, dans le jour, trois instants pour la saluer par les paroles de l'Ange : dans la semaine un jour, le samedi; et dans l'année un mois entier. Longtemps avant de faire épanouir cette dernière dévotion, pour embaumer les âmes pures qui sont ses sanctuaires, le divin Esprit en avait déposé le germe dans le cœur ardent et pieux du savant directeur d'une de ces nombreuses Congrégations de la très-sainte Vierge, que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient formées dans leurs colléges. Au moment où ces ferventes associations refleurissent parmi nous sous le nom d'*Enfants de Marie*, ne convient-il pas de revendiquer, pour elles, la gloire d'avoir vu naître dans leur sein la féconde dévotion du *Mois de Marie?*

En France l'abbé de Sambucy a cru que l'auteur de cette belle pratique était saint Philippe de Néri, mort à Rome, l'an 1595. « Plusieurs personnes, dit-il, se persuadent que le mois de mai a été consacré à Marie, parce que c'est le plus beau et le plus fleuri de l'année ; mais cette opinion n'est pas dans l'exacte vérité. Si la dévotion du mois de Marie a fait des progrès dans le dix-huitième siècle, et pris, en quelque sorte, plus de consistance dans le dix-neuvième, elle n'en est pas moins l'œuvre du seizième siècle, l'œuvre de saint Philippe de Néri, le fruit de son zèle pour le salut des âmes et de sa piété envers Marie. Ce saint, si ami de la jeunesse, s'était aperçu que le mois de mai était le plus dangereux de l'année pour les jeunes gens: désolé de ne pouvoir contenir la fougue de leur tempérament, ni l'effervescence de leurs passions, il les regardait avec attendrissement, et versait des larmes. Enfin il fut inspiré de recourir à la sainte Vierge, et de mettre le jeune âge sous la protection de Marie, pendant le mois de mai. A cet effet il traça aux jeunes gens une règle de conduite à suivre tous les jours de ce mois. Il leur prescrivit de pieux hommages, devant les tableaux, statues, ou autels de Marie ; des exercices de piété quotidiens, l'assiduité à la messe, à la lecture spirituelle, au sermon et au salut; des prières plus fréquentes jointes à des actes de vertu et à des œuvres pieuses; enfin, une communion générale ou particulière, dans le cours ou à la fin du mois ; et une consécration à la sainte Vierge : autant de pratiques qui constituent la dévotion du mois de Marie (1). »

Où est la preuve de cette affirmation? L'abbé de Sambucy ne la donne pas. Il n'explique ni le silence des Bollandistes (2) ni le silence plus étonnant encore du P. Bacci, disciple de saint Philippe (3). Son assertion

(1) De Sambucy, *Manuel des dévotions et indulgences, autorisées par le Saint-Siége*, part. II, n° 76.

(2) *Acta sanctorum*, 26 mai.

(3) Bacci *Vita di S. Filippo Neri.*

paraît donc sans aucun fondement. D'ailleurs, par *le plus ancien mois de Marie,* nous entendons ici le plus ancien livre qui ait porté le titre si simple et devenu si populaire de *Mois de Marie*, et qui l'ait parfaitement rempli (1).

En Allemagne, le savant Kreuser, à la page 110 du second volume de son *Architecture chrétienne*, a mis cette note : « Je ne sais ce qui a donné lieu à l'opinion qui consiste à croire que la célébration du mois de mai n'a pris son origine que dans le dernier siècle, en Italie et en France. Mais ce qui est certain, c'est que déjà dans Suso, *sa Vie et ses Écrits* par Gœrres, p. 36, le mois de mai s'appelle mois de Marie, et que le livre que j'aurai encore à citer plus tard et qui est intitulé *le Mai spirituel* (2), fut imprimé dès l'an 1550 (3). »

Nous ferons seulement remarquer que le long titre de ce *Mai spirituel* n'indique pas qu'il s'agisse de la sainte Vierge, ni même d'un mois entier. Dans la langue allemande, comme dans la langue française, *mai* désigne un arbre ou simplement un rameau qui se plantait, le premier jour de mai, devant la maison des personne que l'ont voulait honorer. On offrait aussi des *mais* aux églises. La corporation des orfévres de Paris offrait même autrefois à Notre-Dame un tableau que l'on suspendait à la porte de l'église le premier du mois de mai. Les plus célèbres *tableaux de mai* sont ceux de Lebrun et de Lesueur (4). Joseph Gœrres a mis une remarquable introduction sur la Mystique à la tête de la *vie* et des *œuvres* du bienheureux Henri Suso, publiées en 1829 (5). A cette époque l'expression de mois de Marie s'employait déjà pour signifier le mois de mai, et Gœrres a pu en user ainsi. Mais s'employait-elle en ce sens au temps de Suso, qui mourut le 25 janvier 1365 ? nous ne le pensons pas ; du moins, dans la *vie* la plus récente de cet illustre dominicain, nous n'avons rien trouvé qui nous autorisât à le penser. Nous y avons vu seulement que son *mai spirituel* était la croix de Jésus-Christ. « Il avait aussi coutume, y est-il dit, de fêter le premier jour du mois de mai, comme les jeunes gens du monde qui portent, en chantant des chansons, sur les places et dans les rues un rameau vert et fleuri qu'ils appellent le *mai ;* frère Henri choisissait pour son mai la sainte croix, pensant que jamais les champs et les forêts n'avaient produit un arbre si beau et si riche en fleurs, en feuilles et en fruits. Il plaçait donc la croix sous ses yeux et chantait : « Salut, croix sainte ! Salut, sainte gloire du monde ! » Et il ajoutait : Salut, arbre céleste du salut éternel sur lequel a mûri le fruit de la sagesse (6) ! » D'ailleurs, encore

(1) Mensis Marianus, *seu Vita Beatissimæ Virginis Mariæ ex SS. Patribus desumpta, per plas considerationes in singulos mensis dies distributas ad meditandum proposita, et DD. sodalibus majoris congregationis academicæ Dilingaræ in xenium oblata anno* 1724. *Dilingaræ, formis Joannis Schwertlen*, in-24, p. 216.

(2) *Der Geystick May*, in Verleyung der durchleuchtigsten Fürstin Frawen Jakobe, Herzogin in Obern und Nidern Bayin, u. s. w, geborne Marggrafin zu Baden.

(3) Kreuser, *Der Christliche Kirchenbau*, in-8. Ratisbonne, 1861.

(4) Bescherelle, *Dictionnaire national*, au mot Mai.

(5) *Suso's Leben und Schriften*, Herausgegeben von M. Diepenbrock. Regensburg, 1829.

(6) Carlier, *Œuvres du bienheureux Henri Suso*, Vie du bienheureux Suso, n° 13.

une fois, dans cette note du docte Kreuser, il n'est pas question d'un livre portant le titre précis de *Mois de Marie*.

En Italie, au tome XLIV de son *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, p. 250, Moroni rapporte que le P. François Lalomia, jésuite, fut le premier qui écrivit sur ce pieux usage. Avant lui on avait écrit à Rome, pour le mois de mai, des points de méditation, dont le sujet aurait pu convenir également à tout autre mois consacré soit à saint Joseph, soit aux saints anges, soit aux âmes du purgatoire, soit au Sacré-Cœur, soit à l'Eucharistie. Lalomia voulut faire quelque chose qui fût spécial à un mois de Marie, puisa uniquement ses sujets dans les vertus et les prérogatives de cette incomparable Vierge, et publia à Palerme, en 1758, *Il mese di maggio consacrato alle glorie della gran Madre di Dio, coll' esercizio di vari fiori di virtù*, le Mois de mai consacré aux gloires de l'auguste Mère de Dieu, avec l'exercice de différentes fleurs de vertu. Le P. Doré, après la suppression de la Compagnie de Jésus, s'étant retiré en Sicile, connut et traduisit ce livre. De retour en France, il le publia à Nancy, en 1787, sous le titre ; *Le Mois consacré à Marie*, ou *Pratique de dévotion à l'honneur de la très-sainte Vierge, pour un Mois entier* (1). Nous trouvons cet opuscule publié de nouveau à Paris, en 1807, avec ce titre : *Le Mois de Marie, ou le Mois de mai consacré à la gloire de la Mère de Dieu.*

Voilà ce qui a fait croire presque universellement parmi nous que Lalomia était l'auteur du plus ancien mois de Marie, quoique le titre italien de son livre soit un peu différent. Mais il est certain que l'ouvrage que nous traduisons avait été publié, en Allemagne, trente-quatre ans auparavant, c'est-à-dire en 1724. Un théologien de l'Ordre de Saint-Benoît le citait avec éloge, en 1737, dans un ouvrage sur l'Immaculée Conception, où il l'attribue au P. Francois-Xavier Jacolet, premier professeur de théologie dans la célèbre université de Dillingen (2). L'auteur n'avait mis que les initiales de son nom, et nous n'avions pu les compléter en 1863, en publiant cette traduction pour le troisième anniversaire séculaire de l'origine des Congrégations. Destiné pour étrenne aux seuls membres de la grande Congrégation, ce *Mois de Marie* ne fut pas tiré peut-être à beaucoup d'exemplaires ; mais, écrit en latin, il put parvenir à la connaissance de Lalomia, qui en a reproduit le plan et l'idée.

Il était digne de servir de modèle aux autres, et d'excellents juges l'ont

(1) *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, par Auguste et Alois de Backer, aux noms de *Lomia* et de *Doré*.

(2) Magnoaldus Ziegelbauer, theologus benedictinus, *Novissima de negotio seculorum, hoc est, opus partheniceum recentis ac novi argumenti de sanctissimo mysterio Immaculatæ Conceptionis B. V. Mariæ*. Viennæ Austriæ, 1737.

Au haut de la page 107, sous le titre *Porta Sanctorum*, on lit :

Jam hæc chartis consignaveram, cùm in manus meas pervenit *Mensis Marianus*. Is vero libellus est, quem Dilingæ DD. sodalibus Majoris Congregationis Academiæ in Xenium, an. 1724 obtulit P. Fran Xav. Jacolet Præses et theol. professor primarius. Non potui autem non efferri lætitia, cùm doctorem celeberrimæ Universitatis nostræ sententiæ suffragium ferre his verbis legerem : *Maria primo statim conceptionis instanti plus gratiæ habuit, quàm omnes angeli, omnes sancti, omnes homines simul simpti*. Cap. 28 med. 28. n° 2, f. 186.

trouvé supérieur à tout ce qui a paru jusqu'ici sous le même titre. C'est pourquoi nous nous sommes borné à faire quelques retranchements et corrections, qui permettent de confier aux jeunes personnes un livre écrit pour des hommes déjà mûrs. Néanmoins nous ne prétendons pas qu'il soit sans défauts : les autorités invoquées ne sont pas toujours choisies avec assez de discernement et de critique ; les exemples offrent peu d'intérêt et de variété. Il est vrai que, dans ces sortes d'ouvrages, l'exemple est l'accessoire, et qu'on n'y cite pas les auteurs ecclésiastiques pour soutenir une thèse. La partie principale, dans un Mois de Marie vraiment digne de ce nom, doit être la méditation sur la vie de la très-sainte Vierge : or, on ne trouvera nulle part, sur ce sujet, des considérations plus solides et plus pratiques.

Nous n'avons vérifié d'autres citations que celles de l'Écriture sainte. Mais nous avons ajouté, à la fin de chaque jour, en les marquant par un astérisque, des exemples récents et variés. Le P. Jacolet n'avait mis que des exemples d'hommes : nous rapportons surtout des exemples de femmes, que nous puisons comme lui dans les trésors des Congrégations, en préférant le pratique au merveilleux. Presque tous sont tirés des *Lettres annuelles des Enfants de Marie*, indiquées par la ville et par l'année, comme l'auteur indiquait celles de la Congrégation. Rien de plus édifiant et de plus intéressant que ces circulaire, où l'on voit à chaque page combien la dévotion à la Mère de Dieu et des hommes, loin de rétrécir le cœur et l'esprit, les développe, les agrandit, et leur fait embrasser avec générosité toutes les bonnes œuvres, qui peuvent procurer quelque soulagement aux membres souffrants de la grande famille de Marie. Les Congréganistes, dont il est question dans ces exemples, appartiennent généralement aux classes élevées de la société. Si donc le poëte païen a pu dire que la beauté du corps augmente les charmes de la vertu (1); combien la noblesse, l'éducation, la délicatesse des sentiments et la distinction des manières ne revêtent-elles pas d'un éclat nouveau tout ce qui est fait pour les pauvres, les petits et les infirmes ! Par là même, ces exemples mettront plus efficacement sur la voie toutes les personnes généreuses, auxquelles il ne manque que d'avoir l'idée d'une chose bonne et utile pour l'embrasser.

On se tromperait grandement si l'on croyait que la première idée du Mois de Marie fut de consacrer le mois de mai à la sainte Vierge : ce fut d'abord de lui consacrer un mois quelconque, selon l'attrait ou la commodité de chacun. Il n'est question du mois de mai ni dans le livre que nous publions, ni dans quelques autres qui le précédèrent et qui furent comme les préparations du Mois de Marie. Au milieu du dix-septième siècle, le P. Nadasi, jésuite, publia pour un mois entier de pieux exercices propres à enflammer dans les cœurs l'amour de Marie par l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu par l'amour de Marie (2). A la fin du même siècle, un autre

(1) Virgile, *Enéide*, livre V, vers 344.

(2) *Theophilibus Marianus*, sive artes ac exercitationes XXXI, in mensem unum digestæ, ad amorem Deiparæ amore Dei, et ad amorem Dei amore Deiparæ inflammandum. Coloniæ primum, nunc Romæ typis Varesii 1664, in-24, p. 200.

enfant de saint Ignace publiait, pour les Congréganistes de Molsheim, en Alsace, un petit livre qui se rapproche beaucoup d'un Mois de Marie, quoiqu'il se borne à donner, pour chaque jour du mois, le sujet d'oraison. Il est intitulé *Cercle mensuel de méditations sur la Vierge Marie*, tirées de sa vie, résumées et divisées, etc. (1). Encore aujourd'hui ce n'est pas toujours pendant le mois de mai qu'on fait le Mois de Marie. Dans l'Amérique du Sud, au Chili, par exemple, c'est dans un autre mois.

Ce n'est donc pas seulement pour le mois de mai, c'est encore pour tout autre mois, pour tous les samedis de l'année, pour toutes les fêtes de la très-sainte Vierge, que nous invitons les personnesdévouées à la Mère de Dieu à puiser en ce livre le sujet d'une pieuse méditation. Tel fut le désir de notre auteur qui disait aux Congréganistes : « Puisque chaque jour Marie descend vers vous par ses faveurs, n'est-il pas juste que chaque jour vous montiez vers elle par l'oraison ? Méditez donc sa vie pour l'imiter : elle doit être le modèle de la vôtre (2). » Tel fut le désir de Lalomia lui-même et de son traducteur, qui proposaient cette pratique pour tous les temps de l'année, surtout aux personnes qui veulent obtenir quelque grâce plus importante par l'intercession de Marie, ou qui peuvent se servir de ces sujets de méditation tous les jours soit en récitant le chapelet, soit en faisant une visite à la très-sainte Vierge.

Mais, pour mieux honorer la Mère de Dieu, il faut ajouter à la prière de nombreux sacrifices, comme firent les enfants qui, au commencement de ce siècle, adoptèrent les premiers en France la dévotion du mois de Marie. « Elle avait été apportée d'Italie, a dit le P. Guidée, par les cardinaux exilés. Les élèves du collége de Montdidier l'embrassèrent avec une sorte d'enthousiasme; et dès 1810 elle y était en honneur parmi ces pieux jeunes gens. Chaque jour, ils portaient aux pieds de Marie le tribut de leurs louanges, et l'offrande des sacrifices qu'ils s'étaient imposés pour lui plaire; et ces sacrifices avaient ordinairement pour objet les victoires qui exigeaient le plus d'efforts de leur part (3). »

Puisse cette publication causer quelque joie, dans le ciel, au cœur du vénérable ecclésiastique qui nous confia ce rare et précieux opuscule, et qui fut dans sa longue carrière un des plus zélés serviteurs de Marie ! A la fin de l'année 1862, M. l'abbé E. Mühé nous avait écrit : « J'apprends avec plaisir que vous allez traduire incessamment *le plus ancien mois de Marie*, source inaltérable de toute consolation, et j'ai lieu d'espérer que ce livre sera goûté. Vous ajouterez ainsi une nouvelle fleur à la couronne de Marie pour le mois de mai prochain : cette bonne mère ne manquera pas de vous en récompenser. »

La récompense que nous désirons est celle que demandait l'auteur lui-

(1) *Circulus menstruus Parthenio-Marianarum meditationum*, in singulos mensis dies digestarum, e viæ Marianæ in breviarium contractæ atque ad imitationem propositæ punctis deductis in usum sodalium congregationis ejusdem virgineæ Matris, xenii loco oblatus, Molshemii anno 1699, typis Michaelis Storckii, in-8, p. 118.

(2) *Le Mois de Marie*, ou *le Mois de Mai consacré à la gloire de la Mère de Dieu*. Paris, 1807, *Instruction* p. 10; *Pratique*, p. 15.

(3) P. Guidée, *Vie du P. Louis Sellier*, ch. IX.

même : Que Marie soit plus aimée, que Marie soit mieux servie, que Marie soit plus priée : *Mariam amate, Mariam colite et pro me orate.*

F. Bilot.

BERNARD PALISSY, par M. L. Audiat, secrétaire de la Commission de l'œuvre de la statue de Bernard Palissy, à Saintes. 1 vol., chez Magnin-Blanchard, rue Honoré-Chevalier, 3, Paris.

La renommée est une maîtresse bien capricieuse. Elle a des favoris auxquels elle ne se décide à sourire que lorsqu'ils ne sont plus; elle en a d'autres qu'elle comble dès leur vivant. Les premiers se sont usés à espérer contre l'espérance; tant qu'ils ont vécu, ils ont été seuls à croire à eux-mêmes ; les seconds peuvent se contempler à l'avance, coulés en bronze ou taillés en marbre, dans des poses savantes qu'ils ont choisies. Le statuaire prend leur mesure et leur essaye ses draperies, absolument comme ferait un tailleur pour les autres, si les autres avaient des tailleurs. Ils peuvent même, si cela leur plaît — et cela leur plaît toujours de temps en temps — se mêler à la foule et s'acclamer de leur propre voix, incognito. Béranger a assisté plus de quarante ans à sa propre apothéose; en voici plus de trente que Rossini chercherait vainement une note discordante dans le concert unanime qui chante ses louanges. Il est vrai que cette note il ne la cherche point : la possibilité de son existence ne saurait lui venir à l'esprit.

On connaît le beau vers que Charles IX adressait à Ronsard :

Je peux donner la mort, toi l'immortalité.

Le poëte absorbait le compliment sans sourciller. Et pourtant, — s'en serait-il douté, — lui ou qui que ce fût autour de lui? Les chants de Ronsard n'ont donné l'immortalité à personne, par cette brutale, mais invincible raison que nul ne donne que ce qu'il a.

Et Lulli, et Mademoiselle de Scudéri, et celui que tant de grands hommes, ses amis, appelaient tout simplement le grand Arnaud ? L'éclat de leur renommée a passé, après eux, à des contemporains inconnus. Salomon de Caus et Denis Papin ont éclipsé, après deux siècles, Lulli et Arnaud; Bernard Palissy a sa statue aux Tuileries parmi les illustrations de la France, où Ronsard n'aura jamais la sienne.

Bernard Palissy fut si peu remarqué des chroniqueurs de son temps, que trois d'entre eux, tout au plus, ont mentionné son nom. Encore n'en ont-ils dit que fort peu de chose. Ce sont : Théodore Agrippa d'Aubigné, né en Saintonge en 1551 ; François Grudé de Lacroix du Maine, né en 1552, au Mans, l'auteur d'une *Bibliothèque française*, où il catalogue tous les écrivains antérieurs à l'année 1584; enfin Pierre de l'Estoille, grand audiencier de la chancellerie de France, né à Paris en 1540. Mais n'allons pas leur demander des informations trop précises : ils n'en ont pas, eux qui furent, le premier, le coreligionnaire de Bernard; le second, son presque compatriote, et le troisième, son ami. Agrippa d'Aubigné le fait naître en 1499, Pierre de l'Estoille met sa naissance après 1540, Grudé de Lacroix

la retarde jusqu'après 1545. Jugez par là de l'embarras du biographe de nos jours!

Ils ne sont pas moins vagues sur le lieu de sa naissance : sept villes se disputèrent Homère. Quatre provinces seulement réclament Palissy : l'Agenois, la Saintonge, le Périgord et le Limousin. Mais le moins embarrassé de tous, c'est M. N. Bouillet. Consultez son *Dictionnaire universel, historique et géographique* au mot Palissy, il dit : « Palissy (B.), né dans l'Agénois; » à *Saintes* il met : « On y fait naître Bernard *de* Palissy. » Ce qui ne l'empêche pas d'écrire ailleurs : « Agen, patrie de Bernard de Palissy. » On n'est pas plus accommodant.

Cela n'approche pas toutefois de l'érudition prodigieuse d'un journal illustré de Berlin qui, dans son numéro du 8 juillet 1863, écrit entre autres choses : « Sous le règne de Henri III, roi de France, un ouvrier de Florence fut appelé à Beauvais par son protecteur le comte de Marcillac, pour y orner la cathédrale de vitraux de couleur. » Le reste est à l'avenant. O fantaisie!..,

Et pourtant une étourderie plus curieuse encore peut-être est celle, non d'un Allemand, mais d'un Français, et du plus spirituel de tous les Français passés et présents, de Voltaire. Voici ce qu'écrivait, avec son outrecuidance ordinaire, cet homme qui ne doutait de rien, excepté de Dieu : « Faut-il que tous les physiciens aient été les dupes d'un visionnaire « nommé Palissi? C'était un potier de terre qui travaillait pour le roi « Louis XIII (pour le roi Louis XIII !!!); il est l'auteur d'un livre intitulé : « *Le moyen de devenir riche, et la manière véritable par laquelle tous les* « *hommes de France pourront apprendre à multiplier leurs trésors et pos-* « *sessions*, par maître Bernard Palissi, inventeur des *Rustiques figulines du* « *roi*. Ce titre seul suffit pour connaître le personnage. » (Voltaire, *les Singularités de la nature*. T. XXXIX de l'édit. compl. de 1785.) Une circonstance atténuante pour la science de l'auteur de ces inepties, quoiqu'aggravante pour sa bonne foi, c'est qu'il n'osa pas les signer tout d'abord et qu'il les publia sous le pseudonyme du « Révérend Père l'Escarbotier, par la grâce de Dieu, capucin indigne, prédicateur ordinaire, et cuisinier du grand couvent de la ville de Clermont en Auvergne. »

Mêmes incertitudes sur la condition sociale de Palissy. Un certain nombre de biographes écrivent bravement avec M. Bouillet, Bernard de Palissy; mais la plupart — et M. Bouillet est aussi du nombre, on l'a vu plus haut — lui refusent la particule. Géraud, Langlois, qui écrivaient en 1592, deux ans après sa mort, n'ont pas craint de lui donner le titre de *gouverneur des Thuileries*. En compensation, Olivier de Serres écrit, huit ans plus tard, en 1604 : « Bernard Palissy, *paysan saintongeais*. » Et il doit avoir raison, car le grand artiste se désigne lui-même comme « une personne fort abjecte et de basse condition. »

On peut juger, d'après ces contradictions que nous avons fait ressortir à dessein, combien est difficile la tâche d'un historien consciencieux. Le seul courage de l'entreprise ferait honneur à M. Louis Audiat; mais nul n'était mieux placé, pour la conduire à bonne fin, que ce jeune savant,

habitant de la Saintonge, où B. Palissy a incontestablement passé la plus grande partie de sa vie, et déjà connu par d'importantes publications qui se rattachent à l'histoire de cette province. Saintes prépare enfin une statue au plus illustre de ses habitants. La Commission, dans laquelle on remarque les noms du comte de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies; du maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély, et de l'amiral Rigault de Genouilly, tous trois du département de la Charente-Inférieure, a choisi M. Audiat pour son secrétaire, et c'est en cette qualité sans doute qu'il s'est mis à l'œuvre. Les Saintongeais sont lents; il leur faut trois siècles pour se décider, mais ils ne se décident pas à demi, et ils élèvent deux monuments à la fois.

Est-ce à dire qu'il ne reste plus d'obscurités après M. Audiat? Non certes : M. Audiat n'est pas un romancier, c'est un historien; mais tout ce que d'autres ont pu savoir sur son héros, il le sait; tout ce qu'on peut supposer de plausible, sa critique ingénieuse le devine.

C'est plaisir que de suivre avec lui Palissy, jeune artisan avide de s'instruire, *dans son tour de France*, en Guienne, en Gascogne, aux Pyrénées, en Bourgogne, où il sème et recueille partout les observations les plus précieuses sur les arts, l'industrie, l'agriculture; et plus tard en Allemagne et dans les provinces rhénanes, en Flandres, en Normandie et en Bretagne, en Touraine, où il trouve des faluns dont le premier, par une intuition de génie, il donna une explication qui lui a valu les sarcasmes de Voltaire, mais que Cuvier, un peu plus compétent que le *prédicateur ordinaire et cuisinier au grand couvent de la ville de Clermont en Auvergne*, a appelée le « fondement de la géologie moderne. »

M. Audiat reconstruit, pour ainsi dire pierre à pierre, à force d'érudition de bon aloi, la maison et l'atelier de maître Bernard à Saintes. Il recompose avec amour la société choisie de ses amis; il nous introduit dans leur intimité, et il a pour la physionomie de chacun d'eux, pour l'avocat Rabaud, pour le médecin Alain, pour le pasteur, poëte et apothicaire Pierre Sanxay, pour les maires Pierre Lamoureux et Pierre Goy, quelques traits rapides, mais caractéristiques. On croit les voir rangés autour du maître et critiquant ou encourageant son œuvre, ou devisant pour le distraire, tandis qu'il pétrit l'argile, modèle ses plâtres, moule ses médailles, dessine ses reptiles et ses poissons, cuit ses vases ou esquisse ses traités célèbres. Les discussions religieuses ne sont pas oubliées non plus : Palissy qui, de très-bonne foi, selon toute apparence, s'était jeté dans le protestantisme, y prit une part trop active, du moins par la parole et par la plume, et sans la protection du connétable de Montmorency, son atelier eût été plus d'une fois mis au pillage. Mais où l'on se plaît à le suivre le plus longtemps, c'est dans ses études de géomètre arpenteur à travers les marais salants, c'est au château d'Écouen, dont il peint les vitraux et orne les galeries de tableaux en faïence; c'est à Paris où, dans le premier cabinet d'histoire naturelle qui y ait existé, il faisait la démonstration publique de ses découvertes et de ses hypothèses scientifiques; c'est surtout devant ses fourneaux, d'où sortaient des chefs-d'œuvre de céramique qu'on se dis-

pute aujourd'hui au poids de l'or. Car ce n'était ni un artisan, ni même un artiste ordinaire, ce maître Bernard presque illettré, et à qui son génie a inspiré des pages admirables. Il a ouvert dans la physique et la chimie la voie expérimentale que Bacon éclaira depuis des lumières de la théorie.

Nous n'irons pas jusqu'à faire écho au lyrisme de M. de Lamartine, toujours poëte, en prose comme en vers, à proclamer avec lui « ce pauvre « ouvrier d'argile un des plus grands écrivains de notre langue. Montai- « gne, à l'en croire, ne le dépasse pas en liberté, J.-J, Rousseau en séve, « la Fontaine en grâces, Bossuet en énergie lyrique. Il rêve, il médite, il « pleure, il décrit, il chante comme eux (*Conciliateur*, juillet 1852). » M. Audiat relève ces exagérations par un bon mot piquant. Nous nous étonnons seulement de le voir reproduire ailleurs, sans la souligner de la moindre observation, cette autre appréciation du même écrivain : « Palissy, c'est le patriarche de l'atelier, le poëte du travail des mains, la « parabole faite homme pour embellir toute profession qui a le labeur « pour mérite, le progrès pour mobile, Dieu pour fin. » *La parabole faite homme pour ennoblir toute profession, labeur, progrès, Dieu pour fin :* quels mots sonores, et comme cela remplit bien la bouche qui les déclame et l'oreille qui les entend ! C'est de la musique pure ; mais, nous l'avouons, plus nous l'avons relue, cette musique, et moins nous l'avons comprise.

Contentons-nous de répéter avec M. Henri Martin dans son *Histoire de France :* « Palissy, homme admirable par le cœur, la raison et l'imagina- « tion, une des plus riches natures et des plus complètes qui aient existé ; « géomètre, dessinateur, architecte, sculpteur, peintre à l'huile et sur « verre ;... le nerf et l'éclat de son style exprimaient complètement la « force de son esprit et la grandeur de son âme. » Allons même, si on le veut, jusqu'à proclamer, après M. Audiat, qu'il a deviné et signalé dans ses *Discours admirables*, la porosité des corps, ce principe hydrostatique que les eaux ne montent jamais plus haut que la source d'où elles proviennent ; la théorie des puits artésiens, la formation de la glace et de la dilatation des liquides ; cette idée dont Newton profitera pour deviner la décomposition de la lumière, que le phénomène de l'arc-en-ciel est produit par le passage des rayons du soleil à travers la pluie ; l'affinité ou attraction dont il a l'idée sans la pouvoir définir exactement ; l'origine et la formation des pierres ; l'explication des faluns. Certes en voilà plus qu'assez pour suffire à la gloire d'un seul homme. Et encore n'accorderions-nous pas à M. Audiat que Palissy ait eu sur la plupart de ces découvertes autre chose que des pressentiments confus, et nous demanderions à M. Henri Martin où il a trouvé qu'il ait été peintre à l'huile et architecte ?

Il est regrettable que le livre de M. Audiat, œuvre consacrée à un artiste, réalise si peu l'idéal de la perfection typographique. Mais ne nous arrêtons pas à l'os, allons à la moelle, comme dit Rabelais. Si l'imprimeur reste au-dessous de sa tâche, consolons-nous en voyant l'écrivain si bien à la hauteur de la sienne. Il réunit deux mérites rarement conciliés : la science et l'agrément. Son style est incisif, preste, primesautier ; on sent l'homme qui veut instruire, mais qui sent bien qu'il n'instruira personne,

s'il ne se fait pas lire. Sa phrase n'a pas l'ampleur, la rotondité de la période académique; mais elle en a la clarté, la solidité, comme il convient à la phrase d'un licencié ès-lettres. Il rajeunit les plus vieux parchemins; il sait glisser à l'occasion, entre deux citations arides, le trait juste, la fine raillerie, la pointe de malice innocente qui égaie et qui repose. Pas de steppe si désolée où un esprit ingénieux ne puisse cueillir des fleurs.

Lorsque le sujet le réclame, M. Audiat sait parfaitement trouver le ton sévère et la sobriété de l'histoire; sa plume se change en pinceau; il s'élève parfois jusqu'au pathétique. Quiconque lira son livre verra que cet éloge n'est pas un éloge banal et de complaisance.

Nous avons gardé pour la fin le reproche le plus sérieux, ou plutôt le seul un peu sérieux que l'on puisse adresser à M. Audiat. Son volume a près de quatre cents pages : se douterait-on, en l'ouvrant, qu'il soit incomplet? Il l'est cependant. Les dernières années de la vie de son personnage sont racontées en quelques lignes; elles réclamaient évidemment des développements plus étendus. Or, après la façon magistrale dont M. Audiat s'est emparé du sujet, le sujet lui appartient bien en propre, et c'est à lui de ne pas souffrir qu'un autre s'en saisisse; à lui d'achever l'œuvre que si peu de pages ajoutées rendraient parfaites. A lui de couler dans un livre sculptural et durable plus que le bronze, *ære perennius*, le monument définitif à élever à Palissy et de fixer les traits sous lesquels tant de gens qui ne verront jamais la statue de Saintes, aimeront à le contempler. Le fera-t-il? Il le doit, car il le peut mieux que personne. Il le doit à lui-même et à son héros. Et il le fera : nous en prenons pour garant cette première et solide étude.

J.-M. VILLEFRANCHE.

LE JAPON, par Ed. FRAISSINET. Nouv. éd. augmentée par M. MALTE-BRUN. 2 vol. in-18 anglais, 1059 pag. Arthur Bertrand, 1864.

Le Japon a été longtemps en France l'un des pays les moins connus du monde; on ne savait de lui que son nom. Aujourd'hui, on éprouve le besoin de connaître l'histoire de ce pays merveilleux à l'endroit duquel les Hollandais seuls jouirent longtemps du singulier privilége d'entrer une fois par an, à l'aide d'un seul navire, dans le seul port de Nagasaki pour y commercer. Le mouvement prononcé d'association, qui tend aujourd'hui de plus en plus à rapprocher par une communauté d'intérêts les différentes branches de la grande famille humaine. devait forcément entraîner le Japon et briser les barrières qui interdisaient aux étrangers l'entrée du pays. Grâce à la navigation à vapeur qui supprime les distances, ce qui se passe au Japon ne devait plus longtemps nous rester étranger. Les Américains les premiers, et, à leur suite, les Anglais, les Russes, et les Français, ont contraint le Japon à sortir de cet isolement qui était la base de son gouvernement. Les regards de la France sont maintenant fixés sur cette contrée qui nous intéresse à tant de titres. On éprouve le besoin de savoir, et l'ouvrage de M. Fraissinet satisfaira pleinement ce besoin légitime. Nul, plus que cet écrivain, à cause de ses relations, de ses connaissances et

de la tâche qu'il avait à remplir comme rédacteur du *Moniteur des Indes Orientales*, n'était capable de donner une bon ouvrage sur le Japon. L'histoire de ce pays est complète : remontant jusqu'aux plus anciennes et aux plus obscures origines du Japon, l'écrivain a poursuivi son récit jusqu'à nos temps, et M. Malte-Brun l'a complété en y ajoutant trois chapitres qui nous mettent au courant des rapports et des traces des Européens avec le peuple qui habite cette contrée.

Le livre de M. Fraissinet nous montre le Japon sous les différentes dynasties, mais il nous le montre surtout dans son histoire extérieure. Nous le voyons aux prises aves les Tartares-Chinois, les Portugais, les Russes et les Français. Cela fait, l'écrivain nous parle de la géographie du Japon, de son gouvernement, de sa législation pénale, de ses mœurs, de ses coutumes et de son commerce. Mais ce qu'il y a sans contredit de plus intéressant, c'est l'histoire du christianisme en ce pays; cette histoire embrasse la moitié du second volume. «On y trouve racontés la naissance de la religion chrétienne, les étonnants progrès opérés par la prédication de S. François Xavier et de ses premiers successeurs; on y trouve ensuite le tragique tableau des persécutions inouïes qui, dans ce pays, s'élevèrent contre la foi; on y lit l'émouvante narration de la ferveur des nouveaux convertis, de leur admirable constance dans les tourments, de la suppression de la religion chrétienne dans un empire qu'elle semblait devoir conquérir, et d'où elle ne fut chassée que par une réaction politique sans exemple dans l'histoire, et par la cruelle extermination de tous ses adeptes.» On comprend tout l'intérêt qu'offre à un catholique ce récit si dramatique. L'ouvrage de M. Fraissinet possède un mérite incontestable, et il est avec le livre de M. Eugène Veuillot, *la Cochinchine et le Tonquin* (1), ce que l'on peut trouver de plus complet et lire de plus attrayant et de plus instructif sur les pays dont ils parlent. Une carte géographique parfaitement exécutée complète l'ouvrage et en facilite l'étude.

LES RELIGIEUSES, par Raoul DE NAVERY. — LES CHRÉTIENNES A LA COUR, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA. — LES HISTOIRES DE CHEZ-NOUS, par P. VIOLEAU.

Voici trois livres qui peuvent être mis entre toutes les mains, et que personne ne se repentira d'avoir lus. Le premier a pour titre : *Les religieuses*, par Raoul de Navery, c'est une apologie vraie et intelligente de l'éducation du couvent et de la vie religieuse. Une histoire sert de lien aux différentes parties du livre : c'est celle d'une enfant, élevée dans un couvent, que Dieu appelle à la vie religieuse et que sa mère veut amener au mariage; cette mère semble triompher un moment, mais Dieu reste le plus fort. Il y a dans ce livre de belles pages, et des vérités qu'il serait bon de faire entendre à plus d'une oreille. L'auteur touche à beaucoup de choses, et la lecture de son livre ne peut qu'être utile et produire de bons résultats (2).

(1) Un volume in-8° avec carte, 2e édition. Prix : 5 fr., chez Gaume frères et Dupray.
(2) Lefort, 1865.

Les femmes de la maison de France se sont distinguées par leur attachement à la foi, par la pratique, et souvent même par l'héroïsme des vertus chrétiennes; et c'est l'histoire de quelques-unes de ces femmes que nous raconte la comtesse Drohojowska dans son livre intitulé : *Les chrétiennes de la cour*. L'auteur a choisi ses noms surtout dans le dix-huitième siècle ; c'est Marie Leczinska, Mesdames filles de Louis XV, madame Elisabeth, madame Marie-Thérèse de France et la duchesse de Parme. Il s'est appliqué à faire ressortir l'admirable rôle pris et conservé au milieu de la corruption générale par les reines et les filles de France que nous venons de nommer, et il l'oppose au relâchement moral, à l'oubli, à l'indifférence, à l'hostilité et à la haine en matière religieuse, qui régnaient à cette époque. C'est un côté peu étudié du dix-huitième siècle et qui, par cela même, a le mérite de la nouveauté (1).

Tout le monde apprécie les ouvrages de M. Violeau, tout le monde a subi le charme de ses récits, et chacun connaît ce que l'auteur, écrivain distingué, sait donner d'attrait à ses histoires redisant les mœurs bretonnes. M. Violeau met en œuvre les meilleurs sentiments de la nature humaine, et, sans faits extraordinaires, il arrive facilement à nous toucher et à nous émouvoir. Les *Histoires de chez nous* ont toutes les qualités des précédents écrits de l'auteur (2).

D'ARMENTIÈRES.

Le Christ de la Tradition, tel est la grande figure que *Mgr Landriot* étudie en deux beaux volumes in-8 qui vont paraître. « Nous serions heureux, dit « *Mgr Landriot*, que cet ouvrage fût, par voie d'exposition, la réfutation de « toutes ces attaques insensées et blasphématoires qui viennent de blesser « profondément tous les cœurs catholiques. » En effet, jamais *Mgr Landriot* n'a semé avec plus de profusion sa science patristique, fait jaillir son éloquence persuasive avec plus de force que dans ce beau travail. L'accueil sera encore plus grand que pour les précédents livres de l'illustre prélat.

LES LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES *à des gens du monde*, que M. Eugène *Veuillot* vient de nous donner en un beau volume in-8, ont été choisies avec autant de tact que d'à-propos. Ce recueil nous manquait. Il sera donc accueilli partout, pour être mis entre les mains des jeunes gens, de tous, en un mot.

Le *Mois de Marie* le plus substantiel, le meilleur, le plus solide, c'est évidemment *le plus ancien*, celui que le *P. Blot* a découvert et qu'il vient de faire paraître sous ce titre : « *Le plus ancien Mois de Marie*, » en un beau volume de 500 pages. — *Prix : 1 franc.*

Ces publications sont sorties de la maison *Victor Palmé*, l'éditeur des *Bollandistes*, dont on annonce le sixième volume. Le public est donc sûr d'avoir de beaux volumes bien imprimés et du papier de choix, toutes choses qui complètent les travaux des premiers écrivains catholiques.

A. QUÉRAS.

(1) Hachette.
(2) Dillet. 1864.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON

LE PLATONISME

ET

LES PÈRES DE L'ÉGLISE

AVANT LE CONCILE DE NICÉE

PREMIÈRE PARTIE

I

L'une des questions qui méritent au plus haut degré l'attention du philosophe ou du théologien est celle de l'usage et de l'abus de la spéculation rationnelle en théologie. A quel titre la philosophie peut-elle intervenir dans l'étude de l'ordre surnaturel et révélé ? A quelles conditions et dans quelle mesure le théologien doit-il emprunter aux autres sciences leurs principes, leurs méthodes, et leurs résultats, pour les faire servir à l'exposition scientifique et à la démonstration du dogme chrétien ? Quelle est la limite précise où cesse l'usage et où commence l'abus ? Il y a deux manières de chercher la réponse à ces questions, la voie du raisonnement et celle de l'autorité, la méthode spéculative et la méthode historique ou traditionnelle. La première met en regard la philosophie et la théologie considérées dans leur origine, leurs principes et leur objet, et part de là pour assigner leurs mutuels rapports. La seconde interroge les monuments de la tradition, les écrits des Pères et des docteurs de l'Église sur les droits de la raison, ses devoirs, et les limites qu'il lui est interdit de franchir. Ces deux méthodes se complètent mutuellement ; dirigées impartialement, et sans parti pris, elles aboutissent à une solution identique : ce que l'une appuie sur l'autorité de la tradition, l'autre l'établit par le raisonnement. Cela ne signifie pas, toutefois, qu'elles doivent être mises au même rang, comme si elles jouissaient d'une égale autorité. Ici, comme dans toutes les questions qui intéressent en même temps la foi et la science, la tradition est le flambeau qui doit servir de guide

à la raison et la prémunir contre les égarements de l'esprit de système. L'Église, dépositaire et interprète de la révélation, est aussi le juge en dernier ressort des droits de la foi et du rôle légitime de la philosophie, dans son application à la science sacrée. Voilà la source où il faut puiser d'abord, sauf à justifier ensuite, par le raisonnement, les données positives de la tradition.

Nous n'avons pas la prétention d'embrasser l'histoire entière de la théologie dans ses rapports avec la philosophie. Nous nous bornons, dans ce travail, à la période antérieure au concile de Nicée. Divers motifs nous ont déterminé à diriger nos recherches sur ce point. On aime à étudier la position prise, à ses débuts, par la théologie chrétienne, en face de la philosophie dominante, et les rapports qui naquirent du contact de la foi et de la science humaine. Ces premiers essais d'une théologie spéculative éveillent un intérêt d'autant plus vif que le résultat en a été plus diversement apprécié. L'emploi de certaines formules platoniciennes a donné lieu à des récriminations, aussi injustes pour le fond que peu mesurées dans la forme, contre les Pères des premiers siècles. D'une part, les rationalistes, et de l'autre, quelques écrivains catholiques, quoique obéissant à des inspirations très-différentes, ont singulièrement exagéré l'influence du néoplatonisme sur le développement du dogme trinitaire. Les uns ont prétendu retrouver dans les théologies orientales, combinées avec des éléments platoniciens, les germes dont l'évolution graduelle aboutira plus tard au symbole de Nicée. Que le génie chrétien ait profondément modifié cette première ébauche, et lui ait imprimé un cachet propre, ils ne font pas difficulté de le reconnaître; mais le fond, disent-ils, vient d'ailleurs, et c'est dans les vieux systèmes philosophiques de la Grèce et de l'Orient qu'il faut chercher la conception primitive du Mystère de la Trinité.

Les auteurs catholiques auxquels nous faisions tout à l'heure allusion condamnent résolûment la théorie rationaliste des origines du christianisme; ils soutiennent avec raison que le néoplatonisme, loin de favoriser le développement de la pensée chrétienne, ne pouvait que l'entraver, et qu'en fait, il a enfanté la plupart des hérésies anti-trinitaires. Néanmoins ils ont fourni, sans le vouloir, des armes à l'incrédulité par la rigueur excessive de leurs jugements sur la doctrine des Pères anté-nicéens. Selon la critique du P. Pétau, saint Justin, Athénagore, Théophile d'Antioche et d'autres écrivains ecclésiastiques, auraient subi l'influence des idées néoplatoniciennes au point de porter

une grave atteinte à l'égalité consubstantielle des personnes divines. Les rationalistes, comme on devait s'y attendre, n'ont pas manqué de se prévaloir de cet aveu, et d'en conclure que le dogme trinitaire, étranger au christianisme apostolique, a passé par les phases d'une élaboration lente et progressive, avant de recevoir son expression définitive au concile de Nicée. Nous réduirons à leur juste valeur les accusations du P. Pétau; sa critique, fût-elle aussi bien motivée qu'elle l'est peu, ne justifierait nullement l'hypothèse rationaliste; mais de telles exagérations montrent combien il est nécessaire de rétablir la vérité sur un point aussi important.

La prétendue corruption du dogme par l'invasion du néoplatonisme a donné lieu à une autre erreur, moins grave, il est vrai, que la précédente. Elle a servi de prétexte à ceux qui, voulant prévenir le retour de pareils écarts, ne trouvent rien de mieux qu'un divorce complet entre la théologie et la philosophie. C'est tomber d'un excès dans un autre : les Pères nous traceront la route à suivre entre ces deux extrêmes. L'usage qu'ils ont fait de la philosophie païenne n'autorise ni la prétention rationaliste de ramener la dogmatique chrétienne à des sources purement naturelles, ni le préjugé qui voudrait interdire l'accès de la théologie à la spéculation philosophique.

II

Tous les développements ultérieurs de la science chrétienne sont virtuellement contenus dans l'enseignement de Jésus-Christ. La simplicité de la forme s'y allie à la richesse inépuisable du fond. Il a posé la base, fourni les matériaux, tracé le plan général, mais laissé à l'Église le soin de construire l'édifice. L'Église possède dans son sein l'Esprit de vie et de vérité ; c'est à lui qu'il appartient de féconder la divine semence de la parole déposée par le Fils de Dieu dans l'humanité. Ce n'est donc point dans l'Évangile qu'il faut chercher l'organisation systématique de la théologie, ramenée aux formes propres de la science et de la démonstration. Jésus-Christ parlait en maître et avait le droit d'être cru sur parole. Les miracles, qui prouvaient sa divinité, prouvaient en même temps la vérité de sa doctrine. Ce mode d'enseignement était le seul convenable à sa dignité souveraine. Il venait apporter au monde la vie et la lumière, non point en discutant comme les philosophes, mais en racontant ce qu'il avait vu dans le sein de son Père. L'objet même de son enseignement exigeait

qu'il en fût ainsi. Le christianisme n'est ni le prolongement de la philosophie, ni le simple développement des principes originels de la raison. Il appartient à un ordre surnaturel et repose sur l'autorité de Dieu révélateur. La démonstration et la garantie de la vérité chrétienne, c'est Jésus-Christ lui-même, la pierre angulaire de tout l'édifice : voilà le fondement inébranlable qu'il fallait poser d'abord. D'ailleurs, la forme populaire de l'enseignement du Sauveur s'explique par les besoins de son auditoire. Il n'était pas venu seulement pour les philosophes et les érudits ; il s'adressait à tous, principalement aux pauvres et aux petits ; son langage devait être à la portée de tous.

Ces considérations peuvent, en grande partie, s'appliquer à la forme de la prédication apostolique. Les apôtres annoncent les vérités qu'ils ont recueillies de la bouche de leur maître : ce sont des témoins qui racontent ce qu'ils ont vu et entendu, sans affecter les allures de la science. Instruits à l'école du Sauveur et chargés de répandre sa doctrine, il ne leur convenait pas plus qu'à lui-même de recourir aux procédés ordinaires de la sagesse humaine. Il fallait que la vérité révélée prît d'abord possession des intelligences par la foi. La foi est le point de départ nécessaire, le fondement et la règle d'une science dont l'objet appartient à un ordre supérieur à la raison. Les apôtres devaient donc commencer par soumettre les intelligences à l'autorité de la parole divine. Procéder par la discussion du dogme en lui-même, et dans ses éléments intrinsèques, c'était méconnaître en même temps et les conditions de la foi, et les exigences de l'enseignement populaire. Le raisonnement, par lui-même, ne peut ni engendrer la foi sans le secours de la grâce, ni démontrer la vérité surnaturelle sans la lumière de la révélation. Quant à conquérir les peuples à l'Évangile par la discussion scientifique, il n'y fallait pas songer : un procédé de ce genre n'est pas le fait de la multitude. Tous sont appelés à la foi ; mais la philosophie chrétienne, de même que la philosophie en général, sera toujours le partage du petit nombre ; en cette matière il y a peu d'appelés et encore moins d'élus.

Est-ce à dire que l'Évangile condamne tout essai de théologie spéculative? Nullement. Autre chose est l'orgueil de l'esprit qui veut tout comprendre avant de croire, c'est-à-dire, qui ne reconnaît d'autre principe de certitude ni d'autre règle de nos jugements que la lumière naturelle de la raison ; autre chose est le généreux effort de la

pensée qui, prenant la foi pour base et pour guide, aspire à l'intelligence de ce qu'elle croit, et fait servir la vérité scientifique à la défense de la vérité révélée. Si la théologie rationaliste est le renversement de la foi, la vraie science chrétienne en est le couronnement. Jésus-Christ ne l'a point réprouvée ; et l'Église, bien loin de la frapper de ses anathèmes, n'a rien négligé pour en assurer ou en régulariser le développement. Au surplus, les apôtres eux-mêmes ne se bornent pas dans leurs écrits à l'exposé pur et simple de la doctrine. La nécessité de combattre les erreurs qui troublaient l'Église naissante modifia la forme de leur enseignement ; ils ont fréquemment recours aux armes de la dialectique, et leur langage n'est pas toujours celui de la prédication populaire. Qui s'est élevé plus haut que saint Jean, dans son évangile, spécialement dirigé contre les erreurs des gnostiques ? Quelle profondeur de pensée et de raisonnement dans la polémique de saint Paul contre les chrétiens judaïsants ! Que l'apôtre, dans son enseignement oral, ait souvent employé un mode d'exposition plus approfondi que celui de ses écrits, c'est ce qui semble résulter du passage suivant de la première épître aux Corinthiens : « Nous prêchons la sagesse aux parfaits, non pas la sagesse de ce monde ni des princes de ce monde, qui se perdent, mais nous prêchons la sagesse de Dieu renfermée dans son mystère ; cette sagesse cachée qu'il avait prédestinée avant tous les siècles pour notre gloire (1). »

Deux sortes de causes concoururent au développement scientifique de la théologie chrétienne, dont la prédication apostolique devait rester le fond et la règle immuable. Les unes sont inhérentes au dogme en lui-même et dans ses rapports avec les lois constitutives de l'entendement humain ; les autres tiennent aux circonstances extérieures, à l'état des esprits, aux systèmes de la philosophie dominante. La foi, appuyée sur l'inébranlable fondement du témoignage divin, assure à l'homme la possession de la vérité. Cela suffit pour mettre un terme aux anxiétés et aux fluctuations du doute ; mais notre esprit a d'autres besoins ; il ne lui suffit pas de croire, il aspire à la lumière ; il cherche à comprendre ; il veut savoir. Ramener les conséquences à leurs principes, la variété à l'unité, les effets aux causes, telle est la loi de la nature intelligente. Le désir de savoir, dit Aristote, est naturel à l'homme. La croyance, bien loin de l'éteindre, lui fournit un nouvel aliment, et les ténèbres, qui environnent l'objet de la foi, font éprouver plus vivement à notre esprit le besoin de la lumière. Le

(1) I Cor., II, 6, 7.

dogme chrétien répond, il est vrai, aux questions qui intéressent le plus l'homme et la société; mais ces réponses, à leur tour, soulèvent de nouveaux problèmes qui, appelant une solution nouvelle, provoquent et sollicitent le travail de la réflexion.

Chercher l'intelligence d'une proposition dogmatique, c'est chercher la réponse à ces deux questions : *pourquoi?* et *comment?* La première a pour objet la fin que Dieu s'est proposée dans tel mystère, et le rapport de convenance du moyen à la fin; par exemple, pourquoi le Verbe divin a-t-il pris notre nature, fondé une Église visible, institué les sacrements? etc. S'il lui a plu de choisir ces moyens, plutôt que d'autres, pour la sanctification des hommes, quels sont les motifs de cette préférence ? L'autre question regarde la possibilité intrinsèque des mystères, comme parlent les théologiens, c'est-à-dire, la liaison intime et la compatibilité des éléments dont se compose la définition dogmatique : par exemple, comment concilier en Dieu la distinction réelle des personnes et l'indivisible unité de l'essence ; en Jésus-Christ, la distinction des natures et l'unité de personne; dans l'Eucharistie, la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ, sous les espèces sacramentelles, et les conditions d'existence des corps en général ? Pour démontrer la convenance des mystères, le théologien les étudie au double point de vue de leur connexion mutuelle et de leurs rapports avec les données de la raison et de l'expérience. Dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature, tout s'enchaîne, tout se répond. Une seule pierre détachée de l'édifice détruirait l'harmonie de l'ensemble ; un seul membre arraché romprait l'équilibre de l'organisme. Dans l'économie de la rédemption, les faits, les institutions, les dogmes se supposent, se soutiennent, s'expliquent les uns par les autres, et concourent, chacun à sa manière, au but suprême, qui est la gloire de Dieu par le salut de l'homme.

Mais la sagesse infinie ne se montre pas seulement dans l'harmonie intérieure des vérités révélées ; elle apparaît encore, et non moins admirable, dans l'accord des dogmes et des institutions du christianisme avec les conditions du perfectionnement moral, intellectuel, social. Dieu, qui « atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur, » conduit les êtres à leur fin par les moyens les plus convenables à leur nature, à leurs facultés, à leurs aptitudes : telle est la loi invariable de la Providence dans le gouvernement général de l'univers, et dans le choix des moyens par lesquels elle dirige l'homme vers sa fin surnaturelle. Ces considérations, que nous ne pou-

vons développer ici, nous montrent comment le besoin d'approfondir la notion du dogme, joint à la nécessité de combattre l'erreur, conduit le théologien à chercher dans l'étude philosophique de Dieu, de l'homme et du monde, la confirmation, et, jusqu'à un certain point, l'explication de la vérité révélée.

Ce que nous avons dit de la convenance des mystères s'applique également à l'examen de leur possibilité intrinsèque. L'analyse des propositions dogmatiques nous les montre formées de conceptions préexistantes dont l'ordre naturel a fourni les éléments. Prenons pour exemple le dogme de l'Eucharistie : la connaissance que nous en avons se résout en un certain nombre de notions primitives, dont chacune doit son origine au développement naturel de nos facultés de connaître. La foi nous apprend que la substance du corps et du sang de Jésus-Christ est simultanément présente en plusieurs lieux, sous les espèces ou apparences du pain et du vin ; mais ce n'est pas la foi qui a mis en nous les idées de substance et d'accident, de corps et d'esprit, d'espace et de lieu, d'unité et de pluralité, de simultanéité et de succession, etc. C'est encore à l'ordre naturel que nous empruntons les idées d'essence, de nature, de personne, d'union hypostatique, pour concevoir et formuler la Trinité des Personnes, dans l'unité de l'essence divine, l'union et la distinction des natures dans la personne du Verbe incarné. La théologie a contribué sans doute à développer et à perfectionner ces notions primitives ; mais elle a dû les recevoir de l'expérience et de la raison. Dieu a fait servir à l'expression des vérités surnaturelles les principes et les idées dont la fonction propre est de représenter, dans notre esprit, les objets de l'ordre naturel. C'est ainsi que l'étude du dogme chrétien touche aux questions les plus élevées de la science humaine. Par la nature même des choses, le théologien se trouve inévitablement engagé sur le terrain de la métaphysique, de la théodicée et de la psychologie rationnelle. Cela ne veut pas dire que l'Église emprunte à la philosophie la matière et la règle de ses définitions dogmatiques. Soustraite à la mobilité des opinions humaines, par la direction supérieure de l'Esprit-Saint, elle puise la connaissance de la vérité aux sources toujours pures de l'Écriture et de la tradition. Cette réserve établie, il faut reconnaître deux faits, d'ailleurs constatés par l'expérience : l'action du christianisme sur l'état général de la science dans l'humanité, et l'influence de la philosophie dominante, non point sur le dogme, mais sur le développement scientifique de la théologie. Pour apprécier ce dévelop-

pement et ses résultats dans les premiers siècles, nous devons tenir compte du mouvement intellectuel et religieux dans lequel étaient impliqués les esprits à cette époque.

III

Le christianisme, dès son apparition, eut trois ennemis à combattre : le faux judaïsme, le paganisme populaire, et le paganisme philosophique. Il fallait, avant tout, établir nettement les rapports de la loi nouvelle avec l'ancienne ; aussi la polémique contre les chrétiens judaïsants forme-t-elle le caractère distinctif de l'âge apostolique. Les Juifs, à l'exception d'un petit nombre, avaient perdu le sens des cérémonies légales dont ils méconnaissaient le caractère figuratif et transitoire ; ils ne pouvaient comprendre qu'une loi donnée par Dieu à leurs pères, ne fût pas la forme parfaite et définitive de la vraie religion. Parmi ceux-là mêmes qui avaient embrassé l'Évangile, plusieurs, étrangers à l'esprit de la foi nouvelle, avaient gardé, quant au fond, leurs vieux préjugés.

Pour eux, Jésus de Nazareth était venu restaurer l'ancienne religion, non pas fonder un ordre nouveau ; le christianisme n'était que le judaïsme ramené à sa pureté primitive. La loi de Moïse conservait pour tous les temps son caractère obligatoire, comme source de la justice et comme moyen nécessaire du salut. C'était bouleverser entièrement l'idée chrétienne de la rédemption par le sacrifice du Fils de Dieu fait Homme. L'erreur des judéo-chrétiens impliquait la négation de la grâce et de la justice intérieure ; elle amoindrissait le rôle et la personne du Messie ; le législateur suprême, c'était Moïse, dont le prophète de Nazareth, relégué au second plan, n'était plus, pour ainsi dire, que le continuateur. Aussi, les judéo-chrétiens, connus plus tard sous le nom d'Ébionites, niaient-ils la divinité de Jésus-Christ. Pour assurer le triomphe de l'Évangile, il fallait faire ressortir le caractère universel du christianisme, en face du particularisme judaïque ; dégager l'idée nouvelle des formes de la loi cérémonielle, et l'Église chrétienne des étreintes de la Synagogue. Une telle séparation ne pouvait s'opérer sans résistance ; on sait avec quel acharnement les juifs et les judéo-chrétiens poursuivirent saint Paul dans tout le cours de sa carrière apostolique. La lutte fut longue et opiniâtre ; les apôtres n'en virent pas la fin, car elle durait encore dans le siècle suivant.

La controverse judéo-chrétienne n'était pas de nature à stimuler le développement de la théologie au point de vue qui fait l'objet de ce

travail. La question, circonscrite dans le domaine de la révélation positive, ne pouvait se résoudre que par l'autorité de la parole divine. Ni d'un côté ni de l'autre, on ne songeait à chercher des auxiliaires dans les doctrines de la philosophie contemporaine. On est tenté, au premier aperçu, d'apprécier différemment l'influence de la lutte engagée dès l'origine contre les cultes païens. Qu'était-ce que la réfutation du polythéisme, sinon un appel à la saine raison, et, par conséquent, à la vraie philosophie ? Oui, sans doute, la discussion philosophique, insuffisante comme principe de conversion, offrait néanmoins d'utiles ressources vis-à-vis des esprits cultivés ; et les apologistes chrétiens sauront en faire usage dans l'intérêt de la démonstration évangélique. Mais, comme on l'a remarqué plus haut, ce n'est point par des procédés de ce genre que le christianisme pouvait fonder son empire et prendre racine dans les âmes. Son triomphe est l'œuvre de la toute-puissance divine. Les apôtres et leurs disciples prêchaient la foi en Jésus crucifié ; ils racontaient sa vie, ses miracles, sa mort, sa résurrection ; et Dieu confirmait par d'innombrables prodiges la vérité de leur témoignage. L'Esprit-Saint, qui parlait par leur bouche, ouvrait en même temps les intelligences et les cœurs aux vives clartés de la foi, par l'impression de sa grâce. Voilà le secret de la transformation qui s'opéra dans le monde à la voix des prédicateurs de l'Évangile. Les procédés de la science y furent étrangers. « Les Gentils cherchent la sagesse de saint Paul ; pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs et qui paraît une folie aux Gentils, mais qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu, pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Gentils (1). »

Ce fut généralement dans les conditions inférieures de la société que le christianisme fit ses premières conquêtes. Dans le monde païen, comme à Bethléem, les pauvres vinrent les premiers ; mais, à mesure qu'il pénétrait dans les classes plus élevées, le dogme chrétien se trouvait en contact avec la culture scientifique et littéraire, et ce contact ne pouvait manquer d'exercer une influence considérable, non encore une fois, sur le dogme en lui-même, protégé contre toute chance d'altération par la tradition vivante d'une Église infaillible, mais sur la manière de l'exposer, de le démontrer et de le défendre. La philosophie et la foi ont entre elles trop de points communs pour vivre en quelque sorte étrangères l'une à l'autre dans l'esprit. Ou elles se contredisent, et il faut que l'une triomphe aux dépens de l'autre, ou elles sont d'ac-

(1) I Cor., I, 22, 23, 24.

cord, et alors elles se combinent et se prêtent un mutuel appui, sans perdre leur physionomie propre et distincte. Les philosophes convertis devaient chercher à mettre en harmonie leurs connaissances antérieures avec la foi nouvelle dont ils faisaient profession. On ne pouvait, d'ailleurs, à l'égard des païens éclairés, se contenter du mode d'exposition qui suffisait à la multitude. Ils méprisaient les religions populaires et demandaient aux seules ressources de la sagesse humaine la solution du problème religieux. Il fallait donc se rencontrer avec eux sur le terrain philosophique, discuter leurs opinions, détruire leurs préjugés, démêler le vrai du faux dans les doctrines des diverses écoles. Quelles étaient ces doctrines? quels obstacles et quels secours pouvaient-elles apporter aux apologistes chrétiens? Un rapide coup d'œil sur l'histoire de la philosophie à cette époque va nous l'apprendre.

On désigne communément sous les noms d'éclectisme, de néo platonisme et de philosophie gréco-orientale, le mouvement intellectuel dont le point de départ fut Alexandrie. Ces expressions représentent, sous ses divers aspects, la direction de l'esprit philosophique, dans les premiers siècles de notre ère. Le temps n'était plus aux créations originales. L'impuissance des systèmes contradictoires, enfantés par le génie raisonneur des Grecs, n'était guère propre à encourager les esprits à la recherche d'une solution nouvelle. Cependant les efforts tentés avec tant de persévérance et d'habileté ne devaient pas rester éternellement stériles. On crut que le temps était venu de les mettre à profit, et qu'en réunissant les résultats partiels, obtenus dans des directions différentes par les écoles rivales, arriverait à fonder la philosophie définitive et absolue. Recueillir les fragments de vérité disséminés dans les divers systèmes, les ramener à l'unité d'un principe général, et fondre en quelque sorte ces matériaux en un système plus large qui résume, en les coordonnant, tous les travaux antérieurs, voilà le véritable éclectisme. Mais l'unité vivante de ce principe sans lequel il n'y a plus qu'un agrégat superficiel de propositions incohérentes, manquait aux néo-platoniciens. Ils n'avaient pas de règle certaine pour discerner le vrai du faux, ni de fil conducteur pour se diriger dans le labyrinthe des théories contradictoires. Leur tentative de conciliation ne pouvait aboutir, et n'aboutit en effet, qu'à un vaste syncrétisme où les éléments les plus disparates cherchaient vainement à s'accorder. Ces éléments peuvent se rattacher à trois sources différentes : à la philosophie grecque, aux théosophies orientales, et au paga-

nisme populaire que l'école d'Alexandrie s'efforça de rajeunir et d'épurer l'aide de l'interprétation symbolique. On fit dans ce mélange une arge part au platonisme; cette préférence s'explique aisément par la supériorité de la doctrine platonicienne, et par son affinité avec les idées orientales.

IV

Nous ne pouvons nous engager dans l'examen des théories scientifiques et religieuses de l'Inde, de la Perse et de la Chaldée; une telle discussion nous entraînerait bien au delà des limites que nous avons dû nous prescrire. Il nous suffira d'esquisser à grands traits cet esprit oriental dont la diffusion progressive modifia si profondément la direction du génie philosophique chez les Grecs et chez les Romains.

L'objet fondamental de la philosophie, aussi bien que de la religion, est le rapport théorique et pratique du fini à l'infini. Les sages de l'Orient, comme ceux de la Grèce, cherchant la solution du problème en dehors de la révélation, viennent échouer contre le même écueil, et tombent, dès le début, dans une erreur qui renferme implicitement toutes les autres : ils ignorent ou rejettent le dogme d'un Dieu créateur, pour y substituer la théorie de l'émanation, d'après laquelle le monde est comme une effluve et une irradiation de l'essence divine. Mais comment faire sortir l'imparfait du parfait, le contingent du nécessaire, la variété finie du sein de l'unité infinie? Telle est la contradiction insoluble contre laquelle se sont brisés tous les efforts de la philosophie antique. On crut la dissimuler en multipliant les intermédiaires entre le monde et Dieu : de là ces émanations décroissantes, qui se rapprochent d'autant plus du néant qu'elles s'éloignent de leur principe. On relégua, pour ainsi dire, le monde sensible à l'autre extrémité de cette chaîne immense, dont les anneaux, sortant les uns des autres, vont toujours en s'amoindrissant, jusqu'au dernier, qui est la matière. C'était voiler la difficulté au regard de l'imagination : ce n'était pas la résoudre. Quant à la matière, les uns la comparaient à l'ombre de la lumière projetée dans le vide, ce qui revient à l'envisager comme une pure négation; d'autres voyaient en elle, ou l'œuvre d'un mauvais principe, égal et coéternel à Dieu, ou ce principe lui-même, et par suite, la source du mal et de l'imperfection dans le monde. Les philosophes indiens, poussant les conséquences de leur doctrine aux extrêmes limites de l'absurde, niaient la réalité du multiple, et considéraient la diversité comme une

illusion, le mouvement comme une apparence vaine, le monde enfin comme un rêve de l'imagination.

L'idée qu'ils se formaient de la fin de l'homme et des moyens d'y arriver répondait à leur manière de concevoir l'origine des choses et les rapports du fini à l'infini. Dieu, étant l'unité absolue, supérieure à toute détermination particulière, ne peut être connu tel qu'il est en lui-même et dans son essence, ni par le spectacle de la nature, ni par une déduction logique de l'entendement. Les philosophes de l'Inde allaient plus loin dans cette voie : ils niaient d'une manière absolue la possibilité d'une véritable connaissance de Dieu par la raison. Toute connaissance, disaient-ils, implique une certaine distinction entre le sujet connaissant et l'objet connu; or toute distinction, quelle qu'en soit la nature, répugne à l'unité infinie. Ce n'est donc pas à la raison, mais à une faculté supérieure, qu'il faut s'adresser, pour arriver jusqu'à Dieu : cette faculté, c'est l'extase. L'extase indienne ne comporte ni le mouvement discursif de la pensée, ni le sentiment de la personnalité, ni la distinction du sujet et de l'objet : c'est la complète absorption de la conscience individuelle dans l'océan de l'Être infini. De là le mépris des orientaux pour les procédés de la démonstration rationnelle et l'activité de la vie en général. Ce mépris s'explique encore par leur manière d'envisager le monde matériel. La matière est chose mauvaise de sa nature; elle ne peut donc qu'entraver l'essor de l'âme vers le souverain bien; le seul contact du corps est une souillure, et tout commerce avec les choses extérieures un obstacle au perfectionnement intellectuel et moral. Cette doctrine a pour résultat d'immobiliser la science, d'étouffer tout progrès, et d'engourdir les facultés de l'âme dans la vague somnolence du quiétisme.

Par quelle aberration certains rationalistes ont-ils cru trouver la source, ou du moins, l'une des sources du christianisme dans une théorie dont les principes, l'esprit, et les tendances, impliquent la négation radicale du dogme chrétien? Nous n'essayerons pas de l'expliquer. Prétendre que le monde est un écoulement de la substance divine, ou une ombre sans réalité, ou un être éternel et nécessaire, c'est, par cela même, supprimer la liberté divine, la providence, l'incarnation, la distinction de la nature et de la grâce; c'est, en particulier, ruiner par la base l'idée chrétienne de la rédemption. La rédemption est la délivrance du mal commencée sur la terre par la sanctification de la vie présente, et consommée, dans la vie éternelle, par l'achèvement, ou pour mieux dire, par la transformation complète de

notre être, en sorte que les imperfections, les peines et les désordres de cette vie temporaire s'éteignent dans la béatitude surnaturelle de l'âme, par son union immédiate avec Dieu. La philosophie orientale, et, nous pouvons dire, la philosophie antique, en général, nie la possibilité de la rédemption ; elle en méconnaît la nature, et se trompe quant au choix des moyens propres à l'accomplir. D'après la théorie émanatiste, les êtres inférieurs sont séparés du premier principe par une série de degrés intermédiaires qu'il leur est impossible de franchir : tous demeurent irrévocablement fixés au rang qu'ils occupent dans la hiérarchie des émanations. De là l'opinion dominante, chez les anciens philosophes, concernant l'impossibilité d'un rapport direct et immédiat de l'homme et du monde avec Dieu. Or c'est précisément dans cette union que le christianisme fait consister la fin surnaturelle de l'homme, et la vie éternelle promise aux justes après la mort. La distinction entre l'ordre de la nature et celui de la grâce suppose, d'une part, l'impossibilité, pour la raison finie, de s'élever par ses propres forces à la vision intuitive de l'essence divine, et, de l'autre, la possibilité de voir Dieu tel qu'il est en lui-même, à l'aide d'une grâce surnaturelle qui fortifie l'entendement, et le rend capable de supporter l'éclat de la majesté infinie. Selon la conception orientale, l'union directe de l'âme avec Dieu par la vision intuitive implique une contradiction intrinsèque dont la toute-puissance divine elle-même ne saurait triompher.

Le dualisme, comme la théorie émanatiste, refuse à l'homme l'espérance de la rédemption dans le sens chrétien. En effet, le christianisme ne sépare point les deux parties de notre être, le corps et l'âme, dans la promesse de la délivrance finale. Le corps, étroitement associé aux destinées de l'âme, sera lui-même un jour affranchi de la corruption et transfiguré dans la gloire. Jésus Christ, est venu régénérer l'homme tout entier ; la grâce des sacrements dépose dans nos membres le germe d'une vie surnaturelle et divine, et prépare ainsi la glorification complète de notre nature. Mais, si la matière est essentiellement mauvaise, elle est incapable de régénération ; il faut en dire autant des principes d'activité qui se rattachent au corps, et, généralement, de la vie humaine dans ses rapports avec le sensible : ce qui est mauvais par essence ne comporte ni rédemption ni perfectionnement.

Le repos absolu dans la plus complète immobilité, voilà, aux yeux des orientaux, le bonheur suprême et le plus haut degré de perfection où l'âme puisse atteindre. Le mouvement est un mal, et l'activité de la vie un désordre dont il faut s'affranchir. Mais l'âme n'est-elle pas

enveloppée dans la variété toujours changeante des phénomènes? Comment réussira-t-elle à se dégager des flots agités de la contingence pour s'établir dans l'inaltérable quiétude qui est sa fin dernière? Vouloir conquérir la béatitude par l'action et le travail serait se replonger dans le mouvement, sous le prétexte d'en sortir. Le véritable affranchissement de l'âme est la contemplation intellectuelle. Soyons persuadés que le mouvement est un rêve, et la diversité des choses temporaires une illusion qui n'a rien de commun avec la réalité, et nous serons parvenus au sommet de la perfection. La vraie sagesse consiste donc à se tenir en repos, sans se mettre en peine de contenir ni de régler les mouvements désordonnés des passions. Ces mouvements ne souillent point l'esprit dans son essence, et c'est en triompher suffisamment que d'affirmer le néant de ces perturbations apparentes. Nous n'insisterons pas sur les conséquences d'une doctrine qui absout l'âme de toute responsabilité au milieu de tous les excès. Il est encore moins nécessaire d'en faire ressortir l'opposition profonde avec le point de vue chrétien. L'Évangile prêche la sanctification de la vie présente par l'action, par la lutte et le sacrifice : le salut par la foi seule, sans les œuvres, est une doctrine protestante, mais nullement chrétienne. Et la fin dernière de l'homme n'est pas l'immobilité de la mort, mais la vie éternelle, dépouillée des imperfections de cette vie périssable. Dieu lui-même s'appelle le Dieu vivant, ou plutôt, il est la vie essentielle, infinie.

Nous n'examinerons pas en détail les doctrines orientales dans lesquelles on a cru découvrir les principaux mystères du christianisme. Citons seulement, pour exemple, la fameuse *Trimourti* indienne, et les incarnations de Vischnou. La triade indienne de Brama, Vischnou, et Shiva, est la formule panthéistique du mode suivant lequel la substance divine se développe dans l'univers. Production, forme, destruction et renouvellement, telle est la loi constante qui présida à la succession des phénomènes. Tout découle du premier principe. Considéré comme source universelle et productive, Dieu s'appelle Brama. Le monde revêtant une forme déterminée, c'est-à-dire Dieu lui-même se développant dans la nature selon les règles de l'ordre et de l'harmonie, prend le nom de Vischnou. Mais les formes finies périssent et sont rétablies tour à tour; de là Shiva, Dieu détruisant et renouvelant sa forme passagère. Le monde, un jour, retournera à son principe par l'entière absorption de la variété dans l'unité absolue : alors il n'y aura plus ni Brama, ni Vischnou, ni Shiva. A part le nombre

ternaire, cette théorie n'a rien de commun avec la Trinité chrétienne, ou plutôt, elle la contredit essentiellement. La *Trimourti* indienne, c'est Dieu vivant et se développant dans la nature; la Trinité chrétienne, c'est Dieu vivant de sa propre vie, indépendamment de ses rapports avec le monde. Les relations des personnes en Dieu sont intérieures, immanentes, éternelles, profondément distinctes des opérations divines que les théologiens appellent *ad extra*, parce qu'elles se terminent aux créatures.

Les incarnations de Vischnou représentent une autre formule panthéistique : c'est Dieu s'individualisant dans les êtres finis, participant à leurs misères, se régénérant lui-même par les prières et les mortifications des saints personnages, par le retour successif de toutes choses dans le sein de l'infini. Dieu naît, souffre et ressuscite dans les êtres qu'il a tirés de sa substance. Où est, dans tout cela, le dogme chrétien de l'Incarnation?

V

Entre la philosophie grecque et les théories d'origine orientale il existe de nombreux points de contact et des oppositions bien tranchées. Les analogies portent sur le fond des doctrines. Comme les orientaux, les Grecs ont voulu résoudre le problème des rapports du monde avec Dieu, et ils n'ont trouvé d'autre réponse que les trois systèmes déjà connus : l'éléatisme, qui nie la réalité du multiple et du contingent ; le panthéisme, qui fait sortir le fini du sein de l'être infini par l'évolution de sa substance; le dualisme, qui pose en face de Dieu la matière éternelle et nécessaire. Presque toujours le panthéisme et le dualisme se mélangent dans des proportions diverses : tout ce qui, dans le monde, porte l'empreinte de l'ordre, de la justice et de la beauté, vient de Dieu ; l'imperfection, le désordre, le mal, vient de la matière. Ces principes devaient conduire les Grecs à des conclusions analogues à celles de la philosophie orientale touchant les destinées de l'homme, ses espérances et ses devoirs. Aussi ne s'élèvent-ils point jusqu'à l'idée d'un affranchissement complet de l'âme; ils la regardent comme fatalement engagée dans les liens de la matière, et destinée, après avoir monté tous les degrés supérieurs de la vie, à redescendre les degrés inférieurs, tournant ainsi dans un cercle éternel, sans arriver jamais à la vie bienheureuse. La matière, principe nécessaire de désordre et de perturbation, ne se laisse qu'imparfaitement pénétrer par l'action de l'intelligence infinie; elle offre, selon le dualisme, une invincible résistance à la parfaite réalisation du bien.

Mais, tandis que les orientaux, désespérant de la victoire, renon-

cent à d'inutiles efforts, et cherchent dans une contemplation stérile, ou, plus exactement, dans le sommeil de l'âme, un refuge contre les imperfections de la contingence, les Grecs aspirent à la perfection relative par la lutte, par l'activité de la vie et le travail de la pensée, en un mot, par le libre développement de nos facultés. Aux ravissements de l'extase, ils préfèrent les procédés plus humbles mais plus sûrs, plus laborieux mais plus féconds, de l'expérimentation et du raisonnement. C'est par la considération des choses sensibles qu'ils prétendent conduire l'esprit à la connaissance des réalités intelligibles. Ils sont fermement persuadés que la vie présente, en dépit de ses imperfections inévitables, renferme les principes d'une vie supérieure, principes dont le développement est le but assigné par la Providence à l'activité humaine. Mais quel sera le terme de ce développement? Il ne faut pas leur demander une réponse nette et précise à cette question. La vie heureuse leur apparaît sous des formes, moins imparfaites il est vrai, que les conditions actuelles de l'existence, mais non comme un état de perfection, où l'âme, entièrement délivrée de ses entraves, goûte le bonheur pur et sans mélange dans la possession du souverain bien.

La philosophie païenne ne pouvait élever plus haut son regard ni ses espérances. Nous en avons déjà signalé la cause dans l'influence des théories panthéistes et dualistes, mais il en est une autre plus générale et plus profonde. Plongé dans l'esclavage des sens et de la matière, l'homme déchu n'avait pas et ne pouvait pas sentir en lui la force d'en triompher. Il ne connaissait pas le remède efficace au désordre introduit dans sa nature. Comment aurait-il conçu l'espoir d'un affranchissement dont sa raison livrée à elle-même n'entrevoyait pas la possibilité. De là ce morne et sombre découragement qui se fait plus ou moins sentir au fond de tous les systèmes de la philosophie antique. L'espérance de la rédemption ne pouvait venir que du ciel, parce que de là seul pouvait venir le salut. Il faudrait encore moins faire un crime à la philosophie païenne de n'avoir pas compris, ni même soupçonné, les hautes destinées faites à l'homme par son élévation à l'ordre surnaturel. La vision béatifique, qui est le couronnement de la vie chrétienne, dépasse les forces et les exigences de toute créature; nulle intelligence finie ne peut, à l'aide de la seule lumière naturelle, en démontrer l'existence ni même la possibilité.

L'ABBÉ THOMAS,
Professeur de théologie au grand séminaire de Verdun.

(*Sera continué.*)

ROSALINDE

Vous êtes, Rosalinde, fort bien prise dans votre petite taille; votre teint est blanc; vos cheveux, abondants, gonflés et relevés avec art sur le front, réunis par derrière en grosses coques, retombent avec grâce sur votre cou et vous donnent tout à fait droit de prétendre en belle tête. Vos robes sont de la bonne faiseuse; vous êtes chaussée par les fées : la pantoufle de Cendrillon serait tout justement votre fait. Vous avez en tout, au degré suprême, cette fine élégance du jour, de l'heure, de la minute, qui est la gloire de la Parisienne. Car vous êtes Parisienne, et si l'on pouvait se méprendre en vous regardant, votre langage vous décelerait. Vous avez un léger grasseyement qui donne de la grâce au mouvement de vos lèvres et qui ajoute au charme du timbre de votre voix. Vos yeux, des yeux bleus qui ne lançent pas l'éclair, ont des regards d'une douceur indéfinissable. Vous êtes charmante, et vous savez en tout rester dans une juste limite : ni trop, ni trop peu : vous faites de toilette ce qu'il en faut pour l'agrément de votre mari et les convenances du monde où vous vivez. Vous vous parez pour aller en compagnie, mais à toute heure du jour on vous trouve propre et nette comme on disait autrefois. Si vous excédez en quelque chose, ce n'est donc pas en dépense ni en superflu, ce serait, tout au plus, en cette recherche exquise qui sied aux femmes sans contribuer toujours à les sanctifier.

Ce sont là d'ailleurs, Rosalinde, les moindres de vos mérites. Vous savez tenir votre maison, grand art de plus en plus difficile et presque perdu de notre temps. Votre économie et vos soins conservent l'aisance dans votre intérieur; c'est grâce à votre sage gouvernement que votre mari mène une vie large et abondante. Aussi vos amies ne vous admirent qu'avec dépit, et elles assurent que vous avez le secret de certaines lésineries qui n'appartiennent qu'à vous et qui contribuent à faire valoir vos dépenses et à vous donner, sans trop de frais, grand air en toutes choses. Si vous avez, en effet, de ces secrets, comment les connaissent-elles? Pour moi, je vous tiens pour une personne ac-

complie. Vos perfections me sembleraient même si longues à décrire, que je n'en prétends pas faire ici un tableau, ni même une esquisse. Je ne vous trouve qu'un défaut, un seul, mais il est considérable ; et vous empêche d'être femme et d'être mère. Vous n'êtes pas chrétienne.

Vous ne vous récriez pas, vous êtes trop bien apprise ; vous êtes assez maîtresse de vous pour ne pas même rougir, mais vous êtes scandalisée, et vous vous étonnez. Voilà votre fille et voilà votre mari ! vous êtes donc mère et vous êtes femme. Vous avez dans votre cassette votre acte de baptême et même vos cachets de première communion et de confirmation, comment douter que vous ne soyez chrétienne ? Aussi bien je n'en doute pas, et je vous connais trop pour me tromper en quelque chose. Pour être chrétienne, suffit-il d'être baptisée ? Vous souvenez-vous de votre catéchisme, du catéchisme de Paris ? « Le chré-« tien est celui qui, ayant été baptisé, croit et professe la doctrine de « l'Église. » Croyez-vous, Rosalinde ? professez-vous ? Hélas !...

On pourrait, je ne le nie pas, invoquer pour vous les circonstances atténuantes. Vous appartenez à cette bourgeoisie de Paris, amoureuse de ses aises et d'elle-même qui, depuis soixante ans, fatigue de son opposition les gouvernements les plus appliqués à la caresser et à la satisfaire. Votre père était un des députés de la capitale, au temps de la monarchie de Juillet. Il était de ce groupe où Nazillon était réputé un homme d'état et Abeilard un philosophe. Il tenait parmi leurs amis un rang considérable qu'il ne devait ni à son éloquence, ni à son initiative. Ses titres étaient plus sérieux. Il avait hôtel à Paris, et, en temps de crise ses amis se réunissaient dans ses salons. Or, la crise était à peu près l'état normal de la monarchie de juillet. Votre père, Rosalinde, prenait alors un lustre incomparable. Son nom brillait dans ce qu'on appelait les combinaisons ministérielles, dont les listes défrayaient chaque jour les journaux ; l'opinion publique lui tendit ainsi bien souvent un des portefeuilles de l'agriculture, du commerce ou des travaux publics : je crois même qu'elle l'éleva parfois jusqu'aux finances. Vous vous souvenez de cette gloire, et vous la savourez encore ; mais vous ne pensez jamais à la boutique où ce glorieux père, dans les dernières années de la Restauration, débitait des marchandises et encaissait des écus. Ce n'est pas qu'un tel souvenir puisse vous peser. Dans le monde où vous vivez, la chose est sans conséquence et tout à fait habituelle. On n'a besoin ni d'en parler ni de s'en préoccuper. Les plus illustres personnages des diverses

nances politiques honorés par votre père, avaient fait comme lui. L'un avait vendu de la chandelle dans le centre de Paris; un autre avait débité des drogues dans le faubourg Saint-Marceau; un troisième, et des plus fameux, qui fut quatre ou cinq fois ministre, escomptait de l'argent dans une ville de province. Si la chandelle était bonne, l'escompte modéré, les drogues de salutaire usage, la richesse a été bien acquise et personne n'y trouve à redire. Peut-être tout au plus, pour les convenances de la morale générale et le sage gouvernement des choses politiques, pourrait-on désirer que les fortunes eussent été moins rapides. Mais je comprends, Rosalinde, que votre petite tête n'aille pas se fatiguer aux préoccupations de la sagesse politique. Je le comprends et je vous en loue. Vous n'avez pas connu, d'ailleurs, les dernières années de la Restauration; vos souvenirs personnels les plus lointains ne peuvent vous retracer que l'élégant hôtel de la Nouvelle-Athènes où, sous le gouvernement de Juillet, votre père, devenu législateur, distribuait du punch et des gâteaux à ses amis, l'ex-banquier, l'ex-droguiste et l'ex-chandelier, chargés comme lui, avec le concours de plusieurs avocats et de quelques journalistes, de faire le bonheur de la France.

C'était là une tâche sérieuse, vous en tombez d'accord et même vous vous en vantez, mais après tout assez facile; on s'y appliquait sans succomber sous le poids: on le portait, au contraire, assez allègrement et avec une certaine aisance. On avait l'aplomb du parvenu qui connaît sa force et que les obstacles n'ont pas arrêté. Y a-t-il des obstacles dans la vie, Rosalinde? Y a-t-il chez autrui quelques dons à envier ou à désirer? Tout en la couronnant chez les autres et en se rendant à ses charmes, on dédaignait même l'éloquence. On laissait les avocats ou les gens de lettres, *ignobile vulgus*, s'évertuer et y viser; toutefois on n'hésitait pas, de loin en loin, à aborder la tribune. Un aspirant ministre avait bien à faire quelque prouesse de langage. Mais dans ces cas extrêmes et solennels, il n'était pas nécessaire de se plier à un rude labeur? C'était la raison qui devait parler: la raison n'a qu'à s'épancher pour se faire connaître. Comment douter qu'un homme qui avait su gagner tant d'argent ne fût un familier de la raison?

Au milieu de la fumée de cette gloire que vous respirez encore, Rosalinde, que devenait votre âme? Quelqu'un s'en préoccupait-il? Votre mère, nourrie dans les préjugés de la Révolution, vous menait à peine exactement à la messe le dimanche. Cependant, une fois que vous avez été en âge, vous avez suivi les catéchismes de votre paroisse.

Selon l'affreux langage admis dans plusieurs familles de cette bourgeoisie imbécile, à laquelle vous appartenez : *Il fallait se débarrasser de la première communion.* C'est ainsi que vous avez entendu parler de ce grand et sublime acte de religion, où vous conviait votre Sauveur amoureux de votre âme ignorante. On a été bien coupable autour de vous, Rosalinde, et c'est aujourd'hui la seule excuse que vous puissiez invoquer ; avouez qu'elle est horrible, et elle dresse autour de votre tête charmante et fière une sorte de couronne d'infamie. Si vous lisiez les Livres saints, vous sauriez que les crimes des pères retombent quelquefois sur leurs enfants, et vous trembleriez; mais je ne vous crois pas capable de craindre. La crainte est le commencement de la sagesse. Vous êtes dans une sérénité et une contemplation de vous-même, dans une joie et une assurance qui épouvantent. Vous n'avez pas, d'ailleurs, à répondre uniquement du crime de vos parents. Si vous avez entendu de tristes discours, vous avez aussi, pendant deux ans environ, suivi avec exactitude les exercices du catéchisme. Vous y avez même brillé et, grâce à quelques réponses judicieuses, vous avez été remarquée du prêtre chargé de l'instruction des enfants de la paroisse. En vous donnant un peu d'instruction, combien il eût désiré vous donner un peu de piété, Rosalinde, et enflammer un peu votre âme froide et indifférente !

Seule vous pourriez dire quel fut l'état de votre cœur dans ces instants admirables de miséricorde et de bonté où l'ineffable Jésus vous invitait à vous nourrir de sa chair mystérieuse. Enveloppée dans vos voiles blancs, quand la longue file de vos compagnes s'allongeait dans la nef et se dirigeait vers la table sainte, à quoi pensiez-vous ? A quels sentiments d'espérance et de désir étiez-vous livrée ? Quand l'hostie vous fut présentée par le prêtre, quand elle se détacha de ses doigts pour se reposer sur vos lèvres, vos lèvres étaient-elles émues et votre âme s'entrouvrit-elle à cette immensité d'amour, de tendresse et de puissance qui vous enveloppait tout entière et voulait vous pénétrer ? Si peu que vous ayez mis de docilité à correspondre aux miséricordes divines, si peu que votre cœur ait éprouvé de tendresse, de joie ou de reconnaissance, il faudrait espérer et se réjouir, car il y aurait là pour vous comme une réserve de bénédictions !

Néanmoins ce jour si beau pour la plupart des enfants avait pour votre ange gardien de bien cruelles tristesses. Aucun des anges de votre famille n'avait été convié à vous faire cortége : au milieu de vos compagnes plus pauvres et moins douées selon le monde, vous vous

avanciez vers votre Sauveur, seule, dénuée de soutiens et de prières, dans une pauvreté, un abandon et une misère capables de faire pleurer les bienheureux. Votre père pouvait bien se mêler à vos jeux, mais comment aurait-il songé à s'inquiéter de votre première communion ? votre mère, il est vrai, vous avait conduite à l'église : elle y était en grande parure et tenait à la main un fort beau livre qu'elle n'ouvrit guère ; elle bâilla beaucoup, trouva la cérémonie bien longue, vous plaignit un peu et s'inquiétât de votre santé.

Pour vous, après ce jour, plus rien jamais ne vous rappela que vous eussiez un Dieu à servir et à aimer. Vous aviez quelques pratiques de religion ; ce que le décorum exige d'une personne honnête. Vous alliez à la messe, à une messe basse, le dimanche : combien d'années avez-vous conservé l'usage du devoir pascal ? Quelquefois, de loin en loin, le curé de votre paroisse se présentait chez votre père afin d'implorer des aumônes pour les pauvres. Votre père ne refusait pas ; dans son honnêteté naïve, il ne pouvait même s'empêcher de déclarer que ce curé-là était un brave homme, pas trop fanatique, assez éclairé et qui paraissait convaincu. Ce fut là à peu près tout le témoignage que votre adolescence entendit rendre à la sainte Église. Le monde faisait d'autres bruits à vos oreilles. Heureusement l'ancienne simplicité des allures paternelles vous préserva des pires dangers. Le luxe, d'ailleurs, les plaisirs, les hontes des mœurs, n'avaient pas, il y a douze ou treize ans, l'entrain qu'ils ont aujourd'hui. Vous n'avez pu voir, avant votre mariage, que l'aurore des scandales et des désordres qui agitent votre monde parisien d'aujourd'hui, et qu'il expose avec orgueil, par l'organe des chroniqueurs, aux convoitises et à l'admiration de l'Europe entière. Vous en connaissiez néanmoins assez déjà pour avoir oublié tout à fait la notion chrétienne du mariage et y être devenue étrangère. Votre esprit sérieux et votre jugement droit vous ont, il est vrai, préservée de la dernière faiblesse de ces folles qui ne voient rien au delà des diamants et des parures qu'un futur apporte. Vous avez, dans le prétendu qu'on vous offrait, considéré surtout le mari, et votre regard sévère et perspicace a cherché à deviner si vous pourriez vivre avec lui selon vos goûts et honorablement. Vous n'avez pas été trompée : dans la limite des devoirs et des obligations du monde, vous avez bien rencontré. Mais, Rosalinde, le mariage n'est pas seulement l'union de deux êtres qui se conviennent et qui s'accommodent pour vivre ici-bas le plus heureusement possible dans une douce conformité de goûts et d'égards.

C'est une union formée par l'Église qui impose des devoirs et qui a un but. La fin ici-bas du sacrement de mariage, outre la sanctification des époux, est de multiplier les chrétiens et de donner sur la terre des fils à la véritable Église. Vous l'ignorez, Rosalinde, et votre mari l'ignore encore plus que vous. Il a sur ce point un cynisme qui ne vous scandalise, ni ne vous révolte : vous approuvez, sans rougir, les thèses qu'il soutient à haute voix devant tous, sur l'obligation que les mœurs modernes imposent aux époux de limiter à tout prix le nombre de leurs enfants. Ce que les Livres saints nous présentent à ce sujet comme une gloire et une bénédiction est repoussé par la sagesse moderne. Le luxe est si grand, la vie est si chère, les appartements sont si petits, les entraînements des plaisirs si violents et les labeurs de l'éducation si pénibles, que la parole de Dieu est une dérision manifeste, à laquelle répugnent à la fois votre cœur et votre bon sens. Votre parti a donc été pris, Rosalinde, sans trouble, sans hésitation, sans scrupule. Vous ne voulez être mère qu'une fois. La Providence, que vous ne connaissez pas, vous a favorisée et vous a donné une fille.

Votre réserve à l'égard des grandes et terribles fonctions de la maternité, ne vous empêche pas d'en embrasser les devoirs. Mais vous les embrassez selon votre sagesse bourgeoise et vilaine. Vous aimez votre fille comme vous pouvez, avec les émotions des entrailles et du sang, et selon les procédés de votre intelligence. Un historien du dix-huitième siècle dit du roi Louis XV qu'il aimait ses enfants comme un bourgeois. Les affections chez les gentilshommes avaient en effet, autrefois, des expressions différentes de celles de la bourgeoisie. Un gentilhomme conservait partout sa dignité et gardait toujours de la réserve. Il ne se livrait pas tout entier aux expansions attendries de la nature. Il était en garde contre la faiblesse et les penchants de son cœur : surtout il laissait ses enfants dans l'ombre la plus profonde de sa maison, se gardant de leur persuader qu'ils étaient l'un des principaux mobiles de toute sa conduite. Jean Racine, le grand poëte, qui, pour refuser l'invitation du prince de Condé, faisait comparaître la carpe et alléguait la promesse de la manger en famille, était un bourgeois. Je ne le blâme pas d'avoir voulu tenir sa parole : un gentilhomme en eût fait autant; mais peut-être n'eût-il pas appelé la carpe en témoignage, et, assurément, il se fût dispensé de celui de ses enfants. Il n'y a que les bourgeois pour admirer le roi Henri IV servant de *dada* à son fils et priant l'ambassadeur d'Espagne de laisser achever le tour de la chambre. Ce roi, accroupi sur son tapis, devait pa-

raître au moins disgracieux à sa noblesse : mais, si l'on vient à songer que l'enfant, objet de cette faiblesse royale et bourgeoise, était un bâtard, malgré les charmes de la belle Gabrielle, le tableau devient répugnant. Pour les témoignages de tendresse à donner aux enfants, comme pour bien d'autres points autrement importants, la royauté bourbonnienne était donc en conformité de sentiments avec la bourgeoisie plutôt qu'avec la noblesse de France. Or vous savez très-bien, Rosalinde, que le Tiers État qui, auparavant était bien quelque chose en France, y est devenu tout depuis 1789. Un des progrès, une des conquêtes de cette année fatidique concerne les enfants qui tous sont aujourd'hui aimés et choyés à la bourgeoise. Néanmoins, les graves bourgeois du dix-septième et même du dix-huitième siècle qui, enfants, avaient trouvé leurs plus beaux vêtements dans les vieilles culottes de leurs pères, reconnaîtraient difficilement leurs héritiers dans ces petites poupées revêtues de velours et de soie, attifées de couleurs éclatantes, couvertes de plumes fines et de fourrures rares qui, sans abandon et sans naïveté, s'agitent dans les jardins publics et sur les promenades de Paris. Le mot de la mère des Gracques est devenu vrai dans un sens matériel dont la païenne aurait eu honte. Les enfants sont des bijoux coûteux, fastueux et très lourds à porter. Ces petites merveilles qu'on admire à quelques mois, qu'on enrubanne de toutes manières, ne tardent pas à devenir insupportables. Après s'en être paré quelque temps, on a hâte de s'en séparer. Aussi l'Université, toujours intelligente, a-t-elle créé auprès de Paris et des autres grandes villes certains établissements d'éducation qui sont de vraies salles d'asile ou même de pures maisons de sevrage à l'usage des familles aisées. Là on se charge de réformer les vices de la première éducation, et, moyennant une somme d'argent, on débarrasse les parents de tous les soins que réclament les enfants de six, de cinq ou même de quatre ans.

Il n'est pas rare de trouver dans un seul individu des défauts tout opposés : la faiblesse et l'entêtement, par exemple, l'orgueil et la bassesse vont de pair ; ce sont des couples dont un des membres appelle l'autre presque nécessairement. Les sociétés ressemblent aux individus et unissent aussi les contraires. En même temps qu'on se débarrasse des enfants avec tant d'entrain et que les maisons d'éducation nouvellement imaginées de nos jours regorgent et ne peuvent suffire à l'empressement de parents heureux de s'alléger des devoirs de la paternité, on a créé des appareils d'instruction destinés aux en-

fants élevés dans leurs familles : et ces appareils ne chôment point. C'est aux filles surtout qu'est dévolu le privilége de les alimenter. Je ne blâme pas l'invention en elle-même. Elle est sensée ; appliquée à nos fils, elle paraîtrait bien proche de la perfection. Malgré les progrès de notre siècle, toutes les améliorations, dont sont susceptibles les institutions humaines, ne peuvent leur venir que des inspirations de l'Église ; aussi ces appareils nouveaux ne sont rien que la pratique des anciennes universités catholiques du moyen âge, et le régime même que saint Ignace avait proposé à sa compagnie pour l'enseignement de la jeunesse. Rien de meilleur ne saurait être imaginé. La combinaison de la vie de famille, quand la famille est chrétienne, avec un enseignement public réunit tous les éléments d'une éducation saine et forte. J'aurais cependant quelques scrupules à l'endroit des filles. Je ne sais si un enseignement public, le mélange qu'il entraîne, la solennité qu'il revêt, sont bien conformes à la modestie de ce sexe. La modestie, il est vrai, est aujourd'hui une vieillerie dont on ne parle guère. Mais, au temps où la société était chrétienne et civilisée, au temps de la vraie lumière, de la saine liberté, du progrès véritable et de la légitime prospérité matérielle, au moyen âge enfin, quand les lois divines et les préceptes de l'Église étaient l'unique base de la société et la source abondante de ses grandeurs, je doute que les filles aient jamais été soumises à ce régime public d'enseignement. Aussi quelque défiance me paraîtrait légitime. Mais notre temps ne veut pas de modèle : c'est en quoi consiste son indépendance. Il dédaigne les exemples passés et se propose, sans doute, d'en donner aux âges futurs, de sorte que l'indépendance sera née et périra avec lui. Heureux siècle !

Vous marchez dans ses lumières, Rosalinde, et vous pratiquez ses libertés ; comme vous ne vous êtes pas lassée du bijou que la Providence vous a donné, vous conduisez votre enfant à ces assemblées singulières où l'on exhibe de fraîches toilettes et où l'on recueille, le plus souvent, de méchants brins de fausse science. Les cours pour l'instruction des filles suivent en effet, pour la plupart, le courant des idées modernes. Un Israélite en a été quelque temps le coryphée à Paris. Ses élèves se sont répandus de toutes parts. Les livres de littérature et d'histoire de ses pairs ont en vain été mis à l'*index ;* on les rencontre entre les mains des enfants appartenant à des familles qui se font gloire d'être catholiques. Pourquoi en auriez-vous sevré votre fille, Rosalinde ? et quel scrupule pourriez-vous avoir à la laisser nourrir

son esprit des imaginations de nos historiens modernes sur les empiétements de la papauté, sur le progrès et les développements de cette grande institution politique? Car il est avéré aujourd'hui que la papauté est une institution politique, et on lui rend justice. On reconnaît sa grandeur et ses bienfaits. On sourit des vieilles rancunes qui se prennent encore parfois à ronger l'os vide des crimes des papes ou de leur usurpation. La papauté est un pouvoir légitime. On en note les imperfections et les faiblesses. C'est le droit de l'esprit humain. On explique comment cette puissance a été utile, féconde et nécessaire; et comment elle est devenue stérile et vaine; combien elle offre d'abus et de quelles énormités elle s'est rendue coupable... N'est-ce pas là le pain quotidien de l'histoire, un pain qui ne répugne ni à votre intelligence ni à votre cœur, et que votre fille pourrait ramasser partout?

Mais je veux que le cours où vous la conduisez soit irréprochable, on assure qu'il y en a, et qu'elle y puise un enseignement plus exact et plus sûr que vous ne le recherchez. L'enseignement n'est pas l'éducation : votre fille reçoit ou plutôt prend la sienne dans votre maison. Or votre maison, fort honorable aux yeux du monde, fort bien tenue au point de vue économique, laisse quelque chose à désirer au point de vue moral. Je veux qu'il n'y ait aucun scandale : vos mœurs sont excellentes, sévères même, et votre mari a toute la dignité d'un honnête homme. Mais ce n'est déjà plus la dignité de votre père, et votre sévérité est loin de la simplicité maternelle. Le monde s'éloigne de la connaissance de Dieu, et l'abaissement des générations est rapide. Vos parents avaient encore certains principes qui leur venaient de l'Église, dont ils ne connaissaient pas l'origine, mais qui les garantissaient des dernières erreurs. Votre père, si naïf et si facile à tromper, se serait-il jamais laissé surprendre aux théories économiques et athéistes de la démocratie césarienne du jour? Votre mari, Rosalinde, entre à pleines voiles dans ces eaux fétides et stagnantes. Il ne comprend d'autre liberté que l'oppression de l'Église. Il accepte tout à ce prix. Les mirages ignobles du socialisme ne lui répugnent pas. Il n'en a pas la main plus généreuse, ni les aumônes plus abondantes. Les déifications furieuses de l'humanité, les dénégations mystiques de Dieu, sont précisément son affaire. Je ne vous dis pas qu'il y creuse quelque chose, ni qu'il en étaye le moindre raisonnement : n'ayant pas de foi, comment aurait-il de la raison? comment aurait-il même du raisonnement? Votre père, Rosalinde, dans toute sa vulgarité, n'en

était pas à cet abaissement intellectuel. Mais l'aristocratie du régime parlementaire a fait maigre souche, et les rejetons en sont chétifs. Tous leurs mérites sont bornés au seul art de mettre la cravate, et surtout à celui de partager les cheveux jusqu'au bas de la nuque. L'éducation et le commerce du monde n'ont pu mêler un peu de politesse ou de déférence à ces bonnes grâces ; et le succès seul en impose à ces beaux fils déjà sur le retour : ils font cortége à tous les renoms, et leurs intérêts même ne les éclairent pas. Ils sont financiers et ils applaudissent aux doctrines de M. Proudhon : *l'Opinion nationale* est l'organe de leur aristocratie intellectuelle ; *le Siècle* s'adresse à la bourgeoisie de leurs esprits ; les drôles de la petite littérature sont l'objet de leur enthousiasme à tous. Il n'y a pire scandale qui puisse faire baisser leur admiration. Aussi votre salon est ouvert à tous ceux de cette espèce qu'on voudra y présenter ; et votre pruderie, Rosalinde, n'ira jamais à exclure de votre société un de ceux qui trempent leurs doigts dans une encre joviale. Votre mari vous entretient sans cesse de leurs mérites ; c'est une joie pour lui de vous exposer à leurs insolences ; vous y êtes accoutumée. Vous accueillez des discours que votre mère n'eût pas permis auprès de ses femmes de chambre. Vous rappelez-vous comme elle était fière de son honneur de maîtresse de maison ? comme elle s'enorgueillissait de ses titres d'épouse et de mère? assurément vous n'avez pas d'autres aspirations, cependant vous concevez une autre gloire.

Ce n'est pas un malaise intérieur qui vous pousse, ce ne sont pas de vagues désirs qui vous sollicitent et vous attirent vers un monde différent de celui où vous vivez. Vous y êtes radieuse, vous vous y complaisez. Vous êtes positive d'ailleurs : vous prenez hardiment des plaisirs et des joies que vous pouvez atteindre, une part large et sans mélange ; vous envisagez même les peines de ce monde avec un certain égoïsme qui peut passer pour de la fermeté ; mais vous répétez ce que vous entendez dire ; et sans enthousiasme comme sans imagination, vous faites cortége aux succès que célèbrent vos amis, et vous vous inclinez devant les triomphes des femmes de théâtre.

Vous n'êtes pas seulement curieuse, au sujet de ces déclassées, de connaître les vilenies dont votre mari s'amuse. Vous vous élevez aux grandes considérations. Vous savez qu'on doit respecter les beaux-arts ; vous ne doutez pas que le théâtre ne soit un des plus grands et surtout un des plus nécessaires à la civilisation du dix-neuvième

siècle, aussi les Phrynés qui montent sur les tréteaux gardent du prestige à vos yeux. Les applaudissements, les couronnes, les richesses qu'on leur prodigue, vous empêchent de trouver rien de scandaleux au langage des plus ardentes et des moins sages de vos amies qui estiment toute femme en ce monde vouée à une vie misérable si, à défaut d'être reine, elle n'est appelée à chanter l'opéra ou à jouer la tragédie. Pour peu que vous ayez de migraine ou de mélancolie, vous soutiendriez vous-même cette folie. Heureusement vous n'êtes pas sujette aux vapeurs.

Mais le fonds solide de votre reconnaissance pour les comédiennes ne dépend pas de votre état de santé, et votre fille connaît vos admirations et peut en juger. Elle prend en effet sa part de vos plaisirs. Vous n'avez pas la cruauté de la sevrer des meilleurs, et c'est votre rôle de la montrer partout à vos côtés. Sa présence vous oblige néanmoins à quelques réserves, et vous en mettez à l'endroit du théâtre. La maxime antique a beau dire en effet qu'il est une école de mœurs, votre instinct maternel vous empêche de vous y fier absolument. Sans rien contester et sans vous avouer votre scrupule, vous sentez que cette école est insuffisante. La lecture même, qui assurément instruit, éclaire et corrige, ne laisse pas de vous donner quelques inquiétudes. Sans doute vous n'êtes pas de l'avis de Mme de Maintenon, qui trouvait qu'avec ses *Heures* et l'*Imitation de Jésus-Christ* une demoiselle avait bien assez de livres. Je ne dis pas que quelques volumes de plus compromettraient nécessairement toute éducation, mais vous ne seriez pas trop fâchée si les choses pouvaient se passer au gré de la fondatrice de Saint-Cyr. Car si vous êtes plus large qu'elle, vous n'en êtes que plus empêchée. Vous êtes tout à la fois dédaigneuse et craintive, et vous voulez vous accommoder à l'esprit du siècle. Les récits de l'Ancien et du Nouveau-Testament, qui ont charmé et nourri les enfances de nos pères, sont à vos yeux assez frivoles. Vous évitez de vous prononcer à ce sujet et vous n'y pensez même pas; mais dans le fond l'antique et redoutable serpent, les merveilleuses et touchantes histoires des patriarches vous semblent des enfantillage du même intérêt, à peu près, que les contes de nourrices; et vous auriez conscience d'en occuper un esprit qui ne s'amuse plus de Barbe-Bleue ni de Peau-d'Ane. Vous ignorez les luttes premières de l'Église et les sublimes combats des martyrs; vous ne pouvez comprendre le trésor de lumières et de forces que, par la vertu du baptême, votre fille trouverait dans ces récits. Vous redouteriez les larmes qu'ils arrachent à un

enfant chrétien, et vous seriez troublée des résolutions énergiques que parfois ils lui suggèrent. L'âge a beau ne pas les tenir toutes, elles sont des gages et comme des prémices de bénédictions singulières capables de vous effrayer. Car si votre instinct maternel peut pressentir et prévoir quelques-unes des pires atteintes du mal, il redoute tout autant les entraînements du bien. Vous avez peur de l'exaltation religieuse et vous savez, sans en avoir fait l'expérience, que les âmes en sont susceptibles.

Cependant vous êtes embarrassée. Vous avez épuisé depuis longtemps toutes les sentimentalités prétendues morales et assez venimeuses de Berquin, de Mme de Genlis et de Marmontel; votre fille déjà un peu blasée est exigeante : il lui faut des livres attrayants; vous admettez cette nécessité et vous avez recours aux romans anglais. Leur honnêteté protestante vous charme et vous paraît judicieuse; vous espérez qu'elle sera assez efficace pour suppléer à toutes les réprimandes que vous ne savez ou que vous n'osez plus faire. Car, Rosalinde, votre fille a beau avoir un naturel charmant, et vous avez beau multiplier vos industries pour lui épargner toute fatigue et varier ses plaisirs, vous ne pouvez la maintenir toujours en belle humeur. Vous la trouvez souvent capricieuse, vous n'osez vous avouer qu'elle est fatigante; vous cherchez cependant à borner vos efforts : vous ne voulez pas même réprimer, vous vous contenteriez de sauver, aux yeux du monde, les plus apparents de ses défauts. Pour les autres, vous vous abandonnez à la Providence que vous ne connaissez pas; et vous confiez aux étoiles. Vous espérez que leurs harmonies dirigeront toujours les pas de votre fille dans une voie douce et heureuse. Si la nécessité, une dure nécessité, se fait sentir quelque jour, peut-être ne ravira-t-elle pas toute joie? En tout cas, si elle doit plier cette enfant comme tant d'autres, au moins elle ne pourra lui enlever la mémoire des jouissances que durant sa jeunesse sa mère a multipliées sous chacun de ses pas. Rosalinde n'est-ce pas ainsi que vous raisonnez, et ne vaut-il mieux avouer que vous n'osez penser à l'avenir et que vous ne pouvez pas envisager les peines, les contradictions, les devoirs qu'il réserve à toute créature? Si heureuse et si rayonnante que vous soyez, vous avez cependant l'expérience et vous n'ignorez pas les conditions de la vie. Pour conjurer une petite peine ou soigner le moindre *bobo* de votre enfant, vous auriez recours à toutes les lumières de la médecine, vous passeriez des nuits, et vous ne ménageriez aucune fatigue. Vous croyez que c'est là de l'amour maternel : ce n'en est que l'instinct.

L'amour maternel aime ses enfants dans l'avenir autant que dans le présent, et il ne les envoie pas sans armure au milieu des combats de la vie; il se garde de leur remettre aux mains des armes émoussées et inutiles. Il les éprouve dans leur jeunesse et les dresse à l'avance à l'intelligence et au goût de leurs devoirs. Surtout, Rosalinde, le véritable amour maternel prolonge ses racines jusque dans l'éternité. Il aime ses enfants pour Dieu. Il ne se contente pas de jouir de leurs gentillesses et de leurs grâces sur la terre; il aspire à les embrasser d'une affection immuable et infinie qui se confonde et se perpétue au milieu des délices célestes. Non, vous n'êtes pas une mère! et vous n'êtes pas une épouse non plus, car vous savez que votre lien est fragile et que la mort peut le rompre.

Les chrétiens, qui font tout en vue de cette éternité qui vous effraye et que vous n'osez envisager, sont les seuls qui aient la science de la vie, les *seuls qui* sachent aimer ici-bas, les seuls qui sachent former des créatures fortes et aimables.

Vous ne valez pas votre mère; c'est à elle que vous devez ce qu'il y a de meilleur en vous, la solidité de votre raison, la fermeté de votre jugement, votre caractère égal et énergique; malgré les dons naturels de votre fille que je ne nie pas, et toute la culture que vous lui donnez; en dépit de vos sollicitudes qui sont peut-être plus grandes, plus émues et plus actives que celles dont votre jeunesse a été entourée; malgré enfin les secours de la première communion que vous ne lui refuserez pas, cette enfant vaudra moins que vous; et à moins d'une grâce toute spéciale et privilégiée du bon Dieu, son intelligence et ses pensées seront encore plus rabaissées que les vôtres. Pourquoi? Je vous l'ai dit, Rosalinde, le monde s'éloigne de Dieu : à mesure qu'il s'avance dans sa voie de ténèbres, ses scandales et son orgueil mettent de terribles contre-poids aux prières et aux mérites de nos ancêtres. La miséricorde divine nous prenne en pitié!

LÉON AUBINEAU.

LES MARTYRS DE GORCUM

En l'an de Jésus-Christ 1572, Philippe II, roi d'Espagne, des Indes et des Deux-Siciles, régnait aussi sur les Pays-Bas, qu'il tenait, par droit d'héritage, de son aïeul Charles le Téméraire, le dernier duc de Bourgogne; et son lieutenant Ferdinand Alvarès, duc d'Albe, un des plus célèbres capitaines du temps, les gouvernait en son nom.

La grandeur de l'empire castillan était alors à son apogée, comme le soleil qui commence à décliner au moment où il embrase le monde de ses feux les plus ardents. Si la péninsule espagnole avait échappé, seule en Europe, aux révolutions et aux guerres civiles que la prétendue réforme avait déchaînées sur la chrétienté, il n'en était pas de même dans certaines parties éloignées, et la Hollande, entre autres, faisait de gigantesques efforts pour lui échapper. L'inflexible politique de Philippe II était, disait-on, antipathique au caractère national; le chef du mouvement révolutionnaire, Guillaume de Nassau, le Taciturne, prince d'Orange, n'était pas moins sombre que Philippe; au fond, la question de personnes était peu de chose dans le conflit : celle de religion dominait tout. Philippe était le champion avoué de l'Église romaine, et les Hollandais, du moins en majorité, avaient embrassé avec emportement les nouveautés de Calvin. De là ces haines incurables qui devaient finir par démembrer et l'empire castillan et les Pays-Bas eux-mêmes, en laissant d'un côté les provinces belges rattachées à la grande monarchie, de l'autre la Hollande, la Frise et la Zélande constituées en une république distincte et indépendante.

De pareils déchirements ne se consomment point sans de terribles effusions de sang. Mais ce n'est point sur les champs de bataille, ni sur ces siéges fameux auxquels les maîtres de l'art de la guerre venaient assister comme à une école; c'est sur le théâtre plus humble d'une lutte moins illustre alors parmi les hommes, mais plus glorieuse et plus héroïque aux yeux de Dieu, que nous voulons arrêter nos regards. Nous voulons raconter les combats des dix-neuf athlètes auxquels l'Église prépare en ce moment les suprêmes honneurs qu'elle décerne à ses saints.

Gorcum (originairement Gorinchein) est une petite ville de six à sept mille âmes, chef-lieu du district d'Arkel, en Hollande, à environ six heures de marche de Dordrecht. Elle n'est point comparable, par la grandeur,

aux opulentes cités, ses voisines, mais la fertilité des campagnes qui l'entourent, la pêche du saumon et la navigation de la Meuse, ne laissent pas que d'y entretenir une certaine animation.

Cette petite ville, jadis adonnée tout entière à la culture et au négoce, offrait en raccourci l'image de toute la contrée. Là, comme ailleurs, s'agitaient les deux partis à la fois religieux et politiques. Le parti catholique semblait encore le plus nombreux. Le curé Leonard Vechel, dont le nom reviendra souvent dans ce récit, se flattait de pouvoir opposer deux fidèles à un hérétique; mais la masse toujours considérable des pusillanimes et des incertains, qui formait l'appoint de cette majorité tant que l'étendard de la catholique Espagne flottait sur leurs têtes, pouvait, aux premiers revers, se retourner et fournir une majorité contraire. C'est ce dont on s'aperçut promptement à la nouvelle de la prise de Dordrecht par les Gueux. Ainsi s'appelaient les rebelles. Ils s'étaient donné eux-mêmes ce nom resté historique, et ils le méritaient, tant par l'abjecte condition de la plupart d'entre eux, que par leur habitude de ne reculer devant aucune violence.

On n'ignorait pas à Gorcum ce qu'on pouvait attendre de ces nouveaux et redoutables voisins; les magistrats prévirent aussitôt que leur tranquillité n'avait plus que peu de jours à durer; les gens de bien tremblèrent pour leur fortune, pour leur famille, pour eux-mêmes, et plus encore, s'il est possible, pour les ecclésiastiques et les personnes consacrées à Dieu, qu'ils savaient être l'objet préféré des fureurs de l'hérésie. Toutefois, comme il arrive d'ordinaire aux gens de bien, ils se contentèrent de trembler au lieu de faire tête à l'orage.

Parmi les plus menacés se trouvaient en première ligne les paisibles habitants d'une communauté qui, depuis longtemps, était considérée comme le centre et le cœur du catholicisme à Gorcum : c'était un couvent de capucins : ils étaient peu nombreux; mais l'ardeur de leur zèle, la pureté de leur vie, multipliaient leur influence. Leur vertu rayonnait autour d'eux, comme un foyer qui entretenait au loin la douce chaleur de la vie chrétienne. Ils avaient alors pour gardien, c'est-à-dire pour supérieur, un homme d'une vertu rare et que ses actions, dans la suite de cette histoire, loueront mieux que ne le feraient nos paroles.

Son nom était Nicolas Pic : nom glorieux désormais, nom que le monde catholique invoquera à genoux! C'est avec un saint respect que nous le traçons ici pour la première fois.

Nicolas Pic était né à Gorcum. Ses frères, ses sœurs et toute sa famille y vivaient aussi, et n'avaient pas attendu le moment du péril pour l'engager à prendre quelques précautions. Un fils de sa sœur, jeune homme pieux et qui demeurait auprès de lui, Rutger Estius (1), faisait les plus

(1) Rutger Estius est le frère de Guillaume Estius, auteur de l'*Histoire des martyrs de Gorcum*, adoptée par le savant recueil des Bollandistes : « Historia martyrum Gorcomien-

grands efforts pour l'y déterminer. Semblable à cet autre jeune homme qui, au rapport de saint Luc, découvrit à l'apôtre saint Paul, dont il était également le neveu, les embûches des infidèles, il était attentif à recueillir ce qu'on disait des Gueux pour le rapporter à son oncle. Il lui répétait tout ce qu'il avait appris de leurs fureurs; les prêtres et les moines qu'ils avaient chassés ou tués, les églises saccagées, les reliques des saints jetées au vent, les vierges même consacrées à Dieu expulsées et souvent brutalement outragées par d'infâmes attentats. Il lui racontait entre autres la fin tragique d'un excellent catholique, leur voisin, qu'ils avaient connu tous deux, nommé Arnold Cnobbaut, qui venait d'être surpris dans sa maison de campagne au bord de la mer, par un citoyen de Gorcum, autrefois son condisciple, mais devenu depuis pirate et Gueux forcené, et que ce dernier avait pendu à son bord et traîné à une vergue, sans forme de procès : « Et si c'est ainsi qu'ils traitent les laïques, ajoutait le jeune homme, que ne feront-ils pas à un prêtre, à un religieux franciscain? »

« — Tout cela est affreux, répondait le P. Nicolas; ma faiblesse naturelle en frémit et je croirais, certes, tenter Dieu, si je courais de moi-même au-devant de semblables maux. Mais je me dois et je dois à mes frères de ne les point fuir et de me confier au Tout-Puissant. S'il m'envoie l'épreuve, il m'enverra le courage de la supporter. » Le jeune homme insistait pour qu'il s'éloignât avec tous ses religieux : la prudence était aussi une vertu chrétienne, et il n'y avait ni honte, ni péché, à fuir la persécution. « Soit, répliquait le digne gardien, mais avez-vous songé à la déplorable impression que produirait la nouvelle de notre fuite? On en conclurait immédiatement que les catholiques n'ont plus la confiance de pouvoir se défendre, et l'audace des uns, l'abattement des autres, s'en augmenteraient. Pensez-vous qu'abandonner nos amis soit le moyen de les engager à ne pas s'abandonner eux-mêmes? Non, ce serait, au contraire, le moyen de rendre prompts et infaillibles les maux que vous redoutez. » Il ne voulait pas, ajoutait-il, qu'on pût reprocher aux Franciscains d'avoir contribué au désastre. En attendant, il ne cessait d'encourager, de ranimer les fidèles, tantôt en particulier, tantôt dans des discours publics. Il conjurait chacun de mettre ordre aux affaires de sa conscience et de se tenir prêt à tout événement et à mourir plutôt que de renier la vérité.

Cependant, comme les craintes de son neveu n'étaient que trop fondées, il ne voulut pas laisser les vases sacrés, les reliques des saints, la bibliothèque du couvent et autres objets précieux exposés au péril qu'il acceptait pour sa personne. Il les fit transporter chez son beau-frère, le père du jeune Rutger. Puis, réfléchissant que, si un malheur arrivait, les hérétiques ne

sium, auctore Guilielmo Estio Esselio, sac. theol. doct. et in academia Duacensi professore. Edita Duaci anno 1603 et Namurci anno 1655. »

manquèraient pas de fouiller les maisons des principaux catholiques et commenceraient par celle de son beau-frère, il les fit reprendre et transporter dans la citadelle.

Cette citadelle, adossée aux murs de la ville et baignée par le cours de la Meuse, ne lui paraissait peut-être pas un refuge bien assuré; on espérait qu'elle pourrait tenir au moins le temps nécessaire pour attendre du secours, et l'on savait que la gravité de la situation avait été signalée aux commandants royaux des cités voisines.

Les protestants de Gorcum n'avaient pas non plus perdu de temps. Ils s'étaient empressés d'envoyer à Dordrecht exposer les chances qu'un coup de main sur leur ville rencontrerait en ces premiers jours de stupeur, et tout d'un coup, le 25 juin, à huit heures du matin, treize navires, portant 150 soldats environ, furent signalés, arrivant de Dordrecht et remontant la Meuse. Ils accostèrent, presque sans coup férir, aux abords de Gorcum. A leur vue, le tumulte, la confusion, furent à leur comble. Les partisans secrets de l'hérésie accoururent se joindre à eux : les citoyens fidèles délibérèrent. Le saint gardien vit bien qu'il n'y avait plus rien à ménager. Il rassembla ses frères, et, après une courte mais chaleureuse exhortation, il les autorisa à se séparer et à se réfugier chacun où il voudrait : « — Et vous, que ferez-vous? lui demandèrent plusieurs d'entre eux. — Pour moi, dit-il, je compte rester au couvent tant que je pourrai, puis me retirer dans la citadelle. — Eh bien! s'écrièrent presque tous les frères, nous ne vous laisserons pas seul. » Et ils refusèrent obstinément de le quitter.

Il y avait encore des religieuses dont la direction spirituelle était confiée aux R. P. Mineurs. Pour elles, la nécessité de se dérober à la soldatesque était impérieuse et ne pouvait être discutée. Elles furent toutes renvoyées à leurs parents ou dispersées dans la campagne.

Le lendemain, 26 juin, les Gueux barrèrent le fleuve tant au-dessus qu'au-dessous de la ville. Ils apportaient, disaient-ils, la liberté complète politique et religieuse, même pour les papistes, la réduction des impôts, la vie à bon marché : appâts ordinaires des fauteurs de révolution; ils eurent même l'adresse, pour appuyer leurs proclamations, de distribuer une certaine quantité de grains : générosité peu méritoire, car ils venaient de voler ces grains dans les villages, mais largesse adroite et qui ne laissa pas que d'opérer son effet. Le P. Pic fit un dernier appel à ses frères, les autorisant de nouveau à songer à leur sûreté personnelle. Sur leur refus réitéré, il prit avec eux le chemin de la citadelle, emportant ce qui restait à enlever de précieux.

Il y furent bientôt rejoints par quelques-uns des plus considérables d'entre les catholiques de Gorcum, par les beaux-frères et les deux neveux du P. Nicolas Pic, et par les deux curés de la ville. Ces derniers s'appelaient

Léonard Wechel et Nicolas Poppel, hommes recommandables par leur science, l'intégrité de leur vie et l'autorité que leur avaient acquise de longs services, surtout le premier, qui était le plus âgé, le plus éloquent et le plus ancien dans sa charge pastorale. Ces deux saints personnages n'avaient rien négligé pour ranimer la confiance et le courage des citoyens. Ils avaient visité les magistrats, fait le tour des murailles, harangué même la milice urbaine ; mais les intérêts du roi d'Espagne avaient paru toucher médiocrement ce peuple inconstant et léger, chez lequel les révoltes périodiques étaient pour ainsi dire de tradition. L'intérêt de l'Église avait semblé l'émouvoir davantage ; toutefois, comme les Gueux étaient les premiers à proclamer leur respect pour la religion, à quoi bon se battre pour ce qui n'était point attaqué ? Les deux curés n'avaient donc pu trouver l'accès des cœurs ; à peine avaient-ils été écoutés. Pleins des plus tristes pressentiments, ils n'avaient eu d'autre parti à prendre que de quitter la ville.

Ils n'en furent pas plutôt sortis que les Gueux y entrèrent, introduits secrètement par leurs partisans de l'intérieur. Leur chef, un nommé Marin Brant (ou Brantius), Flamand, n'était pas sans quelques talents militaires. Sorti de la lie du peuple, ce Brant avait été d'abord ouvrier terrassier aux travaux des digues; puis il avait fait le métier tantôt de marin, tantôt de pirate ; il s'était associé à ces écumeurs de mer qui servaient sous Guillaume, comte de la Marche, sans recevoir d'autre solde que le fruit de leurs rapines, et qui furent le digne noyau de la faction des Gueux. Son audace et son sang-froid, sa force musculaire, lui avaient acquis beaucoup d'ascendant sur ses grossiers compagnons.

Aussitôt maître de Gorcum, il fit sonner les cloches et rassembler les habitants sur la grande place. Là il leur proposa de jurer haine aux Espagnols et au duc d'Albe, et fidélité au duc Guillaume de Nassau, ainsi qu'au saints Evangiles : expression accommodante et fort bien inventée pour rassurer les tièdes et les indécis, puisqu'elle pouvait s'entendre aussi bien de la religion du Pape que de celle de Calvin. Il ajouta que ceux qui acceptaient le nouveau serment eussent à le proclamer en levant leurs chapeaux, et aussitôt presque tous les chapeaux des assistants volèrent en l'air, aux cris plusieurs fois répétés de « Vivent les Gueux ! » Marin se déclara satisfait de cet enthousiasme, mais sans s'amuser à en jouir, car il en connaissait la valeur, il réunit le conseil de ville et s'occupa de compléter le succès de la journée. La citadelle n'était guère en état d'opposer une longue résistance. Mal pourvue de vivres et de munitions de guerre, elle n'avait pas même de forgerons pour les réparations les plus urgentes, ni de chirurgiens pour panser les blessés. Tout l'espoir des réfugiés était dans le secours espéré du dehors. Le gouverneur, Gaspard Turc, comptait sur son fils qui devait lui amener des troupes du comte de Bossut, gouverneur d'Utrecht

pour le roi. Il l'attendait d'heure en heure. Il montrait des lettres du comte par lesquelles ce secours lui était positivement promis.

Aussi la première réponse qu'il fit aux sommations de Marin fut-elle empreinte d'une résolution toute virile. Marin lui envoya comme parlementaire un franciscain laïque qui, le matin, s'étant présenté trop tard à la citadelle, en avait trouvé les portes fermées et était rentré dans la ville. Le gouverneur, informé des motifs du retour du frère et de l'objet de sa visite, refusa de le recevoir. Il déclara ne vouloir rien entendre de la part de rebelles et de pillards indignes du nom de soldats.

Le messager repoussé et tenant néanmoins à s'acquitter de sa commission, se mit à lire à haute voix la lettre dont il était porteur et qui, paraît-il, n'était point cachetée ; plusieurs des réfugiés l'entendaient parfaitement à travers la porte fermée. Par cette lettre le chef des Gueux promettait au gouverneur de lui conserver ses fonctions ou bien la liberté de se retirer où il voudrait avec les honneurs de la guerre, s'il consentait à recevoir garnison au nom du prince d'Orange. Pour régler les détails de cette proposition, il l'invitait à venir en délibérer à l'hôtel de ville, où il trouverait les magistrats assemblés. Le gouverneur répliqua verbalement que le chef des Gueux n'avait qu'à venir lui parler chez lui, car lui du moins il avait une commission en règle émanée d'un pouvoir régulièrement constituée, et pouvait donner pour sauf-conduit une parole sur laquelle un ennemi pouvait compter ; qu'au reste il était en mesure de défendre la place, et qu'il la défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Ces paroles répétées à Marin l'irritèrent profondément. Il fit disposer son artillerie en face de la partie du rempart qui lui parut la plus faible et ouvrit vigoureusement le feu.

La nuit commençait à tomber. Les assiégés répondaient de leur mieux ; mais la disproportion des forces était trop évidente. Marin avait près de deux cents combattants. Le gouverneur, au contraire, ne pouvait disposer que d'une vingtaine de véritables défenseurs ; les autres étaient mal habitués au maniement des armes, ou bien l'usage leur en était interdit par leur caractère sacerdotal ou monastique. Ils ne purent empêcher l'ennemi de mettre le feu à une porte de la première enceinte de la forteresse, celle qui touchait aux murs de la ville, et ils durent se replier derrière la seconde ligne de remparts. Cette seconde ligne elles même était encore beaucoup trop étendue pour le petit nombre de ceux qui la gardaient. Vers minuit, de grandes clameurs annoncèrent que les Gueux venaient de la forcer à son tour, et la petite garnison n'eut que le temps de reculer dans la troisième et dernière enceinte qu'on appelait le Tour-Bleue, à cause de la couleur de la pierre.

Le gouverneur ne désespérait pas de pouvoir tenir dans la Tour-Bleue jusqu'à l'arrivée de son fils. Cette tour était complétement entourée d'un

fossé plein d'eau. Toute construite en blocs de pierre, elle offrait une masse imposante, au moins à la vue. Mais, lorsque l'ennemi enflammé par ses premiers succès, commença à en cribler de ses projectiles toutes les ouvertures, comme rien n'annonçait encore le renfort promis, les soldats du gouverneur se mirent à répéter qu'on les trompait, que ce renfort n'était qu'un leurre et qu'ils ne voulaient pas se battre. Quelques-uns jetèrent leurs armes ou passèrent à l'ennemi.

Le gouverneur, ne sachant comment discerner et arrêter les mutins au milieu des ténèbres, s'écria qu'il combattrait seul si on l'abandonnait, et que les Gueux n'entreraient que sur son cadavre. Mais un autre genre de confusion vint ajouter encore à ses embarras. La plupart des femmes des réfugiés, croyant tout perdu, poussaient des clameurs que nul raisonnement de leurs pères ou de leurs maris ne parvenait à apaiser, et dont la nuit et le fracas des mousquets augmentaient encore la terreur. La femme et la fille du gouverneur se jetaient à son cou, le tenaient embrassé comme pour lui lier les bras, le suppliaient d'avoir pitié d'elles, de faire céder sa fatale obstination. Il les repoussa, et, appelant le P. Nicolas Pic, lui demanda son avis. Le Père répondit qu'il n'était point militaire pour se faire une idée exacte de la situation; qu'il la jugeait grave sans doute, mais non point telle qu'on ne pût tenir quelques heures de plus; qu'il fallait à tout prix attendre le jour pour voir si le secours ne paraîtrait point; qu'au surplus il n'augurait rien de bon d'une capitulation, quelle qu'elle fût, car quelle foi méritait la parole de gens qui avaient violé leurs serments à Dieu et au Roi? En même temps il joignait l'exemple au conseil. Il s'efforçait, avec ses frères, de rendre du cœur aux soldats, de calmer les femmes, d'aider à la défense autant que le permettait leur sainte et pacifique profession. Les boulets des Gueux se suivaient presque sans intervalles. La Tour tremblait, comme secouée sur ses fondements; on eût dit à certaines décharges générales qu'elle était tout en feu et le désordre ne faisait que redoubler à l'intérieur. Le gouverneur demanda à parlementer.

A cette nouvelle le silence se rétablit enfin des deux côtés. Le gouverneur proposa de rendre la tour à la condition que la vie et les biens de tous ceux qui étaient en ce moment sous sa garde seraient rigoureusement respectés. Marin exigea qu'on se rendît à discrétion. «C'est trop demander, répliqua le gouverneur, et vous n'aurez rien. Puis, se tournant vers les siens : « Vous le voyez bien maintenant, leur dit-il, il faut vaincre ou mourir! » La dureté de Marin leur rendit un peu de courage et à une des premières décharges parties de la tour, un des principaux lieutenants du chef des Gueux tomba mortellement atteint au bord du fossé. A cette vue, Marin se ravisa. Il réfléchit que la victoire pourrait bien lui coûter encore cher, et peut-être lui échapper tout à fait si, par hasard, le fils du gouver-

neur survenait avant la fin de la lutte. Ce fut lui qui demanda à rouvrir les négociations.

Voici quelles furent les conditions de la capitulation : Marin s'engagea à ne faire aucun mal à aucun de ceux qui se trouvaient dans la citadelle soit laïques, soit ecclésiastiques, et à les renvoyer tous libres. Seulement tout ce qu'on y pourrait trouver, à eux appartenant, deviendrait la propriété des vainqueurs.

Pendant ce temps les ecclésiastiques et les religieux, qui s'attendaient à tout, se confessaient les uns aux autres ou entendaient sommairement les confessions des laïques. Le curé Nicolas Poppel avait apporté avec lui les saintes hosties, afin de les dérober aux insultes habituelles des hérétiques. Presque tous les réfugiés vinrent pieusement recevoir la communion de sa main, semblables à ces premiers chrétiens qui, dans la nuit des prisons, se nourrissaient une dernière fois du pain des forts avant de comparaître dans les amphithéâtres.

Les Gueux entraient en renouvelant leurs assurances. Leur chef, au moment où il franchit le pont-levis, tendit la main à Estius en lui disant : « Ne craignez rien ; ce que j'ai promis je le promets encore. Il faudra seulement que vous vous résigniez à rester quelque temps ici. »

Une chose qui dut être particulièrement sensible aux vénérables serviteurs de Jésus-Christ, ce fut de voir combien de leurs concitoyens, de leurs paroissiens, et même de ceux qu'ils avaient jusqu'alors comptés parmi les meilleurs, avaient grossi les rangs des vainqueurs. On cite un trait que nous ne pouvons nous empêcher de rappeler, car tout insignifiant qu'il paraisse, il donne la mesure de l'inconséquence, pour ne pas dire de l'hypocrisie de certaines personnes des plus familiarisées avec les choses saintes. Il faisait encore nuit. Un habitant de Gorcum marchait, un cierge allumé à la main, devant le commandant des Gueux, afin de l'éclairer et de faire mieux reluire sa terrible épée nue : « Voici, disait-il, le cierge, le même cierge que je portais il y a deux semaines devant le Saint-Sacrement, à la procession de la Fête-Dieu. Aujourd'hui il m'a servi à me guider vers cette forteresse, où je suis entré moi quatrième, et ma foi, regardez-le bien, il ne brûle ni plus ni moins qu'à la procession. »

Un des captifs montra cet homme au curé Léonard et lui demanda s'il croyait encore, comme il le disait autrefois, que les catholiques fussent aux protestants dans la proportion de deux contre un : « Hélas ! répondit tristement le curé, ils m'ont bien trompé ! »

Une fois entré avec toute sa troupe, Marin fit réunir dans une salle supérieure toutes les personnes qu'il trouva dans la forteresse. Cette salle était une pièce carrée du milieu de la tour. Là les Gueux se jetèrent sur les captifs comme des bêtes féroces en leur criant : « Tout ce que vous avez est à nous ! Montrez-nous vos cachettes, videz vos bourses, retournez vos

poches!» Et ils les fouillaient, les déshabillaient, les fouiaient avec brutalité, surtout les capucins. Ils ne pouvaient se décider à en croire ces pieux cénobites lorsqu'ils leur affirmaient que leur vœu de pauvreté ne leur permettait d'avoir sur eux ni argent ni aucun objet de prix pour leur usage. Enfin ils les poussèrent dans une cuisine et de là dans une salle assez spacieuse, où ils leur firent décliner à tous leurs noms, qu'ils inscrivaient à mesure sur une liste.

Le but de cette liste était de mettre les chefs de l'hérésie à Gorcum, et en particulier deux membres influents du conseil de Ville, à même de satisfaire, s'il y avait lieu, leurs vengeances particulières. En effet sitôt que ces deux hommes eurent parcouru les noms des captifs, on en appela un, nommé Théodore Bommer, et on le fit sortir avec son fils. On le craignait et on le détestait depuis longtemps comme un des plus fermes champions de la foi catholique. On lui reprocha d'avoir appelé les Gueux, lorsqu'ils avaient paru devant la ville, «pillards et voleurs de vases sacrés.» Il se borna à exprimer le désir de s'être trompé. «Plût à Dieu, dit-il, que j'eusse été mal renseigné! Faites-moi mentir, cela dépend de vous; respectez ce que je vous accuse de violer, et je suis prêt à me rétracter avec joie.» Les Gueux se seraient bien gardés d'accepter ce défi. Déjà les plus pressés d'entre eux avaient dépouillé les églises de Gorcum, et chacun pouvait voir aux sommet du grand mât de leur principale navire la bannière vénérée qui servait dans les processions publiques. Ils emmenèrent Théodore Bommer, et peu de jours après, au mépris de la capitulation, ils le pendirent sur la place publique de Gorcum.

Les insultes, les reproches, les plaisanteries dont les captifs devinrent l'objet, se peuvent facilement imaginer. L'erreur est peu miséricordieuse de sa nature. On se succédait à la porte de la salle des détenus comme dans une salle de spectacle; chacun se faisait un point d'honneur d'y apporter son imprécation ou son bon mot. On les tenait enfin, ces tondus et ces enfroqués, ces suppôts du papisme et du despotisme espagnol. On allait leur faire payer les maux dont le duc d'Albe accablait les réformés. Déjà leur sort était décidé; le bourreau de Dordrecht avait été mandé.

Les captifs, en général, ne répondaient que par la fermeté de leur attitude. Le gouverneur Gaspard Turc s'étant avisé, comme c'était son droit et son devoir, de rappeler les promesses solennelles de Marin, on lui mit les fers aux pieds et on le jeta en prison, sans lui permettre de revoir sa femme. «Cet homme est un papiste enragé, disait de lui Marin; si on ouvriat son cœur, on n'y trouverait que des curés et des moines.»

Un soldat ayant trouvé une patène parmi les vases sacrés apportés dans la citadelle, la jeta de toute sa force au visage du P. Nicolas Pic, et le blessa à la bouche. Le saint gardien en parut à peine affecté et conserva son air serein, plutôt riant qu'attristé.

A côté de lui Nicaise et Villehade, tous deux Frères-Mineurs, méditaient et lisaient commodans le silence de leur cellule. Villehade était Danois de nation. Chassé de sa patrie pour sa fidélité à la religion, il s'était réfugié en Belgique. Son âge avancé, presque décrépit, faisait ressortir encore plus la force de son caractère.

Le curé Nicolas Poppel montrait un certain abattement. Sa pâleur, sa tristesse, furent attribuées à la crainte, mais bien à tort comme on peut s'en convaincre dans la suite. Il songeait à la lâcheté, à l'apostasie de ses ouailles.

L'autre curé, Léonard Vechel, ne pouvait se figurer que les menaces fussent sérieuses et le danger réel. Il avait si souvent aidé ou même sauvé des hérétiques dans le cours de son long ministère, qu'il lui paraissait impossible de ne rencontrer aucune pitié en retour. Ayant reconnu un certain anabaptiste qu'il avait autrefois arraché à la mort et reconcilié avec l'Église, il ne craignit pas de faire appel à ses souvenir et de réclamer ses bons offices pour lui et pour ses compagnons. Celui-ci ne contesta nullement le bienfait et parla de sa gratitude, de sa commisération ; mais soit qu'il n'osât se compromettre, soit que son retour au catholicisme n'eût été qu'apparent, il s'empressa de rentrer dans la foule et de s'y perdre.

Enfin, après une journée passée entre l'espoir et la crainte, de nouveaux captifs furent encore appelés par leurs noms, avec leurs femmes ; mais cette fois pour la liberté et non le supplice. Tous les laïques se virent successivement relâchés avant le soir. Ils ne le furent point sans avoir prêté serment et ajouté, chacun suivant sa fortune, une forte rançon à ce qui avait été trouvé dans la forteresse. Rançon et serment manifestement contraires aux termes de la capitulation, mais qui n'en furent que la moindre violation. Les religieux et les prêtres, au lieu de suivre leurs compagnons vers le pont-levis, furent entraînés vers la prison, où on les jeta pêle-mêle.

Un vieux prêtre séculier, appelé Godefroy Dunée, vieillard de mœurs très-intègres mais qui passait pour n'avoir plus toute sa raison, eut seul la permission de partir. Comme on le conduisait au pont-levis, un habitant de Gorcum demanda aux soldats où ils menaient ce Curé. « On le renvoie parce qu'il est fou, dit un des soldats — Fou ! repris le Gorcomien ; il a assez de tête pour fabriquer son Dieu en disant sa messe : il en aura assez pour être pendu. » Les soldats éclatèrent de rire, et, grâce à cette horrible blasphème, Dunée fut ramené en prison.

Le jeune neveu du P. gardien, celui dont nous avons déjà raconté la tendre affection pour son oncle, devait rester aussi ; mais il s'échappa. Le P. gardien aurait pu s'échapper de même. Une de ses sœurs avait un neveu qui était dans les meilleurs termes avec les Gueux, chez lesquels il avait autrefois servi. Il avait même, pour ce fait, été condamné à mort par le Comte de Bossut, commandant pour le roi à Rotterdam ; le P. Pic avait

alors fait pour lui le voyage de cette ville, et ce n'était qu'à sa considération et à ses supplications instantes que le comte avait accordé la grâce du coupable. Celui-ci n'en était devenu ni plus fidèle ni plus prudent, mais il avait conservé pour le Père une vive reconnaissance. Il vint le trouver, et en présence des autres religieux, vu l'impossibilité de l'entretenir seul, il le supplia de partir, se chargeant de lui en fournir le moyen. Le P. gardien, à cette proposition, se tourna vers ses frères, comme pour les consulter. Plusieurs d'entre eux se montrèrent vivement affectés de la perspective de ce départ. Un d'eux, même — ce ne fut sans doute pas un de ceux qui s'attirèrent tant de gloire par leur courageuse persévérance — alla jusqu'à lui dire : « C'est vous, Père gardien, qui nous avez amenés ici, et vous nous abandonnez ! » Reproche doublement inconsidéré, comme on l'a vu, et que le Père ne méritait en aucune façon, mais qui ne laissa pas que de l'émouvoir. « Non, mes amis ; non, mes frères, reprit-il. Si l'on veut nous délivrer tous, j'accepte. Mais à Dieu ne plaise que je vous abandonne ! Tant qu'un seul d'entre nous restera ici, il m'y trouvera à ses côtés, et si quelqu'un doit mourir, ou ce sera moi, ou bien nous mourrons au moins deux ! » Puis, se tournant vers le bienveillant visiteur : « Je vous remercie ; mais, mon ami, vous le voyez, je suis Père, et vainement essayeriez-vous encore de m'enlever à mes enfants. »

Les prisonniers n'avaient encore rien mangé depuis la veille ; épuisés par une nuit et une journée aussi laborieuses, ils tombaient d'inanition. C'était un vendredi : on leur apporta précisément des viandes de toute espèce pour souper. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'ils aimèrent mieux jeûner encore que de donner aux hérétiques la joie de les voir enfreindre la loi de l'abstinence. Non que cette loi fût rigoureusement obligatoire pour eux. Ils savaient que nulle créature de Dieu n'est immonde par elle-même, et que les commandements de l'Église cessent d'être obligatoires dans les cas de nécessité. Mais l'infraction eût été prise pour un signe d'apostasie de leur part, et on ne peut que les louer d'avoir suivi l'exemple du saint vieillard Éléazar devant Antiochus.

Ici commencent, à proprement parler, les actes de leur martyre, dont ce qui précède n'avait été que le prélude. Nous demandons d'avance pardon au lecteur de l'inépuisable cruauté et de la longue série d'inventions diaboliques dont nous avons à lasser sa délicatesse. Mais ne faut-il pas tout dire, et ne serait-ce pas une sorte de sacrilége que de dérober un seul fleuron à la couronne de nos bienheureux, de voiler un seul rayon de leur auréole ? Si d'un côté ce récit montre quels trésors de haine peuvent s'amasser dans le cœur des méchants contre les justes dont la conduite ne cesse d'être pour eux une vivante condamnation, il montrera de l'autre à quelle sublimité de courage la grâce de Dieu peut élever les saints. Les compagnons de Pic n'avaient été, jusqu'à ce jour, que des hommes tout

ordinaires; aucune action éclatante ne les avait distingués; ni leur modeste vertu, ni leur science, plus modeste encore, ne leur avait mis au front le moindre signe visible de prédestination. Ils reculaient d'instinct, comme tout homme, devant la douleur et la mort, et s'ils l'eussent pu sans pécher, il n'est point douteux qu'ils eussent presque tous éloigné de leurs lèvres le calice d'amertume. Mais le plus timide devient invincible dès lors qu'il s'appuie sur Dieu; faible et impuissant par lui-même, il peut tout en celui qui le fortifie.

Les soldats chargés de la garde de la forteresse et du cachot étaient, en général, d'anciens pirates; c'est pour cela qu'on les appelait les *Gueux de Mer*. Les moins brouillés avec la justice et le droit des gens étaient toutefois exaltés par l'orgueil du succès et le fanatisme calviniste. Ils avaient naturellement fait main-basse sur toutes les provisions du château. Les excès de l'ivresse et de la bonne chère, poussant jusqu'au vertige leur haine pour l'habit et le caractère sacré de leurs prisonniers, se réjouir à leurs dépens leur parut une excellente manière de compléter une soirée de débauche. Ils se lèvent de table, comme des furieux, et courent à la prison en appelant, à grands cris, ces « idolâtres fabricateurs de Dieu » (c'est ainsi qu'ils les désignaient par allusion à la consécration mystique) et en se demandant ce qu'ils allaient leur couper d'abord, le nez ou les oreilles, les mains ou les pieds. Ils traînaient avec eux des échelles et apportaient des cordes. Les captifs crurent que c'était pour les pendre séance tenante; lorsqu'une sentinelle entra précipitamment, criant que Guillaume Turc, le fils du gouverneur, celui qui les avait attendus la veille, venait d'arriver, et que les Espagnols entraient déjà dans Gorcum. Les soldats s'élancent dehors en tumulte et courent aux murailles. Les prisonniers mirent à profit ce moment de répit pour se donner mutuellement du courage et en demander ensemble à Dieu. L'espoir de la délivrance recommençait à luire à leurs yeux, mais l'illusion fut courte. Le bruit de l'approche des Espagnols était faux. Les soldats revenaient à leurs divertissements cruels. « Tant mieux, disaient-ils, nous n'aurons à faire cette nuit qu'aux robes noires et aux robes grises; ce serait vraiment dommage que les habits rouges vinssent nous déranger en si agréable besogne. — Mais, ajouta l'un d'eux, il ne s'agit pas de travailler pour rien, faisons-les venir chacun à leur tour et voyons en détail l'état de leurs poches et de leurs escarcelles. » Le curé Léonard Véchel avait encore quelque argent. Il le leur livra de bon cœur.

Après lui, Godefroy Dunée eut ordre d'avancer. « Il faut, lui dirent les soldats, que tu nous découvres un trésor. — Je n'en connais point, répondit simplement le prêtre. — C'est possible, reprirent les soldats : toi, tu es à moitié fou; ce n'est pas à toi qu'on a dû confier les grands secrets. C'est plutôt à ce vieux confesseur de nonnes. » Ils désignaient ainsi le supérieur

des religieux réguliers de Saint-Augustin. Ils lui ordonnèrent avec force menaces et imprécations de leur faire voir le trésor de l'Église. Ils lui appuyèrent en même temps sur la poitrine un pistolet chargé. Sur sa déclaration calme et persistante qu'il ne savait rien, ils passèrent à Nicolas Poppel, le plus jeune des curés de Gorcum. Ils étaient en effet persuadés que les catholiques avaient apporté la veille d'immenses richesses dans la citadelle. Ils appuyèrent également le pistolet sur la poitrine de Nicolas Poppel : « Ton trésor ou la vie ! » lui criaient-ils. Ensuite leur avarice cédant pour un instant à leur passion de sectaires. « Livre-nous au moins les dieux que tu as fabriqués à la messe : on dit que tu en portes une provision sur toi. Est-ce vrai? Toi qui as si souvent déblatéré contre nous dans la chaire de ton église, que penses-tu maintenant, en face de ce pistolet, de toutes les sottises que tu débitais aux imbéciles? — Je crois, répondit Nicolas Poppel, à tout ce que croit et enseigne l'Église catholique, apostolique et romaine et en particulier à la présence réelle de mon Dieu sous les espèces sacramentelles. Si vous voyez-là une raison de me tuer, tuez-moi : je serai heureux de mourir à la suite de la confession de foi que vous venez d'exiger. » Et croyant sa dernière heure venue, il se jeta à genoux en criant d'une voix tellement forte qu'elle fut entendue de toute la citadelle : *In manus tuas, Domine commendo, spiritum meum.*

Mais son sacrifice n'était pas encore consommé ; Dieu, qui voulait ajouter à ses mérites, retint le coup prêt à partir, et le soldat n'osa point tirer.

Ses camarades arrachèrent à l'un des Frères-Mineurs le cordon de sa ceinture, ils le roulèrent plusieurs fois autour du cou de Poppel; ensuite l'attachant par un bout à la porte de la prison, ils se mirent à tirer de l'autre, à élever le patient en l'air et à le laisser retomber lourdement, puis à l'élever de nouveau et ainsi à plusieurs reprises, en renouvelant à chaque fois leur question sur la cachette du trésor. Lui, hors d'état de parler parce que le nœud qui le serrait de plus en plus lui coupait la parole avec la respiration, ne cessait d'affirmer, par ses gestes, qu'il ne savait rien. Enfin, ils le laissèrent demi mort sur la place. Le cordon avait imprimé tout autour de son cou une trace profonde et qui resta visible jusqu'à sa mort.

Vint ensuite le tour des Frères-Mineurs.

Ceux-ci répondirent qu'ils n'avaient point d'argent et ne pouvaient en avoir, que la règle de Saint-François le défendait formellement. « Bah ! disaient les soldats. Allez conter cela à d'autres; vous contrefaites la pauvreté afin que les niais vous enrichissent d'autant mieux de leurs aumônes; mais, certes, votre couvent doit avoir un joli coffre-fort, sans compter les petits magots que chacun de vous s'arrondit en particulier. » Ils s'acharnèrent sur les plus jeunes religieux dans l'espoir de les trouver plus

faibles ou moins capables de dissimuler. Ils firent sauter à l'un d'eux une dent molaire en le frappant sur la joue. Mais tout fut inutile. Un seul de ces jeunes confesseurs, vaincu par la souffrance, déclara en pleurant qu'il ne connaissait rien de pareil à ce qu'on lui demandait, mais qu'après tout, cela ne le regardait pas, et que c'était le P. gardien à qui incombait le soin des besoins temporels de la communauté. « Et où est-il, le gardien de ces traîtres! » s'écrièrent les soldats tout d'une voix.

Il est bon de noter, en passant, cette qualification de « traître » appliquée aux martyrs de Gorcum. Les plus avisés des Calvinistes des Pays-Bas l'avaient adoptée pour leurs adversaires, vu que, en libéraux fidèles à la doctrine du libre examen, ils ne voulaient pas avoir l'air de molester qui que ce fût pour motif de religion. Ils connaissaient le pouvoir des mots, et en particulier de celui-ci, toujours odieux chez tous les peuples, et ils appelaient traîtres à la liberté et à la patrie ceux qui restaient fidèles à leur Dieu et à leur roi.

Les soldats, cherchant le gardien, mirent la main sur le Père Jérôme Werdan, vice-gardien, qui, acceptant volontiers d'être pris pour un autre dans cette circonstance, et de souffrir à la place de son supérieur, se mit paisiblement à leur disposition. Mais le véritable gardien refusa d'user du bénéfice de cette erreur, et se présenta lui-même en déclarant son nom et sa qualité. Ces forcenés commencèrent par le charger de coups, et par se le renvoyer des uns aux autres comme une balle avec laquelle jouent des enfants.

La première fureur une fois passée, ils le sommèrent comme les précédents d'avoir à leur livrer ses trésors. Nicolas Pic répondit avec le plus grand calme: « Mes trésors, ce sont les calices et les vases sacrés de mon église que j'ai apportés ici : vous les avez trouvés, je le sais; que cela vous suffise, car il n'y en a pas d'autres. — Et le produit de vos quêtes, et des aumônes des dévots, lui demanda-t-on? — Je ne sais, dit le gardien, s'il reste quelque chose de ces aumônes. Elles nous nourrissent, mais elles ne nous appartiennent pas, et ce sont de pieux laïques qui veulent bien se charger de conserver et de nous dispenser ce qu'on nous donne pour notre entretien. — Tu mens! moine impudent! — Je dis la simple vérité, et, comme je n'ai rien à y ajouter, souffrez que je n'en dise pas davantage. » Il se tut, et ni coups, ni promesses, ni menaces, ne purent lui arracher un mot de plus.

On lui ôta sa ceinture et on lui serra le cou, ainsi qu'on avait fait à Nicolas Poppel, mais avec plus de barbarie encore. Comme le cordon ne tenait pas assez solidement sur la porte, on y enfonça, pour l'y attacher, un morceau de bois de chêne, et l'on continua de suspendre le saint martyr, de le laisser retomber et de le tirer en tous sens, jusqu'à ce que

l'extrémité de la corde se rompit, usée par le frottement. Le corps s'affaissa lourdement et resta sans mouvement sur le sol.

Les soldats, étonnés de le voir sitôt mort, le relèvent et l'asseoient le dos appuyé au mur. Ensuite, soit pour insulter à son cadavre, soit pour s'assurer s'il était bien réellement mort, ils lui appliquent des flambeaux ardents et lui brûlent à loisir le front, la bouche, les oreilles, le menton. Ils font monter la flamme dans ses narines pour voir si son cerveau ne prendra pas feu. Ils lui ouvrent la bouche de force et brûlent la langue et le palais.

Il fallait avoir un cœur de bronze pour n'être point ému à l'aspect de ce visage souillé et noirci, de cette barbe irrégulièrement ravagée, de ce front dépouillé de cheveux, de ces yeux hagards et privés de sourcils, de cette bouche pleine de vésicules blanches et sentant la chair brûlée, de ce col enfin profondément sillonné de cercles rouges et saignants. Les soldats cette fois le crurent bien mort. Ils le repoussèrent du pied en disant : « Un moine de moins : bah ! qui nous en demandera compte ? »

Toutefois ils jugèrent que c'était assez pour cette nuit et ils s'en allèrent.

Le P. Pic n'était pas mort cependant. Il était encore utile ici-bas pour raffermir ses compagnons, qui ne couraient pas tous au-devant des souffrances avec une égale ardeur, et Dieu le réservait pour leur servir de modèle jusqu'à la fin.

Lorsque, après le départ de la soldatesque, les bienheureux s'empressèrent autour de lui, en se montrant les uns aux autres ses blessures, ils furent fort étonnés d'entendre un soupir profond sortir de sa poitrine. Ils s'empressèrent de le relever, de le réchauffer, de laver son col et son visage. Le martyr, à mesure qu'il reprenait ses esprits, se rendait compte plus exactement de ce qui était arrivé : « Quoi ! disait-il, de sa voix encore faible et entrecoupée, je n'ai donc plus de barbe ni de sourcils ? Ils m'ont brûlé jusque dans la bouche. Plût à Dieu qu'ils m'eussent achevé ; j'ai la confiance que ce bon Maître m'aurait reçu dans son sein. Mais que sa volonté soit faite ! Il a sans doute trouvé, et avec raison, que c'eût été acheter le ciel trop bon marché ! Car ne croyez pas, mes frères, que tout cela ait été bien douloureux pour moi ; j'étais évanoui, et je ne me suis aperçu de rien. Prévenu d'avance, j'aurais eu peur ; et maintenant que c'est fini, je trouve que c'est peu de chose. Oui, mes frères, c'est peu que quelques heures, quelques jours de tourments pour payer une éternité de bonheur, et nous devons le remercier ensemble de ce qu'il a daigné la mettre ainsi à notre portée, cette éternité, et nous l'offrir à si vil prix. »

Le lendemain matin, les soldats revinrent avec une hache, dans le dessein de partager en morceau le « chef des traîtres, » qu'ils avaient laissé

pour mort. Il était en effet d'usage, dans les Pays-Bas, d'ajouter ce surcroît d'ignominie au supplice des traîtres.

En le trouvant revenu à lui, ils prirent à tâche pour ainsi dire de se venger sur ce faible corps, à peine ranimé, de la privation du nouveau plaisir qu'ils s'étaient promis. « Il ne veut donc pas mourir, ce tondu ; il a donc l'âme rivée dans le ventre ? Eh bien ! nous saurons l'en faire sortir ! » Et ils le frappèrent du pied, du poing et le firent encore rouler par terre, mais sans ajouter aucune torture qui pût de nouveau mettre ses jours en danger.

Tels sont en abrégé les actes des martyrs de Gorcum dans la première nuit de leur glorieux combat. Ils demeurèrent dix jours et dix nuits à la merci de la soldatesque de la citadelle. C'était surtout le soir qu'ils avaient à souffrir ; l'habitude était si bien prise de venir les injurier et les torturer après le dîner, qu'il semble que la digestion eût été impossible sans cet aimable passe-temps. Quand une partie de ces bourreaux était rassasiée ou plutôt fatiguée, une autre bande prenait la place et recommençait de plus belle. Si un visiteur se présentait à la citadelle, le premier spectacle dont on lui faisait les honneurs était celui « des traîtres, » et souvent les visiteurs et ceux qui les amenaient s'ingéniaient à trouver quelque nouvelle invention de cruauté.

Un certain Frison, chef d'une compagnie, imagina de leur faire gonfler les joues comme des sonneurs de cor de chasse ; alors il les frappait de toute sa force, tellement, que le sang leur jaillissait par la bouche, par le nez, jusque par les yeux ; puis le Frison, charmé de son invention, recommençait l'expérience sur un autre. Deux religieux seulement, qui s'étaient cachés dans l'embrasure d'une meurtrière, échappèrent à ce jeu inhumain. Une fois un visiteur français ouvrit la figure, avec un couteau, à un franciscain belge, qui avait cru l'adoucir en lui parlant français. D'autres fois les soldats s'amusaient à s'agenouiller devant les prêtres les plus vénérables par leur âge, et singeant la confession catholique, ils leur murmuraient dans l'oreille toute sorte de sottises ou d'impiétés qu'ils terminaient d'ordinaire par une grêle de soufflets. « Que réponds-tu à ma confession! demandait l'un de ces faux pénitents au danois Willehade ; vas-tu me donner l'absolution ? — Hélas ! non, mon frère, répondit paisiblement le moine ; je ne puis vous absoudre, puisque la contrition vous manque ; mais je prierai pour vous. — Prier pour moi, toi, moine orgueilleux ! Tu oseras prier pour moi ! » Et au lieu d'être désarmé par tant de charité, il se jeta sur lui, le poing levé, comme une bête féroce. Le bon religieux à chaque coup qu'il recevait se contentait de répondre : *Deo gratias !* Heureux vieillard, qui passait pour illettré et de peu de science, mais qui connaissait au moins la plus chrétienne et la plus difficile des sciences : celle de pardonner les injures, et qui appréciait à sa juste valeur le bonheur de souffrir pour Dieu !

Cependant le sort des détenus commençait à émouvoir les cœurs de leurs concitoyens. Il entrait dans la politique de Marin d'ébruiter le moins possible dans Gorcum ce qui se passait à leur égard ; il tenait à faire croire qu'ils étaient bien logés, bien nourris, bien traités ; aussi le P. gardien lui ayant fait parvenir par un maître d'école de ses amis la demande d'avoir un chirurgien, il feignait de ne pas deviner quel besoin on pouvait avoir d'un chirurgien dans la citadelle. « Sont-ils donc blessés ? Comment le savient-ils ? — Peut-être par la chute de quelque pierre, répondit timidement le messager embarrassé. — Ah ! ah ! la chute de quelque pierre, reprit Marin en éclatant de rire. » Et il répéta plusieurs fois, en riant toujours, ces paroles qui pour lui constituaient une plaisanterie atroce ; car nul ne savait mieux que lui à quoi s'en tenir, et rien ne lui échappait ; mais il avait défendu à ses soldats d'en parler. Il n'osa pas néanmoins refuser le chirurgien. Celui-ci se trouva être un beau-frère du P. Pic. Il fit de nouveau, tout en lui prodiguant ses soins, les plus grands efforts pour l'engager à se laisser enlever, ou tout au moins racheter à prix d'argent ; mais il ne put ébranler sa constance.

Les récits du chirurgien et du maître d'école, ceux de quelques-uns des captifs qui se virent relâchés vers le même temps, soit par l'influence d'amis puissants, soit à cause des riches rançons qu'ils purent payer, la douleur surtout des parents de Nicolas Pic et de la vieille mère et d'une sœur de Léonard Vechel, tout contribuait à intéresser la pitié publique. Les démarches, les supplications, les offres d'argent, se multipliaient en leur faveur. Une somme assez considérable avait été souscrite pour le rachat de Poppel ; il est vrai qu'elle fut volée par celui qui s'était chargé de la recueillir, mais elle n'attestait pas moins l'affection d'un grand nombre pour le digne curé. La question avait été soulevée en plein Conseil de ville et il s'était trouvé un « sénateur » membre du Conseil, assez osé pour prendre hautement en main la cause de la justice et de l'humanité et pour sommer Marin de se souvenir des clauses de la capitulation. Marin, assez surpris de cette audace, dut répondre néanmoins. Il prétendit qu'il n'était point le maître, qu'il attendait des ordres. Excuse peu admissible pour un homme de cœur ; s'il n'avait pas qualité pour faire observer la capitulation, il n'en avait pas eu non plus pour la faire ; il avait indignement trompé les assiégés, et le sénateur Gorcomien ne se gêna point pour le lui dire. Les Gueux conçurent donc quelque crainte que leur proie ne finît par leur échapper. Ils résolurent de précipiter le moment fatal.

L'éloignement du duc de Nassau, qui n'était pas encore arrivé en Hollande, servait à merveille ce projet. Ils se contentèrent de demander des instructions au féroce comte de la Marche, surnommé le comte de Lamort, cet homme qui n'avait jamais fait quartier à un catholique, et qui se trouvait à Brile, où il organisait l'insurrection maritime. Le comte répondit

par un ordre de lui amener tous les détenus de la citadelle de Gorcum; et, pour être plus sûr de la rigoureuse exécution de sa volonté, il en chargea un transfuge du sacerdoce catholique, Jean Omal, ancien chanoine de Leyde. Dans ce temps-là comme aujourd'hui, pour détester vigoureusement les vrais prêtres, on pouvait s'en fier aux prêtres apostats.

Ce malheureux arriva tout altéré de sang. Marin n'osa ou feignit de n'oser opposer aucune objection. On aime à penser, pour l'honneur des Gorcomiens, qu'ils se fussent montrés moins dociles; mais on eut soin, pour éviter toute émotion populaire, d'opérer l'enlèvement à la faveur des ténèbres.

Au milieu de la nuit du 5 au 6 juillet, les saints confesseurs de la foi se virent donc éveillés en sursaut, dépouillés de tous ceux de leurs vêtements qui avaient quelque valeur et jetés dans une grande barque. La nuit était fraîche. Le vénérable Willehardo, à qui on n'avait laissé que sa chemise, supplia vainement pour qu'on lui rendît ou sa soutane ou son manteau. Il reçut d'abord pour toute satisfaction des soufflets et des injures; ensuite un des assistants moins barbare que les autres, un matelot sans doute, eut pitié de ses cheveux blancs et de ses membres vieillis et tremblants de froid, et lui donna un manteau.

En entrant dans la barque, Léonard Vechel reconnut au gouvernail un de ses paroissiens nommé Roch, auquel il avait donné jadis des témoignages particuliers de sa sollicitude: « Eh quoi ! lui dit-il, Roch, c'est donc toi qui nous mènes à la mort ? » Le marin baissa la tête et répondit : « Hélas ! monsieur le curé, je ne suis pas le maître ! » Le curé n'ajouta aucune autre observation.

Debout sur la barque qui se détachait lentement du rivage pour s'abandonner au courant de la Meuse, il salua une dernière fois, à travers ses larmes, sa chère ville de Gorcum, dont les clochers et les maisons se dessinaient vaguement dans les ombres, derrière les mâts des navires du port : « Mon pauvre Gorcum, s'écria-t-il, tu dors ! tu dors ! Ah ! si tu savais combien de maux sont suspendus sur toi ! » Paroles que l'on peut considérer à bon droit comme prophétiques, lorsqu'on songe à la peste, aux disettes, aux fureurs des guerres civiles qui depuis désolèrent Gorcum, et surtout à la suppression complète du culte catholique dans ses murs, pendant trente années, et à l'interruption de toute distribution des divins mystères.

Partis à une heure du matin, ils passèrent devant Dordrecht à neuf heures. C'était un dimanche. Le prêtre apostat ne put pas résister au double plaisir d'aller se rafraîchir à terre et d'y montrer ses captifs comme un trophée. Le bateau fut donc amarré au quai ; mais il ne permit à personne de descendre avec lui, sauf deux ou trois compagnons de débauche. En compensation, quiconque voulut y venir insulter les martyrs y eut l'accès

libre, et les hérétiques avertis n'y manquèrent point, tellement que les soldats qui les gardaient eurent l'idée d'exploiter à leur profit l'avide curiosité de la foule. Ils entourèrent la barque d'une large voile, et en firent ainsi une sorte de tente sur l'eau, où l'on était admis en payant quelques sous à l'entrée. Nous n'essayerons point de redire toutes les insultes que les bienheureux eurent à subir dans ces visites. On pouvait dire d'eux comme de saint Paul « qu'ils étaient devenus un spectacle aux hommes et aux anges. »

On reprit le large dans l'après-midi, au moment où le reflux de la mer gonfle le lit du fleuve. Les prisonniers n'avaient encore reçu aucun aliment depuis la veille. Un morceau de pain leur fut donné à chacun le soir, non par le prêtre apostat ou ses soldats, mais par le patron de la barque. Après une nouvelle nuit passée en plein air, dans un état si voisin de la nudité, ils abordèrent à Brile le 7 juillet au matin.

Les saints martyrs, en quittant Gorcum, étaient au nombre de dix-neuf. Nous verrons qu'il y eut des défections parmi eux, mais que les lâches furent exactement remplacés et que, par une permission spéciale de la Providence, ce nombre de dix-neuf se maintint complet jusqu'à la consommation du sacrifice.

J.-M. VILLEFRANCHE.

(La fin au prochain numéro.)

LE THÉATRE ET LE SPECTACLE

Parmi les morts, il faut compter le Théâtre. Le Théâtre est si bien mort qu'on pense à l'enterrer.

Il se forme en ce moment, dans Paris même, une société qui aurait pour but l'exploitation d'un théâtre souterrain.

L'idée admirable qui vient de s'emparer de quelques industriels mérite de ne pas périr, et dût-elle ne pas se réaliser, elle appartient à l'histoire; elle fait partie du grand domaine de la justice. Il y a là une parole, et une parole vengeresse. Il y a dans une telle idée, je ne sais quoi de radical qui fait plaisir : il y a là quelque chose de franc, de loyal, d'intègre, une droiture exemplaire.

Depuis assez longtemps le théâtre empestait l'atmosphère respirable. Il reconnaît donc qu'il est de trop sur la terre ! Il aspire à descendre aux enfers. Un théâtre souterrain, c'est presque un dénouement.

Pourquoi le théâtre est-il mort ?

La réponse à cette question mérite d'être faite, ou du moins essayée.

Rien ne vit par soi-même, excepté Celui qui Est. Sauf en Dieu, la vie est une aumône. Or, l'aumône est soumise à certaines conditions. Ces conditions, qui sont de rigueur, se vengent quand elles sont violées. Leur vengeance s'appelle la mort.

Ce qui trompe le coupable, c'est que la vengeance est quelquefois tardive. De là, entre la vie et la mort, un intervalle innommé qui rassure le crime, et lui fait croire que la justice, c'est-à-dire la vie, ne s'est doutée de rien.

Il est contraire à toutes les convenances littéraires de remonter là-haut pour expliquer la mort du théâtre. Les littérateurs de profession n'oublient qu'une chose dans leurs dissertations ; cette chose unique et oubliée, c'est la vérité.

Cependant la vérité, si je ne me trompe, est la loi de l'intelligence, et si le théâtre est bâti pour l'intelligence, dans ce cas, le théâtre est

bâti pour la vérité. Or, il y a deux manières de se tromper sur le théâtre. La première consiste à oublier ou méconnaître sciemment, en ce qui touche le théâtre, la subordination générale de l'intelligence à la vérité. La seconde, qui est plus grossière, consiste à oublier ou méconnaître sciemment la subordination spéciale du théâtre à l'intelligence.

La première de ces deux erreurs fut commise au dix-septième siècle.

La seconde est commise au dix-neuvième siècle.

Quant au dix-huitième siècle, nous n'en parlons pas. Il ne compte en aucune façon.

Le dix-septième siècle, le siècle de Corneille, de Racine et de Molière, a transgressé, dis-je, la loi qui subordonne, en ce qui touche le théâtre comme en tout le reste, l'intelligence à la vérité.

Et comme le théâtre, au dix-septième siècle, n'eut pas l'intention pour cela de se révolter contre la vérité, comme il se contenta de l'oublier, et de la tenir pour non-avenue, ou du moins pour étrangère, il en résulte que l'intelligence, telle que nous la montre la littérature dramatique du dix-septième siècle, demeure suspendue dans le vide. Aussi le mot *intelligence* doit-il se prendre ici en un sens très-restreint. Nous ne voulons pas dire que la littérature du dix-septième siècle ait abordé la question radicale, ne fût-ce que pour la résoudre au profit de l'erreur : en sa qualité de littérature, elle devait éluder la grande inquiétude. Elle n'a pas failli à son devoir de littérature. Nous prenons le mot *intelligence* par opposition pure et simple au matérialisme qui est le caractère de la littérature dramatique au dix-neuvième siècle.

Corneille et Racine étonnèrent leur siècle quand ils placèrent sur le théâtre, le premier un martyr, le second un prophète. Ainsi la religion, en paraissant sur le théâtre, fit l'effet d'un hors-d'œuvre. Corneille la fit accepter à titre d'exception. Racine n'obtint pas même ce genre de succès. *Athalie* fut sifflée.

Or, là où la religion n'a pas droit de cité, là où la vérité qui relie les vérités, au lieu de faire une entrée triomphale, est subie, tolérée, admise par grâce et par concession, sachez bien que nulle vérité ne peut être à l'aise. Sachez bien que les vérités naturelles réclament, pour leur bien-être, la présence de leur souveraine. Je ne m'étonne donc pas de ce qu'il y a de faux, au point de vue purement naturel, dans un système dramatique qui remplace l'action par la forfanterie, et la passion par la galanterie. Quant à Molière, il est bien visible que

l'idéal, même naturel, manque tout à fait à ses divertissements.

Mais au dix-septième siècle, la violation de la loi n'a pas encore reçu son châtiment. L'intelligence n'est pas gouvernée par la vérité : mais elle gouverne encore le théâtre. Elle ne règne pas par la grâce de Dieu, mais elle règne en son propre nom.

Ainsi, l'idée ne vient à personne de s'inquiéter avant tout des accessoires matériels. L'idée ne vient pas même au public. Il va, dans une salle enfumée, en face de décors mal peints, s'intéresser à ce qu'on lui dit. En elle-même, cette imperfection des secours matériels n'est certes pas un avantage. C'est un inconvénient : la matière, comme le demande Platon, doit traîner en frémissant le char de l'harmonie. Toujours est-il que cette facilité du public à se passer de spectacle pour écouter la voix qui parle au théâtre, a quelque chose de noble. Son intention est d'applaudir de beaux vers. Il ne saura pas toujours distinguer. Il applaudira la forfanterie : il pleurera sur la galanterie. Il sera pris souvent par une fausse image de la force et par une fausse image de la faiblesse. N'importe! il est venu dans l'intention de s'élever. Or, l'intention de s'élever, n'est-ce pas déjà une élévation ?

Le public du dix-septième siècle est autre chose qu'un spectateur. C'est un auditeur. Admirable disposition, il désire entendre!

C'est pourquoi le poëte trouve à qui parler.

Et il parle, ce qui le distingue de nos contemporains. Il ne hurle pas, il parle. On parle beaucoup dans la tragédie classique du dix-septième siècle. On veut parler avec noblesse, avec distinction, avec fierté, avec hauteur. Le public demande l'illusion de la grandeur d'âme. On cause et on disserte sur de grands sentiments. La matière n'a pas fait irruption. Le poignard lui-même, le poignard classique, demeure généralement dans la coulisse, et s'il ose se montrer, il a soin de ne pas percer trop tôt la poitrine de l'orateur. Il attend la fin de la péroraison, comme la rime attend la fin du vers. Je constate ces habitudes sans éprouver pour elles une véhémente admiration. Mais il est bon de les constater, pour bien distinguer les courants d'erreurs. En l'absence de la vérité, le drame du dix-septième siècle, loin de se précipiter dans la matière, s'arrange, s'installe, se compose dans la forme. Il n'a pas le caractère d'un déchaînement, mais d'un exercice littéraire.

Il a un nom, qui dans le sens général affecté à ce mot par le dix-septième siècle, lui va supérieurement. Il s'appelle la Comédie. La tragédie elle-même, au dix-septième siècle, n'est qu'une nuance de la comédie. Et c'est justice. Imaginez l'esprit se déployant au profit

de lui-même au lieu de se déployer au profit de la vérité, vous le verrez nécessairement tourner et retourner sur lui-même, comme un écureuil dans sa cage. Il va, il vient, il saute, il se retourne : manége inutile. Il est enfermé. Or le drame sans issue s'appelle comédie.

Si dans la tragédie classique le poignard n'était pas abstrait, on aurait là une ressource, une porte ouverte, un moyen de s'ouvrir passage. Si dans la tragédie classique Dieu intervenait, on sortirait par la déchirure qu'aurait faite son apparition : mais alors ce ne serait plus la tragédie classique.

Immédiatement après le dix-septième siècle (car, je le répète, on ne peut rien dire du dix-huitième siècle), immédiatement après le dix-septième siècle, qui pécha par abus de la forme, apparaît le dix-neuvième siècle, qui pèche par abus de la matière. Le dix-neuvième siècle, par un choc en retour admirable, traite l'intelligence comme l'intelligence avait traité la vérité. Le théâtre, pour ne parler que de lui, oublie totalement l'intelligence.

Le théâtre est devenu le spectacle.

Quand vous lisez, dans les feuilletons, la *description* d'une pièce nouvelle, ne vous semble-t-il pas que les décors, les machines, les ustensiles de mise en scène, ont désormais la conscience de leur émancipation ? Cela s'étale, se gonfle, se pavane, et prime le menu, j'entends la parole et l'idée, qui d'ailleurs ne doivent guère souffrir de l'humiliation, ayant bel et bien disparu et cédé la place.

Il est de notoriété publique que souvent le décor est inventé avant la situation. On commande souvent une situation en faveur d'un décor. Dans ce cas, le décor occupe la place que doit occuper la *conception*, et le reste occupe la place de l'*exécution*. Le directeur de théâtre, ayant conçu un palais, une forêt, une place publique, une fontaine demande à l'écrivain la *matière* que réclame l'*idée*.

L'école romantique, par sa réaction contre l'école classique, a préparé cet abaissement. Il ne fallait pas réagir ; il fallait agir. Il fallait oublier l'école classique, au lieu de se retourner contre elle. Il ne fallait pas faire le contraire de ce qu'elle a fait. Il fallait faire *ce qu'elle n'a pas fait*. Le poëte romantique est l'employé d'un décorateur ; et, bien que les deux personnages se confondent dans la même personne, cela ne fait que rendre l'employé plus docile, le maître plus exigeant. Que de fois M. Hugo semble avoir inventé le décor avant la scène ! Que de fois l'imagination prime dans ce poëte la poésie ! Il semble que, bien souvent, M. Hugo n'ait d'autre but que de nous donner un

spectacle. Nous voyons par les oreilles au lieu de voir par les yeux. Ce résultat, en lui-même, ne serait pas mauvais, mais nos oreilles voudraient bien percevoir autre chose que des couleurs. Il arrive souvent que, dans les drames de M. Hugo, l'harmonie traîne en frémissant le char de la matière.

Or, la couleur est insuffisante à réjouir le regard de l'homme. Les sept couleurs elles-mêmes, quand la courbure de l'arc-en-ciel, leur faisant faire le tour de l'orage, les fait apparaître comme une rosée qui mouille de lumière le nuage pacifié, les sept couleurs elles-mêmes, dans la sérénité de leur triomphe, sont incapables de rassasier le regard de l'homme. A plus forte raison, un stérile étalage de couleurs sans action sera-t-il insuffisant. Aussi l'école romantique avait-elle soin de conclure par un dernier spectacle, et de mêler toutes les couleurs dans la couleur du sang versé.

Si le dix-septième siècle, dans son raffinement, se donnait à l'heure des étoiles, l'illusion décente d'un massacre abstrait, comment voulez-vous que le dix-neuvième siècle, dans sa grossièreté, oublie, à l'heure des étoiles, de réclamer son rassasiement ?

Ici comme partout, l'erreur du dix-neuvième siècle n'est autre chose que l'erreur même du dix-septième siècle descendue de la formule dans la vie. Un coup de poignard dans le vide, c'est trop peu pour nous, car nous ne savons pas nous payer d'abstractions. Dans la *comédie* du dix-septième siècle, le sang versé n'avait pas de couleur. Au *spectacle* du dix-neuvième siècle, le sang versé est vraiment rouge.

Ce que je veux de toi, c'est le sang de tes veines.

Ainsi parle Hernani, fidèle interprète du spectateur. C'est un cri de bête fauve. Jamais le dix-septième siècle n'aurait parlé ainsi. D'abord, le héros n'a pas de sang dans les veines. Ensuite le dix-septième est tempéré : il pense la férocité, mais il la dit à mots couverts. L'obligation tragique de répandre le sang est encore un système, et n'est pas encore une passion.

Mais au moins le spectacle, ainsi compris, répond encore à quelque chose ; il parodie grossièrement le sacrifice. La littérature dramatique n'habitera pas longtemps ces hauteurs.

En ce moment, sur l'un des théâtres de Paris, à la Porte-Saint-Martin, si je ne me trompe, on représente une féerie, la *Biche au bois*. Voilà le spectacle pur et simple ! Non-seulement l'idée est absente, mais son apparence même a pleinement disparu. On voit des décors, des costumes ; mais le costume lui-même finit par disparaître comme

entaché de spiritualisme, et le Parisien ébloui voit apparaître un *spectacle* digne de ses regards.

Voilà provisoirement le dernier mot de notre littérature dramatique.

Dans notre réaction contre l'école classique, l'idée nous est venue de proposer à l'imitation le drame Shakspearien et le drame de Gœthe. Idée misérable ! car il s'agissait, non pas d'imiter, mais d'inaugurer. Shakspeare et Gœthe ont cela de remarquable qu'ils ne représentent ni l'un ni l'autre cet agencement intellectuel qui fut jadis le caractère du théâtre français. Ils représentent, Gœthe surtout, l'intelligence égarée. Shakspeare et Gœthe n'essaient pas d'arrêter l'intelligence dans la zône moyenne et circonscrite. L'absurde a une place dans leurs conceptions. Le hasard et le néant, la folie et le désespoir, s'entreregardent de Shakspeare à Gœthe. Hamlet doute, Faust nie. La destinée humaine est en jeu constamment. Supprimez la destinée humaine, et vous supprimez du même coup le drame de Shakspeare ; vous supprimez aussi le drame de Gœthe. Supprimez la destinée humaine, et des personnages tels que Rodrigue ou Chimène n'en resteront pas moins parfaitement solides, je ne dis pas sur leurs pieds, mais sur leurs cothurnes. Shakspeare et Gœthe, au rebours de l'école classique, posent largement la question divine. Par malheur, ils donnent la réponse infernale.

Or l'influence exercée par Shakspeare et Gœthe sur la littérature dramatique française, se réduit jusqu'à nouvel ordre, à l'influence négative que voici.

Conformément à notre nature, nous avons appris d'eux à donner la réponse infernale sans avoir préalablement appris d'eux à poser la question divine. Alors même que la question serait mal résolue, ce serait déjà beaucoup que de la bien poser. Mais la France n'a guère la coutume de poser la question. Hamlet s'interroge, il s'arrête pour s'avouer à lui-même la réalité de son doute. Faust s'interroge, il s'arrête pour s'avouer à lui-même la réalité de sa négation. Le hasard, dans Shakspeare, a presque l'air d'une intention ; le néant, chez Gœthe, a presque l'air d'une attitude. La littérature romantique, quand elle a voulu substituer à l'imitation de la Grèce et de Rome l'imitation de Shakspeare et de Gœthe, n'a pris d'eux que le mal. Elle emprunte à Shakspeare, non pas sa puissance, mais son désordre ; elle emprunte à Gœthe, non pas sa largeur, mais sa sécheresse. Elle combine *au hasard* le Hasard et le Néant.

Il faut nous rendre cette justice entre nous autres Français : nous

sommes plus capables d'insignifiance que d'erreur. Sans doute, l'insignifiance couvre encore l'erreur ; mais je veux dire précisément que l'erreur, pour être bien reçue de nous, a besoin de venir à nous sous le manteau de l'insignifiance.

Le drame de Gœthe, lui aussi, est devenu pour nous le prétexte d'un divertissement. Après avoir éliminé toute cette métaphysique, bonne pour l'Allemagne, après l'avoir, dis-je, éliminée au lieu de la redresser, nous avons réduit le drame de Gœthe aux proportions d'un *opéra*.

Ce fait est caractéristique. Là où l'Allemagne cherche un enseignement, la France ne cherche qu'une distraction. Ici encore, le théâtre est devenu le spectacle.

L'erreur moyenne du dix-septième siècle et l'erreur radicale du dix-neuvième, ici comme partout, réclament la même réponse : la *Vérité*, la vérité pleine, absolue, radicale. Le dix-septième siècle pécha grièvement dans le domaine de l'art dramatique, sans parler en ce moment des autres domaines. Il oublia, je le répète en terminant, il oublia, en ce qui touche le théâtre, la subordination générale de l'intelligence à la vérité. Par cet oubli, le dix-septième siècle donna l'exemple d'un autre oubli : un jour devait venir où le théâtre oublierait lui-même sa subordination à l'intelligence. Ce jour est venu et dure encore. Attristées de la déchéance qui s'étale sous leurs yeux, quelques personnes bien intentionnées, mais peu clairvoyantes, se reportent en arrière, et semblent croire que le dix-septième siècle, trop parfait pour qu'on pût s'y tenir, est aussi trop parfait pour qu'il soit possible d'y remonter. La décadence leur paraît d'autant plus irrémédiable que la perfection, au lieu de résider pour elles dans l'avenir, réside pour elles dans le passé. Ces illusions rétrospectives ne sont pas de nature à terminer la décadence. En continuant l'erreur que la décadence a pour mission de punir, elles ne peuvent avoir pour résultat que de prolonger le châtiment. Voulons-nous préparer l'avenir ? Commençons par nous affranchir de la servitude du passé. L'intelligence, dans le domaine du théâtre comme dans tous les autres domaines, se trompe gravement si elle espère reconquérir, autrement que par l'obéissance, la souveraineté perdue. C'en est fait sans retour, dans l'art dramatique comme en tout et partout, des erreurs intermédiaires. N'espérez plus que l'intelligence se fasse obéir au théâtre avant d'avoir elle-même donné le grand exemple.

GEORGES SEIGNEUR.

LE CHEMIN DU BONHEUR

(Suite)

CHAPITRE VIII

SYLVAINE

L'unique chambre de la chaumière était nue et glacée ; on voyait que le foyer en était depuis longtemps éteint. Un grand banc de bois, une huche vermoulue, étaient les seuls meubles qu'on y pût découvrir. Mais, au fond, dans une espèce d'alcôve, il y avait un lit recouvert d'une courte-pointe en lambeaux, d'une étoffe de soie piquée étalant encore quelques couleurs brillantes. Puis, au-dessus du lit, un grand crucifix et un rameau bénit comme dans toutes les chaumières du Poitou et de la Vendée.

Renée, en entrant, avait laissé tomber sur le banc sa mante et son capuchon ; elle s'avança vers le lit sans même secouer ses tresses mouillées. A son approche, une vieille femme se dressa hors des couvertures, sorte de squelette humain aux os saillants, aux joues terreuses et décharnées, ombre qui n'avait plus de vivant que le regard. Mais que ce regard était sinistre, étincelant sous l'orbite creux, ardent de fièvre ou de passion intérieure ! La jeune fille ne s'en effrayait pourtant pas ; elle alla droit à la vieille malade et lui prit une main pour la réchauffer dans les siennes.

— Je viens d'apprendre que vous vous trouvez plus mal, Sylvaine, dit-elle doucement, et je me suis hâtée de venir vous voir. J'aurais voulu vous procurer un secours plus efficace, mais j'étais seule à la maison. Mon père est à Niort avec petit Pierre ; mon frère est depuis une semaine parti pour l'évêché ; sans cela il serait venu lui-même vous consoler, mère Sylvaine, et vous donner du courage.

— J'aime mieux que ce soit vous, demoiselle, répondit la vieille d'une voix sifflante et entrecoupée ; je ne veux pas voir monsieur le curé, ni monsieur de Mareilles quoiqu'il soit bien bon. Est-ce qu'ils comprennent ce que je sens, les prêtres ? Savent-ils ce qu'il y a dans le cœur d'une mère abandonnée ? Ils me disent toujours qu'il faut pardonner d'abord, que je souffre parce que je hais, que Jésus a pardonné à ses bourreaux. Oui, mais ses bourreaux n'étaient pas ses enfants ...

— Sylvaine, interrompit Renée avec douceur, sont-ce là les pensées qui devraient vous venir à l'esprit, quand vous êtes seule et malade ?

— Oh ! c'est parce que je suis seule, toute seule dans ma vieillesse et dans ma misère, que je pense à eux et que je les maudis, les ingrats ! Savez-vous comme c'est horrible, d'être abandonnée toute vivante, d'entendre le vent se plaindre comme la voix d'un trépassé, et de sentir la mort qui s'approche, sans qu'il y ait personne pour vous donner la main au moment où elle viendra ? Me laisser vivre et mourir ainsi, moi qui les avais tant aimés, moi qui avais veillé nuit et jour sur leurs berceaux. Oui, oui, je vais mourir, je le sens bien, mais, d'ici là, je les maudirai encore ; je crierai bien haut pour que Dieu m'entende : « C'est ma fille et mon fils qui me tuent : mon Dieu, vengez-moi ! »

— Calmez-vous, malheureuse mère ; vous avez certainement le délire, dit Renée tristement.

— Me calmer ! On voit bien que vous ne les avez pas connus, demoiselle, pour me parler ainsi. J'étais si heureuse jadis ! La baronne, ma maîtresse, m'avait élevée et bien établie. Dieu m'avait donné un fils et une fille. Dans tout le village, ils étaient les plus beaux enfants, et moi, j'étais la plus heureuse des mères. Même après que mon André fut mort, je trouvais doux de vivre, parce que je vivais pour eux. Je les aimais tant, que je ne savais rien leur refuser. Je me serais passé de manger deux jours pour que Louis eût un habit de drap fin et que Périne portât des coiffes de dentelles. J'étais si orgueilleuse de les voir beaux et bien parés, que je me réjouissais quand j'entendais les autres mères du village chuchoter derrière eux « : Oh ! oh ! la Sylvaine est trop fière de ses enfants ; cela lui tournera à mal. » Je pensais que la jalousie les faisait parler ainsi et je portais la tête encore plus haut. Elles avaient bien raison pourtant. Périne tourna mal la première ; elle se prit d'amour pour un mauvais garçon du village, et bientôt je vis, lorsqu'elle passait, tous les jeunes gens rire derrière elle, et les mères la montrer au doigt. J'eus beau prier, pleurer, menacer. J'avais été trop faible ; l'ingrate ne me respectait plus. Un jour, elle disparut avec le méchant qui l'avait rendue la risée du village ; elle était allée se perdre tout à fait. Elle s'inquiétait bien de laisser sa vieille mère porter sa honte toute seule !

— Votre fille était bien jeune, fit observer Renée. Savez-vous si elle ne s'est pas amèrement repentie ? Et si elle l'avait fait, ne lui auriez-vous pas pardonné ?

— Je sais qu'elle a bien regretté sa conduite, quand elle a été dans la misère, elle et son enfant. Elle m'a écrit pour me demander pardon, mais je lui ai renvoyé sa lettre. Je ne voulais pas revoir celle qui avait traîné dans la boue le nom de son père et le mien... Et après, continua Sylvaine, dont la voix devenait plus faible, et la respiration plus courte ; après... ç'a été le tour de mon fils... Il ne voulait pas travailler, il avait peur de la misère ; moi, je commençais à devenir pauvre, et je n'avais plus d'argent

à lui donner. Et... il est parti... emportant la montre de son père, mon anneau de noce,... tout ce qu'il pouvait vendre enfin.... dépouillant sa vieille mère, comme l'autre l'avait déshonorée. Alors je les ai maudits tous les deux, et j'ai demandé à Dieu qu'il les fasse vivre misérables... et mourir seuls,.. seuls comme je mourrais si vous n'étiez pas là. Car... je ne pouvais plus vivre au village, après qu'ils étaient partis.... Je ne pouvais plus voir les petits enfants passer devant ma porte.... il me semblait qu'ils allaient grandir aussi pour tuer leur mère. Et ils sentaient bien que je ne les aimais pas ; ils me jetaient des pierres en criant : « Eh ! mère Sylvaine ; dis-nous donc où tes enfants sont allés ? » Au moins, je ne les vois plus depuis que je suis sur cette lande, où voici que la mort vient me chercher.

— Sylvaine, dit Renée après un moment de silence, vous sentez-vous réellement aussi mal que vous le dites ?

— Oui, mes yeux ne vous voient presque plus, et il y a comme une main glacée qui me serre déjà les genoux.

— Je vais vous faire chauffer du vin, dit alors la jeune fille, cela vous ranimera un peu.

Et s'approchant du foyer vide, elle y jeta quelques branchages desséchés, prit une bouteille qu'elle avait apportée sous sa mante, et en versa une partie dans un poêlon cassé qu'elle présenta à la flamme. Puis, comme la nuit était venue, elle alluma une chandelle de résine aux sarments du foyer. Albert, qui suivait tous les mouvements de la jeune fille, voyait à l'expression de son visage qu'elle était préoccupée et triste, dominée par une idée qu'il ne pouvait deviner. Mais elle se retourna bientôt et alla présenter le breuvage à la malade. Celle-ci essaya d'en boire un peu, mais son gosier se contractait déjà, et elle put à peine l'avaler.

— Merci, dit-elle en retombant sur son lit ; vous êtes bien bonne, demoiselle... mais c'est inutile... le froid monte plus haut... la mort n'est pas loin.

Rénée pâlit un peu, mais son regard parut exprimer une détermination subite ; elle s'agenouilla auprès de la malade et lui dit d'une voix basse et solennelle :

— Sylvaine, que diriez-vous à vos enfants si vous les voyiez auprès de votre lit de mort ?

— Ah !... je dirais... qu'ils viennent, pour s'assurer si mes yeux sont bien fermés pour toujours,... si ma bouche ne les maudira plus !

— Et si vous les trouviez dans ce monde inconnu où vous allez entrer, devant le tribunal du juge suprême qui prescrit à tous le pardon, et qui s'est réservé le droit de maudire ou d'absoudre ? Que leur diriez-vous s'ils venaient à vous et s'écriaient : « Mère, nous avons été coupables, mais tu as été impie ; tu as imploré la vengeance de Dieu, et cette vengeance nous

a frappés ; nous sommes morts, à présent, mais morts en réprouvés ; et c'est toi qui l'as voulu quand tu nous as maudits.

— Morts,... mes enfants ! déjà, s'écria Sylvaine dans un dernier effroi. Mon Dieu ! ils étaient si jeunes !

— Ecoutez-moi pauvre femme, et calmez-vous, dit Renée en s'asseyant sur le lit, et passant sa main douce sur les cheveux gris de la mourante. Je ne sais pas, malheureusement, ce qu'est devenue Périne, mais nous avons eu des nouvelles de votre fils. Après quelques années d'une vie probablement coupable, il s'était fait soldat et avait été envoyé en Afrique. Dans une rencontre, il reçut plusieurs blessures et fut laissé pour mort sur la place. On le releva, on s'aperçut qu'il vivait encore; il fut transporté à l'hôpital. Mais son agonie fut lente et douloureuse ; l'aumônier de son régiment l'a écrit à Gabriel qu'il avait connu au séminaire. Le pauvre Louis souffrait à la fois des angoisses de ses blessures et des fautes de sa vie passée. Il n'avait pas un cœur aussi obstiné que le vôtre, Sylvaine, quoiqu'il fût homme et soldat, il pleurait, il se repentait : « C'est parce que ma mère m'a maudit que Dieu m'a condamné, et que je vais mourir, criait-il quand ses blessures le déchiraient ; si elle me voyait souffrir ainsi, croyez-vous qu'elle me pardonnerait ? » Mais ce pardon qu'il implorait, il est mort sans l'avoir obtenu ; le lui refuserez-vous encore quand vous allez le retrouver dans l'autre vie, la vie mystérieuse, la vie éternelle ?

— O mon Louis ! mon pauvre enfant !... murmura la mourante d'une voix faible où l'âme vibrait tout entière. Si j'avais été là... pour lui dire... de s'endormir en paix...

Et d'âpres sanglots commencèrent à déchirer la poitrine de la mourante, mêlés déjà au râle sourd de l'agonie.

— Mon Dieu, dit Renée en se levant et en jetant un regard plein d'angoisses sur le crucifix ; vous permettez que je sois seule auprès de ce lit de mort que je ne puis pas même quitter pour aller chercher votre ministre. Mon Dieu ! donnez-moi au moins la force de convaincre et le pouvoir de consoler ?

Sylvaine paraissait un peu plus calme, mais ses yeux commençaient à devenir vitreux et sa respiration s'entendait à peine. Renée se tourna vers elle et lui dit :

— Voulez-vous prier, mère ?

La mourante baissa et releva ses paupières en signe de consentement. Renée continua :

— Je vais parler pour vous si vous voulez, vous êtes trop faible à présent pour le faire.

Sylvaine répéta le même signe. Alors Renée s'agenouilla devant le lit, tenant entre ces deux mains jointes la main déjà roidie et glacée.

— A cette heure où la vie disparaît, où l'éternité commence, dit la jeune

fille, écoutez mon humble prière; bénissez ce lit de mort, ô mon Dieu! Envoyez à ce pauvre cœur troublé le trésor du pardon et l'attente de votre miséricorde. Cette âme qui se présente à vous a péché par haine et par vengeance; mais, comme elle avait beaucoup erré, elle a aussi beaucoup souffert. Si votre justice est satisfaite, si vous daignez pardonner à cette mère faible et malheureuse, adoucissez son agonie par un rayon d'espérance, et faites qu'elle s'endorme en paix, comme son fils avant elle s'est endormi! »

Ici Renée s'arrêta un instant; elle sentit les doigts de la mourante serrer faiblement les siens comme pour témoigner qu'elle s'associait de cœur aux paroles de la jeune fille. Alors elle continua :

« Et de cette pauvre égarée qui s'est perdue dans le monde et qui s'est déjà repentie, souvenez-vous aussi, ô mon Dieu! Ses fautes sont grandes, mais votre toute-puissance est infinie. En quelque lieu qu'elle soit, pauvre, obscure et méprisée, envoyez-lui une de vos inspirations divines pour la convertir et l'éclairer; que la voix d'un de vos anges lui apprenne que sa mère est morte en la bénissant, et qu'il lui reste encore un père au ciel! »

Ici la jeune fille se tut et interrogea la mourante du regard. Celle-ci, sans voix et presque sans souffle, souleva avec effort sa main livide et, par un geste solennel, traça en l'air le signe de la croix, au-dessus de la jeune fille inclinée, tandis que ses lèvres, en s'agitant, laissèrent échapper ces paroles indistinctes : « Pour vous... et pour elle! »

Puis la main retomba pesamment sur la couverture; le regard devint fixe, et les lèvres se contractèrent. Renée, muette et pâle, resta à genoux les mains jointes, les yeux fixés sur ces yeux où la vie s'éteignait, sur ces lèvres d'où le souffle ne s'échappait plus qu'à de rares intervalles. Au bout d'un quart d'heure environ il cessa tout à fait.

Renée alors se releva et regarda avec émotion le visage de la morte : « Pauvre mère, dit-elle, pauvre abandonnée, qui as vécu si tristement, tu as eu une mort bien calme! C'est que Dieu t'a pardonné et que maintenant tu as retrouvé ton fils. A présent, au nom de celle dont la place était ici, et qui se repentira cruellement peut-être de n'avoir pu te fermer les yeux et recevoir ta dernière bénédiction, au nom de ta fille, laisse-moi te dire adieu! »

Et Renée, inclinant son beau visage, déposa un baiser sur le front calme de Sylvaine. Puis elle ferma doucement les paupières entr'ouvertes et ramena le drap sur le visage inanimé. Elle alluma ensuite à la mince chandelle de résine le cierge bénit que l'on conserve dans les chaumières des paysans pour ces occasions solennelles, et, l'ayant placée auprès du lit, elle s'assit sur un escabeau, le visage recueilli et les mains jointes.

Albert était encore derrière le mur. Son âme avait passé dans ses yeux : il ne sentait ni les larmes qui roulaient sur son visage, ni la neige qui trempait ses vêtements.

CHAPITRE IX

LA DÉCISION

Pourtant, au bout de quelques minutes, quand son émotion fut un peu calmée, et que les battements de son cœur devinrent moins violents, le jeune homme cessa de regarder dans la crevasse de la muraille et jeta les yeux sur la vaste étendue qui séparait la chaumière des autres habitations de la contrée. Les flocons de neige qui déjà couvraient le sol d'un épais tapis, tombaient moins pressés ; le vent ne soufflait plus sur la lande et les étoiles scintillaient, pures et brillantes, sur l'immensité du sol. La nuit était belle et calme, mais froide; Albert frissonna en pensant que Renée paraissait disposée à la passer toute entière, seule, en face de ce cadavre, auprès d'un foyer éteint, à la lueur d'un cierge funéraire. Le froid pouvait glacer la jeune fille, et ses forces l'abandonner. Albert, saisi de ces diverses craintes, fit taire toutes ses hésitations, et marcha résolûment vers la porte de la cabane. La neige criait sous ses pieds, il crut entendre Renée tressaillir sur son banc : « Mademoiselle Renée, dit-il avant de pousser la porte, ne craignez rien, reconnaissez la voix d'un ami, d'Albert Maucroix. J'ai commis une grande indiscrétion, je l'avoue; en vous rencontrant tantôt j'ai craint pour vous la violence de l'orage; je vous ai suivie jusqu'ici. Voulez-vous me laisser partager votre pieuse veille, ou puis-je aller chercher quelqu'un pour vous remplacer ? »

Renée, rassurée tout à fait, se leva et alla ouvrir la porte au jeune homme avec un grave sourire : « Entrez un instant, dit-elle; je vous dirai ce qu'il faudra faire, puisque vous êtes assez complaisant pour vouloir bien m'aider. » Elle parlait d'une voix basse et douce comme on parle en présence de la mort; Albert se découvrit et entra. Il marcha d'abord vers le lit funèbre au chevet duquel Renée avait suspendu l'eau bénite et le rameau. A l'aspect du cierge, à la lueur vacillante du linceul blanc révélant dans ses plis la forme roide du cadavre, il vit soudain dans son cœur le lit de mort de sa mère, le seul auprès duquel il eût jamais pleuré. Alors, vaincu par le souvenir amer, par l'émotion subite, par la majesté terrible de la mort et par la solennité de l'heure funèbre, il sentit une religieuse terreur dominer et renouveler son être, et tomba à genoux en faisant le signe de la croix. Il cacha sa tête dans ses mains, et, quand il se releva, ses yeux étaient brillants de larmes. Ceux de Renée étaient humides aussi ; elle lui tendit la main : « Vous méritez que je vous pardonne, monsieur Maucroix, dit-elle. Pourtant vous avez été bien coupable d'attendre ainsi la fin de cette scène, au lieu d'aller en toute hâte chercher au moins des secours religieux. Malheureusement, je le sais, votre zèle eût été inutile, car le presbytère est trop éloigné pour que vous ayez pu

y parvenir à temps. Il était écrit que la pauvre Sylvaine mourrait abandonnée comme elle avait vécu. Maintenant voici ce que vous pouvez faire pour moi. Je passerais volontiers la nuit auprès de la morte, mais on serait inquiet à la maison où mon père peut arriver d'un moment à l'autre. Si vous pouvez aller à la ferme des Grandes-Haies, qui n'est pas loin d'ici, vous y trouverez facilement quelqu'un qui voudra bien me remplacer ici.

— Cela me sera d'autant plus facile, dit Albert, que j'ai laissé mon cheval près d'ici, sur la lande. »

Alors la jeune fille lui indiqua le chemin qu'il devait suivre et le vit s'éloigner à grands pas tandis qu'elle reprenait sa place auprès de la morte, roulant dans ses doigts effilés les grains de son chapelet.

Le jeune homme avait fait diligence; en moins de trois quarts d'heure, il revint, mais à pied, ramenant la fermière et l'une de ses servantes qui allaient achever la veillée funèbre ; il avait mis son cheval à l'écurie de la ferme. Alors Renée reprit son capuchon et sa mante et se disposa à partir. Albert s'approcha d'elle au moment où elle allait franchir le seuil : « N'allez pas seule, mademoiselle Renée, dit-il, laissez-moi vous accompagner ; le chemin est long, la neige est épaisse et glissante ; vous marcherez plus aisément en vous appuyant sur mon bras. » Puis il baissa la tête avec une émotion visible : « Il faut que je vous parle, » ajouta-t-il d'une voix presque étouffée. Renée le regarda avec un étonnement candide, mais, voyant la nuit obscure et la longue plaine de neige déroulée à ses pieds, elle n'hésita pas, et prit le bras d'Albert sans fausse timidité comme sans coquetterie.

Les jeunes gens marchèrent d'abord en silence, éclairés faiblement par quelques rayons d'étoiles. Albert semblait agité ; sa poitrine se soulevait parfois en retenant un soupir, et il passait la main sur son front avec une expression d'angoisse. Renée lui dit doucement : « Vous êtes encore bien ému, monsieur Maucroix ; la mort de la pauvre Sylvaine vous a vivement impressionné : c'était vraiment une triste scène.

— Triste, mais solennelle aussi, répondit Albert d'une voix tremblante. En présence de ce lit de mort, j'ai entrevu des lumières rayonnantes et soudaines ; tout un horizon nouveau s'est ouvert à mes yeux, et les émotions que j'ai ressenties alors sont, je le sens, de celles qui changent et dominent une vie. »

Renée regarda le jeune homme avec surprise. Albert continua :

— Le monde dans lequel j'ai vécu n'envisage qu'un côté de la vie, le côté facile et riant : toute l'autre face de l'existence lui est inconnue ; il en ignore les douleurs saintes, les devoirs austères, les joies du sacrifice accompli, la paix de l'âme qui s'épure et se renouvelle. Pour ce monde-là, le devoir s'explique par un mot : les convenances ; on n'y demande pas si

vous êtes homme de bien, mais si vous êtes homme de goût. C'est parce que j'y ai vécu que j'étais indécis, chancelant, inhabile ; que je suis resté enfant, en un mot. Mais j'ai vu aujourd'hui qu'en maintes circonstances de la vie, surtout lorsqu'il s'agit de consoler ceux qui souffrent, la frivolité est coupable, l'indécision n'est pas permise. J'étais arrivé enfant encore à la cabane de Sylvaine : j'en reviendrai homme et chrétien. C'est votre exemple qui m'a instruit, c'est votre voix qui m'a convaincu ; c'est à vous que je dois cette révélation, à vous... Renée, qui êtes si noble et si grande, qu'à celui qui vous aime, vous faites aimer la vertu !

Rénée, interdite, gardait le silence. Albert reprit :

— J'étais bien insensé hier encore. Je ne demandais que des jouissances à la vie : Je voulais savoir où est le bonheur. Le bonheur est là où vous êtes, Renée ; vous près de qui les mourants s'en vont en paix avec l'espérance dans le cœur et le nom de Dieu sur les lèvres ! Renée, fille chrétienne ; femme humble et supérieure, acceptez ce cœur auquel vous avez enseigné la vie et l'amour ; soyez mon guide et mon exemple, soyez une femme bien-aimée !

La jeune fille avait retiré son bras ; muette et immobile, elle tenait ses yeux fixés vers la terre, mais Albert pouvait entendre les battements précipités de son cœur, distincts dans le silence de la nuit. Au bout d'un instant pourtant, elle dit d'une voix qui commençait à redevenir calme.

— Monsieur Maucroix, j'ai d'abord une question à vous adresser. Êtes-vous donc libre pour me parler comme vous le faites ?

— J'ai mérité ceci, s'écria Albert avec une violente amertume. Je ne pouvais impunément être faible, flottant, irrésolu. Tout mon passé d'enfant vient me jeter ma honte au visage au moment où j'entrevois la route du devoir et du bonheur et où je veux m'y engager sans faiblir. Vous avez raison, Renée, de me parler ainsi. Je n'étais pas libre quand je ne voyais dans la vie que les jouissances frivoles, et que, par mollesse ou par crainte, j'embrassais docilement les projets de ceux qui voulaient me créer un bonheur factice. On croyait me rendre heureux en me faisant riche, et je croyais pouvoir sacrifier à la richesse mon indépendance et les besoins impérieux de mon cœur. Mais, comme j'allais me perdre, la Providence m'a retenu. Avant de me laisser aller à la Tourmelière, elle m'a guidé sous votre toit ; avant de me faire voir la femme vaine et brillante, elle m'a montré la chrétienne forte et résignée. Et depuis lors, je n'ai pas cessé de penser à vous, Renée ; dans les grands salons du château dans le tumulte des chasses, au milieu de la foule des invités, je vous voyais toujours passer, douce et grave, un sourire indulgent sur les lèvres, une larme de pitié dans les yeux. Mais je ne pouvais pas parler plus vite ; il m'a fallu de temps pour mûrir : il m'a fallu surtout vous voir aujourd'hui, assez forte pour éteindre la haine et adoucir l'horreur de la mort, rame-

nant pieusement une âme à Dieu, et donnant un courageux baiser à une morte.... J'ai vu tout cela, Renée, et je vois aussi que je ne suis pas digne de vous. Seulement, si vous voulez me donner le temps de vous mériter, je vous promets de ne pas hésiter, de ne jamais faiblir, parce que je deviens homme, à présent que je vous aime !.... Un mot seulement, Renée ; croyez-vous à ma parole ? Sentez-vous que c'est tout mon cœur qui vous parle en ce moment ?

— Oui, dit la jeune fille, après une pause, en laissant tomber sa main dans celle d'Albert.

— Oh ! dit celui-ci, avec une joie profonde, si vous pouvez lire dans mon cœur, vous m'aimerez peut-être, car vous verrez combien vous y êtes vénérée et chérie. Et, puis-je parler à votre père ce soir, en arrivant ?

— Quand vous voudrez, répondit Renée d'une voix imperceptible.

Le jeune homme serra avec transport la main qu'il tenait dans les siennes, et tous deux continuèrent leur route en silence, les yeux baissés, le cœur palpitant.

Lorsqu'ils arrivèrent à la Maison-Grise, ils virent de la lumière briller aux fenêtres du rez-de-chaussée, car le vicomte, revenu de Niort, se préparait à aller chercher sa fille à la cabane de Sylvaine. Il ne put retenir un geste de surprise en la voyant revenir accompagnée d'Albert. Celui-ci allait s'expliquer ; mais Renée, toujours calme et candide, alla embrasser son père et lui raconta la mort de la vieille paysanne, sans passer sous silence l'espionnage d'Albert à travers les fentes du mur et ses bienveillantes offres de service. Ce récit suffit au vicomte de Mareilles, car il savait bien que Renée n'avait jamais menti.

Lorsque la jeune fille eût fini, elle salua et s'empressa de se retirer :

— Ainsi, monsieur, dit le vicomte au jeune Maucroix, vous allez encore être obligé d'accepter notre pauvre hospitalité. Ce sera la seconde nuit assez maussade que vous passerez sous notre toit.

— Monsieur, dit Albert avec émotion, autrefois je croyais que c'était le hasard qui m'y avait conduit ; maintenant je dirais que c'est la Providence. En m'amenant ici, elle avait ses vues éternelles ; soyez assez généreux, monsieur le vicomte, pour les comprendre et les seconder.

Le vicomte regarda Albert d'un air étonné. Celui-ci, rappelant alors tout son courage, confessa au père de Renée ses aspirations secrètes, ses oscillations, ses craintes ; l'attrait mystérieux qui le portait vers la jeune fille, et l'hésitation puérile qui le retenait. Nous craignons bien qu'Albert ne fût fort gauche en avouant ses gaucheries, mais son émotion même était le plus sûr garant de sa candeur ; il se montrait trop peu éloquent pour n'être pas sincère. Heureusement le langage du cœur peut se passer des ornements de la rhétorique ; il est toujours émouvant quand il est vrai.

— Enfin, dit Albert en terminant ; voici ce qui s'est passé en moi après

la scène de ce soir. Il m'a semblé voir l'une près de l'autre Olympe Richer avec sa dot et son clinquant, et mademoiselle Renée toute vertueuse et charmante. Voilà ce qui t'éblouit et voici ce que tu dédaignes, me disait avec un reproche amer la voix mystérieuse de mon cœur. La voix était irrésistible ; ma faiblesse a été vaincue, et je vous supplie, monsieur, de croire à la fermeté de ma résolution et de m'accepter au nombre de vos enfants.

— Monsieur Albert, dit le vicomte après un moment de réflexion ; je vois combien il y a de franchise et de loyauté dans tout ce que vous me dites ; j'apprécie votre généreux désintéressement, mais il ne m'en reste pas moins quelques objections à vous faire. La première, c'est que vous êtes bien jeune.

— Je le sais, monsieur ; j'attendrai, répondit Albert doucement. Il est facile de vieillir.

— Sans changer ? fit le vicomte avec un sourire.

— Sans changer, répéta Albert résolûment.

— Admettons, continua le vicomte. Mais ma seconde objection est plus sérieuse encore. Regardez cette pauvre chambre nue, monsieur Maucroix, les pierres qui croulent de mes vieux murs, les ardoises que le vent emporte de mon toit, tout cela vous dit que ma fille est pauvre, tandis que vous...

— Hélas ! monsieur, interrompit Albert, ce qui m'afflige, c'est que je n'ai pas non plus de fortune à offrir à mademoiselle Renée. La vie oisive et élégante que j'ai menée, le luxe insouciant dont j'ai joui, étaient le fruit des bienfaits de mon oncle qui m'accordait sa protection et me promettait sa fortune, mais qui me refusera probablement l'une et l'autre si je ne me marie pas conformément à ses vues. Je ne puis donc offrir à mademoiselle Renée que mon travail et mon amour, et c'est précisément ce qui me donne du courage, car je crois que, pour la mériter, il faut savoir lutter et souffrir.

— Ceci devient très-sérieux, fit observer le vicomte. Je ne pourrais permettre que votre mariage avec avec ma fille vous brouillât sans retour avec votre parent. Ce n'est pas tant la perte de sa fortune que la perte de son affection qui me semblerait fâcheuse pour vous.

— Hélas ! monsieur, dit Albert, voyez à quelle misérable condition votre délicatesse me condamme. Dois-je, parce que mon oncle a rêvé pour moi un mariage riche, me priver des joies d'un mariage heureux ? Pensez à la mère de Renée, monsieur le vicomte. Avez-vous cherché en elle l'éclat de la richesse, la splendeur d'une position brillante ? Non, vous vouliez une simple et douce chrétienne pour la bien-aimée de votre cœur, pour la mère de vos enfants. Vous avez dit : cette jeune fille est humble et pieuse, chaste et sincère ; son âme peut croire et prier, et son cœur sait répondre

au mien. C'est assez pour que nous soyons heureux. Et vous avez dit vrai monsieur de Mareilles, et moi, je vous dis aujourd'hui que de mon mariage, dépend ma force et mon bonheur, et que la belle âme de Renée vaut plus pour moi que tous les trésors de la terre.

Le vicomte, ému malgré lui par les simples paroles du jeune homme, lui serra affectueusement la main.

— Réfléchissez bien, mon enfant, lui dit-il. Jusqu'ici la vie a été pour vous douce et facile. Vous n'avez aucune idée des luttes qu'il faudra livrer, des privations qu'il faudra subir quand vous vous trouverez livré à vos propres forces, seul à seul avec la misère. Est-ce que cet enthousiasme passager ne tombera pas quand vous vous trouverez aux prises avec la nécessité écrasante et terrible, de travailler durement, non pour la gloire, non pour la réputation ou la fortune ; mais, vous le dirai-je, pour votre pain de chaque jour ?

— Soyez sans crainte de ce côté, monsieur le vicomte, répondit Albert d'une voix calme et résolue. La nécessité dont vous parlez serait dure pour des enfants, mais elle ne peut effrayer des hommes. Il y en a qui ont oublié la faim et la misère devant un problème d'algèbre, un chant d'Homère ou une Vierge de Raphaël, parce qu'à leurs yeux ravis, la science laissait tomber ses voiles, l'art et la poésie faisaient flotter leurs divins miracles. Ce qu'ont fait ceux-là pour la gloire, ne pourai-je le faire, moi, pour mon bonheur ? Au lieu de ces visions idéales, ce sera la chère image de Renée qui passera devant mes yeux, quand je serai pauvre et seul, qui me montrera de loin le but et qui me dira de sa voix douce : « Souffre, travaille, espère : le sacrifice est le premier acte de l'amour ; le devoir est saint, le courage est béni ! »

En parlant ainsi, Albert ressentait une énergie inconnue ; son cœur ne battait pas avec la fièvre de l'exaltation passagère, mais avec l'ardeur de la résolution forte qui voit son but et saura l'atteindre sans faiblir.

— Vous parlez bien, mon enfant, lui dit le vicomte ; je vois que vous êtes sincère avec moi et avec vous-même. Que puis-je vous promettre cependant quand vous êtes si jeune et que l'avenir est si incertain ? Je dois d'abord causer avec Renée de votre demande. De votre côté, retournez près de votre oncle, parlez-lui avec franchise ; conjurez-le de disposer de sa fortune comme bon lui semble, mais de vous conserver sa tendresse. Et puis, dans tous les cas, croyez, aimez et travaillez ; l'avenir sera ce que vous l'aurez fait.

Comme le vicomte cessait de parler, une lueur indécise commençait à briller à travers les vitres, et Albert vit une légère teinte rosée colorer le ciel au levant :

— Voici le jour qui se lève sur vos bonnes paroles, monsieur le vicomte dit-il au père de Renée ; c'est un heureux présage pour notre avenir.

Mais je dois songer d'abord aux devoirs du présent, et, avant de retourner à Paris, il me faut aller prendre congé des dames de la Tourmelière.

CHAPITRE X

AVANT LE DÉPART

En quittant la Maison-Grise, Albert prit le chemin de la ferme où il avait laissé son cheval la nuit précédente, et, une fois en possession de sa monture, il se dirigea du côté du château. Le jour était venu pendant cette excursion rapide, et le soleil, perçant son voile de vapeurs, faisait étinceler comme des diamants les flocons de neige encore suspendus aux branches. Cette matinée de novembre, froide et transparente, n'était ni sans charme ni sans gaieté, et les rêves brillants du jeune homme la lui faisaient trouver plus radieuse encore. En traversant la lande avant de prendre la grande route, il salua de loin les girouettes rouillées de la vieille maison et leur envoya un baiser et un sourire : « J'y reviendrai quand je serai riche, pensa-t-il le cœur battant d'orgueil et d'espoir; je relèverai les murs qui croulent et qui doivent voir grandir mes enfants; j'arracherai les troncs décrépits pour faire place à un beau jardin ombragé; mais je garderai le vieux lierre, symbole de notre amour toujours vivant, et fidèle comme lui. » Ce fut au milieu de ces doux rêves qu'il entra dans la cour du château.

Il n'était pas neuf heures encore, on déjeûnait ordinairement à dix, et Albert jugea convenable de réparer un peu le désordre de sa toilette. En effet, ses cheveux humides, ses bottes crottées, ses vêtements froissés, auraient fait une triste figure au milieu de la coquette salle à manger, en face des porcelaines de Sèvres et de la splendide argenterie. Pourtant le jeune homme se sentit saisi d'un profond dédain quand, en entrant dans la chambre, il jeta un coup d'œil sur les élégantes babioles qui s'y trouvaient rassemblées et auxquelles, la veille encore, il attachait bien un certain prix : « A quoi servent toutes ces misères? se dit-il en repoussant avec mépris les babouches de velours préparées devant la cheminée. Est-ce qu'un homme a besoin de toutes ces bagatelles parées, bonnes pour des sultanes frileuses? Comme je vais apprendre à m'en passer dans le grenier qui m'attend, car, si je ne me trompe, mon oncle va entrer dans une indignation qui ne me laisse guère d'autre perspective de début. N'importe, il faut, à présent, se raser et mettre un habit. Mademoiselle Olympe va voir diminuer sa cour; un de ses adorateurs s'éloigne; qu'il parte au moins galamment, avec un respectueux salut et un gilet irréprochable. Je dis aujourd'hui adieu aux vanités du monde, et, pour cette raison, je vais prendre ce que j'ai de mieux.

Et, d'après ces considérations, Albert se para de ses vêtements les plus élégants, de ses plus coûteuses babioles, comme la novice qui revêt la brillante parure de mariée avant de prendre pour toujours la bure sombre et le voile noir. Puis il descendit à la salle à manger où ces dames se trouvaient déjà et où il entra en faisant le plus cérémonieux de ses saluts :

— Enfin, vous voilà, monsieur Maucroix! dit madame Richer d'un ton qui pouvait facilement tourner à l'aigre. Savez-vous que vous m'avez donné de fameuses transes? Je n'aurais pas aimé apprendre à votre oncle qu'il vous est arrivé malheur chez nous. Je ne vous demanderai pas d'où vous venez, sûrement. D'abord, cela ne me regarde pas, et puis, chacun peut avoir ses affaires, mais je serais curieuse de savoir si vous avez cherché toute la nuit votre montre au clair de lune?

Albert se rappela alors son mensonge de la veille et se sentit rougir légèrement, mais il essaya de faire bonne contenance et répondit :

— Non, madame, je n'ai pas cherché ma montre toute la nuit, seulement il s'est présenté pour moi une circonstance dans laquelle mes faibles services pouvaient être de quelque utilité, et je me suis trouvé heureux de les offrir.

— Ainsi, c'est par charité chrétienne que vous avez bravé le vent et la neige de cette nuit? dit à son tour Olympe. Vraiment, monsieur Albert, vous êtes un autre Vincent de Paul, un Fénelon en habit noir; ne s'agissait-il point de quelque vache perdue, et avez-vous été assez heureux pour ramener la bête à sa famille éplorée?

— Non, mademoiselle, il ne s'agissait point de chercher une vache, répondit patiemment Albert; il s'agissait de veiller une morte.

— Une morte! vraiment vous êtes tragique, monsieur Albert, et vous nous dites cela avec un air funèbre fait pour donner le frisson. Ainsi, c'est auprès d'un cercueil que vous avez veillé cette nuit? Et moi qui croyais qu'en rêvant à votre montre perdue ou à quelque étoile filante, comme j'ai cru hier en apercevoir une, vous étiez tombé dans un fossé et vous y aviez passé la nuit, comme vous l'aviez fait jadis!

— Non, mademoiselle, vous vous trompiez encore; ce n'est pas dans un fossé, c'est à la Maison-Grise que j'ai passé la nuit.

— A la Maison-Grise! Mais il n'y avait pas là de morte, je suppose, car nous avons rencontré hier mademoiselle Renée marchant dans la neige avec une prestesse et une vigueur tout à fait rassurantes?

— Il n'y avait en effet personne de malade à la Maison-Grise, mais mademoiselle de Mareille allait, lorsque vous l'avez vue, soigner une vieille paysanne qui est morte dans ses bras. Je... me suis trouvé.... par hasard... assez près du lieu de la scène, et j'ai été appeler des fermiers pour veiller auprès du cadavre.

— Ah! j'y suis enfin, je commence à comprendre, dit Olympe avec une

inflexion moqueuse dans la voix. Seulement, je me vois forcée, monsieur Albert, de revenir un peu sur les louanges que je vous donnais tout à l'heure. Monsieur Maucroix ne brûle pas précisément d'un beau zèle philanthropique, mais il s'associe volontiers aux actes de bienfaisance pratiqués par une jeune vicomtesse aux cheveux noirs. Il n'y a rien de tel que les beaux yeux pour inspirer la charité chrétienne. C'est pour cela que, dans certaines églises, on confie la bourse de quêteuses aux paroissiennes les plus jolies. Le moyen n'est pas tout à fait neuf, mais il est toujours ingénieux.

— Avec cela, ma fille, c'est surtout fort attendrissant de voir une grande dame porter secours à une villageoise pauvre. Si des bourgeoises comme nous le faisaient, cela ne se remarquerait pas, bien sûr. On dirait : « Elles font leur devoir. Les paysans les valent bien après tout. » Mais on a beau avoir la bourse plate; on peut toujours se donner des airs quand on a un *de* devant son nom, et un vieil écusson rouillé à sa porte. Quoique monsieur Giraud, qui est un ancien filateur, ne soit pas sorti plus que moi de la cuisse de Jupiter, monsieur Maucroix oublie volontiers cette parenté, fort respectable du reste, et fait tous ses efforts pour frayer avec la noblesse.

— Permettez, madame, dit Albert d'une voix où l'irritation commençait à se faire sentir; c'est sur ce mot *noblesse* qu'il s'agit de nous entendre. Pour moi, il y en a de deux sortes : la noblesse de race, et la noblesse de cœur : chez quelques personnes, la première seulement s'est conservée; d'autres, assez nombreuses malheureusement, n'ont jamais eu ni l'un ni l'autre de ces glorieux priviléges. C'est pour cela que je respecte d'autant plus les familles qui les possèdent toutes deux, et chez lesquelles la beauté de l'âme ajoute son prestige à l'ancienneté du nom.

— Vraiment, monsieur Albert, votre voyage en Poitou ne vous a pas été inutile; vous y avez appris à dire de fort belles phrases, plus ronflantes que polies, je vous l'avouerai. Je ne sais pas seulement ce qu'en pensera monsieur votre oncle, qui a pour tous papiers de famille un bon portefeuille bien garni. C'est bien malheureux que monsieur Giraud n'ait pas pu trouver un marquisat derrière les métiers de sa filature et qu'il n'y ait ramassé qu'un pauvre petit million qu'il se proposait de vous offrir. Il changera peut-être d'idée, qui sait? quand il verra que vous voulez du blason avant tout. Je ne sais vraiment pas ce qu'il dira de cette drôle de lubie.

— Je ne le sais pas non plus, madame, dit Albert en se levant; mais je l'apprendrai bientôt, car je partirai pour Paris aujourd'hui ou demain. Veuillez donc, mesdames, agréer mes respectueux hommages et considérer notre entrevue de ce matin comme une visite d'adieu.

En disant ces mots, Albert salua madame Richer et sa fille avec la plus

parfaite convenance, et, quittant la salle à manger, alla faire sa malle sans retard.

— Ne l'avais-je pas bien dit? s'écria Olympe avec humeur aussitôt qu'il eut fermé la porte. Il est amoureux de cette mademoiselle de Marcilles, et c'est pour cela qu'il nous tourne le dos et s'en va à Paris. Oh! la rusée vicomtesse sait ce qu'elle fait! Elle aura lu dans les traités de morale chrétienne de monsieur son frère que la vertu trouve toujours sa récompense, et elle s'en va faire de la charité en plein vent quand elle est bien sûre de rencontrer un jeune niais qui ira droit s'engluer les ailes. Elle a raison sans doute, car son plan lui réussit.

— Ne te dépite donc pas, ma mignonne, reprit sa mère. Est-ce une si grande perte après tout que ce précieux Maucroix avec ses moustaches blondes et ses gilets blancs? On trouve ses pareils à la douzaine. Un de perdu, dix de retrouvés. D'abord il nous reste monsieur Champion qui, selon moi, a bien son mérite. Et puis nous avons le procureur général et le colonel, que j'ai vu à Niort et que j'attends ici sous peu; deux hommes posés ceux-là, qui ont de la barbe au menton et de la considération dans le monde, et qui n'iront pas courir les champs à la suite d'une petite folle n'ayant pas le sou en poche, mais portant des girouettes blasonnées sur le toit de sa misérable bicoque.

— Oh! pour monsieur Saturnin, maman, répliqua Olympe d'un air abattu, qui sait si je puis compter sur lui? Est-ce que je ne les observais pas tous deux, lui et Albert Maucroix, depuis le jour de leur rencontre? Je n'ai pas été dans le monde pour rien, cependant; je savais comment m'y prendre pour paraître tantôt préférer celui-ci, tantôt favoriser celui-là. S'ils avaient été vraiment amoureux, n'auraient-ils pas été jaloux l'un de l'autre? Eh bien! non, tous deux paraissaient d'une bonne humeur, d'une tranquillité à faire envie! Pas la moindre aigreur, pas le plus léger soupçon d'une haine rentrée! Saturnin expliquait à monsieur Maucroix les curiosités de la province, et celui-ci lui donnait des conseils sur la coupe de ses paletots. N'est-ce pas humiliant pour moi, dis? Avoir tenu pendant deux mois et demi deux rivaux sous le même toit, avoir été gracieuse pour l'un et pour l'autre, et tout cela sans les faire un instant sortir de leur caractère, sans entrevoir l'ombre d'une querelle ou d'une provocation!

— Bah! crois-tu que monsieur Champion serait assez bête pour aller se couper la gorge avec un blanc-bec sans cervelle et sans argent? Non, non, ma fille; un homme prudent et bien avisé, qui a de bonnes rentes et qui est dans le commerce, ne commet pas de pareilles folies. Je connais mieux que toi monsieur Saturnin; c'est un homme qui ira loin; je te l'ai toujours prédit, et j'ajoute malgré ta mine découragée, qu'il ne tiendra qu'à toi de l'accompagner, et de devenir une des grosses têtes du département. Il n'est pas amoureux comme un poëte et il se consolerait de te

perdre; mais tu fais son affaire et tu peux compter sur lui; je te le répète.

Et, sur cette assurance consolante, madame Richer quitta la salle à manger pour aller faire une tournée dans son parc, tandis qu'Olympe, restée seule, jeta un regard au miroir en se demandant comment Albert avait pu ne pas apprécier des yeux si vifs et un si provoquant sourire.

Pendant ce temps, Albert avait terminé ses préparatifs. Il appela un garçon d'écurie et le pria de porter sa malle à l'auberge du père Chavot. Pour lui, il se dirigea à pied vers la Maison-Grise. Comme il était ému en marchant ! comme son cœur bondissait de joie et de regrets, de crainte et d'espérance ! C'était en quelque sorte une visite de fiançailles qu'il allait faire à Renée, mais c'était en même temps une visite d'adieu. Il ne verrait plus les yeux noirs de la jeune fille lui inspirer le courage et la foi, son calme sourire le ranimer aux heures d'abattement et de solitude. C'était bien loin d'elle, à Paris, dans la foule, qu'il fallait aller la conquérir, par le travail et la pauvreté. N'importe ; Albert voyait le but maintenant, et il y marchait d'un pas aussi ferme que l'oncle Giraud l'avait fait jadis, lorsqu'à vingt-cinq ans, pauvre contre-maître de filature, il s'était juré de devenir riche envers et contre tous. Il l'était devenu. Le but était différent, mais la ténacité était la même : celui-là réussit, qui sait attendre et persévérer.

Lorsque le vicomte de Mareilles vit entrer Albert dans la salle, il alla à lui et lui tendit la main : « J'ai causé avec ma fille, lui dit-il ; elle ne repousse pas votre demande, seulement elle ne voudrait pas devenir une cause de désunion entre vous et le seul parent qui vous reste. Que pensez-vous faire maintenant ?

— Aller à Paris, dit Albert résolûment. Ce soir je serai en chemin ; d'ici à quelques jours, je vous aurai fait connaître la décision de mon oncle, mais la mienne, monsieur, est irrévocable. Seulement il me faudra quelques années peut-être pour la faire triompher. Ne vous lasserez-vous point de ce délai et retrouverai-je Renée libre à mon retour ?

— Nous sommes trop pauvres pour que vous ayez beaucoup de rivaux à craindre, monsieur Maucroix, dit le vicomte avec un triste sourire. D'ailleurs, quand Renée vous aura donné sa parole, rien ne pourra la lui faire rétracter. Dans notre famille on est fidèle à son serment. Seulement, je vous en supplie, ne vous engagez pas, si vous n'êtes pas sûr de vous-même, sûr de pouvoir supporter la misère, le travail et l'attente. Épargnez à ma fille un désenchantement qui détruirait la paix de son cœur et qui briserait le mien.

— Monsieur le vicomte, cessez de douter et de craindre, dit Albert avec résolution. Ce n'est pas à Renée que je fais un sacrifice en renonçant à un mariage qui ne satisferait aucun des besoins de mon cœur, à une fortune

que je devrais acheter au prix de mon indépendance. C'est ma conscience et ma dignité d'homme qui protestent contre ce trafic, qui se révoltent contre cet abaissement ; c'est pour leur obéir que je commencerai, seul et courageux, l'édifice de ma fortune qui sera partagée un jour par la seule femme que je puisse aimer.

— Dieu fasse que vous puissiez persévérer et que les épreuves ne soient pas trop rudes ! dit le vicomte avec un soupir. Mais si vous partez ce soir, vous avez peut-être bien des choses à dire à Renée, car vous ne la verrez pas de longtemps, elle est au jardin, mon enfant, allez-y.

Albert descendit les degrés croulants et s'avança sur la pelouse. Renée y était, assise sur un tronc d'arbre renversé, le dos appuyé au piédestal de la Diane de marbre qui avançait son bras blanc au-dessus de la tête de la jeune fille, comme pour la protéger. Le feuillage sombre du lierre courant autour de la statue formait un encadrement splendide au doux visage de Renée. Albert admira surtout le mélange de fermeté et de noblesse qui se faisait remarquer sur ses beaux traits un peu pâlis, sur ce profil fin et accentué, mais charmant de grâce féminine. La jeune fille tenait son ouvrage et ne l'entendait pas marcher dans le gazon. Il s'approcha doucement et vint s'asseoir aussi sur le tronc d'arbre.

— Renée, dit-il en tendant la main à la jeune fille, votre père m'a envoyé près de vous. Hélas ! il me reste quelques heures à peine pour vous voir et vous conter mes rêves. Il faut que je parte ce soir pour Paris. Est-ce que votre pensée m'y suivra ?

— Oui, dit la jeune fille avec candeur. Je ne pourrais pas oublier que vous êtes venu à moi qui suis pauvre et isolée, que vous ne vous êtes pas effrayé de notre vieux toit en ruines, et qu'ainsi maintenant, outre mon père et Gabriel, il y a encore quelqu'un qui a bien voulu m'aimer. Seulement je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, et je ne voudrais pas, à cause de moi, vous voir subir des épreuves trop longues ou trop cruelles. La résignation et la patience me sont bien faciles, à moi, qui ai dû les apprendre et les pratiquer dès l'enfance, à moi, qui ne connais rien des tentations du monde, et qui ai grandi, protégée par le noble cœur de mon père et par l'âme pure de Gabriel. Mais vous êtes homme, vous êtes jeune, vous avez été indépendant jusqu'ici. La pauvreté vous semblera bien rude peut-être. Eh bien ! si elle vous lasse un jour, n'ayez pas de fausse honte, ne vous obstinez pas à tenter le sort. Écrivez-moi toujours ce que vous penserez, ce que vous aurez résolu. Si la nécessité vous force à m'oublier et à changer de route, je ne vous en voudrai pas, je me dirai : « Il était généreux et sincère, il m'a aimée : ce n'est pas sa faute si la lutte était rude et si les forces lui ont manqué ! »

— Vous me dites, Renée, à peu près ce que votre père m'a dit avant vous. Je vous répondrai comme à lui : c'est pour ma dignité d'homme,

c'est pour mon bonheur d'époux que je vais souffrir et travailler ; de tels motifs sont assez puissants pour faire aimer la souffrance et le travail.

— Avant tout, tâchez de ne pas irriter votre oncle, je vous en conjure. Combien je serais malheureuse si je savais qu'à cause de moi, il vous repousse et vous maudit !

— Je ne veux pas vous tromper, Renée ; je ne pense pas qu'il en puisse être autrement. Mon oncle est tenace dans ses idées ; il avait formé de beaux plans pour moi et ne me pardonnera pas de les renverser. Mais je ne puis pas sacrifier aux exigences de mon oncle le repos et le bonheur de ma vie ; je ne troquerai pas contre un château mon indépendance et ma dignité. Un jour viendra peut-être où il comprendra mes motifs et saura les apprécier. Priez pour notre bonheur, Renée, jusqu'à ce que ce jour soit venu !

— Oh ! oui, dit la jeune fille avec émotion ; je prierai ! Autrement, que pourrais-je faire, moi qui penserai sans cesse à vos luttes et à vos épreuves sans qu'il me soit donné de les partager et de les adoucir. Et vous, ne prierez-vous pas ? Savez-vous comment on prie !

— Je ne le savais pas, dit Albert sérieux, mais hier soir vous me l'avez enseigné. Et je pourrais parler à Dieu à présent, car je comprends tout ce qui est sublime, maintenant que je vous aime. Oui, Renée, je suis chrétien.

— Je crois en vous, et j'espère, dit Renée avec un rayon de joie dans les yeux. Quand nous allons être seuls, mon père et moi, dans notre grande maison déserte, nous aurons deux chers absents loin de nous ; mais chaque soir nous nous retrouverons tous unis par la prière, au pied du grand crucifix, et vous reviendrez un jour peut-être vous y agenouiller avec nous !

— Et d'ici là, vous ne m'oublierez pas, Renée ? Et je vous retrouverai fidèle à notre amour naissant, à nos vieux souvenirs ? dit le jeune homme, en attirant à lui la taille souple de la jeune fille.

— Oui, répondit-elle avec émotion, je m'attacherai à votre souvenir comme le lierre à cette statue. Ce n'est pas dans la solitude qu'on oublie. Albert, ayez la force ; moi, j'aurai la constance. C'est là notre rôle à tous deux.

Et les jeunes gens causèrent longtemps encore de leur amour et de leurs rêves, jusqu'aux moment où l'heure du départ arriva, et où Albert, après un adieu plein d'amertune, vit disparaître le toit de la Maison-Grise et regagna la route de Paris.

ETIENNE MARCEL.

(La fin au prochain numéro.)

LA PRÉTENDUE

PRAGMATIQUE-SANCTION

DE SAINT LOUIS

Saint Louis, a-t-il signé la pragmatique-sanction dont voici le texte :.

« Louis, par la grâce de Dieu roi des Français à la perpétuelle mémoire « de la chose;

« Voulant pourvoir à la tranquillité des esglises du royaulme, à l'augmen- « tation du culte, au salut des âmes et désirant obtenir la grâce et le se- « cours du Tout-Puissant sous la protection duquel nous mettons nostre « royaulme, avons par le présent esdit perpétuel ordonné et ordonnons :

« 1° Que les prélats des esglises de nostre royaulme, patrons et collec- « teurs ordinaires de bénéfices jouiront pleinement de leur droit et conser- « veront leur juridiction sans que Rome y puisse donner aucune atteinte « par ses réserves, ses grâces exspectatives ou par ses mandats.

« 2° Que les esglises cathédrales ou abbatiales et autres pourront faire « librement leurs élections qui sortiront leur plein et entier effet.

« 3° Que le crime de simonie qui infecte l'Église soit entièrement banni « du royaulme comme préjudiciable à la religion.

« 4° Nous voulons que les promotions, collations, provisions et dispo- « sitions des prélatures, dignités et aultres bénéfices et offices de nostre « royaulme se fassent suivant la disposition du commun des sacrés conciles « et les ordonnances des anciens Pères de l'Esglise.

« 5° Voulant empescher les exactions insupportables de la cour romaine « qui se trouve malheureusement appauvrie, nous défendons de lever les « sommes qu'elle a coutume de lever sur les esglises du royaulme si ce n'est « pour une cause pieuse et de nostre exprès commandement et de celui des « esglises de France.

« 6° Enfin approuvons et confirmons par les présentes les libertés fran- « çaises, immunités, prérogatives, droit et priviléges accordés par les rois

« de France nos prédécesseurs et par nous aux esglises et monastères et « personnes religieuses de nostre royaulme.

« En témoignage de quoi avons fait opposer nostre scel aux présentes « lettres.

« Donné à Paris, en mars, de l'an de Nostre-Seigneur Jésus-Christ « 1269. »

Telle est, selon un grand nombre d'auteurs modernes, la pierre angulaire des libertés de l'Eglise gallicane. Mais cet acte si fameux, si souvent cité, si longuement commenté est-il authentique? Divers auteurs ne voulant pas rejeter entièrement cette ordonnance, se sont contentés de nier le cinquième article. Fleury, dans son Histoire ecclésiastique, Labbe dans sa grande Collection des conciles, ne citent pas le cinquième article, et ce dernier auteur n'admet les autres qu'avec une grande réserve.

I

En lisant les écrivains des treizième et quatorzième siècles on voit bientôt que la pragmatique-sanction de saint Louis est une pièce apocryphe. Si un acte de cette importance avait été signé par Louis IX, ses contemporains les sires de Joinville et Guillaume de Nangis n'auraient certes pas manqué de le citer. Au quatorzième siècle, Philippe le Bel fit appel à tous les légistes de son royaume pour essayer de couvrir d'une ombre de légalité ses violentes injustices contre Boniface VIII; dans aucune assemblée des états généraux, dans aucun concile gallican de cette époque on ne rappela la pragmatique-sanction de 1269; pourtant elle eût donné une bien grande consistance aux exigences de Philippe le Bel. Si elle eût existé, Pierre de Flottes, Guillaume du Plessis et Guillaume de Nogaret qui mettaient tant de zèle et d'étude à inventer d'abominables calomnies contre le pape, s'en seraient servis pour démontrer aux états généraux la justice des prétentions du roi. L'exemple de saint Louis eût peut-être un peu amoindri l'odieux de la conduite de son petit-fils.

La pragmatique avait pu être perdue, ou bien on en ignorait l'existence, objectent certains écrivains.

Comment peut-on admettre cette supposition? Les légistes qui soutenaient le roi dans ses querelles avec Boniface étaient des gens érudits, habiles, habitués à tirer tout le parti possible des lois, des ordonnances et des édits royaux ; nés pour la plupart dans une condition obscure, ils s'étaient élevés autant par leur adresse que par leur science; tenant richesses, puissances, considération, tout enfin du roi, ils mettaient leur subtilité et leur savoir au service du prince dont ils flattaient l'avarice et la tyrannie. Certes, ils n'étaient pas hommes à ignorer, en 1302 en 1303, un édit qui aurait été publié en 1269. Plusieurs, en 1269, étaient en âge d'apprécier la

portée de cet acte, un intervalle de trente ans à peine sépare la prétendue publication de la pragmatique de la querelle avec la papauté. Jean Gerson, le docteur très-chrétien (*doctor christianissimus*) chancelier de Notre-Dame et de l'Université prononça quatre panégyriques de Louis IX ; il ne mentionne pas une seule fois cet acte que lui, si ardent défenseur des libertés de l'Église de France, aurait eu tant d'intérêt à invoquer. Peut-on concevoir que les évêques n'aient pas opposé cet acte aux exigences simoniaques du clergé, déplorables abus signalés par les conciles tenus en France en 1393, en 1398 et en 1406 ?

Au quinzième siècle la pragmatique est admise, il est vrai, par Nicolas Gilles, qui écrivit *les annales et chroniques de France, depuis l'origine des Français, jusqu'à Charles VIII*. Lorsque la France était en guerre avec Jules II, est-il étonnant qu'un historien, pour excuser son souverain, ait voulu montrer saint Louis lui-même se prononçant avec force contre Rome ?

Les états de Tours, en 1483, l'Université et le Parlement de Paris en 1461 et en 1471, se servirent de la pragmatique pour appuyer leurs remontrances. L'archevêque de Reims, Jean des Ursins, s'en était prévalu pour autoriser celle de Bourges.

Louis XI, qui, selon le mot de François Ier, mit les rois hors de page, pour contenter le Pape abolit la pragmatique sanction de son père Charles VII, mais quelques mois après le Parlement de Paris enregistrait un édit touchant les grâces et expectatives pour supprimer les seuls avantages que le Pape eût retirés de l'abolition de la pragmatique. Louis XI eut des scrupules à sa manière ; il en fit part à Bazin, évêque de Lisieux, bien certain d'une approbation qu'il eût été dangereux de lui refuser, Bazin répondit : « Item, et ce n'est pas chose nouvelle que les rois et les princes catho- « liques aient donné remèdes et provisions contre telles et semblables en- « treprises faites par court de Rome contre les décrets des saints Pères et « les libertés tant de l'Église gallicane que d'autres, car ainsi ont fait vos « très-nobles et très-dignes progéniteurs et antécesseurs, comme saint « Louis en son temps, duquel dont j'ai vu l'ordonnance escripte et scellée « en semblables matières qui fut monstrée et exhibée aux conventions so- « lennelles de l'Église gallicane à Bourges, par la convocation de feu votre « père de bonne mémoire. » Quelle est la validité de ce témoignage ? Si l'évêque de Lisieux eût été un Ambroise de Milan ou un Thomas de Cantorbéry, ce témoignage aurait une toute autre force, bien qu'un faussaire eût pu surprendre également la religion de ces grands hommes. L'évêque de Lisieux a agi sous la pression de la peur ; il savait que Louis XI ne pouvait souffrir un contradicteur, surtout quand ce contradicteur n'était pas à craindre. Bazin trouva un moyen d'approuver la conduite du prince dans cette ordonnance qui avait été *monstrée et exhibée à Bourges*. Tandis que

l'évêque de Lisieux, dans un document secret, citait l'exemple de saint Louis, le cardinal de Bourdeilles contestait ouvertement l'existence de la pragmatique de 1269 dans un ouvrage qui fut alors très-répandu. Il est permis de croire que ce traité n'était pas le premier qui eût été écrit dans le même but. Ce qui est certain, c'est que la pragmatique trouva de nombreux contradicteurs. Au milieu du règne de Louis XIV, sous les yeux du Parlement, un Oratorien illustre, le Père Thomassin, n'hésita pas à mettre en doute la réalité historique de la pragmatique de saint Louis, et de son temps une telle opinion ne paraissait pas paradoxale, car il ajoute : « Bien « des gens savants jugent cette pièce supposée, au fond douteuse. » Le jurisconsulte d'Héricourt, que M. Dupin appelle le plus célèbre des canonistes français, quoique zélé gallican, la rejetait sans phrase. « Il n'est pas, « dit M. Gérin, jusqu'à Voltaire, qui a tant calomnié, mais qui n'aimait « pas les calomnies dont il n'était pas l'auteur, à qui il ne se soit échappé « de dire : S'il est vrai que cette pragmatique soit de saint Louis. »

II

La pragmatique-sanction, inconnue aux hommes érudits du treizième et du quatorzième siècle, citée plus tard par des écrivains passionnés, est révoquée en doute par des théologiens, par des jurisconsultes, par des sceptiques. En dépit de tous les efforts des partisans de l'édit de 1269, on n'en trouve pas de trace avant le quinzième siècle. Voici comment cet acte, attribué à saint Louis, a été connu.

Au milieu des lamentables conflits amenés par le grand schisme d'Occident, la France n'avait pas cessé de reconnaître le pape Eugène IV. Charles VII voulut en vain réconcilier le Pontife avec les Pères du Concile de Bâle; il demanda quelques concessions qui n'étaient pas compatibles avec les droits réels du Saint-Siége. Le Pape refusa. Charles VII résolut de réunir le clergé de son royaume. Ce fut alors que commença à circuler la prétendue pragmatique de saint Louis. Les conseillers de Charles voulaient montrer que leur maître n'était pas le seul qui eût voulu s'opposer aux exigences de la papauté, puisque Louis IX, un saint, un martyr de la cause de Dieu, n'avait pas craint de signer une telle ordonnance. C'était engager le clergé à approuver la conduite du roi et à voter ce qu'on allait lui demander. Cette manœuvre eut un plein succès; le roi convoqua au mois de juillet 1438, à Bourges, une assemblée où siégèrent un assez grand nombre de prélats, d'abbés et de docteurs. Les membres de ce synode votèrent les décrets qui leur furent présentés, et l'histoire eut à enregistrer la trop fameuse pragmatique-sanction de Bourges.

Il paraîtra peut-être extraordinaire qu'on ait pu produire devant une telle assemblée de docteurs et de savants un acte falsifié ou inventé; mais

que l'on se rappelle qu'au concile de Constance, devant le Pape Martin V et l'empereur Sigismond, on produisit un si grand nombre de pièces fausses, que l'on fut obligé de prendre des mesures énergiques pour empêcher le retour de pareilles fraudes. Si cette précaution a été prise à l'assemblée de Bourges, elle a été bien mal exécutée; car la fausseté de cet acte de 1269 apparaît bien vite, quand on examine quels furent les rapports de saint Louis avec la papauté.

III

En 1226, le 8 novembre, Louis VIII mourait au château de Montpensier. Le sceptre que Philippe Auguste avait porté d'une main si ferme allait être tenu par un enfant de neuf ans; cet enfant faible et débile avait à côté de lui un ange tutélaire, sa mère, Blanche de Castille; et le héraut d'armes avait pu crier sur les tombes de Saint-Denis : *Le roi est mort, vive le roi*. Dès les premiers mois de sa régence, Blanche de Castille demanda au Pape sa protection. Grégoire IX l'accorda (mai 1227). En 1229, le repos de Paris fut troublé par une querelle entre les étudiants et les marchands de vin. La querelle s'envenima; les étudiants, voyant qu'on ne leur rendait pas justice, quittèrent Paris, et allèrent avec leurs professeurs chercher un asile à Orléans, à Angers et jusqu'à Toulouse. Les écoles de Paris demeurèrent désertes. Grégoire IX fut informé de ce désordre; il ordonna à Maurice, évêque du Mans; à Gérin, évêque de Senlis et à l'archidiacre de Châlons, d'interposer leurs bons offices entre le roi et l'Université. Le Pape écrivit deux fois au roi dans des termes bienveillants; il le priait d'écouter favorablement les trois commissaires qu'il avait nommés : « Car, disait-il, nous ne pouvons souffrir que votre royaume perde « cette gloire. » Dans sa seconde lettre (avril 1231), il dit à Louis : « Il « importe à votre honneur, à votre salut même, que les choses soient ré- « tablies à Paris comme auparavant. » A de tels conseils, à de telles exhortations, Louis et sa mère ne purent rester sourds et insensibles; justice fut faite, et la « fille aînée des rois » put remonter dans sa chaire doctorale et reprendre ses enseignements.

Au commencement de l'année 1235, le comte de Champagne, ce vassal turbulent, ce troubadour amant chevaleresque de Blanche, hérita du royaume de Navarre. « Thibaud, dit une vieille chronique, ne pouvait en- « durer d'aise. » Ce bonheur lui fait oublier ce qu'il doit au roi de France. Il cherche à s'emparer des fiefs de Blois, de Sancerre et de Chartres, et, pour combler la mesure, il fiance sa fille à l'héritier de Bretagne, tandis qu'il avait naguère promis à Blanche de Castille de ne jamais disposer de la main de l'héritière de Champagne sans l'aveu du roi. Irrité de cette déloyauté, Louis, après avoir tenu un parlement féodal, marcha avec ses ban-

nerets sur la Champagne. Thibaud, l'orgueilleux seigneur qui naguère avait crié : A bas la reine Castillane ! fit demander au roi une entrevue pour qu'il pût à genoux demander pardon de ses nouveaux torts. Louis refusa; lui, si droit, si loyal, s'indignait de tant de promesses oubliées. Le pape Grégoire IX lui écrivit; il le priait de cesser toutes ses poursuites contre le comte-roi, attendu le préjudice qui pouvait en résulter pour la Terre-Sainte. Louis consentit à recevoir le roi de Navarre.

L'empereur d'Allemagne, Frédéric II, avait par ses crimes comblé la mesure. Grégoire IX lança sur lui les foudres de l'Église. Il délia ses sujets du serment de fidélité. Saint Louis, dans cette circonstance, resta neutre. Il ne jugea pas à propos de prêter au Pape le secours de ses armes contre l'empereur *quia idem Fredericus quondam juratus suus constiterat;* mais il laissa publier la bulle qui excommuniait l'empereur d'Allemagne.

Grégoire IX était mort, Célestin IV ne fit que passer sur le trône pontifical. Innocent IV fut élu. Frédéric se fit relever de son excommunication, mais il ne tint pas ses promesses; il voulut s'emparer de la personne du Pape. Innocent IV vint se réfugier à Lyon. Mathieu Paris prétend que Louis IX refusa au fugitif l'entrée de ses États. Rien n'est moins établi que cette assertion. Tout porte à croire que le Pape aima mieux rester à Lyon ; car cette grande cité, quoique relevant de l'empereur, n'avait réellement d'autre souverain que son évêque. Frédéric avait été de nouveau excommunié ; ce redoutable souverain, qui s'était proclamé *la loi vivante*, commençait à s'humilier : il écrivait au roi de France : « Résistez de tout « votre pouvoir et ne recevez dans vos terres aucun de ses émissaires. » Saint Louis se garda bien d'entraver la justice du Pape. La bulle d'excommunication fut publiée et proclamée dans tout le royaume. Le roi se rendit à Cluny où il eut une entrevue avec la Saint-Père. Rien ne transpira au dehors sur ces conférences. Quelques historiens prétendent qu'il essaya en vain de fléchir la juste colère du Pontife. « Rien n'est capable de me faire changer, aurait répondu le Pape, j'ai rempli mon devoir, Dieu disposera du reste. » Tels sont, jusqu'à la septième croisade, les rapports du roi avec Rome. « Le roi, dit le Bollandiste, lorsqu'il connaissait que « le Pape avait fait ou pensait faire quelque chose qui était contraire à son « droit et aux intérêts de son royaume, avertissait amicalement le Pon- « tife par des lettres ou par des envoyés. Et s'il surgissait quelque débat « il s'efforçait de l'apaiser. »

Guy Fulcodit montait sur le trône pontifical sous le nom de Clément IV. Avant d'entrer dans les ordres il s'était distingué par sa loyauté et sa vaillance. Il avait été le secrétaire du roi, et ses talents l'avaient fait nommer sénéchal de Beaucaire. Il perdit sa femme; désespéré par cette mort, cet homme doux et modeste pour qui les grandeurs du monde, loin d'être un

bonheur, n'étaient qu'un ennui, chercha dans le sein de l'Église une consolation à ses douleurs. Louis essaya en vain de retenir son fidèle secrétaire. Le cloître l'appelait, il se fit chartreux, et quelques années après il succédait à Urbain IV. A son avénement à la chaire de Saint-Pierre il écrivit à son ancien maître. « Il me fut donné autrefois de vous appeler mon « maître, rien n'était plus juste ; il m'était beau, honorable, de vous don- « ner le nom d'ami, rien n'était plus vrai ; depuis mon élévation je vous « nomme mon fils, nom plus tendre, et dont la douceur exprime seule en « effet toute ma tendresse pour vous. » Louis se prépare à marcher contre les infidèles. Dès que sa résolution est connue à Rome, le Pape a recours aux moyens accoutumés pour prélever sur les gens d'Église un décime pendant trois années. Le clergé fit opposition. Clément reprocha aux évêques français leur indifférence pour la cause chrétienne et une avarice qui leur faisait refuser leurs superflus pour cette guerre dans laquelle tant de princes et de rois mêmes sacrifiaient leur vie.

En 1268, au moment de partir pour l'Afrique, Louis écrivit au Pape pour mettre son royaume sous la protection du Saint-Siége. Le pape répondit : « Postulationibus tuis favorabiliter annuentes sub beati Petri et nostra « protectione regnum Franciæ suscipimus. » Voilà les rapports de saint Louis avec Clément : toujours même amitié, toujours même déférence, jamais rien qui puisse expliquer l'existence d'un acte aussi injurieux que la pragmatique de 1269.

En tête de la pragmatique-sanction il y a ces mots : « Louis, par la grâce de Dieu, roi des Français, à la perpétuelle mémoire de la chose (ad perpetuam rei memoriam) » Or cette formule « à la perpétuelle mémoire de la chose » ne fut jamais en usage dans les chancelleries françaises ; c'est une formule pontificale. Au treizième siècle les édits commençaient par ces mots : « Louis, roi de France, par la grâce de Dieu, à tous bons chré- « tiens habitants le royaume et en seigneurie de France, et à tous autres « qui y sont présent, et à venirs salut en Notre-Seigneur. »

La grande difficulté qui existait entre Rome et la France, ce n'était ni l'élection des évêques, ni les décimes, c'était la régale, ce droit qu'exerçaient les rois de France de percevoir les fruits des évêchés et des monastères vacants. Il n'est pas question de régale dans la pragmatique. Ce silence seul en démontre la fausseté, et puis, comme le remarque Le Nain de Tillemont, la langue n'avait pas à l'époque de saint Louis tant d'élégance et de correction, elle était encore simple et naïve.

Nous avons dit que cet acte ne remontait pas plus haut que le quinzième siècle. En effet, il semble avoir pour objet la désorganisation de l'Eglise à cette époque. Le schisme d'Occident avait sapé les meilleures institutions chrétiennes, les élections des évêques n'étaient plus libres, la

simonie infectait l'Eglise, l'anarchie désolait la chrétienté. La pragmatique-sanction semble avoir en vue une telle situation.

Si saint Louis avait, en 1269, signé la pragmatique, son principal souci eût été sans doute d'en assurer l'exécution; elle n'est seulement pas citée dans la lettre que ce prince écrivit à l'évêque de Paris, lorsqu'il lui confia le soin de conférer en son nom les bénéfices ecclésiastiques qui deviendraient vacants pendant son voyage d'outre-mer. Au moment de partir, il remit par lettres patentes, à Simon de Clermont et à Mathieu de Vendôme qui devaient gouverner pendant son absence, le soin de veiller à l'exécution des lois qu'il avait promulguées. La pragmatique n'y est pas citée. D'ailleurs quand donc le fils de Blanche de Castille a-t-il averti les Papes de leurs prétendues exactions? Quand donc ceux-ci se défendirent-ils de cette accusation? Pouvons-nous croire qu'un prince si sage, si prudent, si respectueux envers la papauté, ait voulu par une loi publique réprimer les prétendues exactions de la cour romaine sans avertir, sans entendre les Papes? Pouvons-nous penser qu'il ait détruit d'avance l'effet des paroles qu'il adressa à son fils avant de mourir : « Aime et honore tous les gens d'*Église*, et garde bien qu'on ne leur ôte leurs revenus, dons et aumônes, que tes anciens leur ont laissés et donnés. »

ETIENNE DE TOULZA.

LA MUSIQUE A L'ÉGLISE

ET LE PLAIN-CHANT

Nous ne nous souvenons pas d'avoir assisté une seule fois dans une église, à une solennelle exécution musicale sans avoir entendu dire autour de nous : « Oh ! le plain-chant est bien plus beau, bien plus majestueux ! Pourquoi vouloir faire autrement ? Pourquoi vouloir lutter contre le chant de l'Église. Ne vaut-il pas mieux s'en tenir au plain-chant bien interprété ? »

Ce langage, est assez embarrassant, car il renferme, en un sens, quelque chose de très-vrai, mais que le plus communément celui qui le tient ne discerne pas d'une manière parfaitement nette.

Si nous ne nous trompons, il y a là tout d'abord un sentiment confus de cette vérité que le plain-chant est la seule forme musicale appropriée au culte, que c'est là son unique destination, et que, par cela même, il est essentiellement distinct de l'art moderne ; — mais, en même temps, comme d'un autre côté on ignore en quoi il en diffère fondamentalement, on va jusqu'à confondre la nature de l'un avec celle de l'autre, et, par suite, à établir entre les deux des comparaisons qui supposent précisément le contraire de ce qu'on vient d'admettre, à savoir que ces deux formes de l'art reposent sur les mêmes données et les mêmes principes, et que les impressions qu'elles produisent dans leurs sphères particulières dépendent des mêmes conditions de vérité, de beauté et d'expression.

Ceci a besoin de quelques explications. Nous en demandons pardon d'avance ; mais, malgré notre aversion pour les dissertations oiseuses, il nous est impossible de ne pas saisir cette occasion d'examiner en peu de mots les conditions propres à ces deux formes de l'art.

On ne nous accusera certainement pas de méconnaître, dans le plain-chant, ce cachet incommunicable, et, comme disent deux écrivains éminents, Villoteau et l'abbé Baïni, « ce je ne sais quoi d'inimitable », de noble et d'imposant qui fait des monuments du plain-chant des chefs-d'œuvre

de la plus belle et de la plus sublime simplicité (1). Mais ce *je ne sais quoi d'inimitable*, auquel l'art purement humain n'atteindra jamais, à quoi tient-il? Il tient à ce que l'ordre d'idées dont il est l'expression suppose l'oubli absolu de toute préoccupation d'art, l'exclusion complète des éléments auxquels l'art séculier demande ses plus puissants moyens d'effets. L'art mondain a besoin du concours de tous les instruments qu'il unit aux voix; l'art chrétien ne garde que les voix, et à l'exception d'un seul instrument, à part l'orgue, auquel il ne confie d'ailleurs qu'un rôle secondaire, l'orgue incorporé en quelque sorte à l'édifice, il bannit tous les autres. L'art mondain cherche la variété dans la diversité des modulations, dans les artifices de l'harmonie, dans les mélanges et contrastes des sonorités; l'art chrétien se fait une des conditions principales de la monotonie dans l'unité des voix, dans l'unité de la mélodie comme aussi dans l'unité d'un seul ton ou plutôt d'un seul mode; car on ne saurait trop le rappeler, il n'y a pas de « tons » dans le plain-chant; il n'y a que des modes. Dans l'art mondain, l'idée de l'être successif, mobile, agité, l'idée du temps et de l'espace sont rendus sensibles au moyen des transitions de la mesure et de ses combinaisons, des timbres et de leurs oppositions; dans l'art chrétien, l'idée de calme, de permanence, d'immutabilité, d'infini, n'est pas moins présente, puisque le chant y parcourt des degrés portant en soi comme une valeur absolue et une durée abstraite. En sorte que ces deux grands caractères, que l'art chrétien et l'art mondain comportent et qui les différencient radicalement, sont inhérents à la constitution, c'est-à-dire aux éléments intimes de chaque système. Et cela est si vrai, que, pour notre compte, nous défierions le compositeur sincèrement croyant de réaliser, dans sa plénitude et sans mélange d'expression profane, l'expression chrétienne au sein de la tonalité moderne; comme aussi, s'il était permis de supposer incrédule ou sceptique un des auteurs des pièces de plain-chant antérieures au douzième siècle, les cantilènes créées par lui n'en seraient pas moins dignes du sanctuaire, tant les lois de la tonalité sont impérieuses.

Ce n'est pas que l'art purement humain soit privé de la faculté de s'élever au-dessus de la nature terrestre; ce n'est pas qu'il lui soit refusé de regarder le ciel. S'il regarde le ciel, il l'entr'ouvre même : Beethoven en est un sublime exemple dans quelques passages de sa grande messe en *ré*, et en dehors de tout dogme défini et de toute forme liturgique arrêtée, on peut dire que Beethoven est sinon chrétien, du moins religieux. On peut dire de lui, dans le même sens que de Platon, qu'il est divin. Le ciel est donc le point de vue de l'art humain à sa plus haute puissance.

(1) Villoteau; *De l'Analogie de la musique avec le langage*. — Paris, 1807. T. Ier, p. 263 et 264; avec Baini : — *Memorie Storico-Critiche della vita e delle opere de G. da Palestrina*. — Roma, 1828. T. II, p. 81.

Mais voici la différence, c'est que cet art humain a son principe de départ dans notre sphère matérielle, tandis que l'art chrétien semble venir des régions d'en haut. S'il s'abaisse vers la terre, il n'y descend que juste pour s'emparer de l'homme dans le temple divin, et le transporter par la pensée aux pieds de Celui qui est à la foi son principe et sa fin. Il est bien entendu que nous ne parlons ici que de cet admirable et suave plain-chant tel qu'on l'exécutait au temps de Palestrina, et non point comme on l'interprète la plupart du temps dans les campagnes et même dans quelques-unes de nos villes.

Ainsi dégagé de tout extérieur artificiel, presque de toute forme sensible, le plain-chant s'harmonise non-seulement avec tout l'ensemble du culte, avec l'imposante gravité des cérémonies, il s'harmonise encore avec la structure de l'édifice. Cette rectitude des lignes, qui partent de la base pour s'élancer au sommet dans une admirable unité, va bien avec la rectitude de cette mélodie grande et simple qui monte à la voûte. Remplacez-la par la musique, c'est-à-dire par l'enchevêtrement des parties harmoniques, la concertation des instruments entre eux, la diversité des timbres de l'orchestre, les mille échos de la basilique vous répondent alors par une confusion telle, que le musicien lui-même a peine à reconnaître son œuvre. Ces combinaisons délicates, ces sonorités variées, ces raffinements, ces agencements savants qui auront tant de relief dans une salle de concert ou dans une chapelle, que l'œil examinera avec un curieux intérêt dans une partition, sont entièrement perdus dans la grande nef d'une église. Tout cet art merveilleux se dissipe et s'annihile lui-même devant un verset du plain-chant qui, par son unité même, brave la répercussion des échos sonores. C'est là cette « harmonie si posée et religieuse de nos voix » dont parle Montaigne, et qui « se marie si bien à la vastité sombre de nos églises, à la diversité d'ornements et ordres des cérémonies et au son dévotieux de nos orgues. »

Lors donc qu'à propos d'une exécution musicale dans une vaste église surtout, on s'écrie : « Le plain-chant est plus beau ! laissez donc faire le plain chant ! » Il est à craindre qu'on ne tienne compte ni des différentes conditions des beautés de l'art chrétien et de l'art humain, ni de la désavantageuse position dans laquelle sont exposées, même matériellement, les productions de ce dernier ; et, de plus, il est à craindre encore que ce soit moins par la conviction de la supériorité réelle du plain-chant que l'on parle ainsi, que par la difficulté où l'on est de pouvoir comprendre de prime abord une œuvre d'art essentiellement compliquée.

Tout en défendant ici les prérogatives éternelles du chant ecclésiastique, que l'on ne saurait détruire sans détruire la liturgie, et par conséquent sans porter atteinte au culte, il est permis de demander pourtant ce que serait devenu ce genre de musique, appelé musique d'église, ou sa-

crée, si, depuis Palestrina jusqu'à Cherubini, il avait été interdit aux musiciens de toutes les écoles de prendre les textes consacrés pour sujet de leurs inspirations. Nous savons que ce genre, dû à nos grands maîtres, est bien plus voisin de la musique mondaine que du plain-chant, et qu'à la faveur de ce mot « musique religieuse » on a introduit bien souvent dans le temple l'art dramatique et l'art profane. Mais, pour supprimer l'abus, doit-on supprimer la chose ? doit-on se montrer plus rigoureux que l'Église, elle qui tolère et a toujours toléré, dans certaines circonstances, le concours de l'art extérieur ? Ce sont là de graves questions. Qu'en raison de ce qui se passe aujourd'hui, NN. SS. les évêques jugent à propos d'interdire absolument le seuil du sanctuaire à l'art séculier, plus ou moins déguisé sous le nom de musique religieuse, et ordonnent aux maîtres de chapelle d'apporter à l'étude, au maintien et à l'exécution du chant grégorien toute la sollicitude que ces maîtres de chapelle témoignent en maintes paroisses pour ce même art séculier, nous applaudirons de grand cœur à cette mesure énergique, seule capable, à notre sens, de sauver le plain-chant, de plus en plus dénaturé et étouffé par l'art mondain. Qu'il soit entendu pourtant que nous l'accueillons en tant que mesure d'urgence et transitoire, n'engageant nullement la conscience, n'impliquant nullement l'anéantissement d'un genre auquel l'art doit, après tout, tant de chefs-d'œuvre.

Mais, en attendant, nous sommes assez justes pour observer que l'Église admet, dans certaines circonstances, des cérémonies empreintes d'une certaine pompe nationale ou militaire, où l'élément spirituel et l'élément temporel semblent s'associer dans de communes invocations ou de communes actions de grâces ; en même temps que, d'un autre côté, nous constatons que la musique dite d'église ne saurait sans péril sortir des chapelles et des concerts spirituels pour affronter dans de grands vaisseaux, avec la complexité de ses moyens et la mutiplicité de ses effets, la comparaison d'un chant simple et uni, et par cela même merveilleusement approprié aux conditions sonores de l'édifice.

Il ne faut donc point blâmer, comme l'ont fait quelques critiques l'introduction, dans certaines circonstances, de la musique dite *sacrée* dans les églises : nous devons, au contraire, remercier les prélats, les curés et tous les écclésiastiques qui fournissent à des compositeurs sérieux et respectueux envers les convenances liturgiques et chrétiennes, l'occasion de nous donner des chefs-d'œuvre. Et à moins que les évêques ne jugent à propos, pour sauver le plain-chant envahi de plus en plus par la musique mondaine, de prendre une mesure rigoureuse, mesure essentiellement transitoire, et à laquelle nous nous associerions dans un simple but de consolation, nous ne ferons pas de rigorisme exagéré ; nous ne nous plaindrons jamais lorsque certaines solennités nous offriront l'occasion

d'aller entendre un motet de Bach, de Carissimi et de Marcello, une messe de Mozart, de Beethoven, de Cherubini, de Lesueur, de Niedermeyer, etc. Ce n'est pas d'eux ni de leur musique que vient le scandale. Mais il y a fort au-dessous d'eux, dans les régions inférieures de l'art, des maîtres de chapelle, des organistes, et nous sommes bien décidés à le dire en frémissant, des ecclésiastiques qui ont empoisonné les livres à l'usage des catéchismes, des communions, des écoles chrétiennes, de fredons inconvenants auxquels les vaudevilles et les bals de barrière porteraient envie. Ce sont eux qui ont trouvé, dans plusieurs églises de Paris, le moyen de métamorphoser les exercice du mois de Marie, sous le rapport musical bien entendu, en véritables concerts profanes. Tout ce qu'il y a à dire, c'est « qu'ils ne savent ce qu'ils font ; » et, s'ils le savaient, ils en seraient les premiers effrayés.

Donc, attaquer ce mal-là, c'est attaquer l'abus, ce n'est pas attaquer la chose. Que la vraie musique religieuse, la musique instrumentale grave ait son entrée dans l'église, qu'elle se souvienne seulement que sa véritable place, sa place avantageuse, ce sont les chapelles, les concerts spirituels.

Mais surtout, pas de comparaison avec le caractère du plain-chant, si admirable par sa grandeur et sa simplicité.

Tel morceau sublime remonte au quatrième siècle. Eh bien, a-t-il perdu quelque chose de son élan, de sa beauté, de sa majesté splendide? Voyez, par exemple, le *Te Deum*, l'Antienne de Pâques *Hæc Dies*, ou le *Dies iræ* de la messe des morts? Ayons le courage de nous demander ce que sera l'art moderne qui nous charme, qui nous émeut, qui nous éblouit, non pas dans quatorze cents ans, mais dans trois ou quatre siècles!... Nous lisions un jour dans une lettre de Mme de Sévigné, à propos de l'opéra de *Cadmus* de Lully, si nous ne nous trompons : « On répète souvent la symphonie de l'opéra nouveau ; c'est une chose qui surpasse tout ce qu'on a jamais ouï. » On entendait alors par *symphonie*, comme cela se dit encore aujourd'hui en Italie, tout ce qui, dans un opéra, est écrit pour l'orchestre ou plutôt pour les instruments indépendamment du chant : ainsi, les introductions instrumentales, les intermèdes, les accompagnements des chœurs, les ballets, etc. Et cette chose, *qui surpassait tout ce qu'on avait ouï*, se composait de deux parties de violon doublées, le plus souvent d'une basse qui faisait la *basse continue*, et de deux ou trois haut-bois, flûtes ou trompettes. Comparez cela, s'il vous plaît, à la symphonie en *ut mineur*, à l'ouverture de *Guillaume Tell*, à la marche du couronnement du *Prophète!*

Il est vrai qu'au temps de Mme de Sévigné, la musique dramatique était à peine née en France. Il est vrai aussi que la musique moderne, celle qui est issue de l'harmonie dissonante trouvée par Monteverde et Gumpelz-

laisser, ne remonte qu'à la fin du seizième siècle : d'où il faut conclure que notre art musical est encore bien jeune. Et il y a tant de gens qui crient à la décadence !...

Regardez les autres arts sous Louis XIV, même la littérature. La peinture d'Eustache Lesueur, de Lebrun et de Mignard est bien notre peinture. L'architecture du grand siècle est celle de notre siècle, qui a toutes les architectures et n'a pas la sienne.

Quant à notre musique, de deux choses l'une : ou elle est en progrès ou bien elle est en décadence, à moins qu'elle ne soit stationnaire, ce qui n'est pas. Dans les deux cas, que sera-t-elle dans deux ou trois cents ans? Qu'en pense-t-on ?

Mais surtout, pas de comparaison avec le plain-chant !

Nous ne savons si l'on réformera quelque jour le plain-chant, ainsi que quelques-uns l'ont cru nécessaire. Le plain-chant, disons-nous à ceux-ci, n'a pas plus besoin d'être réformé que les ornements sacerdotaux n'ont à changer de coupe pour être taillés à la mode. La seule réforme à faire dans le plain-chant, c'est de l'interpréter avec majesté, avec noblesse, avec onction, sans jamais forcer l'organe, en modulant la voix aussi harmonieusement que possible, en étudiant le phrasé, en calculant les respirations, en les réglant d'après les conseils des gens de goût, des professeurs expérimentés.

Et pour résumer maintenant toutes nos précédentes réflexions, nous dirons à ceux qui croient qu'il y a deux genres essentiels de musique, que c'est là, selons-nous, la cause des confusions que l'on fait journellement à ce propos. L'art est un, ou il n'est rien; ce qui est divers, ce sont les applications de l'art.

La peinture est une comme la poésie, et la musique est une comme la peinture, c'est-à-dire qu'elle a ses lois propres, diversement applicables aux sujets où s'exerce le génie de l'artiste et du poëte.

Et puis, il y a quelque chose de plus précis que le goût pour déterminer cette variété des applications, c'est le bon sens. Le goût est arbitraire, le bon sens ne l'est pas ; le goût est mobile, le bon sens est invariable : l'un est passager, l'autre est permanent. Aussi, en ces questions, c'est le bon sens qui est notre loi suprême : le bon goût ne suffirait point à nous éclairer. Or le bon sens dit l'application réelle et possible de l'art dans les choses qui tiennent à la religion et à l'Église. Or il tombe sous le sens que la musique religieuse n'est et ne peut être autre chose que la musique chantée. Et par cette définition précise qui n'est pas de nous, mais bien de tout homme qui sent et qui réfléchit, on a la distinction essentielle de la musique appliquée à tout objet différent.

Mais, si la musique d'église n'a pas tout d'abord un caractère, une forme plane, quel que soit le texte joyeux ou triste auquel elle s'applique, elle

est encore infailliblement de la musique, puisque l'art est un ; elle cesse seulement d'être de la musique sacrée, tout comme la peinture qui couvrirait le temple d'images profanes, fussent-elles des chefs-d'œuvre, ne serait plus de la peinture d'église.

Remarquons bien d'ailleurs que cette définition de la *prière chantée* n'ôte rien à l'art de sa puissance et n'ôte rien non plus à l'artiste de son génie. Au contraire, l'application qui est faite de l'art à un objet déterminé .ait précisément le mérite de son œuvre. C'est, pour ne citer qu'un seul exemple, et quel exemple! c'est la raison de l'émotion mystérieuse que porte au fond de toutes les âmes l'*Ave verum* de Mozart, divine inspiration où l'art n'est sublime que parce qu'il est une expression fidèle, encore plus que savante, de la prière.

En un mot, la prière chantée est la condition fondamentale de la musique de l'Église; et volontiers nous ferions de ces deux mots la base d'une théorie générale d'où sortiraient, croyons-nous, des règles sûres pour l'appréciation des œuvres musicales destinées à l'Église.

Un comité se formera quelque jour, il faut bien l'espérer, ainsi que l'avait heureusement conçu l'esprit judicieux et si finement observateur de M. Choron, pour l'inspection et la réformation des compositions modernes de la musique religieuse, afin que le répertoire des maîtrises de nos cathédrales de France ne soit pas toujours arbitrairement composé d'œuvres, la plupart du temps aussi inconvenantes que barbares, où la parodie du texte de la langue ecclésiastique se trouve à chaque phrase, à chaque mot, honteusement outragée aux yeux et aux oreilles du clergé lui-même qui semble ne pas y prendre garde. Il suffit pour cela d'une simple commission de douze membres. Que NN. SS. les évêques, et après eux, MM. les curés des paroisses adressent les répertoires de leurs chapelles à cet aréopage suprême pour être contrôlés et sanctionnés, et d'excellents résultats seront bientôt obtenus.

SAIN-D'AROD.

CHRONIQUE

Les nouveaux académiciens. — A propos des bals. — La promenade de Longchamps. — Les susceptibilités mondaines.

I

Les dernières élections de l'Académie ont fait quelque bruit dans le monde littéraire. La nomination de M. Doucet ressemble fort, en effet, à une mystification. Quant au succès de M. Prévost-Paradol, il dénonce le triomphe de calculs très-étrangers à la littérature. Ce n'est pas la première fois, assurément, que l'Académie se permet d'assez grands écarts, mais jamais peut-être elle n'avait mieux accusé son mépris des lettres et son esprit de coterie. Que de gens, même parmi ceux qui suivent le mouvement littéraire, ont dû recourir au dictionnaire Vapereau pour se renseigner sur les deux nouveaux académiciens, pour savoir *quel genre* cultivent ces illustres. Ils y auront appris que M. Doucet compte depuis bientôt trente ans parmi nos auteurs dramatiques, et que ses *principaux ouvrages*, à l'époque où parlait M. Vapereau, étaient le *Baron Lafleur* et *les Ennemis de la Maison*, comédies en vers. Depuis lors, M. Doucet a donné au public, qui ne les a pas reçues avec un vif enthousiasme, d'autres comédies, notamment, *la Considération*, où l'on nous signale ce spécimen du jet poétique de l'auteur :

Considération, considération!
Ma seule passion, ma seule passion!

Notez que ce distique se prête à diverses inversions des plus heureuses. Déplacez les vers, déplacez les hémistiches, et vous aurez toujours la même pensée rendue avec la même élégance et la même rime.

Ma seule passion, considération.
Considération, ma seule passion.

M. Prévost-Paradol est certainement plus connu, du moins à Paris, que M. Doucet. C'est un journaliste, ancien rédacteur du *Journal des Débats* et de la *Presse*, collaborateur du *Courrier du Dimanche* et de la *Revue germanique*, recueil particulièrement consacré à la propagation de ce philosophisme allemand si voisin de l'athéisme. M. Prévost-Paradol n'accepte pas, je crois, toutes les idées de cette Revue; mais il aide à leur diffusion, d'abord par sa collaboration, ensuite par son hostilité de vieille date et

très-accusée contre les doctrines catholiques. Comme beaucoup de libres-penseurs, l'ancien rédacteur de la *Presse* s'est pris d'amour pour le protestantisme, et est intervenu avec une passion de sectaire, dans des questions où les intérêts de l'Église étaient engagés.

On prétend cependant que les *influences cléricales* ont assuré le succès de sa candidature. C'est bien possible, et nous n'avions pas besoin de ce fait au moins singulier, pour être fixé sur les compromis auxquels doit se résigner le catholicisme académique.

M. Prévost-Paradol compte d'ailleurs au nombre des journalistes distingués. C'est l'un des premiers parmi les seconds. Il a de la littérature et du trait, un trait maigre, hargneux, mais qui pique, en somme, et le genre étant donné, c'est là l'essentiel. De plus, il entend très-bien l'allusion. On le cite comme *allusioniste* remarquable, et l'on peut croire qu'il doit à ce genre de talent son fauteuil académique.

II

Nous avons remarqué la phrase suivante dans une de ces feuilles plus ou moins littéraires qui donnent la chronique du monde élégant : « Bien que nous touchions à l'été, nous aurons encore quelques réunions dansantes, et les dévotes, fatiguées du carême, pourront se reposer en prenant un plaisir que d'étroits esprits peuvent condamner sous prétexte de religion, mais que saint François de Sales recommandait.»

Ce n'est pas la première fois que nous voyons mettre le bal sous le patronage de saint François de Sales, mais jusqu'ici on s'était contenté de dire qu'il le *permettait*, on va plus loin aujourd'hui, et l'on prétend qu'il le *recommandait*. Quelque chroniqueur plus hardi dira bientôt qu'il y prenait part. Rétablissons la vérité, disons dans quelle mesure et dans quelles circonstances le grand évêque de Genève *tolérait* le bal.

Il a traité cette question dans l'*Introduction à la vie dévote*, et l'a effleurée dans deux de ses lettres. C'est sous l'autorité des lettres que les chrétiennes craintives se réfugient pour polker en toute sûreté de conscience. Que disent donc ces fameuses lettres ? L'une est adressée à Mme de Chantal. Le Saint s'y félicite du bon esprit de la société d'Annecy, et ajoute que quelques dames lui ayant demandé la permission de *faire des bals*, il l'a donnée, ne voulant pas *leur être dur*, puis qu'elles-mêmes *sont bonnes avec grande dévotion*. L'autre lettre est adressée à la femme d'un magistrat de province, qui n'osait sans sa permission mener sa fille au bal. Le Saint lui répond : « Votre prudence doit juger de cela à l'œil, et selon les occu-« rences ; mais la voulant dédier au mariage, et elle ayant cette inclina-« tion, il n'y a pas de mal de l'y conduire, tant souvent que ce soit assez « et non pas trop. »

Avant de reproduire l'opinion définitive de saint François de Sales sur le bal en lui-même, précisons le caractère et la portée de ces autorisations accidentelles.

Les lettres de l'évêque de Genève ont deux cent cinquante ans de date, et depuis cette époque il y a eu quelque changement dans les habitudes sociales. Il est certain, par exemple, que les danses d'alors n'avaient pas la suprême indécence de celles d'aujourd'hui. Que voit-on de commun entre le menuet ou la contredanse, —l'ancienne contredanse, — et les polkas, les mazurkas, les *galopades* les révoltantes familiarités du *cotillon*? Autrefois danseurs et danseuses se donnaient le bout du doigt; maintenant les *cavaliers* tiennent les jeunes personnes dans leurs bras, presque couchés sur leurs poitrines, etc. Si je complétais ma description, les mères qui permettent ces danses et les filles qui les acceptent m'accuseraient d'inconvenance. On ne voudrait pas lire, même en termes voilés, le détail des divertissements et rapprochements que l'on se permet sans voile et surtout sans collerette, souvent même, à peu près, sans corsage. Revenons à notre texte.

Il ne s'agissait pas dans les lettres du Saint de ces bals où le personnel est tout à la fois mêlé et nombreux, où la jeune fille polke et valse et cotillonne, loin des oreilles et même des regards maternels, avec des inconnus plus ou moins suspects. Il s'agissait de réunions intimes dans une petite ville de province où la société était restreinte, choisie, et d'une rigoureuse tenue. Enfin le Saint ne donnait pas cette liberté à tout le monde, et quand il voulait traiter la question même du bal, abstraction faite des circonstances et des personnes, voici ce qu'il disait :

« Je vous dis des danses, Philothée, comme les médecins disent des potirons et des champignons : les meilleurs n'en valent rien, disent-ils, et je vous dis que les meilleurs bals ne sont guère bons. Si, néanmoins, il faut manger des potirons, prenez garde qu'ils soient bien apprêtés : *si, par quelque occasion de laquelle vous ne puissiez pas vous bien excuser, il faut aller au bal*, prenez garde que votre danse soit bien apprêtée. Mais comment faut-il qu'elle soit accommodée ? De modestie, de dignité et de bonne intention. »

Il dit ensuite que « les bals, les danses, et telles assemblées ténébreuses attirent ordinairement les vices et péchés qui règnent en un lieu » ; il parle « des regards impudiques, » de tout ce que l'on peut voir et entendre de nature à *empoisonner le cœur*, et s'écrie : « O Philothée ! ces impertinentes récréations dissipent l'esprit de dévotion, allanguissent les forces, « refroidissent la charité et réveillent en l'âme mille sorte de mauvaises « affections. »

En résumé saint François de Sales disait : les bals sont extrêmement mauvais, et si je ne les interdis pas absolument, c'est parce qu'il peut se

présenter pour certaines personnes, *quelque occasion où elles ne peuvent pas s'excuser d'y aller.* Et de plus son texte prouve que s'il avait eu à juger les danses et les costumes de nos jours il n'eut rien permis du tout.

Et notez qu'aux réserves déjà indiquées il joignait des instructions recommandant aux danseuses de songer que pendant quelles dansaient « plusieurs âmes brûlaient au feu d'enfer pour les péchés commis « à la danse ou à cause de la danse. » Ce sujet de méditation n'était pas le seul qu'il conseillât; il y en avait quatre ou cinq encore de même nature.

Nous pourrions produire d'autres textes; nous n'en ferons rien, ceux qui précèdent suffisent à prouver que si la polka et les polkeuses ont besoin d'un patron, saint François de Sales ne fait pas leur affaire.

Mais, nous dira-t-on, condamnez-vous absolument le bal?

Ce n'est pas la question. Notre seul but est de prouver que saint François de Sales n'a pas tenu le langage qu'on lui prête. Quand à prononcer une condamnation, ce n'est nullement notre rôle et notre affaire. Nous croyons, d'ailleurs, que la danse n'est pas par elle-même chose mauvaise. Dans un milieu sûr et restreint où l'œil maternel voit tout, entre personnes honnêtement vêtues, qui se connaissent et se respectent, danser décemment est assurément un plaisir inoffensif. Est-ce ainsi que l'on comprend les choses? J'en doute fort, et pour m'en assurer je n'irai pas rechercher quelles danses on peut tolérer, quelles danses il faut proscrire. Une pareille recherche offrirait diverses difficultés et, de plus, elle serait complètement inutile. Les *mondaines* comme on disait autrefois, n'auraient cure de nos opinions, et, quant aux chrétiennes, elle font généralement trop peu de cas en pareille matière, d'avis plus autorisés que le nôtre, pour que nous ayons la sotte prétention de les influencer.

En effet cette question n'est pas nouvelle. On l'a même beaucoup discutée depuis quelques années à cause du développement des danses hasardées et du racourcissement des corsages. De vénérables prêtres, de saints évêques se sont élevés dans des ouvrages de direction, dans des écrits sur les mœurs, contre la licence et les dangers du bal moderne. Il n'est pas un sermon sur les plaisirs du monde où ce divertissement, tel qu'il est compris aujourd'hui, ne soit condamné. Or les prêtres qui parlent ainsi, n'ont rien vu, mais ils en savent beaucoup plus que ceux qui ont vu. Leur œil a pénétré plus avant que celui de la mère qui était là, faisant tapisserie, causant ou sommeillant; ils ont entendu les confessions. C'est au confessionnal qu'ils ont apprécié les fruits de la danse et du décolletage. Eh bien, je n'ai jamais rencontré pour ma part un prêtre ferme, pieux, intelligent qui, consulté bien à fond, n'ait défendu le bal. Ainsi au point de vue des principes, la défense est générale, et cela dit assez qu'elle est juste. Le prêtre ne condamne pas les plaisirs du monde par caprice ou par envie, ou par

esprit morose. Il les condamne par devoir. Ce n'est pas le plaisir qu'il proscrit, c'est le mal.

Ne fait-il pas des exceptions ? Il en fait sans doute. Selon les personnes et les situations, il tolère quelque chose, le moins possible ; en d'autres termes il fait la part du feu, non sans craindre que l'incendie ne consume tout. C'est ainsi que le médecin agit avec certains malades que leurs mauvaises passions menacent de mort, mais qui n'y peuvent tout de suite renoncer.

Les protestations et condamnations que je rappelle ici ne sont ignorées d'aucunes des personnes qui mènent ou veulent mener la vie chrétienne. Et cependant peu d'entre elles en tiennent compte. On se classe de son autorité privée dans les exceptions, on se croit soumis à une grave nécessité et le plus souvent on ne consulte pas. C'est la substitution du sens individuel, de la passion personnelle au jugement, aux avis, presque aux ordres de ceux qui ont mission d'enseigner ; en d'autres termes, c'est une insufflation de l'esprit protestant.

Et la grande raison, la grande excuse, quand on veut bien en donner une, c'est qu'il faut faire comme les autres, se conformer aux usages, subir les nécessités de son temps. Si les premiers chrétiens avaient adopté ce raisonnement, Jésus-Christ serait mort inutilement pour les hommes ; et si nous le faisons longtemps, si nous en subissons les conséquences, le monde matérialisé retombera sous le joug du paganisme.

Nous n'en sommes pas là dira-t-on. C'est vrai; mais nous y marchons d'un assez bon pas. Et parmi les mauvais signes du temps il faut surtout compter cette lâche soumission des chrétiens aux habitudes du monde, même lorsque ces habitudes tuent la pudeur, proscrivent la pureté, sont manifestement contraires aux enseignements du christianisme. Il plaît au monde d'accepter des danses, intronisées il y a vingt ou trente ans dans les bals publics par des piqueuses de bottines émancipées,—et bientôt ces danses si imprégnées de leur origine, sont pratiquées le soir par des femmes et des jeunes filles chrétiennes, qui ont communié le matin. Ces mêmes espèces auxquelles on doit la polka, inventent des modes extravagantes, malhonnêtes ; — on les adopte. D'autres personnes qui appartiennent à la société se décoltent au point qu'elles pourraient allaiter leurs enfants sans défaire une agraffe ; — on ne rogne pas autant qu'elles sur le corsage, mais on se croirait déshonorée si l'on portait une robe montante. L'indécence est permise, la modestie ne l'est pas. On la proscrit au nom même des *convenances*. C'est inouï ! Le temps du carême n'arrête pas les bals, même pour tous les chrétiens, et l'on se croit le droit de violer la loi du jeûne parce que l'on passe la nuit à danser. On s'autorise d'un écart pour commettre une faute. Je doute que cette autorisation soit valable. De tels faits se répétant tous les jours, avec une sorte de régularité tranquille,

sont bien plus dangereux pour le sens chrétien que les violences de la passion. Ils tendent à transformer les pratiques religieuses en simple habitude matérielle, ils établissent qu'il faut entendre dévotement la parole de Dieu, mais qu'on n'est pas forcé de s'y soumettre. Mieux vaut le pécheur qui a le sentiment de son irrégularité.

Outre les raisons que nous venons d'indiquer, d'autres encore sont produites en faveur des bals. Nous ne prétendons pas qu'aucune de ces raisons ne puisse être admise; mais nous croyons que les avocats honnêtes et pieux de la danse confondent souvent le général et le particulier. Par exemple, lorsqu'une personne dont la parole défend le doute, vous dit : « J'ai été souvent au bal, et je n'y ai rien fait, rien pensé de blâmable, » l'argument est irréfutable en ce qui la concerne, mais au fond et pour les autres, il a tout juste la valeur du propos d'un soldat qui prétendait qu'on ne court aucun danger à la guerre parce qu'il est revenu sain et sauf de plusieurs batailles. Il faut, si l'on veut raisonner sérieusement, faire entrer en ligne de compte les différences de temps, de lieu, de costumes, de personnes et de danses. Saint Francois de Sales aurait approuvé les bals d'Annecy, en 1613, qu'on serait mal venu à retrancher derrière son approbation les bals actuels de Paris. Et que de personnes enfin peuvent prendre très innocemment part à ces derniers bals, sans qu'on soit fondé à dire qu'ils sont inoffensifs. Telle piqûre imperceptible, ignorée même de de la victime, ne peut-elle pas introduire dans le corps un virus mortel? On l'ignore aujourd'hui, on en mourra demain. De même pour l'âme. Ne raisonnons donc pas sur les exceptions; il s'agit du fait général, du caractère même de la chose. Eh bien, sous ce rapport, l'opinion unanime des directeurs de conscience, les seuls juges tout à fait compétents tranche la question. — Je sais bien, mesdemoiselles, que le bal ne saurait vous entamer; mais je sais aussi que votre confesseur interrogé en conscience, vous dirait : « Si vous n'êtes pas absolument forcée d'y aller, n'y allez pas, et si vous devez y aller n'y polkez pas.

III

Puisque nous en sommes aux plaisirs du monde et aux caprices de la mode, nous signalerons la décadence de Longchamps. D'après le *Figaro*, cette promenade, où triomphaient jadis les élégants de bon aloi, est aujourd'hui envahie par les marchands de cirage et les dentistes. On y voit aussi les petites dames qui font la mode. Le *Figaro* regrette cette *démocratisation* et constate, en outre, le triomphe de l'acier dans les parures féminines et masculines. A l'entendre, on pourrait même croire que les dentistes portaient en guise d'épingles, à leurs manchettes et dans leurs cheveux, les instruments avec lesquels ils fouillent les machoires. Il est hors de doute, dans tous les cas, que l'acier aujourd'hui brille partout.

Après quelques plaisanteries sur cette mode et sur Longchamps, le *Figaro* ajoute :

« Il paraît qu'aujourd'hui l'acier dans les cheveux est un assaisonnement de première nécessité. Un ami dévoué m'a fait comprendre que je ne parviendrais jamais, tant que je ne consentirais pas à suivre le courant, c'est-à-dire à me mettre de l'acier dans les cheveux. Peut-être un jour me résignerai-je à ce genre de parure.

« Peut-être, après avoir fait au goût du public ce sacrifice humiliant, me serais-je résigné à aller me promener à Longchamps comme tout le monde, si je n'avais craint d'y être pris pour un marchand de cirage. En effet, depuis quelques années, les marchands de cirage dominent dans ce champ de course où les colonels de la coquetterie française passent la revue des modes nouvelles.

« Il est vrai qu'on y rencontre aussi des gens du monde, mais comme rien de spécial ne les distingue les uns des autres, et qu'avec mon inexpérience de la vie il m'est arrivé souvent de parler à un dentiste quand je croyais causer avec un sénateur, j'use dans ces relations toutes mondaines de la plus grande circonspection. »

Le *Figaro* explique ensuite, en termes bien sentis, combien il est *blessant pour l'amour-propre* d'avoir causé avec un dentiste lorsque l'on croyait causer avec un homme du monde. Cela prouve que l'auteur de l'article a plus de fierté que de flair. N'est-il pas, d'ailleurs, un peu dur pour les dentistes ? On aurait compris son langage quand ces praticiens exerçaient sur la place publique ou dans de modestes chambres et qu'on les appelait, en bon français, arracheurs de dents ; mais, aujourd'hui, ils ont de riches salons, ce sont des artistes, des docteurs en *prothèse dentaire*, des *buccomanes*. C'est bien différent ! Et puis le *Figaro* n'a donc pas lu la savante brochure du dentiste Dorigny ? Il y aurait appris que l'art d'assainir les bouches donne la connaissance de l'avenir. Oui, le dentiste en même temps qu'il enlève la carie pénètre le caractère du patient et ses futures destinées. La forme des dents, des lèvres, des gencives, lui apprend ce que vous êtes, ce que vous pensez, ce que vous ferez. Il faut respecter un homme auquel on croit ne montrer que ses dents malades et auquel on montre en même temps le fond de son âme. Les *buccomanes* ont bien d'autres priviléges. Si le dentiste Desjardins prétend, comme le rapporte le *Figaro*, que les dames se *font* une fête d'aller chez lui, qu'elles y viennent par plaisir quand ce n'est pas par nécessité ; le dentiste Willans affirme que si les buccomanes le voulaient ils pourraient conquérir le cœur de leurs clientes, tant il y a de charme à sentir sur ses lèvres la main d'un habile praticien. Mais le dentiste, homme pur et sévère, renferme l'amour dans la dent creuse dont il voulait s'échapper.

Et que dit cet autre docteur ex-carie, dans la petite brochure que j'ai

reçue il y a deux ou trois jours? Celui-là parle sur un ton différent; il ose insinuer que la plupart de ses confrères sont des ignorants ou des charlatans. Le public est dans le cas de croire qu'il dit vrai.

IV

Des bals et de Longchamps des cafés-chantants il n'y a pas loin. Franchissons cette petite distance.

Le monde, le beau monde, le grand monde est très-ému, très-irrité des débuts comme chanteuse, dans je ne sais quel café, d'une comtesse dont le nom resplendit partout sur d'énormes affiches. Cette dame, qui avait fait divers métiers avant d'épouser un comte authentique, revient, en somme, à son point de départ, justifiant ainsi un axiome très-cher aux Russes qui parlent français :

Et l'on revient toujours
A ses *premiers* amours.

Le monde ne verrait à cela aucun mal; mais ce titre de comtesse, ce vieux nom étalé sur une affiche et se produisant sur les tréteaux d'un café l'affectent péniblement. Quelques journaux, pleins de compassion pour ce froissement, ont regretté qu'on ne put empêcher un semblable scandale. Nous devons l'avouer, ces plaintes nous touchent peu; et, tout au contraire, le monde nous paraît recevoir ici une leçon très-méritée. Ne le voyons-nous pas produire aujourd'hui dans ses salons Mlle Thérésa, la fameuse chanteuse de l'*Alcazar*, dont le mérite consiste à débiter, avec une mimique d'écaillère, des chansons de corps de garde et d'estaminet? Quand on recherche de tels divertissements, quand on autorise toutes les danses, tous les costumes, on tue les nobles sentiments et l'on prépare ces tristes défaillances, ces hontes dont on gémit ensuite beaucoup plus, hélas! par amour-propre que par un vrai sentiment de dignité.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

LES DEUX PAGANISMES, par M. Eugène Loudun. Paris, 1865. Paul Dupont et Palmé. 1 vol. in-12 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre que nous venons de reproduire, M. E. Loudun nous donne un ouvrage qui nous paraît mériter une attention particulière. La courte préface que l'auteur a placée en tête de son livre explique très-bien le but qu'il s'est proposé, nous la reproduisons :

> Multos inveni desolatores narrantes mihi ini quas fabulationes, sed non ut lex tua Domine!
> Thomas a Kempis, *de Tribus tabernaculis.*

« *Il y* a un rapport direct entre les révolutions qui abaissent ou élèvent un peuple et l'idée qu'il a de Dieu.

« Par les relations qu'un homme a avec Dieu, on connaît sa vie, et l'on peut dire quel sera son avenir : de même un peuple.

« La société moderne se fait de Dieu la même idée que l'antiquité ; elle deviendra semblable à la société païenne et aura la même fin : telle est la pensée de ce livre ; voilà pourquoi il s'appelle les *Deux Paganismes.*

« Il est divisé en trois parties : *l'Antiquité*, *le Christianisme*, le *Temps présent*. Dans la première partie on montrera comment l'homme, ayant renié Dieu, ne crut plus qu'à la terre, et quelle morale, quels hommes produisit cette croyance : la morale a pour base l'intérêt, la défiance gouverne le monde, tous les vices sont glorifiés par les poëtes, divinisés par les peuples, enseignés comme des vertus par les philosophes, non par les épicuriens, mais par les sectes les plus austères, non dans la décadence, mais en *plein* cœur du Paganisme, dans sa force et sa maturité.

« L'homme était avili par la plus dégradante corruption : le Christ vint. Il tira le voile et montra le ciel ; l'homme qui avait les yeux attachés à la terre les releva et vit son but là-haut. Le point de vue étant changé, ses pensées furent converties, le monde fut transformé. C'est la deuxième partie, le Christianisme.

« Aujourd'hui, l'homme tend à revenir à son premier état : afin de jouir des biens matériels, il affirme, comme autrefois, qu'il n'y a rien de réel que la terre et lui-même.

« La société, déjà, a commencé de se modifier d'après cette idée, et si Dieu, pour le châtier, permet à l'homme d'aller avant dans cette voie, il aboutira aux mêmes abominations : le Panthéisme renouvellera la société du paganisme.

« L'exposé des principes du Panthéisme moderne et de ses applications est le sujet de la troisième partie. »

Voilà le plan. Un extrait du livre donnera une idée de l'exécution au double point de vue des pensées et du style. Les pages que nous citons font partie du chapitre intitulé *l'immortalité de l'âme*. — *Socrate :*

« Il y avait à Athènes un homme qui raisonnait avec une singulière vigueur : nul rhéteur, nul sophiste qu'il ne battît et ne fît, selon son expression, *accoucher* de son ignorance et de sa vanité. Car c'est par la forme qu'était d'abord saisi ce peuple athénien, amoureux de la beauté, de l'élégance et sensuel. Socrate était un rhéteur excellent, rompu à toutes les ruses et subtilités des rhéteurs ; mais il l'emportait sur eux en habileté. Sa véritable supériorité, en effet, consiste dans sa méthode : on apprend avec lui moins des conclusions que le moyen de bien raisonner; ce n'est pas tant de la philosophie que de la logique.

« Aussi, ayant conscience de sa force, cherche-t-il toutes les occasions de s'en servir : « Je suis de ceux, dit-il, qui aiment qu'on les réfute et qui aiment aussi à réfuter les autres (1). » Chicaneur retors, il glisse à travers les arguments, comme un reptile dans les buissons disparaît et reparaît tout à coup au point où on ne l'attendait pas : on n'a jamais raison de lui ; il se plaît à embarrasser ses adversaires, à les réduire au silence, et les renvoie toujours d'un colloque comme des ignares qui ne réfléchissent à rien, et n'ont qu'à revenir chez lui à l'école.

« Ce spectacle de la confusion des rhéteurs est fort amusant ; il marche accompagné d'une foule railleuse qui prend plaisir à regarder berner et tomber par terre toutes les célébrités du moment. « On aime, dit-il, à me voir *éprouver* ces gens qui se prétendent sages et ne le sont pas; en effet, ces *examens* ne sont pas désagréables. » C'est une jouissance qu'il procure aux autres et à lui-même.

« Mais quel est le mobile qui le fait agir, la fin qu'il se propose? On le rencontre dans tous les lieux publics, chez les poëtes, les artistes, les courtisanes, conversant, discutant avec ceux qu'il rencontre. Est-ce dans leur intérêt, dans le but de leur être utile? Non. L'oracle a déclaré qu'il était sage, il en est très-glorieux et très-gonflé, quoi qu'il dise ; il veut, assure-t-il, confondre l'oracle ; il est préoccupé au contraire, de prouver que l'oracle a dit vrai (2). Il s'est mis à la recherche de tous ceux qui pourraient avoir la prétention d'être plus sages que lui, et sûr de sa dialectique, il les interroge. Et alors, non-seulement il leur démontre qu'ils ne sont pas sages, mais il s'applique à leur faire voir « qu'ils se croient sages et qu'ils ne le sont pas. » Ce n'est pas l'oracle qu'il confond, c'est eux ; il procède par élimination, il leur fait passer tour à tour un examen, et il les met un à un de côté : « Ils sont entièrement dépourvus de sagesse ; » cette élimination faite, il tire la conclusion : « Que dois-je préférer, d'être tel que je suis, ou d'avoir les mêmes avantages et les mêmes défauts qu'eux ? » Et il répond : « Il m'est plus avantageux d'être ce que je suis... sans avoir ni

(1) Plat., *Gorgias*.

(2) Les chrétiens, dès les premiers temps de l'Eglise ne s'y sont pas trompés : Que ce bouffon d'Athènes, dit Minutius Felix (*Octavius*), crie tant qu'il voudra qu'il ne sait rien, et qu'il fasse le vain de ce que les démons trompeurs l'en ont estimé sage ! »

leur sagesse ni leur ignorance, » ajoute-t-il ; restriction polie et toute de forme; le fond reste. Il a prouvé « que les autres ne sont rien auprès de lui, qu'il est plus en état que qui que ce soit de former des hommes (1). » Bien plus, que nul ne vaut mieux que lui : « Je n'accorde à personne, dit-il, d'avoir vécu mieux que moi (2). » On croit entendre J.-J. Rousseau; c'est la déification de l'orgueil.

« Croit-on que cette superbe et cette arrogance fussent propres à lui concilier ses auditeurs? Que les sophistes se vissent de sang froid traiter avec un si impertinent dédain? Dans cette ville démocratique, où le serpent qui d'ordinaire rampe au fond du cœur humain, l'envie, sortait au grand jour et sifflait tout haut, un homme qui affectait cette suprématie de science et de vertu ne pouvait être épargné. La jalousie, l'amour-propre blessé, l'irritation de défaites honteuses et répétées, soulevèrent contre lui une haine vivace, profonde, impitoyable; on se mit à le sonder à son tour : vous qui censurez tout le monde, qui réfutez les autres, qui renversez tous les systèmes, quelle est votre doctrine? Quelles vérités nous enseignez-vous?

« Or, il n'avait aucune doctrine, il n'affirmait aucune vérité. Il mettait en avant quelques nouveautés, mais toujours avec des restrictions qui laissaient l'esprit dans le doute. Il semblait admettre un seul Dieu, mais il pratiquait publiquement et dans sa maison le culte des dieux (3); il consultait les oracles, il prenait part aux fêtes religieuses; on l'entendait à tout instant invoquer les divinités de l'Olympe : « Laissons cela à décider à Apollon Delphien, » dit-il ici (4). « On m'a vu sacrifier aux dieux, s'écrie-t-il devant les juges, je n'ai jamais abandonné le culte de Jupiter, de Junon et des autres dieux (5). » Il faisait entrevoir l'immortalité de l'âme, il démontrait le profit qu'il y a à cultiver la vertu, mais il ajoutait : « au cas probable où il y a une vie à venir. » Il formait une école spiritualiste, mais il lui donnait pour règle de ne résoudre aucune question. « Les académiciens, dit Cicéron, étant disciples de Socrate, et selon sa méthode, disputent de tout et ne décident de rien... Nous sommes de ceux qui croient qu'il n'y a pas de vérité à laquelle ne soit joint quelque chose de faux, ce qui fait qu'on ne peut rien décider (6). » En un mot, il ne disait jamais : *cela est*, mais toujours : *il me semble*. « Il n'affirmait pas, dit encore Cicéron, il ne disait rien de certain, *nihil affirmatur*, *nihil certi dicitur* (7). » Aussi ignorant que la foule, il ne parlait pas avec l'autorité de celui qui sait et se sent le droit de dire ce qu'il sait; il n'était pas persuadé; comment donc aurait-il convaincu les autres (8)?

« Alors le sentiment public se souleva : sur quel fondement reposait cette supériorité affichée avec tant de morgue? Au nom de quel principe attaquait-il les opinions reçues, la religion nationale, les institutions de l'Etat?

(1) Xénoph., *Entret. de Socr.*, I. — (2) Id., *ib.*, IV. — (3) Xénoph., *Entret. de Socr.*, I. — (4) Plat., *Rép.*, IV.

(5) Xénoph., *Apol.* — (6) *De Nat. Deor.*, I. — (7) *Academ.*, I. 13. — (8) De même, quand il parle de ses songes, on croit, au premier aspect, que c'est une superstition, puis, en avançant que c'est un effet de ses études continuées dans le sommeil; mais on se confirme enfin que c'est une superstition, car il lui obéit, et cette soumission prouve le vague de ses idées sur un point si important.

On commença par la moquerie : les poëtes tournèrent en ridicule sa méthode, ses formes de langage ; un jour même, Aristophane le prit pour sujet de comédie, et le fit paraître sur la scène en personne.

« La comédie d'Aristophane est la comédie dans son sens le plus large, la représentation des mœurs du temps égayée par la satire, elle embrasse toutes les classes, elle s'en prend à tout le monde ; elle s'occupe, par conséquent, de la politique, de la philosophie, de la religion, de l'administration, de la guerre et de la paix, des généraux et des orateurs. Plus tard, elle rentrera dans la maison et se bornera aux scènes de famille ; elle s'amoindrira. Mais ici elle est la voix, l'image, l'écho du bon sens, de l'esprit du peuple, de ses passions et de ses préjugés ; aussi Aristophane partage-t-il toutes les idées de son époque : il déteste les novateurs, il soutient l'esclavage, il s'indigne que « pour s'être trouvés une seule fois à un combat naval, des esclaves soient devenus libres (1) ; » il s'élève contre les généraux choisis sans prudence, contre les orateurs achetés par l'ennemi, etc. C'est ce caractère de la comédie qui donne tant d'importance à l'action d'Aristophane traduisant Socrate devant le peuple assemblé au théâtre.

« On a dit qu'Aristophane avait été étranger à la condamnation de Socrate, et l'on s'appuie, entre autres motifs, sur ce que sa comédie fut représentée vingt-trois ans avant le procès (2). C'est précisément ce long laps de temps qui atteste l'énergie du sentiment public. Il y avait déjà vingt-trois ans qu'Aristophane avait fait jouer les *Nuées*, où il signalait à l'attention de tous les doctrines de Socrate ; c'est que, déjà, ces doctrines agitaient vivement les esprits ; on les discutait sous les portiques des temples et dans les jardins des écoles, sur la place publique et chez les courtisanes ; c'était un sujet à l'ordre du jour ; et le poëte, oreille tendue à tous les bruits, œil ouvert à tous les événements qui intéressaient la République, avait aussitôt fondu sur cette proie propre à sa satire, et, la saisissant toute vive, exposée en public, nue et désarmée de ses artifices. Voilà ce que l'on enseigne à vos enfants, disait-il, les principes qu'on leur inculpe sur la société, la morale et les dieux?

« Les *Nuées* sont une protestation, un soulèvement, un haut-le-corps de la société antique en sentant un poison s'insinuer dans ses veines. Aristophane défend les principes, les traditions, la religion de son pays ; par l'ardeur, la persistance, la violence de ses invectives, on sent la profondeur de sa conviction. Comme cette cause lui paraît grave ! Il s'attaque à Socrate par tous les moyens, au fond de sa morale et à la forme qu'il emploie. Les dangers de cette philosophie nouvelle l'ont aussi vivement ému qu'un vrai chrétien entendant exposer les principes du panthéisme moderne. Nous ne connaissons la doctrine de Socrate que par ses disciples ; il était, on n'en peut douter, bien plus hardi en paroles qu'il ne nous apparaît dans les écrits de Platon et de Xénophon. Il s'était plus d'une fois égayé sur les dieux de l'Olympe ; s'il n'en avait pas nié positivement l'exis-

(1) *Les Grenouilles*. — (2) En 423 av. J.-C.

tence, la négation des dieux ressortait de ses discours (1); il détruisait la religion (2), et, à la place de ces dieux renversés, il ne dévoilait pas un autre dieu; il n'était qu'un athée.

« Voyez-vous ce pédagogue orgueilleux peint au naturel, piétinant sur des subtilités, ce qu'Aristophane représente par cette fine plaisanterie du saut de la puce mesuré avec de la cire où elle imprime ses pattes (3), perdu dans les nuages, appliqué à résoudre des difficultés d'infimes détails, ne répondant jamais directement à une question, mais répliquant par une autre interrogation détournée sur un sujet auquel on n'était pas préparé? C'est par ces traits comiques que débute le poëte; il fait voir l'extérieur, la manière d'être du philosophe, ses finasseries, sa vanité, puis, quand il est connu, il l'ouvre, pour ainsi dire, par le milieu, il en fait l'autopsie, il montre ses doutes sur les principes de morale, ses théories du juste et de l'injuste, le mépris des dieux, l'avilissement de la religion. L'indignation grandit et monte; les auditeurs suivent le poëte avec un intérêt haletant, ils se passionnent parce que c'est d'eux-mêmes qu'il s'agit. Et, quand Strepsiade, bâtonné par son fils, disciple de Socrate, et à qui ce fils donne la raison démonstrative de ces coups de bâton, s'élance avec ses esclaves contre la maison du philosophe, y met le feu, que le toit s'écroule sous les coups de hache, et que les cris du maître et de ses disciples s'élèvent à travers les décombres et les tourbillons de fumée, c'était un trépignement général, un applaudissement universel, car la morale, la religion, la société, étaient vengées de ces corrupteurs de la jeunesse, de ces impies, de ces athées (4).

« Ce jour-là, l'on applaudit, et l'on rit; mais, les années s'accumulant, et, avec les années, l'enseignement de Socrate s'étendant de plus en plus, une quantité de jeunes gens fréquentant son école, et, au sortir de chez lui, répandant et commentant les arguments captieux qui faisaient sourire chacun de la religion nationale, ce n'est plus le poëte, ce sont les magistrats qui s'éveillent et se demandent ce qui va demeurer, quand la religion sera détruite. L'état, la société, à Athènes, comme à Rome, étaient fondés sur la religion : la société l'appelle devant elle et l'interroge; ceux qu'il avait *éprouvés* et *confondus* l'enveloppent et le poussent devant le tribunal; et, alors, il se trouve en présence et de ses accusateurs qu'il a blessés et du peuple qu'il n'a pas convaincu; les sophistes sont les instruments, et le peuple le juge; il n'est qu'un homme qui poursuit un but personnel, qui ruine les bases de la société et n'édifie rien au-dessus, un destructeur, non un constructeur; il l'avoue, il n'affirme rien, même dans sa défense; il mérite la mort.

« Il fut condamné : la vraie cause de sa condamnation, ce fut son doute uni à son orgueil. »

La *Revue* reviendra sur *les Deux Paganismes*.

(1) Voy. l'*Eutyphron*. — (2) Voy. le même *Eutyphron* qui ne clut pas. (3) Les *Nuées*.

(4) Si le peuple d'Athènes, dit très-justement M. D. Nisard, battait des mains aux plaisanteries d'Aristophane contre Socrate, n'était-ce pas la faute de la morale socratique, dont il n'arrivait rien jusqu'à lui? » (ETUDES LITTÉR., *Les deux Morales*.)

LA VIE CHRÉTIENNE, sermons prêchés aux Tuileries, en 1862, par M. l'abbé FREPPEL. 1 beau vol. in-8, Victor Palmé. Prix : 4 fr.

La vie chrétienne, qui consiste dans l'amour vivant de Dieu et des hommes, dans le sacrifice et le don de soi-même à l'humanité, dans le combat opiniâtre de la volonté contre tous les éléments mauvais internes et externes, dans l'humilité, cette vertu la plus oubliée et pourtant la plus utile au monde, cette vertu qui, semblable à certaines fleurs timides et cachées, embaume, purifie et vivifie l'atmosphère morale ; la vie chrétienne qui consiste dans la résignation, ce je ne sais quoi de divin, cette faiblesse touchante qui est le comble de la force ; la vie chrétienne, ce merveilleux travail par lequel l'homme se fait ange et escalade des sommets où meurent les ténèbres de la terre et où blanchit l'aube de l'éternité ! Cette vie chrétienne, enfin, base, condition et principe du développement individuel et partant du véritable progrès social, tel est le magnifique sujet que M. l'abbé Freppel a traité dans une série de sermons prêchés aux Tuileries, et qu'il vient de livrer à la publicité.

Dans la grande et solennelle lutte des idées qui remplit les dernières années de ce siècle, qui ne connaît M. l'abbé Freppel ? Amis et ennemis se souviennent de lui, les premiers pour le bénir, les seconds pour le craindre, tous pour l'estimer. Son esprit a plusieurs étages, comme dirait Montaigne. Apologiste et historien distingué dans ses études sur les Pères de l'Église, polémiste vif, pressant, mille fois victorieux dans l'*Examen critique de la Vie de Jésus par M. Renan*, il ajoute à tant de dons variés celui de l'éloquence chrétienne. Les huit sermons que contient le livre qu'il présente aux catholiques lui assureront une des premières places parmi nos prédicateurs. Il a su, dans des cadres très-restreints, condenser tout ce qui peut être dit sur les grands sujets qu'il a traités, et cela sans confusion ni obscurité. Le style de M. l'abbé Freppel me plaît par son mouvement, sa clarté, sa vigueur, sa nervure et par une certaine émotion contenue, qui doivent ouvrir à la pensée les cœurs les plus récalcitrants et les esprits les plus prévenus. On sent bien que cette intelligence a de nobles ancêtres et qu'elle est souvent penchée aux sources patrologiques, ces trésors inépuisables qui recèlent la solution radicale de tous les problèmes qui agitent et inquiètent la société moderne.

Pour motiver notre jugement et justifier nos éloges nous allons détacher la péroraison du sermon sur la prière, et un passage de celui qui porte pour titre : la *Souffrance*.

« Sire,

« Dans les beaux jours de la monarchie espagnole, un homme de génie présidait aux destinées de cette grande nation ; mais cet homme de génie était en même temps un homme de prière. Lorsqu'il avait fini de traiter avec les hommes, il conversait avec Dieu. Un jour, les grands du royaume s'étaient réunis dans son palais pour conférer avec lui sur les intérêts de l'État. Retiré dans son modeste oratoire, Ximénès priait. L'impatience gagnait l'auguste assemblée. Alors, le grand ministre, apparaissant sur le

seuil de la porte, jeta lentement au milieu de la salle ce simple mot : Prier, c'est gouverner. Ximénès disait juste. Oui, prier, c'est gouverner. Car prier, c'est s'entretenir avec Dieu, c'est causer tête à tête avec lui, c'est puiser la lumière à sa source même, c'est rapporter du Sinaï comme Moïse ces inspirations d'en haut qui décident du sort des peuples, c'est appeler sur soi, comme Salomon, les secours de la sagesse divine. Prier, c'est s'éclairer soi-même pour diriger les autres, c'est s'instruire, c'est travailler, c'est agir ; prier, c'est encore gouverner.

« Ainsi soit-il ! »

Après avoir recherché l'origine et la signification de la douleur, énigme terrible dont le christianisme seul peut nous dire le mot, M. l'abbé Freppel en décrit ainsi le rôle et les bienfaits dans le plan providentiel.

« La souffrance se transforme aux yeux de la foi : elle prend le caractère d'une épreuve salutaire que le chrétien accepte de la main de Dieu avec une soumission filiale. Oui, la souffrance est pour l'homme une épreuve salutaire : non-seulement elle lui fournit le moyen d'expier ses fautes par une pieuse résignation à la volonté divine, mais de plus elle purifie son âme qu'elle dégage des liens du péché. Elle affaiblit en nous l'amour des jouissances matérielles, et nous élève au-dessus de la terre, en nous avertissant que nous n'avons point ici-bas de demeure permanente, mais que le ciel est notre véritable patrie. Elle double notre énergie morale et retrempe la volonté qu'elle affermit au milieu des difficultés de la vie. L'homme qui n'a pas souffert a toujours quelque chose d'incomplet et d'inachevé : il lui manque ce sens pratique qui fait comprendre le sérieux de la vie, cette expérience des choses qui dissipe les illusions devant la réalité, cette habitude de regarder en face les contrariétés de ce monde sans en être effrayé, ce ressort moral qui ploie un instant sous l'obstacle qu'il ne peut éviter pour se relever avec d'autant plus de force ce don enfin de savoir compatir aux maux de ses semblables et supporter leurs faiblesses. C'est à l'école de la souffrance que se forment les grands caractères, les volontés énergiques, les âmes capables de dévouement et de sacrifice.

« Regardez à travers les siècles, mes frères : il n'est pas d'œuvre féconde pour le bien de l'humanité qui n'ait été enfantée dans la douleur. Quand Dieu appelle un homme à remplir une haute mission sur la terre, il a coutume de l'exercer par ce dur apprentissage : s'il ne le fait point passer tout d'abord par le creuset des tribulations pour le préparer à devenir l'instrument de ses desseins, il se plaît souvent à le montrer plus tard « accompli par ces derniers traits, selon le beau mot de Bossuet, et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus. » L'épreuve est l'initiation des grandes vies quand elle n'en est pas le couronnement. C'est dans ce sens que saint Paul disait : « Dieu éprouve ceux qu'il aime (1). » Donc, ne nous hâtons pas d'écarter de nos lèvres le calice de la souffrance que Dieu nous présente ; mais, à l'exemple de Jésus-

(1) S. Matthieu, XXVI, 39, 42.
(2) Ep. aux Hébreux, XII, 6.

Christ, acceptons sans plainte et sans murmure les afflictions de la vie; car, dans le plan caché de la Providence, l'adversité, est quelquefois une grâce, et ce qui nous paraît un malheur peut être un bienfait. »

Disons en terminant que la belle exécution typographique du livre de M. l'abbé Freppel offre un remarquable contraste avec la plupart des œuvres de la librairie catholique qui ont trop l'air d'avoir fait vœu de pauvreté.

B. CHAUVELOT.

DICTIONNAIRE DES ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES, par l'abbé MARTIGNY. Gr. in-8, 676 pages. Paris, Hachette, 1 vol. gr. in-8° à 2 col.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES SCIENCES THÉORIQUES ET APPLIQUÉES, par MM. PRIVAT-DESCHANEL et AD. FOUILLOU. 1re partie, gr. in-8, 652 pages. Tandou et Victor Masson, à Paris.

CAUSERIES SCIENTIFIQUES; DÉCOUVERTES, INVENTIONS, PROGRÈS DE LA SCIENCE ET DE L'INDUSTRIE, par H. DE PARVILLE. 4e année, in-18 anglais, 443 pages. Paris, Savy.

HISTOIRE DE PARIS ET DE SES MONUMENTS, par Eug. DE LA GOURNERIE. Gr. in-8 orné de gravures, 468 pages; 3e édition. Tours, Mame.

LE DIABLE EXISTE-T-IL ET QUE FAIT-IL? par le P. DELAPORTE de la Société de la Miséricorde; 3e édition in-18, 136 pages. Paris, Pillet.

LES HOMMES NOIRS, par le P. DELAPORTE, 1 v. in-18, 166 p. Paris, Pillet.

I

Parlons science : il est des ouvrages parus depuis peu qui méritent qu'on les fasse connaître. Personne, par exemple, ne contestera la haute et universelle portée du *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*. Aujourd'hui on s'occupe beaucoup d'antiquités chrétiennes et cependant, sur ce point, la plupart des personnes du monde sont d'une ignorance complète. Beaucoup d'ecclésiastiques même ne sont pas suffisamment familiarisés avec une science qui devrait faire un des objets de leurs études de prédilection. Un livre comme celui de l'abbé Martigny, où une érudition profonde s'unit à une foi vive et à une critique judicieuse ne pourra qu'être accueilli avec empressement. La question des origines chrétiennes, si longtemps négligée, est de nature à intéresser les hommes intelligents et surtout les catholiques, car elle se rattache aux origines de la civilisation moderne avec laquelle elle se lie intimement. M. l'abbé Martigny a donné pour borne à ses études et à ses recherches le moyen âge, époque attrayante au double point de vue de l'art et de la poésie, et qui a été exploitée parmi nous avec un zèle et un succès remarquable. Tout ce qui est de nature à satisfaire le besoin de savoir sur les mœurs et coutumes des premiers chrétiens, sur leurs vertus, sur le culte et les institutions, a trouvé sa place dans l'ouvrage dont nous annonçons l'apparition avec une véritable satisfaction. Toutes les questions d'architecture, d'iconographie, d'épigraphie, de numismatique qui se rapportent aux premiers siècles sont ici traitées ainsi que tout ce qui regarde les meubles et les vêtements. Ce qu'il y a de précieux et de vraiment inappréciable dans un livre de ce genre, c'est qu'on y trouve,

jointe à la science avant tout exigée en un semblable sujet, la piété, le respect des traditions ecclésiastiques, l'amour le plus ardent de l'Église. L'attention la plus scrupuleuse était nécessaire pour rédiger cet ouvrage, car, parmi les points traités, il en est peu qui ne côtoient le dogme de très-près, et l'auteur, nous le croyons, n'a jamais fait un faux pas. On rencontrera dans l'ouvrage de M. l'abbé Martigny des parties presque entièrement nouvelles pour nous autres français, en particulier celle qui traite des antiquités monumentales. L'auteur a essayé de nous faire connaître les catacombes de Rome et les objets d'art que la piété des fidèles y a multipliés, sous forme de symboles, de figures, de formules se rattachant au dogme et à la description de l'Église. Quant à ce qui était déjà connu, l'écrivain s'est efforcé de le traiter d'une façon neuve. On doit, à M. Martigny, une double reconnaissance, l'une pour le sujet même qui a fait l'objet de son travail, et l'autre pour la manière dont il l'a exécuté. Il fera aimer la science sacrée, car son exposition est partout simple, pieuse, exacte, et son livre tient un juste milieu entre les répertoires techniques qui rebutent par leur sécheresse, et ces compositions formidables que la science seule ose aborder.

Comme le dit l'auteur lui-même, le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* fournira aux savants un répertoire qui les reportera sans peine à des monuments et à des textes qui leur sont connus, mais dont ils n'ont pas l'annotation sous la main, aux commençants des notions aussi complètes que possible sur chaque question et, de plus, une citation exacte des sources, enfin à tous une lecture utile et instructive sur un assez grand nombre d'objets intéressants à connaître et généralement trop peu connus. 270 gravures, dont beaucoup sont inédites ou copiées sur les monuments eux-mêmes, ou empruntées aux ouvrages les plus soignés et les plus accrédités, viennent aider à l'intelligence du texte et faire du livre de M. l'abbé Martigny un livre agréable et fort utile (1).

II

Laissons la science sacrée pour nous occuper un instant de science profane. Quand nous avons parlé du *Dictionnaire général des lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques*, nous avons fait ressortir l'avantage et l'utilité de ces dictionnaires qui sont de véritables encyclopédies; nous avons fait voir les services qu'ils étaient en mesure de rendre quand ils étaient rédigés dans un bon esprit; nous ne voulons pas redire ces choses à propos du nouveau Dictionnaire que publient MM. Tandou et Masson. Aujourd'hui, plus qu'à aucune époque, on veut savoir, connaître, apprendre, mais on ne veut consacrer que peu de temps à acquérir la science, car le temps est court et mille occupations nous réclament, nous prennent et nous absorbent. Un dictionnaire présentant, sous forme succincte et dans un langage à la portée de tous, les principes fondamentaux, les faits les plus incontestables et les applications diverses des sciences mathématiques, physiques, chimiques, naturelles, médicales et agricoles,

(1) Hachette, 1865.

a donc toute chance de réussir puisqu'il répond à un besoin pressant et universel. La rédaction d'une semblable œuvre offrait des difficultés de plus d'une sorte. D'abord il fallait savoir se borner, et les auteurs ont heureusement compris qu'ils ne devaient et ne pouvaient tout donner au public. Il était, en outre, nécessaire de mettre de côté le langage scientifique officiel pour se rapprocher le plus possible du langage habituel connu et compris de tous. Pour surmonter cette difficulté on s'est adressé à des hommes spéciaux, habitués à la pratique de l'enseignement, et nous pouvons dire qu'ils ont réussi dans la tâche qui leur était confiée.

Par rapport à l'ensemble des sciences mathématiques et physiques on a cru devoir mettre de côté ce qui constitue, à proprement parler, l'enseignement classique, car un dictionnaire est un ouvrage dans lequel le public cherche des renseignements sur chaque science en particulier, et non pas un livre où il va puiser les bases de son enseignement ; on a fait de même pour les hautes parties des mathématiques et de leurs applications. En ce qui touche aux sciences physiques et mécaniques, ce que l'on peut désirer sur l'ensemble des découvertes et des machines qui ont, depuis cinquante ans, si profondément modifié notre état social, se trouve exposé dans le dictionnaire dont nous parlons. Par rapport aux sciences naturelles, on a suivi, pour le règne animal, la classification de Cuvier en tenant compte des modifications qui ont été introduites ; pour le règne végétal, M. Brogniart a servi de guide ; pour la minéralogie on s'est tenu à la méthode de M. Delafosse, et à celle d'Alcide d'Orbigny pour la géologie. Nous ne pouvons que témoigner notre satisfaction de la réserve apportée à l'exposition des sciences médicales ; les auteurs se sont étendus surtout sur les conseils d'hygiène et de médecine pratique. Ce qui est digne de tout éloge, et ce qui est en même temps une preuve du grand bon sens plus rare qu'on ne pense, ils ont rigoureusement mis de côté ce qui était de nature à blesser les yeux et les oreilles ; de façon que le *Dictionnaire des sciences* peut être, sans inconvénient, laissé aux mains de tous, de la jeune fille et du jeune homme. Nous ne saurions trop insister sur ce point et faire remarquer qu'il est une recommandation auprès des pères de familles catholiques. Restent les sciences agricoles. On s'est attaché à représenter le mouvement général de progrès qu'elles ont suivi en France depuis le commencement du siècle ; on a exposé avec soin les renseignements contenus dans les plus récentes publications, et les résultats des expositions et des concours agricoles. Ainsi conçu, le *Dictionnaire des sciences* de Privat-Deschanel et Fouillou sera utile à tous ; aux uns pour acquérir ce qu'ils ne savent pas des notions précises, claires et succinctes, et aux autres pour leur rappeler sommairement ce qu'ils savent déjà. Nous y reviendrons avec la publication des autres parties ; disons seulement que la première ne renferme que trois lettres et contient 753 gravures.

III

Puisque nous parlons science, disons un mot des *Causeries scientifiques*

(1) Tandou et Victor Masson, 1864.

de M. de Parville. M. de Parville a un talent parfait d'exposition; il sait, avec une adresse merveilleuse, mettre la science à la portée de tous ses lecteurs et la leur présenter d'une façon attrayante. Ses causeries sont d'une lecture aussi facile que la lecture d'un livre d'imagination, et cependant elles raisonnent science, elles exposent les découvertes et les progrès qui ont signalé l'année 1864. Nous remarquons que les parties les plus riches en choses neuves sont la physique, la mécanique, la médecine et la physiologie. Elles ne sont pas toute d'une importance majeure, cependant quelques-unes sont fécondes en résultats pratiques; ainsi, pour ne parler que de la médecine, la grande question de la transfusion du sang a fait un pas dans le champ de l'expérimentation, et l'appareil Moucoq rendra désormais cette opération plus facile. Les phthisiques ont pu apprendre que l'eau de vie souvent arrêtait les vomissements qui les désolent; ce n'est pas une guérison, mais c'est un soulagement, et c'est quelque chose. Un nouveau traitement pour la guérison de la goutte a été signalé; guérira-t-il toujours? Nous ne le croyons pas; mais qu'il guérisse parfois complètement, nous n'en serions pas étonnés. L'expérience confirme de plus en plus que les fonctions si longtemps ignorées du Pancréas sont celles qui ont été signalées par Corvisart. Une découverte extrêmement importante est la destruction des tumeurs intérieures par l'électricité, sans qu'il en résulte d'effusion de sang et sans grande douleur. Les fumeurs, en interrogeant M. Émile Decaisme, sauront que s'ils éprouvent des interruptions dans les battements du cœur, elles sont dues à un narcotisme produit par le tabac. On trouve encore dans les causeries de M. de Parville des faits intéressants sur la grippe, sur la fabrication de l'oxygène, sur le café au lait et sur les générations spontanées; les générations spontanées, fait absurde qui, vingt fois enterré sous le ridicule et sous des faits d'expérience, lumineux comme le soleil, revient toujours et reste une vérité indestructible pour certains esprits très-arriérés ou aveuglés par l'amour-propre.. Cette revue, dont nous venons de donner un exemple en prenant la médecine et la physiologie, existe pour les autres sciences; nous ne pouvons nous y arrêter, mais seulement engager nos lecteurs à se procurer le livre de M. de Parville (1).

IV

M. de la Gournerie a compris que Paris était une ville dont l'histoire ne pouvait être indifférente à aucun cœur français, et il a écrit l'histoire de Paris et de ses monuments. Il a voulu en faire un livre à la portée de tous, un livre que les touristes et les érudits ne devront pas dédaigner, mais qui plaira surtout aux esprits jeunes et studieux qui, dans l'art comme dans l'histoire, cherchent surtout des impressions et des souvenirs. En un tableau rapide dessiné d'une main habile et sûre, il nous retrace d'abord les événements dont Paris a été le théâtre, et nous montre la physionomie de cette ville célèbre aux différentes époques de son histoire; ensuite, il aborde les monuments, les églises et les palais. Nous félicitons M. de la

(1) Savy, 1865.

Gournerie d'avoir compris ce que l'on oublie trop souvent en pareil cas, que les monuments d'une ville sont autre chose que des amas de pierres et des dépôts d'archives; il a essayé de leur rendre la vie agitée et bruyante qui les anime à différents moments dans le cours des siècles; il a essayé de nous retracer leur physionomie caractérisque et mobile; il ne s'est pas borné à décrire des palais et des églises, méthode qui offre peu d'agréments aux lecteurs et qui engendre l'ennui; mais il a tenu à nous apprendre quels étaient les saints et les grands hommes qui avaient prié dans ces églises; il a voulu nous faire connaître quelles vertus et quels crimes avaient illustré ou souillé ces palais. En suivant cette méthode, on comprend tout l'intérêt que l'auteur de Rome chrétienne a dû donner à son livre. Cet intérêt est grand en effet, et ce qui en augmente le prix, c'est que l'auteur fait partout preuve d'un jugement sûr; il a étudié consciencieusement son sujet, il le connaît à fond, et il dit bien ce qu'il sait, il le dit d'une façon claire et élégante. Il a l'esprit chrétien, fait important à signaler et surtout nécessaire dans une histoire comme celle-ci où tant d'événements peuvent prêter au mauvais vouloir, où beaucoup de faits, vus à travers le verre grossissant des préjugés, peuvent être mal interprétés et complètement défigurés. Le livre de M. de la Gournerie est un de ces livres comme nous en voudrions voir beaucoup, et comme la *Revue* en a déjà signalé un certain nombre (1).

V

Le diable existe-t-il? est un petit opuscule parfaitement traité, où toutes les questions relatives au démon sont résolues d'une façon claire, succinte et frappante. Après avoir montré l'importance de la question diabolique, le père Delaporte prouve l'existence du diable, raconte l'histoire de sa chute, établit l'état présent et l'œuvre à laquelle il s'est voué. On comprend que les questions de sorcellerie, de magnétisme, de tables tournantes trouvent ici leur place. L'auteur expose les dangers de ces pratiques diaboliques, montre ce qu'est la tentation, l'obsession, la possession, et fait connaître les moyens de combattre le diable, qui sont l'eau bénite, le signe de la croix, la communion, l'assistance de la sainte Vierge et des anges. Le sort final des vainqueurs et des vaincus termine le volume. Comme on le voit, tout petit qu'est le livre du père Delaporte, c'est un tout complet d'une lecture intéressante, d'une netteté qui ne laisse rien à désirer; le trait n'y fait pas défaut, quoique l'auteur ait cru devoir garder partout un ton grave et sérieux; il est des matières dans lequelles il n'est pas bon de plaisanter. L'utilité d'un semblable écrit, à l'époque actuelle, ne sera contestée par personne (2).

Le but que le P. Delaporte s'est proposé dans les *Hommes Noirs* est la défense du clergé catholique. Cette défense est chaleureuse, pleine de vie, d'animation et même d'éloquence. Dans un moment où le prêtre est attaqué et vilipendé, un livre populaire de ce genre vient à propos, et tous

(1) Mame, Tours.
(2) Dillet, 1864.

les hommes bien pensants, tous les hommes de cœur doivent se faire un devoir de le semer au milieu des classes laborieuses que tant de mensonges débités sur le prêtre viennent aveugler, et auxquelles ils inspirent la haine des robes noires. On trouve deux parties dans les *Hommes noirs* : dans la première, l'auteur prouve qu'il est impossible de considérer le clergé catholique comme un assemblage de fanatiques ou de fripons. Si le clergé catholique n'est dans son ensemble ni ignorant ni trompeur, s'il sait la vérité et dit la vérité, il doit être écouté, et l'humanité ne peut atteindre sa destinée, l'immortalité bienheureuse, qu'à la condition de se conformer à son enseignement. La seconde partie est consacrée à montrer combien il serait déraisonnable d'écouter les accusateurs du prêtre. M. Delaporte fait connaître à ses lecteurs ce que sont la science et les œuvres des écrivains qui attaquent sans cesse les robes noires. Il y a encore plus de verve et d'entrain dans ce petit écrit que dans celui du *diable*; le sujet, au reste, prêtait davantage, car il faut avouer que les ennemis du clergé catholique font, par leurs sottises et leurs absurdités, la partie belle à ceux qui veulent le défendre. Encore une fois, nous recommandons vivement la diffusion des *Hommes noirs* (1). A. VAILLANT.

LE CHRIST DE LA TRADITION, par Mgr LANDRIOT, 2 beaux vol. in-8. Paris, Palmé, 1865. Prix : 10 fr.

Faire connaître Jésus-Christ tel que le présente la tradition, Jésus-Christ dans sa simplicité et sa sublimité, Jésus-Christ avec ses splendeurs ; exposer aux yeux de notre intelligence la science de l'homme-Dieu, science ravissante et délicieuse pour le cœur ; nous l'exposer avec ses conclusions pratiques, telle est la base que Mgr Landriot s'est proposé dans *Le Christ de la tradition* est une suite de conférences prêchées à La Rochelle en 1861 et 1862; l'auteur les a revues et complétées, et il en sort l'œuvre actuelle. Mgr Landriot, dans le *Christ de la tradition*, cite constamment les paroles des Pères de l'Église et des grands auteurs chrétiens, il a eu pour cela des raisons qu'il expose dans sa préface, et que nous ne pouvons que hautement approuver. Nous avons été heureux de trouver dans cette même préface, à côté de ces raisons, la réponse à un reproche que nous avons entendu plusieurs fois formuler contre les ouvrages si connus et si répandus de Mgr Landriot. Ce reproche s'adressait aux comparaisons semées à profusion dans toutes les pages de ses livres. On critiquait ce qui fait un de leurs caractères distinctifs, ce qui les rend populaires et les met à la portée de toutes les intelligences sans leur rien enlever de leur beauté. Mgr Landriot publiera quelque jour un petit travail où il démontrera par des considérations théoriques, et par le témoignage des plus grands écrivains, que la comparaison est non-seulement le langage le plus naturel, mais le plus philosophique des intelligences unies à des organes.

Avant d'aborder le mystère proprement dit de l'Incarnation, l'orateur, décomposant pour ainsi dire la vie éternelle de Dieu, nous fait contem-

(1) Dillet, 1864.

pler le Verbe et quelques-unes de ses gloires et de ses magnificences; descendant ensuite dans le monde de la création, il nous y montre son activité incessante et son énergie féconde; puis, reprenant la sphère surnaturelle qui se termine à l'essence divine, il nous donne d'admirer les splendeurs intimes de son amour dans ses relations avec les âmes. Dieu, cependant, avait décrété un mode d'union encore plus intime avec les âmes, il avait résolu de rapprocher de son essence infinie la nature humaine dans de telles conditions d'intimité, que toutes les actions de cette nature humaine seraient attribuées dans un sens très-réel à la personne divine. Le Verbe était la raison et la sagesse du Père et, comme par lui tout avait été créé, il était juste que par lui tout fut préparé. Dans son union avec la nature humaine la nature divine est absolument restée ce qu'elle était, elle n'a été en rien modifiée; prétendre le contraire serait contraire à la doctrine catholique. Dans l'incarnation, l'union s'est faite de telle façon, que le Christ est le fils de Dieu et Marie la mère de Dieu. Le Christ est un homme-Dieu, une nature humaine unie à Dieu par les liens d'intimité personnelle qui ne changent rien à l'essence divine, fait des actions de la nature humaine, fait des actions divines. Les preuves de la divinité du Christ sont nombreuses dans l'Évangile et dans les événements qui se sont accomplis depuis l'Ascension.

Revenant à la création, l'orateur montre qu'elle est une image imparfaite et variée des attributs divins, il donne à cette proposition d'assez larges développements; puis il envisage cette création dans ses rapports particuliers avec le Verbe, et le Verbe dans ses rapports avec la création. Mgr Landriot n'avance rien qu'il n'appuie sur la doctrine des Pères et des docteurs de l'Église. Il y a là de belles idées, des points de vue que l'on est peu habitué à rencontrer dans les études sur l'Incarnation et qui cependant aident grandement à l'intelligence de ce mystère. Il fait bien entendre les accents de l'orateur, alors que par des exemples il nous montre partout la nature, la création, comme le transparent lumineux du Verbe, et nous le présente donnant à l'homme d'admirables leçons, non-seulement sur les matières religieuses, mais sur toute grande chose, sur *tout* noble sentiment, sur toute question sérieuse. Continuant à parler des symboles de l'Incarnation, l'écrivain en trouve ailleurs que dans la création, il en voit dans l'écriture en général, dans l'Écriture sainte en particulier, dans la parole de l'homme, dans l'union de l'âme et du corps. Viennent les rapports de l'incarnation avec l'humanité tout entière. L'homme a soif de grandeur et d'amour, il a besoin, pour ainsi dire, de devenir Dieu, et nulle part, ailleurs que dans l'incarnation ne se trouve la source vraie, certaine et abondante de cette grandeur, de cet amour, de cette divinisation dont l'humanité est altérée. Il faut donc savoir saisir Dieu et laisser le Verbe envahir toutes les puissances de notre âme. En suivant les pensées de l'orateur et en écoutant sa parole, nous initions notre intelligence aux raisons et aux convenances de l'incarnation envisagée en elle-même et dans les relations avec le Verbe. L'homme, avant la venue de Jésus-Christ, ne vivait que de la vie des sens, il avait besoin que la vérité lui arrivât jusqu'à lui par un seul objet; il avait au cœur ce besoin d'aimer qui vit en

chacun de nous, mais la crainte l'éloignait de la divinité; c'est pour cela que Jésus-Christ est venu à lui sous la forme d'un frère et d'un ami. L'humanité avait besoin, en outre, d'être enseignée, mais il fallait à un enseignement simple et sublime l'autorité d'un Dieu; cela s'est rencontré dans le Verbe devenu homme-Dieu, qui, par sa parole et sa doctrine, a su, en même temps que nous instruire, nous rendre le santé et la liberté morale. Enfin, l'orateur examine une dernière question, la question de savoir pourquoi c'est le Verbe qui s'est incarné et non le Père et le Saint-Esprit; il en donne des raisons qui satisfont pleinement l'intelligence.

Voilà quelques-unes des idées contenues dans le premier volume du *Christ de la tradition*. On y rencontre une doctrine sublime et approfondie du grand mystère de l'Incarnation, ce qu'il y a de plus remarquable sur ce sujet dans la tradition. Mgr Landriot s'est constamment inspiré des Pères et des docteurs qu'il cite à chaque instant; mais à toutes les grandes vérités qui touchent à l'Incarnation il a su donner un cachet spécial qui se retrouve surtout dans sa manière de dire et de présenter les enseignements qu'il veut faire arriver à l'âme de ses auditeurs et de ses lecteurs. Une conférence en dehors du plan général termine le volume; elle traite des relations qui existent entre le Verbe de Dieu et la parole; elle complète un point touché précédemment par l'orateur : l'action universelle du Verbe de Dieu et ses relations constantes avec tout ce qui a mouvement et vie dans l'immense empire de la création. Nous parlerons bientôt du second volume qui ne tardera pas à paraître. A. VAILLANT.

MES VACANCES EN SUISSE ET EN SAVOIE, par l'abbé LAMURÉE. In-8, de 403 p. Maillet, 1863.

Les voyages en Suisse abondent, il en existe de tout format et de toute grosseur, y compris celui de M. Alexandre Dumas dont les ouvrages, pour le dire en passant, on été dernièrement mis à l'Index. Il faut avouer que le fabricant de romans à la vapeur, l'ami de Garibaldi, l'avait bien mérité. Ses récits souvent grivois, surtout son impiété pimpante et délurée, méritaient une censure; la censure aux yeux des honnêtes gens, c'est une note dont M. Alexandre Dumas ne se lavera pas; les plaisanteries n'y feront rien. Mais revenons aux relations de voyage en Suisse. Il n'est pas si petit touriste visitant ce pays pour la première fois, qui ne se croie l'obligation de faire part au public de ses impressions. Il écrit donc et décrit une multitude de choses en présence desquelles ce public restera fort indifférent, et souvent le livre plein de faits inventés à plaisir fait son chemin jusque chez l'épicier du coin où il sombre dans le poivre, le gingembre ou autre substance de même nature. La nouvelle relation de voyage en Suisse dont nous voulons dire un mot est d'un abbé; l'on peut par conséquent être sûr à l'avance que l'on n'y trouvera ni histoires d'amour, ni aventures grivoises, ni récits d'une moralité douteuse et hasardée, et c'est déjà une recommandation, car aujourd'hui l'immoralité se glisse partout, même là où l'on devrait le moins s'attendre à la rencontrer. Le livre pourra donc être mis aux mains

des enfants et des jeunes filles, et c'est une ressource pour les familles chrétiennes, si embarassées souvent quand il leur faut fournir à leurs enfants des livres d'une lecture intéressante et sans danger.

Mes Vacances en Suisse sont des lettres qui, selon l'auteur, n'étaient pas destinées à voir le jour. Écrites les unes pendant le voyage, les autres aux heures libres du retour, sur des notes prises tantôt au sommet des montagnes, tantôt sur la table boiteuse d'un chalet, elles n'ont d'autre mérite que de peindre avec vérité les paysages décrits. Tant mieux si le fait est vrai; elles n'auront rien de cet apprêt qui, dans tous ces récits de voyage, révoltent les hommes de goût sentant et comprenant qu'ils n'ont sous les yeux qu'un roman, et souvent un mauvais roman. Les voyageurs, hommes de plaisir et de frivolité, s'occupent fort peu généralement des pensées instructives et philosophiques que les sites, les monuments et les mœurs inspirent nécessairement à l'homme sérieux. Ainsi n'a pas fait M. Lamurée; il a voyagé en homme qui veut sérieusement voir et étudier; il ne s'est pas contenté de constater l'exactitude des indications du guide, aussi son livre dénote une observation vraie, une admiration sentie des beautés et de ces grandes scènes de la nature si fréquentes, si pittoresques et si frappantes dans les paysages suisses. Quoique les objets dans ces paysages soient partout un peu les mêmes, car en définitive ce sont toujours des glaciers, des montagnes, des chutes, des forêts, des vallons et des précipices, cependant l'arrangement de ces merveilles offre des différences; la diversité de leurs formes donne à chacune son cachet, et le vrai talent de l'écrivain est de savoir mettre dans ses descriptions et ses histoires la variété que le Créateur a mise dans ses œuvres. C'est une justice à rendre à M. Lamurée, il a su presque partout semer cette variété et par là même éviter la monotonie et l'ennui. Les usages et les mœurs des peuples que l'auteur a visités sont retracés fidèlement. Souvent, évoquant le passé et interrogeant les monuements que ce passé a transmis au siècle présent, il a rapidement rappelé les principaux faits de l'histoire; ces rapides esquisses contribuent pour leur part à l'intérêt, en reposant l'esprit de la contemplation de la nature. En définitive, le livre de M. Lamurée est un ouvrage d'une lecture attrayante qui se recommande et par le fond et par la forme. C'est un bon livre que tous peuvent lire, et où chacun trouvera profit et agrément.

D'ARMENTIÈRES.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

LES ANNEXIONS PROTESTANTES

AU XVIE SIÈCLE

N° 114

Il est des savants, des philosophes qui n'assignent pas à la matière des commencements appréciables. Le protestantisme voudrait se persuader et persuader aux autres qu'il a toujours été ; s'il le pouvait, il daterait l'ère chrétienne de l'avénement de Luther et de Calvin, comme ces autres réformateurs qui comptaient les années par celle de la *République*. Ne pouvant effacer un passé qui la gênait, la Réforme a voulu du moins s'en faire un à l'exemple des anoblis de fraîche date ; elle a voulu faire oublier qu'elle était d'hier, peut-être l'a-t-elle oublié elle-même ?

Ses historiens, comme ses prédicants et ses chefs, eurent le rôle le plus sûr et le plus facile, celui de l'attaque : les catholiques avaient assez à faire de repousser de brutales agressions, et des prétentions exorbitantes, sans s'amuser à examiner les antécédents de cette secte devenue tout à coup une faction dans l'État. Au voleur qui vous arrête en criant : « La bourse ou la vie, » on ne demande pas son passeport ou son permis de port d'armes. Quand on commença à constater l'existence des huguenots, en France, leur parti était déjà constitué ; il avait déjà éveillé les rigueurs du gouvernement et les colères des populations par ses exigences, ses odieuses nouveautés, et par des audaces auxquelles on ne trouvait d'analogie qu'en remontant à ces premiers protestants, les Manichéens d'Alby. Avait-on le loisir de remonter aux ténébreuses intrigues, aux conciliabules de ces sociétés secrètes qui devaient avoir leurs chefs de bande et leurs auxiliaires royaux, comme elles avaient eu leurs théoriciens. Quant à force de ruines, de sang et de misères, assez de matériaux eurent été accumulés pour commencer d'écrire l'histoire, les protestants furent les premiers à s'en emparer pour les arranger à leur façon. Ils ne manquaient pas de beaux esprits accoutumés à escamoter l'erreur ou à la déguiser en vérité. .

De tout temps, les hérésies ont eu leurs clercs sans bénéfices, comme les révolutions leurs avocats sans causes. Les prêtres interdits, des moines scandaleux, tous lettrés, audacieux, « aiguillonnés par la rancune ou l'envie, avaient su mettre aux mains de quelques seigneurs ambitieux et des grandes dames de la cour presque païenne des Valois, des armes faites avec de vieilles erreurs habilement refourbies; il ne leur fut pas plus difficile de faire accepter l'histoire qu'ils avaient soin de commencer au second chapitre. Une atmosphère impure avait, comme aux temps avant-coureurs des grandes épidémies, prédisposé les hautes classes à recevoir, à divers degrés, les atteintes du mal d'hérésie :

« Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

La foi ne s'éteignait pas absolument dans toutes ces âmes, mais elle s'affaiblissait; on ne niait pas, on ne doutait pas même peut-être, mais on se laissait amuser par les sarcasmes et les satires d'une littérature nouvelle, ou bien apitoyer aux lamentations de tous ces rebelles qui s'appelaient victimes. Les femmes surtout, si curieuses de nouveautés, comme l'a dit saint Paul, si puissantes à seconder la propagation du bien et du mal, tantôt protectrices des Ariens, tantôt auxiliaires des priscillianites, les bas-bleus de la Renaissance, prirent sous leur patronage les écrivains huguenots et leurs romans historiques.

C'est une grande condition de succès que d'avoir *la main ;* les protestants avaient su la prendre, et ils ont longtemps gagné la partie. Mais peu à peu, soit que l'indifférence doctrinale ait favorisé l'étude historique, soit que la mode soit venue des vieux manuscrits comme des vieux meubles, par une de ces causes enfin où l'œuvre divine se cache sous les vanités humaines, on dirait qu'un souffle puissant est venu faire surgir de leurs sépulcres, palais assyriens ou archives d'une petite ville des Alpes, les débris du passé, et qu'en leur rendant la vie et la parole, il les a évoqués en témoignage de vérités inconnues ou niées.

Nous avons sous les yeux deux petits volumes, édités par les soins de deux historiens protestants : ils démontrent une fois de plus que cette Réforme, dont on a trop longtemps voulu nous représenter l'introduction comme une œuvre spontanée, répondant au vœu général des populations, ne se glissa nulle part sans perfidie, et ne s'établit qu'à force de violences et d'oppression. *Le Levain du calvinisme ou Com-*

menement de l'hérésie, imprimé en MDLXI, chez les frères Dufour, à Chambéry, a été réédité, à Genève, par M. Revilliod.

A travers une foule d'historiettes, de commérages naïfs et de détails oiseux, on suit avec un véritable intérêt un épisode de cette révolution du seizième siècle, dont l'esprit se retrouve partout et toujours le même : que l'autorité pour les novateurs fût celle du pape, de l'empereur ou du suzerain ; que les trésors convoités appartinssent à l'Église ou à la noblesse, n'était-ce pas toujours la même haine du pouvoir, la même cupidité ?

Nous lisons, dès les premières lignes de sœur Jeanne de Jusie, religieuse Clarisse de Genève, que « les ambassadeurs de Berne et « Fribourg vinrent renouveler les alliances faites avec la cité de « Genève, qui mauvaisement se rebellait contre l'illustre prince de « Savoie, se déniant totalement de sa puissance et seigneurie, et mé- « prisant toute la noblesse. »

Deux cent cinquante nobles bourgeois, protestant contre une alliance qu'ils regardaient à bon droit comme une trahison, sortirent de la ville. Les citoyens de Genève les punirent de leur fidélité en dévastant leurs maisons et en pillant leurs magasins.

« Et d'autant qu'ils étaient portés pour garder foi et loyauté à « Monseigneur, ils les appelèrent bannis et mammelus, tant gens « d'Église qu'autres ; et depuis ils commencèrent à rancuner de plus « en plus contre Monseigneur et à dépriser les nobles et les gens « d'Église. »

« Dans un siècle comme le nôtre, » dit M. G. Revilliod dans son avant-propos, « on aime à se replier vers ce passé, glorieux héritage que nous ont laissé nos pères. » Nous nous associons de tout notre cœur à ces paroles dont nous remercions l'auteur ; oui, ils furent grands et généreux, ces 250 nobles bourgeois qui préférèrent l'exil, la misère et la proscription à la trahison, et leurs descendants ont, en effet, à s'enorgueillir *du passé, glorieux héritage laissé par leurs pères*, un droit que n'avaient certes pas les alliés, les complices de ces étrangers dont les hordes ne respectaient ni les choses sacrées ni les choses humaines, qui marquaient leur passage à travers le pays de Vaud, terre de Savoie, par l'incendie, le carnage et les profanations.

Il serait trop long de suivre page à page le récit des sacriléges, des lâches brutalités, des persécutions de tout genre que les catholiques eurent à souffrir de la part de *ces faux Suisses et des méchants garçons de Genève*. Les religieuses de Sainte-Claire demandèrent au Conseil

la permission de sortir du couvent et de la ville, et on leur fit répondre « *qu'il ne leur fallait se mélancolier de rien, qu'aucun déplai-* « *sir ne leur serait fait, et qu'en nulle manière la ville ne voulait être* « *luthérienne.* »

On ferma les églises, cependant, par toute la ville, sous prétexte de ne pas les exposer aux profanations des hérétiques mais peut-être dans la pensée secrète de désaccoutumer le peuple des offices catholiques. On abattit même les croix, par mesure de précaution, « et, « dit la sœur, c'était chose bien étrange de cacher le signe de notre « rédemption. »

Mais, après le départ des Suisses et leur traité avec le duc de Savoie, ce fut par les citoyens eux-mêmes que les profanations se continuèrent dans la ville de Genève et les villages avoisinants, malgré les protestations du duc et les efforts des *bons chrétiens demeurés en la cité*. Enfin Guillaume Farel *s'en vint prêcher en son logis*, à Genève, et quoique ses tentatives aboutissent à le faire évader pour le soustraire à la colère du peuple et des gens d'Église, elles furent reprises aux mois de janvier et de mars 1533 par d'autres prédicants luthériens contre lesquels le peuple s'ameuta, disant : « *Nous voulons aller* « *sur ces* luthériens qui nous tiennent toujours en crainte ; mais nous « ne voulons plus souffrir telle infection en la cité, car ils sont pires « que les Turcs. » (P. 51 à 55.) Les syndics, dont la conduite paraît avoir été plus politique que dévouée, apaisèrent ce tumulte ; « et les « hérétiques, sentant bien qu'ils n'étaient pas puissants pour résister « contre les bons chrétiens, se resjouirent et findrent trêve pour un « autre coup dont mal fut pour les chrétiens, car depuis leur firent « grands maux et persécutions, et gaignèrent la domination de la « cité, et oncques depuis on ne les put tenir subjects, comme alors on « les eut légèrement desconfits et mis en subjection. »

Bientôt on voit les syndics favoriser, peu à peu, la *damnable secte et ses chétifs prédicants*, leur accorder l'usage de quelques églises, ne plus se borner à les protéger contre les justes colères des catholiques, mais encourager leur tyrannie et leurs violences ; si bien que « *nul chrétien n'osait plus dire mot qu'il ne fût mis à mort, et que commençant à être marris et lâches de courage, il s'en pervertissait de jour en jour.* » Il y a, entre autres, un naïf récit du long martyre (p. 74 à 81) qu'eut à subir un frère-prêcheur pour son courage et sa fidélité à défendre la religion contre les *infidèles mécréants*. « Et moi qui écris, « j'ai porté ma part de ces afflictions avec ma compagnie de vingt-qua-

« tre, qui ne pouvaient porter armes de fer, mais nous portions les « armes d'espérance et le bouclier de la foi, et promets que je n'écris « chose que je ne sois informée à la vérité, et si n'écris-je pas la « dixième partie, mais seulement bien peu du principal pour mémoire. »

Mais on ne se borna plus à fermer les églises et à piller leurs trésors, on en vint à les abattre. Saint-Victor, le temple hors la ville, la paroichiale de Saint-Léger et *autres sanctuaires et maisons des faux-bourgs. Ces chétifs*, par un raffinement de méchanceté dont on retrouve des exemples dans les fastes de la Terreur, choisissaient les jours de fêtes pour consommer leurs œuvres de destruction, et un jour de Pâques « *les luthériens*, pensant trouver les bons chrétiens occupés au « divin sacrement, coururent sus à la garnison de Pougny, mais ils « trouvèrent si bon rencontre de deffence, qu'ils s'en retournèrent « sans faire aucun semblant. »

Suivant leur coutume, les luthériens, devenus les plus forts, refusèrent aux autres cette liberté de conscience qu'ils avaient exigée. Ils empêchaient les bons chrétiens d'entrer en leurs églises, et les forçaient d'entendre leurs sermons, *pleins d'hérésies si damnables que chacun en était troublé.* Le couvent de Sainte-Claire leur était demeuré fermé : les syndics et les prédicants y vinrent en masse un dimanche, et s'en firent ouvrir les portes de force. Nous ne pouvons reproduire, dans toute son étendue, le récit des efforts faits pour pervertir ou effrayer les pauvres sœurs : ils furent déjoués par l'énergie de la mère-vicaire, dont le grand caractère et la foi ardente sont vivement dessinés. Elle dit vertement leur fait aux syndics et aux ministres, « *voulant en porter la peine toute seule, et pour que vous « sachiez qui je suis, et que les autres n'ayant déplaisir à cause de « moi, je me nomme Pernette de Montluel.* »

« Pour lors, la mère-vicaire ne se tint plus, vint devant le prédi- « cant, frappant de ses deux poings contre la paroy, de grande force « criant : Hé ! chétif et maudit homme, tu pers bien tes feintes paroles, « tu n'y gaigneras rien... Et elle faisait tant de bruit et criait si fort, « que le prédicant perdait sa mémoire et propos... Les syndiques « voulaient parler aux sœurs, et avoir dispute avec elles, mais la mère- « vicaire les redarguait toujours et ne voulait pas avoir longs propos « avec eux. » Aussi Farel et les autres « dirent que tout était perdu « de prêcher à ces hypocrites ; mais mettez-les hors de leurs tanières « (disaient-ils) et les contraignez de venir aux sermons publics en tant « que cela est en votre puissance. »

Dans la droiture et simplicité de son bon sens, la mère-vicaire continuait à solliciter la protection des syndics ; elle ne pensait pas qu'ils n'eussent chassé le souverain légitime et l'évêque que pour se remettre à la tyrannie de la canaille et de Messieurs de Berne. « Ha! « messieurs, s'écrie-t-elle, avez vous pu consentir à nous faire telle « violence, vous que nous tenons pour nos pères et nos protecteurs, « et n'a pas encore suffi de rompre toute clausure et dommage de « tout le couvent, mais ont violentement ravy une de nos seeurs?

« Un syndique répondit : Certes, belles dames, il nous déplaît de « vous voir affligées ; *ce n'est pas de notre consentement.*

« Ce sont les enfants de la ville qui ne se gouvernent pas par nous, « et Messieurs de Berne ont commandé qu'il nous faut vivre tous en « union de foy et à la vérité de l'Évangile...

« Pourquoi faites-vous tant d'hypocrisies, et pourquoi portez-vous « ces simples habits de telle façon ? — Pour ce qu'il nous plaît, dit la « mère-vicaire, et pourquoi êtes-vous vêtu pompeusement de ceste « robe? — Ce n'est pas orgueil, répondit-il, mais pour mon « plaisir. — Et aussi fais-je moi, dit mère-vicaire; car ceste couleur « me plaist entre les autres, et la façon comme à vous la vôtre, et parce « que chacun a sa liberté, gardez la vostre et laissez la nostre. » — Les portes du couvent ayant été brisées, les *clausures* détruites, les offices et la messe interdits aux sœurs, la mère-vicaire, qui avait journellement à repousser les assauts livrés à ses filles par des luthériens, des femmes de mauvaise vie et autres *chétifs* qui mettaient *toute dévotion à perdition*, se décida à demander un sauf-conduit pour quitter la ville.

Ce ne fut pas sans peine que les religieuses obtinrent la suprême faveur de s'en aller en exil, et, comme dit la mère-vicaire, *là où Dieu et la vierge Marie voudraient les* conduire. Jusqu'au dernier moment, elles furent exposées aux menaces et aux mauvais traitements ; on ne leur tint pas même les promesses qu'on leur avait faites, et « les « pauvres sœurs se confiant qu'on leur rendrait leur petite affaire, ne « prindrent rien que leur bréviaire sous leur bras et le plus léger vête- « ment que pouvaient, et quand la mère-vicaire demandait les chare- « tiers qu'on lui avait promis le soir, il ne s'en trouva point, car ils « n'avaient pas intention de leur laisser rien sortir (192). »

Ce fut le lundi, jour de saint Félix, 29 août 1535, à cinq heures du matin, que sortirent les religieuses, accompagnées de 300 hommes

d'armes qui devaient les escorter jusqu'au pont d'Arve, où finissent les franchises de la ville (p. 194 à 199).

Elles allèrent *deux à deux, se tenant par la main*, les plus fortes soutenant « les plus débiles, toutes ayant la face bouchée et bien reli-« gieusement ordonnées et composées en silence.

« Une bande de mauvaise marmaille les suivit, en les accablant de « railleries et d'insultes; mais pour le syndic, iré grandement par le « demi bon vouloir, d'une voix furieuse et horrible jura, disant que s'il « y a homme qui bouge il aura tout à l'heure la teste tranchée... Mais « les bons pleuraient amèrement, à grands sanglots, et beaucoup sor-« tirent de la ville pour garder la foy sans plus y retourner... »

« Le syndique mesme, quand vint la départie, fut meu de telle « pitié, qu'il senglottait tout haut et larmoyait amèrement et toute sa « compagnie, prenant les sœurs par ordre, les mettant sur le pont, « prenant congé et disant : Or à Dieu, belles dames, certes votre dé-« partie me déplaît, et disant entre lui (comme un Caïphas) : Genève, « à ceste heure tu perds tout bien et toute lumière.

« Et quand toutes furent sur le pont, il frappa ses mains, disant : « Il est tout conclu, or il n'y a plus de remède et plus n'en faut par-« ler. »

Ce fut sur les terres du bon duc de Savoie que les sœurs se refugièrent, trouvant partout *honneur et bon recueil.*

Quelques mois après la publication du récit de la sœur de Jussie, M. le docteur Verdeil éditait, à Lausanne, les mémoires de Pierre de Pierrefleur, grand banneret d'Orbe. Ces ouvrages écrits par deux personnes inconnues sans doute l'une à l'autre, et dans des localités différentes, se prêtent un mutuel appui. Le banneret, aussi sincèrement croyant que la recluse, a plus qu'elle l'habitude des hommes et des choses : son style moins naïf peut-être, et moins prolixe, a plus de netteté et de correction, et une certaine finesse railleuse remplace la gracieuse *simplesse* de la bonne sœur Jeanne. Les regards de l'ancien magistrat vont au fond des événements, il remonte à leur source et en prévoit les résultats en homme accoutumé aux affaires. Tantôt il raconte les honteux antécédents des apôtres de la *Lutherie*; tantôt il signale les dissidences qui les agitaient déjà : ou bien il s'amuse aux dépens des gens crédules, dupes des malfaiteurs chassés des pays voisins, qui se réfugiaient en Suisse sous prétexte de cause de religion et se drapaient en victimes des papistes. Cette vieille comédie s'est souvent reproduite. Au reste, en lisant les Mémoires du banne-

ret d'Orbe, le proverbe d'Arlequin revient à la mémoire : *Tutto il mundo e fatto come la nostra famiglia :* Famille bernoise, famille genevoise, anglaise ou allemande, faites de la main de la Réforme, jetées dans un même moule, offrent les mêmes traits.

Pour l'intelligence des faits rapportés par le sire de Pierrefleur, il est bon de rappeler que la vieille ville d'Orbe, appartenant à la famille de Châlons, avait été prise par les Suisses pendant la guerre injuste et perfide qu'ils firent au duc de Bourgogne, Charles le Hardi. Dès lors elle fut province sujette de Messieurs de Berne et de Fribourg, qui y envoyaient alternativement un bailly, ou gouverneur, dont les pouvoirs duraient cinq ans. « Et quand le bailly était de Berne, les appels « allaient à Fribourg, et par réciproque, quand le bailly était de Fri- « bourg, si allaient-ils à Berne. » ... « Et est à savoir que les deux « dites villes, depuis un certain temps, étaient différentes en lois et « en mode de vivre : car les seigneurs de Fribourg tenaient le mode « de vivre selon les ordonnances de notre mère la sainte Église, sous « laquelle aussi ont vécu et sont morts nos pères et prédécesseurs. A « Berne, au contraire, on avait été le 25 janvier 1528, subverti en « la loi luthérienne. Ladite réformation, nouvellement prise par les « seigneurs de Berne, causa de grands maux, comme sera ici éclairé, « car les seigneurs de Berne voulaient que leurs prédicants preschent « la loi luthérienne dans icelles villes communes aux seigneurs de « Fribourg, comme à eux, et il en résulta de grandes turbations et « noises..... Enfin il fut fait le mode et la forme qui suit : à savoir « qu'en toutes les villes et places communes auxdits seigneurs de « Berne et de Fribourg, leurs sujets pourraient toujours et perpé- « tuellement vivre les uns à la messe, et selon les ordonnances an- « ciennes, les autres suyvre la prédication nouvelle, jusques à ce que « *le Plus*, à une chascune paroisse serait de la part du presche, et « que partout où l'on invoquerait les seigneurs pour oyr le dit *Plus*, « ils y devaient comparoir ou envoyer leurs commis. »

Ce *plus* s'est appelé depuis, appel au peuple.

Voici comment il se pratiquait de par les Luthériens il y a trois siècles:

« Si le plus de voix était voulant croire à la messe, nonobstant cela le « prédicant luthérien ne s'en allait pas, mais était toujours résidant et prê- « chant. Et quant aucunement ne se trouvait assez de Luthériens dans « une commune, on en faisait petit à petit querir d'une autre paroisse, et « le piteux outrage du *plus* se recommençait. Si le plus de voix se trouvait

« de la part du prêche, il fallait au contraire de ce que faisait le prédicant, « que tout office divin, accoutumé de faire, dire, et chanter et autres que « lesdits Luthériens appelayent *cérémonies papales*, cessât : ce qui fut un « point au grand désavantage des seigneurs de Fribourg et à diminution « de leurs seigneuries. Je crois qu'ils eurent à s'en repentir. Un autre « point, c'est que dès incontinent que *le Plus* était fait devers le prêche, « alors tous les biens d'église, calices, ciboires, aubes, chasubles, et autres « biens meubles, quels qu'ils fussent, estaient et tombaient ès mains des « dits seigneurs de Berne et Fribourg et partoyaient le toutage par esgale « portion et les emportoyaient chacun en leur ville. Et quant aux terres, « possessions, legs et revenus, ils les vendaient en tout ou en partie... »

« Pour toujours suivre le propos et savoir comment l'on commença de « prescher la loy luthérienne en la ville d'Orbe, sur ce, est à savoir que « de toute ancienneté ils ont eu coutume d'avoir un prédicateur pour « prescher en carême, comme l'ont encore à présent les bonnes villes de « France, et autre part en la chrétienté, qui est belle chose pour induire le « peuple à dévotion et pénitence afin de recevoir son Créateur le jour de « Pâques comme était de bonne coutume.

« Donc, pour présente année que dessus, fut commis un religieux de « l'ordre des Frères-Mineurs de Saint-François, nommé frère Juliani, « confesseur et administrateur des sœurs religieuses du couvent de Sainte- « Claire, situé ledit couvent à ladite ville d'Orbe. Or ledit frère Michel « Juliani, homme saint et preschant le caresme, sçachant qu'il y avait « certain personnage de petite valeur et suspect d'estre attaché à la loi « luthérienne, toutes fois secret et non déclaré, ledit frère Michel espérait « que par des prédications il le réduirait à la foi comme il était aupa- « ravant. Mais il était bien loin de son pensement, car telles gens ont plus « d'obstination que de sçavoir, et de grandes folies à ceux qui veulent « leur parler, disputer ou faire remontrances, car tout cela ne sert en rien « à cause de l'obstination qui leur offusque l'entendement. A toutes les « prédications que faisait le frère Juliani, lesdits suspects n'étaient pas « les derniers, lesquels écrivaient partie de ce que le frère disait, en sorte « qu'ils firent un grand nombre d'articles qui furent depuis envoyés à « Berne, et peu de temps après produits en justice contre ledit Juliani, « comment plus amplement sera réduit et déclaré cy-après.... »

« Nonobstant, le frère Michel étant averti par le bailly qui était nommé « Jost de Deisbac, gentilhomme et bourgeois de Berne, que les seigneurs « et habitants de la ville, le priant de se déporter, et que en ses prédica- « tions il ne dût plus prescher contre lesdits luthériens.....

« Malgré toutes remontrances, le frère Michel Juliani était si fort affec- « tionné, qu'il ne se put contenir de prescher et persévérer toujours à la « manière accoutumée, et en continuant le caresme sans aucune moleste,

« jusques au jour annonciation Notre-Dame, qui est le 25 mars 1534, et « était pour lors le samedy de la dimanche de *Judica me*, que le frère « Michel prescha à son dit presche, où il se prist à parler de mariage en « déclarant l'honneur, louange, et rétribution que finalement les bons « mariez gardant bien honorablement le dit sainct état de mariage auront, « c'est à sçavoir participation en paradis; et puis, prist à propos à parler « de virginité, sur lequel passage il prescha tant hautement qu'un chacun « lui prestait l'oreille; il disait dans ses propos que virginité était à pré- « férer à mariage et plus prochain de Dieu. Puis tourna son propos et « dit : Pensez-vous que ces prêtres, ces moines, ces moinesses qui sortent « hors de leur religion, parce qu'ils ne veulent point endurer la peine « et la castigation, mais renoncent à leurs vœux pour eux marier et ac- « complir leurs voluptés charnelles, pensez-vous qu'en eux soit accomply « et fait mariage légitime? Ha nenny! dit-il, mais ils sont paillards, pail- « lards infames et déshonnêtes apostats, abominables devant Dieu et les « hommes. »

Un bourgeois nommé Christoffle Hollard, dont le frère avait rompu les vœux de prêtre pour finir, à l'exemple des autres réformants, par un mariage avec une femme de mauvaise vie, voyant dans les admonestations du père Michel des allusions à son frère, se mit à insulter le religieux; une émeute s'ensuivit, et ce Christoffle fut, mis en prison, tant à cause du scandale qu'il avait causé dans l'église que pour le soustraire à l'indignation du peuple. Mais la mère de ce Christoffle alla, accompagnée du maître d'école, se plaindre au bailly bernois, qui fit quêrir le beau père, *frère Michel Juliani; lequel s'en alla droit au dit bailli, qui le prit par la main et le fit mettre en prison, en lieu et place de ce Christoffle, lequel fut depuis réputé et prouvé larron en justice publique.*

« Le dimanche suivant furent commis par laditte ville (Orbe), pour « aller à Fribourg, noble Pierre de Pierrefleur et François Vuerney, les- « quels partirent dudit Orbe et exploitèrent en telle sorte qu'ils furent « en Conseil le lendemain, auquel ils récitèrent toutes les affaires dessus « écrites, lesquels seigneurs et princes de Fribourg furent bien marris et « fachés; et sur ce envoyèrent aux seigneurs et princes de Berne deux « ambassadeurs pour avoir advis comment l'on devait faire, lesquels par « accord remirent le toutage jusque le dimanche suivant, qui fut le di- « manche de Pâques flories, le second jour du mois d'avril.

« Ce jour, les ambassadeurs des deux villes Berne et Fribourg arrivè- « rent à Orbe, amenant avec eux un prédicant nommé Guillaume Pharel, « natif de Gap en Provence, lequel Pharel, après que vespres furent dittes,

« s'en alla mettre en chaire à l'église pour prescher; et lors chacun le « suivit, hommes, femmes et enfants, qui tous et un chacun criaient et « sifflaient pour le destorber avec toute exclamation, l'appelant chien, « mastin, hérétique, diable et autres injures, en sorte que l'on n'eust pas « ouy Dieu tonner, et n'entendait aussi chose qu'il dit. Sur cela les habi- « tants voyant qu'il ne se voulait désister, se commencèrent à mutiner et « vouloir aller jusques à donner des coups; mais le bailly craignant que « plus de mal n'advint, prit le dit Pharel par le bras et le mit hors de « l'église, le convoyant jusques chez son hoste. »

Le procès intenté au père Juliani, aussi inique pour le fond que pour la forme, rappelle celui que les Juifs firent à Notre-Seigneur. Le Révérend Père fut, comme son divin Maître, accusé d'avoir parlé contre Dieu et contre le souverain. On lui refusa un avocat, et on lui fit un crime d'avoir parlé selon la croyance de son Église. Cependant il *« parla si bien qu'il fut absous de toute clasme et s'enfuit en Bourgogne.* »

Au premier sermon que Farel fit *en l'église d'Orbe* il n'eut que trois auditeurs : le dimanche suivant il en réunit dix :

« Ledit Pharel prescha toute la semaine suivante, et prescha deux fois « par jour, et chacun sermon tenait deux heures, et tous étaient sem- « blables l'un à l'autre, sans avoir grande différence. « Le plus de ses ser- « mons n'était si non d'appeler aux prestres et à toutes gens d'église, « disant : « Ces brigands, ces larrons, ces meurtriers. » Et quand il avait « achevé, il tournait toujours à son propos. Le peuple fut fort obéissant « au mandement desdits seigneurs de Berne, et chacun y comparut, par « deux jours; ensuite chacun fut saoul sans plus y aller, réservez lesdites « dix personnes qui tinrent toujours avec le dit Pharel. »

Le chapitre suivant (§ 16) nous montre les commencements de Viret, d'abord prédicant luthérien, puis plus tard adhérant à la doctrine de Calvin sur la prédestination, ce qui lui mérita *d'être banny de Lausanne et des terres des seigneurs de Berne.*

« Le jeudi suivant furent dérochées par les luthériens deux croix de « pierre, dont l'une était sur le cimetière Saint-Germain, fort belle et qui « avait été de grand costange à faire; l'autre, qui n'était pas guerres « moindre et non moins guerres distante de la porte de la ville, en une « croisée de chemin pour aller à Rances; cela se fit de nuit, parquoy l'on « ne put sçavoir qui avait fait cela. La coutume desdits luthériens était « telle, que s'ils eussent vu une image, fust de Dieu, ou de la Vierge « Marie, ou de sainct, ou un crucifix ou telles images il y eusse eu un

« diable peint, ils eussent gasté crucifix et autres sans faire aucun attou-
« chement au diable, et cela leur est grandement réservé, comme chose
« singulière à leur recommandation; et à tant je les laisse et retourne à
« toujours poursuivre mon envie.

Le grand banneret raconte divers actes de pillage, des confiscations, des profanations, et ajoute :

« D'avantage, voyant les luthériens que nul ne voulait assister à la pré-
« dication, firent lesdits ambassadeurs ordonnance que les femmes et les
« prestres devaient aller huit jours durant à la prédication, ce qui fut
« fait. Les bons seigneurs de Fribourg étaient toujours de bonne sorte,
« car ils consentaient à tout ce que les dits Bernois faisaient, qui était au
« grand déplaisir de ceux qui toujours désiraient vivre et mourir en la
« réligion ancienne. »

« ... Et moy, dit encore le grand banneret, me donne grande admiration
« de la soufferte dudit pauvre peuple d'Orbe à tous endroits, et maxime-
« ment en iceluy, c'est à sçavoir de la grande patience et soufferte qu'ils
« avaient de dire que, devant leurs yeux, à leur grand regret, telle vio-
« lence se fit. Par cecy se peut connaistre la grande loyauté qu'ils portent
« à leurs seigneurs de Berne et Fribourg, pour l'amour desquels tous
« avaient la souffrance si grande, entendant que ledit Christoffle le fai-
« sait par commandement; car quand n'eût été ledit pensement, est à
« sçavoir que le corps dudit Christoffle n'eût pas touché terre. »

« Le vendredi, samedi et dimanche suivant, l'on chanta la messe à
« cinq heures du matin, chacun étant en armes à la garde des prestres,
« et, quand l'on sonnait la messe, était comme si le feu fust en ville, et y
« allaient les bonnes gens avec piques et hallebardes et autres bastons,
« dont, pour obvier à toutes les susdites affaires, fut tenu le Conseil, au-
« quel fut invoqué et appelé tout le commun, auquel fut exposé et de-
« mandé « si tous étaient en bonne union et s'ils étaient toujours persis-
« tant en ce bon vouloir, vivre et mourir en la saincte foy, comme avaient
« fait nos anciens pères, et avoir la messe. Et, si estes tous en cette bonne
« délibération, que chacun lève le doigt et, si de fortune il y en a eu aucun
« qui soit contraire, on le priait par charité qu'il se deusse retirer et sortir
« dehors de la compagnie. » Et lors chacun levant le doigt en signe de
« serment, dirent que tous voulaient vivre et mourir comme leurs anciens
« pères et suivre leurs mœurs et gestes.

« Estre apaisée la clameur du peuple, ledit seigneur leur dit : « Et
« tous estes-vous contens que l'on emploie argent à poursuivre cette
« affaire? » Et tous vont répondre qu'ouy et que si la bource de la Ville ne
« pouvait satisfaire, que l'on dusse emprunter; et se soumettait ledit
« peuple à toutes tailles et giste plutost que de perdre le saint service, et

« plusieurs autres bons propos qui furent dits tant d'une part que d'autre. »

Les autres villes, soumises à la domination des Suisses, éprouvaient les *mêmes tribulations et souffertes*, et bientôt même la guerre fut déclarée par ceux de Zurich, *qui tenaient la loy luthérienne contre les cinq cantons qu'on appelle Lender, qui sont petits cantons, mais grands de cœur, et tenaient la loy ancienne.*

« Les premières épousailles que le prédicant fit à Orbe furent faites le « jour de la feste de saint Martin, en hyver, après vespres, de la sorte « que s'ensuit : premièrement le prédicant fit son sermon, puis appela « l'époux, disant : « Nicolas, voulez vous la Marguerite pour votre femme « et épouse ? » et ledit Nicolas répond « qu'ouy » dont en prend l'as- « semblée à témoin comme auparavant. Et voilà la forme de leurs épou- « sailles dont ils usent pour leur commencement ; depuis, ils en ont usé, « tant du baptême que des épousailles, un peu plus honnestement, à sça- « voir avec prières en forme d'un livre qu'ils ont fait, appelé le caté- « chisme, ou il est devisé de la forme et manière comme l'on doit faire la « Saincte-Cène, le baptême et les épousailles. »

Les inventions faites pour mettre au pays de Vaud la religion luthérienne qui se dit estre l'Évangile étaient les mêmes qu'à Genève : trésors d'église pillés, statues, autels, croix, chapelles abattues, bannissement des prêtres et des religieux qui se refusaient à apostasier, prescriptions tyranniques, farces sacriléges, colloques où les prédicants seuls avaient la parole libre, rien ne fut oublié ; mais les réformateurs s'entendaient mieux entre eux, quand il s'agissait de *décrocher les autels et prendre les biens de l'Église*, que lorsqu'il fallait régulariser en corps de doctrine ces principes dont ils avaient commencé par appliquer les conséquences. Jean de Leyden, Osiander, Islébius Agricola, sont nommés par notre banneret parmi ceux qui *forgeaient et proposaient* de nouvelles doctrines ; et il nous montre Viret et Zébédée *ayant un différend à cause du sacrement de la Cène, dont il y eut grand scandale, et se tint un synode ou congrégation, où rien ne fut décidé.*

Voici comment Pierrefleur raconte la comédie du *Plus* fait à Orbe :

« De la part de Berne vint à Orbe, noble Jost de Diesbach et le Banderet « Tribolet ; de la part de la ville de Fribourg, furent commis et envoyés, « le seigneur Anze Reyf et le seigneur Jehan Cuynchis, lesquels seigneurs « ambassadeurs arrivèrent audit Orbe le dimanche 19 juillet. Eux estre « arrivés, firent commandement à tous chefs d'hostel, qu'ils se trouvassent « au lundi suivant, qui fut vigile Saint-Germain, qui pour lors était le pa- « tron de la ville. A cinq heures du matin, fut sonnée et chantée la messe

« du Saint-Esprit, à laquelle assistèrent les susnommés seigneurs ambas-
« sadeurs de Fribourg, joints aussi tous les bons chrétiens fidèles. Estre
« achevée, l'on sonna le sermon, auquel assistèrent les seigneurs ambas-
« sadeurs de Berne, joints aussi les luthériens. Estre achevé ledit ser-
« mon, chacun entra en l'église, lors lesdits seigneurs ambassadeurs tant
« d'un costé que de l'autre firent chacun une harangue, tendant tous à
« une fin de cause pour laquelle ils étaient venus. Les ambassadeurs de
« Berne étaient gens colères et chauds, tendant à avoir le meilleur. Les
« ambassadeurs de Fribourg, d'autre costé, gens doux, non contredisant
« à tout ce que lesdits seigneurs de Berne voulaient, qui bien fut cause
« de notre ruine.

« Après les harangues achevées, lesdits seigneurs firent comman-
« dement que ceux de la messe se dussent mettre d'un côté et ceux du
« sermon de l'autre. Et puis furent tous nommés les uns après les autres,
« sur lequel nombre on trouva *plus* des luthériens que de la part de la
« messe, à savoir 18 personnes. Estre cela fait, chacun s'en alla dîner, le-
« quel dîné pour les uns fut fort triste, et disaient les bons chrétiens ice-
« luy estre nommé *le jour de désolation*. Et fut le tout en telle sorte, jus-
« ques à trois heures après midy, que l'on voulut sonner solennellement
« vespre, à cause de la solennité du patron ; lors, lesdits seigneurs am-
« bassadeurs de Berne allèrent vers les sonneurs et leur firent défense de
« non plus sonner, et aux prestres leur fut déffendu de chanter. Telle dé-
« fense fut faite aux Sœurs de Sainctes-Clair. D'autre part, l'officier qui
« fait les cris par la ville, au pourchas desdits seigneurs ambassadeurs de
« Berne, fit crie par la ville, faisant inhibition et déffences, au nom et
« pour la part des seigneurs de Berne, de non plus chanter messe ni
« vespres en la ville d'Orbe ; et étaient présents les ambassadeurs de Fri-
« bourg, sans faire aucune opposition auxdites cries et déffences. Laquelle
« déffence ainsi faite tomba en un regret indicible aux chrétiens tenant
« l'ancienne style et mode de vivre. Le dernier jour dudit mois, qu'il était
« feste de sainct Germain, patron de la ville d'Orbe, était iceluy jour, c'était
« pitié d'aller par la ville ; l'on n'oyait sinon pleurer et lamenter crians
« hélas ! Ce fut tant de lamentations que c'est chose incrédible, et crois
« que, si ladite ville eust été prise d'assaut en guerre et pillée, qu'elle
« n'eusse sceu tomber en plus grande désolation. Les affaires si piteux fu-
« rent faits ès jour et an que dessus, au grand jouissement de nos luthé-
« riens, et au grand regret des chrétiens tenant la loi ancienne. »

« Un mandement fut envoyé au bailli lui ordonnant de se transporter
« incontinent à Orbe, *et pour ce que le plus* avait été en leur faveur, il dut
« faire abattre les autels et les images.

« Lequel mandement nos luthériens mirent en plénière exécution incon-
« tinent ; car lors furent fournis de fossoirs, piches, pauferts, palanches

« et perches, et autres choses servant à telle affaire, et allaient d'un cœur « qu'eussiez pensé qu'ils allaient à la guerre, ou qu'ils avaient peur que « les autels ne se rebellassent. »

A côté de ce *mandement*, mettez l'ordonnance du procureur de la commune de Paris, pour qu'on ait à abattre *une longue file des rois de pierre sur le portail du temple de Notre-Dame*, et en regard des vandalismes d'Orbe, placez ceux de Saint-Denis, où la foule s'effrayait de ces profanations, comme si tous ces squelettes allaient aussi se *rebeller*. N'est-ce pas le même esprit qui, après avoir attaqué la foi dans ses simulacres, devait, comme dit l'abbé Cordier « poursuivre la monarchie jusque dans le silence du sépulcre? »

Ce n'est pas sans une douloureuse surprise qu'on voit le gouvernement Fribourgeois se rendre complice des annexions Bernoises et protestantes. Abstraction faite de tout principe de religion et de justice, la saine politique aurait dû lui montrer quel danger il y avait à seconder l'aggrandissement de Messieurs de Berne, déjà si puissants, et dont l'ambition cauteleuse rêvait dès lors la suprématie que ce canton s'est arrogé depuis 1847.

« Les priorés de Baulme et de Romainmoutiers, » nous dit le Banneret avec une profonde amertume, « se voulurent mettre en la subjection et « sauvegarde des seigneurs de Fribourg, lesquels les gardèrent quelque « peu de temps, finalement les remirent à ceux de Berne, dont iceux « priorés, tant moines que laïcs, en furent en grande tristesse, et n'eussent « jamais pensé que lesdits de Fribourg les eussent délaissés. »

Trois siècles après, pendant la guerre du Sunderbund, ces populations, protestantisées par le fait même de ce lâche abandon, entraient dans le canton de Fribourg et lui faisaient subir les mêmes traitements qu'il leur avait jadis laissé infliger par les Bernois. « Si l'histoire était bien faite, dit M. le comte de Salvandy, elle ne serait que le récit des justices de Dieu. »

La bonne foi et l'érudition de MM. Revilliod et Verdeil, éditeurs de ces deux ouvrages, sont au-dessus de tout éloge ; de pareilles publications ont plus qu'une valeur historique ; c'est un commencement de retour à la vérité ; il nous semble impossible qu'une fois entrés dans la voie des recherches consciencieuses, les esprits sincères n'aillent pas jusqu'au bout, comme le voyageur qui, partant du fond d'une vallée obscure, marche à travers les sentiers des bois jusqu'au plateau où l'attendent la chaleur, la lumière et les splendides horizons.

M. DE ROMONT.

M. SAINTE-BEUVE

POÉSIES COMPLÈTES — NOUVEAUX LUNDIS

M. Sainte-Beuve a des façons de gourmander les gens, des coups de boutoir qui provoquent une réponse. C'est surtout aux *Nouveaux Lundis* que ce discours s'adresse. En attendant prenons *Joseph Delorme*, les *Consolations*, — et tâchons de nous ménager pour des exploits futurs.

Les *Poésies complètes* embrassent les deux recueils que j'ai inscrits plus haut et un troisième recueil : les *Pensées d'août*. Si je prends le premier en date (1), je m'aperçois qu'il est le fruit, le travail préféré d'un Werther français, ignoré, et tué par la consomption et l'ennui. Werther Delorme a depuis, en 1863, réimprimé et réédité ses rêves. Donc, il n'était pas si bien enterré qu'il ne pût sortir de sa tombe et s'accorder avec un libraire complaisant. Ce mort là est ressuscité sous une couverture bleue, et c'est en l'honneur de sa résurrection que je fais tinter la cloche de la critique.

« Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces bégueules qui ne sauraient aller *au public* toutes seules. » — M. Sainte-Beuve, débutant, a eu peur du sifflet des camarades. Il eut pu se couvrir du voile de l'anonyme ; mais le voile eût été percé. Il a mieux fait, — et s'abritant derrière un ami imaginaire, il a détourné sur cet ami les averses des journaux hostiles. De même, en Angleterre, un très-mauvais plaisant, Macpherson, avait révélé au monde les épopées d'un Homère prétendu Gallois, d'Ossian. L'épreuve avait réussi ; on s'était extasié sur l'Homère ! Quoi de plus simple ! Ossian dormait dans la poussière des siècles. Il n'entendait rien, n'est-ce pas ? Par conséquent, il n'y avait aucun inconvénient à le porter aux nues. Vivent Malvina, Fingal et le reste, dit la presse britannique, qui n'y voyait pas plus loin que le bout de sa plume. Et Macpherson de rire. La farce était jouée, et les Athéniens de Londres étaient les dindons de la farce.

(1) *Vie et Pensées de Joseph Delorme*, Paris, 1829.

Nos Parisiens ne se sont pas laissé duper comme leurs voisins d'Outre-Manche. Joseph Delorme, dont on leur chantait les vertus, parut tout d'abord suspect. Nous avons une horreur d'instinct pour les faux poitrinaires et les malades de convention. Par cette vertu, nous sommes véritablement les fils des Francs ; la franchise est notre qualité dominante. Le bourgeois, avant de jeter son aumône à un manchot, s'assure que le bras de ce nécessiteux est réellement absent. Ce même bourgeois, avant d'acquérir les vers d'un phthisique se convainct que ledit phthisique a été condamné par l'Académie. Sinon, il abandonne les vers à leur malheureux sort. Et c'est pourquoi, naguère, il a abandonné le Delorme de contrebande dont les poumons n'étaient nullement ravagés et qui se portait comme le Pont-Neuf.

M. Sainte-Beuve commençait ainsi :

« — Celui dont nous publions en ce moment les œuvres nous a été enlevé bien jeune, il y a environ *cinq mois* (j'espère que voilà une date précise). Peu d'heures avant de mourir, il a légué à nos soins un journal où sont consignées les principales circonstances de sa vie et quelques pièces consacrées presque toutes à l'expression de douleurs individuelles. En parcourant ces pages mélancoliques, dont la plupart nous étaient inconnues, car notre pauvre ami observait même avec nous la pudeur discrète qui sied à l'infortune, — en suivant avec une curiosité mêlée d'émotion les épanchements de chaque jour dans lesquels s'en allait obscurément une *sensibilité si vive et si tendre*, il nous a semblé que nous devions, à la mémoire de notre ami, de ne pas laisser périr tout à fait ces soupirs de découragement... ces consolations pleines de larmes, qui s'étaient passées dans la solitude, entre la muse et lui. »

Par le ton général de cette préface, on devine quel était le but idéal poursuivi par les rimeurs d'alors. Il fallait avoir d'immenses aspirations et d'immenses tristesses. Sous peine de donner dans le rococo, dans les voltigeurs de l'empire, il fallait se livrer à une amertume sans fin. Point de joies, point de folies. Des larmes, des larmes, des larmes ! Il fallait étudier les poisons et manier les glaives. Dans cette Venise en deuil du romantisme, on étouffait les cris, l'allégresse inusitée. Le silence et le recueillement régnaient. Plus tard, Musset, par ses algarades et ses sérénades, troubla la consigne qu'on observait. Mais au temps de la ferveur primitive, on ne bronchait pas sur la règle. Pour qu'un poëte fût digne de ce nom, il était nécessaire qu'il exhibât un certificat de maladie. Après Byron, un lyrique devait être pied-bot. Tout au moins, les confectionneurs d'idylles avaient-ils une pneumo-

nie et les dramaturges une dyspepsie, une catalepsie, un furoncle, un rien! Tel était le dernier genre avant la révolution — Musset qui brûla béquilles et chaises longues, et remplaça les cataplasmes par des tra-la-las!

Ne soyons donc surpris en aucune manière que M. Sainte-Beuve ait cédé au courant. C'est le propre des très-jeunes lettrés qui n'ont point encore d'inspiration personnelle, et qui vont où la mode les pousse. Certainement, M. Sainte-Beuve croyait être *lui*, et il explique même, assez drôlement, le secret de ses ambitions :

« — Quoiqu'il ne se soit jamais essayé qu'en des peintures d'analyse sentimentale et des paysages de petite dimension, Joseph (lisez entre les lignes quel est ce Joseph), a peut-être le droit d'être compté à la suite, loin, bien loin (excessivement loin) de ces noms célèbres (les noms de Lamartine et d'Alfred de Vigny). S'il a été sévère dans la forme, et pour ainsi dire religieux dans la facture; s'il a exprimé au vif et d'un ton franc quelques détails pittoresques ou domestiques jusqu'ici trop dédaignés; s'il a rajeuni ou refrappé quelques mots surannés ou de basse bourgeoisie exclus, on ne sait pourquoi, du langage poétique; si enfin il a constamment obéi à une inspiration naïve et s'est toujours écouté lui-même avant de chanter, on voudra bien lui pardonner la monotonie des conceptions, la vérité un peu nue, l'horizon un peu borné de certains tableaux; du moins son passage ici-bas dans l'obscurité et dans *les pleurs* n'aura pas été tout à fait perdu... Lui aussi, il aura apporté sa pierre toute taillée au seuil du temple; et peut-être sur cette pierre, dans les jours à venir, on relira quelquefois son nom. »

Ah! que les générations d'artistes sont forgées sur la même enclume! A l'imitation d'Horace, M. Delorme trace son *Exegi monumentum*. Il se berce d'un chimérique espoir; l'espoir, il est vrai, le soulage. Vainement il s'accuse d'être naïf; mais détrompez-vous, Joseph; vous n'êtes pas si simple; vous pesez mûrement vos actions et vos hexamètres. Cà? est-ce que vous vous posez en novateur sans le savoir? Non point. Vous affirmez bellement que personne n'est descendu avant vous dans les détails d'intérieur, dans les minuties du foyer. Personne, pas même l'obscur individu à qui sont attribuées les *Géorgiques*; pas même Wordswort ou Burns, un Écossais si je ne m'abuse; un Écossais hospitalier et que vous avez dévalisé à la nuit noire. Chez les montagnards écossais l'hospitalité se donne; j'en atteste Boïeldieu et sa *Dame Blanche*. Néanmoins, croyez-moi; — vous avez mal fait de grappiller dans l'auberge.

Et quand je dis : grappiller,—ne nous brouillons pas pour cela. Vous avez butiné, comme l'abeille. C'était votre droit ; — le droit du seigneur, dans le mauvais sens du mot. D'ailleurs, je n'imagine point que vous ayez emporté ceci ou cela, à la dérobée ; mais, entre nous, vous n'étiez pas bien rassuré sur l'origine de votre invention, et voilà pourquoi vous prôniez cette invention même, et vous l'expliquiez à la foule. Vous nommiez en toutes lettres Ruckest, Bowles, Kerner, à qui vous ne devez rien. Pas une ligne sur les bergeries de Burns.

Assurément, M. Sainte-Beuve fait les choses en homme aimable ; c'est un Fra-Diavolo galant et souriant. Il a mangé les pommes du voisin ; pourquoi diantre le voisin avait-il des pommes? Du reste, Joseph Delorme, à l'époque de ses aventures, végétait, littérairement parlant. Il n'avait pas grand fonds. Son esprit, millionnaire aujourd'hui, ne fournissait que de la menue monnaie. Résignons-nous tous à nous baisser premièrement sous les fourches caudines de l'imitation ; plus tard nous aurons des ailes et nous flotterons en pleine liberté et en pleine lumière.

Si l'on veut connaître à quel point en étaient, sous la Restauration, les idées propres de M. Sainte-Beuve, je montrerai quelques strophes des *Rayons jaunes*, pièce excentrique fort attaquée, et, pour cette raison sans doute, fort choyée de son auteur.

Les dimanches d'été, le soir, *vers les six heures*,
Quand le peuple *empressé* déserte ses demeures
Et va s'ébattre aux champs,
Ma persienne fermée, assis à ma fenêtre,
Je regarde d'en haut passer et disparaître
Joyeux bourgeois, marchands.

Ouvriers en habits de fête, au cœur plein d'aise ;
Un livre est entrouvert près de moi, sur ma chaise ;
Je lis, ou *fais semblant ;*
Et les jaunes rayons que le soleil ramène,
Plus jaunes ce soir-là que pendant la semaine,
Teignent mon rideau blanc.

Ce commencement a des tournures équivoques, désagréables ; et malgré tout, il plaît, parce qu'il rappelle un de ces événements très-ordinaires et précisément très-compréhensibles, à cause de cela. Qui n'a pas songé, un dimanche soir, aux incertitudes et aux douleurs de la vie? Le peuple s'est répandu dans les rues et sur les places, habillé

de frais, chantonnant, joyeux. Des groupes se forment ; des marmots se poursuivent. L'office a cessé de jeter ses prières vers Dieu. Quelle allégresse sereine; quel calme ! Et dans ces instants de béatitude, où la mémoire devient plus vivace, le poëte contemple, note, interprète les spectacles qui lui sont offerts. Il voyage dans le passé à travers les amours disparues. Ce sont les belles heures, que celles-là ; les heures où l'on regrette, où l'on se tourne vers ce qui n'est plus, et aussi vers ce qui sera. La tête est lourde ; mais que l'esprit est léger ! Comme il fend l'espace; comme il se démène dans l'azur profond ! Alors il fait bon de se sentir vivre. La lèvre aspire le parfum des arbres ; l'œil se repaît de verdure. Et dans les campagnes, où le soleil tamise ses dernières lueurs ; dans les villes, dont le crépuscule allume le faîte, chacun a besoin de se rabattre et de se replier en la douce souvenance des vieilles années.

Ce sont des jours confus dont reparaît la trame
Des *souvenirs* d'enfance, aussi *doux* à notre âme
Qu'un rêve d'avenir !
C'était à pareille heure (Oh ! je me le rappelle !)
Qu'après vêpres, enfants, au chœur de la chapelle
On nous faisait venir.

La lampe brûlait jaune, et jaune aussi les cierges ;
Et la lueur glissant aux fronts voilés des vierges
Jaunissait leur blancheur ;
Et le prêtre, vêtu de son étole blanche,
Courbait un front jauni, comme un épi qui penche
Sous la faux du faucheur.

La situation que M. Sainte-Beuve dépeint est si vraie, que mes expressions se sont rencontrées avec les siennes, et qu'à mon insu j'ai parlé dans les mêmes termes d'événements identiques. Je ne blâmerai point, dans ces dernières lignes, une répétition constante d'adjectifs ; elle est évidemment le résultat d'un système. Le morceau tout entier a été fait sur une pensée de Diderot. Ce philosophe assurait que l'imagination voguait d'un objet à l'autre par l'entremise des couleurs ; que, par exemple, la pourpre, rouge, faisait naître l'idée du sang, rouge également ; et ainsi de suite. Joseph Delorme use du même procédé. Le feu des astres l'amène à songer au feu des bougies, parce que ces deux feux sont d'une teinte semblable. Là-dessus notre insensé trotte, caracole par monts et par vaux dans le pays du aune.

A ces pérégrinations risquées, je préfère de beaucoup un morceau sans prétentions, qui se cache à l'instar d'une violette et qui n'en a pas moins d'odeur. Le poëte s'adresse à un collègue, et il lui dit en alexandrins harmonieux, que je suis forcé de traduire en vile prose :

« Mon ami, vous voilà père une seconde fois. C'est un garçon que la Providence vous envoie. Il est là, couché, et le sommeil l'a pris. Vous, pensif, veillant contre la cheminée, vous considérez tour à tour la mère assoupie, le frère, la sœur, et vous êtes pareil au maître qui compte ses trésors. Ami, que le ciel répande sur vous les bénédictions les plus pures. Homme fortuné, chantez-nous votre fortune. Apprenez-nous quelles sont vos amertumes passagères ou vos secrètes félicités.

« Moi, pendant que vous caressez votre luth vibrant, je veille aussi. Non près du lit nuptial; près d'un grabat, où le corps d'un défunt repose. Le Christ en os, le buis cher aux fidèles sont à mes côtés. Rien ne bouge. Nul craquement dans la chambre; chaque heure tinte lentement — et déjà l'horizon s'embrase. O première aube! je te salue! tu termines cette nuit sinistre que j'ai consumée aux pieds d'un mort! »

Ceci est dédié à Victor Hugo. Il y a comme un avant-gout des *Consolations*, le meilleur et probablement le plus durable ouvrage de M. Sainte-Beuve. Les *Consolations* dégagent nettement l'idée que *Joseph Delorme* avait ébauchée à peine. Joseph est un indécis, qui rame de droite et de gauche sans avancer beaucoup. Le Sainte-Beuve des *Consolations* est plus ferme ; son procédé se formule : il consiste à revêtir les objets vulgaires d'un habit étincelant, et à insérer certains sons discordants dans le moule d'une cadence. Nous verrons si les objections ne se présentent pas et si tout est admissible dans cette méthode.

Le volume, pour moi, se divise en deux parts :

Une part rejette le vers brisé, se concentre dans l'observation des anciens préceptes : c'est Racinien et Aristotélique. Aucun enjambement n'y est toléré ; l'hémistiche s'y tient droit et sévère. On connaît l'épitre célèbre à M. Viguier :

Au temps des empereurs, quand les dieux adultères
Impuissants à garder leur culte et leurs mystères,
Pâlissaient, se taisaient sur l'autel ébranlé
Devant le Dieu nouveau dont on avait parlé;
En ces jours de ruine et d'immense anarchie
Et d'espoir renaissant pour la terre affranchie,
Beaucoup d'esprits honteux de croire et d'adorer,

Avides, inquiets, malades d'ignorer,
De tous lieux, de tous rangs, avec ou sans richesse,
S'en allaient par le monde et cherchaient la sagesse.

Convenez que cet exorde est fier et large. Quoi! celui qui a rimé les *Rayons jaunes* et celui qui a rencontré l'entrée en matière que je viens de citer, ce poëtereau et ce poëte ne sont qu'une seule et même personne? La plaisanterie est forte. Et cependant, l'accident n'a rien que de vrai. Oui, l'épître à M. Viguier décèle une maturité dont Joseph Delorme manquait totalement. Celui-ci avait quelques mérites. Mais les *Consolations* dénotent un talent plus accompli et plus fait. J'y trouve une mélodie pleine, accentuée, robuste. Ici, point d'actualité recherchée. L'écrivain s'est tourné vers le beau, éternellement beau, sous tous les climats et dans tous les âges. Ces raffinements qu'il avait et qui sentaient le Bernin, Ronsard, la décadence, il les a bannis de son cerveau. Maintenant il nage dans l'océan du réel. Oh! comme il gagne à cette métamorphose. Que cette conversion lui est profitable! Sans doute, les *Méditations* et *Athalie* ont passé par là. Néanmoins, j'y découvre une note particulière qui, à son tour, a eu des échos et est entrée dans l'oreille d'Hégésippe Moreau. Celui-ci, plus grand par sa fin misérable que par ses élégies, s'est souvenu évidemment de l'épître dont je m'occupe. Car il a glorifié, lui aussi, ce sentiment du repentir que M. Sainte-Beuve glorifie en plusieurs endroits. Au sein d'une existence tourmentée, le pécheur a des moments de lassitude et de remords. Si quelque église se dresse sur sa route, il s'y agenouille et il prie. La prière vaut mieux que tous les Hélicons de l'antiquité. Elle souffle au cœur une chaleur pénétrante; elle féconde, elle vivifie, elle transporte. Or, si l'homme qu'elle remue pareillement a des fibres artistiques susceptibles d'être touchées, cet homme chante mieux que Pindare, mieux que Phébus-Apollon; il chante chrétiennement et admirablement. Hégésippe Moreau, si souvent blasphémateur et impie, s'est vu un matin ébranlé par la grâce. Il foulait le pavé d'un sanctuaire. Au dehors, midi brillait. Au dedans, les orgues gémissaient effleurées par cette brise intérieure des hauts monuments. Ecoutant les boiseries qui criaient un peu, la flamme des lampes qui pétillait, entendant ce bruit du silence, Hégésippe marchait. Il avait envie de recueillement, faim de solitude. C'est en cette minute suprême que l'inspiration descendit en lui. Il se courba sur la pierre, adora le Sauveur. Et il pleura!

« Autrefois, s'écria-t-il :

Autrefois pour prier mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines
Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes,
Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes.
Complice des docteurs et des pharisiens,
J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens.
Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
Arrachant une croix à la coupole veuve,
Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol,
De loin sur les manteaux je veillais comme Saul. »

Rarement la lyre moderne a rendu de plus nobles accents. Faut-il se prononcer entre M. Sainte-Beuve et Hégésippe Moreau? L'arrêt serait difficile. Tous deux ont puisé à la même fontaine et ils en ont rapporté une liqueur également flatteuse pour le goût. Véritablement, on ne perd point à se rapprocher du catholicisme; on en retire toujours quelque aubaine. Les émotions catholiques ont produit de bien fortes œuvres. C'est un axiôme digne de la Palisse. Mais quel est l'axiôme où M. de la Palisse n'ait point trempé?

Indépendamment de la corde religieuse qu'elles attaquent, les *Consolations* reproduisent d'autres impressions très-avouables et que je vais indiquer sommairement.

Joseph Delorme (on s'en est aperçu, probablement), n'aime que lui et ne soigne que lui. Il joue bien son rôle d'agonisant, car les moribonds s'occupent seulement de leurs affaires, du mal dont ils souffrent et des besoins dont ils sont atteints. L'épître à M. Viguier est plus humaine. M. Sainte-Beuve, ayant laissé son faux nez, se montre davantage. Il devient plus familier, il paraît plus accessible. Presque tous ses messages sont dédiés à des intimes que la lutte a brisés, que le poids de la renommée accable; à Guttinguer, à Boulanger, à *deux absents!* que j'adore ce dernier titre! N'est-ce point quand une mer nous sépare, quand une montagne s'élève entre l'objet de nos affections et nous, n'est-ce point alors que notre âme se consolide dans sa tendresse? Les petits défauts s'effacent, vus à distance; ils se changent en qualités. Ce sont les présents qui ont tort; les éloignés, les exilés emportent notre sympathie. A eux nos odes pleines de passion; à eux nos baisers, nos soupirs, nos dithyrambes. Hélas! qu'ils sont maussa-

des les niais qui restent à notre portée, ceux qui mangent, qui boivent qui circulent devant nous. Le moyen d'adresser de jolis sonnets à ces êtres. Allez-vous en; partez, mes amis. Je vous fabriquerai des stances sonores, parce que vous ne serez plus sur mon dos. Pour l'instant, vous êtes laids, repoussants, atroces. Mais traversez un fleuve, franchissez une plaine ; je vous bénirai, je vous chanterai. Vous serez rangés dans la série des choses qui sont susceptibles d'illustration. Décampez pour animer ma verve. Et vous, chers absents, qui lisez ces pages obscures, vous voyez que ma tête s'échauffe, et, que je songe à vous!

Il y a dans les *Consolations* et à côté des mérites que j'ai signalés, de graves défauts, et surtout cette simplicité affectée qui est le comble de la recherche. Prenons la lettre dixième, placée sous le patronage de M. Emile Deschamps. Tout y est maniéré, parfaitement ridicule. L'auteur a cru qu'il suffisait de transporter dans la langue de Corneille les locutions triviales de notre conversation ordinaire ; il a supposé que cela était neuf. Mais voilà l'erreur précisément : tous les prosateurs qui se sont essayés à la poésie y ont importé leurs habitudes de prose. A certains traits on reconnaît immédiatement l'écrivain qui n'a pas l'usage du rhythme. M. Sainte-Beuve a toujours laissé entrevoir qu'il était critique avant tout; critique habile, et qui, pour donner le change, endossait la responsabilité d'une révolution sur le Parnasse. O justice des dieux! Le révolutionnaire s'est pris à ses propres piéges. Sa barque chancelante sous le gouvernail de Joseph Delorme s'est rassise, une seconde; elle a tout a fait sombré dans les *Pensées d'août.*

Je ne puis mieux donner une idée de ce livre qu'en le pillant et l'éparpillant dans mes propres phrases. M. Sainte-Beuve avoue qu'il a offert un échantillon final très-net de ce qu'il aurait voulu. Donc nous tenons l'homme tout entier, nous allons voir ce qu'il désire et quelles sont les innovations qu'il propose.

Dans le principe, je me heurte contre une fable longuette et indiscrète; le roman d'un Marèze que je ne connais point :

> Marèze avait atteint à très-peu près cet âge
> Où *le flot qui poussait* s'arrête et se partage,
> Jusqu'à *trente-trois ans* il avait persisté
> Avec zèle et succès au sentier adopté.

Excellent Marèze ! Il faut quatre vers, deux périphrases et je ne

sais combien de prépositions pour nous annoncer que c'est un adolescent sur le retour, et que la conscription ne le réclame plus.

Il tenait, *comme on dit*, un cabinet d'affaires.

Comme on dit, à la Bourse, chez M. de Rostchild. Ce « comme on dit » est bon enfant !

De finance ou de droit il débrouillait les cas,
Et son conseil prudent dictait les résultats.
Or Marèze cachait sous ce zèle *authentique*,
Un esprit libre et grand.....
mais capable à son jour.
D'arriver s'il voulait et de luire alentour.

En ce cas, bonne chance, Marèze. Tâchez de luire alentour par vos vertus, par votre science, par votre zèle, — authentique ou non. Le vœu que je forme, notre héros le remplit en partie. Au moment où il va abandonner son cabinet d'affaires (comme on dit), une femme entre dans ce cabinet (comme on dit toujours). Elle est liée à Marèze par les liens du sang ; elle est ruinée, déshonorée, perdue, ayant subi tous les malheurs à la fois. Le jeune jurisconsulte de trente-trois ans la console d'autant mieux qu'en ce moment le « flot le pousse ; » le flot de la rhétorique. Et il bavarde comme un perroquet.

Au matin, un réveil l'attendait qui l'achève.
Une ancienne cliente à lui, madame Estève
Avait, par son conseil, confié le plus clair
D'une honnête fortune à quelque premier clerc
Établi depuis peu, jusqu'alors sans reproche.
Mais le voilà qui part, maint portefeuille en poche.

Aussi pourquoi ne pas prendre de précautions. L'infidèle notaire n'en était sans doute point à son premier accroc à la probité. Madame Estève manque de flair et de jugement.

La pauvre dame est là, hors d'elle, racontant.
Marèze y perd aussi, peu de chose pourtant.
Mais il se croit lié d'équité rigoureuse
A celle qu'un conseil a faite malheureuse
Courage ! il rendra tout.....
et sans plus de longueur,
Il court chez un ami : tout juste un commis manque ;
Commis, le lendemain, il entre en cette banque.

C'est charmant. Après Marèze, on voit Doudun, Ramon de Santa-Cruz, Aubigné qui sont des exemples proposés à notre édification. Ces messieurs renchérissent les uns sur les autres. Ils visent au prix de quinze cents francs et à l'éloge annuel que prononce le directeur de l'Institut sur les accessits de bonne conduite. *Jean*, maître d'école, est encore un autre type du sage parfait. Hâtons-nous de baiser le bas de sa férule. Une seule chose me vexe. Tous ces compagnons entre lesquels mon choix hésite me paraissent accomplis en un certain sens; mais ils laissent à désirer sous quelques rapports. Ils n'ont pas un brin de religion et même, Doudun, au lieu de pratiquer ses devoirs de chrétien pratique surtout les airs d'opéra-comique. Quant à Jean, le pédant dont je parlais tout à l'heure, il me semble gravement imbu de sensiblerie et de jactance. Il appartient à la coterie de Genève, à *l'Emile*; il fait sa profession de foi d'instituteur savoyard. Ses vertus sont des vertus protestantes. Aussi bien, je définirai les Pensées d'août : — La Morale en action séparée d'avec le catéchisme.

On a beaucoup blâmé, dans le temps, la *forme* de l'ouvrage : forme dure et prétentieuse quelquefois ; selon moi, éminemment originale. Un Nota-Bene placé au milieu du texte nous fournit à ce sujet des renseignements curieux. On y demande au public d'examiner un peu, de ne point se décider avant d'avoir mûrement réfléchi. On l'avertit que dans plusieurs passages qui sembleraient négligés et plein de cacaphonie au premier coup-d'œil, il y a une intention d'harmonie particulière par altération et par assonnance. Ces moyens étaient fort employés dans l'antiquité, Ovide disait très-bien :

Vince cupidineas *pariter Parthasque* sagittas.

Et de même M. de Sainte-Beuve, avec intention :

Sorrente m'a *rendu* mon doux *rêve* infini.

Il ne faut pas se hâter de condamner les auteurs. Souvent ils agissent, ayant pesé le pour et le contre ; la préméditation est leur excuse. Je crois qu'il y a, dans les *Pensées d'août*, une préméditation énorme. A chaque alinéa, à chaque paragraphe, on sent la main du ciseleur qui fouille, qui creuse, qui ramollit, qui arrange. Sous quelques rapports, l'artiste a progressé. A vrai dire, il a décliné d'autre part. Mais, je le répète, à côté d'incohérences se rencontrent des hardiesses et des nouveautés réussies. Je prends à témoin ce sonnet :

Nous gravissions de nuit une route sévère,
Une côte escarpée aux rochers les plus hauts;
L'orage avait cessé, chaque nue en lambeaux
Flottait, laissant des jours où brillait quelque sphère.

Une raie un peu blanche au loin parut se faire :
C'est l'aube, dit quelqu'un, et sur ces monts si beaux,
Si beaux de ligne sombre et pour moi si nouveaux,
Je chantais en mon cœur : Voyons l'aube légère !

Mais, à peine à mon siége où j'étais remonté,
Le sommeil du matin, pesant, précipité,
Ferma de plomb mes yeux. — Quand déjà l'aube errante

Luit du bord éternel, ainsi l'autre sommeil,
Le sommeil de la mort saisit l'âme espérante,
Et nous nous réveillons au grand et plein soleil.

Encore un peu de recherche et d'hésitation dans le détail. Mais l'ensemble est vigoureux, est venu d'un jet spontané. L'idée, à mon avis, est belle et fièrement exprimée. Je voudrais que tout fût de ce calibre. Malheureusement beaucoup de pièces ne sont pas *senties*; elles ne viennent là qu'en guise de remplissage et afin de continuer l'impression produite par une pièce précédente. Ces petits artifices sont nécessaires. Ils ne donnent pas précisément de coloris tranché au tableau ; ils sont le vernis qui égalise les nuances.

A présent, ai-je besoin de transition pour aborder de front les *Nouveaux lundis?* Je ne le suppose pas. Ordinairement, le versificateur ne s'avise pas seulement de manier la cithare, il cingle également avec le fouet. Le génie de Molière est doublé de satire; le créateur *d'Esther* et de *Phèdre* a du penchant pour l'épigramme. Ces caractères, que l'on croirait si opposés, se réunissent fréquemment. N'ayons donc aucune surprise, en apprenant que Joseph Delorme trace des portraits. Quand le poëte est devenu vieux, il se fait critique.

Je ne puis examiner l'innombrable collection d'études que M. Sainte-Beuve léguera à la postérité. Un des derniers recueils me tombe sous la main. C'est celui-ci que je vais servir et accommoder; non qu'il tranche en rien sur ses aînés et ses proches, mais uniquement parce qu'il se trouve à ma portée, et que rien ne saurait me faire choisir tel ou tel de ces volumes plutôt que son voisin. Ils se ressemblent indiffé-

remment et se continuent. Sans progresser, à pas de géants ; à coup sûr, sans déchet.

Le tome deuxième des *Nouveaux lundis* met en scène toute sorte d'individus, assez étonnés de se cotoyer au revers des pages. Charles II, Louis XIV, Catherine la Virago, le duc de Bourgogne, se suivent à la file. Bossuet y échange une salutation avec M. Renan. Mme de Staël y papillonne près du général Dagobert, qu'il ne faut pas confondre avec le roi.

Par ces différents noms que j'indique en courant, on peut s'apercevoir que les morts dominent. Effectivement, ils sont en majorité et laissent aux vivants une maigre place. Ceux-ci se glissent parfois dans l'entrebaillement ; mais ils ne jouissent guère du droit de cité. Ils sont tolérés par le gouvernement du lieu. Et comme la tolérance n'est point la protection, ils se trouvent continuellement en passe de recevoir leur feuille de route.

J'ai retenu, entr'autres esquisses gravées d'un burin profond, celle qui concerne Halévy, notre maître national : « Placé aux confins de l'École française, un des représentants de cette École, non plus chez elle et dans les douceurs du chez soi, dans les grâces légères de l'insouciance et du loisir, mais en marche et comme en voie de conquête ; lorsque chargée déja de butin étranger, elle a un pied par delà le Rhin, il fait la chaîne d'Auber à Meyerbeer ; d'un genre un peu mixte sans doute mais non pas hybride : élevé, savant, *harmonique*, très-soigneux de bien écrire musicalement parlant, sachant plaire toutefois, ne négligeant pas la grâce, cherchant et trouvant agréablement ce qu'Auber trouve sans le chercher, mais enclin surtout et habile à exprimer dramatiquement la tendresse et la passion. » — Oui, enclin à cela surtout. La peinture est assez ressemblante. Seulement elle montre trop que le peintre n'a point accoutumé de reproduire ces sortes de modèles. Il trahit son inexpérience. Qu'est-ce qu'un compositeur *harmonique*, s'il vous plaît ? Demandez-moi plutôt comment un élève qui ne serait point *harmonique* pourrait être un compositeur. D'ailleurs je ne saisis pas très-clairement ce que cela veut dire.

Halévy, quelque soit l'avis émis précédemment, n'était nullement un talent de pièces et de morceaux. Il s'était, je l'avoue, formé de diverses traditions, empruntant à gros intérêts et payant exactement comme un déditeur solvable. Somme toute, il suivait le précepte ancien ; il ne croyait point que la Providence l'eût fait naître avec la mélodie infuse, et c'est pourquoi il acquerrait cette mélodie, se l'assimilait,

et se préoccupait beaucoup de la clarté, de la distinction, qui sont des qualités de notre terroir et non du terroir d'Allemagne. Donc, il s'était formé un système où tous les genres paraissaient brouillés, amalgamés en un genre unique. Au moyen de ce fond parfaitement solide, il fut capable d'aborder avec un égal succès l'Opéra et l'Opéra-Comique. Halévy, dont l'idée première devait être obscure, était arrivé à force de persévérance et de labeur à se rendre intelligible à tous. Il avait des moments où sa mauvaise pente l'emportait; et alors, c'était une nuit sans étoiles. Mais quand il se remettait sur son séant et qu'il se commandait à lui-même, rien de ce qu'il enfantait n'était diffus. Il menait sa pensée comme un beau coursier, l'éperonnant, la contenant sans peine. Alors il devenait un magnifique génie. Ses modulations, ses phrases étaient frappées d'un sceau ineffaçable. Je me rappelle l'air de *Guido* : « — Quand renaîtra la pâle aurore.... » Véritablement, le souffle de l'étranger n'a point terni cela. C'est admirable et d'une limpidité sans nuages ; nous connaissons cette précision que rien n'altère par nos grands moralistes et nos grands tragiques : — par La Bruyère et Corneille.

Je tiens, comme on voit, à noter et à prouver qu'Halévy, malgré ses incertitudes de début, avait fini par se naturaliser à notre profit. Il était plus français qu'un maréchal de France. Ne tenant d'ailleurs en aucune façon à rester dans les sphères brumeuses et seulement à la portée du petit nombre, il voulait non point faire autrement que les autres, mais faire mieux que les autres ; ce qui n'est pas la même chose. Son principal chagrin était de paraître fort en thème ; — en thème de contre-point. Ce que certains dévoilent le plus qu'ils peuvent, il le cachait avec soin. Sa science profonde lui jouait des tours. Elle éclatait alors qu'il s'imaginait l'avoir anéantie. Il avait honte de se montrer si supérieur.

On a rapporté de lui plusieurs anecdotes que je crois authentiques. Et par exemple : il se montrait curieux d'apprendre, possédait l'instinct des langues et aimait à la folie les in-folios, les compilations, les lexiques. Ses ennemis le condamnaient au rôle de bénédictin. Tel est le résultat de cette erreur accréditée parmi nous qu'un courtisan de l'étude ne peut être un favori de l'inspiration ; comme si l'une n'aidait pas au développement de l'autre, et comme s'il pouvait y avoir de l'inspiration sans étude.

Ces détails fournis par M. Sainte-Beuve, qui s'appuie sur M. Boilay, sont exacts et intéressants ; mais ils tendent à établir une proposition

à laquelle je me refuse. C'est qu'Halévy, avec les facultés éminentes dont il était doué, n'avait pas pour la musique une vocation spéciale, et qu'il eût été indistinctement un mathématicien comme Lagrange, un astronome comme Arago. Je pense que ceci est très-exagéré. Nous ne sommes plus au temps où les compositeurs ressemblaient à des esclaves imbéciles et ignorants, bons seulement à amuser le public, cette bête féroce. A mesure que les scènes se sont élargies et qu'on est arrivé de la pastorale de Lully aux grandes complications des *Huguenots*, il a fallu que l'artiste se haussât pour rester de niveau avec son art. Halévy était bien par conséquent de son époque — et surtout de son époque musicale. Il n'avait pas seulement le don d'assembler sur des pages rayées un nombre plus ou moins considérable de doubles-croches; en beaucoup de choses il connaissait le fin du fin. Il fréquentait le latin et le grec en tant que secrétaire de l'Académie, bouquinait afin de paraître dans le monde un convive séduisant et instruit; mais ses heures adorées entre toutes étaient celles qu'il consacrait à ses romances et à ses cavatines chéries. Je suis donc fondé à croire que sa voie était là et quand même j'en douterais, il y aurait des œuvres éclatantes qui me confondraient et qui réfuteraient mon doute.

M. Sainte-Beuve a analysé très-joliment l'Halévy d'Institut, le discoureur à qui appartiennent tant d'éloges traités avec tant de goût; il a échoué, faute d'indications bien nettes, en s'occupant de l'Halévy de théâtre, aux prises avec une affaire importante : la *Juive*, si l'on veut. Ce dernier portrait exigeait des notions particulières. Voilà pourquoi je me suis hasardé en une matière qui n'avait pas été tout à fait épuisée. Mon Dieu ! je n'étais pas fâché de fouler d'un pied ferme le sol sur lequel M. Sainte-Beuve hésitait. Il a une mémoire si bien garnie et une érudition si incontestable, qu'on est tout heureux de le chicaner sur quelque vétille. J'étais comme les Prussiens à Leipzig, qui se vengeaient en une fois de toutes les batailles qu'ils auraient dû gagner et qu'ils avaient complètement perdues.

Au surplus, sans être Prussien, je déclarerai à M. Sainte-Beuve que je suis en désaccord avec lui sur plusieurs questions. Je maintiens qu'il a maltraité M. de Pontmartin au-delà de toute mesure, alors que la bienveillance était obligatoire ou à peu près : « — Ce n'est pas précisément un critique que M. de Pontmartin; c'est un *causeur* et *chroniqueur* à l'usage du beau monde et des salons. » — Entendez-vous la chiquenaude! Voilà bien des caresses de chats; le *Constitu-*

tionnel en échange de politesses et griffant la *Gazette* de M. Janicot : « — Vous avez un causeur, pauvre *Gazette*. J'ai un critique, moi ; — moi *Constitutionnel !* »

Or, remarquez qu'ici « causeur » signifie « un impuissant. » Car on l'a répété et je le répète : ce qu'on ne sait pas écrire, on le dit, et les siècles de bavardage sont des siècles de décadence. Ils n'inventent plus, ils copient ; ils n'engendrent plus, ils crèvent. Les bavards sont des impuissants et des envieux. Oh ! quelle pourriture dangereuse, quelle corruption ! Ce sont eux qui assourdissent Bethoven, eux qui attisent la folie du Tasse. Eux toujours, eux partout. Nous en sommes infectés ; — ils nous dévorent, ils nous grugent, et la maréchaussée n'a pas d'action sur ces coquins ; la justice est inhabile à les poursuivre. Ah ! que je voudrais les démasquer, à mon tour ; que je voudrais les tenir dans ma main, ces grands de la terre, et dévoiler leur origine, leur élévation, leur bassesse et leur éffronterie. C'est trop de patience et de miséricorde. Un peu de fouet, je vous prie ; un peu de bâton à ces rustres. — Les impuissants de lettres encombrent nos journaux. Ils se sont faufilés entre les jambes des directeurs jusqu'à la place importante, la place en vue. Et là, ils trônent négligemment. Devant ces personnalités avides, la rédaction s'efface, l'administration s'efface, les actionnaires même s'effacent. Un impuissant gouverne seul et commande seul ; rappelez-vous ce signe infaillible de reconnaissance. Comment notre bohème a-t-il prospéré de la sorte ? Il n'en sait rien, ni moi non plus. Jadis il était pelé, râpé et raccommodé comme un gueux. Mais de même que la nature a ses mystères, la société a ses secrets. Un jour, l'impuissant s'est changé en foudre de guerre. Il a tenu le sceptre dans une Revue patentée et il s'est acheté une redingote.

Je n'ignore pas qu'avec la meilleure volonté qu'il y ait, il serait difficile de ranger M. de Pontmartin, qui est vicomte, parmi les bohèmes du ruisseau. Mais il y aurait moins d'inconvénients à le représenter comme un fainéant de bonne compagnie, mis en vogue par quelques douairières et par les descendants des preux. De cette façon, le noble faubourg, un peu à court d'intelligences, aurait poussé l'un des siens sur le sentier de l'honneur et de la gloire. M. de Pontmartin serait une médiocrité couronnée, un romancier d'Yvetot, se levant tard et destiné à se coucher le plus tôt possible dans la fosse que M. Sainte-Beuve lui creuse tout doucement. Heureusement qu'il n'en sera rien, et que l'astre de la critique monarchique continuera

de verser des torrents de lumière sur son illustre blasphémateur.

Réflexion faite, les *Nouveaux Lundis* ont peut-être raison de ne point s'attaquer aux renommées actuelles. Ils bronchent soit dans le blâme, soit dans l'éloge, dès que cet éloge ou ce blâme s'adressent à un camarade ou à un adversaire. Ils ne sont pas même complétement neutres à l'égard des hommes endormis depuis peu dans le cercueil. Je prends M. Biot en témoignage. Il avait insinué que Galilée n'était qu'un demi-martyr, et avait là-dessus élaboré une thèse. En face de ses quatre-vingt huit ans et de la mort qui approchait, il s'était adonné aux pratiques de la foi, se confessait dévotement après avoir été voltairien et soldat de la Convention. M. Sainte-Beuve est voltairien, mais point soldat. Il ne s'est jamais enrôlé qu'au *Moniteur* et au *Globe* où il a gagné ses épaulettes. Naturellement, ce qui se rattache de près ou de loin aux choses de l'Église, le met hors de gonds. M. Biot était chrétien. *Inde iræ*. De là, un article.

Ce serait ici le cas de soutenir que l'impartialité est une chimère, et, — si cela ne vous contrarie pas, — une bêtise. Chacun a ses idoles préférées. Je ne ferais pas un grand état de quelqu'un qui n'aimerait rien et ne défendrait rien. C'est pourquoi j'établis une différence entre l'éclectisme littéraire, qui est indispensable, et l'éclectisme des idées qui est absurde. Non que l'on ne doive picorer çà et là, et tirer avantage de l'expérience d'autrui; mais il est nécessaire d'avoir une croyance indélébile, une masse inexpugnable de vérités auxquelles viennent s'adjoindre quelques vérités secondaires qui renforcent l'édifice primitif. L'éclectisme d'opinions est tellement impossible, que M. Sainte-Beuve qui en est le représentant avoué, me paraît toujours semer la discorde et prêcher la paix. Il affecte en principe de garder une majesté d'olympien, de peser dans la même balance M. de Barthélemy et M. Michelet. Je vous assure que l'équilibre est vite rompu. Beau Michelet! Joli Michelet! Adorable Michelet! M. de Barthélemy n'a que des rebuffades. Le physicien Biot est plus ménagé. Néanmoins, lisez attentivement : vous verrez que l'épine est sous la rose, et qu'il y a une ironie sous le compliment le mieux arrangé. Non! M. Sainte-Beuve n'est pas éclectique; je ne le lui reproche nullement. Il est plein de courtoisie pour ses invités irréligieux. Quand les catholiques s'annoncent, c'est un janséniste dans un bénitier!

Je préfère de beaucoup M. Sainte-Beuve au repos, plus apaisé, et sorti de l'arène où il combat sans trop de succès les éternelles vérités. Il se trouve lui-même plus à l'aise près d'un confrère qui est

souvent un compère en matière de scepticisme ; près de Montaigne, pour spécifier ma pensée. Montaigne et M. Sainte-Beuve se ressemblent ; par conséquent ils s'assemblent. Ils représentent l'élément gascon et l'élément du Nord se rapprochant aisément en vertu de ce principe que les extrêmes se touchent. Au surplus, le Montaigne que je mentionne est presque apocryphe. Il s'exprime par le canal de son secrétaire. Et de plus, il voyage ; il est près de la cinquantaine, malade, moralement et physiquement ; car il doute de tout et il souffre de la gravelle. Son projet était de visiter la Suisse, le Tyrol et l'Italie. Le journal de cette pérégrination n'a rien de curieux, et il fut publié tard, en 1774. Ce sont des traits jetés au hasard, de petites notices explicatives, des détails de santé ; cela rappelle, dans une certaine mesure, les comptes de chirurgien et d'apothicaire.

Aujourd'hui, pour aller à Bade ou à Inspruck, on s'installe dans un wagon rembourré, et l'on se munit d'un guide sûr, édité par la maison Hachette. Montaigne, lui, s'était préparé à sa tournée par des lectures fréquentes. Il voulait profiter des enseignements qui lui seraient offerts. Ainsi, il déplore de n'avoir pas assez étudié pour visiter la Germanie, cette patrie de la choucroûte et de la réforme ; il se plaint de n'avoir personne, chargé de retenir les recettes des mets tudesques dont il s'est enthousiasmé subitement. C'est un esprit chagrin ; mais il regrette surtout sa bibliothèque et son cuisinier.

A Plombières, on le voit, comme un moderne buveur d'eau, s'arrêter, lier connaissance avec les indigènes du pays, et principalement avec un sieur Amelot, qui présentait cette singularité frappante d'avoir un côté de la barbe et des sourcils tout blancs, l'autre noir. M. Sainte-Beuve, qui se prononce contre les miracles, ne suppose point qu'il y ait des inconvénients à admettre celui-là. Il le cite sans commentaire. Qui ne dit mot consent.

En Allemagne, Montaigne se plaît beaucoup. Il ne tarit pas en flatteries au sujet des aubergistes : « Ils ont cela de bon, avance-t-il, qu'ils demandent quasi du premier coup ce qu'il leur faut, et ne gagne-t-on guère à marchander ; ils sont glorieux, colères, ivrognes, mais ils ne sont du moins ni traîtres ni voleurs. » Ils ont bien changé depuis !

Augsbourg, Munich, arrêtent et enchantent tour à tour l'auteur des *Essais*. Sa troupe s'engouffre ensuite dans le sein des Alpes, et le paysage devient attrayant :

« Ce vallon semblait à M. de Montaigne représenter le plus agréable

paysage qu'il eût jamais vu; tantôt se resserrant, les montagnes venant à se presser, et puis s'élargissant à cette heure de notre côté, qui étions à main gauche de la rivière, et gagnant du pays à cultiver et à labourer dans la pente même des monts qui n'étaient pas si droits, tantôt de l'autre part; et puis découvrant des plaines à deux ou trois étages l'une sur l'autre et tout plein de belles maisons de gentilshommes et d'églises. Et tout cela enfermé et emmuré de tous côtés de monts d'une hauteur infinie. »

Montaigne, au sortir des Alpes, descend dans la Toscane et les Etats Pontificaux. Il ne se presse point de courir au but : il zig-zague beaucoup, bâyant aux corneilles italiennes et s'arrêtant aux auberges du chemin. Contrairement à Chateaubriand, qui absorbait et consommait en un clin-d'œil une immense quantité de sites. Montaigne visite chaque recoin, chaque arbre, chaque demeure. Chateaubriand est déjà de notre âge de progrès fiévreux, et il pressent les locomotives; 'autre, moins moderne, retournerait volontiers aux bœufs des Mérovingiens, afin de pouvoir examiner à loisir tous les palais et tous les pavés de Florence. M. Sainte-Beuve, qui a écrit entre les deux hommes que je fais intervenir un parallèle fort soigné et fort juste n'insiste pas assez sur ce caractère de deux civilisations opposées qui donnent naturellement des individus divers. Il s'ingénie ensuite à faire contre Rome, et à travers Montaigne, une guerre d'escarmouches. Je dis à travers. En effet, Montaigne est la pierre inconsciente lancée par une main qui agit de propos délibéré. Montaigne va à la messe de Noël, à Saint-Pierre. Il n'y perd rien des cérémonies, remarque que les cardinaux sont « dissipés » pendant l'office, que le pape boit dans un calice à l'épreuve du poison. Et derrière cet inspecteur de la cour de Rome, M. Sainte-Beuve opine du bonnet; il ajoute même que rien n'échappait au visiteur français; que ce dernier s'occupait avec une égale indifférence de la pluie et du beau temps, des choses sacrées et des courtisanes. L'aveu est naïf et mérite d'être relevé. Montaigne tenait déjà de l'anglais touriste. Il ne perdait pas une occasion de bien voir, et voyait tout sans grand entraînement et sans admiration bien marquée. Amené à Sa Sainteté, il s'incline, et note avant tout que Grégoire XIII avait « une pantouffle rouge avec une croix blanche par-dessus. » Cette particularité le charme infiniment, et ensuite il loue la politesse du pape qui « hausse le bout de son pied » afin d'abréger l'acte du baisement. Sa Sainteté complimente le pieux bordelais et l'engage à persévérer dans la vertu. Car Montaigne s'était donné pour un bon catholique... J'estime que

M. Sainte-Beuve s'enferre quand il présente son méridional comme un observateur sérieux. Montaigne a des échappées de franchise : mais il s'est trempé dans la Garonne, et il a la tache originelle.

Du reste, il se contredit aisément et sans y attacher une grave importance. Dans les premiers jours de son arrivée à Rome il se plaint d'inquisition, de censure, absolument comme un correspondant de feuilles parisiennes ; à la fin, on lui rend intacts les volumes saisis. Le maître du Sacré-Collége l'avertit de ne tenir aucun compte des critiques hasardées sur ces livres par un frater assez ignorant, et qui avait voulu faire trop de zèle. Montaigne fut prié de séjourner dans la ville aux sept collines et, en outre, il y reçut le titre de citoyen. Son diplôme était délivré au nom du sénat et du peuple. De pareilles avances finirent par amadouer notre philosophe. Il rabattit de ses opinions au sujet de la mauvaise administration ecclésiastique. Cette terrible censure qu'il avait attaquée comme une hydre s'était montrée en définitive fort clémente, et il eût été mal venu de se poser en victime après tant de civilités et de salamalecs sincères.

Gros, gras, bien portant, Montaigne se dirigea vers Lucques, où il acheva de se ravigoter. Ce fut là que les suffrages de ses compatriotes le vinrent chercher ; il avait été choisi pour maire par MM. de Bordeaux, et après quelques refus assez mous, il se décida à accepter. Son historien l'abandonne en cette période de grandeurs municipales. Nous reviendrons peut-être par la suite sur Montaigne magistrat, qui jusqu'ici a appartenu spécialement à M. Grün.

Il faut se dépêcher et voltiger à travers les *Nouveaux Lundis*. Ils se raccrochent un peu à tout ; à l'âne d'or d'Apulée, au poëme des champs de M. Calemard de Lafayette. Est-ce bien le poëme des champs que celui-ci a fait ? Ne serait-ce point plutôt l'épopée de la basse-cour ! Il décrit le coq, la vache, le porc, la dinde ; ce qui est plein d'actualité pour les fermiers. Son mérite assure-t-on, est d'appeler un chat un chat, tandis que la vieille école nommait Rodilardus :

L'animal traître et doux, des souris destructeur.

J'aime mieux un chat, à coup sûr. Mais enfin toute la poésie n'est pas là ; d'ailleurs M. de Calemard a répété tout simplement et mis en pratique une coutume en vigueur depuis le romantisme. Il a banni de son style le torticolis et l'embrouillement : c'est une qualité sans être une révolution. Sa connaissance des volatiles est approfondie, je n'en disconviens pas ; il fréquente assidûment les oies et les

canards, et cette société en vaut bien une autre; seulement, je suppose que l'érudition en matière de poules n'est pas suffisante pour accomplir une œuvre de prix. Je voudrais, chez M. de Lafayette, moins de monotonie et plus de marge pour ce désordre qui doit entrer dans toute composition vraiment remarquable. Le genre didactique ne comporte pas trop d'élans, mais il permet néanmoins l'abandon, à certaines heures, et la belle molesse.

J'ai beaucoup parlé de Biot, de Montaigne, d'Halévy; — abandonnant M. Sainte-Beuve, j'avais le dessein de revenir à lui, et j'y reviens. Il se dérobe assez bien derrière les acteurs qu'il introduit, et sa tête dépasse rarement le biais des coulisses. Aussi, il est plus que temps de retourner sur mes pas et de ne plus m'amuser aux bagatelles de la porte. Je n'ai point de regret à avouer mon étourderie et à prier qu'on me la pardonne, pour cette fois.

M. Sainte-Beuve avait commencé par admirer beaucoup les préciosités dignes de Rambouillet, et les obscurités des Scudéry et des Calprenède. Il s'est repenti de ce péché de jeunesse, et je le crois en possession de sa manière la plus complète et la plus significative. Petit à petit, ces travers ont disparu comme je l'annonçais; il n'a point avancé tout d'un saut. il a creusé lentement son trou à la façon des gouttes d'eau qui percent le rocher. Au bout de quelques années, il s'est trouvé que son chemin était considérable et qu'il avait pénétré fort avant dans l'exquis et le délicat. Sa prose séduit et entraîne : elle ne brille plus d'un éclat passager, elle jette des feux durables; ou plutôt elle manque précisément de reflet, et c'est pourquoi dans sa sobriété, elle est excellente, et on ne peut plus propre à l'étude. Elle choquait le goût autrefois; maintenant elle est le goût même. Parce qu'elle est habituée au commerce des proses modèles, elle ne choit point. De même, une personne de haute naissance se plaît avec ses égales; elle gagne au frottement la connaissance des usages et la faculté de s'exprimer correctement dans un langage châtié.

Il serait puéril de se dissimuler que nous avons perdu le sentiment de la pureté qui animait tous les écrivains, il y a deux siècles. Nous fabriquons vite et à bon marché. De là, ces publications au rabais, qui sont les bien nommées, car elles rabaissent le niveau de l'intelligence, et changent notre idiome si concis et si clair en un patois local, compréhensible en deçà des fortifications et inintelligible au delà. Je suis d'avis que les romans populaires ont perverti la foule,

non-seulement au point de vue de la morale, mais encore au point de vue du sens droit. La foule a sa littérature et ses littérateurs très-achalandés. Or, ceci est déplorable. Il est odieux que les plus consciencieux et les plus habiles de nos auteurs soient délaissés au profit de chenapans qui manient la plume, sans amour de leur métier, sans respect de leur public. Je proteste contre les éditions vulgaires ; je voudrais que les livres fûssent cotés cher, et qu'on dût se priver un peu pour se procurer les plaisirs de l'esprit. L'éloquence et la poësie sous Auguste et sous Périclès s'adressaient aux aristocrates ; — elles ne s'en portaient pas plus mal.

Au milieu de ceux qui s'opposent à l'invasion du petit journalisme, M. Sainte-Beuve se distingue honorablement. Il est tradionnaliste comme père et mère ; il suit le filon grammatical déjà altéré par l'Encyclopédie et presque perdu par notre temps à nous. Un commensal ordinaire de Vauvenargues et de Fénelon s'aperçoit aisément quelles sont les sources où les *Nouveaux Lundis* puisent et se désaltèrent. Ici l'imitation est de rigueur, prescrite, et qui s'en écarte aboutit aux abîmes du gribouillis et de l'enflure. N'est-ce point une langue type, que celle qui nous fût léguée par les courtisans du roi-Soleil ? Là, rien qui arrête, rien qui heurte ou embrouille la pensée. Les termes ne penchent nullement vers le Britannique, le Turf ou le Macadam. La science, peu développée j'en conviens, a son dictionnaire propre et ne mêle point ses locutions à la conversation quotidienne. L'argot, au lieu de paraître un ornement, n'ose se montrer. Les jurons même : que diantre ! jarnicoton ! ont un parfum qui n'est en aucune façon désagréable. Ils ne sentent ni le cabaret, ni les mauvais lieux. Ce monde bouchonné de rubans et d'élégance avait un parler qui le représentait. Je remercie M. Sainte-Beuve de nous transporter quelquefois, par son atticisme, par son intelligence du vrai, dans un âge de politesse, qui ne subsiste guère, et dont nous nous éloignons de plus en plus.

DANIEL BERNARD.

LE SPHINX

L'Antiquité, qui corrompait tout, donnerait de singulières leçons à qui saurait ne pas se laisser duper par elle. L'admiration qu'on nous inflige en sa présence nous trompe de deux manières. D'abord cette admiration nous fait respecter ce qui est méprisable; ensuite elle nous empêche de découvrir, au fond du mensonge, la vérité que ce mensonge contient. Pour profiter d'un mensonge, il faut le connaître à fond; il faut le percer à jour; il faut être le contraire d'une dupe; il faut être un chimiste qui dégage du poison la substance que le poison cache et corrompt. Il paraît que l'arsenic contient de l'or. Mais, pour découvrir l'or, comme il faut avoir regardé profondément dans la substance de l'arsenic! comme il faut lui avoir arraché son secret!

Il y a trois façons de se comporter vis-à-vis du poison.

La première consiste à l'avaler, c'est ce qu'on fait généralement. Alors on admire l'antiquité, on absorbe l'arsenic et on meurt.

La seconde consiste à le rejeter sans le connaître, alors il devient inutile.

La troisième consiste à l'analyser, à s'emparer de son secret, à lui arracher le cœur.

Alors on trouve l'or dans l'arsenic et le vrai dans toute chose.

« Quelle vérité, disait De Maistre, ne se trouve pas dans le paganisme! »

Et il cite, à l'appui de sa proposition, une foule d'exemples. Il énumère les secrets que l'antiquité a trahis. Car l'antiquité trahit les secrets qui lui ont été confiés, elle les trahit de deux manières. Elle les révèle, et elle les corrompt.

Or, parmi les secrets que l'antiquité trahit, De Maistre aurait pu compter le sphinx.

Le sphinx est un monstre qui propose l'énigme de la destinée, il

faut deviner l'énigme ou être dévoré par le monstre. Quoi de plus absurde ? Mais quoi de plus profond, si les hommes savaient lire !

Il y a, dans la langue humaine, un mot bien singulier. Car la chose qu'il exprime ne semble pas être à la disposition de l'homme. Et cependant elle est pour l'homme d'une importance qui fait frémir. Pour accomplir cette chose, il n'y a pas de procédé connu, et cependant nul ne peut dire à quel regret s'expose celui qui ne l'accomplit pas. Le mot qui exprime en français la chose dont je parle, est le mot deviner.

La vie mêle ensemble les personnes et les choses : le bien, le mal, le médiocre, le très-bien, le très-mal, le sublime, le hideux ; tout cela se coudoie dans les rues. La terre, qui est grise, semble jeter sur toutes choses un manteau gris. Les hommes se ressemblent beaucoup en apparence. Le costume établit une dissemblance artificielle, l'usage en établit une autre, la timidité en établit une autre, la dissimulation en établit une autre, l'ignorance en établit une autre, on vit sur des apparences.

Une multitude innombrable de voiles cache les réalités. Les hommes ne disent pas leurs secrets ; ils gardent leur uniforme.

L'homme qui verrait de sa fenêtre une rue très-populeuse serait épouvanté, s'il réfléchissait aux réalités magnifiques ou affreuses qui passent devant lui, sans dire leur nom, déguisées, couvertes, dissimulées profondément, semblables les unes aux autres, si l'apparence est seule consultée. Mais son épouvante augmenterait, si ce spectateur intelligent d'une foule qui ne parle pas, se disait : Ma vie dépend peut-être d'un des hommes qui passent ici, sous mes yeux : peut-être un homme que j'attends, peut-être un homme qui m'attend est là, devant ma porte. Mais il y a beaucoup d'hommes devant ma porte si celui dont je parle se trouve ici, à quel signe le reconnaître ?

L'histoire de la vérité et l'histoire de l'erreur sont remplies toutes deux de rencontres, et d'événement, qui semblent fortuits.

Le spectacle des choses qu'il faut deviner et qu'on ne devine pas a conduit l'antiquité sur le bord d'un abîme, et l'abîme a attiré sa proie. Cet abîme, c'est la fatalité.

Le spectateur dont je parlais tout à l'heure, celui qui voit passer les hommes, et se demande vaguement si l'homme qu'il cherche est au milieu d'eux, est sur la route de l'anxiété et du désespoir s'il est livré à lui-même.

La vie privée des hommes, la vie publique des nations, l'instinct secret, la littérature, le roman, l'histoire, le souvenir du passé, les besoins du présent, l'attente de l'avenir, tout avertit l'homme qu'il peut avoir besoin de deviner, et il n'y a pas de règle pour bien deviner.

De là le sphinx.

Si la fatalité était vraie, toutes les questions seraient insolubles, et l'unique réponse qui leur conviendrait à toutes serait le désespoir.

Mais, en général, les questions qui semblent appeler une réponse désespérante sont des questions mal posées, et les réponses désespérantes sont souvent aussi superficielles qu'elles semblent profondes.

La vie est pleine d'obscurités et bien heureux celui qui devine !

Cependant il n'existe pas, pour deviner, un procédé connu comme pour faire une règle d'arithmétique.

Il y a souvent en ce monde *une inconnue* à dégager, un X, un grand X qui défie les ressources de l'algèbre.

Le sphinx antique voulait qu'il n'y eût pas de réponse.

Il y a une réponse, et nous pouvons tuer le sphinx.

Comment faire pour deviner ?

Un pauvre approche et demande l'hospitalité ?

Si c'était l'ange du Seigneur !

Mais aussi si c'était un assassin !

Comment faire pour deviner ? Faut-il faire un effort de pensée, un acte étonnant d'intelligence ?

Non, voici le secret.

Deviner, c'est aimer.

Demandez à tous ceux qui ont deviné comment ils ont fait, ils ont aimé, voilà tout.

L'intelligence, livrée à elle seule, s'embarque dans un océan de pensées. Le problème de la vie se dresse devant elle, et si l'aiguille aimantée a perdu *la science du nord*, si la boussole est *affollée ;* l'intelligence peut très-facilement parvenir, en pratique, au doute; en théorie, à la fatalité.

L'amour sait mieux son chemin. Il arrive en pratique, à la lumière; en théorie, à la justice.

Voici une vérité admirable : cette récompense décernée à qui devine, refusée à qui ne devine pas, récompense qui scandalisait tout à l'heure l'intelligence égarée du spectateur que je supposais à sa fenêtre cher-

chant quelqu'un, cette récompense, décernée ou refusée, contient une suprême justice, une justice supérieure à la justice qui dit ses règles.

Celui qui devine est récompensé, parce que celui qui devine est celui qui aime.

Celui qui ne devine pas n'est pas récompensé, parce que celui qui ne devine pas est celui qui n'aime pas.

Celui qui aime la grandeur et qui aime l'abandonné, quand il passera à côté de l'abandonné, reconnaîtra la grandeur, si la grandeur est là.

Celui qui passe à côté de l'homme qui a besoin, reconnaîtra le besoin s'il aime l'homme près de qui il passe. Celui qui passe près de l'homme dont il a besoin, reconnaîtra celui qu'il cherchait, s'il l'aime assez pour ne pas lui envier la place qu'il occupe, la place de celui qui donne et de celui qui pardonne.

ERNEST HELLO.

LE CHEMIN DU BONHEUR

(Fin)

CHAPITRE XI

A PARIS

Vingt-quatre heures environ s'étaient écoulées depuis les adieux à la famille de Mareilles, lorsque Albert, le cœur palpitant, descendit de cabriolet à peu près vers le milieu de la rue Duphot. A peine eût-il appris que monsieur Giraud se trouvait chez lui, qu'il s'élança sur l'escalier, laissant la portière se confondre en salutations et lui demander des nouvelles de son voyage. Le jeune homme voulut en finir au plus vite avec la crise fatale, à peu près comme le patient qui présente à l'opérateur sa mâchoir endolorie et qui s'irrite de le voir choisir ses outils et examiner ses pinces avec une cruelle lenteur. Son coup de sonnette se ressentit de cette précipitation fébrile, car il tira brusquement d'un demi-sommeil l'oncle Giraud qui venait de s'assoupir dans un de ses fauteuils de velours.

— Qui diantre carillonne ainsi ? grommela le bonhomme, pendant que la cuisinière introduisait le nouveau venu. Eh ! pardieu, c'est mon neveu ! Je comprends maintenant..... la joie, la précipitation, le saisissement. Tu pouvais m'écrire, certes, au lieu de me surprendre ainsi. Mais j'oubliais qu'il fallait bien venir à Paris pour tous les achats nécessaires. Eh bien ! à quand la noce, mon heureux vainqueur ?

— Laissez-moi d'abord vous embrasser, mon oncle ; nous causerons tranquillement ensuite.

— Voyez un peu ! le modeste jeune homme qui rougit de son bonheur et qui se gêne pour en parler. Et cachotier avec cela, et mystérieux, Dieu me pardonne. Voilà six semaines que je n'ai pas reçu le plus petit mot de correspondance, parce que monsieur veut savourer sa félicité tout à son aise sans perdre son temps à m'en faire part. Mais si tu n'as pas écrit, il faut parler maintenant. Ainsi, expliquons-nous, traitons l'amour et les affaires ; et d'abord, pour commencer, dis-moi comment sont les chênes de la Tourmelière et à quelle somme on peut les évaluer ?

— Mon oncle, quant à leur valeur, je n'ai guère d'idées précises sur ce point, mais je puis dire qu'ils sont fort beaux, et que quelques-uns arrivent à un mètre et demi de circonférence.

— Hein! madame Richer me les avait dépeints un peu autrement, mais à la rigueur on peut se contenter de cela. Seulement je m'étonne que tu ne te sois pas donné la peine de prendre des renseignements positifs sur leur valeur relativement aux besoins du pays, à la situation de la propriété. Voilà ce que c'est que d'être jeune et de faire l'amour à l'aveuglette. On agit en véritable étourdi, sans plus penser au solide que je ne pense à la découverte de l'Amérique. Les beaux yeux ne remplissent pourtant pas la poche, mon neveu, il faut encore autre chose avec.

— Mon oncle, dit Albert dont la voix tremblait un peu, car il sentait venir l'instant décisif; je suis peut-être bien coupable, mais non de la manière que vous croyez ; en tous cas je réclame votre affectueuse indulgence.

L'ex-filateur, légèrement inquiet, dressa l'oreille à ce début pathétique, et se plaçant sur le bord de son fauteuil, le buste raide, l'œil sévère, les mains dans les poches de son pantalon, il exprima, par cette pose interrogatoire, son impatience et sa curiosité.

— Je vais tout vous conter en deux mots, mon bon oncle, dit Albert, essayant de plaisanter pour se donner du courage. Ce n'est pas un César victorieux que vous voyez devant vous, ramenant, son butin d'amour et de conquêtes. C'est un pauvre fugitif, honteux de sa mauvaise chance ou de son mauvais goût. J'ai trompé vos espérances, mon cher onlce : J'ai été inhabile à exécuter vos projets. Vous m'aviez dit : Va, vois, sois vainqueur! Je suis allé, j'ai vu et... je n'ai pas vaincu.

— Que signifie tont ce galimatias. Cela veut dire qu'on te refuse?

— Non, pas précisément, dit Albert en baissant la tête, on ne me refuse pas, mais,.. je m'en suis allé.

— Ah !... tu... t'en... es allé ! répéta François Giraud en accentuant chaque syllabe avec une majesté sinistre. Et la raison, s'il vous plait?

— La raison... (mon oncle écoutez-moi patiement, je vous prie). La raison, c'est que je ne puis me décider à épouser mademoiselle Richer.

A ces derniers mots, François Giraud se dressa sur ses pieds comme poussé par une batterie électrique et, l'œil chargé d'éclairs, le corps penché en avant, il attendit quelques secondes avant de pouvoir formuler une interrogation nouvelle.

— Tu ne peux pas épouser mademoiselle Richer? répéta-t-il avec une colère contenue. Je voudrais savoir pourquoi?

— Parce que je ne pourrais pas l'aimer.

— Tu ne pourrais pas l'aimer? Comprend-on une pareille bêtise? Une femme de vingt ans qui a cent cinquante hectares, des bois superbes, une belle éducation et un château par-dessus le marché! Pas l'aimer! Mais qu'aimerais-tu donc?

— Mon oncle, je ne sais pas, j'ai tort sans doute, puisque mes paroles vous irritent, mais je ne puis changer sur ce point.

— Mais que veux-tu donc, triple sot? Une fille avec des yeux et des colliers de diamants, qui danse comme Taglioni, qui chante comme un rossignol! Que te faut-il donc? Une duchesse, qui sait? ou une infante d'Espagne, niais que tu es!

— Je reconnais à mademoiselle Olympe toutes les qualités dont vous parlez, et mille autres encore si cela peut vous plaire, répondit Albert un peu irrité. Elle est belle, elle est riche, elle est élégante; elle chante à ravir et pose admirablement, en un mot, elle est divine, mais telle qu'elle est, je ne l'aime point. Epousez-là, mon oncle, si le cœur vous en dit.

— Et si je l'épousais? mon neveu le philosophe!

— Je dirais : Dieu vous garde! mon oncle le téméraire.

— N'avez-vous pas honte, monsieur, de me faire une pareille réponse, de me lancer de si perfides insinuations. Mais cela vous tournera mal, je vous le garantis. Que mademoiselle Richer ne s'effraie pas de mes cinquante ans et de ma barbe grise, qu'elle me permette de lui offrir mon bon gros portefeuille, et nous verrons qui de nous deux rira le dernier?

— Mon oncle, je n'insinue rien, dit Albert avec insistance. J'apprécie toutes les qualités de mademoiselle Olympe, voire même l'énormité de sa dot, mais je n'accepterai jamais cette fortune car, pour la posséder, il faudrait sacrifier mon bonheur.

— Et où voyez-vous votre bonheur? monsieur l'insensé.

— Dans l'union des cœurs, la sympathie des caractères; dans l'amour pur et confiant qui fait oublier les amertumes, et centuple les joies de l'existence. Croyez-moi, mon oncle, il n'est pas nécessaire, pour être heureux, d'avoir des perdreaux truffés à dîner et d'entendre chaque soir des roulades de Rossini. On peut être fort misérable dans un parc de vingt arpents, plantés de chênes de deux mètres de circonférence. J'ai vu que, pour moi du moins, le bonheur n'était pas là. Faut-il que je vous dise où je l'ai trouvé?

— Dites, monsieur. La découverte doit être des plus intéressantes.

— Eh bien! je l'ai trouvé dans une vieille maison en ruines, où les pierres des murs s'écroulent, où les ardoises tombent du toît. Il m'attend-là, auprès d'un foyer antique, au milieu d'une famille pieuse et honorée, il me sourit dans les yeux d'une jeune fille qui n'a pas le moindre arpent de terre, pas le plus petit coin de forêt, mais dont la vertu et la beauté ennobliraient des reines.

— Nous y voilà! s'écria François Giraud. Il ne fallait rien moins que quelque sotte amourette pour vous tourner la cervelle au point de vous faire méconnaître vos vrais intérêts et mes sérieuses recommandations.

— Vous vous méprenez, mon oncle. Ce n'est point une amourette que

cette conviction forte et enracinée qui me fait voir dans mademoiselle de Mareilles le type de la jeune fille chrétienne, l'idéal de la femme et de la mère. Je ne demande pas à la future compagne de ma vie l'élégance du grand monde, les talents et le brillant de la société. Ces dons-là sont charmants et faits pour remplir les heures futiles des salons, mais ils ne pourraient suffire pour occuper les longs jours passés à deux, près du foyer de famille, souvent dans l'inquiétude ou la douleur. Il me faudra, dans ces jours-là, trouver près de moi un cœur qui batte avec le mien, une âme qui s'élève en entraînant la mienne, une voix qui me rende l'espérance et m'apprenne le courage : ce n'est pas en mademoiselle Richer que je trouverai tout cela. O mon oncle, si ma mère, que j'ai tant aimée et que j'ai trop tôt perdue, si elle était là encore pour me protéger et me conduire, voici ce qu'elle me dirait : « Albert, ne sacrifie pas au luxe « qui éblouit, l'amour vrai qui console, tu veux le calme pour ta vie, la « foi à ton foyer, la tendresse pour ton cœur ; tu les trouveras loin du « monde : épouse Renée, mon enfant ! »

— Fort beau, sublime, en vérité ! interrompit l'ex-fabricant avec un éclat de rire ironique. La fiancée de ton cœur, qui est pour le moins une duchesse, si j'en juge par le *de* qui décore son nom, t'a du moins rendu un grand service ; elle t'a enseigné l'éloquence. Cela pourra t'être utile, mon cher, dans ta professsion. Le moment est venu d'y débuter, ou d'en choisir une autre, car tu comprends, mon ami, que tu n'as plus qu'à voler de tes propres ailes. Je n'aurai pas fait élever un neveu avec soin, je ne l'aurai pas lancé dans le beau monde, à grande renforts d'écus, pour qu'il vienne aujourd'hui me faire de ses coups de tête et m'assommer de sa morale, et que je doive le supporter patiemment. On a toujours su compter dans notre famille, monsieur, on ne s'est jamais payé de belles raisons, attendu que les grandes phrases n'ont pas cours à la Bourse. Les Giraud estiment les choses solides ; les bonnes terres au soleil, les napoléons bien frappés, les bons sur le trésor, mais si vous préferez la viande creuse, les grands mots et les beaux yeux d'une comtesse nichée dans quelque trou de hibou, vous en êtes parfaitement libre. Seulement je m'en lave les mains. Je n'ai jamais rencontré parmi les miens de fou, ni d'imbécile. S'il s'en trouve un par hasard, je le chasse et je le déshérite. Allez, monsieur !

Et le père Giraud termina son apostrophe par un geste d'une éloquence significative. Après quoi, il tourna sur ses talons et rentra dans sa chambre à coucher. Albert, resté seul, redescendit tristement l'escalier et se dirigea à pas lents vers son ancien logement de garçon.

CHAPITRE XII

LES JOURS D'ÉPREUVES.

Rentré chez lui, Albert Maucroix se prit à examiner d'un œil dédaigneux et triste tous les brimborions de luxe, souvenir de sa vie passée, dont il lui fallait se séparer maintenant. « Tout cela me servira au moins, pensa-t-il, à me faire vivre pendant les premiers mois de recherches et de misère. Ne perdons pas courage ; jetons hardiment par-dessus le bord, dans ce naufrage de ma fortune, tous ces colifichets inutiles, pour que le vaisseau, délivré de son lest, reprenne légèrement sa course sur les vagues. A la mer, tous les bibelots : les pipes d'écume, les nécessaires de toilette, les armes de luxe : au Temple, les paletots de Dusautoy ! à l'hôtel des commissaires priseurs, les statuettes de Dantan et les albums de Gavarni ! » Et le jeune homme fit comme il le disait, avec autant de célérité que de courage. Ne se réservant qu'un peu de linge, quelques livres et ses vêtements les plus modestes, il expédia prestement tous ses meubles superflus vers leurs nouvelles destinations. Seulement cette vente courageuse ne produisit pas de fort brillants résultats. Tout ce luxe évanoui ne rapporta pas quinze cents francs. Pour le moment la somme était précieuse, mais le travail n'en était pas moins nécessaire. Albert le sentait et se promit bien de ne pas l'oublier.

Mais son premier soin fut d'écrire au vicomte de Mareilles. Sa lettre était assez courte, mais très-significative ; elle ne contenait guère que ces mots :

Monsieur le vicomte,

« Mon oncle, comme je m'y attendais, est fort irrité contre moi. Non-
« seulement sa fortune m'est enlevée, mais sa porte même m'est interdite.
« Ne vous affligez pas trop pourtant, ni vous, ni ma Renée chérie, dans les
« yeux de laquelle je crois voir briller des larmes. La fureur de mon
« oncle ne sera peut-être pas éternelle ; qui sait ce que le sort nous ap-
« portera ? Vous rappelez-vous, monsieur le vicomte, ce que vous me di
« siez la veille de mon départ : « L'avenir sera ce que vous l'aurez fait. »
« Eh bien ! soyez sans crainte ; je le ferai beau, brillant et assuré, parce
« que je travaille pour ma Renée que j'aime, et que, rien qu'en pensant à
« elle, la foi m'inspire et l'espoir me sourit.

« Je me suis débarrassé déjà de tout le luxe de ma vie passée : main-
« tenant je vais chercher du travail pour avoir du pain d'abord, et plus
« tard l'aisance, la fortune peut-être. Si le succès dépend de la persève-
« rance, de l'activité, de l'audace, croyez en moi, monsieur ; Renée, en-
« voyez-moi un sourire. Je serai homme alors et je réussirai ! »

Puis Albert se prit à réfléchir au genre de profession qu'il convenait d'embrasser. Il s'avouait avec découragement qu'il n'était préparé à aucune. Il possédait bien, à la vérité, son diplôme d'avocat. Mais ce n'était pas là une grande affaire. Il avait une idée générale des articles du code, et des principales dispositions de la loi, mais s'était-il jamais astreint à l'étude approfondie des mille détails de la procédure, lui dont l'esprit rêveur et nonchalant semblait si peu créé pour la science patiente et minutieuse des Cujas et des d'Aguesseau ? Pourtant ce diplôme était un titre ; il y avait un premier pas de fait sur une route où il fallait entrer résolument et marcher sans perdre haleine.

« Soyons avocat, se dit Albert courageusement. Entrons dans le monde des procédures civiles et criminelles. Résignons-nous à parler saisie, arrêt, contravention, dommages et intérêts, remise à huitaine. Un jour j'endosserai la longue robe et la toque carrée, et je tâcherai de les porter le plus convenablement possible. Mais viennent quelques causes profitables et un bon mois de vacances judiciaires à passer en Poitou ! Mon ancienne gaieté se retrouvera bien vite, et je jetterai, ma foi ! mon bonnet par-dessus... les girouettes ! »

Le jeune homme se mit donc courageusement à l'œuvre. Il loua une modeste chambre sur la rive gauche, y rassembla les ouvrages nécessaires à ses nouvelles études et devint un visiteur assidu des salles du Palais-de-Justice. Mais il lui fallait encore un guide pour l'éclairer, le conduire, et, au besoin, le mettre en avant. Il pensa alors à un vieil avoué qui faisait jadis les affaires de son oncle. C'était un bonhomme jauni comme ses dossiers, poudreux comme ses cartons, incrusté dans les casiers de son étude, serré et vigilant en affaires, mais qui pouvait au besoin rendre un service ou donner un bon conseil. L'amour-propre disait bien à Albert qu'il était dûr d'entrer l'air sombre et le chapeau bas dans cette étude où il apparaissait jadis en gants glacés et bottes vernies, mais Albert dit à l'amour-propre qu'il eût à le laisser en paix, et s'en alla affronter les regards narquois et les mines étonnées des clercs de l'étude, aussi bravement que s'il eût marché à l'assaut d'une redoute, en tête d'une compagnie de chasseurs de Vincennes. Aussi son courage se trouva récompensé : « Mon garçon, lui dit le bonhomme Floquet après qu'il eût écouté le récit de ses aventures, vous voulez devenir avocat, c'est fort bien : vous avez votre diplôme, c'est incontestable, mais je dois vous avouer que vous ne savez pas le premier mot du métier. Si vous pouvez vous résigner à endosser des bouts de manches de lustrines et à venir tous les jours pendant un an déchiffrer et gribouille des masses de dossiers, en prenant avec cela du goût pour toutes les rouéries de la procédure, il est possible qu'au bout d'un certain temps, vous ayez une certaine idée des affaires. Et alors ma foi ! s'il se présente quelques petites causes bien nettes, où l'on ne soit pas fort généreux en

honoraires et où l'on n'ait pas peur de prendre un commençant, je pourrai penser à vous. »

La perspective n'était pas très-gaie, ni la promesse bien brillante, mais il fallait à Albert du travail et un protecteur. Il venait de trouver l'un et l'autre et il se réjouit de sa mince trouvaille, dont il était fort reconnaissant. Dès-lors, il se montra fort assidu à l'étude, fouillant sans relâche les dossiers les plus volumineux, démêlant, à force de patience et de bon vouloir les procédures les plus ardues, aussi humble et opiniâtre au travail que s'il n'eût jamais failli posséder les cinquante mille livres de rente de l'oncle Giraud. Il avait le courage et la foi, la résignation lui était facile : « Gabriel avait raison, pensait-il parfois ; la Providence est partout. Elle m'a jadis envoyé Mathurin Rondat pour me tirer du fossé et me conduire à ma Renée chérie ; elle m'apparaît maintenant sous les lunettes vertes, sous le nez pointu du bonhomme Floquet, qui me sait gré, je crois, de ma bonne volonté à débrouiller les ficelles de la chicane. Seulement, ô bonne Providence, daignez remuer un peu le cœur de mon oncle Giraud ! »

Et le jeune homme, en rêvant ainsi, souriait à ses paperasses racornies, tandis que Renée, gracieuse et belle, lui apparaissait au-dessus de son pupitre, et laissait après elle une trace lumineuse sur les cartons verts de l'étude. Les compagnons d'Albert s'étonnaient de sa mine rêveuse et souriante, mais lui, sans s'apercevoir de leurs moqueries, ayant vu disparaître sa brillante vision, revenait vite à sa besogne et n'en transcrivait que plus lestement, d'une belle écriture courante : « L'an mil huit cent cinquante deux, le vingt neuf du mois de janvier, par devant nous, maître Floquet, etc.

Vers le printemps, Albert eut une grande surprise et une grande joie. Un soir qu'il revenait de l'étude, et qu'il achevait son souper frugal en étudiant une affaire alors en cause, il entendit des pas sur le palier... Bientôt on frappa à sa porte, et lorsqu'il eut ouvert, il se trouva dans les bras de Gabriel. Le jeune prêtre allait s'embarquer au Hâvre pour rejoindre sa mission de la Sonora.

— Venez, mon ami, mon frère, lui dit Albert en l'entraînant vers son mince fauteuil. Venez me rendre la présence de ceux que nous aimons. Ce n'est pas une simple lettre qui m'arrive aujourd'hui ; il me semble que Renée me parle dans votre voix et qu'elle m'envoie son sourire sur vos lèvres.

— C'est à peu près ce qu'elle m'a dit au départ, dit Gabriel en souriant. Mais ce départ était bien triste, et je les ai laissés dans les larmes. Qui sait si nous nous reverrons? Ils sont seuls maintenant, Albert, et ils ont deux absents au lieu d'un. Que deviendraient-ils si Dieu n'était pas là?

— Qu'ils ne souffrent pas pour moi, au moins! dit Albert avec vivacité. Je suis content, actif et résigné. Dites-leur ce que vous avez vu chez moi,

Gabriel, quand vous leur écrirez. Un petit pain et un saucisson de deux sous, à côté d'un volume de Faustin Hélie, sur la table. Voilà, j'espère, une garantie de travail et de frugalité.

— Oui, dit Gabriel avec effusion, je vois que vous êtes ferme et j'espère que vous serez persévérant. Dieu merci! ma Renée aura encore un ami, et plus tard un protecteur peut-être. Mais, Albert, n'avez-vous point cherché à calmer votre oncle? Si vous saviez combien nous regrettons que votre liaison avec notre famille ait été la cause de cette mésintelligence.

— Ne regrettez rien, dit Albert. Cette mésintelligence eût probablement éclaté tôt ou tard, à quelque autre occasion. Du reste, mon oncle n'est pas peut-être irrité à tout jamais. Seulement, pour qu'il se réconcilie avec moi, il me faudrait une condition essentielle : le succès. Le monde pardonne volontiers à ceux qui réussissent. Je crois que les oncles fâchés sont un peu de cette trempe-là.

— Vous êtes mordant, Albert. Ne devenez pas misanthrope. Votre oncle avait en vous toutes ses espérances, il voulait vôtre bonheur à sa façon. Il vous aimait, mon frère, et vous ne pouvez pas l'oublier.

— Ce qu'il aimait en moi, dit Albert en secouant la tête, c'était la réalisation de ses rêves. Il me voyait récoltant des moissons innombrables, abattant des chênes prodigieux. Quand j'ai bouleversé tous ses projets, il m'a tourné le dos. Qui sait ce qu'il dirait si je lui apportais un jour son château en Espagne dans un pan de ma robe d'avocat?

— Que Dieu le permette! répondit Gabriel. Écoutez-moi, Albert, demain matin je quitte Paris; dans deux jours j'aurai quitté la France : Je vous parle peut-être pour la dernière fois. Permettez-moi, mon frère, de ne pas conserver de rancune au fond de votre cœur, pour que le ciel vous protége et pour que je puisse, en toute confiance, appeler sa bénédiction sur Renée et sur vous.

— Je vous le promets, Gabriel, répondit Albert en serrant la main du jeune prêtre. Mon oncle me trouvera toujours disposé à écouter ses conseils et à reconnaître son autorité, quand il ne faudra pas pour cela sacrifier ma dignité et mon bonheur.

Ils causèrent longtemps encore pour dérober le plus d'heures possible au temps de la séparation, éternelle peut-être. Quand Albert revint le lendemain matin de la gare du chemin de fer du Havre, il avait les larmes aux yeux.

Il ne pouvait plus attendre de visites des hôtes aimés de la Maison-Grise. Désormais il était seul; seul, dans le tumulte et l'immensité de la foule, comme Renée et le vicomte dans la solitude de leurs bruyères.

Albert avait renoncé à la route fleurie; il avait embrassé le sentier austère du sacrifice et du travail. Il entrevoyait le bonheur au bout; mais, pour y arriver, le voyage était long et le chemin aride.

Plus d'un an s'écoula ainsi, passé tout entier dans l'étude du bonhomme Floquet et dans les hautes salles du Palais-de-Justice. Au bout de ce temps, Albert put écrire à Renée la lettre suivante :

« Je viens, Renée, de plaider et de gagner ma première cause. Une « grave affaire, certes! N'allez pas en rire, surtout! Il s'agissait de quel- « ques pouces de plus à un mur mitoyen. J'ai parlé avec autant d'émotion « que si j'avais défendu la vie d'un homme. C'est que c'était le début, « c'était la réussite, l'aisance, c'était vous, enfin, que je voyais derrière ce « mur fatal, dans la ténébreuse affaire de monsieur Maton contre mon- « sieur Pichot. C'est pour cela que j'étais si pâle et que ma voix tremblait « si fort. Enfin tout a été pour le mieux; mon éloquence a tout emporté: « le mur relèvera la tête, le voisin baissera la sienne, et mon client m'a « serré la main en me remettant mes minces honoraires. Mes premiers « honoraires, Renée! Avec ceux-là, et d'autres bien entendu, nous ferons « un jour le budget de notre ménage et la dot de nos enfants. Mais je « suis certain que vous auriez ri, méchante, si vous vous étiez trouvée par « malheur dans la salle du Palais, et que vous eussiez pu voir la robe « traînante, la contenance grave et la mine embarrassée de

Votre aimant et tout dévoué serviteur,

Maître Albert MAUCROIX.

Renée lui répondit ainsi :

« Non, Albert, je n'aurais pas ri. Quand je vous aurais vu, tremblant, « soutenir avec tout l'élan de votre cœur, une cause qui devenait impor- « tante parce que notre bonheur y était attaché, je n'aurais pas eu l'idée « de sourire, j'aurais plutôt senti des larmes dans mes yeux, mais des « larmes de joie, d'espoir et d'orgueil peut-être. Oui, je deviens or- « gueilleuse en effet quand je pense que, pour moi, vous luttez avec la « misère, vous voulez grandir par le travail. Oui, vous me rendez or- « gueilleuse, mais triste aussi, triste de vos souffrances, de votre iso- « lement, de vos longues épreuves. Eh bien, vous le dirai-je? Mon père « n'est pas de mon avis, et s'afflige moins que moi de la dure position « où vous êtes : Renée, m'a-t-il dit l'autre jour, quand je lui ai montré « votre lettre, ne déplorez pas pour Albert ces luttes qui trempent son « caractère et développent son énergie. La vie est une arène encombrée « et tumultueuse; c'est par de courageux efforts qu'on s'y fait sa place au « soleil. Le jeune homme qui combat a raison; il fait ce que j'aurais dû « faire, ma fille, pour mon bonheur et le vôtre. Mais il faut nous pardon- « ner, mon enfant, à nous autres vieillards, élevés dans l'exil, nourris « dans le culte du passé, et nous enveloppant de ses ruines comme d'une « pourpre flétrie. Les jeunes gens ont mieux compris leur devoir et leur « temps; ils traduisent en actions leurs plus fécondes pensées; ils savent « que selon le mot d'un grand poëte : *Ceux qui vivent, ce sont ceux qui*

« *luttent*. Voyez Gabriel, ma fille : il n'est pas resté oisif dans notre vieille « maison, regrettant la splendeur éteinte de sa famille ; il combat aujour- « d'hui pour la gloire de Dieu et le bien des hommes ses frères, comme « Albert pour la réalisation de ses espérances et la sécurité de sa future « famille. Bénissons-les ; inspirons-leur l'amour et le courage, mais ne « les plaignons pas, ma fille ; ils font leur devoir d'hommes et de chré- « tiens ! »

« Voici, Albert, ce que mon père m'a dit, et sa sagesse m'encourage, « quoiqu'elle ne me console pas. Vous trouverez sans doute qu'il a raison, « qu'il est beau d'être persévérant et fort, mais je suis moins résolue que « vous. Je vous aime ; vous êtes loin de moi, vous souffrez : ne vous « étonnez pas si je tremble et je pleure. »

Et tout n'était pas fini cependant ; il fallait encore se résigner et attendre. On ne devient pas en un jour un Chaix-d'Est-Ange ou un Berryer : le plus souvent même on ne le devient jamais. Avant d'arriver aux belles et grandes causes, il faut consacrer son temps et ses veilles aux infiniment petites. Albert le fit opiniâtrément. Pendant deux ans encore, il eut à traiter beaucoup de graves affaires de murs mitoyens, de ruptures de baux, de parcelles de terre en litige ; mais rien ne lui semblait mesquin de tout ce qui pouvait lui donner du pain et lui faire un nom. Aussi réussit-il en partie, et maître Maucroix, quoique jeune encore, commença à jouir d'une certaine considération parmi ses confrères du barreau.

CHAPITRE XIII

LE PLAIDOYER.

Quatre ans s'étaient écoulés déjà depuis le voyage d'Albert dans les Deux-Sèvres et sa rupture avec l'oncle Giraud. Le jeune avocat commençait à voir poindre sa réputation et grossir ses honoraires. Il avait fait une courte excursion à la Maison-Grise et y avait puisé beaucoup de courage et de bonheur. Mais on n'était pas assez riche encore pour se marier. Il fallait bien une année pour mettre à flot le jeune ménage, et surtout quelques causes de plus. Il s'en présenta une pour Albert. Elle n'était pas fort bonne peut-être, mais elle pouvait devenir brillante. Voici de quoi il s'agissait. Un homme jeune encore, assez connu à Paris dans le monde des affaires, avait formé contre sa femme une demande en séparation. De notoriété publique, le mari était cupide, égoïste, indifférent ; la femme était jeune, brillante et coquette. Jusqu'ici il n'y avait rien d'extraordinaire assurément : de tels cas se rencontrent dans les ménages parisiens. Mais voici les motifs qu'alléguait l'époux irrité : Madame, qui du reste avait apporté une dot considérable, la prodiguait tout entière dans les recherches

du luxe. Placée au nombre des reines de la mode, elle sacrifiait tout pour conserver avec gloire ce rang énergiquement disputé. A bout d'argent comptant, elle avait contracté des dettes, quelques-unes avouées hautement, d'autres, plus nombreuses, enveloppées d'un voile discret, jusqu'au jour néfaste où elles étaient venues fondre en masse sur le mari épouvanté, le foudroyant de leur total formidable. Il paraît aussi que des diamants de famille avaient, dans un jour de détresse, été remplacés par d'éblouissantes imitations. S'il y avait d'autres sujets de plaintes, on ne les formulait pas hautement, sauvegardant autant que possible le nom de la famille par de délicats sous-entendus. Sur ce point, une accusation formelle eût été injurieuse; les torts les plus graves de Madame D*** étaient de ne prendre aucun souci de son intérieur, d'aimer par-dessus tout le monde et le luxe, et de vouloir en jouir à tout prix. Tout cela est fort blâmable assurément, mais peut-on chasser une femme parce qu'elle ne sait pas compter ? Tout au plus faudrait-il, dans ce cas, la mettre en pénitence et lui enseigner l'arithmétique.

Or Albert, qui avait été introduit dans ce triste ménage par l'entremise de maître Floquet, fut choisi par madame D*** pour repousser la demande en séparation. Il se sentit ému, faut-il le dire, par le trouble et les larmes de cette pauvre jeune étourdie, éclairée trop tard sur les fâcheux résultats de ses caprices, et frémissant au scandale qui s'agitait autour de son nom. S'il y avait une chance de salut pour elle, c'était dans la retraite et la protection du foyer où elle pouvait, après cette épreuve, revenir humble, éclairée et modeste. Albert, du moins, en jugeait ainsi; puis il pensait autre chose encore, et cette cause lui paraissait d'autant plus acceptable qu'elle se rattachait, par un certain côté, à ses plus intimes convictions. Il se chargea donc de présenter la défense.

Lorsque vint le jour des débats, la foule était nombreuse au Palais. Monsieur D*** était assez connu à Paris pour que ses infortunes de ménage y eussent soulevé un retentissement considérable. Et puis, manque-t-on jamais de s'intéresser aux péripéties conjugales? Elles excitent généralement ce sentiment de satisfaction égoïste qui fait qu'on se console de ses petites misères en considérant les misères plus grandes de son voisin. Du reste, les malheurs de M. D*** inspiraient plus de curiosité que de commisération. Beaucoup de personnes savaient que l'importance de la dot avait été pour lui le seul attrait du mariage, et quand il déplorait tout haut les fâcheux résultats de cette spéculation si bien conçue, bien des gens étaient tentés de lui répondre qu'il était puni par où il avait péché. Tout cela n'empêchait pas que les débats ne fussent fort intéressants et qu'il y eût foule à l'audience.

L'adversaire d'Albert parla le premier : c'était un vétéran blanchi dans les luttes du barreau. Il avait la parole tranchante comme un scalpel,

précise comme un chiffre. Son exposé des faits fut rapide, mais concluant. D'ailleurs n'étaient-elles pas là, les dettes fatales, éblouissant les yeux de la pauvre pécheresse éplorée de leur queue formidable de zéros? Le cœur n'a rien à dire où l'arithmétique a parlé ; il n'y a pas d'éloquence qui vaille l'éloquence des chiffres. Messieurs de la cour, mettez vos lunettes ; donnez-vous la peine de faire le total de l'addition, et reconnaissez avec moi que la caisse est en danger. Une fois le fait constaté, l'arrêt est sans réplique. Telle était à peu près la substance de ce discours.

Albert ne tenta pas de suivre son adversaire sur ce terrain. S'il l'avait fait, il aurait ruiné sa dernière espérance, brisé sa seule planche de salut. Le jeune avocat se sentit saisi d'une inspiration subite. Il crut voir que l'avocat du mari avait exposé habilement les effets, mais sans approfondir les causes ; qu'il avait vigoureusement manié les faits matériels, sans s'élever aux considérations qui, seules, pouvaient les éclairer. Il résolut donc de faire vibrer cette corde. Elle convenait mieux, du reste, à sa jeunesse et à la nature de son talent. Sans entrer d'une manière bien précise dans les détails de la cause, il présenta d'abord quelques considérations générales. Il parla de la position difficile de la femme dans la société, de la femme du monde surtout, qui s'enivre de ses succès et se perd par ses triomphes : de la femme sans enfants aussi, dissipant dans les fêtes et les rêves frivoles l'activité inquiète qui ne trouve pas à s'alimenter auprès du foyer silencieux. Sa mission n'est pas remplie ; son but est voilé ; est-il étonnant qu'elle se méprenne et s'égare? Elle n'a pu concentrer son trésor d'amour sur une petite tête blonde ; voilà pourquoi elle le gaspille en hochets et en joyaux. Elle n'est femme qu'à demi, celle qui n'est pas mère. La raison lui vient alors qu'il faut l'enseigner à son enfant.

Puis, s'adressant au plaignant, dans une péroraison plus énergique peut-être que polie, Albert termina ainsi son plaidoyer : « Pour vous, monsieur, « dit-il, qui vous montrez si sévère, avez-vous bien réfléchi avant de for- « muler votre accusation? Reprenons un peu vos griefs; je veux les exa- « miner avec vous : « La femme qui porte mon nom, dites-vous, n'a nul « souci de mon bonheur domestique, elle a dissipé sa fortune, entamé la « mienne ; par elle, ma sécurité et mon avenir sont compromis. » Mais « savez-vous, monsieur, si dans ce grand mécompte, il n'y a pas une part « énorme à attribuer à vous-même? Quand vous avez songé au mariage, « y avez-vous rêvé l'amour et le bonheur? Lorsque vous avez passé votre « anneau de fiançailles au doigt de la jeune fille, aimiez-vous la femme en « elle? N'était-ce pas au contraire la dot que vous estimiez! Si vous avez « voulu un mariage d'argent, monsieur, acceptez-en aujourd'hui les con- « séquences et les déboires. Ce n'étaient pas les vertus et la tendresse que « vous prisiez dans votre femme future, c'étaient les liasses de billets de « banque. Vous ne cherchiez pas la sérénité de votre foyer, mais bien la

« prospérité de votre caisse. S'il en est ainsi, et votre conduite actuelle « le fait croire, vous avez profané l'amour, avili la sainteté du mariage : « d'un sacrement vous avez fait une spéculation. Étonnez-vous donc « après cela de voir crouler l'édifice de vos rêves, bâti sur un sable « mouvant. Il est juste que cet or, acquis par le trafic du cœur, s'épar- « pille et s'échappe aujourd'hui de vos doigts avides. Ce que vous avez « semé n'était que poussière, et vous recueillez des cendres. Il y avait ce- « pendant dans votre mariage un beau rôle à remplir ; vous deviez vous « faire le gardien et l'appui de cette jeune fille frivole et insouciante, parce « qu'elle était naïve et inexpérimentée. Vous auriez pu lui inspirer le res- « pect, et éveiller en elle la confiance et l'amour. Cette mission-là, vous « ne l'avez pas comprise, monsieur, ou vous l'avez dédaignée. Ne vous « plaignez donc pas des fruits amers que vous avez recueillis. Songez plu- « tôt à réparer, par le pardon et l'indulgence, des torts dont vous êtes le « premier coupable. Donnez le bonheur et vous pourrez le trouver. N'im- « molez pas votre femme à vos mécomptes de fortune... Qu'ils sont plus « heureux et plus sages, ces ménages obscurs, ces cœurs humbles « et résignés qui, aux splendeurs d'un mariage riche, préfèrent les joies « d'un mariage chrétien, et qui, la main dans la main, avancent et se sou- « tiennent dans la vie, consolés par un amour que la douleur accroît, que « la vieillesse sanctifie, et que la mort n'éteint pas, parce qu'il a été al- « lumé et béni plus haut que la terre et que la tombe ! »

Les paroles d'Albert vibrèrent dans l'auditoire au milieu d'un silence solennel ; la foule était émue de cette voix sympathique où se révélait une âme si forte et si croyante ; les vieux juges se demandaient où ce jeune homme presque inconnu avait su trouver des accents d'une conviction aussi sincère. Personne ne pensait qu'il les avait puisés dans sa conscience, affirmés par son sacrifice, et que son plaidoyer était aussi une profession de foi. Personne, disons-nous ; qui sait ! Quelqu'un peut-être avait entendu les paroles de notre ami Albert et avait reconnu, dans son for intérieur, qu'elles exprimaient la pensée intime du jeune avocat. En tous cas, cette harangue, bien que sortant un peu des habitudes du barreau, avait un certain cachet d'originalité et de puissance : c'était la vérité du sentiment qui lui avait donné la vie.

Peut-être exerça-t-elle quelque influence sur la conviction des juges, car ils décidèrent, par leur arrêt, que les griefs énoncés ne paraissaient pas d'une nature assez grave pour motiver une séparation complète et qu'on pouvait, tout au plus, accorder en pareil cas la séparation de biens. Après ces conclusions, les magistrats quittèrent leurs siéges, et la foule s'écoula lentement, encore émue et animée.

Albert se retira un des derniers de la salle d'audience ; son succès l'avait rendu joyeux, mais il était sérieux pourtant en pensant à Renée qui

n'avait pas été là pour l'encourager de son beau sourire. Aussi traversait-il la salle des Pas-Perdus l'air rêveur, le regard fixé à terre, lorsqu'il se sentit tout à coup frapper amicalement sur l'épaule. Il se retourna vivement et aperçut... la face rose et épanouie de l'oncle Giraud.

— Eh bien! mon garçon, je n'ai pas besoin de demander comment vont les affaires; je sors de là, dit-il en indiquant la salle d'audience; mais je suis curieux de savoir comment va la santé.

— Fort bonne, Dieu merci, mon oncle, répondit Albert avec amitié; à vingt-huit ans, le travail ne nuit pas.

— Tu as raison, mon neveu; tu parles en garçon raisonnable. Je te trouve un peu pâli pourtant, mais n'importe; tu as maintenant des favoris bien fournis, une vigoureuse carrure, te voilà un homme enfin, et un homme avec un métier. Je ne puis que t'en faire compliment. Mais, dis-moi, comment goûterais-tu une petite récréation? Maître Floquet m'a dit, je crois, que tu vivais comme un cénobite. Est-ce que ta gravité s'offenserait d'un dîner au café de Paris?

— Pas le moins du monde, mon oncle. Ma gravité ne s'effarouchera de rien en votre compagnie.

— Eh bien, c'est entendu, mon neveu, je te débauche pour ce soir. Nous allons prendre un cabriolet, et nous causerons en route.

Et là-dessus, François Giraud, débouchant avec Albert dans la rue de la Barillerie, héla un fiacre de passage et y prit place avec son neveu.

— Vous n'avez pas changé, mon oncle, depuis que je ne vous ai vu, dit le jeune avocat, examinant avec amitié la figure joviale de l'ex-filateur. Floquet me donnait bien de vos nouvelles de temps à autre, mais je suis heureux de voir que ces quelques années ne vous ont aucunement vieilli, et que vous êtes toujours le même.

— Toujours le même! hein! Non, non, farceur que tu es. Si je n'avais pas changé, est-ce que je serais ici, hein? Est-ce que nous roulerions tous deux, à l'heure qu'il est, pour aller dîner au cabaret ensemble?

Albert ne répondit rien et regarda son oncle en souriant.

— Il faut que je te dise, mon brave, continua celui-ci, comment je me suis trouvé aujourd'hui au nombre des admirateurs de ton éloquence. J'ai un peu connu ce pauvre D***, et quand Floquet m'a appris que tu étais mêlé à cette affaire, j'ai été curieux de savoir comment tu t'y prendrais pour défendre Madame. Une précieuse petite écervelée, ma foi! et qui, à ma connaissance, a donné dix mille francs pour deux vases de Chine! Enfin, n'importe, venons à notre affaire. Je trouve, quant à moi, que l'avocat du mari avait parfaitement raison; au moins, entends-moi bien, sous un certain point de vue. Que diable! Quand votre associé vous fait un pareil déficit à la caisse, il me semble qu'on n'a qu'à lui montrer, clair comme le jour, le résultat de la balance, et à le remettre bien vite

hors de la raison sociale ! Mais il paraît qu'il y a une manière de comprendre les choses autrement. C'est au moins ce que tu nous as prouvé, mon neveu, à moi et à tous mes voisins de l'auditoire. Eh bien, je vais te dire ce qui m'a justement frappé. C'est que ton discours n'est pas une étiquette, mon ami. Tu ne nous as pas lancé du prospectus ; tu nous as fait ta confession. Voilà ce que j'ai trouvé beau, et rare ! Il peut bien arriver à tout le monde de vous jeter des grands mots à la figure ; j'en ferais peut-être bien autant après deux bouteilles de chambertin, mais parler comme on pense, et agir comme on parle, diantre ! cela ne se rencontre pas tous les jours. Voilà ce que j'ai dit à deux de mes voisins qui, après ton plaidoyer, s'extasiaient à pleine gorge sur la vigueur de tes principes : « Messieurs, « ai-je dit, le mérite de ce garçon que vous voyez là-bas, et qui « me fait l'honneur d'être mon neveu, ce mérite consiste surtout à se « conduire d'après ces principes que vous admirez tant. Figurez-vous que « ce garçon-là m'a tourné le dos, il y a quatre ans, à moi et à cinquante « mille livres de rentes, parce que je voulais lui faire épouser une belle « jeune femme avec cent cinquante hectares et un château, et qu'il avait « donné son cœur à une petite pauvresse riche de dévotion et de vertus. « Trouvez-moi donc beaucoup de gaillards de cette force-là ! Il s'est planté « dans un grenier ; il a vécu d'amour et d'eau claire, il ne gagne peut-être « pas trois mille francs par an, lui qui pouvait devenir un de nos grands « propriétaires. Avec cela il ne se plaint pas ; il est gueux et content. C'est « qu'il dit vrai sans doute, puisqu'il a la force de faire ce qu'il dit. » Avais-je raison, hein ? mauvaise tête.

— Oui, vous aviez raison, mon bon oncle ; avouez aussi que je n'avais pas tort, puisque je vous ai convaincu.

— Convaincu, et vaincu, ajouta l'oncle Giraud avec un gros rire. Oui, mon neveu, tu es le premier homme que j'aie vu ne pas jeter de poudre aux yeux et ne pas biaiser sur les principes. Mais pardon ! Je me trompe ; j'allais oublier que tu es le second.

— Je suis le second ! Vraiment, vous me ravissez, mon bon oncle ; je vois que vous commencez à croire à la sincérité. Où donc avez-vous trouvé ce phénomène vivant qui a terrassé votre scepticisme ?

— Où je l'ai trouvé ? Où tu as trouvé le bonheur, mon neveu : en Poitou.

— En Poitou ! répéta Albert avec une émotion visible.

— Oui, « dans une vieille maison en ruines, où les murs s'écroulent, où les ardoises tombent du toit » c'est, à peu près ce que tu m'as dit il y a quatre ans, n'est-ce pas, quand nous nous sommes brouillés à propos de mademoiselle Renée de Mareilles.

— Renée ! vous savez son nom ! Vous la connaissez donc ? s'écria Albert transporté.

— Oui, et son père aussi, l'homme dont je te parlais tout à l'heure. Mais nous voici arrivés, mon cher, et je vais te conter tout cela plus à l'aise en découpant une poularde.

Bientôt en effet, François Giraud et son neveu se trouvèrent attablés dans un petit salon, devant une table confortablement servie, et, après la bouteille de sauterne, le vieil épicurien, dont les yeux commençaient à pétiller, s'adressa ainsi à son neveu :

— Figure-toi, mon cher, que cet automne je me suis décidé à aller rendre visite aux dames de la Tourmelière. Dames, c'est le mot, car il n'y a plus là de demoiselle : mademoiselle Olympe étant mariée... Eh bien! tu ne m'interromps pas, tu n'es pas curieux de savoir avec qui, drôle de philosophe que tu es? Enfin n'importe, continuons, puisqu'il n'y a pas chance de t'émouvoir sur cet article. Je ne te parlerai pas longuement de cette maison-là dont tu ne te soucies guère. Je te dirai seulement que la maman Richer est une bonne femme au fond, qui n'a pas gardé rancune à l'oncle à propos de la mauvaise tête du neveu. Seulement, quand je lui ai parlé de toi, elle m'a dit que je faisais bien de te tenir la dragée haute, et qu'il n'y a rien de si bon pour la jeunesse que de manger beaucoup de vache enragée.

— Merci du souhait! Je la reconnais bien là, dit Albert en souriant.

— Dame! tu comprends, mon garçon; du moment que tu as refusé sa fille, tu ne peux pas manquer de passer dans son esprit pour un fameux écervelé! Elle ne serait pas mère autrement.

— C'est juste, dit Albert. Je lui donne l'absolution. *Requiescat in pace*!

— Mais, pour en venir au fait, continua l'oncle Giraud, après que j'eus passé quelques jours à la Tourmelière, et que l'on m'eût parlé cent et cent fois des habitants de la Maison-Grise, de ces sauvages, de ces vicomtes ruinés qui vont tête haute et poches vides, il me prit une furieuse envie d'aller les visiter moi-même, et de voir ce qui avait pu tourner si complétement la tête de mon sage neveu. D'abord ta persévérance pendant ces quatre années commençait à me faire faire des réflexions, et il me semblait que tu n'étais peut-être pas aussi fou que tu en avais l'air. Pourtant ma visite n'était sans doute pas fort désirée chez les Mareilles, mais à la rigueur elle était compréhensible. Je me mis donc en route un beau jour, sans dire à madame Richer dans quel endroit je me proposais d'aller.

« En chemin il me vint une idée qui me parut lumineuse, et que je me hâtai de mettre à exécution J'avais toujours pensé que ce fier vicomte avait flairé le petit million de l'oncle Giraud et que c'était à cause de cela qu'il poussait au mariage, comptant sur un retour de ma faveur : « On estime et on craint en moi l'oncle millionnaire, pensai-je; que ferait-on si je me présentais en oncle ruiné! » L'exécution de mon projet était facile; j'avais ce jour-là une toilette des plus ordinaires; je fis glisser mon diamant dans ma poche et je dissimulai la chaîne de ma montre.

C'était un moyen de comédie, un peu usé, mais il devait réussir si j'avais affaire aux gens que tu m'avais dépeint. J'arrivai d'un pas leste en face de la grille démantibulée. Elle était entr'ouverte; j'entrai, et je me dirigeai vers le perron. Je vis par une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée, une jeune fille assise, la tête penchée sur son ouvrage. Elle entendit mes pas sur les pavés de la cour et leva les yeux vers moi. Une belle brune, ma foi, avec une natte de cheveux noirs aussi grosse que le poing et l'on voyait que ce n'était pas du faux. « Au moins mon neveu a du coup d'œil, pensé-je en me dirigeant vers la salle. » La jeune fille s'était levée, je la trouvai dans le corridor : « Mademoiselle, dis-je, peut-on parler à monsieur le vicomte de Marcilles?

« — Oui, monsieur, je vais chercher mon père, me répondit-elle d'une petite voix mignonne. Veuillez-vous asseoir en attendant. »

Elle m'introduisit dans une grande salle qui ne brillait ma foi, ni par la quantité ni par le luxe du mobilier. Avant de m'asseoir, je me retournai vers elle et lui dis :

«— Mademoiselle, je suis monsieur Giraud, l'oncle d'Albert Mancroix.»

La jeune fille pâlit, mais elle s'inclina avec beaucoup de politesse : « Mon père va venir à l'instant, monsieur, me dit-elle ; permettez-moi d'aller le prévenir. »

Elle revint au bout d'un instant, avec son père, un grand maigre à cheveux gris, qui ne laisse pas d'avoir bon air, malgré sa redingote râpée.

« — Monsieur le vicomte, lui dis-je, mademoiselle vous a sans doute appris mon nom ?

« — Oui, monsieur, et ce nom suffit pour que nous vous recevions sous notre toit avec joie et respect.

« — Hum ! avec joie ? Ça ne peut pas être fort réjouissant pour vous de voir un oncle qui a déshérité son neveu à cause des beaux yeux de mademoiselle, car Albert vous a sans doute informé de notre brouille ?

« — Oui, monsieur, et cette mésintelligence entre vous est pour nous une sérieuse cause de douleur.

«— Je le crois bien, diantre ! répondis-je, avec le sans-façon d'un homme qui veut pousser son interlocuteur à bout. Ce n'est pas seulement ma belle amitié qui a été perdue pour mon neveu, mais encore cinquante bonnes mille livres de rente. Ça peut se regretter, je le conçois.

« — Vous vous méprenez, monsieur Giraud, sur la cause de nos regrets, me répondit le vicomte avec hauteur. Ce que nous regrettons pour monsieur Mancroix, ce n'est pas la fortune, c'est l'affection d'un parent qui jusque-là lui avait tenu lieu de père. Vos richesses lui auraient-elles aussi bien servi, monsieur, que son travail et son opiniâtreté ? Le luxe et l'insouciance l'avaient laissé enfant, et voici que la pauvreté en fait un homme. Croyez-moi, monsieur, vos bienfaits passés ont mis Albert sur une

bonne route, et vos rigueurs présentes l'ont contraint d'y persévérer. Il n'a fait que gagner dans sa position actuelle, et, d'une manière ou de l'autre, il vous devra son bonheur.

« — Vous parlez fort bien, monsieur, lui dis-je, et vos conseils, aussi bien que votre langage, auront sans doute déterminé Albert à faire son métier d'avocat. Mais, dites-moi, la main sur la conscience, si vous ne pensez pas qu'un beau petit million serait tombé fort à point pour monter le ménage de mon neveu et de mademoiselle ?

« — Je ne sais, monsieur, ce qu'il en serait résulté pour le ménage de votre neveu, mais tout me porte à croire que ma fille n'en eût pas profité.

« — Par quelle raison, monsieur le vicomte ?

« — Parce que ma fille est pauvre, monsieur Giraud, et que j'y aurais regardé à deux fois avant de laisser un homme riche épouser une fille sans dot. La pauvreté de Renée eût fait tache dans une famille opulente, dans une société fastueuse. Mon enfant aurait été traitée en inférieure, en parvenue. On n'aurait pas tenu compte de la noblesse de son cœur, mais peut-être lui aurait-on reproché l'indigence de son père. Non, monsieur, ma fille ne vivra qu'avec ses égaux. La misère a son orgueil aussi. Elle nous a laissé le culte des souvenirs, la dignité de notre nom, le respect de nous-mêmes. Ce sont là nos richesses, à nous ; nous les gardons avec fierté, nous les prisons trop peut-être, mais nous n'en trafiquons jamais.

« — Vos raisons sont fort justes, monsieur de Mareilles ; mais vous n'aurez malheureusement pas de motifs pour vous opposer sous ce rapport au mariage de mademoiselle, car vous voyez devant vous un homme ruiné.

« — Ruiné ! répéta le vicomte avec étonnement, tandis que Renée, relevant la tête, me regardait avec commisération.

« — Oui ; je m'étais laissé entraîner, depuis ma querelle avec mon neveu, à de fortes spéculations de Bourse ; ces jours derniers, la chance a tourné contre moi. Il ne me reste rien, sauf une rente de mille francs, une misère ! Albert ne sait rien encore, ni la vieille amie qui me donne l'hospitalité, mais le fait est réel et la catastrophe accablante.

« — Je compatis bien sincèrement à la douleur que vous éprouvez, monsieur, me dit le vicomte avec intérêt. Il est bien dur de perdre ainsi le fruit du travail de toute une vie. Mais il vous reste une espérance pourtant. Grâce à vos bienfaits, votre neveu est devenu un homme, c'est à lui maintenant de vous soutenir et d'adoucir votre vieillesse. C'est là son premier devoir ; il pensera plus tard à son bonheur. N'est-ce pas, Renée ?

« — Oui, dit la jeune fille avec émotion. Albert travaillera à vous rendre heureux, comme je le ferais, moi, pour mon père. Il est trop généreux pour n'être pas reconnaissant. »

Le vicomte parut réfléchir quelques instants, puis il me dit, avec une certaine hésitation : « La vie de Paris doit être fort dispendieuse, monsieur,

elle vous sera peut-être pénible quand vous devrez changer vos habitudes. Si je ne craignais pas pour vous l'ennui d'une vie à la campagne, je vous proposerais de vous fixer dans nos environs. Ce séjour vous paraîtrait un peu monotone peut-être, mais vous n'y seriez pas seul. On dit que le monde délaisse les affligés, mais nous ne sommes pas du monde, ajouta-t-il avec un sourire, et vous ne regretteriez peut-être pas de trouver un peu d'affections et de soins pour vos vieux jours.

« — Oh ! oui, dit Renée avec chaleur; venez près de nous, monsieur; Albert y reviendra un jour aussi, et nous apportera l'aisance. Mais, en attendant, nous ne formerons plus qu'une famille où tous seront pauvres, mais où tous seront unis ! »

La jeune fille parlait avec tout son cœur naïf et chaleureux comme ses paroles. Elle était charmée vraiment de me voir ruiné pour pouvoir me caresser et m'enjôler à son aise. Son souhait m'aurait médiocrement réjoui, mais sa franchise et sa bonne amitié commençaient à me gagner le cœur, aussi bien que la loyauté et la droiture de son père. Je leur tendis la main à tous deux.

« — Merci, monsieur le vicomte, merci mademoiselle, leur dis-je de l'air le plus penétré que je pus prendre. Vos offres me sont précieuses parce que je les vois sincères. Je dois retourner à Paris où j'ai quelques petites affaires à terminer, mais je n'oublierai pas ma visite ni votre proposition. Attendez-vous donc quelque jour à voir le bonhomme Giraud s'installer dans votre voisinage, pour vous faire patienter, mademoiselle, jusqu'au retour de son neveu. » Est-ce que ce n'était pas galant et joli, cette conclusion-là; dis, mon garçon ? Là-dessus je pris congé, et je retournai à la Tourmelière d'où, il y a huit jours, je suis arrivé ici. La générosité du vicomte et de sa fille m'avaient ébranlé, ton éloquence a fait le reste : viens, mon ami, recevoir ma bénédiction.

Et l'oncle Giraud donna une cordiale accolade à son neveu. Après quoi, il fit apporter du champagne frappé pour boire à la santé de la future.

Le lendemain, il écrivit à Renée la lettre suivante en lui envoyant un écrin.

Mademoiselle,

« Albert vient de gagner une cause splendide; il a triomphé d'un vieil « oncle qui jugeait les hommes et les choses de travers et voyait le bon- « heur au fond d'un coffre-fort. Mais vous-même, mademoiselle, aviez « déjà commencé cette conversion ; aussi doit-il vous revenir une part « de la victoire.

« La cause a été non moins lucrative que glorieuse ; et nous pensons, « mon neveu et moi, que les honoraires pourront servir à monter le mé- « nage et à réaliser un plan depuis longtemps projeté. Quand je vous « ramènerai de l'autel le jour de la noce, j'aurai mon pardon à vous

« demander pour la ruse d'un vieux hâbleur qui a eu la scélératesse d'at-
« tendrir votre petit cœur charitable sur son prétendu désastre. Je compte
« d'avance sur votre absolution, et comme vous avez si généreusement
« accueilli l'oncle Giraud ruiné, j'espère que vous accepterez pour voisin
« l'oncle Giraud millionnaire. »

Cinq ans se sont écoulés depuis le mémorable plaidoyer d'Albert Maucroix ; quatre ans et demi depuis le jour de son mariage. Sa famille commence à s'augmenter ; il y a deux enfants au teint rose, aux cheveux noirs comme ceux de leur mère, qui tirent les favoris du jeune papa, et la barbe grise de l'oncle. François Giraud n'a pas vieilli, et le vicomte de Mareilles semble redevenir gai, confiant et jeune. Il ne manque au bonheur de tous que la présence de Gabriel, l'exilé du sol natal ; mais ses lettres sont toujours affectueuses et douces ; il se réjouit de la prospérité des siens et accomplit courageusement sa mission bénie. Dieu s'est réservé celui-là : son bonheur est dans ces mots.

Mademoiselle Olympe a épousé Saturnin Champion, qui est conseiller général du département des Deux-Sèvres. Comme il n'est pas guéri de la manie de compter ses affaires à tout le monde, il pourra fort bien, quelque jour d'élection à la Chambre, saisir une belle occasion de parler de soi, dans une profession de foi adressée aux électeurs de son arrondissement. Il a ajouté à son nom celui du château de sa femme et signe maintenant Champion de la Tourmelière, qualification ronflante et sonore qui ferait, certes, bon effet, dans une liste de majorité. On a un peu ri dans le pays de cette anoblissement, mais déjà l'on s'y habitue. Les petits Champions seront vicomtes.

La Maison-Grise s'est légèrement rajeunie, quoiqu'on ait respecté le vieux lierre des murs. Mais la pelouse est maintenant verte et fleurie, et les enfants s'y roulent aux pieds de la Diane chasseresse.

Souvent, dans les beaux soirs d'été, la famille va se promener sur la lande, et il arrive parfois que l'oncle Giraud, en donnant le bras à Renée, lui indique de loin un certain fossé et lui dit : « Qui jamais aurait pensé, ma mignonne, que mon étourdi neveu, en se perdant dans le brouillard, fournissait le première étape du mariage, et qu'au fond de ce fossé-là il trouverait le chemin du bonheur ? »

Etienne MARCEL.

LES MARTYRS DE GORCUM

(Suite et fin.)

Brile, ou Brille, ou la Brielle, petite ville située au nord de l'île de Voorn, à l'embouchure de la Meuse, était à peu près inconnue avant la terrible année 1572 dont nous racontons un des épisodes. Au mois d'avril de cette même année, Guillaume Lumnage, comte de la Marche, l'avait enlevée aux Espagnols par un coup de main, et en avait fait le quartier général des Gueux de mer et de l'insurrection hollandaise. Aussi ressemblait-elle plutôt à un repaire de barbares qu'à un séjour civilisé. Le comte y commandait despotiquement; nul, parmi les grossiers marins et les repris de justice qui l'entouraient, n'eut osé s'enquérir des motifs des ordres qu'il lui plaisait de donner. Il était encore couché lorsqu'on lui annonça l'arrivée des prisonniers de Gorcum. A cette nouvelle il sauta de son lit, oubliant l'habitude où il était de prolonger son sommeil dans le jour, après les orgies ou les travaux de la nuit. Il prit à peine le temps de se vêtir, monta à cheval et courut à leur rencontre.

Le triste rôle que joue ce comte de la Marche dans notre récit, et la part qu'il eut à tant d'autres crimes commis contre le catholicisme, exigent peut-être que nous nous arrêtions un instant devant cette énergique et féroce figure. La Marche était le nom de ses ancêtres; il appartenait à l'antique famille qui a donné à l'Église le cardinal Erard de la Marche, évêque de Liége, appelé aussi cardinal de Bouillon. Son nom de Lumnage lui venait d'un château ou il était né, dans le Brabant, sur la frontière du pays de Liége. Il avait été élevé auprès d'une mère très-pieuse mais beaucoup trop confiante, par les mains d'un franciscain hypocrite, calviniste exalté sous des dehors irréprochables. Il avait puisé à cette source empoisonnée et des principes faux et des goûts dépravés qui ne se corrigèrent point dans son passage à l'université de Louvain, cette illustre et toujours incorruptible nourrice des fortes et saines études.

On cite de lui un trait qui suffit à le caractériser. Son père lui avait légué, en mourant, un procès à vider avec le village de Corsell, pour la propriété d'un marais. Bien qu'à peine agé de douze ans, le jeune Guillaume prit si ardemment à cœur la défense de ce qu'on lui disait être son droit, qu'il arma quelques serviteurs et les mena lui-même sur le terrain en litige pour y attendre et y tuer ceux qui le lui disputaient. Personne ne se

présenta; mais ayant trouvé au retour deux paysans qui coupaient des bruyères sur son terrain, il les fit attacher à la queue de son cheval, les traîna ainsi quelques centaines de pas et les jeta au milieu d'un étang. Chacun se demandait dès-lors avec terreur : « Que pensez-vous que sera cet enfant? »

Cet enfant grandit, et avec lui ses mauvais instincts, sa haine de toute subordination, de la foi catholique et de ses ministres. Dès 1566 il se jeta violemment dans les conspirations, et ne cessa de harceler les Espagnols sur terre et sur mer; sur mer surtout, jusqu'à ce que la prise de Brielle lui eut donné un point d'appui pour organiser la révolution politique et religieuse.

En arrivant en présence du bateau ou les bienheureux confesseurs de la foi se trouvaient encore, le comte arrêta son cheval et les considéra longtemps en silence, comme un agréable spectacle. Puis tout d'un coup il éclata en un rire féroce, satanique, inextinguible, tellement qu'il se renversait sur le dos de son cheval comme s'il eut perdu tout sentiment de lui-même : « Voilà, disait-il, voilà les robes grises, voilà les robes noires qui nous apportent la guerre! Voilà les traîtres qui nous apportent leurs machinations. Cela fera deux, trois, dix, vingt et un, de moins. » Et il les comptait du doigt en riant toujours.

Après ce genre de salutation, il les fit tous descendre du bateau et leur fit signe, à mesure qu'ils touchaient la terre de leurs pieds, de s'agenouiller devant lui. Alors reprenant un visage d'apparence humaine il leur dit en latin : « *Surgit, Domini*; levez-vous, messieurs; et il les obliga à se ranger deux à deux comme une procession et à faire lentement jusqu'à trois fois le tour d'une potence qui se trouvait là toute prête. » On mit dans les mains de Henri, jeune capucin laïque, une bannière dérobée à quelque église. Il dut marcher devant les autres comme un chef de file, et pour ajouter au ridicule de cette cérémonie on les fit passer sous la potence à reculons. Un bourreau, ou l'un des suivants du comte qui se piquait de savoir suppléer le bourreau au besoin, y appliqua même une échelle et parut les vouloir pendre tous à l'instant. « C'est ici, leur disait-il, le terme de votre pèlerinage. Chantez donc, pieux pélerins; nous allons vous rapprocher du ciel. » Mais son intention n'était que de les effrayer. Lumnage ne voulait pas priver de cette espèce de mascarade, qu'il trouvait si gaie, ses compagnons d'armes et de rapines.

Sur un signal de lui, la procession fut dirigée sur Brielle, toujours dans le même ordre. Outre la bannière que portait le père Henri, deux autres capucins reçurent, en guise de cierges, des piques surmontées d'herbes sauvages. Deux soldats à cheval caracolaient le long des rangs, comme des maîtres de cérémonies chargés de maintenir l'ordre, ou plutôt comme ces chiens dont la fonction est d'aboyer autour du troupeau et de mor-

dre les brebis trop lentes. Ils avaient coupé des branches aux arbres et ils ne ménageaient point les coups. Le comte, une cravache à la main, leur donnait l'exemple : « Chantez donc, répétait-il, moines paillards, fainéants, chantez ! et que l'on voie si vous avez peur ! » Les captifs se soumirent, et ce fut à voix pleines et fermes qu'ils entonnèrent d'abord le *Salve Regina*, ensuite divers cantiques en l'honneur de la Vierge et des saints. Ils chantaient le *Te Deum* lorsqu'ils entrèrent dans Brielle.

On peut dire que toute la ville était sur pied pour les recevoir; mais quel accueil et quelle hospitalité ! Ils s'avançaient lentement, toujours entre deux haies serrées d'insulteurs qui, sitôt qu'ils avaient passé, couraient se reformer devant eux un peu plus loin. Ce n'était cependant pas un spectacle bien divertissant, que celui de ces hommes pâles, défaits, demi-nus, tous déjà plus ou moins défigurés par les traces des violences antérieures. L'un deux était sexagénaire, un second septuagénaire, un troisième touchait à sa quatre-vingt-dixième année ; mais les foules, à certains jours, s'exaltent et s'enivrent jusqu'à en perdre tout sentiment humain. Tel les attendait les mains pleines de pierres ou de sable pour leur jeter à la figure ; tel autre avec des pots d'eau sale dont il leur lançait le contenu au visage en répétant, aux acclamations des voisins : « *Asperges me, Domine, hyssopo et mundabor.* » On remarque que les femmes, si faciles d'ordinaire à la pitié, en montrèrent encore moins que les hommes. Le vicaire Jérôme de Werda, qui avait autrefois voyagé en Terre-Sainte et subi la captivité chez les infidèles, déclara qu'il n'avait jamais rien vu de pareil parmi les Turcs. Le sauvage tue, mais il n'insulte pas. Il n'y a que les gens civilisés pour se jeter ainsi violemment en dehors de toute civilisation, et les pires des méchants ne sont pas ceux auxquels le ciel, dans son inpénétrable sagesse, a mesuré parcimonieusement ses grâces, mais ceux qui en ont le plus abusé.

On arrêta les martyrs sur la grande place de Brielle, devant une seconde potence qui s'y dressait en permanence, et on les força d'en faire trois fois le tour, comme pour la première, puis de s'agenouiller et de chanter encore les litanies des saints. Ils le firent de si grand cœur qu'on eut dit qu'ils y prenaient goût. Seulement, arrivés à la fin des invocations, ils se turent tous à la fois, personne ne se jugeant digne de prononcer seul la « collecte » que, d'après les rites de l'Église, le prêtre officiant récite au nom de tous les fidèles. « L'*Oremus* ! L'*Oremus* ! vociférèrent les assistants; qu'on nous serve l'*Oremus*, car ce n'est pas de sitôt qu'on aura l'occasion d'en entendre de nouveau dans ce pays-ci. » Alors Godefroy Dunée, en sa qualité du plus vieux prêtre, prononça d'une voix claire, lente, sans hésitation, la prière suivante qui put être entendue de toute la ville au milieu du silence universel.

« Otemus. Interveniat pro nobis, etc... » c'est-à-dire « Nous vous en

« supplions, Seigneur Dieu, que la très-glorieuse Vierge Marie, votre « mère, intervienne pour nous auprès de votre clémence, maintenant et « à l'heure de notre mort, elle dont l'âme sainte, à l'heure de votre bien- « heureuse passion et de votre mort cruelle, fut traversée par un glaive « de douleur. »

Les martyrs répondirent tous d'une voix : Amen! et la foule demeura interdite, muette et comme ébranlée. Mais ce bon mouvement n'eut pas de durée, et les insultes recommencèrent.

Enfin on les conduisit à la prison de Brielle.

Ils trouvèrent dans cette prison des compagnons inattendus. Sans compter les malfaiteurs, hôtes habituels de ce séjour, deux prêtres s'y trouvaient enfermés depuis peu de temps, et deux autres y furent amenés une heure à peine, après les Gorcomiens. Les premiers étaient les deux curés de Maesdam et de Heinort, villages des environs de Dordrecht, d'où ils avaient été enlevés par les Gueux ; les deux derniers étaient deux religieux de l'ordre des Prémontrés. Comme ceux-ci eurent l'honneur d'être compris dans le nombre des dix-neuf martyrs, il convient de leur consacrer une mention spéciale.

Ils se nommaient Adrien Becan et Jacques Lacop, et ils remplissaient, Adrien les fonctions de curé, et Jacques celles de vicaire dans la paroisse de Munster, où ils avaient été envoyés par la célèbre abbaye des Prémontrés de Middelbourg en Zélande. Surpris dans la nuit précédente par une de ces bandes de pillards qui couraient les îles à la recherche des prêtres et des Eglises, ils avaient été amenés au comte de la Marche avec le père de Jacques, homme déjà avancé en âge. Le comte, admirant leurs vêtements tout blancs, feignit d'abord d'avoir de la peine à les reconnaître pour des hommes. Il demanda au vieillard quel était son pays. Le vieillard répondit en français, que c'était la Flandre. Bien, reprit le comte dans la même langue; si tu persuades à ton fils de quitter son Papisme, je vous renverrai libres tous deux; mais Jacques prenant la parole au nom de son père, déclara qu'à ce prix il n'accepterait jamais rien. — Alors, dit Lumnage, tu mourras! — Je mourrai, dit Jacques; ou plutôt non, je ne mourrai pas : je vivrai! — Eh quoi! reprit le comte, crois-tu donc que n'ai pas le pouvoir de te tuer?—Vous tuerez mon corps, dit Jacques; mais mon âme est immortelle; elle vous échappera. » Irrité de la liberté de cette réponse, le comte laissa aller le vieillard; mais il fit conduire les deux moines en prison.

La prison de Brielle se composait de trois cachots superposés et disposés de façon à rendre inhabitable le plus bas des trois, celui précisément où se trouvaient nos martyrs. Aucun conduit spécial n'avait été ménagé pour les ordures; elles coulaient le long des murs jusqu'au bas de l'étage inférieur. Au sein d'une obscurité telle, qu'en plein midi on ne se

reconnaissait qu'au son de la voix, les bienheureux prisonniers ne savaient où se mettre pour échapper quelque peu à la fange et à l'odeur fétide dont ils étaient asphyxiés. A force de tâter avec les pieds, ils parvinrent à reconnaître un point où le sol était un peu plus élevé qu'ailleurs; ils s'y entassèrent pour ainsi dire les uns sur les autres, tellement, qu'ils étouffaient. On leur apporta leur premier repas de la journée, vers trois heures de l'après-midi; mais leurs autres incommodités ne leur avaient point permis de songer à l'aiguillon de la faim.

La soirée fut employée à les interroger sur leur foi religieuse, en présence du comte, dans l'hôtel de ville. Leur fermeté ne leur attira toutefois aucun nouvel outrage, sauf à Léonard, qu'un des soldats du comte, irrité de ses réponses, frappa du revers d'une hache qu'il tenait à la main. « Frappez encore, dit le prêtre sans s'émouvoir; frappez : ma chair est en votre pouvoir; elle n'y sera pas longtemps. » Parole qui rappelle celle du divin Rédempteur dans sa passion, lorsqu'il disait : « Ceci est votre heure, et l'empire des ténèbres. » Un autre soldat lança à Léonard un petit marteau qui l'atteignit au front et fit jaillir le sang à flots.

On les reconduisit à la prison, mais cette fois dans un étage supérieur, moins humide et moins infect, et on leur apporta pour souper du pain et une grande cruche d'eau. Mais une douleur plus vive que les souffrances physiques, ce fut de s'apercevoir que la sainte phalange commençait à être entamée par l'ennemi. Les calvinistes, après ce premier interrogatoire, avaient conçu quelque espérance d'ébranler le curé de Maesdam, le jeune frère capucin Henri et un chanoine de Gorcum, et ils leur avaient fait l'injure, trop justifiée hélas! par la suite, de leur donner un logement plus commode dans la maison du chef de la police.

Le lendemain, 8 juillet, l'hérésie fière déjà de ce premier triomphe se proposa une victoire plus générale, plus éclatante et plus définitive. Une réponse pleine de simplicité d'un jeune frère capucin « qu'il croyait exactement ce que croyait le Père gardien », avait donné à penser que si on venait à bout des principaux d'entre les pieux confesseurs, les autres suivraient sans résistance. On choisit donc les sept d'entr'eux les plus savants, et on les fit comparaître pour la seconde fois, enchaînés, devant le Conseil de ville. Ceux qu'on honora de ce choix furent les deux Prémontrés, le gardien et le vice-gardien des Capucins, les deux curés de Gorcum et Godefroy Marvellan, capucin. Ce nouvel examen avait lieu à l'instigation de deux frères du P. Nicolas Pic, venus à Brielle pour obtenir sa délivrance, et plus soucieux de son salut corporel que de son salut éternel.

La séance était présidée par le comte et dirigée par deux ministres, assistés d'un greffier qui sténographiait tout ce qui se disait.

Les deux ministres étaient l'un, un ex-matelot de Gorcum, appelé Corneille, buveur intrépide, mais qui ne connaissait pas trois mots de latin et

qui, chaque fois qu'une réponse l'embarrassait, ne savait que se tourner vers les magistrats en répétant : « Mais pendez-les donc, pendez-les, et que tout soit fini ! » L'autre, plus instruit et tout bourré de citations de la Bible se nommait André. C'était l'ancien curé catholique de Sainte-Catherine de Brielle. Voyant les Gueux maîtres de sa paroisse, il avait changé de religion cette année-là même, en même temps que de drapeau politique.

On commença par demander aux confesseurs si et pourquoi ils croyaient à l'autorité du Pontife romain. Léonard Vechel protesta qu'il considérait ce point comme la pierre angulaire de l'unité chrétienne. Il ajouta qu'au surplus il ne comprenait pas comment les protestants pouvaient trouver mauvais qu'on gardât cette croyance, car la foi est libre, d'après eux, et chacun a le droit de trouver dans la Bible ce que le Saint-Esprit lui inspire d'y trouver ; mais si l'Esprit-Saint inspire à quelqu'un d'y découvrir la primauté et l'infaillibilité de Pierre et de ses successeurs, à quel titre pourront-ils y trouver à redire ? et refuseront-ils à celui-là seul, un droit d'interprétation qui appartient essentiellement à tous ? Le ministre fut fort embarrassé. Répondre affirmativement c'était nier le principe fondamental de la prétendue réforme. Répondre négativement c'était avouer l'impuissance radicale où est le protestantisme, d'affirmer l'erreur du catholicisme. Il fit ce que font d'ordinaire ceux qui, dans une discussion, cherchent autre chose que la vérité : il déplaça la question.

« Puisque, dit-il, vous me paraissez disposé à raisonner d'après l'Écriture Sainte, acceptez une conférence en règle, et argumentons en forme d'après la Bible. » Léonard y consentit et demanda une Bible latine ou allemande, mais de préférence latine, afin d'être plus sûr de l'exactitude du texte. Le pasteur, qui savait parfaitement le latin, lui en montra une, ajoutant que là du moins se trouvait contenue la pure et immaculée parole de Dieu. « — Je vous arrête à ce premier mot, reprit le curé catholique ; la pure et immaculée parole de Dieu, vous êtes donc bien certain de la posséder dans la Bible ? — Oui, certes, dit André, la Bible la renferme tout entière. — Je suis loin de dire le contraire, répliqua Léonard ; mais cependant qu'en savez-vous, vous qui avez rompu tous les liens de la tradition, et comment pouvez-vous assurer que telle page est de Moïse, telle de Matthieu ou de Jean ? Comment surtout arriverez-vous à vous démontrer que la Bible est l'œuvre inspirée de l'Esprit-Saint ? » Le ministre n'osait répondre nettement à cette question et à d'autres de ce genre. Il savait parfaitement que c'est de l'Église romaine seule que les protestants tiennent la Bible, et que nier l'autorité de la première, c'est ruiner l'authenticité de la seconde. Mais il refusait de le dire et il se contentait de répéter : « La Bible ! la Bible, mais tout le monde l'accepte ! » Le second ministre vint à son secours en reprenant son inévitable refrain : « Pendez-moi ces Sarrazins-là. Ils révoquent en doute la Bible, la Sainte Bible ! »

Le P. Pic et les deux Prémontrés prirent à leur tour part à la discussion. Ils soutinrent la doctrine de l'Église concernant la présence réelle, et ils n'eurent pas de peine à la démontrer d'après la Bible, en s'appuyant sur ces paroles de Jésus « ceci est mon corps » sur celles de Paul « celui qui « en boit et en mange indignement boit et mange sa propre condamnation, » et surtout sur le chapitre sixième tout entier de saint Jean. Là-dessus André affirma que tous ces ergoteurs du Romanisme étaient possédés du démon du sophisme en personne. Corneille les voua de nouveau à la potence, et le comte intervint pour se prononcer dans le sens de Corneille qui seul, ajouta-t-il, parlait raison. La conférence se termina brusquement par l'expulsion des théologiens catholiques hors de la salle.

Mais avant de les renvoyer définitivement, le comte voulut entretenir en particulier Jacques Jacob, le Prémontré, dont la douceur de visage et la grâce d'élocution avaient fait sur son cœur farouche presque de l'impression. Il n'omit pour le séduire ni promesses, ni menaces; mais il n'obtint rien.

Sur ces entrefaites on annonça au comte un messager, porteur d'une lettre de Marin Brant, d'une autre du Conseil de ville de Gorcum et d'une troisième du prince Guillaume d'Orange. Le comte se le fit amener et prit connaissance des divers objets de sa mission. La lettre de Marin Brant n'était qu'un simple passe-port écrit de sa main, et qui même indisposa tout d'abord le comte parce que Brand y prenait le titre de « seigneur ». Le Sénat ou Conseil de ville de Gorcum exposait les circonstances de la capitulation et la promesse de la vie sauve, faite à tous les prisonniers; il attestait en outre la bonne réputation de chacun de ceux qui avaient été enlevés de la citadelle de Gorcum dans la nuit du 6 juillet, certifiait qu'ils n'avaient jamais fait que du bien à leurs concitoyens, et finissait par intercéder formellement en leur faveur. Le messager était en outre chargé d'ajouter verbalement qu'on était disposé à faire pour eux quelques sacrifices, et que la sœur du curé Vechel, en particulier, promettait dix mille livres pour la délivrance de son frère.

Quant à la lettre du prince d'Orange, elle semblait plus décisive encore, s'il est possible. Le prince l'avait écrite à la requête du Sénat de Gorcum. Il y enjoignait, dans les termes les plus précis, à tous les commandants de province ou de ville au pouvoir desquels pouvaient se trouver les ecclésiastiques et les capucins de Gorcum, d'avoir à les respecter et à les relâcher tous sains et saufs, premièrement parce qu'ils étaient sous la sauvegarde d'une capitulation régulière, en second lieu parce qu'il eût été injuste autant que nuisible à la cause de l'indépendance nationale de molester qui que ce fut pour le fait de sa religion. Cette pièce, nous nous empressons de le reconnaître, fait honneur à la justice, non moins qu'à la sagacité politique du futur Stathouder des Provinces-Unies. Elle nous

paraît laver sa mémoire de toute participation dans le crime, et mettre ce dernier entièrement à la charge de l'un des chefs secondaires de la révolution hollandaise.

Malheureusement il y a tout lieu de croire que la lettre du prince eut un effet contraire à celui qu'elle se proposait. Lumnage parut s'indigner de cet ordre qui lui était adressé. Il protesta que Guillaume d'Orange se méprenait étrangement s'il croyait que lui, comte Guillaume de la Marche, avait secoué le joug d'un roi pour le plaisir de courber la tête devant un égal. Il renouvella le serment qu'il disait avoir fait, de venger les comtes de Horn et d'Egmont, immolés par l'Espagne, en immolant tous les prêtres papistes qui lui tomberaient sous la main.

Il était soutenu dans ce dessein barbare par plusieurs hérétiques de Gorcum, qui avaient fait tout exprès le voyage de Brielle. D'un autre côté, il est vrai que des Gorcomiens catholiques, et parmi eux deux frères du P. Pic, étaient accourus pour tâcher de le fléchir ; mais son cœur n'était accessible qu'aux inspirations impitoyables.

Cependant les deux frères du Gardien à force d'instances, obtinrent une chose qu'à peine ils avaient osé espérer, la permission d'emmener leur frère libre et sans qu'il fut obligé de renoncer à sa foi, mais à la condition de n'emmener que lui. Mais le saint religieux avaient déjà plusieurs fois repoussé une faveur semblable. A leur grand étonnement il la repoussa de nouveau, et supplia qu'on ne lui parla plus d'abandonner ses compagnons dont la règle de Saint-François lui avait confié la direction.

Les deux frères ne perdirent point courage. Ils retournèrent à la charge auprès des ministres calvanistes et des principaux des Gueux, et ils arrachèrent comme seconde et dernière concession la promesse que tous les captifs seraient remis en liberté s'ils voulaient seulement renoncer au Pape ; et quand bien même ils continueraient à s'obstiner dans les autres dogmes catholiques.

Pour mettre les deux frères en mesure de tirer de cette assurance tout le parti possible, on les autorisa de plus à faire sortir momentanément le Gardien de prison, et à l'inviter à souper avec eux dans une maison de la ville. On jugeait que si le P. Gardien venait à céder, il ne céderait pas seul : tel fut le motif de cette tolérance inattendue à son égard.

Les trois frères se virent donc réunis à table, à la tombée de la nuit, et ce repas devait être le dernier pour le capucin. Nous ne saurions redire tout ce que la tendresse fraternelle, stimulée par l'imminence du danger, mit de caresses, d'obsessions et de ruses de tout genre dans l'esprit et sur les lèvres de ceux d'entr'eux qui jouaient le triste rôle de séducteurs. Ils firent pour Nicolas des plans de vie commune; ils avouèrent que son honneur ne lui permettait point de se changer, comme tant d'autres, en ministre calviniste, et de vivre du prêche après avoir vécu de la messe; ils

ne le lui conseillaient même pas ; mais ils lui enseigneraient le commerce, et à gagner honnêtement sa vie sans rien recevoir de l'hérésie, comme ils faisaient eux-mêmes; en attendant, ils lui ouvraient leurs bourses et leurs maisons.

Le saint martyr les remercia avec effusion de ces témoignages affectueux dont il était touché plus qu'il ne lui convenait de le laisser paraître. Mais à quoi bon tous ces projets pour un avenir terrestre ? Ils savaient bien qu'il n'en existait point pour lui, s'il fallait l'acheter au prix d'une apostasie.

« Mais vous vous méprenez, reprirent les frères. Et qui vous parle d'apostasie ? Il n'est plus question pour vous de renoncer au Dieu de l'Eucharistie, ni à la Vierge ni aux saints, mais seulement au Pape qui n'est qu'un homme comme vous. Eh quoi ! Voulez-vous donc mourir pour un homme qui n'en saura peut-être jamais rien, qui peut-être, s'il était informé de ce qui vous arrive, ne se laisserait pas couper un bout de la phalange de son petit doigt pour sauver vos têtes à tous ?

— Il est vrai, reprit le Gardien, que le Pape n'est qu'un homme comme nous, mais ce n'est pas en considération de sa personne que nous lui obéissons : c'est en vertu du commandement que nous en a fait le Fils de Dieu, le fondateur du Christianisme.

— Eh bien, reprenaient les deux frères, ayez au fond du cœur telle croyance qu'il vous plaira, en ce qui concerne le Pape ; mais, de grâce, gardez-là pour vous !

— A Dieu ne plaise ! répliquait Nicolas, que ma langue trahisse mon cœur lorsqu'on m'interroge sur un point de ma foi ! Non, non : celui qui renonce à Jésus devant les hommes, Jésus les renoncera devant son Père céleste, et renoncer à l'Eglise dont le Pape est essentiellement le chef visible, c'est à mes yeux, comme aux yeux des docteurs et de tous les Pères, c'est renoncer à Jésus lui même. »

Ils eurent recours à des arguments théologiques dont ils avaient fait provision ; mais le capucin, très versé dans les saintes lettres, n'avait aucune peine à les leur réduire à néant. Voyant alors le peu d'effet de leurs paroles, ils feignirent d'oublier pour un moment toute discussion et de ne plus songer qu'à manger, à boire et à se réjouir, dans l'espoir que le vin amollirait peut-être cette indomptable résolution. Le père Nicolas, affaibli par un long jeûne, ne refusa point de se livrer modérément avec eux à l'innocente jouissance à laquelle on le convivait. Son air ne trahissait pas la moindre tristesse. Comme un ami au milieu de ses amis, il était le premier à égayer la conversation, et l'on ne pouvait assez admirer la tranquille sérénité de cet homme qui ne devait pas voir se lever le soleil du lendemain.

Mais sitôt que ses frères revinrent insidieusement à l'objet de leur

entrevue, il reprit un visage sérieux, ferme, et les supplia de cesser une fois pour toutes de lui montrer tant de sollicitude pour l'instant présent et si peu pour l'éternité. « Pensez-vous, ajouta-t-il, que par la lâcheté que vous me proposez j'échapperai à la mort? Non mes amis ; je mourrai seulement un peu plus tard, dans cinq, dans dix, dans trente ans peut-être, peu importe, pour de là tomber en enfer. Je serai bien avancé! Laissez-moi plutôt monter au ciel tout de suite. La mort ne m'effraye point ; nous nous connaissons déjà l'un l'autre, car j'en ai éprouvé les avant-goûts dans la forteresse de notre cité. »

A cette dernière déclaration, ses frères firent éclater une sainte colère, le traitèrent d'entêté, l'accablèrent d'injures. Nicolas, pour leur donner de l'inefficacité de ce nouveau stratagème une preuve convaincante, s'étendit sur un banc et ne tarda pas à s'y endormir profondément. Saisis de stupeur, ses frères gardèrent le silence. Ils le regardaient sans oser remuer, de peur de troubler ce dernier sommeil, et dans le fond de leur cœur ils ne pouvaient s'empêcher d'être fiers d'un frère aussi courageux.

Pendant ce temps le comte se livrait à ses orgies nocturnes. Il dépassait même les bornes ordinaires de son intempérance, sous l'impression de la vive contrariété dont l'avait affecté la lettre du Prince d'Orange. Plein de vin et de colère, il se remit, soit par hasard, soit à dessein, à relire cette lettre et remarqua (ce qui en effet était vrai), que Marin en avait gardé l'original et ne lui avait envoyé qu'une copie certifiée conforme. Ce manque d'égards du commandant de Gorcum parût mettre le comble à son excitation : « Lui aussi, s'écriait-il, lui aussi se croit un personnage supérieur à nous; lui, ce Marin Brant, qui hier encore maniait la pioche et la pelle au lieu de l'épée! Tout le monde ici prétend me commander, et ceux qui n'osent m'envoyer des ordres m'en transmettent! Par tous les diables de l'Antéchrist de Rome, nous verrons bien! »

Il se leva, appela l'officier qui remplissait auprès de lui les fonctions de justicier, ou plutôt de grand exécuteur et lui ordonna de mener pendre sur l'heure tous ces Gorcomiens dont on lui rompait la tête. Ensuite s'adressant à Jacques Omal, le prêtre apostat de Liége, il le chargea personnellement de veiller à la stricte et complète exécution de sa volonté. « Vous me répondez, lui dit-il, que, ni par fraude, ni par connivence ou faiblesse, pas un seul des ces prisonniers ne sera soustrait à ma vengeance ; on les pendra tous, les grands comme les petits, les jeunes comme les vieux. » Et tout en réitérant ces instructions, il ne cessait de répéter qu'il était maître, qu'il voulait rester maître, et qu'il se souciait du Prince d'Orange autant que de ce goujat de Brant.

L'officier et l'apostat n'eurent garde de lui faire observer que ce n'est pas à minuit, et en se levant de table, qu'on porte des sentences de mort.

Ils coururent à la maison où ils avaient permis à Nicolas de souper avec ses frères. Ils le trouvent profondément endormi sur son banc, l'éveillent et le ramènent auprès des autres martyrs qui, déjà, attendaient, au nombre de vingt-un, liés deux à deux par les bras. De nombreux soldats les entouraient, les uns à pied, les autres à cheval, et la foule ne tarda pas à affluer, malgré les ténèbres, à la nouvelle du spectacle impatiemment attendu.

C'était le 9 juillet 1572. Une heure du matin venait de sonner.

On les conduisit hors de Brielle, et on chercha un endroit convenable pour le supplice. Il y avait, non loin de la ville, au lieu appelé Rugge, un monastère du nom de Sainte-Élisabeth, naguère habité par des chanoines réguliers de Saint-Augustin, mais maintenant vide, saccagé par les Gueux et à moitié démoli. Ce fut là qu'on s'arrêta, dans un bâtiment qui avait servi de grenier et dont les murailles étaient traversées de deux poutres, la première longue et allant d'un mur à l'autre, la seconde beaucoup plus courte.

Les bienheureux martyrs s'embrassent les uns les autres, donnent ou reçoivent une dernière fois l'absolution de leurs fautes et se prodiguent réciproquement l'exemple du courage. Une chose leur fut pénible à tous : ce fut d'être complétement dépouillés de leurs vêtements. On aurait pu leur épargner cet outrage inutile ; mais ils l'acceptèrent comme un point de plus de ressemblance avec la grande victime du Calvaire.

Le Père Gardien monta le premier à l'échelle fatale. Après avoir donné à tous un dernier baiser : « Voici, leur dit-il, que je vous montre le chemin, le chemin du ciel ! Suivez-moi comme de vaillants soldats de Jésus-Christ, et qu'après avoir combattu ensemble, aucun ne manque au triomphe éternel qui nous attend là-haut ! »

Il ne cessa de les exhorter que lorsque la corde, en lui serrant la gorge, intercepta sa voix. Ce chef héroïque des martyrs de Gorcum était dans sa trente-huitième année.

Dès que sa forte parole vint à manquer, le vicaire Jérôme et Nicolas Hezius, ainsi que les deux curés de Gorcum, se chargèrent du soin de le suppléer. Et ce soin ne fut pas inutile. Il y avait là un ministre calviniste qui s'efforçait de séduire les laïques et les jeunes religieux, et leur offrait la vie et d'autres avantages s'ils voulaient renoncer au papisme. Nicaise, qui connaissait la simplicité de plusieurs d'entre eux, et les savait incapables de démêler sûrement par eux-mêmes les arguties, les citations captieuses ou tronquées, et tous les sophismes de l'hérésie, se jetait, pour ainsi dire, comme un bouclier entre eux et le tentateur ; semblable au lion qui seprécipite sur le chasseur pour couvrir ses lionceaux. Nicaise leur ordonna d'éviter la discussion et de confesser simplement par une affirmation la constance de leur foi. Souvent même il répondait pour eux et di-

sait au ministre : Vous perdez votre temps, ils ne vous écouteront pas ; nous sommes tous papistes jusqu'à la mort !

Comme le vicaire, Jérôme de Werda, montait les barreaux de l'échelle en invoquant la sainte Vierge et divers saints, le ministre vint se mettre droit devant lui et lui reprocha une dernière fois sa prétendue idolâtrie : Adore Dieu seul lui cria-t-il, et laisse-là les saints, sottes idoles qui ne t'entendent pas ! Jérôme, saintement indigné de ces blasphèmes, lança son pied vers lui à travers les barreaux et le frappa si rudement au milieu du ventre qu'il le fit tomber à la renverse.

Cet acte de violence peut sembler étrange dans un martyr ; mais ce qui l'excuse mieux encore que l'indignation causée par le blasphème du ministre, ce fut l'affligeant spectacle que le bienheureux eut la douleur de voir en ce moment. Le novice Henri, le plus jeune des confesseurs, après avoir donné une première preuve de faiblesse en se disant âgé de seize ans seulement, tandis qu'il en avait dix-huit, mensonge inspiré par l'espoir d'attendrir les bourreaux, venait de faire signe qu'il acceptait les conditions du ministre. On le délia et on le fit sortir du cercle de ceux qui mouraient ou allaient mourir.

O infortune, pire que tous les supplices, s'écria le vicaire à cette défection : c'est toi, ministre de satan, qui répondras devant Dieu de la perte éternelle de cet adolescent dont tu séduis l'inexpérience ! Les gueux lui fermèrent la bouche à coup de pique et lui déformèrent toute la figure. Ensuite, comme l'a raconté depuis le malheureux apostat, ils se mirent à effacer, au tranchant de leurs épées, l'image de la croix que le vicaire, dans son voyage à Jérusalem, s'était tatoué sur la poitrine et sur le bras droit, et ils ne furent satisfaits que lorsque ces empreintes symboliques furent ou enlevées avec la chair, ou disparues sous le sang qui les inondait. Le courageux vicaire respirait encore et ne cessait point pour cela de prier et d'encourager ses compagnons.

Nicaise et Nicolas Poppel firent de même, mais ils prononcèrent beaucoup de paroles en latin, que le novice, peu versé dans cette langue, n'a pas su répéter.

Une autre défection, plus déplorable encore que celle de Henri, fut celle d'un capucin nommé Guillaume qui, au moment où il touchait au terme et à la récompense de tant de maux, s'écria en français qu'il ne voulait pas mourir, qu'il renonçait au Pape et à tout ce qu'on voudrait et supplia les soldats de le sauver. Les soldats coupèrent la corde de ce lâche, le couvrirent d'une de leur tunique et d'un casque, pour qu'il ne fut pas reconnu, et le firent évader. Du reste, ce misérable ne prolongea que de quelques jours une vie achetée au prix d'une apostasie. Enrôlé parmi les Gueux, et d'autant plus abandonné du ciel qu'il avait abusé de plus de grâces, il ne tarda pas à tomber dans toute sorte d'excès ; et fut pendu deux mois après,

non plus, hélas! pour une cause sainte et glorieuse, mais pour crime de vol.

Il y eut aussi un ou deux des plus jeunes martyrs qui, saisis de l'horreur de la mort, horreur si naturelle à tous les hommes, implorèrent en secret la pitié du bourreau et demandèrent qu'on coupât leurs cordes, mais sans consentir toutefois à renier le catholicisme; aussi ne furent-ils point écoutés. Dieu, toujours compatissant aux faiblesses humaines, a permis néanmoins qu'ils soient comptés au nombre des martyrs de Gorcum. Ils furent comme le prince des apôtres, « ils étendirent leurs mains, et un autre les ceignit et les mena où ils ne voulaient point aller. »

Godefroy Mervellan répéta avant de mourir les paroles de Jésus-Christ sur la croix : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font! » Léonard Vechel songea à sa famille, et dit qu'une seule chose l'attristait en ce moment, c'était la pensée de la douleur de sa mère, déjà bien affaiblie par l'âge, lorsque elle apprendrait sa mort.

Il ralentissait le pas sous le poids de cette pensée et ne semblait point gravir l'échelle avec assez de diligence. Godefroy Dunée lui cria : « Courage maître Léonard, aujourd'hui nous nous assoierons dans le ciel au festin de l'agneau! »

Godefroy Dunée fut pendu le dernier. Nous avons eu occasion de mentionner le bruit très-répandu qu'il ne possédait plus la plénitude de ses facultés mentales; mais c'est une opinion que rien ne confirme, soit dans les actes, soit dans les paroles de ce saint homme; tout, au contraire, y est rempli de sens autant que de courage, de présence d'esprit autant que de fermeté. Son esprit et sa science lui avaient mérité jadis une grande renommée et une distinction fort enviée. Etant à Paris pour y terminer ses études, il avait eu un tel succès dans les arts libéraux qu'il avait été nommé recteur d'académie, et s'était acquitté avec honneur de cette délicate fonction. Ordonné ensuite prêtre, il avait été longtemps curé dans une ville de la frontière de Belgique, et là, il n'avait plus songé qu'à se perfectionner dans l'exercice des vertus sacerdotales. Sa modestie, sa sobriété, sa charité, sa chasteté l'avaient rendu vénérable. Guillaume Estius raconte qu'un jour que son frère Rutger Estius, qui était alors en danger de perdre la vue, venait de lui servir la messe, il lui lava les mains avec les eaux des ablutions et le malade fut guéri.

Comme les soldats hésitaient à retirer l'échelle de dessous les pieds de Godefroy Dunée, et se disaient : « Ah! épargnons au moins celui-là; nous savons tous que c'est un innocent! — Non, non, leur dit-il hâtez-vous de m'associer à mes frères : je vois les cieux ouverts! » Et il ajouta : « Si j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un je le prie de me pardonner. »

Ici le narrateur éprouve le besoin de suspendre son récit et de s'arrêter,

dans un muet recueillement, à contempler cette glorieuse rangée de suppliciés et à les compter par leur nom, comme le fait l'Eglise elle-même lorsqu'elle leur décerne les suprêmes honneurs.

Ils étaient en tout dix-neuf, dont onze Capucins, deux Prémontrés, un Dominicain, un chanoine régulier de Saint-Augustin et quatre prêtres séculiers.

Nous avons dit que le grenier était traversé de deux poutres, l'une longue, l'autre plus courte. A celle-ci étaient attachés trois des martyrs seulement : Nicolas Pie (en latin, *Nicolaüs Pichius*), gardien ou supérieur des Capucins.

A côté de lui saint Godefroy Dunée (*Godefridus Dunæus*), prêtre séculier.

Ensuite saint Corneille de Vica (*Cornelius Vicanus*), c'est-à-dire né à Vica. C'était un frère capucin qui savait par la promptitude et la simplité de son obéissance acquérir dans les occupations les plus viles des mérites que les fonctions élevées ne procurent pas toujours aussi aisément. On raconte qu'étant à Bar-le-Duc, son supérieur lui dit un jour, sans y ajouter d'explication : « Frère Corneille, allez à Utrecht. » Corneille partit pour Utrecht et se présenta au couvent des Capucins de cette ville où on lui demanda le but de sa visite. Il n'en sût donner aucune autre que cette parole : « Frère Corneille allez à Utrecht, » et il fut renvoyé à Bar-le-Duc, pour demander de quelle mission on avait voulu le charger.

A la poutre la plus longue étaient aligné quinze des martyrs :

Saint Jérome de Werda (Jéronimus Werdanus vicaire) ou vice-gardien des Capucins, né à Werda dans le Comté de Horn, et qui avait habité quelque temps les couvents de son ordre en Terre-Sainte ;

Saint Théodore ou Théodorie Emden, né à Amersfort, près d'Utrecht, directeur spirituel des religieuses de Sainte-Agnès, à Gorcum ;

Saint Nicaise Hézius (Nicasius Isannis Hezius), capucin, bachelier de l'Université de Louvain, prédicateur éloquent et qui savait par cœur tout le Nouveau Testament ;

Saint Willehade ou par contraction Wilhade (Willehadus), capucin, danois de nation, âgé de quatre-vingt-dix ans, homme à la stature élevée, mais si amaigrie, qu'il n'avait plus, suivant l'expression vulgaire, que les os et la peau, et qui après avoir confessé la foi catholique dans sa patrie jusqu'à l'exil, la confessa sur la terre étrangère jusqu'au sacrifice de sa vie ;

Saint Antoine de Hornar (Antonius Hornarius), capucin. Hornard était un village pres de Gorcum ;

Saint François Rode (Franciscus Rodius), de Bruxelles, capucin, encore jeune et ordonné prêtre depuis peu d'années ;

Saint Pierre d'Asc en Brabant (Petrus ab Asca), capucin laïque, qui s'employait avec zèle au service des autres membres du couvent;

Saint Léonard Vechel, (Leonardus Vechelius), né à Bois-le-Duc, curé de Gorcum;

Saint Nicolas Poppel (Nicolaus Poppelius), de Welda, autre curé de Gorcum;

Saint Jean d'Oistervic en Brabant (Joannes Oistervicensis), homme déjà avancé en âge, chanoine régulier de Saint-Augustin et du monastère même de Sainte-Agnès, dans l'enceinte duquel il cueillit la palme du martyre;

Saint Jean, curé de Hornard (Joannes Hornarius), dominicain de la province de Cologne, qui n'était pas dans la citadelle de Gorcum au moment du siége, mais y avait été conduit depuis, parce qu'on l'avait surpris à baptiser un enfant;

Saint Adrien Becan (Adrianus Becanus), de l'ordre des Prémontrés, agé de trente neuf à quarante ans, né à Hilvarenbec en Brabant, amené depuis l'avant-veille seulement de Munster, où il remplissait les devoirs du saint ministère;

Saint Jacques Walter, curé de Heinort, dans le territoire de Dordrecht.

Enfin, comme la place finit par manquer sur les poutres, le dix-neuvième et dernier martyr fut pendu au sommet d'une échelle. C'était Jacques Lacop (Jacobus Lacopius), Prémontré, né à Audenarde en Flandre, vicaire à Munster.

Ces deux derniers, Jacques Walter et Jacques Lacop n'étaient pas non plus venus de Gorcum; les Gueux qui les avaient arrêtés les avaient conduits directement à Brielle. Nous ne saurions passer sous silence, à leur sujet, un détail bien propre à faire bénir l'infinie miséricorde du ciel! Tous les deux, au lieu d'avoir mené dès l'enfance la vie innocente de leurs compagnons, étaient des pénitents, et des pénitents revenus à Dieu dans l'âge mûr. Lacop, séduit par le goût de la nouveauté, avait jadis abandonné son monastère et passé à l'hérésie, en faveur de la quelle il avait même composé un libelle; mais touché de la grâce après quelques mois, il était revenu parmi ses frères, avait sollicité et obtenu le pardon, brûlé de sa main son libelle et travaillé à faire autant de bien qu'il avait manqué de faire de mal. Walter avait eu dans le sacerdoce des débuts peu chastes et non tout à fait exempts de scandale public, puis son cœur et ses sens s'étaient complètement transformés : genre de conversion plus rare chez un prêtre que la conversion de l'erreur à la vérité. Et Dieu a daigné en faire un martyr; et l'Église l'invoque parmi ses saints. Quel pécheur, après cet exemple, osera désespérer de son salut?

L'agonie de la plupart des victimes fut longue et douloureuse. La soldatesque s'était acquittée des derniers préparatifs avec une barbare négli-

gence : pourvu qu'ils mourussent, peu importait quand et comment. L'un était supporté par la corde, par l'extrémité du menton; un autre l'avait dans la bouche et la mordait comme un frein; d'autres l'avaient bien autour du cou mais pas assez serrée pour la strangulation. Nicaise n'expira qu'après le lever du soleil.

Les soldats, si impitoyables pour les vivants, s'acharnèrent sur les morts. Ils employèrent deux heures, de deux à quatre heures du matin, uniquement à les mutiler et à les insulter : « Voici deux brochettes de fin gibier, se disaient-ils dans leur ignoble langage en se montrant les deux horribles poutres. Des museaux de moines, et des jambons de curés, ce sont de friands morceaux; on n'en a pas tous les jours! » Et ils tailladaient en tous sens les cadavres devenus méconnaissables. On eut dit qu'ils allaient s'en repaître ; ils ne poussèrent cependant pas jusque-là la férocité, mais ils coupèrent, qui un nez, qui une oreille, qui une main, un pied ou d'autres parties du corps : ils les fixèrent à leurs casques en guise de cocardes, les suspendirent à leurs piques et s'en vinrent les promener par la ville, arrêtant par force les passants et recherchant les femmes, et particulièrement les religieuses, pour leur jeter au visage, avec des plaisanteries féroces, ces honteux trophées. Quelques-uns, persuadés que la graisse des condamnés à mort est un remède efficace contre certaines maladies, ouvrirent et fouillèrent les entrailles, dans un but de spéculation. Ils suspendirent entr'autres à une échelle, sous une fenêtre, le corps du vicaire Jérôme qui était gras et obèse, le dépecèrent à loisir comme un animal de boucherie, et vendirent ce qu'ils en retirèrent à des marchands d'onguents. Des entrailles, dont la provenance étaient audacieusement indiquée par des étiquettes, furent apportées jusque sur le marché de Gorcum.

Le novice apostat Henri fut contraint à transpercer d'un coup de lance le corps de Nicolas Pic; ce qu'il fit, comme tout le reste, par peur et par lâcheté. Le malheureux remarqua alors et constata que le Père était atteint d'une hernie, maladie dont le saint religieux n'avait jamais parlé de son vivant, sans doute par esprit de mortification, et dont l'historien Estius, qui était son propre neveu, et qui avait connu personnellement la plupart des martyrs, ignorait également l'existence. De nombreux curieux, et parmi eux beaucoup d'enfants, ne cessèrent de remplir le grenier durant toute la journée. Les soldats exploitèrent cette avidité, comme ils avaient déjà fait à Dordrecht, en faisant payer quiconque sortait de la ville pour jouir du spectacle. Mais la plume se refuse plus longtemps à décrire ces scènes de cannibales.

Sur le soir, un catholique de Gorcum, citoyen grave et considéré, et qui s'était rendu sur le lieu du supplice, représenta aux magistrats de Brielle l'inutilité de ces ignominies, qui couvraient de honte ceux qui n'avaient rient fait pour les réprimer. Il obtint, non sans débourser une certaine

somme à laquelle d'autres Gorcomiens contribuèrent, l'autorisation d'ensevelir les martyrs. Il revint donc le lendemain 10 juillet, au point du jour, pour s'acquitter de ce pieux devoir; mais il trouva que les soldats l'avaient prévenu pendant la nuit par l'ordre des magistrats.

Deux fosses avaient été creusées, l'une plus large, où l'on avait entassé les quinze corps de la longue poutre, la seconde, plus étroite, et où furent jetés les quatre autres. « C'est là, écrivait Estius en 1603, qu'ils reposent « sur la terre étrangère, au milieu des ennemis de l'Église, jusqu'à ce « que Dieu, apaisé par leurs mérites et leurs prières, rende la paix à ces « pays belges si longtemps troublés, et inspire à ses serviteurs la volonté « et le pouvoir de recueillir ces restes sacrés pour leur rendre les hon- « neurs qui leur sont dus. »

Le vœux du pieux historien a été exaucé la douzième année, après celle où il l'exprimait. Dès que la nouvelle du martyre s'était répandue par les Pays-Bas, le peuple sachant que « Dieu tient pour précieuse en sa présence la mort de ses saints », avait commencé à les invoquer et à leur rendre un culte au moins en particulier. Estius relate trente-deux procès-verbaux de guérisons ou autres faveurs miraculeuses obtenues par leur intercession. Il raconte comment lui-même, souffrant d'une longue et cruelle maladie, recouvra presque subitement la santé après avoir fait vœu d'aller en pèlerinage au lieu de leur supplice.

En 1615, pendant une trève entre l'Espagne et les Provinces-Unies, les tombes vénérées furent ouvertes en secret par des hommes sûrs, et les précieux ossements apportés à Bruxelles où ils furent solennellement reconnus par l'archevêque de Malines et déposés dans des châsses dorées, dans l'église des Franciscains, sauf quelques fragments qui furent envoyés à Louvain, à Ath, à Cambrai, à Tillemont, à Anvers et dans d'autre villes. Les archevêques de Cambrai et de Malines et l'évêque d'Ypre permirent dès-lors d'invoquer les noms des martyrs de Gorcum; mais sur l'avis de l'évêque d'Anvers que le culte public ne pouvait être autorisé sans l'approbation du Saint-Siége apostolique, un procès régulier de canonisation fut sollicité à Rome.

Ce procès fut commencé en 1628 à Gorcum, à Harlem, à Utrecht et à Leyde, où vingt-deux témoins furent entendus; à Amsterdam et Harlem en 1634, où l'on en entendit sept, et à Namur, entre 1658 et 1661, où l'on en examina dix-neuf. Les évêques belges à diverses reprises, puis, en 1664, l'empereur Léopold, les électeurs de Bavière et de Trèves et les trois ordres de la province de Brabant insistèrent pieusement pour hâter les conclusions de la Congrégation des rites. Enfin, le décret de la béatification fut donné à Rome, par le pape Clément X, le 24 novembre 1675, et l'auguste cérémonie eut lieu, avec toute la splendeur accoutumée et au milieu d'un immense concours de fidèles, dans la basilique de St-Pierre.

Rome avait mis un siècle à examiner et à mûrir cette grande cause. Il était réservé au glorieux pontificat de Pie IX, après deux nouveaux siècles écoulés, de lui donner la dernière consécration. Le triomphe des martyrs de Gorcum était complet dans le ciel; il le sera désormais sur la terre.

On aimera sans aucun doute, après avoir admiré les victimes, à connaître le sort des persécuteurs. Guillaume Lumnage, comte de La Marche, pour ne parler que de lui, tarda peu à recevoir la punition de ses crimes. Après quelques mois employés à en commettre de nouveaux, après beaucoup d'autres fervents catholiques envoyés au ciel par le glaive ou par la corde, entr'autres, le pieux et inoffensif poëte Musius, de Delft, sa férocité le rendit odieux même aux Gueux de Mer, et fit craindre au Prince d'Orange qu'il ne dépopularisât complètement la cause de la révolution. Conseillé par la prudence et redoutant l'insubordination et l'esprit d'indépendance qu'affectait Lumnage, le prince le fit arrêter et enfermer dans une forteresse près de Rotterdam, puis il le laissa s'évader et se réfugier sur le territoire resté fidèle à l'Espagne, et où, chose à peine croyable, il ne fut point inquiété. Le comte vécut donc quelques années au milieu de la catholique cité de Liége, dans le territoire de laquelle il possédait de grands domaines, et là, prompt à changer de visage en même temps que d'intérêts, il osa, pour rentrer en grâce, affecter les dehors du catholicisme. Il fréquentait publiquement les églises, lui qui en avait tant renversé; il affrontait la vue des choses saintes, lui qui les avaient si souvent profanées Mais si la justice des hommes s'était endormie, celle de Dieu veillait. En 1578, six ans après les événements de Brielle, il fut mordu par un chien et expira dans les convulsions de la rage, et, châtiment plus terrible, dans celles du remords sans repentir.

Ainsi finissent tous ceux qui font des martyrs; ils anticipent visiblement et, dès ce monde, sur les peines de l'enfer; aucun d'eux n'a échappé à cette loi vengeresse, depuis Antiochus et Maximien jusqu'au japonais Bungondono et aux Septembriseurs et terroristes de notre révolution française.

J. M. VILLEFRANCHE.

DEUX ÉLECTIONS ACADÉMIQUES

M. CAMILLE DOUCET ET M. PRÉVOST-PARADOL

J'entends dire autour de moi :

« L'Académie française craint de nous éblouir : de la part d'une collection de soleils, la précaution est louable. Quand on projette déjà sur le monde les rayons croisés de M. Ponsard et de M. Viennet, de M. Nisard et de M. Legouvé, etc., etc., on risque d'embraser l'univers. Alors, pour amortir l'excès de la splendeur, on appelle à soi du même coup M. Camille Doucet et de M. Paradol.

« Reprenons le cours de nos travaux ! Le péril est conjuré : l'Académie française renonce à mettre le feu aux poudres. La double élection de M. Camille Doucet et de M. Paradol vient de retarder l'heure du grand incendie. »

Il y a du vrai dans ces paroles. Mais elles ne disent pas toute la vérité ; en ce qui touche M. Paradol, elles n'en disent que la moitié. Il y a chez lui autre chose que l'insignifiance : il y a le scandale !

I

Parlons d'abord de M. Doucet.

Si je me borne à vous dire que j'ai lu *La Considération*, comédie en quatre actes et en vers, et titre principal de M. Doucet, vous me ferez l'injure de ne pas me croire. Quand on allègue un fait invraisemblable, quand on affirme avoir lu *La Considération*, il faut le prouver !

Suivez-moi, infortuné lecteur, dans le salon de M. Dubreuil. Seulement, avant de pénétrer dans ce redoutable sanctuaire qu'habite la poésie de M. Camille Doucet, il faut nous interroger. Loin d'ici, loin d'ici, si vous n'êtes pas capables de la suivre en son vol, cette poésie aux grandes ailes, qui, de prime abord, sans vous laisser le temps de vous préparer, vous saisit, vous enlève, et vous transporte.

TIBAUD, achevant de lire le contrat.

« Dont acte... »

DUBREUIL.

Et cœtera... supprimez les formules.

TIBAUD.

Lisant.

Noms des témoins : Messieurs....

DUCHESNE.

Duchesne, Firmin, Jules.

TIBAUD.

Permettez... Je vois là, du côté du futur,
Premier témoin : Monsieur de Savenays.

SAVENAYS.

Arhur,
Comte de Savenays.....

Quel début ! Comme dès les premiers mots nous voici au cœur de la situation !

Comme le poëte, conformément au précepte d'Horace, nous jette éperdus *in medias res !*

Comme il nous fait voguer à pleines voiles dans l'azur (pour rimer avec *futur* et avec *Arthur !*)

L'énumération continue :

TIBAUD.

Rentier?

SAVENAYS.

Propriétaire.

TIBAUD.

Second témoin : Monsieur le baron du Repaire.

DUBREUIL.

Le baron est malade, il ne pourra venir;
Ce matin seulement il m'a fait prévenir.....

. . . . . .

Est-ce fini ? Non : pas encore !

TIBAUD.

Nous disons donc : Monsieur...

DUCHESNE.

Firmin Jules Duchesne.
Employé de l'État... veuf,

TIBAUD.

Ce n'est pas la peine.
— Et de l'autre côté....

BERNARD, au duc et au général.

Messieurs, à votre tour.

LE DUC.

Claude-François Robert, duc de Val-Méricourt,

Propriétaire... un peu... comme mon cher confrère,
Monsieur de Savenays, dont j'ai connu le père.

SAVENAYS.

Ah! vous avez...

LE DUC.

Beaucoup, autrefois...

TIBAUD, l'interrompant.

Au général. Permettez...
Dernier témoin... Vos noms, prénoms et qualités?

LE GÉNÉRAL.

Lambert, Jean-Nicolas, général de brigade;
Et de l'ami Bernard le plus vieux camarade...

. . . . . .

Avant de poursuivre, lecteur, permettez-moi de vous demander si je n'aperçois pas auprès de vous un jeune homme suspect, suspect d'imagination, suspect d'enthousiasme, capable, en un mot, de prendre feu. Comme je m'intéresse vivement à l'avenir de ce jeune homme, je vous conseille de le faire sortir : je serais inconsolable si j'avais le malheur de jeter une étincelle sur cette matière inflammable. Par exemple, tant que vous n'aurez pas fait sortir ce jeune homme combustible, je n'oserai pas transcrire les vers que voici :

LUCIEN.

. . . . . .

Mon père, en ce moment, monte une compagnie
Pour l'exploitation des mines d'Avrignie...
Il met là-dedans sept ou huit cent mille francs,
Les administrateurs en ont peur.

ARMAND.

Je comprends.

LUCIEN.

Ce qui fait qu'aujourd'hui ces messieurs, pour lui plaire,
Me nomment membre adjoint du conseil, secrétaire.
Et cœtera... Cela me posera très-bien...

. . . . . .

Ainsi parle Lucien Dubreuil, le héros du poëte, celui qui doit au quatrième acte, après une série de péripéties convenables, épouser mademoiselle Laure Bernard.

Je me plais à reconnaître que M. Doucet a de bonnes intentions. Il veut mettre face à face M. Bernard et M. Dubreuil, la vraie et la

fausse probité. Il veut réagir contre un mal contemporain. Nous ne voulons pas, à cet égard, lui marchander nos éloges. Mais, je le répète, mon scrupule subsiste. La poésie de M. Doucet me transporte sur de telles cîmes, elle a tant de feux et tant de couleurs, que vraiment je m'épouvante pour les jeunes imaginations. Nou vel exemple :

SAVENAYS.

Du potager la vue est encore plus belle

LE DUC.

Allons-y.

DUBREUIL, au général.

Général, le billard nous appelle.
Si vous le permettez, Savenays que voici
Essaiera de vous battre.

SAVENAYS.

A vos ordres.

LE GÉNÉRAL.

Merci !
Je ne vous quitte pas; avec mes vieilles jambes
Je suis homme à lutter contre les plus ingambes
Ce potager est donc bien loin ?

DUBREUIL.

Surtout bien haut !

LE GÉNÉRAL.

Partons, je monterai le premier à l'assaut.

On voudra bien nous dispenser de poursuivre.

Ce n'est pas que la comédie manque d'intentions estimables.

Le caractère loyal et généreux de M. Bernard, et l'envieuse bassesse de Duchesne, qui, dans l'intention de l'auteur, représente le monde, se détachent dans un demi-relief.

Mais l'ensemble ne laisse aucune impression. Il est difficile de pousser plus loin l'absence de style. Cette prose rimée suggère des réflexions cruelles. On éprouve une compassion profonde pour le malheureux qui se donna la peine d'aligner toutes ces rimes.

Dans la *Chasse aux Fripons*, étincellent des vers comme ceux-ci :

Cette lettre avertit Lecomte de m'attendre,
Et lui dit qu'au besoin quelqu'un viendra le prendre.
L'essentiel serait qu'il la reçut à temps....
Pour s'amuser, du reste, il trouvera dedans
Un recueil de billets de toutes les espèces :
Souvenirs de tailleurs... mémoires de maîtresses...
Six protêts de selliers... onze de carrossiers....

Répertoire complet de tous nos créanciers!
Je leur fais annoncer que la caisse est ouverte...
Qu'on les paiera dimanche...: à cent pour cent de perte...
D'ici là nous aurons liquidé Girardot,
Et noyé la d'Elmar qui remonte sur l'eau....

On se demande généralement pourquoi M. Doucet se donne la peine d'écrire en vers. Mais peut-être ne se donne-t-il aucune peine : peut-être est-ce par hasard qu'il écrit en vers. J'incline à croire qu'il ne sait pas distinguer les vers de la prose.

Toutefois, dans les *Ennemis de la maison*, madame de Beaupré s'écrie doctoralement :

Vous savez? — Tout se calme ici-bas, c'est l'usage;
L'ardent amour conduit au grave mariage,
La folie au bon sens, *la haine à l'amitié;*
Bon ou mauvais, le rêve est toujours oublié;
Dans la réalité toujours on se repose.
Tout se commence en vers et tout s'achève en prose.

On voit que M. Doucet ne confond pas absolument les vers et la prose.

Il fait deux parts dans la vie, la part du rêve, c'est-à-dire de la poésie, qu'il semble confondre avec la versification, et la part de la prose, c'est-à-dire de la réalité. L'ignoble discours de madame de Beaupré traite la poésie comme une chimère repentie. La prose magnanime lui pardonne! Dans la même pièce, une jeune fille, — un de ces anges tels que M. Doucet peut seul en imaginer, — offrant sa main à un jeune homme, lui dit :

En un simple mortel, je change le poëte.

Cette façon de déshonorer la vie réelle est une des hontes et un des malheurs de notre époque.

Mais M. Camille Doucet se croit irréprochable quand il parle ainsi. Il se croirait dangereux s'il parlait autrement.

Je le répète, il a de bonnes intentions. Il vise à l'honnêteté. Son élection n'est pas un scandale, comme l'élection de M. Paradol.

II

L'histoire dira qu'au dix-neuvième siècle la couronne académique ceignit le front d'un homme qui a fait l'apologie de l'adultère. Je demande pardon aux lecteurs de la *Revue* d'être condamné par l'Aca-

démie française, et spécialement par les catholiques, qui ont fait l'élection de M. Paradol, à transcrire les lignes que voici :

« On vit ainsi fort doucement : mais la vie et le train du monde aidant, l'infidélité entre trop souvent dans la place, dont l'indifférence mutuelle a laissé la porte ouverte.

« Vous savez que cette entrée ne fait pas GRAND FRACAS, elle ne fait pas non plus GRAND RAVAGE ; et *il est bien rare qu'elle entame assez le cœur et envahisse assez la vie pour troubler sérieusement la maison.*

« Il faut qu'on suppose et qu'on ne sache pas, qu'on tolère et qu'on ne soit pas obligé d'approuver

« Voilà donc les étroites *limites*, bien rarement franchies, dans lesquelles FLEURIT l'infidélité française, *plante de serre chaude, bouquet de soirée, accompagnement léger de la vie du monde.* Hors de ces *limites*, elle est flétrie par l'opinion, frappée par les événements ; *elle est comme effrayée d'elle même, et un peu éperdue de se voir devenue tout à coup une si sérieuse, affaire.* Dans ces *limites*, elle *coule des jours paisibles*, s'use d'elle-même *s'éteint et se renouvelle...* »

C'est une femme que M. Paradol fait parler ainsi dans le *Journal des Débats* du 17 décembre 1858. Cette dame, un peu plus loin, fait la déclaration catégorique que voici :

« Lorsque nous trompons un homme, c'est apparemment *en faveur d'un autre*, et à l'instigation d'un autre, et la part est au moins égale dans toutes les folies de ce genre qui se commettent ici-bas. Nous ne sommes cruelles et perfides qu'au jugement des esprits étroits et des cœurs égoïstes qui perdent de vue *tous leurs semblables* ; car NOTRE PLUS NOIRE PERFIDIE FAIT LE BONHEUR DE QUELQU'UN ET EST AUX YEUX DE CE QUELQU'UN LA PLUS BELLE ACTION DU MONDE ; il n'y a rien de perdu dans nos fautes, tout se retrouve en fin de compte... etc. »

Je supprime toute réflexion. Dans une brochure qu'il faut lire (je me permets de la recommander moi-même à l'attention des catholiques), je viens de protester au nom de la conscience publique contre l'élection de M. Paradol (1). Je viens de rassembler des textes que les catholiques tempérés de l'Académie française sont absolument inexcusables, ou d'avoir ignorés, ou d'avoir acceptés. Je renvoie à cette brochure, protestation indignée d'une conscience libre.

Quel engagement faut-il avoir pris, quelle abdication faut-il avoir faite, pour subir, sans réclamer, la candidature de ce jeune vieillard

(1) M. Prévost-Paradol à l'Académie française. — Étienne Giraud, rue Saint-Sulpice, 20. — Prix : 1 franc.

qui plaisante sur l'adultère? Vous êtes bien à plaindre, catholiques de l'Académie! Vous qui parlez souvent d'indépendance, quel joug laissez-vous donc vous écraser la tête ?

L'histoire dira qu'au dix-neuvième siècle, l'Académie française, où siégeaient des catholiques, accepta dans ses rangs un apologiste de l'adultère, et cela sans élever une seule réclamation, une seule!

Et pour défendre ceux qui devaient bondir d'horreur devant cette candidature, on ne pourra pas dire que l'article de M. Paradol est demeuré perdu dans la collection du *Journal des Débats*. M. Paradol a réimprimé ces lignes infâmes : on peut les lire tout au long dans les *Nouveaux essais*. Ainsi, catholiques de l'Académie, vous avez connu cet article, à moins que la tâche de lire un fastidieux volume n'ait surpassé vos courages!

Et l'apologie de l'adultère n'est pas le seul titre de M. Paradol : je ne veux pas oublier l'apologie de M. Renan.

« L'esprit religieux, entendu dans le sens le plus général et le plus élevé, est à nos yeux le principal caractère de l'œuvre de M. Renan; et nous n'étonnerons que les esprit prévenus en disant que les pages les plus éloquentes de ce livre, attaqué si violemment au nom de la religion, *sont peut-être celles que la religion a inspirées*. Ce qui n'empêche pas, on le sait, l'auteur des *Études d'histoire religieuse* d'être accusé d'impiété.

« L'accusation d'impiété est devenue de nos jours fort commune; elle mérite en général peu d'attention et moins encore de crédit, mais c'est un curieux sujet d'étude que de comparer en pareille matière les accusateurs aux accusés, et surtout que de comparer les accusés avec la société qui les entoure. Quant aux accusateurs, il va sans dire que ce sont des partisans, quelquefois convaincus, d'une religion révélée et qu'ils croient de leur devoir de signaler à l'indignation publique ceux qui n'en acceptent point les dogmes et la discipline. On peut même ajouter que la piété de ces ardents polémistes se borne trop souvent à l'accomplissement de ce devoir, et que cette chasse à l'impie est leur unique manière d'entendre et d'honorer la religion..... Qu'il s'élève un moraliste sincère et désintéressé comme l'auteur du *Devoir* et de la *Religion naturelle*, un savant et impartial interprète des croyances antiques, préoccupé surtout d'en montrer la source éternelle dans les plus grandes parties de l'âme humaine, comme l'auteur des *Études d'histoire religieuse*, et l'on s'écrie avec une assurance pleine d'emportement : « Voilà l'impie! » Nous osons dire avec non moins d'assurance et plus de justice : « Voilà ce qui reste de la religion parmi nous. »

M. Paradol est injuste envers M. Jules Simon, qui ne peut être con-

fondu avec M. Renan. M. Jules Simon aodre un petit Dieu distinct du monde : M. Renan supprime Dieu. Cette nuance n'importe pas à M. Paradol. Mettant sur la même ligne celui qui affirme un petit Dieu, et celui qui supprime cette dernière affirmation, M. Paradol signale à notre sollicitude ces deux restes de la religion, ces deux espérances dernières. Et vous, catholiques de l'Académie, vous avez lu ces pages. Vous avez recueilli cette indication, et vous n'êtes pas restés indifférents; vous veillerez sur les restes de la religion, et nous sommes bien touchés, bien édifiés de vous voir introduire parmi vous, à défaut de M. Renan, son complice M. Paradol. Que ce spectacle est doux! Il fait du bien à l'âme ! Il console de bien des tristesses. Il repose le cœur, il rassérène l'esprit. La religion ne périra pas : les catholiques de l'Académie en protégent pieusement les derniers restes.

Poursuivons : achevons de voir ce qui reste de la religion parmi nous.

« Il ne s'agit ici que de s'entendre, et la loyauté de M. Renan ne souffre sur ce point aucune équivoque. Spiritualiste, et voué sincèrement au culte de l'idéal, M. Renan n'accepte pas dans son œuvre et ne feint pas d'y accepter les croyances d'une religion particulière.

« La critique, telle qu'il la définit et qu'il la pratique, a pour fondement l'exclusion du surnaturel, si l'on entend par ce mot « le miracle, c'est-à-dire un acte particulier de la divinité, venant s'insérer dans la série des évènements du monde physique et psychologique, et dérangeant le cours des faits au nom d'un gouvernement spécial de l'humanité. » C'est même le caractère particulier de l'œuvre de M. Renan, que de mettre le surnaturel ainsi entendu hors de cause dans l'étude critique des langues et l'histoire...

« Telle est la position sincère et inoffensive, indépendante et pacifique que M. Renan a prise en face de cette question de la foi au surnaturel qu'il rencontrait nécessairement dès le début de ses travaux.

« Cette situation est-elle inconciliable avec l'esprit religieux que nous signalons comme l'inspiration principale de ces belles études ? Il n'appartient qu'à ceux qui rabaissent le mot de religion de le prétendre.

(*Essais de politique et de littérature.*)

Il suffit ! Arrêtons-nous. Fermons ce livre. Nous savons au juste ce qui reste de la religion parmi nous, et nous bénissons la Providence qui, parmi les grandes tristesses contemporaines, nous réservait la consolation inespérée de voir une poignée de braves transporter enfin dans le sanctuaire académique, pour les abriter contre les orages, les restes précieux, délicats et menacés, de la religion parmi nous!

Je pourrais multiplier les citations. Je renvoie une seconde fois à ma brochure. Mais comme je viens d'apprendre la publication mystérieuse d'un livre sur les *Moralistes français*, par ce moraliste un peu relâché qui s'appelle M. Paradol, j'ai été curieux de connaître ce livre, et je crois nécessaire de l'apprécier brièvement.

Le style de ce livre est travaillé. C'est ainsi que l'on doit écrire quand on procède de l'École normale. Quand on s'est donné la peine d'écrire cela, on mérite le fauteuil.

Ce livre est une collection de lieux-communs sur Montaigne, sur Pascal, etc. Il échappe à l'analyse ; il échappe à la discussion.

Toutefois, on y rencontre une page qu'il faut citer. M. Paradol admire en Pascal le côté malsain de ce grand esprit :

« Le fruit rongé par le ver, un champ de bataille couvert de morts, un enfant expirant dans les douleurs, un peuple libre qui tombe en servitude n'offrent point de plus triste problème à notre curiosité impuissante et ne proclament point plus haut qu'une telle vie (la vie de Pascal) l'imperfection de tout ce qui est dans ce monde. Et ce qui est un autre abîme, c'est qu'il y a dans le spectacle même de ces agonies et de ces ruines JE NE SAIS QUELLE BEAUTÉ QUI CHATOUILLE UNE DES FIBRES LES PLUS MYSTÉRIEUSES DU CŒUR DE L'HOMME. Pascal, aussi éloquent et moins déchiré arrêterait moins le regard. Mais nous ne pouvons détourner nos yeux de la flamme qui les consume *comme les Romains admiraient les nuances changeantes qu'une mort lente faisait passer sur la murène*, OU COMME NOUS ADMIRONS NOUS-MÊMES LES COULEURS ÉTRANGES ET BRILLANTES QUE NOUS DONNONS A CERTAINES FLEURS EN LES ABREUVANT DE POISON.

M. Paradol demande au poison d'enjoliver les fleurs.

Ces lignes donnent le frisson de l'horreur. Mais les catholiques tempérés n'éprouvent jamais le frisson de l'horreur.

GEORGES SEIGNEUR.

NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

Il semble que le gros événement littéraire du mois soit l'élection de deux académiciens. Ce n'est qu'une apparence. Le succès de M. Doucet et de M. Prévost-Paradol a passé presque inaperçu. Le véritable gros événement littéraire a été l'échec de M. Jules Janin. Tous les journaux de la rive droite lui ont consacré un tumulte sympathique. Jamais on n'avait vu un homme recevoir des compliments de condoléance aussi généraux et aussi empressés. Et les visites! Piétons de lettres et équipages se succédaient, se précipitaient. C'était une ovation!

M. Jules Janin eût, je suppose, préféré être élu, au risque de se voir négligé quelque peu, comme les deux autres.

Mais le sage l'a dit et il faut le croire : c'est dans l'adversité que l'on reconnaît les véritables amis. M. Jules Janin ne s'en savait pas tant, ni de si enthousiastes dans leur douloureuse sympathie. Il a dû être bien heureux. Paix à sa cendre!

On attendait depuis longtemps la transformation de M. Émile de Girardin en dramaturge. Le phénomène s'est réalisé. Après une très-longue incubation, le journaliste vient d'apparaître revêtu des ailes diaprées du littérateur. Sa comédie *le Supplice d'une femme*, a été enfin représentée au Théâtre Français. On l'a fort applaudie, mais c'est d'hier, et les détails manquent sur la nature de l'œuvre.

En attendant que les critiques spéciaux procèdent à l'analyse du *Supplice d'une femme*, les chroniqueurs se donnent carrière, et ils racontent des choses fort curieuses sur les circonstances qui ont précédé ou préparé l'apparition de la comédie.

Il fut reconnu dès l'abord que le travail de M. de Girardin était superbe. Toutefois il y manquait cette forme, ce tour, ce je ne sais quoi qui appartiennent aux gens du métier. On prononça le mot de collaborateur.

M. de Girardin ne s'en montra pas effarouché. Il faudrait qu'un homme fût bien ombrageux pour ne se point soumettre à quelques retouches, quand son inexpérience de la scène se console et s'excuse par une haute renommée d'écrivain politique!

On chercha un collaborateur à la taille de l'auteur. M. Dumas fils se trouvait tout naturellement indiqué. Il accepta, et il reçut carte blanche pour donner au *Supplice d'une femme* ce tour ce je ne sais quoi que les

écrivains sérieux ne sont pas en mesure d'atteindre dans leurs élucubrations quotidiennes sur l'attitude de la Prusse ou l'aveuglement des partis.

Cinq à six mois passèrent. De temps en temps l'auteur et le collaborateur se rencontraient.

— Eh bien! comment va notre *Supplice?*

— Coussi-coussi. Je vous retouche, je me retouche. Faire et défaire, dit le proverbe, c'est toujours travailler.

— Voulez-vous que je vous aide?

— Non, le *Supplice d'une femme* deviendrait le *Supplice de Pénélope*; nous en aurions pour dix ans.

Enfin, un beau jour, à la question ordinaire de son auteur, le collaborateur répondit :

— La semaine prochaine on nous répète, la semaine suivante on nous joue. J'irai vous prendre pour la répétition générale.

— Diable! j'aurais bien voulu voir le manuscrit, d'abord.

— A quoi bon? Une répétition est une épreuve typographique; nous ferons des retouches sur épreuve, s'il y a lieu.

— Sans doute je vais trouver ma pièce bien changée?

— J'espère que vous la trouverez changée à mon avantage, comme disait Ourliac.

— Soit. Avertissez-moi pour la répétition.

Le jour de la répétition arriva. L'auteur et son suppléant se tenaient côte à côte. Les artistes du Théâtre Français faisaient merveille. Les intimes conviés à la fête littéraire s'extasiaient, selon l'usage.

M. de Girardin demeurait morne. Il trouvait la pièce si changée à l'avantage de M. Dumas fils, qu'il lui était impossible de la reconnaître.

Il attendit patiemment jusqu'au bout du deuxième acte, avec l'espoir de découvrir quelque chose à sa convenance.

Rien. Alors il éclata. Comme le peintre qui, regardant le coucher du soleil, s'écriait : le mien vaut mieux; il prétendit que l'on avait *gâté* son *Supplice* personnel.

M. Dumas fils se récria. L'auteur et le collaborateur cédèrent chacun à la vivacité ou au dépit; ils décampèrent tous deux en abandonnant le nouveau-né à son malheureux sort.

On a vu souvent un cheval se délivrer de son jokey, continuer seul la course et gagner le prix d'autant mieux. C'est ce qui arriva du *Supplice d'une femme*. Peu de jours après l'orageuse répétition, la comédie, ayant désarçonné son auteur et son collaborateur, arriva triomphante au but.

Le public enthousiaste, comme tous les publics de la première représentation, demandait un nom au moins à qui jeter ses couronnes.

On vint lui dire que l'auteur désirait garder l'anonyme.

Les choses en sont demeurées là. Aucune explication n'a été fournie.

De sorte que les critiques dramatiques se trouvent en présence d'une œuvre sans auteur officiel. Ne sachant à qui départir leurs étrivières ou leurs compliments, ils ont acquitté le *Supplice d'une femme* par défaut.

Soyons juste, cependant. Il paraîtrait que, malgré les retouches de M. Dumas fils, la pièce de M. Émile de Girardin est demeurée une œuvre simple et forte.

Les nouvelles littéraires sont la plupart du temps comme des oiseaux. Pour leur mettre le grain de sel sur la queue, il faut se hâter.

Je me disposais à fourbir quelques paragraphes au sujet de la presse quotidienne à un sou, qui tend à se développer et à se fixer. Elle me glisse dans la main !

Le *Petit Journal*, fondé par un israélite, devait réussir. Ces gens-là sont audacieux, et l'audace, dans le parcours des méandres de l'industrie, est une sorte d'habileté décisive. Nous autres, les civilisés du christianisme, nous redoutons les échecs industriels, parce que nous surajoutons à l'apport d'argent un apport de caractère. D'ailleurs nous sommes timides, parce que la *timidité* est un reflet de ce principe qui se trouve à la base de notre religion et de notre éducation : La *chasteté*. Il faut reconnaître que la chasteté et la timidité mettent obstacle à bien des choses. Les demi-dames qui nous éclaboussent dans leurs voitures huit ressorts ne sont ni chastes, ni timides, aussi réussissent-elles merveilleusement, comme les juifs.

Bref, sur l'exemple du *Petit Journal*, deux autres feuilles quotidiennes se sont fondées. L'une s'appelait : *Mon Journal* l'autre s'appelait : *Les Parisiennes*.

J'achète *Mon Journal* une fois, deux fois, je reviens : il n'était déjà plus.

Les *Parisiennes* à un sou me présentaient un champ d'observations pittoresques : ce papier avait pour collaborateurs exclusifs des femmes.

Quelle espèce de femmes? Des femmes éphémères d'hommes de lettres probablement. Chez l'homme de lettres, tout va à l'encre : la poule, les poussins, la camériste, le concierge lui-même, s'il ne s'en défie pas.

Les signatures n'offraient aucune lumière : des noms mythologiques dérivés de l'Olympe, y compris Minerve, la pudibonde.

Mais permettez-moi d'ouvrir ici une parenthèse à propos des signatures.

Savez-vous bien que le principe des signatures s'en va, avec tout le reste?

La société moderne, animée d'une aveugle répulsion contre les produits ou les pratiques de l'ancienne société, avait cependant maintenu l'importance du seing, et dans le négoce *faire honneur à sa signature* est encore un sentiment quasi-chevaleresque.

Jadis le campagnard illettré traçait une croix en place de son nom, et il

n'y a point exemple qu'un campagnard ait jamais refusé de faire honneur à sa croix.

Aujourd'hui, dans le pays littéraire, le principe si grave de la signature qui est comme le décalque de la personnalité même, se traite avec un sans-façon incroyable. Un homme de lettres a deux, trois, quatre noms; il passe de l'un à l'autre et il en change plus souvent que de paletot.

Vous penseriez que cela répond à une nécessité, et que l'on dépiste ainsi des tailleurs importuns?

Aucunement. On délaisse le nom paternel pour le seul plaisir d'en porter un plus sonore. On en a deux ou trois comme nous avions en notre bel âge deux ou trois cravates, deux ou trois gilets de velours ou de cachemire.

L'absence de la nécessité implique une cause d'ordre moral, je n'ose dire d'ordre métaphysique.

La voici. Le nom individuel, qui est le décalque, la reproduction, l'ombre vivante de la personnalité, tend à se dissoudre parce que le principe de la personnalité lui-même s'évapore. On nie Dieu, on nie l'âme, qui est une sorte de découlement de la personnalité divine. Une fois l'âme reniée, ce grand principe de la continuité, de l'immortalité du nom, n'a plus de sens : la croyance du nom doit se dissoudre avec la croyance de l'âme.

A Dieu ne plaise que je veuille le moindrement atteindre des écrivains honorables qui prennent un pseudonyme par aventure, quelquefois par timidité ou par modestie; mais regardez autour de vous, vous reconnaîtrez que le respect du nom paternel se proportionne à la vigueur des croyances religieuses. On porte un nom très-banal, quelquefois même gênant, antimélodique; on le conserve intact; on l'entoure de travail, de soins, d'honneur, comme si Dieu devait nous dire un jour : Qu'as-tu fait de ton nom?.....

Fermons la parenthèse et revenons au journal *les Parisiennes*.

Ces belles Parisiennes anonymes promettaient des études sur le sort de la femme dans la société moderne. Nous comptions sur *une idée par jour*. Il y en aurait eu beaucoup de mauvaises et peut-être quelques bonnes parmi.

Mortes! Elles auront vécu ce que vivent les roses, l'espace d'une semaine.

Car, n'en déplaise au poëte Malherbe, la nature de Dieu n'est point aussi avare qu'il l'a faite, et les roses vivent plus d'un matin.

Dans un seul mois deux journaux quotidiens à un sou se fondent et disparaissent.

Je finirais volontiers par cet alexandrin qui arrive de lui-même :

Hélas! que j'en ai vu mourir, de jeunes *feuilles!*

Mais on ne doit pas quitter un pareil fait sans une parole sérieuse.

Fonder un journal quotidien, et un journal à cinq centimes, c'est une entreprise énorme! Le boni ne peut être que microscopique. Pour joindre les deux bouts il faut un débouché très-multiple et un placement considérable.

N'y a-t-il pas là le témoignage de la défaillance du bon sens à notre époque? On se hasarde dans une tentative gigantesque sans aucune prévoyance. On se propose de traverser l'Atlantique, et l'on s'embarque sur une felouque avec l'espérance pour boussole, et une écritoire pour biscuit, comme le petit garçon de l'almanach qui, résolu à faire son tour de France, part le matin muni d'un gâteau et d'une pièce de dix sous. Le soir, le petit garçon pleure, il s'endort sur la lisière d'un bois, le garde-champêtre le découvre et le ramène au logis : le tour de France est manqué.

Puisse la mésaventure de *Mon Journal* et des *Parisiennes* servir d'exemple aux imprudents!

J'estime que pour faire réussir la publication d'un journal quotidien à un sou, on doit s'imposer la lourde tâche de lire au moins deux fois le *Discours sur la méthode*, que M. Thiers, faute de l'avoir lu une seule fois, a proclamé un chef-d'œuvre!

Cette méthode fameuse a pour criterium l'alexandrin bien connu :

Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement.

Même il ne faut point se hâter. Au contraire, il faut exagérer la lenteur, avancer trois pas et en reculer quatre. Ainsi, l'on ne passe d'une proposition à une autre que lorsque l'on est bien sûr de son affaire. Avec beaucoup de temps et de patience, on finit toujours par arriver quelque part, ou ailleurs.

En procédant de cette façon cartésienne pour fonder un journal quotidien à un sou, il est fort possible que vous aboutissiez à l'abandon de votre projet. N'y regrettez rien : ce sera le premier gagné.

En définitive, l'événement littéraire tout à fait capital de ce mois printanier incombe (je vous le donnerais en mille!) incombe à maître Jules Favre, membre du Corps législatif et du corps des avocats, de manière qu'on peut le prendre pour le bras droit de l'un et le bras gauche de l'autre.

Oui, en vérité, maître Jules Favre était poëte et musicien compositeur sans que personne s'en doutât. Ce tribun, ce défenseur de la veuve et de l'orphelin en cour d'assises, cultivait, pour me servir de l'ancienne image, secrètement les muses, et il cachait une lyre sous sa robe cicéronienne.

M. Émile de Girardin se trouve distancé.

Voici le fait. Tout dernièrement M. Jules Favre a réuni ses intimes

dans une soirée. On avait dressé un théâtre; sur ce théâtre, les intimes ont joué d'abord un proverbe du maître.

Quel pouvait être le titre de ce proverbe? Je l'ignore. Le secret a été soigneusement gardé. Peut-être *Vox populi vox Dei*, ou bien *Cedant arma togæ*. Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Ensuite on a récité des vers, des vers de M. Jules Favre; puis on a chanté des mélodies avec chœurs, paroles et musique du même.

C'est un riche programme, mais point de détails. Aucune louange dans les papiers amis. Cette nouvelle littéraire a produit l'effet d'une alerte nocturne, et nous avons ressenti quelque chose comme une panique d'admiration.

Je n'exagère pas. Figurez-vous cette révélation toute inattendue : *Paroles et musique de maître* JULES FAVRE!

On s'étonne, on accourt, on interroge. Plus un mot. On se demande si l'on n'a pas rêvé.

Faut-il le dire? J'incline à croire que le proverbe, la poésie et la musique, étaient au-dessus du médiocre. Si tout cela eût été mauvais ou ridicule, les amis politiques et autres, non-seulement l'auraient répandu par la ville, mais à force de flatteries ils eussent obtenu qu'on imprimât et qu'on publiât la chose.

Flatterais-je M. Jules Favre à mon tour? Non. Ma politesse a une doublure d'épigramme. Il se publie tant de pauvretés, poésie ou prose, que la rencontre d'un auteur qui ne publie rien vous fait une espèce de plaisir : on a envie de le remercier.

Par exemple, il en est tout autrement lorsque l'auteur se nomme M. Cousin. La promesse d'un nouveau livre de lui, qui va paraître dans huit jours, dans quinze jours, aiguillonne la curiosité. On éprouve la même sorte d'impatience que fait éprouver un magnifique arbre à fruit. La pêche est énorme! Le soleil l'a gonflée et rougie, mais elle ne sera mûre que dans quatre ou cinq jours. Ces derniers jours sont impatientants. On gourmande la lenteur de l'arbre ou du soleil, et l'on voudrait cueillir le fruit tout de suite.

M. Cousin nous fait attendre un livre dont le titre seul révèle la difficulté et l'attrait : *Mazarin*.

Il en est aux épreuves. Ce sera peut-être long! Les épreuves d'un styliste se corrigent quelquefois à la loupe et au burin.

Et puis, qu'y aura-t-il dans ce livre? Mazarin lui seul ne se comprendrait pas. Une personnalité féminine contient de poétiques richesses qui peuvent suffire à la richesse et à la plénitude d'un livre. Mais un homme d'État, genre italien? Sa vie, même son œuvre, doivent paraître monotones. Sans doute la *Vie de Mazarin* sera l'histoire de la Fronde, qui toujours fort bien faite, reste toujours à faire. Impossible que M. Cousin ne se place

pas à un point de vue nouveau pour juger la longue crise de cette Fronde. Il ne se bornera pas à recommencer des portraits ; il étudiera l'ensemble, il creusera jusqu'à la racine des faits, pour découvrir les causes primordiales, organiques, d'une si étrange lutte.

Voilà comment raisonne ou déraisonne l'impatience.

Quoi qu'il en soit de ce livre, quelques-uns diront peut-être : Ce n'est pas cela. Tous à coup sûr diront : C'est très-beau.

Mais j'ai fait précisément de cette nouvelle du pays littéraire ce que l'on fait du fruit qui ne mûrit pas assez vite. On le cueille trop tôt.

En défiorant un livre qui n'existe point encore, et en le substituant à des futilités quelconques, j'aurai mangé mon pain blanc le premier.

VENET.

P. S. Il y avait, dans mes dernières *Nouvelles du pays littéraire*, des fautes ridicules. Le lecteur, je l'espère, ne les aura pas mises à mon compte. L'épreuve typographique n'a point été corrigée.

Deux fautes d'impression se sont glissées dans l'article de notre dernier numéro sur la musique religieuse.

Ainsi à la définition de la musique religieuse véritable, page 199, de la 36e à la 37e ligne, au lieu de : la *musique chantée*, il faut lire : la *prière chantée* ; et page 200, de la ligne 22 à la ligne 23, au lieu de : la *parodie* du texte de la langue ecclésiastique, il faut lire : la *prosodie* du texte, etc.

BULLETIN LITTÉRAIRE

MATER ADMIRABILIS, ou les quinze premières années de Marie Immaculée, par l'abbé Alfred MONNIN. Paris, Douniol. Un fort vol. in-12.

Il y a quelques jours, à une réunion des Enfants de Marie, le R. P. supérieur de la maison de la Compagnie de Jésus, de la rue de Sèvres, directeur de la Congrégation, recommandait le livre de *Mater admirabilis* comme un des plus suaves et des plus solides qui aient été publiés sur la Sainte-Vierge. Nous n'avons rien à ajouter à un pareil témoignage; mais nous voulons signaler à nos lecteurs le précieux livre qui en a été l'objet.

Mater admirabilis est une fresque peinte il y a plus de vingt ans, en 1844, au couvent du Sacré-Cœur de Rome, à la Trinité-du-Mont. M. l'abbé Monnin raconte dans quelles circonstances cette œuvre a été composée, et elle a acquis une popularité assez grande pour que nous soyons dispensés de la décrire. Le vocable sous lequel elle est connue semble en quelque contradiction avec le sujet de la peinture. La Sainte-Vierge y est représentée sous les parvis du temple dans toutes les grâces de l'adolescence. Pie IX contemplant la fresque encore toute récente du couvent du Sacré-Cœur, disait en 1846 : C'est une pieuse pensée d'avoir représenté la Sainte-Vierge à un âge où elle semblait être oubliée. La *Mère admirable* se repose donc dans sa modestie et sa candeur. Rien ne lui fait prévoir les illustrations où l'appellent les secrets célestes; elle se délecte aux entretiens divins sans connaître la gloire qui la couronne. Ce titre de *Mère admirable*, si on en croit un pieux récit, plaît particulièrement à la Sainte-Vierge; elle aurait elle-même révélé à un de ses serviteurs, le P. Jacques Rhem, un des anciens de la Compagnie de Jésus, qu'entre tous les noms que lui décerne l'Eglise dans les Litanies, celui de Mère admirable lui agrée le plus. Ce que la Sainte-Vierge a dit de sa bouche à un de ses serviteurs, il semble qu'elle l'ait répété de nos jours par les prodiges qu'elle s'est plue à accorder à la dévotion dont la fresque de la Trinité-du-Mont a été le centre et l'occasion.

Le livre de M. l'abbé Monnin n'a pas seulement pour but de publier quelques-unes des merveilles de *Mater admirabilis*, et il y en a de bien touchantes et de bien vives; l'auteur veut encore faire goûter à ses lecteurs la pieuse pensée de Pie IX, et leur apprendre à connaître la Sainte-Vierge à un âge où elle semblait être oubliée. Le livre n'est pas de ceux qu'on se contente de lire; il a été fait pour être médité.

Ces sortes d'ouvrages ont un charme particulier pour le lecteur de bonne

volonté, appelé à faire son œuvre personnelle de l'œuvre de l'écrivain. C'est au lecteur, en effet, à compléter les tableaux qu'on lui indique ; à entrer dans les voies qu'on lui ouvre ; c'est lui qui tire le suc et qui compose le miel des diverses fleurs que l'auteur a recueillies et qu'il lui présente. A découvrir et cueillir les fleurs de la piété, M. l'abbé Monnin est passé maître ; et s'il n'atteint pas l'art incomparable de Glycera à composer et à former ses bouquets, il est assurément un de ses bons élèves. La *Vie du curé d'Ars*, surtout le petit livre merveilleux et tout d'or de l'*Esprit du curé d'Ars*, et en témoignent. Aussi ne doit-on pas s'étonner de tout le trésor de joyaux et de fleurs dont il a composé l'écrin de *Mater admirabilis*.

La première partie du livre se compose de *considérations* pour faire connaître *Mater admirabilis*, décrire la fresque, en raconter l'origine et celle de la dévotion qu'elle excite, et donner à comprendre la puissance de cette dévotion sur les âmes.

La seconde partie traite des préparations mystérieuses par lesquelles Dieu lui-même disposait la *Mère admirable*.

La troisième médite les actions journalières de la *très-sainte adolescente dans le Temple* ; c'est la partie pratique et essentielle du livre. Il ne suffit pas, en effet, de contempler *Mater admirabilis* avec bonheur, avec onction et avec larmes ; il faut encore, autant que cela est possible à nos misères, conformer nos actions à celles de cette Vierge de la belle et chaste dilection.

Les méditations sont conçues selon le plan de saint Ignace, et les conseils de saint François de Sales ; aux préludes dont l'un est la construction du lieu, aux divers points proposés à l'esprit du pieux serviteur de *Mater admirabilis*, au colloque, aux réflexions pratiques, et au bouquet spirituel, l'auteur a encore ajouté pour chaque jour, en forme de lecture, quelque trait édifiant tiré des archives de *Mater admirabilis*.

Ces traits ne sont pas la partie la moins charmante de son livre. *Mater admirabilis* n'est pas seulement aimable ; elle sait communiquer ses trésors et rendre aimables ses dévôts. Les dévôts de *Mater admirabilis* sont des enfants dont elle préserve l'innocence, des pécheurs qu'elle retire de l'abîme, des âmes simples qu'elle entretient et qu'elle élève. Il y a là tout un monde délicieux. *Mater admirabilis* en est la reine ; son empire s'étend tous les jours. Il est enrichi d'indulgences ; ses sanctuaires se multiplient et son rayonnement éclate et se fond au milieu de tant d'autres dont se compose la couronne de la Vierge Immaculée en ce dix-neuvième siècle qui, malgré ses scandales et ses résistances, paraît destiné à être appelé un jour le siècle de Marie. LÉON AUBINEAU.

ÉTUDES LITTÉRAIRES pour la défense de l'Église, par LÉON GAUTIER. Un beau volume in-12, Paris, Poussielgue.

Le livre de M. Gautier a pour but de proclamer l'unité de la vérité. Il a pour but de montrer que la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde éclaire aussi la parole humaine. M. Gautier n'aime pas le mot de *littérature*, et il a parfaitement raison. Il ne croit pas que le beau soit l'enne-

mi du vrai. Il ne croit pas que l'écrivain soit un être d'un genre à part qui puisse nier les vérités que l'homme doit affirmer. Il ne croit pas à une foule de principes contradictoires, successivement vrais et faux suivant les circonstances. C'est un livre paradoxal.

Il ne croit pas que le dix-septième siècle ait tout dit et tout fait, et qu'il ne reste plus à la pauvre humanité d'autre ressource que d'imiter Louis XIV et sa cour. Il ne croit pas que les autres siècles soient des satellites chargés de graviter autour de Molière et de Boileau.

Le livre de M. Léon Gautier ne croit pas que la littérature soit un domaine à part, étranger à la lumière universelle. Il ne croit pas que les artistes aient un autre Dieu que le Dieu qui a fait de rien le ciel et la terre et qui s'est reposé le septième jour. Ce livre est paradoxal, car il dit des choses évidentes.

Il dit des choses évidentes avec chaleur et clarté. Tout le monde peut comprendre; tout le monde peut admettre.

M. Léon Gautier n'a pas fait précisément un livre de principes, mais un livre d'applications. Ce n'est pas la théorie de l'art, c'est une série de jugements qui, pour la plupart, procèdent de la théorie de l'art. M. Gautier aurait pu *ajouter* à son livre un chapitre *premier* qui eût condensé les lumières dispersées dans ce volume.

Ce que je remarque singulièrement, c'est l'honnêteté profonde de l'intelligence, et je prends ici le mot honnêteté dans un sens particulier qui lui donne la valeur d'une chose très-rare.

Beaucoup d'honnêtes gens ont l'intelligence malhonnête. Beaucoup d'honnêtes gens, qui ne voudraient pas mentir dans la vie, mentent dans l'art. Beaucoup d'honnêtes gens ne se donnent pas la peine de mettre l'accord entre leur âme et leur pensée. Beaucoup de gens conçoivent une certaine admiration théorique pour des personnes ou pour des choses dont l'imitation pratique les ferait rougir. C'est en ce sens que la critique littéraire a été jusqu'au dix-neuvième siècle une œuvre malhonnête. M. Gautier ne ment pas à sa conscience, et c'est une chose qui compte peu d'exemples, quand on parle littérature.

La critique, pour M. Gautier, n'est pas la force morte qui s'oppose à l'admiration. Elle est, au contraire, l'auxiliaire de l'admiration. Elle est son exercice et sa lutte. Il aime à admirer. Il ne s'épanouit que quand il admire. Il cherche les occasions d'admirer. Sa critique, loin d'être négative, s'attriste chaque fois qu'elle est obligée de faire une restriction. Son mouvement naturel est de s'envoler. Son air respirable est l'air des hauteurs. M. Gautier cherche toujours l'air des hauteurs. L'atmosphère où l'on est aujourd'hui est étouffant. On sent chez M. Gautier un effort habituel pour monter. Cet effort a quelquefois l'air d'une bataille. Qu'il se livre de plus en plus aux joies de l'élévation, sans craindre ceux qui ont peur que l'admiration ne compromette leur bassesse! Cette disposition noble et jeune jette sur tout l'ouvrage de M. Léon Gautier une draperie grave. Car rien n'est plus grave que la jeunesse. Rien n'est plus grave que l'amour de l'admiration. Rien n'est plus grave que le soulèvement. Ce qu'il y a de plus frivole au monde c'est la bassesse imbécile des gens

sans âme qui se croient sérieux parce qu'ils sont froids. Seulement M. Gautier fera bien de donner une place plus exacte, plus rigoureusement juste à ceux qu'il admire. Il fera bien d'établir dans ses amours une équité plus sévère. Ne se laisse-t-il pas trop emporter du côté de Jasmin, par exemple? Est-il dans la vérité quand il appelle *Marthe la folle, un poëme incomparable, une des gloires les plus sûres de notre temps?* Quand il se propose de nous faire admirer dans cette œuvre le profond sentiment et la simplicité touchante, n'oublie-t-il pas que Jasmin a célébré dans *Marthe la folle* le désespoir et le malheur, c'est-à-dire la négation radicale de la poésie? *Marthe la folle* appartient au culte des larmes, à cette déplorable petite poésie humaine qui restreint la vie au lieu de l'étendre, et la diminue au lieu de la grandir. M. Gautier qui, en général, se prononce pour la joie contre la tristesse, comprendra facilement que Jasmin a attenté, dans *Marthe la folle*, à la majesté sereine de l'art.

Mais, sans insister plus longtemps sur cette erreur, qui, chez M. Gautier, est une erreur d'application et non une erreur de principe, je veux citer la page où, comparant Boileau à Jasmin, ou plutôt, si nous l'aimons mieux, à un poëte quelconque que nous pouvons, dans notre esprit, substituer à Jasmin, il dit :

« Comparez entre elles la vie de Boileau et celle de Jasmin : l'antithèse sera encore plus visible. Le versificateur du dix-septième siècle est un écrivain de chambre, essentiellement casanier, méthodique, propre, rangé; fort honnête homme d'ailleurs, mais triste, ennuyeux, guindé, monotone, janséniste. Il n'a même pas la conception de la vraie poésie; il n'est pas éloigné de l'opinion de Malherbe affirmant « qu'un poëte n'est pas plus utile ici-bas qu'un joueur de quilles. »

« Il est assez persuadé que la poésie a pour but principal d'être l'ornement d'un Versailles, la distraction d'un Louis XIV, et le châtiment d'un Cotin. Il ne voit guère plus loin, et aligne consciencieusement des alexandrins raisonnables, dont je n'entends pas médire. Et maintenant, quittons la chambre de Boileau et le jardin d'Auteuil; transportons-nous sous le soleil de notre Midi. Un poëte a vécu de notre temps, presque inconnu d'une partie de la France, marchant de ville en ville, de triomphe en triomphe, entouré comme un roi des joyeux tumultes de tout un peuple, couvert de fleurs, couronné de lauriers, chantant partout et chantant pour les pauvres, chantant des poëmes qui n'appartenaient à aucune des catégories de Boileau, des poëmes qui n'étaient ni des épîtres, ni des élégies, ni des sonnets, et qui cependant passionnèrent les multitudes; des poëmes enfin où l'on osait nommer le Christ, la Vierge et les saints, et d'où tout l'Olympe était insolemment chassé. Telle a été en effet la vie de Jasmin; ne nous demandez pas si nous la préférons à celle de Boileau. »

Voilà une belle conception de la poésie. Voilà de la vie et de la chaleur. J'aimerais mieux, je le répète, qu'un autre nom fût là, au lieu du nom de Jasmin. Mais le principe reste et les deux façons de concevoir l'art sont noblement mises en face l'une de l'autre. Par malheur je ne vois dans Jasmin que les apparences du rôle, et non la réalité de l'homme. Il a la mise en scène du poëte : il n'en a pas la profondeur. Une immense vanité

le poursuivait dans ses voyages. Le recueillement manquait; la gravité manquait. La solennité manquait. La grandeur manquait. La colère manquait. Donc il n'était pas poëte.

Mais cette observation, qui ne porte que sur un nom propre, ne détruit en rien l'observation de M. Léon Gautier dans ce qu'elle a de général.

Ce désir d'unir l'artiste et l'homme, et de les voir faire un seul être, désir si naturel qu'il semble difficile d'y échapper, est cependant un des priviléges du dix-neuvième siècle. C'est ce désir qui a inspiré l'ouvrage de M. Léon Gautier. L'ancien morcellement en vertu duquel le même individu se trouvait, suivant les différentes heures du jour, successivement homme, homme d'affaire, savant naturaliste, poëte païen, philosophe chrétien, etc., sans qu'aucune de ces différentes fonctions gênât l'autre, cet ancien morcellement qui ne donnait à Dieu qu'une partie de l'homme, pour réserver ses autres parties à différents genres d'idoles, ce partage honteux qui a tant déshonoré de personnes et de choses est l'ennemi de M. Léon Gautier.

Il ne croit pas que Jésus-Christ soit une spécialité. Il croit que Jésus-Christ est Dieu et qu'en lui doivent vivre toutes choses. C'est pourquoi son livre est la parole d'un homme, et non pas seulement le travail d'un écrivain!

L'article que M. Gautier a consacré aux *Acta Sanctorum*, un des meilleurs chapitres de son livre, respire l'unité et l'amour de l'unité. M. Gautier n'admire pas seulement les vertus des saints, il admire en eux l'intelligence, l'art, la science la puissance! Il admire tous les dons de Dieu. Il ne les regarde pas comme de bonnes gens qui ont bien fait leurs petites affaires, exécrable pensée qui a du succès dans le monde. Il les admire comme les grands hommes, comme les héros de l'histoire. Parmi les écrivains qu'on oblige les mortels à admirer, cherchez-en un qui puisse de près ou de loin, être comparé à sainte Angèle de Foligno, vous ne le trouverez pas. Pauvres philosophes qui dissertent sur Dieu!

On dirait quelquefois, quand les critiques parlent des saints, qu'ils consentent à les accepter, et même s'inclinent devant leurs vertus, parce qu'il faut rendre justice à tous les genres de mérites; mais on sent qu'ils méprisent, au point de vue intellectuel, ceux qu'ils consentent à estimer au point de vue moral. Ils ont l'air de dire que saint Vincent de Paul était bon pour les pauvres, mais que Cicéron seul peut suffire à satisfaire l'intelligence noble et cultivée des riches. M. Gautier s'élève avec énergie et avec générosité contre les ridicules jugements que la sottise porte sur la gloire!

Une séve chaude circule dans le livre de M. Gautier. L'auteur a le droit de ne pas aimer ce mot : *la littérature*, car jamais il ne s'arrête aux querelles de mots. Jamais il ne s'attarde parmi ces questions vaines qu'agitent les littérateurs avec une vanité qui ne les fatigue jamais. Il cherche toujours la vérité, non pas la formule, ni la lettre, mais la vérité vivante. Il parle à son lecteur, et il lui parle comme à quelqu'un qu'on aime. Il lui parle simplement, franchement, familièrement. Il l'introduit dans son cabinet de travail, et lui met sous les yeux les pièces dont il se sert pour écrire.

Son livre est éclatant de sincérité. Chaque mot qu'il prononce, il le pense : il le pense actuellement, vivement. Et il nous dit les choses à nous et à lui-même sur le même ton. Sa parole extérieure est l'écho fidèle de sa parole intérieure.

A côté de tant de vérités ne trouvera-t-on pas quelques fausses notions? Il y en a peu. Mais il y en a quelques-unes. Par exemple en voici une qui est trop gravement fausse pour être passée sous silence. M. Gautier a eu le malheur d'écrire cette phrase qui se recommande à son indignation :

« La plume est un vil instrument aux doigts d'une femme, quand elle ne s'en sert pas pour écrire à son mari ou à ses enfants, ou pour faire les comptes de sa maison ! »

Si l'on ne connaissait pas les contradictions humaines, on s'étonnerait de rencontrer ici une erreur aussi directement contraire à l'esprit du livre où elle s'est glissée. Ne dirait-on pas, à entendre ces paroles déplorables, que si une femme prend la plume dans une autre intention que les trois intentions permises par M. Gautier, elle va négliger son mari, ses enfants, et sa maison ! Ne dirait-on pas que la poésie est l'ennemie de la réalité? M. Gautier tombe ici, par une distraction fâcheuse, par un sommeil douloureux, dans la vieille et pitoyable erreur que son livre tout entier est destiné à combattre M. Gautier passe sa vie, consacre son cœur et son intelligence à nous montrer que tout ce qui est poétique est réel, que l'art et la vie sont pénétrés par la lumière. Et tout à coup, comme si Boileau le saisissait de sa main froide, comme si le cadavre de la vieille rhétorique lui apparaissait dans un cauchemar, M. Gautier nous parle, un instant, comme si l'art et le devoir étaient en contradiction ! Or n'est-il pas évident que plus l'art s'élève, plus l'ordre lui devient nécessaire?

Les vers sont astreints à une loi plus sévère que la prose, et la musique a pour condition, pour vie, pour fond et pour corps la vérité mathématique. Pourquoi donc la femme qui élargirait et élèverait son cœur négligerait-elle ses devoirs? Je suis porté à croire au contraire que l'étroitesse des femmes introduit dans la maison le désordre et le malheur. Cette étroitesse produit justement les catastrophes qu'il s'agit d'empêcher. La femme la plus ordonnée, la plus soigneuse de ses devoirs, serait celle qui porterait l'univers entier dans son cœur. M. Gautier a-t-il réfléchi que sainte Thérèse, sainte Catherine de Gênes, sainte Catherine de Sienne, sainte Gertrude, sainte Brigitte, sainte Angèle de Foligno étaient des femmes! Et sans doute parmi les femmes ce sont celles-là qui ont vraiment de l'ordre. Connaissez-vous beaucoup de créatures plus exactes que le soleil? Et son exactitude lui enlèverait-elle son éclat?

Je suis très-certain que M. Gautier n'a pas voulu dire ce qu'il a dit. Sa parole est allée dans une autre direction que sa pensée. Il n'a voulu blâmer que les confidences mauvaises et dangereuses, ces bavardages où la femme se raconte au public avec d'inutiles et mauvais détails. Mais il a dit autre chose que ce qu'il voulait dire, et dans un livre destiné à toutes les classes de lecteurs, la phrase que je signale est une tache qui peut tromper bien des yeux faibles. Que de femmes pourraient s'autoriser de cette parole pour prendre la route qui descend ! Les comptes de maison n'ont rien de bas et

de vil en eux-mêmes. Mais on les avilit si on les présente comme une barrière, comme une exclusion. Le hideux *chez soi*, la borne, la porte fermée, est un monstre prêt à dévorer. Il appartient à un homme comme M. Gautier de le repousser avec indignation, et d'avertir les femmes de la grandeur de leur position; jamais on ne proclamera cette vérité assez haut.

L'article que M. Gautier consacre à M. Louis Veuillot est évidemment incomplet. Mais M. Gautier le reconnaît dans son *post-scriptum* : ce qui me dispense d'insister. Il est clair que cet article ne contient ni les éloges ni les critiques que comporte un tel sujet.

En somme, le livre de M. Gautier a pour but d'unir et d'élever. En parant littérature, il parle cependant de mille choses réelles. Il ne se promène pas ordinairement dans les champs stériles de la phrase. Il réclame très-souvent les droits de la lumière ; il ne consent pas à vivre sans elle; il ne permet pas à la parole de se faire un domaine à part, un domaine spécial qui ne relève pas de la vérité.

Je ne veux pas terminer cette étude, qui ne dispense pas de lire son livre, sans citer quelques belles pensées et quelques belles paroles.

« Il y a certains hommes, dit-il, qui, en fermant les yeux à ce vulgaire soleil de notre terre, peuvent se rendre ce magnifique témoignage. *J'ai toujours aimé ce qui était grand.* Eh bien! à leur lit de mort ces jansénistes ont pu se rendre le témoignage contraire. Chacun d'eux a pu se dire : J'ai toujours aimé ce qui était petit. »

Il est certain que l'amour des petites choses et la peur des grandes choses est un des plus ignobles fléaux dont l'homme puisse être frappé, et il est actuellement frappé de ce fléau. Il y a des gens qui ont peur d'être dérangés dans la honte de leur bassesse, et je remercie M. Gautier de n'avoir pas terminé un livre où il est question d'art et de christianisme sans avoir protesté contre *le goût du petit*. Le portrait qu'il fait de la *sèche colère* des jansénistes est juste et vrai.

« Leur épouvantable doctrine sur la grâce, dit-il, chasse l'amour non-seulement de la terre, mais encore du ciel. Si bien que la pauvre humanité, hébétée, les yeux en larmes, l'âme navrée, ne sait où trouver l'amour profond. »

Les premières et les dernières pages du livre de M. Gautier protestent généreusement contre la lâcheté des adorateurs du vieux temps. M. Gautier ne pense pas que Dieu soit mort.

Un dernier mot. Après avoir dit d'excellentes choses sur les livres populaires, M. Gautier termine par une réflexion que je veux citer; car elle résume noblement les qualités de son ouvrage :

« Peut-être, dit-il, nous reprochera-t-on d'avoir pris en un sujet si simple un ton trop élevé. Il nous a toujours semblé que, lorsque l'on a l'honneur d'être chrétien, on doit, pour juger sainement de toutes choses, monter d'abord sur les hauteurs. Nous sommes de ceux qui veulent placer toutes les questions aussi près du ciel que possible. »

C'est cette tendance qui est l'honneur du livre et l'honneur de l'écrivain.

Ernest HELLO.

VIES DES SAINTS DES FAMILLES CHRÉTIENNES ET DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES, par M. l'abbé A. VAILLANT. Un beau vol. in-8 de 660 pages. Prix : 5 fr., Victor Palmé, éditeur, 22, rue St-Sulpice.

De nombreuses publications sur les *Vies des Saints* se sont succédé depuis quelques années, avec une rapidité qui prouve combien le goût du public se porte sur ce genre d'ouvrages. Nous ne pouvons en être surpris. Quel est l'ouvrage d'imagination qui pourrait, comme les Vies des saints, présenter des modèles accomplis des sentiments qu'on admire le plus? Où trouverait-on une abnégation aussi complète, un dévouement aussi désintéressé ? Dans un moment où le sentiment chrétien semble se relever parmi les classes éclairées, elles trouvent dans cette lecture l'aliment qui leur convient le mieux, le plus propre à affermir leur foi, à les guider dans cette voie salutaire. Aussi M. Palmé a-t-il vu disparaître en peu de temps quatre éditions des *Vies des Saints* du P. de Giry, et voit-il enlever, à mesure qu'ils paraissent, les volumes des deux éditions complétées par un grand nombre de vies nouvelles par M. l'abbé Paul Guérin, in-12 et in-8, dans lesquels l'ouvrage primitif du P. de Giry n'entre que pour une fraction bien peu considérable, et qui renferment les histoires ou au moins des notices sur environ deux mille saints.

Mais il existe, heureusement encore en assez grand nombre, dans nos campagnes, des familles chrétiennes qui ont conservé, ou qui cherchent à faire revivre les bonnes et saines traditions des siècles de foi, et qui, avant de se séparer, terminent la soirée par une lecture pieuse afin que chacun de leurs membres se retire, emportant quelques bonnes pensées, un souvenir d'édification. Dans presque toutes les communautés religieuses, on fait également une lecture pendant le repas. Pour ce double objet rien n'est préférable à des vies des saints rappelant l'histoire et les sublimes vertus de ceux dont on célèbre la fête. Mais, pour bien remplir leur but, il faut que leur développement se mesure assez exactement sur la longueur du temps qu'on doit y consacrer. Il ne manquait pas d'ouvrages donnant déjà une vie de saint pour chacun des jours de l'année, mais en voulant leur donner un format assez portatif, il avait été nécessaire soit de raccourcir singulièrement les notices consacrées à chacun deux ; soit d'employer, pour l'impression, un caractère assez fin pour renfermer beaucoup de matière en peu d'espace, ce qui en rendait la lecture difficile et fatigante, impossible même pour les vues un peu affaiblies. On peut donc bien véritablement affirmer qu'il manquait encore un livre qui remplît convenablement toutes les conditions désirables, et c'est ce motif qui a engagé M. Palmé à prier M. l'abbé Vaillant d'écrire celui que nous annonçons aujourd'hui.

M. l'abbé Vaillant a la modestie de dire sur le titre même qu'il a écrit ces *Vies des Saints*, d'après le P. de Giry, Ribadeneyra et le Bréviaire romain, paraissant ainsi abdiquer le titre d'auteur réel. Mais évidemment une vie de saint ne peut se composer que des documents qui en ont été conservés, et le travail de l'écrivain consiste à choisir, parmi ces documents les plus importants, ceux qui peuvent le mieux faire ressortir le caractère

de la sainteté, édifier le lecteur et l'engager à entrer dans une vie meilleure et à s'y maintenir. Voilà ce que M. l'abbé Vaillant a fait de la manière la plus remarquable. A la tête de chacune des vies, il a eu le soin d'indiquer l'époque où le Saint a vécu, quels étaient alors le pape, l'empereur et les rois de France lorsqu'ils ont eu quelques relations avec lui ou quand le Saint était Français.

Une vie de saints, quelque abrégée et restreinte qu'elle puisse être, ne serait pas satisfaisante si l'on ne trouvait au début un récit détaillé de la vie mortelle de celui qui, après avoir été sur la terre le modèle infiniment parfait de toute sainteté, doit être, pendant l'éternité, la récompense de ceux qui se sont efforcés de l'imiter. Le volume débute en effet par une vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'exposé des principales circonstances de sa prédication, de sa passion, de sa résurrection glorieuse jusqu'à son ascension. M. l'abbé Vaillant passe très-rapidement, dans cette vie, sur les événements merveilleux, qui ont précédé et accompagné sa naissance, événements qui sont racontés avec tous les détails nécessaires lors des fêtes qui les célèbrent, l'Annonciation, la Nativité, la Circoncision et l'Épiphanie. Tous les autres détails peuvent être distribués pour servir de complément aux lectures, les jours où la vie du saint ne pourrait suffire, car il était évidemment impossible de donner à toutes le même développement. La longueur moyenne est d'environ deux pages pour chaque vie, mais il y a un assez grand nombre de saints qui ne sont connus que par bien peu de faits de leur existence et par le culte qu'on leur rend dans l'Eglise de temps immémorial. D'autres au contraire, ont été signalés à l'admiration de tous, soit par leurs grands talents et leur doctrine, comme les Pères et Docteurs de l'Église, soit par l'éclat de leur vie. Il en est également un certain nombre qui, appartenant à la France, ont pour nous un intérêt tout particulier. Il était donc utile de pouvoir prendre, comme dans une espèce de réserve, dans la vie de Jésus-Christ, de quoi suppléer à l'insuffisance de quelques notices. Dans les moments de l'année consacrés à la mémoire des grands mystères de notre sainte religion, les vies de saints même les plus développées pourraient paraître trop courtes. Le récit de la passion les complétera pour la semaine-sainte; celui de la résurrection pour la semaine de Pâques.

M. l'abbé Vaillant a donc fait un livre très-bon, très-utile, et si nous ajoutons qu'il a su le rendre singulièrement intéressant, nous n'étonnerons personne. De son côté l'éditeur en a fait un très-beau volume, exécuté dans des conditions typographiques qui le rendent parfaitement convenable pour l'usage auquel il est destiné. Si le sujet des lectures est attachant, il n'est pas moins avantageux de pouvoir lire sans fatigue.

Marquis de Roys.

LES ETUDES D'UN ANTIQUAIRE, par Joaquin de Irizar, troisième partie. Un volume in-8. Prix : 2 fr. 50, chez Palmé.

M. Joaquin de Irizar, l'auteur des Etudes d'un Antiquaire, est une originalité saillante au sein de la race la plus singulière et la plus originale de l'Europe; je veux parler du peuple basque, de ce peuple qui, sur les deux

versants des hauteurs pyrénéennes, porte encore au front l'auréole des vieilles races orientales, auréole que rien n'a pu éteindre, ni le domination romaine ni le scepticisme moderne. Détaché du rameau primitif, contemporaine de l'origine du monde, l'Escualdunac, avec ses vieilles constitutions et ses fueros, avec son arbre historique de Guernica, avec ses municipalités mi-partie populaires, mi-partie héréditaires et aristocratiques, avec sa fédération des communes du Sabourd, avec ses *bilzaar*, congrès de vieillards, chefs de familles, siégeant debout, appuyés sur leurs rudes bâtons de néflier, dans une enceinte d'arbres séculaires que l'invasion a foudroyée et dont il ne reste plus qu'un plateau nu et aride, aux environs d'Ustaritz, avec ses assemblées libres de la Basse-Navarre et de la Soute, assemblées qui n'acordèrent jamais aux rois d'Espagne et de France que des *dons gratuits*, l'Escualdunac, dis-je, demeure au-dessus de nos fourmillières modernes, bavardes, mesquines et prosaïques, comme une grandiose ironie et comme un sublime enseignement. Le poëte latin disait de cette *dure* race: qu'elle avait repoussé tous les jougs. Jusqu'à lui, c'était vrai, mais plus tard elle en a reçu un : C'est celui du Christ. Chose admirable, chose miraculeuse! Il n'y a que le christianisme qui ait eu l'immense puissance de pénétrer au cœur de ces hommes coulés dans le moule antique, et de leur faire renier une religion qui faisait pour ainsi dire partie de leurs entrailles. A la lettre, on peut dire que faire changer de religion à ces bronzes, c'était les faire renoncer à eux-mêmes. Les apôtres ont opéré ce prodigieux miracle sur les races les plus diverses et les plus opposées. Preuve évidente que le christianisme est le catholicisme.

Une fois converti, le Basque ou plutôt l'Escualdunac offrit un des plus charmants types qu'on puisse admirer, heureux mélange de gravité antique, de douceur chrétienne, de fierté, d'esprit, de bravoure de chevalerie et de loyauté. Jusqu'ici ils n'ont pas que je sache laissé altérer ce type; dans tous les cas je le retrouve complet dans M. Joaquin de Irizar. Il ne tient plus, il est vrai, la terrible épée de fer que ses ancêtres tenaient à Roncevaux où le preux Roland apprit à les connaître; il a changé d'armure, car le combat a changé de caractère. Ce n'est plus aujourd'hui la patrie matérielle qu'il s'agit de défendre, c'est la patrie morale, la patrie commune, la patrie de l'âme, de l'esprit, du cœur, la vérité en un mot. Et c'est avec la plume qu'on combat pour ces grands intérêts. C'est donc contre la plume que M. Irizar a échangé son épée. En voyant dans ce combat d'un genre nouveau, les vieux Basques, ses ancêtres, n'ont point à rougir de lui. Son entrain, sa verve, son courage, sa loyauté, sa courtoisie, toutes les qualités qu'il emploie en entrant dans le lice, doivent réjouir leur cœur. Ce n'est pas un héros classique qui compte ses pas, règle ses mouvements et se bat selon les formes; non! Il s'en va un peu à l'aventure et s'attaque dans une heure à dix ennemis différents. Toujours courtois en présence de ses adversaires masculins, il prend en face des dames le ton de galante ironie qui doit être charmant dans sa langue natale. C'est ainsi, par exemple, qu'il demande à Mme Clémence Leymarie « la permission de sourire pour indiquer qu'il ne partage pas ses opinions. »

Les Basques prétendent que *l'Escuara* est la langue d'Eden. Je ne

sais ce qui en est, mais ce que je sais bien après la lecture des études d'un antiquaire, c'est que cette langue semble avoir donné à M. Irizar la clef de toutes les autres soit mortes, soit vivantes. Il est prêt à écrire en hébreu, en grec, en latin, en anglais, en allemand, en espagnol comme il écrit en français.

Semblable à ceux de ses compatriotes qui conduisent les voyageurs aux sommets pyrénéens, M. Irizar, tenant d'une main le flambeau de la science philosophique et de l'autre le solide bâton de l'autorité de l'Église, prend son lecteur par la main et lui fait entreprendre un vertigineux voyage à travers les régions de l'ordre intellectuel les plus semées de précipices.

« Quand mon fils, dit-il, fut pour la première fois nommé *diputado general* de Guipuzcoa, honneur auquel je ne suis jamais arrivé (il paraît que tout le monde vaut mieux que moi dans mon pays, ce qui est très-possible), je ne lui donnai qu'un seul conseil : *Crains Dieu et tombe dans autant d'erreurs que tu voudras.* Ce conseil que je tenais pour bon, mon fils, je le prendrai pour moi, et me fiant à lui, je discuterai des questions bien épineuses.

« Dans une circonstance grave je dis à mon fils : *Teme a Dios, e yerra quanto quieras.* Moi aussi je craindrai Dieu, je m'assujettirai à sa sainte Église, et sous cette sauvegarde je me mettrai à parcourir des champs qui ont été jusqu'à présent clos pour tout le monde et dans lesquels j'introduirai le lecteur. Je me tromperai peut-être; il est très-probable que dans plus d'une circonstance accessoire je tomberai dans l'erreur, mais cela m'importe peu, puisque je ne veux pas m'y attacher. Dans le cas où mes erreurs seraient patentes, les rationalistes et les mauvais philosophes verront que les catholiques ont de la liberté pour les plus grandes hardiesses d'esprit (1).

B. CHAUVELOT.

LES TOLNAY. Nouvelles Scènes de la vie hongroise, par M. le comte DE LA TOUR. Un beau volume. Paris, Palmé, prix : 2 fr.

Longtemps la Hongrie est restée en dehors des sentiers battus par les touristes et les romanciers : elle recélait cependant plus que d'autres contrées un riche trésor d'observations, dont le savant, l'historien, le poëte auraient pu tirer un merveilleux parti. Les plus étranges contrastes n'ont pas cessé de se produire sur cette terre, patrie du *Fléau de Dieu*, et du saint roi Étienne, parmi ces peuples deux fois l'effroi de la chrétienté, et plus tard ses défenseurs dévoués. Là sont encore en présence la barbarie, la civilisation, l'Orient, l'Occident; le despotisme et l'indépendance la plus sauvage, les souvenirs du moyen âge et les tendances modernes, le luxe grandiose des vieilles aristocraties et la misère du prolétariat. La nature elle-même, avec ses steppes incultes, ses immenses marais et ses riches colonies agricoles, semble subir cette loi des oppositions tranchées,

(1) Les études d'un antiquaire se composent de quatre parties. La première a pour titre : *Enigmes;* la seconde, le *Capitole;* la troisième, la *Vierge-Immaculée* ; la quatrième, les *Francs Maçons*. Nous n'essayrons pas de les analyser. On n'analyse pas l'humour; mais pour être un peu capricieux et fantastique le voyage que nous faif aire M. Irizar n'en est pas moins intéressant.

dont nous n'avons aucune idée au milieu d'une civilisation où les teintes sont fondues jusqu'à en être presque effacées. M. le comte de la Tour a compris quelle veine précieuse il y avait à exploiter pour l'écrivain, et, par sa position exceptionnelle, personne n'était mieux en état d'étudier la Hongrie et de la raconter.

Officier dans l'armée autrichienne, il voyait s'ouvrir devant lui les châteaux, les maisons de la ville, les fermes et les chaumières : il a pu pénétrer partout, observer à loisir et consciencieusement mille détails que les voyageurs ou plutôt les *parcoureurs* négligent d'ordinaire. Préoccupés surtout de l'aspect physique d'un pays, en l'observant à leur point de vue politique et philosophique, ils ne saisissent que les traits de mœurs qui peuvent servir de preuves à l'appui de leur système préconçu. M. de la Tour a observé sans parti pris, il a approfondi plus d'une grave question, et s'il revêt ses études d'une forme romanesque, c'est qu'elle seule peut mettre en relief toutes ces oppositions résultant du voisinage de races juxtaposées, et non confondues. Une description, une analyse resteraient toujours bien au-dessous de ces dialogues animés, de ces scènes dramatiques où apparaissent chacun de ces types si différents, le Magyar, le Slave, l'Allemand, le Bohémien, le magnat, le pâtre, et le *Pauvre garçon*, sorte de bandit, pareil à l'Out-law des Marches d'Ecosse. M. de la Tour fait agir et parler ses personnages, il les fait vivre, il les place dans un cadre qui est si bien en harmonie avec ces individualités originales, leurs rôles se soutiennent avec tant de logique, que tout étranges qu'ils nous semblent d'abord, on s'y accoutume ; ils deviennent réels, on les comprend et on les accepte. Les premières *Scènes de la vie hongroise* ont paru dans la *Revue contemporaine :* elles nous transportaient à l'époque de l'insurrection de 1848 et 49, et déroulaient dans toute leur déplorable complication les opinions et les intérêts qui divisaient ce malheureux pays, depuis la loyauté chevaleresque des gentilshommes, demeurés fidèles à la mémoire du *roi Marie-Thérèse*, jusqu'au philanthropisme philosophique et à la démagogie furieuse, exploitant quelques abus légers, et bien plus encore des prétextes de mécontentement illusoires ou exagérés. Les *Nouvelles Scènes* qu'avaient précédées quelques pages charmantes dont les lecteurs de notre Revue ont gardé le souvenir, les nouvelles scènes, d'une portée moins sérieuse que leurs devancières, offrent un intérêt plus vif, parce qu'il est plus concentré. En nous racontant une chronique de la famille Tolnay, l'auteur nous initie à l'existence princière, mais orageuse des grands seigneurs hongrois du commencement de ce siècle. Absolus, indomptables, irascibles, ils imposaient leurs volontés justes ou injustes, et brisaient l'obstacle ou se brisaient contre lui. Ce caractère une fois donné, le drame qui se développe dans les Tolnay n'a plus rien d'invraisemblable; au contraire, il semble difficile qu'il suivît un autre cours. Mais à côté de ces farouches seigneurs, se place un autre Tolnay, qui, par sa mère, a dans les veines du sang allemand, dans le cœur une tendresse infinie, dans l'esprit le besoin des choses élevées et généreuses. Élevé en Allemagne, Gabriel en a rapporté des goûts intellectuels et des habitudes moins farouches que celles de ses pareils : son père le méprise et ne cache

pas son aversion pour le débile jeune homme, le *Schwelchling*, comme il l'appelle. Il faut lire dans le roman les efforts de Gabriel pour reconquérir la bonne opinion du comte, sans décheoir aux yeux de sa mère, et de la nièce de celle-ci, jeune Allemande, ravissante de grâces et de pureté, aimée de Gabriel et du farouche Paul Tolnay, appartenant à la branche protestante, ennemie mortelle des Tolnay catholiques. De ce combat entre les instincts de race de Gabriel et ses meilleurs sentiments, du dévouement de Marie, partagée entre son amour pour Gabriel et la crainte de laisser voir une préférence qui serait le signal des vengeances de Paul, de cette rivalité entre les Tolnay, M. de la Tour a composé une fable simple, et cependant d'un intérêt très-vif: et l'a racontée dans un style élégant et sobre, exempt de sécheresse comme de prolixité; où « *la couleur locale* » est assez accentuée pour qu'on ne se croie ni en France, ni en Angleterre, sans tomber dans cet étalage de mots étrangers, de détails minutieux, grâce auxquels un ouvrage d'imagination ne deviendra pas un livre scientifique, mais un livre pédantesquement ennuyeux. Un autre mérite de ce roman est son irréprochable pureté de forme et de fond : M. de la Tour est un de ces rares écrivains qui savent être honnêtes sans être fades, et ses pages sont de celles qu'après un scrupuleux examen, on lit en famille, à haute voix, avec d'autant plus de plaisir qu'on est sûr de les lire sans crainte.

ROMONT.

LA DIVINITÉ DE L'ÉGLISE, par Mgr de SALINIS, 4 vol. in-8. Tolra et Haton, 1865.

NOTRE-DAME DE FRANCE OU HISTOIRE DE LA SAINTE-VIERGE EN FRANCE DEPUIS L'ORIGINE DU CHRISTIANISME JUSQU'A NOS JOURS. 5e vol. in-8, 600 pag. Plon, 1865.

LA VIE DES STEPPES KIRGIZES. Gr. in-8; illustrations à l'eau forte, par BRONISLAS ZALESKI. Vasseur, 1865.

MISSIONS DOMINICAINES DANS L'EXTRÊME ORIENT, par le P. ANDRÉ-MARIE, 2 vol. in-18 anglais, 940 p. Bauchu, 1865.

I

L'ouvrage de Mgr de Salinis tiendra une place à part parmi les publications contemporaines; c'est une nouvelle arme pour la défense de l'Église et une arme qui n'est pas à dédaigner. Il est inutile d'insister sur les difficultés du temps présent; l'Église traverse une crise douloureuse et, à cause de cela, personne ne méconnaîtra l'immense utilité du livre de Mgr de Salinis. Jamais peut-être les principes de la foi et de la morale n'ont été plus publiquement et plus outrageusement honnis et vilipendés; l'erreur, comme une marée toujours montante, envahit les intelligences ; les ravages sont déplorables; il faut par tous les moyens possibles combattre ces maux qui font gémir les enfants de l'Église. Sans doute, en fait d'apologétique, tout a été dit; mais cependant, dans le champ du vrai, il y a toujours des parties qui n'ont pas été exploitées complètement, et les diamants qui composent l'immense trésor des vérités catholiques peuvent être présentés d'une façon qui les rende plus brillants et frappe

davantage les regards : *non nova, sed nove*. Par la connaissance qu'ils ont de leur temps, de ses erreurs et de ses préjugés, comme le dit Mgr d'Amiens, les nouveaux défenseurs de l'Église peuvent donner à leurs preuves un tour et une forme qui ajoutent singulièrement à la force de leur argumentation. C'était ce que Mgr de Salinis était plus à même que personne de réaliser. Formé à l'école de Lamennais, mêlé par zèle autant que par goût aux hommes d'élite qui recherchèrent sa société partout où il a vécu, il avait appris de ceux-ci les choses qu'il fallait dire à l'incrédulité de son temps, et il avait retenu du maître dont il avait répudié les erreurs pour n'en conserver que la vigueur et l'éclat, la manière brillante dont il fallait les dire. Plusieurs aperçus font souvenir de Pascal, et il n'est pas jusqu'à l'inachevé et au décousu de certaines pensées jetées brusquement et sans suite, qui ne reportent au célèbre penseur du dix-septième siècle. La jeunesse rencontrera là une nourriture substantielle et propre à la prémunir contre le mal, les intelligences sérieuses trouveront dans ces études solides un moyen sûr de rectifier leurs idées, de dissiper leurs doutes et d'affermir dans leurs cœurs les principes de la foi.

Mgr de Salinis, qui a travaillé vingt ans de sa vie à cet important et remarquable ouvrage, a étudié l'Église sous deux rapports. Sous le rapport surnaturel, comme manifestation des lois qui constituent l'immortelle société de l'homme avec Dieu; et sous le rapport temporel comme lié à tous les développements de l'homme et de l'humanité dans le monde de la pensée, dans le monde social, et jusque dans le domaine de l'imagination et des arts. Il ressort de cette manière de traiter la question une double démonstration de la foi catholique, l'une directe et rigoureuse, l'autre indirecte, d'une importance en soi secondaire, mais qui exerce cependant par un effet des préoccupations du temps où nous vivons une influence remarquable sur un grand nombre d'esprits. Quatre parties divisent l'ouvrage. Dans la première l'Église est considérée dans son principe, qui est Dieu. Après des considérations préliminaires sur l'ordre divin de la foi et sur les rapports entre les divers systèmes d'incrédulité, l'auteur défend l'existence de Dieu contre l'athéisme; il démontre la nécessité d'une religion, l'existence de la révélation et son autorité.

La seconde partie considère l'Église dans son divin fondateur ; c'est la mission divine de Jésus-Christ. En témoignage de la divinité de cette mission viennent déposer les monuments de la nation juive et les monuments des autres peuples qui, tout incomplets qu'ils sont, confirment les traditions du peuple juif; les monuments de l'époque contemporaine au Sauveur, témoins de ses œuvres et de celles de ses apôtres ; ce sont les Évangélistes, les martyrs et le monde converti qui viennent tour à tour déposer en faveur de la vérité.

La troisième partie envisage l'Église dans sa divine constitution et examine ses caractères d'unité, de sainteté, de catholicité et d'apostolicité. La quatrième partie enfin s'occupe des rapports de l'Église avec les sociétés temporelles. Ici sont discutées les plus grandes questions de la famille, de la liberté et du pouvoir. L'auteur ensuite envisage le problème social considéré historiquement, et, prenant le monde au pied de la croix, arrive

avec lui jusqu'à nos jours. On voit d'après ces indications très-sommaires que la question de l'Église est entièrement résolue; c'est une apologie complète de la religion chrétienne. Dans cet ouvrage que l'on étudie avec un vif intérêt, on rencontre les principaux sujets du catéchisme. Ce sont des questions qui n'intéressent ni la théologie ni l'histoire. Ailleurs c'est l'historien, le philosophe, qui parle et envisage les questions de haut; ici c'est le professeur, le théologien, l'évêque. Le style est grave, soutenu toujours, mais peu animé; c'est un ton paternel digne et simple. Nous répétons ce que nous disions en commençant, que l'ouvrage de Mgr de Salinis est digne de l'attention de tout homme sérieux et intelligent; il mérite d'être lu et étudié.

II

Le beau monument élevé par M. Hamon à la gloire de la sainte Vierge sera terminé dans deux ans; il reste encore deux volumes à publier; ils paraîtront l'un au commencement de 1866 et l'autre en janvier 1867. Le 5e volume, mis en vente il y a quelques semaines, comprend les trois provinces ecclésiastiques de Rouen, de Reims et de Sens. La province ecclésiastique de Rouen renferme cinq évêchés : Rouen, Coutances, Séez, Evreux et Bayeux; c'est la Normandie entière, remarquable entre toutes les provinces de France par sa dévotion à la sainte Vierge. Toutes ses cathédrales, sans exception, portent le titre de Notre-Dame, et, fait digne d'être noté, elle a été la première à célébrer en Occident la fête de l'Immaculée Conception, dès l'an 1070. La province ecclésiastique de Reims compte cinq diocèses : Reims, Amiens, Beauvais, Châlons-sur-Marne et Soissons. Ici, si nous en jugeons par le diocèse de Soissons et surtout par ce qui est dit sur certaines parties de ce diocèse, les documents fournis ont été bien imparfaits; ce qui rend la rédaction assez peu intéressante et pas toujours très-exacte. La faute certainement n'en est pas à M. Hamon, qui a dû rencontrer dans l'exécution de son entreprise des difficultés sans nombre, mais le fait que nous signalons n'en est pas moins regrettable ; il faut espérer qu'il est unique et ne s'est pas renouvelé pour d'autres diocèses. La province ecclésiastique de Sens compte quatre diocèses : Sens, Moulins, Nevers et Troyes. Quoique les provinces dont s'occupe le cinquième volume de Notre-Dame de France comptent des pèlerinages célèbres, nous avons trouvé ce volume moins intéressant que les précédents. Faut-il en accuser l'histoire elle-même, ou ceux qui se sont chargés de fournir les matériaux? Nous l'ignorons, et laissons juges ceux que ce volume touche de plus près.

III

Dans la *Vie des steppes kirghizes*, rien n'est donné à l'imagination. Les eaux-fortes qui l'illustrent d'une façon splendide ont été faites d'après nature; et il n'est pas un détail, pas un trait du livre qui n'ait été recueilli sur les lieux mêmes. Déporté pendant neuf ans dans les immenses déserts que l'on nomme les steppes kirghizes, l'auteur a fait une étude particulière d'une nature que personne avant lui n'avait vue qu'en passant. Il a été en position d'observer en même temps la vie des habitants de ces contrées, et de recueillir de leurs bouches les quelques contes curieux qu'il a consi-

gnés dans son livre. Les steppes kirghizes occupent le plateau élevé de l'Asie centrale; elles offrent l'aspect d'un désert, elles sont d'une uniformité désespérante. Les arbres y sont si peu nombreux, qu'ils sont devenus les objets d'un culte; le silence le plus absolu plane presque partout et presque toujours sur ces immenses contrées. Des peuplades sans initiative errent sur cette vaste étendue sans routes tracées, où l'on ne rencontre de l'eau que très-rarement. Les habitants des steppes n'ont d'autre guide que les étoiles et le soleil, et jamais ils ne se trompent. Ces déserts cependant ne sont pas sans beauté; au printemps, en bien des endroits, ils se couvrent d'une herbe épaisse et verdoyante; les oiseaux peuplent les bois et les ruisseaux; mais l'été tout se dessèche, tout brûle, tout meurt. L'automne est plein de douceur, de calme et de sérénité; en retour, rien d'horrible comme l'hiver, pendant lequel les vents, le froid et la neige règnent en maîtres. Il y a des moments terribles; c'est alors que l'ouragan se déchaîne et promène ses fureurs sur une étendue qu'aucune montagne ne borne. Malgré tout, les steppes ont leur flore et leur faune. Les Kirghizes sont un peuple exclusivement pasteur; c'est ce pays, ce sont ses habitants que le livre de M. Bronislas Jaleski est destiné à nous faire connaître. Comme les steppes et ses habitants, il ne ressemble en rien à ce que nous voyons et lisons ordinairement. Les paysages des steppes sont des paysages à part; le regard s'étonne en s'arrêtant sur les eaux-fortes qui les représentent, et on parcourt avec une vive curiosité le texte, destiné à faire plus amplement connaître ce que montrent les gravures; on lit avec avidité les pages de ce livre, et l'on n'a qu'un regret, c'est qu'elles soient si courtes. L'ouvrage de M. Jaleski est parfaitement édité, et les eaux-fortes y sont au nombre de vingt-cinq. Personne ne regrettera le temps consacré à lire la *Vie des steppes*, car on trouve là des détails qui ne se rencontrent nulle part ailleurs, et aucun ouvrage ne fait mieux connaître ces contrées que l'ouvrage de M. Jaleski.

IV

Nous nous reprocherions de passer devant l'ouvrage intitulée : *les Missions dominicaines*, sans lui adresser un éloge. Il est une des pages glorieuses de l'Église catholique dont il redit les luttes, les combats soutenus, les triomphes remportés à l'autre extrémité du monde. Les feuillets du livre qui raconte ces luttes et ces combats sont tachés de sang; mais c'est alors qu'elle donne sa vie que l'gÉlise de Jésus-Christ remporte des victoires; et puis il est bon que l'on sache aujourd'hui que cette Église catholique si vilipendée est toujours aussi féconde en martyrs qu'aux premiers âges, et qu'elle sait toujours mourir pour le triomphe du bon droit et la défense de la vérité.

L'histoire des apôtres et des martyrs dominicains est assez peu connue. On sait que l'Ordre de Saint-Dominique a donné au monde des hommes illustres, des docteurs, des pontifes, des prédicateurs célèbres; mais on ne sait pas ou on sait moins qu'il est de ces membres qui traversent les sables des déserts pour aller évangéliser les contrées lointaines. L'auteur a voulu mettre en lumière cette partie trop oubliée de l'histoire dominicaine; il n'a pas cependant voulu donner une histoire complète des missions de

son ordre dans l'extrême Orient, mais seulement arrêter les regards sur les points les plus frappants. Ce qui regarde l'Inde, l'Indo-Chine et le Japon n'est que rapidement esquissé; l'auteur ne s'est particulièrement arrêté que sur la mission du Tonkin, et l'a traitée avec tous les développements qu'elle comporte. Personne ne s'en plaindra, car ce sont des pages très-intéressantes que celles qui parlent de cette terre du Tonkin arrosée du sang de tant de martyrs. Les martyres récents de six pontifes et de plusieurs autres religieuses dans cette contrée, la récente canonisation des martyrs du Japon, donne au livre du P. André-Marie un mérite tout d'actualité qui répand un attrait nouveau sur les faits déjà si attrayants qui s'y trouvent consignés. Disons que cet ouvrage est enrichi d'une carte des Missions dominicaines, et du fac-simile des signatures des derniers évêques mis à mort. Nous recommandons la lecture de cet ouvrage qui trouvera parfaitement sa place dans les bibliothèques populaires et paroissiales.

A. VAILLANT.

L'APOTRE DE TULLE AUX PARISIENS PHARISIENS, par M. Désiré LAVERDANT. Paris, Douniol, éditeur.

Tel est le titre d'une brochure dans laquelle un écrivain catholique a recueilli et classé quelques-unes des paroles prononcées dernièrement par Mgr Berteaud, à l'église Saint-Eustache. Nous félicitons l'auteur de cette brochure, et nous le remercions de sa bonne pensée : on ne peut trop faire circuler la parole éloquente. Ceux qui n'ont pas entendu Mgr Berteaud à Saint-Eustache seront heureux de le lire, et sa pensée, pour se diviser en fragments, n'aura rien perdu de son unité.

Au moment où l'humanité, tour à tour déifiée ou maudite, ne sait plus que penser touchant sa grandeur, cette parole qui lui rappelle avec tant d'éclat sa haute origine et sa haute destinée, relève ses nombreux mérites par celui de l'*à-propos*. Il est dans le plan divin que l'erreur soit contredite, non seulement par la vérité qu'elle oublie, mais encore et surtout par la vérité dont elle abuse.

Aussi convient-il, au dix-neuvième siècle plus que jamais, de rappeler à l'humanité, en même temps que sa misère, sa grandeur. Mgr Berteaud lui rappelle sans cesse sa divinité, ou, pour mieux dire, sa participation à la divinité : et cette perpétuelle proclamation ne ressemble pas à une chimère, parce que l'orateur parle au nom de Jésus-Christ, et nous offre en lui, dans son Église, dans ses sacrements, les moyens de réaliser la déification.

M. Désiré Laverdant accompagne de courtes réflexions les extraits qu'il donne : il s'unit à l'éloquent prélat pour nous convier à devenir des dieux.

M. Laverdant publie cette brochure au profit de l'Œuvre du Denier de Saint-Pierre, et le produit de la vente sera remis, dans cette intention, à Mgr l'évêque de Tulle.

G. SEIGNEUR.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

MARIE-THÉRÈSE

ET

MARIE-ANTOINETTE

Sous ce titre : *Maria-Theresa und Marie-Antoinette*, M. le chevalier d'Arneth vient de publier, à Vienne, un volume d'un sérieux intérêt (1). Il contient 163 lettres échangées de 1770 à 1780 entre Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne, et sa fille Marie-Antoinette, reine de France. Voici l'origine de ce recueil.

M. le chevalier d'Arneth, qui s'occupe d'une histoire complète de Marie-Thérèse, a entrepris de donner, en dehors de son propre ouvrage, la correspondance très-étendue de l'illustre impératrice-reine. L'empereur d'Autriche, voulant favoriser ce projet, a autorisé M. d'Arneth à publier les lettres de Marie-Thérèse que renferment les archives de l'État et les archives particulières de la famille impériale. Diverses personnes possédant des autographes de l'impératrice les ont également communiqués au savant historien; il se trouve donc en possession d'une collection très-riche. Le mouvement d'opinion qui a lieu en France, depuis quelques années, au sujet de Marie-Antoinette, l'a déterminé à commencer sa publication par la correspondance de Marie-Thérèse avec sa fille, « l'infortunée reine, qui fut peut-être la « plus aimable, en tous cas la plus digne de pitié, parmi les princesses « de la maison d'Autriche. »

C'est le texte même des lettres que nous donne M. d'Arneth. Le français était alors la seule langue que l'on parlât à la cour de Vienne; c'était la langue de la diplomatie comme celle de la conversation. « Les « dépêches des agents de Marie-Thérèse à l'étranger, dit M. Feuillet « de Conches, les rapports du chancelier d'État à l'impératrice, étaient

(1) Wien. Vilhslen Braumüller. — Paris, Jung-Treuttel. Volume in-8°, avec *fac-simile* d'autographes.

« écrits en français. L'allemand n'était usité que pour l'administration « civile et militaire intérieure. Marie-Thérèse n'écrivait qu'en français « à ses enfants. Les lettres de Joseph II, celles de Léopold à ses sœurs « étaient également en français. Il en était de même en Prusse, sous « Frédéric le Grand : toutes les transactions politiques s'y passaient « en français ; le roi lui-même savait à peine l'allemand (1). » M. de Conches aurait pu multiplier ces exemples. Le français dominait également dans les autres cours allemandes ; et c'était pour ainsi dire la langue officielle de la Russie. Partout, enfin, le français formait le lien de ce qu'on appelait « la société polie. » Vraiment, il n'est pas bien démontré que notre influence en Europe se soit accrue depuis 1789.

La correspondance contenue dans le volume que publie aujourd'hui M. le chevalier d'Arneth est conservée dans la bibliothèque particulière de l'empereur d'Autriche. Elle comprend 93 lettres de Marie-Antoinette et 70 de Marie-Thérèse. Sur les lettres de la reine de France, 37 sont autographes, les autres sont des copies authentiques faites par le baron Pichler, secrétaire intime de Marie-Thérèse. Toutes les lettres de celle-ci sont également des copies dues à son secrétaire ; mais ces copies, que l'impératrice avait commandées et conservait, ont, au point de vue de l'histoire, la valeur des autographes.

M. d'Arneth déclare qu'il « a publié les lettres littéralement, sans « corriger les fautes de français, en corrigeant seulement les fautes « d'orthographe (2). »

Ce recueil, bien que volumineux, n'est pas complet. Marie-Antoinette écrivait très-fréquemment à son illustre mère, et les 93 lettres que publie M. d'Arneth ne nous livrent qu'une partie (la plus considérable d'ailleurs) de cette active correspondance. Nous n'y trouvons, par exemple, aucune des quatre lettres datées de mai et juin 1770, qui font partie du premier volume de M. Feuillet de Conches, lettres où la jeune Dauphine communique à sa mère ses premières impressions sur la France et la famille royale (3). Nous n'y avons pas, non plus, trouvé le billet si touchant, si noble que la nouvelle reine écrivit

(1) *Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth.* Lettres et documents inédits publiés par M. Feuillet de Conches. Nous avons déjà parlé de cette importante publication; nous y reviendrons. Elle formera trois volumes in-8°; deux ont paru. Plon, éditeur. Paris, 1864.

(2) Cette correction laisse parfois un peu à désirer.

(3) Le volume intitulé : *Correspondance inédite de Marie-Antoinette publiée sur les documents originaux*, par le comte Paul Vogt d'Hunolstein, contient également trois de ces lettres. La *Revue du Monde catholique* a donné un travail développé sur ce volume dans son numéro du 10 juillet 1864. Nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Nous rappellerons

à la grande impératrice le jour même de la mort de Louis XV. Mais si ce recueil n'est pas complet, il est néanmoins très-riche. On ne connaissait jusqu'ici que dix ou douze lettres de Marie-Antoinette à sa mère, et M. d'Arneth nous en donne 93. Quant aux 70 lettres de Marie-Thérèse, quatre ou cinq seulement avaient été publiées.

Ce recueil n'est pas seulement important par le nombre des pièces qu'il contient; il fixera définitivement l'opinion sur divers points fort graves. Il met en pleine lumière la sollicitude intelligente, active, facilement inquiète de la mère, l'obéissance et les bonnes intentions de la fille; il justifie enfin cette appréciation de M. d'Arneth : « Les plus « nobles sentiments se révèlent dans ces pages confidentielles échan- « gées entre la plus illustre et la plus infortunée des princesses d'Al- « lemagne. »

I

La première lettre de Marie-Thérèse est datée du 1er novembre 1770. Marie-Antoinette est Dauphine depuis six mois; mais cette jeune femme, assise sur les premières marches du trône de France, n'est encore pour sa mère qu'une petite fille de quinze ans qu'il faut guider en tout comme on guide un enfant. Elle l'appelle, selon l'étiquette, « Madame ma chère fille, » et lui recommande la propreté. « La Win- « dischgratz, qui est arrivée ici heureusement, m'a dit que vous avez « tout sujet d'être contente; mais ne pouvant se refuser de répondre « à mes questions avec vérité, elle m'a avoué que vous vous négligez « beaucoup, et même sur la propreté des dents; c'est un point capi- « tal, de même que la taille, qu'elle a trouvée empirée. Elle a aussi « ajouté que vous êtes mal mise, et qu'elle a osé le dire à vos da- « mes. » Elle entrait dans d'autres détails de toilette et lui demandait une *bonne mesure*, afin « de lui faire faire à Vienne des corsets ou corsettes. » A côté des conseils sur la tenue se trouvaient des conseils sur la conduite. Marie-Thérèse craignait que sa fille ne prît les habitudes des princes et princesses de la cour de France, qui, en dehors des choses d'étiquette, se laissaient aller à l'indolence, aux habitudes vulgaires, à la matière. « Je ne saurais assez prévenir, disait-elle, les « moindres circonstances qui pourraient vous entraîner dans les dé-

seulement que la plupart des lettres de Marie-Antoinette publiées par M. d'Hunolstein sont adressées à sa sœur, Marie-Christine, duchesse de Saxe-Teschen, ou au comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche en France.

Quant à la polémique engagée au sujet des publications de MM. Feuillet de Conches et d'Hunolstein, nous n'avons pas à nous en occuper ici. Cette polémique n'atteint nullement en effet les lettres que nous allons citer.

« fauts où toute la famille royale de France est tombée depuis lon-
« gues années ; ils sont bons, vertueux pour eux-mêmes, mais nulle-
« ment faits pour paraître, donner le ton, ou pour s'amuser honnê-
« tement ; ce qui a été la cause ordinaire des égarements de leurs
« chefs qui, ne trouvant aucune ressource chez eux, ont cru devoir
« en chercher dehors et ailleurs. » Elle expliquait que cette sorte de sauvagerie sensuelle, née de l'amour de ses aises, n'était pas une vertu; qu'il fallait à tous les points de vue, même pour le bien de l'âme et du corps, se soumettre à certaines exigences sociales, qui sont des devoirs. Elle ajoutait :

« On est bien récompensé des petites gênes qu'on essuie, par le contentement et la gaieté qu'une telle conduite produit et conserve. Je vous prie donc en amie, et comme votre tendre mère, qui parle par expérience, ne vous laissez pas aller à aucune nonchalance ni sur votre figure, ni sur les représentations. Vous regretteriez, mais trop tard, d'avoir négligé mes conseils. Sur ce point seul ne suivez ni l'exemple ni les conseils de la famille. C'est à vous à donner à Versailles le ton. Vous avez parfaitement réussi; Dieu vous a comblé de tant de grâces, de tant de douceur et de docilité, que tout le monde doit vous aimer : c'est un don de Dieu; il faut le conserver, ne point vous en glorifier, mais le conserver soigneusement pour votre bonheur, et pour celui de tous ceux qui vous appartiennent. »

De son côté la Dauphine entrait avec une simplicité enfantine dans les plus petits et les plus intimes détails. Elle écrivait le 9 juillet 1770, sept semaines après son mariage.

« Comme j'ai promis à Votre Majesté de lui dire la moindre indisposition, je lui dirai donc que j'ai eu un peu le dévoiement, mais la diète l'a fait finir. Mon mari a eu en même temps une indigestion, mais cela ne l'a pas empêché d'aller à la chasse (1).

« J'ai aujourd'hui un grand embarras. Je me confesserai à cinq heures à l'abbé Modoux, Mercy et l'abbé (2) m'ayant conseillé de le prendre. Je n'ai point douté que vous en serez contente, et le roi était aussi content. J'ai oublié de lui dire que j'ai écrit hier la première fois au roi ; j'en ai eu grande peur sachant que Mme du Barry les lit toutes, mais vous pouvez être bien persuadée, ma très-chère mère, que je ne ferai jamais de faute ni pour ni contre elle. »

La syntaxe un peu hasardée de cette lettre prouve que Marie-An-

(1) Le Dauphin, né le 23 août 1754, n'avait pas encore seize ans.

(2) Le comte de Mercy-Argenteau était l'ambassadeur de Marie-Thérèse près de Louis XV. L'abbé de Vermond, prêtre français, avait été chargé, en 1768, de surveiller l'éducation de Marie-Antoinette. Il revint en France avec elle, et fit partie de la maison de la Dauphine comme lecteur et secrétaire.

toinette ne prenait conseil de personne pour écrire à sa mère. Nous le faisons remarquer, parce que l'on a souvent dit le contraire. M. Feuillet de Conches, si versé dans toute l'histoire intime de cette époque, parle lui-même de manière à autoriser l'opinion que nous repoussons. Il dit que l'abbé de Vermond fut toujours très-écouté de son ancienne élève et ajoute : « Rarement, jusqu'en 89, époque de l'émigration de l'abbé, « écrivait-elle une lettre sans la lui montrer ; parfois même elle se bor- « nait, dans certains cas particuliers, à copier les projets préparés par « lui. » Nul doute que Marie-Antoinette ne consultât son secrétaire intime quand elle devait écrire quelque lettre d'affaires, ou quelque réponse ayant trait aux demandes diverses dont elle était accablée ; mais son style, son orthographe et certains détails établissent péremptoirement qu'elle ne prenait conseil de personne pour écrire à sa famille ou à ses intimes amis. L'inquiétude même qu'elle éprouvait au sujet de sa lettre à Louis XV montre que cette lettre était son œuvre. Si elle s'était bornée à tenir la plume, et que l'abbé de Vermond eût dicté, elle n'aurait pas eu si *grande peur* des critiques de la du Barry.

On a prétendu que Marie-Antoinette était très-instruite. On vient même de réimprimer sous le titre de *Mémoires,* rédigés d'après les *documents authentiques et inédits*, un recueil de vieilles anecdotes, la plupart ridicules, où l'on dit que l'*intelligence* de la jeune archiduchesse avait été dirigée par les meilleurs maîtres de toutes sortes, » et « qu'à l'âge où les jeunes personnes du monde commencent à effleu- « rer la lecture et l'écriture, la studieuse élève de l'abbé de Vermont « savait le latin, parlait et écrivait très-purement le français, l'alle- « mand et l'italien ; » le reste à l'avenant. On ferait presque de la Dauphine un prodige de savoir. Il s'en fallait de beaucoup qu'on l'eût fatiguée à ce point. Elle parlait l'allemand et le français, parce que dès son enfance on lui avait toujours parlé ces deux langues, qui étaient celles de sa famille ; elle avait commencé l'italien et fait un peu de musique ; mais, en somme, son instruction était très-limitée. L'œil de la mère ne l'avait pas surveillée et dirigée. N'en blâmons pas trop sévèrement cette femme illustre. Marie-Thérèse, malgré sa tendresse pour ses enfants, ne pouvait leur donner des soins attentifs et suivis. Les devoirs de l'impératrice et de la reine, devoirs qui furent pour elle si assujettissants et si redoutables, l'emportèrent souvent sur ses préoccupations maternelles.

Cependant Marie-Antoinette fut, durant la dernière année de son séjour à Vienne, l'objet d'une sollicitude particulière. Son mariage

avec le Dauphin ayant été définitivement convenu vers la fin de 1768, on voulut la rendre digne de la cour de France en la bourrant de leçons de toutes sortes. Il s'agissait de lui donner du *savoir et des grâces*. Quant aux grâces, elle n'avait réellement rien à gagner. La jeune fille encore adolescente, tenait toutes les promesses de l'enfant dont Mme Geoffrin avait dit en 1766 : « Elle est belle comme un ange, je veux l'emporter à Paris. » A quoi Marie-Thérèse s'était empressée de répondre : « Emportez ! emportez ! »

Le penchant de son âge, l'instinct féminin et ses tendances personnelles rendirent Marie-Antoinette très-accessible à la partie mondaine de son éducation comme future Dauphine. Les maîtres de chant, de danse, de prononciation, de déclamation, eurent en elle une élève remplie de bonne volonté. Son coiffeur français la trouva également très-docile, et jamais on n'eut à lui reprocher de ne pas étudier avec toute l'attention nécessaire les modèles de toilette, dessins et gravures de mode qu'on lui faisait venir de Paris. Les études sérieuses eurent moins de succès, et c'était fort naturel. N'oublions pas que Marie-Antoinette, née le 2 octobre 1755, n'avait que quatorze ans et demi lorsqu'elle vint en France.

Parmi les maîtres qu'on lui donna pour préparer son entrée à Versailles, quelques-uns furent singulièrement choisis. Deux comédiens, Dufresne et Sainville, eurent mission d'enseigner à la jeune archiduchesse les élégances et les finesses de la langue française. Ils lui apprenaient à mettre *le ton* et à joindre les gestes aux paroles. Sainville, qui avait été officier avant d'être acteur, était fort mal famé, même pour un homme de sa profession. Ces choix déplurent à Versailles, et l'ambassadeur de France, le comte de Durfort, reçut l'ordre d'éclairer l'impératrice sur les singuliers auxiliaires qu'elle s'était donnés. Marie-Thérèse congédia les deux comédiens et demanda un prêtre. Sur l'indication de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, on lui envoya l'abbé de Vermond, docteur en Sorbonne et bibliothécaire du collége Mazarin, prêtre correct dans ses mœurs, mais sans zèle pour la cause de Dieu. MM. de Goncourt l'ont signalé, dans leur *Histoire de Marie-Antoinette*, comme l'un de ces prêtres beaux esprits et philosophes, si nombreux alors, qu'il fallait ranger *parmi les instituteurs de médisance et d'irrespect*. « C'était « un parfait persifleur, avec un sourire qui ne croyait à rien, les « lèvres minces, l'œil perçant et comme mordant ; un des plus mé- « chants, un des plus aimables parmi ces abbés badins, à l'écorce

« philosophe, qui, logés dans la monarchie, faisaient tout autour un « feu de joie des religions de la monarchie, sans songer à l'in- « cendie. » Et ce n'est pas tout encore, MM. de Goncourt finissent par nous donner ce *railleur impitoyable* comme ayant grandement contribué à perdre Marie-Antoinette (1).

Ce portrait ressemble à tous ceux que font MM. de Goncourt lorsqu'ils s'avisent de chiffonner l'histoire; c'est très-travaillé, assez joli, complétement faux. L'abbé de Vermond, prêtre instruit et tiède, intelligence médiocre, hantait les encyclopédistes par esprit littéraire plutôt que par esprit philosophique; il était bavard plutôt que mordant. Aimant son élève, mais incapable de la guider, il songeait plus à lui plaire qu'à l'éclairer. Ce fut là sa faute capitale. D'autre part, content de sa position et sans penchant pour l'intrigue, il se tint généralement à l'écart des grandes affaires et n'usa jamais de son influence pour se pousser ou pousser les siens. Il faut lui reprocher de n'avoir pas servi, on ne peut l'accuser d'avoir nui. S'il eût été l'homme que nous montrent MM. de Goncourt, Marie-Thérèse, si clairvoyante, si ennemie des persifleurs, et dont les sentiments religieux tournaient au jansénisme, ne lui eut pas donné sa confiance.

Revenons à notre livre.

L'impératrice ne se dissimulait pas que les connaissances solides manquaient à sa fille; elle insistait souvent sur la nécessité des bonnes et instructives lectures.

6 *Janvier* 1771. — « Tâchez de tapisser un peu votre tête de bonnes lectures, elles vous sont plus nécessaires qu'à une autre. J'en attends depuis deux mois la liste de l'abbé, et je crains que vous ne vous aurez guère appliquée; les ânes et les chevaux auront emporté le temps requis pour la lecture, mais à cette heure en hiver ne négligez pas cette ressource, qui vous est plus nécessaire qu'à une autre, n'ayant aucun autre acquis, ni la musique, ni le dessin, ni la danse, peinture et autres sciences agréables. Je reviens donc toujours à la lecture, et vous chargerez l'abbé de m'envoyer tous les mois ce que vous aurez achevé et ce que vous aurez commencé. »

10 *Février* 1771. — « J'attends avec impatience en retour de ce courrier vos lectures et applications; il est permis, surtout à votre âge, de s'amuser, mais d'en faire toute son occupation et de ne rien faire de solide ni d'utile

(1) *Histoire de Marie-Antoinette*, p. 41, 3e édition. Cet ouvrage, qui a eu quelque succès et où l'on reconnaît la trace de recherches assez sérieuses, n'est cependant, au fond, qu'une fantaisie. Les auteurs n'ont vu que l'extérieur des hommes et des choses.

et de tuer le temps entre promenades et visites, à la longue vous en reconnaîtrez le vide, et serez bien aux regrets de n'avoir mieux employé votre temps. Je dois même vous relever, que le caractère de vos lettres sont tous les jours plus mauvais ou moins correct : depuis dix mois vous auriez dû vous perfectionner. J'étais un peu humiliée en voyant courir par plusieurs mains celles des dames que vous leur avez écrites; il faudrait s'exercer avec l'abbé ou quelqu'autre de vous former mieux la main, pour avoir un caractère plus égal (1). »

31 *Octobre* 1771. — « Il y a bien des mois, que je n'entend rien de vos lectures, de vos applications : je ne vois plus rien là-dessus de l'abbé, qui tous les mois aurait dû m'envoyer vos amusements utiles et raisonnables; tout cela me fait trembler : je vous vois aller avec une certaine sûreté et nonchalance à grands pas à vous perdre, au moins vous égarer. »

Ces conseils, mêlés de reproches, que Marie-Thérèse donnait à la jeune Dauphine, nous la verrons les répéter à la Reine. Et que répondait Marie-Antoinette? Quand elle n'avait rien lu, elle gardait un silence prudent, espérant que sa mère y verrait un oubli. Cet espoir était presque toujours trompé. D'autres fois elle se défendait de son mieux, promettait de lire et se mettait à l'œuvre avec le désir de persévérer. Quand elle avait fait cet acte de courage, elle donnait d'un ton modeste et triomphant le détail de ses lectures. Elle écrivait de Versailles le 17 juillet 1772 :

« Je ne veux pas attendre après Compiègne pour vous rendre compte de mes lectures. Je lis depuis quelque temps avec l'abbé les *Mémoires de l'Estoile*; c'est un journal des règnes de Charles IX, Henri III et Henri IV. On y voit jour par jour tout ce qui s'est passé dans ce temps-là, les bonnes et les mauvaises actions, les lois et les coutumes. J'y retrouve les noms, les charges et quelquefois l'origine des gens qui sont à la cour. Je lis encore les lettres d'une mère à sa fille et de la fille à sa mère ; quoiqu'elles soient amusantes, elles ont de bons principes et une très-bonne morale.

« Mon confesseur m'a donné le livre de Tobie avec une paraphase très-pieuse; j'en lis presque tous les jours un verset ou deux, comme il me l'a recommandé, qui sont ordinairement de deux pages. »

Cette défense, qu'elle croyait victorieuse, ne pouvait rassurer complétement Marie-Thérèse. Il était évident que même dans ses mo-

(1) Le *fac-simile* d'une lettre de Marie-Antoinette, donné par M. le chevalier d'Arneth, justifie amplement les reproches de Marie-Thérèse. C'est l'écriture d'un enfant qui en est à ses débuts. Plus tard, l'écriture de la reine se forma, et, sans être belle, eut un assez grand caractère.

ments de zèle, la Dauphine lisait sans suite, sans attraits, par conséquent sans profit.

La sollicitude de Marie-Thérèse était continuellement en alerte et ses conseils s'étendaient à tout. Elle avait appris que Marie-Antoinette montait beaucoup à cheval. Elle lui écrivait : « Le monter à che-
« val gâte le teint, et votre taille à la longue s'en ressentira et paraî-
« tra encore plus. J'avoue, si vous montez en homme, dont je ne
« doute, je trouve même dangereux et mauvais pour porter les en-
« fants, et c'est pour cela que vous êtes appelée. C'est par là que
« votre bonheur sera constaté. Si vous montiez comme moi en femme
« il y aurait moins à dire. » Ces observations reviennent souvent; elles prennent même dans diverses lettres l'accent de reproches sévères. Elles obtinrent cependant peu de résultat. La Dauphine ne cessa même pas de *monter en homme*. Pour toute défense elle se bornait à dire que ses promenades et courses à cheval n'étaient ni aussi longues, ni aussi fréquentes, ni aussi galopantes que le croyait Marie-Thérèse. — Vous oubliez, répondait celle-ci, que les gazettes rendent compte des plaisirs de la cour, des actes publics, des princes et nous *viennent conter les courses de la Dauphine*. — Il ne faut pas écouter les gazettes, répliquait Marie-Antoinette, elles exagèrent toujours, et d'ailleurs dans ce pays-ci tout le monde exagère en tout. Marie-Thérèse insistait; elle invoquait le témoignage de lettres particulières.
« J'ai vu, dans une lettre particulière que vous y avez été (à cheval)
« au commencement de novembre plusieurs jours de suite, et deux et
« trois heures : c'est trop, vous en conviendrez un jour, mais ce sera
« trop tard. Quelle raison aurais-je de vous priver d'une chose qui
« vous fait plaisir, si je n'en connaissais les conséquences? Vous me
« rendrez cette justice, que de tout temps, j'ai procuré à mes enfants
« toute la liberté et plaisirs possibles; et commencerais-je par vous en
« priver, vous qui me donnez tant de consolation? » Elle ajoutait qu'elle avait tout dit sur ce sujet, qu'elle n'y reviendrait plus; mais elle y revenait dès qu'une gazette ou quelque lettre particulière lui montrait la Dauphine cédant avec excès à son goût pour *le monter à cheval*.

Marie-Antoinette, dont la gaieté juvénile tournait facilement à la raillerie ou plutôt à l'espiéglerie, permettait volontiers que l'on ridiculisât devant elle certains gentilshommes allemands, aux lourdes allures, de passage en France et reçus à la cour. Et quand elle ne riait pas de leur tournure, elle leur montrait de la froideur. Ce manque

d'égards pour les Allemands révoltait Marie-Thérèse. Elle écrivait à sa fille :

« Si vous aviez marqué plus de prédilection pour votre nation, et que vous auriez au moins marqué que vous ne vouliez pas qu'on en parle en mal devant vous, on s'en serait bien gardé... Croyez-moi, le Français vous estimera plus et fera plus de compte sur vous, s'il vous trouve la solidité et la franchise allemande. Ne soyez pas honteuse d'être allemande jusqu'aux gaucheries : il faut les excuser par bonté et ne souffrir qu'on ne s'en moque... Faites un accueil distingué aux premiers et des bontés à tous les Allemands, surtout ceux de mes sujets et des premières maisons. »

Se faire aimer, lui disait-elle plus loin, c'est « l'unique ressource « et bonheur de notre état. Vous l'avez si parfaitement acquis ; ne le « perdez pas en négligeant ce qui vous l'a procuré : ce n'est ni votre « beauté, qui effectivement ne l'est pas telle, ni vos talents, ni savoir « (vous savez bien que tout cela n'existe pas), c'est votre bonté de « cœur, cette franchise, ces attentions, appliquées avec tant de jugement. » Un jour, Marie-Antoinette veut s'excuser en disant que, si elle a reçu froidement tel ou tel de ses compatriotes, c'était par timidité et non par indifférence ou dédain. Marie-Thérèse n'accepte pas cette raison.

« Comment, s'écrie-t-elle, l'Antoinette à douze et treize ans savait recevoir très-joliment son monde, leur dire à chacun quelque chose de poli et de gracieux? Cette vérité tout Vienne, tout l'Empire, la Lorraine, la France l'ont vue, et la Dauphine à cette heure pour un simple particulier aurait de l'embarras? Ne vous accoutumez pas à ces frivoles excuses : embarras, crainte, timidité, chimères! Ce n'est que mauvaise coutume de se laisser aller sans réflexion et sans se gêner pour rien. »

Elle termine pour cette fois, en disant :

« Je finis avec la vieille année mes sermons (1) ; vous me ferez tort si vous ne les prenez pour la plus grande marque de ma tendresse et de l'intérêt bien vif que je prends à votre futur bien-être, dont je suis continuellement occupée. »

Dans une autre lettre, l'impératrice insistait sur les qualités des Allemands : « On répète partout que les Allemands ne sont pas dis« tingués par vous : rendez justice au vrai mérite de cette nation. Si

(1) Cette lettre est du 31 décembre 1772. Marie-Antoinette venait d'entrer dans sa dix-huitième année.

« vous ôtez quelque ridicule dans l'extérieur ou prononciation, ou à « se coiffer, vous trouverez au contraire bien de réels talents et du « mérite en eux, dont tous les étrangers en font cas. » Marie-Antoinette répondait : « Je suis bien éloignée des idées que V. M. me croit « sur les Allemands : je me ferai toujours gloire d'en être ; je leur « connais bien de bonnes qualités que je souhaiterais aux gens de ce « pays-ci, et tant que les bons sujets viendront, ils seront contents de « l'accueil que je leur ferai. »

Il ne faudrait pas conclure de ces passages, que Marie-Thérèse poussait sa fille à rester trop allemande, et à mériter d'être appelée l'*Autrichienne*, comme le fit plus tard la Révolution et comme le faisait déjà une partie de la Cour. Non, elle lui recommandait d'être dévouée à la France, de devenir vraiment française ; mais elle ne voulait pas cependant qu'elle oubliât son pays, et surtout qu'elle le méconnût au point de s'en moquer. Le patriotisme prenait alors le dessus, et l'impératrice d'Allemagne s'écartait peut-être de la juste mesure. L'ex-archiduchesse ne devait pas sans doute renier indirectement son origine, mais il ne fallait pas non plus que la future reine de France, eut pour les Allemands des attentions de nature à exciter les susceptibilités ou, si l'on veut, les jalousies nationales. Marie-Thérèse perdait de vue cet écueil. Du reste, Marie-Antoinette sût l'éviter. Aucune reine n'a été plus française. Ses défauts même étaient si français que dans un temps ordinaire ils l'eussent fait aimer.

II

Marie-Thérèse estimait peu la cour de France. C'était trop juste. Les règnes du Régent et de Louis XV n'avaient pu mettre cette cour en bonne réputation. On n'ignorait pas qu'il y avait de grandes vertus auprès du trône ; mais les exemples du souverain, les complaisances des ministres, la bassesse des courtisans, donnaient à l'ensemble un aspect odieux. Si la plupart des autres cours ne valaient pas mieux, Vienne au moins, faisait exception, et l'impératrice avait le droit d'exprimer ses craintes, presque son mépris. La noblesse avilie qui remplissait les salons et les antichambres de Versailles ne donnait pas seule des inquiétudes à Marie-Thérèse ; elle craignait aussi que l'esprit étroit et dominateur des princesses, filles de Louis XV, qui avaient plus de vertu que de bonne grâce, et la sauvagerie du Dauphin n'exerçassent une fâcheuse influence sur sa fille. Le pédan-

tisme et les prétentions du comte de Provence (Louis XVIII), les légèretés du comte d'Artois (Charles X), lui causaient également bien des soucis. Et puis il y avait la grande plaie, la grande honte de la cour, madame du Barry. Que d'écueils à redouter ! que de conseils à donner ! Mais comment guider de loin une enfant ignorante et frivole, jetée tout à coup dans ce redoutable milieu ? Marie-Thérèse y songeait sans cesse. L'abbé de Vermond et son ambassadeur, le comte de Mercy, lui inspiraient une grande confiance ; elle recommandait à la Dauphine de les consulter, de les écouter ; puis, pour être bien informée, elle avait organisé une surveillance intime auprès de sa fille et se faisait adresser les gazettes. Cette surveillance, qui n'est nulle part dénoncée ouvertement, se fait sentir, se dévoile dans un grand nombre de lettres. Marie-Thérèse parle souvent, en effet, de renseignements particuliers qu'elle a reçus, et elle a soin d'indiquer, sans aucune affectation, que l'abbé et le comte n'y sont pour rien. J'imagine cependant qu'ils y étaient pour quelque chose, surtout Mercy ; mais il ne fallait pas que la Dauphine s'en doutât, car l'influence déjà restreinte du secrétaire et de l'ambassadeur n'eût pas résisté à cette découverte.

Reprenons les lettres de Marie-Thérèse :

17 *août* 1771. — « Il me revient de toute part, et trop souvent, que vous avez beaucoup diminué de vos attentions et politesses à dire à chacun quelque chose d'agréable et de convenable, de faire des distinctions entre les personnes. On dit que vous vous négligez beaucoup sur ce point, on l'attribue à Mesdames (1), qui jamais n'ont su s'attirer l'estime et la confiance ; mais, ce qui est pire que tout le reste, on prétend que vous commencez à donner du ridicule au monde, d'éclater de rire aux visages des gens : cela vous ferait un tort infini et à juste titre et ferait même douter de la bonté de votre cœur. Pour complaire à cinq ou six jeunes dames ou cavaliers, vous perdriez tout le reste. Ce défaut, ma chère fille, dans une princesse n'est pas léger ; il entraîne après soi, pour faire la cour, tous les courtisans, ordinairement gens désœuvrés et les moins estimables dans l'État, et éloigne les honnêtes gens, ne voulant se laisser mettre en ridicule, on s'exposer à se devoir fâcher, et à la fin on ne reste qu'avec mauvaise compagnie, qui entraîne peu à peu dans tous les vices. »

Marie-Antoinette répondait :

« Je suis au désespoir que vous pouvez ajoutez foi à ce que l'on vous dit que je ne parle plus à personne ; il faut que vous ayez bien peu de con-

(1) Les princesses Sophie, Victoire, Adélaïde, filles de Louis XV.

fiance en moi pour croire que je sois assez peu raisonnable pour m'amuser avec 5 ou 6 jeunes gens, et manquer d'attention pour ceux que je dois honorer. »

Elle disait dans une autre lettre (13 septembre 1771) : « Vous « pouvez être assurée que je n'ai pas besoin d'être conduite par per- « sonne pour tout ce qui est de l'honnêteté. » Cette protestation ne portait pas sur les remontrances directes de l'impératrice ; elle était dirigée contre l'intervention de Mercy, qui avait reçu l'ordre de *parler clair*.

Les reproches de Marie-Thérèse n'étaient pas sans fondement. La Dauphine, poussée par madame de Pecquigny, sa première favorite, risquait des plaisanteries un peu vives. Elle avait divisé les dames de la cour en trois classes. Toute femme mûrissante était comptée parmi les *siècles ;* les prudes ou simplement les dévotes, recevaient le nom de *collets montés ;* les colporteuses de nouvelles s'appelaient *paquets*. Que d'inimitiés dût faire naître ce classement ! Il est incontestable aussi que Marie-Antoinette, sans avoir tous les torts qu'on lui attribuait, préférait la société frivole de « jeunes dames et cavaliers » à celle de gens graves, venant l'entretenir de choses sérieuses auxquelles il lui était impossible de s'intéresser, n'y comprenant rien. Marie-Thérèse avait donc raison de revenir souvent sur ce sujet. Nous la verrons y insister avec une force nouvelle, lorsque Marie-Antoinette sera reine de France.

Du reste, jamais princesse entrée encore enfant dans une famille étrangère, ne fut plus complétement privée de tout appui moral, n'eut une situation plus difficile. Louis XV ne s'occupait pas d'elle ; il lui adressait de temps à autre un compliment, et, sans respect pour son âge ni pour sa dignité, lui imposait la présence de la du Barry. Il avait même voulu que cette malheureuse prît place à la table de la Dauphine, le jour où celle-ci avait soupé pour la première fois avec la famille royale. Mesdames, filles du roi, étaient hostiles à la jeune princesse et cherchaient en même temps à l'accaparer. Le Dauphin était respectueux, mais son indifférence dépassait encore son respect. Il n'avait aucune affection pour cette charmante personne, qu'il eût dû aimer passionnément. Aussi ne songeait-il pas à exercer sur elle la moindre action. Le comte de Provence était d'instinct son ennemi. Le comte d'Artois, adolescent étourdi, ne comptait pas encore, et, plus tard, il lui fit, sans mauvaise intention, beaucoup de mal. Madame de Noailles, sa première dame d'honneur et, au fond, sa gouvernante, était assuré-

ment une personne pieuse et d'une parfaite tenue. Il lui aurait fallu d'autres mérites encore pour prendre de l'influence sur la Dauphine et la bien diriger. Malheureusement elle était sèche, roide, et s'en tenait, avec une rigidité respectueuse mais froide et agaçante, aux questions de forme. Elle avait le culte du cérémonial, et ne savait ni le faire comprendre ni le faire accepter. Marie-Antoinette, habituée à la vie douce et facile de la cour d'Autriche, où l'on goûtait les joies de la famille, souffrit beaucoup de ce joug et ne s'y soumit jamais complétement. Il vint un jour où elle le secoua tout à fait. En attendant, elle appelait sa première dame d'honneur *Madame l'Étiquette.*

Aucune affection ne veillait donc sur Marie-Antoinette. Ce jeune et vif esprit où tout s'éveillait, ce jeune cœur où tout chantait et qui avait besoin d'aimer, ne trouvait dans la famille royale nul secours. La Dauphine n'avait pour soutien que les lettres de sa mère, les observations indolentes de l'abbé de Vermond et les conseils de l'ambassadeur de Marie-Thérèse, conseils discrets, embarrassés et donnés seulement de loin en loin, car l'étiquette et les jalousies de cour ne permettaient pas au comte de Mercy de voir souvent la Dauphine. Et sait-on quel genre de vie l'on imposait à cette enfant, qui, la veille encore, défiait frères et sœurs à la course dans le parc de Schœnbrunn ? Voici ce qu'elle écrivait de Choisy, où elle avait cru trouver les libertés et les plaisirs de la campagne :

« Nous sommes donc depuis hier ici; où on est depuis une heure, où l'on dîne, jusqu'à une heure du soir sans rentrer chez soi, ce qui me déplaît fort, car après le dîner l'on joue jusqu'à six heures, que l'on va au spectacle qui dure jusqu'à neuf heures et demie, et ensuite le souper; de là encore jeu jusqu'à une heure et même la demie quelquefois; mais le roi, voyant que je n'en pouvais plus hier, a eu la bonté de me renvoyer à onze heures, ce qui m'a fait grand plaisir, et j'ai très-bien dormi jusqu'à dix heures et demie. »

Elle donne plus loin, dans la même lettre, le détail de la distribution régulière de ses journées à Versailles. La seule lecture de ce programme fait bâiller. Nous en citerons les dernières lignes : « A neuf heures nous soupons et quand le roi n'y est point, mes tantes « viennent souper chez nous, mais quand le roi y est, nous allons « chez elles ; nous attendons le roi qui vient ordinairement à dix heures « trois quarts, mais moi, en attendant me place sur un grand canapé « et dors jusqu'à l'arrivée du roi. »

Assurément Marie-Antoinette poussa trop loin l'horreur de l'éti-

quette ; mais si l'on doit, sur ce point, blâmer la reine, il faut excuser les manquements de la jeune Dauphine. Monter à cheval, monter à âne, courir, sauter, rire des gens graves, devaient être pour elle, par moments, un impérieux besoin. Marie-Thérèse avait raison de la blâmer ; ses avis, ses reproches, étaient sages, justes, maternels ; et cependant Marie-Antoinette n'était pas coupable.

Elle éprouvait d'ailleurs, par l'instinct de sa droite nature, le besoin d'un appui et elle le cherchait tout naturellement dans la famille royale. Ne pouvant compter ni sur le roi ni sur le Dauphin, elle s'était tournée vers ses tantes. Il semblait, en effet, que Mesdames Sophie, Victoire et Adélaïde, princesses intelligentes et pieuses, dussent être ses conseillères et ses guides. Elle était pour son compte très-disposée à les aimer et, par conséquent, à leur obéir. Mais elles répondirent froidement à ses avances. Elles jalousaient cette enfant qui serait un jour leur souveraine. D'autre part, Marie-Thérèse recommandait à sa fille de ne pas les consulter. « Défiez-vous, lui disait-elle, de princesses qui n'ont jamais su se faire aimer. » Elle insistait même sur ce point avec une ténacité singulière.

« Jusqu'à cette heure, lui écrivait-elle, le 9 juillet 1771, on a attribué que vous étiez dirigée par Mesdames, mais à la longue le roi pourrait s'en ennuyer, et vous devez savoir que ces princesses, pleines de vertus et mérites réels, n'ont jamais su se faire aimer ni estimer ni de leur père, ni du public ; c'était la raison pourquoi je vous en ai déjà averti souvent. »

Nous retrouvons les mêmes reproches et les mêmes raisons dans une lettre du 30 septembre 1771. On m'a confirmé, dit Marie-Thérèse, que vous suiviez toujours les conseils de vos tantes. « Si vous « voulez lire mes instructions, vous verrez ce que je vous ai marqué « sur ce chapitre. Je les estime, je les aime, mais elles n'ont jamais su « se faire aimer ni estimer, ni de leur famille, ni du public, et vous « voulez prendre le même chemin. » Le mois suivant nouveaux reproches sur le même sujet. Marie-Antoinette avait répondu à sa mère sans aborder la question des tantes. Marie-Thérèse signalait cette lacune :

« Ce qui m'a fait de la peine, c'est le silence entier sur le chapitre de vos tantes, ce qui était pourtant le point essentiel de ma lettre, et qui est cause de tous vos faux pas. Dans le reste c'est sur ce point, ma chère fille, que vous me devez suivre et me mettre au fait. Est-ce que mes conseils, ma tendresse, méritent moins de retour que la leur ? J'avoue, cette réflexion

me perce le cœur. Comparez quel rôle, quelle approbation out-elles eu dans ce monde? et cela me coûte à le dire, quel est-ce que j'ai joué? Vous devez donc me croire de préférence, quand je vous préviens ou vous conseille le contraire de ce qu'elles font. Je ne me compare nullement avec ces princesses respectables, que j'estime sur leur intérieur et qualités solides, mais je dois répéter toujours qu'elles ne se sont faites, ni estimer du public, ni aimer dans leur particulier. A force de bonté et de coutume de se laisser gouverner par quelques-uns, elles se sont rendues odieuses, désagréables et ennuyées pour elles-mêmes et l'objet des cabales et tracasseries. Je vous vois prendre le même train et je dois me taire? Je vous aime trop pour le pouvoir ou pour le vouloir; et votre silence affecté sur ce point m'a fait bien de la peine et peu d'espérance de changement. »

Devant une telle sommation, il fallait répondre. Marie-Antoinette le fit avec mesure, respect et fermeté. Sa lettre est datée du 15 novembre 1771. Après avoir remercié l'impératrice de ses bons avis, elle ajoute :

« Quand je vous ai écrit, ma chère maman, que je ne prenais pas d'avis pour l'honnêteté, je voulais dire que je n'avais pas consulté mes tantes. Quelque amitié que j'aie pour elles, je n'en ferai jamais de comparaison avec ma tendre et respectable mère ; je ne crois pas m'aveugler sur leurs défauts, mais je crois qu'on vous les exagère beaucoup. »

Comme on le voit, elle ne promettait rien.

Elle avait raison de ne rien promettre. Ce dissentiment si prononcé, entre l'illustre impératrice et la jeune Dauphine de seize ans, portait moins, au fond, sur le caractère des princesses et le danger général de leur influence, de leurs exemples, de leurs conseils, que sur l'attitude qu'il convenait de tenir envers la du Barry. Les filles de Louis XV n'avaient pas voulu se commettre avec la favorite, ou la *faiblesse*, comme on disait à la Cour. Elle la tenaient à distance en se tenant à l'écart. Le roi, qui avait absolument perdu le sens moral, ne pouvait pardonner aux princesses cette répulsion si légitime. Il eût trouvé bon qu'elles devinssent les amies de la du Barry et s'indignait qu'elles ne consentissent même pas à lui montrer des égards. Leur réserve lui paraissait un manque de respect, car il y fallait voir une condamnation de sa conduite.

Marie-Thérèse connaissait les sentiments du roi ; il était impossible qu'elle les approuvât ; néanmoins, faisant passer les calculs de la politique avant le sentiment de la dignité ou même des simples con-

venances, elle voulait que la Dauphine fût aimable avec *la faiblesse*. Et comme Marie-Antoinette ne pouvait s'y résigner, Marie-Thérèse attribuait sa résistance à l'action des princesses. L'exemple des filles du roi dut affermir la Dauphine dans sa résolution ; mais il est visible aussi qu'elle entra d'elle-même dans cette voie où elle eut l'approbation de son mari comme celle de ses tantes. Cette partie de la correspondance ne fait pas honneur à Marie-Thérèse. L'illustre impératrice donne à sa fille toutes sortes de raisons empreintes de cette sagesse mondaine qui consiste à pactiser avec le mal sous prétexte de tolérance, de convenance ou même de devoir. Marie-Antoinette hésite à résister ouvertement. La crainte ne cause pas seule son embarras. Elle semble douter qu'elle puisse avoir raison contre sa mère. Le plus souvent elle se tait, quelquefois elle fait des concessions et s'efforce de persuader à Marie-Thérèse qu'elle a enfin agi de manière à contenter le roi et la du Barry. L'impératrice n'est pas rassurée, elle insiste, et, comme elle ne se dissimule point le vilain côté de son rôle, elle montre de l'irritation. On a pu le voir dans son langage sur les princesses, on le verra mieux encore dans les extraits que nous allons donner.

Au début elle est modérée ; elle se borne à demander *des égards* pour la du Barry et ses amis : « Vous devez comme enfant, dit-elle, « encore plus de respect et de soumission aux volontés du roi « qu'aucun autre. Sans entrer ou éplucher leurs mérites, d'où ils les « tirent, il vous suffit que c'est le roi qui distingue une telle ou un tel, « que vous lui devez des égards, point de bassesses. »

La Dauphine pouvait-elle avoir, sans *bassesse*, des égards pour la du Barry ?

A ces conseils, donnés dans des lettres de juillet et d'août 1771, Marie-Antoinette répond le 13 septembre suivant :

« J'ai bien des raisons de croire que le roi ne désire pas de lui-même que je parle à la Barry ; outre qu'il ne m'en a jamais parlé, il me fait plus d'amitiés depuis qu'il sait que j'ai refusé, et si vous étiez à portée de voir comme moi tout ce qui se passe ici, vous croiriez que cette femme et sa clique ne seraient pas contentes d'une parole, et ce serait toujours à recommencer. »

Ce langage si décidé prouve à l'impératrice que Marie-Antoinette méprise ouvertement la favorite. Convaincue que sa fille se trompe ou veut la tromper sur les sentiments du roi qui lui sont connus par les rapports de Mercy ; elle juge nécessaire de frapper fort.

«... Vous vous êtes donc laissée entraîner dans un tel esclavage, que la raison, votre devoir même n'ont plus de force de vous persu a der. ene puis plus me taire, après la conversation de Mercy, et tout ce qu'il vous a dit, que le roi souhaitait et que votre devoir exigeait, vous avez oser lui manquer. Qu'elle bonne raison pouvez-vous alléguer? Aucune. Vous ne devez connaître ni voir la Barry d'un autre œil que d'être une dame admise à la cour et à la société du roi. Vous êtes la première sujette de lui, vous lui devez obéissance et soumission ; vous devez l'exemple à la cour, aux courtisans, que les volontés de votre maître s'exécutent. Si on exigeait de vous des bassesses, des familiarités, ni moi, ni personne, pourrait vous les conseillier ; mais une parole indifférente, de certains égards, non pour la dame, mais pour votre grand'père, votre maître, votre bienfaiteur ! Et vous lui manquez si sensiblement dans la première occasion où vous pouvez l'obliger et lui marquer votre attachement, qui ne reviendra plus de sitôt.... Deviez-vous même vous brouiller avec tous les autres, je ne puis vous le passer ; vous n'avez qu'un seul but, c'est de plaire et de faire la volonté du roi. »

Cette fois, Marie-Antoinette n'essaya pas de se défendre ; elle ne se sentait pas coupable. Elle fit d'ailleurs quelques efforts pour entrer dans les vues de sa mère ; mais la correspondance prouve que celle-ci, n'était pas complétement rassurée. La Dauphine croyait en faire assez en restant neutre. « Mercy doit être content, disait-elle, du silence « que je garde depuis longtemps sur tout ce qui fait murmurer contre « la favorite. » Marie-Thérèse répondait :

« Je m'attends à apprendre du jour de l'an l'effet de mes conseils pour votre conduite vis-à-vis de la favorite. Sur ce point-là, je ne peux vous passer que vous vous contentiez seulement de ne point entrer dans les tracasseries contre elle, mais que vous ne suiviez pas mes conseils, que vous lui parliez comme à tout autre dame reçue à la cour. Vous devez cela au roi et à moi, tous les autres n'ont pas droit à votre complaisance. En faisant son devoir on ne doit pas penser au *qu'en dira-t-on*, et vous n'avez à rendre compte à personne qu'à nous de vos actions. »

Cette lettre était du 31 décembre 1772. L'entrevue du 1er janvier n'avait pas répondu aux désirs de Marie-Thérèse. Voici ce que lui écrivait le 13, Marie-Antoinette :

« Le jour de l'an est ici un jour de foule et de cérémonie. Je ne puis m'en faire ni mérite, ni blâme, pour les conseils de ma chère maman. La favorite est venue chez moi dans un moment où il y avait beaucoup de monde : je n'aurais pu parler à tous et j'ai parlé en général. J'ai lieu de croire que la favorite et sa sœur, qui est son premier conseil, avaient été

contentes; cependant je crois que deux jours après, M. d'Aiguillon a voulu leur persuader qu'elles avaient été maltraitées (1). »

Marie-Thérèse, convaincue que le duc d'Aiguillon n'avait pas tort, répondit à la Dauphine :

« Je ne suis pas contente comme s'est passé le jour de l'an; vous vous êtes trop préparée; il faut le réparer à la première occasion; le mois de février est bon pour cela comme celui de janvier. Je ne prétends pas trop en exigeant, quatre ou cinq fois par an, que vous adressiez sans affectation la parole à la favorite, et vous ne sauriez mieux confondre M. d'Aiguillon, si vous ne lui donnez aucune prise sur ce point. »

Marie-Thérèse voyait exactement l'état des choses. La favorite détestait la Dauphine et ne négligeait rien pour indisposer le roi contre *la petite rousse*. Louis XV, que les grâces de cette enfant avaient un instant touché, ne tardait pas à subir l'ascendant de la du Barry, et, pour s'excuser de sa faiblesse, il disait : « Je sais bien que madame la Dauphine ne m'aime pas. » Ces paroles alarmaient l'impératrice, trop disposée à faire passer par dessus toute chose la *raison d'État*. N'avait-elle pas, quelques années plustôt, appelé la Pompadour « ma cousine » et « mon amie? »

Les avis et les remontrances prirent une nouvelle vivacité lorsque Marie-Thérèse sut que le frère du Dauphin, le comte de Provence, nouvellement marié avec une princesse piémontaise, forçait sa jeune femme à courtiser la du Barry. « La différence entre vous et la com-« tesse de Provence dans cette occasion, écrivait-elle, m'a fait de la « peine. »

Mais le roi meurt, et aussitôt Marie-Thérèse soulagée, dit à sa fille : « J'espère qu'il ne sera plus question de la malheureuse Barry, pour « laquelle je n'ai jamais été portée qu'autant que votre respect pour « votre père et souverain l'exigeait. » Au moment où elle émettait ce vœu, la nouvelle reine l'instruisait du sort de la favorite. « Le roi « s'est borné à envoyer la créature au couvent, et à chasser de la « cour tout ce qui porte ce nom de scandale. Le roi même devait cet « exemple au peuple de Versailles, qui, au moment même de l'ac-« cident (la mort de Louis XV), a accablé Mme de Mazarin, l'une des « plus humbles servantes de la favorite. » Marie-Thérèse trouva qu'on

(1) Le duc d'Aiguillon, ministre des affaires étrangères et chef du ministère, devait sa position à Mme Du Barry. C'était un des plus tristes caractères de cette époque avilie. Il avait fait preuve de lâcheté comme officier, et conseilla, comme ministre, de ne pas s'opposer au partage de la Pologne.

aurait pu être moins rigoureux pour la du Barry, et qu'il eût suffi de l'envoyer au loin, mais elle ne songea pas à demander sa grâce (1).

III

Marie-Antoinette, mariée depuis cinq ans, est dans sa vingtième année, elle est reine de France, et cependant la correspondance va continuer à peu près sur le même ton. Marie-Thérèse sera peut-être moins prompte à dire : il *le faut*, je *l'exige;* elle ne cessera ni de surveiller, ni de conseiller, ni de gronder, et nous la verrons encore se fâcher. Ce n'est pas là, du reste, le côté vraiment remarquable de cette correspondance. Qu'une mère tienne médiocrement compte de la situation nouvelle de la fille et veuille conserver toute son autorité, le fait n'a rien en lui d'extraordinaire ; mais que la fille ne songe pas à se révolter, qu'il ne lui échappe jamais un murmure, que l'on ne puisse saisir dans ses lettres aucun mouvement d'impatience, voilà le surprenant. Ce fut le rôle de Marie-Antoinette. Sa docilité était d'autant plus méritoire qu'elle ne peut être regardée comme un fruit naturel de son caractère. Elle avait un esprit vif et fier, plus porté à l'indiscipline, à la résistance ouverte, qu'à la soumission. Marie-Thérèse parlait sans doute avec une haute raison ; ses conseils étaient excellents, ses reproches étaient fondés. Qu'importe! il n'en fallait pas moins beaucoup de vertu pour les si bien recevoir. Ce tableau était-il sans ombre? Hélas non ! La reine supportait très-bien les remontrances et les avis; mais, après s'être inclinée avec douceur et confusion sous le blâme maternel, elle ne faisait pas de grands efforts pour ne plus le mériter.

La mort de Louis XV ne rendit pas la situation de Marie-Antoinette moins difficile. Elle eut plus de liberté et plus d'ennemis. Tout appui moral, tout concours affectueux continua de lui faire défaut. Le roi avait pour elle de la générosité, des complaisances, mais point d'abandon, point d'amour ; il ne lui montrait aucune de ses attentions qui partent du cœur et charment le cœur. De temps à autre, par un mouve-

(1) La détention de l'ancienne favorite à l'abbaye du Pont-aux-Dames fut très-douce. C'était là, d'ailleurs, un acte autorisé, presque commandé par la raison d'État. Il n'était pas à craindre que le nouveau roi fut trop rigoureux. Bientôt il permit, à la comtesse Du Barry, d'habiter le château de Luciennes. Elle y vécut sans bruit. Plus tard, en 1792, lorsque Louis XVI et Marie-Antoinette furent emprisonnés au Temple, elle leur fit offrir très-respectueusement tout ce qu'elle possédait. Ils refusèrent, mais en termes qui n'avaient rien de blessant.

ment de bonté, — une bonté sans grâce, — ou par sentiment du devoir, il cherchait à lui faire plaisir : il augmentait sa pension, lui accordait une faveur, lui demandait même un avis. C'était assez pour qu'il la crût heureuse et se crût sans reproche. Les improvisations de la tendresse, les devinations nées d'un sentiment vif et profond, il ne les avait jamais ; il ne pouvait les avoir, car ce sentiment, il ne l'éprouvait pas ; et aucun calcul, aucun effort n'y supplée. Son charme et sa puissance tiennent à des inspirations subites que le désir même d'être agréable ne saurait donner. Quand on les cherche, on ne les trouve pas.

La reine souffrait de cette indifférence, de cette froideur ; mais c'était une souffrance de l'amour-propre plutôt qu'une souffrance du cœur. Son affection pour le roi se tenait dans les régions les plus tempérées. Elle le respectait et l'estimait ; c'était tout. Cette absence d'amour lui faisait supporter très-patiemment de n'être pas aimée. Et comme la politique ne lui offrait alors aucune séduction, ne lui imposait aucun devoir évident et absolu, elle cherchait dans les plaisirs l'oubli de ses ennuis et la consolation de son délaissement.

Les dispositions de la famille royale aggravaient encore les dangers de cette situation, déjà si dangereuse. Les tantes du roi aspiraient à le gouverner, et, pour mieux asseoir leur domination, elles ne voulaient pas qu'une entente cordiale pût s'établir entre lui et la reine.

Elles étaient heureuses du goût de Marie-Antoinette pour la dissipation, et la blâmaient d'être dissipée. La plus intelligente et la plus active des trois, celle aussi qui exerçait le plus d'influence sur Louis XVI, madame Adélaïde, aurait même songé, d'après les bruits du temps, à provoquer un divorce basé sur la stérilité de la reine, qui mariée en 1770 n'eut son premier enfant qu'en 1778. A l'appui de cette version on attribuait à la princesse ce médiocre et méchant couplet :

Petite reine de vingt ans,
Vous qui traitez si mal les gens,
Vous repasserez la barrière,
Lanlaire, laire, laire,
Lanlaire !

Madame Adélaïde ne put songer sérieusement à faire divorcer le roi, mais quant à ce couplet elle eut au moins le tort de le mettre en circulation ; et, de plus, elle tenta souvent d'irriter Louis XVI contre la reine. La quatrième fille de Louis XV, Louise de France, bien que religieuse carmélite et bonne religieuse, entrait aussi dans

le complot. Elle acceptait comme vrais les rapports qu'on lui faisait sur la conduite de la reine, et laissait échapper des paroles de blâme, auxquelles sa vertu donnait le plus fâcheux retentissement.

Les frères du roi, Monsieur, comte de Provence et le comte d'Artois aggravaient tous deux le mal, celui-là par méchanceté, celui-ci par étourderie. Le comte de Provence, nature gourmée, étroite, envieuse, révait de jouer un rôle, et sapait dans Marie-Antoinette l'un des obstacles que pouvait rencontrer plus tard son ambition. Il accueillait, encourageait, propageait tous les bruits qui pouvaient lui nuire. Le comte d'Artois aimait la reine, il avait comme elle l'amour des plaisirs bruyants et libres ; il la poussait à la dissipation pour satisfaire ses propres goûts et la traitait avec une extrême familiarité. Marie-Antoinette riait au lieu de se fâcher. Quelquefois cependant, sous le coup d'un bon avis ou d'une lettre maternelle, elle rappelait le jeune prince au respect ; mais ces mouvements étaient rares et duraient peu.

Notons ici que, dès le début, Marie-Antoinette avait assez bien jugé les deux frères. « Monsieur, écrivait-elle à sa sœur Marie-Christine, « est un homme qui se livre peu et se tient dans sa cravate... le comte « d'Artois est léger comme un page et ne s'inquiète de rien. » Un an plus tard, le 21 janvier 1772, elle disait dans une lettre à Marie-Thérèse : « Monsieur s'est beaucoup déshonoré dans l'affaire de M. de « Brancas : sa femme le suit en tout, mais ce n'est que par peur et « par bêtise, étant, comme je le crois, fort malheureuse. Au reste je « vis fort bien avec eux, quoique je me méfie de leur caractère qui « n'est pas aussi sincère que le mien. Pour le comte d'Artois, quoi- « qu'encore en éducation, il montre des sentiments d'honnêteté, « qu'on ne peut pas croire qu'il les tienne de son gouverneur (1). »

Les ministres eux-mêmes, surtout Maurepas, le ministre dirigeant, étaient ouvertement hostiles à la reine. Maurepas ne pouvait oublier que Marie-Antoinette, obéissant aux conseils de Marie-Thérèse, avait demandé que le ministère fût donné à Choiseul, et il savait très-bien que si jamais elle prenait de l'influence, il serait renversé. Or, bien qu'il parlât sans cesse de rentrer dans la vie privée pour soigner ses carpes et cultiver ses lilas, il voulait rester ministre. La reine avait en

(1) Monsieur, comte de Provence, né le 16 novembre 1755, entrait, à la date de cette lettre, dans sa dix-septième année. Il avait épousé, en avril 1771, Marie-Joséphine de Savoie. Le comte d'Artois, né le 9 octobre 1757, venait d'avoir quinze ans. Il épousa, l'année suivante, Marie-Thérèse, la belle-sœur du comte de Provence. Il faut tenir compte de l'âge ds princes en lisant cette correspondance; mais il faut reconnaître aussi qu'ils ne changèrent pas. L'homme change peu.

lui un ennemi d'autant plus redoutable que la passion ne l'égarait point. Il signalait avec modération les torts de la *belle dame;* quelque fois même il affectait de vouloir les couvrir, et condamnait les emportements de ses alliés.

Marie-Thérèse n'ignorait aucune des difficultés, aucun des périls de la situation. Elle connaissait le caractère de sa fille, et y voyait un danger de plus ; elle se disait qu'au lieu de travailler à conquérir enfin le cœur de son mari, à prendre la place qui lui était due, à vivre en reine, elle s'abandonnerait au plaisir et finirait par justifier, du moins en apparence, les accusations de ses ennemis. De là, dans les lettres de l'impératrice, deux préoccupations constantes : elle combat chez Marie-Antoinette la tendance au laisser-aller, le goût des futilités, les habitudes frivoles, et la pousse à s'occuper de politique. Elle espérait de ce dernier conseil un double avantage : mère elle sauvait sa fille et la grandissait ; souveraine, elle formait entre la France et l'Autriche une alliance intime qui donnait aux deux grandes puissances catholique la haute main dans les affaires de l'Europe et du monde.

EUGÈNE VEUILLOT.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA
MYSTIQUE DES VÊTEMENTS SACERDOTAUX
ET DES MEUBLES DE L'ÉGLISE

79

I

DES VÊTEMENTS SACERDOTAUX.

Ce ne fut pas une des moindres légèretés commises par les prétendus réformateurs, il y a trois siècles, de supprimer le vêtement sacré des ministres de l'autel ; les puséytes le savent bien, ils en conviennent et y reviennent peu à peu. Le roi met sa couronne et son manteau, quand il s'asseoit sur le trône, le magistrat, sa robe et sa toge pour monter au prétoire, le militaire revêt son uniforme pour le combat, le maire du village ceint son écharpe dans les occasions solennelles ; et le prêtre seul n'aurait pas d'insignes ! Les insignes supprimées, il ne reste du soldat, du magistrat ou du monarque que l'homme seul. Le vêtement suffit à couvrir la nudité, la parure est l'utile accompagnement de la beauté, les insignes sont l'indice nécessaire de la dignité ; elles identifient l'homme avec son rôle, et le transforment à ses propres yeux aussi bien qu'à ceux de la multitude. Si c'est, au point de vue philosophique, une des grandes misères de l'humanité, il faut s'y résigner et la subir, puisque c'est, comme toutes les autres misères, un châtiment imposé à l'homme. Le pauvre sous ses haillons vaut plus, s'il est vertueux, que le riche couvert d'habits fastueux ; on le dit depuis le commencement du monde mais sans se corriger, car l'attention et les respects vont toujours du côté de l'éclat ; pour changer quelque chose à de tels errements ; il faudrait changer la nature humaine.

Dieu lui-même avait voulu que le pontife de l'ancienne loi portât dans l'accomplissement de ses fonctions des vêtements d'une ampleur remarquable et d'une richesse extraordinaire, à la seule fin de briller et de paraître : *in gloriam et decorem* (Exod, XXVIII, 2) ; la soie, la

pourpre, le fin lin, rien n'était épargné, l'or et les pierres précieuses employées à profusion. Les simples prêtres ne mettaient jamais la main à l'encensoir, sans être coiffés de la mitre et revêtus de leur tunique de fin lin serrée dans une ceinture d'hyacinthe à franges d'or.

On pourrait dire que ces rites étant familiers aux apôtres et aux premiers chrétiens, ils furent induits naturellement à les imiter, à les reproduire en partie dans leurs cérémonies ; mais il y eut aussi des raisons d'un ordre plus élevé, nous les indiquerons. L'usage de vêtements sacerdotaux dès les temps apostoliques est d'ailleurs démontré par l'histoire, et, pour n'en citer qu'un trait, Hugues de Cluni, dans sa vie de saint Hugues, fait mention d'une chasuble de saint Pierre conservée jusqu'alors à Paris.

Disons-le dès maintenant, la forme antique de la chasuble n'était pas ce que nous la voyons aujourd'hui : étriquée, roide, ignominieusement fendue jusqu'aux épaules ; c'était une chappe entièrement fermée, pendant également de tous côtés, et qui se relevait sur les bras, soutenue par des cordons ou par les mains du diacre et du sous-diacre. Ceux-ci, revêtus eux-mêmes de chasubles par dessus leur tunique et leur dalmatique, relevaient les leurs par devant, rejetant tous les plis en arrière. Ils les ôtaient pour chanter l'Épître et l'Evangile. (*Ordo rom, de qualit. param. n°* 6).

De l'aveu de tous les liturgistes, ce vêtement, par son ampleur, était un symbole de charité : de la charité de Jésus-Christ, qui couvre l'univers comme un manteau, et s'étend à tous les hommes sans distinction de justes et de pécheurs, charité dont ses ministres sont les instruments sur la terre.

Il faut convenir que la chasuble moderne n'a rien de commun avec un tel symbolisme. On ne commença pas avant le douzième siècle à l'échancrer aux bras, puisque l'abbé Rupert n'en fait pas encore mention dans son livre des offices, et on n'arriva que progressivement à la limite actuelle, qu'il n'est plus possible de dépasser. Dans son ancienne forme, elle se drapait plus richement et plus élégamment, à en juger par les modèles antiques, qui sont demeurés pour protester contre le mauvais goût des siècles postérieurs, et préparer le retour aux traditions de la vénérable antiquité.

Le prélat qui va pontifier, revêt les chausses, les sandales, l'amict, l'aube, la ceinture, la croix pectorale, l'étole, la tunicelle, la dalmatique, les gants, la chasuble, le pallium, si c'est un archevêque, la

mitre, il passe son anneau pastoral, prend la crosse et on lui attache le manipule au pied de l'autel. Il laisse l'étole pendante des deux côtés ; le prêtre la croise sur la poitrine en plaçant le côté droit sur le côté gauche. Le prêtre a de commun avec l'évêque l'amict, l'aube, la ceinture, le manipule, l'étole et la chasuble. Nous allons parler de chacun de ces vêtements en particulier.

L'usage de chausses de cérémonie n'est point une nouveauté : Amalaire, saint Grégoire pape, Innocent III, saint Isidore de Péluse en font mention ; ce n'est pas non plus une vaine parure : c'est le symbole de la mission qui incombe à l'évêque. Messager de l'Évangile, il doit porter le divin flambeau et la grâce de la rédemption dans tous les lieux où l'Esprit le conduira ; il a reçu l'ordre de marcher et d'enseigner *ite, docete omnes gentes.* (MATTH. XXVIII, 19), et la prière qu'il récite en mettant ce premier vêtement, lui en rappelle la signification.

Il chausse ensuite des sandales, en souvenir de cette recommandation du Seigneur à ses apôtres, lorsqu'il les envoya évangéliser les villes de la Judée : « Ne vous prémunissez pour la route ni de bissac, ni de pain, ni d'argent, ni d'un vêtement de rechange, contentez-vous d'une baguette à votre main et des sandales à vos pieds. (MARC. VI, 9.) Raban-Maur, dans son traité des institutions cléricales, enseigne que les apôtres se conformèrent dès-lors et pour toujours littéralement à cette prescription du divin Maître, il est très-plausible en effet, et qu'elle a depuis été constamment observée dans l'Église. L'usage a dû même en être beaucoup plus remarquable anciennement que de nos jours, puisqu'il donna lieu, au douzième siècle, à l'hérésie des ensavatés, qui prétendaient qu'il suffisait de porter des sandales comme les apôtres et de vivre d'une vie pareille à la leur, pour avoir le droit de prêcher et le pouvoir de consacrer. Ce qu'ils faisaient en conformité de leur doctrine. Outre son origine évangélique, la chaussure de cérémonie de l'évêque a pour but de rappeler anagogiquement cette autre divine chaussure dont le Précurseur se déclarait indigne de dénouer les cordons humblement prosterné. Aussi doit-elle, régulièrement, se rattacher elle-même au dessus de la cheville par des cordons. (Gavant. *In missal*, part. II, tit I, n° 6, note, X.)

L'amict est une coiffure d'origine orientale ; les Arabes s'en servent encore ; il se pose d'abord sur la tête. Mystiquement, c'est le casque qui prémunit le ministre de l'autel contre ces tentations de satan que

l'apôtre saint Jean appelle du nom d'orgueil de la vie ; *superbia vitæ.* (I JEAN, II, 16). « Posez sur ma tête, Seigneur, le casque salutaire qui me garantira contre les coups du diable, » dit-il en le mettant.

L'aube, par sa blancheur, signifie la blancheur de l'âme, l'innocence d'une vie sans reproche, qui rend le ministre digne de l'autel, le pasteur digne des respects du troupeau. Et ce ne sont pas de vains simulacres, de stériles apparences : les saints vêtements sont bénits pour opérer ce qu'ils signifient la foi du ministre qui les revêt ; aide à leur efficacité, la prière qu'il adresse à Dieu ne saurait demeurer sans résultat : Donnez, Seigneur, dit-il en prenant l'aube, à mon âme la blancheur et à mon cœur la pureté nécessaires, pour que je puisse compléter par le sang du Christ la purification suprême qui me rangera au nombre de vos élus. Et c'est la signification anagogique du vêtement : le Christ transfiguré était revêtu de vêtements blancs ; l'auteur de l'Apocalypse nous représente les saints au ciel également vêtus d'habits blancs ; *ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt.* (APOC. III, 4 et suiv.) Allégoriquement, l'aube représente le vêtement blanc donné au Christ par Hérode en signe de dérision ; bienheureuse insulte d'où résulta le salut du monde.

L'aube, signifiant une pureté totale, devrait descendre sur les pieds ; mais on l'a oublié ; elle ne descend pas toujours jusqu'à la ceinture : d'ambitieuses et souvent mesquines garnitures en ont pris la place. Nous comprendrions des broderies sur la batiste, l'aube resterait du moins ; mais nous ne comprenons pas une substitution de tulle ou de filet ; c'est contraire à la rubrique, à la signification liturgique du vêtement et presque toujours au bon goût, ce qui est un moindre péché.

Sur l'aube se met une ceinture qui en rassemble les plis, et est le symbole de l'activité et de la continence. Saint Jean, dans l'Apocalypse, nous représente le fils de l'homme ceint d'une ceinture d'or dans les cieux. (APOC, I, 14.) Les deux extrémités retombantes signifient la justice et la foi, par allusion à la prophétie d'Isaïe disant du Messie : « La justice et la fidélité formeront une ceinture autour de ses reins. » (IS. XI, 5.)

L'évêque met ensuite sa croix pectorale ; image extérieure du sentiment dont son âme est pénétrée. Cette croix, enrichie de reliques, n'est pas une simple parure ni un pur emblême : c'est une cuirasse devant l'ennemi, ce sont de célestes introducteurs devant Dieu. Saint Grégoire pape, Jean diacre, Innocent III en font mention.

(Greg. xii, 7 — Joan diac. sub 604.) Innocent III dit qu'elle a été substituée à la lame d'or inscrite des mots *doctrine* et *vérité*, que le grand prêtre des juifs portait sur son front, parce que la douce loi de Jésus-Christ est gravée aux cœurs des fidèles (Is. li, 7,) tandis que la loi ancienne devait être écrite aussi dans les mains et sur les fronts, crainte qu'on ne l'oubliât. (Deut. xi, 18.) L'évêque ainsi muni du signe de la croix, laisse pendre l'étole ; le prêtre la croise, afin d'abriter pareillement sa poitrine sous cette armure salutaire, et place le côté droit sur la gauche, en mémoire de la substitution d'un peuple à un autre, de la loi de grâce à la loi de servitude. Cette rubrique n'est pas de celles qu'on appelle directives, parce qu'elles indiquent seulement la manière d'agir ; elle est obligatoire, à cause de sa signification pleine de mystère. L'étole, parure plutôt que vêtement, se portait chez les peuples anciens par les hommes et les femmes indistinctement, mais elle semble avoir été réservée, du moins parmi les Romains, pour les personnes d'un rang élevé. Les peintures des catacombes en présentent de beaux modèles. L'étole est le symbole terrestre du vêtement de gloire des élus dans les cieux, disent les ministres qui la revêtent, ses deux côtés figurent les deux vies, active et contemplative, unifiées sous le signe de la croix.

L'évêque revêt la tunique et la dalmatique, ornements propres au diacre et au sous-diacre, parce qu'il a la plénitude de l'ordre, dont le sous-diaconat et le diaconat sont les premiers degrés majeurs. La tunique et la dalmatique, dans leur destination et leur forme primitive, étaient des vêtements de travail : le sous-diacre et le diacre sont des serviteurs sacrés employés au service de l'autel et aux œuvres de la charité; le diacre, pour accompagner le prêtre ou le pontife, le sous-diacre pour seconder le diacre. La forme de ces ornements a été modifiée d'une manière aussi malheureuse que celle de la chasuble; au lieu de les découper, on les a décousues, manches et tout, d'un bout à l'autre ; les évêques seuls ont conservé les formes antiques, moins les riches broderies. L'usage en est ancien, puisque les sous-diacres revêtaient la tunique dès avant le pape saint Grégoire le Grand, qui les en priva. saint Cyprien et le pape Entychien font mention de la dalmatique. (Durand. ii, 9.)

L'usage des gants pour les évêques n'est pas moins ancien, il l'est même davantage, s'il est vrai, comme l'enseigne le pape Honorius (in Gemma, i, 215), qu'il remonte aux apôtres. L'évêque couvre ses mains de ce vêtement, qui suppose la suppression du travail manuel,

puisqu'il le rend impossible, pour montrer qu'elles sont désormais consacrées à des œuvres plus saintes.

La chasuble est tout à la fois un vêtement, un ornement et l'insigne de la dignité sacerdotale. C'est le joug de Jésus-Christ doux et léger. Sur la partie antérieure est figurée cette colonne de la foi qui est inébranlable ; sur la partie postérieure, la croix de Jésus-Christ, signe de salut et unique espoir de la terre. La croix sur les épaules du ministre de l'autel, rappelle celle sur laquelle Jésus-Christ consomma le sacrifice que son ministre renouvelle.

La mître est une coiffure d'origine asiatique, sa forme séculière est conique. Le dieu tout-puissant et le monarque la portent en forme de cône tronqué, surmonté en place de pointe d'une fleur de lotus à trois pétales ; les sujets et les divinités du second rang la portent en pointe surmontée d'un gland. Telle nous la représentent les monuments du Louvre. La fleur de lotus est le signe de la vie dans le symbolisme oriental ; trois est le plus saint des nombres mystiques, parce qu'il exprime la grande et divine triade qui a *créé* le monde, qui le *conserve* et qui le *gouverne*. Les pontifes de la loi nouvelle adoptèrent de bonne heure cette coiffure symbolique en en modifiant la forme. La mître ecclésiastique, par sa double pointe, figure les deux alliances, unies dans la personne de Jésus-Christ. Le côté postérieur, nu et sans ornements, figure l'ancienne, pendant laquelle la grâce n'était pas encore donnée. Une croix doit briller parmi ceux de la face, pour signifier que c'est par Jésus et sa croix que s'est opérée la réconciliation du ciel avec la terre. L'évêque la met pour prêcher et pour bénir, parce qu'en remplissant ces fonctions il est docteur et pasteur ; il ne la prend pas pour consacrer, parce qu'alors ce n'est pas lui qui agit, mais bien Jésus-Christ, dont il est l'instrument, qui agit par lui.

Il est fait mention de la mître dès le quatrième siècle ; Eusèbe de Césarée l'appelle la couronne de gloire (hist. x, 14), Ammien-Marcellin couronne sacerdotale (lib. xxix), saint Augustin la désigne sous le nom d'*apex* en sa *Cité de Dieu* (ii, 15). On conserve à Rome, en l'Église Saint-Martin *in montorio*, celle dont l'empereur Constantin fit présent au pape saint Sylvestre, elle ressemble à un diadème ; à Valence, en Piémont, celle de saint Augustin, un peu plus élevée. Le docte cardinal Baronius fait remonter l'usage de la mître jusqu'aux apôtres (sub. ann, 34). Les deux fanons, que quelques rubricistes ont pris pour des rubans servant à l'attacher, se trouvent tels aux antiques coiffures phrygiennes, nom qu'elle porte elle-même, et aux monu-

ments orientaux, avec une signification mythologique (1). Dans le christianisme, ils signifient la raison et la foi, rayons de la lumière divine, descendant de la face de l'Éternel pour éclairer l'homme.

La crosse est la houlette du pasteur et le pedum du voyageur. On conserve à Valence celle de saint Augustin et à Boloe celle de saint Isidore de Séville. La pointe est un aiguillon, la hampe un appui, une règle et une verge, le sommet un crochet pour attirer et retenir ; aussi dit-on :

Curva trahit quos virga regit, pars ultima pungit ;

ou bien avec le pape Innocent III :

Collige, sustenta, stimula vaga, morbida, lenta.

L'évêque reçoit la crosse du Souverain Pontife, en signe de son autorité sur le troupeau qui lui est confié ; le Pape ne se sert point de crosse, parce qu'il tient son pouvoir de Jésus-Christ directement, et qu'il est le pasteur des pasteurs, qui ne se régissent point avec la verge.

L'anneau est le signe de l'alliance de l'évêque avec son église ; mariage indissoluble par son institution, comme celui de Jésus-Christ avec l'Église universelle l'est par la grâce, et qui, d'après la loi canonique, ne peut se rompre que pour les causes les plus majeures. L'anneau épiscopal se porte à la main droite, parce que l'évêque est époux et qu'il est d'usage aux épouses seules de le porter à la main gauche. Mais la vraie raison est que la droite est la main du commandement, et que l'évêque commande au nom de Jésus-Christ ; aussi s'appelle-t-il sous ce rapport, dans le style liturgique, la couronne sacrée de la main du Pontife. Considéré comme signe de l'alliance de l'évêque avec son Église, il s'appelle l'anneau du cœur. « Seigneur, dit l'évêque en le passant à son doigt, donnez aux mains de mon cœur et de mon corps la puissance et la force. » Les mains du cœur, expression énergique qui signifie les œuvres que la charité inspire, car il ne suffirait pas au Pontife d'aimer son troupeau d'un stérile amour. Il se porte au doigt indicateur, excepté au moment où Jésus-Christ est rendu présent sur l'autel, et si l'évêque le retire alors, ce n'est point, comme le disent quelques rubricistes, crainte d'un contact avec les

(1) Dans le mythisme oriental, l'Éternel est représenté sous l'emblème d'un soleil qui abaisse quelques rayons vers la terre. Les deux fanons de la mitre d'Osiris, disent les légendes égyptiennes, représentent ses deux sœurs, Isis et Neptis : la lumière et la fécondité.

saintes espèces, mais parce qu'en présence de Jésus-Christ il n'y a point d'autre maître, à Jésus-Christ seul appartient l'honneur et la gloire ; il n'y a pas non plus d'emblème en présence de la réalité ; or, la pierre précieuse qui forme le chaton de ce même anneau est l'emblème de Jésus-Christ, pierre vivante sur laquelle est construite l'Église. C'est pour cela qu'elle ne peut porter ni figure ni inscription, étant elle-même un emblème. C'est pour cela que les fidèles la baisent dévotement ; ce baiser est tout à la fois un acte de foi et d'amour envers Jésus-Christ et un acte de communion avec l'évêque ; de sorte que s'il était tombé publiquement dans le schisme ou l'hérésie, le baiser de l'anneau serait un acte schismatique.

Le prélat reçoit le manipule sur son bras gauche au pied de l'autel. Dans sa signification primitive, le mot manipule s'applique à la poignée d'épis que le moissonneur rejette sur son bras gauche, après les avoir coupés de la main droite. Dans son acception commune, au morceau de linge que l'homme qui travaille de la main droite, porte sur le bras gauche, pour s'essuyer les mains ou le visage. Dans son acception liturgique, le manipule est le signe de la moisson apostolique.

Le pallium est un ornement formé de deux bandelettes de laine, larges de trois doigts, qui pendent sur la poitrine et le dos en environnant le cou, et s'attachent par trois extrémités au moyen d'épingles d'or garnies de pierres précieuses ; la partie qui recouvre l'épaule droite ne s'attache point, parce que la main droite doit rester libre pour diriger, opérer, bénir, distribuer. Ou plutôt parce que le pallium, réduit maintenant à une simple bordure, était jadis un manteau complet, qui se relevait sur cette épaule, pour laisser la main libre. Il est marqué de croix aux quatre extrémités. Les pallia sont façonnés d'une étoffe confectionnée dans les conditions suivantes. Les sous-diacres apostoliques font choix pour la fête de sainte Agnès de deux agneaux d'une grande blancheur. Le matin, ils les transportent à l'église dans deux corbeilles sur un cheval, en passant par la place Saint-Pierre devant le palais du Vatican, où le pape les bénit de son balcon. Arrivés à l'église Sainte-Agnès, ils les remettent aux chanoines de la basilique, qui les présentent à l'autel au moment de l'*Agnus Dei*. Après qu'ils ont été bénits de nouveau par le célébrant, deux chanoines de la basilique de Saint-Jean-de-Latran les emmènent et les remettent à la garde des sous-diacres, lesquels sont chargés de les élever dans un enclos destiné à cet usage particulier. Lors

de la tonte, la laine est confiée aux religieuses d'une des communautés de Rome, qui la filent et en façonnent une pièce d'étoffe, laquelle sert à recouvrir le tombeau de saint Pierre pendant le chant des Vigiles de la fête de cet apôtre. Le lendemain, à l'office, le pape la bénit en grande cérémonie à l'autel inférieur de la basilique, voisin du saint tombeau. Après qu'elle a passé encore une nuit sur le tombeau, on la resserre dans une armoire qui se trouve au-dessus de la chaire de saint Pierre, et elle y reste jusqu'à ce qu'on l'emploie à la confection des pallia, à mesure qu'il est besoin d'en faire de nouveaux. Et de là viennent les expressions dont se sert le Souverain Pontife en adressant le pallium à un archevêque : Saint Pierre a été couvert de ce manteau.

Régulièrement, l'archevêque, le patriarche, le primat ne peuvent excercer les fonctions de leur dignité avant d'avoir reçu le pallium des mains du pape (Pontific. rom.) ; aussi doivent-ils en solliciter la remise après leur promotion, *sans retard*, *itérativement* et avec *une grande instance ; instanter*, *instantius*, *instantissime*, suivant le style admis en pareil cas. Leur promotion à de nouvelles fonctions exige un second envoi du pallium.

Il est expédié de Rome sous un triple sceau, et remis au nom du pape et de la sainte Église romaine par un prélat du rang le plus élevé, spécialement délégué à cet effet, et le nouveau dignitaire prête entre ses mains serment de fidélité à l'Église romaine et à son chef, lors même qu'il l'aurait déjà prêté une ou plusieurs fois.

Le pape Symmaque, au commencement du septième siècle, envoya le pallium à saint Césaire, archevêque d'Arles, qu'il créa son légat dans les Gaules. Le pape Vigile, l'un de ses successeurs dans le cours du même siècle, l'envoya à Auxence, également archevêque d'Arles, vicaire du Saint-Siége. L'usage de le donner aux archevêques indistinctement et par exception à quelques évêques, ne se généralisa qu'à la fin du huitième siècle ; mais l'usage même du pallium est beaucoup plus ancien dans l'Église, puisque le pape saint Marc concéda à l'évêque d'Ostie le droit de s'en servir dans la consécration des pontifes romains, privilége alors réservé aux évêques d'Ostie. Le pallium est donc l'apanage exclusif du pape, et s'il lui a plu de l'accorder comme une faveur aux grands dignitaires de l'Église, c'est afin qu'ils entrassent dans une certaine mesure en participation de sa dignité et de son pouvoir.

On trouve aussi l'usage du pallium dans l'Église d'Orient, mais avec

une signification différente. Ce fut Constantin qui le donna le premier, dit-on, comme une marque de sa protection tutélaire; la protection ne dégénéra que trop en tutelle. Aucun prélat ne put le prendre ou le porter sans la permission du monarque; saint Grégoire demanda à l'empereur Maurice la permission, en faveur du patriarche déposé Anastase le Sinaïte, de célébrer à Rome avec le pallium. En Orient, ce fut donc une insigne politique; en Occident, c'est un lien d'orthodoxie.

Ce manteau de laine blanche sur les épaules d'un pasteur des âmes rappelle et signifie Jésus-Christ, le bon pasteur, rapportant au bercail la brebis égarée, dit saint Isidore de Péluse. La cérémonie des agneaux bénits le jour de la fête Sainte-Agnès, et présentés à l'*Agnus Dei* de la messe, nous semble être une de ces pieuses allusions en jeux de mots auxquelles le moyen âge prenait un si grand plaisir.

La signification de quelques-unes de ces insignes est tellement déterminée et tellement importante, qu'elle s'élève pour l'Église au rang des questions vitales, et c'est ce qui donna lieu, aux onzième et douzième siècles, à cette mémorable querelle des investitures, qui causa tant de troubles sous le pontificat de saint Grégoire VII, de Victor III, d'Urbain II, de Pascal II, de Calixte II, ensanglanta l'empire, et causa les malheurs dont les empereurs Henri IV et Henri V furent les victimes. Sous prétexte des fiefs et des biens et revenus attachés aux charges et dignités ecclésiastiques, ces princes ne prétendaient à rien moins qu'à donner l'investiture aux prélats par la remise de la crosse et de l'anneau, signes de leurs pouvoirs spirituels. Les papes résistèrent avec une énergie que l'histoire a enregistrée; ils résistèrent jusqu'au martyre, et on ne saurait leur en faire un sujet d'honneur ou de blâme, puisque c'était l'accomplissement d'un devoir rigoureux. La crosse et l'anneau donnés de la main du prince représenteraient le pouvoir de César et non le pouvoir du Christ; il n'y aurait plus d'Église catholique, mais une Église politique dont César serait le pape. Les historiens d'une certaine école ont pris l'accoutumance d'infliger à cette occasion une flétrissure à l'ambition prétendue des papes, et c'est à peine s'il est loisible, en France, de donner à Grégoire VII le titre de saint, que l'Église lui a décerné. Il y a moins d'un demi-siècle qu'il est permis d'imprimer, à Paris, la messe de saint Grégoire VII dans un missel romain : Louis XVIII ne le tolérait pas. On en revient; la vérité finit toujours par avoir raison. Ceci soit dit sur les ornements sacerdotaux.

II

DES MEUBLES DE L'ÉGLISE.

Il est un meuble qui tend à disparaître de nos églises après les ambons et les jubés ; c'est le lutrin. Nous ne regrettons pas les jubés : ces disgracieuses et massives arcades nuisaient autant au coup-d'œil qu'elles étaient peu nécessaires ; aussi n'avaient-elles point de racines dans l'antiquité chrétienne. Les ambons sont plus anciens, sans remonter pourtant aux origines du christianisme. On aurait pu les conserver et en tirer un bon parti pour l'ameublement de beaucoup d'églises, dont l'aspect est si pauvre et si nu. D'ailleurs, l'Épître et l'Évangile, au lieu de se chanter *in plano*, comme on le pratique maintenant, devraient s'annoncer d'un lieu élevé, non-seulement pour que le peuple les pût mieux entendre, ce qui est la raison matérielle, mais aussi parce que c'est la parole de Dieu, venant du ciel, et qui doit s'imposer à toute intelligence humaine, et c'est la raison mystique. Dès les quatrième et cinquième siècles, on la laissait descendre d'une tribune sur le peuple ; et c'est pour cela qu'on avait ajouté aux chants liturgiques le graduel et le trait, afin qu'il n'y eût pas d'interruption tandis que le diacre et ses acolytes se préparaient pour la lecture de l'Évangile et gravissaient lentement les degrés. Cette addition à la liturgie doit remonter bien haut, puisque déjà, au quatrième siècle, le poëte Prudence parle des degrés par lesquels on montait à la tribune, qui n'était point alors différente de la chaire :

> Fronte sub adversa gradibus sublime tribunal
> Tollitur, antistes prædicat unde Deum.

Mais en supprimant l'ambon, le graduel n'a plus de raison d'être. C'est ainsi que jadis tout était en rapport dans la sainte liturgie. Maintenant on change ou on supprime des usages, chacun à sa guise, et l'équilibre n'existe plus : souvent même on ne saurait dire pourquoi les choses se font de cette façon, ou plutôt pourquoi elles se font.

Le lutrin n'est point un meuble liturgique ; mais nos ancêtres avaient su lui donner une forme symbolique en rapport avec sa destination. Aussi bien, mieux peut-être que le célèbre tétramorphe de Vatopédi, il représentait la vision d'Ézéchiel. Les trois figures de l'homme ailé, du bœuf ailé et du lion ailé formaient un support triangulaire au-dessus duquel s'élevait majestueusement l'aigle aux ailes essoran-

tes, qui servait lui-même de support aux livres de chant : *et facies aquilæ desuper ipsorum* (Ézéch., I, 10). En tant que symboles des quatre Évangélistes, ce choix et cette disposition n'étaient pas moins heureuses, puisque le lutrin est le lieu d'où s'élèvent vers l'Eternel les chants sacrés, composés en majeure partie de paroles évangéliques et de passages empruntés aux prophéties de l'Ancien Testament, dont l'Évangile est l'accomplissement. « Et les quatre animaux, dit saint Jean, en complétant dans l'Apocalypse la vision d'Ezéchiel, n'avaient jamais de repos, ni le jour ni la nuit, mais ils célébraient toujours les louanges du Dieu tout-puissant et trois fois saint. » (Apoc., IV; 8.) Quel emblême donc plus convenable que celui-ci pour un pareil usage? Au-dessus des trois premiers Évangélistes, saint Jean s'élevait comme un aigle qui va puiser à sa source la lumière, et porter jusqu'aux cieux la prière et les adorations des mortels. Nous avons vu de ces anciens lutrins ; nous affirmons que l'effet en était beau, et l'intention saisissable à première vue pour ceux à qui la Sainte Écriture est familière. Mais, par de mesquines raisons d'économie, on a supprimé le pied symbolique; il n'est plus resté que l'aigle, qui n'a nulle raison d'être, isolé de la sorte ; puis, n'y comprenant plus rien, on lui a mis dans les serres un serpent, qui n'a que faire là pareillement ; et enfin on en vient à supprimer aigle et serpent, ce qui est aussi bien fait.

Si le lutrin n'est qu'un accessoire et non un meuble liturgique, il n'en est pas de même du bénitier : celui-ci remonte aux origines du Christianisme et a une signification toute symbolique. Le bénitier est une continuation des usages des Juifs relatifs aux ablutions légales. Ce furent originairement de grandes cuves de pierre placées sous les porches ou à l'entrée des églises, dans lesquelles chacun des fidèles allait pratiquer des purifications avant d'entrer. Ce furent quelquefois des fontaines et des piscines disposées près des églises en vue du même usage.

Et quant à l'eau bénite, il est établi que son origine est d'institution apostolique. Le très-ancien livre des institutions apostoliques, attribué à saint Clément, et qui en vient en majeure partie, fait mention de l'eau bénite et du sel bénit qu'on y mélangeait. Le pape saint Alexandre Ier, monté sur le trône apostolique en l'an 108, consacra par une ordonnance l'usage où étaient les fidèles de conserver de l'eau bénite mélangée de sel pour asperger leurs maisons (Constit. apost., VIII, 29. — Acta S. Alexandri). Une homélie de saint Chrysostôme sur le sacrement de baptême, nous apprend qu'il était alors d'un usage immé-

morial de bénir de l'eau le 6 janvier, en mémoire du baptême du Seigneur, et d'en conserver dans les maisons pendant tout le reste de l'année, et l'on remarquait avec une pieuse édification qu'elle ne se corrompait jamais, quel que fût le temps depuis lequel on la conservait. On ne saurait donc révoquer en doute l'antiquité des usages relatifs à l'eau bénite.

Mais il est facile de comprendre que l'eau des cuves à ablutions perdant promptement sa limpidité, quoique convenable encore pour des néophites juifs, accoutumés à de tels usages, devait inspirer une grande répugnance aux personnes élevées dans d'autres conditions. Il fallut donc pratiquer des aspersions qui remplaçassent les ablutions, et pour ne pas supprimer celles-ci tout à fait, disposer à l'entrée des temples chrétiens, au lieu de cuves, de plus modestes bénitiers où chacun pût tremper le bout de son doigt et s'asperger soi-même en figurant sur soi le signe de la croix. Mais alors aussi les bénitiers n'étaient pas réduits à la forme vulgaire et mesquine d'une coquille accrochée à un pilier ou à la muraille; c'étaient des vasques élégantes, isolées, posées sur le passage et qu'on n'avait pas besoin de chercher. On les ornait de symboles et d'inscriptions; de celle-ci, par exemple, qui est récurrente :

NIΨ'ONANOMHMATAMHMONANOΨIN

« Lavez votre conscience, et non pas seulement votre visage. »

Ils nuisaient à la circulation, et on les a fait disparaître. Mais les piliers nuisent aussi dans une église, et les meubles dans une chambre ; pourquoi en mettre ?

On a essayé récemment de rentrer dans les voies de l'antique tradition; les essais n'ont pas été heureux. Nous avons vu deux anges adossés à la muraille et présentant la coquille aux entrants. Si la forme est gracieuse, la pensée est puérile et il y a absence de symbolisme. Des anges transformés en donneurs d'eau bénite! allons donc! Et que signifie cette coquille? Mais s'il fût jamais une œuvre saugrenue, c'est assurément le bénitier de Saint-Germain-l'Auxerrois : trois petites vasques, toujours en forme de coquilles, surmontées de trois cupidons disposés de telle sorte que, de quelque côté qu'on se présente, on se crève les yeux à ce qu'il n'est pas séant de regarder. Le groupe est une petite merveille artistique, mais nous tenons sa présence pour injustifiable dans une église et sa destination est inqualifiable. Pauvres

artistes! Et quand vos trois cupidons seraient, comme vous le dites, les trois vertus théologales, qu'auraient-elles à faire à un bénitier, fussent-elles même habillées? Votre œuvre est d'ailleurs manquée, car si elle est belle, trop belle quant aux formes anatomiques, elle n'est point conforme aux règles de l'estétique chrétienne, et prouve uniquement que vous avez plus d'amour des nudités que de science de la religion.

Des cloches. On croit que ce fut saint Paulin, évêque de Nole, à la fin du quatrième siècle, qui introduisit l'usage des cloches pour appeler les fidèles à la prière; mais il n'est pas possible de l'établir, et la principale raison se tire de la similitude des noms : *nola*, une cloche, et *Nola*, la ville de Nole. Les païens se servaient de cloches et de clochettes; les juifs aussi, et, de plus, ceux-ci convoquaient les fidèles au temple le matin et le soir à l'aide d'un instrument nommé le *migrepha*, dont le son s'entendait au-delà de la ville de Jérusalem. Les chrétiens n'eurent donc pas besoin de rien inventer en ce genre. Quoi qu'il en soit, l'Église environna de bonne heure d'un grand respect ce signal, devenu le moyen de communication entre les fidèles et le pasteur, et la cloche devint aussi très-promptement, pour chaque famille, une amie dont la voix retentissait plus encore au cœur qu'à l'oreille; car on lui apprit, par les façons diverses dont on régla ses sons, à pleurer avec ceux qui pleurent, à se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, à prier avec ceux qui prient, à avertir ceux qui ignorent, à annoncer le danger, à convoquer l'assemblée, à marquer l'ouverture et la clôture du travail. La cloche fut l'horloge publique et le porte-voix de la religion. Aussi, dès le septième siècle, l'usage était-il établi de bénir les cloches avec une grande solennité, dit le moine Alcuin; et probablement le nom de baptême, déjà attribué à cette bénédiction, car on le lit dans le XLVIIe capitulaire de Louis le Débonnaire, avec une interdiction qui se rapporte à quelque usage superstitieux : *ut clocas non baptisent.*

Le mot de baptême a ici une signification intermédiaire entre la consécration, qui appartient aux objets en rapport direct avec le saint sacrifice, tels que les autels et les calices, et la bénédiction, qui s'applique aux objets moins saints. Il convient même assez dans l'espèce, puisqu'il y a ablution totale au moyen de l'eau bénite, imposition d'un nom, emploi des saintes huiles et du saint chrême. Toutefois l'Eglise dit simplement bénir; mais c'est une bénédiction réservée à l'évêque. Il bénit la cloche, lui fait des onctions et l'embaume des parfums les

plus précieux, pour que ses sons soient plus persuasifs aux oreilles des fidèles, dit-il lui-même, qu'ils chantent avec plus de ferveur les louanges de Dieu, et qu'ils écoutent la sainte parole avec plus de docilité et d'amour. Il la bénit, pour que, semblable aux trompettes sacrées des Juifs, dont elle tiendra d'ailleurs la place, elle anime les fils de la foi d'une sainte ardeur dans leur lutte quotidienne contre les puissances de l'enfer. Pour qu'elle soit à celles-ci un épouvantail, et que ses ondulations sonores leur tracent des limites infranchissables. Pour qu'à sa voix la tempête se calme, la grêle s'écarte, la foudre demeure inoffensive, l'épidémie s'arrête et la bénédiction descende des cieux.

L'Église enseigne que les démons, qu'elle appelle avec saint-Paul les puissances de l'air, mettent le désordre dans les éléments, et mêlent leur funeste action à tout ce qui peut apporter à l'homme le préjudice et la mort. Ils furent homicides dès l'origine, dit Jésus-Christ; et c'est en effet le démon qui introduisit la mort dans le monde.

Les incroyants peuvent rire à leur aise de ces maximes, leurs rires ne nous émeuvent point; nous avons grand pitié plutôt de leur petit entendement : ils prennent les causes physiques pour des principes, et ne voient pas que les causes sensibles ne sont elles-mêmes que des effets dont les principes secrets sont plus lointains. Ils ne considèrent pas que ces causes physiques auxquelles ils s'arrêtent, se modifient d'une multitude de façons et n'agissent pas toujours fatalement. Dans la nature, tout n'est pas boulet de canon, et encore celui-ci devie-t-il docilement de la ligne droite, pour peu qu'une volonté d'homme lui trace une autre route. Les causes physiques ne sont que des effets, chacune d'elles ayant sa raison d'être; la raison des causes est toute métaphysique. La philosophie des détails est une philosophie de pacotille; la croyance de tous les pays, de tous les peuples et de tous les siècles est en ce point conforme à la grande philosophie et aux enseignements de l'Église : la cause du mouvement est en dehors du corps qui se meut; la cause du monde est au-delà du monde.

On s'est trop empressé, au siècle dernier, de supprimer le son des cloches pendant les orages, par soumission aux assertions gratuites des naturalistes, que le son et le mouvement étaient propres à attirer la foudre. Qui sait, et quelle expérience en a-t-on faite? C'est maintenant qu'il faudrait voir. La foudre n'est-elle pas devenue un des instruments les plus dociles qu'il y ait dans la nature? Et d'ailleurs, si on sonnait les cloches autrefois pendant l'orage, ce n'était pas au point

de vue de l'histoire naturelle, c'était à celui de la prière, dont toutes les formules sont également bonnes, pourvu qu'elles soient l'expression d'une foi sincère. Nous citerions aisément des centaines d'exemples de clochers foudroyés depuis qu'on ne sonne plus les cloches, nous ne savons si on en pourrait citer un seul en sens contraire, et nous l'attendons. En attendant, nous affirmons que la foudre tombe indistinctement partout, même dans les plaines, excepté sur les paratonnerres et sur les clochers où l'on sonnerait une cloche bénite.

On taillait autrefois à huit pans les cuves baptismales, pour signifier les huit béatitudes de la vie chrétienne. Chacun connaît l'usage d'un confessional et la signification d'une croix de procession; nous n'avons donc pas à en parler plus longuement.

L'Abbé LECANU.

LES ÉPREUVES D'AILEEN

SCÈNES DE LA VIE IRLANDAISE (1)

I

LA MAISON DES O'DONNEL

C'était par une froide et triste nuit de novembre. Des nuages noirs comme l'encre balayaient sans interruption les cieux bouleversés. La lune pâle et terne, qui de temps en temps apparaissait à travers les rares intervalles des nuages, ne servait qu'à rendre la scène plus sauvage et plus triste. Combien la nuit est mélancolique quand les raffales de vent vont avec des notes plaintives s'engouffrer dans les bois et agiter les branchages énormes des chênes et des pins jusqu'à les faire gémir et se plaindre comme des créatures vivantes dans la peine, ou quand ces mêmes bouffées s'en vont fouetter la surface du grand Océan, changeant les vagues en écume bondissante qu'elles envoient ensuite frapper contre les rochers escarpés; mais cette mélancolie d'une nuit d'orage atteindra encore un plus haut degré dans la scène que notre histoire nous présente.

Elle se passe dans l'une des plus sauvages parties du district si sauvage de Connemara; c'est un profond ravin, un gouffre entre deux montagnes qui s'étendent très-loin de chaque côté, couvertes de longs espaces de marais et de marécages, où la vue n'est égayée par aucun arbre, aucun ruisseau ou lac, — le plus terrible endroit que l'on puisse imaginer. La mer n'est pas très-éloignée, et la fraîcheur piquante que l'on respire accuse son voisinage; mais pourtant elle est à quelques milles de là et hors de la portée de la vue; aussi vous fatiguez-vous en vain à escalader ces sommets incultes pour apercevoir une vague ou une blanche voile. Tout est noir, triste et désolé; et les quelques rares voyageurs qui passent à travers la « Sombre-Vallée, » comme on l'appelle, se hâtent, impatients, de laisser derrière eux cette nature, lugubre sans grandeur, sauvage sans pittoresque.

Il aurait fallu, il y a une vingtaine d'années, un œil bien perçant, ou exercé dans les solitudes des pays de l'Ouest, pour découvrir la trace

(1) Traduction libre de l'anglais.

d'une habitation humaine dans cet endroit sans végétation, à moins d'en deviner une sous ces monceaux de bois, pris sans doute dans le marais voisin, noirs et grossiers et empilés sans goût dans la partie la plus reculée du ravin. En effet, là, recouverte d'un gazon gris et chétif qui s'entassait autour et qui l'aurait fait confondre avec les petites collines d'à côté si ce n'était l'épaisse ligne d'une fumée bleuâtre s'échappant de ce que nous appellerons par courtoisie une cheminée, se trouvait la cabane de la famille O'Donnel. L'intérieur de l'habitation répondait à peu près à l'extérieur. Il était difficile d'imaginer un ameublement plus misérable; cependant on y voyait quelques indices qui trahissaient une certaine recherche au milieu même de cette pauvreté. Une grossière cloison partageait en deux la cabane. Un des côtés était de nouveau divisé de façon à faire de cette maison trois pièces dont deux servaient de chambres à coucher à la famille. Mais nulle part on ne voyait le porc si généralement indispensable chez les pauvres Irlandais; la raison était, hélas! qu'on n'avait pas les moyens d'en nourrir un. Les débris d'une étable qui se voyaient plus loin disaient que dans des jours meilleurs « l'animal » n'avait pas été aussi complétement seul qu'il l'est habituellement dans une cabane irlandaise. Et il était en effet certain que les O'Donnel avaient eu autrefois un meilleur sort.

Ils avaient vécu presque confortablement, dans une petite ferme près de Loch Corrib, où Dennis O'Donnel était considéré et respecté de tous; mais des temps plus rudes étaient venus, et à leur suite la maladie, engendrée par les soucis et la misère. Puis cette vieille et triste histoire de l'oppression et de la tyrannie que la loi anglaise et protestante fait peser sur l'Irlandais catholique, histoire dont nous allons retracer l'un des innombrables épisodes; puis la mort qui avait posé sa main cicatrisante sur le cœur tourmenté du vieux Dennis, qui ne vit ainsi que le début de ce temps de troubles et de malheurs. — Moyna, notre fils devient grand et fort. Dieu le bénira! Il sera votre consolation et votre appui quand je ne serai plus. Et il est aussi bon que beau, notre Ulick; il soutiendra sa mère et pensera aux deux petites. Des temps meilleurs viendront, grâce à Dieu; ainsi fortifiez votre cœur, chère Moyna. Puis, vous savez, il y a Aileen.

Ainsi parla l'homme mourant à sa femme, et elle lui répondit : — Oui, il y a toujours Aileen. Que Dieu la protége!

Et qui était Aileen? Elle est là, et nous allons l'examiner ainsi que sa compagne autant que nous le permettra la lumière vacillante que nous jette le feu. La vieille Moyna est assise dans un des angles de la cheminée, s'agitant de côté et d'autre, soupirant et gémissant; cependant elle semble trouver de la consolation dans la douce pression de la main qui tient les siennes, et parfois elle arrête ses lugubres lamentations pour caresser la tête soyeuse qui repose affectueusement sur ses genoux. Aileen est svelte

et blonde avec un regard tout céleste; c'est « le lis de la Sombre-Vallée, » comme on l'appelle dans le pays, et le nom lui convient. L'innocence et la suavité de son expression vous frappent tout d'abord. Ses traits sont petits et délicats, sa tête gracieuse et bien posée sur un cou peut-être un peu mince; toute sa personne est élégante et originale au plus haut degré; mais rien de tout cela n'était remarqué au premier regard jeté sur Aileen; vous n'auriez pas pensé tout de suite à sa beauté, mais seulement à l'âme si pure, si céleste, qui se révélait dans ses grands yeux d'un bleu pâle et sur son front large et calme où ses cheveux blonds étaient lissés en bandeau. Cette nièce orpheline avait été le trésor le plus intime du cœur du vieux Dennis; plus chère peut-être que le bel Ulick, son fils unique, et à qui Aileen était fiancée. Ulick était tout pour Moyna, aussi était-ce encore plus pour lui que pour elle-même qu'elle aimait la jeune fille. Dans les jours prospères de la famille, la pauvre Moyna passait pour une mère fière et idolâtre. « On ne peut guère l'en blâmer, disaient les voisins, car ses fils sont de beaux et hardis garçons, et Cauth O'Donnel est la plus jolie fille du Connemara. »

Quelques années s'étaient écoulées, et Larry, l'aîné « des hardis garçons, » était mort d'une maladie épidémique; la pauvre Cauth, abandonnée de son mari, était revenue le cœur brisé mourir dans sa première demeure, laissant ses deux petites filles aux soins de sa mère et plus encore à ceux de sa douce cousine.

Aileen n'avait jamais connu d'autre maison que celle de son oncle, et lui et Moyna s'étaient toujours montrés pour elle un père et une mère de cœur aussi bien que de nom. La distinction naturelle de son esprit et de ses manières avait été cultivée et développée au couvent; car il y avait une communauté d'Ursulines près de l'ancienne et heureuse demeure des O'Donnel; et Aileen avait appris des bonnes religieuses plus qu'il n'était d'usage d'enseigner aux jeunes filles de sa classe. Les principales leçons entre toutes, celle d'une piété solide, elle les avait apprises de bon cœur et avec amour, elle était si profondément et si sincèrement pieuse, que plusieurs pensaient qu'elle choisirait le couvent pour retraite. Mais Ulick et Aileen avaient échangé des promesses, selon la coutume de leur pays, étant encore presque enfants, et le Père John consola les bonnes sœurs de la perte de leur postulante en leur disant qu'elle serait « la gardienne de ce beau garçon d'Ulick qui courait sans Aileen un grand danger de tourner mal. » Elle avait acquis dans son couvent un talent qui aida beaucoup sa famille dans sa détresse; elle était excellente brodeuse; son travail délicat était régulièrement envoyé aux Ursulines qui trouvaient aussitôt à le placer. Dans ces derniers temps surtout, cela avait été le principal soutien de la pauvre famille

— Patience, chère mère, ne vous tourmentez pas ainsi; les choses ne tarderont pas à mieux tourner. D'ailleurs mes ouvrages se vendent très-bien,

vous savez? La sœur Marie-Joseph m'a parlé d'une grande dame de Dublin qui doit se marier au printemps et qui me fera une commande considérable. Vraiment, j'ai oublié la quantité de jupons et autres choses qui doivent être garnis. Je ne serais pas étonnée d'en avoir pour tout l'hiver. »

Moyna attira vers elle la jeune fille et la regarda avec un singulier mélange d'affection et d'amertume. — Vous en aurez pour tout l'hiver, n'est-ce pas? et vos pauvres joues si pâles deviennent plus blanches et plus maigres de jour en jour avec ce travail si rude, et si peu de sommeil; et l'éclat de vos yeux disparaît de plus en plus, et votre démarche devient de plus en plus chancelante. Oh! Est-ce d'accord, vraiment, avec la nature et la raison qu'une simple fille travaille comme une esclave, tandis qu'un grand et fort garçon comme Ulick reste les bras croisés?

Le visage pâle de la jeune fille se colora vivement : — Mère, si Ulick pouvait.... On ne doit pas lui en jeter le blâme.

— Et sur qui doit-il retomber, dit Moyna avec une excitation croissante, si ce n'est sur ces misérables à l'âme si noire qui lui enlèvent tout ouvrage à lui, et le pain aux enfants ? Que ma malédiction.....

La main d'Aileen se posa sur ces lèvres — Oh ! mère, n'achevez pas; ne rendons pas les choses pires et plus dures à supporter en allant contre la volonté de Dieu. Mère, bonne mère, et elle passait ses bras autour d'elle. Cela m'est facile, je le sais, à moi qui suis jeune et qui dois lui appartenir ; et sa voix devenait plus tendre en parlant d'Ulick; tandis que c'est pénible et triste pour vous qui êtes une veuve ; et beaucoup de chagrins en effet vous accablent, mais tout cela nous est envoyé par la main de Dieu qui souffrit encore bien plus douloureusement. Avouez que c'est la vérité que je dis. Oh ! pour l'amour de Dieu ! Car Aileen redoutait ce regard fixe et désespéré de Moyna, et l'épreuve qui lui semblait la plus dure entre toutes était cet esprit de révolte dans la mère et le fils; elle le sentait peut-être plus ardent en lui, mais dans une femme elle le trouvait encore moins naturel. Tout à coup, elle tressaillit, et desserra ses bras qui enlaçaient le cou de sa mère. — Le voilà, que Dieu en soit loué ! Et elle courut vers la porte, l'ouvrit, et resta exposée, sans s'en apercevoir, à toute la violence du vent. Il y eut un instant de silence, une action de grâces à demi-voix, et les chagrins d'Aileen furent un moment oubliés pendant qu'Ulick la pressait dans ses bras. Mais aussitôt ses yeux doux et pensifs exprimèrent l'inquiétude et l'anxiété quand elle vit combien était sombre le nuage qui obscurcissait le front de son fiancé. Puis le serrement de sa main était si fort, si vigoureux, qu'elle fut près de crier de douleur quand il répondit à sa demande : — Quelles nouvelles, Ulick ?

— Des nouvelles? Il n'y a rien de nouveau que la vieille histoire; mais je dis que c'est la dernière fois qu'on en parlera et il y en a plus d'un qui le pense avec moi. Cela n'ira pas loin ainsi.

— Que Dieu nous pardonne! répondit-elle à Ulick. Il y a un meilleur monde que celui-ci et là tous les torts seront redressés.

Il la regarda un instant d'une façon étrange, presque avec fureur.— Oui, mais il y a certains torts qui doivent être réparés dans ce monde et cela, Aileen, avant que nous soyons plus âgés seulement de quelques jours!

CHAPITRE II

LE DERNIER APPEL.

Le matin se leva sombre et nuageux; la violence du vent s'était calmée, mais il y avait quelque chose de plus pesant encore que la veille dans les nuages lourds et gris suspendus très-bas sur le sommet des collines. L'humidité pénétrante de l'atmosphère glaça Aileen comme elle sortit à pas lents de sa cabane après une nuit sans sommeil. Une petite pluie fine et continue commençait à tomber; mais Aileen se contenta de draper son manteau bleu plus hermétiquement autour d'elle, et elle continua à marcher sans but précis. Elle était on ne peut plus inquiète d'Ulick. Que voulait-il dire par ces mots qui lui avaient occasionné dans ses prières tant de troubles et de chagrins? Une chose lui paraissait certaine : c'était une menace de vengeance contre l'homme, l'agent objet de sa colère si ardente, si furieuse. Elle avait déjà vu autrefois Ulick enflammé d'une assez juste indignation à propos d'un acte de tyrannie de ce Pearce, qui avait fait peser son courroux sur la famille d'un homme dont le seul tort était de lui déplaire, et à qui il avait interdit tout travail dans les domaines du lord D*** dont il gérait les biens. Dennis O'Donnel avait été pendant plusieurs années fermier sur les terres du lord, et la réputation et la mémoire du père aussi bien que ses propres qualités avaient gagné à Ulick, sur ses compagnons, une influence plus considérable que son âge n'aurait pu le faire penser. Il était très-intelligent, très-bon ouvrier et très-résolu. Ces avantages lui donnaient une sorte de popularité. Il en avait profité avec l'imprudence de la jeunesse, pour contrarier Pearce, oubliant que l'agent d'un lord anglais peut condamner un paysan irlandais à mourir de faim. La fin de tout cela avait été qu'Ulick un jour fut congédié. Son indignation alors ne connut pas de bornes, et grande fut la détresse dans la petite cabane quand la nouvelle y fut apportée; sans le travail d'Aileen toute ressource aurait manqué. Sa douleur et son énergie avaient aidé et consolé son fiancé et sa mère; mais la réaction ne tarda pas à venir, car ainsi que le disait Moyna, c'était contre la nature et la raison qu'*elle* fût le gagne-pain de tous.

Et maintenant Aileen s'était retournée subitement, car elle avait entendu derrière elle le pas si connu d'Ulick. Elle joignit les mains et le regarda avec des yeux suppliants.

— Cher Ulick, dites-moi tout; le doute et l'angoisse brisent mon cœur; dites-moi tout, pour l'amour de Dieu et de sa sainte Mère!

— Je vous ai déjà répondu, Aileen, que c'est toujours la même vieille histoire et que ce n'en est pas une agréable à redire.

Elle reprit avec une touchante douceur :

— Il y a eu peu de choses agréables pour nous en ces derniers temps; mais, Ulick, vous devez me donner la moitié de vos peines comme vous le feriez de vos joies.

Elle ne tarda pas à l'amener à tout dire. Il avait été jusqu'à plus de douze milles sur les terres d'un certain Mac Shane, pour obtenir un emploi. On y faisait sur une large échelle des améliorations et des essais, et Ulick savait que, si le *Squire* voulait le mettre à l'épreuve il serait enchanté de le garder. Il avait enfin réussi à le voir. M. Mac Shane lui avait adressé plusieurs questions pour s'assurer de ses connaissances sur cette matière et avait été évidemment satisfait de ses réponses. Tout était presque arrangé et convenu quand le Squire lui dit : — Ah ! mais, mon ami, je ne sais pas votre nom, et j'aime assez à connaître les gens que j'emploie et aussi avoir des renseignements sur eux. Ulick lui dit son nom et alors le Squire reprit :

— O'Donnel ! vous n'êtes rien, j'espère, à cet O'Donnel qui a été renvoyé de chez le lord D***.—Je suis lui-même, Votre Honneur, répondit le jeune homme; c'est un nom dont je n'ai pas à rougir, et je n'ai rien fait moi-même, pour le déshonorer. — Vous le croyez, fut la réponse; mais les opinions diffèrent. Je m'étonne seulement de cette audace qui vous a permis de demander un emploi à quelque gentilhomme de ce pays. Votre nom est bien connu, je puis vous l'assurer; et vous pouvez, certes, vous promener et chercher dans un espace de vingt milles à la ronde sans que cela vous serve à rien qu'à user la semelle de vos souliers. Il n'y a pas un endroit dans le Galway où vous puissiez trouver du travail pour un jour, c'est moi qui vous le dis.

Aileen écoutait pleine d'émotions et de sympathie. — Honte sur lui, dit-elle en posant la main sur celle d'Ulick, ou plutôt, honte sur ce calomniateur qui a osé souiller votre nom. Mais Ulick, cher Ulick, il y a d'autres.....

Elle s'arrêta, se rappelant les paroles qui prouvaient si clairement le tort que Pearce lui avait fait dans toute la contrée en répandant des récits faux ou honteusement exagérés de leur querelle; et alors elle dit avec un soupir : — Dieu est au-dessus de tout. Qu'il soit béni !

— Oui, Dieu est, reprit Ulick, et il ne laissera pas l'oppresseur triompher. Il y a des choses, Aileen, qui ne peuvent pas être endurées, et je vais vous en citer une. Ce n'est pas assez de me tourmenter et de me ruiner. Il faut encore qu'on nous retire le misérable feu qui chauffait la veuve et les orphelines, et cela à l'approche de cet hiver menaçant. Je l'ai su en revenant la nuit dernière. J'ai rencontré Barnez Blake au bout de la vallée,

et il m'a dit que Pearce avait donné des ordres pour qu'on ne laissât plus notre vieille mère ramasser la tourbe dans le marais voisin.....

C'était la dernière goutte de la coupe, et le pauvre Aileen éclata en sanglots. Elle était ordinairement si calme, si retenue, que ce torrent de larmes surprit Ulick autant qu'il l'affligea.. Il s'efforça de la calmer, de la rendre à elle-même par des paroles pleines de tendresse, mais elle semblait complétement anéantie — Oh ! la pauvre vieille mère ! cria-t-elle enfin, et les pauvres enfants ! Qu'allons-nous faire ? Et Gracie qui est si faible depuis sa dernière fièvre. Ulick, ne le dites pas à notre mère. Nous pourrons peut-être faire quelque chose ; laissez-moi y penser, Ulick, Dieu aura pitié de nous ; seulement ne lui dites pas.

— Je lui en ai parlé, répondit-il sourdement.

— Ulick, Ulick, comment avez-vous pu le faire ! Et toute une foule de pressentiments, de terreurs passa dans son esprit. Elle ne savait que trop bien ses motifs. Elle le connaissait si entièrement, qu'elle ne doutait pas qu'il eût tout raconté à sa mère.dans la certitude où il était de l'exaspérer et dans l'espérance (sans doute réalisée) de la mettre du côté de la vengeance. Elle savait, comme si elle eût été là, combien la mère et le fils avaient dû s'exciter l'un l'autre, et elle était sûre aussi du concours que Moyna apporterait à Ulick dans tous ses projets de vengeance, quelque noirs et terribles qu'ils fussent. Sa propre influence, elle le sentait, devenait stérile ; malgré toute la tendresse qu'Ulick lui portait, il n'écouterait pas maintenant un plaidoyer de douceur et de charité. Elle aussi était une victime, et il regarderait comme un véritable devoir de « lui faire rendre justice » avec le reste. La pauvre fille comprenait son impuissance.

Oh ! qu'elle désirait aller trouver le vieux prêtre au bout de la vallée, et avoir son conseil et ses consolations ! Mais, pour rien au monde, elle n'aurait voulu perdre Moyna de vue un seul instant. Elle s'en retourna donc chez elle avec Ulick, silencieuse et calme en apparence; mais son âme parlait à son Dieu dans une sublime prière. Quand ils atteignirent leur cabane, elle se précipita dans sa chambre, et, s'agenouillant, elle embrassa son crucifix, le pressa contre son cœur, et pria comme elle n'avait jamais prié. Elle demandait à Dieu de préserver son fiancé du péché dont elle pressentait en lui la volonté. « Tout excepté cela, disait-elle. Mon Dieu ! nous sommes déjà si misérables. Oh ! ne laissez pas le forfait retomber sur nous. Vous pouvez nous secourir et je suis si abandonnée. O mon père, si vous étiez avec moi ! » Et la pensée du doux et ferme vieillard lui fit verser de nouvelles larmes, en se rappelant la vaillante tendresse avec laquelle il dirigeait sa femme et son fils, tous deux si impétueux.

Elle était agenouillée et pleurait encore, quand deux petits bras maigres et délicats enlacèrent son cou et qu'une voix douce murmura à son oreille : « Ne pleurez pas, chère Aileen. Jésus et Marie prendront soin de

nous ou au moins ils nous feront mourir; ce qui me rendrait si contente.»

Aileen embrassa l'enfant avec passion. « O Gracie, moi aussi la mort me rendrait contente! Mais priez pour Ulick, petite amie, priez beaucoup aujourd'hui. »

Ulich sortit. Le cœur d'Aileen semblait défaillir. Mais que pouvait-elle faire pour préserver cette âme si chère? Rien. Moyna était restée. Aileen essaya avec son tact naturel, et en réprimant sa propre agitation de faire parler la vieille femme.

Mais Moyna savait se taire quand elle le jugeait à propos; aussi Aileen prit un autre moyen, et se mit à parler de la cruauté de l'agent au sujet de la tourbe.

Les yeux de Moyna étincelèrent; elle se tordit violemment les bras, mais elle ne répondit rien jusqu'à ce qu'Aileen eût dit d'un ton résolu : « Quelque chose doit être fait. »

Alors elle se retourna vivement et repartit :

« Ah! vous êtes enfin réveillée. Quelque chose doit être fait, oui, et je sais ce que j'ai à faire aujourd'hui même. »

Pauvre Aileen! Il lui semblait qu'elle usait de fourberie en essayant ainsi de connaître les projets de la pauvre Moyna. « Et qu'est-ce donc, chère mère? Vous me laisserez être avec vous dans tout cela, n'est-il pas vrai? » — « Écoutez donc. Cet infâme scélérat qui a ruiné mon fils et veut faire périr les enfants de ma pauvre fille doit descendre dans la vallée aujourd'hui, et au bas de la colline, près de la taverne, doit se rencontrer avec Pat Calaghan pour une affaire à traiter. Il ne restera pas longtemps à causer, je vous réponds; il se dépêchera de regagner sa demeure avant la pluie, cette belle maison où un bon feu et un confortable dîner l'attendent. Mais avant, il faut qu'il entende quelque chose, et cela sera la malédiction la plus terrible de la mère qu'il a injuriée, dont il veut faire périr les enfants, à qui il ôte tous les moyens de subsistance et dont il n'a pas eu honte de briser le cœur. Et le Dieu de la veuve et des orphelins se lèvera, et le terrassera, et sa propre maison sera obscurcie par le malheur et ses enfants orphelins bientôt... »

Elle s'arrêta en voyant la pâleur livide qui couvrait le visage d'Aileen; mais sa terreur même rendit les forces à la pauvre enfant qui présenta à Moyna son manteau, et dit d'une voix assez calme : « Venez, mère, nous ferons mieux de partir tout de suite. Ne nous mettons pas en retard, nous pourrions le manquer... »

Aileen ne parla plus jusqu'à ce qu'elles eussent fait un bout de chemin, alors traçant le signe de la croix sur son cœur sous les plis de son manteau, et élevant son âme à Dieu dans une prière silencieuse pour implorer aide et force elle dit : « Mère, il y a longtemps que je ne vous ai rien demandé, vous ne pourrez pas me refuser maintenant car mon cœur est

triste, Dieu sait à quel point, pour vous, Ulick et les deux petites filles. » La voix si tendre de la jeune fille toucha le cœur de Moyna, et quand Aileen ajouta. « — Pour l'amour de celui qui n'est plus et qui m'aimait comme il aimait Larry et Ulick, chère mère, écoutez-moi. » La vieille femmel ui commanda de parler. « Laissez-moi seulement dire un mot avant vous à ce méchant; pensez aux enfants et laissez-moi essayer cette fois. »

La permission fut donnée quoiqu'avec répugnance ; et Aileen en silence en rendit grâces. L'endroit fut bientôt atteint ; deux ou trois hommes étaient debout à l'entrée de la vallée, ils allèrent au devant de la mère d'Ulick O'Donnel et de sa fiancée, désireux de leur entendre dénoncer la cruauté qu'ils subissaient, et prêts, hélas! à attiser la colère de la vieille Moyna en une flamme ardente. Il était impossible à Aileen de dire un mot; elle tira son capuchon sur ses yeux et s'assit sur le bord de la route, la tête inclinée et les bras croisés. Comme Anne « elle parlait du cœur, ses lèvres remuaient, mais sa voix n'était pas entendue. » Tout à coup elle tressaillit et posa la main sur Moyna. « Mère, souvenez-vous de votre promesse ; il vient. »

Ils écoutèrent tous attentivement. — « Vos oreilles sont fines, » dit un des hommes. Mais bientôt le bruit des roues d'une voiture devint plus distinct et l'agent parut. Il se pencha sur le côté de son cabriolet, faisant jouer son fouet négligemment, pendant qu'il parlait à Pat Callaghan. Aileen s'était levée et attendait que l'entretien fût terminé. Son manteau bleu était retombé et laissait à découvert sa tête blonde, ses joues étaient légèrement animées, ses yeux brillaient d'un éclat fébrile ; cependant elle restait tranquille et sans impatience debout à côté de Moyna. Le « lis de la sombre vallée » ne devait pas échapper à l'observation, et Pearce cria de sa voix rude et grossière : « Que veut cette jeune fille? »

Alors elle avança pleine d'une dignité modeste et calme. — « Je suis venue, monsieur, pour vous dire un mot avec votre permission. Oh! pour l'amour de Dieu laissez-moi parler. » — « Bien ma fille, mais dépêchez-vous, s'il est possible. Je pense deviner un peu votre dessein. Vous aimez ce bon à rien d'O'Donnel, je crois. »

Une vive rougeur couvrit tout son visage, et elle recula d'un pas. « Je suis fiancée à Ulick O'Donnel, Votre Honneur ; mais ce n'est pas de lui que je désire vous parler. »

— « Que voulez-vous alors ? »

« — Seulement vous demander, en mémoire de votre propre mère, d'épargner ses cheveux gris, » et elle montrait Moyna, « vous prier au nom de l'amour que vous portez à vos enfants, d'avoir pitié des orphelins qui ne connaissent d'autre mère qu'elle et une qui est dans le ciel ; vous dire de penser à votre maison si confortable et à toutes les bénédictions que Dieu vous accorde, et vous supplier de ne pas enlever le peu de feu qui chauffe

notre froide cabane. Oh! pour l'amour de Dieu, ne me refusez pas ! » — Et Aileen plaça ses mains sur les rênes du cheval qu'il voulait faire avancer.

« Arrière, fille ! » Et avec un jurement, il repoussa au loin la tremblante Aileen.

En un instant Moyna avait été sur pieds. Elle se plaça si directement en face du cheval que Pearce ne put pas le faire partir ; et alors les mains étendues et d'une voix forte et perçante qui sonna étrangement après les accents suppliants d'Aileen, elle le maudit avec toute l'expression et l'énergie propres à l'Irlandais. « Puisse l'herbe couvrir le seuil de votre maison ! puissent vos enfants être bientôt des orphelins désolés soupirant pour la bouchée de pain et la goutte d'eau que personne ne leur donnera ! Puisse Celui qui défend la cause du pauvre et de l'opprimé vous juger en ce jour même ! » — Et l'effrayant torrent d'imprécations coulait avec volubilité de ses lèvres, en même temps qu'elle se laissait tomber à genoux et élevait ses mains vers le ciel. Quand elle cessa de parler, il se fit un moment de silence ; Aileen s'était affaissée par terre toute tremblante et avait caché sa figure ; Pearce, étourdi un instant, n'avait parlé ni bougé tant que les imprécations de Moyna sonnaient à ses oreilles ; mais maintenant, livide de fureur, il lève en l'air son fouet et frappe la tête grise de Moyna ; ensuite avec une colère toujours croissante, il sangle de coups de fouet son cheval qui se précipite à travers les témoins de cette scène avec une rapidité effrayante.

Quand Aileen se leva pour aller vers sa mère la presser dans ses bras, elle vit avec terreur le visage pâle et désespéré d'Ulick penché sur Moyna, tandis que son bras vigoureux l'entraînait. — « Venez, mère, venez à la maison. » Ensuite se tournant vers les spectateurs indignés, et apaisant d'un geste les murmures : « Silence maintenant, mes amis, dit-il ; nous parlerons de cela cette nuit, en temps propice et dans la vieille place. » Alors Aileen vit que la crise était proche, et que Samuel Pearce était un homme condamné.

III

LE RENDEZ-VOUS DE MINUIT

Ulick et sa mère étaient retournés dans leur demeure. Les amis d'Ulick et les gens du voisinage s'étaient dispersés de différents côtés par groupes de deux ou de trois ; quelques femmes et jeunes filles seulement étaient restés surveillant Aileen avec des regards pleins de sympathie, mais se tenant assez loin d'elles en partie par un sentiment de délicatesse qui les engageait à ne pas la troubler, en partie aussi, parce que avec toute sa douceur et son affabilité, il y avait une sorte de supériorité dans le lis de la sombre vallée, qui avait toujours empêché à son égard une trop grande familiarité.

Elle était accroupie sur le bord du chemin, la tête posée presque sur ses genoux, et le visage entièrement caché sous les plis de son manteau. De temps en temps des secousses convulsives parcouraient tous ses membres, mais en général elle restait immobile sans remarquer qu'on l'observait et que l'heure avançait.

« Que Dieu la prenne en pitié, la pauvre créature, car sa douleur est grande! Et d'autant plus grande qu'elle est concentrée ; si elle voulait laisser éclater son chagrin, cela la soulagerait. — Elle n'a jamais été comme les autres jeunes filles. — Elle n'a jamais ressemblé à personne excepté aux saints anges du ciel. »

Cette dernière remarque avait été faite par Peggy Shehan, jolie fille à l'œil étincelant, et grande admiratrice d'Aileen. Peggy était restée jusqu'alors debout, tenant dans ses mains un coin de son tablier qu'elle tordait avec force; ses yeux bruns étaient remplis de larmes tandis qu'elle contemplait attentivement la pose inclinée d'Aileen; mais maintenant, comme si elle ne pouvait plus supporter cette vue, elle se précipita vers elle, s'agenouilla à ses côtés, et passant ses bras autour d'elle dit d'une voix émue. « O *Navourncen!* je ne puis vous laisser seule dans le chagrin. Aileen, bijou, je vais vous accompagner hors d'ici. »

Ce que venait de dire Peggy était peu de chose, mais l'embrassement si affectueux, la tendre sympathie et les larmes qui accompagnaient ces mots semblèrent briser d'un coup toute la réserve d'Aileen. Elle rejeta en arrière son manteau et appuya sa tête sur l'épaule de Peggy, et toutes deux se mirent à pleurer ; puis elles se levèrent, et se tenant par la main elles se dirigèrent vers la sombre vallée. Avec la délicatesse d'une vraie Irlandaise, Peggy s'arrêta à l'endroit où la route tournait et d'où l'on voyait la cabane des O'Donnel. — « Que Dieu soit avec vous, mon Aileen, je vais vous quitter maintenant. »

Mais Aileen lui retint la main et ses joues se colorèrent, et ses lèvres tremblèrent quand elle dit : — « Chère Peggy, que Dieu récompense votre bonté. Voulez-vous encore me rendre un service en allant voir si le Père Mahoney est chez lui; je voudrais lui parler, mais je ne puis aller le trouver moi-même. Et, chère Peggy, s'il voulait venir au tournant de la vallée, j'irai vers lui, car il ne faut pas qu'il entre aujourd'hui dans notre cabane. »

Peggy se trouvait trop heureuse de lui être utile ; elle lui promit de faire ce qu'elle désirait.

Aileen entra dans sa cabane le cœur triste et agité. Ulick n'était pas là, et ce n'était pas un des moindres chagrins de la pauvre fille de sentir que son fiancé l'évitait. Elle comprenait qu'il en devait être ainsi. Sachant qu'elle n'aurait aucune sympathie pour ses pensées de vengeance, il ne pouvait supporter sa douce présence ; mais c'était une angoisse poignante

pour son cœur si affectueux de n'être pas auprès de lui dans son chagrin, de ne pouvoir le consoler. Moyna paraissait gênée devant Aileen; mais à cette sorte de gêne était mêlée une amertume qu'Ulick ne lui avait jamais témoignée; elle ne lui faisait que de courtes réponses, et lui jetait souvent des regards détournés ; aussi la pauvre fille se trouva-t-elle heureuse d'accompagner ses petites-cousines sur la colline, où elle essaya d'oublier ses misères en les égayant avec quelques-unes des histoires de son couvent. Puis Anty réclama un chant, mais c'était au-dessus des forces d'Aileen ; elle secoua la tête, ses yeux se remplirent de larmes, et avec sa patience toujours égale elle commença une autre histoire. Ainsi se traînèrent ces pénibles heures. Puis Peggy apporta de fâcheuses nouvelles. Le prêtre était parti pour « une station » assez éloignée et ne devait être de retour que le lendemain soir. Aileen la remercia avec un baiser et un sourire mélancolique et s'en retourna lentement chez elle. Attendre ! attendre ! Il n'y avait rien autre chose à faire, et pourtant quelle plus terrible angoisse pour un cœur oppressé que d'attendre heure par heure, minute par minute ! Aileen savait où attendre. Volontiers elle serait descendue à la chapelle, s'agenouiller aux pieds du grand consolateur, l'ami et le frère qui ne manque jamais, l'amant des âmes. Mais sa place était dans la cabane, et la patiente enfant amena les deux petites filles dans sa chambre et récita avec elles le chapelet « pour Ulick ». Et quand le rosaire fut terminé et que sa douce et infatigable voix eut entonné le *Salve Regina*, Aileen embrassa Gracie et sa sœur et les renvoya. Seule alors, elle tomba à genoux près de son petit lit, pressa sur son cœur son crucifix et versa toutes ses peines et inquiétudes dans « l'Homme de douleurs, connaissant toutes les infirmités » et dans celle qui ne trouva « personne pour la consoler au milieu de tous ceux qui lui étaient chers. »

La sombre journée de novembre tirait à sa fin, le vent commençait à gémir, et le cœur d'Aileen devenait de plus en plus pesant. Tout était silencieux dans la chambre à côté ; Ulick n'était pas revenu. Elle s'occupa à préparer le maigre souper des enfants. Moyna secoua la tête avec impatience quand elle lui offrit de le partager, et, pour elle, il lui semblait impossible de rien prendre. Ensuite les enfants firent leurs prières et allèrent se coucher, et la vieille Moyna s'assit morne et silencieuse près du foyer sans feu. La flamme d'une misérable chandelle laissait voir qu'elle ne domait pas, et de temps en temps elle jetait sur Aileen des regards furtifs qui prouvaient à celle-ci qu'elle était surveillée. Sans nul doute Moyna attendait le retour de son fils pour apprendre ses projets, et elle désirait voir partir Aileen avant qu'il arrivât ; cependant elle craignait d'éveiller ses soupçons en lui suggérant de se retirer. Que pouvait faire Aileen ! La seule chose possible était de rentrer dans sa chambre, et d'attendre le retour de son fiancé, d'écouter ce qu'il dirait à sa mère et d'agir après en conséquence.

Le caractère d'Aileen était extraordinairement franc et ouvert, elle détestait les détours et les biais, mais il s'agissait d'une question si grave qu'elle ne devait pas hésiter. Cependant l'acte de se retirer avant l'arrivée d'Ulick était peu naturel et éveillerait les soupçons de Moyna; aussi, pour expliquer sa conduite, elle dit : « Chère mère, je vois que vous êtes irritée contre moi et que ma présence ne vous est d'aucune consolation, et comme je souffre beaucoup de la tête, je vais me coucher, peut-être m'endormirai-je. Seulement promettez-moi, ma mère, de m'appeler quand Ulick reviendra, car Dieu sait combien mon cœur pleure sur lui.... »

Moyna le lui promit, et Aileen s'étendit sur sa couche dure non pour dormir mais pour attendre. Au bout d'une heure environ, un singulier sifflement la fit se redresser, puis elle entendit qu'on enlevait avec précaution le loquet de la porte, elle comprit aussi que l'on échangeait des questions et des réponses, mais à voix si basse, qu'elle n'en put saisir un mot. Elle approcha son oreille des fentes de sa misérable petite porte usée, en retenant sa respiration ; ce fut en vain. On semblait très-attentif à ne pas la troubler. Aileen savait que Moyna n'avait jamais eu l'intention de tenir la promesse qu'elle lui avait faite ; aussi était-elle restée entièrement habillée afin d'être prête à suivre Ulick s'il sortait de nouveau cette nuit. La fenêtre (si l'on peut accorder ce nom au trou pratiqué dans le mur), était la seule ouverture par laquelle elle pouvait effectuer sa sortie. En prévision de cela, elle avait un peu repoussé le gazon et la bruyère entassés là, de façon à élargir suffisamment la place, et avait aussi déployé son manteau sur ses épaules. Sa porte en dedans possédait une sorte de grossière serrure qu'elle avait eu soin de fermer à clef dans le cas où Moyna aurait voulu voir si elle dormait. Quant à ce qui pouvait arriver après son départ, elle ne voulait pas s'en préoccuper. Moyna marchait trop lentement pour essayer de la ratrapper, et une fois sur les traces d'Ulick, elle était décidée, pour le préserver peut-être d'un crime, à le suivre, avec la grâce de Dieu, partout où il irait. Elle entendit soulever une fois encore le loquet et Ulick sortir. Sans bruit et vite, Aileen se glissa à terre par l'ouverture qu'elle venait d'agrandir, tira le capuchon de son manteau sur sa tête, fit le signe de la croix, et se tapit dans l'ombre de la cabane jusqu'à ce qu'Ulick fût assez loin pour qu'elle s'aventurât à le suivre. Heureusement l'obscurité était grande partout. — « C'est dans sa miséricorde que Dieu a répandu de si épaisses ténèbres cette nuit, » pensa-t-elle. Cependant son excursion était on ne peut plus aventureuse sur cette route si complétement nue, sans un arbre ou un coin pour la protéger contre les regards, si Ulick par hasard retournait la tête, car malgré l'obscurité elle pouvait voir sa silhouette, et la sienne par conséquent devait être visible aussi. Mais Ulick n'avait aucun soupçon; il continuait sa marche si rapidement que la pauvre fille, bientôt haletante, avait

une peine infinie à ne point le perdre de vue. La difficulté augmenta encore quand il tourna dans un sentier que lui était inconnu et où le terrain était si rude et si irrégulier, qu'elle trébuchait à chaque instant, tandis que lui avançait d'un pas ferme, comme si la route lui était assez familière pour qu'il pût en éviter tous les obstacles. Au moment où Ulick escaladait une petite montée, et qu'elle, plus que jamais, violentait ses forces pour poursuivre cette marche pénible, son pied s'embarrassa dans des racines d'herbes, et elle tomba lourdement par terre sur quelques pierres tranchantes où elle se coupa les mains; sa tête alla frapper contre un des trones d'arbres qui s'élevaient çà et là, noirs et décharnés, sur la blême et triste bruyère. Elle se releva aussitôt sans songer à ses blessures, remplie d'angoisses en songeant que l'obscurité et la distance pourraient lui cacher Ulick; mais la silhouette de son fiancé était toujours visible. Reprenant alors un nouveau courage, elle hâta le pas sans se préoccuper de sa fatigue, quoiqu'elle eût été sur ses pieds une partie de la journée. Tout à coup elle s'arrêta court, ses lèvres s'entr'ouvrirent comme prêtes à laisser échapper un cri qu'elles ne pouvaient plus retenir. Il lui sembla que la terre avait englouti Ulick. Un moment auparavant il avait atteint le sommet de la colline, et sa taille, alors, s'était détachée en noir dans l'espace plus éclairé; mais nulle part maintenant on ne voyait trace d'être vivant. Elle trembla de tous ses membres, non par l'effet d'une terreur superstitieuse, mais dans l'excès d'une excitation fébrile. « Sainte Mère de Dieu, murmura-t-elle, rendez-le à ma vue. » Elle chercha de tous les côtés pour avoir l'explication de ce mystère. Enfin, juste au-dessous de l'endroit où elle se trouvait, à une profondeur considérable dans la terre, elle vit une rouge lueur de feu.

Elle s'agenouilla et écouta; des sons de voix lui arrivèrent faibles et indistincts; Aileen ne douta pas que ce ne fût cette « vieille place » où Ulick avait convié « ses amis » dans la journée. Elle chercha alors les moyens de descendre, et avec une précaution infinie elle se laissa glisser tout doucement le long d'une rampe rapide où des sortes de marches étaient tracées dans la terre humide et marécageuse. Les voix devenaient plus nettes; elle pouvait même distinguer celle d'Ulick, et elle sentit la nécessité de redoubler de précaution de crainte de tomber tout à coup au milieu de l'assemblée. La lumière était plus forte aussi, et elle voyait les ombres des jeunes gens étendus de tous côtés sur la terre.

Au bas de cette espèce de rampe était placé un énorme tonneau derrière lequel Aileen se blottit. Une sombre et lugubre affaire allait se tramer; elle le sentait, tandis que par les fentes, entre le baril et le mur, elle apercevait Ulick au milieu d'un groupe de huit ou dix hommes au maintien farouche et désespéré. De plus en plus émue elle appela à son aide Dieu, la Vierge sainte et son Bon Ange pour la protéger dans cette heure de danger, car

si elle était découverte, elle doutait que même l'influence d'Ulick fût assez grande pour la sauver. Elle rejeta alors son capuchon et ses cheveux humides en arrière de ses oreilles, et toutes ses facultés se réunirent pour écouter.

IV

COMPLOTS.

C'était une scène étrange qu'Aileen contemplait. La pièce souterraine était éclairée par des torches d'un bois noir et résineux, dont la lumière vacillante jetait une lueur blafarde sur les hommes étendus autour. Aileen, en considérant leurs traits sauvages et leurs gestes violents, trouvait qu'ils ressemblaient à de vrais démons, et c'était un chagrin poignant pour elle de voir Ulick parmi eux. « Dieu sait combien il est éprouvé et tenté, » pensait-elle, « et il sera plus miséricordieux envers lui que les hommes ici-bas. Qu'il en soit loué à jamais! Mais, ô Ulick tant aimé, mon cœur se brise en vous voyant là! »

Au début les discours étaient si véhéments, si tumultueux, qu'Aileen pouvait à peine distinguer une voix d'une autre; mais elle voyait son fiancé attendant dans un sombre silence que le vacarme fût apaisé avant de se faire entendre. Alors il fit un pas en avant et parla. De ce moment Aileen comprit que toutes remontrances et supplications seraient inutiles; son seul espoir était, une fois le plan connu, d'essayer de le déjouer. Elle fut surprise et terrifiée de voir à quel point les choses en étaient déjà. Le caractère déterminé et délibéré du complot, la façon dont Ulick s'était procuré toutes les pièces nécessaires qui servaient d'information, et la précision avec laquelle il expliquait le tout à ses compagnons, la consternaient. Si Ulick avait frappé le lâche oppresseur de la contrée, quand il avait levé la main sur sa vieille mère, elle aurait pu encore trouver là une sorte de consolation. Le crime aurait été commis dans l'aveuglement de la colère, dans un moment de tentation presque irrésistible. Mais il n'en était pas ainsi! Ulick, son Ulick! pour lequel son admiration avait presque égalé son amour, elle ne voyait plus en lui qu'un assassin de propos délibéré; et, dans sa frayeur, elle se figurait que le grincement de ses dents et les sanglots et soupirs de son cœur pourraient être entendus. Mais il n'y avait pas cette crainte à avoir: tous les yeux étaient fixés sur Ulick O'Donnel et s'animaient à ses projets de vengeance. Pearce devait être tué la nuit suivante; les vengeurs conduits par Ulick seraient quatre des hommes présents nommés par lui ou désignés par le sort, selon qu'on le déciderait. Ils devaient se tenir cachés au milieu des arbres touffus du parc, jusqu'à un signal d'Ulick, lequel consisterait en un cri imitant celui du hibou; ils se glisseraient alors du côté des dépendances du château, et quand ils entendraient le coup du

fusil d'Ulick leur annonçant que le meurtre était accompli, ils mettraient le feu aux granges et aux greniers, puis se sauveraient — comme ils pourraient. En dehors du parc, d'autres complices au nombre de six, se tiendraient prêts à combattre si par hasard on interceptait le passage à leurs compagnons, autrement ils se disperseraient, et comme ils connaissaient toutes les places de refuge du voisinage, leur chance de salut était belle s'ils parvenaient à gagner une certaine distance. Le rôle dangereux était donc le meurtre de l'agent, et par conséquent il devait appartenir à Ulick O'Donnel. C'était son droit, et personne ne pensait à le lui contester.

« Mes amis, dit Ulick, maintenant que je vous ai fait connaître tous mes plans et que vous m'avez promis de vous laisser conduire par moi dans cette affaire, je vous avertis que je n'ai pas l'intention de tirer vos noms au sort. Il y a des raisons attachées à toutes choses, et j'ai les miennes pour choisir moi-même ceux que je désire. Et que ceux qui ne seront pas nommés ne s'en offensent pas, car il est convenu que vous êtes tous ici de plein gré, que vous avez tous la même bonne volonté. Consentez-vous à me laisser conclure cela? »

Toutes les mains se levèrent en silence, mais un homme amaigri et de misérable apparence s'avança et dit : « — Ulick O'Donnel, ceci est votre affaire, aussi ne dirai-je rien contre; car c'est vous qui êtes le plus persécuté, la principale victime, mais après vous, c'est moi qui viens en second. Ce monstre était mon ennemi avant d'être le vôtre, et c'est même par moi qu'il l'est devenu, car il s'est d'abord irrité de ce que vous avez dit et fait pour moi. Ne niez donc pas mes droits après les vôtres, et s'il y a une place qui offre plus de dangers, je vous la demande, Ulick, à cause de la haine que je porte au monstre et de l'amitié que j'ai pour vous.

— Vos paroles sont vraies, Dennis Conolly, et votre nom est le premier. — L'homme se plaça au rang désigné, et la voix d'Ulick nomma « Mark Delany. » Un tout jeune homme, au visage ouvert, répondit à l'appel, et le sang d'Aileen se glaça dans ses veines, car Mark et Paggy Shehan s'étaient, comme elle et Ulick, fiancés dès leur enfance, mais Mark était orphelin et Aileen comprit pourquoi Ulick le choisissait et passait au contraire sans nommer Pat Callaghan qui était peu aimé dans le pays, mais qui avait une vieille mère à soutenir.

Martagh O'More et Corney Elynnn répondirent ensuite à l'appel. Les quatre conspirateurs et Ulick formèrent un cercle en se prenant les mains et firent serment de fidélité, serment qui glaça le cœur de la pauvre fille.

Aileen savait tout ce qu'elle voulait savoir, elle quitta avec précaution sa cachette. Elle se traîna sur les marches glissantes, et poussa un profond soupir de soulagement quand elle sentit la froide brise de la nuit souffler sur son visage. Mais dans le cœur de la pauvre fille il y avait un senti-

ment d'horreur et d'oppression qui ne pouvait pas être surmonté aussi facilement, et ce ne fut que par un violent effort qu'elle parvint à dominer l'abattement profond qui lui donnait presque le vertige à la pensée, non du péril qu'elle venait de braver, mais du terrible poids de culpabilité qui pesait sur l'âme d'Ulick. « Que Dieu leur pardonne à tous, » disait-elle, car elle se reprochait d'arrêter sa pensée trop exclusivement sur *un seul*. Le danger d'être découverte n'était cependant pas encore passé. Les conspirateurs pouvaient remonter d'un moment à l'autre, et, ne connaissant pas la route, elle devait chercher un endroit pour se cacher jusqu'à ce qu'ils fussent tous partis; alors elle suivrait le dernier d'entre eux, comme elle avait suivi Ulick. Heureusement l'énorme tronc contre lequel elle s'était frappée n'était pas éloigné, et elle courut pour s'y mettre à l'abri. La longueur du temps qui s'écoula avant qu'ils apparussent la surprit, mais elle n'y attacha pas d'importance; l'état fébrile où elle se trouvait l'empêchait d'ailleurs de s'arrêter à aucune pensée. Nous ne parlerons pas du retour d'Aileen. Elle put compter chacun des membres du complot quand ils passèrent à côté de sa cachette; Ulick qui était le dernier fut encore, sans s'en douter, le guide de la pauvre fille. Faible et fatiguée, elle se traîna dans sa chambre, replaça le gazon et les bâtons qu'elle avait écartés pour agrandir la fenêtre; puis complétement anéantie elle se jeta sur son lit et dormit d'un lourd sommeil longtemps encore après l'heure habituelle de son réveil.

Elle éprouva un véritable soulagement d'apprendre, en passant dans la pièce principale, qu'Ulick était déjà parti; car depuis les derniers événements elle appréhendait fort de le rencontrer. Moyna n'avait soupçon de rien; il y avait un tel éclat dans ses yeux, une telle expression de triomphe dans tout son maintien, qu'Aileen se sentit remplie d'une indescriptible horreur. Elle savait d'où cette joie venait : Ulick lui avait communiqué ses projets, et elle savourait par avance la mort de son ennemi. Le dessein d'Aileen était d'aller trouver Pearce, de lui donner à entendre qu'il se tramait quelque chose contre lui afin qu'il se tînt sur ses gardes. Peut-être le soupçon tomberait-il sur Ulick, mais où seraient les preuves? Quant aux tristesses de sa position, elles ne pouvaient pas être plus grandes. Dans tous les cas, le misérable devait être averti, et Ulick sauvé de l'abîme profond du péché; puis aucun autre moyen ne s'offrait à elle. Ce fut avec une extrême auxiété qu'elle attendit l'après-midi.

Moyna occupa Aileen toute la journée d'une façon ou d'une autre, puis elle dit qu'elle avait à sortir

« Ne soyez pas longtemps, mère, dit Aileen. Je voudrais voir le père Mahoney aujourd'hui à propos d'Anty et de la classe du couvent. Il ne faut pas que nous en manquions l'occasion. » Elle fit en sorte de prononcer ces mots d'un ton calme, et Moyna promit d'être de retour à temps. Elle tint sa pro-

messe, et la jeune fille partit. Il y avait deux routes qui conduisaient de la sombre vallée à la maison de Pearce. L'une, la plus courte, était la plus fréquentée (si l'on peut se servir d'un pareil terme pour une route de ce district solitaire); la seconde, plus agreste, plus sauvage qu'aucune autre à plusieurs milles à la ronde, passait à travers un profond ravin entre deux collines escarpées; elle était connue sous le nom de Gap de Glentane, et avait vraiment un cachet de grandeur que ne possédaient pas les routes environnantes.

Comme il lui était indifférent de prendre tel ou tel chemin en allant, elle choisit le premier. En revenant, elle avait l'intention de suivre la route du Gap, parce que d'après le plan des conspirateurs ceux-ci devaient aller chez Pearce par détachements par ce chemin solitaire; et elle voulait voir Ulick. Au bout de la sombre vallée s'élevait la petite église et la demeure du prêtre — demeure qui n'était guère plus confortable que les cabanes voisines. A la porte de cette maison, Aileen s'arrêta. Le bon prêtre lui-même vint lui ouvrir; c'était un homme d'une soixantaine d'années, rude et sans culture en apparence, mais qui possédait une très-grande délicatesse de sentiments, un jugement et un tact parfaits. » — Entrez, ma fille. Que puis-je faire pour vous ce soir?

— Vous pouvez me donner votre bénédiction, mon père, pour une affaire où il s'agit de vie et de mort.

— Venez, venez, dit le prêtre effrayé de son attitude et de la pâleur de son visage. Il faut que vous vous expliquiez un peu plus avant que je vous laisse partir.

Mais Aileen n'avança pas.

— Ne me retenez pas, mon père. Je suis en route pour arrêter cette nuit le mal et le crime, pour sauver, s'il est possible, la vie d'un homme. Bénissez-moi maintenant et priez pour moi, quand je serai partie, afin que Dieu m'aide dans mon entreprise. Ne pouvez-vous avoir confiance en moi, mon père?

— De tout mon cœur, ma fille.

Et le père Mahoney fit le signe de la croix sur la tête inclinée de la jeune fille. Aileen n'attendit pas plus longtemps et partit. Le prêtre resta debout à sa porte suivant d'un regard triste et inquiet « le lis de la sombre vallée » comme elle continuait sa route dans ce chemin où un détour la déroba bientôt à sa vue.

Traduit par A. MARBER.

(*La suite au prochain numéro.*)

MONSEIGNEUR MANNING

Au moment où la nomination de Mgr Manning au siége archiépiscopal de Westminster redouble l'intérêt et le respect que ce nom inspire depuis longtemps aux catholiques, il nous semble qu'on ne saurait recueillir trop de détails sur l'homme éminent dont les services passés, rendus à l'Église, répondent de ceux qu'il est appelé à lui rendre encore. On sait que, prédicateur anglican d'un rare mérite, le Révérend docteur Manning occupait une haute position, non seulement dans la hiérarchie de l'Église établie, mais dans l'opinion et la considération publiques. Ses sermons lui avaient justement acquis une réputation d'orateur, et plus encore d'apôtre ; nous savons que plus d'un incrédule a été ramené à la foi anglicane par la lecture de ses sermons ; mais saura-t-on combien d'âmes retirées des abîmes du doute, par le pieux professeur d'Oxford, ont été, plus tard, guidées hors des voies de l'erreur par le Révérend Père Oblat ? Nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'au milieu des tristesses, des inquiétudes qui ont précédé son glorieux retour à l'Église, Mgr Manning a puisé, avec une immense compassion pour des souffrances semblables, l'amour qui les console, la science qui les guérit. Mieux peut-être que d'autres, nés en pleine clarté catholique, il sait comment il faut y accoutumer par degrés des yeux aveuglés ou affaiblis, qui se refermeraient pour toujours devant une lumière éblouissante trop subitement dévoilée.

Lorsque, il y a huit ans, nous eûmes le bonheur d'être présenté au Révérend Père Manning, alors supérieur de la maison des Oblats de Saint-Charles, qu'il avait fondée à Bayswater, nous fûmes frappé de sa ressemblance avec le Révérend Père Ravignan, que nous venions d'entendre trois ou quatre jours auparavant. « Vous ne vous trompez pas, nous répondit M. l'abbé Patterson, on appelle mon excellent ami le Ravignan anglais. »

Un peu plus grand que le célèbre Jésuite, Mgr Manning est tout aussi frêle, aussi pâle, aussi diaphane : comme le Père de Ravignan,

il est consumé de cet amour divin qui semble n'avoir épargné, de l'enveloppe matérielle, que juste assez pour retenir l'âme captive sur la terre. Au premier abord, la différence du caractère national donne au religieux anglais quelque chose de plus froid ou de plus réservé qu'au religieux français. Mais cette apparente différence disparaît bien vite, et l'âme catholique se retrouve la même dans toute sa chaleur, toute sa tendresse expansive : à peine a-t-on eu l'honneur de causer quelques instants avec Mgr Manning, qu'on est attiré par le charme de ses manières exquises, de sa voix grave et douce, de son rare sourire empreint d'une bonté infinie, et mélangé de quelqu'une de ces tristesses que le spectacle des péchés et des misères terrestres cause aux âmes qui souffrent pour Dieu et pour leurs frères.

C'est au confessional surtout que se dévoile ce cœur d'apôtre, si grand, si fort, pour exhorter et instruire, et qui se fait si petit pour consoler et pour plaindre. C'est un de ces hommes qu'il nous semble difficile de rencontrer en vain et impossible d'oublier. Si un incrédule ou un pécheur résistaient à cette sainte influence, le souvenir de la parole et du regard de Mgr Manning serait pour lui comme un remords de plus.

Si l'éminent prélat a reçu une large part des dons du Saint-Esprit, il est animé pour la troisième personne de la très-sainte Trinité d'une dévotion particulière : nous l'avons entendu prêcher plusieurs fois, dans son église de Sainte-Marie du couvent des Oblats de Saint-Charles, et soit à la fête de la Pentecôte, soit en d'autres occasions, il aimait à raconter les merveilleuses opérations du Paraclet, à exposer sa mission parmi les hommes; il s'attachait à ranimer la dévotion au Saint-Esprit, à laquelle on ne met pas assez d'importance, et qu'il faudrait plus que jamais maintenir dans toute sa ferveur au milieu des sectes unitaires et anti-trinitaires dont les progrès en Angleterre sont menacants.

« On croit au Saint-Esprit, disait Mgr Manning, on prononce son nom en faisant le signe de la croix et en répétant la Doxologie ; mais implore-t-on souvent sa puissante assistance, songe-t-on à l'aimer comme on aime, ou comme on doit aimer le Père, le Fils? »

Pour servir d'enseignement aux catholiques anglais, pour réveiller sinon leur foi, au moins leur dévotion, leur amour pour l'Esprit-Saint, Mgr Manning a publié, en 1857, un petit opuscule qu'il nous a fait l'honneur de nous donner. Ces quinze petites pages résument clairement la doctrine de l'Église sur l'opération, l'office du Saint-Esprit

sous la Nouvelle Alliance. « Car, dit le savant prélat, de même que le Fils *était* avant le commencement de toutes choses, mais invisible, inconnu, jusqu'au moment de son Incarnation ; de même le Saint-Esprit, qui était aussi de toute éternité, qui, sous l'ancienne loi, avait inspiré les patriarches, les prophètes, s'est révélé dans toute sa plénitude et la perpétuité de sa présence au jour de la Pentecôte.... Car alors l'Incarnation du Fils ayant terminé sa mission, sa *visibilité* ayant cessé, la troisième Personne de la sainte Trinité est venue prendre sa place sur la terre en s'incarnant dans le corps de la sainte Église catholique. Nous sommes donc sous la tutelle d'un divin docteur, comme les Apôtres l'étaient en Judée. Ils étaient guidés par le Fils de Dieu, personnellement, visiblement présent parmi eux, nous le sommes par l'Esprit de Dieu tout aussi personnellement présent parmi les fidèles, quoique moins apparent aux yeux de la chair... » Mais il a un instrument, un organe visible et perpétuel qui est l'Église ; prétendre, comme toutes les sectes protestantes, que l'office du Saint-Esprit se borne à éclairer chaque individu, nier sa présence perpétuelle dans le corps de l'Eglise, qu'il rend à jamais indéfectible, c'est rejeter une partie vitale du mystère de la sainte Trinité. »

Nous ignorons si cet opuscule est traduit, les fragments que nous nous bornons à reproduire ici ne donnent qu'une très-faible idée de la clarté et de la vigueur avec lesquelles l'auteur expose et démontre la doctrine catholique sur l'office du Saint-Esprit sous la Nouvelle Alliance.

De grands événements signaleront sans doute l'épiscopat de Mgr Manning, et son nom s'attachera à de grandes choses. Déjà une œuvre importante préoccupe les esprits des catholiques anglais ; on sait qu'au lieu d'un monument fastueux et inutile élevé à la mémoire de S. Em. le cardinal Wismann, ses meilleurs amis, ont pensé que l'on obéirait mieux aux aspirations de cette âme catholique, si l'on érigeait une cathédrale à Londres où se perpétuât, d'une manière tengible, éclatante, le souvenir de cette existence, de cette mort, de ces funérailles qui ont produit une si profonde impression dans toutes les classes du peuple anglais. Perdue au fond de l'obscure cité de Londres occupée par de pauvres gens, par des Irlandais surtout, la pro-cathédrale catholique de Sainte-Marie ne frappe point assez les esprits d'une nation très-positive, et devant laquelle il est dangereux de se montrer humble ou même modeste. Nous l'avons souvent pensé, il faut au catholicisme la splendeur du martyre ou celle du

triomphe. Du moment ou il peut s'affirmer, une position inférieure n'est plus possible. Nous savons qu'il est question d'organiser un comité pour venir en aide à une œuvre où toute l'Eglise est intéressée. Tous ne peuvent aimer, tous peuvent prier, et les prières sont de puissants matériaux. Donnons et prions. Un jour, cette douce et pâle figure ascétique qui, vêtue de sa longue robe étroite et noire, apparaît sous les voûtes de son couvent ou le tour des piliers gothiques de son église de Sainte-Marie-aux-Anges, toute semblable à quelque portrait de saint du moyen âge, cette figure, dont la sereine majesté n'aura rien emprunté aux ornements d'or et de pourpre qui la revêtiront ce jour-là, ni à la mître qui lui fera comme une auréole, se tournera vers un peuple immense pour bénir les coopérateurs absents ou présents à l'entreprise qui aura pour point de départ la tombe du cardinal Wismann, pour but la glorification de la foi catholique : ce jour-là, S. G. Mgr Manning aura consacré sa cathédrale catholique de Westminster.

M. de Romont.

L'AMATEUR AU SALON

(1865)

I

Les peintres et les vitriers. — Messieurs du jury. — Les grotesques.

Je lisais, il y a quelques jours, une jolie anecdote sur le peintre Lethière, un des élèves de David. Il s'était présenté à l'atelier sous le nom assez singulier de *Le Troisième*, sa famille lui interdisant l'appellation patronymique. Ses camarades d'atelier, trouvant ce nom de le Troisième mal sonnant à l'oreille, le changèrent en celui de *Le Tiers*, que l'artiste orthographia et illustra enfin sous cette forme définitive de LETHIÈRE.

Lethière était gentilhomme, *Troisième* (1) fils du comte Guillon de Saint-Léger, gouverneur pour le roi dans une de nos colonies. Le comte, brave soldat et galant homme d'ailleurs, n'était point de ces grands seigneurs qui, Mécènes intelligents, tenaient à honneur de protéger les arts et les artistes. Tout au contraire, imbu sous ce rapport des plus fâcheux préjugés, il regardait les artistes, quels qu'ils fussent, du même œil et avec le même dédain que certains hidalgos auxquels Charles-Quint fit si noblement la leçon en ne craignant pas de se baisser pour ramasser le pinceau tombé par hasard de la glorieuse main du Titien. M. de Saint-Léger, lui aussi, ne voyait dans un peintre qu'un homme de métier, un vulgaire artisan qu'il plaçait sur la même ligne que le menuisier, le maçon, etc. On imagine donc sa stupéfaction et sa colère quand, certain jour, entrant dans la chambre de son fils, il le trouva installé devant un chevalet, la palette d'une main, les pinceaux de l'autre, et s'évertuant de son mieux pour reproduire sur la toile un médiocre portrait de famille, à défaut d'autre modèle. Cette découverte, que le comte n'avait pas faite plutôt par suite de circonstances qu'il serait trop long de rappeler ici, le cloua quelques instant immobile sur le seuil par la surprise. Puis, s'avançant brusquement vers son fils assez ému et embarrassé, car il connaissait les idées de son père, M. de Saint-Léger lui dit :

(1) De là ce nom de le *Troisième* pris par Lethière.

— Eh ! que faites-vous là, monsieur le baron ?

— Vous le voyez, monsieur le comte, balbutia le jeune homme, ne voulant pas rester oisif, je m'occupe...

— Jolie occupation ! Vous avez là, monsieur, des goûts de vitrier !... mais que je ne tolérerai pas ! Et puisque vous oubliez à ce point ce que vous devez à l'honneur de votre naissance, c'est à moi d'y mettre ordre.

Puis se tournant vers un valet qui l'avait suivi :

— Un tel, lui dit-il, ouvrez la fenêtre.

Le domestique obéit.

— Bien ! maintenant, reprit le comte, montrant de la main la boîte à couleurs, le chevalet, etc., ramassez tout cela et jettez-le par la fenêtre, dans la rue, où les gens du métier pourront en faire leur profit.

— Ah ! mon père, mon père je vous en supplie ! ne me faites pas ce chagrin et cet affront ! s'écria tout éperdu l'adolescent, en étendant les mains vers la boîte à couleurs.

Le domestique hésitait.

— Un tel, n'avez-vous pas entendu ? dit le comte avec un accent plus impérieux ; je n'aime pas à répéter deux fois un ordre. Il ne saurait me convenir de voir plus longtemps dans la chambre de mon fils tout cet attirail qui la transforme en atelier ou en boutique. Et vous, monsieur le baron, songez désormais à choisir des occupations plus dignes de vous, à prendre des goûts de gentilhomme qui n'ont rien de commun avec le travail du peintre et du vitrier. Laissez aux artisans leur gagne-pain !

Le domestique obéit, et chevalet, boîte à couleurs, toile, palette et pinceaux, prirent le chemin de la rue au grand ébahissement des passants, qui voyaient de la fenêtre d'un riche hôtel tomber ce modeste bagage d'artiste. Cette dure leçon ne corrigea point cependant le jeune homme qui, passionné pour l'art, n'en continua pas moins de dessiner et de peindre ; mais, crainte de nouvelle surprise, il y employait les nuits, dormant le jour. Le comte, averti, le surprit de rechef au travail, et dans sa sévérité sans doute excessive, il lui signifia d'avoir à quitter l'hôtel en lui défendant de porter le nom de la famille qu'il déshonorait, disait-il, par l'indignité de ses penchants. Le vieux gentilhomme comme on voit, ne faisait pas de différence entre l'artisan et l'artiste : pour lui *tout vitrier était peintre et tout peintre était vitrier*. De vrai, il faut bien l'avouer, il est, parmi les peintres, terriblement de *vitriers* ! c'est la réflexion que je faisais l'autre hier, lors de ma première visite à l'Exposition. Cette anecdote me revint tout d'abord à l'esprit, en voyant cette prodigieuse quantité de toiles médiocres, mauvaises, déplorables, insupportables, et qui prouvent que tous ces gens-là (les badigeonneurs), sans la moindre étincelle du feu sacré, font de la peinture, de la sculpture, comme d'autres, plus estimables, certes, pétrissent la pâte pour les brioches, ou tirent

l'aiguille pour la confection des paletots, des guêtres, etc. L'art, pour eux, n'est pas une vocation impérieuse, mais une carrière quelconque, une industrie qu'on choisit de préférence parce qu'elle flatte la vanité en même temps qu'on se leurre par l'espoir d'arriver par ce moyen, promptement et sans trop de peine, à la fortune. Disposition mauvaise pour devenir un grand artiste, malgré l'exemple de cet infortuné Troyon et son million et demi gagné aux dépens des Anglais. J'en crois plus volontiers Léopold Robert, le peintre des *Moissonneurs*, quand il écrit :

«... Il y a d'autres raisons qui m'engagent à suivre mes idées sur la « peinture ; c'est mon peu de goût pour courir après la fortune par une « route qui ne me plaît pas. Je vous assure que, dans mon intérêt, je crois « devoir faire la peinture comme je la fais. *Les inspirations ne viennent « pas de commande.* On peut faire avancer des ouvrages de fabrique, mais « ceux des arts que l'on veut pousser s'en trouvent mal. »

Dans une autre lettre, je lis encore :

«... Ce n'est que par l'étude la plus grande, la patience la plus méri- « toire, ce n'est que par la force d'un sentiment intime qu'on peut arriver « à une création. (Vous entendez, jeunes gens si pressés de produire !) « Que si l'on ne veut que gagner de l'argent, oh ! alors, c'est autre « chose : on prend son parti et l'on fait de la fabrique ; mais pour moi « ce serait impossible. J'ai voulu toute ma vie faire de la peinture comme « je la sens. Je peindrai un tableau pendant que d'autres en feront dix : « qu'est-ce que cela me fait ? Je ne leur envie pas ce qu'ils gagnent de « plus que moi, au contraire, je m'envisage bien plus heureux, puisque « je me trouve avoir la plus grande indépendance avec mes goûts « simples. »

Voilà le grand, le véritable artiste ! C'est de Léopold encore cet axiôme que je voudrais voir écrit en lettres d'or et majuscules sur les quatre parois de la salle où MM. du Jury tiennent leurs séances : « *Dans les arts il n'y a que l'excellent qui compte.* » Par malheur ces doctrines, ces vérités aujourd'hui n'ont guère chance de prévaloir, et loin de là ! Quand on voit, à l'Exposition, le résultat de ce triage préalable auquel semble avoir présidé, parfois, le hasard aveugle ou le déplorable laisser aller, on se demande si ces messieurs ne s'inquiètent pas beaucoup plus d'en finir vite avec la corvée rude, j'en conviens, et de se concilier avec moins de gêne la popularité des ateliers, que d'être utiles à l'art et agréables au public en lui faisant de l'Exposition, un plaisir, et non une fatigue et un ennui : car, parmi ces tableaux trop nombreux, que de toiles banales, insipides, ridicules, voire absurdes et détestables !

Qu'a-t-on pu refuser quand la porte s'est ouverte à deux battants pour des pantalonnades dans le genre du *Paradis terrestre*, de M. Dervaux, ou les choses sans nom, les monstruosités grotesques, incomparables, signées

MANET, et qui assurément, tout autant que les chevaux invraisemblables du vétérinaire, auraient eu les honneurs du Salon des Refusés, s'il n'eût été supprimé cette année, au grand dommage des gens menacés du spleen. Pourtant, je dois l'avouer, il y a foule constamment devant les toiles dudit Manet, qui ont un succès.... de fou rire.

« Enfoncé Courbet! Après celui-ci il faut tirer l'échelle! » disent les rapins avec lesquels volontiers, cette fois, je fais chorus.

Le premier de ces tableaux qui, dans le livret, s'intitule *Olympia*, nous représente, sur son lit de repos, une odalisque très-peu vêtue et le front orné d'une superbe rose rouge, qu'on a comparée spirituellement à une cocarde. Où diable l'artiste a-t-il rencontré le modèle de cette Vénus hottentote (sauf la couleur), dont il a eu l'idée baroque d'accentuer les contours par une large raie noire, plus prononcée sous le menton, ce qui fait penser à la femme à barbe que les badauds ont l'heur de contempler pour leurs dix centimes à la foire du village? Au dessus de cette énormité burlesque, s'étale, rapprochement inconcevable et blâmable! un prétendu tableau religieux, un *Christ insulté par les soldats*, toujours de la même fabrique, pire, je crois, que le précédent, tant mauvais soit-il!

Puis-je excuser davantage MM. du Jury de la condescendance dont ils ont fait preuve pour certaines peintures, dont le dernier Salon nous offrait tant d'échantillons scandaleux que la pudeur même des journalistes en fut effarouchée. Moins nombreuses sans doute sont, dans celui-ci, quoique pas assez rares encore, les Vénus, Io, Léda, Nymphes, et autres sottises mythologiques peu honnêtes. Au point de vue de l'art, du reste, elles semblent en général assez mal réussies, même la *Diane* de M. Baudry, allongée, amenuisée, désossée, et qui a l'air, sans métaphore, d'un grand échalas colorié au jus de citron. Jene fais pas compliment non plus de leur peu décentes images à MM. Chifflart (*Sapho, Roméo et Juliette*); Henner (*La Chaste Suzanne*); Girard (*Sommeil de Vénus*); Giacometti (*Enlèvement d'Amymoné*); Lefebvre (*Jeune fille endormie*); etc., etc. Mais je ne saurais blâmer en termes trop sévères M. Schaeffer, qui a traduit sur la toile, avec une franchise beaucoup trop gauloise, une anecdote très-peu édifiante, empruntée à je ne sais quel écrivain du seizième siècle. Je maintiens, et tout honnête homme sera de mon avis, qu'on devrait fermer inexorablement les portes du Salon à ces honteux tableaux qui, sous couleur de faire montre du savoir plastique, semblent n'avoir pour but que l'exhibition d'impudentes nudités.

Après ces observations, auxquelles je pourrais beaucoup ajouter, je commencerai l'examen des œuvres envoyées à l'Exposition, de celles du moins qui en valent la peine. C'est dire assez que je m'occuperai seulement des peintres et nullement des *vitriers*, sauf pour les dauber en passant si leurs bariolages me blessent par trop les yeux.

II

LA PEINTURE RELIGIEUSE. — MM. Laugée, Lambron, Delaunay, Romain-Cazes, Chener, Leloir, Michel, Dauban, Gide, Lafon, Grellet, Boichard, etc.

Les tableaux dits *religieux* ne manquent pas au Salon, mais combien encore indignes de ce nom, et qui semblent sortir de ces fabriques inscrites au rôle des patentes, et qui payent leurs ouvriers, j'allais dire leurs nègres (peut-on nommer ces malheureux des artistes?), à l'heure et à la tâche, et vendent la peinture au mètre ! Il est affligeant de penser que ces misérables toiles, grâce au bon marché qui spécule sur la pauvreté de notre zélé et pieux clergé, iront trôner peut-être sur le maître-autel des églises, et verront devant elles s'agenouiller à l'envi les fidèles.

Ces réflexions ne sont pas certes à l'adresse de M. Laugée et de sa *Sainte Elisabeth de France lavant les pieds des pauvres à l'abbaye de Longchamps*. Composition bien comprise, naturelle et vraie, ce qui n'exclut pas le pittoresque. Sur le trône qui occupe le milieu de la scène, un pauvre est assis, auquel malgré les haillons qui le couvrent, ne manque pas certain air de noblesse, j'allais dire de fierté, tempérée par l'émotion, en voyant devant lui, dans une position si humble, l'auguste princesse, sœur du roi, heureuse d'imiter l'exemple de son frère qu'on voyait si zélé pour cette sainte pratique. « Il (saint Louis), dit Joinville, me demanda si je lavais les pieds aux pauvres le jour du grand jeudi.

— Sire, dis-je, non vraiment, les pieds de ces vilains ne laverai-je jà.

— Vraiment, fit-il, ce fut mal dit, car vous ne devez mie avoir en dédain ce que Dieu fit pour votre enseignement. Si vous prie, pour l'amour de Dieu premier et pour l'amour de moi ensuite, que vous vous accoutumiez à les laver. » Revenons au tableau.

La figure de la sainte plaît par son profil suave et radieux, d'une expression tout angélique. Son manteau bleu, semé de fleurs de lis, se déroule à larges plis et avec élégance. Deux jeunes religieuses, au visage tout gracieux aussi, se tiennent à sa droite, présentant le linge destiné à essuyer les pieds. Des deux côtés on voit assis sur des bancs, ou agenouillés sur les marches du trône, d'autres pauvres attendant leur tour, soit pour prendre place sur le siége royal, soit pour recevoir leur part des aumônes. Je loue la variété des types et la vivacité des expressions. On pourrait reprocher à quelques profils masculins de n'avoir point reçu le dernier coup de pinceau, et dans les vêtements je trouve quelque lourdeur. Mais en général cette belle toile se recommande par le charme du coloris et la savante élégance du dessin, qui annonce un pinceau moelleux que tient une main sûre d'elle-même.

Au dessus de ce tableau se trouve placé celui de M. Lambron, *la Vierge*

et l'Enfant Jésus. Cette toile est plus d'un fantaisiste que d'un peintre religieux, encore que l'artiste s'annonce comme élève de Flandrin, ce dont je ne me serais guère douté, d'après ses premières œuvres, et entre autres cette lugubre parade des *Croques-morts en goguette*. Félicitons le jeune homme de venir à récipiscence, d'autant plus que son œuvre actuelle offre des qualités sérieuses, et, malgré des défauts, ce tableau n'est pas celui de tout le monde. Sur un gazon vert, d'un vert cru et trop uniforme comme le ciel est d'un bleu trop égal et intense, la sainte Vierge est couchée plutôt qu'assise, tout habillée de blanc contre l'usage traditionnel. Près d'elle on voit l'enfant Jésus, occupé, je pense, à regarder voler les oiseaux; car dans l'air, tout autour, comme sur le gazon, des oiseaux aux plumages éclatants agitent leurs brillantes ailes, tandis qu'une blanche colombe glissant dans l'herbe, s'approche pour être caressée de l'enfant. Si la composition qui affecte la simplicité rappelle la manière de Cimabué, Pérugin, etc., l'artiste dans l'exécution ne dédaigne pas les procédés plus modernes. Dans les têtes un peu pâles, j'aurais voulu plus d'élévation, plus d'onction. N'était le nimbe qui les entoure, on ne reconnaîtrait pas à coup sûr les personnages qui n'ont rien que d'humain. Mais, je le répète, ce tableau, habilement peint, a le mérite d'une certaine originalité, d'autres diront singularité.

Une toile d'un mérite réel, supérieur ce semble, est celle de M. Delaunay, *la Communion des Apôtres*, qui a bien, elle, gagné sa médaille. Le coloris sans doute de ce tableau, qui semble un vieux tableau, rappelle trop au premier coup d'œil certains maîtres florentins, del Sarto ou Fra Bartolomeo. Il y a là peut-être trop de couleurs fortes, rouge, bleu, vert, entre lesquelles la transition ne semble pas assez ménagée par des tons rompus. Mais le coup de pinceau est franc, vigoureux, le dessin ferme, hardi avec élégance. J'aime la figure du Christ, surtout celle du saint Jean, la plus belle pour moi du tableau, admirable de grâce et d'onction. Les draperies sont bien jetées, savamment déroulées, quoique parfois avec quelque lourdeur. Je m'explique mal le mouvement convulsif par lequel saint Pierre, qui reçoit l'hostie, rejette en arrière ses deux bras et ses mains crispées. Ce n'est point là l'attitude du recueillement, et ce geste violent conviendrait plutôt à Judas. La composition, au premier abord, semble un peu confuse; cela tient à des ombres portées qui assombrissent certaines parties du tableau, dans le haut surtout. Malgré ces restrictions, de grandes qualités, je le répète, comme dessin, expression, etc.

Dans *l'Assomption* de M. Romain-Cazes, j'ai plaisir à louer la sincérité de l'accent religieux qui se révèle par la pureté des types comme par la suavité des expressions, surtout parmi les anges. On pourrait reprocher à l'œuvre, vu l'exiguïté du cadre, une composition un peu compliquée et la

multitude des personnages. Les différents groupes, et pour m'exprimer mieux, les différentes scènes de la grande action où figurent à la fois le Christ et la cour céleste, la Sainte Vierge portée par les anges et enfin les apôtres entourant le saint tombeau, se trouvent peut-être trop rapprochées, d'autant plus qu'une lumière un peu égale les éclaire et nuit ainsi à l'effet. Je regrette quelques tons absorbés dans les carnations, quoique en général le coloris de l'artiste ait du brillant, comme son dessin de l'élégance.

Je trouve beaucoup à louer aussi dans la grande toile de M. Chener, *la Vierge au Rosaire*. On voit la sainte Vierge, sur un nuage, entourée d'anges et de saints, tenant dans sa main droite le *Rosaire* que saint Dominique, agenouillé et les mains jointes, contemple l'œil rayonnant, de même que saint Thomas d'Aquin, agenouillé de l'autre côté. L'artiste, supprimant l'effet, à l'exemple des vieux maîtres, dispose ses divers personnages qui forment pyramide sur le même plan, et toutes les têtes s'encadrent dans un large nimbe en or mat, auquel le bleu cru du ciel donne plus de relief. Cette manière admise, il faut reconnaître dans cette œuvre des qualités précieuses et qui font honneur à l'élève d'Orsel et de Perrin. Touche facile, sûre, agréable; carnations délicates; tons vrais; types purs, et dans les expressions, gravité, onction, piété.

La manière de M. Leloir (Alexandre-Louis) fait contraste avec celle du précéd nt. Sa *Lutte de Jacob avec l'Ange* se distingue par une composition mouvementée. Chaud coloris, dessin vigoureux, qui ne recule pas devant l'audace des raccourcis. L'exécution énergique, virile, ne fait pas ici défaut à la hardiesse de la conception.

M. Michel est aussi, lui, un peintre religieux, et même il semblerait incliner aux sujets mystiques, témoin le titre de son tableau : *Jésus source de vie*, « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » J'ai du plaisir à constater chez cet artiste de sérieux progrès qui lui ont valu, cette année, l'honneur de la médaille. Son œuvre se recommande toujours par un caractère vraiment pieux, par la sincérité des expressions, mais l'exécution est à la fois plus serrée et plus franche. La composition sagement ordonnée rend avec clarté la pensée de l'artiste, surtout quand on a lu la légende. Son Christ a de la majesté tempérée par la douceur, et les groupes qui s'empressent vers lui pour se désaltérer à la source divine, disposés avec bonheur, témoignent par le rayonnement des visages, comme par la vivacité des gestes, du sentiment intérieur; on sent là l'entraînement joyeux de l'amour contenu par le saint respect. Couleur agréable quoique sobre; dessin consciencieux, ayant plus d'élégance que de vigueur. Bonne peinture en somme.

Le Christ au tombeau, par M. Coroenne, est plutôt une étude qu'un tableau, dessinée d'ailleurs avec soin et bien peinte, quoique d'une

touche un peu molle. Couleur assez triste mais qui convient au sujet.

Les Trappistes se donnant le baiser de paix, par M. Dauban, méritent nos éloges, autant et plus que le tableau de l'an dernier, par une exécution habile qui met en relief une touchante pensée. La composition est simple, vraie; les expressions senties; les têtes des religieux, belles dans leur austérité, respirent la paix; elles ont cet air de recueillement profond, d'ineffable sérénité qui annonce la tranquillité de ces âmes saintes, étrangères à toutes les vaines préoccupations du monde et « dont la conversation est déjà dans le ciel, » si les corps habitent la terre encore.

Je puis en dire autant du tableau de M. Siegert, *un Moine faisant la charité à la porte d'un couvent*, et de la toile de M. Gide, *les Moines au travail.* Toutefois les expressions ici sont moins extatiques, les types moins idéalisés avec une exécution plus ferme. Couleur vraie, dessin élégant, effet de lumière bien compris.

M. Emile Lafon, un artiste éminent parce qu'il est un artiste convaincu, et ne fait pas de la peinture seulement pour la gloriole ou pour l'argent, a eu cette année le bonheur d'un admirable sujet dans son *Saint Jean-de-Dieu faisant l'aumône à un pauvre*. Ce pauvre, c'est Jésus-Christ qui, l'aumône reçue, se transfigure, et montre au saint étonné, ravi, et dans une sorte d'extase, le radieux visage du divin Maître dont il s'efforce de mettre en pratique les conseils. Cette belle toile est bien d'un peintre chrétien qui, lui aussi, comme Flandrin « s'applique à dégager le sens poétique « des choses, à découvrir le côté le plus beau et plus vrai de toute vérité, « puisque c'est celui qui se rattache aux choses éternelles, *ce sens moral « enfin qui unit l'homme à Dieu* (1). »

Ce sont aussi des peintres vraiment chrétiens que MM. Athanase et François Grellet, doublement frères, car tous deux appartiennent à l'Institut si utile et si justement populaire du bienheureux la Salle. Ils ont exposé, l'aîné, un *Christ en croix*, le second un *Saint Pierre et Saint Paul confirmant les fidèles.* Dans ces toiles, qui se recommandent par l'exécution consciencieuse et par la composition intelligente, on sent la conviction, et qu'à l'exemple de *Fra Angelico*, l'artiste ne prend sa palette qu'après s'être agenouillé devant le crucifix. Sans doute la main qui tient ici le pinceau n'a pas toute l'habileté pratique (qui s'acquiert) de ces peintres uniquement occupés des procédés matériels, mais au travail mécanique je préfère l'inspiration, et le cœur vaut mieux que le métier.

Je me reprocherais de ne pas donner un souvenir au moins à M. Boichard, un nouveau venu dont le début promet. Son *Assomption* plaît tout d'abord par une composition facile, un dessin qui a de l'élégance, une couleur attrayante, malgré des tons un peu vifs. Les figures sont sympa-

(1) *Correspondance et Écrits de Flandrin.*

thiques. Les draperies se déroulent avec grâce. Le groupe, autour duquel on sent que l'air circule, monte légèrement ; mais je regrette le mouvement de la Vierge qui se rejette trop en arrière, ce qui fait que le corps forme une sorte d'arc dont l'effet n'est pas heureux. Les têtes, gracieuses. En somme du talent.

Je m'arrête avec le regret de passer sous silence d'autres œuvres, dignes aussi d'intérêt et quelques-unes peut-être méritant, non moins que celles dont j'ai parlé, une mention spéciale. Mais, malgré mon désir d'être juste pour tous, borné par l'espace, je dois choisir. D'après ce que j'ai dit, au reste, le lecteur aura pu constater avec satisfaction, comme je l'ai fait moi-même cette année, une amélioration, soit une sorte de retour vers le genre religieux, c'est-à-dire vers l'expression la plus élevée de l'art. Des peintres déjà connus, estimés, dans d'autres genres, ont voulu honorer leurs pinceaux en traitant ces grands sujets auxquels tant d'illustres maîtres, depuis Cimabué et Giotto, ont dû leur glorieuse immortalité. Et en même temps l'ardeur d'une sainte conviction, ou, tout au moins, un généreux instinct entraînait dans ces voies, lumineuses toujours, quoique trop délaissées, de jeunes talents dont il faut chaleureusement applaudir et encourager les débuts.

III

LES PEINTRES D'HISTOIRE. — MM. Feyen-Perrin, Matejko, Puvis de Chavannes, Moreau, Gérôme, Courbet, Bouguereau, Cabanel, Robert-Fleury, Bellangé, etc.

Avons-nous autant à nous féliciter pour la peinture d'histoire ? Non, hélas ! A l'exception des pages officielles, les toiles en ce genre, d'ordinaire malheureuses, sont toujours aussi rares au Salon qu'envahissent de plus en plus les genres inférieurs. On n'a pas à craindre, grâce à eux, qu'il s'y trouve le moindre vide. Que l'on construise une galerie qui s'étende de la place de la Concorde à la porte Maillot, voire au pont de Neuilly, nul doute qu'il se trouvera des tableaux pour la remplir, et vite !

J'ai dû blâmer l'an passé M. Feyen-Perrin à propos de je ne sais quelle peinture mythologique ; aussi je suis heureux de voir que cette fois il a su faire un meilleur emploi de son talent. C'est une très-bonne page que sa *Mort de Charles le Téméraire*, catastrophe qui suggérait à Commines des réflexions qu'on me saura gré de rappeler : « Je l'ai vu grand et honorable « prince et autant estimé et requis de ses voisins, un temps a été, que nul « prince qui fut en la chrétienté, ou par aventure plus. Je n'ai vu nulle « occasion pourquoi plutôt il pût avoir encouru l'ire de Dieu que de ce « que toutes les grâces et honneurs qu'il avait reçus en ce monde, il les « estimait tous être procédés de son sens et de sa vertu sans les attribuer « à Dieu comme il devait.... Il m'a été conté de la mort dudit duc par « ceux qui le virent porter par terre et ne le purent secourir, parce qu'ils « étaient eux-mêmes prisonniers ; mais à leur vue ne fut point tué, mais

« par une grande foule de gens qui y survinrent, qui le tuèrent et le « dépouillèrent sans le connaître (1). »

Le peintre a choisi, non pas ce tragique moment, mais le matin du lendemain, alors que, le cadavre retrouvé et reconnu pour celui du prince, le duc de Lorraine vient avec ses officiers pour le faire enlever et rendre à ces tristes dépouilles les honneurs funèbres. La figure du vainqueur exprime une noble tristesse, une sympathie douloureuse que partagent les cavaliers qui l'accompagnent, et dans les yeux de quelques-uns on devine des larmes. Le dessin est ferme, net, la couleur franche malgré des teintes grises. Le cadavre, étendu nu sur la terre nue, me paraît très-étudié quoiqu'on puisse regretter dans le modelé quelque mollesse. Un corps mort, après une longue nuit d'hiver passée dans la boue glacée, peut-il avoir tant de souplesse ? Puis, dans ses proportions trop réduites et ses formes un peu grêles, il ne donne pas assez l'idée du formidable personnage qui, si longtemps, fit trembler Louis XI devant lequel tremblaient tant d'autres. Une médaille a été donnée à M. Feyen-Perrin pour ce tableau bien composé, bien exécuté et, pour son autre, l'*Élégie*, dont la couleur peut sembler étrange, mais j'y trouve du sentiment et de la poésie.

Le Prêtre Skargha, prêchant devant la diète de Cracovie (1592), par M. Matejko. — Il faut louer, dans cette composition, où les personnages sont si nombreux, l'ordre et la clarté. Les groupes se relient bien l'un à à l'autre et sont habilement distribués. Beaucoup de variété dans les types; on les distingue, même ceux qui semblent avoir entre eux certain air de parenté. La touche a de la hardiesse, malgré certaine recherche du détail, et la vigueur de l'exécution annonce une palette féconde en ressources. Les étoffes chatoient au regard, souvent magnifiques, splendides, mais d'autres fois on peut reprocher à l'artiste l'abus des tons violents et violacés, et des expressions exagérées. La tête du prédicateur a du caractère, et son pâle visage s'illumine par la flamme sainte du patriotisme ; on sent que de ses lèvres entr'ouvertes jaillissent ces paroles ardentes qui passionnent les âmes et soulèvent d'indignation les cœurs généreux. Mais je m'explique mal le mouvement des bras levés en l'air, avec ces mains qui retombent par un geste convulsif qui n'est ni la menace, ni la prière, ni l'invocation, ni la malédiction. Je n'aime pas beaucoup non plus, dans cette solennelle assemblée, certains personnages qui ont une tendance au comique, par exemple, sur le premier plan, cette espèce de Falstaff dont la corpulence rabelaisienne n'annonce guère l'habitude de la tempérance. En revanche, son voisin, le roi Sigismond, vêtu à la Henri III, et enfoncé dans son grand fauteuil gothique à défaut de trône, est d'un aspect superbe, sauf qu'on regrette l'erreur du raccourci de la jambe droite dont le fémur n'existe pas.

(1) *Mémoires de Commines*, édition Petitot.

Un mot maintenant du sujet sur lequel le Livret ne contient qu'une ligne, celle qu'on a lue. Par bonheur nous trouvons ailleurs d'autres détails. Skargha, avec toute l'ardeur de son zèle patriotique, rappelait aux Polonais la nécessité, par eux trop souvent méconnue, de la concorde. Rien de plus saisissant que sa harangue, ou plutôt sa prophétie, dont nous voyons, hélas! le tragique accomplissement :

« ..... Le perfide étranger, disait l'éloquent prêtre, épie l'occasion de « vous écraser. Si vous n'y prenez garde, vous voyant affaiblis, en proie à « la discorde, il s'écriera :

« — Maintenant que leurs cœurs ne sont plus d'accord entre eux, « ils sont perdus; leur pied glisse, ils tomberont, il n'y a plus qu'à les « dévorer!

« Alors le despotisme étranger vous accablera de son joug de fer; ces « libertés dont vous êtes si fiers deviendront la fable de la postérité. Vos « enfants, dépouillés de leurs richesses, expireront, eux et leurs familles, « dans la misère... Votre patrie restera comme une hutte de gardien placée « près d'un jardin dont on a recueilli tous les fruits, hutte désormais inu- « tile et abandonnée à la fureur des tempêtes d'hiver... Les restes de votre « race, enfin, s'en iront errants par le monde, ou seront condamnés à « subir une métamorphose horrible, en prenant les mœurs et les habitudes « d'un peuple qui vous hait et que vous détestez. »

Je ne refuserai pas, cette année, mes éloges à M. Puvis de Chavannes, pour lequel je me suis montré quelquefois sévère, trop peut-être. Dans un temps où presque tous s'adonnent au métier, ou du moins délaissent l'art sérieux pour le tableautin, n'est-il pas louable, méritoire, de s'obstiner aux grandes œuvres, aux vastes toiles couvrant à elles seules tout un pan de muraille? D'ailleurs, l'artiste me paraît réellement en progrès, sa manière admise, qui tient à la fois de la fresque et de la vieille tapisserie et ne peut convenir qu'à la peinture décorative. *La Picardie*, dont les habitants et les mœurs sont représentés dans deux immenses panneaux, destinés au Musée d'Amiens, est une composition animée qui ne manque ni de grandiose ni de poésie. Peut-être bien que les Picards, à tête dure, n'ont pas, en général, la gravité de ces personnages étoffés et majestueux; mais peut-on reprocher à l'artiste de voir d'un œil complaisant ses fraternels compatriotes? La recherche du style semble moins uniquement préoccuper M. Puvis. Son dessin prend de la correction et de la fermeté, sa couleur est moins terne, les draperies tombent élégamment, quoique parfois encore avec quelque lourdeur. La persévérance et la vaillante tenacité de l'artiste qui, gentilhomme et riche, au lieu de gaspiller misérablement son temps comme beaucoup, se condamne par un noble espoir, à d'infatigables labeurs, mérite récompense, et j'ai la conviction qu'il acquerra plus tôt ou plus tard ce qui lui manque encore.

J'avais une vive curiosité de voir, cette année, les tableaux de M. Gustave Moreau, l'auteur du *Sphinx*, qui a fait quelque bruit au dernier Salon et dont j'ai parlé assez longuement moi-même. Je terminais mon appréciation en disant : « En somme, de grands défauts, mais aussi de « précieuses qualités, ce qui nous fait saluer dans cette toile, riche de « promesses, un peintre d'avenir, si les compliments outrés de la cama- « raderie n'encouragent pas l'artiste à persévérer dans cette voie absurde « du faire systématique et d'un art rétrospectif, qui prend moins conseil « de l'inspiration naïve que du savoir pédantesque. »

Ce jugement, je n'ai pas à le modifier aujourd'hui, et les deux nouveaux tableaux du peintre me laissent autant et plus en suspens que le premier ; car, opiniâtre dans son système, il n'accentue pas moins que par le passé ses défauts que contrebalancent toujours à la vérité des qualités. Je ne dis pas ceci pour le *Jason et Médée*, œuvre absolument négative où les qualités ne brillent que par leur absence.

Imaginez, dans une toile étroite, étranglée par le cadre et encombrée à droite et à gauche d'un tas d'objet singuliers, soi-disant symboliques, et qui sentent le bric-à-brac, imaginez deux longues, maigres, moroses figures, se tenant raides comme des conscrits à l'exercice, et dans un costume qui serait folâtre, si les individus de l'un et de l'autre sexe, d'après le Livret, étaient des êtres de chair et d'os, et non, sous couleur d'idéal, de purs mannequins, aplatis, racornis, dont les articulations se dérobent sous une peau lisse et dure qui ressemble à l'ivoire jauni. Une lourde perruque d'albinos ajoute peu d'agrément à la physionomie de celui des deux qui, autant que je puis croire, figure Jason. Médée, moins drolatique, ne paraît pas plus vivante. Dans quel but nous exhiber ces choses-là ?

Avant donc que de *peindre*, apprenez à penser !

C'est le conseil qu'avec Boileau il faut donner à l'artiste. Car devant son *Jeune homme et la Mort*, une toile où ses qualités se retrouvent, on se pose néanmoins tout d'abord la question : Qu'est-ce que cela veut dire ! Encore une énigme ? Pourquoi ce grand et blême jouvenceau debout au milieu de la toile (le peintre abuse de cette attitude) et sans autre costume qu'un caleçon de bain, parole d'honneur ! un vrai caleçon en guise de draperie ? Qu'indique ce mouvement roide, mécanique, automatique du bras droit, qui pose sur la tête une couronne en papier doré, tandis que la main gauche tient un bouquet de fleurs que je suppose des soucis. A gauche un bel oiseau des tropiques, ou l'oiseau bleu couleur du temps, voltige, tandis que sur le second plan on aperçoit, se balançant dans un hamac (qu'on ne voit pas à la vérité) une femme ou une ombre, la tête couronnée de fleurs diverses et qui dit-on, figure la Mort. Dans le bas, un enfant au

profil écrasé mais dont le corps est gracieux, est assis, soufflant sur un flambeau : déchiffre qui pourra ce rébus !

Au point de vue de l'exécution, le tableau prête moins à la critique, et l'on trouve au contraire beaucoup à louer. De la distinction, de l'élégance dans le dessin en dépit de la raideur. Dans ce coloris blafard il y a je ne sais quel charme dû à une grande finesse de tons, à une touche habile, legère, qui fait presque oublier la sécheresse du contour ; la main qui tient ce pinceau n'est pas assurément d'un écolier. Dans l'ensemble, la figure a du style, la tête même saisit par son caractère noble et grave, surtout par ce regard profond qui lui donne tant d'expression, encore que ce résultat puisse être obtenu au moyen d'un *truc*, comme on dit à l'atelier, en enfonçant l'œil dans l'orbite cerclé par de grandes ombres noires.

Quoi qu'il en soit, les qualités, mêlées aux défauts, me font insister plus vivement sur les conseils que je donnais naguère à l'artiste : Qu'il étudie et copie la nature en ayant présentes à l'esprit ces paroles de Flandrin : « Il n'y a que la présence immédiate de la nature qui puisse donner « certaines qualités. » A voir cette peinture fantastique, il semble que M. Moreau ne connaisse le modèle humain que par le plâtre antique ou les cadavres de la salle de dissection. Surtout qu'il ne l'oublie pas, comme la poésie, la peinture est un langage ; si donc il veut se faire comprendre, qu'il ne nous parle pas dans la langue, assez inconnue, qui servait aux dialogues des ombres dans les Champs-Elysées.

Je doute qu'on fasse beaucoup de compliments à M. Gérôme pour sa grande toile : *Réception des ambassadeurs siamois aux Tuileries*. Tous les Européens, même les personnages les plus augustes, même des dames qu'on sait jeunes, belles, souriantes, froidement et péniblement peints, dans des attitudes composées et gênées, posent avec l'air du profond ennui. On les dirait tous ou embaumés ou empaillés. Les ambassadeurs, eux, semblent plus vivants, mais marchant à quatre pattes, à la vérité, suivant l'usage du pays. Avec leur teint couleur de vieilles marmites, ils ont trop l'air de magots, même parés de leurs costumes splendides. Ici le talent de l'artiste se retrouve ainsi que dans les accessoires.

M. Courbet, dont j'ai dit les frasques si blâmables, pourrait bien se voir puni par où il a péché, si j'en juge par les tableaux que j'ai sous les yeux, je dis *tableaux* par politesse. Naguère, dans une lettre dont je regrette de n'avoir point pris copie, M. Courbet parlait de sa toile, *Proudhon et sa Famille*, avec un air de contentement qui n'attestait pas précisement la modestie. Il terminait le billet par ces mots que je me rappelle : *Vous verrez, c'est original !* Voyons ce qu'est cette originalité.

Dans une cour étroite et poudreuse, Proudhon est assis sur les degrés ou les marches conduisant dans le logis. La pose est triviale et aussi le

costume. Une blouse d'un gris blanchâtre, pas même une blouse d'artiste, un pantalon bleu mal teint de l'étoffe la plus grossière, des souliers auxquels je préférerais des sabots, voilà pour la toilette. Celle des enfants comme celle de la mère, pauvre femme ! assise à quelques pas ou plutôt roulée en un paquet informe dans un coin du préau, est à l'avenant. Et les figures, hélas ! hélas ! L'une des petites filles a des mains qui ressemblent à des pattes de grenouille ! Couleur déplaisante ! blanchâtre ! fadasse ! Le tableau tout entier semble peint à l'eau de savon ! disait quelqu'un près de moi, et l'on aperçoit à peine trace de ces qualité réelles, encore que brutales, qu'on ne pouvait refuser à Courbet ! Ici la trivialité s'unit à la platitude. La tête de Proudhon, la meilleure pourtant, manque de relief. La main droite comme les livres, jetés pêle-mêle sur l'escalier, sont d'un peintre, mais ne sauvent pas la médiocrité de l'ensemble. La preuve qu'il en est ainsi, c'est que personne presque ne s'arrête pour regarder cette toile ennuyeuse, sans compter ceux qui passent en haussant les épaules. Courbet, d'ailleurs, n'a que ce qu'il mérite, et si le malheureux dont il a fait cette caricature n'était pas mort, je dirais : Proudhon, toi aussi !

Heureux de tourner le dos, allons reposer nos yeux dans le salon voisin, en contemplant le beau portrait, par M. Bouguereau, de Madame ***, une vraie grande dame au port de reine, à la tête superbe, laquelle semble attendre une couronne. Modelé excellent ! dessin magistral ! La robe, d'une étoffe noire magnifique, tombe à large plis et n'a rien à envier comme ampleur à la tunique et au peplum dont s'enveloppait la matrone romaine.

Mais, avant de m'arrêter devant ce portrait, n'aurais-je pas dû m'occuper de ceux de M. Cabanel qui, cette année, au dire de quelques journaux du moins, ont les honneurs du Salon. Tout en estimant à sa valeur le talent distingué de l'artiste, je n'ai pu m'empêcher de trouver téméraire qu'il se soit risqué à entreprendre un nouveau portrait de l'Empereur, après le succès immense et si récent de celui de Flandrin. Il faut reconnaître cependant qu'il a réussi dans une certaine mesure. La tête d'un coloris vrai et chaud, d'un modelé excellent, frappe par une extrême ressemblance, quoiqu'elle n'ait pas tout le relief, et surtout l'expression forte, le grand caractère, qui fait du portrait de Flandrin une œuvre monumentale. L'illustre modèle est bien posé et dans une attitude qui lui semble familière, mais le bras qui s'appuie sur la table ne serait-il pas un peu court ? Quant au costume, je ne saurais être de l'avis de certains amateurs, M. Chesneau du *Constitutionnel* par exemple. Quoi qu'il dise, dans son enthousiasme qui s'exalte trop jusqu'au lyrisme, il ne fera pas que notre affreux habit noir, coupé à angle droit, la culotte courte également noire et les bas de soie idem, soient d'un heureux effet. Je dois convenir d'ailleurs que le vêtement,

au point de vue de l'exécution matérielle, fait honneur au talent de l'artiste. Étoffe moelleuse, soyeuse, brillante, quoique d'un noir trop uniforme. La coupe de l'habit, parfaite ! Et Dusautoy, le célèbre tailleur, ne manquera pas d'en faire compliment à M. Cabanel.

Le portrait de madame de G..., par le même, m'est une preuve qu'avec un grand talent, le peintre peut n'avoir pas celui de l'arrangement et du goût, à moins que ce ne soit faute d'indépendance, parce qu'il cède trop facilement aux caprices de son modèle. Madame de G..., dont la tête d'un ovale gracieux plaît par un grand air de distinction, et plus encore par la physionomie expressive et sympathique, ne peut se flatter de ce genre de beauté qu'apprécient fort, dit-on, les orientaux, mais qu'en France nous prisons moins. L'embonpoint ne la gêne pas, trop peu même ! Il semblerait peu galant de dire qu'elle est maigre. Or n'a-t-elle pas eu (car comment accuser l'artiste de cette maladresse ?) n'a-t-elle pas eu l'idée malheureuse de se faire peindre en toilette de grande soirée, à savoir la poitrine et les bras nus, selon l'usage, qui souvent, j'en conviens, y met moins de discrétion. Rien ne pouvait être plus défavorable à la noble dame, et tout le talent du peintre n'a pu sauver l'effet désastreux de ces longs bras, encore qu'élégants dans leur ténuité. Il n'a pu empêcher non plus que la tête, parfaitement réussie, admirable d'intelligence, de vie, de vérité, de charme, n'ait un peu l'air, ainsi qu'on l'a dit, d'être plantée comme sur un piquet. Je maintiens, n'en déplaise à M. Chesneau ! que si l'on n'avait pas autant économisé sur le corsage et les manches de la robe, d'ailleurs d'une étoffe superbe et merveilleusement ouvrée, le portrait n'y perdrait pas et tout le monde y eût gagné. M. Cabanel aurait plus mérité encore cette *médaille d'honneur*, qui lui a été décernée par le jury, et, de l'avis de bien des gens, pouvait être mieux placée encore.

Je veux noter encore le beau portrait de M. Devinck, par Robert-Fleury; un autre très-remarquable aussi, de M. Giacometti ; puis je laisse mes confrères des grands journaux s'occuper du reste, j'entends les portraits, compris celui de la reine d'Espagne, qui fait au salon si triste figure. Entre les choses déplaisantes et ennuyantes, je mets au premier rang la description d'un portrait, même excellent, quand le personnage qu'il représente est un inconnu. Je ne mettrai point dans cette catégorie le buste peint par M. Janmot, puisque j'ai retrouvé en lui un original pas du tout anonyme, l'académicien de Laprade.

Cette année, et je ne m'en plains point, les tableaux de bataille semblent moins nombreux ; aussi la plupart ont-ils les honneurs du salon carré. *Le Gué*, de M. Hersent, vaut mieux encore que son tableau de l'an dernier. Peinture franche, types variés et vrais, impressions senties ! de la verve et de l'entrain. La couleur plaît dans sa sobriété même, et, quoiqu'elle n'ait pas le *brio* des *Cuirassiers à Waterloo*, de M. Bellangé, par exemple. A ce

pêle-mêle toujours un peu monotone de la grande bataille, je préfère les épisodes militaires, dans lesquels ne brille pas seulement la fougue du pinceau, mais où l'éminent artiste peut mettre quelque chose de son esprit et de son cœur.

Dans les *Vainqueurs*, retour au camp, M. Protais prouve qu'il n'est pas de ceux qui ne tiennent nul compte des conseils bienveillants de la critique; sa peinture cette fois a plus de corps; il a varié davantage ses types, plus vrais, quoiqu'ils se recommandent toujours par certain air de noblesse. Mais, par contre, les attitudes semblent un peu trop les mêmes, et la lumière, distribuée avec quelque parcimonie, ne met pas assez en relief des personnages mêmes intéressants qui s'effacent dans la demi-teinte.

On ne fera pas ce reproche à la *Batterie d'artillerie* de M. Schreger, une crâne peinture, enlevée à la pointe de l'épée, du pinceau, veux-je dire! Peste! je ne voudrais pas me trouver sur le passage de ces vigoureux coursiers normands, lancés à fond de train, et qui emportent, comme un léger briska, les lourds canons et caissons. J'ai peur seulement que le cheval de gauche ne se tienne pas suffisamment en équilibre sur ses jambes, et, sauf erreur de ma lorgnette, je le jugerais de travers.

IV

LES PEINTRES DE GENRE ET LES PAYSAGISTES. — **MM. Emile Breton, Lasch, Antigna, Trayer, Merle, Ribot, Schlesinger, Corot, Hanoteau, Roby, Isabey, etc.**

« Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sen-« timents nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour « juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Ce que la Bruyère disait des livres, on peut l'appliquer, ce semble, aux œuvres d'art, monuments, statues, tableaux, aux tableaux de M. Breton (Émile), par exemple, à ses idylles peintes, la *Fin de la journée* et la *Lecture*. Ce sont là de ces toiles qu'on ne se lasse pas (moi du moins), de contempler et vers lesquelles on revient toujours avec bonheur, sûr qu'elles réveilleront en nous la même heureuse et salutaire impression. Puis, quoique les sujets traités n'aient rien de bien inattendu, ces scènes de la vie champêtre, par la manière de les comprendre, grâce aussi à une merveilleuse exécution, le maître (il mérite ce nom) sait nous les rendre intéressantes, sympathiques, et bien plus peut-être que des épisodes tragiques empruntés au drame, au roman, à l'histoire.

M. Breton, qui se souvient des conseils et de l'exemple de Léopold Robert (qu'il ne copie pas d'ailleurs), s'il s'inspire de la nature, s'il demande ses modèles à ces humbles villageois parmi lesquels il se trouve heureux

de vivre, sait choisir, et ne se complaît pas, comme certains autres, dans la reproduction des types les plus vulgaires, de figures déplaisantes, repoussantes par la laideur ignoble et la trivialité des expressions. A Dieu ne plaise! ses paysans et ses paysannes, quoique vrais, ne manquent ni d'élégance ni de noblesse, et la réalité ici n'est jamais sans quelque poésie. Dans *la Fin de la journée*, par exemple, les faneuses qui, leur tâche achevée, se reposent, mais debout, avec cet air tranquille et fort qui annonce plus de contentement que de lassitude, font plaisir à regarder; car leurs visages d'une beauté mâle, mais non virile, respirent la joie que donne la conscience du devoir courageusement accompli. *Mens sana in corpore sano!* Dans les groupes, autour d'elles, soit de femmes, soit de jeunes filles ou d'enfants, j'admire de ravissants profils, vivants, parlants, et qui ne perdent rien à la simplicité des ajustements, lesquels d'ailleurs ne sont jamais les haillons sordides de la misère.

Combien sympathique aussi la figure de la jeune fille dans *la Lecture*, et celle du bon vieillard, qui l'écoute avec un air de recueillement qui dit assez ce qu'est le livre! Ce patriarche à la tête vénérable, aux paupières abaissées par la cécité sans doute, fait penser au vieux Tobie et contraste d'une façon touchante avec le profil candide de la lectrice, nous rappelant Ruth ou Rachel. J'ai loué plus d'une fois déjà la peinture franche de M. Breton, sa touche ferme, sa couleur harmonieuse, son dessin qui joint la grâce à la correction savante, l'élégance du contour à la délicatesse du modelé; mais j'avais dû faire quelques réserves à cause d'une préférence trop marquée, trop habituelle pour certains effets de lumière, où la demi-teinte et les vagues clartés d'un jour qui décline jouent le plus grand rôle. Le soleil d'ordinaire manquait trop dans les tableaux de M. Breton. Je suis heureux, cette année, d'avoir à le féliciter sans restriction aucune. Une franche lumière éclaire la scène de la *Lecture* et plus encore *la Fin de la journée*, dont les principaux personnages, frappés en plein par les chauds reflets du soleil couchant, ont un relief étonnant et semblent, peu s'en faut, transfigurés. Je ne connais pas du tout M. Breton, mais je me sens pour lui une vive estime, une sympathie profonde; car ses toiles ne sont pas seulement de beaux, mais de *bons* tableaux, dans l'acception la plus large du mot, parce qu'ils font aimer les champs, leurs rudes, mais sains, utiles et si honorables labeurs. Le peintre, fût-ce même à son insu et par un sentiment tout instinctif, est de ceux qui s'efforcent de combattre ce fatal entraînement, cette illusion funeste décimant les populations déjà trop rares de nos campagnes au profit des villes, où l'industrie, pareille au monstre de la Fable, dévore, insatiable, par centaines, par milliers, chaque jour, les malheureuses victimes attirées vers le piége par un perfide mirage. Je n'hésite pas à le dire, membre du jury, je n'aurais pas été embarrassé comme ces messieurs, dit-on, pour savoir à qui donner

la médaille d'honneur, et je n'aurais pas balloté jusqu'à 28 fois les mêmes noms dans l'urne du scrutin. Celui de M. Breton, ce Théocrite du pinceau, s'il eût dépendu de moi, en serait sorti triomphant dès le premier tour.

Je m'étais étonné, l'an dernier, que M. Lasch, de Dusseldorf eût été oublié dans les récompenses; il n'a pas été plus heureux cette année, à mon regret. Sa qualité d'étranger empêcherait-elle qu'on ne rendît justice au bon Allemand? Je ne saurais le croire. Qui peut nier cependant qu'il se trouve des qualités peu communes dans son *Médecin de Village*, encore qu'il semble moins complet que le précédent tableau. La couleur, dans certaines parties du moins, semble fatiguée, la touche paraît moins franche. Il y a trop de recherche peut-être dans l'exécution, ce qui est un peu le défaut de nos chers Allemands, si admirables par tant de côtés, au point de vue de la composition, des expressions, etc. Par exemple ici, comme la scène est bien comprise, et, malgré certaines défaillances dans l'exécution, est bien rendue! Quel air d'anxiété sur le visage de ces deux femmes, la mère et la grand'mère sans doute, qu'on voit, l'œil fixé sur le médecin qui, hésitant, incertain, peut-être inquiet, interroge le pouls de la jeune malade pleurant dans son berceau! Combien jolie et touchante encore, la grande petite sœur qui, avec cet air de tendre compassion se tient au pied du lit, et que, n'était son costume, on prendrait pour un vrai chérubin. M. Lasch doit être père. Je loue sans réserve son autre tableau, *Derrière le Moulin*, une perle que se disputent les amateurs et que je regrette de ne pouvoir leur souffler.

M. Antigna peint les enfants, comme dit l'italien, *con amore*, les enfants du pauvre surtout qu'il a le bon goût de ne pas choisir par préférence entre les plus laids. Peintre de la réalité, mais en garde contre le réalisme, il donne même aux haillons un air d'élégance, comme à ces jeunes visages, amaigris par les privations, pâlis par la souffrance, une grâce triste, une expression à la fois aimable et douloureuse qui rend profondément sympathiques ces précoces victimes du malheur. Comment rester froid devant le *Dimanche des Rameaux*, par exemple, et qui ne voudrait pouvoir acheter à cette si intéressante enfant, à l'air souffreteux, candide et doux, sa branche de buis en la lui payant dix fois sa valeur?

On ne reste pas davantage les yeux secs devant le *Dernier Baiser d'une mère*. Si la figure de l'ange semble un peu banale, le profil de l'infortunée mère, quoiqu'un peu perdu, est remarquable par son ovale pur, la suavité des contours et la noblesse des traits auxquels l'expression de la douleur poignante n'ôte rien de leur beauté. Je loue le groupe des femmes à gauche, sœurs et parentes sans doute, s'associant à l'angoisse de la mère par leur tristesse sympathique. Je trouve seulement qu'il y a trop de noir dans ce tableau, ce qui n'est pas d'un heureux effet. Pourquoi d'ailleurs toutes ces dames uniformément vêtues de deuil quand l'enfant, porté sur

les bras de l'ange, vient de quitter à peine sa couche funèbre qu'on voit sur le premier plan en désordre et vide? Peut-être aussi que M. Antigna a tort de peindre en général ces sujets de genre comme des tableaux d'histoire, en grandeur naturelle; ils gagnent, je crois, à des proportions plus réduites. Greuze le comprenait ainsi, dont l'exemple n'est point à dédaigner.

Ainsi fait M. Trayer dont les tableaux n'y perdent pas. J'aime chez cet artiste une exécution large dans l'ensemble et qui n'exclut pas la recherche intelligente du détail, une touche ferme, une couleur agréable, séduisante, quoique vraie toujours. Ses types, bien observés et pris sur la nature, souvent gracieux, ne sont jamais vulgaires. Dans son *Intérieur de la Haute-Savoie*, la jeune et robuste ménagère, qui s'occupe de si bon cœur à son savonnage, plaît, sans être très-jolie, par son air ouvert, son regard franc et le sourire de ses lèvres fraîches, sourire qu'éveille sans doute la vue des deux charmants enfants aux figures naïves, jouant près du cuvier. Volontiers comme elle, on serait tenté de se baisser pour les embrasser. Les carnations sont délicatement touchées et tous les accessoires rendus avec une grande fidélité. J'apprécie fort le talent de M. Trayer, et précisément pour ce motif j'aimerais à voir qu'il ne prodiguât pas les trésors de sa palette sur des sujets insignifiants et pris comme au hasard. Un véritable artiste comme lui peut-il être indifférent à la portée morale de son œuvre? si habile à charmer les yeux, il doit se montrer jaloux de parler aussi à l'âme et au cœur.

Je pourrais donner également ce conseil à M. Hugues Merle, qui ne peint pas, lui, des scènes populaires, tout au contraire, mais ne s'inquiète pas beaucoup du choix des sujets. « Comment donc, murmure ici une aimable dame avec l'air de l'étonnement et un peu du dépit, que dites-vous là, et quel injuste reproche? Je trouve, quant à moi, très-heureux, très-intéressant le sujet de ce tableau : *Une Jeune Femme allaitant son enfant!* » La dame, je pense, a de bonnes raisons pour parler ainsi; sans doute, comme dit M. de Maistre, *qu'elle est du métier*. La politesse ne me permet point de lui répondre qu'elle n'a pas tout à fait raison; mais entre nous, j'estime, quand on est si habile à dessiner et à peindre, qu'on devrait s'inquiéter un peu davantage de la pensée. On a mieux à faire qu'à nous montrer sur la toile le bébé aux bras de sa nourrice, cette nourrice fût-elle comme celle-ci des plus attrayantes, avec son chaste profil, ses traits nobles et gracieux, ses yeux tout riants, et ses lèvres non moins riantes, et ces beaux bras et ces belles mains d'un modelé exquis. L'enfant aussi, blanc et rose, n'est pas touché moins délicatement. Mais l'artiste, je l'écrivais l'an passé, doit se tenir en garde contre sa tendance à raffiner dans l'exécution, à fondre tellement les couleurs que même un œil exercé ait peine à retrouver sur la toile la trace si soigneusement effacée du pinceau. Le

fini, si l'on n'y prend garde, n'est pas loin du léché. Sous le bénéfice de cette observation, je me plais à signaler comme très-remarquable le portrait des *Enfants de M. de Morny*, qui ne mérite pas moins d'éloges que la *Jeune mère*.

J'avais noté, l'an passé, comme un début qui promettait, *les Rétameurs* de M. Ribot, et je suis heureux de constater que je ne me trompais pas; car les deux nouveaux tableaux, *une Répétition* et *le Saint Sébastien*, surtout sont d'une exécution autrement habile et complète. Mais ces deux toiles, d'un dessin énergique, d'un coloris si vigoureux, ont le tort, dans leur originalité d'emprunt, de rappeler trop Ribeira. L'illusion est telle dans ces savants pastiches, qu'on croirait voir d'excellentes copies de quelque œuvre inconnue du maître.

M. Schlesinger, lui, se garde de viser à l'étrange, au farouche, et ses toiles n'ont rien de commun avec la sauvagerie espagnole, bien au contraire. Sur un vaste panneau, divisé par compartiments, il a représenté les *Cinq Sens* dans une suite de scènes ingénieuses, agréables, encore que l'artiste ne se soit pas mis pour cela en grands frais d'imagination. Par exemple, *le Goût* se montre à nous sous les traits d'une jeune demoiselle qui prend une glace, fort jolie d'ailleurs (la demoiselle). Deux jeunes filles qui regardent les étoiles au moyen d'un télescope, figurent *la Vue*, etc !.. D'ailleurs de charmants visages, des costumes à la dernière mode, mais décents, des expressions vraies. Peinture aimable, facile, spirituelle et qui doit ravir les jeunes personnes joyeuses de cultiver les *Arts d'agrément*, et les bons bourgeois, leurs papas, collectionnant... les roses ou les papillons.

Les amateurs, comme toujours, font queue pour considérer chacun à leur tour les petites toiles peintes à la loupe par Meissonnier, *le Portrait de son fils* et *les Suites du jeu !* Nul ne peut songer à contester la merveilleuse habileté de l'exécution, l'ingénieux arrangement de la composition, le soin curieux du détail, la finesse et la sûreté de la touche et la vérité ou le trompe-l'œil dans les accessoires, meubles, étoffes, etc. Mais toujours on regrette des tons gris et tristes dans les carnations et, dans le travail, une sorte de sécheresse pour moi plus sensible quand, par la pensée, je compare ces tableaux aux chefs-d'œuvre des maîtres flamands, Metzu, Karel Dujardin, etc. Dans *les Suites du jeu*, je dois signaler une erreur de perspective singulière. Des deux adversaires gisant sur le carreau, l'un paraît grand et gros deux fois comme l'autre, différence que ne justifie point la faible distance qui les sépare.

Mais, il faut l'avouer, la peinture de Meissonnier semble lâchée et ses toiles si finies sont de grossières ébauches à côtés des tableaux signés Desgoffes, et qui nous représentent des vases, des étoffes, des meubles, etc., presque plus vrais que nature. On se récrie fort, et il y a foule aussi autour de ces chefs d'œuvre... de patience !

Si nombreux sont les peintres de genre ayant du talent, beaucoup même, que je ne puis que nommer, pour cette fois, MM. Heilbuth, Fromentin, Carraud, Toulmouche, Comte-Calix, Anker, etc., etc. ; car je veux réserver au moins une page ou deux pour les paysagistes encore que, cette année, quelques-uns parmi les habiles aient fait défaut ; mais l'École n'est pas moins dignement représentée par les autres. Tout d'abord je nommerai M. Corot, un ancien, mais qui ne se lasse ni ne se décourage, bien que le résultat ne réponde pas toujours à l'effort persévérant de son travail opiniâtre. L'imagination, chez l'artiste qui ne vieillit point, est jeune, riante, inépuisable, mais la main souvent paraît rebelle. De loin ces toiles font illusion; mais, si l'on s'approche, on regrette que l'exécution rappelle trop l'ébauche, et ne soit pas plus complète dans ces paysages si bien composés et d'un aspect si poétique.

M. Hanoteau, un jeune maître, dans son *Coin de parc dans le Nivernais*, montre que le succès n'est pour lui qu'un aiguillon, et cette toile atteste de nouveaux progrès. Toujours le même cachet de vérité ! Toujours la nature franchement interprétée, mais plus choisie, et qui s'offre à nous avec des airs moins rustiques. J'admire ces beaux grands arbres aux troncs élégants autant que robustes, aux feuillages d'un beau vert, jetant leurs ombres mystérieuses sur ces frais gazons où l'on aimerait à pouvoir s'étendre pour dormir ou rêver. De ces eaux si limpides, glissant sous les herbes, je crois entendre le murmure, pendant que mon œil, profitant d'une percée, habilement ménagée, cherche au loin l'horizon que dore la riante lumière. Voilà de ces paysages devant lesquels Töppfer, certes, ne se fût pas écrié : « Gribouillis ! chicorée ! et quelle chicorée, qui n'en est pas même. » Comme nous, il eût dit : *Bravo! bravo!*

Je me suis arrêté, avec un vrai plaisir, devant le *Sentier des Roches* et le *Rocher dans les communaux* de M. Appian, deux paysages d'un aspect pittoresque, mais où l'on grimpe plutôt qu'on ne se promène. Peinture un peu fruste, mais qui rachète par la vigueur de l'exécution ce qui peut lui manquer du côté de l'harmonie.

J'ai du bonheur à saluer le succès des nouveaux venus ; aussi je signale avec empressement les toiles de M. Busson et ses paysages qui, dans leur ampleur, ont beaucoup de charme et un grand air de vérité. Les terrains, en particulier, habilement touchés, prouve l'étude assidue de la nature. De l'air, de la lumière et de la transparence. C'est un débutant aussi que M. Schenck, dont les moutons si grassement peints, et surtout les agneaux, bêtes intéressantes et sympathiques, ont un air si naïf et si doux, mais point du tout sot. A la vue de ces innocents animaux qui, le museau levé, regardent gentiment leurs mères dont l'œil est si plein de tendresse, je me sens des remords, en songeant que j'ai sur l'estomac et la conscience un si grand nombre de côtelettes, il est vrai, par ordonnance du médecin.

Les spirituels et ingénieux tableaux de M. Roby, l'habile peintre de fleurs, son *Massacre des Innocents*, comme *le Paradis terrestre*, ont réveillé en moi un autre remords. Car ils m'ont rappelé certaines scènes de carnage auxquelles j'ai pris trop de part, où même j'étais principal acteur, alors que, jeune encore, dans la joie de tenir un fusil, m'enivrant à l'odeur de la poudre, mais ennuyé de manquer toujours lièvres, perdreaux et cailles, j'avisai à me dédommager sur les moineaux. Combien ainsi de ces pauvres pierrots, immolés à mon barbare plaisir, tombèrent atteints par le plomb cruel au moment où, sautillant sur la branche, ils chantaient gaîment leur : *Cuie cuie!* Vraiment, quoique bien tard, j'en rougis, et je me blâme et je fais mon *peccavi*, remerciant M. Roby qui m'en a donné l'occasion.

Son *Massacre des Innocents* nous montre un coin de jardin où, sur le vert gazon, une volée de friquets les plus jolis du monde, avec leurs yeux vifs, leur gorge noire et leurs becs effilés, se sont abattus attirés par une certaine boîte ouverte à demi, et d'où s'échappent étourdiment et en foule des hannetons qui se font gober, au passage, par les pierrots, aux aguets, et impitoyables pour les infortunés coléoptères. Mais n'ai-je pas tort de les plaindre quand je lis dans le journal de mon endroit des lamentations sur les ravages causés par lesdits insectes et la promesse par M. le maire d'une belle récompense à qui pourra se glorifier de la destruction du plus grand nombre des hannetons? Sûrement l'honorable fonctionnaire ne se montrerait pas moins généreux pour qui ferait justice des moineaux gloutons, fléau du verger, comme ceux que je vois dans le *Paradis terrestre* occupés à piller cette belle treille dont les raisins mûrs et dorés, presque gros comme des prunes, semblaient promis à quelque table royale.

Je ne puis que nommer comme paysagistes ou peintres d'animaux, de fleurs, etc., et peintres distingués, MM. Bluhm, Escallier, Lavielle, Brown, de Haas, Capelle, etc.

Je ne saurais être aussi bref avec M. Isabey, un vétéran déjà, mais dont le talent a gardé toute sa jeunesse et sa verdeur. C'est toujours dans les tableaux d'intérieur cette richesse de tons, cette couleur étincelante, cette touche spirituelle, et ce soin curieux du détail, et ce merveilleux talent d'arrangement! On n'a pas plus d'esprit et d'agrément, témoin l'*Alchimiste*. Dans le *Naufrage*, au contraire, c'est le drame, c'est l'émotion, c'est la terreur! On frissonne devant cette grande toile si vigoureusement peinte et d'une saisissante et poignante vérité, qui nous montre, au milieu des vagues en fureur, le navire prêt à sombrer, et sur le pont que blanchit l'écume, des femmes, des enfants et d'autres infortunés, agenouillés ou courant, s'agitant, éperdus, effarés, et pour lesquels il n'est plus, ce semble, aucune chance de salut. Car on ne voit rien à l'horizon qu'un ciel noir, effrayant, sinistre, où gronde l'orage, et, de tous les côtés,

la mer, la mer se dressant terrible ! Pauvres gens, à moins d'un miracle... Ah ! protégez-les, protégez les mères et les enfants, vous qu'on nomme l'*Étoile des Mers*, Vierge puissante ! Vierge clémente ! *virgo potens, virgo clemens.*

V

LES SCULPTEURS. — MM. Dubois, Cabuchet, Bodendick, Lavigne, Daumas, Cugnot, etc.

Je traverse d'un pas rapide les salles trop peu fréquentées, presque désertes, que tapissent les dessins, aquarelles, pastels, gravures, et où je compte revenir ; mais j'ai hâte de descendre au jardin d'abord pour respirer, ce qu'on ne fait guère dans les galeries placées sous le vitrage et trop mal ventilées. L'oxigène manque absolument, et l'on pourrait y faire mûrir les melons, voire éclore les poussins. Qu'on juge si dans ces étuves les humains se trouvent à l'aise? A peu près comme les carpillons dans la poêle à frire. Ce n'est pas toutefois la crainte seule de l'asphyxie, mais aussi la curiosité qui m'attire en bas, à cause d'une certaine statue dont il a été beaucoup parlé, soit dans les salons, soit dans les journaux, qui nous ont appris, avec grand tapage de fanfares, que ce chef-d'œuvre, comme ils disent, avait obtenu et mérité la *médaille d'honneur* pour la sculpture. La statue, d'après le Livret, représente un *Chanteur florentin au seizième siècle* ; elle est due au ciseau, non pas à l'ébauchoir de M. Duboïs, car ce n'est qu'un plâtre. J'ai lu quelque part, dans Militia, qui n'est pas toujours si bien inspiré, ces lignes remarquables : « Le sculpteur comme le peintre « est *louable* ou *blâmable suivant les sujets qu'il traite*, et il ne doit traiter « que des sujets graves et intéressants qui nourrissent l'esprit, touchent le « cœur et soient agréables à la vue. »

Un illustre peintre moderne, disant mieux encore, avait souvent à la bouche cette maxime d'un ancien : « Que la fin de l'art est l'expression de « la beauté morale à l'aide de la beauté physique. »

Ces vérités, M. Dubois ne me paraît guère s'en préoccuper, non plus que le jury, et l'un et l'autre ils semblent, fût-ce à leur insu, trop imbus de cette erreur aujourd'hui si commune que *l'art est le but, non le moyen.* Certes, si l'on examine la statue à ce point de vue, c'est-à-dire au seul point de vue de l'exécution, on ne saurait hésiter à ratifier la décision de la commission, le talent est incontestable, et le plâtre se trouve bien dans les conditions du programme qui veut une *œuvre hors ligne.* J'admire l'élégance et la pureté des lignes, le modelé parfait, la pose si naturelle, et surtout la vérité dans l'expression qui fait qu'en voyant ces lèvres doucement entr'ouvertes, on s'étonne qu'aucun son ne vienne frapper ou mieux charmer nos oreilles. Les mains qui tiennent la guitare sont merveilleusement étudiées, et sous le vêtement qui le couvre, le corps se devine et se dessine... trop, beaucoup trop même. Cette statue, au re-

bourg de bien d'autres, ne s'offre point nue, mais habillée complétement de l'orteil jusqu'au menton. Par malheur, ce costume du seizième siècle prouve que de tout temps la folie de la mode a tourné les têtes, et voici ce que les chroniqueurs nous disent de celle qui régnait alors : « Si étaient « leurs robes et chausses si étroites à vêtir et à dépouiller, qu'il semblait « qu'on les écorchât.... Et semblaient mieux être jongleurs qu'autres « gens : et pour ce ne fut pas merveilles si Dieu voulut corriger leurs mé- « faits par son fléau. »

Sont-ce là des choses à imiter? Et par quelle aberration, si ce n'est pas un calcul, M. Dubois a-t-il par préférence choisi ce vêtement, qui met en relief les formes, d'une façon plus scandaleuse peut-être que n'est l'absolue nudité de toutes ces statues, parodies de l'art païen, la honte et l'ennui de nos expositions, et qui s'appellent cette année *l'Amour* et *Psyché*, par M. Buhot; *Libation à Bacchus*, par M. Frison, etc., etc.? D'après ce qu'on m'assure, la décision du jury, pour la *médaille d'honneur*, aurait été prise à l'unanimité moins *une voix;* trente-neuf votants favorables sur quarante. La considération qui, la première, devrait s'offrir à la pensée des juges, celle de la portée morale de l'œuvre, n'a donc pas même pesé du plus léger poids dans la balance. De pareils faits, annonçant un si profond abaissement du sens moral, me navrent et justifient trop les amères et éloquentes paroles d'un jeune écrivain qui n'est pas des nôtres, à mon regret; car il joint à la saine tradition littéraire la distinction de l'esprit et une noble indépendance qu'aux *Debats* peut-être on juge de l'indiscipline. Dans un livre publié récemment, dont je n'adopte pas tous les jugements, bien s'en faut, mais où se trouvent de remarquables pages entr'autres sur la *littérature brutale*, M. Weiss disait :

« .... Ces phénomènes tous ensemble se résument dans une lente et « singulière corruption des mœurs publiques, dont la bourgeoisie opu- « lente et les classes aisées ne paraissent point assez craindre de se rendre « responsables. J'entends, par ce mot de mœurs publiques, non pas seule- « ment des actes, mais un ensemble de notions sur les choses de l'âme et « du goût, qui sont comme l'air que respire une société. *Tout ce qui est « idéal est aujourd'hui méprisé.* Il n'y avait rien naguère de plus subtil « que nous, de plus éthéré, de plus enclin aux sublimités; pour nous, « comme pour le docteur Faust, les plus hautes étoiles du ciel n'étaient pas « assez hautes ; nous n'avions ni une soif ni une fin terrestre; c'était pres- « que nous avilir que de boire et de manger.... Il n'y a rien aujourd'hui « de plus réel et de plus positif. (1) »

Sanglants sont les reproches; mais qui osera dire qu'ils ne sont pas, hélas! mérités? Après cela, comment l'auteur est-il si bienveillant pour tels ou tels écrivains du dix-huitième siècle? Revenons à la sculpture.

(1) *Essais sur l'histoire de la littérature*, par M. Weiss. (Michel Lévy, éditeurs.)

M. Cabuchet, lui, et je l'en félicite, ne se traîne pas dans les vieilles ornières ou dans les chemins aujourd'hui non moins battus et longueur du réalisme. L'idéal est sa devise, et dans l'art, pour lui moyen et non but, il voit une glorieuse mission, presque un sacerdoce. Sa *Notre-Dame de Bon-Secours* prouve que l'artiste continue à tenir d'une main ferme le ciseau auquel on doit le *Saint-Vincent de Paul*, de Saint-Sulpice. La tête de la Vierge est d'un beau caractère, d'une gravité souriante, si j'ose m'exprimer ainsi, où la pureté suave, la majesté sereine se mêlent à la tendresse. L'enfant me plaît moins, trop sérieux peut-être, mais le corps est modelé avec soin. Je trouverais quelque lourdeur dans les plis de certains draperies, quoique en général celles-ci se déroulent avec élégance et ampleur ! Mais il suffira de quelques journées, peut-être de quelques heures de travail, pour faire disparaître ces imperfections de détail qu'il faut au œil exercé pour apercevoir. Elles n'ôtent rien d'ailleurs à la grâce de l'expression comme à l'ensemble harmonieux de la composition, qui trahissent une intelligence si élevée de l'art et le bonheur de fortes et saintes convictions.

L'*Innocence*, de M. Bodendieck, ne ment pas à son titre, et mérite ses éloges. Dans le gâlbe pur, sur le front charmant, rayonne, divin attrait, la touchante expression de la candeur. Les contours sont élégants, mais l'exécution parfois laisse à désirer, le modelé peut sembler insuffisant dans les mains, par exemple. Quelques-unes de ces observations peuvent s'adresser à M. Lavigne pour sa *Notre-Dame d'Août*. La tête de la Vierge a de la grâce et de la dignité, et charme par son expression tout angélique. L'enfant divin me paraît moins réussi. Avant d'envoyer son plâtre chez le fondeur ou le praticien, l'artiste fera bien de revoir certains morceaux qui se sentent encore de l'ébauche.

Il y a beaucoup à louer dans la *Méditation* de M. Daumas, marbre qui atteste le travail persévérant du ciseau. Pose noble, draperies élégantes. Mais, vus de profil surtout, les traits, pas très-gracieux, sont plutôt ceux d'un jeune homme que d'une femme.

Je ne ferai pas ce reproche à la statue de M. Dugnot, *Cérès rendant la vie à Triptolème*. La tête est bien d'une femme, mais plutôt d'une mère que d'une déesse. Je n'aime pas la bouche, un peu grimaçante, par suite, sans doute, de la pression du nez de l'enfant en contact avec la joue. La partie supérieure de la figure a de la noblesse et de la grâce. Les draperies flottent avec élégance. Je loue comme très-délicatement arrondis les bras qui soutiennent le corps de l'enfant bien affaissé et savamment modelé.

On regarde beaucoup le buste, en effet, remarquable de la *Gorgone*, par Mlle Marcello (Mme la duchesse Colonna).

Je signale encore, forcé de me hâter, parmi les œuvres d'un mérite sérieux, la jolie statue intitulée la *Cigale*, par M. Cambos ; Mlle *Mara*, par

par M. Thomas ; la *Devideuse*, par M. Salmson ; *Aristophane*, par M. Moreau ; les deux bas-reliefs de M. Du Seigneur, etc., etc.

Je ne puis être aussi bref pour le *Vercingétorix* de M. Millet, statue colossale, qui a près de trente pieds, et placée sur un piédestal en granit rouge, ayant trois fois peut-être cette hauteur. L'œuvre, qui tout d'abord attire les regards par sa masse, n'a pas que ce seul mérite. L'aspect général est imposant, grandiose, la pose énergique, quoiqu'elle indique le repos. Le vaillant Gaulois debout, et s'appuyant sur sa forte épée, par l'expression calme de son mâle visage, trahit bien la résolution d'une âme haute que nul péril n'étonne, que nul malheur ne décourage, et que l'irréparable défaite elle-même ne saurait abattre. C'est bien là le héros qui, magnanime jusqu'au bout, voyant perdue la cause pour laquelle il avait si intrépidement et habilement lutté, parfois jusqu'à balancer la fortune de César, se livre au vainqueur afin de sauver ses compagnons d'armes. Écoutons Plutarque (1), trop favorable au général romain : « Vercingétorix, celui « qui avait suscité et conduit toute cette guerre, s'étant armé de ses plus « belles armes, et ayant ainsi paré et accoutré son cheval de même, sortit « par les portes de la ville et alla faire un tour tout à cheval à l'entour de « César, étant assis en sa chaise : puis descendant à pied, ôta tous les « ornements à son cheval, et dépouilla ses armes qu'il jeta à terre et alla « s'asseoir aux pieds de César sans mot dire, jusqu'à ce que César le bailla « en garde comme prisonnier de guerre pour, après, le mener à Rome en « triomphe. »

La statue de M. Millet, m'a-t-on dit, doit être érigée sur l'emplacement de l'ancienne *Alesia* (Alise), témoin, il y a dix-huit siècles, de cette grande scène. Je m'applaudis de cet hommage dû à l'initiative de l'Empereur, et rendu, quoique tardivement, à l'illustre vaincu, l'un de nos ancêtres, dont je disais naguère : « C'est un devoir d'inscrire en lettres d'or, à la pre- « mière page de nos Annales, le nom presque oublié de Vercingétorix, « ce nom symbole du patriotisme, du courage indomptable et de l'hé- « roïque dévouement (2). »

BATHILD BOUNIOL.

(1) *Vie de César*, traduction d'Amyot.
(2) *France héroïque*. Tome Ier.

SOUVENIRS DES PYRÉNÉES

POÉSIES

I

LOURDES.

Tarbes a son jardin égayé d'eau courante,
Ses bosquets de platane abrités des chaleurs,
Son beau ciel lumineux où le rossignol chante
Jusque vers la fin d'août dans des massifs de fleurs.

Pau, noble et vieille ville à l'allure bruyante,
Montre son vieux château déchu de ses splendeurs,
Le donjon de Phébus ; la chambre où, triomphante,
Jeanne d'Albret chantait au milieu des douleurs.

Mais Lourdes a sa grotte, un chaste sanctuaire
Où la Vierge apparut aux yeux d'une bergère ;
Sa grotte où les croyants boivent leur guérison ;

Les fleurs se flétriront dans leur riche parterre,
Le castel de Phébus peut tomber en poussière :
Mais la grotte toujours, Vierge, dira ton nom.

II

LE CHAOS.

La montagne, dit-on, dans un jour de colère
Secoua son sommet aride et menaçant ;
Effroyable avalanche, un déluge de pierre
Sur ses flancs dénudés roula comme un torrent.

Meurtris, comme brisés à grands coups de tonnerre,
Les rocs branlants, debout, tassés sur le versant,

Surplombent le chemin, et d'un air de mystère
Semblent dire : Prends garde ! au touriste passant.

Nul bruit que l'écho sourd des lointaines cascades !
Des lichens rabougris et des mousses malades
S'incrustent aux rochers comme une lèpre d'or ;

Jamais un chant d'oiseau ne traverse l'espace !
Ce lugubre désert saisit l'âme et la glace,
Comme un grand cimetière où la nature dort.

III

LE CIRQUE DE GAVARNIE.

Grandeur, immensité ! Que les mots sont mesquins
Dans le cirque taillé pour les grandes batailles
Des Titans et des Dieux ! Droits comme des murailles,
Douze cent pieds de roc en ferment les confins.

Sur ce premier rempart des milliers de gradins,
Coupés grossièrement et par larges entailles,
Forment amphithéâtre, et, massives grisailles,
Les tours du Marboré crénèlent les lointains.

Cent cascades frôlant ces grands murs solitaires
Déroulent lentement leurs écharpes légères,
Et retombent sans bruit dans un air sans échos ;

Le soleil sur la neige étincelle sans flamme,
Le vent froid des glaciers pénètre jusqu'à l'âme,
Et le souffle de Job se glisse dans les os.

IV

AU LAC DE GAUBE.

Nous montions lentement, la journée était chaude.
Le Gave bondissant derrière les sapins,
Et brisant au soleil sa nappe d'émeraude,
Fumait en retombant de gradins en gradins.

Autour de ces grands monts le contrebandier rôde,
Cherchant à faufiler ses ballots clandestins ;
Mais que d'Anglais aussi se tiennent en maraude
Au bord du lac de Gaube et s'y lavent les mains.

Sur les bords ensunés de sa coupe profonde,
L'homme a planté sa tente, une cahute immonde,
Où l'aubergiste vend son cognac et son lait ;

On s'assied et l'on boit, et l'on monte en nacelle,
On fait un tour de lac, et puis on saute en selle :
On a porté sa carte et l'on est satisfait.

V

SAINT-SAUVEUR.

Saint-Sauveur, nid charmant où de frêles baigneuses
Courent sur les rochers en spencer élancé,
Frôlant leur jupe blanche aux cascades neigeuses,
Qui tombent en rubans de quelque pic glacé.

Rendez-vous du beau monde et des femmes nerveuses,
Dont le grand mal souvent est d'avoir trop valsé ;
Je ne sais pas le goût de tes eaux sulfureuses,
Professant pour l'eau chaude un mépris insensé.

Mais j'ai vu du Bergonz ton Gave qui murmure,
Et les pieds au soleil, couché dans la verdure,
J'ai bu le lait du pâtre encor chaud et fumant ;

Pour cadre à l'horizon, dans des brumes d'opale,
Trémouse et ses glaciers et le blanc Vignemale,
Et s'ouvrant dans l'azur la brèche de Roland.

VI

LA CASCADE DU CERIZET.

Des rochers accroupis, monstres aux flancs de pierre,
Hument l'eau du torrent par leurs larges museaux.
La cascade à grand bruit roule comme un tonnerre,
Et fait fumer le roc sous ses pesants morceaux.

Le flot en se brisant rejaillit en poussière,
Et jette son écume au pied de nos chevaux ;
Quand soudain l'arc-en-ciel, écharpe de lumière,
Trempe ses sept couleurs dans la brume des eaux,

Le torrent s'embellit d'une clarté charmante,
Moins rude est la montée et plus douce est la pente,
La montagne s'éclaire au prisme radieux ;

Le noir chaos lui-même a comme un air de fête,
Et les vieux sapins verts, tordus par la tempête,
Frissonnent sur le gouffre avec un bruit joyeux.

VII

LA CAVALCADE.

Sur le seuil de l'hôtel, trois jeunes Espagnoles,
La houssine à la main, en coquet chapeau rond,
Jasant, se lutinant, joyeuses et frivoles,
Se moquent du public et du qu'en-dira-t-on.

L'une d'elles plus grave, et plus mûre en paroles,
Son voile rabattu, leur sert de chaperon ;
C'est jour de Gavarnie. Allez, ô belles folles !
La vieille mère en noir regarde à son balcon.

Le pied à l'étrier, la blanche cavalcade
S'élance,... triste et pâle une jeune malade
La suit longtemps des yeux et sourit tristement.

Que d'ennui concentré, que de douleur peut-être !
Dans cette enfant qui tousse et voit, de sa fenêtre,
Ces folles qui s'en vont la plume blanche au vent !

VIII

PÈLERINAGE A SAINT-SAVIN.

Du monastère en deuil on a fait une auberge,
Où l'on vient à cheval admirer l'horizon.

Noble hospitalité du moine et de la vierge,
Que doit dire le saint protecteur du vallon?

Pèlerin voyageur, j'ai fait brûler un cierge
Dans l'église déserte où l'on voit l'écusson
De Foix et de Béarn; et le savant concierge
M'a fait sur Saint-Savin une péroraison.

Je me suis incliné devant ton reliquaire,
J'ai vu ton peigne en bois, anachorète austère,
Et laissant à mon temps son sourire malsain ;

Peintre, j'aurais voulu retracer ta légende ;
Poëte je t'apporte un sonnet en offrande :
Un simple *Ave* vaut mieux, me répondit le saint !

N. JEAN D'ANGÉLY.

CHRONIQUE

Quelques mots de polémique. — Une question d'histoire. — Le docteur Colenso et l'Église établie. — L'anglicanisme en Irlande. — *Les Mémoires du P. Rapin.*

I

Quelques observations nous ont été adressées au sujet des commentaires de la *Revue du Monde catholique*, sur les dernières élections de l'Académie française. On a trouvé, par exemple, que l'un de nos collaborateurs avait manqué de mesure en blâmant les catholiques de l'Académie d'avoir *accepté l'élection* de M. Prévost-Paradol. Quelque fâcheux que fût ce choix, il eut été ridicule, nous a-t-on objecté, de ne pas accepter le fait accompli. Si le blâme de notre collaborateur avait porté sur ce point, peut-être eut-il manqué de mesure, et certainement il eut manqué de justesse. Mais il n'en est pas ainsi. La fraction de l'Académie, si improprement appelée *cléricale* n'a pas *accepté* l'élection de M. Prévost-Paradol, elle a *proposé et fait passer* ce candidat. La chose, on en conviendra, est très-différente. Que tous les académiciens, plus particulièrement désignés comme catholiques, aient patronné M. Prévost-Paradol, nous ne pouvons ni ne voulons l'affirmer; mais il est certain que quelques-uns des plus notables et des plus agissants ont activement *travaillé* pour lui; et parmi ceux qui ont voté, on n'en cite aucun dont ce vainqueur n'ait pas eu la voix. Voilà le fait que nous devions signaler. Il importe de montrer quelles exigences peuvent subir les hommes de compromis, à quels oublis ils peuvent se laisser entraîner. Si M. Prévost-Paradol n'avait eu contre lui que l'insuffisance de son bagage littéraire, nous n'eussions rien dit; s'il avait été élu par ceux dont il partage les idées sur les questions religieuses et morales, par MM. Sainte-Beuve, Mérimée, Ponsard, Augier, c'est à peine si la pensée de signaler son élection nous fut venue. Mais ce bel esprit si prompt à excuser, à poétiser l'infamie, ce plaisant si disposé à rire des saints, a été choisi, nous le répétons, par des catholiques. Il ne fallait pas que ce triomphe de l'esprit de coterie passât inaperçu; il ne faut pas permettre qu'il soit oublié.

Du reste, on aurait tort de croire que les catholiques conciliants, qui siégent à l'Académie, veuillent se concilier avec tout le monde. Ils ont, au contraire, des principes très-arrêtés : si l'impiété frétillante de M. Prévost-Paradol a trouvé grâce devant eux, ils ont, en revanche, montré en diverses rencontres leur aversion pour l'impiété balourde qui va droit son chemin, sans sacrifier aux grâces. Ils voient un excès dans ces négations

étudiées et doctrinales qui dénoncent une sorte de conviction chez le négateur, mais quand on dit les choses légèrement, d'un ton goguenard, que l'on paraît douter même de son doute, que l'on mêle, selon les exigences du sujet, l'éloge de la morale ou du christianisme, a des attaques contre les mœurs et contre l'Eglise, ils reconnaissent dans cette mixture la marque d'un esprit modéré et académique. Et ne croyez pas que cette heureuse des opinions nettes et suivies s'attache seulement à la forme; elle s'attache également aux idées, même aux idées nettement religieuses. Je suis certain par exemple de ne pas me tromper, en disant que plusieurs des académiciens catholiques qui ont agi et voté pour M. Prévost-Paradol eussent refusé leur voix à Mgr Gerbet, si ce maître en l'art d'écrire avait pu songer à devenir académicien. Son expression était toujours contenue, mais il n'admettait pas que l'on put voiler la vérité. Quel cas d'exclusion!

Puisque nous avons nommé M. Doucet, au début de cet article, nous répéterons qu'au point de vue des idées, nous tenons cet auteur comique sinon pour irréprochable, au moins pour rempli de bonnes intentions; et de plus, nous dirons qu'un de nos amis qui se vante d'avoir lu la *Considération* d'un bout à l'autre, ne se rappelle pas y avoir trouvé ces deux vers :

Considération! Considération
Ma seule passion! ma seule passion!

S'ils n'y sont pas, c'est une lacune : ils devraient y être. M. Doucet a le droit de s'en emparer en vertu de l'axiome de son prédécesseur, Molière : on prend son bien où on le trouve. Nous n'y faisons, pour notre part, nulle opposition; mais cependant nous constatons que ce beau mouvement poétique ne paraît pas être de lui. Il faut en conclure que M. Doucet a des disciples et des imitateurs qui le serrent de près.

II

Un monument vient d'être érigé en Corse, à la mémoire de Napoléon Ier et de ses frères. Ce monument a été inauguré le 15 de ce mois, avec beaucoup de pompe. Le prince Napoléon, qui présidait la réunion, a prononcé un discours très-étendu. Ce discours ayant été donné comme une page d'histoire, il semble que nous aurions le droit de l'examiner. L'histoire est, en effet, du domaine des Journaux et Revues auxquels la politique est interdite. Cependant nous ne risquerons pas cette tentative. Un point seulement, — et celui-là ne touche en rien aux questions réservées ou douteuses, — arrêtera notre attention.

Le prince Napoléon a déclaré que Napoléon Ier était *religieux d'une façon générale et élevée*, mais qu'il était difficile de *rattacher ses convictions à une religion formulée*. L'orateur a cité ensuite quatre ou cinq faits de na-

tive à justifier son affirmation. Ces faits, pris en eux-mêmes, sont très-probants; mais il est certain aussi qu'on pourrait les combattre par d'autres faits et par de nombreuses paroles très-authentiques que Napoléon Ier a prononcées en diverses circonstances. On a même publié deux ou trois ouvrages ayant spécialement pour but d'établir que l'Empereur fut, sauf quelques absences, un parfait chrétien, un pieux catholique. Cette thèse, je dois l'avouer, m'a toujours paru un peu forcée. Celle du prince Napoléon n'aurait-elle pas, dans un sens différent, le même tort ?

Napoléon a beaucoup écrit, beaucoup parlé, beaucoup varié. Ses intérêts en matière religieuse, n'ont pas toujours été les mêmes, et toujours ses opinions ont pris la couleur de ses intérêts. Il en résulte qu'on peut, en les citant exactement, lui faire dire blanc ou noir, au gré de l'orateur, sur bon nombre de questions importantes. Cela est parfaitement établi quant au point qui nous occupe. Or, cette preuve nous conduirait plus loin encore que n'a voulu aller le prince Napoléon. Il donne, en effet, à l'Empereur triomphant comme au verbeux prisonnier de Sainte-Hélène, le sentiment religieux. Or, l'homme dont les opinions et le langage sur les choses religieuses varient selon les besoins du moment, est simplement un incrédule, exploitant des idées et des convictions qui le laissent indifférent.

Voilà à quelle conclusion on arriverait si l'on s'attachait, avec des vues opposées, à chercher dans les actes, les écrits et les paroles de Napoléon, les éléments d'une thèse absolue et tranchée sur des sujets qu'il n'a jamais traité qu'incidemment. Il faut prendre les choses de plus haut, et les voir d'une façon générale, dans leur ensemble, indépendamment des calculs et des emportements de l'homme politique. Napoléon Ier n'apparaît alors ni comme un parfait incrédule, ni comme un croyant. Il a un fond de christianisme enseveli sous l'indifférence philosophique et sous le joug des passions. Il voit dans la religion un obstacle à des appétits qu'il juge légitimes, parce qu'il veut les satisfaire, et il va sans scrupules contre les lois de l'Église. Mais s'il n'a plus réellement la foi, il lui reste encore une sorte de crainte religieuse très-voisine de la superstition. Cette impression l'humilie; il la repousse et ne réussit jamais à s'en débarrasser complètement. Il l'avouait à peu près lorsqu'il disait à ses amis des derniers jours :

« Je suis bien loin d'être athée assurément; mais je ne puis croire tout ce que l'on m'enseigne en dépit de ma raison, sous peine d'être faux et hypocrite. Sous l'empire, et surtout après le mariage de Marie-Louise, on fit tout au monde pour me porter, à la manière de nos rois, à aller en grande pompe communier à Notre-Dame; je m'y refusai tout-à-fait; je n'y croyais pas assez, disais-je, pour que ce pût m'être bénéficiel, et je croyais trop encore pour m'exposer froidement a un sacrilége. »

On retrouve le même sentiment dans beaucoup d'autres passages. Citons encore celui-ci :

« On croit à Dieu, parce que tout le proclame autour de nous, et que les plus grands esprits y ont cru ; non-seulement Bossuet, dont c'était le métier, mais encore Newton, Leibnitz, qui n'y avaient que faire ; mais on ne sait que penser de la doctrine qu'on nous enseigne, et nous nous trouvons la montre qui va sans connaître son horloger... Et voyez un peu la gaucherie de ceux qui nous forment : ils devraient éloigner de nous l'idée du paganisme et de l'idolâtrie, parce que leur absurdité provoque nos premiers raisonnements, et nous prépare à résister à la croyance passive ; et pourtant ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains avec leurs myriades de divinités. Tel a été, pour mon compte et à la lettre, la marche de mon esprit. J'ai un besoin de croire, j'ai cru : mais ma croyance s'est trouvée heurtée, incertaine, dès que j'ai vu, dès que j'ai raisonné ; et cela m'est arrivé d'aussi bonne heure qu'à treize ans. Peut-être croirai-je de nouveau aveuglément, Dieu le veuille ! »

Son incrédulité, ses doutes qui, sous l'empire de certaines impressions, prenaient les formes de la colère, avaient d'ailleurs pour base beaucoup de préjugés nés de l'ignorance. De là, bien des paroles excessives, déplorables, dont il n'avait pas toujours conscience. Quelquefois même il se heurtait au ridicule.

Ne lit-on pas dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* que pour faire le bien et rester juste, un souverain doit n'avoir aucune religion et se débarrasser surtout des *craintes de l'enfer*.

Ce rapide aperçu concerne le Napoléon glorieux et heureux, s'élevant au pouvoir et arrivant à le posséder. Quant au Napoléon de Sainte-Hélène, il se montre sous deux faces distinctes. Nous avons d'abord le vaincu, qui rêve une revanche et dont les *dictées* sont des plaidoyers, des programmes ; nous avons ensuite le malade, le mourant, qui demande un prêtre, et veut finir chrétiennement. Le prince Napoléon nous dit que l'empereur, en réclamant sur son lit de mort les secours de la religion, voulut sans doute, non pas abjurer son scepticisme, mais donner un *grand exemple d'humilité*. Croyons plutôt qu'il fit d'un cœur soumis et d'un esprit éclairé, acte de foi.

III

Nous avons plusieurs fois parlé de l'affaire du docteur Colenso, évêque anglican de Natal, au pays des Cafres. On sait que ce représentant de l'*Église établie*, s'étant converti au rationalisme en essayant de convertir les nègres au pur Évangile, a fait tout un gros ouvrage contre les livres saints. Cet acte de libre examen ayant paru scandaleux, et surtout compromettant aux collègues de M. Colenso, un procès lui fut intenté devant les juridictions civiles et politiques, chargées en Angleterre de maintenir le clergé dans les voies de la doctrine officielle. Entre-temps, son supé-

rieur, l'évêque du Cap, jugea opportun de rendre contre lui une sentence de déposition. Cette affaire a soulevé divers incidents, et, de plus, elle a traîné en longueur, selon les habitudes anglaises, mais en fin de compte, le principe fondamental du protestantisme a eu gain de cause. Le Conseil privé a reconnu et proclamé que le docteur Colenso était resté dans les limites de son droit, tandis que l'évêque du Cap avait abusivement reculé les bornes du sien. En conséquence, la sentence de ce prétendu métropolitain a été annulée. Et comme l'évêque de Natal avait déjà gagné son procès sur les questions doctrinales, il peut rentrer triomphalement dans son diocèse. Il continuera d'y enseigner que son Église n'enseigne pas la vérité, et il touchera avec zèle le traitement qui lui est alloué comme ministre d'une religion à laquelle il fait profession de ne pas croire.

Telle est la situation doctrinale et disciplinaire de cette Église, réputée croyante et régulière entre toutes les Églises protestantes. Au fond elle n'a plus d'autre force que sa caisse ; mais cette force est bien grande encore, et les catholiques n'y sont pas étrangers. De récents débats engagés dans les chambres anglaises, ont démontré que l'Irlande est tenue, malgré sa misère, de contribuer annuellement pour quatorze millions de francs au maintien de l'anglicanisme. Et notez que l'Église établie compte à peine dans toute l'Irlande 600,000 adhérents.

M. Dillwyn, député protestant, a cité plusieurs paroisses où le culte officiel ne peut enregistrer sur ses listes qu'un seul fidèle, le ministre lui-même. Et ce ministre reçoit de huit à dix mille francs de traitement ; M. Gladstone a reconnu que c'était là un abus criant, un scandale, et il a voté pour qu'il fut maintenu.

IV

M. Léon Aubineau vient de publier trois volumes que devra lire quiconque voudra connaître à fond l'histoire du dix-septième siècle. Ils sont intitulés : *Mémoires du P. René Rapin, de la Compagnie de Jesus, sur l'Église et la Société, la cour, la ville et le Jansénisme* (1). Nous n'avons pas à rappeler ici ce que fût le P. Rapin comme *littérateur*, et quelle place importante il occupait parmi les lettrés de son temps ; nous ne rappellerons pas davantage les vertus et les travaux du religieux. Notre but est uniquement de signaler, en attendant un compte-rendu complet, la publication instructive et intéressante que nous devons à M. Léon Aubineau.

Le savant éditeur a exposé, dans une introduction pleine de faits, l'origine et la portée de l'ouvrage qu'il publie, d'après le manuscrit autographe déposé à la Bibliothèque impériale. Ce livre, que l'auteur avait intitulé : *Histoire du Jansénisme*, a dû recevoir un autre titre pour le distin-

(1) Trois forts volumes in-8°. Chez Gaume frères et J. Duprey. Prix : 18 fr. Paris.

guer d'un ouvrage également inédit du P. Rapin, donné il y a quelques années. « D'ailleurs, dit M. Aubineau, le narrateur parle des « événements qu'il a vus et auxquels il a pris part, et il en parle « avec une abondance de détails plus conforme peut-être à la simplicité « des Mémoires qu'à la dignité de l'histoire. » En effet, par la forme comme par la multitude des incidents, ce sont bien là des Mémoires. Le Jansénisme, au dix-septième siècle, était partout : « A la cour, à la ville, « dans les assemblées du clergé, dans les conciliabules des curés de Paris, « dans les réunions dévotes, dans les cercles mondains, dans les ruelles « même ; » et c'est partout que nous le montre le P. Rapin. Quoi ! même dans les ruelles ? Oui, dans les ruelles, et la dignité du religieux n'en souffre point. La société du dix-septième siècle comportait certaines choses dont nous n'avons plus l'idée, et ce changement n'est guère à notre honneur. On le verra en lisant cet ouvrage qui nous montre sous un jour, non pas nouveau, mais trop peu connu, l'Église et la société, la cour et la ville à cette époque dont quelques illustres de notre temps ont beaucoup parlé sans l'explorer à fond. Que de choses M. Sainte-Beuve, l'historien embarrassé du Jansénisme, et M. Cousin, le galant biographe des belles dames de la Fronde, pourront apprendre dans les Mémoires du P. Rapin.

D'ordinaire tout éditeur d'un ancien manuscrit s'occupe, en le publiant, de célébrer ses propres mérites ; il établit que sa publication est une découverte que nul autre n'eut pu faire, et s'attache à prouver qu'il l'a beaucoup enrichie. M. Léon Aubineau procède différemment. Son introduction, véritable morceau de maître, semble avoir particulièrement pour but de dissimuler sa part dans ce solide travail. Cette part est cependant considérable. Les très-nombreuses notes placées au bas des pages, notes si sobres et si nettes, les notices, documents, rectifications et éclaircissements divers ajoutés en appendice à chaque volume, les lettres inédites de plusieurs personnages, lettres qui fortifient si heureusement le témoignage du P. Rapin, font de cette publication une œuvre complète et parfaite. Voilà comment il faut écrire et comment il faut savoir quand on assume la tâche, toujours difficile et souvent ingrate, de mettre au jour des manuscrits, lettres, mémoires ou documents destinés à éclairer l'histoire.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

RAPPORTS DE L'HOMME AVEC LES DÉMONS, essai historique et philosophique par M. Joseph Bizouard, avocat, 6 volumes in-8°, Gaume frères et J. Duprey, éditeurs, 4, rue Cassette (2e article).

Nous avons déjà consacré à cet important ouvrage un article assez détaillé. Le sixième volume n'avait point encore paru alors, et nous avons dû attendre sa publication pour compléter notre compte-rendu. Il s'est fait attendre longtemps, mais lorsqu'ils l'ont reçu, les souscripteurs ont dû trouver une ample compensation du retard dans le développement qui lui a été donné. Ce volume a en effet 900 pages, et les recherches de l'auteur ne laissent rien à désirer.

En suivant l'ordre chronologique suivi dans tout l'ouvrage, nous avons vu le fait constaté par M. Bizouard, et malheureusement trop connu de tous ses lecteurs, de l'affaiblissement des croyances religieuses pendant la fin du dix-septième siècle et toute la durée du dix-huitième. Dans les IVe et Ve volumes on voit la législation sur les faits de sorcellerie et de magie s'adoucir rapidement et aujourd'hui ils ont tout à fait disparu de nos codes et ne donnent lieu à des poursuites que lorsqu'ils sont accompagnés de quelques actes d'escroquerie. Ils n'ont pas, cependant, cessé de se produire. M. Bizouard nous les fait suivre dans toute l'Europe jusqu'au commencement du siècle actuel. Il s'est même trouvé quelques théologiens niant leur réalité, mais les plus savants et le plus grand nombre, s'appuyant sur toutes les traditions de l'Église, ont persisté à l'affirmer. Il en est de même des possessions sataniques. Elles n'ont pas cessé d'exister, mais même dans le clergé il y a eu une résistance bien remarquable à l'admission des cas signalés. En 1735 les trois filles de M. de Léaupartie, seigneur de Laudes, et cinq autres filles du village furent attaquées d'une maladie étrange. Longuement examinées par vingt théologiens et quatre médecins, par l'Évêque de Bayeux et ses grands vicaires, la cause en fut déclarée surnaturelle; des exorcismes furent commencés. Mais après de mures réflexions l'Évêque défendit de les continuer, ne trouvant pas dans ces accidents tous les caractères reconnus constamment dans l'Église pour les véritables possessions, et persista dans son refus malgré un mémoire de M. de Léaupartie, d'après lequel quatre médecins de la Faculté de Paris dont MM. Chomel père et fils, et douze docteurs en Sorbonne, chargés de l'examiner, déclarèrent qu'une partie des faits ne pouvaient s'expliquer par des causes naturelles. Le clergé ne cherchait donc pas, comme on l'en

accuse toujours, à exploiter ce que ses calomniateurs appellent les superstitions populaires. Les possessions n'en ont pas moins continué à se manifester. Quant aux obsessions, nous nous bornerons ici à citer celles si connues dont le saint curé d'Ars a été l'objet.

L'homme a le sentiment profond de la spiritualité de son âme intelligente, et ce sentiment, même parmi ceux qui font une professsion ouverte de matérialisme, lui inspire comme un besoin essentiel du surnaturel et du merveilleux. Aussi, malgré l'incrédulité des philosophes et des classes éclairées, jamais le charlatanisme ne fit plus d'effet et ne trouva plus de dupes. La franc-maçonnerie, à cause du mystère même dont elle s'entourait, attira des milliers d'adeptes. Les visions des illuminés trouvèrent toute croyance parmi ces hommes qui ne voulaient plus croire en Dieu, et dès qu'on reconnut quelques effets, inexplicables par les lois ordinaires de la nature, autour du baquet de Mesmer, toute la foule élégante et lettrée courut s'y asseoir avec le plus incroyable empressement. Pourquoi s'en étonnerait-on? Le trop célèbre duc d'Orléans, régent de France, interrompait ses orgies à minuit pour aller aux carrières de Montmartre évoquer le diable. Swedemborg cependant n'avait pas mérité l'épithète de charlatan. M. Bizouard ne la donne même qu'avec doute à Cagliostro. C'était peut-être un médium. Mesmer néanmoins, malgré la réalité des phénomènes du magnétisme, avait ajouté tout ce qui était propre à exalter l'imagination de ses visiteurs malades ou non. Ce n'est effectivement qu'après Mesmer, au moment où la *Terreur* sévissait sanglante dans toute la France, que M. le marquis de Puységur, retiré dans son château de Busancy où il fut protégé par l'amour des habitants dont il guérissait les maladies, reconnut le sommeil magnétique et sa lucidité. Il put *également* magnétiser un arbre de son parc, et lui donner ainsi la faculté de propager dans un grand nombre d'individus à la fois ce sommeil qu'il n'avait d'abord obtenu qu'à l'aide de passes multipliées et d'efforts de volonté qui le fatiguaient prodigieusement. Quelques années après l'abbé Farix, après avoir concentré sur lui l'attention des *sujets*, les frappait tout à coup du commandement : *Dormez!* prononcé d'une voix impérieuse, et rarement le sujet résistait-il à l'envahissement de ce sommeil alors encore considéré comme mystérieux. Mais bientôt après MM. Deleuze, Bertrand, du Potet et une foule d'autres, M. de Puységur lui-même, obtiennent le sommeil magnétique lucide par l'effet seul de leur volonté, sans avoir besoin de l'exprimer, et même à de grandes distances de leurs sujets.

M. Bizouard suit le magnétisme dans toutes ses phases. Employé d'abord comme moyen curatif, guérissant ou du moins soulageant les malades par les passes pratiquées sur la partie souffrante, le sommeil magnétique produit l'insensibilité totale ou partielle, à la volonté de l'opérateur, et le docteur Cloquet a pu ainsi extirper le cancer au sein d'une femme endormie sans lui causer la moindre douleur. Ce sommeil devenu lucide, sous le nom de somnambulisme, le sujet endormi voyait, sans le secours des yeux, ce qui se passait à de grandes distances, et plongeant dans l'intérieur des corps, indiquait, chez les malades, les organes affectés, prescrivait des remèdes dont, éveillé, il ne connaissait même pas les noms, et

qui, parfois, étaient au moins bizarres, s'ils ne paraissaient pas absurdes. Enfin dans un petit nombre de sujets d'élite, puisque le docteur Champignon dit que sur vingt somnambules à peine en trouve-t-on une qui en soit capable; le sommeil lucide passe à *l'extase* pendant laquelle la vie semble presque suspendue, état dangereux qui exige la plus grande prudence et la plus grande vigilance de la part du magnétiseur, car la vitalité ne tient presque à rien, mais qui procure au sujet qui y parvient les jouissances les plus vives et le place en communication avec le monde des esprits qu'il voit, qu'il reconnaît, avec lesquels il peut même s'entretenir.

Presque tous ceux qui se sont occupés du magnétisme ont cherché à en expliquer les phénomènes. M. Bizouard discute tous leurs systèmes en les exposant d'abord avec clarté, puis en examinant leur valeur. L'hypothèse d'un fluide d'abord généralement adopté, a été reconnue inadmissible. Comment, dans le sommeil lucide, les somnambules, pour la plupart sans instruction, auraient-ils pu appliquer les noms scientifiques aux organes intérieurs, aux remèdes qu'ils indiquaient? Evidemment il y avait là intervention d'une puissance supérieure, d'autant que les sens du somnambule n'agissaient pas, et qu'il ne pouvait guère être supposé que son âme, en la regardant comme dégagée des corps, put recevoir soudainement une telle illumination. Mais à quel ordre appartenait cette puissance? La plupart des magnétiseurs puissants et célèbres, depuis longtemps déjà en étaient venus à reconnaître que le corps endormi du somnambule était envahi par un esprit dont ils n'osaient déterminer la nature. M. Bizouard, plus hardi, ou plutôt éclairé par ses longues et laborieuses études, reconnaît là un des esprits de ténèbres, en sorte que le somnambulisme lucide est une véritable possession temporaire, et il en démontre tous les caractères, l'usage de langues inconnues, la vision à distance et à travers de nombreux obstacles, la pénétration des pensées du magnétiseur et des personnes qu'il se substitue dont le somnambule peut révéler la vie et les actions cachées. Cette conclusion est tout à fait confirmée par l'Encyclique du Saint-Office du 4 août 1856, qui tranche définitivement la question, puisqu'elle regarde comme diaboliques tous les effets surhumains quoique produits par des moyens naturels. L'*hypnotisme* se trouve compris dans la même condamnation.

Cette question ramène naturellement l'auteur aux faits de possession et à toutes les théories par lesquelles les médecins aliénistes prétendent les ramener à des maladies physiques. Il y a peu de peine à en démontrer l'inanité, et la non existence des hallucinations et de l'*hystéro-démonopatie* du docteur Constant.

M. Bizouard commence son sixième volume par une courte analyse des doctrines des philosophes, allemands et français de la première moitié de ce siècle. On s'étonnera peut-être un peu de trouver la philosophie antichrétienne classée dans les rapports de l'homme avec le démon, comme il y avait déjà placé le jacobinisme, comme il y place un peu plus loin les sociétés secrètes. Ces doctrines qui tendent à détruire la notion de la Divinité, celle des devoirs de l'homme, à saper toutes les croyances qui

peuvent mettre un frein aux mauvaises passions, ne sont-elles pas en réalité des suggestions diaboliques?

Il signale ensuite l'hérésie née au sein du catholicisme dont Michel Vintras, simple ouvrier, dans le diocèse de Bayeux, a été le fondateur, et donne de curieux détails sur ces nouveaux montanistes. Quoique les sectes se détachant du protestantisme ne méritent guère de mention particulière, celle des mormons devait être citée à cause de ses dogmes singuliers et du rétablissement de la polygamie. Ses progrès non-seulement en Amérique mais même en Europe deviennent inquiétants. Bientôt, peut-être, elle envahira tous les États-Unis et s'y trouvera seule luttant avec le catholicisme, auquel se rallient chaque jour tous les protestants éclairés qui conservent quelques croyances. Les Thaïpings chinois doivent leur origine à quelques notions de christianisme dénaturées par les vieilles superstitions chinoises.

Voici enfin le grand événement du milieu de notre siècle. Le spiritisme éclos en Amérique vers 1841 s'y était d'abord lentement propagé, mais deux ans après il envahissait tout le Nord et nous est arrivé en Europe en 1852. Un an après tout le monde s'amusait à faire tourner des tables et à les faire parler. M. Bizouard raconte toutes les phases de cette invasion qui occupa bientôt les savants. Tous les rationalistes après avoir longtemps attribué tous ses effets à la jonglerie, essayèrent de leur trouver des explications naturelles. Tous leurs systèmes sont suffisamment développés. Combattus victorieusement par MM. de Mirville, des Mousseaux, l'abbé Bautain, le P. Matignon, etc., M. Bizouard achève de prouver leur nature surhumaine et de démontrer leur étroite liaison avec l'ancienne magie qui n'a jamais disparu. Il rapporte l'opinion des Chinois qui avaient précédé les Américains sur les malheurs que ces pratiques attirent dans les contrées où elles se développent. Nous avons été heureux d'y trouver la réflexion que cette opinion nous avait suggérée dans notre petite brochure: *la Vérité sur le Spiritisme*, que c'était peut-être à leur développement dans les États-Unis qu'on devait attribuer la guerre sanglante et sans issue probable qui les dévaste depuis quatre ans.

L'événement le plus capital du spiritisme a été sans contredit l'apparition en Europe du fameux médium américain Horne. Ses voyages et les séances qu'il donnait, son abjuration, ses promesses trop tôt oubliées de renoncer à son fatal pouvoir, son mariage, la naissance de son fils, la mort de sa femme, etc., sont racontés avec des détails bien suffisants. M. Bizouard parle ensuite de la scission qui s'est opérée en France entre les spirites dont le chef M. Rivail (Allan Kardec) prétend fonder dès aujourd'hui une religion nouvelle, et les spiritualistes ralliés à M. Zoé Pierhart qui se bornent encore à recueillir des faits, laissant à l'avenir à développer les doctrines. Toutes deux s'accordent à nier l'enfer, mais se disputent sur le mode d'expiation des âmes criminelles, les spiritistes proclamant, contre l'opinion des spiritualistes, qu'elle s'opère par une série de réincarnations. Relativement à la morale, Allan Kardec a publié un livre qu'il a osé intituler imitation de l'Évangile, où il prêche le divorce. M. Bizouard examine ses doctrines et les réfute de la manière la plus solide.

M. Bizouard fait remarquer l'accord de toutes ces manifestations diaboliques, convulsions, possessions, magnétisme, spiritisme à annoncer que de grands événements arriveraient bientôt et qu'une religion nouvelle s'élèverait pour le bonheur de l'humanité sur les débris de toutes les croyances anciennes. Il y a unanimité sur ce point, mais dissidence sur tous les moyens, et sur la croyance qui doit triompher. Il y voit les préludes de l'accomplissement de la terrible prophétie du Sauveur, annonçant pour la fin des temps l'apparition de faux Christ, que les chrétiens doivent fuir, et qui seront, en réalité, les précurseurs de l'Antéchrist dont les faits surhumains opérés aujourd'hui par le spiritisme, pourraient peut-être faire déjà prévoir toute la puissance.

Nous avons essayé de donner une idée du remarquable ouvrage de M. Bizouard. Il est impossible que cette idée soit bien complète, puisque l'ouvrage tout entier n'est en quelque sorte composé que de résumés de faits et de doctrines. Nous nous sommes surtout proposé, dans ce compte-rendu, de faire apprécier l'immensité des recherches qu'il a nécessitées et l'excellent esprit qui préside à toutes les discussions des opinions manifestées sur tous ces sujets par les savants et les philosophes anciens et modernes. Nous aurons rempli notre but si nous avons inspiré à nos lecteurs le désir de lire eux-mêmes et d'étudier comme il le mérite cet important ouvrage.

LES HAUTS PHÉNOMÈNES DE LA MAGIE, précédés du Spiritisme antique, par le Ch. DES MOUSSEAUX. 1 volume in-8°. Plon, éditeur.

Depuis la réapparition parmi nous de ce commerce direct avec les esprits qui a commencé par les tables tournantes, nous n'avons pas manqué d'hommes éclairés et courageux qui ont signalé le danger de ces évocations, et en ont pénétré et dévoilé les périlleux mystères. A leur tête nous devons placer MM. le marquis de Mirville et le Ch. des Mousseaux. Tous deux ont immédiatement reconnu dans ces pratiques prétendues nouvelles la magie et la sorcellerie qui n'ont jamais cessé d'exister dans le monde, et dont les sophistes du siècle dernier, suivis en cela par ceux du siècle présent, ont nié l'existence. Pour parvenir à détruire nos antiques croyances, à faire au moins douter de l'existence de Dieu, il fallait commencer par arracher de nos âmes la croyance du diable, et par conséquent la possibilité d'un commerce entre l'homme et ces esprits impurs. Ils n'avaient que trop bien réussi, et si nos catéchismes avaient maintenu parmi les dogmes des chrétiens les démons et l'éternité des peines de l'enfer, qui croyait encore aux sorciers?

Les déplorables progrès du spiritisme font un devoir de persister énergiquement dans la lutte. M. des Mousseaux n'y a pas failli, et voici un nouveau volume où, résumant d'abord et complétant ce qu'il avait déjà publié sur cet important sujet, il en poursuit l'étude, approfondissant des mystères d'iniquité bien désolants et les démasquant au risque d'effaroucher quelques esprits timides. Dans la première partie, revenant sur ce qu'il avait déjà anciennement écrit sur les *Beth-El* (maison de Dieu), il montre

le démon imitant la consécration opérée par le saint patriarche Jacob, de la pierre sur laquelle il avait dormi pendant sa vision d'anges montant et descendant l'échelle. Par l'onction de l'huile et du vin, un esprit était attaché à cette pierre, brute dans l'origine, puis affectant des formes infâmes. Dans cet état elle devenait susceptible de mouvements analogues à ceux de nos tables, et rendait des oracles. Ces pierres, obélisques en Egypte, sont devenues des statues entre les mains d'habiles sculpteurs et ont conservé par l'action de l'esprit infernal, qui y était attaché, la faculté de rendre des oracles et les mouvements qui, dans les grands dangers, engageaient leurs adorateurs à les enchaîner pour les empêcher de passer dans le camp ennemi. M. de Mirville dans ses savants mémoires sur *les esprits et sur les manifestations* (Vrayet de Surcy) est entré sur ce sujet dans les détails les plus circonstanciés, ce qui a permis ici, à M. des Mousseaux, de se borner à un exposé bien suffisant quoique rapide.

Il passe ensuite à l'examen de l'important sujet de la *bilocation* ou dédoublement de l'être qui le fait ainsi paraître à la fois en deux lieux différents. Ici encore le démon, selon l'expression de Tertullien, *singe* le Tout-Puissant qui a quelquefois permis cette apparence pour les saints, et notamment pour saint François Xavier, dont M. des Mousseaux cite l'exemple. Il explique comment le démon peut former un fantôme visible et même tangible, présentant des formes identiques, ou donnant au coupable qui s'est voué à lui des formes d'animaux surtout du loup, et rend ainsi compte de ces métamorphoses simulées connues sous le nom de *lycantropie*, si fréquentes dans les annales de la sorcellerie. Tous ces faits ont entre eux une étroite liaison, un fond identique, et se réunissent aussi avec le *vampirisme*, objet incessant de terreur pour plusieurs contrées de l'Europe, et dont un roman attribué à lord Byron avait ranimé la croyance.

Entre ces apparences identiques *formées, mais non créées* par le démon à l'aide des substances matérielles existantes, et les individus qu'elles déguisent, il existe une telle corrélation que les coups et blessures reçus par le fantôme se répercutent sur l'individu. M. des Mousseaux cite plusieurs exemples de ce fait déjà signalé par lui dans ses précédents ouvrages, et par M. le marquis de Mirville, notamment dans la célèbre affaire de Cideville. Il se rattache à cette superstition mexicaine rapportée par le savant missionnaire l'abbé Brasseur, et que nos auteurs avaient déjà fait connaître, le *Nagualisme*, par laquelle les prêtres de l'ancienne religion du pays liaient le sort de l'initié avec celui d'un animal, jaguar, caïman, serpent, etc., devenu pour lui doux et affectueux, et uni de telle sorte que les coups et les blessures reçues par le nagual se répercutaient sur l'homme. Ainsi un Indien puni par un missionnaire, irrité et voulant se venger de lui, lança contre lui, tandis qu'il traversait une rivière à cheval, le caïman son nagual. Maltraité par les ruades du cheval et presque assommé par le missionnaire et ses compagnons, le caïman demeura gisant sur la rive. Arrivés à leur destination, on vint leur dire que l'Indien, atteint par une main inconnue de coups que rien n'expliquait, était près d'expirer. Le missionnaire y courut, le trouva effectivement si mal, qu'il mourut quelques instants après. Soupçonnant un fait de nagualisme, il retourna vers la ri-

vière qu'il avait traversé. Le caïman gisait mort sur la rive, et les coups qu'il avait reçus se rapportaient parfaitement à ceux qu'on avait remarqués sur le corps de l'Indien.

Pour tous ces faits dont les lois de la nature ne peuvent nous donner aucune explication, M. des Mousseaux cite ses autorités, et prouve l'impossibilité d'admettre qu'un grand nombre de témoins aient pu se tromper et être, à la fois, victime de la même hallucination. Le célèbre médecin allemand Kerner a suivi pendant plusieurs années la maladie de madame Hauffen, plus connue sous le nom que le peuple lui avait donné: *la voyante de Provorst*. Il a publié le journal qu'il avait tenu, et attesté que cette femme qui, tout éveillée, présentait toute la clairvoyance de la somnambule magnétique la plus lucide, la vue à distance, la prévision d'événements qu'elle annonçait d'avance et, ne prenant, pendant très-longtemps aucune nourriture, se soutenait parfaitement, selon le compte qu'elle en rendait elle-même, aux dépens des personnes qui l'approchaient, absorbant les corpuscules vitaux qui émanaient de leurs corps, ce qui produisait chez elles un amaigrissement notable. M. Kerner et sa célèbre voyante étaient tous deux protestants, et les faits qu'il raconte se sont passés en plein dix-neuvième siècle. Il y avait là un vampirisme réel, bien que tout différent du fait surhumain auquel on donne habituellement ce nom.

La troisième partie du volume et la plus importante soit par son étendue, soit par la nature du sujet, traite la question si difficile et si ardue de l'*incube*. M. des Mousseaux établit d'abord avec toute raison qu'elle était singulièrement répandue dans toute l'antiquité. Presque tous les héros étaient fils des dieux, et peut-être faut-il interpréter par un fait analogue cette union des *fils des dieux* dont parle la Genèse avec toutes celles des filles des hommes qui leur parurent belles, union qui produisit cette race de géants redoutables et méchants dont la perversité fut une des principales causes du déluge. Telle est du moins l'opinion de M. des Mousseaux, opinion déjà émise par M. de Mirville dans les mémoires déjà cités.

Il nous a paru que cette paternité attribuée alors aux dieux pour tous ceux qui s'élevaient au-dessus de la masse des hommes avait été trop généralement admise ici. N'est-il pas possible et même probable que bien des familles cherchèrent à cacher le déshonneur de leurs filles en lui donnant une origine surnaturelle? Cela nous paraît assez certain, mais il est certain aussi qu'on aurait pu supposer une telle origine s'il n'y en avait pas eu de nombreux exemples, et cela suffit bien pour prouver la vérité de la thèse de M. des Mousseaux. Au surplus il n'a fait à cet égard que répéter et commenter les explications données par saint Augustin, saint Thomas et par d'autres pères et docteurs de l'Église avec des détails sur la possibilité et la fécondité de ces unions que nous n'oserions reproduire ici. Ajoutons cependant que parmi tous ces héros pour lesquels ils pensent que le vulgaire a pu supposer cette origine, il en est un certain nombre, tels que Achille, Enée, que les peuples disaient fils de déesses, ce que ces docteurs reconnaîtraient impossible. Nous croyons devoir signaler cette difficulté à M. des Mousseaux. Elle nous paraît emporter à leur égard la

nécessité d'une supposition qui nous semble rendre assez probable la possibilité, dans plusieurs occasions, d'une supercherie pareille pour les prétendus fils des dieux.

On ne s'étonnera pas si nous ne le suivons pas dans ce qu'on pourrait nommer le vif de la question. M. des Mousseaux a si bien senti combien elle était ardue et délicate, qu'ayant recueilli un assez grand nombre de documents dont quelques-uns très-récents, il hésitait à les publier et les a soumis à de savants et pieux théologiens qui, non-seulement l'y ont encouragé, mais lui ont encore fourni plusieurs faits très-remarquables et actuels, ce qui prouve que le fléau des temps anciens, qui sévissait encore avec une déplorable intensité au temps de saint Bernard et dans tout le moyen âge, n'a pas cessé de s'abattre sur la triste humanité. Nous devons reconnaître que M. des Mousseaux a presque toujours adouci avec un rare bonheur d'expression, la crudité d'un grand nombre des tableaux qu'il avait à présenter, et cependant nous ne pourrions en conseiller la lecture qu'aux personnes expérimentées. Peut-être, pour d'autres, serait-elle un véritable danger. Nous la croyons utile aux confesseurs, aux directeurs des âmes qui y puiseront de vives lumières sur un fait beaucoup plus fréquent encore de nos jours qu'on ne voudrait le croire, et que la folie du spiritisme tend à rendre encore plus commun parmi les insensés qui s'y livrent. Peut-être serait-elle également utile dans plusieurs circonstances aux mères de familles prudentes et sages, qui trop souvent voient de fraîches jeunes filles se flétrir tout à coup sous les atteintes d'un mal inconnu qui les enlève rapidement à leur affection. Sauf cette réserve, nous devons déclarer que le volume nouveau de M. des Mousseaux, par sa science, par ses profondes recherches, par la manière surtout dont elles sont présentées, dans une époque où tant de gens se livrent avec une sorte de fureur aux condamnables manœuvres du spiritisme, est en réalité un véritable service rendu à l'humanité.

Marquis DE ROYS.

LETTRES DE SAINT FRANCOIS DE SALES A DES GENS DU MONDE, précédées d'un Avant-Propos et d'une notice sur le Saint, par M. Eugène VEUILLOT. — Un vol. in-8. — V. Palmé, 1865. Prix : 5 fr.

Tout chrétien, ici-bas, a besoin d'être dirigé dans la grande affaire du salut. Le chemin qui mène à la perfection, la voie qui conduit au ciel, n'est pas sans obstacles et sans difficultés ; il faut savoir comment surmonter ces obstacles, comment vaincre ces difficultés. Les ouvrages de spiritualité écrits par des hommes versés dans la science de Dieu et la connaissance des âmes sont pour cela d'une utilité incontestable, et, parmi les plus remarquables et les plus fructueux, on peut mettre les œuvres de saint François de Sales, en particulier, son *Introduction à la vie dévote*, et ses *Lettres spirituelles*. On y rencontre des conseils pour toutes les situations de la vie, des conseils puisés dans une longue expérience, des conseils pleins de grâce et de lumière. On a pu dire, en toute justice, des *Lettres spirituelles* de saint François de Sales qu'elles étaient tout un code de

morale chrétienne et de haute spiritualité. Ajoutons que ces Lettres offrent une lecture attrayante et variée où tout est charme, vie et animation. Les Lettres de saint François de Sales sont nombreuses, elles forment plusieurs volumes ; elles ne sont pas à la portée de toutes les bourses et, vues de loin en quantité aussi considérables, elles effraient les âmes plus craintives qui n'osent en aborder la lecture. De plus, dans cette correspondance, tout ne convient pas à tous. M. Veuillot a donc eu une heureuse idée en faisant un choix et en nous donnant un volume qui sera lu et médité avec grand profit par tout le monde. Il a eu le bon esprit de respecter le style de saint Francois de Sales et de n'avoir pas, comme tant d'autres, la prétention audacieuse et ridicule de rajeunir ce langage inimitable. Ce qui est vrai de chaque auteur, dit un savant critique, que son style est la peinture de ses mœurs autant que de son esprit, est encore plus vrai et sensible dans les écrits de notre Saint. On y sent sa douceur, la tendance de son cœur : on sent qu'il aime mais qu'il doit être aimé mais qu'il veut qu'on n'aime que Dieu. L'apparition du volume dont nous parlons sera donc une bonne fortune pour les âmes pieuses ; elles voudront le posséder, le lire et le méditer, et elles en recueilleront des fruits de vie. Le texte de ces Lettres est aussi pur et aussi exact que possible ; la correction de ce texte est un point qui a été l'objet de la sollicitude de M. Eug. Veuillot. Les lecteurs trouveront en tête des lettres une notice biographique qui leur fera connaître et aimer un Saint qui ne sera jamais trop connu ni trop aimé ; cette notice est dûe à la plume élégante et ferme de M. Eugène Veuillot.

VIE DES SAINTS par le P. Giry, corrigée, complétée et continuée jusqu'à nos jours, par Paul Guérin. 4e édition, 12e volume, in-8°, 582 pag. — Palmé, 1865.

La quatrième édition de la grande et belle *Vie des Saints*, du P. Giry, est complétée avec le 12e volume qui vient d'être livré aux souscripteurs. On a pu s'étonner de la lenteur apportée à la publication de cette quatrième édition, mais ceux qui la possèdent, auront pu s'apercevoir que ce n'était pas un travail minime que celui de M. Paul Guérin. En effet, comme il le dit lui-même, il a revu le martyrologe romain sur le texte latin de la plus récente édition, il y a ajouté le martyrologe des ordres religieux, et il a rectifié et augmenté le martyrologe français, analysé les meilleures notes de Baronius, traduit avec les modifications exigées par la science et le goût contemporain, les légendes de tous les propres des diocèses de France et des principaux diocèses de l'étranger ; il a emprunté à Godescard et à Baillet leurs recherches géographiques ; il a en outre mis à profit les Bollandistes, les Bénédictins et les nombreux historiens et hagiographes de notre époque, pour composer un grand nombre de biographies nouvelles et refaire les anciennes, qui avaient besoin d'être revues. De cette façon, M. Paul Guérin, tout le monde peut en juger, a fait une œuvre qui est au-dessus de tout parallèle ; rien de ce qui existe comme *Vie des Saints*, ne peut lui être comparé, c'est, comme nous l'avons dit, un excellent abrégé des *Bollandistes*.

Le volume 12e et dernier renferme la vie des saints de la seconde moitié

de décembre. Un appendice qui embrasse la moitié du volume donne la vie des saints ou des bienheureux qui n'ont pas la place marquée dans le calendrier liturgique. Le volume se termine par une liste des saints rangés par ordre chronologique; cette liste permet de se faire une idée de la part de la sainteté dans les événements de chaque époque.

L'auteur et l'éditeur se proposent d'ajouter un nouveau volume aux douze publiés; ce volume contiendra un dictionnaire hagiographique, qui donnera le nom de tous les saints en français et en latin, avec l'indication du jour de leur culte; et renfermera également une table alphabétique des matières de dogme, de morale, de discipline et de toutes les sciences dont il est parlé dans la *Vie des Saints*. Pour se procurer ce volume, il faut souscrire à l'avance. Nous sommes convaincu que les vingt mille possesseurs de la *Vie des Saints du P. Giry*, tiendront à se procurer ce volume qui leur sera d'une utilité incontestable.

A. D'ARMENTIÈRES.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME, œuvres complètes, traduction française, sous la direction de M. JEANNIN, 6e vol., grand in-8, 592 pages. L. Guérin, Bar-le-Duc.

ANCIENNE ET NOUVELLE DISCIPLINE DE L'ÉGLISE, par Louis THOMASSIN, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par l'abbé ANDRÉ, 3e vol., grand in-8. L. Guérin, Bar-le-Duc.

ENCYCLIQUE ET DOCUMENTS EN LATIN ET EN FRANÇAIS, par M. l'abbé REAULX, 2 gros vol. in-8°. L. Guérin, Bar-le-Duc.

I

Avec le cinquième volume, nos lecteurs ne l'ont pas oublié, a commencé la seconde catégorie des œuvres de saint Jean Chrysostôme, de beaucoup la plus considérable et la plus importante, les commentaires proprement dits sur des parties entières de l'Écriture-Sainte. Le 4e volume continue ces œuvres spéciales du grand orateur. Nous y trouvons la suite des commentaires sur les psaumes, un commentaire sur Isaïe. A ces commentaires se joignent encore dix-neuf homélies où sont traités des sujets fort différents les uns des autres. Les unes sont l'explication de certaines paroles empruntées aux prophètes, les autres ont trait aux séraphins; d'autres parlent de l'obscurité des prophéties, d'autres encore s'occupent de la charité, de saint Joseph et de sa continence, où développent certains passages de l'Évangile. Nous trouvons, à la suite de ces homélies, deux sermons sur la consolation de la mort; puis, pour terminer le volume, un abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament, et enfin une homélie sur la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. D'après ce court exposé, on voit quelle richesse de matières offre encore ce volume, et quelle source inépuisable il continue d'ouvrir à l'étude et aux méditations. La traduction des œuvres de saint Jean Chrysostôme est, avec ce sixième volume, arrivée à la moitié de sa course.

II

Le 3e volume de Thomassin s'occupe des congrégations, de la vocation

et de l'ordination des clercs. Il tient les promesses des précédents volumes, car nous y avons compté jusqu'à trente-cinq notes de l'abbé André. Parmi ces notes, il en est de longues et d'importantes. Les unes sont historiques et ont trait aux prétentions de l'abbaye de Cluny, aux priviléges de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, à l'extinction de certaines abbayes; les autres sont doctrinales et parlent de la simonie, de la profession religieuse, de la résignation ou renonciation d'un bénéfice; d'autres font connaître des particularités curieuses se rapportant à quelques congrégations, exposent les changements apportés par Pie IX à la discipline qui concerne les novices et les noviciats religieux, disent où en sont aujourd'hui les congrégations des femmes en France. Il en est enfin qui expliquent des usages aujourd'hui complétement inconnus et complétement oubliés, qui redressent des erreurs de l'auteur, qui nous montrent certains chanoines luttant contre l'autorité épiscopale, qui enfin complétent certaines citations de Thomassin. Ces notes et les sujets qu'elles traitent nous montrent que le travail de révision de l'abbé André est un travail sérieux et savant qui donne à la nouvelle édition de Thomassin une valeur toute particulière.

III

Un recueil que tout catholique voudra posséder, que tout prêtre tiendra à honneur de placer dans sa bibliothèque, est le recueil de M. l'abbé Raulx, intitulé : *Encyclique et documents*. Le second volume renferme tout ce qui a été écrit par l'épiscopat au sujet de l'Encyclique, et forme avec les actes des prédécesseurs de Pie IX, ayant trait aux mêmes matières, un tout distinct et complet qui peut être séparé du premier volume. Ce premier volume, en effet, contient tous les actes du pontificat de Pie IX. Dans chacun des volumes, des notes marginales analysent chaque page de telle façon que, avec un simple coup-d'œil, on peut se rendre compte de ce que renferme chaque document. Ces notes se retrouvent réunies à la fin du volume et forment une table très-utile pour les recherches. Dans un appendice placé à la fin du second volume, l'éditeur a mis des pièces bonnes à avoir sous la main; ces pièces sont la déclaration des droits de l'homme en 1791 et en 1793, la constitution civile du clergé, le concordat, la bulle de sa ratification, les articles organiques et la réclamation du Saint-Siége contre ces mêmes articles.

A. VAILLANT.

VIE DE SAINT GRÉGOIRE ÉVÊQUE DE TOURS, par l'abbé DUPUY, in-8. 575 pag. Vivès.

Saint Grégoire de Tours appartenait à une famille illustre, mais il naquit dans un temps malheureux, car les lettres latines, par suite des incursions barbares, étaient presque oubliées dans les Gaules. Malgré cela, ses parents voulurent lui faire apprendre tout ce qu'il était permis de savoir. Il eut pour maître saint Gal d'abord, et ensuite saint Avit. Après son diaconat il vécut à la cour de Sigebert, et c'est là que son élection au siége de Tours vint le trouver. Peu de temps après, Gontran, accusé d'avoir assassiné

Théodebert, vint chercher un refuge dans la cathédrale de Saint-Martin de Tours. Frédégonde, par un de ses généraux, fit sommer l'évêque de livrer le coupable; l'évêque, qui ne savait pas trembler, refusa. Il refusa une seconde fois de livrer Mérovée, qui était venu mettre sa vie en sûreté sous l'inviolabilité de l'église de Tours, et une troisième fois, dans un concile, de condamner l'évêque Prétextat qui avait eu le malheur d'encourir la haine de Frédégonde. La reine n'était pas patiente ; cependant elle n'osait s'attaquer à Grégoire, mais une occasion se présentant, elle en profita. Le gouverneur civil de Tours, ennemi de Grégoire, le sachant mal en cour, se mit à exercer ostensiblement toutes sortes de déprédations. Cité à comparaître devant des juges, il se rendit à la cour et accusa Grégoire. Grégoire, au concile de Braisne, prouva son innocence, fut absous et le calomniateur exilé. Saint Grégoire avait un esprit très-actif. Pendant le repos que lui laissaient les luttes dynastiques il s'occupait de disputes théologiques, d'abord avec le roi Chilpéric et ensuite avec l'arien Agila. Ce qui, à cette époque, lui donna beaucoup de soucis et d'embarras fut sa querelle avec Félix, évêque de Nantes ; ces deux hommes d'un caractère énergique ne furent jamais ni médiocrement amis ni médiocrement ennemis. Plus tard, nous le voyons, par son habileté, réconcilier malgré les obstacles Childebert avec Gontran. En 589 nous le retrouvons à Poitiers, travaillant à rétablir l'ordre dans le monastère de Sainte-Croix. Deux ans après il visite Rome, revient ensuite à la cour d'Austrasie, suit Childebert à Orléans et meurt en 595.

Saint Grégoire est l'auteur d'un ouvrage important pour l'histoire de l'ancienne Gaule ; nous n'avons pas à en parler, on trouvera dans M. Dupuy un chapitre sur ce sujet.

C'est cette vie occupée, nous pouvons dire agitée, que raconte en détail M. Dupuy. Nous avons à peine indiqué dans les lignes qui précèdent les grands événements auxquels se trouva mêlé saint Grégoire ; l'auteur de la vie que nous annonçons nous les raconte en détail, et il a mis dans son récit tout l'intérêt qu'il demande. La *Vie de saint Grégoire* est un livre bien fait et d'une lecture attachante.

HISTOIRE CONTEMPORAINE, comprenant les principaux événements qui se sont accomplis depuis 1830 jusqu'à nos jours, par A. Gabourd. Un vol. de 648 pages, 3e vol.— Firmin Didot, 1863.

Depuis que nous avons parlé du premier volume de l'*Histoire Contemporaine* de M. Gabourd, deux nouveaux volumes de cette histoire ont été mis en vente. L'intérêt qui s'attachait au début de l'ouvrage et les espérances qu'il faisait concevoir, ne sont pas démentis par ces nouveaux volumes. L'historien s'y montre partout franchement chrétien et fait preuve d'une grande fermeté dans ses jugements. Parfaitement en dehors de tout esprit de parti il voit froidement les événements et les hommes, et ne se départ pas des règles d'équité qu'il a hautement proclamées dans son introduction. Il est sévère pour les réformateurs de 1832 dont l'ambition, l'orgueil et le délire, furent poussés à l'extrême; cependant il rend justice aux bonnes intentions de quelques-uns d'entre eux dont le seul tort fut

d'oublier que le monument élevé sans que Dieu y mette la main, est bâti dans la vanité et s'abime au milieu du vide. Ce fut alors que parut l'école de l'avenir ; ceux qui se rallièrent à elle furent trompés par une exaltation généreuse, et ne méritent pas d'être confondus avec les réformateurs d'alors; après la condamnation de Rome, tous rétractèrent leurs erreurs à l'exception de Lamennais, dont tout le monde sait la triste histoire. D'autres erreurs autrement déplorables et qui touchaient au ridicule, surgirent de toutes parts; ce fut le temps de Chatel et de l'apostolat des disciples de Saint-Simon, à la tête desquels se trouvaient Bazard, Enfantin, Buchèze; le temps du fouriérisme, du socialiste Pierre Leroux, du communisme et du mazzinisme, dont les doctrines déplorables aboutissaient toutes au panthéisme. Les continuateurs du mouvement philosophique commencé sous la Restauration étaient MM. Cousin, Jouffroy, et le créateur de la philosophie positive, M. Auguste Comte. Tous les systèmes de ces hommes aboutissaient à des ruines et ébranlaient les fondements de la société et de la religion. L'historien, après nous avoir dans des pages écrites avec entrain et remplies d'idées justes et vraies, retracé le mouvement des idées, nous avoir parlé des œuvres de l'art et de l'intelligence à cette époque, reprend la suite des événements.

Les agitations sont toujours les mêmes que les années précédentes, ce sont les tentatives royalistes à l'ouest, qui se terminent par l'arrestation de Mme la duchesse de Berry et sa réclusion dans la citadelle de Blaye L'insurrection du 5 juin était venue de son côté compliquer les embarras du gouvernement; et, à peine cette insurrection était étouffée, que le roi se voyait, sur le Pont-Royal, l'objet d'un attentat odieux de la part d'un nommé Bergeron. Il n'est rien de triste comme de suivre le récit de M. Gabourd. La France semble pour toujours livrée aux luttes des partis, aux mauvaises doctrines et à la guerre des rues. Tout à l'heure ce sera Lyon qui se lèvera à son tour, et le contre-coup de sa révolte se fera sentir dans Paris où sont les bras toujours prêts à prendre les armes.

On était à peine remis des émotions de la guerre civile que Lafayette mourait à Paris. On fut obligé de prendre des précautions extraordinaires pour empêcher une nouvelle émeute. Le 24 mai eut lieu la clôture de la session de 1834, et le lendemain paraissait un décret de dissolution. Les élections ne furent pas favorables au gouvernement qui choisit son ministère dans le tiers-parti. Composé d'éléments incohérents, ce ministère n'était pas né viable; bientôt il cessait d'exister; les anciens ministres reprenaient leurs portefeuilles, et MM. Thiers et Guizot engageaient contre le parti révolutionnaire, une lutte qui fut signalée par de brillantes victoires.

Nous ne pourrions suivre l'auteur dans l'exposé de tous les faits qui marquèrent cette phase nouvelle. Disons seulement que son travail laisse peu à désirer. M. Gabourd est animé, comme nous l'avons déjà dit et comme nous nous plaisons à le redire, d'un excellent esprit, et, ce qui est très-appréciable, d'un esprit parfaitement catholique. Quand, à cela, se joint le talent, une connaissance exacte des événements, un jugement juste, un coup-d'œil sûr et l'exemption de tout esprit de parti, tout est pour le

mieux, et c'est précisément ce qui se rencontre en M. Gabourd, à l'ouvrage duquel nous ne pouvons que souhaiter un succès complet.

Maintenant, nous ne prétendons pas qu'on ne puisse lui contester quelques idées politiques; mais c'est là un terrain sur lequel il est difficile d'être toujours d'accord. Pour notre part, nous ne voudrions pas souscrire à tous ces jugements, c'est l'ensemble de son livre que nous recommandons.

J. LHESCAR.

ANNE-PAULE-DOMINIQUE DE NOAILLES, MARQUISE DE MONTAGU. Un vol. — Paris. Douniol.

Ce livre n'avait pas été composé pour le public : il n'était destiné qu'à fixer et coordonner les souvenirs d'une famille. L'action du récit et les enseignements qu'on en peut tirer ont dépassé le but de l'auteur. Son écrit ne contient pas seulement une biographie très-intéressante et très-édifiante : il a une certaine importance historique, et il donne sur l'émigration, et le sort des émigrés, errants hors de leur patrie durant la Révolutoin française des renseignements curieux et précieux.

Il y a donc là une lecture que nous pouvons recommander. Toutefois il faut encore poser quelques réserves. Sans insister sur certaines notes discordantes qu'on rencontre, dans ces pages émues et pieuses, nous les aurons indiquées suffisamment en remarquant que l'auteur, voulant faire l'éloge d'une de ses héroïnes, la compare à la mère Angélique Arnauld de Port-Royal. Quand les âmes pieuses elles-mêmes ne comprennent pas que l'hérésie est le dernier opprobre et le pire des maux, elles n'estiment pas la vérité comme elles le doivent.

Il ne faut pas alors s'étonner si la Providence la laisse se diminuer au milieu des hommes. On ne doit pas être surpris des fantômes que l'œil humain croit apercevoir dans le crépuscule.

N. AUBIN.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

MARIE-THÉRÈSE

ET

MARIE-ANTOINETTE

(Voir le dernier numéro.)

IV

Les derniers ministres de Louis XV, le duc d'Aiguillon et ses collègues, par crainte de Frédéric de Prusse et par hostilité contre la Dauphine, avaient toujours montré peu de bienveillance pour l'Autriche. Marie-Thérèse désirait ardemment qu'une autre impulsion fût donnée à la politique française; mais cependant elle ne conseillait aucune mesure précipitée. Le lendemain même du jour où elle avait appris la mort de Louis XV, le 18 mai 1774, elle adressait à Marie-Antoinette une lettre destinée surtout à Louis XVI.

« Vous êtes tous deux bien jeunes, le fardeau est grand; j'en suis en peine et vraiment en peine... Tout ce que je puis vous dire et souhaiter, c'est que vous tous deux ne précipitiez rien : voyez par vos propres yeux, ne changez rien, laissez tout continuer de même; le chaos et les intrigues deviendraient insurmontables, et vous seriez, mes chers enfants, si troublés que vous ne pourriez vous en tirer. Je puis vous en parler d'expérience; quel autre intérêt pourrais-je avoir de vous conseiller d'écouter surtout les conseils de Mercy; il connaît la cour et la ville, il est prudent et vous est entièrement attaché. Dans ce moment-ci, regardez-le autant comme un ministre de vous que le mien, quoique cela combine très-bien, l'intérêt de nos deux Etats exige que nous nous tenions aussi étroitement liés d'intérêt comme de famille. Votre gloire, votre bien-être m'est autant à cœur que le nôtre. Ces malheureux temps de jalousie n'existent plus entre nos Etats et intérêts; mais notre sainte religion, le bien de nos Etats exigent que nous restions intimement liés de cœur et d'intérêt, et que le monde soit convaincu de la solidité de ce lien. »

Louis XVI aurait eu tort de se livrer entièrement aux conseils de

Mercy; mais il eût pu les prendre avec profit, et surtout il eût fait preuve de sagesse en ne *précipitant rien*. Il voulut, au contraire, mettre très-vite la main à l'œuvre, corriger les abus, donner satisfaction à l'opinion publique, etc. Et comme il ne connaissait ni les hommes ni les choses, il en résulta, selon les prévisions de Marie-Thérèse, un véritable *chaos et des intrigues* dont le jeune roi ne put se tirer. Il avait l'amour du bien, il était instruit, il prit d'excellentes mesures et gâta sa situation. C'est que rien ne fut fait à propos, avec suite et fermeté. Le désir d'être juste et généreux parut un désir banal et juvénile de popularité; les réformes eurent l'air de concessions ou d'étourderies.

Avant même que la reine eut répondu à sa première lettre, Marie-Thérèse prenait prétexte d'une parole polie du roi pour renouveler ses avis. Il exprime le vœu de recevoir des conseils, disait-elle, « que cela est respectable à son âge ! Il en trouvera s'il ne précipite rien. » Elle ajoutait :

« Qu'il fasse voir qu'il ne souhaite que le bien public, d'être le père de ses peuples, et que ceux qui auront à lui suggérer des moyens à y parvenir seront écoutés et récompensés; qu'il veut s'instruire lui-même; s'il n'a de confiance dans ceux qui sont actuellement à la tête des départements, après mûre considération qu'il prenne ceux qu'il croit les plus habiles et qui soient chrétiens et aient des vertus morales mêmes; point de gens fougueux, violents, ambitieux; point de premier ministre; cela fait trop souffrir le reste de ses égaux et le peuple. Que le roi lui-même soit son premier ministre, à bien choisir ceux pour les départements, les écouter et prendre après son parti. Nous sommes heureusement en paix, rien ne presse. La France a des ressources immenses, il y a des abus énormes; mais ceux-ci augmentent pour le moment les ressources, en les abolissant et s'attirant par là la bénédiction de ses peuples. La perspective est grande et belle; il ne s'agit que de ne rien précipiter et faire un bon choix des ministres et même des alentours. Il y a, en France, autant de ressources en sujets qu'en effets; et, avec la grâce de Dieu, en suivant la voie de la vertu, en distinguant ceux qui en ont, et en éloignant ceux qui n'en ont point, je me flatte de voir le règne de Louis-Auguste heureux et glorieux. La clémence et la générosité sont deux points employés à temps qui surmontent tout; mais tout a ses bornes; employer ces deux moyens indifféremment à tout, cela ôte entièrement leur mérite. »

Ces conseils si sages devaient être sans action sur Louis XVI. Ils avaient, à ses yeux, trois torts irrémissibles; ils venaient d'une souveraine étrangère; ils lui étaient transmis par la reine, qu'il aimait

peu, et à laquelle il ne voulait accorder aucune part dans le gouvernement; enfin ils lui étaient donnés directement, en bloc, sous leur forme de conseils, et non petit à petit par voie d'insinuation. Or ce jeune roi de vingt ans, bourru par timidité, soupçonneux par ignorance des affaires, était d'autant plus jaloux de son autorité qu'il se sentait médiocrement capable de l'exercer. Dans une pareille situation, pour prendre et suivre des conseils, il faut un caractère large et ferme. Louis XVI était bon, faible et obstiné. Il se défiait de lui-même et, tout en cherchant des avis, il craignait que l'on ne profitât de son insuffisance pour le dominer. De là les incertitudes et les fluctuations de sa conduite. On ne dirige pas de loin, par des conseils nettement donnés, de pareils hommes. On les mène en leur laissant faire quelques sottises et surtout en leur inspirant la crainte d'être menés. Madame Adélaïde sut faire vibrer cette dernière corde; elle maintint son ascendant sur le roi en lui persuadant que la reine, les Choiseul et Mercy, instruments de Marie-Thérèse, voulaient le régenter.

La pensée que le duc de Choiseul aurait une part, et même la part principale dans le gouvernement, était antipathique à Louis XVI, elle lui inspirait une sorte d'horreur. Il savait, car Madame Adélaïde ne cessait de le lui rappeler, que Choiseul, si longtemps ministre tout puissant, avait annihilé, blessé, humilié le Dauphin son père, qui mort à trente-sept ans avait toujours été tenu à l'écart des affaires. Il connaissait aussi l'immoralité, la prodigalité, l'esprit dominateur de l'ancien allié de la Pompadour, du persécuteur des Jésuites, de cet homme, qui dans l'enivrement de son influence, avait traité en ennemi le fils de son roi. Pour contrebalancer ce passé, pour effacer de tels souvenirs, quels titres pouvait invoquer Choiseul? Un seul. Il avait fait le mariage de Louis XVI. Mais, pour que ce titre fût bon, il eût fallu que l'amour eût uni les époux. Choiseul y avait compté; il s'était trompé. Le roi consentit cependant, sur les instances de la reine, à recevoir l'ancien ministre de Louis XV, exilé dans ses terres depuis quelques années. Marie-Antoinette voulut assister à l'entrevue dans l'espoir de la rendre plus cordiale. Elle accueillit Choiseul en lui disant, avec le plus aimable sourire : « Monsieur de Choiseul, je suis « charmée de vous voir ici. Je serai fort aise d'y avoir contribué. Vous « avez fait mon bonheur, il est bien juste que vous en soyez témoin. » Choiseul s'inclina et sut répondre en homme d'esprit resté courtisan et prêt à redevenir ministre. Puis il attendit un mot du roi. Celui-ci, très-embarrassé, hésita, chercha et finit par lui dire : « Monsieur de

« Choiseul, vous avez bien engraissé... vous avez perdu vos cheveux... « vous devenez chauve. » Choiseul comprit que son heure n'était pas revenue et partit pour les champs.

Les premiers ministres que prit Louis XVI plurent médiocrement à Marie-Thérèse. Elle se défiait surtout de Maurepas. Cependant elle accepta de bonne grâce le fait accompli D'ailleurs, malgré sa longue expérience et ses défiances, elle était sous le charme des acclamations qui saluaient le nouveau règne. « Qu'il est doux de rendre les peu- « ples heureux, s'écriait-elle, fût-ce même seulement en passant! Que « j'aime dans cet instant les Français ! Que de ressources dans une na- « tion qui sent si vivement ! Il n'y a qu'à leur souhaiter la constance et « moins de légèreté. » Elle louait la reine d'avoir refusé, au profit des pauvres, les présents d'usage, et passant aux questions sérieuses, aux questions d'avenir, ajoutait : « Souvenez-vous de ce que je vous ai « recommandé par le dernier courrier, de tâcher d'être l'amie et la « confidente du roi, tout en dépend : son bonheur et le vôtre. Vous « avez su si bien lui concilier l'amour du public et le rendre si affa- « ble, il faut continuer de même. » Elle la pressait ensuite, la conjurait de ne pas se désintéresser des affaires publiques. « En France, « lui disait-elle, c'est tout différent d'ici, et vous manqueriez autant « en vous abstenant qu'ici en vous mêlant ; c'est un point qui me « tient extrêmement à cœur, puisqu'il s'agit du bonheur de vos « jours. »

Quant à la reine, elle était ravie. « La lettre de ma chère maman « a mis la joie dans mon âme ; je ne puis être heureuse qu'en la ren- « dant contente de moi. Tout continue fort bien ici. » Cependant un mois plus tard, le 30 juillet 1774, bien qu'elle fût encore sous le charme de son apparente ou éphémère popularité, elle voyait déjà poindre les embarras et s'en inquiétait, plus que le roi lui-même, tout entier au bonheur d'être applaudi. Elle écrivait à Marie-Thérèse :

« Vos deux dernières lettres m'ont comblée de satisfaction par la bonté, avec laquelle ma chère maman pense à tout ce qui m'intéresse, et par ses bons avis qui sont encore plus de la tendresse et amitié que des droits de mère ; si je n'en profite autant que je devrais pour moi, au moins je répondrai à ma tendre mère avec sincérité et confiance. Il est bien vrai que les éloges et l'admiration pour le roi ont retenti partout ; il le mérite bien par la droiture de son âme et l'envie qu'il a de bien faire, mais je suis inquiète de cet enthousiasme français pour la suite. Le peu que j'entends des affaires me fait voir qu'il y en a de fort difficiles et embarrassantes.

On convient bien que le feu roi a laissé les choses en très-mauvais état. Les esprits sont divisés, et il sera impossible de contenter tout le monde dans un pays où la vivacité voudrait que tout fût fait dans un moment. »

V

Si Marie-Thérèse avait conçu l'espoir d'exercer par le moyen de la reine une influence décisive sur le gouvernement français, elle ne put conserver longtemps cette illusion. Nous entendrons encore l'impératrice donner des conseils d'un caractère général, ayant trait à la politique ; mais nous verrons plus souvent la mère qui s'inquiète et qui gronde. Du reste, même au moment où elle voyait l'avenir en beau, elle restait fidèle à ce dernier rôle.

Les gazettes et ses correspondants lui ont appris que le roi a donné de grosses pensions ou de très-larges gratifications à divers personnages, que le duc d'Aiguillon a reçu pour sa part cinq cent mille livres (1). Ces actes, dit-elle, « ont fait une grande sensation dans le « public, non en admirant la générosité du roi, mais on cherchait les « sujets qui ont pu entraîner le roi, et on a conclu tout de suite : il « ne sera pas ferme et aura des favoris qui pourront le mener. » Elle parle de divers projets de dépense et arrive au point qu'elle a surtout en vue.

« On dit (à propos de certains divertissements), qu'on ne connaissait pas la reine des autres princes, que la familiarité est extrême. Dieu me garde que je voudrais vous inspirer de leur faire sentir votre supériorité, où Dieu vous a mise ! mais vous vous êtes déjà trouvée souvent attrapée tant par les tantes que par le comte ou la comtesse de Provence. Le comte d'Artois, on le dit hardi à l'excès ; cela ne convient pas que vous le tolériez, et vous pourriez à la longue vous en trouver le plus mal ; il faut rester à sa place, savoir jouer son rôle, par là on se met et tout le monde à son aise. Toutes les complaisances et attentions pour tous, mais point de familiarité ni jouer la commère ; vous éviterez par là les tracasseries et recommandations. »

Elle craint que le château de Trianon, dont le roi vient de faire cadeau à la reine, ne soit une occasion de dépenses extraordinaires ; elle parle « de ce beau et merveilleux commencement » de règne, elle cite un mot heureux attribué au roi et s'écrie : « avec l'aide de Dieu

(1) Il devait cette faveur à l'influence de Maurepas, son parent.

« et cette admirable volonté tout est à espérer, tout ira bien ; je crains « seulement votre paresse et dissipation : le seul ennemi que vous « ayez à craindre. Il faut vous rendre capable de servir de conseil au « roi, et hors cela il faut orner son esprit de choses analogues à la « tâche que vous avez à remplir. »

Cette lettre est du 16 juillet 1774. La reine y répond le 30 du même mois.

« Le roi ne pense pas à dépenser de millions en bâtiments; c'est une exagération comme sur bien des choses, et sur ma familiarité, qui ne pourrait être vue que de bien peu de monde. Ce n'est pas à moi à me juger, mais il me semble qu'il n'y a entre nous que l'air de bonne amitié et de gaîté de notre âge. Il est vrai que le comte d'Artois est bien vif et étourdi, mais je sais lui faire sentir ses torts pour mes tantes, on ne peut plus dire qu'elles me conduisent; et quant à Monsieur et à Madame, il s'en faut bien que je me fie entièrement à eux.

« Je dois avouer ma dissipation et paresse pour les choses sérieuses. Je désire et espère me corriger peu à peu, et sans jamais me mêler d'intrigues, me mettre en état de répondre à la confiance du roi, qui vit toujours de bonne amitié avec moi. »

Cette *bonne amitié* n'était qu'une sorte d'intimité sans confiance et sans élan.

D'autres rapports ont été faits à Marie-Thérèse au sujet du comte d'Artois; elle a réclamé de nouveau et Marie-Antoinette lui dit pour la rassurer :

« Il est vrai que le comte d'Artois est turbulent et n'a pas toujours la contenance qu'il faudrait; mais ma chère maman peut-être assurée que je sais l'arrêter dès qu'il commence des polissonneries, et loin de me prêter à des familiarités, je lui ai fait plus d'une fois des leçons mortifiantes en présence de ses frères et ses sœurs. »

Et puis comme elle tient à prouver que, tout en s'occupant de ses plaisirs, elle songe aussi à ses devoirs, elle donne ce détail assez significatif.

« Je suis bien contente d'avoir engagé le roi à donner à souper une fois la semaine avec nous aux cavaliers et dames; je crois que c'est le meilleur moyen d'empêcher qu'on ne l'entraîne à de mauvaise compagnie comme son grand-père. Cela est encore bon pour diminuer la familiarité qu'il aurait pu avoir avec ses valets. Jusqu'ici les soupers passent à merveille ; je regarde comme mon devoir d'y parler et avoir attention pour tout le monde. »

Dans cette même lettre elle dit un mot de Beaumarchais, qui s'était permis quelques propos inconvenants : « c'est encore une occasion où « le roi m'a montré amitié et confiance. Il regarde cet homme comme « un fou, malgré tout son esprit, et je crois qu'il a raison. » Le roi et la reine se trompaient : Beaumarchais n'était pas fou ; il était méchant.

Marie-Thérèse avait raison de dénoncer un manque de tenue dans les divertissements de la reine et du comte d'Artois. Marie-Antoinette et le jeune prince s'entendaient pour faire des plaisanteries et organiser des jeux dont le caractère n'était pas précisément royal. Ils portaient atteinte à la loi du respect. Le prince de Ligne en a cité, à bonne intention, de singuliers exemples dans ses Mémoires. Il rapporte, par exemple, qu'à Versailles dans la salle dite de l'Orangerie où l'on faisait souvent de la musique, se trouvait bien haut dans une niche, un buste de Louis XIV. Le comte d'Artois s'amusait à crier en passant devant ce buste : *Bonjour, grand-papa !* » Un jour il fut convenu entre la reine et le prince de Ligne, que celui-ci caché dans le fond de la niche répondrait au prince. Cette grande figure de Louis XIV servant de texte aux bouffonneries de la famille royale et des courtisans, nous semble s'assombrir pour prononcer une condamnation.

C'est aussi avec le prince de Ligne et le comte d'Artois que la reine combina certaine mascarade, qui fit grand bruit à cause du ton de plusieurs couplets et des excentricités de quelques costumes. La reine y parut en bergère et l'abbé Delille, déjà poëte célèbre, en berger (1).

Si Marie-Thérèse se défiait du comte d'Artois à cause de ses « polissonneries, » elle se défiait du comte de Provence à cause de sa sagesse. Elle devinait l'hypocrite et l'ambitieux sous ce jeune prince, pédant et gourmé. La reine lui écrivait :

« Nous vivons fort bien avec Monsieur et Madame ; ils sont l'un et l'autre fort réservés et fort tranquilles, au moins en apparence. Madame est italienne de corps et d'âme ; le caractère de Monsieur y est conforme ; notre pli est pris ; nous vivrons toujours sans division ni confiance, et je crois que le roi est comme moi sur cet article. »

Marie-Thérèse ne voulait pas qu'on se livrât au comte de Provence,

(1) On sait que Delille, enfant naturel, devait son titre d'abbé à un bénéfice et n'était pas prêtre.

mais elle craignait que la défiance ne fût trop accusée. Marie-Antoinette la rassurait :

12 *novembre* 1775. — « Il est bien certain que non-seulement il n'y a point de brouillerie entre Monsieur et moi, mais ce qui est plus, c'est qu'on n'en croit pas, et tout le monde remarque mes bonnes manières pour lui et sa femme. Je dirai cependant à ma bonne maman qu'elle est un peu trompée sur son compte ; il est bien vrai qu'il n'a pas les inconvénients de la vivacité et turbulence du comte d'Artois, mais à un caractère très-faible il joint une marche souterraine et quelquefois très-basse ; il emploie pour faire ses affaires et avoir de l'argent de petites intrigues dont un particulier honnête rougirait.... Malheureusement pour Monsieur toutes ces menées commencent à être connues et ne lui laissent ni considération ni affection publique. Il a même eu quelque temps la réputation d'esprit qu'il a perdue par quelques-unes de ses lettres qui ont paru dans le public et qui étaient peu honnêtes et très-maladroites. »

Un mois plus tard, le 15 décembre 1775, elle revenait en ces termes sur le même sujet :

« Je n'ai jamais oublié ce que ma bonne maman me dit sur le caractère piémontais ; il va très-bien à Monsieur, et à cet égard il ne s'est point mésallié. Je ne sais quel est son projet dans ce moment ; nous vivons fort bien ensemble, et même depuis quelque temps on me faisait compliment de mes attentions pour lui et sa femme. Il a imaginé de chercher l'intimité, et pour s'y introduire, il a écrit (c'est son expédient ordinaire dans les grandes affaires, quoique jusqu'ici il y ait assez mal réussi) ; sa lettre est adressée à un homme de sa maison, mais en même temps il lui a indiqué un homme en qui j'ai confiance, pour me la montrer. Il y a dedans beaucoup de phrases, de bassesse et de fausseté. Malgré cela j'ai cru devoir en paraître la dupe et croire à tout ce qu'il disait. Je lui ai parlé la première, en débutant par un reproche obligeant sur ce qu'il se servait d'un tiers avec moi. Depuis nous continuons à être sur le ton de l'amitié et de la cordialité ; à dire vrai je vois qu'elle n'est pas plus sincère d'un côté que de l'autre : plus je suis convaincue, que si j'avais à choisir un mari entre les trois, je préférerais encore celui que le ciel m'a donné. Son caractère est vrai, et quoique il est gauche, il a toutes les attentions et complaisances possible pour moi. »

Ces mots : Je *préférerais* ENCORE *celui que le ciel m'a donné*, venant après un tel portrait, donnent la note exacte des sentiments de la reine pour le roi. Vraiment elle ne lui devait pas davantage, car après cinq ans de mariage, il n'était encore pour elle que le plus calme, le plus froid des familiers.

Cette absence d'union entre les deux époux donnait de continuelles inquiétudes à Marie-Thérèse, et la rendait tout à la fois plus attentive et plus sévère au sujet de sa fille. Celle-ci, un peu par amour-propre et beaucoup pour rassurer sa mère, notait avec soin et même en forçant les choses, toutes les attentions que le roi pouvait lui montrer. Le total était mince, et Marie-Thérèse ne s'y trompait pas. Connaissant les goûts simples et modestes du roi, elle pensait que la reine, loin de l'attirer, l'écartait par ses recherches de toilette et de parure, qui allaient des mignardises de la paysannerie florianesque aux écarts de la fantaisie tapageuse. Elle lui conseillait le terme moyen.

15 *mars* 1775. — « Je ne peux m'empêcher de vous toucher un point que bien des gazettes me répètent trop souvent : c'est la parure dont vous vous servez; on la dit depuis la racine des cheveux trente-six pouces de haut, et avec tant de plumes et rubans qui relèvent tout cela! Vous savez que j'étais toujours d'opinion de suivre les modes modérément, mais de ne jamais les outrer. Une jeune, jolie reine, pleine d'agréments, n'a pas besoin de toutes ces folies; au contraire, la simplicité de la parure fait mieux paraître, et est plus adoptable au rang de reine : celle-ci doit donner le ton.... »

Un compliment termine la mercuriale; mais, comme celle-ci ne sera pas écoutée, les reproches s'accentueront.

2 *juin* 1775. — « Je vous avoue que j'ai vu avec grande peine, dans les feuilles imprimées, que vous vous abandonnez plus que jamais à toutes sortes de courses au bois de Boulogne, aux portes de Paris, avec le comte d'Artois, sans que le roi y soit. Vous devez savoir mieux que moi que ce prince n'est nullement estimé, et que vous partagez ainsi ses torts. Il est si jeune, si étourdi ; passe encore pour un prince; mais ces torts sont bien grands dans une reine plus âgée, et dont on avait toute autre opinion. Ne perdez pas ce bien inestimable que vous avez si parfaitement. Une princesse doit se faire estimer dans ses moindres actions, et point faire la petite maîtresse, ni en parure, ni dans ses amusements. On nous épluche trop, pour ne pas être toujours sur nos gardes . »

Elle recommandait d'autant plus la régularité de la tenue que les tendances générales étaient plus mauvaises. L'*esprit de mutinerie*, disait-elle, « commence à devenir familier partout ; c'est donc la suite de « notre siècle éclairé ; j'en gémis souvent ; mais la dépravation des « mœurs, cette indifférence sur tout ce qui a rapport à notre sainte « religion, cette dissipation continuelle, sont cause de tous ces « maux. »

30 *mai* 1776. — « Je ne crains pour vous (étant si jeune) que le trop de dissipation. Jamais vous n'avez aimé la lecture, ni aucune application; cela m'a donné souvent des inquiétudes. J'étais si aise vous voyant adonnée à la musique; je vous ai si souvent tourmentée pour savoir vos lectures pour cette raison. Depuis plus d'un an, il n'est plus question ni de lecture, ni de musique, et je n'entends que des courses de chevaux, des chasses de même, et toujours sans le roi, et avec bien de la jeunesse non choisie : ce qui m'inquiète beaucoup, vous aimant si tendrement. Vos belles-sœurs font tout autrement, et j'avoue, tous ces plaisirs bruyants, où le roi ne se trouve pas, ne sont pas convenables. Vous me direz : « Il les approuve. » Je vous dirai qu'il est bon, et pour cela vous devez de vous-même être plus circonspecte, et lier vos amusements ensemble. »

Ce dernier conseil était difficile à suivre, car le roi n'aimait pas à s'amuser. La chasse seule avait quelque attrait pour lui. Il s'agissait donc pour la reine de sacrifier absolument le genre de vie qu'elle avait adopté. Elle ne devait pas lier ses plaisirs à ceux du roi, elle devait renoncer au plaisir. Le temps où elle pourrait faire ce sacrifice n'était pas venu. Aussi songeait-elle plus à calmer les craintes de sa mère qu'à lui obéir. Elle cherchait des biais, plaidait les circonstances atténuantes, défendait ses cavalcades, ses parures, sa coiffure et ses amis; elle voulait surtout établir que si le roi la laissait faire, ce n'était pas indifférence ou tolérance, mais bien parce qu'elle restait en tout dans la juste mesure. Il est douteux qu'elle fût complétement sincère en parlant de la sorte. Louis XVI condamnait les habitudes de la reine, il en souffrait, mais il n'avait ni l'esprit assez juste, ni le caractère assez ferme, ni le cœur assez tendre pour donner en face, avec volonté et affection, un avis qui eût tout changé. Il manifestait son mécontentement par des accès de mauvaise humeur et des impertinences publiques. L'échafaudage de plumes et de rubans dont Marie-Antoinette se chargeait la tête lui déplaisait. Au lieu de le dire nettement, que fit-il? Il chargea Carlin, acteur célèbre dans le rôle d'Arlequin, de ridiculiser, sur le théâtre même de la cour, la coiffure royale. Carlin substitua donc un jour, à la queue de lapin, ornement habituel de son bonnet, une plume immense qui s'accrochait partout. L'allusion fut comprise. Les uns applaudirent, les autres parlèrent de punir ce baladin; mais, comme le roi ne se fâchait point, chacun comprit d'où le coup partait, et tout fut dit.

Il est certain que la coiffure des femmes avait alors un caractère d'extravagance dont les modes si souvent ridicules de nos jours ne

peuvent donner une idée. Les faux cheveux abondaient ; c'est le fond de toute coiffure excentrique ; mais au lieu de ces paquets que l'on portait hier sur la nuque, presque sur le dos, que l'on portera demain sur le front, et dont la masse s'accorde généralement fort peu avec la raie si claire du sommet de la tête, on se livrait à des combinaisons artistiques et même scientifiques. « La tête des élégantes « était une mappemonde, une prairie, un combat naval. Elles allaient « d'imaginations en imaginations et d'extravagances en extravagan- « ces, du *porc épic* au *berceau d'amour*, du *pouf à la puce* au *casque* « *anglais*, du *chien couchant* à la *Circassienne*, des *baigneuses à la* « *frivolité* au *bonnet à la candeur*, de la *queue au flambeau d'amour* « à la *corne d'abondance*. Et que de créations de couleurs pour les « énormes choux de rubans, jusqu'à la nuance des *soupirs étouffés* et « des *plaintes amères !* »

MM. de Goncourt, dont le livre nous fournit ces renseignements, constatent, avec un étonnement mêlé d'indignation, que ces folies furent moins pardonnées à la Reine qu'à aucune autre femme. Quoi de plus juste cependant ? « La Reine, disent-ils, se jette dans cette « mode. Aussitôt les caricatures et les diatribes de passer par-dessus « toutes les têtes et de frapper sur la jolie coiffure aux mèches relevées « et tortillées en queue de paon, dans laquelle elle s'est montrée aux « Parisiens. La satire, qui permet tant de ridicules à la mode, est im- « pitoyable pour le *quesaco* que la Reine montre aux courses de che- « vaux, pour les bonnets allégoriques que lui fait Beaulard, pour la « coiffure de son lever, courant Paris sous le nom de *Lever de la* « *Reine*. »

Marie-Thérèse connaissait ces modes, connaissait ces bruits et suppliait Marie-Antoinette de se coiffer et de s'habiller raisonnablement. La reine ne se rendait pas aux avis de sa mère ; mais, pour la rassurer, elle cherchait à lui donner le change sur l'effet que pouvaient produire la critique et les satires dont le retentissement allait jusqu'à Vienne. Elle lui écrivit le 15 décembre 1775 :

« Nous sommes dans une épidémie de chansons satiriques ; on en a fait sur toutes les personnes de la cour, hommes et femmes, et la légèreté française s'est même étendue pour le roi. Pour moi, je n'ai pas été épargnée. Quoique les méchancetés plaisent assez dans ce pays-ci, celles-ci sont si plates et de mauvais ton, qu'elles n'ont eu aucun succès, ni dans le public, ni dans la bonne compagnie. »

Un mois plus tard, le 14 janvier 1776, répondant à quelque sortie de Marie-Thérèse, qui attribuait volontiers à la France les torts de la Reine, elle lui disait :

« Ma chère maman a toute raison contre la légèreté française, mais je suis vraiment affligée qu'elle en conçoive de l'aversion pour la nation. Le caractère est bien inconséquent, mais il n'est pas mauvais; les plumes et les langues disent bien des choses qui ne sont pas dans le cœur. La preuve qu'ils ne haïssent pas, c'est qu'à la plus petite occasion ils disent du bien et louent même beaucoup plus qu'on ne mérite. Je viens de l'éprouver tout à l'heure. Il y a eu un incendie terrible au palais où on juge les procès à Paris. Le même jour je devais aller à l'Opéra ; je n'y ai point été et j'ai envoyé deux cents louis pour les besoins pressants. Du moment de l'incendie les mêmes gens qui ont répété les propos et chansons contre moi m'élevaient jusqu'aux nues. »

Louis XVI, sans se servir toujours de Carlin pour corriger les mœurs, fit donner à la reine d'autres leçons de même sorte. «En février 1777, à une représentation de la pièce carnavalesque de *don Japhet d'Arménie*, sur le théâtre du palais de Versailles, les coryphées de la cavalcade singèrent, devant toute l'assistance, les allures et les petites manières de la reine et du comte d'Artois à une course d'ânes à Fontainebleau devenue fameuse. C'était le roi en personne qui avait donné le mot aux acteurs, et leur avait même fait faire les répétitions. » Le recueil, d'après lequel M. de Conches donne ce fait, en rapporte un autre de nature à prouver que Marie-Antoinette était très-disposée à suivre la volonté de son mari, pourvu que cette volonté fût nettement exprimée. Alors, comme aujourd'hui, comme à toutes les époques où les mœurs se matérialisent, les femmes visaient à prendre aux hommes quelque chose de leurs allures et de leur coutume. La reine donnait dans ce travers. Un jour, elle s'avisa d'adopter le catogan pour coiffure de salon. Louis XVI prit un chignon empanaché de plumes et entra ainsi dans le cercle de la cour. — « Qu'est-ce à dire, s'écria la reine en riant, vous voilà coiffé en femme ! — Il le faut bien, répondit le roi ; je n'avais encore rien inventé ; j'ai imaginé cette coiffure, puisque vous avez pris la nôtre. »

La leçon pouvait paraître dure, car elle était faite devant tout le monde ; Marie-Antoinette la reçut avec déférence et sans humeur. Elle passa dans son cabinet de toilette, reparut avec une autre coiffure et ne porta plus jamais le catogan.

Ce trait ne prouve-t-il pas que la reine eût été heureuse de se conformer aux goûts du roi, s'il lui avait parlé avec fermeté, confiance et amour ? Mais tout au contraire il souffrait en silence, un silence maussade, puis se soulageait en provoquant les impertinences des courtisans et même des baladins. Ces misères, ces maladresses, ces inconvenances ruinaient la considération de la Reine et portaient de terribles coups à la dignité royale. Louis XVI, si droit et si pur, achevait ainsi l'œuvre de Louis XV. Comme lui il sapait le trône.

VI

Diverses lettres, auxquelles nous ne pouvons nous arrêter, dénoncent les inquiétudes persévérantes de l'impératrice et la légèreté de la reine. On s'explique assez bien d'ailleurs l'insouciance de celle-ci. Comme ses mœurs, que déjà l'on calomniait, restaient irréprochables et comme il y avait souvent de l'exagération dans les rapports envoyés à Marie-Thérèse, elle ne trouvait pas nécessaire de se réformer. Elle relevait les coups portés à faux pour ne pas tenir compte de ceux qui portaient juste. On doit même signaler dans cette seconde partie de la correspondance une certaine différence de ton. Le langage de Marie-Antoinette ne cesse pas d'être tendre et respectueux, mais il devint plus dégagé.

Marie-Thérèse lui avait opposé la conduite des comtesses de Provence et d'Artois, elle répond :

« Je n'ai rien à dire contre mes belles-sœurs, avec qui je vis bien ; mais si ma chère maman pouvait voir les choses de près, la comparaison ne me serait pas désavantageuse. La comtesse d'Artois a un grand avantage, celui d'avoir des enfants ; mais c'est peut-être la seule chose qui fasse penser à elle, et ce n'est pas ma faute si je n'ai pas ce mérite. Pour Madame, elle a plus d'esprit, mais je ne voudrais pas changer de réputation avec elle. »

Dans la même lettre, elle a soin de dire qu'elle a fini son jubilé et « repris les lectures de l'histoire romaine de Laurent Echard (1). »

Quelques semaines plus tard (septembre 1776), Marie-Thérèse lui écrit :

« Toutes les nouvelles de Paris annoncent que vous avez fait un achat de bracelets de 250 mille livres, que pour cet effet vous avez dérangé vos finances et chargé de dettes, et que vous avez, pour y remédier, donné vos diamants à très-bas prix, et qu'on suppose après que vous entraînez le roi

(1) Historien anglais. Il avait été traduit en français par Guyot-Desfontaines.

à tant de profusions inutiles, qui depuis quelque temps augmentent de nouveau et mettent l'État dans la détresse où il se trouve. Je crois ces articles exagérés, mais j'ai cru qu'il était nécessaire que vous soyez informée des bruits qui courent, vous aimant si tendrement. Ces sortes d'anecdotes percent mon cœur, surtout pour l'avenir. »

Plus loin, elle s'écrie que l'anecdote des diamants l'a humiliée. « Cette légèreté française avec toutes ses extraordinaires parures! Ma « fille, ma chère fille, la première reine, le deviendrait elle-même! « Cette idée m'est insupportable ! »

La réponse est brève :

« Je n'ai rien à dire sur les bracelets; je n'ai pas cru qu'on pût chercher à occuper la bonté de ma chère maman de pareilles bagatelles. »

Dans la lettre où Marie-Thérèse parlait des bracelets, elle avait signalé à la reine les inconvénients d'une trop grande intimité avec le prince de Ligne, connu par son esprit et ses mauvaises mœurs. Marie-Antoinette lui donne à peu près satisfaction sur ce point : « Le prince « de Ligne est à son régiment. Quoiqu'il soit très-aimable et *très-aimé* « ici, je n'en connais pas moins sa légèreté. »

L'impératrice prit très-mal les deux lignes de sa fille au sujet des bracelets.

« Vous passez fort légèrement sur les bracelets, mais cela n'est pas tel que vous voulez l'envisager; une souveraine s'avilit en se parant, et encore plus si elle pousse cela à des sommes si considérables, et en quel temps! Je ne vois que trop cet esprit de dissipation; je ne puis me taire, vous aimant pour votre bien, non pour vous flatter. Ne perdez pas par des frivolités le crédit que vous vous êtes acquis au commencement; on sait le roi très-modéré; ainsi la faute resterait seule sur vous. Je ne souhaite survivre à un tel changement. »

La tendresse maternelle, jointe à l'esprit de gouvernement, donnait, pour ainsi dire, à Marie-Thérèse la prescience de l'avenir. C'est, en effet, sur les points où portaient ses conseils que les ennemis de Marie-Antoinette trouvèrent dans la suite le moyen de frapper leurs coups les plus dangereux. On l'accusa surtout de profusion, de coquetterie, de légèreté. On lui reprocha d'avoir entraîné le roi. Cette affaire des bracelets qui fit alors beaucoup de bruit dut contribuer plus tard au succès de l'infâme machination dite l'*affaire du Collier*.

Sous la même date (1er octobre 1776), Marie-Thérèse adressait à

l'abbé de Vermond un billet où elle lui disait : « Je suis bien touchée de « vos services et attachement, qui n'ont pas d'exemple ; mais je le « suis aussi de l'état de ma fille, qui court à grands pas à sa perte, « étant entourée de bas flatteurs qui la poussent pour leurs propres « intérêts. Dans ces circonstances, ma fille a besoin de vos secours. » Elle le conjurait donc de rester à son poste qu'il songeait à quitter. L'abbé de Vermond obéit ; mais, comme il avait peu d'influence sur son ancienne élève, et n'était guère de taille ni d'humeur à lui donner avec persévérance de solides conseils, sa présence ne modifia rien (1).

Devant ces alarmes si vives de Marie-Thérèse nous devons répéter que les erreurs de la reine étaient de celles qu'une honnête femme, d'un esprit léger et trop adonnée aux plaisirs du monde, peut se dissimuler. Sa grande faute était d'aimer passionnément les « amusesements » que son mari n'aimait point, et de chercher dans les dissipations du dehors l'oubli de ses souffrances intérieures, de ses déceptions intimes.

Les bals de l'Opéra n'étaient pas en 1777 et 1778 ce qu'ils sont aujourd'hui. Le *monde* les fréquentait. Néanmoins c'était dès lors un divertissement un peu risqué. L'on y avait vu, l'on y voyait encore des princesses, mais on n'admettait pas que la reine pût également y aller. Marie-Antoinette y alla. Le prince de Ligne constate avec ironie dans ses Mémoires, que cet acte de la reine fut jugé sévèrement. Cette sévérité était, hélas! trop légitime! Comme il fallait que nous fussions loin de Louis XIV, pour que la reine de France pût concevoir l'idée de se rendre, sous le masque, dans un bal public! Et qu'y faisait-elle ? Elle *y intriguait*. Ecoutons le prince de Ligne : « La Reine « pour n'être pas reconnue, ce qu'elle était toujours par nous, et « même par les Français qui la voyaient le moins, s'adressait aux « étrangers pour les intrigues. » Oui, la reine de France prenait le bras d'un individu quelconque, lui débitait des histoires en l'air, l'interrogeait sur les cancans du jour, enfin elle *l'intriguait*. Et naturellement elle devait essuyer sans broncher les impertinences, les équivoques, les gaillardises de son interlocuteur. Le lieu autorisait,

(1) Ce billet de Marie-Thérèse suffirait à prouver que l'abbé de Vermond n'était pas le prêtre extrêmement frivole et même foncièrement mauvais que MM. de Goncourt et quelques autres écrivains ont dénoncé. L'impératrice, qui l'avait eu longtemps sous la main, et que Mercy renseignait avec soin sur les hommes et les choses, ne lui aurait pas parlé de la sorte s'il avait été absolument indigne de confiance. Elle s'abusait un peu sur son compte, mais elle ne se trompait pas du tout au tout.

commandait même de grandes licences de langage. On ne manquait pas d'en user.

Et que disait le roi? Voici sur ce point un mot de Marie-Antoinette à sa mère : « Je n'y ai été (au bal de l'Opéra), qu'après en avoir parlé « au roi et m'être assurée que cela ne lui déplaisait pas. Il m'a ré- « pondu que je pouvais y aller autant que cela m'amuserait. » Marie-Thérèse ne prenait pas les choses ainsi. La tendresse maternelle et le sentiment de la dignité royale lui faisaient comprendre qu'il y avait là un amoindrissement et un danger. » Les bals chez vous, écrivait-« elle le 5 janvier 1778, sont convenables; mais ceux de l'Opéra ne le « sont pas du tout. Vous en avez déjà éprouvé l'année dernière les in- « convénients, ils m'ont causé de cruels chagrins. » Elle lui reprochait de laisser le roi seul à Versailles pour se produire en un lieu où *jamais reine de France ne s'était produite.* Elle la *conjurait* de renoncer à de tels plaisirs, et s'écriait : « Je mérite par ma tendresse un peu de « condescendance et consolation (1). »

Nous l'avons déjà dit : les conseils de Marie-Thérèse s'étendaient à tout. Elle s'inquiétait du penchant de la reine pour les jeux du hasard; elle craignait qu'elle ne se laissât dominer et exploiter par son entourage. Parmi les plaisirs bruyants et mauvais, lui disait-elle, « le jeu est « sûrement un des plus mauvais; cela attire mauvaise compagnie et « propos. Du temps du feu roi on a joué aussi, mais le lansquenet, le « cavagnol et le wisth ou autre jeu de commerce, mais le pharaon « attire trop. Je le sais par expérience, et l'on ne s'en débarrasse pas « tout d'un coup. » Elle lui parle des générosités excessives que d'après « les papiers » elle aurait faites à la comtesse de Polignac et à « certain » comte de Vaudreuil. « Je dois vous avertir, ajoute-t-elle, « que cela fait une très-mauvaise sensation dans le public et à l'é- « tranger, surtout dans le moment où on réforme tout à la cour, ce « qui est nécessaire et louable. Mais ces générosités si excessives d'un « autre côté rendent par comparaison même les autres plus malheu- « reux et plus pesants. Je n'ai pu me taire sur ces anecdotes qui inté- « ressent trop votre gloire, et que par bonté de cœur vous vous lais- « sez aller à l'avidité de ces prétendues amies, et surtout dans les « circonstances présentes. Si je ne vous en avertissais, qui est-ce qui

(1) La reine allait au bal de l'Opéra « avec une seule dame du palais et ses gens en redingote grise. Une fois sa voiture s'étant cassée à l'entrée de Paris, elle prit une voiture de place et entra dans la salle en disant : « C'est moi en fiacre! N'est-ce pas bien plaisant! » Non, ce n'était pas plaisant.

« l'oserait ? » La reine défend le comte de Vaudreuil et la comtesse de Polignac, elle rectifie ce qu'il y avait d'exagéré dans les bruits rapportés par « les papiers » et ajoute : « Les gazetiers et les nouvel-« listes en savent plus que moi ; si j'en savais davantage je le dirais à « ma chère maman, à qui je n'hésiterai jamais de répondre sur « rien. »

Cependant elle ne répondait pas cette fois avec toute la netteté désirable. Il est certain que, si la princesse de Lamballe fut l'amie désintéressée de la reine, la comtesse Jules de Polignac, ses parents et ses intimes tirèrent grand profit de la faveur royale. Les dons, les pensions, les charges et les titres leur furent prodigués. Et ce ne fut ni le seul, ni peut-être le plus grand tort qu'eut la reine de ce côté. Elle se livra tout entière à la société des Polignac. Il fallait être de leurs amis pour arriver jusqu'à elle. Cette conduite lui aliéna presque toute la noblesse de cour et eut de fâcheux retentissements dans le peuple même de Paris. Mme de Polignac était, d'ailleurs, une aimable personne, gracieuse et nonchalante, belle sans beaucoup d'éclat, spirituelle sans méchanceté. Elle avait assez d'ambition et d'habileté pour provoquer les entraînements de sa royale amie, et, longtemps, elle eut assez de retenue pour ne rien demander. Elle se laissait faire. Il y a tout lieu de croire, d'ailleurs, qu'elle aimait véritablement la reine ; mais elle ne sut pas l'aimer avec désintéressement, et, bien qu'elle ne pût ignorer que Marie-Antoinette se créait d'énormes difficultés, même des périls, en la comblant de faveurs, elle n'eut jamais la pensée de dire : C'est assez.

VII

Un changement heureux et depuis longtemps attendu se produisit vers la fin de 1777 dans la situation de Marie-Antoinette. Louis XVI se rapprocha d'elle, il lui montra quelque confiance, on pourrait presque dire qu'il l'aima. Après sept ou huit ans de mariage elle remuait enfin le cœur de son mari ; elle devenait véritablement reine. Ce fut pour elle une grande joie. Par malheur, cette joie arrivait trop tard. La longue indifférence du roi avait détruit chez Marie-Antoinette la possibilité de l'aimer d'un amour confiant, complet et dévoué. La femme, l'épouse et la reine avaient reçu de ces blessures dont on ressent toujours les effets. D'autre part, cette vie futile lui avait donné des habitudes et des goûts, créé des besoins qui contribuaient à la

séparer moralement du roi. L'intimité pouvait s'établir, les cœurs, sans aller jusqu'à se fondre, pouvaient s'entendre; l'union des esprits était impossible. Le mariage aurait sans doute rapproché ces caractères si différents, s'il avait été suivi d'une vie affectueuse et confiante, de cette vie qui rend facile le sacrifice; mais chacun des époux s'était enfoncé dans sa voie, et l'on ne voyait entre eux aucun lien intellectuel. Les épreuves cacheront ce dissentiment absolu; elles ne le feront pas cesser.

Ne voyons pas les choses de trop loin. Nous en sommes aux beaux jours. La reine est grosse, le roi est attentif, Marie-Thérèse est dans la joie. Elle donne toujours des conseils, mais ceux-ci n'ont rien qui puisse éprouver la soumission de Marie-Antoinette. « Je vous « prie, dit la mère, de vous bien ménager en couche, et surtout pour « les odeurs, pommades et poudres. Notre neuvaine commence le « 20 de ce mois (9 novembre 1778) ; toute la cour y est animée, et « surtout votre famille et bonne maman qui vous embrasse. » L'enfant si impatiemment attendu arriva le 20 décembre 1778 et trompa un peu les espérances de Paris et de Vienne : c'était une fille (1). Quelques jours plus tard, dans une lettre datée *fin décembre* 1778, Marie-Antoinette disait à sa mère :

« Madame ma très-chère mère, j'aurais bien voulu pouvoir dès le premier moment vous écrire moi-même pour vous annoncer mon heureux accouchement; mais le roi, mon bien-aimé roi, s'est acquitté de ce devoir avec tant de bonheur auprès de moi qu'il a fait les choses mieux que je ne les aurais faites; je ne lui ai pas donné un Dauphin, mais la pauvre petite qui est venue ne m'en sera pas moins chère, un fils ne m'eût pas appartenu, elle sera toujours auprès de moi, elle m'aidera à vivre, me consolera dans mes peines et nous serons heureuses à deux. Elle est ici à mes côtés, qui ne demanderait qu'à me tendre ses petits bras et à me sourire. Le roi est pour moi d'une attention de mère... »

Elle lui disait ensuite que les « couplets de chansons pleuvaient » et lui citait celui-ci :

Pour toi, France, un Dauphin doit naître,
Une princesse vient pour en être témoin,
Sitôt qu'on voit une Grâce paraître
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

(1) Marie-Thérèse-Charlotte, depuis duchesse d'Angoulême; elle reçut le titre de Madame Royale.

L'impératrice protestait de sa vive affection pour cette enfant; mais elle attendait avec impatience que Madame Royale eût un frère. « Ce « que vous me mandez de votre chère fille, écrivait-elle, me fait « grand plaisir, et surtout de la tendresse du roi; mais j'avoue, je « suis insatiable; il lui faut un compagnon et il ne doit pas tarder « longtemps. » Ce souhait se retrouvera maintenant dans presque toutes ses lettres. Elle n'en verra pas l'accomplissement. Marie-Thérèse mourut, onze mois avant la naissance du premier Dauphin, le 29 novembre 1780. Le 3 de ce même mois elle avait encore écrit à sa fille. Cette dernière lettre ne contenait aucun reproche, ni même aucun souhait. L'impératrice déjà souffrante parle surtout de son amour pour ses enfants. Cependant elle donne encore un conseil; elle recommande à Marie-Antoinette de remplir avec bonne grâce les charges de la royauté.

VIII

Deux mots maintenant sur la place que tient la politique dans la correspondance que vient de publier M. d'Arneth :

Marie-Thérèse espérait, sans aucun doute, peser par le moyen de sa fille sur la politique de la France. Elle rêvait une alliance vraiment intime, une entente vraiment cordiale entre les deux puissances. « Il ne faut, disait-elle, à nos deux monarchies que du repos pour ranger nos affaires. Si nous agissons bien étroitement liés ensemble, personne ne troublera nos travaux et l'Europe jouira du bonheur de la tranquillité. » Malheureusement pour elle et peut-être aussi pour Louis XVI, le point d'appui qu'elle avait cru trouver lui manquait. La reine, nous devons le répéter, n'eut jamais, du temps de Marie-Thérèse, aucune action sur la marche des affaires. On le vit bien à l'occasion de la guerre de 1778 et 1779 entre la Prusse et l'Autriche. Marie-Thérèse, sans aller jusqu'à espérer le concours armé de la France, comptait obtenir des marques officielles de sympathie, un appui moral. Elle n'obtint rien, par moment même la conduite de nos agents près des cours allemandes lui donna de justes sujets de plainte; elle put croire que le cabinet de Versailles penchait vers Frédéric. Le roi de Prusse avait certainement des admirateurs et des amis parmi les ministres; mais Louis XVI, qui le méprisait, voulait garder et garda la neutralité.

Du reste, si le recueil de M. d'Arneth ne jette pas beaucoup de

lumière sur les questions politiques, on y trouve cependant quelques traits qu'il faut relever.

Le 4 mai 1773, Marie-Thérèse disait à sa fille, pour qu'elle le répétât en bon lieu, que la Russie, fidèle à ses habitudes et à ses *fausses insinuations*, parlait à Vienne des avances de la France contre l'Autriche et à Versailles des avances de l'Autriche contre la France. Elle déplorait, dans la même lettre, l'attitude pusillanime du gouvernement français en face de l'Angleterre. « J'avoue, la France joue le « même rôle humiliant, et plus encore, vis-à-vis des Anglais et même « de ses alliés, que nous malheureusement vis-à-vis du roi de Prusse. « Il y a pourtant une belle différence; la France a la mer entre, et « toutes les frontières garnies de places; et nous le roi de Prusse a « notre porte sans avoir une seule place que le misérable Olmütz. » Marie-Antoinette répondait : « Le roi de Prusse est de sa personne « un vilain voisin, mais les Anglais le seront toujours pour la France, « et de tout temps la mer ne les a pas empêchés de lui faire bien du « mal. »

Une lettre de Marie-Thérèse, datée du 30 novembre 1774, contient, sur la complicité de l'Autriche dans le partage de la Pologne, quelques lignes qui, sans rien révéler de nouveau, confirment avec autorité une interprétation souvent produite, mais, en même temps, souvent signalée comme une sorte d'excuse diplomatique : « Je ne vous parle « point d'affaires; Mercy pourra vous les dire; elles sont très-désa- « gréables, *tant celles de Pologne* que celles de Moldavie, et *bien « contraires à ma façon de penser;* mais je n'ai pu me séparer des « deux autres puissances (Russie et Prusse) sans m'exposer à une « guerre *que je n'étais pas en état de faire* (1). »

Quatre ans plus tard (juin 1778), Marie-Thérèse parle de *l'acquisition malheureuse* de la Gallicie. « Cette acquisition, ajoute-t-elle, « nous donne une bonne leçon et nous n'en reviendrons plus si faci- « lement. Les frais immenses, les inquiétudes, la perte de confiance « partout sont des objets pas petits pour ne pas faire longtemps un

(1) Longtemps avant le démembrement de la Pologne, les patriotes les plus dévoués avaient compris le sort qui menaçait leur pays. En 1661, plus d'un siècle avant le premier partage, le roi Jean Casimir disait aux representants de la nation assemblée : « Dieu veuille que je me trompe! mais si vous ne vous hâtez de remédier aux maux que vos prétendues élections libres attirent sur notre pays, ce noble royaume deviendra la proie des autres nations : le Moscovite nous arrachera la Russie (rouge); le Brandebourgeois s'emparera de la Prusse et de Posen, et l'Autriche, plus loyale que ces deux puissances, sera obligée de faire comme elles. »

« triste souvenir du pas précipité qu'on a fait. » On dira peut-être que Marie-Thérèse eût dû s'abstenir coûte que coûte. Assurément, cela eût été plus généreux, plus digne et même plus sage. Mais elle était trop essentiellement politique pour porter jusqu'au sacrifice le respect des principes. Du reste, nous ne voulons pas établir ici une discussion ; nous voulons seulement constater un fait.

Dans cette même lettre de 1778, l'Impératrice signale l'entente intime de la Russie et de la Prusse et dit que cette entente a pour base non-seulement une communauté d'ambition, mais aussi une communauté d'hypocrisie. Elle ajoute : la Russie est « très-généreuse en belles « paroles qui ne disent rien, ou selon la foi grecque : *græca fides*. « Voilà les deux puissances que l'on veut substituer à nous, bons et « honnêtes Allemands. » Elle établit ensuite qu'une entente complète cordiale entre la France et l'Autriche serait favorable aux intérêts des deux nations et garantirait la paix de l'Europe. Tout au contraire dit-elle encore, si nous ne savions pas nous unir, si nous laissions le champ libre à la Prusse et à la Russie, « notre sainte religion recevrait « le dernier coup, et les mœurs et la bonne foi devraient alors se « chercher chez les Barbares. »

En 1779, nous étions en guerre avec les Anglais, et le roi de Prusse faisait dire à Louis XVI que la cour de Vienne était très-favorable à l'Angleterre. Marie-Thérèse protestait avec énergie contre cette dénonciation :

1er *janvier* 1780. — « La France ne peut être entièrement tranquille sans nous, et nous sans elle. Cette alliance est la plus naturelle et la plus convenable et la plus chère... Si on croit que de notre côté il y a du louche, qu'on parle à Mercy ou qu'on s'explique ici ; nous serons charmés de nous expliquer, car nous n'aurons qu'à gagner, étant entièrement attachés de cœurs et d'intérêt au système. Nous en ferons de même, il le faut, avec ce cruel roi de Prusse, qui n'invente des choses que pour brouiller et nuire. »

On trouve dans cette correspondance beaucoup de traits contre le roi de Prusse, ce Frédéric auquel Joseph de Maistre refuse le titre de *grand homme*, ne pouvant voir en lui qu'un *grand prussien;* c'est l'ennemi méprisé et redouté. Il méritait et justifiait ces deux sentiments. Il était clairvoyant, entreprenant, résolu ; il avait une excellente armée, et il se jouait de tous les principes.

Les bons rapports de la France et de l'Autriche, l'inquiétaient, et,

pour se venger de cette inquiétude il accueillait, développait, propageait toutes les calomnies répandues contre Marie-Antoinette. Dans cette conduite il trouvait double plaisir et double profit : il frappait du même coup la mère et la fille, l'Impératrice d'Allemagne et la reine de France. Marie-Thérèse dénonçait à Marie-Antoinette ce travail de leur ennemi et la suppliait de ne pas lui fournir des armes. Elle lui signalait (février 1777) diverses calomnies du « mauvais voisin, » dont la haine s'accroissait d'autant plus que l'on agissait en Pologne « contre ses principes injustes. » « Je ne puis vous cacher, « disait-elle, que vous n'êtes pas mieux ménagée dans votre particu- « lier, et j'en ai touché à Mercy quelques traits, qui depuis longtemps « me font bien de la peine, sur vos divertissements, jeux, promena- « des. » Frédéric, en effet, disait et faisait répéter dans une multitude de gazettes et de *nouvelles à la main*, que la reine se livrait à tous ces plaisirs malgré le roi, qu'elle passait des nuits au jeu, que sa compagnie était des plus mêlées, que le voyage à Paris de son frère l'empereur Joseph lui avait déplu à cause de la réserve qu'elle avait dû alors s'imposer. Il n'en restait pas là. « Toutes ces insinuations viennent de «Berlin, en Saxe, en Pologne, etc., écrivait Marie-Thérèse, et j'a- « voue : depuis quelques mois elles m'ont causé des chagrins cuisants. « Ma consolation était que, disant des calomnies atroces contre l'Em- « pereur et moi, que cela sera de même contre vous ; mais ma chère « fille ! les gazettes ne confirment que trop tous ces différents amuse- « ments où ma chère reine se trouve sans ses belles-sœurs et le roi, et « m'ont causé bien de tristes moments. Vous aimant si tendrement, je « vois un peu dans l'avenir, et je vous prie d'en faire autant. »

Cet odieux Frédéric ne s'en tint pas aux vilains propos, aux lettres calomnieuses, aux insinuations graveleuses ; il inventa quelque chose de plus révoltant et de plus lâche. Nous citons ici M. Feuillet de Conches : « Un roi d'assez mauvais renom, qui n'avait dans son palais « que des statues d'Antinoüs ou de Vénus impudique, outrageait à « sa manière la jeune reine en faisant sculpter, *avec le nom de cette* « *princesse*, deux figures en pied *dont la nudité complète est la moin-* « *dre indécence.* » On s'étonne de ce degré d'ignominie et d'audace ; mais ce qui est plus étonnant encore, c'est que l'on n'ait pas fait disparaître ces deux statues. Le neveu de Frédéric, Frédéric-Guillaume II, maintint cette injure, même après que la reine de France eut péri sur l'échafaud. Ses successeurs l'ont maintenue comme lui. Oui, l'on voit toujours dans les galeries du royal palais de Postdam

deux statues lubriques portant le nom de Marie-Antoinette. Citons encore M. Feuillet de Conches :

« Les deux figures sont en marbre blanc, à peu près de demi-nature. L'une d'elles n'est, à vrai dire, qu'une Vénus sans ressemblance avec la reine ; mais sur le socle est en latin le nom de MARIE-ANTOINETTE, REINE DE FRANCE. L'autre, debout devant une toilette, est la figure ressemblante de la reine et porte, en lettre saillantes de bronze doré, cette légende : MAR. ANT. GALLIARUM REGINA. Ces deux statues figurent au palais de marbre à Postdam. Je les y ai vues encore il y a deux ans (1). »

IX

La correspondance dont l'analyse fait le fond de ce travail se ferme au mois de novembre 1780. La reine a vingt-cinq ans, elle possède enfin une certaine action sur le roi, elle lui donnera bientôt un fils et pourra croire à un avenir heureux. Cette illusion sera de courte durée. L'*affaire du Collier* viendra, dès 1785, empoisonner sa vie et lui faire sentir les premiers coups de la Révolution.

Peut-être examinerons-nous prochainement les diverses pièces judiciaires, politiques ou intimes publiées depuis deux ou trois ans et qui jettent tant de lumière sur le rôle de Marie-Antoinette durant la phase révolutionnaire. Ces documents montrent la reine et la font aimer. Ceux que nous venons d'étudier montrent surtout la femme, et s'ils dénoncent chez elle quelques ombres, ils y indiquent aussi le noble caractère que l'adversité développera. N'oublions pas surtout que le grand tort de Marie-Antoinette à cette époque, d'apparence si douce, fut de n'être pas heureuse. Si elle avait trouvé dans le mariage la somme de bonheur qu'on a le droit de lui demander, si les enfants étaient venus quatre ou cinq ans plus tôt, elle eût aimé la vie intime, active et sérieuse, elle eût été reine dans la prospérité, tandis qu'elle ne le fut vraiment que dans le malheur.

EUGÈNE VEUILLOT.

(1) *Louis XVI, Marie-Antoinette*, etc. 1er volume, introduction, p. XLIII. Paris, 1864. Plon, éditeur.

LE PLATONISME

ET

LES PÈRES DE L'ÉGLISE

AVANT LE CONCILE DE NICÉE

(Suite. — Voir le numéro du 25 avril.)

VI

Laissant de côté les nombreux systèmes de la philosophie grecque, nous nous occuperons spécialement du platonisme au point de vue de ses rapports avec le dogme révélé. Sa valeur intrinsèque, l'influence qu'il a exercée sur l'esprit humain, l'estime qu'en avaient conçue les Pères de l'Eglise, et l'usage qu'ils en ont fait pour la défense du christianisme, tous ces motifs assignent au platonisme une place à part, et le signalent à l'attention particulière, non-seulement du philosophe, mais aussi du théologien.

Nul système n'a été plus diversement apprécié. Il a rencontré dans tous les temps des détracteurs passionnés, et, en plus grand nombre encore, des prôneurs enthousiastes. Tandis que les uns le frappaient d'anathème, comme la source empoisonnée de la plupart des hérésies qui ont désolé l'Eglise, les autres croyaient y découvrir les mystères les plus élevés de la foi chrétienne, et proclamaient Platon le précurseur de Jésus-Christ. De la conformité, réelle ou apparente, du platonisme avec l'Evangile, on a tiré des conséquences diamétralement opposées : les uns y ont vu l'effet et la preuve de la révélation primitive, dont le souvenir s'est conservé, plus ou mois altéré chez tous les peuples ; les autres en ont fait un argument contre l'origine surnaturelle du christianisme. Pour ces derniers, l'Evangile, réduit aux proportions d'une doctrine purement humaine, n'est autre chose que le platonisme développé et complété à l'aide d'emprunts faits aux théories orientales. Tâchons de démêler le vrai du faux dans ce conflit d'opinions contradictoires. Outre les vérités religieuses et

morales que le raisonnement peut démontrer, et que l'on désigne, à tort ou à raison, sous le nom de religion naturelle, il y a dans le christianisme un élément qui lui appartient en propre, des vérités surnaturelles que l'homme a dû recevoir de la révélation. C'est à ce double point de vue que nous allons étudier le platonisme.

Le point central autour duquel gravite tout le système est la célèbre théorie des idées. Qu'est-ce que l'idée dans le sens platonicien? Au delà des formes imparfaites et périssables de l'être et du vrai, il y a les divins exemplaires, types inaltérables de la vérité, de la justice, et de la beauté dans les choses finies. Le sensible n'a pas en lui-même sa raison d'être : tout phénomène est le reflet d'une perfection immuable, que la raison conçoit, mais dont nos sens n'aperçoivent que la faible image. Telle est l'idée platonicienne : c'est l'essence pure, éternelle et absolue, principe et forme exemplaire de toute perfection réalisée dans le monde, l'objet de la science, et le fondement de la certitude philosophique. Il y a au fond de l'âme humaine une aspiration incessante vers un idéal supérieur à la réalité sensible, aspiration qui est la loi suprême de nos facultés. Platon la fait excellemment ressortir ; il la retrouve jusque dans les plus humbles manifestations de la vie intellectuelle et morale. Le fait le plus vulgaire lui servira de point de départ ; ce sera, par exemple, le sentiment éveillé dans l'âme à la vue de telle forme particulière à la beauté ; il soumettra l'attrait du beau à l'analyse la plus délicate et la plus profonde, et montrera que l'objet et le dernier terme de l'amour est la contemplation de la beauté éternelle. Tel est aussi le besoin de l'intelligence : les lois de la pensée la ramènent incessamment du fini à l'infini, du relatif à l'absolu. Notre esprit porte en lui l'empreinte native des idées ; il les retrouve dans la nature sous une forme sensible ; ainsi tout, en lui-même et dans les objets qui l'entourent, lui rappelle le monde intelligible de la pure lumière.

Mais les idées ne sont pas le terme final du mouvement qui emporte la pensée à la recherche de la vérité absolue. Multiples et diverses, elles représentent, chacune à sa manière, les lois de l'existence et de la possibilité des choses. Mais si, comme le pense Platon, l'unité constitue la loi universelle de l'être et de la pensée, si les idées sont tellement subordonnées les unes aux autres, qu'une forme supérieure comprend les formes inférieures, et leur sert de lien commun, toutes les idées, prises dans leur ensemble, ont leur fondement dans une idée suprême qui les embrasse et les coordonne. Cette idée, principe et fin

de toutes choses, est Dieu, ou le souverain Bien ; car l'idée du bien apparaît à Platon comme la plus élevée qu'il soit possible au philosophe de connaître. Cependant il ne cherche pas à déterminer d'une manière plus précise l'essence de la divinité. Arrivé au terme de la dialectique, en face de l'unité première, il s'arrête, persuadé que le regard de la pensée ne saurait plonger plus avant dans les profondeurs de l'absolu. La dialectique, appuyée sur les idées, n'a pas de prise sur l'unité infinie : d'une part, aucune idée particulière n'épuise l'incommensurable perfection de Dieu ; de l'autre, notre esprit, toutes les fois qu'il veut s'élancer au delà des idées, sent que le terrain lui manque, et il n'aperçoit plus que ténèbres. Platon, privé du guide qui jusqu'alors avait dirigé ses pas, reconnaît l'impossibilité de s'élever plus haut, et n'a garde de s'engager dans une voie sans issue. Les néoplatoniciens, oubliant la sage réserve de leur maître, voudront franchir la limite posée aux efforts de l'esprit humain ; sous le nom d'intuition, ils mettront à la place de la pensée rationnelle un sentiment vague, mal défini, et iront se perdre dans les rêveries de l'extase. Platon s'est arrêté aux confins de l'ordre surnaturel. Dieu seul peut soulever le voile qui dérobe à l'intelligence finie la vue de son essence et les mystère de sa vie intérieure.

Ce qui a fait la fortune du platonisme, est le souffle vivant de spiritualisme qui l'anime ; de là le prestige qu'il a exercé dans tous les temps sur les plus nobles intelligences. Jusqu'ici nous avons vu le beau côté du système ; il est temps d'en signaler les erreurs et les lacunes. Comment Platon a-t-il conçu les rapports du monde sensible aux idées, et des idées à Dieu ? Il est difficile de donner à ces questions une réponse claire et précise : rien ne le prouve mieux que les commentaires opposés dont la théorie platonicienne a été l'objet. Ce qui augmente l'obscurité et multiplie les explications contradictoires, c'est l'usage si fréquent de l'allégorie, du mythe et de l'ironie dans les dialogues de Platon. Sa pensée intime ne se laisse pas toujours aisément deviner sous les voiles dont il aime à l'envelopper. Il recueille avec soin les débris mutilés des antiques traditions, pour en dégager le sens, à l'aide d'ingénieuses interprétations ; il n'y a pas jusqu'aux fables de la mythologie qu'il ne fasse entrer, à titre de symboles, dans le cadre de ses théories. Le sourire qui perce à travers son langage n'est pas celui du dédain : c'est le sourire bienveillant d'un sage qui retrouve, ou croit retrouver, les plus hautes vérités de l'ordre moral, sous les formes naïves dont les a revêtues l'imagination populaire. Ce

mode d'exposition, qui donne un si grand charme aux écrits de Platon, déroute plus d'une fois l'interprète, et l'on ne sait pas toujours s'il faut prendre au pied de la lettre ce qui, dans l'esprit du philosophe, n'était peut-être que l'emblème poétique d'une pensée plus profonde.

Selon saint Augustin, les idées sont « les formes primordiales et comme les raisons immuables des choses; elles ne sont pas créées, par conséquent elles sont éternelles et toujours les mêmes (1). » Mais il leur refuse une existence indépendante; « elles sont, dit-il, dans l'intelligence divine, et, sans être sujettes à la naissance et à la mort, elles sont les types suivant lesquels est formé tout ce qui naît et meurt (2). » Ce langage est celui de tous les Pères de l'Eglise, des théologiens et des philosophes chrétiens. « Si je cherche, dit Bossuet, en parlant des vérités absolues, où et en quel sujet elles subsistent éternelles et immuables comme elles sont, je suis obligé d'avouer un Etre où la vérité est toujours subsistante et toujours entendue; et cet être doit être la vérité même, et c'est de lui que la vérité dérive dans tout ce qui est et s'entend hors de lui (3). » « On demandera, dit Leibnitz, si aucun esprit n'existait, ce que deviendrait alors le fondement réel de cette certitude des vérités éternelles. Cela nous mène enfin au dernier fondement de ces vérités, savoir, à cet esprit suprême et universel qui ne peut manquer d'exister, dont l'entendement, à dire vrai, est la région des vérités éternelles, comme saint Augustin l'a reconnu et exprimé d'une manière assez vive. Et afin qu'on ne pense pas qu'il n'est point nécessaire d'y recourir, il faut considérer que ces vérités contiennent la raison déterminante et le principe régulatif des existences mêmes, et, en un mot, les lois de l'univers; ainsi ces vérités nécessaires étant antérieurement aux existences des êtres contingents, il faut bien qu'elles soient fondées dans l'existence d'un être nécessaire (4). »

Telle est la théorie chrétienne des idées; elle renferme, purifié de tout mélange d'erreur et ramenée à sa base véritable, ce qu'il y a d'éternellement vrai dans le platonisme. Mais est-ce bien ainsi que Platon lui-même a compris sa doctrine? Plusieurs de ses admirateurs le pensent, mais ils n'apportent aucun texte décisif à l'appui de leur opinion, qu'il nous paraît d'ailleurs impossible de concilier avec l'ensemble du système. L'interprétation chrétienne suppose un Dieu personnel, distinct et indépendant des créatures, œuvre de sa toute-puis-

(1) *De diversis Quæstionibus*, *XLVI*, 2. — (2) Ibid. — (3) *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. 4. — (4) Nouveaux Essais sur l'Entendement humain, liv. IV. ch. 2.

sance. Or, si Platon a reçu de la tradition le dogme de la personnalité divine, il n'en tient pas compte dans ses conceptions philosophiques. Pour expliquer le système de l'univers, il fait, à la vérité, intervenir un Dieu formateur, qui paraît sur la scène avec les attributs de la personnalité. Mais le *Demiurge* du *Timée* est-il le Dieu suprême, l'être absolu que le *Parménide* représente comme le dernier terme de la dialectique? Ne faut-il pas voir plutôt, dans ce *Deus ex machinâ*, la personnification de la loi éternelle d'après laquelle l'influence divine se répand dans la nature, et en coordonne les éléments, sur le modèle des idées? Telle est, croyons-nous, l'interprétation la plus conforme aux principes et à l'esprit général du platonisme.

Aristote fait à la théorie des idées une double objection. La première est de ne point donner l'explication de la vie et du mouvement dans la nature. L'idée, complétement dépourvue d'activité vitale et de force motrice, ne peut communiquer aux choses les qualités qu'elle n'a pas. Elle montre, à la vérité, comme dans un miroir très-pur, ce que les choses doivent être, mais elle est impuissante à réaliser les perfections dont elle contient le modèle : elle est substance et non pas cause. Si donc rien n'existait que par les idées, tout se réduirait dans la nature à l'immobilité de la mort.

L'autre grief d'Aristote contre Platon est la subsistance propre et distincte qu'il lui reproche d'attribuer aux idées archétypes. L'autorité du Stagyrite a fait prévaloir, au moyen âge, l'opinion d'après laquelle Platon aurait envisagé les idées comme autant de formes séparées, éternellement subsistantes, avec le caractère de l'universalité, en dehors de Dieu, de notre esprit, et des êtres individuels. Cette explication n'est pas généralement du goût des modernes platoniciens ; ils accusent Aristote de précipitation, et même de mauvaise foi, dans la manière dont il traduit la pensée de son maître. Mais, unanimes à repousser l'interprétation aristotélicienne, ils ne s'accordent plus quand il s'agit de la remplacer par une autre ; et chacun fait parler l'oracle selon ses opinions ou ses préjugés personnels.

On peut concevoir de deux manières la participation du sensible aux idées : comme une ressemblance extérieure imprimée dans la matière par une cause intelligente et libre, ou comme une sorte de rayonnement de l'idée apparaissant elle-même dans le sensible, et contractant avec lui un genre d'union analogue à celui de la forme et de la matière dans les composés naturels. De ces deux explications, la seconde nous paraît l'expression la plus exacte de la pensée de Platon,

Il conçoit Dieu comme le principe impersonnel et immanent, qui se révèle d'abord dans les idées, et, par l'intermédiaire des idées, dans la nature, autant du moins que le permet l'imperfection native de la matière. Car Platon partage l'opinion commune des anciens philosophes sur le principe matériel, et la résistance qu'il oppose à la parfaite manifestation du bien. Sa théorie est un panthéisme mélangé d'éléments dualistes. On a reproché aux néoplatoniciens d'avoir dénaturé la pensée du maître ; peut-être serait-il plus vrai de dire qu'ils en ont seulement exagéré les tendances, et qu'en rattachant la doctrine des idées à l'émanatisme oriental, ils n'ont fait que développer certains germes du platonisme. Nous avons appelé la philosophie ancienne un paganisme philosophique : c'est qu'en effet la spéculation rationnelle, chez les Grecs et les Romains, n'a pas dépassé le point de vue du polythéisme vulgaire. Qu'était-ce que le polythéisme ? sinon la déification de l'homme et de la nature, c'est-à-dire un panthéisme vague, où l'imagination avait plus de part que la réflexion. La philosophie l'a érigé en système : la différence ne va pas au delà.

En résumé, Platon n'a pas échappé à la loi commune qui semble peser sur le génie antique. Il n'a pu réussir à dégager entièrement l'idée de Dieu des ténèbres accumulées depuis des siècles par l'ignorance et les passions. Il ignore la création, et n'a qu'une notion confuse de la personnalité divine et de la providence. Il entrevoit l'idéal, mais il ne sait pas le rattacher au réel, et le laisse en quelque sorte flotter dans le vide. Nous ne voulons point épuiser ici l'énumération des erreurs de détails qu'on lui a justement reprochées. Voilà le côté obscur du platonisme ; mais, nous le répétons, il a son côté lumineux. Cette doctrine qui place le but de la vie humaine au delà du temps, dans une sphère supérieure au monde visible ; qui réveille au fond de l'âme la pensée et le désir d'une contemplation plus parfaite de la vérité et de la beauté éternelle ; qui ramène toute vie et toute pensée à Dieu comme à la source première de l'intellection dans les esprits, et de l'intelligibilité dans les choses ; cette doctrine qui répond si bien à tout ce qu'il y a de noble et d'élevé dans notre nature, n'est-elle pas comme un prélude du spiritualisme chrétien, et une sorte de crépuscule annonçant le grand jour de l'Évangile ? Aussi verrons-nous les Pères de l'Église et les apologistes de la religion faire valoir le côté vrai du platonisme, comme un témoignage de la raison naturelle en faveur du christianisme.

Mais conclure de ces analogies que la dogmatique chrétienne s'est

enrichie aux dépens du platonisme, c'est fouler aux pieds les lois du raisonnement et les données positives de l'histoire. Ce qu'il y a de vrai dans Platon ne lui appartient pas en propre; la vérité est universelle, comme la source d'où elle émane; c'est le patrimoine commun de toutes les intelligences. Platon est spiritualiste, sans doute; mais le spiritualisme n'est ni essentiellement ni exclusivement platonicien; il vient de plus haut, et repose sur des bases moins fragiles et moins étroites. D'ailleurs, le spiritualisme platonicien, si mélangé d'ombres, pâlit étrangement devant la pure lumière du spiritualisme chrétien. Comment d'un mince filet d'eau trouble peut-il sortir un large fleuve aux eaux transparentes? Pour épurer le platonisme et recueillir les fragments de vérité qu'il renferme, au milieu des erreurs qui le défigurent, il fallait déjà posséder la vérité complète et sans mélange.

L'origine platonicienne du christianisme n'est pas seulement une opinion dénuée de preuves; elle est formellement démentie par les faits. Ce n'est point Platon qui a révélé au monde l'existence et l'unité de Dieu, la distinction de l'âme et du corps, la vie future, les principes et les règles de la morale, etc. Toutes ces vérités appartenaient à la religion primitive du genre humain, et se sont conservées sans altération chez le peuple juif, sous l'influence des révélations successives dont il a été favorisé. Le platonisme, au point de vue moral et religieux, reste infiniment au-dessous de l'Ancien Testament. L'un est un ciel nuageux, traversé de temps en temps par des éclairs de vérité; l'autre un ciel serein, où la lumière brille d'un éclat toujours pur. Ainsi, en ce qui concerne les dogmes de la religion naturelle, le christianisme ne les a point empruntés à la philosophie grecque; il les a reçus en héritage des révélations antérieures. Il nous reste à étudier la question au point de vue des dogmes révélés qui appartiennent en propre à la théologie chrétienne.

§ VII

Le rationalisme nie la possibilité de tout rapport surnaturel entre l'homme et Dieu. Le spectacle de la nature, et la lumière innée de la raison, voilà les seuls modes de révélation compatibles avec les principes du système. Le christianisme et la philosophie procèdent de la même source immédiate, c'est-à-dire du développement spontané ou réfléchi, de l'esprit humain, selon la loi invariable écrite dans la nature

même de l'être pensant. Ce développement s'opère d'une manière progressive : chaque degré, préparé par le précédent, prépare à son tour et annonce celui qui doit le suivre. La variété des religions répond aux divers moments de l'idée religieuse, de même que la variété des systèmes représente les divers points de vue de l'idée philosophique. La religion et la philosophie ont le même fond sous des formes différentes : l'une parle à l'imagination populaire, par le moyen des rites et des symboles ; l'autre s'adresse à la raison, sous la forme de la pensée réfléchie. Telles sont les prétentions du rationalisme contemporain. Des principes qu'on vient de poser suivent deux conséquences : la première est qu'il faut demander à la philosophie seule l'interprétation des vérités cachées sous les prétendus emblèmes de la foi chrétienne ; la seconde est qu'on doit chercher, non-seulement dans les anciennes doctrines religieuses, mais dans des systèmes philosophiques antérieurs, l'origine et l'explication du christianisme. On sait à quoi ont abouti ces tentatives. Ce n'est qu'à la condition de mutiler le dogme et d'en fausser le sens, qu'on a pu retrouver, sous les formules de l'enseignement révélé, un système exclusivement philosophique : la parole divine ne se laisse point circonscrire dans les étroites limites de la spéculation rationnelle. Ceux qui ont voulu ramener la théologie chrétienne au platonisme n'ont pas été et ne pouvaient pas être plus heureux : il leur a fallu travestir le dogme, ou dénaturer la théorie platonicienne, pour les plier de force aux exigences d'un système de conciliation, qui n'aspire à rien moins qu'à identifier les contradictoires.

Ces réflexions s'appliquent en particulier aux efforts du rationalisme allemand, pour établir entre le platonisme et l'Évangile un rapport, non-seulement d'influence et de causalité, mais d'identité, sur les points fondamentaux. Selon Ackermann (1), le premier est au second ce que l'idée est à la réalité, la théorie à l'application ; le premier est la pensée pure, le second, l'esprit qui vivifie. Cette distinction met le platonisme et l'Évangile sur la même ligne ; tous deux poursuivent le même but, l'un dans l'ordre des idées, l'autre dans le domaine des faits. Si, dans ce parallèle, le christianisme l'emporte au point de vue pratique, le platonisme garde la prééminence au point de vue doctrinal : c'est de lui que vient, sinon la force, du moins la lumière ; il a montré le but, indiqué les moyens : le christianisme n'a-

(1) *Le Christianisme dans Platon et la Philosophie platonicienne.* Hambourg, 1835.

vaît plus qu'à suivre la voie que le génie de Platon lui avait tracée d'avance.

La théorie d'Ackermann fait une violence tellement manifeste au dogme chrétien, que Baur lui-même, le fameux disciple de Hegel, n'a pu s'empêcher de la réfuter (1). Citons à ce sujet, les réflexions de Becker (2) : « Platon n'avait pas les pensées qu'on lui prête, et sa philosophie n'a point pour objet le salut dans le sens chrétien. Sans doute, il veut restaurer l'ordre moral et relever l'humanité de ses ruines, mais les moyens qu'il emploie ne peuvent le conduire au but qu'il se propose. Il voit la corruption de l'homme, mais il n'en connaît ni les principes ni les remèdes, parce que dans la recherche des uns et des autres il ne s'élève pas au-dessus de notre nature considérée en elle-même. Il ne sait pas que le désordre introduit dans le monde a son origine dans la rupture du lien surnaturel qui rattachait l'homme à Dieu; il ne sait pas davantage que, du rétablissement de ce lien, dépend le salut de l'humanité. Quant à une vue, même obscure et confuse de la rédemption chrétienne, on n'en trouve pas la moindre trace dans sa philosophie.

« Non, le rapport du platonisme au christianisme n'est pas le rapport de la théorie à la pratique, mais celui d'une doctrine humaine à un enseignement divin, et d'une opinion purement humaine à la puissance et à la grâce de l'Esprit de Dieu. Le platonisme, d'ailleurs, n'est pas une pure théorie; il renferme un élément qui élève, ennoblit et purifie l'âme; mais sans dépasser les limites du perfectionnement naturel de l'homme et de ses facultés. Il porte donc en lui-même, selon la mesure de vérité qu'il contient, un principe de salut dans l'ordre de la nature. Il fait plus qu'en donner la théorie; il y joint une certaine vertu pratique. Quant à la rédemption dans le sens et selon l'esprit du christianisme, Platon est aussi éloigné de la concevoir qu'impuissant à l'accomplir. »

Selon Baur, il y a dans Platon des éléments qui devaient nécessairement précéder et préparer le christianisme, et que ce dernier s'est assimilés; mais le christianisme à son tour en contient d'autres qui lui sont propres, et qu'on chercherait inutilement dans la philosophie platonicienne. Parmi les premiers, Baur énumère l'idée de l'État, selon le modèle que Platon en a tracé, la théorie de Dieu considéré comme souverain Bien, celle des idées, qui renferme tout ce qu'il y a d'essentiel

(1) *Le Christianisme du Platonisme, ou Socrate et le Christ*. Tub. 1837. — (2) *Le Système de Platon dans ses rapports avec le dogme chrétien*, p. 344. Fribourg, 1862.

dans la doctrine chrétienne de Dieu et du Verbe. Les vérités exclusivement propres au christianisme sont le dogme du Saint-Esprit, l'idée de la rédemption et de la purification de l'âme. Ainsi, l'Évangile est la continuation et l'achèvement du platonisme. Nous ne nous arrêterons pas à relever tout ce qu'il y a d'arbitraire et de forcé dans ces rapprochements. Platon, en dépit des graves erreurs dans lesquelles il est tombé, a mis en lumière certaines vérités fondamentales de la religion naturelle, et ranimé dans les âmes la foi au monde invisible; en ce sens, il est vrai de dire qu'il a, dans une certaine mesure, aplani les voies à la prédication évangélique. Mais il y a loin de cette préparation, en quelque sorte négative, au rapport de causalité que les rationalistes veulent établir entre le platonisme et le christianisme, comme si le premier était l'une des prémices essentielles et nécessaires du second.

C'est à un autre point de vue, et dans un but tout différent, que certains Pères de l'Église, des théologiens et des philosophes chrétiens, ont cherché et cru reconnaître dans les écrits de Platon la trace de nos mystères, et principalement du mystère de la Trinité. S'ils trouvent des éléments chrétiens dans le platonisme, ce n'est pas pour en faire honneur à la raison philosophique, mais pour les ramener à leur source véritable, à la révélation surnaturelle, dont la lumière, voilée par les ténèbres du paganisme, ne fut nulle part entièrement éteinte. L'Ancien Testament suppose chez les Juifs, ou du moins, chez les patriarches et les prophètes, une certaine notion de la trinité des personnes en Dieu : on y rencontre de fréquentes allusions à ce mystère; et les savants les plus versés dans la connaissance des antiquités judaïques pensent communément que, sur ce point, la tradition parlait un langage plus explicite que les livres inspirés. On retrouve aussi des traces du dogme trinitaire dans les spéculations mystiques de la cabale.

Que l'écho de ces antiques traditions soit arrivé jusqu'à Platon, on le conçoit sans peine; l'hypothèse du moins n'a rien d'impossible, ni même d'invraisemblable. Nous ne voulons pas discuter ici l'opinion qui le fait voyager, non-seulement en Egypte, pour s'instruire dans la sagesse des prêtres de ce pays, mais dans le Phénicie et l'Orient, où il aurait appris des Hébreux, la connaissance de la vraie loi et du vrai Dieu ; des Babyloniens, l'astronomie ; des Mages, la doctrine de Zoroastre, etc. (1). Saint Justin et la plupart des anciens Pères attri-

(1) *Cicer. De fin. V*, 29. — *Clem. d'Alex. Protr.* p. 46. — *Lact. Divin. Inst. IV*, 2.

buent à la lecture des livres de Moïse ce qu'il y a de plus relevé dans Platon sur la nature divine, les devoirs et les destinées de l'homme. Saint Augustin partagea d'abord cette opinion (1) ; il y renonça plus tard, alléguant pour motif que Platon n'avait pu lire les Saintes-Ecritures, puisque, de son temps, il n'existait aucune version grecque de l'Ancien Testament (2). Rien, dans les écrits de Platon, ne vient confirmer la supposition de saint Justin et des autres anciens écrivains ecclésiastiques. On n'y découvre pas la moindre allusion aux livres sacrés des Hébreux. Mais une plus grave présomption contre cette hypothèse est le platonisme lui-même comparé à la doctrine de l'Ancien Testament. La personnalité divine, la création *ex nihilo*, la déchéance originelle de l'humanité comme conséquence de la libre transgression d'un commandement divin, la responsabilité morale devant Dieu, souverain législateur, voilà autant d'articles fondamentaux, clairement enseignés dans les Saintes Ecritures, et qui auraient laissé des traces plus visibles dans la philosophie de Platon, s'il en avait puisé les éléments à la source même, dans les livres de Moïse et des prophètes. Comment les points les plus obscurs, par exemple, les vagues indications relatives à la Trinité, auraient-ils attiré son attention, à l'exclusion des dogmes si formels que nous venons d'énumérer? Au surplus, Platon a pu recevoir, et rien ne prouve qu'il n'ait pas reçu, par d'autres moyens, une connaissance confuse de la pluralité des personnes divines. Deux faits, la révélation primitive, dont le souvenir, plus ou moins altéré, s'est conservé chez tous les peuples, et la diffusion des traditions judaïques, d'abord en Orient, puis bientôt dans le monde entier, suffisent pour expliquer la présence de quelques éléments chrétiens dans le platonisme. Ramenée à ces termes, la question de savoir s'il y a réellement dans Platon des traces, des pressentiments des vérités évangéliques, et en particulier, du dogme trinitaire, peut être résolue dans un sens ou dans un autre, sans péril pour la foi chrétienne.

Ecoutons d'abord ceux qui soutiennent l'affirmative. Pour ne pas nous égarer dans des détails inutiles, nous laisserons de côté d'autres rapprochements plus ou moins fondés, nous bornant à examiner les analogies, réelles ou apparentes, que l'on signale entre la triade platonicienne et la Trinité chrétienne.

Platon professe le dogme de l'unité divine : cela résulte manifes-

(1) *De doctrina Christ.*, lib. II, 43. — (2) *De Civit. Dei*, *VIII*, 11. *Retract.* Lib. II, Cap. 2, 4.

tement de l'ensemble de sa théorie. Néanmoins, il lui arrive fréquemment d'employer le nom de Dieu au pluriel, en parlant, non pas des divinités contingentes dont il a pour ainsi dire peuplé le monde, mais du Dieu suprême et incréé ; ainsi, dans le Timée, il appelle le monde *l'image des Dieux éternels*. S'est-il contredit ? Non ; car, dans le premier cas, il a en vue la nature infinie, dans le second, les personnes distinctes auxquelles cette nature est communiquée. On trouve une première allusion à la Trinité des Personnes divines dans le passage suivant de l'Epître à Denys : « Je dois couvrir ma pensée de paroles énigmatiques, afin que si ces feuilles étaient dispersées, ou sur mer ou sur terre, elles soient inintelligibles pour quiconque les lirait. Voici donc ce qu'il faut croire : toutes choses existent autour du Roi suprême, et pour lui ; il est le principe de tout bien. Les choses du second rang se rapportent au second principe ; celles du troisième au troisième. L'esprit de l'homme s'efforce de pénétrer ces mystères, en fixant ses regards sur tout ce qui est conforme à sa nature. »

Quels sont les trois principes dont Platon vient de parler en termes obscurs ? Nous l'avons vu s'élever, sur les ailes de la dialectique, jusqu'à l'idée première qui domine et embrasse toutes les autres : cette idée, comme on l'a remarqué, n'est autre que le bien suprême, l'unité absolue ; voilà le premier principe. Du Bien, émane le Verbe ou l'Intelligence, par qui le monde a été fait. « Rendons justice à tous les dieux, dit Platon, dans son *Epinomis ;* mais n'attribuons pas à celui-ci une année, à celui-là un mois, à d'autres des jours ; à aucun telle destinée, telle période dont il doive accomplir le cercle, pour concourir à la perfection du monde, qui a été créé par le Verbe, le plus divin de tous les êtres. Quiconque est heureux, après l'avoir admiré, désire bientôt le connaître, autant qu'il peut être conçu par une nature mortelle. »

Le Verbe est un Dieu engendré par le Seigneur. « Il convient, dit encore Platon, dans une de ses lettres adressée à Hermias, Eraste et Corisque, il convient que vous lisiez cette lettre tous les trois, étant réunis ; si vous ne le pouvez pas, au moins trouvez-vous deux, et cela le plus souvent qu'il vous sera possible. Il convient aussi de vous faire un devoir et une loi d'affirmer avec serment tout ce qui est juste, afin que, associés par des études sérieuses, et par l'instruction, sœur de l'étude, vous confessiez sans hésiter que Dieu est l'arbitre de toutes choses, le principe des êtres qui existent, comme de ceux qui doivent exister encore, et que le Père de ce principe, de cet arbitre

c'est le Seigneur. » Le livre sixième de la République renferme un passage non moins remarquable dans lequel Platon donne à Dieu un Fils, sa parfaite image. « Le soleil qui n'est pas la vue, mais qui en est le principe, est aperçu par elle. — Cela est vrai. — C'est dans le sens de cette comparaison que tu dois entendre ce que j'ai dit du fruit engendré par le Bien, et qu'il produit semblable à lui-même. Le Bien, dans l'ordre intelligible, par rapport à l'Esprit et aux choses conçues par l'Esprit est comme le soleil par rapport au sens de la vue et aux choses qui en dépendent. »

La troisième personne de la Trinité platonicienne est l'Ame du monde, principe de la vie universelle. C'est principalement dans le Timée que Platon développe cette partie de sa doctrine. Il considère le monde comme un composé d'âmes et de corps. « L'âme, principe de toutes les formes corporelles, est répandue partout, pénètre et vivifie toutes choses. Elle a néanmoins son siége au centre du monde, et c'est de là qu'elle étend son action jusqu'au ciel la plus excentrique; elle-même déploya ce cercle autour d'elle et s'en enveloppa comme d'un corps; puis, tournant sur elle-même, elle commença divinement une vie sans fin et sagement ordonnée pour toute la suite des *temps*, Le corps du ciel devint visible, mais l'âme demeura invisible, et participant à la raison et à l'harmonie des êtres intelligibles, qui existent toujours, elle fut la meilleure des choses produites par le meilleur des êtres. »

Peut-on conclure de ces différents textes que Platon a réellement connu et enseigné la distinction des personnes dans l'unité de l'essence divine? Nous ne le pensons pas. Des analogies superficielles et purement extérieures, quelques phrases obscures, empruntées, pour la plupart, à des écrits d'une authenticité au moins contestable, voilà, ce nous semble, à quoi se réduisent les arguments de ceux qui veulent, à tout prix, faire parler Platon comme les Pères de l'Eglise.

Parmi les passages allégués, les plus décisifs sont tirés, les deux premiers, des lettres à Denys et à Hermias, le troisième, de l'*Epinomis*. Or, ces écrits qui trahissent, selon Ritter, une imitation malhabile et une extension fausse des doctrines platoniciennes, sont universellement relégués par les critiques au nombre des ouvrages apocryphes. Supposons-les néanmoins parfaitement authentiques, et acceptons-les tels qu'ils sont : la question n'en sera pas plus avancée. Et d'abord, dans la forme plurielle dont se sert Platon, en parlant des dieux éternels, à l'image desquels le monde a été formé, il ne faudrait

pas se hâter de voir une allusion à la pluralité des hypostases dans un Dieu unique. Il est vrai que les commentateurs de l'Ecriture interprètent, dans le sens du dogme trinitaire, les passages de la Genèse où Dieu parle de lui-même au pluriel. Nulle vérité n'est plus clairement énoncée ni plus fortement inculquée dans l'Ancien Testament que l'unité d'un Dieu créateur. L'emploi de la forme plurielle, en parlant de Dieu, ne pouvait donc, dans la pensée de l'écrivain sacré, signifier autre chose que la pluralité des personnes divines. Cette raison, appliquée à la théorie platonicienne, perd beaucoup de son poids. Platon, il est vrai, conçoit Dieu comme l'idée suprême, l'Etre primordial, source et fondement du vrai, de l'ordre et du bien dans l'univers. Toutefois, il lui manque la notion claire et précise de la simplicité divine. S'il repousse l'hypothèse d'une pluralité de Dieux, originairement distincts et indépendants les uns des autres, il admet des degrés dans la nature divine, et la disperse, pour ainsi dire, dans le monde, et surtout dans les idées. Ces Dieux éternels dont le monde est la copie, sont les idées elles-mêmes, c'est-à-dire, les éternels exemplaires de tout ce qui existe. Platon, si prodigue du nom de Dieu qu'il le donne à ce monde visible, a fort bien pu appeler du nom de dieux éternels les archétypes incréés dont l'ensemble constitue le monde intelligible.

Le passage cité plus haut de la lettre à Denys, et dont l'auteur, quel qu'il soit, semble avoir à dessein enveloppé sa pensée d'un voile impénétrable, peut donner matière à des conjectures plus ou moins plausibles, mais non servir de base à un argument sérieux. Le bénédictin Maran, dans la préface qu'il a mise en tête de son édition de saint Justin, émet l'opinion qu'il s'agit ici des divers principes ou modes de la connaissance humaine, dont Platon développe la théorie au sixième livre de la République. Ces modes sont au nombre de quatre, savoir : la pure intelligence, le raisonnement, l'opinion, et l'imagination, lesquels réunis forment, selon Plutarque (1), la fameuse tétrade pythagoricienne. La lettre à Denys ne parle, il est vrai, en termes explicites, que de trois principes, mais le quatrième est suffisamment indiqué, selon Maran, par cette partie du texte : « L'esprit de l'homme s'efforce de pénétrer ces mystères en fixant ses regards sur tout ce qui est conforme à sa nature, » expressions qui semblent désigner les connaissances acquises par le moyen des sens extérieurs.

Cette explication du savant bénédictin paraîtra sans doute arbi-

(1) *De placitis philosophorum.*

traire et dénuée de vraisemblance. Pourquoi Platon, s'il est réellement l'auteur de la lettre à Denys, aurait-il enveloppé d'expressions énigmatiques une doctrine après tout fort peu compromettante, et qu'il expose sans détour dans ses autres ouvrages? On comprend mieux l'utilité d'une telle précaution, s'il a voulu formuler, sur Dieu et ses rapports avec le monde, une théorie en opposition avec le polythéisme vulgaire. Il parle obscurément de trois principes. Cudworth, l'un des plus zélés partisans de la trinité platonicienne, essaye de prouver que ces principes sont le Bien suprême, le Verbe et l'Ame, correspondant au Père, au Fils, au Saint-Esprit dans la Trinité chrétienne. Son argumentation est d'une faiblesse extrême. Ne trouvant dans Platon lui-même aucun témoignage décisif à l'appui de ses propres conjectures, il est forcé d'en appeler aux platoniciens postérieurs ; il interprète la pensée de Platon d'après les commentaires très-suspects de Plotin, de Proclus et des autres éclectiques de l'école d'Alexandrie; en quoi, comme le remarque avec raison Mosheim, son traducteur, il tombe en contradiction avec lui-même ; car un de ses griefs contre les alexandrins est précisément d'avoir corrompu la doctrine de leur maître sur la Trinité.

Le passage extrait de l'*Epinomis*, si du moins on s'en rapporte à la traduction dont nous avons fait usage, représente le Verbe comme le Créateur du monde, comme le plus divin de tous les êtres, enfin, comme l'objet le plus élevé de la connaissance et des désirs de l'homme heureux. Est-ce bien là le vrai sens du texte? Voici la traduction latine, et aussi littérale que possible, donnée par le bénédictin Maran : « (Deos) fratres omnes ac in fraternis sortibus esse dicamus, iisque honores adhibeamus, non alii annum, alii mensem, alii vero nullam partem assignemus, nec tempus ullam, in quo circulum suum percurrit, mumdum perficiens, quem ratio omnium divinissima visibilem statuit : quem quidem vir beatus primo admiratur ; deinde ardet cupiditate ea discendi quæcumque natura mortalis percipere potest. » Ainsi, le monde est l'œuvre d'une sagesse infinie, tel est le sens des mots *ratio omnium divinissima*. Quant à transformer cette raison, la « plus divine de toutes, » en une personnalité subsistante, émanée du premier principe, c'est à quoi l'auteur ne paraît nullement songer. Les mots suivants, *quem beatus vir*, etc., se rapportent au monde lui-même, non pas au *Logos*. La vue des merveilles de l'univers éveille, en même temps que l'admiration, le désir de pénétrer les secrets de la nature, autant que ces mystères sont accessibles à l'homme mortel : l'auteur n'a pas voulu dire autre chose.

Sa lettre à Hermias, Eraste et Corisque, met en scène un Dieu chef et arbitre de toutes choses, qui reconnaît au-dessus de lui le Seigneur, son Père. Ce Fils de Dieu n'est autre que le monde. Selon Platon, le monde, fait à l'image de Dieu, est la ressemblance parfaite et adéquate de son modèle; aussi est-il, après les dieux éternels, le plus noble des dieux contingents. Dans le *Timée*, il est appelé le dieu engendré, le seul dieu engendré ou le Fils unique du Dieu suprême. L'*Épinomis* le représente également comme un dieu que nous devons honorer et invoquer, à l'exemple des démons et des autres divinités inférieures.

Reste le passage emprunté au sixième livre de la République. Mais Platon lui-même a soin, quelques lignes plus bas, d'expliquer ce qu'il entend par le produit du Bien. Il s'agit, non du Verbe éternel, engendré du Père, mais de la science et de la vérité, qui viennent de Dieu dans l'âme, comme la lumière vient du soleil. « Laissons pour cette fois, dit Socrate, la recherche du bien tel qu'il est en lui-même; cette recherche nous mènerait trop loin, et j'aurais peine à vous expliquer sa nature, telle que je la conçois, en suivant la route que nous avons prise. Mais je veux vous entretenir, si vous le trouvez bon, de ce qui me paraît la production du bien, sa représentation exacte; sinon passons à d'autres choses. — Non, parle-nous du Fils, tu nous entretiendras une autre fois du Père. » Plus loin, Socrate, développant sa pensée, continue en ces termes : « Tiens pour certain que ce qui répand sur les objets des sciences la lumière de la vérité, ce qui donne à l'âme la faculté de connaître, c'est l'idée du Bien; et qu'elle est le principe de la science et de la vérité, en tant qu'elles sont du domaine de l'intelligence. Quelque belles que soient la science et la vérité, tu peux assurer, sans crainte de te tromper, que l'idée du bien en est distincte et les surpasse en beauté. Et comme dans le monde visible on a raison de penser que la lumière et la vue ont de l'analogie avec le soleil, mais qu'il serait faux de dire qu'elles sont le soleil; de même, dans le monde intelligible, on peut regarder la science et la vérité comme des images du bien; mais on aurait tort de prendre l'une ou l'autre pour le bien même, dont la nature est d'un prix infiniment plus élevé (1). »

Les partisans de la trinité platonicienne sont moins heureux encore dans leurs efforts pour élever l'Ame du monde au rang que la théologie chrétienne assigne au Saint-Esprit, comme Personne divine. La manière dont Platon décrit dans le *Timée*, l'origine et les fonctions

(1) *De la Répub.* Livre VIe.

de l'âme universelle ne permet pas de la mettre au nombre des Dieux éternels, dont le monde visible est l'image. Elle est intimement associée à la matière ; elle a été formée avec le monde lui-même dont elle fait partie ; Platon raconte minutieusement de quels éléments Dieu l'a composée. Ces traits ne conviennent nullement à une personne divine. Cudworth l'a bien compris ; aussi n'est-ce pas l'âme du monde, telle qu'elle est décrite dans le *Timée*, mais une âme supérieure, *hypercosmique*. qu'il introduit comme troisième principe dans la trinité platonicienne. Les néoplatoniciens avaient déjà fait, avant lui, cette distinction des deux âmes, l'une céleste et divine, l'autre inférieure et mêlée aux choses corporelles. Pour la justifier, Cudworth cite le dixième livre des Lois, où l'âme est représentée comme la divinité qui préside aux mouvement de l'univers. Sans vouloir examiner ici le fondement ni la nature de cette distinction, admettons que l'âme dont Platon démontre l'existence au dixième Livre des Lois est un principe éternel et divin, il resterait à prouver que ce principe constitue, dans Dieu même, une personne distincte du *Logos* et du Bien, et non pas simplement une puissance, un attribut de Dieu, ou Dieu lui-même considéré comme la source première de la vie et du mouvement. Or on n'apporte aucune preuve, on ne cite aucun texte en faveur de la première interprétation ; la seconde, au contraire, se présente naturellement à l'esprit de quiconque lit, sans préjugé, le passage où Socrate prouve l'existence de Dieu par l'existence d'une âme intelligente, supérieure au monde visible.

VIII

Jusqu'à présent, nous avons cherché en vain la Trinité chrétienne dans Platon. Y a-t-il, du moins, une trinité platonicienne ? Quel en est le vrai sens ? La réponse à ces questions nous apprendra ce qu'il y a de fondé dans l'opinion que nous venons de combattre, ou, pour mieux dire, ce qui a pu donner lieu à l'illusion que nous avons tâché de dissiper.

Le trait distinctif de la philosophie de Platon est le rapport intime et permanent qu'il établit entre les manifestations finies de l'être, de la pensée et de la vie, et l'Etre absolu, source éternelle et fondement immuable du juste et du vrai. Ce qui d'abord frappe son regard dans le monde visible, c'est l'ordre qui y règne : partout, dans les moindres détails aussi bien que dans l'ensemble, il découvre la trace

d'une sagesse profonde, qui a coordonné les éléments et disposé toutes les parties de l'univers suivant les lois de l'harmonie et de la beauté. Il conclut de là que le monde est l'œuvre de la raison, que tout phénomène est le reflet d'une pensée divine. La Raison ou le Verbe (*Logos*) est le monde intelligible, l'ensemble des idées archétypes. Mais les idées ne suffisent pas à rendre compte de la vie et du mouvement. Le principe de la vie, c'est l'âme : or, de même que la variété des idées suppose une idée première qui en est le centre et le lien, ainsi les formes particulières de la vie dans la nature supposent un principe supérieur de la vie universelle, une âme divine. Nous connaissons donc deux principes qui ont concouru à la formation de l'univers, l'Ame et l'Intelligence. Mais il y a quelque chose plus élevé encore que la vérité, la beauté et la vie, c'est la source même du vrai et du beau, le Bien, terme suprême de la pensée, du désir, et de l'activité des êtres capables de connaître, de vouloir et d'aimer.

Le Bien, la Raison ou le Verbe, et l'Ame, voilà les trois termes de la triade platonicienne. Devons-nous les envisager comme autant de principes séparés, indépendants les uns des autres, ou tout au moins, comme des personnalités distinctes, dans l'unité de la nature infinie ? La première hypothèse ne supporte pas un seul instant l'examen. La seconde prête à Platon le langage et les idées d'une autre époque. Voici l'interprétation qui nous semble traduire le plus fidèlement sa pensée : le Bien, le Verbe et l'Ame, sont les trois formes ou déterminations fondamentales sous lesquelles Platon conçoit la nature divine, en elle-même et dans ses rapports avec le monde. Dieu est l'unité primordiale de laquelle procèdent tous les êtres contingents, sinon quant à la matière, du moins quant à la forme : l'unité se détermine d'abord comme bien suprême ; elle se particularise et se diversifie comme raison absolue dans les idées et dans les objets formés à leur image ; enfin, elle se déploie dans la nature comme activité vitale. Tel est le triple aspect sous lequel le divin se manifeste par la pensée, par la vie, et par les phénomènes sensibles. On ne trouve d'ailleurs, dans Platon, aucune explication précise de la manière dont il rattache la variété des manifestations divines à l'unité de leur principe. Nous verrons les néoplatoniciens combler cette lacune au moyen de l'émanatisme oriental.

De tout ce qui précède, il résulte que, loin de favoriser le développement du dogme trinitaire, dans le sens chrétien, le platonisme ne pouvait que l'engager dans une fausse direction. Comment donc saint

Justin, Clément d'Alexandrie et la plupart des anciens apologistes ont-ils cru voir des ressemblances là où nous signalons l'opposition la plus tranchée ? Ont-ils été le jouet d'une illusion ? Non, sans doute: ces ressemblances ne sont pas imaginaires ; il existe entre les deux doctrines, malgré les différences profondes qui les séparent, certaines analogies dont les Pères ont tiré parti, dans leur polémique avec les philosophes païens. Ces analogies regardent principalement la seconde personne de la Trinité chrétienne: le *Logos* de Platon et celui de saint Jean ont plus d'un caractère commun. En décrivant les attributs de la suprême intelligence et le monde intelligible des idées, source féconde de la vérité et de la lumière, Platon avait ébauché, sans le savoir, le portrait de celui qui est l'image parfaite du Dieu invisible, la pensée personnelle et consubstantielle du Père, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Certains caractères par lesquels il désigne le bien absolu, principe générateur de la science, et l'âme, principe de la vie, pouvaient également s'appliquer, sans trop forcer le sens du texte, au Père et au Saint-Esprit. Les Pères de l'Église, en recueillant ces traits épars, ont pu dire, avec quelque fondement, que l'on trouvait dans les écrits de Platon, non la connaissance, mais, comme parle saint Justin, une certaine imitation de la Trinité. Il est très-naturel qu'ils aient fait valoir ces ressemblances, pour ménager à la vérité chrétienne un accès plus facile dans l'esprit des païens éclairés.

Ce n'est pas, d'ailleurs, aux écrivains des premiers siècles de notre ère qu'il faut demander l'intelligence exacte de la philosophie platonicienne. On admirait Platon, on l'étudiait avec ardeur, mais à travers le prisme de l'esprit oriental ; on cherchait dans son ouvrage, moins la véritable pensée de leur auteur que certaines opinions préconçues. Telle était la critique en vigueur à cette époque, dans les écoles philosophiques. Personne ne l'a pratiquée aussi largement que les éclectiques alexandrins. Que les Pères de l'Église, usant d'un procédé analogue, aient plus d'une fois prêté à Platon les idées de l'Évangile, il ne faut pas s'en étonner, et encore moins leur faire un crime d'une erreur sans importance au point de vue des intérêts de la foi chrétienne.

L'abbé THOMAS, chan., prof. de théologie.

(*La suite prochainement.*)

LE MÉPRIS DE L'ART

14

Il y a des sentiments pour lesquels les hommes vivent et meurent, des sentiments qu'ils prennent au sérieux. De ce nombre est par exemple le sentiment de la famille, sentiment respectable, mais très-souvent corrompu, et dont la corruption produit des monstres qui pullulent sous nos yeux. Il y a d'autres sentiments qu'on a l'air de mépriser. Voici ce que j'appelle mépriser un sentiment : c'est s'y abandonner, et ne pas le prendre au sérieux. Parmi les sentiments méprisés, je veux citer l'admiration. Il y a des gens qui ne connaissent pas l'admiration ; ils l'ignorent. Ils ne la repoussent même pas précisément, il serait injuste de dire que les morts repoussent la vie. Ils sont absents d'elle, et elle est absente d'eux. Ce n'est pas de ceux-là que je veux parler. Je veux parler de ceux qui admirent et qui manquent de respect à leur admiration.

Ils ne sont pas tout à fait insensibles au beau, mais leur sensibilité est un outrage parce qu'elle n'est pas sérieuse. Qu'on leur dise, qu'on leur lise, qu'on leur montre quelque chose de sublime, ils seront émus : peut-être, et très-souvent même, leur émotion sera extérieure, bruyante, parlante, agitée. Elle fera étalage d'elle-même, suivant l'habitude des personnes et des choses qui ne sont pas certaines de durer.

Mais le lendemain il n'y paraît plus. Les affaires ont passé par là, l'admiration n'a pas même laissé de ruine derrière elle, pour nous avertir de son passage. Elle n'a pas même laissé le néant pur, elle n'a pas laissé un oubli simple, elle a laissé un genre d'oubli qui n'exclut pas le souvenir, et qui se traduit souvent par ces mots : J'ai entendu cet artiste ; il m'a fait plaisir.

L'homme qui la veille admirait, dit le lendemain qu'on lui a fait plaisir. Est-ce donc que son admiration était mensongère ? Non, mais voici ce qui s'est passé.

Cet homme est convaincu que la vérité, la beauté, l'harmonie, sont des caprices auxquels un homme sérieux peut se prêter quand il a fini ses affaires. Mais le réel pour lui, c'est le métier qu'il fait.

Hier soir il a admiré, c'est qu'il n'avait rien à faire pour le moment; sa journée était finie. Il a bien voulu donner aux choses éternelles quelques instants perdus.

Mais ne lui proposez pas le lendemain d'introduire dans sa vie les vérités qui, la veille, ont ébranlé et rajeuni son âme, il vous croirait fou. Il a pleuré peut-être en vous écoutant. Mais ne croyez pas qu'il va déranger son train de vie. Il a pleuré, parce que cela était sans conséquence, cet homme méprise les larmes. Mais il ne dérangera pas son train de vie, parce qu'il estime ses occupations. Cet homme-là va au spectacle, il veut bien que l'héroïne soit très-malheureuse, et même il jouit de ce malheur, pour plusieurs raisons très-profondes. Mais, si le lendemain il rencontrait dans la réalité l'infortune au spectacle de laquelle il a consacré sa soirée de la veille, il ne la regarderait pas, parce qu'il n'est plus temps de rire. Il n'est plus temps de rire ni de pleurer, il est l'heure des affaires. Eh bien, ce constraste épouvantable entre cet homme au spectacle et cet homme dans la vie s'étend plus loin que vous ne pensez.

Toutes les fois que vous lui parlez de vérité et de beauté, toutes les fois que vous lui parlez de choses éternelles, il se croit au spectacle. Toutes les fois que vous lui parlez de choses invisibles, il se croit au spectacle. Car les choses invisibles lui apparaissent sans réalité, et sont les décorations de la scène où votre parole le conduit. Mais ne vous y trompez pas; cet homme va quitter le théâtre, et si vous alliez demain lui parler des faits que la vérité réclame, si avec les rayons du soleil vous alliez lui proposer de faire du pain, suivant les lois de la création, il rirait comme si vous lui proposiez de consacrer sa vie au soulagement des malheurs qu'on montre à la Porte-Saint-Martin. Ces malheurs-là, ils voulait bien les applaudir, car vous savez que les malheurs sont choses qu'on applaudit. Il voulait bien les applaudir. Il ne se chargeait pas de les soulager.

Chaque homme porte en lui un certain nombre d'hommes, et tous ces hommes-là sont d'une opinion différente. Dans un homme il peut se rencontrer un savant, un artiste, un philosophe, un père de famille, un travailleur, et chacun de ces personnages a une façon de considérer les choses contraire à son voisin. Comme ils sont tous pleins de modération, ces personnages-là vivent ensemble sous le même toit, dans une paix telle quelle.

Ils partagent entre eux les heures de la journée. Quelquefois c'est l'artiste qui apparaît, et pendant ce temps-là, le père de famille est

caché. Quelquefois c'est le père de famille, alors l'artiste prend la fuite. S'il y a un chrétien parmi les hommes qui habitent dans l'homme multiple dont je parle, et si ce chrétien ne s'impose pas comme une vérité vivante et supérieure à tous ses voisins, il se passe un phénomène hideux, ridicule, absurde, qui remplit nos rues et nos maisons. Ce malheureux chrétien est livré aux bêtes sans sortir de chez lui. S'il ne convertit pas l'artiste qui réside avec lui dans le même homme, l'artiste et le chrétien vont se faire dans le même cœur une guerre sans bruit, d'autant plus profonde qu'elle ressemblera à une paix honteuse. Quand le chrétien prendra la parole, il dira que certaines choses sont vraies. Quand l'artiste élèvera la voix, il dira que certaines choses sont belles, et ces deux sortes de choses seront en contradiction. Dans ce cœur dévasté le chrétien brisera certaines idoles que l'artiste admire, et alors l'artiste, quand le chrétien aura disparu, l'artiste au moment où il régnera à son tour, recomposera l'idole brisée et l'adorera pendant quelque temps. Le chrétien condamnera l'artiste, comme ennemi de la vérité que l'homme professe. L'artiste méprisera le chrétien comme ennemi de la beauté que l'homme admire, et la lutte de ces deux personnages sera d'autant plus longue, d'autant plus stérile, d'autant plus inutile, d'autant plus lourde, qu'il y aura entre eux deux dans le même cœur un homme du monde. Cet homme du monde essayera de faire entre l'artiste païen et le *monsieur* chrétien une réconciliation. Il leur conseillera à tous deux des concessions réciproques. Il leur fera à chacun une part. Il s'établira juge entre eux, et sa juridiction empêchera l'affaire de s'éclaircir, tant qu'une puissance supérieure n'interviendra pas.

Il paraît qu'un journal a publié l'autre jour cette phrase : il s'agit d'un certain tableau qui représente saint Sébastien percé de flèches, et voici la phrase du journal :

« Sans doute le tableau de M. Ribot est tout à fait dépourvu de style, mais, le sujet donné, cette trivialité paraît moins choquante. Saint Sébastien, *en art*, n'a aucune prétention mystique. La peinture a toujours envisagé son *supplice* sous un aspect purement *pittoresque*. Elle a fait de lui tour à tour son Martyr et son Apollon religieux. Tantôt c'est un beau jeune homme élégamment attaché à un arbre et tendant aux flèches sa poitrine de Niobide, comme il l'offrirait aux traits de l'Amour, et tantôt un *sujet* d'amphithéâtre que le pinceau dissèque à la façon du scalpel. »

Ces paroles ont été écrites. Je ne les invente pas : je les transcris.

Elles n'ont pas été écrites exprès pour me servir ici de citation. Elles ont été écrites sérieusement par un homme qui envisage de cette façon le martyre de saint Sébastien, qui ne s'étonne pas de l'envisager ainsi, et qui ne pense pas à l'envisager autrement. Imaginez-vous donc un peintre religieux qui va traiter ce sujet-là, inspiré par l'esprit qui a dicté au journaliste la page que j'ai citée.

Le peintre est condamné à prendre son pinceau en se disant qu'après tout la peinture est habituée à considérer le supplice de saint Sébastien sous un aspect purement pittoresque. Elle a *toujours* fait ainsi. Elle n'a donc qu'à continuer. Jamais elle ne s'est demandé ce que c'était en effet, en réalité, que saint Sébastien et son martyre ; elle ne s'est jamais posé, avant de le représenter sur la toile, cette question. Ce n'est pas pour l'insulter qu'elle a ainsi traité saint Sébastien. Non ; elle a fait cela comme un enfant qui prendrait des joujoux. Et on ne s'en étonne pas, et on constate le fait d'un air grave. On est habitué.

La peinture, en face de saint Sébastien, n'a pas eu un instant la pensée de voir quelle était la réalité qu'elle allait aborder. Pas le moins du monde ; elle avait des couleurs à sa disposition. Que lui importe saint Sébastien ? N'a-t-elle pas à sa disposition des effets pittoresques ?

Qu'Apollon soit un démon, et que saint Sébastien soit un saint, ce détail ne la préoccupe pas. Elle a du bleu, du rouge, du jaune, au service de tous les deux. Et puis d'ailleurs *en art*, saint Sébastien n'est pas mystique. *En art*. Il faut bien comprendre la profondeur de cette parole. Saint Sébastien, partout ailleurs, saint Sébastien dans la réalité, saint Sébastien dans l'histoire, saint Sébastien sur la terre, saint Sébastien au ciel, sera tout ce qu'on voudra. Cela ne regarde pas la peinture, vous comprenez ! Ce qu'il lui faut à elle, c'est un certain saint Sébastien, tel qu'il est *en art*. En art, comment est-il ? On a eu la complaisance de vous le dire : il est pittoresque. Ne vous étonnez donc pas trop si le tableau *est dépourvu de style. Le sujet donné rend cette trivialité moins choquante.* Quoi de plus trivial, en effet, que le martyre de saint Sébastien ? La peinture, en face d'un fait si vulgaire, et d'un personnage si pittoresque, oscille entre Apollon et un sujet d'amphithéâtre. Quand elle est en face d'une trivialité comme celle-là, quand elle est en face d'un saint, il lui faut, pour se consoler, un démon ou un cadavre.

Quant au peintre qui a peint d'une manière si pittoresque ce démon

ou ce cadavre, il a fait un tableau religieux parce que le catalogue du Musée porte le nom de saint Sébastien.

Qu'est le tableau en lui-même? Je l'ignore. Mais voilà comment on le juge. Qu'il mérite ou non un pareil traitement, en tous cas il l'a reçu. En tous cas, ces choses s'impriment 1865 ans après Jésus-Christ.

Un des sentiments les plus fréquents chez les artistes, c'est le mépris de l'art. Un des sentiments les plus fréquents chez les critiques, c'est le mépris de l'art.

Ce que j'appelle mépriser l'art, c'est lui permettre de mentir.

L'artiste méprise l'art quand il tend à autre chose qu'à réaliser le vrai. Le critique méprise l'art quand il lui pardonne d'avoir un idéal qui n'est pas vrai.

Nous entendons tous les jours cette absurde parole, appliquée à telle ou telle erreur, quand cette erreur est exprimée en langage brillant :

« *C'est de la poésie.* »

Quand l'homme médiocre, parlant d'un mensonge, a prononcé ce mot : *C'est de la poésie*, il croit avoir disculpé le menteur. Il a prononcé, au contraire, une accusation nouvelle, car si le menteur ment *poétiquement*, il fait mentir la parole dans sa forme la plus élevée.

Poésie veut dire création.

Le mensonge qui atteint la poésie envahit un sanctuaire.

L'homme médiocre qui veut caresser le désordre d'un autre homme prononce ce mot : C'est un artiste.

S'il s'agit en effet d'un artiste, ce désordre chez lui est monstrueux. La musique a pour essence les mathématiques, le vers trouve son harmonie dans les rigueurs de sa loi.

L'artiste doit vivre dans l'austérité de l'ordre ; l'admiration ne doit approcher de lui qu'avec respect, et l'admiration qui n'est pas austère est la plus cruelle des insultes.

ERNEST HELLO.

LES ÉPREUVES D'AILEEN

SCÈNES DE LA VIE IRLANDAISE

(SUITE)

V

LA CROIX DU GAP.

Le P. Mahoney avait raison de s'inquiéter de la réserve d'Aileen. Elle était si simple, si confiante, qu'il fallait qu'elle eût de fortes raisons pour ne lui avoir pas demandé conseil dans sa perplexité. « Cela m'inquiète, pensa le P. Mahoney. J'aurais dû faire parler l'enfant. »

Les raisons d'Aileen étaient puissantes en effet à ses yeux. Dans le premier moment de terreur qui suivit son entrevue avec l'agent sur la colline, elle avait désiré vivement l'aide et le conseil du bon prêtre; mais, maintenant que l'affaire avait pris un tel développement, elle n'aurait voulu pour rien au monde l'initier au complot. S'il était déjoué, comme elle espérait, il ne résulterait de sa réserve ni bien ni mal; au contraire (et elle tressaillait à cette pensée) si le projet réussissait, ce serait une consolation pour elle de savoir que son silence affranchirait le P. Mahoney de tout soupçon. « Mais il n'y a aucune crainte à avoir, se disait-elle, je pourrai arrêter cela, grâce à Dieu. Je déciderai Ulick à quitter le pays, puis ses pensées noires se calmeront, et plus tard il se repentira. Il sera heureux alors, et remerciera son Aileen de l'avoir préservé du péché. » C'était ainsi qu'elle ranimait son courage le long de la route ; mais que le poids de ce secret lui semblait horrible ! Puis, malgré tout, les noirs pressentiments envahissaient son esprit. Enfin, cette nouvelle entrevue avec cet homme brutal et méchant lui occasionnait une terreur qu'elle ne pouvait dominer. Sur un point cependant elle se sentait forte : les tortures mêmes ne lui arracheraient pas le nom d'un seul des hommes de la vengeance desquels elle voulait le sauver. Le sentiment de cette force ne pouvait lui ôter encore l'horreur que cette entrevue lui inspirait. Une autre crainte aussi achevait de la rendre tout à fait malheureuse. Que dirait Ulick quand elle lui avouerait le rôle qu'elle avait joué ? et elle voulait le lui dire à son retour.

La grande et belle maison de l'agent était enfin visible à travers les épais

ombrages du parc, premiers arbres qui égayassent la vue après avoir quitté la sombre vallée ; et ces arbres devaient, cette nuit, protéger un assassinat.

Aileen fit le tour de la maison, et demanda à un groom occupé au service de l'écurie si elle pouvait voir « le maître.» Le jeune garçon connaissait un peu Aileen, car, contrairement aux autres serviteurs de l'agent, il était Irlandais, et venait des environs de Songh Corrib.

« Quant à moi en général je ne sais rien du maître ni de ses actions ; mais certainement qu'il n'est pas ici, car je l'ai vu il n'y a pas deux heures partir au galop dans sa voiture. Et je m'en souviens, parce qu'il tempêta contre moi pour n'avoir pas attelé la jument grise comme s'il m'avait jamais dit la bête qu'il voulait conduire. »

Parti ! Aileen n'avait pas pensé à cette possibilité, bien qu'il y eût autant de chance pour qu'il fût dehors que chez lui ; mais il en est souvent ainsi ; nous nous soulevons des difficultés qui ne se présenteront jamais, et nous décidons de la façon dont nous recevrons certaines épreuves qui n'arrivent pas ; puis tout à coup nous nous trouvons en face des choses que nous n'avons pas prévues. Aileen joignit les mains dans une sorte d'agonie. « Oh ! que dois-je faire? »

Le jeune groom la regarda avec étonnement.

« C'est donc pour quelque chose qui vous touche beaucoup que vous désirez tant voir le maître ; laissez-lui alors un message. Ce n'est pas un homme commode, vous savez, mais je ferai volontiers cette commission pour vous, Aileen O'Donnel, à moins que vous ne préfériez aller dans la maison parler aux domestiques. »

Aileen secoua la tête. — « Je ne puis, Larry, m'expliquer avec les domestiques. C'est lui-même que je veux voir. Larry, savez-vous quel chemin il a pris?

— Je ne sais ; mais miss Emma pourra vous le dire, elle est justement sur la pelouse devant la maison. Elle y est allée avec son panier pour cueillir des fleurs ou plutôt des graines ; car il ne doit pas y avoir beaucoup de fleurs maintenant.

— Sa fille, n'est-ce pas, Larry ?

— Oui, il y a des choses si étonnantes quelquefois dans le monde, et souvent on voit une jolie rose pousser sur des ronces grossières. »

Aileen suivit le groom dans une allée couverte conduisant des dépendances au jardin. Une jeune et fraîche voix fredonnant un joyeux air de danse frappa son oreille, et Larry lui dit :

— « C'est elle. Elle chante toujours ainsi. Que Dieu bénisse son petit cœur ! C'est un vrai rayon de soleil que miss Emma ! »

Elle était certainement gracieuse et brillante au possible, petite et ressemblant à une fée, avec des mouvements vifs et une jolie et piquante

physionomie. En voyant Larry et sa compagne, elle traversa légèrement la pelouse tenant à la main une corbeille pleine de tiges d'arbustes avec leurs beaux boutons et leurs riches graines; ses lèvres roses et ses brillants yeux noirs sourirent à la pauvre Aileen. Elle fut frappée de la beauté de la jeune paysanne, qu'elle contempla attentivement sans écouter Larry qui disait : « S'il vous plaît, miss Emma, voici une jeune fille qui voudrait vous parler » ; mais elle, posant la main sur Aileen, s'écria : « Oh! qu'il y a longtemps que je désire vous voir, et que je suis contente que vous soyez venue. Vous êtes, j'en suis sûre, « le lis de la sombre vallée. »

— On m'appelle ainsi, dit la pauvre enfant avec un léger tremblement dans la voix; et véritablement c'était une fragile et languissante fleur alors. — Mais, chère demoiselle, je suis en grande détresse. J'aurais tant besoin de voir votre père, et si je pouvais.... »

Un sanglot convulsif souleva sa poitrine.

« Entrons, dit Emma avec bonté, vous paraissez extrêmement fatiguée. Entrez, vous vous reposerez un peu, je vous donnerai un verre de vin, puis vous me conterez tout. »

Lui raconter tout! Lui dire que son père devait être assassiné cette nuit même, et par son fiancé! Aileen pouvait à peine supporter le contact des doigts d'Emma sur son bras, et l'offre de la jeune demoiselle la fit défaillir. Comment pouvait-elle accepter quelque chose dans cette maison? Elle se laissa tomber sur un des bancs de la verandah. « Je vous remercie, mademoiselle. Puisse Dieu vous en récompenser! Je suis mieux maintenant, et je ne dois pas attendre davantage. Seulement dites-moi... Oh! que je prie Dieu que vous puissiez me répondre, dites-moi où est allé votre père, et quand il doit revenir. Vous pouvez me dire cela ?

— Certainement je le puis, répondit Emma effrayée de son agitation. Il est allé chez le *squire* Kavanagh. Ne savez-vous pas où il demeure? A Kilmorran, à environ deux milles; mais vous feriez mieux d'attendre mon père ici. Je suis sûre qu'il sera de retour dans une heure, car nous avons du monde ce soir, et c'est pour les tables que je cueillais tout ce feuillage. Mais pourquoi êtes-vous dans un tel état? Qu'y a-t-il donc? »

Car Aileen s'était écriée : « Dieu soit doué! » avait tiré son capuchon sur sa tête et s'était levée :

— Laissez-moi partir, chère mademoiselle, ne me retenez pas, et que la bénédiction de Dieu et de sa sainte Mère soit avec vous. L'affaire qui m'occupe ne peut souffrir de délai. Êtes-vous bien sûre de l'endroit?

— Bien sûre, dit Emma, et certaine aussi que vous ne pouvez manquer mon père. Il n'y a qu'une route, par le Gap.

Aileen baisa sa main et partit.

Elle était certaine de l'inutilité d'une démarche près d'Ulick. La seule

chose possible était de suivre son idée première, de faire comprendre à Pearce qu'un danger imminent le menaçait cette nuit même et ensuite de dire à Ulick que son complot ne pourrait réussir, parce que Pearce était prévenu. Elle partit donc, et courut jusqu'à ce qu'elle eût dépassé l'avenue attenante à la maison, et même une certaine distance dans la route; mais ensuite le chemin commença à monter, d'abord graduellement, puis brusquement, et enfin, la montée devint si raide, le sentier si rocailleux et si mauvais, qu'il lui fallut ralentir son pas. Il n'y a que les voitures construites exprès pour les routes du Connemara qui peuvent s'y aventurer, et même, Aileen en remerciait Dieu, sont-elles obligées d'avancer très-lentement dans ce chemin du Gap de Glentane. Le passage devenait de plus en plus désolé et lugubre. Les collines se dressaient des deux côtés en projetant une ombre épaisse et semblant en certains endroits prêtes à s'écrouler et à écraser le hardi voyageur qui s'aventurait là. Le vent soufflait tristement et s'engouffrait dans cet étroit sentier, et Aileen tressaillit et s'enveloppa plus chaudement sans son manteau. Elle approchait de la partie du Gap, la plus belle comme site pittoresque, mais où ceux qui étaient obligés de passer hâtaient ordinairement le pas avec une fervente invocation à la Vierge ou en faisant le signe de la croix. C'était pourtant l'endroit où Aileen voulait attendre l'arrivée de l'agent.

Juste au point culminant de la montée un rocher avançait brusquement sur le chemin, qui semblait se terminer là; en réalité il faisait le tour du roc et descendait rapidement de l'autre côté jusqu'à Kilmorran. Pearce avait donc à monter pour revenir; arrivé au rocher, il s'arrêterait probablement une minute pour laisser respirer son cheval avant de lui faire descendre la route rocailleuse qu'Aileen venait de gravir. Elle s'assit donc, écoutant et attendant. Sur le rocher était empilé un monceau de pierres, un *cairn* comme on l'aurait appelé en Écosse et sur lequel s'élevait une grande croix noire. C'était la place d'un meurtre commis sur un colporteur, et la route entière était évitée autant que possible après le coucher du soleil, par les paysans qui affirmaient que l'esprit du colporteur se promenait dans le Gap. Aileen, trop pieuse pour admettre les superstitions, ne partageait pas cette terreur. La croix ne lui parlait que de repos et d'amour, et ce fut avec un sentiment de douce confiance qu'elle s'assit à ses pieds « sous l'ombre du rocher s'étendant sur une terre épuisée. » Elle récita un *De profundis* pour l'âme de la pauvre victime et un *Pater* et un *Ave* pour le succès de son entreprise; puis elle s'efforça de demeurer tranquille et patiente, mettant toute sa confiance en Dieu. Tout à coup elle se lève, car des bruits de roues, faibles et lointains, ont frappé ses oreilles. On approche de plus en plus, et maintenant elle peut entendre les sabots du cheval frappant et résonnant sur les pierres branlantes. Dans son imagination excitée, elle se figure même saisir des sons

de voix à une distance assez rapprochée, mais comment pourrait-elle rien préciser? Son cœur bat si vite et si irrégulièrement, puis le vent gémit si étrangement dans le Gap. Écoutez : O Dieu! Qu'est-ce? Un cliquetis aigu, une lumière brillante; et le bruit d'un coup de fusil dont l'écho est répété dans toutes les collines; des plaintes, des soupirs effrayants; enfin la course rapide d'un cheval terrifié qui passe comme un trait devant elle traînant après lui un phaéton vide. Ah! maintenant, en effet, elle entend les sons d'une lutte désespérée; folle de terreur, elle fait le tour du rocher qui lui cache une partie de la route. Toute la scène se déroule alors à ses yeux, claire et terrible, tandis qu'elle se tient debout, ses larges pupilles dilatées dans une agonie de terreur. Deux hommes sont engagés dans un combat à mort, luttant, s'étreignant corps à corps au-dessus d'un affreux précipice. Un de ces hommes était un serviteur de la maison de Pearce, l'autre, Ulick O'Donnel. Plus bas gisait le cadavre de la victime déchirée, meurtrie. Elle vit tout cela, en un seul instant, d'un seul coup d'œil et cette vue la paralysa de terreur.

— Trop tard! cria-t-elle d'une voix pleine d'angoisses. O mon Dieu, il est trop tard!

La force du cri perçant et imprévu d'Aileen fit tressaillir l'homme qui luttait contre O'Donnel; celui-ci profita de cette occasion pour se débarrasser de l'étreinte de son adversaire qu'il renversa par terre. A ce moment Aileen se sentit défaillir, ses yeux se fermèrent, et, comme elle perdait connaissance, Ulick avec la rapidité d'un éclair passa devant la croix, s'enfonça dans la route et fut bientôt caché par l'obscurité toujours croissante.

VI

COUPABLE OU INNOCENT.

Dans la ville principale du comté régnait un tumulte extraordinaire. Les rues habituellement si tranquilles, que le passage seul d'une voiture suffisait pour amener tous les marchands sur les portes de leurs boutiques ou pour attrouper des bandes d'enfants en guenilles, étaient alors si encombrées de véhicules de toutes sortes, — voitures, calèches, charettes de tous les genres imaginables, que vraiment stationner devant les portes semblait l'affaire du jour pour la population adulte de la ville. Quant aux enfants, en les voyant on s'étonnait que cette excitation dont ils étaient possédés pût être ainsi soutenue sans jamais baisser, et qu'ils ne se fatiguassent pas de toujours crier et s'ameuter autour des voitures, admirant les riches vêtements des seigneurs et considérant avec délices le haut siége placé derrière la voiture « avec ces sortes d'individus tenant devant eux leurs énormes fouets. » Et quel tumulte, pour saisir l'occasion de ga-

gner un sou ou deux en ouvrant la portière. A chaque nouvelle apparition, c'était un flot nouveau de petits garçons qui se précipitaient en avant, se culbutant les uns les autres pour arriver le premier. Ce flot consistait en jambes nues, têtes poudreuses et guenilles littéralement ruisselantes, de ces guenilles qui ne sont vues que sur des dos irlandais et qui vous font demander avec stupéfaction comment on a pu les mettre et surtout une fois ôtées comment on pourra les remettre. La parfaite bonne humeur qui règne dans les foules irlandaises quand elles ne sont pas excitées par des sentiments politiques ou religieux est une des choses qui frappent le plus les étrangers, ainsi que la bonté témoignée aux enfants. Le soir d'un jour de foire je rencontrai dans une ville d'Irlande des hommes (hélas! nombreux), à moitié ou même complétement ivres; je fus étonné de la douceur avec laquelle ils parlaient aux enfants qui leur barraient le chemin. Dans une rue de Londres, les malheureux auraient été renvoyés au loin avec plus d'un jurement. Les Irlandais conservent toujours de la bienveillance.

Le grand portique vers lequel le flot de la foule se précipite avec plus de régularité est la façade de la cour d'assises, où Ulick O'Donnel doit être ce jour même jugé définitivement.

Parmi les contrastes tristes et étranges existant en ce monde, aucun n'est plus surprenant et plus pénible que celui dont on est témoin dans ces sortes d'occasions; je ne parle pas du tumulte ni de la gaieté du dehors, mais des accusés et des spectateurs. C'est toujours avec un dégoût profond que l'on parle de toute cette foule assemblée pour s'abreuver des horreurs affreuses d'une exécution publique; on s'étonne, on tressaille en apprenant que des femmes mêmes portant leurs enfants dans leurs bras sont là dans un tel moment; rien en effet ne semble plus horrible, et l'on doit désirer que ces exécutions, quand il faut qu'elles aient lieu, n'aient d'autres témoins que ceux qu'exige la loi. Mais, tout en s'arrêtant sur ce goût dépravé « de la basse classe, » on doit se rappeler les scènes qui ont précédé et s'étonner aussi de cette phrase des journaux. « La cour était remplie d'une foule des plus distinguées; » des femmes élégantes et délicates sont là amenant avec elles leurs jeunes et charmantes filles pour suivre tout au long ces procès, écouter les preuves pour et contre l'infortuné dont le jugement doit être bientôt prononcé par un juge terrestre et dont l'âme est peut-être si près de paraître, nue et tremblante, en présence du Juge infaillible dont les décrets sont irrévocables et éternels. Et l'on vient à ce spectacle dans des costumes brillants, avec des sourires et des phrases de convention, parlant quand la chaleur de l'affaire baisse un peu des mille riens qui font les conversations, de puérilités, de mesquineries; riant, folâtrant, minaudant, tandis que la vie et la mort d'un homme, —peut-être une vie et une mort éternelle,— sont discutées et pe-

sées ! Grâces à Dieu ! pauvre frère, autour de toi s'élève un autre « nuage de témoins. » De saints et angéliques regards veillent sur toi avec une tendre compassion, leurs cœurs prient pour ton salut ; un, parmi cette milice brillante, se tient radieux quoique invisible à tes côtés, à la barre, pauvre criminel méprisé ! Il était auprès de toi alors que tu commettais le crime qui t'a envoyé ici, et jamais ses accents ne furent plus pressants pour ton âme, auprès de Dieu ; jamais les doux murmures de sa voix ne résonnèrent plus fortement dans ton cœur ! Regarde encore en haut, plus haut. Ne vois-tu pas ces yeux pleins de miséricorde qui brillent d'une clarté si douce sous cette couronne étoilée ? Refuge des pécheurs, Consolatrice des affligés, priez pour lui ! Puis plus haut encore, sur un trône éclatant, couronné d'une auréole plus glorieuse que celle même de Marie, ce Cœur Sacré sur lequel elle repose, a été brisé une fois par amour pour toi et son amour est le même ici qu'au Calvaire. Il est ton Juge, de son jugement tout dépend. Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de lui !

Disons maintenant comment les plans de la pauvre Aileen, avaient été déjoués. On doit se rappeler que, quand elle eût quitté la place du rendez-vous, elle fut surprise de la longueur du temps qui s'écoula avant le retour d'Ulick et de ses compagnons. C'est qu'au moment de se séparer, Ulick avait demandé à ses complices de l'écouter encore. « Amis, leur avait-il dit, vous avez promis de vous laisser conduire par moi dans toute cette affaire ; la querelle est la mienne, c'est à moi d'arranger les choses.—C'est certain, Ulick, mais tout est déjà prévu, dit un de la bande.—Il m'est venu dans l'esprit de défaire entièrement ce qui a été ordonné, reprit Ulick. Je rencontrerai seul le monstre ; c'est une chose qui ne regarde personne que moi et je ne veux pas que le fils d'aucune mère risque sa vie, excepté moi ; je le rencontrerai seul, et seul je rendrai justice à moi et aux miens. Je le veux ainsi ! — Et sa voix s'élevait avec un accent de colère et son front se contractait en entendant les murmures autour de lui.— Vous vous rendrez justice à vous-mêmes après la soirée de demain, si je vous en laisse la possibilité. — Et le sourire qui passa sur sa belle figure était sinistre et effrayant. Le lendemain Ulick O'Donnel guetta sa victime dans le Gap de Glentane, contre un des côtés de l'énorme rocher, tandis que, de l'autre, la pauvre Aileen attendait pleine de confiance dans son œuvre de charité. La croix entre eux deux ! Et ce fut sur elle qu'elle tomba !

« Incompréhensibles sont les jugements de Dieu, insondables sont ses desseins. » « Tes voies sont dans la mer, tes sentiers dans plusieurs eaux et tes pas ne doivent pas laisser de traces. » — Plusieurs jours se passèrent avant que le meurtrier fût saisi, car il avait fui dans l'une des plus

sauvages parties de ce district retiré ; et tous disaient qu'à moins que quelqu'un parmi eux ne fût devenu traître, son lieu de refuge n'aurait jamais pu être découvert. Les soupçons tombèrent avec un accord étrange sur Pat-Callaghan, et les soupçons devinrent une certitude dans la « sombre vallée, » quand lui et sa famille se retirèrent dans une ville voisine où il ouvrit une boutique qui prospéra. « Mais, disaient les paysans des alentours, c'est le prix du sang, et la malédiction ne tardera pas à peser sur lui. » Et tous ils semblaient aveugles sur le crime d'Ulick.

Ulick O'Donnel était donc à la barre ; sur sa physionomie sombre était empreinte une résolution plus sombre encore ; il plaida « la non-culpabilité » d'une voix creuse presque indifférente. En réalité il ne tenait pas à défendre sa vie ; il s'était vengé et voulait laisser aller les choses quant à ce qui le concernait, et sans son avocat qui lui assura qu'il avait de grandes chances de le tirer d'affaire, il n'aurait probablement pas suivi la formalité ordinaire de laisser plaider sa cause. Je ne veux pas tenter de donner une description détaillée du procès. Il offrit un grand intérêt. Le cas semblait extrêmement grave ; mais l'avocat d'Ulick était un homme d'un talent distingué autant qu'un brillant orateur, et l'opinion publique, le second jour des débats, était divisée sur l'issue de l'affaire.

Les preuves directes étaient limitées à deux personnes : le cocher de Pearce et Aileen O'Donnel. Le premier reconnut tout de suite Ulick pour l'assassin, puis le fusil de celui-ci avait été trouvé sur le lieu ; Pat-Callaghan jura que c'était celui d'Ulick ; ce fut la seule personne qui voulut porter ce témoignage. Et la pauvre Aileen ? Le serviteur jura l'avoir vue aussi et personne n'éleva de doute sur la vérité de ces paroles. Qui pourrait jamais l'oublier, disait-on de tous côtés, quand sa blanche et douce figure apparut dans sa candeur et sa suavité. Elle ne changea pas une seule fois de couleur, elle, la timide fille des montagnes qui, jamais de sa vie, ne s'était trouvée en face de vingt personnes réunies. Toute son âme était si complétement absorbée dans la pensée du crime d'Ulick qu'elle était insensible à tout autre sentiment. Lui, cependant, elle n'osait le regarder ; c'était un effort qu'elle ne pouvait faire, mais prononcer le mot qui l'aurait condamné, non. Pour son âme seule, elle n'aurait jamais voulu le dire. Il devait avoir du temps, le temps de se repentir, d'être purifié de cette tache horrible du péché mortel ; elle devait donc se tenir en paix. Quant à faire le mensonge qui peut-être le sauverait, elle ne le pouvait pas non plus. Que de fois les religieuses de son couvent lui avaient dit que, même dans l'espoir d'écarter les âmes du lieu de supplice, on ne devait pas commettre un léger péché véniel. Elle n'hésita pas un seul instant, malgré les épreuves qu'elle eut à subir de la part de Moyna qui lui prodigua les plus amers reproches et malgré les malédictions dont elle la menaça si elle causait la perte de son fils. Rien ne peut

rendre l'agonie qu'elle endura. La pensée seule de Notre-Seigneur, disait-elle au P. Mahoney quelque temps après, la pensée des souffrances de Jésus-Christ pendant la nuit de la Passion l'avait seule soutenue!

VIII

RECOMMANDÉ A LA CLÉMENCE.

La balance de l'opinion était à peu près égale sur le sort d'Ulick; pour sa culpabilité il n'y avait aucun doute dans les esprits. Le serviteur de Pearce affirmait toujours le reconnaître et soutenait aussi qu'il était seul dans le Gap de Glentane en cette heure fatale. L'avocat d'Ulick essaya de jeter un doute sur l'identité de la personne en appuyant sur la rapidité de la scène. — « Est-il probable, dit-il, est-il possible même que cet homme de la parole duquel dépend en réalité le sort de mon malheureux client, puisse jurer avec certitude quel est le meurtrier de son maître? Son attention devait être complétement absorbée à guider son cheval dans cette route si périlleuse. Tout à coup du rocher derrière lequel il était caché un homme s'élance sur Pearce et à l'instant l'infortuné roule à terre, le cheval terrifié s'échappe des mains de Davis qui marchait à côté pour le conduire le long de cette montée rocailleuse et, la seconde d'après, lui et le meurtrier se trouvent engagés dans une lutte terrible. Je vous demande, était-ce un moment propre à étudier les traits d'un homme ? Est-il possible que dans l'excitation du conflit il ait pu le faire ? Et quant à cette jeune fille que cet homme affirme reconnaître, quelle occasion a-t-il eue de l'observer ? Le moment de son apparition, d'après le propre récit du témoin, fut celui de sa défaite. Surpris, il est renversé à terre par son antagoniste. Qui peut croire que dans ce seul moment, le moment de sa chute, il ait eu le temps d'examiner la jeune fille ? Mon adversaire voit une preuve de la culpabilité d'Ulick O'Donnel dans les torts et les insultes qu'il a subis ainsi que sa mère et sa fiancée, de la part de cet infortuné qui a répondu maintenant de tous ses méfaits devant le tribunal suprême. Je ne nie pas ces choses. Je ne nie pas les motifs et les grandes tentations qui ont dû porter au crime mon malheureux client. Et même, oui, j'admets qu'*il est probable* qu'Ulick O'Donnel soit le meurtrier. Mais, grand Dieu ! devons-nous prendre la vie d'un autre sur une probabilité ? Nous n'avons pas, ici, à nous occuper des opinions privées, ce que nous voulons, ce sont des preuves. Dieu défend d'ôter la vie à un homme à moins d'une évidence directe, incontestable. Et cette évidence, il faut l'avoir si nous ne voulons pas nous rendre coupables d'un meurtre judiciaire. »

C'était la seule ligne à suivre pour défendre Ulick ; l'avocat le comprit. Mais le silence d'Aileen était en lui-même une accusation ; car si elle n'eût

pas été là et qu'Ulick ne fût pas l'assassin, pourquoi garderait-elle le silence? La pauvre fille, tour à tour menacée et flattée, fut définitivement envoyée en prison pour mépris de la Cour; mais évidemment cette mesure ne devait servir à rien, qu'à la rendre malheureuse.

L'apparition de la pauvre miss Emma Pearce, en vêtements de deuil, émut vivement le public. Confrontée avec Aileen, elle dit que c'était bien la jeune fille qui lui avait parlé dans la journée du meurtre et qu'elle avait envoyée sur la route du Gap où elle devait rencontrer son père, à son retour de Kilmoran.

— Vous n'avez aucun doute sur cela, miss Pearce?

— Aucun.

— Et cette jeune fille était très-désireuse de voir M. Pearce sous le plus bref délai?

— Oui; et vraiment son agitation était extraordinaire et triste à voir; elle ne faisait que répéter qu'elle voulait lui parler. Je voulus lui persuader d'attendre, car elle semblait épuisée; elle refusa, et je la vis tressaillir quand je lui offris des rafraîchissements.

— Pourriez-vous nous dire, miss Pearce, l'impression que vous a laissée ce désir si grand de voir votre père? »

Le visage d'Emma se contracta, mais elle fit un effort et répondit: — Je ne m'arrêtai à rien de particulier d'abord, je fus frappée de la beauté d'Aileen et touchée de sa détresse; mais après, quand je me rappelai sa parenté avec le prisonnier et combien celui-ci avait.... avait irrité mon père, alors je pensai qu'elle savait peut-être quelque chose d'un mauvais projet qu'on méditait et qu'elle voulait le prévenir. Que Dieu l'en récompense! Ah! j'en suis sûre, maintenant. » Et la pauvre Emma se couvrit le visage de ses mains et fut reconduite pleurant amèrement.

Les paroles du jeune groom ne furent qu'une simple confirmation de celles d'Emma. Vint ensuite le témoignage apporté par plusieurs, entre autres par le P. Mahoney, de la bonne conduite et des dispositions bienfaisantes du prisonnier. Mais cela fit peu d'impression. Le cas était un cas de vengeance pour des injures profondes, anciennes et souvent répétées, et personne ne doutait qu'Ulick ne se fût vengé. On éprouvait cependant pour lui une grande sympathie, malgré la gravité du crime, parce que la provocation avait été forte et terrible, et tous désiraient que le verdict ne fût pas capital.

Le jury allait se retirer, quand tout à coup un mouvement eut lieu de l'autre côté de la salle, un cri s'éleva: « Un témoin pour le prisonnier! » et Moyna O'Donnel parut.

Quand Aileen s'était retirée, elle avait repassé dans la chambre où elle avait d'abord attendu avec Moyna, près de qui on lui permit de rester quelques instants avant d'être mise en prison. « Ainsi donc vous n'avez

pas voulu parler pour mon enfant, » dit Moyna avec un mépris insultant. La pauvre Aileen secoua la tête; la présence de l'homme à la chaîne disque on l'avait remise l'empêchait de parler et la préserva aussi certainement du langage violent de Moyna dont les reproches auraient pu nuire à Ulick. Elle se contenta de dire : « Ah! Dieu sait alors combien il est heureux que le pauvre garçon ait une mère qui parle pour lui; car je ne vois pas quel secours *votre* amour lui aura donné aujourd'hui. »

Moyna parler pour Ulick! Aileen ne comprenait pas ce que la vieille femme voulait dire. Que pourrait-elle faire qui pût servir au jeune homme? Aileen, au premier moment, ne devina pas que Moyna voulait aller prêter un faux serment pour essayer de sauver son fils; mais, aussitôt qu'elle fut seule cette idée lui vint. Moyna n'avait-elle pas tenté maintes fois de persuader à Aileen de faire de même? Si la jeune fille y avait consenti, Moyna serait restée tranquille. Aileen ayant refusé, la vieille avait pris son parti; elle allait jurer que son fils était avec elle dans sa cabane au moment du meurtre. Elle avait persuadé à l'homme, pour la défense duquel Ulick avait perdu son emploi dans les domaines du lord D., de l'appuyer dans son faux témoignage. Ce fut sans sourciller qu'elle s'avança pour baiser le livre. Ulick, en la voyant, tressaillit visiblement, sa figure devint d'un rouge sombre, puis d'une pâleur livide. Il regarda un instant sa mère comme s'il voulait parler ; l'affection filiale, le dernier sentiment qui meurt dans le cœur d'un Irlandais, lui imposa silence et ce fut par respect pour elle et non par crainte pour lui-même qu'il se tut; il ne pouvait la faire rougir de honte en public. Moyna jura donc ainsi que Dennis Conoly, mais l'*alibi* ne put jamais être établi clairement. Il arrive souvent aux ignorants esprits celtiques de s'embrouiller dans une confusion inextricable et toutes sortes de contradictions même en disant la vérité ; quand c'est un faux récit qu'ils font, c'est bien pis. Aussi la misérable vieille pécha-t-elle sans profit; personne ne fut influencé par son récit. Quelques-uns seulement se sentaient remplis de compassion pour les angoisses de cette pauvre mère et murmurèrent cette prière intérieure : — « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. » Et il est à souhaiter que tous nous sentions et priions ainsi à la vue d'une faute d'un de nos frères.

Le jury fut longtemps en délibération; quand à la fin ses membres reparurent et qu'on leur demanda s'ils trouvaient le prisonnier innocent ou coupable, le président répondit : « Coupable, mais fortement recommandé à la clémence. » C'était tout ce qu'on pouvait espérer. Et Aileen remercia Dieu et pria dans toute la ferveur de son âme pour que cette prière du jury fût écoutée et qu'un lieu d'expiation fut accordé à Ulick que maintenant elle cherchait au milieu de ses larmes.

Une circonstance très-favorable à l'accusé fut l'intérêt que lui témoigna lord D., propriétaire de la « sombre vallée. » C'était un jeune homme qui

menait, à Londres, une vie dissipée et mondaine, qui avait été élevé dans la plus complète ignorance de son propre pays et qui vivait par conséquent dans une indifférence totale de ses devoirs envers ses vasseaux. La tragique affaire du Gap de Glentane le secoua douloureusement. Il vint en toute hâte dans le Connemara. Les récits qui lui parvinrent de tous côtés de la tyrannie et de la rapacité de Pearce le remplirent d'un grand regret du passé et lui firent prendre les plus généreuses résolutions pour l'avenir. Il fut touché des torts qu'avait subis la famille O'Donnel, et ce fut surtout son influence qui fit commuer la sentence d'Ulick en la déportation pour la vie.

VIII

SEULE DANS LE MONDE

Les assises étaient closes, toute la foule joyeuse s'était dispersée et courait à la recherche de nouvelles scènes d'excitation ; la petite ville avait repris son aspect habituel de calme et de tranquilité. Dans la prison, Ulick O'Donnel attendait le départ du vaisseau qui devait le porter au loin à une vie de labeur et de dégradation. C'est le sentiment qu'éprouva d'abord le pauvre jeune homme dans la première amertume de son cœur; mais cela ne dura pas. Le bon prêtre aumônier de la prison était infatigable dans son pieux ministère. Le caractère impressionnable de l'Irlandais, impressionnable pour le bien comme pour le mal, a ses côtés consolants comme aussi ses dangers et ses tentations. Ulick n'avait pas aimé Aileen en vain ; et si la pensée de ce qu'elle désirait de lui fut le motif qui le porta d'abord à écouter le prêtre et à se préparer à une confession si longtemps négligée, ce fut la providence de Dieu qui se servit d'un pur amour humain comme du sentier qui devait conduire à cet autre amour parfait qui est infini. Aileen le visita dans sa prison. Les dames ursulines lui avaient donné une lettre pour des religieuses établies dans la ville où les assises devaient avoir lieu; et elle eut ainsi un abri paisible pendant ces jours de troubles. Après une entrevue orageuse et passionnée avec son fils, quelle éprouva plutôt qu'elle ne le calma, à cause de son manque d'empire sur elle-même et de la vive colère avec laquelle elle parla d'Aileen, Moyna quitta la place au grand soulagement de la pauvre Aileen qui redoutait le son seul de sa voix. Le P. Mahoney, avant de s'en aller, fit une visite d'adieu à Ulick et une de sympathie à Aileen. « Je resterais volontiers pour vous ramener chez vous, ma fille, quand le pauvre enfant sera parti, mais je dois retourner parmi mon troupeau des montagnes. Je crains que cette malheureuse affaire d'Ulick ne leur ait fait du mal. »

Aileen lui dit les noms de ceux qui s'étaient rencontrés avec Ulick la nuit du rendez-vous, et il répondit en soupirant : « Oui, je pensais bien qu'il n'était pas seul dans cette affaire. Il y a donc, comme vous voyez

mon enfant, beaucoup de travaux qui m'attendent dans la sombre vallée; et de pénibles travaux parfois. Avec tant d'injustice et de tyrannie, il est souvent difficile de leur faire comprendre que la vengeance n'appartient qu'à Dieu. Aussi espérons-nous qu'il regarde avec miséricorde les affligés de ce triste monde. » Et le P. Mahoney s'appuya un instant pensif sur son grand bâton. « Enfin des temps meilleurs viendront. Le jeune lord D. a des ressources en lui. Il a vu par lui-même et je crois que c'est un de ceux qui ne reculent pas devant leur devoir quand une fois ils le connaissent. J'ai eu une longue et bonne entrevue avec lui avant son départ à propos de cette affaire du pauvre Ulick, et je dois encore le revoir quand j'aurai regagné ma demeure. Il est au château à présent, et je pense que le prochain agent qu'il laissera sera d'une autre sorte que Pearce. Et maintenant, ma chère enfant, que Dieu soit avec vous. Rappelez-vous ce qui aurait pu arriver et prenez courage. »

Aileen resta dans la ville jusqu'au départ d'Ulick. Elle ne put avoir la triste consolation d'être avec lui jusqu'au dernier moment; — le pauvre a plus que tout autre des chagrins à supporter, — le voyage au port de mer où son fiancé devait s'embarquer lui était complétement impossible. Ils se séparèrent donc dans la prison et durent à la bienveillance du lord D. d'avoir un entretien particulier. Dieu seul, la Vierge sainte et les saints anges, furent témoins de cet adieu que tous les deux savaient être le dernier en ce monde. Je ne décrirai pas cette scène que l'amour et la douleur rendent sacrée. Aileen donna à Ulrick la longue tresse blonde qu'il lui demanda, son chapelet et « la petite médaille miraculeuse qu'il devait porter toujours. » Et les gages d'adieu qu'elle reçut furent des promesses, — dons les plus consolants à son cœur à cause de l'humilité et de la défiance de lui-même dont Ulick les accompagnaient.

« Il est mieux pour vous, ma chérie, que tout soit ainsi. Je n'aurais jamais été digne de vous, mon Aileen, qui ne ressemblez à personne qu'aux anges bénis du Ciel. »

Les forces de la pauvre enfant semblèrent l'abandonner alors. — « Ulick, mon ami, si je pouvais être avec vous, vous suivre partout! Ah! si Dieu le voulait! O sainte Marie, dois-je le quitter? »

Ulick remercia le Ciel dans l'angoisse de son cœur qu'Aileen ne sût pas au juste le moment où il partirait; le dernier instant qu'il la vit, elle était dans les bras d'une des religieuses qui l'accompagnait jusqu'à la prison et qui l'attendait dans une pièce voisine. Il l'embrassa là pour la dernière fois, puis il lui couvrit la tête du capuchon de son manteau, sentant, tandis qu'il la cachait ainsi, que la lumière de sa vie s'était à jamais obscurcie pour lui. Le matin suivant, Aileen prit congé des religieuses. La supérieure voulut la dissuader de partir tout de suite après ces pénibles scènes qui

avaient laissé pour la vie des marques sur son doux visage. Le lis de la Sombre-Vallée était plus pâle, plus chétif que jamais, et la bonne religieuse savait combien des soins tendres et délicats étaient nécessaires à cette plante étiolée avant qu'elle s'en retournât seule dans ce monde froid et désolé.

« Il faut que je m'en aille, mère, c'est mon devoir, et mon temps est précieux. Je ne puis rester plus longtemps loin de *sa* mère. — Que Dieu en ait pitié! — Puis mon cœur est triste au sujet de la petite Gracie toujours faible et maladive. Enfin je ne me sens pas la force de demeurer davantage dans cette ville maintenant qu'*il* est parti. Laissez-moi m'en aller, mère, et puissent Dieu et la bienheureuse Vierge vous récompenser de tout ce que vous avez fait pour moi !»

Pendant son séjour au couvent, Aileen avait reçu une visite qui l'avait à la fois surprise et touchée : c'était d'Emma Pearce, dont l'intérêt pour la jeune paysanne s'était changé en une reconnaissance profonde et une vive amitié. La chaleureuse et sympathique jeune fille voulut persuader à Aileen de venir demeurer avec elle comme suivante. Elle se suspendait à son cou avec affection, ce qu'Aileen laissait faire maintenant sans reculer d'horreur. Les manières caressantes d'Emma étaient pleines de charmes, et elle ne négligea aucune de ses meilleures tendresses pour amener Aileen à un consentement. « Vous aurez une chambre près de la mienne, c'est une compagne et une amie que je veux trouver en vous et non une servante.

— Ne me parlez pas ainsi, ma chère demoiselle, ce que vous demandez est impossible. Je ne pourrai jamais l'accepter; ce n'est pas la vie qui m'est destinée; mais je vous en remercie sincèrement. Et en vérité, c'est une grande bonté de votre part de penser ainsi à moi, et je vous le promets, ce sera à genoux que soir et matin je prierai pour vous. »

Emma passa ses bras autour d'Aileen et insista encore. Puis songeant à son père, elle s'écria :

— On l'appelait un homme dur, mais avec moi il ne fut jamais dur; il fut toujours bon et tendre pour moi, pauvre, pauvre père! N'importe ce que l'on peut dire de lui, je n'oublierai jamais sa tendresse. Je ne le puis, Aileen, et vous, une pieuse et généreuse fille comme vous l'êtes, vous ne me pousseriez jamais à oublier ce pauvre père. Oh! pensez à sa mort terrible !»

Penser à cela, la malheureuse Aileen pouvait-elle ne pas le faire? N'avait-elle pas besoin de toute sa foi pour ne pas devenir folle quand elle avait si constamment devant les yeux cette lugubre scène du Gap de Glentane, cette triste soirée qui rendit Emma orpheline et Ulick assassin? Elle tressaillit et se cacha le visage un instant, puis, avec sa douceur habituelle, elle vainquit sa faiblesse pour consoler Emma.

« Chère mademoiselle Emma (elle ne pouvait se décider à l'appeler du nom de son père). Ne voyez-vous pas que ce que vous demandez est impossible. Ecoutez-moi un peu. *Vous* ne pourrez jamais oublier, dites-vous, ce dont vous venez de parler, et *moi*, croyez-vous que je puisse l'oublier ? et à cause de cela, nous nous rendrions malheureuses l'une l'autre tout en nous aimant. Les voies de Dieu sont au-dessus de notre jugement, et l'on se perd dans ses pensées quand on veut chercher pourquoi Il laisse certaines choses subsister, pourquoi envoie de si grandes épreuves à quelques-uns. Sa rigueur apparente envers vous et moi est une des choses qui surpassent notre entendement, et nous devons nous remettre entièrement, sans restriction aucune, à Celui qui est infiniment sage et paternel ; car nous ne sommes que des créatures faibles et aveugles qui ne pouvons rien voir dans l'avenir, et Lui, il est le Souverain Juge, le Père de chacun de nous. Gloire à Lui ! »

Et Aileen se signa dévotement et regarda Emma qui répondit d'un ton soumis : « Vous pensez mieux que moi, chère Aileen, mais vous prierez pour moi, n'est-ce pas ? »

Elles causèrent encore un instant, et Aileen convainquit bientôt Emma que son devoir était d'aller à Londres chez une de ses tantes veuve qui la faisait demander. Quant à elle, sa place était auprès de la mère d'Ulick et de Gracie et d'Anty.

« Vous le voyez, chère mademoiselle, Dieu nous montre notre devoir comme il nous envoie notre croix. »

Elles se quittèrent donc, ces deux jeunes filles, dont les vies s'étaient croisées pour un temps d'une façon si terrible, et qui maintenant devaient être séparées pour toujours ici-bas.

Aileen, malgré son courage apparent, se sentait toute désolée. Un étrange sentiment d'abandon l'accablait. Une nouvelle vie s'ouvrait devant elle, il lui semblait que son ancienne et première demeure ne la recevrait plus. Elle avait parlé de son retour à ses premiers devoirs, mais était-ce pressentiment de l'avenir qui lui faisait apercevoir un changement complet, un sentier inconnu et qui la remplit, quand elle eût dépassé le seuil du couvent, de l'impression qu'elle n'appartenait plus à personne sur la terre, qu'elle était seule en ce monde ?

IX

SANS ASILE LA NUIT.

Qui, Aileen était désolée, il lui semblait qu'elle comprenait pour la première fois à quel point elle aimait Ulick. Comme elle avançait timidement

à travers les rues (tristes et solitaires pensait-on généralement; mais la pauvre fille du Connemara ne les trouvait que trop fréquentées), elle n'était occupée qu'à sortir au plus vite de la ville. Son visage était caché en partie sous le capuchon de son manteau, et elle paraissait si désireuse d'éviter les regards, que personne ne chercha à l'importuner par des attentions qui l'auraient gênée. — « Que Dieu vous garde en paix, » ou « que Dieu vous accorde un heureux voyage avec les saints anges pour guides » furent les seules paroles qu'on lui adressa. Il n'y a pas de peuple, je le dis encore, qui ait un tact aussi vif que l'Irlandais ; car ce tact prend sa source dans une grande délicatesse de sentiment.

Aileen quitta enfin la ville et se trouva sur une route unie, bordée de grandes haies ; tandis qu'elle marchait d'un pas plus lent, toute sa vie jusqu'alors si calme se déroula à ses yeux. Elle se revit joyeuse enfant dans la maison de son oncle, protégée par l'amour tendre et paternel du bon vieillard qui ne lui avait jamais laissé comprendre la signification du mot orpheline. Elle se souvint combien, même dans ces jours de première enfance, Ulick et elle avaient toujours été ensemble, jamais ils ne se séparaient, à table à côté l'un de l'autre, lisant dans le même livre, priant sur les rivages si verts du Lingh Corrib, fauchant, glanant ensemble, toujours ensemble. Elle entendait encore la voix du vieux Dennis appelant Ulick et disant en la voyant : « Ah ! c'est vous, Aileen, bijou ? Ulick alors n'est pas loin. » Un millier de souvenirs se pressaient ainsi dans son cœur, soulevant des flots d'amertume et de regret. La tranquille petite église où ils avaient prié tous deux, le cher couvent où elle allait en classe, et à la porte duquel Ulick, quand la cloche sonnait l'heure du départ, l'attendait pour la ramener à la maison. Elle voyait, comme s'il était là, le jeune garçon de l'affection duquel, malgré ses manières réservées et calmes, elle était si profondément fière ; un peu vif et impérieux peut-être envers les autres, mais pour elle toujours affectueux.

Des souvenirs doux et des souvenirs sombres envahirent son esprit. Elle se rappela le jour des fiançailles, elle se rappela aussi la mort de son oncle ; puis elle revit la scène du crime et s'abîma dans la douleur.

Peu à peu cependant, Aileen devint plus calme, et se mit à considérer en face l'avenir qui s'offrait à elle. C'était un horizon froid et triste, semblable aux sites de ses montagnes du Connemara vus par une matinée brumeuse de novembre, sans un rayon de soleil pour les éclairer ; une longue et étroite ligne s'étendant à plusieurs milles, à certains moments plus rude et plus brisée qu'à d'autres, mais sans que jamais une fleur, ni un arbre, ni le moindre ruisseau vienne reposer et égayer l'œil aussi loin qu'il peut regarder. Cependant, la ligne noire finit par rencontrer le ciel, et là commence cet éclat, cette beauté qui ne doivent jamais finir. Aileen accepta en silence et sans hésiter cette vie avec Moyna

dans la sombre vallée. Quelle épreuve terrible que d'avoir pour compagne de tous les jours cette dure et inabordable vieille femme ! Autrefois, c'était facile; Ulick n'était-il pas avec elle? Sans lui, et avec ce poids écrasant de chagrin sur son cœur, comment pourrait-elle supporter les paroles cruelles et amères qui viendraient sans cesse la frapper?

Elle pensait à Gracie et à Anty, à tout ce qu'elle ferait et serait pour elles. Puis les yeux furieux de Moyna la poursuivaient de ce regard de haine qu'elle avait déjà vu quand la vieille lui avait dit ces paroles accablantes : « Je ne vois pas à quoi *votre* amour lui aura servi aujourd'hui. »

Mais elle était *sa* mère, et elle supporterait tout par amour pour lui et surtout par amour pour le divin Sauveur.

Nous ne décrirons pas le triste retour d'Aileen. Elle marchait jusqu'à ce qu'elle fût fatiguée, se reposant alors sur les bords des routes ou s'enfonçant dans quelque plaine tranquille pour réciter son chapelet. La nuit, elle demandait un abri dans quelque chaumière, et jamais elle ne demandait en vain. Jamais le plus pauvre même n'aurait voulu accepter un liard de sa petite bourse quand, avec un mot de bonté et d'affection, on lui souhaitait un heureux voyage. Souvent aussi un morceau de pain et quelques pommes de terre froides lui étaient offertes. — « Que la bénédiction de Dieu et de sa sainte Mère vous accompagnent, pauvre enfant, car vous êtes dans un grand chagrin et une extrême détresse! Que Dieu nous fasse miséricorde à tous. » — Enfin, vers la fin du troisième jour, Aileen O'Donnel atteignit la sombre vallée.

La nuit était froide; le vent soupirait et soufflait dans l'étroit vallon en bouffées mélancoliques qui allaient se briser à travers les herbes sèches et roidies par la gelée, avec ces notes monotones qu'a le vent quand il souffle sur un pays uniforme et uni. Une neige fine et glacée commençait à tomber et la sombre vallée semblait encore plus triste et plus inhospitalière. Aileen était épuisée de fatigue, ses pieds à peine chaussés étaient meurtris; et, malgré la terreur nerveuse que lui faisait éprouver son entrevue avec Moyna, elle désirait arriver à la hutte, qu'elle appelait sa maison, pour avoir un abri et chauffer ses membres engourdis. Comme elle approchait de la cabane elle y remarqua une lueur plus brillante que d'habitude et elle vit bientôt que la fenêtre elle-même avait une belle et véritable vitre, puis malgré l'obscurité de la nuit elle put apercevoir aussi que la porte était proprement réparée. — « C'est l'œuvre du jeune lord, pensa Aileen, en se souvenant des paroles du P. Mahoney. Que Dieu l'en récompense! » — En regardant à l'intérieur elle vit que cette lumière extraordinaire provenait non-seulement d'un brillant feu de tourbe mais aussi d'une belle chandelle allumée (véritable objet de luxe dans le pays) et de plus elle vit sur la table les reste d'un souper qui avait dû être copieux. Moyna était assise à sa place ordinaire, le dos contre la fenêtre, penchée

en avant sur les brasiers et s'agitant de côté et d'autre. Aileen s'arrêta un instant, la main sur le loquet, pour réciter un *Pater* et un *Ave*, puis elle souleva le loquet et entra ; Moyna ne bougea pas. La pauvre fille tremblante de froid et d'émotion s'avança : « Mère, » dit-elle d'une voix faible. Moyna ne fit aucun signe. Aileen éleva ses mains au ciel et dit d'une voix désespérée : « Ma mère, parlez-moi, pour l'amour de Dieu. » Et elle posa une de ses mains froides sur l'épaule de la vieille femme.

Alors Moyna sauta sur ses pieds, littéralement sauta. On n'aurait jamais pu imaginer qu'un corps si faible pût trouver tant de force et de vigueur. Elle regarda Aileen en face et lança sur elle des regards pleins de colère.

« Et c'est vous ? cria-t-elle d'une voix que la fureur rendait rauque et enrouée. C'est vous-même qui êtes assez hardie pour oser revenir ici, ici, dans cette maison où vous avez apporté la honte, le chagrin, le désespoir ; ici, vers la mère de ce malheureux que vous avez perdu et envoyé à une vie de misère qui ne finira jamais, excepté lorsque la mort l'aura écrasé et retiré de ce monde, et mieux vaudrait qu'il mourût que d'avoir son pauvre cœur si fier, rongé ainsi dans la place maudite où ils l'ont mis, où *vous* l'avez mis, vous qui prétendiez l'aimer, vous qu'il aimait, — étrange folie de sa part, — vous qui n'avez pas craint de vous tourner contre ceux qui vous ont nourrie et élevée avec votre jolie figure pleine de fausseté et votre langue mielleuse qui n'est qu'une langue de vipère. Oh ! oui, vous êtes trop grande sainte pour sauver la vie d'un pauvre garçon, quand il ne fallait pour cela qu'un seul mot ; car ce n'est pas votre faute si aujourd'hui son corps n'est pas réduit à l'état de cadavre. Vous n'auriez pas même levé la main pour lui ; un seul mot, vous ne l'avez pas prononcé. Et vous appelez cela amour. Vous avez menti si vous connaissez la signification de ce mot.

Elle fit entendre un étrange éclat de rire en finissant de parler. Aileen était tombé à ses pieds dans un entier affaissement, elle ne pouvait articuler une parole. Cependant elle essaya avec un mouvement de touchante douleur de cacher sa figure avec la robe de Moyna. Mais la vieille femme dont la fureur croissait, poussa du pied Aileen agenouillée devant elle.

« Ne posez pas un seul doigt sur moi. Je m'étonne, lâche comme vous êtes, que vous n'ayez pas eu peur de venir ouvrir ma porte, me regarder en face, vous tenir sous mon toit ; c'est pour la dernière fois. Levez-vous et partez, Aileen O'Donnel. Oh ! ce qui fait mon plus grand chagrin, c'est de vous voir porter ce nom. »

Aileen se leva et se tint debout pâle et tremblante. Moyna la prit par la taille, la conduisit vers la porte qu'elle ouvrit toute grande, et, la retenant encore un instant par une forte pression elle dit :

« Ici s'étend le monde devant vous. Vous êtes une grande amie des

prêtres et la chérie de ces religieuses qui vous ont rendue si aimante et si fidèle envers ceux qui vous étaient les plus proches sur la terre. Ils vous trouveront certainement une demeure, allez, demandez, implorez, car ce toit ne vous abritera plus jamais. »

Puis, toujours tenant la malheureuse fille par la taille, elle versa sur elle un torrent d'imprécations et de malédictions qu'Aileen ne put endurer longtemps. Elle s'arracha des mains de Moyna, et, poussant un cri sourd d'agonie et d'horreur, elle se précipita loin de cette demeure, sans ami, sans asile, dans l'obscurité et le froid de cette triste nuit.

Traduit par A. MARBER.

(La fin au prochain numéro.)

LA CHINE ET LES JÉSUITES

OU

LES KINGS ET LA BIBLE

Jusqu'au dix-septième siècle, on n'avait que des notions très-vagues sur la Chine; on savait seulement que dans le fond de l'Asie, existait un empire très-vaste appelé Chine. C'est au dix-septième siècle qu'on commença à y aborder. A la suite de saint François Xavier, qui mourut, comme on sait, en face de la Chine, des missionnaires pénétrèrent dans ce pays, et y firent de très-grands progrès, ils gagnèrent même, par leur science, l'affection et l'estime d'un empereur.

Pour mieux attirer les Chinois à la religion chrétienne, ils étudièrent leur langue (1), leurs lettres, prirent leurs usages, leurs mœurs, leurs portèrent les sciences européennes, et se concilièrent si bien leur bienveillance qu'on crut un instant, en Europe, que la Chine allait devenir catholique; mais il n'en fut rien (2). Toutefois, si les travaux des Jésuites ne furent pas couronnés de succès aussi complet qu'on avait lieu de s'y attendre, du moins ils ne furent point inutiles à la science; nous leur devons toutes les notions que nous possédons sur la Chine; les premiers, ils ont ouvert et frayé les voies aux orientalistes modernes.

Comme les documents sur la Chine, envoyés en France par les Jésuites, étaient favorables à la religion, les incrédules du dix-huitième siècle, en haine du catholicisme, les accusèrent d'imposture et prétendirent que leurs rapports étaient mensongers; mais les philosophes du dix-neuvième siècle vengèrent ces apôtres zélés, des calomnies haineuses et pleines d'ignorance dont les avait flétris l'impiété voltairienne. La traduction des Kings a confirmé la véracité et la bonne foi des récits des Jésuites et M. Abel Rémusat, le synologue le plus distingué, a, dans ses mélanges asiatiques, rendu pleine et entière justice à l'exactitude de leurs travaux; aujourd'hui, tous les savants orientalistes partagent cette opinion. Un seul, héritier de la vieille haine voltairienne contre les Jésuites, M. Pautier, conteste la sincérité de leurs rapports. On retrouve dans ces ouvrages la même absence de jus-

(1) P. Prémare, selecta vestigia.

(2) Bouchet, lettre à M. Huet, évêque d'Avranches.

tice la même arrogance, la même emphâse que dans les ouvrages des incrédules du dix-huitième siècle.

A propos de M. Pautier, je vais en dire ici un mot en passant : Toute sa gloire consiste en ce qu'il a traduit les mémoires de Colebrooke sur la philosophie des Indous, et y a ajouté quelques notes; qu'il a publié un mémoire d'une soixantaine de pages sur la doctrine du Tao (1), et qu'enfin il a commencé une traduction des philosophes chinois déjà traduits par les Jésuites qu'il suit exactement; du reste, il ne nous apprend rien de nouveau; seulement il émet des conjectures qu'il nous donne comme certaines et qui n'existent que dans son imagination.

Dans ses notes sur Colebrooke, il y en a quelques-unes qui sont véritablement curieuses; par exemple, M. Pautier espère beaucoup du magnétisme, à l'aide duquel on pourra un jour rendre l'homme immortel. Il laisse, de plus, percer une grande sympathie pour les révolutions; celle de juillet lui dicte des lignes chaleureuses; il loue la Charte, mais s'il en donnait une, il voudrait qu'elle contint un article par lequel il serait défendu de traduire le chinois d'une autre manière que lui!... Dans son histoire de la Chine qu'il a publiée dans l'*Univers Pittoresque*, il se sert des ouvrages des missionnaires, mais il en dénature les passages, les tronque, pour les adapter à son système d'incrédulité ou bien les passe sous silence.

Or pour suppléer aux omissions de M. Pautier, retablissons les faits et les passages de ces Pères qu'il ne cite pas au sujet de l'authenticité des Kings, et disons ce qu'il ne dit pas : « Que Fohi, dit le père Duhald, est regardé « comme le premier auteur de l'Y-King. Certaines chroniques le repré- « sentent comme le fondateur de la monarchie, mais le temps auquel il a « commencé de régner est fort incertain parmi les Chinois. Il se fit une « méthode particulière des hiéroglyphes, qui n'ont nul rapport à la parole « mais qui sont des images immédiates des choses et des pensées, ou du « moins des symboles arbitraires et d'institution humaine qu'on substitue « à la place de ces images, et ce fut-là le commencement et la primitive « institution des caractères chinois. Son dessin fut donc de marquer « par des signes sensibles, les principes de tous les êtres, de même qu'on « marque les tons et les différences de la voix dans la musique par des « signes et des notes. »

Voici comme l'Y-King est écrit : « ce sont des barres horizontales, par exemple : *le parfait*, *l'imparfait*, *plus que parfait*, MOINS PARFAIT, PLUS IMPARFAIT, CIEL, FEU, etc. Voilà tout l'Y-King. Il est écrit en soixante-quatre barres, tantôt coupées, tantôt prolongées; hé bien! qu'on

(1) *Tao* signifie *Raison primitive* et désigne la Divinité le *Dieu suprême*.

retrouve là, si on le peut, l'histoire de la Chine et de la religion primitive. » Ce ne fut que dix-huit cents ans après Fohi, qu'il parut un édit qui avait prescrit d'expliquer cette énigme et d'en dévoiler le mystère.

Par les divers changements que Fohi donna à ce livre, il prétendit faire connaître les transmutations réciproques des huit premiers principes. Son fils, Tscheou-Cong, eut le même dessin, et fit un ouvrage beaucoup plus étendu que n'avait fait son père. L'un et l'autre ne firent qu'embarrasser cette énigme par de nouvelles énigmes également obscures. Enfin, quatre cents ans après, Confucius se fit l'interprète et des lignes mystérieuses de Fohi et des interprétations des deux princes.

« Il suffira de donner un exemple de l'explication d'une des soixante-« quatre figures qui composent l'Y-King, pour connaître comment les in-« terprètes chinois en tirent des principes de morale. Plus on est élevé au « dessus des autres, disent-ils, plus on doit être en garde contre la fierté, « l'arrogance et l'orgueil, plus on doit s'étudier à la modération et à « la modestie, c'est ce que nous enseigne la 15e figure que voici :

☶

« MONTAGNE; ellecontient deux figures; la figure supérieure est compo-« sée d'une ligne non interrompue et de deux lignes interrompues et cou-« pées qui désignent les montagnes. La montagne est le symbole de l'élé-« vation, mais qui a sa racine dans la terre, c'est-à-dire dans l'humilité.

☷

« De même, la terre désignée par les trois lignes brisées, TERRE, « est l'image et le symbole d'une haute vertu, jointe avec l'humilité, qui « cache dans son sein des richesses immenses, et qui ne produit au dehors « sa puissance que par des fins admirables, et des effets salutaires et utiles « au bien des hommes. »

« Les disciples de Confucius assurent que quand leur maître eût achevé ses commentaires, il ne fut que médiocrement content, et que, se voyant dans un âge avancé, il eut souhaité de pouvoir vivre encore quelques années, afin d'y mettre la dernière main, et de donner un nouveau jour à son ouvrage. Dans la suite des temps, cette obscurité a donné lieu à une infinité d'erreurs et de superstitions. Moins on pénétrait le sens de l'Y-King, plus on s'imaginait qu'il renfermait de mystères. La vraie doctrine contenue dans les textes, et qui renferme d'excellents préceptes de morale et de politique, fut alterrée, falsifiée et mélangée d'interprétations absurdes et pleines de contradictions et d'impiétés. Ces monuments de l'antiquité chinoise, tombant dans les mains de docteurs aveugles et dont l'esprit était déjà gâté par l'infidélité et l'idolâtrie qui régnaient dans l'empire, en détournèrent le sens à de vains pronostics, aux divinations et à la magie, ce qui le fit appeler le livre des sorts. » (*Hist. de la Chine*, par Duhald, p. 291, etc.)

(1) Duhald, *Histoire de l'Empire de la Chine*, pages 291 et 302.

Voilà le fonds de l'histoire de l'Y-King; qu'elle confiance mérite-t-il? Les Chinois le regardent comme le plus précieux de leurs livres à tel point que les autres ne sont rien auprès; qui saurait l'Y-King, disent-ils, saurait tout. Cependant ce livre si précieux à leurs yeux n'eut pas même, pendant dix-huit siècles, un seul commentateur pour expliquer ses lignes mystérieuses. Quatre cents ans encore plus tard, Confucius en chercha le sens qui était perdu et le rétablit comme il put; peu satisfait des commentaires antérieurs, il en fit d'autres, et n'étant pas content lui-même de son ouvrage il aurait voulu le recommencer. Les lettrés chinois le trouvèrent très-obscur. Donc il ne put nous offrir aucune lumière sur la religion primitive.

Passons au Chou-King, qui est le second livre sacré des Chinois. Ce livre parle des anciens temps. S'il est authentique, il pourra nous fournir des documents certains sur l'histoire de la Chine. Voyons donc : Le R. P. Prémare, un des plus savants jésuites, passa plus de trente ans en Chine, pendant lesquels il s'appliqua, d'une manière spéciale, à l'étude de la langue et des sciences de ce pays, et passa encore treize ans à rédiger son ouvrage. Voici les documents qu'il nous donne sur le Chou-King :

« On ne sait, dit-il, à quelle époque les Kings ont été composés. Ce que les auteurs modernes disent à ce sujet est gratuit et incohérent... aucun auteur contemporain ne parle de ces livres, ni de leurs auteurs. Ils existaient certainement avant Confucius qui, après avoir mis le Six-Kings dans un ordre convenable, pour bien faire comprendre la doctrine de *l'homme céleste*, composa les livres hœi-sien... Ces livres, après avoir été en honneur sous Kung-Kan et interprétés presqu'en en entier par le célèbre Theng-Uien, furent brûlés comme apocryphes par l'ordre de Yang-Ti, second roi de la dynastie des Sou-ischs... Ces destructions partielles et les interprétations arbitraires qui vinrent, à plusieurs époques, s'ajouter à l'incendie générale ordonnée par Cho-hang-ti, firent oublier, peu à peu, la vraie signification des Kings, le texte même perdit sa pureté primitive, et son état de dégradation donna lieu à de nombreuses lacunes et à des interpolations peut-être aussi nombreuses. Lorsque Chio-hang-ti ordonna de brûler les livres, dit Sa-Tang-pto, il ne put les détruire entièrement; mais bientôt, il s'éleva des hommes menteurs qui publièrent les rêves de leur esprit, sous le nom de Confucius, de peur que la postérité ne les réfutât; leur crime est plus grand que celui de Chio-hang-ti. »

« La doctrine de l'Y-King est sans doute profonde, dit Soulao-suein, mais la cause principale pour laquelle on l'ignore, c'est que les lettrés ont corrompu ce livre en y ajoutant leurs idées. Une petite préface a vicié le Chi-King, s'écrie Phong-sun-gieh, et les trois gloses ont détruit le Tchun-pseou. Un autre dit : « je hais tous ces livres qui ont été corrompus. »

Après avoir cité plusieurs autres textes, le R. P. Prémare continue

ainsi : « D'où vient, se demande Liu-ta-kuen, que l'on ne connaît pas le vrai sens des Six-Kings? La faute en est à ceux qui les ont corrompus, en y insérant leurs erreurs. Comme les lettrés se contredisent entre eux, il n'est aucun moyen de mettre fin aux débats, et il est désormais impossible de discerner le sens du saint homme.

« Rien n'est plus triste que ce qu'on raconte du Chou-King. Cet ouvrage, qui contient les annales des premiers temps de la Chine, était primitivement composé, dit Sema-t-sien, de trois mille deux cents quarante chapitres. Confucius en choisi cent et rejeta les autres. Lors de l'incendie des livres (213 ans avant J.-C.), un seul exemplaire de ces cent chapitres du Chou-King, caché dans les murs de la maison de Confucius, échappa à la destruction.

« Mais lorsque, quatre-vingts ans après, le hasard le fit découvrir, il était en grande partie rongé par les vers et effacé par le temps... Il faut ajouter à tous ces malheurs qu'il était écrit en caractères antiques et inconnus, comme le dit, en rapportant cette découverte, Ngheou-yang-sicon, qui ajoute : de sorte que Kang-han-Kœne, en rétablit environ la moitié en devinant et comme il put; le reste lui parut inexplicable.

« Quelque temps auparavant, un vieillard, nommé Fou-ching, récitait à des disciples ce qu'il avait retenu du Chou-King, qui allait jusqu'à vingt-neuf chapitres. Ving-ti, qui monta sur le trône 170 ans avant J.-C., envoya vers ce vieillard des députés, chargés de copier, sous sa dictée, tout ce qu'ils pourraient en entendre; mais ce bon vieillard ne parlait que la langue de son pays, inconnue aux envoyés de l'Empereur; il fallut donc que sa fille interprétât ce qu'il disait... On écrivit, dans le caractère en usage à cette époque les vingt-neuf chapitres ainsi recueillis. Sous la dynastie des Tsin, ce texte, rétabli par Koug-kang-kou, prévalut sur tous les autres qui étaient en grand nombre et, sous la dynastie des Tangs, on les transcrivit dans un caractère nouvellement inventé. C'est sous cette forme que le Chou-King nous est parvenu. »

Ce ne furent donc pas les Kings seuls qui éprouvèrent des altérations, mais aussi les caractères qui les exprimaient. « Le roi Hie, dit Thsing-tsinc, forma les caractères et les rangea en six classes. On établit, sous les Kangs, une école pour étudier les caractères, et cependant il ne s'est pas trouvé un seul de tous ceux qui se livrèrent à cette étude qui soit bien parvenu à connaître l'origine d'une seule lettre. »

Il résulte, de ce que je viens de dire, qu'on ne possède plus les Kings dans leur pureté primitive. Ainsi l'Y-King ne peut nous donner aucun document certain sur la religion primitive. Le Chou-King, s'il eut conservé son intégrité, pourrait peut-être éclairer là-dessus et sur les temps primitifs de ce royaume, mais comme il n'en est rien, il ne mérite aucune confiance.

Dans le Chi-King, livre qui contient des poésies, on trouve un grand nombre de maximes très-sages, mais on y en trouve aussi de très-mauvaises, d'extravagantes et d'impies. Ces poésies sont en grande vénération. On en lit une surtout qui mérite d'être remarquée; elle parle de la chute de l'homme qui désormais ne pouvait être délivré de ses maux que par le ciel lui-même, et ces maux sont attribués à la femme.

Le Tcheun-pseou n'a été mis au rang des Kings que sous la famille des Hangs... C'est un livre compilé du temps de Confucius; il est par conséquent fort inférieur aux trois autres qui de tous temps ont été reconnus pour Kings véritables... Il y a touchant cet ouvrage de grandes disputes: les uns, et c'est le plus grand nombre, prétendent que c'est le travail de Confucius; les autres soutiennent que ce philosophe n'en est pas l'auteur. Plusieurs disent que c'est l'histoire du royaume de Lu, aujourd'hu Channton, patrie de Confucius; d'autres veulent que ce soit un abrégé de ce qui s'est passé dans les divers royaumes qui partageaient la Chine avant que Chio-hang-ti les eût tous réunis sous une même monarchie. C'est pourquoi Vang-nan-ché, homme savant et érudit, grand politique et ministre d'État, voulut dégrader le Tcheun-Pseou et le réduire aux Kings de la seconde classe.

Le l'Y-King parle de politesse et d'usages à observer dans ses rapports avec les concitoyens. Ce livre doit être lu, suivant même les Chinois, avec beaucoup de circonspection. Il contient dix chapitres.

Il résulte de ces observations, que les Kings n'offrent aucune garantie d'authenticité. Le Chou-King, le seul qui soit historique, pourrait peut-être nous fournir quelques documents certains qui éclairciraient toutes les conjectures, mais il a été tellement mutilé, falsifié, perdu qu'on ne peut y avoir confiance. Dans cet état de choses, et pour se fixer, il faut recourir aux principaux historiens chinois. Le premier est Sémat-sien, qu'on a appelé l'Hérodote de la Chine. Il a écrit son histoire l'an 104 avant J.-C. Depuis Chio-hang-ti, il n'est aucun monument certain, puisque cet empereur fit brûler tous les livres qui auraient pu les fournir. Cet écrivain fut donc obligé de consulter les traditions populaires, et c'est à l'aide de ces monuments équivoques qu'il composa son histoire. Cependant, malgré la pénurie de documents où le laissa l'incendie des livres, les savants s'accordent à regarder son histoire comme digne de foi; elle n'est pas remplie de fables, de mystères extravagants; elle est sérieuse, il y règne un bon sens remarquable qui la fait généralement estimer. On est même porté, en le lisant, à ajouter foi à ce qui nous reste du Chou-King; car le reste, dans la plume de cet auteur, ne ressemble point aux fables qu'on rencontre dans d'autres historiens.

Le second est Semat-chin, qui vivait environ 100 ans après J.-C. A la suite de ces deux historiens en viennent d'autres dont nous n'avons pas à

nous occuper. Ainsi aucun monument chinois ne peut être comparé aux monuments judaïques; bien plus, quels qu'ils soient, ils confirment tous l'histoire biblique.

Voyons donc maintenant si l'histoire chinoise est antérieure à l'histoire hébraïque. M. Pautier le dit, et prétend même que les traditions chinoises écrasent les traditions juives. Mais c'est là une assertion qu'il ne prouve pas. En effet, le Chou-King, seul monument historique, ne remonte qu'à Hiao, qui vivait du temps d'Abraham, environ deux mille trois cents et quelques années, au plus, avant J.-Ch... Cette chronologie ne va pas même jusqu'au déluge. Donc l'histoire chinoise reste bien en deçà de l'histoire juive.

Semat-chin remonte plus haut, il est vrai, mais on sait qu'il écrivait après l'ère chrétienne. Quoiqu'on ait de fortes raisons de douter de ses assertions et de ses dates, cependant en les adoptant il réste encore en deçà de la chronologie biblique. En effet, Sémat-chin remonte jusqu'à Fohi, 2,800 ans avant J.-C. On pense généralement que Fohi, s'il n'est pas un personnage fabuleux, est un personnage anté-diluvien. Le R. P. Bouvet prétend que c'est Hénoch... De plus, les Chinois regardent cette partie de leur histoire comme fort incertaine. Toutefois, en l'acceptant telle qu'elle est, elle ne nous offre rien d'opposé à la chronologie biblique et qui puisse donner lieu à une objection sérieuse contre nos Livres saints Au surplus, beaucoup de chinois appellent ces temps les temps hors de l'histoire.

Il est à noter que les savants orientalistes ont reconnu et proclamé les vérités dont nous venons de parler. Klaproth et Windischmann ne font remonter l'histoire de la Chine qu'à 732 ans avant J.-Ch. C'est d'après Schlégel et ces deux écrivains l'époque certaine de l'histoire chinoise, et l'époque incertaine commence en l'an 2,637 avant J.-C. M. Abel Rémusat fait remonter l'histoire chinoise à 2,200 ans avant J.-C., et toute tradition possible s'arrête selon lui à 2,637 ans avant J.-C. D'après l'aveu de tous ces savants synologues, il résulte que la chronologie chinoise reste dans les limites de la Bible, et qu'elle est même bien en deçà.

Les incrédules ont souvent invoqué l'antiquité de l'astronomie chinoise pour décrier celle de l'auteur sacré; mais ils ont été victorieusement réfutés par MM. Frèret et de Guignes, qui ont constaté que l'histoire chinoise n'a conservé aucune trace d'astronomie avant 2,200 ans avant J.-C. Ainsi, elles étaient postérieures de plusieurs siècles au déluge. Et encore ces observations, bien que douteuses, étaient-elles imparfaites puisqu'elles paraissaient s'être bornées aux éclipses jusqu'en 732 ans avant J.-C. Et même, au dix-septième siècle, les Jésuites furent appelés à la cour des empereurs pour composer des almanachs et relever les bévues des astronomes chinois; ce qui montre qu'ils n'étaient guère perfectionnés dans cette science.

Les livres sacrés des Chinois, comme nous venons de le remarquer, ne peuvent être mis en comparaison avec la Bible, puisque leur chronologie rentre dans la chronologie biblique. Et, en effet, nous voyons que le premier roi de la Chine, d'après le portrait qu'ils en font, était absolument semblable aux patriarches; les usages, les mœurs, les coutumes, les institutions portent tous les caractères d'analogie frappante avec les mœurs des patriarches au point de s'y méprendre. En sorte que les annales de la Chine sont tout à fait conformes au récit de la Bible, et tout indique un peuple primitif.

Les incrédules, soit ignorance, soit mauvaise foi, je ne sais, ont obscurci les traditions et exagéré l'antiquité de la Chine; mais aujourd'hui tout rentre dans ses limites, la science par ses progrès débarrassant la vérité du cahos d'erreurs qui la couvrent de toutes parts, a fini par démontrer presque incontestablement que les Chinois sont une nation primitive, qui a pris sa naissance à la tour de Babel, malgré l'opinion de M. de Paravez qui ne la place qu'au temps d'Alexandre, la regardant auparavant comme une masse de colonies d'Égyptiens, de Persans, de Chaldéens, etc., semblables à celles que l'Europe envoie en Amérique. Ce sentiment paraît inconciliable avec le fait. M. Riambourg, dans ses rapports sur les traditions chinoises, a prouvé que ce peuple renfermait dans sa langue, sa grammaire, son système graphique, sa religion, tous les caractères qui constituent un peuple primitif.

D'abord sa langue (1) porte l'empreinte de l'unité primitive; elle est simple et n'a point été formée du concours de plusieurs langues; si on examine sa syntaxe, on y aperçoit tous les caractères d'une syntaxe primitive; de même son système graphique, il se rapproche très-visiblement de ces temps où l'humanité était encore peu perfectionnée dans l'art de l'écriture. L'écriture des Chinois (2) se borne aux hiéroglyphes, et on ne voit chez eux aucune trace d'alphabet phonique dont les caractères représentent des sons, tandis qu'au contraire les hiéroglyphes sont seulement l'expression des idées, et paraissent encore se désigner sous le nom de *idéographie*. M. de Paravez prétend que les Chinois n'étaient pas un peuple primitif, parce que leurs hiéroglyphes avaient des rapports avec ceux de l'Égypte; mais M. Champollion a constaté que sur les monuments les plus anciens connus de l'Égypte, outre les hiéroglyphes, il y a aussi des caractères *phoniques* dont on ne voit aucune trace en Chine. Ensuite, il paraîtrait que ces hiéroglyphes étaient connus avant le déluge et se seraient conservés par la tradition, ce qui explique pourquoi l'on rencontre

(1) Elle n'a que 330 mots qui sont monosyllabes, mais ils ont quatre accents qui quadruplent tous leurs mots par une inflexion de voix aussi difficile à faire comprendre à un européen, que les cinq prononciations de l'E français à un Chinois.

(2) Les Chinois n'écrivent pas comme nous, de la gauche à la droite, ni comme les Arabes et les Hébreux, de la droite à la gauche, mais du haut en bas en ligne droite; et leur première ligne commence à droite et la dernière finit à gauche.

ces analogies. De plus, si les Chinois étaient des colonies, on devrait nécessairement y retrouver les mœurs, les croyances de ces peuples chez qui règna l'idolâtrie dans la plus haute antiquité. Eh bien, il n'y en a pas un vestige.

Si nous examinons les institutions des Chinois, nous voyons que leurs mœurs, leurs coutumes, leur culte, leur forme de gouvernement, offrent une analogie remarquable avec les mœurs, les institutions et la vie des patriarches. Ainsi, nous les avons vus à l'origine, ces patriarches, considérés comme rois ou chefs de la famille, en même temps que comme grands prêtres ; hé bien, en Chine, les livres historiques et traditionnels nous apprennent que l'empereur doit être le père de son peuple et exercer les fonctions de grand prêtre. C'est l'esprit du gouvernement prescrit par les lois. D'après Confucius, tous les devoirs des sujets sont ceux qu'exige l'amour filial. Il est probable que c'est à la conservation de cet esprit patriarchal que l'empire chinois doit sa longue stabilité. En un mot, on retrouve chez cette nation tous les caractères d'un peuple primitif.

Ce peuple n'a point suivi le torrent qui entraînait les autres, il n'a fait qu'entrevoir les erreurs de l'idôlatrie, et s'en est abstenu. Son isolement presque absolu le préserva de cette corruption qui envahit le monde, et il se contenta de faire subir aux dogmes, aux croyances primitives quelques altérations, quelques changements, bien moins grossiers, bien moins absurdes que les autres nations. Car son attachement aux croyances antiques fut tel qu'il pourrait se nommer jusqu'à un certain point, d'après M. Riembourg, les juifs de la gentilité. Le point par où les Chinois touchent aux païens est le culte des ancêtres qui ressemble à celui des hommes déifiés ; en sorte que ce culte pourrait être regardé comme le point de transition entre le culte primitif et le polythéisme. Cependant l'idée du génie paraît s'être transmise plus pure chez eux que chez les autres idolâtres.

Trois religions partagent aujourd'hui la Chine ; d'abord celle de l'Empereur ou civile, la seule qui soit reconnue et approuvée par les lois ; ensuite celle de *Lao-t-seu* qui remonte au sixième siècle avant l'ère chrétienne, et qu'on appelle la religion des *Taosses*, enfin celle de *Boudha* qui ne compte pas encore dix-huit siècles d'existence. Ainsi, ces deux dernières datent d'une époque très-récente, et sont bien postérieures à la religion de l'État. Celle de *Boudha*, qui commença vers l'an 65 à 80 de notre ère, n'est qu'une idolâtrie monstrueuse ; c'est son influence qui a introduit la corruption chez les Chinois. Celle de *Lao-t-seu*, quoique plus pure, n'en est pas moins mêlée d'idolâtrie. Celle de l'Empereur a des caractères frappants avec le Pentateuque de Moïse.

L'abbé J. BIDOT.

DEUX MOTS

SUR

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Il serait souverainement ridicule aujourd'hui, de réfuter les extravagances de Rousseau; ce vaniteux moraliste a fait son temps; ses œuvres ne se vendent plus; c'est tout au plus, si les éditions richements reliées rencontrent des amateurs. Aussi l'aurions-nous laissé dormir au fond de certaines bibliothèques, si M. Paul Boiteau n'était pas venu, en compagnie de MM. Scherer et Lacaussade, raviver l'encens qui brûla jadis au pied de sa statue.

On connaît les mœurs, les vices et l'orgueil du philosophe de Genève. Jean-Jacques, afin que personne n'en n'ignorat, a eu soin de léguer *les Confessions* à la postérité; mais ce que l'on connaît moins, et ce qui ne mérite pas de voir le jour, c'est le commerce de diverses dames du plus haut parage avec le fils du serrurier genevois. Pour satisfaire certaines personnes friandes de menus détails domestiques, M. Paul Boiteau nous offre aujourd'hui une nouvelle édition des *Mémoires de madame de l'Epinay*. Dire que ce livre ne sera pas dévoré, ce serait ne pas connaître la tendance du public. Pour allécher les chalands, M. Scherer a savouré en six longs articles insérés dans *le Temps* cette marchandise équivoque; il a fait passer successivement sous les yeux de ses lecteurs « *cette gracieuse comtesse d'Houdetot au rire frais, jolie ame naïve, ayant les gaietés folles d'un jeune chien, l'amie de Saint-Lambert; madame de Jully la belle indolente qui s'éprendra quelque soir à l'opéra du chanteur Jelyotte, et s'en débarrassera peu de mois après, parce que le chanteur ne lui parle plus de sa beauté: puis madame de Versel, mélange de coquetterie et de candeur, de simplicité et de finesse, qui supplantera Madame d'É-*

pinay dans le cœur du volage Francueil. » Cependant comme après tout la galanterie chez M. Scherer n'exclue pas l'austérité, la critique *du Temps* subitement saisie d'une sainte indignation, l'ancera à la tête de l'auteur de *l'Emile* cette sanglante épithète par la bouche de son héroïne ; « *Rousseau n'est qu'un nain moral monté sur des échasses.* »

Ce procédé ne nous étonne guère, la camaraderie possède des enfants terribles ; ce qui nous a supris davantage, c'est de voir le grave et sérieux *Moniteur universel* consigner pour un jour le narrateur des *Révolutions de l'Etna* afin d'accueillir à sa place un panégyriste de Jean Jacques. Ce spectacle nous a pourtant été donné le 2 mai 1865. M. Lacaussade qui est poëte je crois, est venu nous parler en termes bien sentis du *douloureux grand homme*, et a gourmandé M. Scherer d'avoir osé répéter la phrase sanglante de madame de l'Epinay. Nous ne chercherons pas à établir la paix entre MM. Boiteau Scherer et Lacaussade. Cette querelle offre fort peu d'intérêt, mais nous protesterons contre la réhabilitation tentée par le critique accidentel du *Moniteur universel.* Il est important que de pareilles apologies rencontrent des censeurs.

Dans la république des lettres on prodigue beaucoup trop les mots de *grand homme* et de *héros.* Je le demande à M. Lacaussade, quelle action héroïque, quel livre immortel a fait Jean-Jacques pour mériter de recevoir une épithète qui convient si judicieusement aux Charlemagne, aux Saint Louis, aux Louis XIV, aux Turenne, aux Bossuet aux Fénelon? Que signifie d'ailleurs cette expression de *douloureux grand homme*? Boileau ne l'aurait pas ratifiée. Nous venons de relire la biographie de l'auteur de l'*Emile.* Rien, absolument rien, n'y mérite de pareils éloges.

La conduite de Rousseau est toujours méprisable, ses mœurs sont le triste reflet de son siècle, le cœur chez lui est aussi lâche que l'esprit est faux, il pose pour le publiciste et n'écrit que des paradoxes qui doivent tout leur prestige à un style harmonieux ; il veut être moraliste, il adjure les mères de nourrir leurs enfants et dépose les siens à l'hôpital ; il veut diriger la jeunesse et compose pour elle deux romans incapables de faire un honnête homme mais dont l'un, d'après lui-même, doit nécessairement faire de malhonnêtes femmes ! il veut conduire son siècle et le dote d'un code humanitaire qui est un catéchisme révolutionnaire ! Rien, dans sa vie domestique ne rachète ses vices ; bourru, sauvage, menteur, effronté, voleur, il a les mœurs d'un laquais

malhonnête ! tantôt il vole un couvert d'argent, et laisse lâchement accuser une jeune servante. Plus tard, attaché comme instituteur à la maison de madame de Mably, il essaye de séduire la femme, ne pouvant y réussir, il s'avise de voler le vin du mari. Il change plusieurs fois de religion pour servir ses intérêts; secrétaire d'un ambassadeur, il se fait chasser par celui-ci à cause de ses insolences ! lié avec toute la secte philosophique, il s'attire par ses violence et ses perfidies ce jugement sanglant de Diderot : *Cet homme est un forcené.*

M. Lacaussade prétend *que ce douloureux grand homme sut éveiller autour de sa destinée, bien des sympathies touchantes et sérieuses.* Ce jugement est plus que contestable. Sans doute Rousseau fut admiré et aimé de plusieurs femmes de grandes maisons, il fut prôné par de grands seigneurs; hélas ! quand on étudie de près ces femmes et ces grands seigneurs, on s'étonne moins de la catastrophe de 1793. Rousseau fut admiré et aimé, parce qu'il démolissait pierre par pierre la société; sa logique implacable entassait des ruines; cet être bizarre, ainsi que son émule, Voltaire, enguirlandait l'échafaud où devaient monter les héros des petits soupers et les héroïnes des ruelles; on aimait Rousseau parce qu'il fascinait, et il fascinait comme fascine le serpent qui guette l'oiseau des airs. Rousseau, comme Voltaire, est le génie incarné du mal; sa vogue est la preuve la plus évidente que la société du dix-huitième siècle était vermoulue. A l'époque du Bas-Empire les sophistes dirigeaient l'opinion publique, voilà la raison des succès de l'auteur d'*Héloïse.* Quand j'étudie la biographie des dames qui patronèrent ce mysanthrope, je me demande ce qu'étaient et ce que faisaient leurs maris pour tolérer un pareille drôle dans leur intérieur; il est vrai que depuis longtemps madame de Warens avait jeté son bonnet par dessus les moulins, il est vrai que madame Dupin, si nous en croyons les mémoires de Georges Sand, pratiquait mieux la doctrine philosophique que la morale du christianisme; il est encore vrai que le groupe féminin, suivant M. Lacaussade, était composé, « *d'inconséquentes destinées aux aventures dont le roman, à plusieurs héros, est un résumé de l'histoire amoureuse du dix-huitième siècle,* » tout cela n'excuse pas Rousseau.

M. de Lamartine, dans un jour de franchise et de bonne foi, a eu raison de dire que de tels hommes sont *les Attila de la Providence*; pourquoi a-t-il ajouté que Rousseau est un homme *qu'il faut plaindre, qu'il faut admirer*, mais qu'il faut répudier comme législateur ? Non, le philosophe de Genève ne doit ni être plaint ni admiré, parce qu'il ne mé-

rite ni la compassion, ni l'admiration, comme nous le verrons plus bas; ses plus belles pages n'atténuent aucunement ses déclarations malsaines; il les écrivit presque malgré lui, aussi les sympathies qu'il a éveillées, quoiqu'en dise M. Lacaussade, ne sont *ni touchantes, ni sérieuses, ni délicates;* si je ne craignais pas de profaner de vénérables mémoires, je dirai que ces épithètes ne conviennent qu'aux sentiments de saint François de Sales pour Jeanne de Chantal, de saint Vincent de Paul, pour madame Acarie, des pères de Ravignan et Lacordaire pour madame Swetchine. Oh! que La Harpe avait raison de dire que *tout jusqu'à la vérité trompe dans ses écrits!* et Joseph de Maistre, d'ajouter *que sa profondeur est toute dans les mots.*

« Sachez une fois pour toute que je suis *vicieux*, que je suis né tel, et que vous ne sauriez croire la peine que j'ai à faire le bien, et combien peu le mal me coûte. » Voilà l'oraison funèbre la plus judicieuse que l'on puisse faire sur Jean-Jacques Rousseau; elle n'émane pas d'un ennemi, ce sont les propres paroles de l'auteur de *l'Emile* à madame de l'Epinay. Que MM. Paul Boiteau Scherer et Lacaussade méditent cet aveu, et cessent de se prosterner *devant le douloureux grand homme!*

GABRIEL DE CHAULNES.

BEATRIX, OU LA MADONE DE L'ART

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR M. ERNEST LEGOUVÉ

Le nom seul de cette pièce est d'une haute inconvenance. L'art n'est point une religion et il ne peut y avoir de Madone de l'Art. Ceci posé, je contesterai encore le titre donné à l'ouvrage qui n'est pas une comédie et qui n'a été écrit ni en prose ni en vers, malgré les théories du professeur de M. Jourdain. Béatrix parle en Legouvé et on lui répond dans le même dialecte. Très-ignorant à l'endroit de cette langue, je prie mes lecteurs de me pardonner si je ne traduis pas toujours exactement le texte original et si je fais des contre-sens.

M. Legouvé est connu d'un assez grand nombre de gens qui *s'occupent* de littérature moyenne ; c'est à dire, de celle qui tient un juste-milieu entre le journal à un sou et les éditions rares ; — entre Pierre Zacone et le *Paradis perdu*. On a raison de croire que la bourgeoisie est une force ; je parle de la bourgeoisie intellectuelle. Elle a ses répugnances et ses adorations, ses idoles et ses parias. Vous lui ferez accepter M. Doucet, vous lui ferez comprendre M. Laya. Mais le *Duc Job* est unique en son genre. En dehors de la *Considération*, point de salut !

Toute cette descendance nous est venue en droite ligne de Scribe, qui a été le grand coupable. Il avait découvert une atmosphère de vertu, une région où bien des modernes séjournent et respirent, parce qu'ils s'imaginent s'y trouver face à face avec le sublime le plus éclatant et en retirer quelque parcelle.

Ce sublime est accomodant. Il ne dépasse pas l'intelligence de l'homme; il ne l'écrase pas non plus.

Scribe accorde que Don Diégue donnant au Cid le baiser d'adieu ne manque pas de majesté : « — Va, cours, vole et nous venge » est assez beau. Mais Valérie disant : « — Ernest, soyez mon guide » — ne nous laisse pas froid non plus. Cependant ces deux exemples de sublime ne se ressemblent pas du tout.

Scribe a introduit au théâtre certains mots qui ne se peuvent plus omettre. M. Legouvé, disciple fidèle, suit la tradition.

Ainsi, quand Béatrix aperçoit le prince Frédéric qu'elle n'espérait plus revoir, elle s'écrie : « Lui ! » — Ce : « Lui ! » était de rigueur, dans la circonstance. Il ne fallait point chercher autre chose : il n'y avait que « Lui ! » qui dût être employé.

De même pour l'exclamation : « Ciel ! » qui sert à exprimer l'étonnement ou la crainte.

J'ai lu que des critiques se moquaient de la locution : « — Vous avez marché sur mon cœur. — » Pourquoi ? Les classiques du Gymnase fourmillent de traits semblables et « marcher sur un cœur » n'y serait pas la plus vicieuse de toutes les métaphores.

Béatrix, grammaticalement parlant, a ce petit air propret et gris dont un certain public apprécie les charmes. La scène première fournira une idée au ton général :

OLDENBOURG *à la grande duchesse.*

Votre altesse désire s'arrêter dans ce pavillon ?

LA GRANDE DUCHESSE.

Quelques instants, mon cher comte, et j'en profiterai pour signer les derniers actes de ma puissance..... Avez-vous les arrêtés ?

OLDENBOURG.

Les voici.

LA GRANDE DUCHESSE.

Oui ! messieurs, après deux ans de maladie et d'absence, notre cher fils et souverain, le grand duc Guillaume, revient enfin dans ses états. Demain cessera la régence qu'il nous avait confiée à son frère le prince Frédéric et à moi, et j'espère qu'il reconnaîtra notre tendresse dans sa capitale embellie et renouvelée. »

Embellie et renouvelée sont un effet, une coloration jetée sur le récit. Et vous pensez, je suppose, qu'il s'agit d'une ville d'importance et grande au moins comme Toulouse ou Quimper-Corentin ? C'est ce qui vous trompe. Cette cité tiendrait dans le creux de la main et on ferait le tour de la principauté en deux enjambées.

Les finances de l'État se composent de trois pièces d'or découvertes dans un gisement, aux environs. L'une des pièces a été envoyée à la Bibliothèque comme spécimen des richesses métallurgiques du sol ; la seconde mise dans le trésor pour subvenir aux dépenses imprévues ; — à une guerre d'invasion, par exemple. La troisième a été laissée dans la circulation, pour augmenter le roulement des capitaux et provoquer les grandes entreprises industrielles.

Quant à l'armée qui défend le territoire, elle se compose d'une patrouille. Le canon, l'unique canon du royaume, a été prêté. En sorte que ce gouvernement paternel se trouve plus à court, s'il est possible, que le prince de Monaco, et n'a aucun moyen de se venger des gouvernements limitrophes.

La grande duchesse qui prêche pour sa paroisse relève les petits États dans un conciliabule qu'elle a avec le prince Frédéric son fils :

« — Ferrare, dit-elle, était un petit État ; mais c'est là qu'a brillé le Tasse! Urbino aurait tenu dans un coin de notre duché ; mais c'est là qu'est né Raphaël ! Et Vérone ! Et Pise ! Et Ravenne ! Elles étaient petites comme nous... mais elles sont immortelles comme le génie qu'elles ont encouragé.... »

Donc, pour être immortelle, madame la duchesse encourage le génie. Elle souhaiterait pour les cinq maisons qu'elle nomme sa capitale « la grandeur des cités italiennes du seizième siècle... mais leur grandeur sans leurs scandales. » — Elle voudrait qu'on se plût à dire dans l'avenir : — « Sforden et Florence. Venise et Sforden ! »

Parmi les artistes appelés à la cour, nous devons remarquer surtout celle qui a rempli de sa renommée l'Europe, l'Amérique, l'Asie, Londres, New-York et Pondichéry : Béatrix, en un mot, la tragédienne sans reproche et la femme accomplie. Elle a résisté à toutes les séductions; elle est invaincue mais non pas invincible. Car son cœur a battu pour un noble inconnu dont elle a remarqué les regards, un matin qu'elle chantait dans un concert d'aveugles.

Cet inconnu n'est autre que Frédéric, l'héritier primitif de la couronne, — et les péripéties qui s'ensuivent sont assez faciles à deviner.

La scène principale de l'ouvrage est celle où l'actrice déclame une tirade de Schiller : Les *Adieux de Jeanne d'Arc*, et un passage de *Roméo et Juliette*. Elle fait Juliette; le prince lui donne la réplique. Voilà une situation intéressante ou je ne m'y connais pas.

Les *Adieux de Jeanne d'Arc* sont un morceau de circonstance. Béatrix, obligée de fuir à cause de la passion irréalisable qui la dévore, met toute son âme en des vers qui n'en ont guère et qui en auraient joliment besoin :

Adieu, vallons et pâturages !
Adieu, frais ruisseaux, verts gazons !
Adieu, solitaires ombrages !
Adieu, tranquilles horizons !

Que voilà des adieux bien alignés et bien propres ! On y voit des vallons et des pâturages, des ruisseaux et des ombrages. Quant aura-t-elle tout vu, s'écrierait l'*Intimé*, ce plaideur des *Plaideurs* de Racine.

Je n'irai plus sous les vieux chênes,
Seule et rêvant, je n'irai plus
Au doux bruit des cloches lointaines,
Écouter le soir dans nos plaines
L'écho mourant de l'Angelus.

Ombre des Messéniennes, tressaille !

Je ferme les yeux et j'écoute voluptueusement cet écho d'un Delavigne que j'aime. Quelle pureté ! Quelle grâce ! Et comme on a bien raison de dire que le bon sens est une qualité charmante ! Delavigne ne délire pas ; M. Legouvé non plus. Ce sont des poëtes comme il faut ; je dirai même — comme il en faut ; car ils font ressortir les autres

A mesure qu'on avance, l'accent se détermine de plus en plus ; le goût du terroir se prononce davantage :

Jeanne s'en va, temple de la prière,
Où Dieu m'apprit à le bénir.
Jeanne s'en va, pauvre chaumière,
Dont chaque pierre
Était un souvenir.

L'entrecroisement des rimes lui-même indique de quel côté le vent de l'inspiration a soufflé. Je vous en prie, ne me soutenez point que l'Allemagne est pour quelque chose dans ces strophes. Ce n'est point du Schiller, c'est du Casimir !

M. Legouvé a seulement omis une périphrase que je me permettrai, moi vermisseau, de lui recommander pour le jour où il refera sa « Jeanne-d'Arc. » Il n'a point dit : la bergère de Vaucouleurs. — Voilà ce qui devait arriver et le style qu'il fallait prendre. Quand on est jusqu'au cou dans l'idéal, on ne cherche point à en sortir ; on y nage.

Écoutez donc :

L'ardeur qui loin de toi m'entraîne,
Ce n'est pas, cher et doux pays,
Un vain désir de gloire humaine ;
L'Esprit commande et j'obéis.

Quel esprit, s'il vous plaît ?

Est-ce celui de M. Legouvé jeune, ou celui de son propre père qui a fait, comme on sait le *Mérite des femmes ;* — un livre sur lequel nos aïeux ont pleuré. J'imagine que M. Legouvé, l'ancien, reconnaissait le mérite de la pucelle d'Orléans. Autrement je ne m'expliquerai guère l'enthousiasme de l'auteur de *Béatrix* qui est, je suppose, bon époux, bon fils, et qui ne chagrinerait pour rien au monde la mémoire de son illustre ascendant.

J'ai remarqué, pendant que j'y suis, une parenthèse assez drôle ; — une indication de scène ainsi conçue : — (Béatrix reste un instant immobile et se recueillant. — Bas à Frédéric.) Regarde... etc.

Vous croyez peut-être que c'est Béatrix qui parle. Point du tout ; c'est la grande duchesse. Suivez la construction attentivement et je vous défie d'y entendre quoique ce soit.

Au surplus, le plat de résistance, le morceau de choix est, sans contredit, le passage emprunté à *Roméo et Juliette*. Schiller à la rigueur pouvait être dénaturé et défiguré. Mais Schakespeare : n'est-ce point un mas-

sacre odieux ? Schakespeare et Legouvé ! Legouvé et Schakespeare ! Comme ces deux noms sonnent ensemble !

J'ai déjà annoncé que Frédéric remplissait le rôle de Roméo. Il entre d'un pas chancelant, les cheveux ébouriffés et la face terne :

C'est donc ici qu'enfin je vais me délivrer
De ce corps lassé de la vie !
O tombeau ! vainement tu me l'avais ravie
Tu ne peux pas nous séparer !

Le tombeau ravisseur n'ose résister à une exhortation si touchante, et il rend sa proie. Juliette reprend ses sens. Elle les reprend même un peu plus qu'il n'est convenable, puisqu'elle oublie absolument ce qu'elle a à réciter, et qu'elle parle pour son compte personnel.

Pourquoi me fait-on violence ?
Non, rien à mon serment ne me fera faillir !
Mes forces peuvent me trahir,
Mais de ma volonté l'immuable constance
Ne fléchira jamais.

Ceci est éminemment comique, et je m'aperçois à merveille que M. Legouvé n'a pas parlé sérieusement. Il s'est amusé à fabriquer une parodie des mœurs tragiques et il l'a fait avec beaucoup de finesse et d'observation.

Il a même prévenu que Béatrix doit s'exprimer « avec un mélange de réserve et de tendresse. » — Voici une condition très-difficile et qui rappelle cette autre dans un drame du romantisme : « L'esclave sort, *sinistre et splendide*. » — Si j'avais été à la place de l'esclave, j'aurais été bien embarrassé.

Comme il faut que tout ait une fin, la question reste pendante ; à savoir si Frédéric épousera ou n'épousera pas l'actrice en vogue. Tel est le nœud gordien de la situation. Le prince se décidera-t-il, et l'interprète de ses comédies, deviendra-t-il l'interprète de ses sentiments ?

La grande-duchesse, toujours prête à encourager les arts, dirait : Oui, — à la dernière heure. Mais Béatrix dit : Non, — et chacun se trouve fort attrapé de ce refus qui n'est pas dans la logique des événements et qui est encore moins dans les habitudes des tragédiennes.

La scène suprême mérite une mention, à cause du pathétique qui y est versé à haute dose et du mouvement que M. Legouvé s'y est donné pour arriver à des effets de larmes. Kingston, l'impressario, attend que Béatrix s'exécute et qu'elle parte. Celle ci hésite machinalement. Son cœur seul n'hésite plus :

« — Avant de partir, dit-elle à la souveraine de Sforden, j'ai une grâce à obtenir de vous. Vous allez réaliser ici de nobles projets : je voudrais employer un peu de l'or que je devrai à ce talent que vous aimez tous les deux, à faire

ici quelque œuvre utile.... comme vous.... avec vous. Ce serait bien doux pour moi !... Ce serait comme un lien entre nous ! »

Puis, se tournant vers Frédéric :

« — *Votre peuple* (!) voyant mes bienfaits à côté des vôtres se plairait peut-être à confondre nos deux noms dans ses bénédictions... Et votre mère elle-même dirait tout bas : Elle n'a pu être sa femme, mais elle méritait de l'être !... Vous le voulez bien ?... Merci ! »

Elle se précipite au dehors, sur cette allocution, et la duchesse en pamoison, étendue sur un canapé, s'écrie :

« Quel dommage ! »

Le mot est textuel : « Quel dommage ! » est la moralité de la pièce. N'avais-je pas bien raison d'avancer qu'il y avait diverses sortes de sublime. On en demande à cors et à cris. En voilà ! Prenez le sublime où il se trouve.

Mme Ristori a franchi les monts pour venir nous enivrer du personnage de Béatrix, au Vaudeville. Nous n'avons point encore découvert une seconde Rachel pour remplacer celle que nous avons perdue. Mme Ristori a de l'animation et un accent juste, quoique piémontais. Mais elle est ombre ou lumière, sans transition. Elle passe, d'une manière trop heurtée, de la violence la plus extrême au calme plat. Je voudrais quelque nuances dans ce talent, qui possède parfois des couleurs si vives.

DANIEL BERNARD.

UNE QUESTION

DE PATERNITÉ LITTÉRAIRE

Le Supplice d'une femme. — M. Émile de Girardin. — M. Alexandre Dumas fils.

On sait le bruit que firent, il y a quelque temps, les *Pommes du voisin*, et le retentissement qu'eût l'accusation de plagiat portée contre M. Victorien Sardou. Aujourd'hui un débat plus intéressant par les noms des écrivains qui y sont mêlés, par le succès même de la pièce et la scène où elle a été représentée divise le monde artistique; et le *Supplice d'une femme* menace de devenir celui des naïfs qui voudraient y comprendre quelque chose. En notre temps où les intérêts matériels tiennent tant de place, les questions littéraires — tout en n'ayant plus l'importance qu'elles avaient aux siècles précédents, quand une société oisive et polie se partageait pour un sonnet ou se prononçait pour Racine ou Pradon — n'en conservent pas moins le privilége de passionner cette élite intelligente qui s'occupera toujours des choses de l'esprit. Nous devons à ce titre dire quelques mots de cet *imbroglio* dont chacun parle plus ou moins. Nous ne nous arrêterons pas sur la pièce dont nous ne voulons pas — et pour cause — entreprendre l'analyse. D'ailleurs, comme il arrive quelquefois, la véritable comédie n'est pas sur la scène.

Œuvre froide mais ferme comme l'acier bien trempé, le *Supplice d'une femme* — on ne peut le nier — est une pièce saisissante. Elle a la terrible et attristante vérité d'un drame réel, mais vous y chercheriez en vain ce rayon doré dont le soleil de l'art caresse les créations destinées à vivre. Ce réalisme bourgeois vous tord la peau — selon l'expression de Duclos — il vous empoigne, comme on dit plus vulgairement, mais il est impuissant à produire cette émotion saine qui repose. C'est une pièce moderne — dans toute l'aridité du mot — moderne, comme une de ces machines anti-poétiques par excellence qui vous broyent dans leurs engrenages quand une fois votre doigt y est engagé. Ces trois actes — où le *semperad eventum festina* d'Horace est mis en pratique avec une terrible

conscience — vous mènent au dénouement avec la rapidité d'un chemin de fer, mais sans vous avoir laissé regarder un oasis de verdure ou un coin de bonheur. Constatons-le cependant, l'effet est produit, il touche au cœur non point si vous voulez comme une lame finement ciselée et au manche sculpté, mais comme un solide couteau de boucher.

Quoique le dénouement en soit moral, en définitive le *Supplice d'une femme* est un ouvrage immoral, non d'une immoralité éclatante et criarde, mais plutôt latente et contenue. Le spectacle de ce ménage où l'adultère est installé depuis de longues années est pénible et malsain. Cette pauvre petite Jeanne qui porte les billets de l'amant à sa mère traverse ces trois actes comme la condamnation de l'œuvre et comme une tristesse que le spectateur ne peut chasser. Le côté moderne et réaliste éclate surtout par le rôle que tient l'argent au milieu des mouvements de la passion. Le centre de l'intrigue est un coffre-fort. Alvarez a commandité le mari pour séduire la femme, et le mari ne trouve rien de mieux pour punir les coupables que de se ruiner. Cette terrible et poignante question de l'adultère qui saigne toujours au flanc des sociétés se rabaisse jusqu'au dégoût et s'immoralise encore au point de n'être plus qu'une question de compte courant. La finale de l'œuvre où l'on s'attend à entendre les cris du désespoir ou les plaintes du repentir n'est que le bruit d'un sac d'écus qu'on remue.

En résumé, le *Supplice d'une femme* rentre dans la catégorie de ces pièces trop fréquentes de notre temps, auxquelles un esprit impartial est forcé de reconnaître un mérite réel, mais dont on pourrait fort bien se passer; car, attristantes et malsaines souvent, elles n'enrichissent le fonds commun de la littérature du pays ni d'une idée féconde, ni d'une leçon utile et bien donnée, ni d'une impression élevée ou même agréable.

Maintenant que nous avons dit sommairement la sensation produite par l'œuvre, quittons la scène et regardons dans la coulisse, prêtons l'oreille aux disputes des auteurs. La recherche de la paternité n'est pas fort heureusement interdite en matière littéraire, car jamais paternité n'a soulevé autant de débats, quoique au premier abord la chose parut toute simple et que les trois étoiles transparentes fussent un peu le secret de la comédie. Là encore, en y regardant de près et sans aller bien loin, on pouvait trouver le nœud de l'affaire dans les intérêts pécuniaires qui tiennent tant de place dans la pièce et auxquels l'auteur de la *Question d'argent* n'est guère moins indifférent, dit-on, que l'auteur de la *Fille du millionaire*. C'est généralement le fond du sac dans tous les démêlés littéraires actuels. M. Victorien Sardou croyait avoir parfaitement le droit d'accomoder à sa guise les *Pommes du voisin*, du moment qu'il les avait payés au fermier et les deux pères du *Supplice d'une femme* ne se sont probablement brouillés que pour le partage de la récolte.

Nous avons en mains les pièces — car il y en a deux — du procès pendant devant l'opinion, et nous pouvons donner le résumé l'affaire.

Esprit aventureux, cherchant sa voie partout et condamné à la chercher toujours, n'ayant pas de famille intellectuelle, isolé sans être original, logicien sans être logique, M. E. de Girardin ne s'est jamais résigné à cette stérile mission de remueur d'idées qui n'ont pas le mérite d'être sienne et dont pourtant personne ne veut. Il a mis, à trouver une position intellectuelle, l'obstination malheureuse que d'autres mettent à trouver une position sociale. Les lauriers de Molière l'empêchaient de dormir et il s'est bercé du fol espoir d'en poser quelques-uns sur cette tête dont la mèche est fameuse. La *Fille du millionaire* fut sa première tentative dans cette voie. Ce fut un insuccès complet. Éconduite avec politesse mais fermeté du Théâtre français, la malheureuse alla demander asile au journal le *Monde illustré* qui — selon l'expression d'une spirituel chroniqueur — ne s'en est jamais complètement relevé. Girardin ne se découragea pas; et, il y a quelques mois, il profita d'une huitaine passée à la campagne pour perpétrer une nouvelle pièce. De retour à Paris, il convoqua à dîner à la hâte douze ou quinze personnes parmi lesquelles on remarquait MM. la Guéronnière, Nestor Roqueplan, Camille Doucet, Henri Didier, le docteur Cabarus, Mesmer, vice-consul de Russie, Nigra, Boittelle, Mmes la comtesse Keller, Mesmer et de Girardin. Entre la poire et le fromage il lisait à ses invités l'œuvre frais éclose. *Sonnet... c'est un sonnet...* et ce sera toujours l'éternelle comédie ; mais maintenant Oronte y met des formes, il ne prend plus les gens à l'improviste, au coin d'un salon pour leur mettre le sonnet sur la gorge : il prépare sa mise en scène et ne fait ses lectures qu'au dessert. Oronte s'est greffé sur Amphytrion. Ce dut être un charmant spectacle que celui de ces convives plus ou moins illustres, sommés de dire leur opinion — là, franchement, sans hésitation — et se consultant d'un regard anxieux. Quel est l'assistant, dépouillé d'artifice, épris d'un âpre amour pour la vérité qui parla le premier. Ce ne fut certes ni M. Camille Doucet le placide et onctueux Philinte — sûr d'ailleurs de prendre quelque jour sa revanche — ni MM. de Mesmer ou de Nigra — des diplomates — ni même M. de la Guéronnière — l'éclectique par excellence. — M. Boittelle, mieux avisé, était parti immédiatement après le dîner; il avait entendu la pièce une fois, et vraisemblablement il en avait assez. J'imagine pourtant que l'homme à la rustique franchise dût briser pas mal d'encensoirs sur le nez de M. de Girardin — grand homme d'État — financier à l'œil d'aigle — journaliste illustre — avant de risquer la plus bénigne des observations sur M. de Girardin, auteur dramatique. Quoiqu'il en soit, Amphytrion-Oronte trouva un Alceste. On lui démontra doucement que son œuvre était à peine née viable, que, dans l'état actuel, elle ferait au théâtre une chute honteuse, enfin tout ce qu'on peut trouver de flatteur pour un

hôte chez qui l'on vient de dîner. Bref, M. Dumas fils, emporta sous son bras ce paquet de linge sale pour l'aller blanchir dans le silence du cabinet. Hélas ! M. de Girardin devait lui montrer plus tard — qu'en fait de démêlés littéraires — il ne lavait pas son linge sale en famille.

L'histoire entre maintenant dans une phase nouvelle.

On connaît le talent, chercheur et contenu à la fois de M. Alexandre Dumas fils. On ne nous soupçonnera certes pas d'enthousiasme pour les œuvres qu'il a produites, mais il est impossible de méconnaître en lui un de ces tempéraments robustes qui, s'il ne s'était stérilisé dans la contemplation d'un milieu étroit et morbide, était de taille à nous donner de bonnes comédies. M Dumas fils fût-il séduit, outre la perspective de brillantes recettes, par la nature du sujet, et se laissa-t-il prendre à la tentation de faire jaillir une œuvre saisissante de ce bloc à peine dégrossi? Le fait est qu'il travailla activement au *Supplice d'une femme*, qu'il le refit presque entièrement, et qu'il l'apporta à Girardin. Mais quand la pièce revint, M. de Girardin ne reconnut pas dans cet enfant trapu, maigre, mais d'une maigreur robuste, nourri par l'auteur du *Demi-Monde*, de la moelle des lions, le poupon maladif et tout bouffi d'une mauvaise graisse qu'il avait fait admirer à ses convives. Au lieu d'un arbre malvenu, qui poussait au hasard ses branches touffues mais stériles, il voyait un arbuste bien discipliné et vigoureusement taillé qui promettait de porter fleurs et fruits — les fleurs de la gloire — et les fruits de la recette. Il accepta le colis, mais à contre cœur, et essaya de le dénaturer en route en l'apportant au Théâtre Français. Mais le Théâtre Français tout heureux de tenir un succès là où il n'espérait tout au plus qu'une demi-chute avec une pièce reçue par intimidation, s'en tint purement et simplement au manuscrit de M. Dumas fils, et commença activement les répétitions. L'incendie de la colère couvait sous la cendre ; il éclata à la répétition générale, et M. de Girardin déclara poliment qu'il trouvait *ça* détestable, et que tout ce qu'il consentait à faire était de ne pas retirer la pièce. *Le Supplice d'une femme* fut joué et réussit à merveille mais l'affiche fut muette sur le nom de l'auteur. M. de Girardin raconta les faits dans une préface qui précédait la pièce imprimée; il déclara modestement que les manœuvres d'Alexandre Dumas fils avaient seules empêché la scène française de compter un chef-d'œuvre de plus, et que sans ce même Dumas fils, qui s'est obstiné à dénaturer sa pensée, lui, Girardin, régénérait le théâtre moderne et donnait à l'art une formule nouvelle. M. Alexandre Dumas fils fit de son côté une réponse digne, claire, mesurée. Il eut recours à un argument sans réplique; il publia la pièce originale, la vraie pièce de M. de Girardin.

Tout le monde, hâtons-nous de le dire, donna raison à l'auteur du *Demi-Monde*. Il suffit de comparer une minute l'amplification en trois actes de

M. de Girardin pleine de tirades oiseuses, de longueurs et de scènes impossibles au théâtre, à l'œuvre sobre, nerveuse, palpitante que joue le Théâtre Français, pour se convaincre qu'ici est l'ébauche à peine indiquée par le pinceau de l'écolier, là le tableau brossé d'une main magistrale ; ici l'embryon à peine venu à terme, là la création virile. *Le Supplice d'une femme* recèle un art d'agencement, une sûreté de coup d'œil, une fermeté d'exécution qu'on n'apprend pas du jour au lendemain. Pour qui connaît les lois du théâtre, ses écueils multiples et son optique de convention, il serait singulier que, un beau matin, dans un âge relativement avancé, M. de Girardin se fut réveillé auteur dramatique d'une science consommée et d'une dextérité parfaite. Dans une contestation à peu près semblable *à propos de la Tour de Nesle* — le public donna raison à M Gaillardet contre M. Dumas — père cette fois — tant que M. Gaillardet n'eut pas fait *Struensée*. M. de Girardin, hélas ! a fait *La fille du millionnaire*. L'un a donné par avance la mesure de sa valeur dramatique, l'autre ne l'a fournie qu'après ; — voilà tout, mais le résultat est le même.

En définitive — et voilà, je le crois, l'essentiel aux yeux des deux auteurs — *le Supplice d'une femme* a réussi. Sous les coups de canon tirés des deux côtés, et qui ont attiré la foule, la pièce — malgré son mérite intrinsèque — n'eut peut-être pas fourni une bien longue carrière ; — elle aura 100 représentations au moins. Quand les gens d'esprit se disputent, disait Chamfort, les sots se mettent aux fenêtres. Aujourd'hui les gens d'esprit avant de se donner en spectacle louent les fenêtres aux curieux et les font payer le plus cher qu'ils peuvent. S'ils laissent sur le carreau un peu de leur considération, ils ramassent aussi pas mal de gros sous.

Certes, quand à propos de ces scandales petits ou grands, on rapproche les mœurs littéraires actuelles de celles du temps passé, nul n'a l'intention de prétendre que ces querelles fussent inconnues autrefois. La fraternité littéraire a peut-être fleuri dans l'âge d'or, mais il y a longtemps qu'elle n'existe plus qu'à l'état de phrase à effet, dans les discours de président de la Société des gens de lettres. Les dix-septième et dix-huitième siècle sont remplis de ces débats entre écrivains. Le plagiat est à l'état permanent à cette époque, comme la peste au moyen âge. Molière prenait son bien où il le trouvait avec un sans gêne cynique. Regnard et Dufreny se disputèrent aigrement la paternité du *Joueur*. Mais il est une chose que vous chercherez en vain alors, — un mot que vous n'entendrez pas prononcer une seule fois, — c'est le souci de l'intérêt précuniaire — c'est le mot argent. On n'osait point, dans ce temps là, assimiler une pièce de théâtre à une pièce d'étoffe, une œuvre artistique à une marchandise. Ces esprits naïfs travaillaient bonnement pour une glorieuse chimère dont le nom même se fait rare de nos jours. — Ils parlaient de la postérité à propos de la moindre bluette et on n'avait point encore inventé la collaboration, — cette force

des demi-talents, cette ressource des demi-courages. L'inspiration individuelle se produisait devant le public dans toute la hardiesse de son isolement, dans toute la pureté de son originalité.

Disons-le aussi, on n'éprouvait pas pour le théâtre cet entraînement irréfléchi, cette passion violente et universelle qui caractérise les peuples en décadence et les littératures abâtardies. Certes, au siècle où le grand Condé pleurait aux vers de Corneille, où Louis XIV faillit faire grâce à Rohan après avoir entendu *Cinna*, on estimait l'art dramatique et ceux qui en faisaient l'honneur, et cependant les hommes politiques d'alors n'eurent jamais, que je sache, la velléité d'écrire une pièce quelconque. Ils pensaient sans doute que chacun a sa mission ici-bas, que chaque tâche quand elle est bien remplie suffit à la vie d'un homme. M. de Girardin eut peut-être plus sagement fait d'étudier certaines questions qu'il juge assez légèrement, et de laisser la gloire du théâtre à ceux qui n'ont point assumé la lourde responsabilité d'éclairer l'opinion publique sur les affaires de l'Europe. Une idée par jour, c'est beaucoup, — mais somme toute, — je pense qu'il faut marquer d'un caillou noir et compter parmi les néfastes le jour où est venu au fondateur de *la Presse* l'idée d'écrire le *Supplice d'une femme*.

EDOUARD DRUMONT.

NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

Depuis un mois nous avons l'exposition de peinture, ce que l'on nomme le Salon.

Depuis un mois le pays littéraire est voué à la critique picturale.

Les journaux petits ou grands, et les Revues sont, vous le savez, effroyablement nombreux.

Dans chaque publication on dresse une tribune, on creuse une niche à l'usage de l'homme de lettres qui doit examiner un à un tous les tableaux du Salon et en dire savamment les mérites ou les faiblesses. L'exposition étant close, le labeur de chaque critique de peinture se tassera de manière à former un joli volume. Il y en aura près d'une centaine, qui se débiteront passablement en vertu de l'axiome : il n'est si petit pot qui ne trouve son couvert.

Pendant le cours de l'exposition, vous n'avez pas seulement les critiques spéciaux qui trempent leur plume dans le bleu, dans le vert, dans le jaune; la secte abondante des chroniqueurs arrive aussi à la curée picturale : ces messieurs écrêment artistement le Salon au profit de leurs amis et connaissances ; au seul profit de leur amour-propre, bien souvent, comme pour dire : « Moi aussi, je suis peintre ! »

En effet, ils sont tous peintres l'espace d'un mois; du moins on le croirait, à les voir manier si habilement le vocable de l'art !

Ajoutons que cette singulière aptitude n'a pas de limites. Les caprices de la mode évoqueraient brusquement les questions hyppiques, céramiques, horticoles, les mêmes littérateurs se trouveraient prêts à la minute.

Il pourrait être intéressant de rechercher les causes de ce multiple savoir-faire qui recommande la littérature parisienne aux admirations de l'Europe étonnée.

Ce serait long. Une épigramme a sur une étude l'avantage de prendre moins de place et d'arriver plus droit au but.

Celle-ci par exemple :

— Quand on est capable de tout, on n'est capable de rien.

En 1849, un homme d'Etat l'avait complétée ainsi :

— Et quand on n'est capable de rien !... on est capable de tout !

Au sortir de la généralité, une particularité se présente.

Une feuille hebdomadaire, la *Vie parisienne*, pousse des coudes à tout risque, et accumule hardiesse sur hardiesse. Elle publie une critique de peinture bien entendu, un article Salon. L'auteur du Salon eut l'idée ingénieuse d'adopter le pseudonyme *Thilda*.

Tout aussitôt il se manifesta dans le monde artistique et littéraire, un frémissement de surprise.

On se confiait que le pseudonyme *Thilda* n'était autre que le nom décapité d'une princesse bien connue pour ses succès dans les arts.

Un peu plus de discrétion, la crédulité bourgeoise faisait un succès à la *Vie parisienne*.

Mais on n'avait pas assez ménagé le bruit. Une note officielle contraignit le critique Thilda à jeter son masque impérial.

Pris ainsi la main au sac, vous croiriez que ce devait être bien humiliant.

Non. Le critique avait, selon l'usage, une superposition de deux, trois ou quatre pseudonymes. Dépouillé du plus beau, il a livré l'autre. Sa rougenr personnelle se dissimulait dans le troisième dessous des pseudonymes. Il a continué sa besogne paisiblement.

Vous souhaiteriez connaître le nom réel de ce critique ?

Je l'ignore. Il ne le sait peut-être pas lui-même. Ces divers pseudonymes dont on se vêtit et se dévêtit, cela occasionne un frottement continuel qui use le nom propre ; au bout d'un temps il n'en reste rien.

Une autre nouvelle littéraire s'était présentée sous les meilleurs dehors. La chronique eût pu y faire une coupe réglée de menus propos et de graves réflexions.

Malheureusement on nous l'a soustraite. Bien que ses promoteurs eussent placé minutieusement les points sur les *i*, on les a déclarés mal informés.

Voici de quoi il s'agissait. Lorsque M. Jules Favre donna sa soirée de proverbe, de poésie, de musique, on prétendit qu'il ne faisait qu'attacher le grelot. Plusieurs de ses collègues de la politique devaient le suivre dans les domaines aventureux de la littérature.

M. Ernest Picard allait débuter par un drame.

M. Glais-Bizoin promettait une comédie.

Un troisième avait chiffonné un spirituel vaudeville.

D'autres encore, coutumiers de la tribune ou du scrutin, eussent emboité le pas de leurs collègues gravissant le Parnasse.

Cela promettait bien des choses.

Toutes les espérances de la gaieté française se sont évanouies devant un mot : mal informé !

Il ne nous reste pas même le grelot de maître Jules Favre, car on le fait tinter à la sourdine, dans la main qui le pressait, et le proverbe, les vers, la mélodie, se sont refusés mordicus aux périls de l'impression.

Vous dirai-je la grande nouvelle parisienne du moment ? Pour la première fois depuis... toujours, un cheval français le *Gladiateur*, appartenant à M. de Lagrange, a triomphé au Derby d'Epsom, chez nos rivaux d'outre-Manche.

La chose est d'une telle importance que notre Jokey-Club l'a constatée par une splendide illumination.

Vous m'accordez l'importance du fait, et vous me refusez sa nature littéraire.

Allons droit. Mon bulletin a pour titre : *Nouvelles du* PAYS *littéraire*. Je parcours ce frivole *pays* et je raconte son nouveau. Il ne dépend pas de moi qu'on y exécute de la littérature de préférence à autre chose.

Toute la population si impressionnable des gens de lettres se montre énivrée du triomphe de *Gladiateur*.

Cela seul suffirait à me mettre en règle.

Et puis le Jokey-Club a illuminé !

Je sais très-bien que les beaux messieurs du Jokey-Club n'écrivent point de romans, ni de drames, ni de libretti d'opéra-bouffe. Mais ils pourraient commettre abondamment ces divers produits s'ils le voulaient. Ils sont littérateurs *in petto* et ils ne s'abstiennent que par amour propre.

Donc le *Gladiateur* a en lui du *Pégase*. Il l'a bien prouvé aux chevaux anglais. Ainsi on peut enregistrer sa victoire dans les fastes de notre littérature.... hyppique.

Voyez quelles tristes obligations m'impose le retrécissement du cercle de ma chronique. Me voilà contraint de vous parler d'un livre stupide : le *Moine*.

Ce *Moine* continue la *Religieuse*, qui continuait le *Maudit*.

Cela représente assez bien l'hiver, qui continue l'automne, qui continuait l'été.

Grâce à nos légitimes indignations, qui d'abord n'ont pas su se contenir, grâce surtout à notre honnêteté qui n'avait pas vu le piége de ce faux ecclésiastique dont on nous donnait le pseudonyme à deviner, le *Maudit* a fait un bruit d'enfer et il a eu un été extrêmement chaud.

Nous nous sommes enfin résolus à ouvrir les yeux sur cette farce de l'auteur ecclésiastique. La lassitude, sinon le dégoût d'une portion de la presse nous a profité. Il y eut accord général pour reconnaître que le *Jésuite*, le *Maudit*, la *Religieuse*, provenaient tout uniment d'un groupe de tâcherons de lettres de quatorzième degré, écrivant comme on parle dans les mauvais lieux où l'on ne parle que la pipe à la bouche. La *Religieuse* a subi une espèce de huée méprisante qui voulait dire : mes braves garçons, fumez désormais vos pipes belges en Belgique et ne passez plus la frontière.

Eh bien ! Ils viennent de la passer de nouveau.

Il leur a sembléque le succès du *Maudit*, obtenu à l'aide d'une intrigue abominable, devait avoir implanté la racine d'une clientelle quelconque. Ils ont bien senti qu'un succès n'était plus possible, car leur promoteur M. Louis Ulbach, lassé de sa vilaine besogne, s'en est à peu près lavé les mains; mais à défaut de succès, ils comptent sur un débit d'un médium passable, sur une manière de pain quotidien de l'infamie, et l'axiome du poëte de Lisette semble leur donner raison : on vit de honte, on n'en meurt plus.

Après le *Moine*, nous aurons sans doute le *Marguillier*, ou le *Bedeau*, ou le *Séminariste*, etc., etc.

Laissons passer ces malheureux produits. On voudrait rencontrer chez l'ennemi de l'intelligence, du loyalisme, de la haine discutable, de belles formes littéraires, puisqu'il se vante continuellement de sa suprématie. Si l'on doit subir quelque blessure, on souhaiterait que le glaive qui frappe fut rémoulu sur une meule d'un grain tendre.

Point. Nos adversaires renouvellent contre nous le martyre du prophète Isaïe. Ils ont une scie pour glaive.

Ce *Moine* est répugnant plus encore que la *Religieuse* et le *Jésuite*.

Peut-être y a-t-il là une loi. L'autre semaine, j'étais en province. Un beau soir et un riant clair de lune m'avaient attiré dans les champs. Je suivais une large route vicinale un peu assombrie par des haies de sureau et par des saules. Je voyais scintiller des vers luisants, je respirais les parfums du foin; je me retrempais, je me baignais l'esprit dans les splendeurs de la nature de Dieu!

Mais tous les vingt pas je rencontrais un immonde crapaud qui me sautait entre les pieds.

Vous entrevoyez la loi? Certains livres, le *Moine* et sa famille, représentent les crapauds.

Malheureusement il y en a beaucoup trop, et ils ne veulent plus se tenir dans les haies.

La littérature se préoccupe d'un fait intéressant arrivé depuis peu au Mexique.

S. M. l'impératrice Charlotte vient de créer un nouvel ordre de chevalerie qui comprendra des dames exclusivement.

On le nomme l'*Ordre de Saint-Charles Borromée*.

Le grand cordon a été envoyé d'abord à LL. MM. l'impératrice des Français et l'impératrice d'Autriche, et à Mme la duchesse de Brabant. Quelques dames de la haute diplomatie ont reçu également les insignes d'un moindre degré.

Mais on a remarqué que l'*Ordre de Saint-Charles* n'a pas, comme certains autres, la limite du nombre ni la restriction du but.

Puis on s'est souvenu que l'impératrice Charlotte passait pour cultiver les lettres avec autant de discrétion que de succès.

De là une espérance dans le monde féminin de la littérature.

On parle déjà d'une voie nouvelle où entrerait, où se précipiterait le roman.

Tout le bataillon occulte des femmes auteurs se dispose à produire du roman mexicain.

Nous sommes menacés de voir une foule de phénix à plumage, je veux dire à couverture bleue ou rose, sortir de la cendre des *Incas*.

Tant mieux. Si les dames philosophes ou démocrates, à partir de Mme Sand, en finissant par Mme Collet née Revoil, s'engagent dans l'étude de la société et de la nature mexicaines, elles laisseront reposer d'autant la société et la nature françaises.

Pour tout dire, et au risque de décourager beaucoup de crinolines-de-lettres, je crains bien que l'*Ordre de Saint-Charles* ne tienne en réserve une condition synonime d'une exclusion. Sa devise a de quoi faire tomber toutes les plumes des mains : *humilitas !*

Cependant, il ne faudrait pas dès l'abord, prendre les choses du mauvais côté. La devise *humilitas*, convient peut-être mieux qu'aucune autre à la littérature ; elle opérerait sur la dame chevalière à titre de recommandation ; et la croix de *Saint-Charles* pourrait devenir un talisman, comme la bague du prince Violent, qui lui tordait l'annulaire chaque fois qu'il allait se mettre en fureur.

Allons ! Le roman mexicain à la rescousse !

Mais il faut ici un post-scriptum. Mes réflexions ou ma critique n'atteignent que l'encre de la très-petite vertu. Quelques dames écrivent au profit et à l'honneur de la cause que nous défendons. Je ne serais pas surpris que la croix de Saint-Charles leur arrivât d'elle-même. La devise *humilitas* aurait alors le sens d'une parure ou d'un hommage, bien plutôt qu'elle n'exprimerait une recommandation.

Le pays littéraire pratique peu la vertu d'humilité ! Il n'éprouve pas moins ces temps-ci une humiliation cruelle.

Vous savez que la plupart des corps d'état de notre Babylone se sont mis en grève alternativement.

Un pareil exemple ne pouvait que stimuler les travailleurs de lettres.

Journalistes, vaudevillistes, romanciers, dramaturges, ne s'abordaient plus sans échanger des exclamations menaçantes :

— Notre industrie est opprimée ! Nous ne gagnons pas même notre pain quotidien du restaurant de la Maison-d'Or !

— Et puis les ateliers ont les yeux sur nous ! Si nous ne nous mettons pas en grève, nous avons l'air d'exercer une industrie inutile.

— Les romanciers valent bien les carrossiers. Et les journalistes les lampistes. Concertons-nous pour obtenir un accroissement de salaire.

— La grève des littérateurs parisiens ! Quelle sensation en Europe ! Ce serait un blocus continental retourné ; car l'esprit de l'Europe s'alimente du nôtre.

— Et les bourgeois de la province qui, par la grève des journalistes, se verraient instantanément privés, décapités, pneumatisés de tous leurs organes ! Plus de papier quotidien pendant un mois ! L'imagination en recule d'épouvante.

— La grève donc ! La grève quand même !

Les dispositions étaient parfaites ; mais après une minutieuse étude et malgré l'emploi des plus ingénieux expédients, il fallut renoncer à tout espoir de grève.

Ceux qui tenaient ne voulaient lâcher à aucun prix.

— Si nous nous refusons au travail, dirent les romanciers, chaque feuille

quotidienne videra ses grands cartons verts où dorment trente à quarante romans, tribut annuel des amateurs de la province qui paieraient pour se voir publier.

— Si nous nous retirons sous la tente, dirent les journalistes, pour un seul de nos postes devenu vacant, il se présentera une cinquantaine de plumes vieilles ou jeunes, plumes de perroquet, qui continueront notre jabotage sans que personne, ni à Paris ni en province, s'aperçoive de la substitution.

C'était trop bien raisonner. L'impasse n'avait point d'issue. On y demeura.

Je terminerai par un paragraphe court et avare, sur un livre : les *Légendes des Litanies de la Sainte-Vierge*, par M. Louis d'Appilly. (Clauet, éditeur, 20, rue Cadet.)

Chacune des *Légendes* a pour épigraphe un fleuron des Litanies, et en contient le sens, ou l'esprit, ou le caractère. L'ouvrage formera cinq volumes ; le deuxième vient de paraître ; les trois autres suivront de très près.

Dans ces *Légendes*, le talent de M. Louis d'Appilly revêt une forme nouvelle, pieuse et poétique. Ce n'est plus le travail d'observation qui a fait le succès d'un livre précédent du même auteur : les *Amis du peuple*. C'est un travail d'imagination qui opère dans la mélodie du sentiment religieux et du style.

M. Louis d'Appilly est un de nos plus jeunes écrivains. Il a déjà produit beaucoup et du bon. Quand il publie un nouveau livre, on n'a que faire de le louer, il suffit de l'annoncer.

VENET.

BULLETIN LITTÉRAIRE

LES DEUX PAGANISMES. — L'ANTIQUITÉ, par Eugène LOUDUN. Paris, V. Palmé, 22, rue Saint-Sulpice, et P. Dupont, 45, rue Grenelle-Saint-Honoré. 1 vol. in-12, prix : 3 fr. 50 c.

Ce livre est un acte de foi, j'entends un acte motivé. L'auteur passe en revue les philosophies de l'antiquité, ses systèmes de morale et de gouvernement, ses lois et ses mœurs, son code de l'esclavage, ses institutions domestiques, ses héros et ses peuples les plus fameux, et il nous dit : Voilà l'homme ! Non pas l'homme, tel qu'il est sorti primitivement des mains du Créateur, ou tel que l'a restauré la clémence divine ; mais tel que la chute l'a fait, descendant progressivement la pente qui conduit à la négation de toute vérité, au mépris de toute vertu. *Impius, cum venerit in profundum, contèmnit.* Mais quoi ! dira-t-on, est-ce qu'il n'y avait pas dans ces beaux siècles de la Grèce et de Rome de sages doctrines et de nobles exemples ? Platon, Aristote, Cicéron, Léonidas, Aristide, voilà des noms dignes de passer à la postérité la plus reculée ; et ceux qui les ont portés font honneur à la nature humaine. Sans doute, les quatre mille ans qui séparent Adam de Jésus-Christ n'ont pas été absolument dénués de vérité et de bonté. Saint Augustin le reconnaît lui-même, en nous apprenant que l'empire du monde a été donné aux Romains comme une récompense. Mais ce juste prix de leurs travaux en précise la valeur, et la réduit à peu de chose. Bornés à la terre, leurs vœux ont été couronnés par une domination terrestre. Ils ont voulu de la gloire, et la gloire leur a été donnée ; ils ont voulu des jouissances, et ils ont pu assouvir leurs appétits. Les Grecs, eux, avaient la passion des belles formes et des phrases sonores, et ils sont devenus d'admirables artistes et des rhéteurs consommés. Mais les uns et les autres ont-ils été heureux du vrai bonheur ? ont-ils été grands, de cette grandeur morale qui seule fait la dignité humaine ? L'histoire répond que non. Il faut voir, dans le livre de M. Loudun, le tableau des crimes, des souffrances et des ignominies de cette société décrépite, et pleine encore pourtant d'une énergie sauvage. Et qu'on veuille bien le noter ; je ne demande pas qu'on juge l'antiquité par quelques forfaits éclatants, par quelques monstres de débauche et de cruauté. Non ! je dis après M. Loudun : Prenez dans les poëtes, dans les historiens, dans les philosophes de la meilleure époque, de l'époque la plus polie, prenez les mœurs habituelles, le train ordinaire des choses, et si j'ose le dire, le pain quotidien de la vie bourgeoise de ces honnêtes gens, et puis jugez.

On aurait toutefois tort de le nier. L'antiquité a produit des génies in-

comparables dans tous les genres : en poésie, en philosophie, en politique, dans les arts et même dans les sciences. A ces génies il n'a manqué qu'une chose : une expérience suffisamment prolongée. Eh bien ! avec des dons si merveilleux, à quoi ont-ils abouti ? Au scepticisme, en philosophie ; au despotisme, en politique ; en morale, à l'absence de toute pudeur. Pourquoi ce déplorable résultat ? Ah ! c'est que l'homme a une fin immortelle, disons nettement le mot, une fin surnaturelle, et que lorsqu'il ne subordonne pas à cette fin ses aptitudes naturelles, il sort de l'ordre et fausse par là même sa double destinée. L'antiquité a refusé de vivre de la vie divine : elle est descendue au-dessous de l'humanité, elle s'est réduite à la condition des brutes. Elle a détourné ses lèvres des sources vives de la Révélation, tout en conservant, et encore à travers mille altérations, quelques fragments des traditions primordiales que la miséricorde divine avait sauvées du naufrage. Les anciens ont vécu sur ce fonds-là, mais en le gaspillant.

Major e longinquo reverentia. Transportons-nous dans ces temprecuslés, et descendons ces faux grands hommes du piédestal où l'admiration niaise de la Renaissance les a majestueusement juchés. Après tout, ils sont de notre chair et de notre sang ; pourquoi, humainement parlant, vaudraient-ils mieux que nous ? Dépouillons-les de ces oripeaux de convention, et regardons-les face à face. Pour ma part, j'ai de la peine à me figurer ces illustres citoyens que Tite-Live et Corneille costument si fièrement, j'ai peine à me les figurer toujours prêts à mettre leur main dans un brasier ardent, comme Mucius Scévola, ou à enfler la bouche en pleine curie, comme Marcus Tullius, vociférant à la postérité son fameux *Quousque tandem....* J'imagine qu'au fond ils étaient beaucoup plus simples et plus naturels. Il faut ôter à ces messieurs leur habit des dimanches. M. Loudun les déshabille jusqu'à les mettre complétement à nu. C'est dire qu'il ne recule pas devant la hardiesse du langage. Et pourtant il a dû supprimer certains chapitres, et il a bien fait. Ce qu'il nous révèle est plus que suffisant. Les poëtes comiques lui fournissent de précieux renseignements. On n'explique pas ces poëtes dans les classes, et on ne les lit guère davantage dans le cabinet, et ce par respect pour la moralité publique et privée. Plaute nous en apprend plus sur la vie réelle de ses concitoyens que le prolixe historien que je citais tout à l'heure.

L'auteur excelle à présenter sous une forme éminemment dramatique le résultat de ses immenses lectures. A l'aide de traits épars empruntés aux contemporains, il compose des tableaux achevés qui nous présentent au vif ces grands personnages que nous sommes habitués à considérer à travers un prisme menteur. Voilà Hortensius, voilà Caton, le sage Caton. A propos de Caton, quel père de famille consentiraitde nos jours à donner sa fille à cet homme austère, le type de la probité civique, qui cède sa femme et la reprend, sans même consulter celle-ci. Lisez l'anecdote dans les *Deux Paganismes*. Quelques lignes de Plutarque ont permis à M. Loudun de la *restituer* intégralement. Non pas qu'il ajoute rien de son crû ; il ne fait qu'expliquer, que développer. Mais son commentaire, substantiel de fond, est léger d'allure ; et l'érudition se montre sous la forme la plus

agréable. L'auteur procède souvent de la sorte. Il s'est réservé toutes les épines, pour ne nous donner que des fleurs et des fruits.

Ce livre est appelé à un grand et durable succès, parce qu'il est nourri de faits, fort de doctrine, et d'une lecture facile. Vous avez la moelle de l'antiquité exprimée et condensée sous un mince volume. Bien entendu que ces lignes rapidement tracées ne sont pas une analyse, mais une simple esquisse crayonnée à grands traits. La *Revue* reviendra sur cet ouvrage que deux autres volumes doivent prochainement compléter. Je suis heureux d'être un des premiers à signaler son apparition, à constater le talent grandissant de l'auteur et à le louer de son courage. Il faut, en effet, secouer loin de soi la timidité pour soutenir une thèse qui soulèvera les clameurs des païens modernes. Car le paganisme nous menace d'une invasion nouvelle. M. Loudun le voit poindre à l'horizon, et il s'apprête à décrire ses progrès. Je termine par une courte citation, qui me paraît résumer toute la pensée de l'auteur : « L'antiquité, j'entends ses plus purs philosophes, ne connut « pas Dieu ; car on ne connaît bien quelqu'un que lorsqu'on l'aime. « Aimer, c'est comprendre. » Cette phrase dénote une conception aussi délicate que profonde de la nature humaine. Non ! l'homme ne se scinde pas en deux ou trois facultés : il est essentiellement un, et il opère en quelque sorte tout d'une pièce. Il ne peut sentir sans penser ni sans agir, et réciproquement. Tous ceux qui ont eu le bonheur de convertir des âmes en savent quelque chose. Lisez les *Nouvelles Conférences* de M. l'abbé Combalot (la première). — En dévoilant toutes les hontes du paganisme, M. Loudun démontre la sainteté et la divinité du christianisme. Il marquera désormais parmi les apologistes de la religion chrétienne au XIXe siècle.

Léonce de la RALLAYE.

RÉIMPRESSION DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE FRANCE PAR LES BÉNÉDICTINS ; nouvelle édition publiée sous la direction de M. Paulin, à Paris ; en souscription chez M. Victor Palmé, rue Saint-Sulpice, 22. (Douze beaux volumes in-quarto.)

Le premier volume de cet important ouvrage vient de paraître. Ainsi, la réimpression de l'*Histoire littéraire des Bénédictins* n'est plus en projet, c'est un fait. Le monde savant et lettré qui avait applaudi à l'idée, applaudira à l'exécution. Déjà, quelques écrivains des plus compétents ont vivement recommandé l'œuvre entreprise par M. Palmé, avec le concours de M. Paulin Paris. L'un d'eux, M. Léon Gautier, a publié à ce sujet une étude que nous voulons reproduire en partie.

I. QUEL EST L'OBJET DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ?

L'objet de l'*Histoire littéraire* des Bénédictins est de faire connaître l'histoire de l'intelligence en France, premièrement par une suite de *Considérations générales* ou de *Discours d'ensemble* sur chacun des siècles de notre histoire, et, en second lieu, par une *série de biographies et de portraits littéraires :* et ce sont les biographies et les portraits de tous ceux qui, sur notre sol, ont traduit leur pensée par la parole et l'écriture.

II. QUELS SONT LES AUTEURS DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ?

L'érudit auquel il faut rapporter, sinon la première idée, du moins la première exécution complète et le succès d'une « Histoire littéraire de la France, » est un religieux de la Congrégation de Saint-Maur, Dom Rivet, qui fit sa profession en 1704 et mourut en 1749. La docte Congrégation à laquelle il donna le concours de son érudition solide et de ses opiniâtres labeurs, avait déjà réuni de nombreux matériaux pour les annales de notre littérature. Mais tous ceux qui travaillent savent quelle distance prodigieuse, quel abîme il y a entre une montagne de notes et un ouvrage réellement achevé. Dom Rivet fit ou refit tout par lui-même, parcourut les bibliothèques, tint les manuscrits entre ses mains, les lut avidement, leur fixa des dates, consulta les érudits de la France et de l'étranger, voyagea d'abbaye bénédictine en abbaye bénédictine, se fit aider par tous ses nouveaux frères, vit s'accumuler enfin le trésor de ses nouveaux et précieux matériaux. En 1733, il était en mesure de publier son premier volume, et quand il mourut, il avait eu la gloire d'en publier sept autres. Le neuvième était tout préparé et parut un an après sa mort. Voilà comme on travaillait au siècle dernier; voilà comme les religieux peuvent et savent travailler : *ex uno disce omnes.*

Deux religieux de la même congrégation poursuivirent énergiquement l'œuvre de Dom Rivet : ce furent Dom Clément et Dom Clémencet. Ils conduisirent l'*Histoire littéraire* jusqu'à son douzième volume, qui parut en 1763. C'est le dernier qui soit dû à la plume des Bénédictins.

Vingt-cinq ans après, l'orage révolutionnaire éclata et n'épargna point les cellules où travaillaient les véritables historiographes de la France. Ils furent accusés d'incivisme, ceux qui consacraient leurs nuits à mettre en lumière toutes les gloires de la France. Leurs chambres modestes furent pillées; leurs livres dispersés, leurs travaux brutalement suspendus.

Seulement, quand le silence se fit sur nos ruines; quand on sentit qu'il était temps de se mettre de nouveau à aimer l'art et la science, si on ne voulait pas mourir dans les ténèbres, on conçut le projet de reprendre l'*Histoire littéraire*, dont le douzième volume faisait le triste effet de ces pierres d'attente qui, en haut des maisons à moitié construites, attestent l'interruption de l'œuvre et la dureté des temps. L'Académie des Inscriptions fut chargée de continuer les vieilles congrégations bénédictines.

L'Académie des Inscriptions a publié douze volumes, dont la rédaction a été confiée à une commission spéciale. Les membres de cette utile et laborieuse commission (on ne saurait donner ces épithètes à tous les comités) portent des noms connus des érudits : ce sont D. Brial, Petit-Radel, Emeric David, Lajard, Fauriel, Victor Leclerc, Paulin Pâris, Littré, Renan. La réimpression que nous avons annoncée plus haut n'atteint pas ces nouveaux volumes, dont tous les auteurs, comme on le voit, ne sont pas sympathiques aux intelligences chrétiennes. Espérons que l'élément catholique reconquerra bientôt sa vraie place au sein de ce comité d'origine monastique; espérons que ce monument, commencé par les fils de saint Benoît, ne sera pas achevé par les fils d'Hegel et de Voltaire.

Et ce qui nous confirme dans cette espérance, c'est le nom du savant bien connu qui s'est chargé de cette réimpression de l'*Histoire littéraire*. M. Paulin Pâris connaît trop bien le moyen-âge pour ne pas haïr le dix-huitième siècle, pour ne pas aimer la vérité éternelle!

L'ordre adopté a été tout naturellement l'ordre chronologique. Chacun des siècles de notre histoire forme une partie nettement déterminée de l'*Histoire littéraire*. Chacune de ces parties distinctes est contenue dans un nombre très-varié de volumes. Mais à mesure que les auteurs avancent dans leur travail, le mouvement littéraire devient de plus en plus considérable autour d'eux, leur tâche aussi devient plus longue. Et, en effet, les auteurs et les livres sont cent fois plus nombreux en l'an 1200 qu'en l'an 50, vingt fois plus nombreux du temps de saint Louis que du temps de saint Irénée. Faut-il se réjouir toujours de cette augmentation de la population *écrivante*?

Deux éléments principaux composent chaque partie de cette œuvre de Dom Rivet et de ses continuateurs : un *Discours sur l'état des lettres*, où les savants auteurs nous donnent un résumé excellent, un tableau complet de toutes les tendances et de toute la physionomie de chaque siècle, et les *Notices* biographiques et littéraires qu'ils consacrent tour à tour à chacun de nos écrivains nationaux. Et chacune de ces *Notices* se divise généralement en trois paragraphes : I. *Vie de l'écrivain*. — II. *Ses ouvrages*. — III. *Editions de ces ouvrages*. Rien de plus difficile à saisir qu'un tel plan, et l'on sent tout de suite de quelle utilité peut être un tel livre.

Tels sont donc les deux seuls éléments notables de notre *Histoire* : ils ne suffiraient pas à dissiper les ténèbres de notre érudition, si les Bénédictins ne les avaient soigneusement accompagnés de tables détaillées, *d'indices copiosissimi*. Et ces tables de l'*Histoire littéraire* sont de trois natures : il y a la *Table des citations*, où sont données les listes très-précieuses de tous les livres consultés et cités par les Bénédictins; il y a la *Table chronologique*, et enfin la *Table par ordre alphabétique des matières*. Cette dernière offre des proportions magnifiques et qui ne nous réjouissent pas médiocrement. Si l'on fondait en un seul *Index* les vingt-quatre *Tables par ordre des matières* qui terminent chacun de ces volumes, on aurait un répertoire merveilleusement utile et que nous envieraient les érudits d'Allemagne.

Ce n'est pas tout : en tête de chaque volume se trouvent placés, pour notre plus grand avantage, des avertissements lumineux, des *additions et corrections* par lesquelles les savants auteurs se maintiennent toujours au courant de la science. Dom Rivet n'a pas placé, en tête de son tome IV, moins de soixante-quinze pages de ces *additions et corrections*. Où sont-ils, les érudits de nos jours, qui avouent si modestement leurs erreurs et qui les corrigent si patiemment?

IV. DE QUELLE UTILITÉ EST L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DES BÉNÉDICTINS

Nous essayons de montrer plus haut que de plus en plus l'histoire des faits se confondrait à l'avenir avec l'histoire des idées; que, par conséquent, l'histoire littéraire occuperait bientôt dans l'éducation cette place

d'honneur à laquelle elle a droit et dont on l'a depuis longtemps très-justement chassée. L'œuvre de nos Bénédictins aura bientôt sa place marquée dans toutes les bibliothèques classiques. On rougira d'ignorer la vie et les ouvrages d'un saint Bernard, on rougira de ne pas savoir par cœur notre *Chanson de Roland;* on rougira de ne pas avoir lu l'*Histoire littéraire.*

L'historien de notre nationalité militaire et celui de nos mœurs intimes trouveront dans l'œuvre de D. Rivet et de ses continuateurs l'explication, l'origine réelle de tous les événements et de tous les faits qui les préoccupent. C'est de l'humble cabinet, c'est de la cellule des philosophes, des théologiens, des poëtes même, que sortent souvent les véritables causes de toutes les catastrophes historiques. On n'a pas su toujours le reconnaître. De nos jours, voyez les ennemis de l'Eglise : ce ne sont pas les armées rangées en bataille, ce ne sont pas les bourreaux, ce n'est pas la force. La force est une chose lourde, qui ne se meut pas d'elle-même : l'esprit est nécessaire pour la diriger pour ou contre la Vérité. Le mauvais livre, voilà ce qui nous menace; le bon livre, voilà ce qui nous sauve, après Dieu. Et personne ne peut expliquer les événements d'aucun siècle, s'il ne connaît les livres de ce siècle. Voilà pourquoi l'*Histoire littéraire* devra se trouver entre les mains de tous les historiens de nos institutions, de nos batailles et de notre politique. Elle fera la lumière.

Non moins que l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques* de D. Cellier, le livre de D. Rivet sera souvent, et avec profit, consulté par les théologiens. C'est là qu'ils iront confronter leurs autorités. Voici par exemple un texte d'Hugues de Saint-Victor, un texte des plus importants; attestant sur un point grave toute la doctrine de la grande école victorine. Mais qui ne sait qu'Hugues de Saint-Victor est un des auteurs du moyen âge auxquels on a faussement attribué le plus de livres anonymes? Les Bénédictins se sont donnés pour nous la peine d'éclaircir toutes ces questions délicates. Leurs articles bibliographiques sont des chef-d'œuvres de bon sens, de finesse, de précision. Les théologiens n'auront qu'à lire ces pages claires, et sauront à quoi s'en tenir. L'*Histoire littéraire*, diraient les Allemands, c'est l'histoire *externe* de la théologie, c'est en quelque sorte son avant-propos, sa préface.

L'archéologue ne s'empressera pas avec moins de vivacité d'ouvrir un livre qui lui fournira tant de données comparatives sur l'histoire de l'art.

LÉON GAUTIER.

BARONII ANNALES ECCLESIASTICI, tome 4me, petit in-folio, 646 pages — Guérin, Bar-le-Duc.

ŒUVRES COMPLÈTES DE SAINT AUGUSTIN, traduites pour la première fois en français sous la direction de MM. POUJOULAT et l'abbé RAULX. 3me vol. grand in-8°, 604 pages. — L. Guérin, Bar-le-Duc.

HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE MARIE et des origines de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, par le P. DANIEL. in-8, 531. — Lecoffre. 1865.

HISTOIRE DE FRANCE, par l'abbé PIERROT. 15 vol. in-8°, 2me édition. — Vivès.

HISTOIRE DE SAINT JACQUES-LE-MAJEUR ET DU PÈLERINAGE DE COMPOSTELLE, par l'abbé PARDIAC. Petit in-8°, 205 pag. — Codèse, Bordeaux.

L'ÉVANGILE EXPLIQUÉ, DÉFENDU, MÉDITÉ, OU EXPOSITION EXÉGÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE ET HOMELITIQUE DE LA VIE DE N. S. J.-C., par l'abbé DEHAUT, 4 vol. in-8°. Chez l'auteur, à Septmants, près Soissons (Aisne).

LA PREMIÈRE COMMUNION, par l'abbé LEGENDRE, 3e édition, 3 vol. in-18 anglais. Levesque, 1865.

L'ARMORIQUE BRETONNE, CELTIQUE, ROMAINE ET CHRÉTIENNE, par le docteur HALLEGUEN. 1er vol. in-8°, 478 p. Durand, 1865.

I

Le quatrième volume des *Annales de Baronius* contient l'histoire des pontificats de saint Sylvestre, de saint Marc, de saint Jules Ier et de Libère.

Le règne de saint Sylvestre occupe une place importante dans l'histoire de l'Église, car il fut de vingt-deux ans et vit s'accomplir de grands événements. C'est sous lui qu'eut lieu le triomphe de la Croix avec Constantin. Le premier des pontifes romains, saint Sylvestre, vit se dresser devant lui l'arianisme, hérésie contre laquelle il déploya une rare vigueur. Ce fut sur ses instances que Constantin convoqua cette grande assemblée de *Nicée*, date éclatante dans l'histoire de l'Eglise. Ce concile fut présidé par Osius, évêque de Cordoue, dont la renommée remplissait l'Orient et l'Occident. Avec Athanase il posa les bases du symbole qui a conservé le nom de symbole de Nicée. Malheureusement, on vit plus tard cet évêque signer une profession de foi arienne. 286 pages sont consacrées dans *Baronius* au pontificat de saint Sylvestre. Après lui vint saint Marc, il ne fit que passer et eut pour successeur saint Jules Ier qui régna seize ans. Les faits les plus remarquables qui eurent lieu sous son pontificat furent l'exil d'Athanase, la tentative des ariens pour se faire admettre dans la communion catholique, et le concile de Sardique. Libère, qui termine le volume, eut un pontificat tourmenté : il lutta pendant toute la durée de son règne contre l'arianisme, fut exilé pour la foi. Longtemps, Libère fut accusé d'avoir trahi la foi de Nicée ; mais sa mémoire a été vengée de la fausse science des siècles passés par les consciencieuses recherches de l'érudition moderne. Baronius, tout en admettant que ce pape communiqua avec les hérétiques, prouve qu'il n'a pas été lui-même hérétique. Le quatrième volume de Baronius nous conduit de 318 à 359.

II

Nous trouvons dans le troisième volume des *Œuvres complètes de saint Augustin* la continuation des lettres de ce saint docteur, depuis la lettre 200 jusqu'à 270. Ces lettres se distinguent par l'élégance de la traduction. Quant à la doctrine qu'elles renferment, il n'en est pas une qui ne mérite une attention particulière, pas une qui n'offre quelque beau trait à admi-

rer. Saint Augustin s'occupe de tout : ici, il trace aux prêtres et aux évêques leurs devoirs au milieu des périls de la guerre, et leur ordonne de ne jamais abandonner leur troupeau ; là, il parle de la parure des femmes et y met une modération digne de tout éloge ; plus loin il trace des règles de conduite aux femmes mariées et leur apprend à ne pas donner de sujet de mécontentement à leurs maris par une dévotion indiscrète ; partout il y a des enseignements à recueillir. Les deux livres *des Soliloques* qui viennent ensuite furent écrits par saint Augustin dans sa retraite de 387. Le but qu'il s'y est proposé est de se perfectionner dans la connaissance de Dieu et de son âme. — Son livre de *l'Immortalitté de l'Ame* fait suite *aux Soliloques*. Au dire de saint Augustin, ce traité fut publié malgré lui et à son insu ; il avoue qu'il est si obscur dans les commencements par le tour et la brièveté des raisonnements, qu'il fatigue le lecteur ; ces raisonnements n'en prouvent pas moins pour cela l'habileté de l'écrivain dans la dialectique. — Dans son traité de *la Vie bienheureuse*, le saint docteur prouve que la béatitude consiste dans la parfaite connaissance de Dieu, et que l'homme ne peut être parfaitement heureux ici-bas parce qu'il n'y peut connaître Dieu parfaitement. — Le livre du *Maître*, dont la date est 389, est un dialogue entre saint Augustin et son fils Adeadat, alors âgé de seize ans, où il montre que toutes les vérités vous sont enseignées par le Verbe. — Les deux livres intitulés : de *l'Ordre*, traitent de la Providence et font voir que les biens et les maux entrent dans l'ordre de la divine Providence. On rencontre là de hautes et magnifiques considérations philosophiques. — Après les deux livres de *l'Ordre* suivent trois livres *contre les Académiciens*. Dans le premier il exhorte les Romains à s'adonner à la sagesse, qui ne consiste pas seulement dans la science mais dans la recherche de la vérité ; dans le second il rapporte le sentiment des anciens et des nouveaux académiciens sur ce qui est vraisemblable et probable, puis il se moque d'eux, parce qu'il est impossible de connaître si une chose est semblable à la vérité à moins de connaître d'abord la vérité. Dans le troisième, il montre que les biens ne servent de rien à la sagesse. Dans ces trois livres, saint Augustin met les matières qu'il traite à la portée de toutes les intelligences. Le style rappelle Cicéron, mais le saint lui est supérieur par la solidité des raisonnements et des pensées. *La grandeur de l'âme* est destiné à prouver que cette grandeur réside seulement dans la vertu de cette âme. — Les trois livres *du Libre arbitre* traitent de l'origine du bien et du mal et discutent la question de savoir pourquoi Dieu a laissé à l'homme la liberté de pécher qui lui est si préjudiciable. — *Le Traité de la musique* renferme six livres. Il y est parlé seulement du temps et du mouvement ; d'autres livres devaient suivre et s'occuper de la modulation. Outre la partie toute technique, on y rencontre une partie morale destinée à montrer que la musique doit élever le cœur et l'esprit à une harmonie toute céleste. — Le livre des *Mœurs de l'Église catholique* et celui des *Mœurs des Manichéens* ont été composés à Rome en 387. Le grand docteur y fait voir combien les fausses vertus des manichéens sont éloignées de la vraie vertu des disciples de Jésus-Christ. — Le traité de *la Vraie religion* termine le volume ; il est le dernier traité que saint Augustin ait écrit avant sa prêtrise. Il y expose

l'excellence et les devoirs de la vraie religion, y proclame que la religion des chrétiens est la seule religion véritable et y réfute les erreurs des autres religions. Cette rapide analyse des nombreux traités contenus dans le troisième volume de la traduction des *Œuvres de saint Augustin* montre quelles richesses inépuisables offrent à l'étude les œuvres de ce saint Père. On ne peut que louer grandement ceux qui, en le traduisant, les mettent à la portée de toutes les intelligences.

III

Le village de Vérosvre fut témoin des premières années de Marguerite Marie ; le petit hameau de Lauthecourt se glorifie de lui avoir donné naissance. Sa famille jouissait d'une honnête aisance et brillait par sa piété et sa charité. Marguerite Marie fit son entrée dans le monde le 22 juillet 1647 Dès ses premières années, se connaître et aimer Dieu fut pour elle une même chose ; elle voua à Dieu sa virginité avant de savoir ce que c'était qu'un vœu et ce que c'était que la virginité. La tribulation la visita de bonne heure : elle perdit son père à huit ans, et quelques années après fut atteinte d'une maladie qui la cloua pendant quatre ans sur un lit de douleur. Rendue miraculeusement à la santé, elle se livra à des mortifications qui engendrèrent des infirmités telles que, de nouveau, ses jours furent en danger. La sainte Vierge la délivra, mais s'étant un peu relâchée de sa ferveur, Dieu permit que de nouvelles et amères épreuves vinssent fondre sur elle. Elle en profita pour resserrer le lien qui l'unissait à Jésus-Christ, et son amour pour les souffrances devint tel qu'elle souhaita ne pas voir finir les siennes. Quand elle fut en âge on voulut l'établir ; elle eut alors une longue lutte à soutenir : le monde et Jésus-Christ se disputèrent son cœur; le monde plusieurs fois fut sur le point de l'emporter, mais enfin la grâce triompha et la paix rentra dans l'âme de Marguerite Marie. A vingt-quatre ans elle entrait à Paray-le-Monial, au couvent de la Visitation. Dieu avait ses desseins en la voulant dans une institution dont le but, depuis sa fondation, avait été d'honorer le cœur de Jésus par la pratique de la douceur et de l'humilité : il lui était spécialement réservé par la divine Providence de faire rendre à ce cœur un culte public et solennel de réparation.

Devenue novice, Marguerite Marie s'estima la dernière de toutes et se soumit avec grande simplicité aux moindres prescriptions de la règle. Dès lors, les communications de Jésus avec son âme commencèrent à devenir plus intimes. En 1672, elle fut admise à prononcer ses vœux solennels, après que de rudes épreuves eurent éclairé ses supérieures sur sa vocation.

Elle s'acquitta comme le faisaient les saints de toutes les charges du monastère qui lui furent successivement confiées, et dans chacune elle saisit avec avidité toutes les occasions de souffrir et de s'humilier. Sa vie, de jour en jour, devenait une vie vraiment crucifiée ; il est inouï ce qu'elle souffrit de ses infirmités et des douleurs dont Jésus l'accablait afin qu'elle eût part à sa passion. A cela s'ajoutaient des peines intérieures peut-être plus dures et plus cruelles. Jusque là, elle ignorait où Dieu voulait la con-

duire ; elle le sût bientôt, et, instrument docile aux mains de Jésus-Christ, il lui fallut douze ans de luttes pour établir dans son monastère la dévotion au Sacré-Cœur. Dans des visions et des extases le Sauveur lui fit connaître ce qu'il voulait d'elle. « Mon cœur, lui avait-il dit, est rempli d'amour pour les hommes et il faut que cet amour se répandé par ton moyen. » Obligée de faire part de ses extases à sa supérieure, elle fut traitée de visionnaire. La supérieure craignait l'illusion et voulait des preuves convaincantes. Forcée de découvrir ce qui se passait en elle à des directeurs qui passaient pour éclairés et ne l'étaient pas, elle fut regardée comme un cerveau malade et exalté.

Jésus-Christ alors lui envoya pour la diriger le P. de la Colombière, qui reconnut le doigt de Dieu dans tout ce qui se passait en elle. C'est alors que Jésus-Christ manifesta à sa servante qu'il prendrait un singulier plaisir d'être honoré sous la figure de son cœur de chair dont il voulait que l'Image fut exposée aux regards, afin de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes. Mais avant que ce dessein auquel travailla le P. de la Colombière, sur une désignation spéciale du Sauveur fut accompli, il restait bien des obstacles à vaincre. Les grâces de plus en plus extraordinaires dont Marguerite-Marie fut comblée, la firent regarder par beaucoup de ses sœurs comme possédée de l'esprit-malin ; Jésus-Christ l'en récompensa par des faveurs signalées, et lui fit porter le poids de la sainteté de justice et de la sainteté d'amour. Ce fut alors que les honneurs vinrent la trouver, et qu'elle fut nommée assistante et maîtresse des novices. Le jour de sa fête, les novices qui l'aimaient beaucoup se concertèrent, sachant que rien ne pourrait lui être plus agréable. pour offrir les premiers hommages au cœur de Jésus au sein de la petite communauté. C'est à cette première humble fête qu'ont succédé par toute la terre les solennités de l'Eglise. Ce fut pour elle, de la part des autres sœurs, une cause de persécution. Cette persécution devint formidable au dedans et au dehors, quand elle eut fait renvoyer une postulante sans vocation, et par là contrarié dans ses plans un homme puissant; cela n'eut pas le don de troubler un seul instant la paix de Marguerite-Marie; cependant l'orage fut long à se calmer. Elle trouva une large compensation dans les dispositions qui tout à coup se manifestèrent au sein de la communauté et la tournèrent vers le Sacré-Cœur auquel toutes les sœurs finirent par rendre un hommage public. Elles lui élevèrent un sanctuaire dont la consécration eut lieu le 7 septembre 1688. Dijon ne tarda pas à devenir un des principaux foyers de la dévotion au Sacré-Cœur ; il en fut bientôt de même de Saumur. D'abord obscure et caché, dans l'ombre d'un cloître, la dévotion au cœur de Jésus apparaît enfin au grand jour, et, comme une étincelle électrique, se répand par toute la France.

Ici, l'écrivain revenant sur ses pas nous montre Marguerite-Marie dans ses rapports avec les monastères de la Visitation, au parloir de son couvent et vis-à-vis de sa famille. Nous la voyons ensuite se consumer de plus en plus dans les flammes du pur amour pour aller enfin, en 1690, se réunir à l'objet de cet amour. Nous assistons avec l'auteur aux premiers hommages rendus à la mémoire de la sainte, et nous contemplons les fruits de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus dans l'ordre de la Visitation. Un

chapitre nous fait suivre l'histoire de cette dévotion dans les années qui suivirent la mort de Marguerite-Marie, et nous met au courant de toutes les contradictions auxquelles elle fut en butte. Enfin, vient pour terminer le volume l'histoire de la béatification de Marguerite-Marie et les pièces à l'appui.

Marguerite-Marie a trouvé un historien digne d'elle. Le livre du P. Daniel est un beau livre, et fait pénétrer dans la vie intime de la bienheureuse, la fait aimer, fait aimer le divin Sauveur Jésus qui lui dispensa tant et de si nombreuses grâces; il donne une idée juste et exacte de la dévotion au Sacré-Cœur, et l'on sort de sa lecture plein d'amour pour cette dévotion que Jésus-Christ désire tant se voir répandre, et à laquelle il a attaché des faveurs spéciales pour les âmes chrétiennes qui s'y dévouent. Le livre du P. Daniel est de beaucoup supérieur à tous les livres publiés depuis quelque temps sur Marguerite-Marie.

IV

Nous n'en avons pas fini avec l'histoire de France de l'abbé Pierrot; nous avons parlé du plan général et de la méthode suivie, nous avons signalé les qualités de l'historien et indiqué ce qui, dans ces premiers volumes, méritait le plus de fixer l'attention; il nous reste à continuer ce travail pour le reste de l'ouvrage. D'abord l'histoire de Jeanne d'Arc nous arrête; cette histoire a été tellement défigurée par la plupart des historiens, que l'on sera bien aise de savoir comment l'abbé Pierrot a envisagé cette question. Il n'a certes pas eu assez peu de sens pour nous présenter l'héroïne qui délivra la France, comme une illuminée, une descendante des anciens druides. Il reconnaît en elle une véritable inspiration du ciel; cependant, en certains endroits, il semble hésiter, douter, nous lui aurions voulu une conviction un peu plus ferme, car il est bien certain qu'il n'y a plus à hésiter quand on compulse et que l'on étudie tous les documents qui ont été publiés.

Ce qui regarde la lutte de la France avec la maison de Bourgogne, la Ligue, la réaction féodale venue du protestantisme, est traité avec beaucoup de précision et de clarté. Les principes fondamentaux et les conséquences de la réforme ont été judicieusement appréciés et suffisamment exposés. Nous recommandons à nos lecteurs le livre quatrième de la quatrième époque; c'est un des bons chapitres de l'ouvrage. L'auteur y fait connaître, dans une exposition rapide, les institutions politiques, la législation, la haute administration, les finances, l'art militaire, la marine, l'éducation, les lettres, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce et les coutumes sous les Valois. La façon dont l'historien a présenté l'histoire d'Henri IV met dans tout son jour le véritable caractère de ce monarque, qui a été si diversement jugé. Après le triomphe définitif de la royauté sur les grands, si mal menés par Richelieu, nous touchons à la Révolution française. L'abbé Pierrot s'est bien gardé de finir le règne de Louis XIV sans le faire suivre d'une étude sur le jansénisme, le quiétisme, la déclaration du clergé de France et la révocation de l'édit de Nantes. Nous voyons

Bossuet, dans la crainte sérieuse et légitime de voir éclater un schisme, formulant ces malheureux quatre articles, qui furent pour lui un remord dont il ne se débarassa pas. Par rapport à la révocation de l'édit de Nantes, l'historien sait faire à chaque chose la part qui lui est dûe, blâmer ce qui est blâmable et montrer que l'acte lui-même était devenu un fait d'absolue nécessité réclamé par la justice et le besoin de la paix.

Avant d'entrer dans la période révolutionnaire, l'écrivain croit bon de nous faire connaître où en était le gouvernement intérieur de la France, ses institutions, les lettres et les arts ; l'esprit est ainsi plus à même de comprendre cette malheureuse époque sur laquelle la vérité tout entière n'est pas encore connue. La justice se fait chaque jour pour les hommes et les faits de la révolution, et nous conseillerons à l'éditeur, quand il publiera une nouvelle édition, de faire refondre certaines parties. Le caractère et le rôle de la princesse de Lamballe seront alors mieux précisés et mieux appréciés; nous aurons un portrait définitif de Marie-Antoinette et de Louis XVI, et leurs actes seront présentés sous leur véritable jour. Beaucoup de faits de la Terreur sur lesquels s'étaient amassées des montagnes de mensonges seront présentés débarrassés de tout nuage et dans toute leur vérité. Les mémoires de Gonzalvi, récemment publiés, apporteront de nouveaux matériaux et de nouvelles lumières à l'histoire si intéressante du Concordat. On ne reprochera pas à M. l'abbé Pierrot d'avoir écourté l'histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, car il lui a consacré quatre volumes qui peuvent dispenser ceux qui les possèdent de toute histoire particulière sur cette époque. Le dernier volume résume rapidement l'histoire contemporaine jusqu'en 1848. Seulement nous aurions voulu voir l'auteur s'occuper davantage des doctrines de tous genres qui depuis quarante an sont porté au sein de notre société le désordre et la confusion.

En résumé, nous dirons que l'ouvrage de M. l'abbé Pierrot, malgré ses quelques défauts, est une des meilleures histoires de France que l'on puisse se procurer.

V

L'histoire des saints offre toujours un charme particulier au cœur chrétien. Une pieuse curiosité pousse à savoir les détails de leur vie, et quand il est question de ceux qui furent à l'origine du christianisme, on recherche avec avidité ce qui les regarde, on voudrait percer les ténèbres qui enveloppent les actions de quelques-uns d'entre eux. L'abbé Pardiac a fait de saint Jacques le Majeur et du pèlerinage de Compostelle une étude qui ne pourra qu'intéresser ceux qui la liront. On trouvera dans ce livre ce que l'histoire et la tradition nous ont laissé sur saint Jacques, sur ses prédications en Espagne, sur son martyre et la translation de ses reliques en ce royaume. L'auteur nous fait connaître le sort du tombeau de saint Jacques pendant les huit premiers siècles; nous assistons à l'invention de ses reliques et nous suivons les progrès du pèlerinage jusqu'au quatorzième siècle. A partir de ce moment, c'est la décadence, résultat des prédications et des erreurs de Martin Luther; de nos jours, le chemin de Compostelle, presque complètement oublié pendant les siècles précédents, a revu de

nouveaux pèlerins. Un chapitre traite de l'influence du culte de saint Jacques sur l'art chrétien et termine le volume. L'histoire de saint Jacques le Majeur et du pèlerinage de Compostelle sont traités avec science et piété, l'abbé Pardiac a fait un livre qui restera.

VI

Faciliter l'intelligence du texte sacré, fournir les moyens de le défendre contre les attaques de l'iniquité, mettre le clergé à même d'y trouver la nourriture spirituelle de son âme et des âmes dont le soin lui est confié, tel est le but que l'auteur s'est proposé dans un livre, l'*Évangile médité et expliqué*, qui, nous ne craignons pas de le dire, comptera parmi les meilleurs de notre époque. Une longue introduction précède l'ouvrage proprement dit, elle a pour objet d'établir l'authenticité, l'intégrité, la véracité des Évangiles, et par là de ruiner d'un seul coup les systèmes de l'incrédule et du rationaliste. M. Dehaut a su donner à cette thèse tant de fois traitée une force nouvelle ; il s'y rencontre un intérêt peu ordinaire, il en jaillit une lumière peu commune et on y trouve un caractère d'actualité qui ne se voit nulle part ailleurs. Un homme intelligent et capable de bien juger a pu, sans aucune exagération, la qualifier de *magnifique*. L'écrivain donne l'intelligence du texte sacré par une traduction paraphrasée, dans laquelle est habilement fondu ce que les commentateurs ont dit de plus remarquable et de plus frappant. La clarté et la facilité sont les qualités qui distinguent cette paraphrase ; des notes expliquent les endroits parfois plus difficiles. Quoique les systèmes rationalistes et impies soient, comme nous l'avons dit, détruits à l'avance, cependant l'auteur les suit dans le détail, et leur oppose des réfutations victorieuses. Parfois seulement il se contente d'exposer leurs explications de telle façon que le ridicule suffit pour en faire justice.

Une partie tout à fait neuve et qui sera d'une utilité incontestable pour ceux qui ont charge d'âmes est la partie homélitique. L'auteur a tracé des plans d'homélies nombreux et variés, féconds en développements instructifs et en application pratique. Ce ne sera pas la partie du livre la moins estimée ni la moins goûtée. Quant au style, il est en rapport avec la gravité du sujet ; à la netteté et à la correction il joint une élégance de bon goût et toujours en harmonie avec les choses exprimées. A tout cela s'ajoute une grande science et beaucoup de piété. Le dessein de l'auteur, dit Mgr l'archevêque de Paris, en parlant de l'ouvrage de M. l'abbé Dehaut, n'est pas sans grandeur, on ne lira pas son livre sans mieux entendre et goûter la parole inspirée, sans y trouver des motifs de s'attacher davantage à la foi et de pratiquer plus généreusement les vertus chrétiennes. C'est une œuvre sérieuse où, comme le dit Mgr de Saint-Brieuc, la forme raison est partout au service de la religion et partout victorieuse des rêves du rationalisme. C'est, avec un grand fond d'érudition, une œuvre originale et consciencieuse ; la forme est nette et simple, allant droit au but. Cet ouvrage est destiné aux laïques aussi bien qu'aux ecclésiastiques, nous en connaissons plusieurs qui font leurs délices de la lecture du livre de

M. Dehaut. L'ouvrage formera quatre beaux volumes in-8 ; les deux premiers volumes sont en vente.

VII

La Première Communion, par l'abbé Legendre, est un ouvrage dont chaque jour consacre le succès, car nous avons entre les mains la troisième édition. Le sujet dont il s'occupe est intéressant et tout pratique. Beaucoup de livres ont été publiés sur la première communion, nous en connaissons un grand nombre, et dans tous ceux-là pas un qui vaille la peine, je ne dis pas d'être acheté, mais d'être ouvert. L'abbé Legendre a-t-il réussi mieux que les autres? A cette question nous répondrons sans hésiter, oui. Son ouvrage renferme beaucoup de choses pratiques qui ne se rencontrent pas ailleurs. Nous ne prétendons pas pour cela qu'il ait fait un livre remarquable, mais nous disons : Il a fait un livre utile et profitable et qui ne sera pas sans fruits pour ceux qui ont charge d'âmes.

Dans des instructions simples et suivies, il s'est efforcé de se mettre à la portée des enfants pour lesquels il écrivait; il a cherché à s'identifier à leurs besoins, à leurs goûts, à leurs caractères. En tête de l'ouvrage, l'abbé Legendre développe la méthode qu'il a toujours suivie, et qui lui a donné d'heureux résultats. Chacun peut modifier cette méthode d'après les circonstances dans lesquelles il se trouve. Une partie du premier volume est destinée à l'instruction des parents, mais ce n'est pas le but principal de l'ouvrage. Ce but est l'instruction des enfants et leur préparation à la première communion. L'auteur a divisé son travail en deux parties : la retraite et la première communion. Dans la première partie, se trouvent les instructions, conférences, sermons, allocutions qui doivent occuper les trois jours; un examen de conscience sur les commandements de Dieu et les péchés capitaux; enfin, tout ce qui peut contribuer à former dans les enfants l'esprit de piété, la sainte Messe, la méditation, les visites au Saint-Sacrement, la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge. Le jour de la première communion, l'abbé Legendre traite de tous les exercices qui peuvent être suivis dans cette belle journée. Il y aurait sur tout cela des observations à faire; ainsi les exhortations adressées aux enfants au moment de la communion sont, à notre avis, beaucoup trop longues, et l'on désirerait y trouver beaucoup plus de cœur et d'onction. Les exercices nous semblent beaucoup trop multipliés, il faut avoir un talent hors ligne pour tenir attentif dès longtemps un petit monde aussi mobile que celui des enfants. Pour peu que les exercices soient un peu longs, et que l'intelligence des enfants ne soit pas captivée par ce qu'on leur dit, ils se fatiguent vite, et on obtient un résultat inverse de celui que l'on espérait : on dégoûte les enfants de la piété et on les éloigne des pratiques religieuses. Nous avons aussi rencontré çà et là quelques expressions que nous regrettons; malgré cela et malgré d'autres remarques que nous passons sous silence, nous ne pouvons que féliciter M. Legendre de son travail et recommander son livre, le plus complet sur cette matière.

VIII

Les origines celtiques ont pris depuis quelque temps une place importante dans la philologie, l'archéologie et l'histoire. Une des premières conditions pour mener à bien l'étude de ces origines, c'est une connaissance parfaite des idiomes celtiques. Pour apprécier sainement ensuite et à leur juste valeur l'influence de l'Armorique bretonne et de la Bretagne sur notre langue et sur notre littérature du onzième siècle, il faut s'appliquer à pénétrer nos véritables rapports d'alors avec l'île de Bretagne, et distinguer parfaitement les éléments divers qui se trouvent en présence dans l'histoire de l'Armorique bretonne. C'est pour apporter un peu de lumière dans la question que M. le docteur Halleguen a entrepris l'étude qu'il livre au public. Après une longue préface où l'auteur discute les monuments et les sources, on trouve, dans son premier volume, un essai sur les origines historiques et chrétiennes de l'Armorique bretonne, une étude sur la géographie romaine de la Bretagne armoricaine, puis une histoire des comtes et comtés, des périodes gallo-romaines et gallo-franques d'après l'histoire romaine, l'histoire de France, les actes primitifs, les vies des saints, d'après le cartulaire de Landevennec et d'après le Baud. Le chapitre premier s'occupe de l'histoire proprement dite de ces comtés; le chapitre second de l'histoire des monastères et des ermitages ; le chapitre troisième des évêchés de la basse Bretagne armorique du cinquième au neuvième siècle; le chapitre quatrième des bénédictins bretons et de leurs deux histoires mieux connues qu'eux-mêmes; enfin, le chapitre cinquième est un précis de l'histoire de l'Armorique bretonne jusqu'au neuvième siècle. Deux longs appendices terminent le volume et s'occupent de différents points qui ont trait toujours à la question des origines celtiques. Le livre de M. le docteur Halleguen n'est pas un simple récit, mais un récit discuté et éclairci, avec le secours d'une saine et judicieuse critique.

Nous croyons que ceux qui s'occupent des origines celtiques ne consulteront pas ce livre sans intérêt et sans profit.

A. VAILLANT.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

UN ATHÉE A ROME

I

La *Revue des Deux-Mondes*, cet organe officiel de la *libre pensée*, vient de nous rappeler un des traits les plus touchants de la Sainte Ecriture. Elle a publié une série de lettres écrites de Rome par M. H. Taine, dans un but facile à deviner. La lecture de ces lettres où l'insulte la plus grossière est prodiguée à tout ce qu'il y a de plus respectable, nous a d'abord fait éprouver un profond dégoût ; mais à peine avions-nous parcouru quelques pages que nous avons vu le mensonge se réfuter lui-même, et que les aveux les plus significatifs nous ont fait songer à Balaam, appelé pour maudire le peuple de Dieu, et contraint malgré lui à le glorifier.

Depuis que l'erreur a commencé sur la terre sa lutte contre la vérité, elle n'a cessé de lui rendre cette gloire ; mais jamais peut-être elle ne s'était vue plus souvent que de nos jours contrainte à se démentir ainsi elle-même. L'école soi-disant positive, dont M. Taine est un des coryphées, se distingue entre toutes les autres par cette perpétuelle réfutation de ses propres erreurs. Nous avons déjà eu l'occasion de la démontrer par rapport aux doctrines ; M. Taine va nous prouver qu'il en est de même dans les questions d'art et d'histoire et jusque dans les simples questions de fait.

Soyons juste envers l'écrivain positiviste : il a fait de son mieux pour atteindre le but de sa mission, et pour rendre le catholicisme odieux et méprisable. Chaque page de ces lettres montre un parti bien pris de couvrir de boue tout ce que les catholiques aiment et vénèrent. Il faut avouer aussi que le genre d'esprit et la position de M. Taine le rendaient singulièrement propre à cette besogne. La brutale franchise avec laquelle il a professé, dans ses précédents ouvrages, l'athéisme et le matérialisme lui permettaient de traiter sans aucun ménagement la religion de Jésus-Christ. Après l'avoir attaquée dans ses principes les plus fondamentaux, il devait la vilipender dans son chef et dans son gouvernement. De plus, il le savait bien, il pou-

vait, sans risque, se mettre à son aise et donner libre carrière à sa verve d'insulteur. D'ailleurs une relation de voyage lui offrait une précieuse ressource; il ne pouvait manquer de trouver sous sa main, nous pourrions dire dans son écritoire, des interlocuteurs complaisants, toujours prêts à exprimer ses propres idées. Quel avantage de pouvoir faire passer sous la forme piquante du dialogue des dissertations qu'on ne supporterait pas si l'auteur les prenait à son propre compte? Et puis, comme cela fera bien auprès des bons lecteurs de la Revue, que de leur présenter successivement le comte N..., le duc G..., le marquis A..., et puis encore le marquis et la marquise C...! Quel homme que ce M. Taine qui, de premier abord, est entré dans des rapports si intimes avec la fleur de l'aristocratie romaine! Comment ne pas reconnaître qu'il a raison de mépriser Rome, puisque son mépris est partagé par les personnages les plus éminents de Rome? On ne saurait en effet supposer que le comte N... et le duc G... et le marquis C... et le marquis A... sont autant de masques sous lesquels nous ne voyons et n'entendons que M. Taine. Ce serait s'amuser, de traiter ses lecteurs avec aussi peu de respect que le Pape; et les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* ne méritent pas cet excès d'outrage.

Cependant, puisque M. Taine endosse les appréciations de ses nobles interlocuteurs, il nous permettra bien de les mettre sur le même rang que ses propres appréciations, et d'examiner jusqu'à quel point elles sont d'accord entre-elles. Nous ne prétendons pas engager avec lui une discussion sur les nombreux sujets qu'il touche dans ses lettres. Il faudrait des volumes pour relever ses erreurs de fait et réfuter ses faux raisonnements. Nous voulons simplement le confronter avec lui-même, et le contraindre à rendre hommage à la vérité, soit par ses contradictions palpables, soit par la manifeste obscurité de ses allégations.

Trois choses ont surtout attiré l'attention de M. Taine durant son séjour à Rome : la religion, l'art et la société; et ces trois choses ont été le point de mire de ses sarcasmes, suivant le degré de leur dignité; c'est-à-dire qu'il a insulté la société romaine plus encore que l'art chrétien, et la religion catholique plus que la société. Nous allons résumer ses accusations et mettre en regard ses démentis. Voyons d'abord ce qu'il reproche à la religion catholique.

II

Suivant M. Taine, le catholicisme s'est transformé depuis le concile de Trente, et ce sont les Jésuites qui ont opéré cette transformation. Théologie, politique, art, littérature, tout a reçu d'eux une forme nouvelle. Les églises de Rome en sont la preuve. « Elles portent la marque de la restauration catholique qui suivit le concile de Trente. A partir de cette époque le sentiment religieux se transforme; l'ascendant est aux Jésuites. Ils ont un goût comme ils ont une théologie et une politique; toujours une conception nouvelle des choses divines et humaines produit une façon nouvelle d'entendre la beauté (1). » A ce grand principe vous reconnaissez l'homme qui vise à une chaire d'esthétique. Nous ne le suivrons pas encore dans le domaine de l'art: restons sur le terrain religieux et demandons-lui en quoi a consisté la restauration catholique au seizième siècle, et comment les Jésuites s'y sont pris pour transformer l'esprit religieux de l'Europe.

La réponse est profonde et aucun de nos lecteurs n'aurait sûrement assez de perspicacité pour la deviner.

Les Jésuites ont transformé l'Europe en fabriquant des bonbons. Vous ne vous en doutez pas, vous lecteur, qui êtes catholique, qui vivez après le concile de Trente, qui même peut-être suivez la direction spirituelle des Jésuites? Rien n'est plus vrai pourtant. M. Taine s'en est convaincu en visitant l'église du Gesu, et il s'en était déjà douté en Belgique, en examinant la *décoration intérieure de presque toutes les vieilles cathédrales* qui apparemment sont l'œuvre des Jésuites. Lisez plutôt la description qu'il vous fait de la chaire de Sainte-Gudule; et puis résistez, si vous le pouvez, à la conclusion qu'il tire immédiatement après: « Toute chose jésuitique porte ainsi un air riant et de commande, réveille des idées de commodité et d'agrément... Ce ne sont que gentillesses mignardes, jeux de mots précieux, agréments de bel esprit, doucereuses fadeurs, bref tous les bonbons de la confiserie dévote (2). »

Mais voici que nous nous élevons de la confiserie dévote aux plus hautes considérations de la philosophie de l'histoire. M. Taine va nous initier au secret de la politique des Jésuites, et nous expliquer enfin la restauration religieuse du seizième siècle.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, t. LVI, p. 803.
(2) *Revue*, t. LVI, p. 807.

« S'ils ont fabriqué des bonbons, c'est avec génie; la preuve c'est qu'ils ont reconquis de cette façon (c'est-à-dire en fabriquant des bonbons) la moitié de l'Europe, et s'ils y sont parvenus, c'est qu'ils ont trouvé une des idées capitales de leur temps. A ce moment, le catholicisme devait pour subsister faire une volte-face; c'est par eux qu'il l'a faite. Après la glorieuse et universelle renaissance, au milieu de ces industries, de ces arts, de ces sciences nouvelles qui abritaient, embellissaient, élargissaient la vie humaine, la religion ascétique du moyen-âge ne pouvait plus durer. On ne pouvait plus regarder le monde comme un cachot, ni l'homme comme un ver de terre, ni la nature comme un voile fragile et temporaire, misérablement interposé entre Dieu et l'âme pour laisser entrevoir çà et là, par les déchirures, le monde surnaturel seul solide et subsistant. On avait pris confiance en la force et en la raison humaine... La santé et la vigueur étaient revenues, et les muscles bien nourris, le cerveau équilibré, la chaude et rouge ondée de la vie abondamment répandue dans les veines répugnaient à la fièvre mystique, aux douloureuses visions, aux angoisses et aux élancements extatiques que la maigreur du jeûne et le trouble des nerfs surexcités avaient produits. Il fallait que la religion s'accommodât à la nouvelle condition des hommes; elle était forcée de se tempérer, de retirer ou d'alléger la malédiction qu'elle avait jetée sur la terre, d'autoriser ou de tolérer les instincts naturels... Elle se conforma au temps, et au nord comme au midi, chez les peuples germaniques comme chez les peuples latins on vit insensiblement le christianisme se rapprocher du monde (1). »

Tout cela est parfaitement clair. Sous l'influence des Jésuites, le catholicisme au seizième siècle a fait *volte-face*. Tandis qu'au moyen-âge la maigreur du jeûne et le trouble des nerfs surexcités produisaient une fièvre mystique et de douloureuses visions, faisait considérer le monde comme un cachot et l'homme comme un ver de terre, après le concile de Trente on a changé tout cela : les instincts naturels ont eu plus libre carrière et on a conquis, grâce aux Jésuites, la liberté du plaisir. Cette expression est de M. Taine. Cette direction jésuitique du catholicisme moderne, dit-il ailleurs, « n'a rien de commun avec la vie spirituelle intérieure, avec le dialogue continu de la conscience chrétienne occupée à s'examiner devant le Dieu juste: elle est tout humaine (2). »

(1) *Revue*, p. 807 et 808.
(2) *Revue*, p. 805.

Fort bien; je comprends; mais je voudrais des preuves. M. Taine pourrait-il me prouver par quelque document authentique que les Jésuites entendent ainsi la religion et la font envisager aux autres de la même manière? Oui sans doute; à la page qui suit l'éloquent exposé de leur théorie, on va vous fournir le plus authentique de tous les documents, le livre qui résume toute la spiritualité des Jésuites, les *Exercitia Spiritualia*. Je transcris les citations de M. Taine; vous allez voir comme elles prouvent bien sa thèse: « Nous verrons par l'imagination notre âme enchaînée, *comme dans une prison*, dans ce corps corruptible, et l'homme lui-même exilé en cette vallée de larmes parmi les bêtes brutes... Par l'imagination encore on contemplera les vastes incendies des enfers, et les âmes enfermées dans certains feux corporels comme dans des cachots... On entendra les plaintes, les sanglots, les hurlements et les blasphèmes qui éclatent contre le Christ et contre ses saints... on respirera la fumée, le soufre et la puanteur de cette sentine pleine de boue et de pourriture... on goûtera l'amertume des larmes, l'aigreur et le ver de la conscience... on touchera en quelque sorte ces feux dont le contact consume les âmes (1). » M. Taine, après avoir cité les passages des *Exercices* s'extasie sur les effets que de pareilles méditations doivent produire: « Chaque dent de l'engrenage mord à son tour: d'abord les images de la vue, puis celles de l'ouïe, puis celles de l'odorat, du goût, du toucher; la répétition et la persistance du choc approfondissent l'empreinte, on travaillera ainsi cinq heures par jour. Dans les intervalles de repos on ne se laissera pas distraire.

... « Expérience faite, le traitement produit son effet en quatre semaines (2). » Je passe à M. Taine les plaisanteries dont il accompagne ces réflexions; mais en revanche je le prie de me permettre une simple question: Cet effet infaillible des *Exercices* peut-il bien être celui qui nous avait été annoncé? Quoi! le but des Jésuites serait de détourner les hommes *de regarder le monde comme un cachot;* et pour cela ils les enfermeraient pendant quatre semaines et leur ordonneraient de considérer *leur âme enfermée comme dans une prison, dans ce corps corruptible!* Ils auraient dessein d'en finir avec la fièvre mystique, les douloureuses visions, les angoisses et les élancements extatiques du moyen-âge, et pour cela ils adopteraient un régime qui, d'après vous, doit donner des hallucinations au bout de

(1) *Revue*, p. 810.
(2) *Ibid.*

quinze jours à la plus forte tête! De grâce, monsieur, mettez-vous d'accord avec vous-même et ne fût-ce que pour ménager la dignité de vos lecteurs, ne vous hâtez pas tant de vous contredire. Puisque les Jésuites ont été des hommes de génie, ne leur attribuez pas un but en opposition manifeste avec les moyens qu'ils ont adoptés; ou si vous voulez à toute force qu'ils aient poursuivi ce but, abstenez-vous de citer des documents qui prouvent le contraire. En prenant le premier parti, vous rendrez hommage à la vérité; en prenant le second, vous ne révèlerez pas avec tant d'éclat la fausseté de vos accusations.

Le lecteur ne s'attend pas sans doute à ce que je relève en détail toutes les autres absurdités dont fourmille cette étrange théorie.

Caractériser le tempérament des hommes du moyen-âge par la maigreur des jeûnes et le trouble des nerfs surexcités, nous dépeindre nos rudes et vigoureux ancêtres comme des ascètes au teint *hâve* et au cœur alangui, ce n'est pas absurde seulement, c'est grotesque. Ne savons-nous pas, et M. Taine ne sait-il pas aussi bien que nous, qu'à cette époque il y avait au contraire avec plus de rudesse, *incomparablement* plus de spontanéité, d'énergie, de franche gaieté; que la séve humaine y était bien plus abondante, que s'il y avait beaucoup moins de cercles et de cafés, il y avait beaucoup plus de jeux et d'exercices en plein air. Cette *vie gymnastique*, dont ailleurs M. Taine regrette si fort le dépérissement, n'était-elle pas beaucoup plus développée, tandis que *la vie cérébrale* à laquelle il attribue nos infirmités, occupe une bien moins large place? N'est-ce pas ce que témoignent tous les mémoires, tous les monuments qui nous sont restés de cette époque? M. Taine peut-il l'ignorer? Non, il ne le peut pas. Mais alors comment peut-il se permettre de faire de la supposition contraire la base de sa théorie historique? Comment la Revue la plus répandue de France donne-elle une place à de pareilles billeyesées? Et si les hommes qui occupent des chaires dans nos académies se permettent de traiter ainsi l'histoire, comment nous étonner que l'érudition française soit la risée des étrangers.

Il est faux, en second lieu, que la vraie restauration catholique du seizième siècle ait été exclusivement l'œuvre des Jésuites. Ils y ont travaillé de tout leur pouvoir; ce sera l'éternelle gloire des Canisius, des Laynez, des Lefèvre et de leurs collègues. Mais ils ne furent pas seuls; et dans cette grande œuvre l'initiative ne leur appartient pas.

Elle n'appartient qu'à l'Église. Le Concile de Trente fut le vrai principe de cette restauration, et je ne sache pas que ce Concile ait été l'œuvre de la Société de Jésus.

Il est faux en troisième lieu que, depuis le Concile de Trente, la tendance de l'esprit apostolique ait été opposée à la vie intérieure. C'est précisément le contraire qui est vrai, manifestement et incontestablement vrai. Nous pouvons le prouver par le témoignage même de M. Taine. Si l'Église se personnifie en quelqu'un, c'est bien sans doute dans son chef. Dans la théorie de M. Taine, il est évident que le catholicisme étant devenu plus mondain depuis le Concile de Trente, la cour Romaine aurait pu aussi être plus mondaine. En a-t-il été ainsi? Ecoutez : « La différence est énorme entre les papes guerriers, épicuriens, païens du commencement du seizième siècle, et les papes dévots, pieux, ecclésiastiques de la fin du même siècle (1). » Ainsi le même mouvement qui a rendu l'Église catholique plus mondaine, a rendu moins mondaine l'Église romaine !... Si cette contradiction palpable ne suffisait pas pour apprécier la valeur de la théorie de M. Taine, nous indiquerions au lecteur un simple fait facile à vérifier dans la première bibliothèque venue. Dans le nombre des livres qui traitent de la vie spirituelle et intérieure, il y en a au moins neuf sur dix, postérieurs au Concile de Trente, c'est-à-dire postérieurs à l'époque où la religion *n'a plus rien de commun avec la vie spirituelle intérieure!* N'est-ce pas après le Concile de Trente que sont venus sainte Térèse et saint Jean de la Croix, Louis de Grenade et Louis de Léon, Rodriguez et saint Jure, Bérulle et Ollier, Surius et Lallemant, Pinamonti et Scaramelli, saint François de Sales et saint Liguori, et ces milliers d'autres écrivains moins illustres qui ont exposé sous tous les aspects la théologie ascétique? Si la vie intérieure n'eût pas été en honneur dans la société catholique, comment tous ces livres eussent-ils trouvé des acheteurs, comment auraient-ils pu avoir d'innombrables éditions? Le seul livre des *Exercices spirituels*, que M. Taine nous donne avec raison comme l'abrégé de la spiritualité jésuitique, renferme précisément ce qui, à l'en croire, serait complètement absent de *la spiritualité moderne :* C'est « le dialogue continu de la conscience chrétienne occupée à l'examiner devant le Dieu juste » ; et ce livre met au service de cette réforme intérieure, non-seulement l'imagination, comme M. Taine le suppose, mais toutes les puissances de l'âme. La méditation même à laquelle il a emprunté ses citations pour prouver

(1) *Revue*, p. 315.

le contraire est intitulée *Exercices des trois puissances*. Ici encore, en voyant notre accusateur citer lui-même les documents qui le démentent, je suis bien fâché de ne pouvoir sauver sa bonne foi en alléguant son ignorance.

III

Je dirai peu de chose par rapport à l'art chrétien, quoique M. Taine en ait beaucoup parlé. La matière est beaucoup moins importante, et pour la traiter il faudrait entrer dans des considérations que les limites de ce travail ne comportent pas. Ce qui nous importe ce sont les doctrines au moyen desquelles l'écrivain positiviste cherche à battre en brèche la doctrine catholique. Or nous avons déjà reconnu, par ses propres aveux, combien, même en fait d'art, sa doctrine est peu sérieuse. Il appuie toute sa théorie de l'art chrétien moderne sur une appréciation des tendances du moderne catholicisme, qui est le contrepied de la vérité. Le fondement renversé, la théorie tombe d'elle-même. Or cette théorie, c'est tout ce que le professeur d'esthétique a le droit de revendiquer en propre. Il dit quelque part, d'un air passablement dédaigneux, qu'il n'a *jamais manié ni l'ébauchoir, ni le pinceau, ni le tire-ligne;* à quel titre donc s'arroge-t-il le droit de donner des leçons aux artistes? Ah! c'est qu'il possède la philosophie de l'art, dont ces pauvres artistes n'ont que l'humble pratique. Chapeau bas, messieurs les praticiens, et place à l'homme de la théorie. — Très-bien, mais si la théorie est absurde dans sa base, et contradictoire dans ses applications, que restera-t-il au professeur d'esthétique, dans l'opinion de tout véritable artiste? Le sentiment qu'inspire l'outrecuidance lorsqu'elle se joint à l'absence de toute science véritable.

Est-il vrai que la théorie de M. Taine sur l'art chrétien soit contradictoire dans ses applications, comme elle est fausse dans sa base? Pour en avoir la preuve il suffit de parcourir deux de ses lettres.

Nous nous rappelons le principe qu'il a établi dans la première, « toujours une conception nouvelle des choses divines et humaines produit une façon nouvelle d'entendre la beauté. » Le catholicisme moderne à fait volte-face dans sa croyance; il a donné aux choses humaines une part beaucoup plus large aux dépens des choses divines; donc l'art de la restauration catholique a dû devenir plus sensuel, plus terrestre; voilà la théorie au moyen de laquelle on nous a expliqué les églises de Rome, dans la lettre datée du 15 mars.

Dans celle qui porte la date du mercredi saint, M. Taine est amené

à parler de la musique qu'il a entendue à la Sixtine. Cette musique étant de la même époque que les églises, devra porter le même cachet; car, cherchant aussi bien que l'architecture à exprimer la beauté, elle devra être régie comme elle par la nouvelle conception des choses divines et humaines. Elle devra donc être aussi plus sensuelle, plus terrestre, moins idéale et surtout moins triste que la musique de l'âge précédent. En est-il ainsi, je ne dis pas en réalité, mais dans l'opinion même de M. Taine? Vous en jugerez par la conclusion de l'article qu'il consacre au *Miserere* de Palestrina. « Rien de plus original et de plus grand; l'âge musical qui a fait une telle messe est séparé du nôtre par un abîme. Cette musique est infiniment résignée et touchante, bien plus triste qu'aucune autre œuvre moderne; elle sort d'une âme féminine et religieuse; on aurait pu l'écrire au fond de quelque couvent perdu, au fond d'une solitude, après de longues rêveries indistinctes, parmi les frôlements et les sanglots du vent qui pleure en chantant autour des roches... *Voilà donc la musique de la restauration catholique, telle que l'esprit nouveau la trouva en refaisant le moyen âge* (1) ! »

En vérité, c'est trop fort, et on ne saurait pousser plus loin la permission de se moquer de ses lecteurs. Si M. Taine n'eût pas ajouté cette dernière phrase, nous aurions pu croire qu'il avait oublié le mercredi, 24 mars, la théorie exposée dans sa lettre du 15 du même mois; nous aurions pu supposer aussi qu'il se moquait de cette théorie, huit jours après l'avoir mise au jour, et aucune de ces deux suppositions n'aurait eu rien d'invraisemblable. Mais nous renvoyer à la théorie pour expliquer une conclusion avec laquelle elle est en contradiction flagrante et complète, nous donner cette musique triste, idéale, extatique, comme la musique de cette restauration catholique dont le caractère propre est de *répugner à la fièvre mystique, aux douloureuses visions, aux angoisses et aux étonnements extatiques*, c'est dire à ses lecteurs aussi clairement que possible : Si vous me prenez au sérieux, vous êtes des sots, car vous devriez voir que je ne me prends pas au sérieux moi-même.

Ceci me rappelle une anecdote très-piquante que je tiens d'un illustre personnage à qui elle avait été racontée par M. Michelet lui-même. Cet écrivain, qui depuis... était alors dans sa bonne époque, et au milieu de beaucoup d'erreurs conservait ce fonds de sérénité naïve qui en a fait plus d'une fois l'éloquent interprète de la vérité. Il fit

(1) *Revue*, t. LVII, p. 308.

en compagnie de son ami M. Quinet le voyage d'Allemagne, et voulut en visiter les principales célébrités scientifiques. Un des hommes qu'il était le plus désireux de voir et d'entretenir dans ce pays de la profonde érudition, c'était Kreuzer, l'auteur de la *Symbolique*. Cet ouvrage faisait alors grand bruit, comme plus tard la *Vie de Jésus*, par Strauss, et comme tant d'autres livres publiés avant et après; cet ouvrage devait donner le coup de grâce au christianisme; la science des religions, que M. Emile Burnouf inventait l'année dernière, y était scrutée vingt ans à l'avance dans toutes ses profondeurs: Aussi M. Guigniaut s'empressait-il de faire connaître à la France cet ouvrage phénoménal, germanique, et toute la France rationaliste se pâmait d'admiration devant cette merveille de l'érudition.

Dès lors, on conçoit la curiosité presque religieuse qui poussait M. Michelet à voir de ses yeux le nouveau Messie des incrédules, qui paraissait destiné à faire oublier le Messie des chrétiens. A peine descendu de voiture à Nuremberg, M. Quinet lui dit: Voilà Kreuzer; et le pauvre M. Michelet commence à être singulièrement désenchantéen voyant, au lieu du hiérophante vénérable qu'il s'était représenté, un petit homme à mine chafouine et quelque peu égrillarde, qui écoute à peine les compliments des deux pèlerins et leur donne rendez-vous pour causer de matières scientifiques dans une maison où il devait passer la soirée. M. Michelet s'y rend avec un pieux empressement; mais combien n'est-il pas scandalisé, en entendant le célèbre savant se moquer de ses théories, de ses livres, et plaisanter surtout beaucoup sur le compte du traducteur français qui se donnait une peine infinie pour ne pas le comprendre.

Et voilà pourtant ce que des hommes qui se disent *rationalistes*, croient souverainement raisonnable de préférer à la parole de Dieu! Voilà les guides que suivent ceux qui se croient trop grands pour accepter l'autorité de l'Église. Ils ne veulent pas croire en Jésus-Christ et ils croient à un Kreuzer et à un Strauss, à un Renan et à un Taine! Dieu peut-il leur infliger un châtiment plus ignominieux que celui qu'ils s'infligent ainsi à eux-mêmes?

Contradictoire dans son application aux divers arts, la théorie de M. Taine est-elle du moins acceptable dans son rapport avec l'art pour lequel elle a été imaginée, c'est-à-dire avec l'architecture? Nullement; car ici encore le critique positiviste se contredit lui-même.

Rien de plus fendant et de plus absolu que la sentence de proscription prononcée par ce juge devant des sentiments religieux; dans sa

lettre du 15 mars. « Je ne pourrai jamais admettre que les églises de Rome soient chrétiennes. » Prenez garde, Monsieur, ne vous hâtez pas trop de dire que vous ne pourrez jamais admettre ceci ou cela ; vous devriez savoir par expérience qu'il n'est rien qu'on soit sûr de ne pas admettre, quand, comme vous, on s'est fait de la contradiction une habitude et un système. Au moins nous permettrez-vous de n'admettre cette sentence que sous bénéfice d'inventaire, et d'attendre des preuves. — En fait de preuves, M. Taine nous donnera d'abord des théories, ce qui ne nous suffit pas, évidemment ; car nous savons ce que valent dans sa bouche les plus grands principes. Mais bientôt il faudra bien qu'il visite quelques-unes de ces églises qu'il a si sévèrement condamnées d'avance. Il s'apercevra d'abord que l'architecture *n'en est jamais plate*, ce qui est bien quelque chose ; puis cette architecture devient *sérieuse*, l'effet des fortes courbes *est grave et grand* ; quantité de tombeaux portant l'impression jusqu'à *l'émotion tragique* ; savez-vous, M. Taine, que nous approchons de bien près du caractère religieux et chrétien ? Une architecture qui n'est jamais plate, qui est grave et grande, qui produit une émotion tragique n'a vraiment pas grand chose à faire pour devenir religieuse, et je suis fortement tenté de croire que si vous n'aviez pas juré de ne jamais la dire chrétienne, vous auriez déjà prononcé ce mot. Prenez courage, une contradiction de plus ne vous pèsera guère, et vous aurez rendu un hommage de plus à la vérité.

S'il ne consent pas à prononcer le mot, il dit très-clairement la chose, ce qui n'est guère moins précieux pour nous. Lisez cette description de la principale des églises de Rome, de Saint-Pierre. « Ainsi remplie et mesurée par la foule, l'Eglise devient colossale ; cette fourmilière de peuple qui remue et ondoie, la rend vivante comme un tableau. Les grandes chutes de lumière qui tombent du dôme font çà et là, au milieu des marbres, des pluies de rayons et de flambeaux éblouissants. Le grand baldaquin qui tord dans le lointain ses colonnes fauves parmi des nuages d'encens, l'harmonie vague des chants adoucis par la distance, la magnificence des décorations et des marbres, le peuple de statues qui s'agite indistinctement dans l'ombre, l'assemblage et l'accord de tant de formes monumentales, de tant de rondeurs grandioses, tout concourt à faire de cette fête un chant de triomphe et de réjouissance ; je voudrais y entendre la prière de *Moïse* de Rossini par trois cents chanteurs et un orchestre. »

Soyez vous assez bon, monsieur, pour me dire la raison pour

laquelle ce grand spectacle vous fait désirer, d'entendre la prière de *Moïse* plutôt que l'ouverture de *Guillaume Tell?* Ne serait-ce pas par hasard parce que les émotions qu'il produit dans votre âme sont exclusivement religieuses? Mais alors comment pouvez-vous persister à soutenir que cette église n'a pas un caractère religieux?

Ah! je vous comprends enfin, parce que vous daignez enfin *nous* donner des preuves. « Au point de vue religieux, le spectacle n'est pas édifiant!... les assistants circulent, causent à voix basse, ou même à demi voix... les femmes en noir, leur *murray* à la main, manient leur lorgnette... Les gens se saluent, se promènent comme dans un foyer d'opéra. » Ah! nous voilà d'accord. Ce qui n'est pas chrétien dans les églises de Rome, ce sont les touristes comme vous, monsieur, qui y sont amenés par la seule curiosité et qui troublent par leur tenue indécente la piété des fidèles. Quand vous dites cela, vous constatez un fait, malheureusement trop palpable, et dont gémissent *tous* les chrétiens qui chaque année, aux fêtes de Pâques, font le pèlerinage de Rome. Oui, en vérité, il est déplorable que les enfants de Dieu ne puissent entrer dans la maison de leur Père à l'époque du grand deuil et des grandes joies, sans être bousculés par ces étrangers *qui viennent* là.. comme à un spectacle, sans y porter aucun sentiment de foi ni de piété.

En voyant ces hommes et ces femmes qui entrent dans les lieux les plus saints, et qui viennent assister aux cérémonies les plus touchantes sans aucun respect, sans aucune convenance, avec le mépris sur les lèvres et dans les yeux; qui y parlent comme dans un marché, qui quelquefois y mangent comme ils feraient dans une auberge, *on se* prend à désirer que le Sauveur sorte de son tabernacle et saisisse de nouveau les fouets avec lesquels il chassa jadis du temple de Jérusalem les vendeurs de colombes, bien moins insolents et bien moins coupables.

Dites, monsieur, que cette conduite de vos pareils n'est ni chrétienne, ni civile; nous ne vous contredirons pas; mais qu'est-ce que cela a de commun avec l'architecture? Puisque le spectacle de cette architecture est assez imposant pour vous inspirer à vous-même, à vous qui vous vantez de n'avoir pas de religion, des émotions religieuses, il faut bien qu'elle ne soit pas si païenne. Que l'architecture du moyen âge, née exclusivement du sentiment chrétien, mérite mieux d'être nommée architecture chrétienne, c'est ce que nous ne contesterons pas. Mais nous ne vous reconnaîtrons pas pour cela le droit de nier que Saint-Pierre soit une église chrétienne. Quelle esthétique est la vôtre,

monsieur le professeur? Et pourquoi, s'il vous plaît, le plein-cintre et les chapitaux, ionique et corinthien, ne pourraient-ils pas exprimer le sentiment chrétien, sous la main d'un architecte qui saura donner à ces formes arbitraires la gravité, la noblesse, la grandeur convenables!

Vous avez prononcé vous-même un mot qui vous condamne et qui, en réfutant cette partie de votre théorie, nous autorise à opposer une fin de non-recevoir à tout ce que vous pouvez nous dire sur l'art chrétien, « comme il est vrai de dire que l'art n'est qu'expression, qu'il s'agit avant tout d'avoir une âme, qu'un temple n'est pas un amas de pierres, ou une combinaison de formes, mais d'abord et uniquement une religion qui parle (1)! » Soyez d'accord avec vous-même, monsieur; quand vous voudrez savoir si une église est chrétienne, ne regardez pas tant à la combinaison des formes. Tâchez avant tout d'avoir une âme. Avez-vous une âme, monsieur? Votre philosophie vous dit que non. Reniez donc votre philosophie, si vous voulez parler d'art chrétien; et si vous persistez à rester athée et matérialiste, cessez de raisonner sur des couleurs au sujet desquelles vous êtes aveugle, et de blasphémer ce que vous êtes condamné à ignorer.

RAMIÈRE. S. J.

(1) *Revue*, t. LVI, p. 803.

(*La suite prochainement.*)

LES LÉGISTES (1)

Les écrivains, de même que le reste des hommes, ont volontiers les défauts de leurs qualités. C'est l'infirmité de l'humaine nature. La verve se préserve rarement de l'exubérance; l'indépendance et la personnalité des jugements glissent au paradoxe par aversion de la banalité. Un petit nombre d'élus possède les dons opposés qui se tempèrent et se font équilibre. M. Coquille est de ce petit nombre. Et pour définir cet esprit vaste et charmant, pour caractériser son œuvre à l'idée abrupte et haute, aux pages émaillées, il faudrait faire défiler, à la manière de Mme de Sévigné, toutes sortes d'expressions contradictoires.

Et d'abord, M. Coquille, qui n'a rien de commun avec nos libres penseurs, lesquels pensent fort timidement, et de troisième ou de quatrième main si tant est qu'il leur arrive de penser, M. Coquille est, sans contredit, l'un des penseurs les plus indépendants, et les plus audacieux que l'on puisse rencontrer.

Son livre n'est point paradoxal. — Il est vrai, il retourne les pôles de l'histoire; nous montre le *self government*, l'autonomie de la famille et des corporations, et tout ensemble le libre épanouissement des facultés individuelles en plein régime du droit féodal et coutumier. Par contre, il fait voir toutes les déchéances, la décomposition de la famille, l'annulation de l'individu, justement dans cet envahissement du droit romain qu'il est d'usage de présenter comme le plus actif stimulant des progrès de la société civile.

Voilà certes une rude débâcle de lieux communs, et bon nombre de journalistes expropriés des idées fausses qui leur sont indispensables. — Qu'y faire? le paradoxe, si paradoxe il y a, se trouve dans la réalité des choses, dans l'étoffe dont est faite la véritable histoire. Est-ce un paradoxe de remettre à l'endroit des idées, des faits primitifs fondamentaux mis à l'envers par la routine des historiens et des publicistes?

Où brillent particulièrement les mérites contraires de l'ouvrage, c'est à comparer l'effrayante portée du fond avec la discrétion et l'exquise courtoisie de la forme. Cette perpétuelle contradiction de la plupart des idées

(1) Un volume in-8°, par M. Coquille, chez Bray, rue Cassette.

en crédit sur l'histoire du droit et des légistes, n'a que très-peu ou pas du tout les allures d'une œuvre de polémique. L'auteur simplifie, élucide plutôt qu'il ne discute; la passion est absente; l'invective est remplacée par une abondance de lumière limpide. Par moments, un fin sourire, imperceptiblement railleur, éclaire la phrase de M. Coquille; ses ironies ne vont pas au delà; l'antagoniste a vidé les arçons; il est, par terre, quelque peu ridicule peut-être, mais il n'y a pas moyen de sortir de la question sous prétexte de personnalité. L'auteur des *Légistes* est un jouteur désespérant; il ne fait pas de faute et ne donne aucune prise.

Autre contraste qui n'est pas le moins piquant, ni le trait le moins original de cette œuvre souverainement originale : M. Coquille est le plus hardi contempteur du droit romain des temps passés et des temps présents. Il faut faire attention, du reste, que ce magnifique mépris prend son point d'appui sur une science non-seulement très-vaste, mais infiniment exacte et détaillée du droit civil romain. Notre auteur sait à fond cette procédure semée d'embûches et de surprises. Il décomposerait et recomposerait au besoin le subtil réseau des fraudes juridiques dont usait *l'équité* du préteur. Le redoutable historien des *Légistes* est lui-même un juriste consommé. La différence, *le contraste*, avec le commun des docteurs de la loi, c'est qu'il a traversé cette patiente étude et en est sorti sain de jugement et la conscience entière, sans avoir troqué sa probité contre la douteuse honnêteté et la justice artificielle du *Digeste*.

A parler net, le profit le plus clair (profit considérable assurément) que M. Coquille nous semble avoir retiré de sa science juridique, c'est de mépriser le droit romain en connaissance de cause, et d'avoir pour le condamner, pour détester son influence sur la société chrétienne, une compétence qui ne sera déclinée par personne.

Le compte rendu d'une telle œuvre n'est pas chose facile. Il ne faut pas penser à une réduction : il n'y a pas de non valeur dans ce volume d'environ six cents pages. L'ensemble a la cohésion du granit, et le style, ce style d'or, est d'une simplicité irréductible. Nous n'essayerons pas non plus une analyse décolorante, où la forme périt. L'analyse ne serait pas sans difficulté, s'agissant d'un livre écrit en grande partie sur la brèche, dont la marche offre des retours et dont les grandes lignes sont coupées plus d'une fois par les incidents de la polémique journalière. Nous allons tout simplement nous jeter à travers l'ouvrage un peu au hasard et en indiquer les idées dominantes, les groupes de faits principaux. Quelques aperçus personnels pourront se mêler à ce travail, entraînés par le courant des idées de l'auteur; l'effet, la sensation du livre, seront perdus. Nous ne sommes à peu près sûr que d'une chose, c'est de ne point fausser la pensée de l'éminent écrivain.

Le droit de chaque peuple peut affecter, il a presque partout affecté deux

formes : il est traditionnel, historique, *immémorial*, c'est-à-dire que nul ne saurait indiquer en quel temps il a commencé, que nul n'a gardé mémoire d'une époque où il n'existait pas encore. C'est la *Coutume*.

Ou bien le droit porte une date fixe, promulgué qu'il a été par le législateur ; c'est ce qu'on appelle le *droit écrit*, qui n'est pas toujours d'accord à beaucoup près avec le droit véritable et lui fait violence en plus d'une rencontre.

La Coutume est la forme normale du droit, sa forme libre et légitime. Elle est pure d'arbitraire et ne représente l'outrecuidance d'aucune opinion, d'aucune raison individuelle. Juristes, philosophes, ni législateurs n'ont mis la main au droit coutumier d'un pays, pas plus que ce ne sont des grammairiens et des rhéteurs qui ont fait sa langue.—La Coutume est sortie spontanément de la conscience publique, dont elle marque avec fidélité le niveau, la hauteur de culture et d'éducation religieuse. Établie par l'usage, elle est perfectible par l'usage. C'est un tissu vivant qui suit la croissance et se prête à tous les épanouissements de la vie des peuples.

La Coutume n'est ignorée de personne. — Sa notoriété n'est point une fiction et n'a rien de commun avec l'hypothèse bouffonne suivant laquelle chacun de nous est censé connaître à fond les milliers de lois écrites qui nous gouvernent. La notoriété de la coutume est réelle et populaire. Ses règles essentielles affectent volontiers la forme proverbiale et entrent dans la monnaie courante du bon sens et de l'équité vulgaire. De là il suit que, pour l'appliquer, pour juger selon la coutume les différends des particuliers, il n'est besoin de grimoire ni de légistes. C'est l'office des jurés. Tout homme d'âge suffisant, sain d'esprit et sans reproche, en pays coutumier, porte dans sa conscience sa part du pouvoir judiciaire. La coutume a pour corrélatif nécessaire le jury. — Le peuple n'ayant d'autre législateur que lui-même, la justice rendue par les justiciables à tour de rôle, l'administration aux mains des administrés, voilà l'état social des pays de coutume ; c'est le *self government* dans sa réalisation la plus entière et la plus franche.

Le droit écrit est l'ennemi né du *self government* quand il arrive à certaines proportions envahissantes, ce qui a lieu du moment que les législateurs prétendent faire des retouches aux institutions essentielles et vitales des sociétés. — La famille, le mariage, la propriété, l'hérédité, sont essentiellement du ressort du droit traditionnel et coutumier, supérieures et antérieures aux législateurs ; toute législation les présuppose.

Vouloir légiférer sur ces choses, perfectionner la propriété et la famille, c'est en méconnaître l'autonomie et en entreprendre la décomposition.

C'est agir comme les sophistes qui veulent perfectionner la religion et la rendre raisonnable en lui arrachant ses mystères, et qui n'arrivent qu'à la profaner et à mettre en question les vérités de sens commun. Ou, si l'on

veut encore, c'est comme la science des physiologistes devant la nature vivante : elle dissèque la mort, y cherche, sans le saisir, le secret de la vie ; elle échoue à créer la vie.

Les rois francs ne se regardèrent pas comme appelés à être les législateurs des peuples. Leur pouvoir n'avait rien de césarien. Tout au contraire, leur avénement ouvre une ère de liberté et de *self government*.

Ils s'annoncent avec cette parole d'affranchissement : chacun vive et soit jugé selon sa coutume. Aux Gallo-Romains leur droit théodosien, mais suivi librement et à titre de coutumes ; aux Francs, la loi salique, ou plutôt la coutume salique, car la loi salique n'était pas codifiée, et les versions latines qu'on en a données dans le suite n'eurent jamais qu'un intérêt purement littéraire et bibliographique.

Tout renaît avec les rois mérovingiens ; il passe sur la Gaule comme un renouveau de liberté et de rajeunissement. Les municipes, sous le régime romain, n'étaient plus qu'une machine fiscale. L'infortuné curiale, rivé comme un forçat à sa charge, *à ses honneurs*, comme on disait, (Dig. de MM. et Lon), répondait de l'impôt. — Il était forcé en recette si les traitants faisaient banqueroute, forcé en recette quand c'était la terre elle-même qui ne rendait pas sa récolte par l'effet de l'inculture et de la dépopulation des campagnes! Cette responsabilité monstrueuse qu'on prendrait pour un rêve, pour une utopie de quelque tyran fantaisiste, n'était l'histoire et les textes cruels du Digeste qui en rendent témoignage, cette responsabilité cesse de peser sur la curie qui se relève, délibère et administre librement dans le cercle des intérêts municipaux.

Les corporations d'artisans et de marchands dans les provinces de l'Empire, étaient des espèces de bagnes, leurs règlements étaient le code de la force et de la terreur. Les corps de métiers se reforment à l'état de libres affiliations et de confréries religieuses, sous l'aile de l'Église, des mains de laquelle elles reçoivent leur bannière, pacifique étendard du travail et de la liberté chrétienne.

Les envahisseurs germains ignoraient la notion païenne de l'État subalternisant et absorbant les individus. Ils représentent sur la scène de l'histoire l'indépendance personnelle, la spontanéité et l'inviolabilité du moi humain étouffées, atrophiées par le gouvernement impérial romain. Il s'opère dans l'essence et la notion même du droit une rénovation féconde : le droit, suivant l'idée romaine, était quelque chose d'impersonnel, un système de facultés d'emprunt que l'homme recevait de la cité, de la loi, du magistrat. — Le droit redevient *personnel*, chacun le porte en soi et avec soi, il se confond avec le jeu même et le libre essor de la vie morale. — Il n'y a pas, à vrai dire, de pouvoir légiférant dans la période gallo-franque. La coutume régit tout; les libertés publiques comme le

droit privé. Les capitulaires sont des actes de haute administration, non de législation. Il est remarquable qu'un grand nombre de ceux de Charlemagne ont pour objet de ramener les comtes et autres officiers royaux au respect des coutumes.

La prétention, de la part des princes ou des assemblées, de légiférer indéfiniment et en toute matière, n'est pas un produit de nos mœurs et de nos institutions nationales auxquelles elles répugnent au contraire essentiellement.

Le droit royal des ordonnances est relativement moderne; il fait son apparition au treizième siècle avec la victoire du droit romain et des légistes. C'est un plagiat du césarisme byzantin « *Quidquid principi placuerit legis habet vigorem*, » avaient dit les jurisconsultes de Rome impériale; —*Si veut le roi, si veut la loi*, répètent nos légistes. La traduction n'a pas la lourdeur dogmatique de l'original; elle est gaillarde et a la désinvolture française. Au fond c'est la même idée et le même danger social; nous sommes ramenés à la même perversion du principe du droit, à savoir que c'est le prince, la volonté, l'opinion d'un homme qui fait le droit.

Du moment que nos rois se sont faits législateurs et ont formé leurs conseils de légistes, repus du *Digeste* et des *Novelles*, çà été le pur droit romain qui a coulé dans les veines de la société française par les ordonnances et les gloses sans fin des légistes.

Cette inoculation du droit païen nous a été funeste, nous a été mortelle. Elle a tari la séve, écrasé le relief original, arrêté l'épanouissement de notre droit national et coutumier. Elle nous a jetés hors de nos destinées, hors de nos voies naturelles et providentielles. Les nations, comme les individus, ne font pas fausse route impunément.

Et d'abord, le droit romain se substituant de plus en plus à la coutume, sous les divers prétextes de suppléer à son insuffisance, d'en remplir les interstices, d'en fournir la glose à titre de raison écrite, le droit est devenu *une science*, science occulte, accessible et familière aux seuls légistes. Le jury s'est trouvé forclos des cours de justice. — Juger devenant une affaire de science, *non de conscience*, les légistes ont été les juges universels. Ils remplirent les juridictions royales et ne dédaignèrent pas de s'accommoder du peu qu'ils avaient laissé subsister des justices seigneuriales. Dès la fin du quinzième siècle, le juge du seigneur est partout un cuistre gradué en droit, autorisé au bailliage ou à la sénéchaussée voisine. Cet avocat de banlieue représente à lui tout seul les anciens jurés, les anciens pairs de la cour féodale. Les niveaux baissent, la royauté seule grandit hors de toute mesure.

Avec les lois romaines les légistes attaquèrent la constitution de la propriété foncière, et firent prévaloir l'égalité dans les partages de par la

novelle 118. — La novelle, c'est chose convenue, est l'expression du pur droit naturel, elle règle la dévolution de l'héritage sur les affections *présumées* du père de famille.

Au lieu de *présumer* les intentions du père, il semble qu'il serait plus simple de le laisser les manifester, et de les suivre quand il les a fait connaître.

Même l'indivisibilité des fiefs fléchit sous les coups de ce catapulte des lois romaines. Les fiefs furent dépecés comme les censives; sauf pour l'aîné un préciput insignifiant : le manoir et une modique contenance de terre, ce qu'on appela le *vol du chapon* autour de la girouette seigneuriale.

Par la loi des partages, les légistes réalisaient dans la famille et préparaient dans la société l'égalité des fortunes. Rien n'égala leur zèle niveleur, si ce n'est le servilisme de leurs doctrines en haut lieu. Ils inventèrent la *directe universelle* ou le prétendu domaine éminent des rois sur tous les biens de leurs sujets. C'était vrai à la lettre dans la Rome impériale, c'était faux de tout point dans notre pays. Les rois francs ne s'étaient emparés et n'avaient jamais prétendu disposer que des terres du fisc impérial. Quant aux héritages privés, loin qu'ils y prétendissent rien, leur avénement avait relevé la condition de leurs tenanciers, et converti en propriétés incommutables les anciennes possessions de la Gaule Romaine.

Les légistes inventèrent la maxime que « toute justice émane du roi. » Cette autre énormité, en contradiction ouverte avec l'histoire, avec les traditions vivantes, et l'universalité du jugement par jurés, dans les premiers siècles du moyen âge.

Bravant le ridicule aussi bien que l'impopularité, ils ne craignirent point, pour attribuer au prince le pouvoir personnel, de légiférer, d'argumenter de la *loi regia*. — On sait cette loi regia qui est introuvable et sur laquelle, ce qu'on nous a appris de plus positif à l'école, c'est qu'elle n'a jamais existé. C'était une fiction des jurisconsultes de l'empire dont ils ne pouvaient se passer pour démontrer que l'empereur était la loi vivante. Il était convenu qu'à une date innommée le peuple romain avait résigné ses pouvoirs souverains aux mains de César, son mandataire souverain. Cet acte supposé d'abdication de l'humanité aux pieds de César, c'était la *loi regia*. Quand les jurisconsultes invoquaient la *loi regia*, tout le monde savait qu'ils mentaient, et eux-mêmes savaient qu'on le savait. Ainsi toutes les magistratures accumulées sur la tête de César, César législateur suprême, juge suprême, propriétaire universel, cet édifice titanique, monstrueux, hors nature, du droit romain, était construit sur un mensonge juridique connu pour tel et qui ne trompait personne !

Ces doctrines étranges tendaient à altérer profondément l'essence et la notion du pouvoir royal. Si la royauté fût entrée pleinement dans l'idéal des légistes, le roi de France aurait pu vite oublier qu'il était le roi très-

chrétien sacré à Reims, investi d'un pouvoir de droit divin, mais limité par cette raison même et sujet aux conditions chrétiennes du pouvoir. Il aurait été à ses propres yeux le délégué de la souveraineté des multitudes, comme César, porteur du blanc-seing de l'humanité, armé d'un pouvoir de droit humain, mais sans limite et sans contradiction.

Les rois ne s'abandonnèrent pas tout à fait à ce courant de doctrines funestes. Nos princes ont été, pour la plupart, des hommes remarquablement doués. Les grandes figures de la monarchie française font naturellement quelque tort aux noms moins glorifiés. Presque tous nos rois, sinon tous, eurent de la religion, de l'esprit de la meilleure veine, de vives et franches saillies de bon sens qui les préservèrent de dérailler complétement. Toutefois, sans y céder absolument, ils ouvraient l'oreille aux doctrines césariennes des légistes. A l'occasion, le César apparaissait dans le roi très-chrétien, et si aucun ou presque aucun de nos princes ne fut un fils révolté de l'Église, en plus d'une rencontre quelques-uns se montrèrent ses fils insoumis et la contristèrent.

Si aucun ne céda tout à fait, tous cédèrent un peu à l'entraînement de l'idée byzantine ; ce que pas un roi de France ne fit tout seul, la royauté le fit durant une longue suite de règnes ; elle démolit pièce à pièce, sous l'influence et par les mains des légistes, toutes les autonomies des provinces, des communes, des corporations. Ces libertés publiques résistaient, mais on ne prend d'appui que sur ce qui résiste. Elles étaient les contreforts de l'édifice dont la royauté était le couronnement; les étais supprimés, le faîte ne pouvait tenir longtemps. Il surplombait l'abîme, et ce n'est pas merveille qu'il n'ait fallu à la révolution que quelques jours pour précipiter la monarchie.

La physionomie néo-antique, néo-spartiate ou romaine de notre révolution a été un sujet de raillerie. Pour notre part, il nous est arrivé de nous égayer de très-bonne foi sur ces Romains de pendule. La lecture méditée du livre de M. Coquille a redressé cette opinion. Les Brutus de la Convention doivent être pris très au sérieux, vus d'un certain côté; ils étaient dans la vérité de leur rôle, et représentaient fidèlement l'idée antique : le fétiche État, subalternisant tous les droits et tous les intérêts individuels, l'humanité immolée à la cité.

Le côté faux de la révolution n'a donc pas été sa forme antique et sa rhétorique néo-romaine ; cela au contraire était logique. Où elle se trompa, c'est en oubliant qu'elle avait affaire à une nation chrétienne. La France, la fille aînée de l'Église, est chrétienne d'origine et de nature, chrétienne organiquement, si essentiellement chrétienne, qu'alors même qu'elle se persuaderait ne plus l'être, elle le serait encore sans le savoir, et dans la meilleure partie d'elle-même. — Or, entre le principe social chrétien, et le principe social antique, il ya une dissemblance que rien ne peut effacer, et qui les empêchera toujours de se pénétrer et de se confondre.

Cette dissemblance, il faut la dégager; la voici : le mépris de l'homme est la base de toutes les doctrines sociales de l'antiquité, ce qui reste au fond du vase quand on a analysé les rêveries de ses sages et les constitutions de ses législateurs. Le mépris de l'humanité est l'alpha et l'oméga du droit romain. Et, de bonne foi, la philosophie purement naturelle n'a pas d'autre conclusion; l'homme, considéré en dehors de la lumière révélée, est de soi, médiocrement digne d'estime.

Dans les sociétés chrétiennes c'est autre chose; l'homme y est haut prisé, estimé au prix qu'il a coûté, au prix du sang de la Rédemption. Le plus avili, le plus coupable, n'y peut être frappé qu'autant qu'il est juste qu'il soit frappé, et dans la mesure où l'expiation est légitime; plutôt moins que plus. Ce qui reste de droit au plus misérable n'y saurait être, à aucun prix, sacrifié à la raison d'État. Cela a pu et peut arriver en fait; cela ne peut passer en maxime.

Voilà le trait des sociétés chrétiennes : le respect de l'homme, la vertu publique et privée qui nous reste de tant de vertus oubliées; le signe que nous demeurons chrétiens en dépit de tous les malentendus et de toutes les négations. Et voilà pourquoi la révolution n'a pas vaincu, ou n'a pas vaincu tout à fait puisque la lutte persiste. L'invisible barrière où elle s'est heurtée a été la conscience chrétienne de la France. Hors de là on n'aperçoit pas de raison valable qui pût empêcher les épurateurs par l'échafaud de mener leur œuvre à bonne fin; et l'on ne saurait dire pourquoi la France n'aurait pas adopté, pour toute constitution, l'idylle de ce berger sinistre qui avait nom Saint-Just.

Ces désordres sociaux, avant de les apporter dans nos institutions et dans nos mœurs, le droit romain les avait produits à Rome. Il y avait durant de longs siècles battu en ruines le vieux droit coutumier, sapé la constitution primitive et patriarcale de la famille, fractionné à l'infini les héritages, et par l'aplatissement égalitaire, préparé les voies au césarisme. La mise en lumière de ce travail démolisseur du droit romain à Rome est la partie essentiellement neuve et l'un des aspects saillants entre tous de l'œuvre de M. Coquille. L'auteur des *Légistes* n'a suivi aucun chemin battu, et ne s'est, bien entendu, laissé imposer par aucune des glorifications classiques du droit romain, si haut patronnées qu'elles puissent être. Il lui a paru plus raisonnable de l'étudier à l'œuvre et de juger lui-même.

Essayons une esquisse qui sera nécessairement bien imparfaite.

Le droit romain classique, le seul qui nous soit connu et qui, sous le nom de raison écrite, a envahi l'Europe moderne, l'Angleterre seule exceptée, est le droit plébéien, démocratique, égalitaire. Il est sorti de la lutte entre les deux ordres, a grandi avec la marche ascendante de la plèbe; à son terme extrême d'achèvement et de maturation il représente la victoire définitive de l'élément plébéien.

La lutte des patriciens et des plébéiens à Rome est la lutte de deux sociétés, de deux peuples, bien plus que de deux castes. Il faut caractériser à traits rapides ces deux sociétés, ces deux mondes éternellement en guerre. Il n'y a pas d'autre moyen de pénétrer le véritable esprit du droit romain.

Le noyau de Rome, l'élément patricien et primitif est la nation sabine, nation pastorale et guerrière, assise sur cinq des collines de la ville éternelle, vivant patriarcalement dans le régime des clans. Sa religion, tout autrement grave et *religieuse* que la mythologie grecque, paraît avoir été un reflet altéré du monothéisme hébraïque. Il y a de lointains réfléchissements bibliques dans la légende des premiers siècles de Rome. Le rapt des Sabines ressemble à l'enlèvement des filles de Silo par les Benjamites. Les séditions fréquentes pour l'abolition des dettes font penser à l'année jubilaire de la loi de Moïse, et accusent peut-être le souvenir d'un droit ancien miséricordieux aux débiteurs.

A côté de la religion de la cité, la famille a sa religion et ses sacrifices domestiques, *sacra privata*, culte voué aux mânes des aïeux. La famille est l'institution capitale de cette société. Elle est taillée tout d'une pièce dans un seul principe de droit : la *puissance paternelle*. Être de la famille, c'est être assujetti à la puissance du père ; le lien du sang est indifférent. L'enfant émancipé n'est pas de la famille, l'étranger qui y est entré par l'adoption, en fait partie et a droit à l'héritage. La puissance paternelle est sans limites sur la personne des enfants et descendants à tous les degrés, ainsi que sur les biens qu'ils peuvent acquérir. Les acquêts ne profitent qu'au père ; le nom primitif de la propriété, *dominium*, dérive de *domus* ; il n'y a de propriétaire que le maître de la maison, le père de famille. La puissance paternelle s'étend à l'épouse ; par le mariage religieux *confarreatio*, elle est mise sous la dépendance absolue de son mari, le *in manu mariti*. Juridiquement, elle est sa fille, soumise au chef de famille et entourée de respect. Le mépris pour les femmes date de leur émancipation.

Le père, propriétaire unique, est dans la famille le seul juge. Il a haute justice sur ses enfants et ses petits-enfants, sur sa femme et sur ses brus ; c'est le sens raisonnable et social du droit de vie et de mort des pères. Il dispose comme il veut et pour qui il veut, par testament, de son patrimoine, de ses autels domestiques (*sacra privata*), de la tutelle des enfants impubères. Le droit de tester est absolu, *dicat testator et erit lex*.

Cette puissante et patriarcale autonomie de la famille ne pouvait laisser aux rois de Rome qu'un pouvoir fort limité. Cette royauté aristocratique était loin, en effet, d'être absolue. Les pères, chefs de clans, formaient seuls la cité et siégeaient au sénat qui élisait des rois à vie et participait au gouvernement.

Dans l'orbite de la famille et sous la suzeraineté de son chef gravitait

la clientèle. Les clients sont liés au chef de la famille par une obligation de fidélité, ils sont *ses hommes* et portent son nom comme nom générique et collectif. Ils tiennent de lui des terres qu'ils cultivent à charge de redevance : *cliens quasi colens*. Le titre de ces tenanciers est sans doute ce contrat de *precarium* qui est une énigme pour les jurisconsultes du temps des Antonins aussi bien du reste que la nature de la clientèle elle-même. Il est arrivé aux légistes de Rome ce qui est arrivé aux nôtres. A force de fausser le droit coutumier, ils avaient fini par ne plus s'y reconnaître eux-mêmes. Le patron, de son côté, devait protection à ses clients, il les assistait en toutes circonstances et les défendait en justice. — Qui peut méconnaître ici le lien féodal du vasselage et de la suzeraineté ?

L'adrogation dont les jurisconsultes ont décrit les formes et les effets, sans nullement en pénétrer l'esprit, révèle aussi l'élément féodal dans la vieille Rome patricienne. Nous devons avec tant d'autres, ce trait de vive lumière à M. Coquille. « Le père de famille, dit-il, cet homme libre qui « se donne en adrogation avec toute sa maison, rappelle exactement les « hommes du moyen âge qui entraient par le contrat de recommandation « dans la vassalité d'un chef puissant. »

Tel était le clan sabin, l'état des grandes familles patriciennes, *majores gentes*. Cette société se suffit, elle est complète, hiérarchisée du sommet à la base. Il n'y a pas de place dans son économie pour les aventuriers et les déclassés. Les plébéiens n'y entreront que de haute lutte et par la brèche.

Nous tenons l'élément patricien, venons à l'élément plébéien. Qu'était-ce que la plèbe romaine à l'origine et d'où vient-elle ? Cédons la parole à M. Coquille. « A côté de la nation sabine, religieuse, pastorale, « guerrière, obéissant aux coutumes sacrées, naît un peuple d'un genre « nouveau, un peuple qui n'est pas un peuple, un amas de bannis recrutés « de toutes parts pour le pillage. Romulus (qu'il ait existé ou non) est le « père de Rome, c'est un chef de brigands ; puisque les Romains l'avouent, « il n'y a aucune raison de ne pas le croire. Ils étaient assez chatouilleux « sur l'honneur national pour effacer ces origines s'ils l'avaient pu. Ro- « mulus s'installe sur le Palatin, il fonde un asile, un lieu de refuge pour « les bandits et les bannis ; il y établit une forteresse, *Roma* ; c'est le nom « qui prédominera quand l'influence plébéienne aura tout envahi. Romulus « est un chef de brigands ; notez ce fait, c'est la clef de l'histoire. Aucun « peuple n'a été formé de cette façon. Les Juifs, les Francs, les Normands, « quand ils fondaient une nation, étaient déjà constitués en corps de « peuples ; ils avaient des lois de famille, d'ordre, de hiérarchie sociale. « Romulus est un chef de brigands ; donc sa bande n'a pas de femmes ; il « n'est pas naturel qu'une femme épouse un homme d'une profession « aussi irrégulière que celle de voleurs de grands chemins. L'enlèvement « des Sabines supplée au contrat de mariage et au rite religieux. Le lien

« d'une association semblable, c'est la discipline; il n'y en a pas d'autre. On « ne peut exiger que des bandits accourus de tous les coins du *Latium* pour « échapper aux lois aient été des gens religieux. Ils n'avaient pas plus de « religion que de famille. Nous laissons à penser si, sur le droit de pro- « priété, ils avaient des opinions très-orthodoxes. Leur épée était leur « droit. Il est difficile de dire en quels rapports ils étaient avec les rois « sabins. Ils reconnaissaient évidemment leur suprématie; c'était un lien « de vasselage qui n'allait pas très-loin et ne les empêchait pas de vivre à « leur guise, protégés par leur nombre, leur audace, leur forteresse. « Néanmoins, les causes de conflit étaient fréquentes. Les Sabins avaient « la richesse, l'économie; ils prêtaient à usure. Les plébéiens étaient sou- « vent obligés d'emprunter; le pillage n'enrichit pas.

« Avant de conquérir le monde, les plébéiens durent conquérir le droit. « Les patriciens seuls, les pères de familles, les chefs de clans, formaient « la cité et le sénat; ils élisaient des rois à vie et participaient au gouver- « nement. Les plébéiens sont en dehors, excommuniés. A mesure cepen- « dant qu'ils ont grandi par la translation des populations vaincues à « Rome, ils ont élevé leur prétention; ils ont voulu une position de droit; « ils y arrivent par nombre d'émeutes. La loi des douze tables les recon- « naît, elle les admet à un droit inférieur. »

La loi des douze tables est la première charte plébéienne. *L'élément* patricien perd du terrain; ses réserves toutefois sont encore considérables. Les douze tables maintiennent l'intégrité de la puissance paternelle et du droit de tester. Elles prohibent les mariages entre les deux ordres. Mais la plèbe y a conquis le principe de l'égalité du partage dans les successions *ab intestat*, le mariage libre entre plébéiens, l'usucapion, premier ébranlement de la propriété foncière. Où par dessus tout est le *progrès*, en prenant le mot dans son acception aujourd'hui courante, et comme synonyme de révolution, c'est que la loi nouvelle *est écrite*, codifiée sur des tables de bronze, par conséquent livrée à la glose, aux interprétations évasives, aux manipulations suspectes, à tout ce qui concerne, en un mot, l'industrie des légistes. Des essaims de légistes s'élancèrent de chaque syllabe des douze tables; leurs commentaires devaient en dévorer le texte. Cette glose éternelle, ce droit nouveau plein du souffle démocratique, attaque la famille par l'hérédité.

Le fils émancipé n'était plus de la famille, partant n'héritait pas selon les douze tables. — Le préteur l'appelle à la succession, non en qualité de fils de famille, — il ne l'est plus, — mais en qualité d'enfant; il l'est toujours, c'est un rapport de nature que n'a pu abolir aucun acte juridique. — Ceci, dira-t-on, passe les libertés de la glose; c'est la violation ouverte de la loi?— Pas précisément. Le préteur *distingue;* le droit prétorien est très-fort sur les distinctions. — L'hérédité n'est pas la même chose que

le patrimoine ; c'est la succession considérée d'une manière abstraite, et indépendamment des biens qui la composent matériellement. C'est ainsi, par exemple, que l'hérédité reste entière juridiquement à l'héritier testamentaire, quoique les biens du testateur aillent en majeure partie, en totalité même, à des légataires particuliers.

Voilà le joint de la question. Le préteur ne donnera pas au fils émancipé l'hérédité juridique, abstraite, grand Dieu, non ! ce serait violer la loi. Il lui donnera seulement *le patrimoine*, la possession des biens en qualité d'enfant : *bonorum possessio unde liberi.*

Même jeu pour la parenté naturelle ou par les femmes qui ne donnait à l'origine aucun droit à l'héritage. Les familles, dans le droit primitif, ne se croisaient pas, ne se pénétraient pas par les mariages. Chacune se perpétuait dansladescendance par les mâles uniquement, ce qui assurait la stabilité des fortunes, la perpétuité du type moral et de la tradition domestique.

Le droit prétorien précipite la dispersion des patrimoines, le croisement et la désagrégation des familles. Il appelle les parents par les femmes, non *à l'hérédité*, c'est convenu, mais à la possession des biens par ordre de proximité, à la *bonorum possessio unde cognati.*

Le droit nouveau attaque la puissance paternelle dans le droit de tester. — Ce droit est absolu suivant les douze tables. *Dicat testator et erit lex.* Le père peut disposer comme il juge convenable. S'il deshérite son fils ou l'omet dans son testament, il sait pourquoi, sans doute, et ne doit compte à personne des motifs de l'exhérédation ou de la prétérition. —Désormais, c'est le tribunal des *centumvirs* qui appréciera les causes d'exhérédation, et s'il les juge insuffisantes, il supprimera le testament, non comme fait en violation du droit, *injustum*, — on ne prétend pas cela,—ce testament est conforme à la loi. Mais il est contraire au devoir, à la piété domestique, *inofficiosum testamentum :* il périra par *la querelle d'inofficiosité.*

Les légistes, *prudentes*, ont deux raisons plutôt qu'une d'écarter le testament. Le testateur qui a disposé contrairement à l'équité du préteur, sera présumé n'avoir pas été sain d'esprit, *non sanæ mentis.* Cette supposition impertinente de l'insanité d'esprit est une sape ouverte à la base de toutes les dispositions testamentaires.

La famille ainsi entamée, le mariage devait avoir son tour. Un plébiscite leva la prohibition des unions matrimoniales entre les deux ordres ; les plébéiens mêlèrent leur sang au sang patricien. — Dès lors plus de *confarreatio*, le mariage religieux s'en va ; les mariages libres sont seuls en usage. Or, le mariage dépourvu de toute consécration religieuse, le mariage sécularisé appelle logiquement le divorce. Un lien formé par l'accord de deux volontés simplement, sans que la religion intervienne, peut être dénoué par l'accord des mêmes volontés en sens contraire. — Ceci est un axiome de droit ; c'est comme un bail qu'on résilie de bonne amitié.

Les divorces abondèrent; ils produisirent la dot et le régime dotal. Le régime dotal est sorti à Rome de la décomposition des mœurs. La loi *Julia*, qui défendait d'aliéner la dot, avait pour principal objet d'amener la liberté des divorces. La femme pouvant changer de mari quand il lui plaisait, cette liberté eût été illusoire si elle n'avait été assurée de porter sa dot sauve et entière à son nouvel époux; la loi *Julia* y pourvoyait.

Le régime dotal est devenu vertueux en s'acclimatant dans nos usages; son but chez nous est d'assurer à la famille une ressource en dehors des vicissitudes de la fortune du mari. Il avait à Rome un objet moins louable, naïvement expliqué par le jurisconsulte Paul ; « *Interest reipublicæ mulierum dotes salvas esse, propter quas nubere possint.* » Les femmes dont il s'agit ici *sont déjà mariées*, puisque leur dot est soumise à ce régime de conservation et d'inaliénabilité. L'union qu'il s'agit de favoriser pour elles ne saurait donc être qu'un convol à de nouvelles noces ? parfaitement; le régime dotal n'a pas d'autre raison d'être en droit romain ; il est la garantie de la licence des divorces, l'inaliénable majorat de l'adultère ! Et cet excès d'avilissement du mariage et de l'épouse est donné pour un principe d'ordre et de morale publique : *Interest reipublicæ !*

La loi *Julia* nous amène au droit impérial; mais nous ne pousserons pas au delà cet aperçu du mouvement juridique. C'est inutile ; le droit impérial est la suite du droit prétorien ; de l'édit du préteur aux *Novelles* de Justinien, c'est le même esprit et le même courant.

C'est sans révolution, sans secousse, on pourrait dire sans solution de continuité, que l'empire succéda à la république. L'empire, il coulait à plein bord dans la république. Il y coulait par le travail du droit privé et des légistes dissolvant la famille, nivelant les fortunes, tiraillant la société et la réduisant à l'état de poussière humaine. Il y coulait par l'institution de ses magistratures, chacune absolue dans sa sphère, investie de l'*imperium*, c'est-à-dire du *jus gladii*, du droit de disposer de la force. La juridiction du magistrat, *juris dictio*, n'était pas simplement ce que nous entendons par ce mot, le pouvoir de statuer sur les causes des particuliers. La juridiction était le pouvoir de créer le droit. Le préteur ne faisait pas autre chose que de créer le droit pour le besoin de la cause et de la situation ; dans le préteur, il y avait déjà César.

Les conflits de ces magistratures, de ces *Imperium* multiple, déchiraient la république ; la dictature était le moyen de salut ; elle revenait si fréquemment, qu'elle peut être regardée comme une institution normale, sinon comme la seule institution raisonnable de la république.

L'empire ou la dictature permanente était la solution du bon sens; la république y glissa sans convulsion. Rien ne parut changé ; les magistratures de la république furent conservées, seulement Auguste les réunit toutes sur sa tête ; c'était le moyen de supprimer les frottements et les

conflits. Il fut consul et proconsul, censeur, souverain pontife, tribun, etc.

On garda le vocabulaire de la liberté. Dans la Rome démocratisée par ses jurisconsultes, la liberté avait-elle jamais eu autre chose qu'un vocabulaire? La loi *Regia*, le trait d'union entre les deux régimes, le peuple romain se couronnant lui-même dans les Césars, la loi *Regia* est d'autant plus vraie qu'elle n'a jamais existé. Elle était si essentielle à la situation, et entrait à tel point dans la nature des choses, qu'il fallut l'inventer.

Pour rendre raison de l'immense diffusion du droit romain dans la société moderne, on a beaucoup répété que ce droit n'est, après tout, que le développement des maximes du droit naturel, ce qui légitimerait l'universalité de sa propagation.

Il faut s'entendre sur cette prétention qui a aussi peu de fondement qu'elle a de vogue et de crédit. Il est vrai, et ceci a pu donner le change. Il y a un certain *naturalisme* dans le droit successoral établi par le préteur, dans ces *bonorum possessiones* ou pseudo-hérédités qu'il accordait aux fils émancipés et en général à la parenté naturelle en dehors de la famille légale. Mais on serait bien simple de voir là un symptôme d'attendrissement et d'humanité dans le droit nouveau. C'était une machine de guerre contre la constitution aristocratique de la famille, et rien de plus.

Droit romain et humanité! droit romain et droit naturel! — Il n'y a pas au monde deux idées plus antipathiques et plus ennemies. Le véritable droit naturel serait, semble-t-il, la coutume, expression naturelle des intérêts et des besoins juridiques de chaque pays. Mais prenons le mot dans le sens abstrait et dégagé de toute couleur locale qu'on est convenu de lui donner. — Ce droit naturel philosophique, quel est-il? — Il n'y a qu'une manière de le définir : C'est *ce droit, cet ensemble de facultés reconnues à tout homme, par la seule raison qu'il est homme, et sans acception de patrie ou de cité.*

Or, justement l'homme n'est rien pour le droit romain, le mépris de l'humanité est le premier et le dernier mot de cette doctrine juridique; nous l'avons dit déjà, et le moment est venu de le prouver. Le droit romain ne tient à la lettre aucun compte de l'individualité humaine; il ne considère que la personne, *persona*, qui n'est pas l'individu lui-même, qui n'est autre chose que *son état civil*, sa situation dans la famille et dans la cité. La personnalité civile, *persona*, ne se confond pas avec l'individualité, elle lui est superposée, elle s'en sépare et s'en dédouble à tout propos dans la pratique du droit romain. M. le professeur Ortolan l'a comparée avec bonheur au masque de la scène antique.

Le masque tombé, ce qui était dessous, ce qui reste, l'homme, la larve humaine n'est pas chose dont s'occupe le droit ou le législateur, qu'un ci-

toyen perde le droit de cité, tout autre droit lui échappe; ses biens vont à l'Etat, ils sont confisqués et *publicati*; ce n'est même pas une peine, c'est l'effet naturel de l'évanouissement de la personne civile. Sa femme est veuve, ses enfants n'ont plus de père.

De moindres déchéances dans l'état civil, *minimæ capitis minutiones*, amènent les mêmes effets, quant à la perte du patrimoine et des droits de famille.

L'adrogation d'un chef de maison, la vente à la criée des biens d'un débiteur par ses créanciers, *proscriptio bonorum*, avaient également pour conséquence de le dépouiller absolument de sa personnalité antérieure. Il perdait tout : son état de famille, ses biens, et non-seulement ses biens, mais jusqu'à ses obligations et ses dettes. Il en était libéré par la raison qu'il n'était plus rien dans le commerce de la vie, ou qu'il n'était plus qu'une individualité humaine, ce qui, juridiquement, équivalait à zéro.

Mais nous ne sommes encore ici qu'à la surface des choses. Où le mépris que le droit romain fait de l'homme se montre dans toute sa nudité brutale, c'est dans la condition des esclaves.

L'esclave est une chose, n'ayant non plus de droits que les choses inanimées, pas même le droit de défendre sa pudeur ou sa vie. On ne peut lui faire injure, l'injure *injuria*, c'est le contraire du droit, la violation du droit; on ne peut violer le droit de qui n'en a aucun.

Celui qui tue un esclave ne se rend point coupable d'un *délit contre les personnes*, l'esclave n'est pas une personne. Le meurtrier commet simplement un délit contre la propriété, contre la propriété du maître de l'esclave. La loi *Aquilia* est formelle : l'auteur du meurtre en sera quitte pour payer la valeur estimative de l'esclave à son propriétaire. Et si le maître ne réclame pas, ou si c'est le meurtrier lui-même qui est le maître de l'esclave, il ne sera point recherché, il a disposé de sa chose; aucun magistrat ne lui demandera compte du sang versé!

Ceci n'est point de la sauvagerie, c'est de la science, la science juridique la plus rafinée de la société la plus lettrée du monde. Ceci est de la meilleure et de la plus irréfutable logique. L'esclave n'est rien de personnel; c'est une proie; la motte de terre qu'on foule aux pieds.

Pourquoi cela? — par le motif qu'il n'a aucun état civil, qu'il n'est pas une *persona*, un personnage; par la raison qu'il n'est qu'un homme et rien avec. Les textes du droit romain, du reste, lâchent ici leur secret avec une ingénuité qui mérite presque de la reconnaissance. Quand ils parlent des esclaves en général, des esclaves considérés comme une partie de la fortune d'un citoyen, ils se servent habituellement du mot *mancipia*. Mais dans toute espèce juridique où il s'agit de désigner individuellement un esclave, les fragments du digeste n'ont qu'un mot, *homo*. *Homo Stichus*, *homo Pamphilus*. Cela veut dire : l'esclave Stichus, l'esclave Pamphile. Cette locution revient invariablement.

Ainsi le type humain dénudé de tout état civil, c'est proprement l'esclave, le néant, le zéro du droit. Voilà l'homme, *Ecce homo* dans l'intime pensée du droit romain. En vérité, accoupler les deux mots, les deux idées de droit romain et de droit naturel est un de ces contre-sens dont il serait temps de se départir.

Le droit romain avait trouvé d'instinct l'inanité de l'individualité humaine, l'importance de la personnalité juridique de l'état civil uniquement. Quand Rome fut envahie par la littérature et les philosophes de la Grèce, le soïcisme, en s'emparant du droit civil, contribua puissamment à y mûrir ces germes d'inhumanité. Nulle doctrine n'a, au même degré que le stoïcisme, tendu à l'abolition de l'individualité humaine, à son absorption dans la cité, dans la cité universelle, idéal des stoïciens, réalisé par l'Empire romain.

Leur paradoxe de l'égalité des fautes supprime le sens moral, ce qu'il y a de plus personnel, de plus individuellement vivant dans l'homme et met à la place de la conscience un axiome de géométrie. La conscience réclame; elle proteste qu'il y a des degrés et que ce n'est point même chose d'être à cent stades de Canope ou de n'en être qu'à un stade; elle proteste que les fautes sont inégales, voire les mêmes fautes, commises par des individus différents, ou par un même individu dans des conditions diverses. Des nuances, des culpabilités relatives des individus, — vains mots que tout cela; la vérité est absolue, non relative; les lois sont faites pour la république, non pour les individus. Le sentiment moral, l'émotion de la conscience, déception comme tout ce qui est émotion et sentiment! Il s'agit de se conformer à la raison pure, abstraite, impassible, géométrique, ce qu'il y a de plus uniforme, partant de plus impersonnel dans l'humanité.

L'autre paradoxe des stoïciens, la négation de la douleur, semble avoir été moins pris au sérieux par l'auteur des *Légistes*. Pure bravade, en effet, qui n'empêchait pas le sage d'éviter la douleur pour lui-même et ne lui faisait pas mépriser l'hygiène et le confortable. Mais cette doctrine étrange, sans danger pour les philosophes, n'en avait pas moins des conséquences *juridiques*, des applications sociales dont, pour notre part, il nous semble impossible de méconnaître la portée. Le paradoxe avait un aboutissement très-réel et très-pratique; la négation de la douleur menait logiquement à supprimer la pitié pour la douleur d'autrui.

Oui, l'abolition de la pitié, voilà le fruit de mort du stoïcisme, dans les théories juridiques! — La pitié, c'est la dernière et la plus indélébile expression du sentiment de l'humanité, du respect de l'homme. Etant donnés les principes d'un droit dénaturé, la pitié en arrêtera l'inexorable logique, la fera défaillir et se détourner de sa ligne. La logique du droit

devient visiblement plus sourde sous l'influence de l'idée stoïcienne; tous les crimes de Rome sont légitimés. Les horreurs de la fiscalité romaine dans les provinces n'ont plus rien qui doive émouvoir; César est propriétaire du sol provincial, il peut tout prendre : qui peut le plus peut le moins. De même pour les combats de gladiateurs : les gladiateurs sont des esclaves, des choses humaines dont on a le droit d'exprimer tout ce qu'ils peuvent donner pour l'utilité ou les voluptés publiques. La conscience légale est tranquille; l'esprit qui se plaît aux raisonnements corrects est satisfait.

Et la question prodiguée dans les instructions criminelles? — *Ulpien* reconnaît que l'aveu arraché par les tourments peut laisser des doutes. En conclut-il qu'il faut s'abstenir de recourir à la question ou seulement en user avec réserve ?—En aucune manière. A l'occasion, il peut sortir de la torture un trait de lumière; c'est une affaire de circonstance, le juge appréciera (*Dig. de quæstionibus*). — Cette éventualité d'un résultat suffit aux yeux du jurisconsulte romain pour légitimer la torture dans tous les cas. Et la douleur, la pitié? —C'est un songe, la douleur d'autrui. *Pour la* pitié vision, poltronnerie, indigne du sage et qui ne peut troubler *l'égalité* d'âme d'un jurisconsulte ou d'un empereur philosophe. Penser juste, raisonner juste, c'est toute la vertu stoïcienne.

M. Coquille formule un dernier chef d'accusation : *le droit romain est communiste.*

Le droit romain communiste ! mais nulle autre doctrine juridique n'a analysé avec autant d'exactitude et de vérité les éléments constitutifs de la propriété et ses modes divers d'acquisition? — Sans doute; les jurisconsultes romains sont de merveilleux anatomistes, ils ont admirablement disséqué et très-excellemment défini le droit de propriété. En fait, la propriété privée n'existait pas à Rome, ou n'y existait que dans des proportions à tel point insignifiantes qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte. La propriété patrimoniale proprement dite, la propriété respectée, inviolable, incommutable, n'était assise que sur *l'ager romanus*, bornée à la banlieue de Rome.

Les terres conquises, c'est-à-dire tout le territoire de l'empire passé quelques milles autour de Rome, les terres conquises, *ager publicus*, n'étaient et ne pouvaient devenir la propriété d'aucun particulier. Le domaine en appartenait à la République; les tenanciers n'en avaient qu'une possession précaire toujours menacée, menacée en haut par le retrait facultatif de l'État, menacée en bas par les motions des tribuns qui proposaient la loi agraire.

Ces lois agraires tendaient simplement à un nouveau partage moins inégal des terres publiques. Elles n'avaient rien d'attentatoire à un droit

de propriété qui n'existait pour personne. Tout leur crime était de déplaire aux grands tenanciers de *l'ager publicus*. On ne pouvait les taxer d'injustice; les riches se contentaient de les déclarer toujours intempestives. C'est pourquoi les Gracques périrent.

La République propriétaire du sol, les citoyens n'en ayant qu'une possession sans fixité, sans autre titre qu'un partage toujours sujet à être remanié, c'est proprement la négation de la propriété privée ou le communisme; c'a été la condition des personnes et des terres à Rome et dans l'Italie romaine. Dans cette société où tout aboutissait à des formules juridiques, le communisme a eu son corps complet de législation et de procédure. Rien ne paraît plus incontestable que la doctrine de M. de Savigny et de Niebuhr rattachant aux possessions précaires de *l'ager publicus*, le vaste et si ingénieux système des *possessoria interdicta* (actions possessoires), inventé par l'édit du préteur. Le régime des actions possessoires qui tient une place si importante dans le droit prétorien est la police de la possession de fait.

Un corps de lois pour protéger les possesseurs de fait, les possesseurs sans droit, le possesseur qui n'est pas propriétaire et n'a même pas la prétention de l'être, cela choque comme une espèce de paradoxe légal, cela n'a pu fleurir et devenir populaire que dans une société qui non-seulement n'avait pas la réalité, mais qui n'avait pas l'instinct, qui n'avait pas le sens de la propriété foncière.

Le sol des provinces, sol conquis, était naturellement de même condition que *l'ager publicus*, César en avait le domaine, les habitants n'en étaient que les possesseurs. Le droit prétorien créa aussi, pour les possessions provinciales, certaines garanties de fixité; les détenteurs pouvaient les aliéner et les transmettaient à leurs héritiers. — Qu'on n'imagine pas pour cela que le domaine de César ne persistât qu'à l'état de fiction et de principe nominal. S'il semblait sommeiller au point de vue des rapports du droit privé, il résurgissait dans l'atrocité de la fiscalité romaine.

Le système de l'impôt, dans la société moderne, est tout différent de ce qu'il était dans les provinces de l'Empire. L'impôt que paye le contribuable lui fait retour dans une large mesure sous la forme de travaux d'utilité publique exécutés par l'État, sous la forme de services administratifs, de protections sociales, de sécurité pour les personnes et pour les biens.

La fiscalité romaine prenait et ne rendait rien, elle épuisait sans cesse et ne réparait jamais. Quand le tributaire avait acquitté l'impôt sous toutes ses formes, il demeurait encore chargé de pourvoir, à ses frais, à la création et à la réfection des routes et édifices, aux transports militaires, au service de sûreté et de police des villes, à tous les services publics, en un mot, qui étaient exécutés au moyen d'un vaste système de réquisitions et de corvées.

César, ou le peuple romain incarné et couronné dans César, était bien véritablement l'unique seigneur et maître. Ne pouvant faire valoir lui-même, ce qu'il laissait aux habitants des provinces, sous le nom de *possessiones*, c'était le droit de cultiver gratis ses domaines et de lui en verser annuellement les revenus sans prélèvement pour les frais de gestion.

Le communisme, au surplus, est le fond des civilisations païennes. L'idée d'une propriété privée inviolable suppose le respect de la personnalité humaine, principe que l'antiquité n'a point connu et ne pouvait connaître. Le communisme fut l'état social des cités grecques. Il était avoué et pratiqué à Sparte, sans atténuation et sans palliatif. A Athènes, il était plus enveloppé, mais guère moins réel au fond; la guerre aux riches, les confiscations, l'ostracisme suspendu sur toutes les têtes, faisaient dépendre d'un caprice de la foule l'existence et la fortune des citoyens.

Rien du reste ne révèle mieux l'idée communiste de l'antiquité classique que son droit de la guerre. Quand un état ennemi était vaincu, les biens de ses citoyens comme leur personnee devenaient le butin du vainqueur. Pour acquérir, celui-ci n'avait qu'à prendre. C'était la conséquence de la doctrine de l'Etat comme l'entendait l'antiquité. L'être abstrait et collectif Etat, en qui se résumait tout droit et toute propriété, venant à succomber, les droits des individus, droits dérivés, droits de seconde main, communiqués par l'Etat, devaient périr avec lui.

Le droit romain dont la destinée a été de convertir en formules juridiques les pratiques inhumaines de l'antiquité, n'a pas manqué de faire de celle-ci un principe. Il a prononcé que le droit de la guerre emporte la dépossession de l'ennemi simple particulier. Les biens et la personne du vaincu sont classés au nombre des épaves, des choses *nullius* acquises au premier occupant.

Tel fut le droit romain que les légistes du moyen âge, moitié par contrainte, moitié par séduction, ont fait adopter à l'Europe catholique. Nous avions nos coutumes, pénétrées de la séve chrétienne, droit pittoresque, tout ensemble lois et chroniques locales, où le manque d'uniformité n'affirmait que la liberté sans exclure l'unité générale des principes. Le droit romain en a fait avorter l'essor, il a confisqué le jury, séparé la légalité de la conscience, vicié le principe chrétien du pouvoir et poussé la royauté au césarisme, étouffé nos libertés publiques sous son action centralisatrice et uniformiste.

Dès le treizième siècle, la papauté jeta le cri d'alarme. Saint Bernard avait déjà dénoncé les *cavillations* des légistes; Roger Bacon protestait encore à une époque où il n'était guère plus temps de conjurer le danger et où le droit romain ne devait plus reculer. Ces voix prophétiques n'ont pas été écoutées; le droit romain a vaincu.

Les maximes du forum antique ont reparu à notre tribune révolutionnaire; on y a acclamé, on a pratiqué sur une vaste échelle l'immolation de l'homme à la chose publique. La théorie de la propriété universelle de l'Etat s'y est produite sans plus d'ambages. Gaïus, au siècle brillant des Antonins, enseignait que le sol des provinces appartenait au peuple romain ou à l'empereur, et que les habitants n'en avaient que la possession.

Nos légistes du moyen âge restaurèrent la maxime de la directe royale universelle; Louis XIV croyait à la directe royale. Mirabeau, dans le discours posthume, lu après sa mort à la tribune de la Constituante, avait écrit que nul homme ne peut, au détriment d'un autre homme, s'emparer d'une portion quelconque ou d'un fruit spontané de la terre, que chacun dépouille le sol de la récolte que son travail a fait lever, le droit de possession ne va pas au delà.

Les distances disparaissent; à travers les âges, l'unité persévérante du principe est manifeste.

Cette date de 1789 est le terme où s'arrêtera notre compte rendu. Jusque là nous sommes dans l'histoire. Nous ne pourrions suivre l'auteur plus près de nous sans rencontrer des choses contemporaines ou quasi-contemporaines, et en tout cas des questions qui ne sont pas du ressort de la presse littéraire. Telle est, entre autre, la question *du droit de tester*, traitée par M. Coquille, avec l'indépendance de jugement, avec ces profondeurs imprévues d'aperçus qui marquent la haute originalité de son œuvre. Ici, on comprendra sans peine que nous nous abstenions même d'une simple analyse. Ces réticences obligées pourront du reste être utiles en suscitant d'intelligentes curiosités. Les hommes d'esprit sérieux, qui n'ont pas lu encore le livre des *Légistes*, ou ne l'ont lu qu'à l'état d'articles détachés dans les colonnes de l'*Univers* ou du *Monde*, voudront connaître l'œuvre entière, pénétrer dans ses lumineuses profondeurs. Ils perdront à cette lecture beaucoup d'erreurs et de préventions. Ils y gagneront de voir clair une fois dans la lutte du droit romain et du droit coutumier au moyen âge, lutte décisive où se jouèrent les destinées du monde moderne.

Il s'est fait relativement assez peu de bruit autour de ce livre, l'une des productions capitales de notre époque, sans aucun doute. Que signifie cette quasi-abstention de la presse? — Il est, croyons-nous, facile de s'en rendre raison.

Le silence, dans ces derniers temps, s'est singulièrement perfectionné, et a pris toutes sortes de nuances et de significations. A l'occasion, il devient une forme de l'ostracisme, l'ostracisme de la médiocrité et de la vulgarité des idées contre les esprits supérieurs qui ont le tort d'avoir trop raison et d'aller au fond des choses. — Aussi bien, quand on a la main

pleine de vérités hardies, on ne l'ouvre pas impunément et sans déranger une foule de béatitudes ncrustées dans un lieu commun ou greffées sur un quiproquo.

Une certaine école célèbre tous les jours les libertés anglaises, et dénigre non moins assidûment les institutions du moyen âge. Que veut-on que réponde cette école quand on lui fait voir que l'Angleterre n'a inventé aucune de ses libertés publiques, qu'elle a eu simplement l'esprit de les garder; —quand on lui prouve clair comme le jour que, si l'Angleterre a conservé son *self govnerment*, c'est qu'elle est restée féodale, et s'est abstenue pour son compte de tout remaniement et de tout progrès dans ses institutions?

Il faudrait donc opter : se priver d'exalter les libertés anglaises, ou renoncer à maudire la féodalité? — C'est se rendre parfaitement désagréable aux gens de leur mettre comme cela le marché à la main. Et toutefois, M. Coquille a une manière si remplie d'urbanité de se moquer de ses contradicteurs! Son ironie est une ironie fluide, impalpable, qui pénètre, traverse à fond, mais ne déchire pas. Personne ne se trouve précisément mis en demeure de répliquer; on en profite.

Il faut ajouter qu'il n'y a pas que les insulteurs du temps jadis à avoir leurs raisons pour faire subir à M. Coquille les représailles du silence. Dans un autre milieu, où l'on garde le culte des traditions, *on a bien eu* aussi sa part de mécomptes avec l'auteur des *Légistes*. M. Coquille a le plus rare des courages, le froid courage de marcher seul et de se passer d'une coterie qui l'applaudisse et lui fasse cortége. Il ne sait qu'aller au vrai et au vif des choses, advienne que pourra. Du franc parler de l'historien sur toute la ligne, il est résulté plus ou moins de dommage pour un peu tout le monde, et la touchante unanimité du silence s'explique de reste. Pour chacun, elle trahit la mauvaise humeur de voir déranger ses habitudes d'esprit et mettre en question ses petits axiomes; — pour tous elle manifeste l'impuissance de la réfutation.

PH. SERRET,
avocat à la Cour impériale.

LES ÉPREUVES D'AILEEN

SCÈNES DE LA VIE IRLANDAISE

(FIN)

X

TROIS ANS APRÈS.

Trois ans après! Qui peut regarder en arrière sur un tel espace de temps et ne pas voir et sentir des changements partout? Et ces changements sont plus souvent tristes que joyeux. Trois années ne semblent pas un long espace de temps, même dans cette vie si courte, cependant il a suffi pour refroidir l'amitié, détruire l'amour, ou ce qu'on appelait ainsi, faner et flétrir une existence. Mais tout serait bien si au moins il s'était fait *un* changement, si le chagrin et le brisement du cœur avaient fait le travail qu'ils étaient destinés à faire en élevant l'âme au-dessus de la terre et des choses terrestres; si le lien brisé, l'amour perdu s'étaient changés en une union intime avec Dieu union indissoluble; dans cet amour du Sauveur qui aime de toute éternité.

N'oublions pas notre sujet : nous n'avons à nous occuper maintenant que de la Sombre Vallée où les changements ont été importants, depuis cette froide nuit d'hiver où Aileen O'Donnel fut bannie de sa demeure et resta seule et abandonnée dans le monde.

C'était par une belle et claire matinée de printemps, et la Sombre Vallée avait revêtu son aspect le plus beau, ce qui peut-être ne dit pas grand'chose, mais enfin l'herbe était plus verte et plus fournie, grâce aux effets de quelques rayons de soleil et d'ondées bienfaisantes. Le ciel, d'un bleu azuré, était parsemé de petits nuages blancs et laineux qui glissaient à tout moment sur la surface du soleil, occasionnant ainsi ces vives alternatives de lumière et d'ombre qui répandent la vie et la beauté dans l'endroit le plus sauvage.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les différentes scènes qui se passent dans la Sombre Vallée ou aux environs. D'abord il nous faut quitter la grande route et nous engager dans un étroit sentier conduisant à un enclos entouré d'un mur proprement construit avec des pierres empilées les unes sur les autres, et ayant entre elles une couche de gazon où croîtront la fougère et autres plantes qui fixeront et lieront les matériaux entre eux.

En approchant, une voix jeune et claire chantant de joyeux refrains se fait entendre, puis enfin la chanteuse elle-même devient visible : une jolie et gracieuse petite femme en robe courte et en jupon bleu, assise sur un escabeau de bois et trayant sa vache. Elle présente un joli tableau, tandis que le soleil illumine son gai visage et ses cheveux bruns. Nous avons déjà vu autrefois cette jeune fille, c'est la jolie et séduisante Peggy Sehan — Peggy Delany devons-nous dire maintenant, et laisser aussi de côté son ancien titre de jeune fille, car malgré ses vingt ans elle est épouse et mère, et ce petit enfant posé à ses pieds, rose et rond avec des yeux bruns comme elle, l'appelle maman. Le seau de lait est maintenant plein, Peggy le met sur sa tête et tenant son enfant par la main elle se dirige vers la petite maisonnette où nous allons la suivre. Ce n'était pas un joli cottage ; chez les Irlandais, il est rare d'en trouver. On ne voit nulle part le chèvre-feuille et la rose grimpant le long des portes et des fenêtres. Je n'en puis donc parler comme de la plus jolie chose du monde ainsi que l'est un joli cottage anglais. S'il en était ainsi, je vous montrerais Peggy se promenant entre des parterres cultivés et ornés de fleurs de toute espèce. Mais dans le Connemara on ne connaît guère les fleurs, c'est donc avec des yeux Irlandais qu'il faut regarder l'habitation de Mark Delany et apprécier comme nous pourrons les riches plates-bandes de pommes de terre, l'étable des porcs et les amas de tourbe, à la vue desquels Peggy avait levé les mains comme en extase, quand Mark la conduisant dans sa nouvelle demeure, elle s'écria : — Oh ! cher Mark, vrai, tout cela est trop élégant ! — Si nous suivons Peggy dans la maison, nous verrons que l'intérieur est aussi soigné que le dehors, et que la nappe étendue pour le déjeûner est blanche et propre. Sur la table est servi le lait et plusieurs autre choses ; évidemment l'aisance règne chez Mark et Peggy. — Il est bon et honnête, disait-elle au père Mahoney en parlant de son mari, et Dieu a été libéral envers nous au-dessus de toute mesure. Je pense et repense toujours à ce qui aurait pu nous arriver, car Mark n'était-il pas aussi dans cette affaire comme le pauvre Ulick O'Donnel. Que Dieu a été bon pour nous !

— Ce n'est pas tout à fait ainsi qu'il faudrait parler Peggy ; avant tout mon enfant, remerciez Dieu d'avoir préservé votre mari et d'avoir permis que le péché s'arrête à un péché de pensée.

— Oui, votre Révérence, dit Peggy les larmes aux yeux, vous avez raison. Elle ajouta : Je ne puis m'empêcher de penser à cette nuit où la pauvre Aileen les entendit comploter ensemble et comment, pour ainsi dire, ce fut une véritable chance qui empêcha qu'ils ne fussent tous compromis. Oh ! oui, cela fut l'œuvre de la Miséricorde de Dieu et non l'effet du hasard. Et quoique le pauvre Mark se soit repenti depuis longtemps, je ne puis oublier combien il s'en est fallu de peu que je ne fusse atteinte des mêmes chagrins qui sont tombés sur

Aileen, cette pauvre amie si semblable pour la bonté aux anges du ciel.

Aileen avait toujours été l'idéal de Peggy, celle-ci avait toujours regardé le Lis de la Sombre Vallée avec une sorte d'admiration, de culte, et quand les chagrins vinrent ajouter à ce sentiment la pitié et la tendresse, son affection et son respect pour elle n'en devinrent que plus profonds ; et bien que trois ans fussent déjà écoulés depuis qu'Aileen avait quitté la sombre vallée, Peggy n'en pouvait jamais parler sans verser des larmes.

Mais nous devons continuer notre marche vers la vallée où les cabanes deviennent de plus en plus rapprochées et ont même un certain aspect de maisons, où l'ancienne et dégradée taverne a disparu devant une auberge d'un extérieur plus convenable. Partout il y a des signes évidents d'amélioration. Le voyageur visitant pour la première fois le Connemara pourrait douter de ces améliorations, mais pour celui qui a connu le pays les progrès sont visibles. Tous les cottages certainement ne sont pas aussi propres que celui de Mark Delany, loin de là ; mais quelques-uns le sont, et dans beaucoup il y a un bon commencement. Petit à petit on consent à donner au porc la jouissance d'un établissement à part, quoique sur ce point le lord D. ait bien des préjugés à combattre. — Je ne puis encore croire qu'ils aiment à vivre avec ces bêtes, disait-il un jour, on ne peut plus étonné, au P. Mahoney, après avoir reçu les remerciements de la veuve Flynn faits au sujet d'une étable qu'il lui avait fait construire, remerciements empreints de regrets pour la perte de son ancien compagnon.

– Je crois que c'est un véritable goût, répondit le prêtre ; j'ai trouvé ce matin la bonne femme tout en pleurs, et quand je lui demandai la cause de son chagrin elle me dit : — Le jeune maître est bien excellent! que Dieu le protége ! Seulement cette cabane me semble vide et pas naturelle sans la pauvre bête. Mais, vous le savez, l'habitude est une seconde nature, mon cher Lord, et Judy ne tardera pas à se réconcilier avec son étable.

La culture des pommes de terre était alors générale. Lord D. l'avait encouragée de toutes les façons, et à son grand plaisir le peuple cultivait aussi l'avoine.

Le P. Mahoney ne s'était pas trompé en disant à Aileen qu'il y avait du bon dans le jeune homme et qu'il était un de ceux qui ont besoin de voir par eux-mêmes. Il avait vu et avait agi, et vraiment sur cette terre même il eut sa récompense. Quand il était absent ses affaires étaient entre les mains d'un agent d'un caractère autre que le malheureux Pearce. C'était un homme dont les manières n'étaient pas prévenantes, il est vrai, et qui ne cherchait pas à s'attirer la sympathie, la popularité ; (il trouvait que cela regardait Lord D.) mais il se montrait juste et impartial ; c'était vraiment l'homme de son poste, ne tolérant pas la paresse, ni le vol, il avait le caractère sévère et droit qui convient aux Irlandais.

Nous accompagnons Lord D. et le prêtre dans leur promenade. Ils passent dans ce moment devant une rangée de petites constructions toutes exactement pareilles, la dernière touche à la chapelle et au presbytère. C'est là l'objet des délices du Lord. Ce sont des maisons de charité, bâties et ornées par lui, où il a installé sa vieille nourrice et où il eût volontiers placé Moyna O'Donnel, mais tous ses efforts pour l'y décider furent inutiles. Après la disparition d'Aileen la vieille femme était devenue de plus en plus morose. Il y avait en elle une violence qu'elle réprimait à peine et qui éloignait tout le monde, excepté le P. Mahoney. Celui-ci essaya avec une patience, une persévérance inouïe, d'adoucir cette farouche et indomptable nature, malgré le peu de respect et même l'insolence qu'elle lui montrait quelquefois,—rarement, il faut le dire car, grâces à Dieu, le respect du prêtre est la dernière chose qui abandonne les pauvres Irlandais. Mais rien ne la touchait et ne pouvait la convertir. La petite Gracie avait quitté les ténèbres et les chagrins de cette vie pour le repos et la félicité en Dieu. Elle avait toujours été faible et délicate, et depuis qu'*Aileen était* partie elle n'avait plus relevé la tête; elle s'éteignit tout doucement et paisiblement; sa grand'mère la soigna avec une tendresse extrême, mais la véhémence de son affection était une oppression pour la douce nature de la petite Gracie, qui par ses sentiments tendres et élevés *rappelait Aileen*. Elle aimait mieux avoir Peggy Delany auprès d'elle, et *Peggy était* reconnaissante et heureuse quand Moyna de sa voix bourrue et maussade lui disait : « — Venez, la petite vous attend avec impatience. » Gracie ne la demanda pas longtemps. Un peu avant de mourir, elle dit au Père Mahoney : — Quand vous reverrez Aileen dites-lui que je suis contente de m'en aller vers le Bon Dieu. »— Et maintenant, dans le cimetière réparé et entretenu, à l'endroit réservé aux enfants, où le soleil semble s'arrêter plus longtemps avec complaisance, sous une petite élévation de terre surmontée d'une croix de bois repose la chérie, la préférée d'Aileen.

Près de la demeure des morts s'élève une petite maisonnette propre et confortable, à la porte de laquelle le prêtre et le jeune Lord s'arrêtent quelques instants avant de se quitter. C'est le presbytère. L'Église est à côté; tout y est simple et rustique ; mais l'ordre et les soins se remarquent partout; et celui qui a connu la douleur du bon prêtre de n'avoir pour demeure de son Dieu qu'un misérable emplacement ressemblant plus à une grange qu'à une Église, et les larmes de réparation et d'expiation qu'il a répandues si souvent au pied de cet autel si pauvre, si délabré où le divin Sauveur a demeuré si longtemps et avec tant de patience, comprendra les actions de grâces que le père Mahoney rendit à Dieu, et combien de messes il dut offrir devant son nouvel autel pour le jeune noble qui avait fait ces changements. — Il n'est pas étonnant, doit-on penser, qu'un seigneur catholique s'occupe de son peuple et de son église. — Mais que dira-t-on

quand on saura que le Lord D. n'est pas catholique? Non, mais c'est un homme droit et bienfaisant. Il comprend qu'il a affaire à des paysans catholiques, qu'il doit les secourir et en prendre soin; il a compris aussi combien il était absurde et injuste de donner huit cents livres au vicaire anglican pour un discours par semaine adressé à une trentaine de protestants, tandis que le prêtre catholique luttait contre la misère et le découragement dans sa pauvre paroisse sans secours. Plût à Dieu qu'il y eût plus de seigneurs comme le Lord D. Quant aux prêtres, il y en a beaucoup comme le père Mahoney. Le jeune homme mettait à son œuvre tout le zèle possible; souvent il s'enfermaît pendant plusieurs heures avec le prêtre pour concerter ensemble ce qu'il y avait de mieux à faire, parlant avec franchise et écoutant respectueusement les paroles de sagesse et d'expérience prononcées par le vieillard. Aussi peut-on espérer et croire que les rumeurs qui se sont répandues dans la Sombre Vallée sont fondées, et que le don de foi sera accordé par le Seigneur à cet homme si consciencieux et si zélé. Le Père Mahoney est toujours le bienvenu dans le château, et parmi les paysans le bruit court qu'une châtelaine ne tardera pas à leur être donnée, « de la vraie et vieille race des Sullivans, Irlandais et catholiques jusqu'à la moelle des os, et alors, ajoute-t-on, il ne se passera pas longtemps avant que nous voyions le jeune maître l'accompagner à la messe »; ce sont les prières des pauvres qui lui attireront cette grâce.

Et pendant tout ce temps où était Aileen?

XI

SŒUR MARY EVANGELISTA

Loin de la colline solitaire, loin des marais et des défilés et de la sauvage désolation du Connemera, s'élèvent le tumulte et le mouvement d'une grande ville, solitude pour plusieurs, mais enfin pleine de vie et d'animation. Nous ne nous arrêterons pas dans les rues encombrées de Dublin, ni devant ses places régulières et carrées, mais nous entrerons tout de suite dans un de ses grands hôpitaux où plusieurs blessés viennent d'être transportés, victimes d'un terrible accident sur le chemin de fer. On attendait avec impatience la visite du chirurgien, car c'était horrible à entendre les cris et les plaintes des malheureux blessés, et les garde-malades dirigées par une sœur de charité, tout en faisant leurs efforts pour soulager les malades, regardaient avec anxiété vers la porte chaque fois qu'on l'ouvrait. Enfin M. Morrisson parut au grand soulagement de tous.

Quand l'examen des blessés fut terminé, le chirurgien s'approcha de la sœur de charité : — Il va y avoir de rudes journées, sœur Marthe, pour les médecins et les gardes et surtout pour ces pauvres gens-là.

—Et la charge était déjà forte avant ce surcroît, n'est-ce pas, monsieur? dit la sœur avec l'expression d'une joie calme.

— Vous êtes faites pour toutes ces choses, dit le chirurgien en souriant, vous êtes habituées à répondre au moindre appel dans des temps comme celui-ci. Ne pourriez-vous pas faire venir pendant une semaine, une ou deux sœurs pour nous aider?

— Il y a beaucoup de maladies partout, et la plupart des sœurs sont prises, mais enfin ceci me paraît le plus pressé; vous aurez ce que vous demandez. Dois-je aller trouver *ma sœur*. (La supérieure des Filles de Saint-Vincent est ainsi appelée.)

— Allez, sœur Marthe, et arrangez cela au plus tôt. Il y a un cas très-grave parmi les femmes blessées et j'aimerais à avoir une de vous pour diriger les soins à donner de ce côté.

La sœur partit et fut bientôt devant la supérieure.

— Prenez quelques-unes des sœurs de l'école, répondit celle-ci. Je ne vois pas qu'on puisse faire autrement. La sœur Ursule s'en retournera avec vous, et ce soir, quand sœur Bénigne reviendra, je vous l'enverrai avec sœur Mary Évangelista. Le visage de sœur Marthe s'épanouit. Je suis contente, *ma sœur*, fut tout ce qu'elle dit.

Oui, vous semblez heureuse, et ainsi seront les malades qu'elle soignera. Je ne puis la retenir encore ici, elle est tellement chez elle à l'hôpital! Comme elle s'est rapidement formée!

— Sans doute, *ma sœur*, répondit sœur Marthe, que notre Seigneur l'enseignait depuis longtemps; elle semble avoir passé par l'école du chagrin et des souffrances.

— Vous avez raison, elle avait déjà fait son apprentissage. Pauvre enfant!

Ma sœur traversa la cour qui séparait la maison d'un bâtiment en bois construit quand les enfants devinrent trop nombreuses pour les petites pièces de leur maison incommode. Un bourdonnement de jeunes voix arrivait jusqu'à elle, mais il cessa aussitôt qu'elle eut soulevé le loquet, et la jeune sœur qui surveillait les enfants, après avoir élevé la main pour commander le silence, alla à la rencontre de la supérieure. Son visage était d'une douceur extrême et d'une grande pâleur, même sous la blanche cornette portée par les sœurs de charité; sa figure était aussi merveilleusement belle par la régularité des traits et la délicatesse des contours que par la pureté de l'expression Avant de remarquer la perfection de la physionomie, on était frappé de la tranquillité de son regard, tranquillité où l'on sentait le fruit de longs chagrins. Oui, des flots de chagrin avaient passé sur son âme, la purifiant dans des eaux amères mais guérissantes; puis le souffle de l'esprit de paix s'était posé sur les

eaux et la voix de Dieu avait calmé ses mouvements impétueux « et alors était survenu le grand calme. »

Cette douce et sainte figure, illuminée par deux grands yeux bleus et tendres, rappelait la surface d'un beau lac vu par un clair de lune; on sait en le voyant qu'il a eu ses tempêtes et ses orages, quoique tout paraisse paisible maintenant, car « il a changé la tempête en une douce brise et les flots sont devenus tranquilles. » Quant à la jeune sœur, elle se réjouissait dans la sérénité de son âme, et parce que Dieu l'avait conduite au port. Oui, même dans ce monde, le port du repos peut être atteint, car c'est le cœur sacré de Dieu, et il appelle à ce repos de l'âme tous ceux qui travaillent et qui se fatiguent, qui ne refusent pas enfin d'écouter la voix du divin consolateur : Et maintenant qu'on a vu la sœur Mary Evangelista, on a répondu à la question qui termine le dernier chapitre! On sait où est Aileen.

Il y a trois ans, le père Mahoney retournait dans sa demeure par une froide nuit d'hiver. Il venait de visiter un malade à quelque distance sur la colline. Il était déjà près de sa porte, quand il crut entendre un faible cri de douleur, mais si faible, si bas, que sans le grand silence qui régnait partout, il n'aurait jamais pu l'entendre. Il suivit la direction d'où était partie la plainte, et bientôt se heurta contre un corps étendu sur le sentier. C'était une femme froide et presque inanimée, et sans le cri qu'elle venait de pousser il l'aurait crue morte, et même en ce moment il n'était pas sûr que ce gémissement ne fût son dernier soupir. Le Père Mahoney se précipita vers sa porte, et pour la première fois ne gronda pas la vieille Norah de l'avoir attendu si tard, car il était heureux qu'elle pût l'aider à transporter la malheureuse créature vers le feu de la cuisine. Ils la posèrent sur le plancher à quelque distance de la cheminée, afin que la chaleur ne l'atteignît que petit à petit; puis Norah lui retira son manteau tout mouillé et roula sous sa tête du linge sec pour lui servir d'oreiller; ses longs cheveux blonds retombèrent alors en arrière en laissant à découvert son visage ; le prêtre tressaillit : — O sainte Mère de Dieu! cria-t-il, Aileen O'Donnel!

La pauvre enfant reprit bientôt connaissance; sa première pensée la reporta vers la scène terrible qui venait de se passer; un frisson parcourut tous ses membres, et elle di d'une voix terrifiée : Oh! laissez-moi m'en aller. Elle m'a maudite!

Le Père Mahoney posa sa main sur la tête de la jeune fille : — La malédiction sans cause est nulle, Aileen ; n'y pensez donc pas, ma pauvre enfant.

Prenez maintenant un peu de nourriture, et restez cette nuit avec Norah, demain vous me direz tout ce que vous avez à me dire.

On sait ce qui était arrivé à Aileen, et peu de mots expliqueront le reste. Elle resta longtemps frappée; la cruauté de Moyna avait fait déborder la

coupe de ses amertumes. Malgré sa douceur et sa soumission habituelles, elle ne pouvait contenir son impatience de quitter la Sombre Vallée et les scènes de sa vie passée. — « Oh! ne laissez personne me voir, ne parlez de moi à personne. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi partir; partout excepté ici. J'irai où vous voudrez, mon Père, et je vous serai reconnaissante; mais je ne puis demeurer tranquille en ce lieu; il m'est impossible même d'y penser. C'est une peine pour moi de vous être ainsi un sujet de troubles; mais, je le sens, c'est au-dessus de mes forces de rester ici davantage. »

Elle fut conduite chez ses chères Ursulines, et dans la grave maladie qu'elle fit bientôt après, elle fut entourée de soins affectueux et délicats; aussi même dans son délire souriait-elle à ces chers et familiers visages qui l'entouraient. Peu à peu elle se remit, et à mesure que son corps reprenait des forces son âme se fortifiait. La grâce de Dieu est libre et quelquefois il ne lui faut qu'un court espace de temps pour agir. Aileen avait toujours suivi avec patience le sentier rocailleux et pénible que son divin Père lui avait tracé, et maintenant qu'il l'attire vers lui, elle est prête à le suivre. Il frapppe à la porte de son cœur, et elle « se lève pour lui ouvrir. » La voix douce et toute puissante du Bon Pasteur l'appelle par son nom, et elle lui répond parce qu'elle reconnaît sa voix. Enfin, il la prend par la main pour qu'elle se donne à Lui plus pleinement, plus exclusivement qu'elle ne l'a encore fait jusqu'ici. Les Ursulines espérèrent, en revoyant leur ancienne élève, qu'elle ne les quitterait plus et ferait partie pour toujours de leur communauté. Mais la sœur Marie-Augustine qui avait été la gardienne et la compagne d'Aileen pendant sa maladie savait qu'il n'en serait pas ainsi. Avant même sa guérison, la jeune fille avait laissé voir ou l'appelait sa vocation; dans son délire, elle parlait souvent des anges de ce monde de douleurs qui n'ont quelquefois « pour couvent que les maisons des malades ou la salle de l'école, pour cellule qu'une chambre louée, pour chapelle l'église paroissiale et pour cloître les rues publiques ou l'hôpital; dont l'obéissance sert de clôture, la crainte de Dieu de grille et leur modestie de voile... » Secourir le malade, l'affligé et l'indigent avait toujours été, nous pourrions dire, la passion dominante d'Aileen; et qui peut pour un tel esprit être un meilleur guide que saint Vincent de Paul « l'ange du pauvre, l'ombre de Dieu sur le malade. » C'était une vocation véritable, et c'est pourquoi Aileen O'Donnel devint sœur Evangelista. Tout le monde trouva que ce nom lui convenait, parce que la vue de son visage si calme devait apporter « la bonne nouvelle » à tous ceux qui l'approcheraient. Le P. Mahoney se réjouit — pour elle et avec elle; — il avait toujours été au courant de ce qu'elle devenait, mais personne autre dans la sombre vallée ne savait qu'Aileen avait quitté le monde et vivait heureuse. C'était la crainte qu'elle conservait de Moyna

qui lui faisait désirer que sa destinée restât inconnue, au moins tant que la vieille serait dans les mêmes sentiments; et le P. Mahoney pensait aussi que cela valait mieux. Mais un jour vint où le sort de Moyna elle-même devint encore plus mystérieux que celui d'Aileen. Un matin, quelque temps après la mort de la petite Gracie, on trouva sa cabane ouverte et vide; Moyna avait disparu et Anty avec elle. Personne n'avait soupçonné leur projet; leurs traces ne purent être découvertes, mais longtemps après les habitants de la vallée, quand ils passaient devant la cabane déserte, hâtaient le pas, dans la crainte vague que Moyna ne fut revenue et que ses yeux noirs et féroces ne s'attachassent sur eux. Mais Moyna ne reparut jamais.

Nous avons laissé la supérieure donnant ses instructions à sœur Mary Evangelista. Elles s'entendaient sur les arrangements à prendre, quand la porte s'ouvrit brusquement et une vieille femme entra conduisant une petite fille qui pleurait à chaudes larmes.

— Je ne veux pas aller avec vous, disait l'enfant en criant. Je veux aller avec ma grand'mère, maintenant qu'elle est malade.

Ma sœur attira la petite fille à elle pour la consoler, et se tournant vers la femme lui demanda une explication. « — L'enfant, répondit celle-ci, était avec sa grand'mère mendiant ou vendant des allumettes, quant au détour d'une rue, la grand'mère fut renversée par une voiture et très-gravement blessée ; elle fut portée à l'hôpital et la petite fille laissée seule tout en pleurs. J'ai pensé alors à vous amener la pauvre petite créature, parce qu'elle ne connaît pas une âme dans Dublin.

— Vous avez bien fait, répondit la sœur ; puis, elle dit à l'enfant : cette sœur que vous voyez doit aller bientôt à l'hôpital, elle soignera votre grand'mère, et demain vous viendrez avec moi pour savoir de ses nouvelles.

L'enfant fixa pendant une minute ou deux ses yeux grand' ouverts et effrayés sur la religieuse qui devait soigner sa grand'mère ; puis elle vit les yeux de celle-ci remplis de larmes, et alors ses mains tremblèrent quoiqu'elle ne bougeât ni ne parlât. La petite fille s'approcha plus près jetant sur sœur Evangelista un regard suppliant; elle prit de ses pauvres petites mains salies la robe grise de la sœur en se cachant la figure. L'instant d'après elle se sentit soulevée, pressée dans des bras caressants et couverte de baisers; et quand à la fin le doute fut complètement enlévé par la voix si douce qui lui disait : — Anty, chérie, l'enfant passa ses bras avec élan autour du cou de sa cousine et les larmes vinrent aux yeux de *ma sœur* quand elle entendit les accents brisés de la petite.—Oh ! Aileen, dites-le encore, est-ce vous, réellement vous ? Oh ! Aileen !

Anty demeura donc dans l'orphelinat de Saint-Vincent et fut bientôt

à l'aise avec les enfants et les sœurs; et Aileen alla s'asseoir au chevet du lit de la vieille Moyna : garde-malade douce, affectueuse et infatigable.

Toute son âme s'élèva en ferventes actions de grâces vers Dieu, dont la miséricorde lui avait envoyé cette charge, et en prières pour que la lumière de la raison et de la foi fût accordée à cette pauvre âme malade.

« —C'est la voie que Dieu a choisie pour vous ramener à Lui, pensait-elle. C'est pour cette fin bénie qu'il vous a envoyé toutes ces peines et ces souffrances, ma pauvre, pauvre mère! Et elle se pencha pour embrasser la main ridée qui pendait en dehors du lit et qu'une douleur vive, *même* dans le sommeil, avait agitée convulsivement. Ainsi se passa cette longue nuit; et quand le matin vint, l'état de Moyna n'avait pas changé. Elle ne cessait de parler ou de murmurer entre les dents quand elle n'était pas sous l'influence de l'opium. Les paroles qu'elle prononçait affligèrent plusieurs fois Aileen, parce qu'elles exprimaient une grande amertume et révolte du cœur. D'autrefois sa peine venait d'une autre cause. Moyna se figurait être l'heureuse mère des temps passés, entourée de ses trois enfants, sa joie et son orgueil : Larry et Cauth, morts depuis longtemps, et Ulick plus que mort, dirait le monde; mais Aileen ne pensait pas ainsi. Elle remerciait Dieu du temps accordé au repentir et de la honte et des souffrances qui devaient servir à la purification de l'âme.

Ah! la voilà enfin, « *l'enfant chérie* ! » —La sœur Mary Evangelista eut besoin de tout son empire sur elle-même pour retenir ses larmes en entendant son ancien et cher nom prononcé avec un accent si tendre par la bouche qui, la dernière fois qu'elle lui avait parlé, n'avait fait entendre que des reproches amers et de cruelles malédictions.

XII

UNE LETTRE D'HOBART-TOWN

Et Ulick OD'onnel, parlerons-nous de lui? Quel contraste dans les existences des deux fiancés du Lough-Corrib, qui avaient rêvé autrefois une vie douce et heureuse ensemble! L'une était maintenant l'épouse du Sauveur, n'aimant que lui, ne vivant que pour lui, d'une vie plus sainte et plus douce que l'amour terrestre le plus pur ne la peut procurer; et l'autre était un forçat déshonoré, un criminel enchaîné sur une terre lointaine! Mais elle, n'avait-elle pas de regrets? N'avait-elle plus de pensées pour lui? La première question n'a pas besoin de réponse. Le mystère sacré des vocations est l'application de ce qui est appelé « insensibilité » par ceux que la lumière de la foi n'éclaire pas et que l'amour de Dieu n'échauffe pas. Les regrets peuvent-ils prendre place dans l'âme à laquelle l'Epoux divin s'est uni? Un charme humain peut-il attirer les yeux qui sont fixés sur le Dieu

de toute beauté, ou un amour terrestre être le maître du cœur qui écoute la voix de son Dieu, douce et toute puissante « comme le son de plusieurs eaux. » Mais sœur Mary Evangelista avait *des pensées* pour Ulick, quoiqu'elles ne fussent pas les mêmes que celles d'Aileen O'Donnel. Elle ne poussait plus ce cri passionné : — Ulick, si je pouvais vous suivre ! — mais elle était remplie d'un désir profond, immense, au-dessus de toute expression, pour le salut de son âme. Elle adressait sans cesse à Dieu les plus ferventes prières ; sa vie même n'était qu'une prière, une offrande pour lui : — « Je vous consacre tout, mon Sauveur, ma santé, mon repos, ma vie ; prenez tout, envoyez-moi la souffrance et les douleurs, mais sauvez son âme. »

Le P. Mahoney, après la disparition de Moyna, ne vit plus de raison de tenir l'histoire d'Aileen secrète plus longtemps, et le bon prêtre fut heureux de pouvoir laisser ceux qui avaient connu et aimé le Lis de la Sombre Vallée, se réjouir avec lui dans la connaissance de la vérité. Il avait toujours été informé de toutes ses actions et mouvements, car elle n'avait jamais cessé d'espérer qu'un jour ou l'autre on recevrait des nouvelles d'Ulick, qui seraient envoyées dans la Sombre Vallée. Chaque fois qu'elle changeait de demeure elle avertissait le Père. Elle s'empressa de lui faire connaître l'accident arrivé à Moyna et sa rencontre providentielle avec elle et Anty.

Pendant plusieurs jours Moyna O'Donnel fût entre la vie et la mort. Sœur Mary Evangelista continua à la veiller avec le même dévouement. La supérieure, qui voyait à chaque visite la jeune sœur plus pâle et plus maigre, lui demanda un jour si ce service n'était pas trop pénible pour elle.

— Oh ! Je ne suis pas fatiguée, *ma sœur*, mais vous savez mieux que moi ce que je dois faire.

Une crise dans la fièvre de Moyna devait avoir probablement lieu le lendemain ; si la malade venait à recouvrer la raison il serait nécessaire d'éloigner Aileen, car toute agitation serait dangereuse; si le délire continuait, il était à craindre que sa raison ne revînt jamais; dans les deux cas, les médecins ne donnaient aucun espoir de guérison; mais si la fièvre venait à tomber elle languirait quelque temps encore. On convint donc que jusqu'au moment de la crise, sœur Mary Evangelista continuerait sa garde.

Plus tendrement que jamais, s'il est possible, la sœur de charité se remit à l'œuvre ce soir-là. « C'est peut-être pour la dernière fois, » dit-elle, mais dans le fond de son cœur elle ne le croyait pas. Sa foi et son espérance étaient fortes, elle espérait même d'une façon certaine que Moyna recouvrerait la raison et se repentirait ; et elle se voyait rappelée sous peu à son poste pour recevoir des paroles d'affection et de pardon. Elle aimait à s'arrêter à cette pensée que Moyna lui pardonnerait. Les fautes

ne venaient pas d'elle ; mais quand elle considérait l'immense chagrin de cette pauvre mère au sujet de son enfant idolâtré, elle ne pouvait éloigner la pensée que Moyna avait quelque chose à lui pardonner. La colère de sa mère est pour l'enfant une preuve suffisante de son propre tort.

Puis une autre nuit passa et l'aurore commença à paraître. C'était une journée lumineuse de septembre, et quand la sœur Mary Evangelista détourna son regard du ciel illuminé qu'on apercevait de la fenêtre de l'hôpital, pour le porter vers le visage de la malade, elle vit que les yeux de cette dernière étaient fermés et que ses lèvres ne remuaient plus. Moyna dormait. C'était le premier sommeil naturel, et Aileen comprit que le moment critique était venu. Sur l'ordre de la supérieure elle dut se retirer dans l'intérêt de la malade et pour prendre un peu de repos.

Sœur Évangelista s'endormit d'un sommeil long et profond ; quand elle s'éveilla, le silence et l'obscurité régnaient partout; mais sur la table près de son lit une veilleuse avait été placée. Nul doute, c'était la même main qui l'avait enveloppée si chaudement sous ces nouvelles couvertures qui avait aussi posé cette petite lumière. Elle se souleva et écouta, mais au silence si grand qui régnait, elle pensa que la nuit était fort avancée. Elle s'agenouilla un instant pour réciter ses prières du soir et essaya en priant pour Moyna de calmer l'ardent désir qu'elle avait de reprendre sa place près d'elle. Puis vint cette prière qui n'avait jamais perdu un seul degré de sa force, de son intensité, la prière pour le pauvre forçat des terres du Sud. Elle se releva ensuite, et après un dernier signe de croix et avoir baisé le crucifix attaché à son rosaire, elle plaça le chapelet sur la table.

Pourquoi a-t-elle ainsi tressailli et pourquoi tremble-t-elle encore? Quel sentiment agite tout son corps tandis qu'elle retombe à genoux, tenant dans ses mains un objet blanc posé sur la table. Non, elle ne le regarde pas une seconde fois, un seul coup d'œil a suffi ; mais serrant entre ses doigts ce papier précieux, elle verse un torrent de larmes aux pieds du grand consolateur, ce médecin de toutes les blessures. — « Votre temps est enfin venu, ô mon Seigneur ! vous avez envoyé la consolation. Oh ! que l'attente paraît courte lorsque le désir est enfin comblé ! » — Et s'approchant de la petite lumière elle brisa le cachet de la lettre. Qui peut exprimer les diverses émotions qui l'agitèrent alors. La première lettre d'Ulick ! Mais était-ce bien de lui? Elle n'en avait d'abord pas douté, mais en l'examinant elle vit que, bien que la lettre vînt d'Hobart Town, elle était d'une main étrangère; ce n'était pas le griffonnage si connu du pauvre Ulick. Elle était adressée au Père Mahoney. Aileen ouvrit d'abord celle que ce bon prêtre lui envoyait en même temps, pour y chercher l'explication désirée. L'écrit du Père ne contenait que quelques bonnes paroles toutes paternelles qui lui disaient que la lettre d'Hobart Town lui avait été envoyée par le prêtre aumônier des forçats. — « Elle vous apporte de bonnes

nouvelles, des nouvelles bénies! C'est ainsi que vous devez le sentir, ma chère sœur, ma bien-aimée enfant. Vous ne devez répandre que des larmes d'actions de grâces sur de telles nouvelles. La fin de toutes vos anxiétés au sujet du cher enfant est arrivée. Il est maintenant en sûreté dans le lieu purifiant du purgatoire où il attend le jour glorieux dont les prières et de saintes messes hâteront la venue, ce jour où « il se lèvera et ira vers son Père » pour jouir des douceurs abondantes de la maison de Dieu. C'est donc la joie que je vous envoie, très-chère fille: « il est juste de se réjouir, car ton frère était mort et il est vivant; il était perdu et il est retrouvé. » Puis venait la lettre où l'aumônier donnait dans un langage simple et touchant le récit du repentir d'Ulick O'Donnel et de la mort humble et pleine d'espérance qui suivit de longues souffrances causées par une fièvre lente qui consuma peu à peu ses forces. Mais si nous ne voulons pas insister là-dessus, comment oserions-nous parler des divers sentiments qui animèrent la sœur de charité, tandis qu'elle répandait des larmes de reconnaissance, d'amour et d'adoration.

Dans la matinée on la trouva à genoux au pied de son lit; elle était endormie, le sourire était sur ses lèvres, et sa joue encore mouillée de pleurs reposait sur cette lettre précieuse où était donné le pieux récit qui avait rendu heureux les saints anges du ciel avant d'apporter la paix et la consolation au cœur patient et confiant de cet autre ange de la terre.

Ses épreuves, ses chagrins étaient presque passés; sa grande épreuve au moins avait cessé. Les peines ici-bas durent, on le sait, toute la vie; mais ce qui peut être appelé « l'épreuve » le grand chagrin d'une vie ne vient qu'une fois. Pour Aileen il était venu et était passé maintenant.

XIII

LA PAIX.

— Depuis combien de temps suis-je ici? demanda Moyna d'une voix faible, huit jours après la réception de la lettre bénie venue de la terre de Van Diemen.

— Depuis trois semaines; mais pour la première fois que je vous vis je ne pensais pas que vous pourriez vivre si longtemps.

— Il eût mieux valu que votre prévision s'accomplît, fut la sourde et laconique réponse.

— Ne dites pas cela. Dieu a été bon en vous rendant la raison, vous auriez pu mourir dans cet état de délire.

— Eh bien! qu'en serait-il advenu? Tandis que maintenant il me reste encore à mourir.

— Oui, dit sœur Bénigne, vous avez à mourir, mais d'une autre façon.

Dieu vous a rendu la raison afin que vous puissiez faire votre paix avec Lui et avoir une fin pieuse et bonne.

— Il n'y a pas de paix pour moi, fit Moyna en soupirant. Je n'ai été toute ma vie qu'un sujet de troubles pour ceux avec qui j'ai vécu, pour vous dans ces derniers temps, et je pense que plus tôt ce sera fini de moi mieux ce sera.

— Vous ne devez pas parler ainsi. Vous n'avez été pour moi aucune occasion de trouble ; mais vous me faites à présent un grand chagrin par ce langage désespéré. Et ce qui est plus malheureux encore c'est que vous affligez Notre Seigneur et offensez le Dieu tout-puissant.

Moyna détourna le visage sans répondre, mais la sœur espéra, car elle crut voir qu'une larme mouillait ses yeux. C'était un moment d'anxiété et d'épreuve. Depuis que Moyna en sortant de son profond sommeil avait recouvré la raison entière, sœur Bénigne avait essayé maintes fois et toujours en vain de lui faire faire sa paix avec Dieu. La fille de saint Vincent pria avec plus de ferveur et soigna la pauvre femme avec un redoublement de tendresse. Le lendemain elle vit la supérieure, elle lui demanda s'il ne serait pas bon d'amener le prêtre près de la malade sans prévenir celle-ci. La supérieure lui dit d'attendre au lendemain, jour où se terminait une neuvaine. Elle espérait pouvoir mettre alors près de Moyna la sœur Evangelista.

Il était près de minuit. La faible lueur projetée par la petite lampe qui brûlait près du lit de Moyna O'Donnel, était aussi faible que l'étincelle de vie qui agitait le corps de la mourante. Ses traits étaient pâles et blêmes et sa respiration embarrassée et convulsive ; mais le feu de ses yeux noirs était aussi brillant que jamais, quoiqu'ils eussent perdu leur sombre et violente expression. La grâce avait enfin agi et Moyna s'était réconciliée avec Dieu. Sœur Bénigne était agenouillée à ses côtés, murmurant une prière à l'oreille de la mourante, qui peu à peu devint plus calme et s'endormit. Sa garde se leva sans bruit et se dirigea vers l'autre bout de la salle.

— Elle dort maintenant, chère sœur ; voulez-vous risquer la tentative et venir ?

— A-t-elle eu un souvenir pour moi ? répondit sœur Mary Evangelista.

— Non, mais elle parle toujours si peu que sa réserve en cette occasion n'est pas étonnante. Le Père Mac Mahan a été édifiée de sa confession, et nul doute que ce lui sera une consolation de vous voir et de vous demander pardon de tout le mal qu'elle vous a fait.

La main que sœur Bénigne tenait tremblait dans les siennes. — Oh ! ne parlez pas de tort ou de pardon, chère sœur. Je pense seulement qu'elle m'a servi de mère quand je devins orpheline, et je désire, oh ! je ne désire qu'un mot d'affection de sa part et la joie et la paix pour elle. Je pren-

drai votre place. A son réveil Dieu m'indiquera ce que je dois faire.

Les heures s'écoulèrent, et quand le jour commença à poindre, Moyna se tourna sur son oreiller. Oh ! qui pourrait décrire l'émotion qui saisit le cœur de la douce garde-malade en entendant les paroles que prononça Moyna avant d'être complétement éveillée.

— Aileen, *enfant chérie*, j'ai dormi bien tard aujourd'hui, aidez-moi, ma fille, à me lever car je suis très-faible.

Sans hésiter sœur Mary Evangelista répondit : — Attendez un peu, chère mère, vous êtes encore trop malade — Et s'agenouillant au pied du lit elle prit la main de Moyna et la baisa, puis posant sa propre main sur le front de la mourante elle se mit en face d'elle et la regarda avec des yeux pleins de tendresse et de douceur.

La rougeur monta au visage de Moyna ; ses lèvres tremblèrent, et elle murmura d'une voix agitée : — Aileen ! Est-ce un rêve? C'est la voix d'Aileen, ce sont ses yeux. Mais, Seigneur !... Non, ce n'est pas Aileen, ce ne peut être elle.

— C'est Aileen, mère, votre Aileen, votre fille, bonne mère ; l'enfant que Dieu vous rend avant de mourir. Oh ! laissez-moi avec vous ; ne me renvoyez pas, dites que vous m'aimez.

Elle entendit pour toute réponse une bénédiction fervente et une prière d'actions de grâces vers Dieu dans son dialecte irlandais, puis une ardente invocation de pardon à laquelle Aileen répondit avec toute l'affection dont son cœur était plein et en se précipitant dans les bras de Moyna où elle demeura dans un long et tendre embrassement.

Le médecin trouva sa malade affaissée et épuisée par la scène qui venait d'avoir lieu ; mais il ne fit aucune remontrance : Moyna était mourante ; son regard tranquille l'attestait.

— Vous souffrez moins il me semble, dit-il avec bonté. Je vois que vous avez retrouvé des amis que vous ne vous attendiez pas à voir, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune sœur qui, comme garde-malade, était placée très-haut dans son estime.

Celle-ci le suivit dans une autre pièce :

— Vivra-t-elle... Pensez-vous, Monsieur, que ma mère vive encore tout le jour?

— Votre mère? dit M. Morrisson, en comparant intérieurement l'expression suave et toute céleste du visage de la sœur avec les traits si sévères et si durs de Moyna.

— La seule mère que j'ai connue, répondit-elle.

— Je vous dois la vérité, ma sœur. Peut-être vivra-t-elle aujourd'hui, mais je ne le crois pas. Seulement elle ne souffrira plus et aura une mort paisible.

Un paravent fut tiré autour du lit de Moyna, afin de l'isoler elle et son

enfant comme elle l'appelait, du reste des malades. Ces dernières heures furent douces et consolantes. La pauvre femme était animée d'une foi simple et confiante en même temps que d'une sincère contrition. Elle demeura tranquille et en prières quand elle eut reçu les derniers sacrements de l'église.

— Aileen, cela ne vous fâche-t-il pas que je vous appelle Aileen pendant les quelques heures que j'ai encore à vivre ?

— Vous ne pouvez savoir, mère, combien il m'est doux de vous entendre m'appeler ainsi.

— Ma bénédiction est sur vous, *enfant chérie*, sur vous dont la vue me réjouit dans ce costume béni et avec ce nom si beau que vous avez pris; seulement, l'ancien petit nom me semble plus naturel. Mais, Aileen, ce que je veux vous dire vous paraîtra étrange, et pourtant il m'est très-consolant de penser qu'il n'y aura personne qui pourra me reconnaître quand je serai dans le purgatoire. Je n'aimerais à revoir mon pauvre Denis qu'une fois purifiée et en état de paraître en la présence de Dieu et de sa sainte Mère; il est certain qu'il est dans le ciel depuis longtemps, car bien des prières et des messes ont été offertes pour le repos de son âme ; il avait mené une vie sainte et est mort en bon chrétien. Et Gracie, la chérie, certainement, elle est allée tout droit au ciel. Mais, Aileen, il y en a un que je voudrais revoir là... Ulick, mon malheureux enfant, dont j'ai été presque la *ruine*. Aileen, oh ! dites-moi quand est-ce que je reverrai mon fils?

— *Cette nuit, mère*, répondit-elle d'une voix tremblante. Oh ! Dieu est bon et clément au-dessus de toute expression ! Il s'en est allé avant vous, mère ; mais comme vous, grâce à Dieu, vers le lieu saint, et combien toutes vos peines vous sembleront douces parce que chacune vous rapprochera, vous et lui de Dieu et du ciel.

— Aileen, *enfant chérie*, ce sont vos prières qui l'ont sauvé.

Quand, bien des années après, sœur Mary Évangelista se trouva elle-même étendue sur son lit de mort, rien parmi toutes les consolations dont elle fut environnée ne lui fut plus doux que le souvenir de Moyna la remerciant d'avoir « sauvé l'âme d'Ulick. »

Et maintenant l'histoire des épreuves d'Aileen est terminée ; le reste de sa vie fut celle d'une sainte sœur de charité.

Elle n'avait jamais eu d'autre espérance, d'autre désir que de suivre fidèlement les pas sacrés de son Sauveur.

Traduit par A. MARBER (1).

(1) La *Revue du monde catholique* a déjà recommandé et recommande de nouveau l'excellent recueil anglais, *The lamp*, dont nous avons traduit cette nouvelle. On s'abonne à Paris chez M. V. Palmé.

SUR LA TOILETTE [1]

Il est reçu que la toilette est la grande affaire des femmes. Assurément, c'est là pour elles une question importante. Qui pourrait en douter après avoir vu Camille, ou toute autre, nouer les brides de son chapeau! Mais n'est-il pas sur ce point bien des hommes qui sont femmes? Cette espèce, sans cesse renaissante, que l'on a qualifiée de cent noms ridicules : les mirliflors, les incroyables, les dandys, les gants jaunes, les cocodès, ne prouve-t-elle pas que la raideur masculine sait se plier à toutes les recherches, toutes les petitesses, toutes les niaiseries, tous les mensonges de la parure et même de la teinture? Et combien ces nigauds sont au-dessous des femmes qui poussent le plus loin la coquetterie! Il convient, en effet, d'établir une différence entre les deux sexes : La femme peut s'occuper de sa toilette, un peu plus que de raison, sans rien perdre du côté de l'esprit; l'homme, au contraire, ne saurait rester longtemps devant sa glace sans y voir la figure d'un sot. C'est inévitable. Cherchez autour de vous, lecteur ou lectrice, et vous reconnaîtrez cette vérité. Quel homme sensé, par exemple, fera faire *sa raie* tous les jours s'il n'y est pas tenu par sa profession, comme les garçons de café de premier ordre, les maîtres d'hôtel, les dentistes ou les coiffeurs? La femme, au contraire, possède incontestablement ce droit. Nul ne trouve mauvais qu'elle soit aussi bien coiffée dans son salon que la demoiselle de magasin dans son comptoir. Cette différence d'appréciation n'est pas raisonnée, elle est instinctive; elle prouve donc que d'après l'ordre même de la nature, la femme peut se permettre certains raffinements de toilette, certaines recherches de coquetterie, tandis que l'homme doit s'en tenir à cette élégance châtiée qui annonce le respect de soi-même et forme le complément de la propreté. S'il va plus loin, il n'est qu'un jeune cocodès ou un vieux fat : toujours un sot.

Le livre que nous allons examiner ne distingue guère entre les

(1) *Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste et cosmétiques d'une parisienne au dix-neuvième siècle*, volume in-12, par le docteur Constantin James. Hachette, éditeur.

droits de l'homme et ceux de la femme en matière de toilette; c'est un livre savant et amusant, ce n'est pas une étude morale sur les mœurs. L'auteur, M. le docteur Constantin James, s'occupe cependant des mœurs, mais il le fait surtout au point de vue de l'histoire; ses critiques se tiennent dans la région tempérée des épigrammes inoffensives et des allusions. Il cherche à corriger les Parisiennes d'aujourd'hui en frappant sur les Romaines du temps d'Auguste. De la sorte, tout le monde recevra les conseils de l'aimable docteur sans se fâcher, et personne ne se croira tenu de les suivre.

M. James, hâtons-nous de le dire, s'est proposé, sous une forme presque frivole, un but sérieux et digne de ses précédents travaux. Tandis que d'autres vantent les progrès et même les *prodiges* de la chimie dans leur application à la toilette, il a voulu en signaler les ravages.

« Parmi ces produits, dit-il, bon nombre représentent des poisons véritables, et, chose qu'on ne saurait trop déplorer, on les associe d'habitude aux substances qui devraient être, au contraire, les plus hygiéniques. Qu'y a-t-il, en effet, qui se rattache plus directement à l'hygiène que les cosmétiques destinés à nos usages de chaque jour? Or ils renferment pour la plupart des agents vénéneux, cause première d'accidents d'autant plus redoutables qu'on est nécessairement plus porté à en méconnaître l'origine. »

La question est donc très-sérieuse. Après l'avoir dit et prouvé, M. Constantin James explique, pour justifier l'ensemble de son sujet, que si la parisienne est aujourd'hui reine de la mode, cette souveraineté appartenait autrefois à la romaine. Voilà pourquoi il a rattaché celle-ci à celle-là. Peut-être cette raison paraîtra-t-elle un peu tirée. Qu'importe, si l'auteur nous intéresse et nous instruit. Eh bien, nous pouvons affirmer qu'il atteint pleinement ce double but.

Nous ne suivrons point M. James pas à pas ou plutôt page à page; nous lui emprunterons çà et là quelques faits en nous permettant d'y joindre de brèves observations.

Chez les Romains comme chez nous on vendait diverses eaux, huiles et pommades dont chacune, d'après l'inventeur, avait la vertu de conserver éternellement la fraîcheur et la souplesse de la peau. Parmi ces cosmétiques, l'*œsype d'Athènes*, qu'il ne faut pas confondre avec notre eau athénienne, était des plus estimés. C'était un suc huileux extrait de la toison des brebis. Nous connaissons ce produit, c'est le *suint;*

il sent très-mauvais. Il avait dès lors cet inconvénient. La chose est prouvée dans Ovide; mais la mode protégeait l'*œsype* et les élégantes s'en inondaient la poitrine :

Et fluere in tepidos œsypa lapsa sinus

Il y avait aussi des eaux ayant pour but de parfumer l'haleine ou plutôt d'en corriger, le cas échéant, les odeurs peu balsamiques. Les Romains connaissaient, en effet, cet inconvénient, et même ils nous ont légué certaine image dont on use encore pour le désigner : *Odor quem, ut aiunt, ne bestiolæ quidem ferre possunt*, disait Cicéron; ce qui signifie : l'haleine de ce monsieur tue les mouches au vol.

Je doute que certain élixir très-goûté des Romains et surtout des Romaines fut de nature à combattre avec succès ce désagrément. Il se débitait dans des vases d'albâtre et on ne l'estimait qu'autant qu'il venait d'Espagne. « Je ne comprends pas, par exemple, dit M. James, la nécessité de recourir ainsi à un produit exotique, lequel se payait au prix de l'or. En effet, c'était tout simplement de..... Prononçons le mot en latin :

..... et dens hibera defricatus URINA.

« Du reste, si on en croit Catulle, les Espagnols étaient ici les premiers à prêcher d'exemple, car « à peine venaient-ils de se renouveler à eux-mêmes leur provision du matin, qu'ils n'avaient rien de plus pressé que de l'utiliser. »

Tous les élixirs n'étaient pas dans ce goût, et, pour chasser les mauvaises odeurs, on savait recourir aux parfums. Quelques élégants et élégantes en usaient même de manière à provoquer des remarques auxquelles n'échappent pas de nos jours les amateurs trop passionnés des senteurs pénétrantes. « Une chose m'est très-suspecte, ô Posthume, disait Martial, c'est que tu sentes toujours si bon; celui-là ne sent pas bon naturellement qui sent toujours trop bon. »

Après s'être occupé des huiles, pommades, eaux de Botot et autres eaux, M. Constantin James montre, dans l'exercice de leurs fonctions, les patriciens exerçant les trois professions-sœurs qui se rattachent essentiellement à la toilette : le pédicure, le dentiste, le coiffeur.

Les Romaines aimaient le bain, et elles avaient bien raison de l'aimer. Elles se baignaient donc souvent et mêlaient généralement des parfums à l'eau des baignoires. Au sortir du bain, elles s'enveloppaient dans un peignoir et le pédicure venait faire son office. Après le pédicure paraissait l'épileur ou l'épileuse. Leurs soins s'étendaient

à la poitrine, aux jambes et aux bras. Nous avons simplifié cette partie de la toilette; mais, pour le reste, la différence est moins grande; souvent même il n'y en a pas.

Le dentiste était consulté souvent. L'artiste en prothèse dentaire procédait absolument comme chez nous : il visitait les dents, les nettoyait, les plombait ou les *aurifiait* et, au besoin les arrachait.

Les aurifiait-il ? Nous avons entendu dire que c'était là un perfectionnement dû au génie des dentistes américains. Pure affaire de charlatanisme ! On a *aurifié* à diverses époques; on aurifiait chez les Romains. Écoutons M. le docteur James :

« Martial, cet enfant terrible des poëtes de son temps, ne va pas seulement nous apprendre les ressources qu'offrait la science du dentiste; il va de plus nous en dévoiler les secrets. C'est d'abord un certain Cascellius qui se faisait fort d'arracher ou de conserver les dents malades, au choix des intéressés :

« Excimit aut reficit dentem Cascellius ægrum.

« Ne croirait-on pas lire une annonce de la quatrième page de nos journaux ?

Les dentistes, sous des formes diverses, ont toujours eu ce genre de savoir-faire qui consiste à berner le client. Grâce d'état !

« Ce Cascellius, reprend M. James, était passé maître également dans l'art de plomber les dents ; je me trompe, de les aurifier, car on connaissait déjà ce perfectionnement, soi-disant moderne : *auro incluso reficit.* »

Ces trois mots : *auro incluso reficit*, sont de Martial, et l'on ne peut guère croire qu'il les ait écrits il y a dix-huit siècles pour désobliger les Cascellius du Nouveau Monde, exploitant la badauderie française.

Mais pour cet usage important, lequel vaut le mieux, de l'or ou du plomb ? Cela dépend du point de vue. D'après quelques praticiens, le plomb, plus souple et plus moelleux s'adapte mieux à la dent, ferme plus facilement et plus hermétiquement la carie; mais il colore l'émail dentaire d'une certaine teinte sombre dont la coquetterie peut difficilement s'accommoder. L'or n'a pas cet inconvénient, en revanche, comme il est plus dur et moins souple on ne peut le placer solidement qu'à l'aide d'une pression de nature à fatiguer la dent malade, et malgré cela il ne tient pas toujours très-bien. Il en résulte qu'il faut recommencer plus souvent l'opération. Si le patient le trouve bon le dentiste ne saurait le trouver mauvais. Plus il met d'or dans les dents creuses plus aussi il en met dans ses poches.

Nous n'avons rien inventé. Les dentistes romains ne substituaient pas seulement aux dents qu'il fallait arracher des dents fausses, les unes en os, les autres en ivoire (dents osanorès), les autres en mastics composés avec beaucoup d'art; ils dotaient au besoin, leurs clients et clientes de râteliers complets, qui pouvaient être ôtés ou remis à volonté. Aussi Martial disait-il, de l'aimable Galla, *qu'elle quittait le soir ses dents avec autant de facilité que sa robe :*

Nec dentes alites quam serica nocte reponit.

M. Constantin James dénonce comme particulièremet dangereux pour les dents la plupart des dentifrices destinés, d'après les inventeurs, à les conserver. Ces dentifrices donnent d'autant plus de brillant à l'émail qu'ils sont acides. Or, les acides détériorent les dents. Et parmi ces dentifrices, les plus dangereux peut-être sont ceux que recommandent spécialement certains dentistes.

« Cette anomalie, dit M. le docteur James, quelque étrange qu'elle paraisse tout d'abord, n'a cependant pas de quoi vous étonner. Songez donc que, tandis que nul ne peut exercer la pharmacie sans avoir préalablement subi des examens et justifié d'un diplôme, tout individu, au contraire, peut de son propre chef s'improviser dentiste : au besoin même il s'intitulera : « professeur de prothèse dentaire » ou « auteur de plusieurs manuels. » Or, trop souvent entre le dentiste à la mode qui occupe un appartement somptueux dans nos élégants quartiers, et le simple arracheur de dents qui exerce en plein vent et en cabriolet découvert sa bruyante industrie, il n'y a eu originairement d'autre différence que la mise en scène et les moyens de réclame. Mais si chez tous les deux le savoir est resté nul, le premier y a suppléé par le savoir-faire. »

Comme conclusion sur ce point, M. James conseille les dentifrices neutres ou à base alcaline. En fait de poudre il admet le mélange de charbon et de quinquina, à la condition que ce mélange représentera une poudre impalpable.

Les Romains ne tenaient pas moins aux cheveux qu'aux dents. Une solide organisation dentaire et une chevelure abondante étaient, à leurs yeux, les éléments essentiels de la beauté comme les indices d'une bonne constitution. Devenir chauve, surtout avant l'âge, était une sorte d'ignominie. « Honteux, dit Ovide, est le troupeau mutilé, honteux le champ sans verdure, honteuse la futaie sans feuillage et la tête sans cheveux. » De cet amour des cheveux, devait naître la passion des huiles réparatrices, pommades régénératrices et autres produits analogues. Aussi les préparations de ce genre étaient-elles nom-

breuses et variées. Des huiles, des graisses et des aromates mêlés à diverses doses, en faisaient naturellement le fond. Cléopâtre, qui était si digne d'être une romaine du temps d'Auguste, avait inventé une pommade dont Galien parle avec de grands éloges et dans laquelle entrait surtout de la graisse d'ours. Malheureusement la recette en a été perdue. Pline nous en a conservé plusieurs autres; mais leur efficacité fût-elle prouvée, qu'il faudrait réellement, dit notre auteur, plus que du courage pour y avoir recours. Voici l'une de ces recettes: « Prenez des têtes de rat, du fiel et de la fiente du même animal, de l'ellébore et du poivre, puis mêlez le tout. » Cela fait, on devait se frotter consciencieusement le cuir chevelu avec ce mélange et attendre le résultat. Si les cheveux ne repoussaient pas, c'est que l'on ne persévérait pas assez longtemps.

Et quand tous les philocomes avaient échoué, que faisait-on? Les artistes en cheveux se mettaient à l'œuvre et fabriquaient des perruques. Ecoutez Martial: « Lélia, comment n'as-tu pas honte de te servir de fausses dents et de faux cheveux? » — « Fabula jure que les cheveux qu'elle a achetés sont bien à elle. Fait-elle donc un mensonge? nullement. » — « Il n'y a rien de pire, Cœcilius, qu'un chauve qui veut paraître chevelu. » Mais ces épigrammes, alors comme aujourd'hui, amusaient les chevelus sans décourager les chauves.

Les perruques masculines laissèrent longtemps à désirer; les premières consistèrent en une simple peau de bouc dont les hommes se couvraient le chef. Cela devait difficilement faire illusion. Les femmes, toujours plus entendues, plus exigeantes en matière de toilette, savaient dès lors se faire fabriquer de fausses nattes, de faux *repentirs*, de fausses queues; et, de plus, elles les appliquaient de manière à tromper l'œil. Ovide lui-même y fut pris. Il avoue qu'un jour, entrant à l'improviste chez une dame dont l'épaisse chevelure le charmait, il la trouva son *tour* à la main. Et la belle, dans son trouble, mit ses bandeaux ou ses tire-bouchons à l'envers:

Turbida perversas induit illa comas.

C'est sans doute en souvenir de cette aventure que le poëte écrivit: « Toute femme qui a peu de cheveux doit fermer sa porte au verrou. »

Les chrétiennes des premiers siècles ne résistaient pas toujours au désir, si général parmi les chrétiennes d'aujourd'hui, de montrer au public une *forêt de cheveux*. Tertullien leur disait: « Rougissez au moins

« de mettre sur votre tête, sanctifiée par le baptême, les dépouilles de « quelque misérable qui a croupi honteusement dans les bagnes « ou expié ses crimes sur l'échafaud. » Les dames romaines ne prenaient pas tous leurs cheveux dans ces mauvais lieux. Les pauvres filles des campagnes éloignées et les esclaves en fournissaient la plus grande partie. C'est encore ainsi que les choses se passent. Nos artistes capillaires font ouvertement acheter des cheveux en Alsace, en Bretagne, etc. ; mais il paraît en outre qu'ils ne négligent pas d'opérer dans les hôpitaux et les maisons de correction. — Quoi ! cette belle tresse, — ma tresse ! — aurait été recueillie sur un lit d'hopital, elle aurait tenue à un cadavre ? — Oui, ma charmante.

Mais pour éviter pareille chose n'avons-nous pas quelque pommade, huile ou eau, qui puisse prévenir la calvitie ? — Mes cheveux tombent, je veux des cheveux, que la science me donne le moyen de conserver mes cheveux. M. le docteur James n'est pas tout à fait désespérant, sur cet article. Il *croit avoir vu*, parfaitement vu « l'emploi de certains topiques ralentir la chute des cheveux ou même la suspendre ; » enfin il a « vu quelquefois sous l'influence d'une médication appropriée le crâne se regarnir. » Voilà un avis de nature à faire dresser les cheveux de toutes les têtes chauves... Et que l'on ne conteste pas l'exactitude de cette image ; elle est exacte au fond ; elle rend l'idée.

Malheureusement cette *médication appropriée* ne peut être qu'une médication individuelle, « en rapport avec le principe même qui a produit ou qui entretient la calvitie. » D'où il suit qu'il ne peut pas y avoir de recette s'appliquant à tous les cas. M. James entre à ce sujet dans quelques considérations très-concluantes. Donc si vous perdez vos cheveux consultez un médecin au lieu d'étudier les annonces des charlatans et d'y chercher un remède ; prenez surtout des soins assidus de propreté ; combattez les pellicules à l'aide d'une eau ne contenant aucun principe nuisible, servez-vous préférablement de la pommade au quinquina dite *pommade titrée*. Et si vos cheveux continuent de tomber comme je le crains, vous n'aurez pas au moins activé leur chute en voulant la retarder.

Les cheveux n'ont pas seulement le tort de tomber : ils blanchissent. Ce désagrément, quoique moins grave que le premier, déplaisait à Rome comme il déplaît à Paris. De là une multitude de teintures. L'une des plus estimées était tirée de l'écorce verte de la noix. Ovide cependant lui préférait certaine composition faite avec le suc des herbes de

la Germanie. Martial parle d'une eau qui opérait des miracles: « Telle femme, dit-il, devient corbeau, qui tout à l'heure était cygne. »

On ne se servait pas seulement de la teinture pour dissimuler des ans l'irréparable outrage; on lui demandait une nouvelle nuance, une nouvelle couleur de cheveux. Nous voyons reparaître cette sottise. « Bien que la couleur la plus usitée fut la noire, dit M. James, certaines femmes se plaisaient à donner à leur chevelure des nuances de fantaisie. »

« Ces teintures avaient malheureusement comme les nôtres, l'inconvénient de salir la tête. Aussi Properce dit-il tout crûment à un vieillard qui veut faire le jeune avec ses cheveux teints: « que ce n'est pas un perruquier qu'il lui faut, mais une éponge.

« Un autre inconvénient bien autrement grave de ces teintures, c'est qu'elles brûlaient les cheveux et les faisaient tomber. Voyez dans quels termes Ovide gourmande une jeune fille qui, malgré ses avis, a voulu changer la couleur naturelle de sa magnifique chevelure: « Je te le disais bien, cesse de droguer ainsi tes cheveux; tu as si bien fait qu'il ne t'en reste plus un seul à teindre. Cependant ils n'offraient ni la nuance de l'ébène, ni celle de l'or: leur couleur était un heureux mélange de toutes les deux. Vainement je m'écriais: « C'est un crime de brûler des cheveux si beaux! Ne t'en prends donc qu'à toi; c'est toi-même qui appliquais sur ta tête ces mixtures empoisonnées. »

Les progrès et prodiges de la chimie ont-ils écarté ces dangers? Hélas! non. Le mercure et le plomb qui forment la base à peu près constante de toutes les teintures ne peuvent être employés à la légère. La science, répétant le mot d'Ovide, nous dit que ce sont là des mixtures empoisonnées. Si elles ne tuent pas, elles portent néammoins atteinte à la santé et provoquent assez souvent des accidents graves. « Le voisinage du cerveau donnera même à ces accidents un degré plus grand de gravité, par la facilité avec laquelle l'agent vénéneux pourra passer de l'extérieur à l'intérieur du crâne, à l'aide des milliers de petites ouvertures dont la boîte osseuse est criblée. »

M. James reconnaît, d'ailleurs, que grâce aux développements de l'art tinctorial, les cas d'empoisonnement deviennent de plus en plus rares. « Ainsi, dit-il, je connais des personnes qui depuis nombre d'années font usage de quelques-unes de ces préparations (je ne dis pas de toutes), sans que nul puisse s'en douter, et sans que leur santé ait paru en avoir aucunement souffert. Mais qui sait ce que l'avenir leur réserve! Mlle Mars, elle aussi, se teignait les cheveux, dans l'es-

poir d'une éternelle jeunesse, lorsqu'une nouvelle application détermina, sans aucun motifs appréciables, de tels désordres cérébraux qu'elle succomba en une nuit. »

M. James cite un autre fait de nature à inquiéter tout particulièrement les officiers entre deux âges qui se teignent les moustaches, et conclut en déclarant que, quiconque se teint *joue toujours très-gros jeu.*

Des teintures aux fards, petite est la distance, et quiconque use de l'un de ces procédés usera bientôt de l'autre. Il en était ainsi à Rome. Le *maquillage* y florissait. La profession *d'émailleuse* pour épaules et poitrines jusqu'à la ceinture, s'y exerçait en grand, — toujours comme chez nous. La mode un jour voulait le teint pâle, et le lendemain elle exigeait des tons chauds. On passait de la couche de craie ou de céruse au vermillon. Telle, disait Ovide, dont la peau est plus noire qu'une mûre qui se détache de l'arbre mettra tout en œuvre pour qu'on puisse dire d'elle :

Son teint a la blancheur du marbre le plus beau.

Le même poëte nous dira : « Le léger vermillon que le sang a refusé c'est l'art qui le donne. » Et cette autre mode se maintiendra en dépit de Tibulle, s'écriant : « A quoi bon enluminer ses joues d'un fard étincelant ? » Enfin l'auteur de *l'Art d'aimer* nous apprend que toute femme bien éprise ou voulant se faire passer pour telle, avait soin de se rendre pâle : « il faut qu'en la voyant chacun soit tenté de s'écrier : *Elle aime!* »

Hanc ut qui videat dicere possit: *Amat!*

Horace conseillait une infusion de carmin à quiconque voulait pâlir. Aujourd'hui on préfère le vinaigre, ce qui est beaucoup moins hygiénique, dit M. James.

Quiconque use du fard en abuse. Martial a fait maintes épigrammes sur les excès que se permettaient les Romaines. Juvénal a dit aussi son mot sur ces visages chargés de couleurs : « Cette face empâtée que recouvrent tant de drogues (*tot medicamina*), et où s'agglutinent les lèvres des infortunés maris, est-ce un visage ou une plaie (*facies dicetur aut ulcus*) ? »

Parmi les fards en vogue au temps d'Auguste, Horace cite *certain résidu* du crocodile. Voilà où les Romaines allaient chercher la beauté. Comme on irait l'y chercher encore si l'on était sûr de la trouver !

M. James nous parle aussi des principaux fards à l'usage des Pari-

siennes et dénonce les plus usités comme très-dangereux. « Ainsi, dit-il, la pâte onctueuse que nous apercevons dans cette fiole doit sa blancheur éblouissante à la présence du plomb. Comment ! du plomb ! mais l'étiquette porte *blanc d'argent*. Cela est vrai. Seulement, vous n'avez pas oublié qu'il est de règle de ne point effrayer l'acheteur et que, quand certains noms sonnent mal, on a grand soin de leur en substituer d'autres plus euphoniques. Jamais on ne trouverait le placement d'un fard au *blanc de plomb*, tandis que personne ne se défie d'un fard au *blanc d'argent*, au *blanc de perles*, au *blanc de krems*, au *blanc d'albâtre*, ou au *blanc superfin de vinaigre*. Or, tous ces blancs sont autant de synonymes de la céruse, par conséquent du plomb. »

Voici maintenant quels sont les inconvénients de ce fard :

« Le plomb, sous quelque forme qu'il soit appliqué sur la peau, est absorbé par elle avec une facilité merveilleuse. Une fois passé dans le sang, il constitue un hôte d'autant plus redoutable qu'au lieu de manifester spontanément sa présence par quelque crise qui donnerait l'éveil, il opère sourdement et avec lenteur, minant chaque organe avant de se fixer spécialement sur aucun. C'est du côté du système nerveux que se manifestent d'habitude ses premières atteintes. Ainsi les forces se dépriment et, en même temps, la sensibilité se pervertit ou s'exalte ; puis les symptômes s'accentuant davantage, il survient des contractures, des spasmes, des mouvements automatiques, voire même des convulsions épileptiformes. Heureux encore si la scène ne se termine pas par quelque catastrophe, telle que, par exemple, le ramollissement de la moelle ou du cerveau. »

C'est payer bien cher le plaisir d'être ridicule... et sale.

M. James, craignant d'en avoir trop dit, a soin d'ajouter que ces résultats naissent de l'usage immodéré du fard, et que la femme du monde qui se peint rarement peut y échapper. Néanmoins il cite un fait de nature à prouver qu'il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à l'abus pour trouver le danger :

« Le docteur Wars Cousins a publié dernièrement l'observation d'une jeune fille de vingt ans qui fut prise d'une paralysie des poignets et des avants-bras, pour avoir fait usage de carbonate de plomb qu'un parfumeur lui délivrait en guise de poudre de riz, sous le nom de *blanc de perles*. Le traitement fut long ; on désespéra même un instant de la guérison. »

Enfin si l'on évite les atteintes irréparables, on n'évite jamais les névralgies et les maux de tête.

Nous venons de nommer la poudre de riz. Constatons que cet ingré-

dient qui n'est pas tout à fait du fard, n'est pas non plus du riz. C'est un mélange où le riz n'entre qu'à titre d'appoint... quand il y entre. Du reste, et c'est là l'essentiel, cette poudre bien préparée, de bonne qualité, a quelques avantages et n'offre aucun inconvénient.

Signalons, à côté de la poudre de riz et d'après M. James, deux cosmétiques qu'il qualifie d'agréables, toujours, bien entendu, à la condition qu'ils ne seront pas sophistiqués : l'eau de Cologne et le vinaigre de toilette. La glycérine ne lui déplaît pas. Il dit qu'à l'état naturel elle ne fera certainement aucun mal. Enfin il recommande le savon *à chaud* de préférence au savon *à froid*. Voici à quels signes vous reconnaîtrez le premier :

« Sa pâte est d'une homogénéité parfaite. Mis dans l'eau, la dissolution ne pénètre pas au delà de sa surface. La mousse qu'il forme est onctueuse; elle persiste assez longtemps et fond sans laisser de résidu grumeleux sur la peau. Exposé à l'air, il sèche un peu lentement mais bien, et conserve jusqu'à la fin la suavité de son parfum. »

Le fard rose n'est pas aussi dangereux que les différentes compositions à base de plomb, destinées à transformer en albâtre les peaux trop brunes ou trop rouges ou trop jaunes ; mais comme il y entre généralement du mercure, il peut aussi provoquer d'assez graves accidents, surtout si on l'étend sur les lèvres.

Et toutes ces eaux de beauté reconnues *souveraines* pour entretenir la *fraîcheur du teint*, prévenir ou effacer *les rides*, *les taches*, etc., que valent-elles? Elles ne valent rien. Nous y retrouvons le plomb. M. Constantin James raconte, à ce sujet, l'anecdote suivante :

« Une dame arrivant à l'un des derniers bals de l'Hôtel-de-Ville s'aperçut que son visage, son cou, ses épaules avaient perdu leur teint d'albâtre pour prendre un teint d'ébène. Elle ne fit, je puis le dire, qu'un bond du vestiaire à sa voiture. C'est que voici ce qui était advenu. Ce teint d'albâtre, elle le devait, en grande partie à une « eau souveraine » quelconque, laquelle, de même que toutes les eaux de ce genre, contenait nécessairement du plomb. Or, comme il lui avait fallu pour se rendre à l'Hôtel-de-Ville, traverser une rue où se faisait l'une de ces opérations de nuit qui répandent dans l'air de l'hydrogène sulfuré, le plomb resté adhérent à sa peau s'était maladroitement (pourquoi *maladroitement?*) combiné avec le soufre de l'atmosphère pour produire cette transformation subite en Éthiopienne. »

Et notez qu'outre le plomb on trouve souvent dans ces eaux d'au-

tres agents vénéneux, notamment le sublimé corrosif. Mais obtient-on au moins, en compensation de ces périls, la disparition des taches et des rides ? Hélas non ! Les taches, un instant cachées sous la composition qui les couvre, ne tardent pas à reparaître ; et quant aux rides, l'eau de la fontaine de Jouvence peut seule en avoir raison. Or cette fontaine est jusqu'ici restée invisible à quiconque en a eu besoin. Vous verrez que le jour où on la découvrira, elle sera tarie.

Nous pourrions glaner encore bien des faits intéressants dans l'aimable livre de M. Constantin James ; mais nous préférons y renvoyer le lecteur. Nous croyons d'ailleurs en avoir dit assez pour tirer nos conclusions.

De tout ce qui précède, il résulte : qu'il faut se défier des dentifrices, se tenir en garde contre les parfums, proscrire la teinture, proscrire les fards ; qu'aucune pommade, huile, ou autre composition n'empêche les cheveux de blanchir et les rides de se former. Bref, la meilleure des eaux de toilette pourrait bien être l'eau claire ; et le meilleur moyen de lutter contre la vieillesse est incontestablement de se résigner à vieillir.

EUGÈNE BARVILLE.

HISTOIRE

D'UN

MONASTÈRE DE LA TRAPPE

(Annales de l'abbaye d'Aiguebelle, de l'Ordre de Cîteaux, congrégation de Notre-Dame-de-la-Trappe, par un religieux de ce monastère. — Valence, 1855.)

Aux yeux de beaucoup de gens, toute l'histoire d'un peuple se résume dans la liste des batailles qu'il a livrées; ses lieux les plus célèbres sont ceux sur lesquels il a été répandu le plus de sang; et ses plus grands hommes, ceux qui ont fait massacrer le plus grand nombre de leurs semblables. Du reste de la nation on ne daigne garder aucun souvenir; de tous ces saints qui, en livrant contre le vice et l'impiété des batailles bien plus terribles que celles où l'on combat avec le fer, ont seuls défendu, augmenté et transmis aux descendants l'héritage de vertu et de vérité des ancêtres, l'histoire profane ne fait aucune mention. De ces institutions monastiques qui ont défriché le sol et défriché les âmes pour faire sur l'un germer le blé et dans les autres fleurir la vérité, on sait à peine les noms. Ces institutions soutiennent la véritable civilisation; et loin de leur rendre l'honneur qui leur est dû, on les néglige, on les oublie, heureuses encore si on ne considère pas leurs membres comme des êtres parasites, qui n'ont aucun droit à la terre qui les porte, au soleil qui les éclaire, et au pain qui les nourrit.

Cependant, aux yeux d'un observateur attentif, les faits prennent un tout autre caractère, et qui veut sérieusement étudier le passé ne tarde pas à s'apercevoir qu'il n'est pas tel qu'on le dépeint ordinairement. Les batailles ne sont pas si fécondes que le prétendent ceux qui les livrent. Peu d'entre elles ont servi à repousser la barbarie, et, sous prétexte de dénouer les questions politiques, elles soulèvent le plus souvent entre les peuples des haines qui sont une source intarissable de discordes et de conflits. Elles ne marquent donc pas, comme on se plaît à le dire, les étapes du progrès, et les conquérants n'ont pas droit à tous les honneurs auxquels ils aspirent. Ils servent sans doute, parce que tout sert à Dieu; mais le plus souvent ils ne sont que les agents subalternes de la Providence, qui les emploie sans leur révéler le secret de ses desseins, et tandis

qu'ils se perdent dans leurs vains calculs, ils travaillent, sans le savoir, à un plan supérieur dans lequel leur place est autre que celle qu'ils avaient rêvée.

Tels ne sont pas les saints. Ils savent ce qu'ils veulent faire, parce que Dieu les inspire, et ce qu'ils veulent faire, ils l'accomplissent, parce que Dieu les soutient. Nous ne parlons pas seulement de ces noms éclatants qui projettent sur leur siècle une si vive lumière, qu'ils s'imposent à tous, et que tous sont forcés de proclamer leur grandeur. Nous parlons de ces saints obscurs et inconnus dont toute la vie s'écoule dans le silence des cloîtres, de ces pauvres moines que le monde méprise, bien qu'il ait reçu d'eux sa science, ses richesses et le peu qu'il possède de vraie liberté.

Nous venons de parcourir les Annales d'une abbaye humble selon les hommes et grande selon Dieu, l'abbaye d'Aiguebelle, de la Congrégation de Notre-Dame de la Trappe, dans le diocèse de Valence; en feuilletant cette histoire intime, les vérités que nous rappelions plus haut nous sont apparues avec une clarté singulière, et nous avons entrevu la mystérieuse beauté des institutions catholiques. Le religieux qui a écrit ce livre n'a pas cherché sa propre gloire, il a même oublié de signer son œuvre. Il n'a point davantage voulu vanter son Ordre ni établir la réputation de sa maison. Il raconte simplement ce qui s'est passé, sans s'étendre complaisamment sur ce qui prête à l'éloge, sans passer sous silence ce qui pourrait fournir matière à la critique. Mais l'éloquence des faits l'emporte sur l'humilité de l'écrivain; cette simple histoire d'une grande abbaye pendant plus de huit siècles inspire l'admiration, et, quelles que soient les croyances du lecteur, lui impose le respect.

A trois lieues de Montélimar, dans le diocèse de Saint-Paul-trois-Châteaux, aujourd'hui dans le diocèse de Valence, sur un plateau inculte et sauvage, au milieu d'une vaste forêt, fut fondée en 1047, la première abbaye d'Aiguebelle, avec la générosité des seigneurs du lieu. Deux fois ruinée en moins d'un siècle, elle fut reconstruite en 1134 un peu plus loin, au fond d'un vallon marécageux et dévasté par les torrents. Elle avait, en effet, dans l'intervalle, embrassé la réforme de Cîteaux, et saint Bernard choisissait de préférence les vallées pour la résidence de ses enfants. Le site primitif d'Aiguebelle, d'où la vue dominait les collines avoisinantes et le vaste bassin du Rhône, eût été trop beau et trop attrayant pour l'austérité des Cisterciens. A peine établis dans leur nouvelle demeure, les moines se conformant à la règle, partagèrent leur temps entre la prière et le travail. Ils se construisirent une humble maison; selon les règlements de l'Ordre, ils élevèrent sous le vocable de Notre-Dame une pauvre église dont les vitraux peints et les sculptures étaient bannis et qui ne devait avoir d'autre ornement que la piété et les vertus de ses enfants. Ils se livrèrent en même temps aux rudes travaux des champs. Les torrents contenus par des digues

furent contraints de porter la fécondité et la vie, là où ils avaient jusqu'alors répandu la stérilité et la ruine. Un bras de ruisseau détourné de son cours venait dans la maison apporter l'eau nécessaire aux usages domestiques, puis, après en avoir parcouru tous les détours, s'en retournait dans le lit commun grossir le courant qui donnait le mouvement aux moulins, aux foulons, aux tanneries, à toutes les usines qui servaient aux usages de la communauté. En même temps le sol se défrichait. Les épines et les broussailles étaient arrachées, les pierres enlevées, de riches moissons croissaient à leur place; et cela non-seulement sous les murs de l'abbaye. Celle-ci était comme un centre d'où la vie rayonnait dans toute la contrée. Des colonies de moines convers, sous la surveillance de l'abbé, allaient dans tout le voisinage fonder des fermes ou *granges* et cultiver les terres qu'on donnait à la maison. Ces terres ont conservé encore aujourd'hui la fertilité qu'elles doivent aux sueurs des premiers moines d'Aiguebelle. Seulement, au lieu des granges primitives s'élèvent des hameaux, des villages, des bourgs, auxquelles les granges ont servi de berceau. Dès cette époque, en effet, les colons et les serfs aimaient à venir se grouper autour des abbayes et préféraient l'autorité paternelle et douce des moines au dur joug des seigneurs. Ici ils étaient écrasés d'impôts, astreints à mille corvées, exposés au pillage; là le travail était paisible et la récolte assurée. Ils trouvaient dans les moines des maîtres patients qui leur enseignaient l'art de faire produire à la terre cent pour un, et bien loin que la cupidité leur ravît le fruit de leurs travaux, en temps de disette les greniers de l'abbaye s'ouvraient et distribuaient largement à tous les provisions qu'avaient amassées la prévoyance et la sobriété des religieux.

Quand les ignorants parcourant les campagnes, voient au milieu de luxuriantes moissons se dresser les ruines de quelque antique abbaye, ils manquent rarement de s'extasier sur la cupidité des moines qui avaient su choisir leurs sites et s'attribuer les terres les plus fertiles. L'histoire dément ces injustes accusations. La plupart du temps, quand on remonte aux origines de la fondation d'un monastère, on voit les religieux préoccupés avant tout de trouver la solitude et le silence. La fertilité de la terre, la beauté du site, la salubrité de l'air même les occupent peu, et tout au contraire les font plutôt fuir. Saint Bernard, en recommandant à ses enfants les lieux bas et humides, ne redoute point les maladies qu'ils peuvent y trouver. Elles ne feront que les rapprocher de la mort qui est leur but. Mais sous l'action de ce travail incessant, de cette tempérance qui ne faiblit devant aucune tentation, la terre devient souriante et riche, l'air s'assainit, le site même se modifie, s'éclaircit, prend un air de fête, et les biens de la terre sont donnés en surabondance à ces hommes qui n'ont cherché que Dieu. Ainsi ces richesses qu'on reproche aux moines sont leur œuvre, leur création, le fruit de leurs privations et de leurs travaux. Les seigneurs

leur donnaient des déserts, et même ces donations étaient amplement payées; car, en échange d'une petite part de ces immenses et inutiles domaines, les vassaux du seigneur apprenaient, à l'exemple des moines, à cultiver le reste, et la fondation d'un monastère dans un pays en décuplait les produits.

Ce n'était là cependant que le moindre de leurs bienfaits. Pour les saints religieux le travail n'était que l'accessoire de la prière et l'un des moyens de la vertu. On comprend dès lors l'immense influence que devaient exercer sur toute une contrée ces hommes qui pratiquaient à un si haut degré la pauvreté volontaire, la charité, l'humilité et l'obéissance. La vie des moines se passait au grand jour et les murs de leurs monastères étaient en quelque sorte transparents. Le premier venu pouvait frapper à la porte, et au nom de l'hospitalité la porte s'ouvrait devant lui. Admis dans le logement des hôtes, il assistait jour et nuit à tous les détails de cette austérité effrayante qu'il faudrait avoir embrassée pour en goûter les sublimes douceurs. Alors comme aujourd'hui, le passant qui entrait là en curieux, et peut-être l'ironie sur ses lèvres, s'en retournait ému; souvent même il refusait de remettre le pied en arrière; l'adversaire converti prenait la robe et s'en allait grossir le nombre des frères. Ainsi, cette influence bienfaisante des abbayes sur toutes les populations voisines ne saurait être contestée, et l'histoire de l'abbaye d'Aiguebelle vient en fournir des preuves nouvelles. Ici ce sont des chartes émanées des seigneurs du voisinage et dans lesquelles on ne se contente plus seulement de rappeler les droits des maîtres. On énumère aussi les droits des sujets; mais surtout on s'inquiète des devoirs de tous. On proscrit sévèrement tout ce qui outrage la religion, tout ce qui offense la morale, on gouverne en un mot sous le regard de Dieu. Nous ne pouvons pas dans cette rapide esquisse donner le détail de ces faits, mais tout homme qui voudra connaître la vérité devra s'y reporter. Ce sont les détails qui font la vérité de l'histoire : s'il n'est pas toujours indispensable de les rappeler, il est toujours nécessaire de les connaître, et ceux qui du haut du quelques lois générales qu'ils ont tirées de leur cerveau, prétendent apprécier tous les siècles sans daigner descendre et se mêler à la vie intime de chacun d'eux, n'enfantent que des jugements de fantaisie.

Si l'abbaye d'Aiguebelle répandait sur les populations voisines cette salutaire influence, quelle ne devait pas être son action snr ses propres enfants? Le mystère de ces vies silencieuses nous est fermé. Cependant les hôtes passagers de ces demeures, au calme qu'ils éprouvent dès qu'ils en franchissent le seuil, entrevoient la paix profonde dont jouissent ceux qui y ont fixé leurs vies. Or, je le demande, dans toute la série de ces générations monastiques qui se succèdent dans l'enceinte de ces murs depuis huit siècles, que de douleurs apaisées, que de passions calmées, que

d'hommes élevés au-dessus des banalités du monde et transfigurés à la lumière de l'Évangile; en un mot, que de bonheur versé dans des âmes qui n'auraient trouvé ailleurs que l'inquiétude et le souci. La pénitence avide de souffrir, et l'innocence amoureuse de la perfection, se rencontrent là dans une placidité commune. Ce n'est pour une foule innombrable qu'une chaîne ininterrompue de bienfaits.

Dira-t-on que ces résultats, tout individuels, n'intéressent pas la société? Que ce serait mal les comprendre? Qu'on ne l'oublie pas, les âmes qui renoncent dédaigneusement aux plaisirs du monde pour porter la triple chaîne de ces vœux, sont énergiques et ardentes. Ce sont des forces terribles que la règle discipline et contient, mais qui, sans ce frein salutaire, auraient pu bouleverser le monde dans lequel elles auraient vécu. Que de fois, en voyant se dérouler sous nos yeux quelques-unes de ces vies funestes qui ne laissent derrière elles que des hontes et des larmes, ne nous sommes nous pas pris à regretter ce gaspillage insensé de dons et de forces que la Providence avait certainement créés pour un meilleur emploi. Qu'est-ce donc qui a manqué à ces hommes? une règle assez douce pour ne les point heurter, assez énergique pour les diriger, un milieu assez large pour les contenir, et assez défini pour ne pas leur permettre de s'égarer. Le monde, en voyant ouverts en face de lui ces mystérieux asiles dont l'attraction puissante lui ravit à chaque instant un nom dont il était fier, un génie qui faisait son orgueil, se prend à les maudire. Qu'il les bénisse au contraire, car à côté de ces hommes s'en vont beaucoup d'autres, non moins puissants quoique inconnus, et qui l'eussent peut-être bouleversé. D'ailleurs, ces forces ne sont pas perdues : tout au contraire. Précieusement gardées par la chasteté, épurées par le détachement, assouplies par l'obéissance, exaltées par la prière, elles produisent ces merveilles de perfection qui surélèvent le niveau moral de leur siècle.

L'histoire de l'abbaye d'Aiguebelle se poursuit jusqu'au quinzième siècle sans incident digne d'être remarqué. Ce que quelques-uns dédaigneraient comme de la monotonie, nous l'admirons comme de la constance. Pour nous, c'est l'éternel honneur des institutions monastique de poursuivre silencieusement leur tâche, de reprendre chaque jour le travail accompli la veille, d'écarter autant que possible tout ce qui, en introduisant la variété et la distraction dans leur existence, en altérerait la pureté. La régularité de la vie monastique en fait la grandeur; et plus elle s'écoule d'une façon tranquille et toujours identique à elle-même, plus sous cette surface unie et calme se développent des vertus profondes qui attirent les bénédictions de Dieu.

Est-ce à dire que les religieux d'Aiguebelle conservèrent jusqu'au dernier jour l'austérité et la scrupuleuse fidélité à la règle qui avaient distingué les premiers Cisterciens? Non, sans doute, et leur historien ne le

prétend pas. Mais il n'est pas inutile de s'arrêter un moment sur les caractères de leur relâchement, et d'en analyser les causes pour savoir jusqu'où la responsabilité doit en être reportée. Il importe surtout de savoir en quoi il consistait, et de répondre par des faits à ces déclamations sans cesse reproduites contre les ordres monastiques et qui, calomnieuses à l'origine, semblent avoir acquis, par prescription, l'autorité de la vérité.

Une des lois les plus sages qui eussent régi l'ordre de Cîteaux était la Charte de Charité, promulguée par le fondateur, Étienne de Cîteaux, avec l'assistance des abbés des quatre premières maisons de l'Ordre. En vertu de cette loi, une étroite solidarité rattachait entre elles toutes les abbayes et, sans porter atteinte à l'indépendance d'aucune d'elles, les soumettait cependant à un contrôle quelles pouvaient d'autant moins denier qu'il émanait d'un pouvoir à l'élection duquel elles contribuaient. En effet, un lien de paternité et de filiation était établi entre chaque maison, et les maisons qui en étaient sorties. L'abbé de la maison-mère avait droit de surveillance sur les maisons-filles, mais en retour les abbés des maisons filles participaient à l'élection de l'abbé de la maison-mère qui devait être leur père immédiat. Le supérieur général, l'abbé de Cîteaux, n'échappait pas lui-même à cette loi de surveillance, et il trouvait dans les abbés des quatre premières filles de sa maison, élevés au rang de premiers pères de l'Ordre, cette autorité à la fois douce et ferme qu'il exerçait à son tour sur chacun d'eux. Enfin, des chapitres généraux composés de tous les abbés des maisons, se tenaient périodiquement, et leur vigilance, armée d'une autorité souveraine, réprimait tous les abus.

Il serait superflu d'insister sur la sagesse de cette constitution et sur cette union de liberté et d'autorité qui la caractérise; ces deux éléments ont rarement été associés avec plus de mesure et c'est encore dans les constitutions monastiques que les législateurs doivent aller chercher des modèles. Au surplus, ce qui fait l'éloge de la Charte de Charité, au-delà de tout ce que nous pourrions dire, c'est que, tant qu'elle fut en vigueur, aucun abus ne se glissa dans les abbayes Cisterciennes sans être immédiatement réprimé, et l'Ordre atteignit à l'apogée de sa grandeur.

Mais Dieu, sans doute, tenait à montrer qu'à l'exception de l'Église rien sur cette terre n'est à l'abri des injures du temps. Il permit qu'on s'écartât de ces saines traditions; peut-être même était-il dans ses desseins de laisser les ordres monastiques tomber dans la décadence, afin que la société civile, par les dommages qu'elle devait en ressentir, mesurât tout l'appui qu'elle trouvait dans ces institutions. Une ambition individuelle porta à la Charte de Charité une première atteinte. Un abbé de Cîteaux, Jacques II, se fit élire par la communauté sans le concours des premiers Pères de l'Ordre. Un conflit s'en suivit. Il fut long, ardent, un schisme était à redouter dans l'Ordre, et le Pape Clément IV crut devoir, pour le prévenir,

valider ce procédé et établir que les élections des abbés se feraient désormais sans la participation des supérieurs des maisons de la filiation. La modification était radicale; de libéral et tempéré qu'il était, le gouvernement devint absolu, et, par contre-coup, il perdit une grande partie de son pouvoir, car les maisons-filles furent très-disposées à repousser l'autorité d'un supérieur, à l'élection duquel elles n'avaient pas concouru. Que le Pape ait été contraint par les circonstances à prendre cette mesure pour obvier à un mal plus considérable et immédiat, la dissolution même de l'Ordre, c'est ce que nous n'avons pas à rechercher. Nous constaterons seulement que cet événement est le point de départ d'une décadence marquée.

D'ailleurs, d'autres causes y contribuaient encore. La foi diminuait dans les peuples et n'amenait dans les monastères que des âmes plus rares et plus tièdes. Les hérésies qui s'élevaient dans l'Eglise avaient nécessité des ordres nouveaux plus spécialement destinés à les combattre, et les bannières de saint François d'Assise et de saint Dominique appelaient autour d'elles un grand nombre de combattants, auxquels les malheurs de ces temps ne permettaient guère d'aller servir Dieu dans les solitudes de saint Benoît. Enfin, où trouver la solitude? Les luttes incessantes des princes et des seigneurs mettaient sur pied d'innombrables corps d'armée, rassemblés, mais non encore disciplinés, qui en temps de guerre pillaient les monastères par besoin et les pillaient encore en temps de paix par distraction. Ces troupes vagabondes, sans foi ni mœurs, ne respectaient ni la robe du moine, ni la croix de sa maison, et le monastère n'était ainsi qu'un lieu où l'on était exposé sans défense aux attaques de l'ennemi.

Toutes ces causes extrinsèques aux abbayes Cisterciennes, devaient amener chez elles une certaine décadence. L'abbaye d'Aiguebelle n'y échappa point, bien que sa situation isolée, loin des grandes routes, l'ait protégée plus que beaucoup d'autres. Le nombre des religieux diminua, et nous le trouvons quelquefois réduit à cinq. La ferveur des pratiques s'attiédit. Cependant on ne voit rien dans les annales qui donne aux adversaires des institutions monastiques le droit de déverser le mépris sur elle. L'histoire contemporaine ne nous a conservé la trace d'aucun scandale qui la concerne. Le seul tort de ces religieux fut de rester hommes, et, tout en demeurant de beaucoup supérieurs à ceux qui les entouraient, de ne pas s'élever jusqu'à la perfection angélique à laquelle ils étaient appelés. Que celui qui est sans péché leur jette la première pierre. Qui eût visité Aiguebelle au temps de ce qu'on est convenu d'appeler sa décadence, y eût trouvé encore l'assistance fidèle aux offices et le travail manuel, l'hospitalité, la charité et tout un ensemble de vertus chrétiennes inconnues dans le reste du monde. Qu'on ne l'oublie pas, le clergé séculier et régulier est toujours demeuré, dans l'ordre religieux et moral, d'un degré

plus élevé que la société civile dans le sein de laquelle il est établi, et le niveau des mœurs ne peut baisser en lui, sans qu'il baisse d'autant dans le milieu qui l'entoure. Ce que nous disons de l'abbaye d'Aiguebelle est confirmé par les faits. Vers 1445, une famine horrible ravage le Dauphiné, et les populations affluent à Aiguebelle pour y trouver leur subsistance; comme toujours, les greniers de l'abbaye s'ouvrent et se vident dans les mains des pauvres. Un peu plus tard, la peste succède; elle sévit avec tant de fureur qu'elle emporte ici la moitié, là les deux tiers, et, dans certains lieux, jusqu'aux dix-neuf vingtièmes de la population. Là encore les religieux d'Aiguebelle déploient la plus héroïque charité. Les maisons qu'ils possèdent à Pierre-Latte, à Saint-Paul, à Montelimar sont transformées en hôpitaux. Ils se prodiguent au chevet des malades et des mourants, et quand le fléau a passé, l'abbaye dépeuplée montre à tous qu'ils n'ont pas plus épargné leurs personnes que leurs biens. Voilà ce qu'on appelle les moines de la décadence. Qu'on juge par là des vertus de leurs pères, puisque ces religieux dégénérés sont encore à une hauteur morale à laquelle ne saura jamais atteindre tout l'héroïsme de leurs adversaires.

Jusqu'en 1517, l'histoire de l'abbaye d'Aiguebelle offre peu d'incidents. Les causes que nous avons signalées diminuent le nombre des religieux, et ceux-ci, ne pouvant plus cultiver les immenses domaines de l'abbaye, sont forcés de les aliéner. L'administration de tous les abbés, durant cette période, est presque uniquement remplie par des aliénations, soit directes, soit déguisées sous la forme de baux emphytéotiques. Du seul gouvernement de dom Martel, dans la seconde moitié du quinzième siècle, il ne reste pas moins de soixante-onze baux emphytéotiques, et ces baux, avons-nous dit, aboutissaient à de véritables aliénations. Car le concessionnaire, fidèle pendant un certain temps à payer la redevance, s'en dispensait peu à peu, et arrivait à se considérer comme propriétaire; sans que les religieux, pressés entre des populations et des seigneurs également avides de se partager leurs dépouilles, pussent arriver à se faire rendre justice.

Ces origines incontestables d'une grande partie de la propriété séculière ont été trop peu remarquées. On a reproché aux abbayes Cisterciennes leurs immenses richesses; au point de vue de la perfection évangélique, le reproche était fondé, bien que ceux dont il émanait n'eussent pas le droit de le formuler, puisque ces richesses, fruit du travail et de la tempérance poussés à leur plus extrêmes limites, constituaient la plus légitime des propriétés. A une époque où l'Esprit de Dieu soufflait sur toute la France, les seigneurs et les fils de seigneurs entraient dans les abbayes et y apportaient leurs propriétés. Les seigneurs restés dans le monde appelaient les moines et leur faisaient de vastes concessions de terre, incultes pour la plupart. Pendant deux siècles d'un labeur incessant, les moines défri-

chèrent, assainirent, cultivèrent, bâtirent, irriguèrent, appelèrent sur des terres devenues fertiles des populations qu'ils formèrent au travail. La société civile leur reprit ensuite ces biens, par la force, par la ruse, par le temps, par une habile exploitation de leurs besoins, et puis aujourd'hui, enrichie par eux, elle déclame contre la paresse des moines et l'inutilité des couvents.

En 1517, une ère nouvelle commence pour l'abbaye d'Aiguebelle; elle passe en commande; dom Antoine Laseyte, son dernier abbé régulier, donne sa démission, et le roi, en vertu du nouveau concordat, nomme dom Jean de Vesc, clerc séculier, abbé du monastère. Nous ne nous étendrons pas sur les dangers et les inconvénients de la commande: ils ont été maintes fois signalés. Ces abbés dispensés de la résidence ne pouvaient pas réprimer les abus; vivant dans le monde, ils n'avaient ni la connaissance ni l'amour d'une règle qu'ils ne pratiquaient pas, et ils étaient incapables de donner à la direction des religieux cette surveillance de tous les jours et cette autorité de l'exemple, nécessaires pour les retenir dans la voie de la sainteté. Et du reste, ils s'en inquiétaient peu; l'abbaye était, pour eux, une source de revenus qui pouvait les aider à soutenir dans le monde leur nom et leur ambition. Aussi l'autorité spirituelle leur était-elle retirée. Au prieur conventuel était laissé le gouvernement spirituel des religieux, et les commandataires n'avaient que l'administration des biens du monastère, dont ils cherchaient à tirer les plus gros produits. Le temporel n'était plus l'accessoire, il était le principal; il cessait d'être un moyen pour devenir un but. Or ce but était directement contraire au bien du monastère. Plus faible était le nombre des religieux, moindre était leur dépense et par conséquent plus grande était la part de l'abbé. La fixation respective des parts n'était pas une barrière suffisante contre la cupidité et les envahissements. Aussi le nombre des religieux d'Aiguebelle tomba-t-il rapidement. Sous leurs derniers abbés réguliers, il étaient encore au nombre de douze; à peine l'abbaye fut-elle tombée en commande, qu'ils se réduisirent à deux; et jusqu'à la révolution ce nombre ne varia guère. C'était à la fois et la ruine de la maison, puisque deux religieux ne pouvaient en cultiver les propriétés, et la perte de son esprit, puisque, là où manquaient l'autorité, l'émulation et l'exemple, la vertu ne pouvait guère être conservée; cependant elle ne périt point entièrement. Si l'abbaye d'Aiguebelle, durant tout le temps qu'elle fut tenue en commande, ne donna naissance à aucune de ces grandes vertus qui captivent l'attention, elle ne causa pas non plus de scandales. Les deux religieux qui y vivaient, dont l'un était prieur et l'autre frère, satisfaisant à leurs obligations, étaient animés l'un pour l'autre d'une charité fraternelle. Dieu qui sonde les cœurs, pouvait tenir compte encore de ce qu'il fallait de force pour demeurer fidèle dans un tel abandon, et souvent une vertu moyenne, que

rien ne soutient, peut lui être agréable autant que des vertus plus grandes que des secours de toute nature ont encouragées.

Que pouvaient faire ces deux religieux ? Ils conservaient dans un lieu jadis béni, et dont la gloire devait se relever un jour, la tradition et le principe des vertus de leurs pères. Aiguebelle ne devait pas périr. Dans la société nouvelle dont la Providence préparait déjà les éléments, elle avait sa place assignée, et ces religieux obscurs la lui gardaient. Les lignes du plan divin nous échappent. Mais que d'hommes dont l'unique mission a été d'être les anneaux d'une chaîne qui devait transmettre à travers les générations leurs principes ou leurs noms qui n'étaient pas destinés à périr. On comprend que cette histoire simple retienne peu l'historien; quelle qu'elle soit cependant elle ne saurait être négligée, et ses résultats négatifs sont à la fois un titre de gloire et une réponse à la calomnie. On a coutume de jeter l'outrage sur les abbayes durant les deux derniers siècles de l'ancien régime. Quelques faits scandaleux, minutieusement relevés par la chronique, ont été généralisés, et dans l'esprit des ignorants la honte rejaillit sur tous les religieux. Il est bon de répondre par des faits; il est utile de reprendre successivement l'histoire de tous ces monastères calomniés et de montrer combien les reproches ont été multipliés et grossis. C'est un travail long et patient. L'accusation est aisée, la justification difficile, et nous sommes heureux de constater une fois encore qu'en ce qui concerne l'abbaye d'Aiguebelle, la malice n'a rien à citer.

La révolution survint, elle balaya les ordres religieux et les Trappistes ne furent pas épargnés. Les propriétés de l'abbaye d'Aiguebelle furent confisquées et mises en vente, les bâtiments pillés et les trois religieux qui s'y trouvaient obligés de se disperser. L'histoire de l'ancien monastère était finie.

Mais déjà, depuis longtemps, les éléments de la réorganisation future se préparaient. On sait comment, au dix-huitième siècle, l'abbé de Rancé, abbé commandataire de la Grande-Trappe, se convertit subitement, d'une vie de luxe et de plaisir, à toutes les austérités de la pénitence. Ce qu'il jugeait bon pour lui, il le voulut aussi pour les religieux qui lui étaient confiés, et à travers des difficultés diverses, il entreprit de rétablir dans son monastère les observances primitives de Cîteaux. Son œuvre ne périt point avec lui. Un homme évidemment suscité par la Providence, dom Augustin de Lestrange, reçut la mission difficile de la poursuivre durant la Révolution française et l'Empire. Il ne faillit point à la tâche. Nous ne connaissons rien de plus merveilleux que cette vie. Devinant quelques années à l'avance la fureur d'impiété qui animera la Révolution et qui n'épargnera pas les monastères de la Trappe, malgré les services rendus par eux et leurs titres à la reconnaissance des peuples, il se résout à fuir l'orage, et comme l'orage gagne de proche en proche, il va de royaume en

royaume et erre par toute l'Europe, emportant la fortune de la Trappe avec lui. Il va s'établir d'abord à Val-Sainte, en Suisse. L'armée française l'y poursuivant, il fuit en Autriche, en Russie, et l'Empereur Paul, schismatique, se montre, pour des enfants de saint Bernard, plus hospitalier que la France elle-même.

Mais la Russie elle-même ne resta pas longtemps un asile pour l'auguste proscrit. La faveur du Czar l'abandonna, tandis que la haine de Napoléon ne cessait de le persécuter. Il quitta la Russie pour la Prusse, et menacé de nouveau dans ce pays il partit pour l'Amérique, tandis que ses enfants dispersés cherchaient des asiles de tous côtés. Cependant Dieu lui avait envoyé des collaborateurs pour cette grande œuvre de la résurrection de l'ordre de Cîteaux. Un saint prêtre, après avoir donné dans le clergé séculier l'exemple de toutes les vertus, avait été, lui aussi, chassé par la révolution sur une terre étrangère et avait connu les Trappistes dans l'exil. Il se résolut à embrasser une vie après laquelle il avait toujours soupiré; à cinquante ans, il voulut recommencer son apprentissage de la perfection et fut admis comme novice parmi les enfants de saint Bernard qui lui donnèrent le nom d'Étienne leur fondateur, le premier abbé de la maison de Cîteaux. Dom Augustin de l'Estrange ne tarda point à s'apercevoir des immenses ressources qu'il pouvait trouver dans cet ouvrier de la dernière heure, et il l'associa à ses espérances et à ses plans. Le R. P. Étienne envoyé à la Val-Sainte pour y relever la maison qu'on pouvait considérer comme le berceau de la nouvelle réforme, s'acquitta de cette tâche avec autant d'intelligence que de zèle. Mais bientôt tourmenté par les tracasseries du gouvernement suisse, il songea à rentrer sur la terre de France, dont la chute de Napoléon abaissait les barrières devant lui. Il jeta les yeux sur les diverses maisons de l'Ordre qui pouvaient le recevoir. La plupart étaient trop vastes et trop chères pour une communauté naissante et composée de quelques religieux sans ressources. Enfin la maison d'Aiguebelle s'offrit à lui ; des circonstances touchantes se trouvèrent réunies pour lui en faciliter l'acquisition. Enfin le 20 décembre 1815, un vieux religieux, le P. Louis de Gonzague, précédant ses compagnons, arrivait sur le seuil de l'antique abbaye, en baisait la terre sacrée, en prenait possession au nom du P. Étienne, et se mettant immédiatement à suivre la règle, renouait la chaîne, quelque temps interrompue, de huit siècles d'exercices et de vertus monastiques. Vers le même moment, le P. Augustin de Lestrange revenait d'Amérique et reprenait possession de la Trappe, devenant par le fait de sa résidence en ce lieu, la maison-mère des religieux. L'ordre des Trappistes se trouvait rétabli. Nous n'entrerons pas dans le détail des épreuves diverses qui assaillirent la Congrégation naissante et la maison d'Aiguebelle en particulier. Ceux qui ont étudié l'histoire ecclésiastique dans ses détails, savent que la plupart des fondations

durables ont des origines difficiles. La Providence, pour les édifices qu'elle construit, n'emploie pas des matériaux sans les avoir essayés et fortifiés par la souffrance. Mais ce qui peut sembler merveilleux, c'est la fidélité des religieux de la Trappe à leurs exercices, dans toutes les situations dans lesquelles ils sont jetés, sous les latitudes les plus diverses, dans les conditions les plus opposées, sur les chemins, sur les vaisseaux, au milieu des neiges, au milieu des ruines de leurs monastères qui ne leur offrent point encore d'abri. Fatigués par les voyages, accablés de travaux, ils accomplissent scrupuleusement tous les réglements traditionnels, les longs offices, les jeûnes multipliés, le plus absolu silence. Leur attachement au constitutions de la Val-Sainte, plus sévères même que la réforme de M. de Rancé, n'accepte de mitigations sous aucun prétexte, et demeure inébranlable au milieu de toutes les impossibilités. De tels hommes peuvent fonder ou relever un Ordre. Ils légueront à leurs successeurs des exemples qui les retiendront longtemps dans le devoir. C'est ce qui arriva de la maison d'Aiguebelle. A peine fut-elle rétablie, qu'elle vit affluer dans son sein de nombreuses vocations venues de toutes les classes de la société, et, semblable à une ruche trop pleine, elle dut bientôt songer à envoyer des essaims en divers lieux où la piété des fidèles les sollicitait. Nous ne parlerons que de deux de ces fondations. La première est celle de Staouëli en Algérie. Là l'épée de la France retrouvait une terre inculte et déserte, des peuples barbares, et toutes les difficultés de la colonisation : une situation semblable à celle des conquérants germains sur le sol dépeuplé des Gaules. On songea pour cultiver la colonie à faire appel aux forces qui avaient cultivé la France elle-même. Le maréchal Bugeaud prononça cette magnifique parole : l'épée d'abord, la croix ensuite. Les descendants des grands défricheurs du moyen âge, les Trappistes, furent appelés, et la maison d'Aiguebelle eut l'honneur d'envoyer une colonie de ses enfants sur la terre de saint Augustin. Sept mois après, les Trappistes pouvaient dire : « nos bâtiments d'exploitations sont à moitié achevés; soixante hectares sont déjà débarrassés de leurs palmiers nains et mis en culture, vingt sont nettoyés et convertis en prairies; quarante-cinq hectares sont ensemencés en céréales, six hectares sont convertis en terres à jardin; deux mille cinq cents arbres ont été plantés; nous exploitons une carrière de pierre de taille, nous fabriquons de la chaux; nous commençons un établissement pour faire des briques et de la tuile. » Tels étaient les résultats, mais au prix de combien de fatigues? Les religieux groupés sous des baraques de planches, exposés aux ardeurs du soleil, aux fraîcheurs de la nuit, n'ayant rien voulu retrancher des rigueurs de leur abstinence, malgré la dureté de leurs travaux, avaient vu en quelques mois dix d'entre eux emportés par la maladie ; mais résolus à triompher même du climat, ils restèrent fidèles à leur observance. Ceci se passait en 1844.

La seconde fondation que nous mentionnerons est plus récente, et moins lointaine, elle date de 1863, et cette fois la colonie des enfants de saint Bernard ne quittait pas la France; elle allait, appelée par l'évêque de Belley, planter la croix au milieu des Dombes, pays jadis florissant et riche, mais aujourd'hui dévasté et livré, sous l'action d'une culture inintelligente, à des fièvres qui le dépeuplent. Le 1er octobre 1863, quarante religieux conduits par le R. P. Augustin, leur nouveau prieur, quittèrent la maison d'Aiguebelle, et le R. P. abbé, des marches de l'autel, leur adressa, après les avoir bénis, des paroles qui montrent mieux que nous ne saurions le faire, le but de leur fondation. Il leur dit, « qu'eux aussi, comme les apôtres, comme les premiers disciples de saint Benoît, sont envoyés en conquête, et que comme eux ils vaincront le monde avec les mêmes armes : la croix et la règle de leur saint patriarche. Avec la croix, c'est-à-dire par l'amour des souffrances et par l'amour de la perfection ; avec la règle de saint Benoît, c'est-à-dire avec cette arme puissante qui a soumis l'Europe barbare, avec le flambeau qui l'a illuminée des rayons de la science et de la foi, avec ce principe fécond qui l'a civilisée autant par la culture des terres que par celle des intelligences. Aux yeux du monde, ils partent dans un but tout humain ; ils vont pour dessécher des étangs, pour assainir un pays, pour faire fleurir l'agriculture. Sans doute avec l'aide de Dieu, le temps, la persévérance, ils feront tout cela. Mais aux yeux de la foi, dans la pensée de l'Eglise qui les envoie, leur mission est bien autrement élevée. Ce sont les vices dont ils vont dessécher la source par l'exemple d'un travail constant et opiniâtre ; c'est la fièvre de l'indifférence et du sensualisme qu'ils vont combattre par leur vie fervente et mortifiée ; c'est la semence de toutes les vertus qu'ils vont jeter dans les cœurs par les modèles qu'ils en offriront, et surtout par les prières qu'ils adresseront sans cesse au ciel, pour attirer sur les habitants de ces contrées désolées les bénédictions divines et le salut. »

Laissons la Trappe d'Aiguebelle poursuivre le cours de son œuvre d'évangélisation, et pour terminer cette rapide esquisse de l'histoire des enfants de saint Bernard parmi nous, présentons, d'après notre annaliste anonyme, notre guide constant dans le cours de ce travail, le tableau sommaire des maisons de la Trappe qui sont aujourd'hui debout. Ces maisons, au nombre de quarante, obéissent à trois observances différentes : celle qui suit les constitutions primitives de Cîteaux et qui est la plus nombreuse ; celle qui suit les constitutions de M. de Rancé ; l'observance dite de Belgique, qui, sans s'écarter beaucoup de la dernière, constitue cependant une congrégation indépendante ; enfin, quelques monastères d'Amérique et d'Angleterre qui sont en dehors de toute congrégation et placés sous l'autorité de leurs évêques respectifs.

La Grande-Trappe représente la maison de Cîteaux elle-même. L'abbé

de ce monastère, canoniquement élu, a le titre et les droits de vicaire général et se trouve par le fait chef de la congrégation et président du chapitre général.

Les abbés de Melleray, de Bellefontaine, d'Aiguebelle et de Bricquebec, ont le titre de premiers Pères et remplacent ainsi les anciens abbés de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, les quatre premières filles de Cîteaux.

Le gouvernement est celui de la Charte de charité composée par saint Étienne de Cîteaux et par les premiers abbés de l'Ordre, et approuvée en 1119 par le pape Calixte II. Les observances sont celles de la règle de saint Benoît interprétées par les us et coutumes de Cîteaux et conformément aux traditions des premiers Cisterciens.

Nous n'entrerons pas dans l'examen approfondi de ces règles, qui ne diffèrent que par des détails, et constituent des chemins parallèles dans une direction identique, qui est celle de la perfection par la prière, la pénitence et le travail en commun. Nous ne pouvons pas cependant ne pas faire remarquer combien la constitution des maisons de la première observance, celle à laquelle appartient la maison d'Aiguebelle, est fidèlement calquée sur la constitution des premiers monastères Cisterciens dont nous avons déjà esquissé les traits.

La dernière élection de l'abbé d'Aiguebelle a mis cette vérité en lumière. Elle s'est accomplie en 1854. Le Père immédiat de la maison d'Aiguebelle a convoqué les supérieurs des maisons-filles de ce monastère, qui se sont empressés de se rendre à son appel. Tous les électeurs, après avoir entendu la messe du Saint-Esprit, se sont rendus à la salle du chapitre. Le Père, président de l'élection, a rappelé qu'ils devaient mettre de côté tout sentiment de faveur, de haine et de rancune et élire, sous le regard de Dieu, celui-là seul qu'ils jugeraient le plus utile à leur Église, au spirituel comme au temporel. Chacun des électeurs en a fait le serment sur les saints Évangiles, puis a déposé dans l'urne son suffrage écrit à part et secrètement. Le dépouillement fait, le R. P. Gabriel élu a été proclamé solennellement à la porte du chapitre, à celle de l'Église, et à celle de l'abbaye. Aussitôt tout le monastère s'est rendu processionnellement à l'Église pour chanter le *Te Deum* et installer le nouvel abbé sur son siége.

Un mois après, le nouvel abbé recevait du président général de l'Ordre, ses lettres de confirmation, qui se terminaient par ces remarquables paroles : « Continuez, très-révérend abbé, de garder avec la plus stricte fidélité la règle de notre Père saint Benoît dans toute sa pureté; de promouvoir avec zèle la beauté de la maison de Dieu et celle de l'Ordre ; travaillez aussi avec ardeur et constance à ce que tous les religieux servant fidèlement le très-bon et très-grand Dieu, selon les prescriptions de la sainte règle, n'oublient pas de se rendre autant qu'ils le pourront utiles à la société civile

dans les temps malheureux où nous sommes, conformément aux désirs de la sainte Église. »

Après avoir lu ces sages conseils, qui, l'histoire des maisons religieuses le montre, ont toujours été si admirablement suivis, sera-t-il désormais permis d'accuser les moines de vivre en dehors de leur temps, et de ne tenir nul compte de l'état d'une société au salut de laquelle, oublieux d'eux-mêmes, ils donnent toute leur vie. N'est-ce point là, au contraire, une raison d'admirer cette sagesse profonde de l'Église qui en demeurant toujours semblable à elle-même, sait cependant se faire toujours nouvelle et répondre aux besoins des siècles qu'elle traverse successivement. Chacun d'eux lui apporte sous des formes nouvelles des vices qui sont les mêmes dans leur principe, et pour les guérir elle n'a guère besoin que de se souvenir. Tout en se développant dans la vie que le Saint Esprit ouvre devant elle, elle peut inscrire pour devise, comme l'annaliste d'Aiguebelle : *Memento dierum antiquorum ; cogita generationes singulas ; interroga patrem tuum et annuntiabit tibi ; majores tuos et dicent tibi.*

ARMAND RAVELET.

A PROPOS DE JASMIN

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire dans la *Revue* (page 323) quelques lignes qui m'ont ému douloureusement. M. Ernest Hello, rendant compte d'un excellent livre de M. Léon Gautier, voudrait voir moins vive et moins enthousiaste l'admiration de l'auteur pour un poëte qui nous a été récemment ravi. M. Gautier s'était complu à montrer dans Jasmin l'idéal du poëte, tel que nous, chrétiens, le pouvons concevoir. « Voilà une belle conception « de la poésie, avoue M. Hello. Par malheur, je ne vois dans Jasmin que « les apparences du rôle, et non la réalité de l'homme. Il a la mise en « scène du poëte : il n'en a pas la profondeur. Une immense vanité le « poursuivait dans ses voyages. Le recueillement manquait. La gravité « manquait. La solennité manquait. La grandeur manquait. La colère « manquait. Donc il n'était pas poëte. »

Que ce jugement est sévère ! J'ose en interjeter appel. Agenais, ami de Jasmin, j'en ai peut-être le droit, quelle que soit ma faiblesse et mon obscurité. Je sais qu'on me dira : les ardentes sympathies d'un compatriote nuisent plus qu'elles ne servent à la saine appréciation des talents illustres. Aussi ce n'est pas l'unique élément que je veuille introduire dans cette brève plaidoirie : comme j'ai bien connu l'homme dont la mémoire souffrirait d'une critique si impitoyable, la véracité de mon témoignage me semble pouvoir être de quelque prix dans le débat.

Que M. Ernest Hello me permette de le lui dire avec le respect dû à l'autorité de sa parole, Jasmin avait tous les dons qu'il lui conteste et tous les caractères qu'il lui dénie. Jasmin était poëte jusqu'au fond du cœur, jusqu'au fond de l'âme. Nul n'a senti plus fortement et traduit ses émotions dans un langage plus sincère et plus simple. Nul ne s'est abreuvé à plus longs traits aux sources vives de la charité et de la foi. Il aimait tendrement les pauvres, il aimait l'Eglise : pour eux et pour elle il a chanté toute sa vie. C'est là sa marque et son signe particulier. Je ne veux pas refaire le tableau de cette odyssée charitable au cours de laquelle il a recueilli tant d'or pour toutes les douleurs et pour les temples ruinés à reconstruire, — rien pour lui-même, si ce n'est les applaudissements et les couronnes d'une admiration sans cesse renouvelée.

Mais je veux dire *qu'une immense vanité* ne le poursuivait pas dans ses voyages : une extrême naïveté, je l'accorde. Il ne savait pas, cet enfant du peuple, ce fils du pauvre, dissimuler sa joie, quand les populations lui décernaient des triomphes inouïs dans l'histoire des poëtes, et quand il voyait sa vieille langue retrouver la gloire qu'il avait voulu lui rendre.

O ma lengo, tout me zou dit,
Plantarey uno estelo à toun froun encrumit !

O ma langue, tout me le dit,
J'attacherai une étoile à ton front obscurci !

Jasmin était heureux de moissonner pour lui-même, mais tous ceux qui l'ont intimement connu affirmeront qu'il était plus heureux de quêter pour les pauvres et pour l'Eglise. « L'Eglise m'a vêtu bien souvent, « quand j'étais petit. Oh ! donnez, donnez tous ! que je goûte la douceur « de faire pour elle ce qu'elle fit pour moi ! » Les larmes qui tombaient alors de ses yeux et qui gagnaient ses auditeurs transportés, venaient des profondeurs de son âme et n'étaient point, certes, des larmes de *mise en scène*.

Il sentait, il aimait. Ses chants s'élevaient, avec la simplicité la plus naturelle, avec les notes les plus émues, de l'abondance de son cœur. C'était une âme religieuse et croyante, une âme chrétienne, jamais souillée des souffles impurs, jamais glacée par le scepticisme, ni égarée dans le vague où s'est évaporée la foi de tant d'autres génies contemporains.

Libre de l'influence des lettres antiques, il n'a rien glissé de païen dans ses œuvres ; et, j'en demande pardon à M. Hello, *Marthe la folle* n'a pas été écrite pour « célébrer le désespoir et le malheur, c'est-à-dire la négation radicale de la poésie. » C'est tout simplement une histoire touchante et vraie, dont l'héroïne a mendié dans les rues d'Agen, et que Jasmin a rendue plus touchante en nous la racontant dans des vers qui seront toujours beaux.

Cependant, je l'avouerai avec franchise, Jasmin aurait pu être meilleur encore et plus grand. A cette charité infatigable, à cette foi sincère, dont s'inspirait son génie, il tarda trop à joindre l'observation pratique de certains devoirs précis, qui sont l'heureux complément et la conséquence nécessaire de l'une et de l'autre. Mais ce quelque chose d'achevé qui lui manquait et que lui désiraient ses amis, ce couronnement d'une existence d'ailleurs si belle, il nous le montra dans ses derniers jours, lorsque, frappé avant la fin de la carrière et en pleine force, il se donna tout entier à ce Dieu dont il s'était tenu si près. Sa dernière heure fut d'un saint : on aime à la considérer comme la récompense providentielle de son chant suprême, où la foi du peuple et l'indignation de la conscience chrétienne

avaient si éloquemment flétri le livre trop célèbre d'un blasphémateur.

Je prie M. Ernest Hello de relire *lou poëto del puple à mouseu Renan* : il y verra « le recueillement, la gravité, la solennité, la grandeur, et la colère » contre le « semeur de mal. » Il verrait ces grandes choses dans d'autres poëmes encore (la *Caritat*, par exemple), mais ici elles sont plus saisissantes et comme élevées à leur plus haute puissance. La lyre qui venait de rendre ces accords a mérité de se briser et de se taire désormais : ils la consacrent éternellement.

« Donc il était poëte ! »

Si cette insuffisante protestation trouvait un écho dans la *Revue du Monde Catholique*, j'en serais trop flatté, assurément ; mais je m'en réjouirais pour un motif bien supérieur : c'est que justice aurait été faite à une mémoire qui m'est chère et qui doit l'être à tous les amis des lettres chrétiennes. Pourquoi diminuer les grands noms qu'elles peuvent revendiquer ? Tant d'éclat environne des renommées moins pures, et parfois ennemies ou dangereuses : laissons tout leur rayonnement à nos gloires catholiques.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée et des mes sympathies les plus vives.

Léon LACROIX.

Castillonnèse (Lot-et-Garonne), 13 mai 1865.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Hello, et voici sa réponse :

J'avais dit, en effet, que Jasmin n'était pas poëte. Il faut expliquer ce mot dans le sens où il est vrai, et le rétracter dans le sens où il n'est pas vrai.

Qu'est-ce que le poëte ? Le poëte, c'est celui qui fait ποιητής. Le poëte, c'est l'homme pratique. Le poëte, c'est celui qui réalise la vérité, celui qui réalise les types ; le poëte est celui qui, dans l'ordre naturel ou dans l'ordre surnaturel, *fait suivant l'exemplaire qui lui a été montré sur la montagne.*

L'homme qui agit sans idéal n'est pas un homme pratique, parce qu'il n'est pas poëte. L'homme qui contemple un idéal et qui ne le réalise pas, n'est pas poëte, parce qu'il n'est pas homme pratique.

Le poëte voit et fait. Il traduit l'idéal dans le langage de la réalité. Plus une grande chose a été méprisée, plus il faut lui restituer la gloire. Or la poésie a été spécialement méprisée. La poésie a été traitée par les hommes d'une matière très-digne de l'état où ils sont tombés. Persuadés que la réalité est en bas, et que ce qui est en haut est un

mensonge, les hommes en sont venus à mépriser la poésie, comme une parole menteuse, puisqu'elle est une parole élevée. Et cet aveu, par lequel les hommes déclarent que leur dégradation est la seule réalité, et qu'il faut réclamer pour elle le monopole du vrai, cet aveu ne les a pas même avertis de cette dégradation.

La poésie est le cri de l'homme, son chant, sa plainte, son repentir, son désir, son aspiration, sa gloire, parce que ces choses sont les réalités humaines.

La poésie est l'histoire dans sa forme supérieure, et l'enseignement placé assez haut pour gémir et pour adorer.

Voilà dans quel sens Jasmin n'est pas poëte.

Si, de la poésie vue en elle-même, nous passons à ses applications dans le temps et dans l'espace, nous verrons qu'elle doit revêtir la robe que porte actuellement l'humanité. La poésie, quand elle revêt une couleur particulière, revêt généralement celle qui est la couleur de l'humanité prise dans ses représentants les plus élevés.

Le poëte est toujours en avance sur son siècle, comme l'atteste la langue latine, si profonde dans sa métaphysique : *Vates*, poëte, prophète.

Le poëte dit le besoin et demande que ce besoin devienne un triomphe. Il plonge dans le fond de l'homme, fond sur le désir qui est sa proie, et l'étale au grand soleil, pour qu'il soit exaucé.

L'actualité de la poésie c'est le cri du cœur humain.

Aussi le poëte est spécialement tenu à la pratique, à la réalisation ; car il s'occupe des besoins de l'homme, et s'il s'en occupait sans intérêt pratique, sans utilité, il serait le plus vain des êtres.

La poésie a toutes les notes, et il ne faut lui en enlever aucune. Tout ce qui est vrai lui appartient. Mais, si je ne me trompe, à l'époque où nous vivons, elle devrait revêtir une gravité immense. La poésie est la parole intime de l'âme ; c'est elle qui dit les secrets de l'humanité. Or, l'humanité est dans une position particulièrement grave. La Foi, l'Espérance et la Charité, attaquées et atteintes dans son cœur, veulent se réveiller plus glorieuses qu'elle ne se sont endormies. Un travail immense ébranle la terre et émeut le ciel. Il s'agit de montrer que la vérité qu'on a cru froide et laide est totalement belle et brûlante, que l'erreur, qu'on a cru poétique, est totalement froide et laide. Il s'agit de brûler ce qu'on a adoré, d'adorer ce qu'on a brûlé. Il s'agit de restituer à Dieu son univers. Et cependant le dix-huitième siècle n'est pas encore publiquement vaincu ; il est vaincu

en réalité, cette défaite n'a pas encore reçu la consécration de l'évidence et la gloire du grand soleil. Dans cette situation, quand les destinées du cœur humain sont encore inconnues de la plupart des hommes, la poésie doit être solennelle ; la poésie doit être terrible. La poésie doit être une musique militaire, et la terreur doit la suivre. Le poëte, digne de ce nom, *celui qui fait*, le poëte, qui est l'homme pratique par excellence, ποιμτης, le poëte qui porte en lui le désir des fils d'Adam, le poëte qui veut donner le pain à la race d'humains, le poëte doit respirer, si je ne me trompe, par dessus toute l'austérité et l'indignation. Sa voix doit être un appel ; sa respiration doit être un cri. Il doit venger la poésie de l'usage qu'on a fait d'elle. Il doit la venger de ses ennemis, la venger de ses amis, la venger de ses insulteurs, la venger de ses flatteurs, la venger de ces corrupteurs, la venger de ceux qui l'ont oubliée, la venger de ceux qui l'ont touchée! Or la vengeance ne plaisante ; la vengeance ne s'amuse pas ; la vengeance n'a pas de temps à perdre ; les papillons peuvent jouer avec les fleurs, parce qu'ils n'ont rien à venger ; mais le poëte doit regarder les roses d'un œil sévère et compatissant, car elles ont été profanées ; il doit regarder les étoiles d'un œil sévère et compatissant, car elles portent des noms abominables. Le poëte doit regarder la poésie avec une austère et profonde fureur, car avant de l'aimer, il faut lui rendre l'honneur perdu.

Je dirai donc que Jasmin ne fut pas poëte, en ce sens qu'il ne fut pas la voix de son siècle. Il ne fut pas le confident des grandes douleurs de l'humanité ; il ne porta pas au ciel la grande plainte de la terre. Mais si, descendant beaucoup dans l'ordre des réalités, sans toutefois trahir la réalité, on veut appeler poëte celui qui a le sentiment de la nature, et quelques larmes insuffisantes sur les douleurs humaines, Jasmin était poëte. Il eut de la bonté, de la grâce, du parfum et de la vie. Il fut en contact avec la nature, avec la végétation, avec les fleurs, avec la séve des arbres, avec les oiseaux, avec les foules, avec les flots de lumière dorée qui jouaient autour de sa tête, avec le soleil du midi. Il eut de l'entrain, de la jeunesse, de la gaieté. Il vécut en plein air, il ne s'enferma pas entre quatre murs. Si le mot poëte est trop solennel et trop grave pour lui, le mot de troubadour lui convient, et il eut du poëte ce que le troubadour en contient : car il en contient quelque chose. Il ne fut pas pétrifié, il ne fut pas claquemuré. Il se servit de son talent pour être charitable. Le peuple de son pays dessina autour de lui un cadre admirable. Contrairement à tous

les hommes de ce siècle, Jasmin eut exactement l'auditoire dont il avait besoin. Il eut ce qu'il fallait pour enflammer, car il enflamma les autres. Cette admiration vivante à travers laquelle il circula pendant plusieurs années, fait honneur à la population au milieu de laquelle il vécut. Cette population n'était pas blasée. Jasmin eut l'avantage singulier d'être écouté par des foules qui avaient envie d'admirer, qui se contemplaient en lui comme dans leur type, qui savaient gré à cet homme de parler leur langue, et qui savaient gré à leur langue d'être parlée par cet homme. Jasmin était orateur; ceux qui l'ont entendu gardent de sa parole un vif souvenir. Ses vers, récités par lui, s'allumaient dans sa bouche. Sa langue gasconne a une jeunesse et une naïveté qui semblaient attendre Jasmin pour devenir célèbres. Le contraste que présentait son travail journalier avec cet autre travail, qui était un brillant repos, augmenta le prestige de son nom. Il lui arriva quelque chose d'admirable, qui n'est arrivé à personne depuis bien longtemps. Sa vie eut le caractère d'une fête.

Je ne voudrais certes pas diminuer cette figure qui est aimée de tout un peuple. Je ne voudrais attrister aucun des amis de Jasmin. Je voudrais encore moins attrister la justice en faisant à ce chantre méridional une trop petite place, et si je suis obligé de constater que les qualités supérieures lui manquèrent, je veux donner à celles qu'il eut toute leur importance, toute leur valeur et tout leur charme.

ERNEST HELLO.

UN POLÉMISTE PROTESTANT

C'est bien à tort qu'on accuse parfois les enfants de Luther et de Calvin d'avoir dégénéré, de façon à contrister leurs ancêtres s'ils revenaient sur la terre. Nous voulons admettre que le moine de Wittemberg trouverait sa doctrine quelque peu endommagée par les réglements du roi de Prusse et par l'exégèse d'outre-Rhin : peut-être bien aussi que le dictateur de Genève reculerait devant les centaines de bûchers qu'il faudrait élever pour punir tous les Servets qui foisonnent dans sa république. Mais ce sont là pures vétilles sur lesquelles on aurait mauvaise grâce de chicaner. Le principe fondamental reste intact : l'essence vitale de la Réforme, c'est-à-dire la haine de l'Église, est maintenue dans toute sa pureté; ses manifestations n'ont rien à envier aux plus beaux jours du seizième siècle. Nous ne disons pas que le vocabulaire de la Polémique protestante moderne soit aussi pittoresque, aussi émaillé d'épithètes tirées du règne animal, que l'était la correspondance et les conversations du jovial Martin Luther; les très-gros mots sont tombés en désuétude, comme les lourdes épées à deux mains et les fusils à mèche : mais si la forme des armes s'est modifiée, la matière et la destination des projectiles n'ont pas changé. On s'en convaincra en lisant quelques extraits que le *Chroniqueur de Fribourg* donne d'un pamphlet publié par M. le pasteur Bungener et intitulé : *Rome à Genève*. Autant que nous en pouvons juger, cet opuscule est un réchauffé et ne contient rien de neuf ni dans la forme, ni dans la substance des invectives qui sont le fond de la langue de M. le pasteur Bungener.

Peut-être est-il nécessaire de rappeler tous les titres du Révérend M. Bungener à se compter comme un des chefs des insulteurs : il a composé en collaboration avec l'ombre de Fra Paolo Sarpi, une romanesque histoire du concile de Trente, des *Sermons sous Louis XIV et Louis XV*, qui n'ont absolument rien de commun avec les sermons de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, de Fléchier, ni même de Mascaron et de l'abbé Poule; puis un roman historique : *Julien ou une Fin de siècle*, écrit en français de frontières, où il prête aux personnages les plus élégants, les plus spirituels de la cour de France, des locutions de boutiquiers genevois, où il montre la maréchale de Luxembourg *éclatant d'un rire flamboyant*, où il nous apprend que « Scarron, ce grotesque farceur, se

trouva presque être un des ancêtres de Louis XVI, » où il blasphème contre la mémoire du roi martyr, dont il dit que : « Fils aîné de l'Église, Louis XVI avait pu en sonder les déréglements, et que faisant les évêques, sachant comment se font les papes, il ne pouvait avoir beaucoup de foi dans ces dieux de la foule. » Ce roman nauséabond qui ne sort de la vulgarité que pour tomber dans l'emphase du mélodrame et pour produire des phrases pareilles à celle-ci : « Une sorte de grincement qui se promenait dans le silence. » Ce roman a du reste un air de famille avec cette autre production de la même école, *le Maudit*. Même entassement de crimes, d'horreurs invraisemblables, d'amours contrariées, d'anachronismes, de déclamations ampoulées et niaises : même style, mêmes tendances, et le Julio de l'anonyme, comme le Julien de M. Bungener, finit par être maudit pour l'ennui qu'il a causé au lecteur. A ce gros bagage, on pourrait ajouter quelque menu fretin : la *Mariolâtrie* et *Rome à Paris* suivi maintenant de *Rome à Genève* où il donne carrière à un ressentiment personnel longuement amassé. On se souvient peut-être d'une certaine conférence de Divonne, provoquée par un avocat de Paris, pendant l'été de 1856. Quatre ecclésiastiques catholiques, parmi lesquels se trouvait M. l'abbé Mermilliod, aujourd'hui Mgr d'Hébron, devaient essuyer l'attaque de quatre pasteurs, à la condition qu'il y aurait un lendemain où les catholiques prendraient à leur tour l'offensive. M. le pasteur Bungener était le chef des attaquants, lesquels plus battus et moins contents qu'ils n'ont osé l'avouer, reconnurent cependant leur défaite en refusant aux catholiques le lendemain promis. Peut-être la rancune du vaincu a-t-elle été aigrie par les regrets du polémiste qui a dû garder sur le cœur et sur l'esprit, tout ce qu'il avait encore à dire. Il y a eu fermentation puis explosion sous la forme du pamphlet *Rome à Genève*, et voici quelques-unes des aménités que le révérend pasteur Bungener décoche à Mgr d'Hébron, à Mgr Marilley et, par un entraînement bien naturel chez lui, au chef de l'Église. Nous reproduisons le résumé et les brèves remarques du *Chroniqueur de Fribourg :*

« Il (Mgr Mermillod) a perdu *sa dignité d'homme et de chrétien ;* il est difficile de *croire à son humilité* (Rome à Genève, p. 4).

Il était *très-peu scrupuleux quant aux moyens de désigner son nom à l'attention ;* il a beaucoup de *hardiesse à donner de mauvaises preuves ;* ses inférieurs *savent très-bien que sa main n'est pas de velours* (p. 37). »

Son éloquence n'est que *pauvretés de fond, pauvretés de forme, naivetés, incohérences, haines aveugles, préoccupations mesquines* (p. 23), *une phrase fleurie et redondante qu'affectionnent les auditoires catholiques* (p. 30) : ce sont des *infamies, d'infâmes driatribes* (p. 40) ; il attaquait *la cité riche* avec la *plus basse haine sociale.*

On ne peut *plus appeler* sa conscience *une conscience*, c'est-à-dire qu'il n'en a pas (p. 43).

Il ne combat pas *dans le sentiment réel du devoir et du vrai* (p. 38).

S'agit-il de Mgr Marilley? celui-ci *a pris le plus mal le tour que le pape a joué à la Suisse* de mettre un évêque à Genève; il est accessible *aux tiraillements, à la jalousie, ou pis encore; il a compris ou travesti* l'encyclique (22 et 23).

Quant au pape, c'est encore plus beau :

Les grandes doctrines ont peu l'air d'être en ce moment son grand souci (p. 15).

Le Vicaire de Jésus-Christ achevant d'éconduire Jésus-Christ (p. 11).

L'encyclique a été *imposée à son ignorance et sa faiblesse* (p. 18).

Ces systèmes qu'il condamne, il ne les a point étudiés; ces livres qu'il flétrit, il ne les a, la plupart, jamais ouverts (p. 18).

Il est peu lui-même; il est loin d'avoir en lui-même l'élément premier de sa pensée, de ses impressions..... pauvre vieillard sacrifié par les Jésuites (p. 19 et 20)

Une puissance qui *s'affirme avec autant de mépris pour la conscience humaine* (p. 21).

Le pape se fait non-seulement *le grand pontife* de la religion, *mais le révélateur, le législateur, le prophète, plus que Moïse chez les Juifs, plus même que Mahomet chez les Mahométans* (p. 10).

Voici maintenant quelques appréciations de l'encyclique : « Manque absolu de proportion; » « naïveté; » « sourde colère, colère de vieillard, avec ses incohérences, ses redites, colère aussi, dirait-on, de jeune homme avec toutes les imprudences; » « manque de mesure, fébrile va-et-vient qui se heurte à tout, » (p. 8) « effréné pêle-mêle » (p. 14), « combat dévergondé » (p. 15). « injustice, inexactitude, qui trahit le peu de lumières, définitions vagues, chaos » (p. 18), manquant « de vérité historique et de sérieux philosophique » (p. 19), « exorbitantes prétentions » (p. 24), « renouvellement de toutes les cruautés » (p. 44), « la guerre si brutalement déclarée à toutes les idées modernes, aux bonnes comme aux mauvaises et surtout aux bonnes » (p. 45) « des erreurs, des abus, des étrangetés, des misères » (p. 48); « c'est la vieille barque de saint Pierre tendant ses voiles un *peu trop du côté des passions humaines* (p. 49).

Mais cette Encyclique qui plaît au reste à M. Bungener, parce que « c'est une boutade qui sent plus la presse de village qu'une lettre *Urbi et Orbi*, » cette Encyclique, dit le *Chroniqueur*, M. Bungener ne la réfute point, il s'en empare comme d'une pièce de conviction pour démontrer à Mgr Mermillod que c'est lui, évêque Mermillod, qui falsifie le catholicisme, et que c'est lui, Bungener, ministre protestant, qui seul l'a compris et l'a exposé sous son vrai jour.

« Ah! cette Encyclique, quels services elle lui rend : jusqu'ici il y avait un compromis entre le Pape et le *jeune abbé;* à celui-ci on lui laisse *modifier la doctrine catholique, l'arranger* : il y avait *un catholicisme pour les hommes, un pour les femmes, un pour les catholiques instruits, un pour le peuple, un pour les catholiques, un pour les protestants* (p. 39); mais aujourd'hui tout ce que Mgr Mermillod a dit; son chef *d'un revers de main le balaye.* Il faut donc qu'il se ré-

tracte; il essaie en vain de *noyer* sa pensée *dans des phrases*, il *voudra* bien aussi faire *dormir l'Encyclique*. Mais le moyen, quand la Providence donne un surveillant comme M. Bungener! Il nous en prévient, *il aura soin qu'on n'oublie pas trop l'Encyclique, et il l'obligera de temps en temps d'apporter au grand jour son désespérant catholicisme* (p. 27).

Personne, je l'espère, ne fera à M. Bungener l'honneur de le réfuter. A quoi bon? Nous connaissons le proverbe arabe: « Ce qu'un homme crache contre le ciel, retombe sur son front. » Les injures exhalées par le Révérend pasteur, n'atteindront ni l'Église, ni le Saint Père, ni Monseigneur Mermillod; mais elles pourraient bien retomber d'elles-mêmes sur leur auteur. Déjà dans leurs journaux, *le Radical*, *la Nation*, *la Démocratie*, ses coreligionnaires ont franchement exprimé le mécontentement que leur causait cet ignoble pamphlet, et nous doutons que la virulence de cette agression gratuite, soit capable de rassurer sur l'orthodoxie de M. Bungener, ceux des calvinistes qui l'accusent d'enseigner un catéchisme arien.

M. DE ROMONT.

CHRONIQUE

Nouvelles des Francs-Maçons. — Les *Mystères de la main*. — Œuvres posthumes de M. Proudhon. — Sur la musique de concert et de salon.—Deux livres de M. Eugène de Margerie.

I

Les francs-maçons ont fait parler d'eux dans ces derniers temps. Ils ont dû, tout à la fois, réviser leur constitution et élire un grand maître en remplacement du maréchal Magnan. Le résultat de cette dernière opération a prouvé que la maçonnerie française est de plus en plus sensible à la gloire militaire. Plusieurs *vénérables* ou *rose-croix* appartenant au *civil*, et gens d'importance, M. le duc de Persigny entre autres, s'étaient mis sur les rangs; c'est un général, M. le général Mellinet, qui a été élu. Il a obtenu 142 voix, tandis que le plus heureux de ses concurrents, M. Massol, n'en a eu que 32. Quant à M. le duc de Persigny, il paraît n'avoir réuni, dans cette grave circonstance, que les sympathies de l'*Opinion nationale* : peu de chose.

La révision de la constitution maçonnique a donné lieu à des luttes plus vives. Les délégués des loges ont eu beaucoup de peine à s'entendre sur la question des *hauts grades*. Le parti démocratique voulait les supprimer, le parti aristocratique voulait les maintenir; la démocratie a été battue. Les hauts grades ont été maintenus à la majorité de 86 voix contre 83. Ainsi, il y aura encore des *vénérables* parmi les francs-maçons. Et ces vénérables auront le droit de mettre, les jours de fête, un tablier blanc sur leur ventre généralement gros, une équerre sur leur poitrine et des fleurs sur leur front chauve ou chenu.

Comme on le pense bien, les délégués de la franc-maçonnerie se sont occupés des *questions de principe*. Fidèles à toutes les traditions de leur ordre, ils ont mêlé l'impiété au ridicule. Ces messieurs ont longtemps discuté sur la question de savoir si la constitution maçonnique reconnaîtrait le *principe de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*. Enfin, l'*Être suprême* a été admis et l'âme a été proclamée immortelle. On a donné dans les journaux des chiffres différents au sujet de ce vote. Les *spiritualistes* ont-ils eu trois voix ou dix voix de majorité? Voilà ce que nous ne saurions dire. Mais ce qui est certain, c'est qu'ils ne l'ont emporté que par suite d'une sorte de transaction. En effet, si les positivistes leur ont accordé l'existence de Dieu, ils ont, de leur côté, admis un amendement portant que le *Grand-Orient* tout en acceptant Dieu et l'immortalité de l'âme, recevrait dans son

sein les penseurs assez forts, assez dégagés de tout préjugé pour repousser ces croyances antiques. *Le Temps*, dont les convictions religieuses allient, sans peine, le positivisme au protestantisme, s'est déclaré satisfait. Il avait soutenu que la morale et l'athéisme peuvent très-bien s'accorder, et il a vu la sanction de sa thèse dans le vote du *convent* maçonnique. « L'assemblée, « a-t-il dit, a de la sorte implicitement résolu dans le même sens que notre « journal la question des origines de la morale. Dire, en effet, que l'on n'ex- « clut pas ceux qui doutent de l'existence de Dieu et de l'âme immortelle, « c'est dire que la morale est indépendante de ces deux croyances. » Nous ne contesterons pas les conclusions du *Temps*. Que ses idées ou celles de l'*Opinion nationale*, qui s'est prononcé pour le spiritualisme, aient eu gain de cause dans le *convent* maçonnique, cela nous touche peu. Nous voulons simplement constater que la franc-maçonnerie fait en France une nouvelle évolution. Longtemps elle a été une société secrète politique; plus tard, elle devint une sorte d'association gastronomique où quelques meneurs cherchaient encore un point d'appui contre l'ordre, mais où dominaient les indifférents et les niais, et qui, par suite même du grand nombre et de la diversité de ses adeptes, n'exerçait plus aucune action. Aujourd'hui elle remonte à son véritable point de départ et veut exercer, — on nous le déclare, — une *action philosophique*. Et quelle sera la philosophie maçonnique? Evidemment, elle sera irréligieuse, positiviste, matérialiste; le vote même dont se targue le *Temps* ne laisse sur ce point aucun doute. Quelques-uns des dignitaires voudront entraver le mouvement; ils voudront s'accrocher à ce spiritualisme banal qui ne croit à rien; ils se diront même catholiques et se persuaderont au besoin qu'ils le sont; mais les meneurs pousseront droit au matérialisme et la masse les suivra. Sera-ce un changement? Oui, car si la plupart des moutons enrégimentés après boire et pour boire dans la franc-maçonnerie, sont des matérialistes pratiques, ils ne connaissent pas très-bien cependant le drapeau qu'ils servent et songent plus à se distraire assez sottement qu'à s'élever contre Dieu. Ils se croient même *humains* parce qu'ils affectent de maigres souscriptions aux besoins des *frères* malheureux. Mais aujourd'hui les meneurs se démasquent, et ceux qui les suivront feront de propos délibéré acte d'impiété. C'est un résultat dont le *Temps* et l'*Opinion nationale* ont également le droit de triompher. Que ces deux feuilles cessent donc de se quereller : leurs voies diffèrent peu et leur but ne diffère point.

La Franc-maçonnerie est, du reste, aujourd'hui sur le chemin que lui marquait Fourier. Le prophète du phalanstère disait en effet que les francs-maçons étaient appelés à fonder une religion qui aurait uniquement pour but la glorification et la satisfaction des appétits matériels.

« La corporation maçonnique fondée, disait-il, dans des vues apparentes de charité, a déjà franchi les pas les plus difficiles pour former une secte voluptueuse et religieuse.

« 1° Elle est parvenue à opérer l'affiliation dans toutes les régions civi-

lisées, et ne se compose que de la classe aisée, sous la protection des grands qui sont à sa tête.

« 2° Elle a habitué le peuple à voir, sans jalousie, ses assemblées mystérieuses tenues en secret loin du profane vulgaire.

« 3° Elle a donné une teinte religieuse au plaisir sensuel ; car à quoi se réduisent les séances des maçons ? à des pique-niques accompagnées de quelques simagrées morales qui ont l'utilité de remplacer les jeux de cartes et faire passer le temps plus économiquement.

« Voilà donc une coterie dont les dispositions déjà faites se prêtent merveilleusement à fonder une nouvelle religion. Il n'a manqué à sa tête qu'une habile politique qui sût y introduire les femmes et la volupté; aussitôt elle devenait religion dominante des gens riches dans tous les empires civilisés, et le christianisme, qui convient mieux au peuple à cause de son austérité, se serait confiné insensiblement chez le peuple, comme en Chine le culte de Fô, qui n'est que pour les classes inférieures.

« Je m'abstiens de tout détail sur les statuts qui auraient convenu à une pareille secte, et sur les moyens qu'elle aurait eus de s'adjoindre subitement tous les membres les plus marquants du corps social sans les détacher du culte catholique. »

Fourier entre ensuite dans quelques explications d'où il résulte que *culte* et *religion* sont pour lui synonimes d'association dans un but de plaisir. Il ajoute :

« Le culte de la volupté aurait cadré merveilleusement avec la philosophie moderne ; ses systèmes économiques, trop décharnés et prêchant trop crûment l'amour des richesses, avaient besoin de s'allier à une secte religieuse pour donner de l'âme à leurs arides préceptes. Il fallait à l'économie politique un beau masque pour cacher sa vilaine figure ; c'est une science qui ne parle qu'à la bourse ; elle devait se donner un allié qui parlât au cœur (1), une secte qui, réduisant les jouissances du luxe et les voluptés en actes religieux, aurait prouvé que l'amour des richesses et des plaisirs est très-compatible avec la probité, la charité et les passions religieuses (2). »

C'est bien là, au fond et sans le voile d'une phraséologie hypocrite, l'ensemble des idées qui viennent d'être exposées dans les journaux dévoués à la franc-maçonnerie. Or, ces idées, de l'aveu même du *Temps* et de l'*Opinion nationale*, ont triomphé. La transaction plus ou moins explicite, qui a eu lieu sur les mots, n'a pas atteint *les principes*. Tout au contraire, en maintenant des phrases spiritualistes dans le préambule de la constitution maçonnique, on s'est conformé au conseil de Fourier, recommandant de sauver les apparences, afin de s'adjoindre ou de conserver *les membres marquants du corps social appartenant au culte catholique*.

(1) Le cœur et les sens sont pour Fourier choses synonymes.
(2) *Théorie des quatre mouvements*, 3e édition. P. 197-198.

II

Nous avons parlé autrefois, quelques-uns de nos lecteurs se le rappellent peut-être, d'un livre bizarre et intéressant, intitulé : *Chiromancie nouvelle, les Mystères de la main*. L'auteur, M. Ad. Desbarolles, disait si tranquillement des choses surprenantes, il s'engageait si hardiment à lire dans votre cœur, dans votre âme, en regardant votre main qu'il nous avait paru désirer et mériter le titre de sorcier. Bien que cette profession soit aujourd'hui à peu près régulière et très-considérée, M. Desbarolles, qui est modeste, crut devoir protester. « La chiromancie n'a rien de commun, nous écrivit-il, avec les sortilèges, c'est une science. » De plus, comme nous avions signalé dans son livre une tendance au fatalisme, il nous déclarait que sa prochaine édition ne donnerait aucune prise à ce reproche.

Nous avons cette nouvelle édition sous les yeux. M. Desbarolles a revu son travail avec soin, il a complété les exemples anciens par des exemples nouveaux, repris, développé, fortifié toutes ses thèses ; bref, il a amélioré son œuvre à divers points de vue, mais nous ne trouvons pas que le fatalisme ait disparu. Sans doute cette doctrine n'existe pas dans la pensée de M. Desbarolles, et il voudrait l'écarter de son discours. Malheureusement il est très-difficile de l'écarter de son système. Que de fois l'auteur, entraîné par *la science oublie*, qu'il repousse en principe le fatalisme et laisse échapper des affirmations où il est difficile de ne pas trouver une forte atteinte au libre arbitre.

Cela dit, nous reconnaissons que le livre est bien fait. On y voit la trace de laborieuses recherches, et l'on y sent un esprit convaincu. M. Desbarolles n'admet certainement pas qu'un homme dont il tient la main puisse lui cacher le fond de ses sentiments ; il saura tout de suite, par exemple, s'il a devant lui un spéculateur trop raide ou un homme avec lequel on peut traiter largement. Vous en conclurez que M. Desbarolles doit faire très-bien ses affaires. La conclusion serait erronée. Il nous dit lui-même dans sa préface, qu'il a été fort mal mené par son libraire. Quatre mille exemplaires de la *Chiromancie nouvelle* ont été vendus, et bien que l'auteur opérât de *compte à demi* avec l'éditeur, tous les bénéfices sont restés à celui-ci. Écoutons M. Desbarolles. Après avoir parlé des travaux auxquels il dut se livrer pour connaître et expliquer les mystères de la main, il ajoute :

« Le public, il est vrai, a souri à mes efforts ; il m'a accordé sa faveur, une faveur particulière, une faveur peu commune, et je suis heureux de l'en remercier ici. En quatre années, quatre mille volumes de mon œuvre ont été vendus.

« Mais quel a été pour moi le résultat d'un travail *exclusif* de quinze années !

« Ce résultat, le voici :

« A la fin des quatre éditions vendues, c'est-à-dire après avoir attendu quatre années encore l'épuisement complet des quatre mille volumes, l'éditeur m'a présenté un compte où il me revenait pour ma part 119 fr. 82 c. 1/2 qui ont été portés à 360 francs.

« Sa part à lui, comme le jugement l'indique, se montait à 6,400 francs.»

Assurément cela est dur, et cette manière de partager les bénéfices soulève des objections. Mais de plus, dans le cas actuel, le fait provoque tout de suite cette question : M. Desbarolles n'avait donc pas regardé la main de son éditeur ?

Revenons au livre. L'auteur, tout en établissant qu'il faut demander à la main la connaissance de l'homme, admet l'utilité et l'autorité, à ce même point de vue, de la phrénologie et de la physiognomonie. Il vous dira ce que promettent ou même ce que garantissent des lèvres irrégulières, des yeux un peu saillants, le menton pointu, un double menton, un nez aspirant à contempler le ciel, les joues maigres ou les joues charnues, le développement de telle partie du front ou du crâne, etc. Ces études n'ont d'ailleurs pour but que de corroborer tout ce que M. Desbarolles enseigne au sujet de la main. Et nous devons le dire, en examinant de près certains visages appartenant à des personnes que l'on peut avoir la prétention de connaître, on est frappé de la justesse ou de la *réussite* de diverses observations. En voici une que nous citerons, non pas à titre de preuve, car nous ne connaissons aucune *tête en forme de poire*, mais pour indiquer la manière de l'auteur :

« Une tête en forme de poire indiquera *toujours, toujours!* (c'est M. Desbarolles qui souligne) la prédominance des instincts et des besoins matériels sur l'intelligence ; une tête en poire n'a, phrénologiquement, ni poésie, ni idéalité. Tout est porté du côté de la bouche, des organes de la gourmandise et des amours matériels. Aussi une tête en poire est toujours portée à l'égoisme et au positivisme le plus désolant (1). »

On trouve dans les *Mystères de la main* beaucoup de *portraits* à la plume tracés d'après les règles de la *chiromancie*. M. Desbarolles veut établir ainsi le caractère précis, scientifique de son système. Cette preuve, qui peut être concluante pour lui et pour quiconque aura étudié la chiromancie, paraîtra suspecte au vulgaire. On prétendra qu'il est facile de trouver dans la main d'un homme illustre, célèbre ou fameux, quelques lignes indiquant le caractère et les aptitudes que ses actes ont révélés à tout le monde. Et puis ces notices chiromanciennes, écrites avec esprit et verve, dénoncent trop vivement pour la plupart, l'admirateur et l'ami. Il nous semble même qu'elles font faire aux lignes et signes de la main des promesses qui n'ont pas

(1) *Les mystères de la main*, révélés et expliqués, etc. 5e édition. Volume de 640 pages, avec gravures. Prix : 4 fr. Librairie du *Petit Journal*, 21, boulevard Montmartre.

été rigoureusement tenues. C'est compromettant pour la chiromancie, M. Desbarolles devrait y songer.

III

M. Proudhon a laissé des manuscrits dont ses amis poursuivent rapidement la publication. Ils ont raison de se presser. La réputation de cet écrivain ne saurait longtemps se soutenir, et ses œuvres posthumes auraient peu de lecteurs si l'on attendait trois ou quatre ans pour les publier. Déjà même on fait, il nous semble, assez froid accueil à sa volumineuse dissertation sur la *Capacité politique des classes ouvrières*. Ce livre qui, du vivant de l'auteur, eût attiré l'attention, obtient à peine quelques réclames. L'ouvrage intitulé : *Du principe de l'art et de sa destination sociale* est un peu mieux traité. Néanmoins, il s'en faut que cette fantaisie artistique et humanitaire ait du succès. C'est un assez juste retour des choses d'ici-bas. M. Proudhon avait du talent, mais ce talent a été étrangement surfait. On voyait de la verve, de l'originalité, de l'éclat, là où il ne montrait, en somme, que brutalité et emportement; sa rhétorique était donnée pour de l'éloquence ; on prétendait trouver une pensée vigoureuse sous ses blasphèmes ; ses paradoxes les plus audacieux étaient cités comme choses hardies, spirituelles, profondes.

Aujourd'hui on est disposé à lui refuser même ce qui lui est dû. On méconnaît particulièrement le bon sens et la justesse d'esprit dont il faisait souvent preuve en étudiant les tendances et les mœurs de la société actuelle. Ainsi ce livre sur l'art, que d'anciens admirateurs de M. Proudhon représentent comme une œuvre sans critique, sans idées, contient des observations fines et sensées. L'auteur, après s'être passé la singulière fantaisie de louer le *réalisme*, de glorifier M. Courbet arrive à parler de l'art avec un sentiment vraiment élevé. Il vient d'admirer ou tout au moins de déclarer admirable la peinture réaliste, c'est-à-dire vulgaire, grossière, ennemie de l'idéal et, par conséquent, de la réalité; puis, sans transition, sans se douter qu'il change de voie, il indique en bons termes les conditions de l'art sous ses diverses formes.

Donnons un court extrait de sa dissertation sur l'art musical. Il soutient, par d'excellentes raisons, que la musique doit être *en situation*, en d'autres termes, qu'elle doit répondre à une idé dominant tout l'auditoire. Cela posé il ajoute :

« Je ne comprends pas la musique de concert et de salon ; je ne m'explique pas qu'elle amuse et fasse plaisir. Ce sont des leçons qu'on répète, et je ne suis pas professeur. Autant j'aime le *Stabat* à l'église, dans les soirées, de carême, le *Deis iræ* à une messe de mort, un oratorio dans une cathédrale, un air de chasse dans les bois, une marche militaire à la promenade, autant tout ce qui est hors de sa place me déplaît. Le concert est la mort de la musique.

« Lorsque, par hasard, à une grande cérémonie ou solennité publique, il

y a de la musique, elle est sans rapport avec l'objet de la réunion. A une distribution de prix on jouera l'ouverture de la *Dame blanche*; à une érection de statue, une symphonie de Beethoven; à un comice agricole, un air de la *Favorite ;* dans une assemblée d'actionnaires, rien du tout. »

M. Proudhon paraîtra trop sévère pour la musique de concert. Sans doute, il y a là une recherche, un apprêt, un entassement d'œuvres et d'auditeurs qui nuisent au libre et plein développement de la pensée. La spontanéité fait défaut, l'esprit est surchargé. L'amateur qui écoute pendant trois ou quatre heures des morceaux variés et même fort disparates se succédant au hasard, peut être un mélomane, ce n'est pas un artiste. Cependant la part de l'art existe dans les concerts et l'on peut s'y sentir remué.

Quant à la musique de salon, c'est presque toujours la négation absolue et impertinente de l'art. M. Proudhon ne comprenait pas qu'elle *put amuser* et faire plaisir. Il faut s'entendre. Si la musique doit *amuser*, c'est surtout dans les salons qu'elle atteint son but. En effet, elle y paraît au même titre que le whist, les conversations banales, la lecture des poésies inédites; elle repose même de ces plaisirs en les interrompant; bref, elle a pour but essentiel de tuer le temps. Si ce n'est pas tout à fait un amusement, c'est au moins une distraction. L'art n'a rien à voir là dedans. Aussi se tient-il parfaitement à l'écart. Les exécutants peuvent d'ailleurs chantonner, roucouler, pianoter, violonner avec un vrai plaisir, sans avoir au fond le moindre sentiment artistique; de même qu'un enfant, qui ne comprendrait rien à un tableau de Raphaël, peut trouver une grande jouissance à barbouiller des bons hommes sur un chiffon de papier. Il ne faut pas confondre le goût d'un divertissement avec le sentiment de l'art. Quant aux auditeurs, ils sont surtout des spectateurs, car ils écoutent peu; mais ils applaudissent beaucoup. Et en agissant ainsi ils sont en règle. La politesse commande les compliments, elle ne prescrit pas l'attention.

Voyez cet homme vénérable : il n'a cessé de causer à demi voix pendant que cet amateur jouait ou chantait son grand morceau; mais dès que la dernière note s'est éteinte, il s'est écrié, : « quel talent! c'est magnifique! J'adore la musique et j'ai rarement été plus satisfait! Le beau talent! » Et tout le monde de faire chorus. Le héros ou l'héroïne regagne sa place avec un air triomphant et modeste. Que d'épines cependant sont mêlées à ces fleurs vulgaires! combien d'éloges embarassent, humilient celui qui les reçoit, en prouvant chez celui qui les donne l'absence complète du sentiment artistique! Quant au talent de l'exécutant, sauf de très-rares exceptions, c'est un talent d'amateur : les artistes du théâtre de Brives-la-Gaillarde et les professeurs à trente sous le cachet en feraient fi.

Qu'on ne s'y trompe pas. Nous sommes loin de protester avec M. Proudhon contre ces distractions. Elles sont préférables aux caquetages, elles ont même un reflet intellectuel qui prête un peu,—très-peu— à l'illusion.

semble qu'une ombre de poésie et de sentiment a pu passer par là. On pourrait presque y voir de l'art, si lorsque le chant se met de la partie on n'était pas forcé d'entendre les paroles. Oh ! alors toute illusion devient impossible. L'art n'est plus seulement absent, il est profané. Sous prétexte de musique, on vous donne des charges, des parodies. Et de prétendus amants de la musique s'exclament en s'écriant : « C'est spirituel ! c'est charmant ! » Cela au contraire devrait choquer, froisser, irriter comme si l'on voyait la caricature d'une personne tendrement aimée.

Et que dire des romances sentimentales ? c'est vraiment le triomphe de la platitude, de l'ineptie, de l'inconvenance. Oui, de l'inconvenance ! et l'on ne s'en garde pas toujours, même dans les plus honnêtes salons. Est-il donc convenable d'entendre un godelureau chanter devant des jeunes filles :

Le nom de celle que j'aime
Je le porte dans mon cœur,
Nul ne le sait que moi-même,
C'est mon secret, mon bonheur.

Et cette jeune personne est-elle dans son rôle en roucoulant la bouche en cœur, les yeux dolents de tels aveux :

Ma main tremblait dans sa main
Quand il me disait : demain !
Mon cœur brisait mon corsage.
Non ! non ! il n'est pas volage.

Convient-il qu'elle écoute cette confession :

Dans un délire extrême
On veut fuir ce qu'on aime ;
On prétend se venger,
On jure de changer.
On devient infidèle,
On court de belle en belle ;
Et l'on revient toujours
A ses premières amours.

Aimerait-on qu'elle suivit ce conseil :

Malgré les regards jaloux
Aimons-nous, ô ma Sylvie
Méprisons tous les courroux :
L'amour doit remplir la vie.

Voudrait-on qu'elle répondît à cette invitation :

La nuit étend son voile,
C'est l'heure des amours ;
Venez ! ô mon étoile, etc.

Et j'ose dire que je choisis parmi les romances les plus supportables, parmi celles que se permettent les délicates et mêmes les prudes..... Elles en entendent bien d'autres dans les salons, les jeunes personnes du monde. Et si quelque barbare fait une objection, on lui répond : « Qu'importent les

paroles dans les romances, on n'écoute que la musique. » Vraiment! vous croyez que cette jeune fille devant qui l'on chante l'amour, toujours, l'amour n'aura d'oreilles que pour les sons. Peut-être aussi croyez-vous que ses yeux éviteront toujours les regards qui se fixeront sur elle lorsque la situation sera le plus accentuée.... Arrêtons-nous : on peut entendre et chanter ces choses-là, même dans un duo avec Arthur ou Oscar, mais il est mal de demander pourquoi on les entend, pourquoi on les chante.

Soit! je passe condamnation sur tous ces points; mais je maintiens que la musique de salon n'est guère de la musique et n'est pas du tout de l'art. J'accorde d'ailleurs que c'est un amusement, — me bornant à regretter que cet amusement n'ait pas l'honnêteté qu'il pourrait avoir.

IV

Rentrons dans la vie chrétienne. Voici deux livres qui nous y aideront. Nous en dirons deux mots en attendant que notre bulletin littéraire les juge plus au long. L'un est intitulé : *Emilien. Nouvelles lettres à un jeune homme* (1); l'autre porte ce titre simple et clair : *Études littéraires* (2). Tous deux sont l'œuvre de l'un de nos collaborateurs, M. Eugène de Margerie. *Emilien* forme en quelque sorte la suite des *Lettres à un jeune homme sur la piété.* L'auteur ne se répète pas, il se complète; il donne, sous une forme plus animée, des conseils dictés par le même esprit, mais s'appliquant à des situations différentes. *Emilien* n'est pas d'ailleurs un livre de piété ou de conseils couforme aux anciennes règles du genre; c'est une étude du cœur humain, une histoire mêlés d'historiettes. Les préceptes y sont liés aux faits. Aussi y trouvera-t-on le mérite et l'attrait d'un enseignement pratique. Ai-je besoin d'ajouter qu'un esprit profondément, absolument chrétien remplit tout ce livre.

Les Études littéraires portent ce sous titre : *Morale. — Controverse. — Rome. — Histoire. — Hagiographie. — Les Poëtes. — Du Roman chrétien.* Voilà un cadre bien large et de nombreuses promesses. Le cadre est rempli, les promesses sont tenues. M. Eugène de Margerie, qui est critique et bon critique en même temps que romancier, a réuni dans ce volume une partie de ses études sur les principaux livres et les principaux écrivains de ce temps. Puis, comme il possède un esprit généralisateur, il a souvent agrandi son sujet et joint ses vues à celles de l'auteur qu'il étudiait. Ce ne sont donc pas là de simples analyses ni de mesquines critiques; ce sont de solides travaux d'un style vivant et preste, où l'on reconnaît le chrétien qui aime les lettres, et qui a le droit de les aimer, car il est lui-même un lettré dans la bonne acception du mot.

Eugène VEUILLOT.

(1) Un volume in-12, chez Adrien Le Clere, rue Cassette, 29.
(2) Un fort volume in-12, chez Ambroise Bray, rue Cassette, 20,

BULLETIN LITTÉRAIRE

PHILOSOPHIE SUIVANT LES PRINCIPES DE SAINT THOMAS, par A. Goudin, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, traduite sur la dernière édition par le P. T. Bourard du même ordre. Paris, 1865 ; 4 vol. in-8, chez veuve Poussielgue et fils.

Le mouvement de retour vers le scolastique suit son cours, et presque chaque année l'on voit paraître des traités de philosophie dont l'esprit est incontestablement en révolte contre les voies trompeuses suivies depuis le dix-septième siècle. Parmi les catholiques, ce mouvement n'est plus douteux, et la seule question que l'on puisse se poser est de savoir comment et à quelles conditions il sera fécond. Jusqu'ici les bonnes intentions apparaissent surtout ; le sujet demande à être creusé. Revenir à la scolastique pour la reproduire purement et simplement, se résigner à la reprendre sans vouloir l'étendre, l'amplifier sur certains points, la condenser sur d'autres, en un mot, l'éclairer et la cultiver, ce serait accomplir un mouvement rétrograde infertile, ce serait reprendre un héritage pour n'en pas profiter.

Mais, il faut l'avouer, ce n'est pas à la légère qu'on doit s'engager à fertiliser la scolastique, et la première chose à faire pour une œuvre semblable, doit être de s'emparer vivement et pleinement du terrain qu'on doit exploiter. Aussi, avant les œuvres nouvelles, les rééditions d'œuvres anciennes, ou même des traductions. Goudin à cet égard est bien choisi. Son livre venu à la fin du dix-septième siècle, fut un des plus suivis de ce temps, plus classique que celui d'Aroux, plus étendu que celui d'Eustache-de-Saint-Paul, qui eurent leur succès à la même époque, il est d'une meilleure date que celui de Roselli qui se ressent de la fin du dix-huitième siècle où il eut sa vogue. Goudin possède sa scolastique à fond, et il a suffisamment connu le mouvement cartésien pour le combattre à sa manière, non peut-être comme nous le combattrions aujourd'hui, ni avec autant de réserves que nous en mettrions, mais certainement avec autant d'ardeur. L'école purement thomiste à laquelle il appartient, école que quelques-uns considèrent comme n'étant pas absolument celle de saint Thomas, se trouve posée chez lui aussi carrément et aussi nettement que possible. A ce titre, le livre est précieux pour l'histoire philosophique. L'ayant en main, et une fois prévenu, l'on sait à qui l'on a affaire, et l'on peut avec lui contempler, dans son beau, cette grande école qui est restée maîtresse de l'Université de Paris pendant les quinzième, seizième et dix-septième siècles ; qui soutint la lutte contre le scotisme et surtout contre Ockam au quinzième siècle, lorsque les Anglais maîtres de Paris et presque de la

France introduisirent le nouveau nominalisme ; et qui ne succomba au commencement du dix-huitième que sous le triple effort des Cartésiens, des Jansénistes et de l'Académie. Goudin est d'une belle époque et son livre est digne d'étude. Comme travail propre à préparer le retour vers la scolastique, il est d'une véritable valeur, et lorsqu'on l'a pratiqué, l'on comprend que M. Roux-Lavergue en ait donné une nouvelle édition latine émondée en 1851, que le P. Mareddu l'ait réédité complètement en Italie en 1856, et que le Fr. Bourard ait pensé à nous en donner une traduction française.

Quelques personnes se sont plaint d'une trop grande tendance de notre temps aux traductions qui autorisent notre ignorance de langues anciennes, et semblent encourager notre paresse. Cette plainte est fondée, et nous nous y joindrons volontiers. Mais le fait une fois constaté, pourquoi y regimber sans profit. N'est-il pas préférable de tendre une séduction à notre paresse, et de lui montrer en l'allant trouver, les chefs-d'œuvre dont elle se prive, d'exciter notre esprit par un plaisir imparfait à la connaissance des langues dont il retirerait des jouissances plus pures ? En fin de compte le Fr. Bourard n'a pas tout à fait tort quand il termine son avant-propos par ces lignes : « Si j'ai besoin de m'excuser de donner en français un ouvrage que son auteur, fort bon français et fort heureux, quand la circonstance s'en trouve, de rendre hommage à sa patrie, a donné en latin, je le ferai d'abord, en disant que je ne suis pas forcé pour la philosophie, comme on l'est pour la théologie en général, de ne m'adresser qu'à des prêtres ou à des religieux. Dieu merci, il y a dans le monde encore assez de gens curieux des choses de l'esprit pour qu'une doctrine, nouvelle en notre temps, claire et s'appuyant particulièrement sur le bon sens, ne soit pas indifférente à tous ceux qui doivent préférer la lecture française à la latine. Ensuite, même pour ceux qui doivent savoir le latin, pourquoi exiger qu'un ouvrage qui est offert autant à leur curiosité et à leurs loisirs qu'aux controverses de leurs classes soit présenté sous une enveloppe plus difficile à percer ? C'est bien assez, je pense, que je demande à leur mémoire de conserver le sens et l'ordre de bien des termes nouveaux pour eux, sans leur laisser le travail d'une traduction. Je suis si loin de faire la guerre au Goudin latin, que j'ai concouru, suivant mes faibles moyens, à l'édition latine de 1856; mais je pense qu'il faut s'accommoder à tous les besoins quand on veut être utile à tout le monde. »

Je serai de ceux que touchent de si bonnes raisons, et qui sont si fort désireux de voir le Goudin dans le plus grand nombre de mains possible, qu'ils passeront sur ce point et aimeront mieux voir le livre se répandre en français, que de le voir en latin rester chez le libraire ou sur les rayons de la bibliothèque. Cependant il faut bien exprimer des regrets, puisqu'on en éprouve, et beaucoup reprocheront au traducteur d'avoir trop respecté son texte. Pourquoi, puisqu'il voulait donner Goudin en français, ne pas se résigner franchement à user de notre langue? En latin : les expressions : *ne o majorem*, *concedo minorem*, *probo consequentiam*, etc., n'ont rien de choquant. Bien plus, pour un amateur vrai, elles ne manquent pas d'un certain charme. Mais traduisez cela rigoureusement en langue fran-

çaise, reproduisez littéralement en notre parler l'argumentation scolastique, et le lecteur s'effarouche, il reconnaît les mots dont il se sert, mais il ne reconnaît plus sa langue et se croirait volontiers en pays barbare. Les esprits complaisants trouveront cela très-bien peut-être, tout heureux d'avoir tout Goudin lui-même sans en manquer un mot; et à cet égard il y a lieu d'être satisfait. Mais il est à craindre que pour plusieurs cette manière de parler ne soit qu'un jargon fâcheux et rebutant. Nous eussions aimé, nous l'avouons, un Goudin plus humanisé, plus francisé, et ramené à des formes plus de notre temps. L'argument scolastique est un fonds qui doit demeurer, mais notre goût chatouilleux exige moins de raideur et plus de parure.

Le Fr. Bourard ne s'est pas dissimulé combien sa tâche était ingrate, je le sais, et il a tout sacrifié, il s'est sacrifié lui-même au but fort louable d'ailleurs, de donner un Goudin complet, et de ne donner que lui. Mais c'était trop de modestie, et je crois qu'il eût été plus avantageux au but même du traducteur, de se mettre un peu plus en scène. Ainsi, dans la partie *physique*, Goudin fourmille d'erreurs. M. Roux-Lavergne voyant combien cette partie est arriérée, l'avait supprimée dans son édition. Le Fr. Bourard, comprenant qu'il importait cependant de la faire connaître, parce que quelques vérités surnagent, l'a donnée entièrement sans en retrancher un mot, mais aussi sans rien ajouter. Nous croyons, sauf révision, qu'un troisième parti eût satisfait un plus grand nombre de lecteurs, et qu'il eût été très-agréable à beaucoup de trouver dans des notes des amplifications, et surtout des corrections. La science a ses exigences, et encore bien qu'on puisse ne pas les adopter toutes, au moins est-on tenu de les considérer. Notre chimie n'est plus celle du dix-septième siècle, tant s'en faut. Notre physique non plus. Si tout ce qu'on enseignait au temps de Goudin n'est pas à dédaigner, tout ce qu'on enseigne aujourd'hui n'est pas à mépriser; et faire connaître la science de Goudin sans l'expliquer, sans la rendre abordable pour nos esprits imbus de science moderne, sans montrer par quelles transitions les choses se sont faites, c'est peut-être jeter le lecteur dans des imbroglios indéchiffrables, si ce n'est pas lui rendre ridicule ce qu'on voudrait lui faire estimer. Des notes eussent remédié à cet inconvénient fort grave.

La science n'est pas infaillible dans ses dogmes, elle ne l'a jamais été, et la rectification de ce qu'on enseignait par ce qu'on enseigne, le rapprochement entre les temps différents est de toute nécessité. Je veux bien admirer la science du dix-septième siècle, ou même des siècles antérieurs, mais à la condition de m'en rendre compte; et si vous me montrez comment elle a servi à une science postérieure, je l'admirerai bien davantage. En fait de science, plus peut-être qu'en autre chose, l'histoire est rigoureusement nécessaire. Les théories et les hyopthèses qui se sont succédé ne sont pas si vaines qu'on veut bien le dire, parce que toutes ont eu pour base des faits considérables qu'elles ont éclairés et comme *ronde-bosse* et mis en relief. Ces théories justement abandonnées ont été quelque chose, et voilà pourquoi l'Église a eu souvent pour elles tant de condescendance. En faire des dogmes serait ridicule autant qu'odieux. Mais d'un autre côté, traiter

avec dédain une hypothèse parce qu'elle est une hypothèse, sans même s'informer si elle a quelque appui, c'est ruiner toute la science qui ne procède que par hypothèse.

Que la terre tourne autour du soleil, c'est une hypothèse scientifique. Enseigner cela comme un dogme, c'est ridicule et sot. Mais le nier de propos levé, c'est ne vouloir rien entendre. Puisque l'Église a permis d'enseigner cette théorie comme une hypothèse, pourquoi ne pas examiner avec calme les faits qui l'appuient tout aussi bien que ceux qui la contredisent. Pourquoi omettre, par exemple, l'impossibilité de rayons recteurs obliques sur leur axe, l'un des grands arguments de la science moderne en faveur de la rotation de la terre. Le traducteur eût traité cette question dans une note qu'il n'aurait en rien dérogé à la science traditionnelle. Parce qu'aujourd'hui les arguments les plus nombreux et les plus forts sont en faveur de la rotation de la terre, il n'en demeure pas moins que c'est là une hypothèse. Et quand ces arguments seraient encore plus forts et plus nombreux, la théorie n'en demeurerait pas moins une hypothèse. La science se modifiant incessamment, doit toujours s'attendre à voir culbuter ses enseignements qu'elle croyait les plus sûrs, ce qui s'est vu nombre de fois ; et voilà pourquoi la science ne fait que des hypothèses, et ne fait jamais de dogmes absolus.

Le retour à une philosophie scolastique, c'est-à-dire vraiment catholique, ne nous paraît sérieusement possible que par la fusion intime de la science ancienne avec la moderne. C'est là l'œuvre difficile qui appelle son ouvrier. Vouloir faire une philosophie sans se soucier de la science moderne, c'est se résigner d'avance à une œuvre incomplète qui ne ralliera aucun savant, alors que l'important aujourd'hui est de les rallier. Croire que la science moderne se compose de dogmes absolus, c'est méconnaître le caractère hypothétique de toute science, c'est donner dans le panneau que les savants ont dressé avec une sottise sans égale depuis le dix-septième siècle. Non, non ! la science n'a pas de dogmes, elle n'a que des enseignements ! Et ses enseignements, ses théories évoluent dans un cercle de principes philosophiques dont elle ne peut sortir. Qu'elle veuille le contraire depuis deux cents ans, je le sais : mais elle se vante ! Et la croire, c'est se laisser duper. En réalité, les principes de la philosophie catholique lui sont tout autant applicables aujourd'hui qu'au moyen âge, malgré ses nouvelles hypothèses et ses nouvelles théories. Il faut le lui répéter sans cesse, et bien mieux, le lui montrer ; le lui montrer en abordant franchement ce qu'elle enseigne, en lui rendant la justice qu'elle mérite dans ses hypothèses, en ne lui cachant pas ses abîmes. Accordez-lui ses hypothèses comme hypothèses : qu'importe ? N'êtes-vous pas cent fois plus forts en voyant de plus haut et plus loin !

L'œuvre est d'ailleurs difficile, nous l'avouons, et voilà pourquoi nous eussions voulu la voir commencée dans des notes jointes à la traduction de Goudin. Dieu nous donne de la voir accomplie.

En attendant cette œuvre de maître, consolons-nous de voir le travail de Goudin mis à la portée d'un plus grand nombre. Il pourra préparer à la consommation du retour scolastique que nous convoitons. La traduction

est bonne, fidèle, complète, et nous ne pouvons que remercier le R. P. Bourard des soins qu'il y a apportés, en engageant les lecteurs à la méditer. THABET.

DE QUELQUES ROMANS RUSSES, par un RUSSE. — *Dimitri Roudine.* — *Un homme de trop.* — *Eléna.* — *Un premier amour*, *par M. le comte de* TOURGUENEFF.

Les œuvres délicates dont nous allons parler sont écrites avec le talent ferme et sûr d'un homme expérimenté, mais il semble qu'une femme en ait dicté certains passages.

Dans *Dimitri Roudine* la grande dame Russe, *Daria Michaëlowna*, représente parfaitement ces femmes du monde qui s'imaginant être toujours jolies, ne savent pas abdiquer et, encore moins, ménager une inévitable transition entre l'admiration accordée aux agréments de leur jeunesse et les rares amitiés réservées à l'âge mûr.

Sans cesse occupée de son passé, comme si elle espérait le faire revivre, accablant les autres du poids de ses souvenirs, il lui manque la bonté, la vraie et douce bonté et l'abnégation qui doivent être les successeurs et les remplaçants immédiats de la jeunesse.

Elle a souffert, dit-elle, mais pas assez, il nous semble, pour acquérir le renoncement de soi-même, et le besoin de se consacrer uniquement au bonheur des autres; enfin on dirait qu'elle n'a conservé que la surface de ses douleurs afin de s'en faire une coquetterie de plus.

Ne sachant même pas être mère, affranchie de ce solennel et précieux devoir, ne possédant pas cette élévation de sentiment qui tôt ou tard et par une attraction invisible et douce, ramène l'âme blessée aux pieds du Créateur, Daria, pour son malheur, doit essayer de se contenter des frivoles distractions du monde et de cette prétention qui rend les femmes ridicules à tout âge.

Nathalie Alexiénowa, sa fille, au contraire, est un type ravissant de candeur et de simplicité. Séduite par les brillants sophismes et les phrases élégantes que Dimitri Roudine déroule à ses yeux, elle ne tarde pas à l'aimer.

« Quand la tête d'une fille bouillonne, son cœur s'en mêle bientôt. »

L'innocente fille aime si sincèrement qu'elle fait sans hésitation l'aveu de son amour. Elle offre son cœur avec une entière sécurité. Elle promet ou plutôt offre à Roudine d'être sa femme. Roudine ne se montre pas digne d'un amour aussi parfait, et la pauvre Nathalie dit adieu à *lui*, au bonheur, à l'espérance, et se renferme en elle-même silencieuse et triste.

Silencieuse, de ce morne silence qui est la douloureuse expression d'une peine concentrée qui s'estime trop pour se dévoiler; triste, de cette tristesse navrante produite par le désespoir d'une affection déçue.

Nathalie s'est trompée sur celui qu'elle croyait digne de son amour. Voilà ce qui fait couler ses pleurs. « Pour tout le monde, dit M. de Tourgueneff, la première désillusion est lourde à porter. »

« Mais combien elle est écrasante, pour une âme « sincère, exempte de légèreté et peu désireuse de se tromper elle-même. »

Et pour exprimer l'amère douleur de Nathalie après avoir lu la lettre d'adieu de Roudine, M. de Tourgueneff ne pouvait rencontrer une plus saisissante comparaison que celle « des vagues sombres qui, se rejoignant sur la tête, « vous font disparaître au fond d'un abîme. »

Dimitri Roudine est un brillant acteur, son imagination est vive et emportée, mais son cœur reste froid et incrédule, et il aspire par-dessus tout à jouer un rôle.

Gouverné par sa tête, pleine de paradoxes et de fausses appréciations, il ne peut saisir nettement ce qui se passe dans l'âme des autres, encore moins ce qui se passe dans la sienne; il ne sait pas ce qu'il aime, et il ne sait pas ce qu'il veut. Curieux et avide d'émotions, incapable d'en ressentir, inspirant de l'affection sans le vouloir et sans y répondre, il est arrivé à considérer l'amour comme une maladie et comme une crise funeste.

Cependant l'orgueilleux et égoïste Dimitri Roudine se sent enfin honteux de sa nullité vis-à-vis de la nature supérieure de Nathalie. et dans la lettre qu'il écrit à cette charmante fille, éclate une fausse humilité, cent fois plus méprisable que l'orgueil lui-même, il laisse malgré lui percer le regret amer d'avoir mal joué son rôle et de ne l'avoir pas rendu plus brillant. Sa confession est à la fois ridicule et touchante. Le conseil qu'il donne à la femme qui lui a dévoilé les plus nobles instincts de l'âme, de suivre toujours les impulsions de son cœur, de ce cœur qu'il a dédaigné avec une inconcevable légèreté, est un contre-sens odieux; il exalte à ses yeux le bonheur placé dans un cercle étroit et monotone, comme s'il n'avait pas gaspillé sa vie à la recherche d'une félicité à laquelle il ne croyait pas.

Enfin, il termine cette longue apologie des biens qui lui manquent en accusant le sort; cet homme ingrat envers Dieu, ingrat envers la jeune fille qui l'aimait, avoue lâchement qu'il a reculé devant la responsabilité qui le menaçait, et devant la certitude de n'être pas digne de Nathalie.

Mais tout n'est pas perdu quand on est jeune, surtout dans les romans. Après avoir pleuré et gémi en silence. Nathalie accepte l'amour simple et vrai d'un homme qui, lui aussi, a souffert de se voir préférer un Roudine; d'un homme qui, confiant dans la noblesse d'âme de la jeune fille, lui offre sa main et son cœur, un cœur épris depuis longtemps.

Un mot sur Pigassoff, autre personnage du roman.

Ce caractère est dessiné avec un vigoureux talent. Cet homme devenu méchant comme ceux qui n'ont pas su se faire aimer, excite une douloureuse pitié.

Un homme de trop est l'histoire d'un malheureux *que la mort a regardé en face*, dit-il lui même avec un touchant accent de mélancolie.

Triste dans l'enfance, triste dans la jeunesse, il souffre de cette amère et humiliante souffrance de s'avouer qu'il est superflu en ce monde, que personne ne l'aimera, et que sa vie entière s'écoulera sans affection.

Le lecteur ne peut s'empêcher d'être involontairement ému de l'espérance que Tchoulkatourine, *l'homme de trop*, réussira à se faire aimer de Lise, et la continuité de son malheur intéresse vivement.

« Trouver un refuge, se faire un nid, même temporaire, connaître le « charme tranquille des habitudes et des rapports journaliers, c'était un

« bonheur que moi, homme de trop et sans souvenirs de famille, je n'a-
« vais jamais éprouvé jusqu'alors. »

La scène du soleil couchant transporte. L'émotion de Tchoulkatourine se communique, et l'on est sur le point de jeter avec lui un cri d'enthousiasme et d'espoir. Le serrement de main, les larmes de Lise lui font enfin soupçonner que son cœur s'éveille. Mais, hélas ! c'est encore une enfant, elle s'attachera plutôt à ce qui attire les enfants, aux phrases sonores, aux regards passionnés, aux douces paroles murmurées à l'oreille.

M. de Tourgueneff a raison, quand il dit que les malentendus peuvent durer des années entières, et causent souvent la plupart des maux de la vie.

L'audace du cœur est nécessaire dans certains cas. « *Ouvre les écluses du cœur et laisse les paroles déborder.* » Tchoulkatourine retient son aveu, Lise, incertaine de ce qu'elle éprouve, n'ose parler ; le temps s'écoule et bientôt la naïve enfant va s'éprendre d'un officier, d'un uniforme. Tout cela est finement raconté et bien senti. On ne peut s'empêcher de partager les tortures qu'éprouve *l'Homme de trop.*

« La jalousie, l'envie, le sentiment de ma nullité, une méchanceté « impuissante me déchiraient tour à tour, » dit le malheureux ; et il assiste jour par jour aux progrès de l'amour des deux jeunes gens.

Alors il se peint lui-même avec une sublime franchise et une vérité inouïe. « Que de fois, dit-il, on rencontre de ces amoureux insensés qui « se nuisent à eux-mêmes par trop d'amour, se taisent quand ils devraient « parler, disent des maladresses ou des niaiseries, blessent ceux qu'ils « aiment, se le reprochent après, s'en accusent et s'empressent de retom- « ber dans les mêmes fautes. »

Bismionkof est le contraire de Tchoulkatourine. Amoureux de Lise depuis longtemps aussi, il a su contenir son amour, paraître aimable et souffrir en silence.

Le prince ne peut rester insensible à une impertinence directe de *l'Homme de trop*, un duel a lieu, et Lise ne peut pardonner à Tchoulkatourine d'avoir exposé la vie de celui qu'elle aimait.

Lorsque le prince la délaisse, la pauvre fille écoute les consolations de Bismionkof. Le malheureux Tchoulkatourine, *l'Homme de trop*, l'homme superflu n'a plus qu'à mourir.

Eléna. C'est un type très-remarquable que celui de cette jeune fille, à la fois nerveuse, impressionnable et réfléchie, et son caractère est dessiné avec un rare talent.

« Elle avait dans sa personne quelque chose d'électrique et de saccadé « qui ne pouvait plaire aux gens vulgaires, mais ce quelque chose d'étrange « et de surnaturel devait impressionner et subjuguer les âmes d'élite sem- « blables à la sienne. »

Son ardente imagination ne peut s'astreindre à la lecture, sa pensée va plus vite que ses yeux et dévore les pages d'un livre sans rien garder souvent de ce qu'elle a lu. La contemplation, la rêverie l'épuisent sans la satisfaire, car elle aspire à un idéal introuvable en ce monde. Ce qu'il lui faut, c'est une vie aventureuse, agitée, au grand air; elle éprouve un impérieux

besoin de se répandre, de se dévouer, d'utiliser ses forces au profit des créatures et de l'humanité. Toutes les supériorités l'attirent: le dévouement patriotique l'exalte, la science l'intéresse, le talent l'émeut; elle est curieuse de ce qui est beau, avide de connaître et de savoir; elle espère trouver quelqu'un qui la devine et sente comme elle, et plus qu'elle, car les femmes énergiques ont besoin d'un dominateur.

Entourée par sa famille et par ses amis, Eléna se sent solitaire et isolée.

« Ceux qui m'approchent sont précisément ceux dont je ne me soucie « pas, dit-elle. » Aussi, quand le véritable amour paraît, il peut déposer son germe dans ce cœur prêt à le recevoir, sûr qu'il se développera et se fortifiera.

Éléna ne se rendait pas compte ni de l'amour frivole de Choubine, ni de l'affection timide et sérieuse de Berceneff, mais aussitôt que le patriote Bulgare, Incaroff, apparaît, elle se sent irrésistiblement entraînée. Cependant elle n'oublie pas la bonté de Berceneff.

Inçaroff Nilkanorovich est un homme de fer avec un cœur rare et sincère, une tête calme et solide. Son âme est pleine de nobles pensées, il aime Dieu et le prie avec ferveur, il sent les beautés de la nature, et sait en jouir sans fatiguer les autres de son admiration; il hait les phrases, les exclamations, en un mot, tout ce qui est destiné à produire de l'effet. Froid et contenu, il semble posséder tout ce qu'il faut pour conquérir une âme enthousiaste et tendre comme celle d'Eléna.

On a dit qu'Eléna rappelait une héroïne de Balzac. Non, aucune des plus honnêtes parmi les héroïnes de Balzac n'est comparable à l'angélique et pure Eléna. Nos mœurs mêmes s'y opposeraient.

On se garde bien d'élever les jeunes filles dans la pensée où est Éléna, qu'il faut chercher dans le mariage l'union parfaite du cœur et de l'âme, la solidarité du sentiment et la conformité des goûts et des habitudes.

Leur cœur pourrait se tromper, disent les parents spéculateurs. Il se tromperait bien moins qu'on ne le croit si les pensées sérieuses avaient fait l'étude de leur vie, si on s'était appliqué à leur parler la langue du dévouement au lieu de leur parler celle de la fausse raison, qui fait du mariage une spéculation d'abord... Et après?...

L'artiste étourdi Choubine, bon garçon à qui on ne saurait en vouloir, le grave et dévoué Bercenef, qui supporte dignement le malheur de ne pas être aimé et se console par la satisfaction d'avoir accompli son devoir aux dépens même de son bonheur, sont deux types bien rendus.

Les dialogues de M. de Tourgueneff sont remplis d'expressions originales, de traits piquants et de plaisanteries de bon goût. — Dans *Un premier amour* la sensation de la jeunesse qui s'éveille dans l'âme de Vladimir Pétrowitch est pleine de fraîcheur et de poésie. Quand il part au grand galop de son cheval :

« Le bruit du vent dans mes oreilles me paraissait mystérieux et char- « mant, la lumière éclatante, azurée, semblait pénétrer jusqu'au fond de « mon cœur. »

Zinada est une étrange fille, plus disposée à la coquetterie qu'à l'amour. Les Françaises, habituées à une réserve apparente et même un peu

affectée, seront étonnées du familier abandon et du laisser-aller de cette jeune fille russe.

Veut-elle ou ne veut-elle pas inspirer de l'amour? Est-ce naïveté ou rouerie?

« Tout m'ennuie, dit-elle, je voudrais aller au bout du monde, je ne « peux plus y tenir, je ne sais plus comment m'en tirer et qu'est-ce qui « m'attend. Ah! que je souffre! Oh! mon Dieu, comme je souffre! »

Inexpérimentée, capricieuse, indépendante, la jeune princesse Zacékine devait inévitablement appartenir à un homme qui possédait tout ce qui lui manquait à elle, et qui donnait à sa vie la direction dont elle avait besoin.

Malgré sa coquetterie un peu coupable, on aime et on plaint Zinaïda car on sent qu'elle est coquette malgré elle, et M. de Tourgueneff qui, de parti pris, s'est constitué le défenseur des femmes, a rendu cette jeune fille assez intéressante pour qu'on lui pardonne cette coquetterie. D'ailleurs, la mort tranche bientôt cette vie agitée et compromise, et l'on doit être indulgent devant une tombe.

Cette nouvelle renferme un point de philosophie morale qui la rend sérieuse et intéressante pour les esprits intelligents et observateurs.

Disons en terminant cette étude, et disons-le avec franchise, il manque quelque chose à ces nouvelles écrites avec un talent si pur et si distingué, c'est la *pensée chrétienne* trop souvent éloignée du cœur des héros et des héroïnes de M. de Tourgueneff. Aucun, dans ses malheurs, n'a l'idée de jeter un regard vers Celui qui seul peut consoler et remplir le vide du cœur.

Et puis est-il possible de décrire les luttes et les maux de la vie sans indiquer la prière, le seule remède véritable pour les adoucir et les guérir?

Enfin, et l'auteur l'oublie trop, il n'y a de caractères vraiment élevés, de cœurs et d'âmes vraiment dignes et nobles que ceux où la pensée de Dieu règne et domine. Gabriel CERNY.

LA SOMME THÉOLOGIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN, nouvelle traduction en français, par l'abbé CARMAGNOLLE, 16 vol. grand in-8. Victor Sarlit.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN FRANCE, par JAGER. 18 vol. in-8. Adrien Le Clère.

L'AGONIE DE JÉSUS, traité de la souffrance morale par le R. P. BLOT. 3 vol. in-12, d'environ 500 pages. Paris, Victor Palmé.

I

Le conseil donné par Mgr Landriot, dans un discours remarquable, de revenir à l'étude de saint Thomas et de faire revivre sa doctrine au milieu de nous, nous a donné l'idée de reporter l'attention des lecteurs de la Revue sur les traductions de la Somme théologique publiées en ces derniers temps. Dans nulle compagnie le prêtre ne profitera autant que dans la compagnie de saint Thomas d'Aquin. Dans l'étude et la méditation de la doctrine substantielle du grand docteur, il conquerra, avec la suavité d'un cœur de mère, la vigueur de l'athlète. Nul ne lui donnera, comme saint Thomas,

la plénitude de l'intelligence. Ce grand docteur communique à l'âme un avant-goût des joies célestes, et quand il traite les grandes vérités et quand il s'occupe des moindres parcelles des vérités chrétiennes. Saint Thomas n'avait pas peur de la raison, rien ne le prouve mieux que sa Somme contre les Gentils ; dont nous parlerons plus tard. Il regardait cette raison comme l'image du Verbe en l'homme, mais cependant il ne la sépare jamais de la foi ; et leur union fait des œuvres du saint docteur quelque chose d'incomparable, d'une solidité et d'une pénétration admirables. Avec lui, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, on profite plus en une année qu'on ne profiterait en toute la vie par la lecture des autres docteurs. Mais, pour qu'il en soit ainsi, il ne faut pas se borner à une seule lecture; saint Thomas demande un examen plusieurs fois répété, car ce n'est qu'en l'approfondisant qu'on le comprend bien; et de quelle utilité n'est pas pour cela une bonne traduction qui, sans dispenser du latin qui l'accompagne dans l'édition que nous annonçons, en facilite merveilleusement la compréhension. Avec saint Thomas, non-seulement l'on apprend beaucoup, mais on sent s'élargir sur tous les autres points l'intelligence, qui alors voit autrement les choses et sous un coup d'œil plus vaste; on sent l'ordre et l'équilibre s'établir dans les idées; l'ordre et l'équilibre dans le calme, c'est en effet un des caractères de la doctrine de saint Thomas, dont la lumière brille d'une clarté sereine. Elle éclaire une idée, et le jour qui tombe sur cette idée illumine d'autres objets auxquels elle n'était pas destinée. En même temps que la lumière se fait dans l'intelligence on sent la fraîcheur s'y produire, car, et c'est là une parole qui en étonnera plus d'un, saint Thomas est poëte. La poésie, c'est le sens du divin, et personne n'a possédé ce sens du divin à un degré plus éminent que lui; la poésie, c'est le pressentiment de l'harmonie merveilleuse qui existe entre les deux mondes, et personne mieux que saint Thomas n'a compris les rapports de ces deux mondes. Son langage est magnifique, car il est plein de choses ; sa doctrine est remplie de piété, car il a toujours écrit avec son âme tout entière; son intelligence et son cœur se versaient dans chaque mot ; les mots étaient des instruments dociles destinés à reproduire les effusions des communications divines de l'écrivain, et la piété chez lui est toujours très-intelligente. Ces paroles, bien comprises, suffiraient pour donner une idée de l'importance d'une étude de saint Thomas. Mais personne ne l'ignore, saint Thomas n'est pas toujours facile à comprendre; de là l'immense utilité d'une traduction pour un grand nombre de personnes qui n'ont pas beaucoup de temps à consacrer à l'étude. Parmi les traductions qui existent, nous signalons d'une façon toute particulière et recommandons à l'attention celle de l'abbé Carmagnolle, qui, commencée en 1860, est maintenant arrivée à son treizième volume. Plusieurs raisons nous engagent à donner la préférence à cette traduction : elle est d'abord d'une parfaite exactitude ; le traducteur ne s'est pas contenté de reproduire en général l'idée de saint Thomas, et souvent de se mettre à côté du sens, mais il suit pas à pas le latin, qui se trouve en regard, et, malgré cela, conserve une élégance qui n'est pas à dédaigner. A la fin de chaque volume on trouve des notes scientifiques assez considérables, destinées à expliquer

ou à compléter certaines questions et à élucider certains points plus obscurs, certains termes moins clairs que les autres. Il y a là un travail considérable et vraiment consciencieux. Beaucoup d'evêques ont honoré de leur souscription la traduction de M. l'abbé Carmagnolle : plusieurs d'entre eux ont donné des éloges très-flatteurs à l'auteur, et quelques-uns ont recommandé son ouvrage aux prêtres de leur diocèses. Nous désirons vivement que ces quelques lignes contribuent à faire connaître la traduction de M. l'abbé Carmagnolle ; nous désirons qu'elle se répande et prenne place dans toutes les bibliothèques, elle contribuera à populariser l'étude de saint Thomas.

II

L'Histoire de l'Église catholique en France est arrivée à son onzième volume. Sa Sainteté Pie IX a encore honoré d'un bref l'auteur de cet ouvrage. Ce bref est conçu dans des termes propres à faire comprendre le grand intérêt que cette œuvre inspire au Saint-Père. Le dixième volume nous conduit jusqu'en l'année 1316. Déjà une fois, la *Revue* a parlé en détail des premiers volumes, nous ne voulons aujourd'hui qu'ajouter quelques mots destinés à compléter ce que déjà nous avons dit, et à rappeler l'attention sur une publication propre à intéresser au plus haut point tous les cœurs catholiques. L'auteur, et nous sommes heureux de le dire, parle un langage de plus en plus ferme et de plus en plus empreint d'autorité. Les imperfections des premiers volumes étaient le fait du P. Longueval. Mgr Jager n'osait, semblait-il, corriger le travail qu'il s'était cependant proposé de refaire dans beaucoup de ses parties. De cette timidité première il n'est pas resté trace aujourd'hui, et les doctrines s'affirment avec un ton d'autorité qui ne peut que réjouir tout cœur catholique. L'œuvre de révision devient de plus en plus une œuvre sérieuse, et l'on peut affirmer que l'*Histoire de l'Église catholique en France* est un ouvrge vraiment nouveau. Est-ce à dire que maintenant encore il n'y ait rien à reprendre? Non : en y regardant de près il serait possible de signaler quelques lacunes, de noter de légères inexactitudes ; mais cela ne nuit en rien au mérite réel de l'ensemble. Les améliorations sont remarquables, les doctrines gallicanes de l'auteur primitif sont laissées franchement de côté. Cela promet pour l'avenir, pour les parties qui seront exclusivement l'œuvre de Mgr Jager. Cette histoire, quand elle sera parvenue à son terme, offrira, nous n'en doutons nullement, une histoire remarquable, digne de l'Église dont elle raconte les gloires en notre pays, et digne des lecteurs entièrement dévoués au Saint-Siége. A. VAILLANT.

III

Ce nouvel ouvrage de l'auteur *Au ciel on se reconnaît*, des *Auxiliatrices du purgatoire*, etc., est le plus intéressant et le plus complet traité de la souffrance morale, qui occupe une si large place dans notre vie. « On ne l'y considère pas abstractivement, mais d'une manière concrète, en l'étudiant dans cet Homme-Dieu qui daigna la prendre en soi pour la transfigurer en nous. Et quels sont nos guides et nos maîtres dans cette étude? les Pères

de l'Église, les écrivains, les orateurs et les saints qui pénétrèrent le plus avant dans le Cœur de Jésus et nous en révélèrent le mieux les douleurs. »

Le sujet est donc le mystère du jardin des Oliviers, développé pour la première fois par le merveilleux enchaînement de toute la tradition catholique, comme le prouvent près de deux mille citations puisées aux sources mêmes.

Le 1er volume nous montre en Jésus agonisant le soutien des affligés, le chef des pénitents, le modèle des moribonds, celui que les malades doivent invoquer et imiter. On y étudie les agonies du juste, les agonies de l'Église, les souffrances intérieures, les causes et les fins de l'agonie de Jésus, et les préliminaires de ce mystère douloureux.

Le IIe volume traite de la crainte, de l'ennui, du dégoût, de la tristesse, de la solitude, du prosternement, de la prière du Sauveur en son agonie. Il explique la paternité de Dieu dans nos épreuves, le calice d'amertume, la soumission et la résignation que noue devons à la volonté de Dieu.

Le IIIe volume flétrit le sommeil des disciples, trop souvent imité par le sommeil de nos amis; il montre l'ange consolateur que Dieu nous a destiné comme à son Fils expose les dernières luttes de Jésus et sa sueur de sang, et se termine par quelques chapitres sur la conduite opposée d'un traître et d'une mère, de Judas et Marie pendant l'agonie du Sauveur.

Cet immense travail offre à tous les chrétiens un trésor inépuisable d'instructions pratiques et de consolations efficaces. Messieurs les prédicateurs y trouveront, en outre, la matière de nombreux et nouveaux discours.

Qui ne voit l'opportunité de cette publication? Les afflictions de l'Eglise et de son chef visible, la tristesse qui pèse sur tant d'âmes pieuses, les efforts des *solidaires* pour empêcher les ministres de la religion d'aborder les mourants, tout ne montre-t-il pas l'à-propos d'un ouvrage qui vient exciter notre zèle pour le salut éternel des agonisants de chaque jour, et notre généreuse compassion pour tous les affligés?

Il avait été disiré par les fervents religieux qui dirigent la *Sainte Agonie* et le *Cœur agonisant*, deux associations éminemment utiles, dont l'une vient d'être érigée en archiconfrérie, et l'autre le sera bientôt, si elle ne l'est déjà au moment où nous imprimons ces lignes.

En faveur de ces deux œuvres, l'*Agonie de Jésus*, qui aurait dû former trois volumes in-8° et se vendre 22 francs, se donne à un bon marché presque fabuleux, puisque tous les associés ont droit à ne la payer que *cinq francs*, en la prenant chez l'éditeur.

L'ouvrage entier sera mis en vente le 1er octobre 1865; mais dès aujourd'hui on peut avoir le premier volume. L'éditeur conservera les adresses, et enverra ou remettra les volumes suivants, à mesure qu'ils sortiront de chez l'imprimeur.

Pour avoir *franco*, en France, envoyer à l'éditeur 1 fr. 50 en plus; soit en tout par exemplaire complet 6 fr. 50.

Le Propriétaire-Gérant : V. PALMÉ.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

RAPHAEL

PHILOSOPHE ET THÉOLOGIEN

Il y a des peintres, Raphaël est le peintre. Quel mystère que la vocation ! Dieu multiplie surtout la grande et irrésistible vocation du sacerdoce. Il a donné au monde, depuis le christianisme, plus de prêtres éminents que de toute autre qualité de grands hommes. C'est le bois de charpente ; s'il venait à manquer, les écroulements seraient prompts et étranges. Et les autres grands hommes, que feraient-ils de nous sans la science que le prêtre leur communique, sans l'inspiration qu'il leur souffle, sans le frein qu'il leur impose? L'étude de quelques pages de Raphaël va nous montrer ce que peut le génie du peintre dirigé par la science sacerdotale.

Tout est dit sur la grâce, sur le charme, sur la fécondité de Raphaël. Sa profondeur est moins connue. Il est le plus vaste peintre d'idées qui fut jamais. Les peintres d'idées n'abondent que trop. Nous en avons présentement qui paraissent nés pour fournir une figure aux derniers délires de la brutalité; d'autres, moins misérables, dégagent beaucoup d'ennui. En général, ces peintres penseurs penchent au lieu commun. Pour disserter, ils cessent de peindre; ils sont compliqués, ils sont froids, ils restent obscurs, et enfin, au fond du logogriphe péniblement déroulé, l'on trouve habituellement une platitude. Raphaël va au cœur de l'idée, l'expose dans ses nuances les plus délicates, raisonne juste, conclut nettement; et cet admirable orateur est toujours et avant tout un peintre.

Il est grand, il est ample, il est simple. Il semble n'avoir jamais su qu'une composition pût être difficile à ordonner. Deux choses seulement lui étaient impossibles : la gêne et la laideur. Il portait en lui une conception innée de toute beauté. Il voyait beau. Son génie a retrouvé l'homme tel qu'il sortit des mains du Créateur, tel qu'il n'est plus. Sur ce beau corps il a su répandre la majesté de l'âme, non seulement chrétienne et immortelle, mais sainte.

Même lorsque Raphaël copiait, il créait. Si nous avions la photographie des personnages qui ont posé devant lui, nous connaîtrions le miracle de l'art. La figure qui sortait de son pinceau ne ressemblait pas au modèle; mais quand l'âme se manifestait sur le visage du modèle, alors le modèle ressemblait à la figure.

Un seul portrait tracé de la main de Raphaël accuse la volonté de méconnaître l'idéal. Chose étrange, c'est le portrait de cette Fornarine qui a tenu tant de place dans sa vie et dans son cœur. Suivant l'expression d'aujourd'hui, digne du temps et de la chose, il l'a peinte en *réaliste*, comme pour montrer qu'il pouvait descendre. En effet, par un pareil amour, il avait descendu. La Fornarine n'était qu'une chair. Oh ! que cette passion ou plutôt cet asservissement dut être accompagné d'intime honte au fond du noble esprit qui voyait si clairement et qui aimait si délicieusement la grande beauté ! Mais lorsque le type de la Fornarine se produit dans l'œuvre, alors il est transfiguré; la beauté s'en dégage et resplendit. L'esprit s'est soutenu malgré la chute des sens, le don de Dieu a été plus fort que l'homme.

La qualité dominante du génie de Raphaël est la tempérance, cette faculté maîtresse qui, dans l'inspiration de l'artiste, correspond au bon sens dans l'ordinaire de la vie. La tempérance atteste plus de force véritable que tout l'étalage et le fracas des géants. Il y a là un beau dédain de la louange vulgaire, une généreuse abnégation du plaisir personnel de montrer ce que l'on peut et de saisir immédiatement par force une couronne injustement refusée. Raphaël possède toute la science et ne l'affiche jamais. Il ne veut pas surprendre, arracher l'admiration ; il faut qu'elle vienne. Dût-elle ne venir jamais, il refuse tout ce qui pourrait l'attirer aux dépens des convenances les plus secrètes et les plus exquises de l'art. Il sait faire même des fautes pour trouver l'harmonie, parce que l'harmonie est la beauté, et la beauté est la grande vérité.

La tempérance préserva habituellement Raphaël de l'engouement païen qui emportait son époque. Sous la pioche ardente de la Renaissance, les monuments de l'art antique surgissaient de tous côtés. Il les étudia, comprit qu'il y avait beaucoup à en tirer et autre chose à faire. Il ne se laissa pas absorber. Lorsque, même dans les rangs élevés du sacerdoce, tant de têtes tournaient, ivres de ce vin nouveau de l'antiquité, le plus grand des peintres trouva la beauté chrétienne plus belle, et resta catholique. D'étranges folies éclataient autour de lui, corrompant la langue comme elles pervertissaient les idées.

Le Sacré-Collége s'appelait « le Sénat » ; l'hérésie, « la sédition » ; la grâce divine, « la magnificence de la Divinité ». Devant le Pape, un prédicateur comparait le Christ « si bien méritant de la patrie » à Socrate contraint de boire la ciguë ; Bembo, secrétaire de Léon X, donnait à la sainte Vierge, dans une pièce officielle, le nom de déesse, *deam ipsam*. Raphaël se défendit de ce latinisme ; son pinceau continua d'appeler Dieu, Marie et la sainte Église par leur nom. Il consultait les savants modernes avec le même bon sens qu'il étudiait les ouvrages antiques : aussi ferme que modeste, aussi plein de raison que d'ardeur, il ne prenait des uns et des autres que ce qu'il fallait, soumettait tout aux enseignements de la foi, aux règles de l'art, aux lumières de son génie.

Les peintures de Raphaël dans les Chambres (*stanze*) du Vatican sont ou des exposés du dogme ou des apologies historiques et doctrinales. Les circonstances de l'époque les ont inspirées ; mais ce qui regarde l'*invieillissable* Église, *Ecclesia insenescibilis*, disent les Pères, ne vieillit point. La *Défaite de Mazence*, le *Châtiment d'Héliodore*, la *Retraite d'Attila*, le *Miracle de Bolsène*, la *Délivrance de saint Pierre*, la *Justification de Léon III*, toutes ces réponses aux questions qui agitaient le siècle de Luther, ne répondent pas moins opportunément aujourd'hui. M. A. Gruyer a écrit sur ce sujet un volume savant et tout sympathique. S'il donne quelques interprétations incomplètes et d'autres un peu tirées, aucune pourtant n'est sans support. Il n'ignore pas la religion : c'est un grand point pour avoir l'intelligence des œuvres chrétiennes. Faute d'un peu de catéchisme, beaucoup de commentateurs de Raphaël ne comprennent absolument rien à ce qu'ils admirent, et s'embarquent dans les conjectures les plus risibles. M. Gruyer n'a contre lui qu'une pointe de libéralisme et d'italianisme, deux *ismes* qui vont de compagnie et qui le font parfois trébucher. Dans ce livre sur les peintures du Vatican, j'ai saisi un soupir en faveur des libertés gallicanes. Goûter à la fois Raphaël et M. Dupin !

Mais pour la chambre de la *Segnatura*, qui donne à elle seule Raphaël tout entier, j'ai eu mieux que tous les livres : j'ai entendu Mgr Bastide. Être à Rome, au Vatican, avoir le soleil et Raphaël et la parole de Mgr Bastide, j'affirme que c'est de quoi se tenir heureux, et il y en a pour plus d'une heure et pour plus d'un jour.

Nous voici donc dans cette fameuse et auguste chambre de la Signature, qui contient l'*Ecole d'Athènes*, la *Dispute du Saint-Sacrement*, le *Parnasse*, la *Jurisprudence*, la *Tentation d'Ève*, le *Jugement*

de Salomon, *Marsyas*, etc., sujets en apparence disparates, mais formant une admirable unité épique. Nous sommes en présence de l'une des hautes conceptions du génie humain ; le poëme qui va se dérouler n'est pas inférieur à la *Divine Comédie*.

Il faut se souvenir que ce merveilleux ouvrage est quasi un début. C'est ici que Raphaël, à vingt-quatre ans, mit pied à terre dans Rome. Sans doute, il était déjà célèbre. Ce fut sa réputation qui le fit appeler par le Pape Jules II, pour contribuer à cette décoration du Vatican qui allait établir la grande école de l'art au même lieu où Dieu a posé la grande lumière de la foi ; mais ni Jules II, ni Bramante, ni Raphaël lui-même ne connaissaient encore Raphaël. Le jeune peintre ne s'était pas jusqu'alors trouvé en présence d'un pareil espace, et il ignorait la puissance de son vol.

Il conçut la pensée de peindre la Science dans son acception la plus large, et de lui donner l'expression la plus complète : science divine et science humaine, représentées par la Théologie, la Philosophie, la Poésie et la Justice, qui sont les quatre maîtresses par lesquelles l'intelligence s'élève à la connaissance des causes et donne la direction de la vie. Car la Science féconde l'imagination et assure la sagesse. D'un côté, découvrant à l'intelligence la beauté de l'œuvre de Dieu, elle la pousse dans les hautes régions de la poésie, d'où elle découvre plus encore ; et alors, saisie d'enthousiasme, elle ne parle plus, elle chante. D'un autre côté, pénétrant l'intime de la création, qu'elle voit comme un seul être, elle règle les droits et les devoirs et s'appelle la justice.

Les quatre grandes figures de la Science, les quatre reines, sont personnifiées au plafond, chacune au-dessus des choses de son ressort. Elles posent sur les nuages, parce qu'elles viennent du ciel et n'ont leur force et leur lumière qu'en Dieu. Chacune porte sa couronne symbolique : la Philosophie une pierre précieuse, la Théologie un rameau d'olivier, la Poésie des lauriers, la Justice du fer. Elles sont toutes également majesteuses et belles, admirablement définies par l'attitude, la physionomie, le costume, les attributs. Rien ne fait mieux sentir cette chose indéfinissable et à peine descriptible que l'on appelle le *style*. Les yeux attachés sur ces nobles images, on en goûte l'incomparable saveur.

Dans les angles du plafond, un sujet historique applique directement la pensée qui domine en chacune des quatre divisions du poëme ; elle est développée par la peinture principale ; des grisailles

en bas-relief la commentent et comblent les vides. Raphaël s'y montre décorateur aussi ingénieux qu'il est grand peintre et lumineux docteur.

Entrons maintenant dans le détail. Nous commencerons par la Philosophie, quoique la Théologie ait été peinte la première. Mais la Théologie n'a été connue, le mot de l'énigme humaine n'a été révélé qu'après que la Philosophie se fut épuisée à le chercher et se fut égarée sans le pouvoir saisir.

La Philosophie se propose la connaissance des causes : c'est là l'objet de ses méditations, le but et jusqu'à un certain point la glorieuse conquête de ses travaux. Son attitude est vaillante et d'un mouvement hardi, son regard interroge : elle cherche. Sa robe, aux couleurs des quatre éléments, lui laisse les bras nus, pour indiquer qu'une partie de son étude requiert l'activité corporelle. Elle est assise sur un siége égyptien : l'Égypte est le vieux pays de la pensée, le premier où l'homme a sondé l'océan du Mystère. Un livre est posé sur ses genoux, *naturalis*, la connaissance des choses matérielles ; un autre, plus précieux, est à sa main, *moralis*, marquant le sommet de la science humaine. Elle porte au front une pierre précieuse : le diamant est fait pour la lumière, comme l'intelligence est faite pour la vérité ; il l'attire, il s'en remplit, on a dit qu'il « l'emmagasine », et il la renvoie plus éclatante, revêtue de nuances charmantes qu'elle semble prendre de lui. Ainsi l'intelligence colore et fait vibrer la vérité qu'elle a reçue ; et c'est pourquoi la lumière est la couronne de l'étude.

Dans l'angle, du côté de la Poésie, une figure méditative contemple l'univers. On l'appelle l'Astronomie ; c'est la personnification de la grande science, qui va entrer dans la région sublime. Plus bas, en grisailles, des philosophes étudient le monde sublunaire. Ils représentent la science bornée à ce que l'on appelle les œuvres utiles, et peut-être à la curiosité. Sages étroits, qui ne veulent connaître que ce qu'ils peuvent toucher ; mais cette bassesse les empêchera toujours de connaître même ce qu'ils touchent :

> ..... Perrochè tu rificchi
> La mente pure alle cose terrene,
> Di vera luce tenebre dispicchi. (1)

A présent, Raphaël va développer sa pensée sur la Philosophie, non

(1) Parce que ton esprit se tient courbé sur les choses de la terre, tu fais surgir les ténèbres du sein même de la vraie lumière. (PURGATOIRE, XV.)

plus idéale comme elle apparaît dans la lumière de l'ensemble, non plus illuminée comme elle le sera tout à l'heure par les enseignements et les solutions de la Théologie, mais abandonnée aux seules forces humaines.

Il ne lui fera pas d'injure. Pour lui montrer qu'elle est impuissante, il n'a pas besoin de lui infliger la raillerie et les rabaissements qu'elle a trop souvent mérités ; le spectacle de ses splendeurs suffira. Il saura lui dénoncer les médiocres résultats où elle arrive, rien qu'en rassemblant ce qu'elle a tenté de plus auguste et produit de plus glorieux.

Il ouvre une vaste et magnifique architecture, un temple où il dresse deux statues : Apollon, la beauté, et Minerve, la sagesse. La Philosophie ne doit pas séparer le Beau et le Bien, et Raphaël lui accorde qu'elle les a cherchés avec une égale bonne volonté. Dans ce temple, il a introduit les plus hautes têtes de la Philosophie antique : Zoroastre, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Diogène, Epictète, etc., tous admirablement disposés et caractérisés. Platon et Aristote, les deux rois de la pensée profane, tiennent le premier rang. Placés sur la même ligne, ils dominent tous les autres. Platon, cependant, le *Timée* à la main, tient la droite. On reconnaît le sentiment qui, dans la figure idéale du plafond, a donné le pas aux sciences morales sur les sciences naturelles. Platon méprisait relativement la brutalité des sciences et des métiers, sans pourtant leur retirer ce qui leur est dû. Il disait que la grande science est celle de l'âme; que les arts sont plus précieux que les métiers, et un sage plus utile qu'un pilote. Son doigt levé indique qu'il soupçonne la continuité de quelque action divine. Il croit à une inspiration d'en haut, là où Aristote ne voit qu'un accident naturel. Il semble lui-même un inspiré. Aristote, entouré de plus nombreux disciples, a davantage l'attitude d'un professeur. Du côté de Platon, Socrate argumente devant un groupe qu'il amuse, Pythagore, assis, médite profondément; Epictète pense; un sage coiffé à l'asiatique, questionne ; un autre rêve; à demi nu, négligemment étendu sur les marches au haut desquelles se tiennent debout Platon et Aristote, Diogène méprise. Sur le devant du tableau, faisant face à Pythagore, Archimède, le compas à la main, vient de tracer une figure géométrique, et, perdu dans son problème, poursuit une solution qu'il ne trouve pas.

La scène est pleine de mouvement sans confusion. Toutes ces figures sont célèbres dans les écoles; elles marchent, elles enseignent,

elles écoutent, elles pensent. Les disciples ont leur caractère comme les maîtres : il y a le fervent, le sérieux, le frivole, l'indifférent, le rebelle, celui qui ne sait à qui aller et qui se laisse entraîner. Mais ces marques de fécondité, et si je peux m'exprimer ainsi, ces traits de conscience dans le métier de peindre, ne sont plus que les motifs inférieurs de notre admiration. Le mérite de l'idée surpasse encore le talent et le génie avec lequel elle est exprimée.

La leçon que Raphaël veut donner, c'est que l'effort de tant et de si hautes pensées n'aboutit à rien. Chacun de ces merveilleux philosophes a pu s'imposer à quelques disciples ; ils ne s'entendent point entre eux, ils ne se mettront point d'accord. Platon et Aristote, marchant du même pas, suivant deux lignes parallèles, ne se rencontreront jamais. Et eux-mêmes, sont-ils d'accord avec eux-mêmes ? Platon et Aristote marchent, ils ne sont pas arrivés ; Pythagore et Archimède cherchent, ils n'ont pas trouvé ; tous sont en effort et en travail inutiles. Vain est le calcul d'Archimède, vaine la méditation de Pythagore ; Epictète ne tirera rien de sa pensée qui mette sa pensée en possession du vrai ; ceux qui questionnent et ceux qui rêvent questionneront et rêveront toujours et ne pourront saisir la réalité. Diogène seul semble jouir de quelque sorte de repos ; mais le lâche et mauvais repos du Cynique n'est pas la paix. Cette paix glorieuse que l'homme appelle par un invincible pressentiment, cette contemplation sereine du Vrai, cette conquête assurée du Beau et du Bien, les maîtres d'Athènes ne la possèdent pas, ils ne la donneront pas à leurs disciples ni au monde, ils ne la recevront pas de leurs dieux. Ils ne daignent pas la demander aux dieux. Apollon et Minerve sont là : quel sage songe seulement à tourner les yeux vers ces divinités, aussi mortes que la pierre du temple où elles sont recluses ? Ce sont de belles idoles, de beaux rêves, mais auxquels non plus l'homme n'a pu donner la vie. Ainsi tout est muet, vide ou stérile ; aucun lien connu entre l'homme et le ciel, aucune vérité commune entre les hommes : le seul point dont on se puisse mettre d'accord et faire une vérité générale, c'est que, peut-être, il n'y a point de vérité. Raphaël aurait pu écrire sous sa peinture cette terrible page des *Académiques*, où Cicéron, résumant Platon et tous les philosophes antiques, s'écrie : Toujours et à propos de tout, des recherches, rien d'assuré ! *In utramque partem multa disseruntur, de omnibus quæritur, nihil certi dicitur !* Mais le peintre chrétien a donné un commentaire de sa pensée plus clair et plus consolant. En face de ces écoles à qui l'apôtre saint Paul viendra plus tard annoncer le Dieu inconnu, il a résolu tous les pro-

blèmes que pose la Philosophie et fourni le remède à toutes es divisions qu'elle fomente : la Théologie apporte la lumière et l'amour.

Mais avant de laisser la science humaine, Raphaël a voulu lui rendre un dernier hommage et peut-être lui marquer une dernière impuissance. Dans les tableaux du soubassement, il a ramené deux fois le souvenir d'Archimède. Il semble avoir été particulièrement touché de la tragique destinée de ce chercheur qui n'a légué au monde que la renommée de ses travaux perdus, et à qui la force ignorante a brutalement donné la mort pendant qu'il cherchait. L'un des tableaux représente le siége de Syracuse. La ville, attaquée par les Romains, est défendue par la science d'Archimède. Durant trois années, le merveilleux ingénieur soutint l'effort d'un ennemi supérieur en nombre. Ses puissantes machines soulevaient et brûlaient les vaisseaux de l'assiégeant, ses miroirs dardaient un feu inévitable qui les incendiait au milieu de la mer. C'est une noble idée d'avoir ainsi placé sous la tutelle de la science ce fier amour de la patrie qui fut la grande vertu des anciens. « J'ai vu une belle chose, dit l'Ecclésiaste: j'ai vu une ville petite et de peu d'habitants attaquée par un puissant roi; mais il se trouva un sage qui défendit la ville ; et j'ai pensé que la sagesse est meilleure que la force. *Meliorem esse sapientiam fortitudine.* »

Cependant, cette sagesse toute seule ne suffit pas. « Si Dieu ne garde la ville, c'est en vain que veille celui qui la garde. » Syracuse n'échappa point à cet oracle; Rome ni aucune cité antique n'y échappa. Le second tableau en montre l'accomplissement. La trahison a livré le rempart; Archimède est tué par ignorance, par hasard, malgré les ordres de Marcellus, le général romain, qui voulait épargner sa vie. En même temps qu'Archimède et ses secrets périrent les chefs-d'œuvre de l'art grec accumulés dans Syracuse. Les soldats romains, précurseurs des Barbares sous lesquels Rome à son tour devait périr, saccagèrent des trésors dont ils ignoraient le prix et méprisaient la beauté. Image de la future destruction du monde antique. Sa civilisation pompeuse, mais stérile, n'avait rien enfanté qui pût la défendre: trahie par elle-même, elle sombra dans un long naufrage où se fût engloutie l'humanité tout entière, si cet homme pauvre et sage dont l'Ecclésiaste nous parlait tout à l'heure, Pierre, le pasteur du troupeau de Jésus-Christ, n'était venu prendre la conduite du genre humain. Tel est le sens profond de ce souvenir du génie d'Archimède et du désastre de Syracuse, évoqué en face du tableau de la science humaine : il en raconte à la fois la gloire et le néant ; sur tout effort de l'intelligence séparée de Dieu il fait pla-

ner l'avertissement solennel des livres saints : *Vanum est vobis ante lucem surgere !*

Mais voici la lumière.

La Théologie est la connaissance des choses divines, *divinarum rerum notitia.* Elle est représentée sous la figure d'une vierge modeste ; ses beaux pieds seuls sont nus ; sa tête pudique, couverte d'un voile blanc, est ceinte de la feuille et du fruit de l'olivier : car, puisqu'elle enseigne Dieu, elle est messagère de pardon et de paix. Son vêtement réunit les couleurs des trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité. C'est ainsi que le Dante, si souvent consulté par Raphaël, a vu Beatrix, lorsque, venant à sa rencontre dans le Purgatoire, elle lui dit qu'elle avait prié et pleuré pour qu'il se convertît à la lumière de Dieu :

Sovra candido vel, cinta d'oliva,
Donna m'apparve, sotto verde manto
Vestita di color di fiamma viva.

Le sujet historique, à droite dans l'angle, représente la Chute : c'est le premier événement de l'histoire humaine, la source de toutes nos erreurs et de toutes nos misères, et le fondement de la théologie. Ève, abusée par le serpent, présente à Adam déjà séduit le fruit qu'elle vient de cueillir. L'arbre est le figuier, si souvent employé par les Prophètes pour représenter la nation juive. C'est le figuier qui fournira un vêtement menteur, un vêtement de philosophie, à l'homme devenu honteux de sa nudité ; c'est le figuier qui, dans l'Évangile sera l'une des redoutables figures de la stérilité de la Synagogue, et servira d'exemple pour montrer la sévérité du Seigneur envers ces belles doctrines de verbiage qui ne produisent que des sentences et jamais d'œuvres, des feuilles et jamais de fruits. Adam et Ève dans le paradis n'ont pu avoir plus de beauté et d'ingénuité que ne leur en a donné le pinceau de Raphaël. Néanmoins, déjà l'on voit en eux la misère humaine, la facilité de croire au mensonge et de désobéir à Dieu. Ève n'a pas résisté, Adam ne résiste point. Il tend la main tranquillement pour recevoir le fruit de mort. « Le serpent repartit à la « femme : Assurément vous ne mourrez point. Mais c'est que Dieu sait « qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ou- « verts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. « La femme donc considéra que le fruit de cet arbre était bon à manger « et qu'il était beau et agréable à la vue ; et en ayant pris, elle en

« mangea, et en donna à son mari, qui en mangea. » Raphaël a rendu mot pour mot le texte sacré. Les conséquences de cette action quant à l'accroissement de la raison humaine, Cicéron vient de nous les dire en homme qui n'en peut découvrir la cause, et le peintre nous les a montrées et expliquées. Il va maintenant nous montrer la réparation.

De son doigt baissé, la Théologie indique la divine hostie, objet principal de la scène qui se déroule au-dessous d'elle. C'est ce que l'on appelle « la Dispute du Saint-Sacrement », nom fort mal trouvé, car rien n'y sent la discussion ni même la recherche ; tout y respire au contraire la certitude, l'union, l'harmonie. Cette scène nous présente la définition de Dieu, le Christ adoré du ciel et de la terre, réunissant autour de lui et en lui le Créateur et la création.

Il y a parmi les hommes trois doctrines, trois écoles sur Dieu : ceux qui confondent Dieu et la nature, c'est le panthéisme ; ceux qui mettent Dieu et la nature à part, indépendants l'un de l'autre, sans aucun rapport ou de création ou d'union, c'est le dualisme ; ceux enfin qui, les distinguant, ne les séparent pas et au contraire les ramènent à une certaine unité, à l'unité du Christ médiateur : *Unus mediator Christus.* La nature n'est pas Dieu, elle n'est pas un dieu ; elle est l'œuvre du Créateur, qui est le seul Dieu; et ce Dieu tout-puissant et tout bon n'a pas rejeté et abandonné son ouvrage, qui ne pourrait subsister un instant sans lui. Le secours de Dieu par qui la nature a été créée et par qui elle subsiste, est le Fils éternel de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ.

Dans le temple de la Philosophie humaine, temple de la division, nous avons vu ces dieux inutiles que l'homme a fabriqués et placés là, plutôt pour honorer sa propre conception que pour leur rendre un hommage, auquel, en effet, ils ont moins droit encore que lui-même. Jamais ces dieux ne monteront dans le ciel fermé à la terre ; jamais ils ne descendront de leur piédestal et ne sortiront de leur temple pour apporter sur la terre une parole ni un rayon de vie. L'homme leur a donné un nom sans les connaître, et il n'est point connu d'eux ; sa raison s'étonne de les craindre, son cœur ne les peut aimer. Jésus-Christ existe ; il connaît et il est connu ; il appelle, il attire et il vient; il aime et il est aimé. Par lui, le ciel est visible, ouvert, accessible : *Ego sum via, et veritas, et vita.* C'est ce mystère et cette merveille de Dieu que saisissent ici nos regards.

Dans la partie supérieure du tableau, Jésus-Christ est représenté comme le centre de l'unité du ciel ; dans la partie inférieure, le Saint-

Sacrement posé sur l'autel, le sacrement de l'amour, fixe toutes les pensées, illumine toutes les intelligences, enflamme tous les cœurs, unit la terre et le ciel.

Mais nous adorons un Dieu en trois personnes, un Dieu créateur, un Dieu rédempteur, un Dieu illuminateur et consolateur, un Dieu fait chair qui s'est offert en victime et qui a souffert pour nous. Nous lui demandons miséricorde par ses plaies dont il a fait nos titres; nous l'invoquons par l'intercession et les mérites de ses saints. Raphaël a su exprimer toute cette grande théologie.

Le Père, la main droite levée, bénit. Bénir, *bene dicere*, bien dire. Pour lui, parler, c'est faire; il bénit, et la création existe. Dieu dit, et le monde fut. Ce monde qu'il vient de créer, et qu'il tient dans son autre main, il le donne au Fils : *Tibi dabo gentes hæreditatem tuam.* C'est le don de l'amour : *Deus charitas est.* Il donne le monde à son Fils, et il donnera son Fils au monde. Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Il inspire les quatre Évangiles, qui annoncent la parole de réconciliation, l'union du fini avec l'infini dans le Christ : *Vos Christi, Christus autem Dei.*

Le péché s'est opposé à cette union ; il a blessé et flétri la race humaine, il l'a séparée de Dieu. Plongée dans une nuit profonde, l'humanité a perdu la lumière de Dieu, la connaissance de Dieu, le secret de sa haute destinée, qui l'appelle à une participation de Dieu. De cette grandeur, il ne lui est resté qu'un instinct plein d'inquiétude et d'épouvante. Elle n'a plus voulu connaître, elle a oublié, elle a méconnu. Elle est devenue folle, et elle a dit en son cœur : «Il n'y a point de Dieu.» Ses sages ne lui ont donné que des leçons de ténèbres et de vanité. Dans la foule des disciples qui entourent les philosophes, Raphaël a mis Alexandre, Alcibiade et Aspasie. Un conquérant enivré de lui-même, un débauché, une courtisane, c'est-à-dire la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie : voilà quels disciples allaient écouter cette sagesse humaine, et ils ne s'amendaient pas plus que les sceptiques qui se targuaient de la distribuer. En résumé, le monde s'enfonçait dans la nuit, et de plus en plus cherchant uniquement le plaisir, ne réussissait qu'à multiplier de plus en plus le péché, la douleur et la mort. C'est pourquoi il a fallu que le Christ souffrît, pourquoi l'arbre de la Croix a été planté et a produit son fruit réparateur. *Sic Deus dilexit mundum*: Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique. Par la seule attitude du Christ glorifié et régnant dans le ciel, le Peintre a rappelé d'une manière sublime tout ce formidable mystère de

la Croix. Avec une douceur et une majesté divines, le Rédempteur élève et étend à demi les bras. Ce geste, qui laisse à découvert la plaie du côté, exprime tout à la fois la piété du Fils de Marie, la Passion du Fils de Dieu, la miséricorde de Celui qui voulut endurer le supplice et le sépulcre, la toute-puissance de Celui qui s'est ressuscité d'entre les morts.

De chaque côté du Christ, tout près de lui, deux figures assises représentent en même temps le dogme de l'intercession des saints et le degré inouï de gloire où il a plu à Dieu de faire monter la race humaine rachetée du sang de son Fils. L'une est la sainte Vierge, l'Ève sans tache, de qui le Verbe a pris sa chair ; l'autre est saint Jean-Baptiste, le plus grand parmi les enfants des hommes, et de qui il est écrit : *J'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie.* Marie, conformément à son caractère, s'incline et adore ; Reine du ciel, elle dit toujours : *Je suis la servante du Seigneur.* Le Précurseur est tel aussi que l'Évangile nous le fait connaître : il porte son glorieux vêtement de pénitence, et il montre Celui qu'il a annoncé.

A droite et à gauche de ce beau groupe, formant une couronne autour du Rédempteur, rayonne sa conquête, le cortége qu'il a emporté de la terre et des limbes dans le ciel. Il y a douze figures : à droite, saint Pierre, Adam, saint Jean l'Evangéliste, David et saint Étienne ; à gauche, saint Paul, Abraham, saint Jacques le Mineur, Moïse et saint Laurent. Dans le fond, on distingue encore, d'un côté, la Sibylle qui prédit le Messie parmi la gentilité ; de l'autre, saint Georges, le guerrier de Dieu. Une science profonde a choisi ces personnages dans les deux Testaments et leur a assigné la place qu'ils occupent de manière à compléter l'enseignement dogmatique et historique de la religion.

« Par l'Incarnation, dit l'Évêque de Tulle, la race humaine tout entière est ornée d'une parenté divine : nous sommes dans le Verbe, puisque l'un de nous lui est uni ; notre race compte Dieu parmi les siens, car il s'est fait chair. — En saint Matthieu, Jésus-Christ, dit saint Hilaire, compare à une cité la chair qu'il a prise, parce que tout de même que la cité résulte de la variété et du nombre des habitants, ainsi, en lui, par la nature du corps qu'il adopta, est embrassée comme une agrégation du genre humain tout entier ; moyennant notre réunion en lui, il devient la cité animée, et nous, par la communion de sa chair, nous sommes les habitants de la cité. — Saint Ambroise tire la même doctrine du psaume où les anges, voyant venir le Verbe incarné, chantent ce cantique : *Élevez vos portes, ô*

princes! portes éternelles, levez-vous! Quoique les anges sussent très-bien que Dieu n'avait pu retirer aucun accroissement de la chair, toutes choses étant au-dessous de lui, cependant, voyant les trophées de la croix, le dur sceptre sur les épaules du triomphateur, les dépouilles conquises, comme si les portes du ciel par lesquelles il était sorti n'avaient plus assez d'ampleur pour le recevoir à son retour, ils cherchaient quelque voie plus large... En effet, ce n'était pas un homme seulement qui demandait à entrer : le monde entier était inclus dans le Rédempteur de tous les hommes. »

C'est ce monde reconquis et divinisé dont nous voyons ici les têtes augustes. Après Marie, incomparable, et Jean-Baptiste, placé à la jonction des deux Lois et revêtu de leur double sainteté, voilà ce que le monde a produit de plus grand. Pierre et Adam sont les deux pères de l'humanité, tous deux tirés du limon, tous deux formés de la main de Dieu, tous deux porteurs du germe invincible, tous deux investis de la science suprême. Nul n'a connu la nature autant qu'Adam, à qui elle fut présentée et qui la nomma; nul n'a connu Jésus autant que Pierre : *Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.* Et Pierre est resté le définiteur de Dieu. Pierre a le premier rang ; l'humanité de la grâce est plus haute que l'humanité de la nature, le père de l'Eglise l'emporte en dignité sur le père du genre humain :

> Dal destro vedi quel padre vetusto
> Di santa Chiesa, a cui Christo le chiavi
> Raccomando di questo fior venusto (1).

Pierre porte d'une main les clefs, de l'autre il soutient le livre de dogmes. Il a cette force calme qui convient au Maître de la doctrine, à l'inébranlable roc contre lequel rien ne prévaudra. Auprès de lui, est Adam gardant quelque chose de l'immortalité dont il fut doué à l'origine, mais nu et harassé, comme l'était le genre humain lorsque le Christ est apparu, disant : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et chargés d'amers fardeaux, et je vous referai. » Il a la tête tournée vers Pierre, qu'il semble interroger sur le mystère de l'Eucharistie : *Et ego reficiam vos.*

Immédiatement après Pierre et Adam, paraît l'Apôtre saint Jean, qui écrivit l'Évangile du Verbe, par lequel furent révélées des choses que les Anges mêmes ne connaissaient pas. Il est là encore comme type

(1) A droite tu vois le vieux Père de la sainte Église; à lui le Christ confia les clefs de cette fleur de beauté.

de la virginité féconde, comme témoin du Thabor, de la croix, du sépulcre et de la résurrection, comme gardien de Marie : *Ecce Mater tua;* et en lui nous sommes devenus les Fils de la Mère très-sainte. Dante lui donne un dernier titre : il fut *Celui qui avant de mourir vit tous les temps d'épreuve de la belle Épouse gagnée par la lance et par les clous* (1). Sa tête, belle et jeune, est légèrement penchée : elle a gardé le pli qu'elle prit pour s'incliner sur la poitrine du Sauveur. David, ancêtre du Christ et prophète du Verbe, est à côté de l'historien du Verbe, ami préféré du Christ. Il lit dans le livre de Jean l'accomplissement de ce qu'il a chanté tant de siècles auparavant sur sa harpe d'or, toujours résonnante parmi les hommes. — Saint Étienne, diacre et premier martyr, est auprès de David, qu'il a interprété devant la Synagogue au prix de sa vie. Etienne a dit cette parole victorieuse de tous les subterfuges et de tous les tourments que peut inventer le monde pour déconcerter la foi des soldats du Christ : *Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'Homme debout à la droite de Dieu!* — La Sibylle, cette prophétesse dont le nom mystérieux est le nom même d'Adam, le même encore que le nom de la terre (2), fait écho à David : *Testè David cum Sibylla;* et à Isaïe : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.*

De l'autre côté, assis en face de saint Pierre, l'on voit d'abord saint Paul, si rempli de l'Esprit-Saint qu'il a pu dire : « Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Sa main droite est appuyée sur la garde d'une longue épée ; sa main gauche tient le livre des Épîtres, où sont renfermés les secrets de la grâce, de la prédestination, du Verbe incarné, de la vocation des Gentils, des sources et des effets des principaux sacrements, de la nouvelle Alliance et du nouveau Sacerdoce, de l'abrogation de la Loi et de notre liberté en Jésus-Christ. — Auprès de l'Apôtre des Gentils, qui abolit la circoncision, Raphaël a placé Abraham, le père des Circoncis. Tous deux sont sortis de leur terre et de leur peuple pour envahir une terre plus vaste et devenir pères d'un peuple plus nombreux et plus saint ; tous deux ont enfanté d'une femme stérile, et l'aride gentilité, fiancée à Paul, est devenue, comme Sara, féconde dans sa vieillesse et dans sa caducité. Autour du front d'Abraham, le bandeau sacré rappelle sa qualité de prêtre, cette papauté patriarchale qui s'agrandit dans le sacerdoce d'Aaron, par lequel Pierre, héritier d'Aaron, est aussi héritier

(1) E que', che vide tutt' i tempi gravi,
Pria che morisse, della bella sposa,
Que s'acquiste con la lancia et co'chiavi.

(2) Erythréa, traduction grecque de l'hébreu Adama, la *rouge*, la terre.

d'Abraham : car il n'y eut qu'un même sacerdoce du vrai Dieu depuis le commencement. Les mains du père des Croyants tiennent le couteau du sacrifice, souvenir de sa prompte obéissance, semblable à celle de Paul : *Domine, quid me vis facere?* et prophétie du véritable Isaac, véritablement sacrifié : car Dieu a demandé Isaac, mais il a donné Jésus. Et Abraham regarde Paul, comme en face de lui Adam regarde Pierre, en signe de l'accord des deux Testaments. Par une autre pensée, Abraham se rattache à David. L'Évangile de saint Matthieu commence ainsi : *Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham;* ce qui rappelle l'intitulé du quatrième chapitre de la Genèse : *Livre de la génération d'Adam*, et oppose la génération nouvelle, qui vient tout rétablir, à l'ancienne, qui a tout détruit. David et Abraham ont reçu chacun une promesse particulière. Dieu a dit à Abraham : *Toutes les nations de la terre seront bénies en ta race;* et à David : *Je ferai asseoir sur ton trône Celui qui naîtra de toi.* En outre, ces deux ancêtres réunissent les trois qualités du Messie : Abraham, prêtre et prophète ; David, prophète et roi.

Les personnages qui viennent ensuite sont saint Jacques le Mineur et Moïse. Saint Jacques le Mineur, surnommé le Juste, cousin de Notre Seigneur, apôtre et martyr, est le premier évêque de Jérusalem. Par lui, la Jérusalem future, la Jérusalem pénitente et pardonnée, si souvent glorifiée du Saint-Esprit, voit l'accomplissement de cette promesse divine inspirée au prophète Isaïe : Ton Dieu règnera ; *Sion, regnabit Deus tuus!*

Moïse, le plus grand des législateurs, l'une des plus imposantes figures du Christ, ne pouvait manquer dans cette couronne de primautés dont se forme le rang supérieur de la cour céleste. Il a jeté au monde la seule parole qui, durant la longue nuit de l'attente, en dehors du peuple élu, ait un peu soutenu la raison humaine : « Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est UN... Il est l'unique, le maître de tout, qui blesse et qui guérit, qui frappe de mort et *qui ressuscite.* » Tout ce que la sagesse antique a présumé de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme est dans ces mots. A travers les âges, ils sont venus frapper les oreilles de Platon, qui n'a pas su et peut-être n'a pas voulu entendre. Une grande circonstance biblique achève de marquer ici la place de Moïse : il vit pleuvoir la manne ; maintenant il contemple le pain vivant. Moïse est le premier témoin de l'Eucharistie : « Le vrai pain « céleste n'est pas de Moïse. Vos pères ont mangé la manne dans le « désert, et ils sont morts. C'est ici le pain descendu du ciel, afin que,

« si quelqu'un en mange, il ne meure point. Je suis le pain vivant qui « suis descendu du ciel. »

Après Moïse, en face de saint Étienne, est l'autre illustre diacre martyr, saint Laurent. La piété catholique ne séparait pas ces glorieux athlètes du Christ. Rome leur a donné le même tombeau. Le titre particulier de saint Laurent est d'avoir refusé de livrer les trésors de l'Église, confiés à sa garde. Il les mit en sûreté en les distribuant aux pauvres. Raphaël l'a fait plein d'enthousiasme et de vaillance. C'est bien là le héros qui, couché sur les charbons ardents, disait à ses juges : *Assatum est, versa et manduca;* tourne et mange! Sa tête est levée, elle rayonne : *Video cœlos apertos!*

Les deux diacres sont placés au terme de chaque série, pour indiquer que dans l'Église, qui est une Société parfaite, tout doit aboutir à l'action, et que la foi, selon l'enseignement de saint Jacques, doit produire les œuvres. Le guerrier saint Georges, vainqueur du dragon, annonce la lutte et la victoire finale : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

Il faut remarquer encore, dans cette composition de la cour céleste, un admirable commentaire des béatitudes, et spécialement des bénédictions promises à la douceur et à la miséricorde : *Beati mites!* Et l'Église, confiante comme l'enfant et tendre comme l'épouse, s'écrie : « O Dieu, dont le propre est d'avoir toujours pitié et d'épargner toujours! *Deus, cui proprium est misereri semper et parcere!* » La main bénissante du Père rappelle le chant de David : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* L'attitude du Fils nous redit : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* Marie, c'est la mère. Jean-Baptiste prêche l'aumône et la miséricorde en même temps que la pénitence, et à ceux qui lui demandent ce qu'il faut faire, il répond : Ne molestez personne. Pierre est le distributeur des indulgences, c'est à lui qu'il a été dit : « Tu ne pardonneras pas sept fois, mais septante fois sept fois. » C'est-à-dire, toujours. Adam a été doux jusque dans son péché. Jean est l'apôtre de l'amour : *Aimez-vous les uns les autres; aimons Jésus-Christ, qui nous a aimés le premier.* Il est écrit de David : « Souvenez-vous de sa douceur. » Étienne expirant prie pour ceux qui le lapident : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché.* Paul et Abraham sont doux à Dieu et aux hommes. Saint Jacques, qui portait sur ses traits mêmes la ressemblance de Celui qui fut « doux et humble de cœur », nous a laissé une épître où respire la miséricorde : « La miséricorde est au-dessus du jugement, la sagesse qui vient d'en haut est pleine de misé-

ricorde. » La douceur et la miséricorde sont le fond de la grande âme de Moïse. Le diacre Laurent, l'ami des pauvres, et qui leur distribuant les trésors de l'Église leur avait distribué sa vie, suivait en pleurs le Pape saint Sixte que l'on conduisait au martyre, et lui disait : « Où allez-vous, mon père, pourquoi me laissez-vous? » Ainsi la miséricorde et la charité caractérisent ces hommes divins qui forment les perles les plus précieuses de la couronne de Jésus-Christ; et Raphaël, peignant ces sublimes images, a pu dire comme David : *Audiant mansueti et lætentur;* que ceux qui sont doux écoutent ceci, et qu'ils se réjouissent!

Avant de terminer sur cette partie vraiment céleste, il convient de payer un tribut de louanges au Dante. L'*altissimo poeta* fut ici l'un des maîtres de Raphaël, et peut-être le plus écouté.

Au-delà des neuf sphères éthérées dans lesquelles s'accomplissent les révolutions des astres, Dante nous ouvre le ciel des cieux, où tout n'est plus que lumière: *lumière intellectuelle, toute pleine d'amour; amour du vrai bien, tout plein de joie; joie que nulle douceur n'égale.* Là, tous les nuages de la mortalité se dissipent. Dans l'immense lumière, dont le foyer est partout, sont rangés circulairement les rangs pressés des bienheureux, et ils reflètent les splendeurs de la gloire divine : « Ce ne sont que visages respirant la charité, rayon-« nants de la lumière du dehors et de leur propre sourire, et dans des « attitudes charmantes de grâce et de dignité. » Sous le feu de l'intelligence universelle, l'Église triomphante est épanouie en forme de rose aux innombrables feuilles éclatantes de blancheur, et l'allégresse et la louange sont les parfums qu'elle exhale à jamais. La milice angélique, toujours en mouvement, sans cesser de contempler la gloire et la bonté de Dieu, descend au cœur de la grande fleur embellie de tant de fleurons, et de là remonte où se fixe perpétuellement son amour. « Comme des abeilles qui tantôt se perdent dans le calice des « fleurs, tantôt retournent à leur travail parfumé; les anges, plus « blancs que la neige, sauf leurs ailes d'or, pénètrent de degré en « degré dans la rose immense, et répandent, en agitant leurs ailes, « ce qu'ils ont été chercher de calme et d'ardeur. Et si grande que « soit cette multitude ailée entre la fleur et la région d'en haut, ils « n'en interceptent ni la vue ni la splendeur. » Telle est la sublime vision que le peintre a su réaliser, grâce à la magie d'un pinceau souvent plus expressif et plus puissant que la parole. La disposition circulaire des bienheureux rappelle cette rose aux immortels parfums,

par laquelle le poëte figure *la belle épouse qu'ont acquise la lance et les clous;* elle est entourée des anges au vol ardent et éternel, qui sont à la fois les contemplateurs assidus de la Divinité et les administrateurs vigilants du royaume de Jésus-Christ. Du reste, l'idée de la rose a dû être suggérée au poëte lui-même par la contemplation des roses architecturales des églises du moyen âge, première expression de cette conception théologique si gracieuse et si puissante.

Venons maintenant à la partie inférieure du tableau.

Comme la personne du Christ ressuscité est le centre de l'amour du ciel, et remplit le ciel des œuvres de la Rédemption; de même, le Saint-Sacrement, qui est encore le Christ, est le centre de l'amour de la terre, et il remplit la terre des œuvres de l'amour, qui sont la concorde des esprits et des cœurs; et ce centre de tout, au ciel et sur la terre, est aussi le point central où le ciel et la terre, le ciel humanisé et l'humanité divinisée, se joignent dans un embrassement éternel. Dieu s'est fait homme, dit un Père, afin que l'homme fût fait Dieu.

Pour tout exprimer d'un seul trait, Raphaël, au milieu de sa composition, a placé le Saint-Sacrement. Il l'a mis sur un autel, dressé dans une campagne magnifique, ne lui donnant d'autre temple que la nature: car la nature participe tout entière à la grâce du salut, elle est relevée tout entière par l'Incarnation. Il est dit : Prêchez l'Évangile à toute créature. L'hostie sainte est donc le principal personnage de la scène infinie, l'objet de l'adoration des Anges et des hommes. Pour l'adorer, le ciel se concentre et s'incline, la terre se concentre et s'élève.

Les docteurs latins entourent l'autel, ils forment sa garde sacrée et ils sont les introducteurs du monde au mystère de l'amour. Saint Grégoire-le-Grand, Pape, se présente le premier, correspondant au rang qu'occupe dans le ciel saint Pierre, dont il a tenu le poste avec tant de gloire. Son siége, de forme antique, rappelle que ce premier roi temporel de la Rome du Christ fut en même temps le dernier patricien de la Rome des Césars. Sa tête, couronnée de la tiare, est levée vers le Saint-Sacrement et se remplit encore des lumières dont elle a brillé dans l'une des époques les plus ténébreuses du monde.

A côté de lui, saint Jérôme, fatigué, appuyant ses deux mains sur le livre ouvert des saintes Écritures, sa force et son fardeau, médite profondément. Il y a une différence de caractère très-marquée entre cette méditation de saint Jérôme et celle de Pythagore : le philoso-

phe cherche, le saint voit. La rude figure de l'athlète catholique peint bien le héros qui a fui les mollesses de Rome pour les rigueurs purifiantes du désert. A ses pieds est couché le lion des solitudes ; le docteur y a laissé tomber aussi ses livres, si justement honorés des hommes, mais qui sans doute, comme toute œuvre humaine, lui paraissent peu dignes des splendeurs qu'il a contemplées. Un personnage en chape, que Mgr Bastide croit être le Pape saint Léon, montre l'Eucharistie et semble dire au solitaire de Bethléem : « Ne vous laissez pas trop absorber par la lettre ; demandez le sens à l'Agneau : *Lucerna est Agnus.* »

Je crois entendre quelque rapport dans la pensée de Raphaël entre l'attitude de saint Jérôme et celle d'Adam ; j'y crois saisir ce que je demande la permission d'appeler un écho et une ressemblance de contraste. La désobéissance d'Adam l'a chassé des joies de l'Éden ; Jérôme, par obéissance à l'impulsion du Saint-Esprit, s'est chassé lui-même des délices du monde ; et tous deux, dans l'âpreté du travail, ont été différemment persécutés du souvenir de leur ancien état : Adam avait l'amère vision des félicités de son innocence perdue ; Jérôme a confessé qu'il devait combattre la vision plus redoutable des périls auxquels il s'était arraché. Délivrés l'un et l'autre par Jésus-Christ, ils ont l'un et l'autre durement sué sous le faix. Mais tandis qu'Adam puni a subi sur la terre et dans les limbes une longue attente, Jérôme, pénitent volontaire, s'est endormi, après son labeur, dans la paix d'une espérance accomplie aussitôt ; et ce lion farouche, couché à ses pieds, nous apprend comment toute la nature, devenue hostile à l'homme pécheur, se réconcilie à l'homme réconcilié par l'Eucharistie.

A gauche de l'autel, en face de saint Grégoire et de saint Jérôme, assis comme eux, nous voyons saint Ambroise et son fils spirituel, saint Augustin. Les rapports personnels qui ont existé entre ces deux grands hommes ajoutent une convenance de plus à celles qui les ont fait choisir. Tous deux saints, tous deux évêques, tous deux docteurs, aussi grands par le génie que par la vertu, ils fournissent encore un frappant commentaire de cette parole de saint Jacques : « Mes frères, « celui de vous qui convertira un pécheur et le retirera de son égare- « ment, qu'il sache qu'il sauvera une âme de la mort et couvrira la « multitude de ses péchés. » Déjà ce commentaire est donné en haut par le rapprochement de saint Étienne et de saint Paul. Etienne, priant pour saint Paul son persécuteur, acheta de son sang la grâce qui le convertit. Le rapprochement de saint Ambroise et de saint Augustin reproduit sur un autre terrain ce sublime enseignement de l'amour.

Ambroise instruisit Augustin, non comme on faisait dans les écoles païennes, pour lui communiquer ses opinions et s'attacher un brillant disciple, mais pour lui communiquer la vérité et sauver son âme en le faisant disciple du Christ; et il le gagna, parce que, prenant soin de l'instruire, il eut plus encore soin de prier pour lui. On admire l'expression des deux docteurs. Ambroise n'est pas le pontife indigné qui humilia salutairement le grand et bon empereur Théodose, ni l'orateur héroïque dont la voix commandait aux mouvements populaires; c'est plutôt, suivant le caractère fondamental de son génie, le poëte qui chanta si doucement la vierge Agnès, le contemplatif ravi qui nous fait pénétrer avec lui dans le mystère de la divine bonté. Le front levé, les mains vers l'autel, dans l'attitude de l'extase, il voit à la fois l'Eucharistie et le ciel, l'apparence et la réalité. Tout à l'heure, pressé de redire ce que la Vérité lui a dit, il se tournera vers les hommes, et le miel ambrosien coulera de ses lèvres. Saint Augustin a écrit de saint Jean qu'un homme, même inspiré, ne pouvant dire tout ce que Dieu est, il en a dit tout ce qu'un homme peut dire. Cet éloge s'applique à lui-même. Raphaël l'a représenté, non pas contemplant comme saint Ambroise, mais, si je puis ainsi parler, au retour de la contemplation, plein de la connaissance de Dieu. Il dicte à un disciple agenouillé près de lui. Il est empreint d'une décision merveilleuse: c'est l'homme qui sait, qui voit, qui possède l'évidence. Il se reprendra d'avoir admiré les beaux sophistes antiques plus attachés à flatter qu'à instruire, et toute la douceur de son âme ne l'empêchera pas de laisser tomber une parole de grand dédain sur ceux qui, depuis l'Évangile, entreprenant d'éclairer les hommes, aiment mieux avoir Platon dans la bouche que Jésus-Christ dans le cœur.

Voici encore deux Papes : saint Anaclet, martyr, qui fit donner l'Eucharistie en dehors de la Messe; et Innocent III, l'un des héros de la liberté de l'Église, le défenseur du mariage, le libérateur de l'Espagne par la croisade qui brisa définitivement la puissance des Maures à la journée de Naves de Tolosa, le parrain des Ordres de saint Dominique et de saint François, l'organisateur et l'inaugurateur du Concile œcuménique de Latran, le juge pacifique de l'Europe, où il obligea toute force à respecter tout droit, le poëte du *Veni Creator*, du *Stabat Mater*, de l'*Ave Maris Stella*, et enfin l'auteur du beau livre *De Sacro Altaris Mysterio*, qui lui donne spécialement place ici.

Autour de ces nobles et amples chefs de la science de Dieu, Raphaël a distribué dans différentes attitudes les figures les plus imposantes de l'École. Le *Maître des Sentences*, Pierre Lombard, évêque de Paris, qui donna la première Somme théologique, est debout à gauche de l'autel; auprès de lui se tient le rival de saint Thomas, Duns Scott, le *docteur Subtil*, si grand philosophe et si humble religieux ; ensuite viennent saint Bonaventure, le *docteur Séraphique*, et saint Thomas d'Aquin, le *docteur Angélique*, rapprochés malgré la divergence des systèmes par l'accord de la foi. Raphaël a donné plus d'importance à saint Bonaventure : c'est le même sentiment qui lui a fait marquer une préférence pour Platon sur Aristote, l'élévation mystique répondant mieux à son propre génie que l'exactitude dogmatique.

Derrière les deux anges de l'École, à distance, Raphaël a dessiné le profil du Dante, couronné de lauriers. On s'étonne d'abord de voir en pareille assemblée cette trompette retentissante du parti Gibelin, ce césarien, si grand poëte, mais en même temps si périlleux publiciste et que ses admirateurs doivent défendre de la note d'hérésie. Ce n'est pas un coup d'audace du peintre. En matière de doctrine, Raphaël n'eût voulu rien se permettre qui passât la mesure, et Jules II eût su ne rien tolérer. C'est une marque du large esprit de Rome et peut-être de cette noble faiblesse avec laquelle la Papauté elle-même subit l'espèce de fascination que le génie du poëte exerce sur les Italiens. Raphaël a pu, sans témérité, témoigner son admiration reconnaissante pour le chantre sublime et orthodoxe du *Paradis*, et l'introduire sur cette auguste scène, comme Dante lui-même se fait accompagner par le païen Virgile jusque dans le séjour des âmes qui jouissent déjà de l'assurance du salut. Cette tolérance ni ne lève l'anathème qui frappe le livre *De Monarchia*, thèse réprouvée du césarisme, ni n'absout les excès de haine auxquels, dans son poëme même, le Dante s'est abandonné contre tous ses ennemis politiques, y compris le grand et infortuné Pape Boniface VIII, dont il est l'acharné calomniateur. J'admire fort le Dante et n'ai nul désir qu'il soit damné, tout au contraire, j'espère qu'il est mort pleinement dans la confession et dans la grâce de la Vérité ; mais je nie que Raphaël, en prenant ou en recevant la permission de le faire figurer parmi les docteurs, ait donné « une preuve matérielle de l'orthodoxie de ses livres. » Le portrait de M. Passaglia, conservé dans la fresque commémorative de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, ne sera jamais la preuve matérielle de l'orthodoxie de ce pédant. Il prouvera seulement que la Papauté,

comme la vérité, se tient infiniment au-dessus des petites passions des hommes ; qu'elle ne craint ni l'histoire, ni le savoir, ni le génie, et que toute intelligence lui appartient par ses côtés vraiment lumineux. Non loin du portrait de Dante, on remarque celui du dominicain Savonarole, supplicié à Florence comme hérétique; mais celui-ci n'est plus une tolérance, c'est une réparation. Savonarole, politique imprudent, orateur trop enthousiaste, ne fut pas un hérétique, et l'on aurait tort de l'appeler un martyr : il mourut de la haine des païens de la Renaissance, comme chef de parti. Par une réaction naturelle, ses disciples transformèrent la réparation en apothéose.

Dans la peinture de la Philosophie, Diogène, le cynique, est placé en grande évidence, au milieu, comme le centre de tous les groupes. Couché, il lit sans pouvoir apprendre et sans vouloir agir, par pure curiosité. Le cynisme, en effet, fut l'aboutissement historique, dogmatique et surtout pratique de la philosophie profane. Tout le monde connaît la vie intérieure des anciens philosophes. Donc Diogène, qui résume tout, ignore et méprise. Dans la peinture de la Théologie, les augustes personnages qui entourent l'autel, si grands, si lumineux, si bons, si dignes de s'asseoir un jour dans ce ciel où ils sont déjà par l'ardeur de l'espérance, résument tout l'enseignement pratique de la foi. Tous étudient, tous méditent, tous connaissent et tous adorent; l'action les a conduits à la contemplation, la contemplation les ramènera plus puissants à l'action. Tournés vers la divine Eucharistie, ils disent : Allons ! Maintenant donc lève la tête, Archimède, et regarde le point d'appui que tu chercherais en vain dans les choses créées : le voilà, le point d'appui, et désormais le levier soulève le monde.

Ce monde, cette masse inerte et inconsistante, jadis absolument rebelle au levier de l'intelligence et qui toujours l'a brisé ou en a été rompue, Raphaël n'a pas voulu l'écarter du concile de têtes dirigeantes. Divers groupes de fidèles représentent la foule humaine, désormais reliée par le ciment divin et devenue maniable. Ils sont là, dans les attitudes de la prière, de la foi, du ravissement. Leurs regards ne peuvent arriver jusqu'à l'autel ; mais ils n'ont pas besoin de voir pour croire, et ils croient sans voir, acquérant une bénédiction égale et peut-être supérieure à celle qu'obtient la vision des docteurs. *Beati qui non viderunt, et crediderunt.* Et ce n'est pas le point le moins admirable de ce plan divin de l'Eucharistie, de donner lieu par l'abondance et la variété des miracles à tant d'actes d'adoration par-

faite, où la raison humaine éclairée par la révélation s'immole en quelque sorte elle-même pour croire ce qu'elle ne comprend pas. Ainsi elle honore la véracité divine et le témoignage de l'Église; ainsi elle confesse que quelque incompréhensible que soit l'amour de Dieu, le plus incompréhensible serait que Dieu n'eût point d'amour. La raison païenne n'avait pu monter jusque là, et faute de cette lumière, elle était stérile et condamnée à périr de sa stérilité. L'Eucharistie est donc aussi le soutien et la gloire de la raison humaine : elle lui fait produire des actes d'hommage aussi méritoires pour les enfants de l'Église que chers au cœur de Dieu. « Vous croyez, Thomas, parce que vous m'avez vu; heureux ceux qui sans avoir vu ont cru ! » Quelle profondeur dans ce mot ! quel amour des pauvres, des petits, des ignorants ! Maintenant donc, dit saint Jean Chrysostome, celui qui serait tenté du regret de n'avoir pas vécu du temps du Christ, que celui-là se rappelle cette parole : *Beati qui non viderunt, et crediderunt.*

Avant de détourner nos yeux, rendons-nous compte de deux choses qui ont leur importance. Dans ce vaste et vivant paysage dont Raphaël fait le temple de l'Eucharistie, paraissent des œuvres de la main de l'homme : à droite, les substructions puissantes d'un édifice non achevé; à gauche, des constructions légères qui ont en partie reçu la dernière main. L'édifice inachevé, c'est le corps mystique du Christ, auquel travaille l'Église; il ne se terminera que dans le ciel et il aura l'éternité. Les constructions légères sont les choses de ce monde, auxquelles l'homme peut donner leur perfection relative, et qui ne durent guère plus que lui-même. De ce côté Raphaël a placé les seules figures qui détonnent, pour ainsi dire, dans l'harmonie morale de sa composition. Quatre personnages éloignés de l'autel, un évêque et trois religieux, causent entre eux sans participer au mouvement général de contemplation, de méditation et d'amour, qui anime tout le reste. Quels sont ces personnages et d'où vien tcette dissonnance ? Malgré quelques avis contraires, Mgr Bastide pense que ce conciliabule figure les hérétiques. L'interprétation me paraît d'autant plus fondée que la haine de l'Eucharistie est le caractère fondamental de l'hérésie, laquelle, pour combattre l'amour de Dieu, s'avoisine toujours des choses et des intérêts de la terre.

Quatre sujets peints en clair-obscur dans le soubassement offrent des épisodes intimement rattachés à l'ensemble.

Le premier représente le sacrifice chez les anciens. Le sacrifice est le point central de toute religion ; il constate le sentiment profond de

la Chute, la nécessité d'une réparation, l'aveu solennel que la mort est entrée dans le monde par le péché et qu'elle en est la peine légitime. Ces idées enracinées dans l'humanité y restaient enveloppées de ténèbres. La philosophie les dédaignait ou n'entreprenait pas de les expliquer, le sacerdoce pratiquait le rite sans rendre compte du mystère. « Parmi les païens, dit Lactance, les sages n'enseignent pas la religion et les prêtres n'enseignent pas la sagesse, d'où l'on peut conclure que ce n'est ni la vraie sagesse ni la vraie religion ». Raphaël semble avoir fait la même remarque. Dans les écoles d'Athènes, il n'y a point de prêtre ; sauf les statues mortes des dieux morts, rien n'y indique une préoccupation quelconque de la Divinité. Cette image du sacrifice païen et de son impuissance, placée en regard de la philosophie païenne et de ses avortements, peut donc être regardée comme la conclusion de Raphaël sur la double misère intellectuelle et morale de l'antiquité. En même temps, il fait d'autant plus ressortir la perfection du sacrifice eucharistiqne. Là haut est le Dieu vivant, le Dieu présent au ciel et sur la terre, qui nous donne sa chair pour nourriture. Et tandis que la manducation religieuse des anciennes victimes, n'étant que la participation à une chair morte et incapable de résurrection, n'annonçait que la mort, maintenant la communion eucharistique, participation à la chair divine ressuscitée pour ne plus mourir, est un gage de résurrection et d'immortalité. Il y a là un écho qui répond à la Chute et à ses misères, à la Réparation et à ses magnificences.

Le second sujet représente la Sibylle montrant à Auguste la Vierge qui doit enfanter. Il met d'accord, aux derniers âges de paganisme, l'attente du genre humain avec celle du peuple de Dieu. Peu d'années avant la naissance du Christ, au temps de la guerre des Parthes, Rome était en rumeur par l'interprétation que les partisans de César donnaient à certain oracle sibyllin, d'après lequel, disaient-ils les Romains, *s'ils voulaient être sauvés*, devaient appeler *roi* celui qu'alors ils avaient véritablement pour roi. Cette rumeur tua César; mais le poignard des conjurés ne tua point l'oracle. Le monde continua d'attendre un roi, et Auguste sut que ce roi et ce Dieu n'était point lui et ne naîtrait point de lui.

Dans le troisième sujet, Raphaël a peint la rencontre de saint Augustin et de l'enfant qui, une coquille à la main, entreprenait de tarir la mer. Les réponses de l'enfant, ou plutôt de l'ange qui en avait pris la forme, firent comprendre au saint docteur la folie de vouloir pénétrer tous les mystères de l'Eucharistie, chose aussi impossible

à l'esprit de l'homme qu'il est impossible à un enfant de vider la mer.

Le quatrième cadre ne contient qu'une seule figure : une femme voilée, le pied sur le serpent, la main et le regard vers le ciel. Emblême de la contemplation des vérités éternelles, cette figure est comme un écho de l'action de grâces que Dante, à la fin de son poëme, adresse à Beatrix, qui a obtenu de Dieu pour lui la faveur de contempler les choses qui rendent meilleur : « O dame, en qui se fortifie mon espé-« rance, par toutes les voies, par tous les moyens qui sont en ton pou-« voir, d'esclave que j'étais, tu m'as conduit à la liberté. »

C'est ainsi que Raphaël, lorsque Luther allait paraître, affirmait le dogme de l'Eucharistie et en développait l'histoire, les convenances et les merveilles. Dieu crée par bonté et donne le monde à son Fils, *per quem omnia facta sunt.* Le Fils nous rachète par l'amour qui lui fait accepter les souffrances, les anéantissements et la mort. Ressuscité, il nous envoie son Esprit qui nous éclaire et nous sanctifie, et il nous donne sa chair qui nous divinise : *Dii estis.* Ainsi la créature et Dieu, restant distincts, demeurent unis. Raphaël avait vingt-quatre ans lorsqu'il acheva cet ouvrage. Tous les critiques rivalisent d'admiration devant son pinceau. Quant à la doctrine, on a voulu savoir quels maîtres il eut la sagesse d'interroger, la modestie de suivre, le génie d'interpréter. A part le Dante, ils sont restés inconnus. Cela est sorti de quelque cellule ignorée.

Je me sens un peu découragé devant les deux autres grands sujets de la chambre de la Signature, la *Poésie* et la *Justice.* Ce n'est pas qu'ils ne soient admirables; mais après les Écoles d'Athènes et la Définition du Saint-Sacrement, si les yeux trouvent encore à admirer, il n'y a plus, pour la pensée, de *crescendo* possible, et il faut finir *in piscem*, tout en décrivant des merveilles. Mgr Bastide s'en tire magnifiquement. Il a la double ressource d'un spectacle plein de grâce et d'une parole pleine de feu. Pour moi, passé les deux figures grandioses du plafond, la Poésie aux vastes ailes et la Justice au bras tranquille et vainqueur, mon enthousiasme ne se soutient plus au même degré. L'allégorie de la Justice, toute claire et ingénieuse qu'elle soit, me paraît presqu'atteinte du défaut général des allégories : elle est froide ou va le devenir. On m'assure que si j'étais peintre, je ne sentirais pas le froid; je le crois sans peine, mais je ne suis pas peintre. J'abrége donc.

La Justice a trois qualités : le Discernement, auquel elle arrive par la Jurisprudence; la Modération la Force. Ces trois qualités sont re-

présentées par trois grandes figures de femmes, toutes trois fort belles et fort ingénieusement caractérisées. La Jurisprudence, vigoureusement assise au milieu, sur un bloc de marbre, porte deux visages, dont l'un est jeune et charmant, l'autre vieux et barbu. Le jeune visage se contemple gravement dans le miroir que lui présente un génie; le vieux visage porte un regard tranquille dans l'espace éclairé par le flambeau que tient un autre génie. Il est vrai que la Justice doit se regarder dans le miroir de la conscience et s'y trouver intègre; il est vrai aussi qu'elle doit s'éclairer du passé au flambeau de l'expérience: mais enfin ce vieux visage masculin sur un corps de jeune femme froisse et écorche le sentiment délicat de la beauté. L'on ne saurait trop louer l'attitude de la Force, assise sur un lion à l'ombre d'un rameau de chêne; l'élégante bénignité de la Modération, tenant un mors; la grâce enfantine des génies qui portent les attributs de ces trois figures et dont chacun dit quelque chose pour expliquer le sujet. Cependant, c'est une allégorie. Selon un commentateur, cette allégorie révèle la conception d'une justice belle et majestueuse, forte et modérée. J'en suis d'accord. Le commentateur ajoute que la pensée de Raphaël « s'est élevée ici à une hauteur qui n'a jamais été dépassée. » Je me le tiens pour dit. Abandonné à moi-même, j'aurais cru qu'un esprit ordinaire pouvait trouver cela.

Dans l'angle, à droite de la Justice, le Jugement de Salomon entre la vraie et la fausse mère, rappelle moins la science et la sagesse du roi d'Israël que la prière qu'il fit à Dieu pour obtenir d'être un juge parfait : « Seigneur, donne à ton serviteur un cœur docile à tes commandements, afin qu'il puisse juger ton peuple et discerner entre le bien et le mal. »

De la justice découle le droit. Deux sujets l'indiquent : d'un côté, Justinien promulgue le Digeste; de l'autre, le Pape Grégoire IX remet à un avocat consistorial le corps du Droit canon. Dans le soubassement, au-dessous de Justinien, Solon donne son code à Athènes; au-dessous de Grégoire IX, Moïse montre aux Juifs les Tables de la loi. Solon, du côté de la Philosophie, est en habit de guerre : c'est la force qui impose sa sagesse ou sa volonté, et l'une des volontés de Solon fut d'ériger dans Athènes un temple à Vénus la prostituée. Moïse, du côté de la Théologie, la tête ornée de rayons divins, apporte du Sinaï la Loi que Dieu même a tracée, et qui, dans sa rigueur pour la justice envers le prochain, est déjà un commandement de charité.

Numine afflatur : par ces deux mots, Raphaël a profondément dé-

fini la Poésie. Elle naît de Dieu dans l'homme directement; elle est un don de voir avec une clarté, de sentir avec une force, de dire avec une puissance et un éclat qui nous révèlent en quelque sorte les choses mêmes que nous sommes accoutumés de voir, d'entendre et de sentir. Par le don de Poésie, toutes choses apparaissent nouvelles, agrandies, magnifiques, revêtues de splendeurs jusqu'alors ignorées ou à peine entrevues. La Poésie est la langue propre de l'Art, qui est la vision du Beau. L'affreuse populace des rimeurs et des chansonniers, qu'on a pris l'habitude d'appeler poëtes, à force de les voir usurper ce nom, dégrade la notion de la poésie, si bien qu'enfin le Parnasse et les Muses ne vont plus sans quelque idée de ridicule. Il n'en est pas moins vrai que Dieu nous a donné la Poésie comme révélation de la beauté. Elle est la couleur, l'harmonie, le parfum. Toute science ne peut nous procurer que les outils; la Poésie nous attache des ailes et nous fait présent de l'espace vivant. L'Art, dans la plan de Dieu, n'est autre chose qu'un sens supplémentaire par lequel la multitude doit percevoir la beauté ou en acquérir une connaissance plus exquise et plus familière, qui sans cesse, nous élevant de l'admiration à l'amour pour le type de toute beauté, devient la plus assurée et la plus saine joie de la vie. Dieu est l'artiste souverain. Il a tout paré de couleurs, tout rempli d'harmonies, tout peuplé de formes grandioses et charmantes; il a fait l'artiste, le poëte, qui voit mieux ces merveilles, qui en est plus puissamment touché, qui les traduit et nous enseigne à les voir par des imitations inspirées que l'on peut appeler de véritables créations, dans la mesure où il est donné à l'homme de créer. Imaginez la nature soudain décolorée et muette, le fruit sans saveur, l'eau sans murmure, la fleur sans arôme, la voix humaine sans accent: ce serait la même chose que l'intelligence humaine sans poésie.

C'est donc à bon droit que Raphaël a donné cette grande place à la Poésie dans le sanctuaire de la science nécessaire. Entre la Théologie et la Philosophie, participant de l'une et de l'autre, il l'a égalée en importance à la Justice même, parce que le monde n'a pas moins besoin de poésie que de justice et se passerait plutôt de celle-ci que de celle-là. Oui, cette belle vengeresse armée du glaive, procure moins de repos parmi les hommes, à qui elle impose des freins, que cette divine inspirée qui leur sourit et les emporte sur ses ailes.

Rien n'est plus charmant, plus libre, plus fort, plus aimable, que la Poésie de Raphaël; rien ne peut donner davantage l'idée d'un être fait pour se mouvoir partout largement, tout voir, tout comprendre et

tout dire. Cependant elle est assise dans un repos complet, croisant ses beaux pieds nus; c'est son intelligence qui explore les espaces sans limite. Son bras gauche enveloppe la lyre appuyée sur son cœur; sa main droite soutient un livre posé sur ses genoux, car l'inspiration doit être réglée par la science. Sa tête est tournée vers la Théologie, de qui elle reçoit le souffle, *Numine afflatur*, comme l'indique le vol de ses cheveux; et c'est à elle surtout que le doigt baissé de la Théologie montre l'auguste Sacrement de l'autel, source inépuisable de la grande inspiration. Si ce dialogue des yeux entre la Théologie et la Poésie est encore une réminiscence du Dante, ce n'est pas la moins heureuse, et jamais poëte ne fut plus noblement traduit et commenté par un poëte. Le mouvement du corps est vers la Philosophie, de qui la Poésie reçoit aussi quelque chose. Sa robe blanche, enveloppée à demi d'un manteau d'azur, et l'ajustement de ses cheveux ne sont pas aussi simples que dans les autres figures : la Poésie doit être parée. Ses grandes ailes étendues et vibrantes font sentir l'enthousiasme, le frémissement du souffle divin.

J'ai peine à l'avouer, mais le Parnasse ne me semble pas répondre aussi bien que cette noble image aux conditions de la poésie. Il est d'une grande beauté, d'une grande élégance, à certains égards d'une grande conception; néanmoins c'est le Parnasse vulgaire, le vieux Parnasse des vieilles Muses et des sonneurs de chansons : ce n'est plus l'idéal que l'on pouvait attendre de Raphaël et que l'on devait trouver dans les majestés du Vatican, surtout dans cette chambre illuminée de la splendeur du Christ. Raphaël, jusqu'à présent si glorieusement sourd aux suggestions païennes des Renaissants, les a ici trop écoutées. Sans parler du Dante, qui lui a donné plus d'un mauvais exemple, il connaissait et consultait plusieurs de ces néo-païens, devenus de véritables adorateurs des idoles, entre autres un certain Tebaldeo, poëte souvent cynique, lequel avait fait graver au-dessus de la porte de sa maison (1) le trop fameux *Trahit sua quemque voluptas*, dont sa vie était comme ses œuvres la paraphrase très-effrontée. J'attribue à l'influence de ce mauvais sujet érudit et libre-penseur la défaillance de génie qui nous a valu ce Parnasse tout païen, et non-seulement païen, mais, je le repète, vulgaire, digne de l'esthétique de M. Taine, s'il était plus indécent.

Je passerais encore sur l'allégorie d'Apollon et des Muses. Quoique Raphaël eût reçu de Dieu tout ce qu'il lui fallait pour se passer du lieu commun et déraciner cette vieille souche, il faut reconnaître que

(1) Elle existe encore, *via Monserrata*.

l'allégorie repose sur un fondement juste et enveloppe la vérité même que Raphaël voulait démontrer, puisque Apollon et les neuf Sœurs sont des formes du souffle divin. Je concède qu'Apollon, malgré sa nudité, qui est celle d'un dieu ou d'un ange, ne choque point le regard; j'admirerais pleinement, partout ailleurs, la grâce des deux groupes que forment les neuf Muses, en observant toutefois, avec M. Gruyer, que les païens eux-mêmes eussent pris soin de les vêtir plus chastement.

La grande faute de Raphaël, à mon avis, c'est le choix des personnages historiques qui peuplent le Mont-Sacré. Premièrement, il n'y a que des poëtes proprement dits; secondement, tous ceux qui avaient droit à cette place n'y sont pas, et quelques-uns y sont qui n'y devraient pas être. Homère tient le rang d'honneur, c'est justice. A côté de lui sont Virgile et le Dante, rien de mieux. Pindare personnifie l'enthousiasme lyrique : il a la véhémence, la douceur, les transports soudains, le beau désordre; il est, comme dit Horace, le torrent grossi par les pluies qui se précipite des montagnes et roule tout écumant dans les vallées. Ses inspirations sont élévées; il chante les héros, il parle dignement de la Divinité : « Rien n'échappe aux yeux de Dieu, rien « au monde; sa Providence s'étend partout; il est tout-puissant; rien « n'existe que par lui. » Pindare est à sa place. Je ne réclame point contre Pétrarque. Je ne l'eusse pas mis si haut; Raphaël avait le droit d'être plus Italien que je ne le suis. J'accepte encore (à regret) Sannazar, qualifié avec un peu de complaisance de Virgile chrétien, puisqu'enfin ce courtisan assez méprisable était considéré comme le poëte latin le plus sérieux de l'époque, et que son poème *De Partu Virginis*, affublé d'un paganisme véritablement stupide, est pourtant d'une belle littérature et plein de gracieuses et grandes pensées. Mais Alcée, Sapho, Corinne, Anacréon, Catulle, Tibulle, Properce, et même Horace, de quel droit ces grammairiens, ces hétaïres, ces débauchés, ces gens de lettres, sont-ils introduits dans la compagnie d'Homère, de Virgile, de Dante, de Pindare, visités du souffle divin?

L'intrusion est d'autant plus reprochable que Raphaël lui-même en a eu conscience. Il a très-bien su marquer qu'il est des poëtes à exclure, même parmi ceux qui ont surpris le succès. A gauche, un personnage couronné de laurier comme les autres, son livre à la main, se prépare à monter, en homme qui ne doute pas d'avoir ses entrées. Corinne l'arrête, et lui montrant le groupe d'Homère, de Virgile et de Dante, semble l'avertir qu'il ne sait pas encore le chemin. On dit que cet inconnu est un poëte du temps, très-licencieux et souvent gro-

tesque, nommé Francesco Berni. La chronologie s'y opposa. Je croirais plutôt qu'il s'agit de l'arétin Accolti, alors en grande vogue : l'*unique Accolti*, dit Arioste, Accolti *le céleste*. Quand cet Accolti devait réciter ses vers, on fermait les boutiques, et Rome tout entière courait l'entendre. Il était entouré de grands prélats, un corps de troupes suisses l'accompagnait. Un jour qu'il entrait chez le Pape, Léon X cria d'ouvrir toutes les portes et de laisser entrer la foule. Le poëte récita un ternale à la Vierge, tout plein de miévreries et de calembourgs. Mille acclamations retentirent : Vive l'incomparable Accolti, vive le poëte divin ! Léon X criait tout le premier. A regarder un peu de près ces temps illustres par la gloire de l'esprit, on a des surprises amères ! La foule qui applaudit autour des vrais chefs-d'œuvre, les Mécènes qui les achètent, les souverains qui les couronnent, on voit que la plupart sont gens qui se trompent, qui se déguisent, qui se laissent violenter par une mode elle-même incompréhensible ; leur goût naturel est tout pour l'incomparable Accolti. Que d'Accolti dans l'histoire de l'Art ! Aristarque et Zoïle leur ouvrent les portes de l'Académie ; Raphaël les arrête au pied du Parnasse, mais en cachant leur visage, pour n'être pas accusé de jalousie.

Cette protestation contre les lauriers d'un sot fait honneur au goût littéraire du grand peintre ; elle n'excuse pas sa faiblesse pour des mérites dépravés. J'ai sur le cœur cette Sapho, cet Anacréon, cet Horace, ce Catulle ! Je voudrais les ôter de là, et mettre à leur place Sophocle, Eschyle, Hésiode, surtout David ou quelque autre prophète. Je crois bien que Raphaël en a eu la pensée. Une première esquisse de la figure du plafond, moins heureuse peut-être quant à la forme, indique une conception plus religieuse. Autour de la noble Muse, il y a une inscription en trois langues, hébreu, grec et latin, les trois langues consacrées au Calvaire, et pour devise, *Spiritus vivificat*, ce qui est plus chrétien que *Numine afflatur*. Dans le premier dessin aussi, le Parnasse est plus austère : il était possible d'y introduire un poëte sacré, et l'on y aurait vu que la Poésie ne chante pas toujours sur les fleurs. L'esprit de la Renaissance a emporté tout cela ; c'est grand dommage.

Il faut que j'achève, en dépit du déplaisir et du malaise de critiquer Raphaël ; ce que je ne me permets, d'ailleurs, qu'en suivant ses propres pensées.

Il me semble donc que le grand artiste eût créé un Parnasse plus vaste, plus en harmonie avec le lieu et plus digne de lui-même, s'il y avait admis toute la poésie, c'est-à-dire l'art tout entier, et tiré éga-

lement ses personnages de la science profane et de la science sacrée, comme l'indique l'attitude de la figure dominante. En donnant un violon à Apollon, il a reçu la Musique ; en se plaçant lui-même sur la cime, il a reçu la Peinture : pourquoi n'a-t-il pas appelé aussi l'Architecture, la Statuaire et l'Éloquence ? Assurément Phidias et Michel-Ange, Démosthènes et saint Jean Chrysostome, Platon et Isaïe sont de plus grands poëtes que Properce, Catulle et Sannazar : ils ont reçu l'inspiration d'une autre qualité, avec une autre abondance ; ils font un autre honneur au don divin et à la pensée humaine !

Raphaël n'avait pas seulement un génie supérieur ; il possédait encore cette petite qualité accessoire qu'on appelle l'esprit, et qui est habituellement très-utile, quoique périlleuse quelquefois. Il n'a pas dédaigné de montrer son esprit. Sachant combien la Poésie est ravagée par la peste des mauvais poëtes, il a voulu les flageller plus sévèrement que par l'épisode de l'homme arrêté à l'entrée du Parnasse. Le grand sujet de l'angle représente Apollon faisant écorcher Marsyas pendu. Le Dieu est fort beau, fort impassible ; Marsyas est fort bien dessiné, fort bien pendu. L'écorcheur se tient près de la victime, le couteau levé ; le public, sous forme de magnifique académie, pose la couronne sur la tête d'Apollon vainqueur. Toute la scène est tranquille comme la Justice ; Marsyas lui-même semble reconnaître qu'il ne reçoit que ce qu'il a mérité. On sait que Marsyas était à Rome le patron des avocats. Cette peinture, cette sentence affichée en plein Vatican, dans cette salle sacrée de la Signature, doit délivrer de tout remords les critiques, s'il en est, qui n'auraient pu se tenir de siffler parfois un académicien.

Les deux grisailles du soubassement torturent un peu les commentateurs. Du côté de la Philosophie, on voit un personnage armé qui commande à deux autres hommes, l'un desquels, désigné comme poëte par sa couronne de laurier, se tient dans l'attitude de la prière. Il y a de plus du feu et des livres ; et entre le guerrier et les deux autres personnages, il est évidemment question de ce feu et de ces livres. — Du côté de la Théologie, encore un guerrier qui commande et des personnages qui obéissent ; encore des livres, et de plus une arche, coffre ou sépulcre, qui a du rapport avec ces livres. Qu'ordonne le guerrier ? que signifient ce coffre, ce feu, ces livres ? Selon la plus ancienne interprétation, les deux sujets contiennent l'histoire des livres sibyllins, trouvés dans le sépulcre de Numa, et plus tard

brûlés lors de l'incendie qui dévora le Capitole. Mais pourquoi Raphaël aurait-il donné tant d'importance à cette légende inutile et qui n'intéresse aucunement la Poésie? On s'est souvenu qu'Alexandre, rempli d'admiration pour les œuvres d'Homère, fit, par respect, enfermer l'Iliade dans un coffre précieux provenant des dépouilles de Darius, et voilà l'un des deux sujets parfaitement expliqué. Quant à l'autre, il continue de prêter au doute. Suivant les uns, le guerrier défend de livrer le volume aux flammes; et c'est Auguste cassant le testament par lequel Virgile, mécontent de son génie, avait ordonné à ses amis de brûler l'Énéïde. Suivant d'autres, le guerrier commande au contraire que le volume soit jeté au feu; et c'est le prince vigilant et sage, exigeant la destruction des mauvais livres. On peut choisir. Pour moi, je me range à la dernière interprétation. Elle me semble correspondre au double arrêt qui vient d'exclure Accolti et d'écorcher Marsyas. Il n'est pas moins utile pour le public et pas moins honorable pour les princes de détruire les mauvais livres que de conserver les bons. Si Raphaël leur en a donné le conseil, ce n'est pas là-dessus que je voudrai contester. Remarquez que l'épisode douteux de ces livres si voisins des flammes est placé du côté de la Philosophie, d'où viennent principalement les écrits que toute sagesse conseille d'anéantir.

Je ne trouverais pas d'ailleurs mauvais que Raphaël eût loué Auguste de nous avoir conservé l'Énéïde. Auguste fut en cela d'autant plus louable qu'il se mêlait aussi de versifier. Auteur d'une ou deux tragédies en vers qu'il n'osa point montrer (ce qui est plus beau que de les avoir faites), il devait avoir quelque chose contre l'Énéïde. Il a étouffé ce déplaisir, c'est un trait de maître du monde.

Je suis maître de moi comme de l'univers!

Ah! doux et sage Virgile, vous aviez, en mourant, revendiqué le principal droit qu'il faudrait reconnaître à l'écrivain, celui pour lequel quiconque se sert de la plume devrait au besoin sacrifier tous les autres : le droit de retirer ses œuvres de la circulation et d'en éteindre la mémoire.

Raphaël à ses débuts fut surtout apprécié du grand Pape Jules II. Lorsque le Pontife eût vu la « Dispute du Saint-Sacrement, » il ordonna d'effacer toutes les autres peintures déjà exécutées dans les *stanze* et de livrer tout à l'enfant qui s'annonçait par un tel chef-d'œuvre. De son côté, Raphaël montra sa reconnaissance pour le

Pontife qui lui rendait une si éclatante justice, et plusieurs traits épars dans ses tableaux sont d'innocentes flatteries à l'adresse de Jules et de sa famille. Il multiplia les inscriptions, les portraits, les armoiries des *Della Rovere*. Mais il trouva toute faite, dans la chambre de la Signature, une décoration que ni la reconnaissance ni l'esprit de cour ne lui purent faire changer et remplacer. A la clef de voûte, s'épanouissaient les armes du Pape Nicolas V, qui se composent de la tiare et des clefs, symbole héraldique de la Papauté elle-même. Contrairement à l'usage qui marque au signe du Pontife régnant les travaux exécutés sous son règne, Raphaël s'abstint de donner la salle de la Signature ou à Jules II ou à Léon X, également bienveillant pour lui. Profitant de l'heureuse circonstance qui avait placé là, avant qu'il y vînt, le sceau, non de tel ou tel Pape, mais du suprême Pontificat, il le laissa fièrement comme celui qui convenait le mieux de toute manière et à son œuvre et à lui-même. En effet, la Papauté, maîtresse suprême de la Science, devait seule présider à ce beau concert des connaissances humaines, et le génie capable d'un tel ouvrage pouvait prétendre à n'avoir d'autre patron que Pierre, Vicaire de Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

Rome, janvier 1865.

SCÈNES DE LA VIE STYRIENNE

LE ROI DE FELDBACH

I

Feldbach est un des plus riants villages de la basse Styrie. Ses maisonnettes, couvertes de tuiles rouges et munies de contrevents verts, s'alignent le long d'une large rue; des parterres décorent leurs façades soigneusement blanchies. C'est un plaisir de voir la population villageoise sortir, le matin, pour aller aux champs : si la démarche est lourde et le costume peu pittoresque, en revanche les membres sont robustes, les visages épanouis ; le Tyrol lui-même ne nourrit ni filles plus fraîches ni garçons plus joufflus. On est ici bien loin de la pastorale élégiaque ; cependant le tableau ne manque pas de poésie. La jeunesse crie et rit, les vaches beuglent, les poulains hennissent, les poules gloussent, les grives chantent, et de tous ces bruits rustiques se compose une harmonie douce à l'âme et calmante pour le cœur.

Franchissons sur le pont de bois le limpide ruisseau qui donne son nom au village (1) ; prenons un des sentiers qui montent vers la forêt de Feldbach et arrêtons-nous sur la lisière : de ce plateau nous embrasserons un vaste paysage.

Le gros bourg de Fehring s'élève à gauche sur un coteau doucement arrondi ; par-dessus ses toits brillent comme de l'argent mat, à l'extrême horizon, quelques pics neigeux des Alpes. A droite se prolonge jusqu'en Hongrie une plaine ondulée par divers plis de terrain. Sur la frontière, distante d'une lieue, l'œil rencontre le cours de la Raab, qui, descendant de Styrie vers Saint-Gothard, roule une eau jaune et limoneuse ; cette rivière traverse en face de nous une plantureuse vallée, où le lin, le chanvre, le pavot, le tabac, les légumineuses, les herbages et les céréales tapissent le sol d'une ravissante

(1) *Feldbach*, ruisseau de la campagne.

variété de verdure et de fleurs. Ce val fertile et gai se terme brusquement à l'Ouest par une gorge boisée, que domine la Riegesburg(1), curieuse forteresse, construite sur un roc isolé, qui se dresse, comme une quille gigantesque, à deux cents mètres en l'air; vedette géante, elle porte dans les nuages sa couronne de tours grisâtres. Près d'une lieue nous sépare de cette citadelle jadis imprenable, et cependant on distingue habituellement les arêtes de ses bastions, qu'on dirait taillés dans la cime du rocher.

Tel est le théâtre de notre récit.

Le riche territoire de Feldbach était presque entièrement partagé, en 1847, entre deux propriétaires : le curé de Fehring possédait la forêt et les hautes terres, le meunier Staub régnait dans le vallon. Grâce à deux beaux moulins placés sur la Raab, auprès de Feldbach, les Staub avaient moulu tant de grain, de père en fils, qu'ils avaient acquis, morceau, par morceau presque toute la vallée : aussi, de Gratz à Radkersburg les appelait-on *die Thalkœnige* (2) ; et l'on citait leur exemple pour démontrer jusqu'à quel point s'enrichissent et prospèrent les familles laborieuses qui joignent petite dépense à gros revenu.

Aucune dynastie n'est éternelle, pas même à Feldbach : notre héros, le roi régnant, Matthias Staub, avait le chagrin de voir sa monarchie tomber en quenouille.

Peut-être la Providence avait-elle voulu punir son orgueil.

La gloire est difficile à porter. Matthias n'avait pu soutenir avec une suffisante humilité sa glorieuse renommée; et il faut bien l'en excuser un peu : car il n'existait dans toute la Styrie, ni le long de la Raab ni sur la Muhr, aucun meunier d'aussi riche condition.

Notre homme eût d'ailleurs été sans défaut s'il avait pu dompter son naturel arrogant et batailleur.

Malheureusement, les nombreuses corrections qu'il reçut de ses camarades à l'école, ne le rendirent pas plus humble ni plus pacifique; il lui était resté de ses combats une balafre sur le front. Plus tard, sa femme mourut, et il perdit en elle la seule personne capable de vaincre sa superbe : c'était une vaillante ménagère, pleine de résolution et de bon sens. Une jolie fille unique, âgée de dix-neuf ans en 1847, faisait la consolation du brave homme, mais l'exposait à des flatteries intéressées, qui entamaient journellement sa mince provision

(1) *Burg*, qui signifie citadelle et palais, est féminin en allemand.
(2) Les rois de la vallée.

de modestie. Il n'y avait dans le pays, à trois lieues à la ronde, ni comte ni baron. L'unique personnage qui rabattît le caquet de Staub, son filleul et neveu Jean Hofner, le contredisait moins souvent depuis qu'il se complaisait davantage à regarder les yeux bleus, le teint frais, la taille ronde et les dents sans tache de l'héritière, chez laquelle il découvrait autant d'esprit que de charmes.

Malgré ses faiblesses, Matthias était un prince débonnaire, populaire parmi ses sujets, trop avisés pour contester sa supériorité. Il vivait même en parfaite intelligence avec le potentat limitrophe, le curé de Fehring, parce que celui-ci, peu processif, laissait le meunier planter hardiment des bornes qui englobaient peu à peu, sur ses frontières, les parcelles jadis contestées.

Les pauvres s'en trouvaient bien : car Staub, bon et généreux paroissien, rendait largement à la cure en aumônes ce qu'il lui grapillait de terrain.

Le parrain Matthias et son filleul Jean sont attablés en ce moment dans la salle à manger du meunier, en compagnie d'un pot de bière. C'est une belle soirée d'août; le soleil couchant projette dans l'appartement une lumière dorée, à travers les saules de la rivière. Les grosses pipes d'écume fument et le tic-tac du moulin accompagne la causerie.

Sa Majesté est très-enfarinée : elle a surveillé la mouture.

Des yeux à fleur de tête, un gros nez aquilin, des sourcils épais, des lèvr s proéminentes, un double menton, composent, il faut en convenir, un imposant ensemble. Le roi de Feldbach, doté de cet extérieur, porte la tête aussi haute que Louis XIV; et, s'il n'a pas la taille plus élevée que le grand monarque, il s'en dédommage par un embonpoint surprenant.

Son neveu passe tout simplement pour être le plus beau garçon de la commune, et ce n'est pas une réputation mal acquise. Haute stature, profil gréco-léonin, chevelure brune naturellement bouclée, teint splendide, bouche souriante, grands yeux noirs, il y a là de quoi plaire en effet. Ajoutons à cela que Hofner jouit d'une jolie fortune, que la verrerie qu'il dirige lui rapporte six à sept mille florins de revenu; et nous comprendrons peut-être pourquoi les trois filles de l'aubergiste de Fehring et même Mlle Gertrude Helm, la nièce du major retraité, sont au courant des moindres faits et gestes du jeune homme, et pourraient dire, chose merveilleuse, chaque dimanche, s'il est habillé de drap ou de velours et de quelle couleur est sa cravate.

L'honnête Jean ne soupçonne pas que sa personne inspire une telle curiosité; sa tenue est bien éloignée de la fatuité. Il est à la fois timide et caustique : ce sont les traits marquants de son être moral.

L'oncle et le neveu se disputent, selon leur louable coutume.

« Tu as beau dire, je n'en démordrai pas, s'écriait Matthias; je le bâtirai, ce château auquel je rêve depuis tant d'années ! Il aura deux étages au-dessus d'un rez-de-chaussée très-élevé, neuf fenêtres cintrées de façade, et un pavillon carré, haut de trois étages, au milieu. Je placerai l'édifice tout juste entre mes deux moulins, auxquels aboutiront deux larges avenues sablées, plantées de marronniers. Le marronnier est mon arbre de goût, majestueux de feuillage, de fleur et de port, et, quand je me promènerai dans mes avenues, les mains dans les poches, je veux entendre sonner une horloge au haut de mon pavillon, comme chez le baron Lœvenkron; oui, je veux que le timbre soit assez fort pour donner l'heure à toute la vallée, et qu'on dise en l'écoutant : « C'est l'horloge du château de Matthias. »

— Votre visite au baron vous a tourné la tête, répliqua le verrier. Depuis cette époque vous ne songez plus qu'à rivaliser de luxe avec la noblesse. Que diable ! puisque vous adorez les châteaux, prenez modèle sur la Riegesburg : il y aura au moins là de la besogne pour vous et vos descendants.

— Si tu ne cesses de te moquer de moi et de faire chorus avec *Suzerl* (1), le château aura trois étages et le pavillon cinq. Crois-tu que j'aie économisé durant trente-trois ans, thaler par thaler, trente-un-mille florins pour mourir dans ce taudis? Et t'imagines-tu que ma fille serait incapable de faire les honneurs d'un château ? Connais-tu beaucoup de demoiselles qui l'égalent en distinction? Ne voit-on pas qu'elle sort d'une vieille race?

— Sur ce dernier point vous avez raison, dit gravement le verrier : oui, Suzanne est distinguée, autant que la plus grande dame de Gratz. Mais j'appréhende la construction de ce château. Soyez-en certain, si vous accomplissez cette fantaisie, il en sortira quelque malheur. D'abord un amoindrissement d'aisance : car bâtir entraîne loin; un devis de trente mille florins monte souvent dans l'exécution à quarante mille. Trop fier pour vendre, vous emprunterez; et vous voilà, comme un noble ruiné, à la merci des créanciers : premier ennui. Ensuite, quand vous aurez un castel comme le baron, il faudra le meubler à l'avenant, et vous n'oserez plus entrer crotté et enfariné

(1) Populaire styrier pour *Susanna*, Suzanne.

dans vos salons : second ennui. Enfin, quand vous serez installé en seigneur de village, les hobereaux fainéants de Gratz et de Radkersburg viendront faire la cour à Suzanne : troisième ennui...

— Pas si grave que tu le penses, mon garçon, interrompit le meunier en clignant de l'œil. J'ai parfois eu l'espoir que ma fille deviendrait noble dame.

— Est-il possible, parrain, que vous ayez nourri cette folle imagination ? dit vivement Hofner. Un beau sort pour Suzanne, d'épouser, par exemple, le chevalier Leicht de Leichtenthal et de Faulborn, aussi petit que son nom est long, aussi orgueilleux que le ciel est haut, aussi gueux qu'un bâtard prussien !... Ah ! vous n'aurez pas cette cruauté... pour Suzanne... Mille tempêtes, si je savais que le petit chevalier aspirât à la main de Suzerl, je serais capable de le jeter dans mon four... Écoutez, parrain ! vous que tout le monde regarde à Fehring, comme un homme de bon conseil, réfléchi, habile, vous ne détruirez pas votre bonheur, celui de votre fille....

— Ni celui d'un filleul qui vous fait quelque honneur, « ajouta Staub en parodiant la voix émue et les gestes du jeune homme. « Mon pauvre garçon, crois-tu que je ne sache pas où le bât te blesse ? Tu as peur qu'après avoir bâti une belle habitation je ne devienne trop fier pour donner ma fille à un verrier, qui n'a d'autres titres que sa réputation intacte et son travail productif. Ai-je donc oublié que ton père était mon cousin germain et mon meilleur ami ? Puis-je avoir envie d'un gendre qui rougirait de son beau-père ? Ah ! plutôt que de laisser ma fille épouser un gentilhomme, je la donnerais à ce fripon de Senka, qui, depuis six mois, en l'honneur de Suzerl, nous fournit gratis son tabac de contrebande. »

La figure de maître Jean s'épanouit ; il saisit la main du bonhomme et la serra fortement. De ce moment sa résistance fut domptée. Un paysan matois qui veut réaliser une idée fixe ne manque pas d'habileté. Matthias, tâchant d'amener Hofner, qu'il aimait et considérait comme son fils, à l'approbation de son plan, en avait exagéré à dessein les proportions.

Une transaction suivit, dans laquelle le naïf Jean crut avoir remporté un sérieux avantage : il fut convenu que la maison serait construite, mais avec sept fenêtres seulement, un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, et que le pavillon se réduirait à un simple fronton, dans lequel on placerait l'horloge. Ramenée à ces proportions, la construction projetée n'effraya plus le jeune homme, et le meunier

se promit, en dédommagement, d'avoir des étables plus belles que les écuries du baron Lœwenkron.

Le traité venait d'être conclu, lorsqu'un bruit de lourdes bottes retentit sur les dalles de la cuisine; la porte de la salle s'ouvrit et le curé de Fehring entra. A sa tenue, chapeau rond à larges bords, courte redingote demi-boutonnée et hautes bottes molles, on l'eût pris en Angleterre pour un gentleman amateur du *hunting:* en Autriche, tel est le costume du clergé séculier, qui le trouve trop commode pour s'en départir. Si l'excellent curé ne courait pas le renard, il aimait passionnément la chasse au fusil, et il en avait une belle, qui dépendait de sa cure.

— « Eh! bonjour, les amis! » dit-il, en serrant cordialement les mains tendues vers lui. « Bonne bière et bon tabac, cela aide à la causerie. Ah! père Matthias, quel arôme a votre *Lettinger* (1)! C'est pour vous seul que Senka en trouve de pareil. » Sortant une longue pipe d'écume, le révérend la bourra soigneusement. Un lourd hanap d'argent, dont le couvercle curieusement ciselé représentait la tour de Saint-Étienne de Vienne, fut mis devant lui : c'était son verre habituel. Bientôt de puissantes bouffées de fumée montèrent de sa bouche vers les lambris noirâtres du plafond. « Ah! voisin, la belle soirée! reprit le curé. C'est un plaisir d'entendre les cailles rappeler dans vos blés ; il y en a beaucoup cette année ; dans quinze jours on pourra les tirer, et les perdrix ne manquent pas non plus. Mais, père Matthias, d'où vous vient le superbe tétras qui pend à votre garde-manger?

— C'est un présent, répondit le meunier avec quelque embarras; peut-être vient-il de Hongrie; je n'en jurerais pourtant pas.

— Et vous auriez raison, voisin; c'est probablement le scélérat de coq que j'ai poursuivi lundi, toute l'après-midi dans la forêt. J'y allais chercher quelques ramiers, quand j'aperçus, bouffi comme un dindon qui fait la roue, ce gros oiseau de malheur. Il partit avant que j'eusse mis en joue; je m'acharnai à le suivre, des chênes dans les sapins, et des sapins dans les grands hêtres; après l'avoir revu trois fois, je fus contraint par une pluie battante à l'abandonner. Je parierais que c'est Wenzel qui l'a tué.

— Cela se pourrait, dit Matthias : pour dire la vérité, un douanier l'a apporté, mais sans déclarer de qui il le tenait. Nous rôtirons le tétras dimanche soir ; venez, voisin, en prendre votre part.

(1) Tabac de Letting, en Hongrie.

— J'y ai tout droit, répondit le curé, car ce coquin de Wenzel l'a tué sans doute sur ma propriété. J'ai peine à lui pardonner ce meurtre: je lui ai permis de tirer les ramiers qui dévastent mes champs; mais les coqs de bruyère, les grands tétras, je ne l'autoriserai à les tuer qu'à une condition.....

— C'est qu'il vous les apporte, dit Hofner.

— Oui, parce que j'aime que les belles pièces soient traitées convenablement. Le tétras mérite des égards, compère Staub. Ne manquez pas de plonger celui-ci dans une marinade au vin blanc, et servez-le rôti à la confiture de groseilles.

— On n'y manquera pas, voisin. Croyez-vous que nous ne sachions pas accommoder au moulin une pièce de gibier? Il n'en manque pas sur nos terres, et Suzerl est parfaite cuisinière.

— C'est vrai, elle a tous les mérites, cette enfant : excellente cuisinière et fille sage. Mais ce petit cœur d'or me ruine. Je viens de placer au gymnase de Gratz le jeune Hermann, son protégé; s'il y réussit dans ses études préparatoires, je l'enverrai plus tard à Linz chez les Jésuites.

— Suzanne sera bien contente, monsieur le curé, dit Hofner, et elle vous est aussi très-reconnaissante de ce que vous avez diminué la ferme de la pauvre Catherl (1).

— Cela allait de soi : il fallait bien que la veuve vécût avec ses cinq marmots. Nous ne devons pas faire mentir le proverbe qu'il est bon de vivre sous la crosse, même quand la crosse n'est que la houlette du simple pasteur. Grâce à Dieu! il n'y a point de mendiants ni de malheureux indigents dans ce coin de terre. Mais où est-elle, ma Suzerl?

— Elle cueille des champignons dans la forêt avec la Mitzerl (2), répondit le meunier.

— Elle fera belle cueillette: notre forêt produit tant de ceps que Fehring et Feldbach pourraient presque en vivre.

— Et ils se conservent parfaitement, ajouta Staub: voyez ces guirlandes de ceps suspendues au plafond depuis l'été dernier; ils sont encore savoureux; nous en mangeons avec plaisir.

— La Styrie est favorisée sous ce rapport, dit Hofner: on y consomme énormément de champignons de toute sorte, et jamais on n'entend parler d'empoisonnement; la population connaît les bonnes

(1) Catherine, dans le patois styrien.
(2) Populaire styrien pour Maria, Marie.

espèces. Mais le soleil baisse : n'irons-nous pas au devant de Suzerl?

— Bien volontiers, dit le curé. Elle ne tardera sans doute pas à revenir.

Les trois amis partirent, après avoir achevé le pot de bière ; mais ils ne rencontrèrent l'héritière qu'au delà de Feldbach. Elle rougit comme une pivoine en les apercevant. La récolte avait été copieuse : car elle portait une corbeille pleine de ceps, et la Mitzerl la suivait, accompagnée d'un douanier, chargés tous les deux de paniers également remplis. Était-ce la chaleur de la soirée et le poids de son fardeau qui faisaient tant rougir Suzanne? Nous le saurons, en rétrogradant de quelques heures.

II

Mais d'abord une courte digression.

J'aime à supposer, chère lectrice de dix-huit ans, que vous êtes une de ces remarquables jeunes filles que le monde qualifie de demoiselles distinguées et bien élevées. J'oserai vous suivre de l'œil dans quelque aventureuse promenade sous les futaies du parc paternel. Vous voilà partie à la découverte, avec une amie ou une sœur. Quel plaisir de se sentir libres et assez braves pour affronter les ombres et les mystères du bois ! Vous évitez d'abord, il est vrai, les massifs les plus sombres : qu'un merle s'envole bruyamment à l'improviste, ou qu'un lièvre effaré bondisse sous vos pas, c'est une désagréable épreuve. Peu à peu, cependant, vous vous enhardissez ; vous osez plonger sous les arcades des feuillées un regard attiré par les gradations de la lumière luttant contre l'obscurité. Ce demi-jour vous attire par sa poésie : vous quittez le sentier. Alors diverses conquêtes récompensent votre audace : ici une touffe parfumée de chèvrefeuille ; plus loin une libellule diaprée de vives couleurs ; puis des airelles veloutées, et quelques fraises tardives, sucrées et parfumées... Mais, grand Dieu ! la mousse a remué.... un lézard montre son museau curieux.... Ne serait-ce pas un serpent ?... Vos terreurs reviennent. Soudain un chevreuil effarouché s'élance de son gîte : vous voilà en déroute ; serrées l'une contre l'autre, vous regagnez en fuyant l'allée.

J'aime à croire, mes jolies demoiselles, que vous n'aurez pas en revanche trop de hardiesse et d'aplomb dans le monde. Je me flatte que vos jeunes oreilles n'affronteront pas plus tard, pour entendre une pièce à la mode, des gravelures capables de faire rougir pour

vous un officier de hussards. Je me tiens pour assuré que vous ne chercherez jamais à troubler l'âme et la vie de l'homme loyal auquel vous aurez inspiré de l'attachement. Sans doute, on vous calomnie, jeunes femmes de haut parage, en racontant que ces tristes hardiesses s'acclimatent dans votre monde distingué, qui prétend être l'asile et le modèle de la délicate réserve, du goût exquis, de la bienveillance et de la sincérité.

Cela dit, revenons à la promenade de notre Suzanne dans la forêt de Feldbach.

Le bon Hofner se trompait : sa cousine ne brillait point par la distinction ; nous n'apercevons chez elle aucun trait du type accompli que nous venons d'esquisser. Court vêtue et coiffée simplement d'un foulard bleu, elle entrait sans crainte dans la forêt. Sa taille était un peu épaisse et son teint trop coloré pour le goût des salons. Mais quels grands yeux bleus, limpides, souriants et mutins sous de longs cils bruns! mais quelle avenante physionomie et quelle gracieuse vigueur dans la démarche! Sa servante, la grosse Marie, d'un embonpoint phénoménal ailleurs qu'en Styrie, était douée de muscles d'acier. Considérons avec respect cet énorme bras : il a renversé une vache furieuse pour sauver un enfant que l'animal piétinait. L'escorte de Mitzerl suffisait à la sécurité de l'héritière.

Les deux jeunes filles avancèrent rapidement dans le bois, par un chemin d'exploitation, inégal et tortueux, qui le traverse jusqu'à la frontière.

Deux autres voies, également mal percées et mal soignées, coupant la forêt dans la même direction, se joignent par quelques étroits sentiers. Aucune science forestière n'a présidé ni à la culture ni à l'aménagement des arbres. Les diverses essences ont poussé au hasard, selon le caprice des vents, la nature du sol et l'apport des oiseaux. Le chêne domine dans les parties planes et les creux ; le frêne, le hêtre et le sapin garnissent pêle-mêle les hauteurs, ici clair-semés, plus loin serrés en épais fouillis. Çà et là des arbres magnifiques couronnent un vaste terrain. Dans quelques endroits ces géants séculaires sont tombés sous les coups de la hache et du temps, et une clairière a résulté de leur disparition.

Le sol accidenté de la forêt recèle en outre un ravin marécageux, planté d'aulnes, dans lequel le ruisseau de Feldbach prend sa source. On comprend combien cette disposition favorisait les entreprises des contrebandiers hongrois ; aussi la forêt de Feldbach était-elle

fréquemment le théâtre d'expéditions nocturnes et de combats.

Suzanne et Marie étaient à peine dans le bois depuis dix minutes, que deux cavaliers y entrèrent par le même chemin.

Le premier, âgé d'une quarantaine d'années, portait un singulier costume, qui sentait la frontière : manteau styrien (sorte de chasuble serrée sur les hanches par un large ceinturon de cuir), chapeau pointu de montagnard styrien, longues moustaches, culottes collantes et bottines à la hongroise. Des yeux gris ombragés par d'épais sourcils, un nez droit et mince, un menton carré fortement accusé, des pommettes osseuses et saillantes formaient une figure originale et digne de remarque. Quelques rides sillonnaient cette face maigre et allongée, mais les cheveux et la barbe restaient d'un noir sans mélange. La haute taille de ce voyageur se voûtait un peu. Il montait une tranquille jument baie, de race allemande. Tandis que sa main laissait flotter négligemment les rênes, son regard perçant furetait dans la forêt. Ce personnage, d'extérieur énigmatique, était le Slovène Senka, marchand à Saint-Gothard, entrepreneur de contrebande aussi hardi que rusé.

A première vue on ne donnerait pas plus de vingt ans à son compagnon. Sa lèvre supérieure était à peine ornée d'un léger duvet. Sa physionomie régulière et douce n'exprimait en ce moment qu'une calme mélancolie ; ses yeux noirs erraient nonchalamment sur le chemin. A en juger par sa mise élégante, petit feutre à bords repliés, tunique bleue enrichie de tresses noires, culotte bleue à la hussarde, on le prendrait pour un étudiant de Pesth. En guise de cravache, il tenait un long bâton à tête de hache. Des pistolets s'apercevaient dans ses fontes. Son cheval noir, charmant animal plein de feu, arrondissait sa légère encolure sous la pression du mors écumeux qui le contenait. Un grand lévrier blanc et orange, à poil ras et lustré, flanait autour du jeune cavalier ; ennuyée du lent trajet, la gracieuse bête regardait souvent son maître en bâillant, bondissait après les papillons, se roulait sur la mousse et piquait des oreilles au moindre bruit.

Ce jeune voyageur, presque imberbe, si pimpant et si tranquille, c'était Ladislas Farkas, le plus fameux contrebandier de toute la frontière hongroise. Voici en peu de mots son histoire :

Il était fils illégitime d'un comte magyar, qui lui donna de l'éducation et le fit admettre, à l'âge de dix-huit ans, dans les hussards. Par malheur, son régiment fut appelé en garnison à Milan, ville

d'amourettes, de duels et de dépenses : le cadet aima, se battit et dépensa tellement qu'il put à peine rester dix-huit mois au service. Abandonné par son père, il se lia ensuite avec des contrebandiers de la Leitha. Leur vie aventureuse lui plut, et il fit payer chèrement au gouvernement son expulsion des hussards. Depuis cinq ans qu'il faisait la contrebande, on n'avait pu saisir aucune de ses principales expéditions : aussi les compagnons ne lui manquaient-ils jamais.

Quinze jours seulement s'étaient écoulés depuis une heureuse campagne accomplie entre Presbourg et Vienne : nous le trouvons associé à Senka, revenant de Gratz, explorant la frontière styrienne et préparant de rechef un grand coup.

Les deux alliés marchèrent silencieusement côte-à-côte jusqu'à la bifurcation d'un sentier qui tournait à droite. Alors le Magyar dit quelques mots au Slovène, puis, sifflant son chien, pénétra dans le petit bois par le petit chemin. Un frémissement presque imperceptible agita en ce moment une épaisse touffe de coudriers. Senka mit son cheval au trot et rejoignit bientôt les jeunes filles. A peine avait-il tourné le dos qu'un douanier sortit du buisson, et, glissant rapidement derrière les arbres, suivit la même direction que le marchand.

« Quelle heureuse chance de vous rencontrer ici, belle Suzanne! s'écria Senka. Voilà deux visites que je fais au moulin sans même vous entrevoir. Me fuyez-vous, ingrate?

— Est-ce que vous y veniez quelquefois pour moi? répondit la matoise avec un malin sourire. Je croyais que c'étaient toujours la bière et les pipes de mon père qui vous attiraient.

— Vous savez bien le contraire, méchante, et ce n'est pas ma faute, si je ne vous l'ai pas répété cent fois. Oh! oui, vous êtes convaincue de la sincérité de mes vœux, aussi francs qu'ardents.

— Pas du tout : comment pourrais-je l'être? Vous ne faites que de la fraude en Allemagne ; à la Hongrie seule appartient votre marchandise de bon aloi.

— Eh quoi! *l'ofner* (1) et *l'erlauer* (2) que je cède à votre père sont-ils donc frelatés? et ne fume-t-il pas, grâce à moi, le plus fin *lettinger* que la Hongrie produise? Les sentiments que je vous ai voués, ingrate, sont aussi loyaux que mon vin et mon tabac. Il est permis à un Hongrois de vivre aux dépens de l'Autriche, en se mo-

(1) Vin de Bude.
(2) Vin d'Erlaa.

quant de ses agents, tout en adorant la plus charmante des héritières.

— Votre adoration me fait rire, répliqua la meunière. Un amoureux fou néglige les affaires de ce monde pour ne rêver qu'à sa passion : prouvez-moi que vous en êtes là. Cela vaudra mieux que d'affronter des agents tels que Wenzel Novotny. N'est-ce pas à vous qu'il a déjà pris cinq caisses de vins fins et trois cent livres de tabac ?

— Oui, le coquin est actif et rusé ; mais il a voulu sans doute donner sa mesure. De deux choses l'une : ou nous l'achèterons, ou nous saurons nous défaire de lui. Mais il ne voudra pas pousser les choses à l'extrême ; si la clef d'argent se montre insuffisante, nous irons jusqu'à la clef d'or : celle-ci est irrésistible.

— N'en croyez rien, dit vivement Suzanne ; vous ne pourriez triompher de Wenzel qu'en le tuant, et je vous conseille de ne pas l'essayer.

— Vraiment ! s'écria ironiquement le Slovène, dont le visage se rembrunit. Et pourquoi, s'il vous plaît, ne risquerions-nous pas la bataille ?...

Il allait ajouter des mots piquants, lorsqu'une touffe de houx, s'écartant à dix pas de lui, livra passage à un sous-officier des douanes.

— Risquez-la, maître Senka, si cela vous convient, dit celui-ci en s'avançant. Vous apprendrez, je l'espère, que les douaniers de Feldbach ne manquent ni de bravoure ni de probité. » Et le nouvel interlocuteur, se plaçant auprès de Suzanne, attacha sur le cavalier un regard ferme et tranquille.

Les deux antagonistes formaient un parfait contraste : le marchand, grand, mince, voûté, à la physionomie sournoise ; le douanier, petit, robuste, droit, exprimant au suprême degré, dans toute sa personne, l'énergie martiale d'un franc et vigoureux champion.

—Voulez-vous réellement la guerre, monsieur Novotny ? dit Senka. Prenez garde à votre réponse. Vous m'avez contraint de choisir un redoutable associé. N'y aurait-il pas moyen de traiter et de nous entendre ?

Cette question est une injure, répondit Wenzel, les sourcils froncés. Farkas vous accompagne, je le sais. Mais je ne crains aucun de vous deux. Faites votre métier, j'accomplirai mon devoir.

— Paroles plus fières que prudentes ! dit le Slovène. Puisque vous m'y contraignez, j'accepte le défi. Avant peu de semaines, cent

bœufs et mille livres de tabac traverseront Feldbach, pour montrer à vos chefs le degré de confiance que mérite votre habileté. Sans adieu, charmante Suzanne ! je reste votre serviteur dévoué. Si vous aimez l'uniforme, songez qu'un douanier ne vaut pas un demi-soldat. » En lançant ce dernier trait, le marchand avait rassemblé les rênes ; il piqua des deux et disparut au galop. Le douanier le laissa partir sans l'honorer d'un regard.

« Mille remerciements ! mademoiselle, dit-il, en serrant la main de la jeune fille : je suis profondément touché des sentiments que vous avez exprimés.

— C'était bien mal à vous, M. Wenzel, de nous épier ainsi, répondit Suzanne. Désormais je craindrai que chaque buisson ait des oreilles. »

La discrète Marie s'éloigna de plusieurs pas, à la recherche des champignons, et les jeunes gens purent s'expliquer sans témoins.

« Je vous avais vu entrer dans la forêt, dit Novotny ; mais c'était Senka que je suivais, tandis qu'un de mes hommes s'attachait à la piste de Farkas. Ils préparent une expédition importante. Peut-être aurais-je dû rester caché et surveiller Senka jusqu'à la frontière; mais je n'ai pu résister au désir de lui témoigner mon mépris et de vous remercier de ce que vous prenez sous votre protection mon honneur et ma vie. Ah ! vous avez l'intelligence d'un noble cœur : merci, mille fois merci !

— Voilà deux mois que vous êtes notre voisin ; ne vous êtes-vous pas montré notre excellent ami ? » dit Suzanne en retirant sa main, après avoir légèrement pressé celle du douanier.

— « Votre ami ! mademoiselle; oui, je mérite ce titre, l'avenir le prouvera. Et permettez-moi de vous parler à cœur ouvert : si j'étais riche et que vous fussiez libre, j'oserais prétendre à votre main. Hélas ! je n'ai pas de fortune, et l'on vous considère comme engagée avec votre cousin. Mon père était un pauvre bûcheron morave ; je dois mon instruction à un simple hazard : j'eus le bonheur un jour, à l'âge de dix-huit ans, d'abattre d'un coup de hache un sanglier blessé, qui avait renversé le comte Auersberg, notre maître. Le comte me mit à l'école durant trois ans, et m'appela ensuite au bataillon de chasseurs qu'il commandait. J'y devins promptement sergent, et peut-être pouvais-je prétendre à l'écharpe d'officier, lorsque la mort de mon père m'a contraint à passer dans la Douane, pour faire vivre ma mère et ma sœur. Je n'ai point avoué à mon

protecteur les motifs de cette mutation, de peur qu'il n'y vît un nouvel appel à sa générosité, et il s'est refroidi à mon égard. Vous le comprenez : pauvre et sans appui, je ne pourrais penser à l'héritière de Feldbach, quand même elle serait libre. Quoi qu'il en soit, n'oubliez jamais que Wenzel Novotny sera toujours pour vous le plus dévoué des amis.»

Suzanne s'était appuyée contre un hêtre; elle écoutait, silencieuse, les yeux baissés, les joues enflammées et le corsage agité. Levant la tête, elle attacha sur le jeune homme un long regard, d'une étrange fixité; une larme tremblait à ses longs cils.

Il resta muet, sans oser chercher à comprendre le mystère de ce langage, peu désespérant pour un amoureux. Alors Suzanne, surmontant son émotion, tendit la main à Novotny, et lui dit d'un ton simple et naturel :

« J'ai confiance en votre affection ; un si bon fils doit être fidèle ami. Prenez garde à Senka ; ne vous exposez pas trop. Viens, Marie, allons aux champignons.

— Vous en trouverez quantité dans la clairière aux renards, dit Wenzel ; je vais vous y faire escorter : car il y a dans la forêt des Bohémiens que je crois affiliés à la bande de Farkas. »

Sortant de sa poche un petit cornet, il siffla deux fois, avec une intonation particulière. Aussitôt un douanier se montra sur le chemin, à une centaine de pas, et accourut. Le sous-officier lui confia les jeunes filles, et se dirigea vers la frontière, d'un pas si rapide que sa tunique verte se confondit en une minute avec les lointains feuillages qui ombrageaient l'extrémité visible du chemin.

Suzanne resta silencieuse durant la cueillette des champignons ; sous prétexte de fatigue, elle s'assit même rêveuse dans la clairière, tandis que la servante et son compagnon emplissaient les paniers.

— Peut-être nous expliquerons-nous maintenant pourquoi elle rougit tant à la rencontre de Hofner, de son père et du curé.

Avant que le soleil fût couché, Farkas avait exploré une partie de la forêt. La nuit approchait quand il en atteignit la lisière, du côté de Saint-Gothard. Il franchit alors la frontière, marquée par une petite rivière, affluent de la Raab. Après avoir passé le pont, point de contact entre les deux pays, il descendit de cheval, et prit un sentier rural qui montait à droite, entre deux champs de froment. Arrivé à mi-côte de la hauteur, il siffla dans ses doigts.

Aussitôt une jeune fille d'environ seize ans se leva entre les tiges de blé, et vint rejoindre le contrebandier. Le costume de cette en-

fant indiquait une Bohémienne. Sa courte jupe rouge fanée et son corsage bleuâtre étaient bizarrement festonnés de velours noir. De grosses perles de jais entouraient son cou nu et bronzé, d'un modelé singulièrement gracieux. Ses pieds nus flottaient dans des souliers enrubannés, qui eussent été trop étroits pour toute Allemande de son âge. Entre ses lèvres d'un rouge cramoisi perlaient des dents d'ivoire. Ses grands yeux noirs, fendus et relevés à la malaise, étaient surmontés de sourcils fièrement arqués. Un foulard rouge s'enroulait en turban autour de ses cheveux, fins, noirs et luisants comme l'aile du corbeau. Il eût suffi de la cambrure de sa taille et de la vivacité sauvage de sa démarche pour faire reconnaître en elle une de ces filles étranges, qui inspirent et partagent tant de folles passions, partout où se répand la race vagabonde des Tziganes.

Le beau lévrier sauta de joie et hurla de tendresse en apercevant Joujika; elle flatta de sa petite main brune le museau pointu de l'animal et baisa le cheval noir sur les naseaux, tandis que Farkas attachait sur elle un œil charmé.

— « Tout va bien, petite, lui dit-il : le marché est conclu, et voici ce que j'ai stipulé pour arrhes. »

La Tzigane ouvrit avec empressement la boîte de maroquin vert que le contrebandier lui présentait: « Un collier de corail! » s'écria-t-elle en faisant miroiter aux derniers rayons du jour les facettes rougeâtres de trois rangs de grains, « ah! mon Ladislas! tu es le meilleur et le plus charmant des maîtres! Que cette parure ira bien avec ma robe blanche et jaune! Je mourrais pour te servir. »

Farkas questionna ensuite la jeune fille, qui acheva de le renseigner sur la force et les démarches des douaniers de Feldbach. Les Bohémiens, qui parcouraient depuis deux jours la forêt et les environs du village, épiaient les caches des agents du gouvernement, étudiaient leurs habitudes, tâchaient de surprendre leurs projets et leurs instructions; ils communiquaient habituellement avec Farkas par Joujika, fine mouche, auxiliaire dévouée. Après avoir entendu son rapport, le contrebandier se remit en selle et prit l'enfant derrière lui. Ils partirent ensuite au grand galop, dans la direction de Saint-Gothard, où ils avaient rendez-vous avec Senka.

G. DE LA TOUR.

LA BELLE ANTIQUITÉ

La tempête qui a clos le XVIIIe siècle semblait devoir mettre fin, en le couronnant, au mouvement païen appelé la Renaissance. Quelques penseurs de bon aloi conçurent alors cet espoir : ils croyaient que les esprits, une fois raffermis, voudraient rompre avec les idées dont la révolution était sortie. Il n'en fut rien. 93 a été l'un des résultats, mais non pas le dernier fruit de ce réveil de *l'intelligence humaine.* Les esprits, assez longtemps indécis, sont ouvertement rentrés dans l'ornière si profonde creusée par l'étude ou plutôt par l'admiration de « la belle antiquité ». Les idées païennes sont de nouveau en pleine floraison. Elles règnent dans les arts et pénètrent de plus en plus les mœurs. Si vous en doutez, visitez les Expositions consacrées aux œuvres du jour, étudiez le caractère de nos fêtes, suivez la littérature des théâtres et des salons, parcourez nos livres de classe, et votre doute cessera. Les splendeurs malsaines du paganisme nous éblouissent plus que jamais. Nous admirons les héros de la Grèce et de Rome, nous croyons à leurs vertus; nous cherchons des leçons de goût et de morale dans ces « maîtres de l'esprit humain » qui ont pratiqué et glorifié tous les vices. Les classiques païens, un instant ébranlés, grâce aux « clameurs de quelques fanatiques », ont repris tout leur empire. Certains catholiques, qui se tiennent pour de grands adversaires du césarisme, se glorifient d'avoir contribué à ce résultat. La passion a mis un tel bandeau sur les yeux de ces littérateurs, qu'ils ne peuvent plus voir que césarisme et paganisme sont choses inséparables. Ils admirent la liberté antique, se croient les ennemis de César et sont césariens.

L'auteur des *Deux Paganismes*, M. Eugène Loudun, ne tombe pas dans ce travers. Que César ait eu tort ou raison de détruire la république romaine, qu'il ait été moralement inférieur ou supérieur à ses rivaux, cela l'inquiète assez peu. Le rôle des individus disparaît pour lui dans l'ensemble des faits et des doctrines. C'est le paganisme même qu'il étudie. Et son étude n'est pas une œuvre d'archéologue; il demande au passé des leçons pour le présent. Il établit que nous

revenons au paganisme et rappelle ce que le paganisme avait fait de l'humanité. M. Loudun sait, comme tout chrétien, que ce retour ne saurait être complet, que « les portes de l'enfer ne prévaudront pas; » mais il sait aussi qu'il peut nous mener bien loin, bien bas, et il tente d'éclairer les abîmes où nous courons.

« Comme au temps de saint Augustin, dit-il, la lutte est entre les deux cités : la cité de la terre, « qui ôte l'homme au vrai désir, » et la cité fidèle, « voyageuse sur la terre, » où l'homme vit en vue de Dieu. Autrefois la première s'appelait le paganisme, aujourd'hui le pathéisme; *elle* a changé de nom, car l'erreur prend incessamment des figures différentes; l'autre est demeurée invariable : le christianisme. »

Afin de bien démontrer que le panthéisme moderne est une forme nouvelle de l'ancien paganisme, M. Loudun indique son point de départ et ses progrès en traçant les étapes du mal dans les sociétés chrétiennes. Cet exposé, qui remonte à Philippe-le-Bel, se termine par quelques pages très fermes sur le caractère et l'inévitable aboutissement des doctrines que propagent aujourd'hui nos libres penseurs. Après ce rapide coup d'œil sur le présent et sur l'avenir, M. Loudun aborde de front son sujet : il demande aux écrivains et aux législateurs de la Grèce et de Rome de nous faire connaître l'antiquité grecque et romaine. Il cite, en effet, beaucoup plus qu'il ne discute. De nombreuses preuves appuient toutes ses assertions.

L'idée religieuse se trouve à la base de toutes les sociétés. Rome, ce refuge de bandits, avait à ses débuts une notion assez élevée de la divinité. Il en avait été de même en Grèce. Aussi trouve-t-on çà et là dans les philosophes et les poëtes la trace des grandes lois émanées de Dieu. Mais ce souvenir des premiers enseignements du Créateur était dès lors à peu près sans action sur les mœurs et ne tarda pas à paraître complétement étouffé. Il y avait des pratiques religieuses; il n'y avait véritablement pas de religion. Les dieux n'étaient que des hommes plus heureux et plus puissants que leurs adorateurs, ayant toutes leurs passions, par conséquent tous leurs vices. Les sages, ceux qui parlaient le mieux de la puissance divine, étaient les moins attachés au culte. Si la tradition leur avait transmis quelques restes de vérité, toute certitude leur faisait défaut, et les erreurs les plus grossières se mêlaient dans leur esprit à quelques idées assez justes mais vagues sur Dieu, l'âme, la vie future. En somme, ils en étaient, comme la foule, à l'idolâtrie et au panthéisme. De là une ignorance absolue de la morale, un mépris complet de l'homme.

Ce résultat était général. Le vulgaire, ayant donné ses vices aux dieux, restait vicieux en toute sécurité de conscience : cela le rapprochait de la divinité. Quant aux sages, ne croyant qu'à leur sagesse, chacun d'eux agissait suivant ses passions. Or l'homme abandonné à lui-même est nécessairement l'ennemi de l'homme : il ne peut jouir qu'en asservissant le prochain ; et il veut jouir.

Mais quelques philosophes et quelques poëtes n'ont-ils pas eu l'idée nette de l'unité de Dieu, et cette croyance ne s'est-elle pas manifestée chez eux par de beaux préceptes, des préceptes presque chrétiens ?

« Sans doute, dit M. Loudun, les poëtes et les hommes éclairés se figuraient vaguement, parmi ces dieux, un Dieu supérieur, mais ils ne se le figuraient pas possédant tous les attributs du vrai Dieu. D'abord, il n'est pas meilleur que les divinités auxquelles il commande : voyez comme ils le font parler et agir. Il est partial, injuste, ambitieux; Eschyle le représente jaloux de l'homme; Homère lui donne des désirs voluptueux, et le fait séduire par Junon. « Jupiter, dit Euripide, médite un vaste dessein : il allume entre les Grecs et les Phrygiens une sanglante guerre, afin que la terre, notre commune mère, soit soulagée du fardeau d'une multitude inutile, et que la puissance des Grecs soit connue de tout l'univers (1). » Ainsi le plus insolent mépris de l'espèce humaine : *soulager* la terre du *fardeau* d'une multitude *inutile*, et l'intérêt exclusif d'une petite nation, voilà les pensées du Dieu souverain. C'est un Dieu dur, étroit et qui raisonne comme un chef de barbares, *cruel* et *Grec*. »

M. Loudun cite d'autres exemples; il aurait pu en citer bien plus encore : ils abondent. Mais on peut être bref : car personne n'ignore que Jupiter, le maître des dieux, le dieu suprême, très-grand, très-bon, *maximus optimus*, avait tous les vices des hommes vicieux. Du reste, pour ceux mêmes qui célèbrent sa puissance, il semble, comme les hommes, soumis à une force suprême : il relève du Destin, de la Fatalité. Sa force et son intelligence ont des limites. Il se trouve parfois dans les embarras les plus cruels. Il doit alors penser avec Chrysippe, que *l'arrêt irrévocable de la nécessité* domine tout, et dire comme Tacite : Le hasard nous emporte, cédons au hasard. *Fatis agimur, cedite fatis!* C'est au moins le langage que lui fait tenir Homère au sujet de Sarpédon, l'un des bâtards du roi des dieux : « Le destin a donc arrêté que Sarpédon périra. »

(1) M. Loudun indique avec soin les endroits où ses citations sont puisées. Nous croyons inutile de reproduire ces renvois.

Licence de poëte, dira-t-on. Non, c'est l'idée générale. On la retrouve, même chez les philosophes, qui, laissant de côté ce vil Jupiter, cherchent en dehors de l'Olympe le dieu idéal. Citons M. Loudun :

« Dieu est impuissant sur les événements; bien plus il les ignore : on trouve parfois un philosophe qui accorde à Dieu la clairvoyance parfaite. Il y a dans Xénophon un mot admirable, le plus beau de sa philosophie : après avoir prouvé l'existence de Dieu par le spectacle de l'univers, Socrate le définit ainsi : « Telle est la grandeur de l'être suprême qu'il voit tout d'un seul regard, qu'il entend tout, qu'il est partout, qu'il veille à la fois sur toutes choses; » et il ajoute : « Ne faites donc rien d'impie, d'injuste, de honteux, même dans la solitude, parce qu'aucune de nos actions n'échappe à Dieu. » Rien ne fait plus d'honneur à Socrate qu'une telle pensée; mais ce n'est là qu'une opinion, et elle n'est même pas partagée par les plus grands philosophes : « S'il est vrai, dit Aristote, que les *dieux mêmes ne peuvent tout savoir*, quelque éclairés qu'ils soient, à plus forte raison les hommes. » — Ce passage, remarque Voltaire, fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce et probablement de l'Asie, et montre évidemment qu'on n'accordait pas alors l'omniscience à la divinité. » Ajoutons que Socrate lui-même ne tenait pas à l'unité de Dieu. Xénophon lui fait dire « tantôt qu'il n'y a qu'un Dieu, tantôt qu'il y en a *plusieurs*, tantôt que le soleil est Dieu. »

Mais Platon, mais Cicéron ? Ils ont de belles paroles, de grandes définitions qui étonnent et séduisent. Allez plus avant, pressez leurs phrases, poursuivez l'idée et vous ne trouverez qu'un désir vague, indéfini, incomplet. « Dieu, dit Cicéron, doit être remercié quand nous devenons grands, riches, que nous évitons un danger, etc., parce qu'il y a là une gloire qui ne nous appartient pas ; mais de ce que nous sommes gens de bien, nous n'en devons rien à Dieu ; on ne lui demande ni la justice, ni la tempérance, ni la sagesse... » D'ailleurs, Cicéron n'est-il pas entré en matière par une phrase qui dénote la plus parfaite et la plus tranquille incrédulité ? « La plupart des philosophes croient qu'il y a un Dieu, *ce qui est très vraisemblable.* » Il va donc examiner une *probabilité* sans prétendre *rien dire de certain* et sans attacher grande importance à ce qu'il dira.

L'indifférence que montrait Cicéron, Platon l'avait également montrée.

«En quelques endroits, Platon donne de Dieu une idée sublime qu'il dit tenir des traditions des Egyptiens, et par les Egyptiens des Hébreux, sans

doute : « Dieu est la juste mesure de chaque chose; Dieu, tenant en sa main le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres, marche toujours sur une ligne droite, la justice le suit... Dieu soutient et dirige le monde; il voit, il entend tout, rien ne peut lui échapper... »

C'est bien Dieu; mais Platon ne s'arrête pas là.

« Aussitôt après ces belles paroles, examinant s'il faut honorer Dieu : *Suivez les lois de votre pays*, comme dit l'oracle, il s'applique à des divisions des *dieux célestes*, *souterrains*, *génies*, *héros*, etc.; aux uns on offrira les parties droites, aux autres les parties gauches, à celle-ci en nombre pair, à celle-là impair : il veut qu'on prenne garde de ne pas confondre le culte des dieux *souterrains* avec celui des dieux *célestes*, les divinités subalternes du ciel et celles des enfers, etc. Et les dieux mêmes, il ne sait ce qu'ils sont, ce qu'est pour eux l'homme : « l'ont-ils fait pour s'amuser ou pour un dessein sérieux? » Autant vaut le mot du poëte comique : « Nous sommes des balles dont les dieux jouent. »

Aristote, si précis et si ferme d'ordinaire, oscille comme les autres sur le point fondamental : « Tour à tour, pour lui, Dieu est séparé du monde, le monde est Dieu, le feu du ciel est Dieu, etc. » Pline a tiré la conclusion de toutes ces hypothèses : « Au milieu de ces contradictions la seule chose certaine, c'est qu'il n'y a rien de certain. »

Enfin, il résulte des écrits apologétiques des premiers siècles que le monde païen ne comprit jamais la puissance divine. Minutius Félix nous montre dans l'*Octavius* un païen instruit ne pouvant s'expliquer la croyance des chrétiens à un Dieu *qui est partout*, *qui assiste à tout ce que l'on fait*, etc. (1) M. Nisard, peu suspect en ces matières, a donc très-bien résumé la question par ces mots : « La Providence n'avait pas même de nom chez les païens. »

Où manque l'idée de la Providence manque aussi l'idée claire et formelle de l'âme. Tous les païens ne disaient pas comme Sénèque : « Après la mort il n'y a rien, » ou comme Lucrèce : « La mort, c'est l'absorption dans le sein de la nature, » ou comme César : « La mort est la fin de tous les maux; après elle, il n'y a plus rien, ni soucis, ni plaisirs. » Cet abject matérialisme, bon nombre de philosophes en Grèce comme à Rome l'avaient repoussé. Homère parle des âmes des

(1) M. Loudun dit que l'*Octavius* fut composé à *la fin du premier siècle*. C'est sans doute une faute d'impression. Minutius Félix est né dans la seconde moitié du deuxième siècle, et l'*Octavius* date du commencement du troisième siècle. Ce détail n'influe en rien, du reste, sur l'argument de M. Loudun.

morts, il décrit les *ombres* errant dans l'Élysée, où elles s'ennuient beaucoup. Pythagore, Platon, Cicéron vont plus loin, s'élèvent plus haut ; ils trouvent de belles définitions, ils en trouvent aussi d'absurdes, puis ils tombent sans atteindre le but. Après avoir dit que l'âme est immortelle, ils ne savent qu'en faire. Platon s'en débarrasse par la métempsycose. Il confine l'âme d'Orphée dans un cygne, celle d'Ajax dans un lion, celle de Thersite dans un singe. De plus les âmes complétement pures, les âmes des justes peuvent se reposer mille ans. « La plus haute faveur à laquelle puisse prétendre l'homme pur, dit saint Augustin résumant la doctrine de Platon, c'est de remonter libre de tout souvenir aux régions célestes, avec le désir nouveau de rentrer dans les biens corporels ; c'est un cercle éternel de mort et de renaissance ; l'âme ne peut demeurer sans corps : ainsi l'homme pur retourne aux travaux et aux souffrances humaines après un court séjour dans les astres, et le méchant qui n'y aura pas fait séjour revient dans des corps de brutes ou même d'hommes (1). »

Cicéron trouvait ce système un peu compliqué, et, comme Socrate et tant d'autres sages, il aboutissait au doute. Voici le résumé de sa doctrine : « Il se peut que l'on ne perde pas tout sentiment en mourant ; dans ce cas ce n'est pas la mort, mais l'immortalité. — Rien n'est moins certain, répliquez-vous. J'en conviens ; mais, si l'on est privé de sentiment, on n'a plus de misère et l'on n'est plus à plaindre. »

M. Loudun résume avec justesse, par ces quelques mots, les idées de l'antiquité sur l'immortalité de l'âme : « Quelques-uns la niaient, la masse n'y croyait pas, le reste en doutait. »

Si les Grecs et les Romains, dans de telles conditions, ne croyant ni à l'action de la Providence ni à l'immortalité de l'âme, avaient eu la grandeur et les vertus que des chrétiens prétendent nous faire admirer, les sophistes auraient beau jeu. Mais, au contraire, c'est surtout quand il s'agit des mœurs et de toute l'organisation sociale que la thèse des fauteurs du paganisme apparaît dans sa révoltante fausseté.

M. Loudun a examiné de près les grands hommes de « la belle antiquité, » les modèles que dans beaucoup d'écoles religieuses on propose à nos enfants ; il a étudié en chrétien ces institutions que l'ignorance et la passion déclarent admirables, et il démontre, par les faits comme par le raisonnement, que les États de la Grèce et

(1) *Cité de Dieu*, liv. XIII.

Rome n'ont connu ni la pureté, ni le respect de l'humanité, ni l'honneur.

On me permettra ici une petite digression, qui rentre très-bien d'ailleurs dans mon sujet.

Au moment où j'étudiais ce livre de saine érudition et de bon sens, je lisais dans le *Correspondant* un article où M. de Montalembert, toujours très-jeune, célébrait l'*influence féconde et salutaire que les immortelles peuplades de la Grèce antique* ont exercée sur le monde, et mettait tranquillement sur la même ligne à ce point de vue, c'est-à-dire au point de vue moral, les petits États païens de l'antiquité et les *républiques chrétiennes du moyen-âge*. Je dois avouer que cette affirmation oratoire, si contraire au témoignage réfléchi de M. Loudun, ne m'a pas fait changer d'avis. Cependant, comme je veux être juste, même envers les païens contemporains d'Aspasie, je mentionne l'apologie de M. de Montalembert à côté des faits qui montrent la bassesse, — une irrémédiable bassesse, — là où le véhément académicien dont M. Prévost-Paradol est *le plus jeune ami*, a vu une influence salutaire et féconde.

On s'exclame sur la beauté de certains préceptes formulés par les sages de la Grèce. De beaux préceptes, on en trouve dans toutes les religions, toutes les philosophies! Comme le remarque Platon, jamais les sages et les prêtres chez aucun peuple, dans aucun temps, n'ont prêché le vice, sous son nom de vice. D'ailleurs l'humanité, nous l'avons déjà dit, en se courbant sous la loi du diable, conservait une idée confuse de la loi de Dieu. Ce débris, qu'elle ne voyait pas, était tout son soutien.

Il ne s'agit donc pas de proclamer des axiomes; il s'agit de comprendre l'ensemble des doctrines, d'en saisir la pensée fondamentale, d'en montrer les résultats. Or, quelle était chez les Grecs la loi supérieure des actions? C'était l'*utile*. Les institutions immolaient l'individu à l'utilité de l'Etat, et l'individu, de son côté, sacrifiait toujours le prochain à son utilité particulière. Aristippe, exprimant l'opinion et la pratique générales, disait : « Le vrai sage doit tout rapporter à lui, car nul n'est plus digne de tous les biens... Il faut estimer ses amis, parce qu'on a besoin d'eux; comme les membres sont utiles au corps, etc. »

Les sages du paganisme devaient raisonner ainsi, puisqu'ils voyaient dans le plaisir la fin de l'homme. Ils recommandaient la vertu dans la mesure où elle était profitable, elle devait être une spéculation et

non pas un sacrifice. Soyez prudent, soyez sage, repoussez les mauvais avis, les mauvais exemples, disait Pythagore : «*c'est ainsi que vous mènerez une vie délicieuse.* » Le respect des dieux devait être lui-même une sorte de placement en vue du temps et non de l'éternité. «Honorez les dieux, disait Hésiode, afin que ce soit vous qui achetiez le champ des autres, et non les autres votre patrimoine. » Horace y mettait moins de façon : « Je demande à Jupiter la vie, les richesses, etc. ; pour la vertu, je m'en charge ; » c'est-à-dire je m'en moque. Personne n'espérait rien d'autrui ; la sagesse c'était l'égoïsme.

On vantait volontiers le charme de l'amitié; mais, selon l'expression de Plutarque, l'*utilité réciproque* était le *lien nécessaire* de toute intimité. L'intérêt gouvernait le cœur. Ecoutons Socrate : « Obligez vos amis et même vos ennemis, mais attendez qu'*ils en aient grand besoin :* vous les tiendrez mieux. » M. Loudun a donc le droit de dire que ces sages n'avaient pas le sentiment de la pure justice. « Qu'on les presse, qu'on les fouille, il y a un mot qu'on ne trouvera jamais, la *Charité*, car il y a une vertu qui était ignorée du monde entier avant le Christ, l'*amour*. Leurs actions les plus belles en apparence ont toujours un point où elles sonnent creux, où retentit le gouffre de l'avide intérêt. » N'oublions pas enfin l'observation de Lactance, que dans cette morale il n'y avait rien ni pour les femmes, ni pour les esclaves, ni pour les pauvres. Il semble que l'homme riche, libre et fort, ait seul le droit de vivre. Malheur aux faibles! malheur à ceux qui souffrent! C'est la loi païenne. Concluons sur ce point en citant une seconde fois M. Nisard :

« Des prescriptions, des conseils, la menace du ridicule, voilà toute la morale païenne. Ces grands philosophes n'ont pu s'élever plus haut... Qu'on ne s'y trompe pas, ce qui semble un dernier degré à franchir pour que les deux morales (chrétienne et païenne) se confondent est un abîme! On a dit à tort que la morale de Platon était un acheminement à la morale chrétienne; car acheminement signifie qu'on arrivera, *et on ne serait pas arrivé.* »

Voyons les grands hommes. Peu d'entre eux, dans une société chrétienne, auraient évité le bagne.

« Solon, un des sept Sages de la Grèce, se permettait toutes les jouissances qui contribuent à une vie délicieuse, les jouissances licites et illicites. Plutarque, son biographe, parle de son goût pour l'argent et la volupté,

de son luxe, de sa sensualité, de la licence de ses poésies. Devenu vieux, il ne se livra que davantage aux plaisirs et à la bonne chère; ce législateur faisait de petits vers érotiques : « Je vis pour le vin, les Muses et Vénus », disait-il.

« Des soupçons indignes pèsent sur Aristote : on l'accuse d'avoir fourni le poison qui fit périr Alexandre. Du reste, on le trouve à la cour d'un tyran, où il est allé « attiré par quelque raison de libertinage; » il épouse la concubine du tyran, et sa passion pour elle est tellement folle, qu'il lui fait des sacrifices comme à une déesse. »

Laissons Thalès, trop habile spéculateur, et Bion, qui mourut de ses débauches, et Xénocrate, l'ivrogne, et Périandre, qui parlait comme un sage et vivait comme un enragé, et Aristippe, l'amant de Laïs; rappelons que Socrate allait en bien des cas jusqu'au cynisme, que Platon malmenait les tyrans en paroles et acceptait avec joie leurs présents; rappelons aussi que tous ces sages étaient en proie à un vice infâme.

Et maintenant parlons de Thémistocle, dont Cicéron a dit : « La Grèce a-t-elle un plus grand homme? » M. Loudun relève cette parole et étudie en détail le personnage si absolument glorifié. Il donne des textes, il précise des faits, et le Thémistocle classique disparaît. Au lieu du patriote dévoué à son pays, nous voyons tout de suite un ambitieux, un hypocrite, un concussionnaire; et ce ne sera pas tout. L'avidité de Thémistocle est si connue, que de tous côtés on lui offre de l'argent. « Pour de l'argent il exile, il rappelle de l'exil pour de « l'argent. A la veille de Salamine, l'armée grecque allait quitter les « côtes de l'Eubée; les habitants de cette île, effrayés, apportent trente « talents (cent cinquante mille francs) à Thémistocle pour le décider à « rester : Thémistocle en donne cinq à Eurybiale, général des Lacédé- « moniens, trois à Adimante, général des Corinthiens, et garde le reste « pour lui (1). Un autre moment, il descend dans l'île d'Andros, alliée « d'Athènes, avec des troupes : « Il me faut de l'argent, dit-il, et je viens « à vous avec deux divinités, la Persuasion et la Force. »

Aristide, le juste Aristide, qui n'aimait pas Thémistocle, par suite d'une rivalité honteuse, si nous en croyons Plutarque, disait en parlant de lui : « Il faut regarder à ses mains. » Il est certain qu'il devint fort riche.

Le mensonge, l'intrigue, la corruption étaient pour lui des armes

(1) Est-il nécessaire de rappeler que l'argent avait alors une tout autre valeur qu'aujourd'hui? Les vingt-deux talents que garda Thémistocle représentaient une somme énorme.

ordinaires et régulières. Il affectait de croire aux dieux et se riait des dieux au point de dicter à la Pythie de Delphes ses oracles. Le droit des gens, la loyauté, le respect des engagements lui étaient inconnus ; mais quel Grec les connaissait? Ce peuple manquait essentiellement de sens moral. Toute sa littérature et toute son histoire en font foi.

L'orgueil de Thémistocle, ses excès de pouvoir, la jalousie inhérente aux démocraties, particulièrement à la démocratie athénienne, soulèvent l'opinion contre lui. Il est exilé. Que fait-il ? Il demande asile au roi des Perses, à l'ennemi de son pays, et lui dit : « Si j'ai combattu et vaincu votre père, j'ai empêché les Grecs de profiter de ma victoire ; je lui ai donc rendu de grands services ; je puis vous en rendre de plus grands encore : si vous voulez suivre mes conseils, les Grecs ne pourront tenir contre vous et vous les soumettrez à votre domination. » Puis, joignant les actes aux paroles, le républicain se prosterne aux pieds du grand roi et l'adore. Artaxerce le comble d'honneurs, de richesses, de présents; il en fait un satrape, et Thémistocle enivré dit à ses enfants en leur montrant sa table servie avec luxe : « Mes amis, nous étions perdus, si nous n'avions été perdus. » Il avait le vin gai. Du reste, même à jeun, il était homme d'esprit. Et sous ce rapport ses émules ne lui cédaient en rien. Tous ces Grecs avaient le trait heureux et la phrase prompte. Aussi ont-ils laissé une collection de paroles vives et grandes, qui éblouiront encore longtemps le vulgaire.

Plutarque, admirateur du suicide et grand ami des situations dramatiques, prétend que Thémistocle, resté patriote grec quoique serviteur d'Artaxerce, s'empoisonna pour ne pas aider les Perses dans une guerre contre Athènes. Cette version a triomphé dans l'enseignement classique. Malheureusement Thucydide, Athénien comme Thémistocle et presque son contemporain, le fait mourir dans son lit. Du reste, Plutarque ne tient pas essentiellement à toute sa version et il admet que la crainte de ne pas réussir put entraîner le vainqueur de Salamine à se suicider. C'est à peu près l'avis de Cicéron. Bref, il est prouvé que le patriotisme de Thémistocle était subordonné à ses intérêts. Et combien de ces héros païens en étaient là ! Alcibiade n'a-t-il pas servi Sparte contre Athènes et donné au roi de Perse des conseils nuisibles à la Grèce ?

Esquissons maintenant deux types de Romains. Voici Cicéron, *père de la patrie*. On sait qu'il fut superbe contre Catilina. « Bien avant

de conspirer, Catilina était regardé comme un scélérat, Cicéron ne l'ignorait pas ; Catilina est impliqué dans un procès : « Pour « qu'il ne fût pas condamné, écrit Cicéron à Atticus, il faudrait « que les juges déclarassent qu'il ne fait pas jour en plein midi. » Puis, dans la lettre suivante, il annonce qu'il va plaider pour ce misérable : *Hoc tempore Catilinam defendere cogitamus.* Pourquoi ? parce qu'un avocat peut honorablement défendre tout accusé, même un Verrès, comme le fit l'honnête Hortensius ? non, parcequ'il voit dans Catilina un appui : « Si je le fais absoudre, j'espère qu'il s'en- « tendra avec moi pour nous faire nommer tous deux consuls. *Spero,* « *si absolutus erit, conjunctiorem illum nobis fore in ratione petitio-* « *nis.* » Disons en passant que la loi défendait ces coalitions.

Ainsi, en vue de ses seuls intérêts, Cicéron ne prenait pas seulement la défense d'un malhonnête homme, dont il reconnaissait la culpabilité ; il voulait, en outre, faire donner à cet homme la direction des affaires publiques. Il sacrifiait du même coup sa conscience et son pays. Nous reconnaissons d'ailleurs que la plupart des amis et des adversaires de Cicéron lui étaient moralement inférieurs. Quand on l'étudie après avoir étudié Pompée, César, Clodius, Antoine, etc., on lui trouve une sorte d'honnêteté ; mais sorti de ce milieu et jugé d'après les lumières chrétiennes, il est répugnant.

Voici un autre sage, Sénèque ; « il nous est peint par Tacite comme « un hypocrite, jaloux, envieux, avare, usurier, qui, en quatre ans, « avait amassé trois cent millions de sesterces (cinquante-neuf mil- « lions de francs), qui prêtait à usures énormes, épiait les testaments, « circonvenait les vieillards sans enfants, etc. » Sa conduite politique fut d'une insigne lâcheté. Il rédigea la lettre par laquelle Néron prétendit se justifier près du sénat d'avoir fait assassiner sa mère. On a dit que dans cette circonstance il avait cédé à la peur. Nous ne prétendons pas qu'il n'ait pas eu peur : nous prétendons qu'il était ignoble et lâche ; et de plus nous reconnaissons, avec la plupart des historiens, qu'il faut le regarder comme l'un des hommes les moins corrompus de son temps.

Les institutions que de tels hommes avaient établies et qui faisaient de tels hommes, pouvaient-elles exercer sur la masse une *influence féconde et salutaire?* pouvaient-elles protéger les mœurs et donner la liberté ? Évidemment non. A défaut de tout renseignement historique, le bon sens seul trancherait la question. Mais les renseignements abondent, et il faut en être à la rhétorique du « bon Rollin » ur

l'histoire ancienne pour parler de liberté à propos des Grecs et des Romains. « La démocratie n'est pas une république, disait Platon, c'est une tyrannie, » Ce jugement, on doit l'appliquer à toutes les *peuplades de la Grèce antique*. Non seulement elles avaient l'esclavage pour base; mais le citoyen lui-même, l'homme libre ne s'appartenait pas. L'Etat faisait peser sur lui un joug que ne connaîtront jamais les pays chrétiens. Et l'État c'était presque toujours la multitude jalouse et basse. « Bien qu'il possédât le pouvoir, dit M. Loudun, le peuple redoutait sans cesse ceux à qui il le déléguait : leur succès, leur bonheur, leur réputation, leur gloire dérangeaient l'égalité républicaine; plus ses orateurs, ses généraux, ses magistrats lui rendaient de services, plus il les abhorrait. Athènes surtout, cette ville qui avait un hibou pour emblème, s'offusquait, comme cet oiseau de ténèbres, de l'éclat des victoires de ses généraux. Elle frappait d'amende, de prison, d'exil, ses plus illustres citoyens. L'envie était son génie inspirateur; même au moment où, à bout de forces, elle agonisait, elle saisit de sa main crispée le dernier de ses défenseurs, Phocion, et le livra au bourreau. Toutes les républiques de la Grèce l'imitaient, et l'imitaient parce qu'elles étaient animées de la même passion. »

Et à Rome, sous quel régime, à quelle époque y voit-on la liberté? Ce sont de continuelles entreprises d'une classe sur l'autre, de continuelles luttes. On n'y peut jamais compter sur le lendemain. Les partis y font des conquêtes par violence ou par ruse, mais rien n'est solidement établi. Le droit n'existe pas, il est mobile. Le pauvre et le faible sont toujours sacrifiés. Qui est sans force est sans droit. Le mépris de l'humanité, voilà, en toutes choses, le dernier mot du paganisme.

Puisqu'on nous parle des exemples salutaires que les peuplades de la Grèce ont donnés au monde, il faut rappeler quelques-uns de ces exemples. Le patriotisme des Grecs ne dépassait guère les limites de la ville natale. Athènes haïssait Sparte, Thèbes voulait détruire Platée. Platon avait beau dire que toute guerre entre Grecs était une guerre civile, on ne cessait pas de se battre. Les passions les plus étroites, les plus basses, provoquaient ces conflits, et le mépris absolu de l'humanité les signalait. Les Achéens s'emparent de Mantinée; ils renversent la ville, tuent les magistrats et les notables, enchaînent les hommes, les conduisent en Macédoine et les vendent, ainsi que les femmes et les enfants, comme esclaves. Puis ils amènent dans la ville de nouveaux habitants, et, pour couronner leur vengeance, décident

que Mantinée s'appellera désormais Antigonée. Ne serait-ce pas là une exception? Non, des faits identiques marquent chaque page de l'histoire. Les Athéniens et les Lacédémoniens sont en lutte, c'est la guerre du Péloponèse. « Règle générale, quand une ville est prise, « on en chasse les habitants et on la donne à d'autres; les exemples « abondent de tous côtés, tous semblables, avec cette seule différence, « de temps en temps : au lieu de chasser les habitants, on les tue. Les « Athéniens s'emparent de l'île d'Égine, en expulsent les Éginètes, « hommes, femmes et enfants, et établissent des Athéniens à leur place; « les Lacédémoniens recueillent ces malheureux à Thyrée, près d'Argos; « quelque temps après, les Athéniens, descendant à Thyrée, la pren- « nent, l'incendient, et, cette fois, ne chassent pas les Éginètes, ils les « égorgent tous: « car, dit Thucydide, les Éginètes haïssaient mortel- « lement les Athéniens. » Les habitants d'Hycare sont réduits en esclavage, ceux de Sicyone sont mis à mort. Nulle pitié, nulle loyauté non plus. Les Lacédémoniens avaient commencé la guerre en jetant dans des précipices plusieurs marchands d'Athènes, pris sur mer contre le droit des gens. Les Athéniens s'étaient emparés des ambassadeurs de Sparte, et, sans vouloir les entendre, les avaient tués et jetés à la voirie.

Les Platéens, après une longue résistance, se rendent aux Lacédémoniens à la condition qu'on gardera envers eux les formes de la justice. « Des commissaires arrivent de Sparte et appellent devant eux les « Platéens; on les interroge un à un : Avez-vous rendu quelque service « aux Lacédémoniens? Non, répondait chacun d'eux, qui venait, au con- « traire, de se battre contre Sparte : on l'égorgeait; *on n'en épargna* « *pas un*, dit Thucydide.» N'était-ce pas faire justice que de punir des ennemis? Agésilas s'empare, en pleine paix, de la citadelle de Thèbes : « Il est beau, dit-il, de faire spontanément ce qui est dans l'intérêt de Sparte. » Plus tard, un émule de ce héros tâche de surprendre le Pirée. « Cela eût été, s'écrie le même Agésilas, une action *plus belle et plus glorieuse encore* que la prise de la citadelle de Thèbes. » Et les admirateurs de l'antiquité de s'écrier : quelle grandeur d'âme! il met le projet de son rival au-dessus de ses propres actions. Le Spartiate Lysandre résumait toute la morale des Grecs en disant : « Il faut tromper les enfants avec des osselets, et les hommes avec des serments. » Il y a un autre mot, tout différent, nous dira-t-on; c'est celui d'Aristide faisant repousser une proposition de Thémistocle, que seul il connaissait, par ces belles paroles : « Ce

serait utile, mais injuste.» Il s'agissait simplement, on le sait, de brûler par surprise, au lendemain de Salamine et dans la joie du triomphe, toute la flotte grecque alliée d'Athènes, cette flotte grâce à laquelle Thémistocle venait de battre les Perses. L'anecdote est-elle vraie? Il y a doute. Thémistocle était homme à concevoir un semblable projet; mais Aristide était-il homme à le repousser? Ce juste, dans une autre circonstance, sut conseiller l'injustice. Notons que les panégyristes des anciens tiennent l'histoire pour vraie quand ils parlent d'Aristide, et la trouvent suspecte lorsqu'ils parlent de Thémistocle.

On a célébré souvent la douceur des Athéniens pour leurs esclaves. Il faut s'entendre : ils accordaient à certains esclaves des facilités matérielles qui allégeaient le joug; mais c'était là un simple calcul. En Grèce, comme à Rome, l'esclave n'était pas un homme, c'était une chose. Le maître pouvait se permettre tous les excès; et quels excès ne se permettaient pas ces païens, sanguinaires et corrompus au-delà de toute expression! Ces doux Athéniens, pour utiliser plus tranquillement leurs prisonniers de guerre réduits en esclavage, «leur coupaient «le pouce de la main droite : cela les empêchait de se servir désormais «de la pique, mais ne les empêchait pas de ramer. N'est-ce pas ingé-«nieux?» Et ces prisonniers n'étaient pas des Barbares, c'étaient des «Grecs. A Sparte, on ne se contentait pas d'exciter les jeunes gens à «tuer les ilotes, à les chasser comme des cerfs ou des sangliers; quand «ils étaient trop bien faits, on les défigurait : il fallait qu'un esclave eût «toutes les marques de l'infériorité.» Voilà quelques-uns des exemples que les *immortelles peuplades de la Grèce antique* ont donnés au monde. J'hésite à les croire *féconds et salutaires*. Mais n'est-il pas particulièrement étrange que M. de Montalembert ait exprimé tant d'admiration pour l'ancienne civilisation grecque, dans un article où il trépigne sur les vaincus et les mourants de la Confédération américaine du Sud, parce qu'ils représentaient, dit-il, la cause de l'esclavage? C'est mal combattre l'esclavage dans le présent que d'admirer si violemment dans le passé les sociétés dont il formait la base, qui n'ont vécu que par lui, qui eussent été impossibles sans lui.

Les Romains allèrent plus loin encore que les Grecs. Aux esclaves ils joignirent les gladiateurs! On en fit d'abord paraître quelques couples dans l'arène, puis des centaines, puis des milliers. Le sage Titus, *délices du genre humain*, livra aux cirques cinq mille gladiateurs pour les funérailles de son père.

Mais, dira-t-on, il y avait un code de l'esclavage. Sans doute, la

matière était trop importante pour échapper aux législateurs. M. Loudun résume très-bien les lois qui réglaient les rapports du maître et de l'esclave : *Tout pour l'un, rien pour l'autre.* Le droit d'user et d'abuser, inhérent au droit de propriété, était ici en pleine vigueur.

Parlerons-nous des mœurs privées? entrerons-nous dans l'intérieur de la famille? Non, ces preuves nous échappent à cause même de leur force: on ne doit remuer ce fumier païen qu'en cas de nécessité absolue. M. Loudun a dû le faire, mais nous pouvons nous dispenser de le suivre sur ce terrain. Laissons donc les mœurs et reproduisons simplement le résumé de l'auteur des *Deux Paganismes* sur la situation que la loi et l'opinion faisaient à la femme.

« On comprend ce que devait être la femme pour des hommes envahis par de telles préoccupations. Elle engendrait des enfants, elle n'était elle-même qu'un enfant : être inférieur, imposé à l'homme par nécessité, on la considérait avec une sorte de pitié; toute la littérature antique porte les marques de ce dédain : les philosophes la jugeaient de haut, les poëtes en faisaient des risées, « tous les législateurs la dégradaient, la gênaient, la maltraitaient » dit Joseph de Maistre. »

La servitude était son lot et le mariage n'y changeait rien.

« Elle était fille de son père, elle devenait fille de son mari : *filiæ locum obtinebat.* »

Le mari était maître de sa personne et de ses biens, « comme si la conquête l'eût mise entre ses mains. » Nulle autorité sur ses enfants : ils n'ont pas même besoin de son consentement pour se marier. Pas de permission d'acquérir, d'hériter, de tester ; son mari meurt, cette mort ne lui donne pas la liberté, elle retombe sous la surveillance d'un tuteur nommé par son mari dans son testament : « *nunquàm excitur servitus mulieris*, » disait un tribun du peuple, jamais elle n'est libérée de la servitude. Et les historiens, les philosophes et les jurisconsultes, en donnent la raison : « Y a-t-il rien de si vague et de si mobile que la volonté de la femme ? Le vrai caractère de la femme, c'est la faiblesse de l'intelligence, *imbecillitas mentis*, la légèreté de l'esprit, *levitas animi.* »

Les femmes prenaient diverses revanches. En voici une qui fut remarquée et que l'on peut raconter. Vers l'an de Rome 423, une sorte de peste sembla frapper les hommes mariés : ils mouraient en très-grand nombre. Cela parut singulier. On fit une enquête. Des femmes de tout rang s'étaient entendues pour se débarrasser de leurs maris.

« On en arrêta d'abord vingt, dont deux patriciennes, et on les força « à boire les breuvages qu'elles avaient préparés et qu'elles disaient être « des médicaments ; puis, des révélations annoncèrent la découverte « d'une quantité d'autres, et *cent soixante-dix* subirent la peine capi- « tale. » Cela remit momentanément un peu d'union dans les ménages.

Quand la mère n'est rien, l'enfant n'est ni respecté ni aimé. Il en était ainsi chez les Grecs et chez les Romains. La puissance paternelle avait pris un caractère odieux. L'enfant chétif, mal conformé, était voué à l'exposition, à la mort. C'était le droit du père, presque son devoir : car il devait fournir à l'état des citoyens robustes. Aussi faisait-on ces sortes d'exécutions le plus tranquillement du monde : « Nous châtions les criminels, disait un philosophe, nous tuons les « chiens enragés, nous étouffons les monstres, nous assommons les « bœufs farouches, nous noyons nos enfants mal conformés : tous ces « actes, nous les accomplissons avec tranquillité, sans nous emporter; « nous obéissons à la raison ; nous séparons ce qui est inutile de ce qui « est sain : *Non ira, sed ratio est e sanis inutilia secernere* (1). »

« Je demande, disait Tertullien, à ce peuple qui a soif du sang des chrétiens, à ces juges mêmes, de déclarer combien y il en a parmi eux qui n'ont pas tué leurs enfants dès qu'ils sont nés ! Les uns les noient, les autres les exposent dans la rue, où ils meurent de froid, de faim; d'autres les donnent à manger aux chiens (2) ! »

Est-il nécessaire d'établir que le sentiment de la solidarité humaine, la fraternité, ne pouvait exister là où n'existait pas le sentiment de la famille ? Le mépris de l'homme, la haine de l'homme, c'est la loi du paganisme. *Il vaut mieux se venger de ses ennemis que se réconcilier*, disait le sage des sages, le *divin* Platon. Si d'Athènes nous passons à Rome, nous entendons le vertueux Caton dire à son fils : « Ce n'est pas le sang des victimes qu'il faut faire couler, mais les larmes et le sang de ses ennemis ! » Nous le répétons : ce n'étaient là ni de vaines formules ni des mouvements de colère ; c'étaient des préceptes sortis des mœurs. Quand ils les formulaient, les Grecs et les Romains se bornaient à maximer leurs pratiques. Citera-t-on quelques exceptions ? On en citera peu et elles ne prouveront rien. Nous savons bien que l'intérêt opérait des rapprochements, et que la communauté des goûts créait des intimités auxquelles la rhétorique donnait les cou-

(1) Senec., *de Ira.*, I, 15. (2) Apolog., 11.

leurs de l'affection. Qu'importe ! La défiance et l'hostilité n'en étaient pas moins générales. Et il n'en pouvait être autrement, car l'homme n'avait qu'un but : jouir. Or, la recherche exclusive de la jouissance détruit nécessairement tout sentiment généreux et élevé. Les belles actions des héros de l'antiquité que l'on nous fait admirer en classe, et qui toutes ne sont pas belles, ne sauraient infirmer cette loi.

L'examen du livre où M. Loudun a condensé l'ensemble des doctrines et des pratiques de la « belle antiquité » nous a entraîné plus loin que nous ne voulions aller. C'est que ce livre a un vrai mérite et contient d'utiles avertissements, — si utiles qu'on peut douter qu'ils soient entendus. Raison de plus pour tenter de leur donner du retentissement.

Le volume que nous venons d'analyser forme une œuvre complète. Cependant ce n'est qu'une sorte d'introduction. Après avoir montré le paganisme et ses fruits, l'auteur nous montrera le christianisme ; puis il s'occupera du temps présent, afin d'établir que les doctrines régnantes menacent de mettre de nouveau le monde sous le joug de l'idée païenne.

Nous espérons que M. Loudun abordera nettement alors une question devant laquelle il semble avoir reculé dans cette première partie de son œuvre : nous voulons parler de l'influence de l'enseignement classique.

L'engouement de la société chrétienne pour l'antiquité l'étonne et l'irrite : « Il faut, dit-il, rendre aux mots leur vrai sens et aux actes « leur vrai nom, et, sans se laisser imposer par les réputations, appeler « *crimes* des actions louées pendant des siècles, et *scelérats*, des hom- « mes trop longtemps glorifiés. » D'accord. Mais ne convenait-il pas de faire remarquer que l'on ne peut *faire ses classes* sans apprendre à admirer ces *scélérats?*

N'oublions pas les droits de la critique. M. Loudun appuie quelquefois un peu plus qu'il ne convient. Il donne à certains faits une signification trop absolue. Les constitutions de la Grèce lui fournissaient de si nombreux arguments qu'il eût pu s'abstenir de tant insister sur l'utopie de Platon. L'étude est brillante. Est-elle à sa place? Ce rêve, cet idéal ne s'éloignait guère, sans doute, de la réalité ; cependant on ne peut le confondre avec les lois qu'il prétendait perfectionner. M. Loudun n'accorde-t-il pas aussi trop d'autorité aux auteurs comiques et satiriques? Le théâtre et la satire grossissent toujours un peu

les traits de leurs personnages. Il faut les consulter, il ne faut pas leur donner une foi entière.

Le style des *Deux Paganismes* est ferme, précis, vigoureux, souvent coloré ; mais il a les défauts de ces qualités. Parfois, à force de concision il devient obscur ; et, de plus, il lui arrive de chopper dans le trivial en poursuivant l'énergie. Ce sont deux écueils qu'il serait facile à M. Loudun d'éviter, car ils proviennent évidemment d'une extrême préoccupation littéraire. La recherche du style est chose très-louable : craignons cependant de la pousser trop loin ; craignons, en trop travaillant la phrase, de lui enlever deux dons des plus précieux : l'aisance et la clarté.

EUGÈNE VEUILLOT.

UNE ŒUVRE DRAMATIQUE

AU MOYEN-AGE

SAINT BERNARD DE MENTHON D'APRÈS UN MYSTÈRE INÉDIT

9/731

I

Les saints inconnus! Quelle phalange nombreuse, et quel beau sujet d'étude! Parmi ces milliers de héros qui composent l'Eglise triomphante, il n'y en a que trop, hélas! dont la figure s'est effacée de la mémoire des hommes, et dont la trace ne se retrouve ici-bas que sur le petit coin de terre où ils ont passé. Ces vénérables in-folio, dans lesquels les Bollandistes ont accumulé, par un prodige de science et de patience, les Vies de presque tous les saints, sont une mine aussi riche qu'inexplorée, un champ aussi fécond que mystérieux pour notre génération. On jette partout des ponts sur les vallées, des fils sous la mer pour unir les peuples : il y a là aussi deux mondes à joindre par une communication salutaire, le monde qui a vaincu et le monde qui combat ; il y a des modèles aux imitateurs, un abîme d'oubli et d'ignorance à combler. La nouvelle édition des *Acta Sanctorum* y contribuera puissamment : c'est son plus grand mérite.

Nous n'avons pas la prétention de *déterrer* saint Bernard de Menthon. Indépendamment de la Vie insérée dans le recueil de Bollandus, à la date du 15 juin, et qui est due à Richard de Val-d'Isère, successeur immédiat de Bernard à l'archidiaconé d'Aoste, plusieurs publications sur le même objet ont paru, au siècle dernier, en France et en Italie. Récemment, un chanoine du Grand-Saint-Bernard a écrit un petit livre qui semble résumer les travaux antérieurs, sans cependant satisfaire entièrement le lecteur sous le rapport des éclaircissements historiques (1). Mais tout cela n'empêche pas le fondateur de l'hospice du Mont-Joux — un établissement pourtant assez célèbre — d'être dans la catégorie de ces grands inconnus dont nous venons de parler.

En dehors de la Savoie, son berceau, du Valais et du pays d'Aoste, théâtre de ses exploits, ce nom, qui est demeuré attaché à deux des cîmes

(1) *Vie de saint Bernard de Menthon*, in-18. Chez V. Palmé, 1862.

les plus élevées des Alpes, ne rend plus à l'oreille qu'un son vague et étranger, n'éveille aucune lueur de cette sympathie naturelle qui est l'encens du cœur pour les illustres mémoires. Faut-il le dire, à la honte de l'érudition française? son individualité elle-même a donné prise au doute et à l'erreur. On a vu des écrivains le rajeunir de deux ou trois siècles, ou le confondre avec son célèbre homonyme, l'abbé de Clairvaux. Dans le nombre, il est vrai, se trouvent MM. Amédée Achard, Henri Martin, etc. Le roman, littéraire ou historique, a ses franchises. N'est-il pas arrivé au savant Papebroch lui-même, au fondateur de l'œuvre des Bollandistes, de placer dans le Velay Menthon près Annecy, par suite d'une ressemblance malheureuse entre les deux noms latins d'Annecy et du Puy (*Anicium*)?

Et pourtant, quel poëme, quelle légende plus héroïque et plus digne de notoriété que celle de ce jeune seigneur, appelé dans le monde à une vie riche et facile, et qui, après des études brillantes, à la veille d'un heureux mariage, s'arrache à sa fiancée, à sa famille éplorée, pour courir les monts et les précipices à la recherche des âmes, pour délivrer, Hercule de la charité, une contrée infestée par des monstres plus pernicieux que ceux de toutes les mythologies, pour planter, en un mot, la croix sur les sommets dont l'idolâtrie avait fait son dernier refuge! Des traits pareils, dira-t-on, se rencontrent à chaque pas dans l'histoire des saints. Oui, sans doute: le feu sacré, toujours le même, répand partout les mêmes effets. Mais, dans les âmes qu'il traverse, il prend des nuances particulières et produit des reflets variés à l'infini. L'histoire de Bernard, au fond, est l'histoire de Colomban, de Boniface, de cent autres. Toutefois elle emprunte au pays, à l'époque, aux circonstances qui lui sont propres, une certaine couleur d'épopée, un parfum alpestre, qui lui impriment un cachet d'originalité et presque de nouveauté : car, ainsi que l'a dit un auteur anglais, il n'y a de neuf que ce qui a vieilli.

Il nous a été donné, pendant un séjour de trois années en Savoie, de recueillir quelques documents inédits propres à mettre en lumière la figure de Bernard de Menthon, doublement intéressante aujourd'hui, en raison des liens récents qui ont rattaché sa patrie à la nôtre. Le plus important de tous est un *Mystère* en français, sans date ni signature, paraissant, d'après le style, le langage et l'écriture, remonter au quatorzième siècle. Les indications fournies par le texte nous apprennent seulement que cet ouvrage a dû être composé dans un monastère, et très-probablement dans celui du Grand-Saint-Bernard même ; qu'il a dû également être représenté, soit là, soit ailleurs, devant une nombreuse assistance; enfin, qu'il en a existé plusieurs exemplaires, celui que nous avons entre les mains, grâce à l'obligeance de son propriétaire, M. le comte de Menthon, ayant les caractères d'une copie quelque peu postérieure à l'original.

On sait ce que c'était que ces Mystères, qui formaient la branche la plus

noble et la plus morale du théâtre de nos pères. Issu en ligne directe des cérémonies de l'Eglise, le Mystère, pour atteindre son entier développement, passa par des transformations presque insensibles.

L'Eglise avait reçu la lourde mission d'instruire et de moraliser les peuples que la barbarie lui avait légués : pour faire pénétrer dans ces âmes neuves, dans ces imaginations grossières, ses dogmes et ses préceptes, il lui fallait parler aux sens, charmer en enseignant. Tous les arts furent appelés à son aide et sanctifiés par sa direction. Elle s'adressa à l'oreille par ses harmonies solennelles, par ces puissants unissons auxquels nous rendons aujourd'hui une justice tardive; aux yeux, par la pompe de ses fêtes et de ses monuments, par ces vitraux, ces sculptures de toute espèce, Évangile en images, qui enchaînaient, des heures entières, l'admiration curieuse des Godefroy de Bouillon. Le peuple trouva dans les temples ses plaisirs, ses spectacles, ses divertissements; et ceux-ci furent selon son cœur, parce qu'ils étaient selon sa foi. La mise en action des récits de l'Ancien et du Nouveau Testament devait être un auxiliaire efficace pour cette tâche maternelle. On commença par dialoguer, comme cela se pratique encore dans certaines églises pour le chant de la Passion, grand thème des drames liturgiques, l'Introït ou toute autre partie de l'office. Les solennités de Noël et des Rois, sous la race carlovingienne, étaient déjà l'occasion de cérémonies quasi dramatiques. « Ces anniversaires, dit M. Onésime Leroy dans ses *Études sur les Mystères* (1), amenaient en foule à l'église un peuple ivre de joie, qui, dans son pieux délire, dansant, chantant et récitant des vers, finit par faire intervenir au milieu de la fête jusqu'à l'âne et au bœuf de la crèche : idée étrange si l'on veut, mais que l'on comprendra, si l'on sent combien il est naturel de s'abandonner à la joie la plus folle en éprouvant un grand bonheur, et de se figurer que le plus stupide animal n'y peut être insensible. Telle est l'origine de cette fête de l'Ane, dont on a pourtant exagéré le ridicule, sans daigner en rechercher l'esprit. » Beaucoup plus tard, on voyait encore Charles V, à l'exemple des Mages, porter à la crèche l'or, la myrrhe et l'encens, avec trois chevaliers de sa maison. Tout cela n'était pas une vaine parade : c'était, si l'on peut parler ainsi, des commémorations.

Au dixième siècle, Hroswithe, la religieuse de Gandersheim, composait et faisait jouer dans sa communauté des drames latins, qui ont excité l'étonnement de l'érudition moderne. Ici, la scène n'est déjà plus dans l'enceinte du temple : l'œuvre a un caractère moins sacré; des hardiesses singulières s'y introduisent parfois. Au treizième siècle, le drame liturgique se sécularise encore plus : il dépouille le vêtement de sa langue originelle, et apparaît en français avec le *Jeu de saint Nicolas* (1260). En même temps, son domaine s'étend aux légendes des saints, et bientôt

(1) Page 152.

après aux faits historiques : ainsi, le quatorzième siècle voit représenter le *Baptême de Clovis*. Le Mystère proprement dit est alors formé : il peut être joué sur un théâtre profane; mais il est encore essentiellement religieux. Il contient, la plupart du temps, des sermons en vers et en prose, — et des sermons étrangers à l'action. C'est donc toujours un spectacle commémoratif et un moyen d'édification.

Au quinzième siècle, l'abus arrive : abus de longueur d'abord, puisqu'on trouve des Mystères dont la représentation ne demande pas moins de vingt-cinq journées ; abus de langage et de style, car les termes les plus grossiers se mêlent à des platitudes rebutantes. Enfin, dans le siècle suivant, la décadence est complète : la farce ignoble a fait invasion presque partout; le drame est descendu sur les tréteaux de la rue. Le courant du paganisme, qui n'a pas cessé de longer traîtreusement, durant tout le cours du moyen-âge, le grand fleuve de la civilisation chrétienne, l'absorbe à son tour et l'entraîne de son côté.

Telle est, au reste, la pente générale des institutions de cette période. Le théâtre est le reflet des mœurs : quoi d'étonnant à ce qu'il fasse naufrage avec elles, au milieu de l'abject et incroyable naturalisme de la Renaissance?

Le type dégénéré du Mystère s'est perpétué cependant bien plus tard. De nos jours même — qui le croirait ? — dans certaines provinces reculées, on rencontre parfois des troupes ambulantes jouant tant bien que mal des scènes de la Passion. A Faverges, petite ville de la Haute-Savoie, nous en avons trouvé une semblable l'an dernier. En 1834, l'Évêque de Cambrai défendait encore, dans les églises, l'adoration simulée des bergers, et tous autres spectacles « qui, quoique pieux, sentent les jeux du théâtre (1). »

Toutefois qu'on n'aille pas se figurer les Mystères, même ceux de la meilleure époque, comme des œuvres de littérature. Qu'on n'y cherche pas le mérite de la forme : la forme comptait peu au moyen-âge. Peu ou point d'intrigue : ce sont de simple récits en action. Rarement de l'élévation; seulement des réflexions pratiques. Des vers en prose, ou de la prose en vers. Quelques jolis traits çà et là : tout le reste semble avoir été écrit *currente calamo*. La raison de ce défaut, qui n'en était pas un pour l'auditoire populaire, est dans l'essence même de la nature des Mystères, faits sans prétention aucune aux hommages de la postérité, pour enseigner les masses plutôt que pour délecter quelques esprits lettrés. Bien plus précieux pour l'histoire et la philologie que pour les lettres, ils sont remplis de scènes de mœurs et de détails curieux sur la vie de nos pères : c'est par là qu'ils excitent le plus haut intérêt. Car, ainsi que la plupart des poèmes ou des peintures du moyen-âge, ils reflètent bien plus l'époque et le pays

(1) *Statuta diœcesis Cameracensis. Cameraci*, Lesne-Daloin, 1834.

de leurs auteurs que le pays et l'époque des personnages mis en scène.

L'absence de couleur locale atteint parfois, dans le Mystère, un degré qui nous semble comique : mais la représentation avait ainsi l'avantage, calculé ou non, de rendre les hommes et les faits beaucoup plus présents, beaucoup plus tangibles pour les spectateurs, qui n'en étaient sans doute que plus satisfaits. Le genre de beauté qui manque à ce genre de composition est d'ailleurs répandu à flots dans trop de grandes œuvres épiques et théologiques pour qu'on le croie étranger à toutes les productions du temps. Il ne viendra jamais à l'idée de celui qui a lu saint Thomas ou la chanson de Roland de supposer les monuments littéraires du moyen-âge dépourvus d'élévation ou de poésie.

Il y a encore une observation qui découle de là : c'est que les grands esprits d'alors ne s'adonnaient pas de préférence à l'art dramatique. Faut-il les en blâmer ? Non : car les siècles où le théâtre tient la plus large place, où le monde des théâtres envahit tout, comme le nôtre, ne sont pas ceux qui voient s'élever le niveau moral des peuples.

II

Nous avons dit que le Mystère de saint Bernard de Menthon se rattachait au genre du quatorzième siècle. On voit donc à peu près ce qu'il doit être. Il est divisé en deux journées, et comprend environ quatre mille vers, longueur déjà fort respectable. Comme il n'est postérieur que de trois siècles aux événements qu'il retrace, et qu'il est, selon toute apparence, du même pays que son héros, il n'altère ni les figures ni les circonstances. La légende de saint Bernard reproduite par les Bollandistes y est, au contraire, commentée et suivie fidèlement. Ainsi, nous pouvons, à notre tour, le prendre pour guide dans une rapide analyse, où nous nous arrêterons surtout aux points historiques ; nous pouvons lui demander de nous dérouler sans art, comme à nos pères, les scènes de cette vie émouvante, qui rappellent par moments l'histoire de Joseph ou de Polyeucte, et que le naïf dramaturge n'a pas toujours mal rendues.

Auparavant, il nous faut raconter, en peu de mots, les faits qui précèdent le jour de l'ouverture de l'action. Il faut faire une *exposition*, puisqu'une déchirure du manuscrit nous prive de celle que devait débiter le *meneur du jeu ;* ce curieux personnage, qui paraît de temps à autre, avait un rôle assez analogue à celui du chœur chez les anciens : il comblait le vide des entr'actes, réveillait l'attention des spectateurs fatiguée ou distraite, et non-seulement leur expliquait les scènes passées ou présentes, mais leur annonçait encore ce qu'ils allaient voir. On était prévenu, par lui, de ne pas s'en aller.

Bernard était né, en 923, au château de Menthon, ce fier nid d'aigle

suspendu entre deux rochers, qui domine encore le riant lac d'Annecy (1). Sa famille paternelle était dès lors une des plus illustres du Genevois et des provinces voisines. Les barons de Menthon exerçaient les droits souverains sur leurs terres, qu'ils tenaient originairement des empereurs d'Allemagne. Un vieux proverbe savoyard, cité par les historiens, avait consacré l'antiquité de leur noblesse :

« Ternier, Viry et Compeys
« Sont les meillous maisons du Geneveys :
« Salanuva et Menthon
« Ne lou cèdent pas d'un botton. »

Du côté de sa mère, Bernoline de Duingt, Bernard comptait parmi ses aïeux le comte Olivier de Genève, un des pairs de Charlemagne. Le baron de Beaufort (2), son oncle paternel, le tint sur les fonts du baptême. Bernard enfant, selon les naïves expressions de Rolland Viot, était « beau comme un ange, agréable comme le jour, orné de toutes les grâces (3). » Dès ses premiers ans, son cœur se tourna vers Dieu. Saint Nicolas, évêque de Myre, le grand protecteur de la jeunesse, devint l'objet particulier de sa dévotion. Le baron de Menthon donna pour précepteur à son fils un gentilhomme d'origine flamande, nommé Germain, qui vivait retiré dans le pays, et qui avait une réputation de savoir et de sainteté. Mais, pour compléter son éducation, Bernard fut envoyé avec lui aux grandes écoles de Paris, dont la renommée commençait, et que Germain peut-être avait fait apprécier dans le pays; particularité remarquable, au milieu de ce siècle qu'on a appelé, bien à tort, le siècle de fer, et attestée par les plus anciennes Vies du saint : elle prouve que, dans ces contrées reculées, la noblesse ne se faisait pas un honneur de l'ignorance, comme cela s'est rencontré quelquefois et répété très-souvent. Ne fallait-il pas, au contraire, un violent amour de l'étude à cette jeune élite de toutes les nations qui, dans les siècles suivants, brava les fatigues des plus difficiles voyages pour venir se presser autour des maîtres de la métropole savante ?

L'héritier des Menthon fréquenta-t-il l'école florissante du parvis Notre-Dame, ou fut-il un de ces huit cents jeunes gens qu'enseignaient de son temps les religieux de Sainte-Geneviève ? Toujours est-il qu'à Paris il puisa, avec les principes de la philosophie et de la théologie, une vocation religieuse plus déterminée.

Mais un goût pareil était fait pour contrarier les vues de sa famille,

(1) Menthon, ancienne baronnie du comté de Genève, aujourd'hui commune de la Haute-Savoie, située à deux lieues d'Annecy.

(2) Seigneurie qui fit partie successivement du Genevois, du Faucigny et de la Tarentaise, à présent chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Albertville (Savoie).

(3) *Vie de saint Bernard de Menthon*, par Rolland Viot, prévôt du Grand et du Petit-Saint-Bernard, 1627.

dont il était l'unique rejeton. Le père, effrayé de ce qu'il devinait, rappela tout à coup Bernard et son précepteur. Germain, accusé d'avoir dirigé vers le monastère les idées de son élève, fut disgrâcié et se retira chez les Bénédictins de Talloires, qu'il quitta bientôt pour vivre dans la solitude sur un des rochers d'alentour. Il devint plus tard l'objet d'un culte, et son ermitage, que des pèlerins visitent encore, donna naissance au village de Saint-Germain (1).

C'est au retour de Bernard dans le château paternel que s'ouvre notre Mystère. Entrons immédiatement dans l'analyse. Nous demandons pardon aux oreilles qui n'y sont pas habituées de reproduire de temps en temps le langage même du Mystère, nous demandons pardon à la science de rajeunir quelques expressions dont la forme originale déroute-rait le lecteur.

III

Le baron, qui a rêvé pour son fils une vie d'opulence, de succès mondains, et qui surtout ne veut pas laisser éteindre un noble nom, lui déclare à brûle-pourpoint qu'il veut le marier. Le jeune homme montre peu d'empressement : il demande « ung espace de temps pour bien adviser. » A des instances plus vives, il finit par répondre qu'il a mis son entente à servir Dieu et l'Église. Courroux du père, qui s'exhale en termes un peu durs :

« Bien sçavés, si vous n'estes beste,
« Qu'aultre enfant n'ay, si non vous seul.
« Voulés-vous que meure de deuil,
« Sans hoir, aussy sans successeur ?...
« Bernard, à la conclusion,
« Je veulx que soyés marié. »

Ce n'est plus l'affection qui consulte les désirs d'un fils, c'est la puissance paternelle qui commande avec son antique absolutisme : il ne reste plus à Bernard qu'à prendre son parti.

Le baron n'a pas l'action moins prompte que la parole : il fait mander aussitôt son frère de Beaufort et son beau-frère de Duingt pour délibérer sur l'exécution de son projet. Menthon, le messager (car ici l'écuyer, suivant un usage de la chevalerie, porte le nom du maître ou de la terre), Menthon se rend successivement dans ces deux localités : et cela, chose merveilleuse ! sans quitter la scène. N'avez-vous jamais vu de ces tableaux gothi-

(1) Ce hameau dépend du bourg de Talloires, situé sur les bords du lac d'Annecy, à quatre kilomètres de Menthon. Le prieuré de Talloires n'apparaît, régulièrement constitué, qu'au commencement du onzième siècle ; mais, dès le neuvième, il y avait dans ce lieu une *cella* et des moines.

ques réunissant sur le même plan et déroulant l'un à côté de l'autre les différents traits d'une même histoire, que séparent dans la réalité des distances ou des intervalles de temps considérables ? Du commencement à la fin, le Mystère en fait autant. Nos pères n'étaient pas si difficiles que nous : ils cherchaient moins l'illusion que le profit moral. Toujours est-il que, pour la rapidité de l'action, l'écuyer se trouve transporté tout d'un coup chez le sire de Beaufort, puis, par le même procédé, devant le donjon de Duingt, qui s'élevait fièrement au milieu des eaux, vers le bord du lac opposé à Menthon, et qu'une chaussée relie aujourd'hui à la rive.

« Je voy le castel de Duyng :
« C'est une place bien assise,
« Dedans l'aygue faite à devise,
« Impregnable, ce m'est advis. »

Les deux personnages s'empressent de déférer à l'invitation de leur frère et « compère. » Le sire de Duingt, emmenant avec lui un jeune neveu, camarade de Bernard, rejoint, de l'autre côté du lac, le sire de Beaufort et son écuyer ; et les voilà gravissant tous ensemble l'avenue escarpée du manoir où ils sont attendus. Mais rien n'est plus apéritif que l'air de la montagne. Aussi la vieille hospitalité savoyarde se montre ici fort à propos. Le baron, abrégeant les compliments, commence par faire attabler ses hôtes :

« Soyez les bien arrivés
« A Menthon, en nostre mayson !
« Or çà, faisons colation.
« Sonnez, menestriers, haultement;
« Tenons estat joyeusement.
« Je vous festoie, mes amis,
« Des biens que Dieu nous a tramis. »

Patience ! ce n'est encore là qu'un modeste à-compte, en attendant le dîner.

Le tableau qui suit ne manque pas d'intérêt. Bernard, ses oncles, sa mère et Germain lui-même, que le Mystère appelle *le docteur*, sont présents. Dans ce conseil de famille, dont la réunion solennelle est déjà un trait de mœurs, il y a des nuances de fine bonhommie qui rachètent les platitudes de quelques scènes ; platitudes plus rares, toutefois, dans cet ouvrage que dans la plupart de ses analogues. Le père prend le premier la parole : « Vous savez, mes amis, pourquoi je vous ai assemblés. Dieu m'a donné de longs jours sur la terre : je m'affaiblis déjà, et Bernoline n'est pas jeune non plus. Avec cela, nous n'avons au monde qu'un enfant : c'est Bernard, que vous voyez. Il est assez grand, assez raisonnable pour con-

tracter un beau mariage. Cherchez-lui donc une femme : j'en connais bien douze dans le Genevois et dans la Savoie, dont la noblesse est sûre, la richesse solide. Il y a la maison de Compey, la maison de La Chambre, la maison de Myolans.... (1). »

Les deux oncles approuvent, et examinent les noms proposés. Mais la mère intervient : « Une femme doit toujours suivre l'avis de son mari. Pourtant... je dirai que je connais, dans la famille de Myolans, une demoiselle de seize ans, très-gracieuse ;

« Et, qui mieulx vault, moult virtueuse.

C'est celle-là que je choisirais. »

La mère seule (c'est une mère chrétienne) met la vertu avant la richesse et la beauté. Sa motion est bien accueillie : tout le monde renchérit sur les mérites de son candidat. Seule encore, la mère veut que l'on consulte le cœur de Bernard : n'est-il pas le plus intéressé dans l'affaire ? Celui-ci s'incline humblement devant la volonté des siens.

Cependant, le docteur « ne fait que muser (2). » On l'interroge à son tour. Pour montrer qu'il n'influence pas son élève, lui aussi fait l'éloge du sang de Myolans. « Eh bien ! s'écrie le baron, toujours pressé, la cause est entendue. Je confie Bernard à mes frères, qui vont le conduire à Myolans, et feront la demande. — Béni soit Dieu ! murmure, en guise de corollaire, la voix du petit cousin : je danserai tant à la noce ! »

Incontinent, le départ s'apprête. Le père dit à Bernard de « s'habiller sur le galant. » On lui passe une robe courte en place de sa robe longue ; on lui met au côté « une dague en lieu d'escriptoire : » car les insignes de l'écolier étaient, comme ceux du gentilhomme, appendus à la ceinture (3). Puis on se met en marche. Mais le jeune prétendu laisse la compagnie cheminer devant ; il reste en arrière pour prier. Il a le cœur dolent ; et, tout en demandant à Dieu ce qu'il va devenir, peut-être combine-t-il déjà un expédient pour échapper aux chaînes d'un mariage forcé.

En arrivant à Myolans (toujours sur la scène), l'oncle de Beaufort revient le prendre par la main. Le sire de Myolans s'avance à leur rencontre, et les introduit. La civilité ne date pas du dix-septième siècle :

(1) Ces trois familles, d'une noblesse très-ancienne, ont fourni à la Savoie un certain nombre de prélats et de personnages illustres.

(2) « *Muser*, regarder fixement comme un sot (DUCANGE). » L'auteur du Mystère emploie souvent ce mot dans le sens de *songer*.

(3) Nous répétons, une fois pour toutes, que les détails de ce genre s'appliquent à l'époque de la composition du Mystère, plutôt qu'à celle de saint Bernard. Le mot *chevalier* se rencontre plus bas par la même raison : il n'y avait point de chevaliers au dixième siècle.

« Je vous marcie de bon cœur,
« Quand vous plaist de venir céans.
« Alez devant. — Entrez dedans,
« Mon seignieur ; monstrez le chemin.
« — Venez, monseignieur de Duyng ;
« Et vous, pas ne sçay vostre nom.
« — On luy dit Bernard de Menthon,
« Filz d'un notable chevalier.
« — C'est un seignieur qui est prisé...
« Çà, femmes, venez baisier. »

Chacun embrasse cordialement la famille d'un hôte si courtois. Puis, les dames s'étant retirées, les deux oncles en viennent au sujet de leur visite. Veut-on savoir en détail comment s'accomplissaient les formalités qui précèdent le mariage ? Le parrain de Bernard porte la parole ; après avoir décliné sa mission, il ajoute : « Vous donnerez, pour douaire, la somme qu'il vous plaira. Bernard, mon filleul, vous fait cette demande, et nous aussi. » Le mot *douaire* est pris ici dans le sens de *dot*, comme la suite le prouve : les parents de la femme n'avaient pas, en effet, de douaire à fournir. Il y eut souvent confusion, dans l'usage, entre les termes désignant la dot et le douaire, quoique la première soit d'origine romaine et le second d'origine germanique.

« Jamais requête plus agréable ne m'advint, répond le sire de Myolans : l'héritier d'un tel nom serait accueilli dans de plus hautes familles que la mienne. Toutefois, je vais en parler aux dames. » La consultation n'est pas longue ; il revient avec une réponse favorable. Alors le parrain reprend, en diplomate :

« Bernard a assez d'héritaige :
« Il ne luy chault que de la fille.
« — Je luy donne jusqu'à dix mille
« Escus viels, si vous semble assez, »

dit le père. Quant à l'époque du mariage, je vous demande seulement le temps de faire les préparatifs. Buvons maintenant ; faisons bonne chère ! » C'est là le refrain qui conclut toutes les affaires : les Savoisiens ne l'ont pas oublié.

Mais voici un usage plus ancien peut-être et plus touchant : « Vous ne savez pas la coutume, dit l'oncle : il faut donner une *estrenne*. — Voilà, répond Bernard, une baguette bien fine, que je lui donnerai pour sa bienvenue. » Et il l'offre à sa fiancée :

« Ma très-chière dame honnorée,
« Si vous plaist ce petit présent,
« Recevez le ore de présent,
« Et le gardez, je le vous prie. »

En même temps il embrasse la jeune fille, qui répond avec modestie :

« Mon bel syre, je vous marcie;
« Je le garderoy loyalment
« Pour l'amour de vous longuement
« Si plaist à la Vierge Marie. »

Ce présent symbolique est issu du droit romain. C'était le *sponsalitium*, donné par le mari en retour de la dot apportée par la femme. Dans le Midi, il était fréquemment appelé *osculum* (*oscle*, en français) : le baiser dont Bernard l'accompagne nous en révèle la cause. Don pécuniaire d'abord, il était devenu de bonne heure un pur emblème, une sorte d'engagement pris par le fiancé; et il subsiste encore aujourd'hui, sous des formes méconnaissables, dans certaines provinces. Sans doute, une baguette est en elle-même un objet peu approprié à la circonstance : mais elle vaut bien la paille (*festuca*) ou les autres symboles dont la remise servait alors de garantie aux contrats de toute nature. La signification était dans l'action elle-même.

Toutefois, ce premier engagement ne liait pas d'une manière définitive. Dans la même scène, il est question de faire bientôt la *promission*, les fiançailles : voilà la cérémonie qui obligeait, et qui se passait avec une grande solennité. Aussi l'auteur a-t-il soin de ne pas la faire célébrer à des futurs qui ne doivent jamais être unis. Le sire de Myolans prend jour à un mois pour conduire sa fille au château de Menthon. Ces deux derniers usages, les fiançailles et la conduite de la jeune fille au domicile du jeune homme, remontent aux coutumes germaines. La Savoie, en effet, placée entre les deux grandes races qui se partageaient l'Occident, celle du nord et celle du midi, tenait de l'une et de l'autre, pour le droit comme pour la langue : des affinités plus étroites, cependant, la rattachaient au nord, comme le pourraient prouver ses chartes et ce Mystère lui-même; l'invasion burgonde avait absorbé en grande partie les populations allobroges et romaines qui l'habitaient antérieurement.

Tous les arrangements pris, Bernard et ses oncles repartent de Myolans. Pour tout adieu, il laisse cette parole à sa fiancée : « Dieu vous donne de le servir. » La réponse qu'ils apportent à Menthon comble de joie le baron et sa femme. Pendant que Bernard s'est retiré pour prier, leurs serviteurs s'entretiennent avec eux sur ce ton de familiarité des maisons patriarcales : « Par ma foi, dit Menthon, l'écuyer, je ne sais pas ce que *nous* ferons de cet enfant-là : il serait mieux dans un cloître que dans un palais. — Il faut bien prier quelquefois, répond le père, dont les craintes sont calmées; je ne l'en aime pas moins. — C'est qu'il est un peu honteux, dit le maître-d'hôtel, de voir les gens du pays : il a été élevé si loin ! — Il n'avait que trois ans et demi, s'écrie Bernoline, qu'il avait déjà de la dévotion. Il faut

le gagner par la douceur, car ses goûts sont contrariés. » Et pendant ce temps, dans l'oratoire qui est à côté, la prière du jeune saint s'épanche vers le ciel, sur un rhythme aussi naïf que ses paroles.

IV

La première partie de la *journée* s'arrête là : nous avons vu l'équivalent d'un acte en plusieurs tableaux. La scène se transporte soudain dans une contrée nouvelle; l'annotation *silete*, en marge du manuscrit, indique ici, comme à toutes les coupures principales, un moment de répit laissé au spectateur, pendant que la décoration subit les changements les plus indispensables.

L'auteur nous fait assister ensuite à la traversée du Mont-Joux ou du Grand-Saint-Bernard par une caravane de pèlerins français allant se prosterner au tombeau des Apôtres, ou de *Romiers*, selon l'expression populaire dont il se sert. Mais comme ce passage se lie étroitement au grand fait de l'histoire de saint Bernard que nous examinerons tout à l'heure, nous y reviendrons alors, pour donner ensemble tous les éclaircissements relatifs à un même point. Sacrifiant, contrairement au Mystère, l'ordre des temps à l'ordre des lieux, nous franchirons aussi le Mont-Joux, pour arriver au *silete* suivant, qui nous ramène à Myolans et à Menthon.

Des deux côtés, tout s'apprête pour la célébration des noces. Le sire de Myolans envoie son écuyer « dans tous les bons lieux de la Savoie » avec des lettres d'invitation. Le messager, type quelque peu vantard, comme dans les romans de chevalerie, part « comme le vent. — J'ai fait bien d'autres voyages! Jamais je ne resterai nulle part. » Les demoiselles décorent les chambres et tendent les courtines. Les veneurs s'élancent pour amasser

« Perdis, faysans, lièvres, oisons,
« Et de toute aultre sauvagine. »

Le père du futur a son rôle aussi : il mande l'Évêque de Genève pour célébrer les épousailles. De la même ville il fait venir « de fins draps de Damas et de velours, des fourrures de martre et d'hermine, des épices de *Paris*, etc., » le tout jusqu'à concurrence de trois mille ducats. Autant d'indications précieuses pour l'histoire du commerce et de l'industrie. Le baron appelle ensuite son cuisinier « pour deviser d'entremets, » et s'occupe d'une foule de détails relégués aujourd'hui dans le ressort de la maîtresse de maison. Les « hastériaulx (1), les civets, les tresmoullettes ensucrées, à la mode de la cour, le clairet et l'hypocras, » rien n'est oublié dans cette énumération gastronomique, qui sans doute faisait venir l'eau

(1) Cou de veau rôti, d'après Ducange.

à la bouche des spectateurs, et qui est couronnée par un mot : « Il faudra de tout largement, *comme l'onde qui court.* »

Mais tout ce mouvement est odieux au pauvre Bernard. Il essaie encore d'ébranler son père; il veut au moins gagner du temps. « Allez un peu dormir, mon fils ; demain vous serez plus gaillard. » C'est toute la réponse qu'il obtient. Le fiancé malgré lui se retire dans sa chambrette ; il congédie Germain, qui d'habitude reposait non loin de son élève : là, il se livre de nouveau à l'oraison. Maintenant que son sort paraît irrévocablement fixé, qu'il est à la veille du jour redouté du mariage, il n'a plus d'espoir qu'en Dieu. Aussi, écoutez la prière désolée qu'il lui adresse, les yeux baignés de larmes. C'est une paraphrase simple, mais exacte, de l'hymne *Conditor alme siderum*, dont il récite d'abord le texte en latin. Toutes les prières du Mystère ne sont malheureusement pas aussi belles :

« Sire Dieu, par ta grand puissance
« Qui as créé toute substance,
« Le soleil, l'estoile et la lune,
« Et qui as donné à chascune
« Sa viertu et sa clareté
« Pour servir à l'humanité !
« Tu es la plus haulte lumyère
« A ceulx qui ont créance entière ;
« Tu es nostre vray rédempteur
« Et nostre souverain seignieur.
« Écoute-moy, je le te prie,
« Nonobstant que je ne suis mie
« Digne d'estre ton serviteur :
« Je te supplie, pour la grandeur
« De ta doulce miséricorde,
« Oste-moy le lacs et la corde
« Du col, car je suis presque pris.
« Jamais nul ne fut en péril
« Qui se confia en ta grâce. »

Il prie aussi la Dame Vierge, puis saint Nicolas, puis tous les saints. Mais, en contemplant par l'étroite fenêtre de sa chambre ce ciel où montent ses vœux, il est pris d'une idée subite. Fuir sans donner l'éveil, sauter, pour éviter les grincements indiscrets des lourdes portes barricadées, sur le talus rocailleux qui s'étend à dix-huit ou vingt pieds au-dessous, gagner de là une contrée lointaine, s'arracher violemment, en un mot, à tous ces bruits de fête qui sonnent à ses oreilles comme les apprêts du supplice, pour se réfugier dans un cloître et vouer à Dieu seul sa vie tout entière : voilà le moyen extrême qui s'offre à son esprit. Cette pensée le poursuit, elle l'obsède : c'est une inspiration qui s'impose à lui. Long-

temps il hésite ; puis il prie de nouveau. Au fond de son cœur, il n'entend que les paroles dites à Abraham : « Vous quitterez votre pays et la maison de votre père pour aller dans la terre que je vous indiquerai. » Saint Nicolas même, qui protége le célibat, lui apparaît, et lui annonce qu'il guidera ses pas. Dès lors, son plan est arrêté. Seule, la douleur qui va frapper ses parents l'inquiète. Il leur laisse, dans l'endroit le plus apparent de sa chambre, une lettre d'adieu : « Il faut que je parte, écrit-il ; ne recherchez point ma trace : Dieu m'appelle. Je renonce à tous les biens de ce monde pour m'attacher à lui. Prenez courage en pensant que j'exécute sa volonté et qu'il nous réunira tous un jour. »

Il s'est élancé : sa chute ne l'a point blessé, signe manifeste que Dieu est avec lui. A la faveur d'une nuit sans voile, il s'éloigne rapidement. Qui sait où il va ? Lui-même l'ignore (1).

V

Après avoir fait passer devant les yeux du spectateur ces scènes pleines d'intérêt, mais — on en conviendra — difficiles d'exécution, le Mystère, remettant à plus tard le tableau du désespoir qui éclata dans le château de Menthon, suit son héros dans la vallée d'Aoste, où le point du jour le trouve. Il n'a pu, sans un prodige, franchir dans la nuit une aussi grande distance : vingt lieues, en ligne droite, séparent Aoste de Menthon. Aussi les vieilles peintures qui le représentent dans sa fuite, accompagné de saint Nicolas, portent-ils cette inscription : *Emporté par miracle*. Le Mystère, lui, passe directement de son départ à son arrivée. Bernard frappe à la porte de l'archidiacre du lieu : il demande l'hospitalité, se donnant pour le fils d'un pauvre homme du pays de Menthon. Mais le vieux et digne prêtre a reçu un avis du ciel sur les hautes destinées qui attendent le jeune étranger. « Je sais, mon cher enfant, je sais qui vous êtes, lui dit-il. Aujourd'hui même, monseigneur l'Évêque fait des ordinations : vous allez entrer *in sacris*. » Surprise de Bernard ; joie de l'un et de l'autre, qui s'épanche en confidences mutuelles.

Sans plus tarder, l'archidiacre présente son hôte à l'Évêque, et propose à celui-ci de l'admettre parmi ses chanoines. Les cloches sonnent : nous assistons à une réunion du chapître, à l'élection d'un de ses membres. Chaque détail, ici, a sa valeur historique. L'Évêque entre :

(1) On montre encore, au château de Menthon, la fenêtre par laquelle Bernard aurait accompli ce saut périlleux : un de ses barreaux de fer semble avoir été rompu pour livrer passage. Toutefois, malgré l'ancienneté de cette partie du monument, les vestiges en question sont peu en rapport avec les caractères architectoniques d'une époque aussi reculée. Le roc où, suivant la tradition locale, le jeune saint aurait laissé en tombant l'empreinte de son pied, ne se retrouve plus. Il ne reste que sa chambre, plus ou moins rajeunie, et transformée en chapelle par la piété de sa famille.

Seignieurs chanoynes du monastier,
Bon jour, bon an vous soyent donnés.

LE PREMIER CHANOYNE.

« Vous soyez le bien arrivé,
« Monseigneur: seyez au dessus. »

Le prélat expose qu'une prébende est vacante, qu'il vient d'arriver un jeune seigneur « noble de science, » lequel a grand désir de devenir clerc, et qu'il le croit digne du suffrage des chanoines.

« Est-il de vous examiné ?
« Vous appert-il bien suffisant? »

demande l'un d'eux : car la noblesse et la recommandation de l'évêque ne sont pas assez. « Plût à Dieu, s'écrie l'archidiacre, que je susse autant que lui de droit et de théologie ! Je vous assure, moi, que c'est le Saint-Esprit qui l'envoie. » Chaque chanoine émet à son tour son opinion : un, entre autres, pense à un sien ami qui a sollicité sa voix. Cependant, en fin de cause, Bernard est élu à l'unanimité. Il prête aussitôt le serment d'usage, revêt le surplis et la « robe de fin gris. » Puis l'assemblée chante en chœur le *Te Deum*. — Il est inutile d'observer que le besoin de l'action fait seul avancer le nouveau chanoine aussi vite, et qu'il eut à franchir régulièrement, dans la réalité, les différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique.

Passant sur une foule de traits dignes de remarque, nous sommes parvenus à marches forcées jusqu'à la fin de la première journée de notre Mystère. Dans cette série de tableaux qui se suivent coup sur coup, presque sans liaison, nous avons agi comme le vieux dramaturge, pressant les faits, enjambant et condensant le plus possible, ennuyant peut-être le lecteur, mais cherchant du moins à abréger son ennui. Il est temps de laisser reposer son attention, et de lui adresser le petit avis que le Meneur du Jeu récitait en cet endroit au bon public qui l'entourait :

« Messeignieurs, vous n'en aurez plus
« Pour le présent, de notre hystoire;
« Car nostre petite mémoire
« Ne pourroit pas tout exposer....
« Demain vous retournerez tous,
« Et vous verrez belle matière.
« Si, conclurons tout le mystère
« Tout le plus bref que nous pourrons. »

Ce qui peut se traduire ainsi : dans le prochain numéro, nous aborderons la vie publique de saint Bernard et les rudes travaux qui lui ont mérité le surnom d'Apôtre des Alpes; nous tâcherons aussi de conclure.

Laissons le fou, — cette création burlesque dont le rôle était de débiter aux assistants, en guise de finale, des phrases incohérentes et tout à fait étrangères au sujet de la pièce, comme aujourd'hui Polichinelle sur certains tréteaux ; — laissons-le, disons-nous, s'escrimer à retenir, par des bouffonneries grossières, la foule qui se presse aux portes de sortie. Réduisons-le à s'écrier, comme il le faisait ici en voyant s'enfuir le dernier auditeur :

« Hé adieu donc ! il ne fault mie
« Que je demeure ici tout seul. »

A. LECOY DE LA MARCHE.

EFFET DE NEIGE

Dans un riche appartement deux jeunes filles causaient — c'est-à-dire avaient causé — car, pour le moment, le silence régnait entre elles, et, à en juger par leur physionomie, la conversation avait été intéressante.

L'une était blonde avec des yeux bleus, elle était grande et svelte, et ses mains blanches et effilées couraient sur une broderie. Bien que les traits de son visage fussent beaux, il y avait je ne sais quoi de chiffonné dans son sourire et dans son regard. Il était facile de voir qu'une préoccupation vive l'absorbait : des sourires, des gestes qui ne s'adressaient à personne, animaient, sans qu'elle s'en aperçût, toute sa physionomie. Ses lèvres roses et boudeuses s'avançaient en faisant la moue et tout à coup s'épanouissaient dans un sourire.

Sa compagne, petite et frêle, brune et d'un teint un peu olivâtre, avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux, et paraissait absorbée autant que son amie, mais d'une tout autre façon; elle n'était point jolie, mais sa physionomie était grave.

Un observateur eût découvert, en ce moment-là, dans la pâleur mate de son front et dans l'imperceptible frémissement de ses lèvres, le signe d'une profonde émotion.

La jeune fille blonde se nommait Angéline, et la jeune fille brune se nommait Marie.

—Vois-tu, Marie, dit Angéline, qui se leva tout à coup en jetant loin d'elle sa broderie, j'ai envie de m'assurer de cela!

— Je t'en croyais certaine.

— Pas assez; après tout, vois-tu, ma chère, entre nous, il faut assurer son empire avant de prendre un maître.

— Un maître!

— Oui, va, un maître; c'est certain cela, dit Angéline.

— Voyons, dit Marie en faisant un effort visible, dis-moi tout ton secret, si tu veux que je m'y intéresse : de qui me parles-tu ?

— Tu ne me trahiras pas?.....

— Va donc!

— Tu l'as vu bien souvent ici, va!

— Hé bien?

— Et tu ne l'as guère remarqué, j'en suis sûre! Il est un peu original, mais après tout il a une des plus belles fortunes du pays.

— Ah!

— Oui,... tu ne diras rien à personne.

— Va donc!

— C'est le comte d'Aix.

Une pâleur plus mate se répandit sur le visage de Marie, qui reprit son ouvrage en disant:

— Le comte d'Aix?

— Oui, tu sais, dit Angéline, celui qui, l'été dernier... mais qu'est-ce que tu as donc?

— Il fait trop chaud dans ta chambre, dit Marie, qui ouvrit brusquement la fenêtre et se pencha en dehors.

— Que tu es nerveuse, toi! trop chaud? Je te demande un peu... mais que deviendrais-tu donc dans la chambre de ma mère?

— C'est passé, dit Marie, qui referma la fenêtre et se rassit.

— Eh bien! écoute, vois-tu, je l'épouserai : il m'aime à la folie.

— A la folie!

— Oui, mon bijou, et si bien, qu'il fait, ne t'en déplaise, mille petites extravagances pour ta très respectueuse servante.

— Ah!

— Tu n'imagines pas! maman voit tout cela et ne dit trop rien; parce que c'est un beau parti et que, pour ma part, tu comprends, je ne me compromets pas du tout, au contraire... Quand il m'arrache un sourire, c'est noté sur mon calepin cela, c'est un diamant de plus en perspective... Maman dans sa corbeille a eu un collier de 20, 000 fr. Tu verras, va! Tiens, je te promets une belle bague.

En ce moment une femme de chambre entra, et dit qu'on attendait ces demoiselles au salon.

— Ne te joue pas de lui, dit Marie en se levant pour suivre son amie.

— Non; tu me crois donc coquette? Je ne le suis pas, va! Seulement je veux savoir s'il est capable de tout pour moi.

Et toi, quand te marieras-tu? ajouta Angéline en embrassant son amie; je voudrais que tu fisses aussi un beau mariage.

Comme tu es nerveuse! tout à l'heure tu avais trop chaud, et maintenant te voilà comme un glaçon... Ah! que c'est drôle! ton cœur bat.... figure-toi qu'en te tenant comme cela je l'entends; tiens, écoute : moi, on n'entend rien... mets ton oreille tout contre, tu verras : on croirait entendre sauter un petit rien du tout... toi, ça fait boum! boum!... tu es nerveuse!... Avant de descendre, veux-tu goûter? Je ne te trouve pas bien!

— Non, descendons, dit Marie.

Tandis qu'Angéline descendait la première en courant, deux larmes se firent jour dans les yeux de Marie ; elles tremblèrent un instant comme deux perles de cristal au bord de ses longs cils et roulèrent ensuite de ses joues sur son corsage, où elle les essuya avec son mouchoir.

Quand les deux jeunes filles entrèrent, le comte d'Aix les salua toutes les deux ; oui, je vous assure, et il ne fit entre elles aucune différence.

Cependant Angéline rougit, et Marie pâlit encore plus.

Le comte d'Aix n'était point un homme comme un autre, c'est-à-dire, au contraire, il était comme tout le monde, mais tout le monde disait qu'il était original. On le détestait et on l'aimait vivement, sans savoir pourquoi.

Il avait, voyez-vous, de grands yeux noirs qui s'ouvraient d'une singulière façon : il avait toujours l'air de vous regarder en dedans.

Mais il était bien aimable !

Il avait une fortune immense, et l'on disait qu'il faisait beaucoup d'aumônes. Cependant personne ne lui avait jamais vu donner un sou à un pauvre. Mais la sœur d'Angéline, qui avait huit ans, disait souvent :

— Quand on parle des pauvres devant le comte d'Aix, il est là qui écoute. Ah ! qu'il est drôle ! il écoute sans rien dire, et puis après il s'en va.

Le comte d'Aix aimait passionnément Angéline, qui était fort belle, et il ne faisait guère attention à Marie, qui, au fait, n'était point jolie.

Quand il quittait la maison d'Angéline, il s'en allait rêvant, et, s'il se rappelait ses beaux yeux bleus, il courait en faisant des vers.

Il se la figurait le soir en robe blanche, se promenant gravèment à son bras, ou bien il se la figurait à cheval, courant à côté de lui dans la campagne ; d'autres fois il la voyait assise dans sa chambre et il lui prêtait des discours d'une suavité...

Il avait un beau château et il l'arrangeait pour Angéline.

C'était pour Angéline qu'il avait acheté deux beaux chevaux blancs et une charmante voiture toute doublée de satin bleu.

Un jour il avait dit à un de ses amis :

Il faut que je trouve un tissu de cristal, ce n'est pas impossible cela, et j'en donnerai un voile à la femme que je voudrai épouser. Son ami s'était bien un peu moqué de lui. Il lui avait dit qu'il mettrait sa femme sous cloche comme un melon ou comme un fromage — sous globe comme une chinoiserie ou un animal empaillé.

Mais le comte d'Aix persistait à dire que rien ne devait être plus beau qu'un tissu de cristal ; il trouvait à cela je ne sais quel air de pureté qui le charmait.

Angéline avait su cela, et, à la ville voisine, un marchand de choses cu-

rieuses et rares était arrivé, annonçant qu'il avait parmi ses curiosités un voile en mousseline de verre.

L'occasion était bonne pour Angéline, vous en conviendrez, de savoir où en était le comte d'Aix.

Elle avait raconté tout cela à Marie, et c'est ce qui avait fait dire à Marie:

— Ne te joue pas de lui!

Quand, après les longs jours d'hiver, avril arrive avec ses tiédeurs et son soleil; quand, en ouvrant la fenêtre, de joyeux rayons dardent de tous côtés, dorant l'angle de chaque meuble, et que tout resplendit sous ses feux; quand, le visage épanoui et frais, nous respirons les senteurs nouvelles, notre cœur n'est pas plus joyeux que ne le fut le comte d'Aix en voyant paraître Angéline. Le visage pâle de Marie ne servit qu'à faire mieux ressortir le bel incarnat des joues de son amie, son sourire à belles dents et ses yeux bleus. Des paroles insignifiantes s'échangeaient à travers des sourires. A vrai dire, on ne parla de rien, mais il semblait au comte d'Aix que tous les riens que l'on disait signifiaient quelque chose.

Il semblait aussi cela à Marie.

Si on avait demandé au comte d'Aix comment il trouvait Angéline, il eût dit qu'il la trouvait:

Charmante, adorable, spirituelle, ravissante.

Et si on lui eût demandé de citer d'elle un seul mot, il eût dit :

— Mon Dieu, je ne sais pas, moi : c'est le ton, c'est l'air qu'elle a qui signifie tout; ses gestes, ses regards, ses silences, sont admirables, charmants, adorables. Quelle belle enfant!

Voilà bien comme vous êtes, vous autres!

Cette belle enfant ent ce jour-là des discours charmants, et de fil en aiguille on arriva au marchand de curiosités qui était arrivé à la ville voisine. De là au voile de cristal il n'y avait qu'un pas, elle le fit; mais ce pas devait en faire faire plusieurs au comte d'Aix.

Marie, qui était restée silencieuse jusque là, rougit et demanda avec volubilité des détails sur les curiosités apportées par le marchand; puis elle se tut, puis elle se leva et regarda à travers les vitres, puis elle se rassit, pâlit et s'évanouit à demi.

— Que tu es nerveuse! dit Angéline; mon Dieu! que tu es nerveuse! Veux-tu un peu d'eau sucrée? Comme tu es nerveuse!

— Un tissu de cristal! s'écria le comte en bondissant comme un chevreuil, un tissu de cristal! J'ai juré d'offrir un tissu de cristal à la femme que je voudrai épouser, et je pars le chercher, je pars à l'instant.

— Que vous êtes bonne! dit le comte d'Aix en s'apercevant enfin de l'empressement d'Angéline pour Marie et en revenant un instant sur ses pas, que vous êtes bonne!

— Par ce froid? dit Angéline; réellement partez-vous pour chercher ce voile? Quelle folie! Vraiment vous partez? par ce froid?

— Je n'ai pas froid, dit le comte avec un sourire.

— Ne partez pas, monsieur! dit Marie qui rouvrit les yeux, ne partez pas! la nuit arrive, la neige peut tomber et encombrer les routes: que feriez-vous? Je vous en prie, restez!

Angéline examina Marie d'un air étonné; mais le comte était déjà parti, et Angéline, se voyant seule avec Marie, s'écria:

— Je ne te comprends pas: pourquoi voulais-tu qu'il ne partît pas? Maintenant je suis sûre de l'épouser.... tu es jalouse, voilà! Tu n'es point jolie, ma chère! il faut t'habituer à cela.

— Mes enfants, dit la mère d'Angéline, vous êtes de petites folles. Le comte n'ira pas chercher le voile, et vous êtes de véritables enfants.

Mais le comte était parti, il avait sellé lui-même son cheval; oui, lui-même, et déjà il galopait sur la route de V***.

— C'est vraiment providentiel! un tissu de verre! ce que j'avais rêvé d'offrir à celle que j'épouserai! Quelle grâce! quelle naïveté elle a eues! et puis, ce goût pour un tissu de cristal indique un attrait vers ce qui est pur.... Quels yeux admirables!

Mais le froid se faisait plus vif et le comte piqua des deux.

Quelques étoiles se montrèrent à l'horizon, et le comte fit des vers où les yeux d'Angéline étaient comparés aux étoiles... il fit mille rêves charmants. Il lui sut gré de l'avoir laissé partir, tandis que cette petite Marie, point jolie du tout, ne pensait qu'aux inconvénients du retour.

Cette soirée froide, obscure et semée d'étoiles, fut pour le comte une vérirable matinée de printemps. A mesure que la nuit se faisait plus profonde, il lui semblait qu'il distinguait mieux le visage rose et les cheveux blonds d'Angéline. Les vieux arbres qui bordaient la route semblaient lui faire de gracieux saluts; dans le souffle du vent il croyait entendre de doux murmures, comme il arrive en avril, quand les prés sont verts, et que, parmi les saules, on entend frémir quelque chose, le battement d'aile des oiseaux peut-être? comme il arrive en avril, quand, à travers les nuages légers du matin que dore le soleil, on croit apercevoir des sourires ou de naïfs et graves regards; comme il arrive en avril, quand tout à coup, en voyant la première marguerite rose, les yeux se remplissent de larmes et que le cœur bat plus fort, et que, sans savoir pourquoi, on embrasserait ses amis et ses ennemis.

Aussi le comte d'Aix trouva-t-il le marchand affable, aimable homme, et le voile, le précieux voile de cristal, peu cher. Pour un rien il aurait raconté au marchand son projet de l'offrir à la femme qu'il voulait épouser;

et, si on l'en avait un peu prié, il aurait dit, dans l'intention de lui être agréable, que cette femme était Angéline.

Cependant, déjà quelques petits flocons de neige voltigeaient ça et là, et le ciel s'était couvert. Le comte remonta précipitamment sur son cheval à peine reposé. Le mouvement un peu brusque avec lequel il l'enfourcha fit sauter les deux boutons de ses sous-pieds....

— C'est bien, dit-il, j'arriverai bien comme cela; et il partit au galop. Il était à peine à quelques pas, que déjà la neige tombait plus serrée et plus grosse. Le vent se leva en la chassant en tourbillons, et le chapeau du comte roula sur la route. Sa forme noire se détachait de la neige, qui déjà recouvrait le chemin d'une couche éclatante; mais le vent le poussait doucement, et il s'écartait de la main qui voulait le saisir, comme un oiseau privé qui se laisse approcher de tout près, mais qui ne se laisse point prendre. Cette course impatientante dura un moment, puis enfin le comte parvint à saisir le fugitif au moment où il allait franchir un fossé, et, l'ayant replacé sar sa tête, il l'y fixa en le nouant fortement sous le menton au moyen de son mouchoir. Tout conspirait contre lui, et, en remontant à cheval, un nouvel accident, plus grave que tous les autres, arriva à son pantalon; mais sa contrariété fut traversée d'un éclair de gaîté : cette sorte d'ennui lui rappela un jour de son enfance où, accompagné de sa mère, il faisait une course à âne et où pareilles mésaventures lui étaient arrivées.

Quel beau jour que le jour de cette course à âne ! C'était le matin : tout était frais et riant, les lilas étaient en fleurs, et sa mère, jeune et charmante, lui souriait à travers les fleurs. Il crut revoir cette matinée charmante, et la neige qui lui fouettait le visage lui rappela les fleurs légères des cerisiers que le vent parsemait dans l'air ce jour-là ; puis il devint rêveur : sa mère s'était envolée un jour vers Dieu, et depuis il était seul !... Seul ! ce mot lui rappela les deux jeunes filles qu'il venait de quitter, le voile de cristal qu'il portait et les projets qu'il avait au départ.

Seul !

La route lui parut triste, les arbres qui bordaient le chemin lui apparurent comme de longs fantômes grimaçants, prêts à se jeter sur lui. Quelques-uns semblaient étendre au-dessus de sa tête de longs bras noirs, anguleux et décharnés; d'autres, comme pris de convulsions, se renversaient en arrière avec des craquements effrayants comme des cris étouffés; d'autres semblaient se jeter sur lui comme pour le saisir au passage. Aucune étoile ne brillait entre leurs rameaux noircis, et les flocons de neige passaient devant eux comme des plumes de colombe jetées au vent. Il se rappela alors le salon qu'il venait de quitter, et les visages qu'il y avait vus eurent à ses yeux un aspect différent. Le visage rose, le sourire à belles dents et les yeux bleus d'Angéline lui semblaient peints sur un visage de

plâtre ; le visage maigre et olivâtre et les yeux de Marie lui semblèrent d'une gravité affectueuse... plus que cela même.

A travers la nuit l'ombre flottante du visage de sa mère lui apparut mêlé d'une manière étrange aux visages des deux jeunes filles.

Puis il vit le rire moqueur d'Angéline, si elle l'apercevait dans l'accoutrement ridicule où il était ; il vit ensuite le regard inquiet de Marie, qui lui avait dit : Ne partez pas ! Il se figura ensuite un bonheur qu'il n'avait point eu et qu'il ne devait point avoir : il se figura sa mère en cheveux blancs, coiffée de dentelles; il vit ses mains mignonnes, qui l'avaient bercé autrefois, étendues toutes blanches sur une robe de satin ; il entrevit encore dans les rides de son visage le sourire de sa jeunesse, elle lui apparut dans une majesté où il retrouvait toutes les grâces radieuses et la robe rose que la course à âne lui rappelait ; puis il se la figura le jour où il lui présenterait sa fiancée; il crut voir la grâce majestueuse de son attitude et l'attendrissement de son regard, et puis il lui sembla qu'il ne lui présentait pas Angéline ; et à travers la neige épaisse qui tombait devant lui il découvrit au visage de Marie une douceur singulière et à son regard une profondeur étrange.

Mais le froid était vif et le pantalon sans sous-pieds était remonté jusqu'au genou, le chapeau chargé de neige s'enfonçait jusqu'aux yeux. Le cheval s'était arrêté la tête basse.

Cette fois le comte d'Aix repartit au galop, excitant son cheval de la main et de la voix.

—Allez, Bara-Blay, allez vite ! bientôt dans notre petit château nous aurons une châtelaine et nous mangerons du sucre dans sa main. Je la vois d'ici frapper, comme cela, votre jolie encolure. Allez, Bara-Blay, allez vite! voyez comme votre maître a une jolie tournure avec son pantalon déchiré, retroussé jusqu'aux genoux et son chapeau défoncé ; vous devriez rougir de l'état où me voilà : allez, allez, Bara-Blay ! nous ferons toilette et vous serez content. Houp ! houp !

Tout en galopant, le comte d'Aix se demanda qui, de Marie ou d'Angéline, serait la femme que l'on aime dans les mauvais jours. Celle-là seule, pensait-il, est digne d'être aimée dans la joie et la richesse, que l'on voit avec douceur dans les chagrins.

Le froid, la neige, les inconvénients de la route, la tristesse de cette nuit profonde troublèrent son âme : il se sentit seul et faible; une voix affectueuse qui lui aurait parlé en ce moment lui eût fait du bien, et, de nouveau, sa pensée se reporta vers Angéline et vers Marie. Il sentait que la démarche qu'il venait de faire était grave et que celle qu'il ferait en arrivant serait décisive. Il imagina les jours de la vieillesse passés près d'Angéline... Il sentit qu'avec Angéline l'espérance fuirait avec les années... Il lui sembla qu'avec Marie l'espérance et la jeunesse grandiraient avec le

temps. Il sentait une lumière cachée derrière Marie, il sentait les ténèbres derrière Angéline. La figure brune de Marie se détachait sur un fond blanc. La figure blonde d'Angéline se détachait sur un fond noir.

Ce mot si simple : l'avenir, le fit frissonner ; il se rappela combien de fois il avait été irrésolu, combien de fois il avait été souffrant, combien de fois il avait été découragé ; il s'aperçut combien, dans le moment même, il éprouvait toutes ces choses-là à la fois, et il sentit que, pour se consoler, il fallait qu'une femme fût grave, et qu'il lui fallait un cœur ferme et un esprit droit, une âme calme et forte.

Et le visage d'Angéline lui apparaissait plein de sourires et de caprices... Le visage de Marie lui apparaissait ému et ferme.

Cependant les deux jeunes filles attendaient le retour du comte d'Aix.

Eh bien ! il paraît que ce petit temps-là l'amuse, disait Angéline : il pourrait être de retour depuis une bonne heure....

— Écoute ! disait Marie, n'entends-tu pas le pas d'un cheval ?... Rien !... Ah ! le temps est affreux !

—Allons, dit Angéline, je te vois inquiète : tiens, ouvrons la fenêtre un moment, nous écouterons.... Sais-tu, ajouta Angéline en se penchant en dehors, que tu es superbe, toi, avec tes craintes ? Vas-tu t'évanouir quand il rentrera ? Songe que ce n'est plus le genre, cela, et puis ce serait drôle. Va ! je le vois d'ici, couvert de neige : il aura l'air d'un bonhomme Noël, il sera tout blanc avec le nez bleu et les mains rouges.... tiens ! les couleurs nationales, ma foi !... enfin, c'est égal, il n'en a pas moins une jolie voiture doublée de satin.... bleu... vert pâle ferait mieux... Mais comme tu es pâle et comme le cœur te bat ! comme tu es nerveuse ! Ah ! que c'est drôle ! ton cœur bat... figure-toi qu'en te tenant comme cela serrée contre moi, je l'entends ! tiens, écoute... moi, on n'entend rien... mets ton oreille tout contre, tu verras : on croirait entendre sauter un petit rien du tout... toi, ça fait boum ! boum !... que tu es nerveuse !... Ne vois-tu pas une ombre noire ?

— C'est lui, Angéline !

— Bon, il aura tout entendu !

Le comte d'Aix, car en effet c'était lui, entendit refermer la fenêtre ; il reposa avec précaution le marteau de la porte que déjà il avait soulevé, et se retira à pas lents ; il redisait malgré lui les mots d'Angéline à Marie qu'il venait d'entendre par la fenêtre : Comme le cœur te bat ! tiens, écoute : moi, on n'entend rien.

On n'entend rien ! répétait le comte, on n'entend rien ! rien !

Ce soir-là, il ne rentra pas dans la jolie maison d'Angéline, et les deux jeunes filles durent se séparer sans avoir revu :

Angéline, le bonhomme Noël avec le nez bleu et les mains rouges dont elle riait de tout cœur ; Marie, le comte d'Aix, dont le nom, sans savoir pourquoi, la faisait pâlir.

Le lendemain, la mère d'Angéline reçut une lettre et la mère de Marie une autre.

Voici la lettre que reçut la mère d'Angéline :

Madame,

Pour épouser une jeune fille comme la vôtre, il faut se sentir le cœur d'un héros, et malheureusement ma course nocturne d'hier m'a bien prouvé que je n'en étais point un. J'ai été triste, abattu, souffrant et ridicule. En voilà plus qu'il n'en faut pour être indigne d'une jeune fille rieuse, élégante, coquette, mondaine, brillante, accomplie. Je crois, madame, avoir assez laissé deviner mes intentions pour que cette lettre soit nécessaire : elle vous expliquera ma retraite. J'abandonne à un homme mieux doué que je ne le suis le soin de combler les désirs de Mlle Angéline. Combien d'autres, mieux que moi, sauront découvrir de riches dentelles, de moëlleux cachemires, creuser les mines de Golconde et de Masulipatam et chanter de douces romances !

Les défaillances de ma nature m'interdisent d'aussi glorieux exploits. Recevez donc, madame, mes excuses et mes adieux.

Voici maintenant celle que reçut la mère de Marie :

Madame,

En me sentant triste, abattu, souffrant, irrésolu et ridicule, j'ai pensé à Mlle votre fille, c'est-à-dire j'ai pensé à la joie, à la force, à la santé, à la fermeté, à la dignité, à la bonté, et je viens vous demander si vous voulez bien me donner toutes ces choses qui me manquent. Dites à Mlle Marie que j'ai l'idée d'une vie sérieuse, joyeuse et belle, et demandez-lui si elle veut bien m'aider à la réaliser.

Ce que je lui demande, c'est la vie.

En effet le comte d'Aix épousa Marie.

JEAN LANDER.

NOUVELLES DU PAYS LITTÉRAIRE

Le choléra d'Egypte (puisqu'il ne faut pas l'appeler par son nom) a précipité le retour de M. Renan.

Ce littérateur vient de nous arriver. Il a déjà mis son libraire en possession du tome qui doit émouvoir l'Europe.

Cela s'appellera *l'Histoire des Apôtres.*

Cela sera diffus, lourd, déclamatoire, ennuyeux avec solennité.

Sachons prévoir, et inspirons-nous du proverbe : Comme on fait son lit on se couche.

Je prétends si peu à aucune espèce d'autorité personnelle, que je prendrai volontiers pour point de départ l'alexandrin connu :

Un sot peut quelquefois ouvrir un bon avis.

Raisonnons donc la situation qui va se faire.

Le nouveau livre de M. Renan aura les mêmes vices que son autre livre, la *Vie de Jésus:* l'évidence contestée, les faits et les écritures falsifiés, des contradictions à tout bout de chemin.

D'abord, un pareil produit est indiscutable. On ne discute que l'erreur partielle qui se présente avec bonne foi. Là où il faut redresser une œuvre entière ligne par ligne, la polémique a l'inconvénient de faire trop ou trop peu ; on ne pourrait y opposer que le multiple redressement d'une œuvre de même étendue traitant le même sujet.

Ensuite, à qui s'adresserait la discussion ?

A la clientèle de M. Renan ? Elle ne veut pas nous lire, ou, si elle nous lit, elle ne veut pas se laisser convaincre.

A nos propres amis ? à la grande famille catholique? Par là la lumière est nette aussi bien que la conviction.

Il n'y a donc aucun profit pour nous et nos principes à discuter un de ces livres qui représentent le parti-pris du faux et du mauvais vouloir.

Mais il y a un profit très-réel pour nos adversaires.

Ces adversaires, dans leur masse, sont des esprits frivoles, peut-être même *bénevoles* serait-elle une expression plus juste : un gros livre qui bavarde cauteleusement sur un sujet de nature peu attractive, n'a pas près d'eux la moindre chance d'un bon accueil.

Autre chose encore. La petite armée des libres-penseurs de l'écritoire quoditienne brille bien plutôt par ses méchantes habitudes que par son

zèle. Lorsque le tome de l'ami Renan ou de l'ami Michelet arrive, on lui fait une affreuse grimace, on regimbe contre l'obligation de le parcourir, et ce n'est pas sans mauvaise humeur qu'on lui octroie ce qui se nomme, dans l'idiome bibliographique, un article à côté. Un peu après, chaque feuilletoniste à son tour, sur les instances de l'auteur et de l'éditeur, fournit sa réclame obligatoire de vingt lignes. Tout est dit : ne leur en demandez pas davantage.

Selon le cours naturel des choses, ces gros livres de philosophie ou de théologie, qui ne sont qu'un indigeste fatras, doivent succomber vite sous le faix de leur propre pesanteur. La première édition, coupée en deux, se tire à trois mille ; on commence par la deuxième édition, et l'on finit, au mieux, par une modeste échancrure sur la première.

Il n'y a qu'un moyen de sortir de cette impasse : c'est d'attirer les catholiques à la discussion, à l'émotion, à l'indignation.

La presse ennemie sort alors de son indolence. Nos indignations éveillent sa colère. Le plaisir de la lutte échauffe toutes les plumes vouées au mal. L'auteur se frotte les mains derrière la bagarre. L'éditeur allonge ses affiches pour la quartorzième édition ! Il n'y a pas jusqu'à la cohorte des correspondants internationaux qui ne se jette dans la mêlée et qui n'attise la polémique au moyen d'une foule de petits mensonges hableurs ou scandaleux. L'assourdissement atteint l'Europe entière.

Les catholiques y gagnent sans doute le ravivement de leur foi par le feu ou le sel de l'indignation. Mais en retour, le livre odieux et ennuyeux, qui se fût détaillé chichement à mille exemplaires, voit venir à lui trente mille niais, qui tirent de leur poche un écu chacun, pour s'assurer par eux-mêmes si cette *Révalescière* empoisonnée vaut tout le mal qu'on en dit.

— N'y a-t-il donc rien à faire ?

Peu. De la raillerie dédaigneuse, et du mépris froid.

Le livre passe ! Au lieu de le retenir pour se prendre avec lui de querelle et ameuter les passants, laissons-le passer, et saluons-le par quelques vertes paroles qui ne lui procureront que de la honte...

Je vous annoncerai le passage d'une autre œuvre vraisemblablement aussi mauvaise que celles de M. Renan. On nous promet seize volumes. Le défilé se fît-il au grand trot, comme après les revues du champ-de-Mars, ce sera long, et je défierais bien tous les polémistes du pour et du contre d'échauffer ces seize volumes.

Il s'agit des Œuvres complètes du père Enfantin.

Que peut-il y avoir là-dedans ? Les apôtres seuls de la secte saint-simonienne parcourront ces tomes nombreux ; et encore ?.....

On dit des choses curieuses sur la situation présente de la secte saint-simonienne.

Elle n'avait, elle ne pouvait avoir qu'une durée viagère. La plupart des

apôtres sont casés richement. Que l'on tire après eux l'échelle, c'est le cadet de leurs soucis.

Cependant un brave homme de saint-simonien, quoique millionnaire et doyen d'âge, a pris la chose au sérieux. Il paraîtrait qu'on l'a nommé Pope. A la faveur de cette élévation flatteuse, on aurait obtenu de lui qu'il s'intéressât fortement aux œuvres complètes du pope défunt. Ensuite, un Pope saint-simonien, c'est presque une majesté, à tout le moins un prince. Il lui fallait un *Moniteur*. Précisément l'*Opinion nationale*, dont le rédacteur en chef, M. Guéroult, a porté jadis la jaquette bleue, était en disponibilité. Cette feuille aime les titres et le galon : c'est là son moindre défaut. L'affaire devait aller toute seule. On nous assure donc que l'*Opinion* dite *nationale* vient d'être élevée à la dignité de *Moniteur* des Saint-Simoniens. En fait de Saint-Simoniens, il ne reste plus guère qu'un disciple fidèle, le doyen d'âge promu au popolat. C'est assez. La feuille de M. Guéroult se charge de remorquer le pope et les seize volumes.

Vous voyez que les seize volumes du père Enfantin ont peu de chance de voir accourir les foules. L'organe de feu la secte saint-simonienne les glorifiera posément, comme il sied à un *Moniteur*.

Sourions à ces innocences. Mais M. Guéroult, qui est un esprit très-actif, ne saurait se contenter de si petite besogne. Pourquoi ne prendrait-il pas également à la remorque le roi d'Auricanie? Ce monarque vaut bien un pope saint-simonien. On aurait tort de le dédaigner. Il vient d'ouvrir une souscription.

Les choses les plus graves sont presque toujours les plus plaisantes dans ce monde de la libre pensée!

Aussitôt le coup d'état qui transformait l'*Opinion nationale*, M. Guéroult a dû faire son entrée solennelle dans les bureaux où élucubrent Messieurs About, Sarcey, Sauvestre, etc.

Il a présenté le pope probablement. Et il a dit, de ce ton à la fois mélancolique et ferme qui réussit très-bien dans les crises religieuses :

— Messieurs, nous sommes désormais saint-simoniens. Voici le vénéré père Adolphe, le demi-dieu de la chose, que je recommande à tous vos respects.

La rédaction aura accepté gaîment.

Quand on est catholique, on ne peut n'être que cela, et l'on répond aux appels des diverses fantaisies qui passionnent le monde : Laissez-moi, nul ne saurait porter deux charges, j'ai assez de la mienne.

Quand on n'est pas catholique, on peut passer d'une opinion à une autre à l'appel de son caprice ou de son intérêt. On va de la démocratie à Fourier, de Fourier à Saint-Simon, de Saint-Simon à Pierre Leroux, etc. Et l'on nomme cela le libre-examen.

Du reste, ils sont tous saint-simoniens sans le savoir.

La doctrine de Saint-Simon remonte le courant du catholicisme : elle réhabilite le corps, c'est-à-dire les appétits sensuels ou charnels.

L'Église est haïe parce qu'elle dit sans cesse à l'homme : Comprimez-vous, sacrifiez-vous. Il y faut du courage.

La doctrine contraire dit : Honorez vos sens, jouissez! Ce n'est pas difficile : il n'y faut que de la lâcheté.

Le catholicisme promet aux enfants de Dieu de les faire grands.

Le saint-simonisme promet de les faire gras.

Mais on a tort de se fier trop absolument aux promesses de Saint-Simon. Je doute que les seize volumes du père Enfantin engraissent personne, ni l'éditeur, ni le nouveau pape, ni le journal : M. Guéroult tout au plus.

J'aurais plus de confiance dans une feuille hebdomadaire qui vient de se fonder, et qui complètera l'organisation des forces saint-simoniennes.

Elle a un titre appétissant : la *Salle à manger*.

On voit où cela va : à l'*Opinion nationale* la doctrine, à la *Salle à manger* la mise en pratique. D'une part, la lettre de la loi; d'autre part, son esprit. Les vieux apôtres auront les seize volumes du père Enfantin, les jeunes auront des menus d'une succulence à faire venir l'eau à la bouche.

Plusieurs numéros de la *Salle à manger* ont paru déjà. Cette feuille réussirait si la corruption avait atteint la conscience nationale; ce qui n'est pas, Dieu merci. Ses rédacteurs ont la foi. Ils ont publié des articles d'un véritable enthousiasme sur la cuisson du gigot et le grand art de la salade. C'est à vous faire illusion. On flaire le papier pour s'assurer qu'il ne sent pas le beurre ou la friture. On lit avec une sorte d'épouvante ces récits de la transformation d'une carpe ou d'un poulet à l'aide d'une foule d'accessoires. On entrevoit une cuisine animée comme un champ de bataille où la stratégie culinaire exécute ses évolutions dans le feu et la fumée.

Je disais, « on lit avec épouvante, » parce que la vocation me fait absolument défaut : je n'ai jamais pu parvenir à me rendre un compte exact de la structure d'une omelette. Vous grignotez un maquereau, le vendredi, sans y prendre garde, et voilà que tout à coup un Quinte-Curce en bonnet de coton blanc vous explique que derrière ce maquereau il y a des efforts, de l'art, de la science et des émotions, tout un drame! Cela vous trouble.

Mais l'épouvante arrive aussi par un autre chemin.

Nous nous plaignons de la malfaisance de nos adversaires dans le journalisme, dans le roman, dans les gros livres en un ou seize volumes.

Nous avons tort de nous plaindre.

Où en serions-nous, mon Dieu! si le papier quotidien, si la *Revue des Deux-Mondes*, si M. Renan et ses partenaires entraient en possession d'une énergie égale à celle de la *Salle à manger*? Un article de cette feuille, sur la moindre côtelette, a l'éclat d'une fanfare! Introduisez la même flam-

boyance dans un article de M. Louis Jourdan : au lieu d'endormir son lecteur, il le bouleversera.

Estimons-nous donc heureux que les rédacteurs de la *Salle à manger* ne se poussent pas vers la politique ou la philosophie. Avec cette suprême éloquence qu'ils déployent sous prétexte d'un gigot ou d'un mironton, ils ébranleraient le monde.

Pour parler sérieusement, il me semble que les publications de la nature de celle-ci ne sont point à regretter. Elles affichent les tendances de la civilisation moderne. Bien mieux que le *Moniteur* des Saint-Simoniens, elles découvrent le but où l'on veut nous conduire : manger savamment. Manger quoi? car il ne saurait y en avoir pour tout le monde.

Tous les mauvais livres n'ont pas le même bonheur. On vient d'en saisir un qui se pavanait trop cavalièrement dans sa réussite scandaleuse : *Les Petites Comédies de l'Amour*.

Il appartenait à la littérature galante des dames de théâtre.

Ces dames ne sont pas toujours très-fortes sur l'orthographe. Mais nous avons des usines de lettres où l'on fabrique des livres sur mesure.

— Madame voudrait publier ses *Mémoires*? Ce sera tant.

— Madame voudrait publier un charmant volume de gentillesses amoureuses? Du style fin, des tableaux mignards et croustillards! un véritable pastel ! Ce sera un peu plus cher : dans les prix de quinze cents francs, nous pourrons fournir à madame quelque chose de très-bien.

Sans doute la dame elle-même ne fournit absolument rien dans le charmant ouvrage qu'elle va signer?

Pardon. Elle fournit son portrait. Une photographie aussi galante que possible. L'acheteur lit peu. Il regarde. On sait à qui l'on a affaire.

Après avoir fait un certain bruit comme livre, les *Petites Comédies de l'Amour* se sont essayées au théâtre, car deux moutures ont été tirées de ce joli sac de bonbons. Cette fois, la dame a fourni son portrait vivant ! c'est-à-dire qu'elle a joué le principal rôle de la comédie dans une ravissante toilette de cavalier.

Tout cela n'est pas glorieux pour la littérature parisienne. Elle exécute des livres infâmes, genre irréligieux, comme le *Maudit*, le *Jésuite*, etc., en les attribuant à un prêtre. De la même plume et de la même encre, elle chiffonne des in-18 à couverture rose pour les étoiles du firmament de la Bohême. Hier pharmacien débitant du poison; aujourd'hui modiste coiffant les vestales de la moderne, il se peut que la littérature y gagne quelque argent, mais on ne saurait nier que les lettres françaises en reçoivent la plus dure des atteintes.

VENET.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ANALECTA JURIS PONTIFICII. *Dissertations sur le Droit Canon, la Liturgie, la Théologie.* Recueil publié à Rome, avec l'approbation du Maître du Sacré-Palais.—7 vol. in-folio. Prix : 105 fr. — Demi-reliure : 130 fr. Abonnement : 16 fr. par an, de juillet ou de janvier. Paris, Palmé, 22, rue Saint-Sulpice.

Personne ne nous contredira si nous disons que le prêtre, pour remplir son ministère avec fruit et dignité, a besoin de se tenir constamment au courant de toutes les questions de la science ecclésiastique. Mais beaucoup, absorbés par les soins d'un ministère fatigant et laborieux, ne peuvent se livrer à l'étude d'une façon suivie; d'un autre côté, presque tous sont pauvres et ne peuvent se procurer des ouvrages dispendieux, nécessaires cependant à lire et à consulter. Que faire pour remédier à cet état de choses, qui est un mal, et un mal déplorable? Lire une Revue qui traite des matières qui doivent intéresser tout prêtre tenant à ne pas laisser la nuit se faire dans son intelligence. Pour avoir une Revue il faut peu d'argent, et il n'est personne, si occupé soit-il, qui ne puisse trouver le temps de lire une Revue. Les Revues qui traitent de la science ecclésiastique sont malheureusement peu nombreuses : le choix n'est pas difficile. Il en est une surtout remarquable à tous les points de vue; elle est peu connue quoique, existant depuis longues années déjà : la raison en est qu'elle ne se publie pas en France et n'a jamais fait de réclame; nous serions heureux si nous pouvions contribuer à fixer les regards sur elle et à la répandre. Elle est éditée à Rome, sous les yeux mêmes du Souverain-Pontife et des congrégations : c'est, il nous semble, une garantie pour l'intégrité de la doctrine et l'exactitude si importante des décisions émanées des congrégations. Elle est rédigée avec un talent incontestable ; le choix des matières est on ne peut plus heureux, et leur variété est de nature à satisfaire les plus difficiles. *Elle est rédigée en français :* nous tenons à ce que cette particularité ne passe pas inaperçue, parce que, parmi ceux qui connaissent le nom de la publication dont nous voulons parler, il en est plusieurs qui la croient rédigée tout entière en latin. Elle a pour titre : *Analecta Juris pontificii.* La collection, sur laquelle nous allons jeter un coup d'œil, forme actuellement sept gros volumes in-folio ; elle paraît tous les deux mois par livraisons in-folio de cent cinquante pages, et ne coûte que 16 fr. par an.

La collection des *Analecta* est une mine inépuisable où se trouvent traitées les unes à côté des autres les questions les plus intéressantes et les

plus pratiques de liturgie, de théologie, de droit canon, d'hagiographie, d'histoire ecclésiastique, d'administration paroissiale et diocésaine. Tous peuvent venir puiser là les connaissances qui leur manquent. Il est un grand nombre d'articles remarquables à citer pour donner une idée des travaux de la Revue romaine, et nous ferons remarquer que plusieurs d'entre eux sont des traités entiers et considérables. Que l'on parcoure attentivement la sèche nomenclature que nous allons donner, et l'on se convaincra de l'immense utilité qu'offrent les *Analecta* et du puissant intérêt qu'ils présentent à l'étude. Nous choisissons, parmi d'innombrables travaux, les suivants : les *Analecta* ont publié dans leurs sept premiers volumes des études sur les *Causes matrimoniales*, — l'Index, — les Censures théologiques, — le Concile de Trente, — diverses questions relatives au Mariage, — les Vœux solennels des religieuses, — les Confesseurs des religieuses, — la Confession des malades, — la Foi et ses règles, — le Secret de la confession, — le sacrement de Baptême, — la vraie religion, — les principes de la Théologie mystique, — les Suspenses *in informata conscientia*, — l'Aliénation des biens des communautés religieuses, — *les Curés amovibles*, la question est traitée au point de vue du droit et du fait, — la Visite pastorale, la Juridiction du vicaire général, — l'Administration temporelle des communautés religieuses, — les Vicaires paroissiaux, — la Nomination des évêques, — la Canonisation des saints, — le Chapitre des cathédrales, — *le Commerce illicite pour les ecclésiastiques*, — la Juridiction paroissiale sur les séminaires, — les Actes des Pontifes romains pour la conservation des Lieux-saints depuis les croisades jusqu'à nos jours, — l'Éducation cléricale et la Fondation des séminaires provinciaux dans les différents pays de la chrétienté, — les Fondations qu'ont faites les catholiques latins dans la Palestine, — les Œuvres des Ordres religieux dans le saint Ministère, — la Souveranieté temporelle d'après les lettres contenues dans le recueil intitulé : *Codex Carolénus*, — le Retour de l'Angleterre à la foi catholique en 1554, sous le reine Marie, fille d'Henri VIII, et de Catherine d'Aragon, — les Vénérables serviteurs de Dieu qui ont vécu dans notre siècle, — les Congrégations romaines et leur pratique, — l'Interdiction de la mendicité devant la théologie et l'histoire, — les Patriarches d'Orient, — la Cause et la canonisation de la bienheureuse Claire de Montefalcone, — des Martyrs de Corée, du Tonkin et de la Cochinchine, — l'Origine et les Progrès de la cause du B. Benoît Labre, — la Vie et la Cause du serviteur de Dieu Antoine-Alphonse Bermejo, — la Vénérable Anna-Maria Taïji, — le Vénérable Jean-Baptiste Jossa, — la B. Marguerite-Marie Alacoque.

Nous passons sous silence les questions liturgiques : elles sont trop nombreuses et nous prendraient trop d'espace, rien qu'à énumérer seulement les principales. Ajoutons à ce qui précède que les *Analecta* contiennent les décrets des congrégations, et que l'on trouve dans leurs colonnes tout ce qui se passe à Rome d'intéressant pour le monde catholique : béatifications nouvelles, nouveaux offices, allocutions consistoriales, lettres apostoliques et encycliques. Les auteurs n'ont pas mis de côté la bibliographie;

ils lui accordent une place raisonnable, et les ouvrages importants qui traitent de la science ecclésiastique sont examinés et jugés.

D'après ce rapide exposé, l'on peut juger des ressources sans nombre qu'offrent les *Analecta*, et nous serions étonné si cette Revue n'attirait pas tout spécialement l'attention de nos lecteurs. De nouveaux abonnés lui viendront à mesure qu'elle sera mieux connue ; et si un jour chaque presbytère lui faisait accueil, la science ecclésiastique en serait plus aimée et mieux connue, et ce serait pour le plus grand bien de l'Église et pour sa plus grande gloire.

A. VAILLANT.

UN PRÊTRE MARIÉ, par M. J. BARBEY D'AUREVILLY. 2 vol. Chez Faure.

I

Un Prêtre marié a paru depuis quelque temps déjà, et cependant nous ne nous reprochons pas de venir en parler un peu tardivement. Originalité puissante et fièrement accusée, M. Barbey d'Aurevilly est de ces écrivains dont les œuvres peuvent attendre : car — écrites toujours sous la préoccupation d'une idée virile et sérieuse — elles n'ont point à craindre d'être emportées par ce vent de l'oubli qui balaye en quelques jours le pavé littéraire de tant d'éphémères productions. Cette hésitation même devant un ouvrage est déjà à nos yeux une marque d'estime et un hommage anticipé. Pour les écrits, les *Te Deum* hâtifs ne sont bien souvent que des *De profundis* déguisés. Une pelletée d'encens jetée précipitamment et maladroitement par une camaraderie complaisante, enterre plus vite et mieux un livre qu'une pelletée de terre jetée sur un cadavre. M. d'Aurevilly a droit à plus d'égards ; et, si ses œuvres ne satisfont pas toujours entièrement ses amis eux-mêmes, son talent commande l'attention, en même temps que l'ascendant d'une conviction sincère et forte inspire à tous estime et sympathie. L'auteur d'*Un Prêtre marié* est d'ailleurs de ceux qui peuvent entendre la vérité : car il est de ceux qui osent et savent la dire.

II

L'analyse du roman est facile à faire à grands traits : l'œuvre vise plus à se recommander par l'étude des caractères ou le fini des détails que par l'intérêt de l'intrigue.

Vers 1789, Jean Sombreval, fils de paysan normand, est devenu prêtre comme tant d'autres, grâce à la charité publique, qui vient en aide à une vocation naissante. Il promet à l'Église un docteur illustre de plus, quand, chargé par son évêque d'une mission secrète à Paris, il se laisse gagner par le souffle de la philosophie menteuse que les encyclopédistes avaient déchaînée sur la France — et ne reparaît plus à sa cure.

Nature grandiose et puissante, Sombreval n'a pas succombé aux vulgaires tentations de Paris : il est tombé comme tombent les anges de lumière, par l'orgueil. Il a secoué l'arbre maudit et rapporté tout à la science —

cette science si grande, quand, sentant qu'elle vient de Dieu, elle ramène tout à lui; si puérile et si vaine quand elle prétend n'exister que par elle-même. Sombreval sonde tous les problèmes et va toujours en avant; et plus il monte, plus sa raison, qui veut se passer des clartés de la foi, s'endurcit et s'entête dans les ténèbres de la négation. Il consomme l'acte terrible qui lui ferme le retour à son ancien état : il se marie; il épouse la fille d'un savant avec qui il a travaillé longtemps.

Mais déjà la main de feu se montre. En apprenant qu'elle a épousé un prêtre, cette femme qui l'aimait meurt de remords et de tristesse. La fille qu'elle met au monde, en expirant, porte au front un signe fatal, et Sombreval, pour qui la médecine n'a plus de mystères, reconnaît dans cette enfant chétive et chlorotique tous les signes d'une fin prochaine. Et plus il la voit débile, plus Sombreval, l'athée au cœur glacé, se prend pour elle d'un amour immense, inépuisable, insensé! *De père qu'il était il devient mère.* Il emporte sa fille dans ses bras, il s'enferme avec elle au château du Quesnoy; et là, solitaire, isolé, il épuise, pour lui conserver quelques jours de vie, tout ce que la science multipliée et décuplée par une tendresse sans bornes a de puissance et de ressources. Calixte en grandissant a appris, elle aussi, le fatal secret, et en même temps un saint prêtre lui a communiqué une foi ardente comme celle de sainte Thérèse, qui lui fait entrevoir toute l'horreur de sa naissance. Elle comprend qu'elle a un acte immense de réparation à accomplir : elle se fait carmélite sans être astreinte à quitter le monde (permission que toute supérieure lui eût refusée, mais que M. d'Aurevilly a pris sur lui d'accorder). Jour et nuit, elle prie dans les larmes pour la conversion de son père.

Sombreval cependant n'est plus seul à aimer sa fille. Un jeune homme a entrevu la céleste créature, et cette vision a suffi à allumer en lui un de ces amours qui ne finissent qu'avec la vie. Nehel de Nehou, un gentilhomme, un fils des croisés, ne craint pas de franchir le cercle de mépris que l'indignation publique a tracé autour du repaire où habite le prêtre apostat. En vain Calixte a annoncé au malheureux Nehel son irrévocable résolution de n'être l'épouse que de Dieu : il sait qu'il n'a plus d'espoir, et il revient chaque jour s'en convaincre encore.

Mais la haine qui anime tout le pays contre Sombreval, sourde d'abord, passive et comme stupéfaite de tant d'audace, prend un corps et formule distinctement une épouvantable accusation. On parle d'un crime affreux, inouï, contre nature. Le malheureux père, avec la sinistre grandeur des anges déchus, a opposé jusqu'ici au mépris un front impassible et fier. Debout, dans son orgueil et dans sa force, il n'a pas peur pour lui, mais il tremble pour sa fille. Il s'affole à la pensée que l'écho de cette calomnie maudite peut effleurer les oreilles de sa chaste Calixte. Il adopte alors une résolution désespérée : il s'immole, et, quittant le Quesnoy, il entre dans un couvent de Coutances. Calixte est heureuse alors pour la première fois : elle croit ses prières exaucées et bénit Dieu. Mais la conversion de Sombreval n'est qu'un terible mensonge.

Il est tombé de trop haut pour pouvoir se relever, et c'est en athée

qu'il consommera le saint sacrifice. L'abbé Meautis, le confesseur de Calixte, a tout appris, et, dans un vertige mystique, il ne craint pas de tout révéler à sa pénitente, tout en sachant qu'un tel coup tuera cette maladive et nerveuse organisation. Frappée au cœur, la fille du prêtre meurt en effet entre les bras de Nehel et de l'abbé. Sombreval, averti trop tard, n'arrive que quand sa fille est déjà clouée dans la bière; il la déterre, et, l'emportant sur son cœur, il s'élance, avec le cadavre de son enfant, dans l'étang du Quesnoy, qui profile au bord de la route ses eaux sinistres et sombres. Nehel accouru retrouve le corps de Calixte, mais celui de Sombreval a disparu pour jamais. Ainsi se trouvent accomplies les prophéties de la Malgaigne, vieille fatidique et mystérieuse comme une sorcière d'Écosse, qui plane sur cette tragique histoire comme la malédiction des chœurs antiques. Nehel de Nehou, fidèle au vœu de la mourante, épouse sa fiancée qu'il n'aime pas et qu'il quitte, après deux mois de mariage, pour aller se faire tuer sur un des champs de bataille de l'Empire.

III

Telle est la donnée sommaire de cette œuvre originale, puissante et choquante à la fois, qui fait tout d'abord rêver, s'indigner et frémir. L'auteur a résolûment pris par les cornes le taureau de la difficulté. Il a abordé la terrible individualité de Sombreval, le prêtre marié, avec une incontestable fermeté d'esprit et une réelle vigueur d'exécution. Sombreval, le révolté de la science, se détache sur tous les autres types de toute la saillie d'une énergie sauvage et égarée, comme les tours du Quesnoy surplombent au-dessus des grands arbres du parc et se dessinent à l'horizon. On sent, sur ce prêtre défroqué, sur cet homme qui a renié son Dieu, quelque réminiscence terrible du moyen-âge. Cette race maudite dans son chef, et que Dieu semble marquer du doigt, épouvante, écrase et tord l'imagination. On croit voir courir là le souffle prédestiné des irrésistibles expiations. La fatalité qui plane au-dessus des catastrophes antiques, suit sur la terre cet homme qu'elle reconnaît au sceau indélébile qui le marquait pour le ciel. Les furies retrouvaient Oreste endormi le long des degrés du temple de Minerve, et la Providence chrétienne retrouve, dès ici-bas, cet apostat qui a souillé l'Église du Christ. Cette conception, certes, ne manque ni de grandeur, ni d'audace, ni d'une logique accablante et extrême. Nul écrivain peut-être, de notre temps, n'aurait eu le courage qu'il faut pour attaquer de face ces grandes questions, pour peindre de pied en cap ce géant du mal, pour admettre cette expiation surnaturelle, parce qu'elle châtie un crime plus qu'humain — étendue au delà de l'individu, parce qu'elle est amenée par un forfait plus qu'individuel, dont les conséquences sont générales et complexes. A notre époque, où l'on se risque à peine sur la lisière des choses profondes, où l'on s'épouvante vite de tout ce qui remue au fond des problèmes sérieux, une telle étude des affinités mystérieuses des familles et des responsabilités immenses, honore celui qui a fait, au risque de n'être pas

compris ; au risque d'être, tout d'abord et sans examen, raillé par les ignorants ou traité de fanatique par les sceptiques.

Et cependant, nous le dirons franchement, l'impression que laisse cette lecture n'est ni agréable, ni salutaire, ni utile. Le sujet est choquant, déplacé, malsain même, traité dans une forme mensongère, souillée et compromise comme le roman. Certaines femmes ont discrédité certains vêtements : certaines œuvres ont interdit au roman l'accès de certaines questions. Genre inférieur et abâtardi déjà, le roman, à quelque point de vue qu'il soit écrit, comporte toujours un élément de fiction qui le rabaisse et le classe au rang des productions de pur agrément. Or, il est certains problèmes qu'on n'a pas le droit de poser pour l'amusement des lecteurs ou le vain plaisir de produire une œuvre saisissante. La puérile satisfaction de faire admirer à la foule le courage et l'aisance avec lesquels on s'aventure sur un volcan, n'a rien qui doive tenter un esprit véritablement catholique et chrétien. La terrible alternative d'une âme sauvée ou perdue à jamais, est, certes, la plus émouvante des péripéties, le plus passionnant des dénouements ; et cependant, de nos jours, nul n'admettrait qu'on pût faire une *ficelle dramatique* de cette fin mystérieu se de l'existence humaine.

Nous n'aimons pas non plus ces comparaisons trop fréquentes tirées des mystères ineffables de notre religion. Ces passages, chez un écrivain comme M. Barbey d'Aurevilly, ne sont, certes, qu'un manque de goût ; mais chez d'autres ils seraient une absence de respect, que lui-même relèverait vertement de sa plume la plus indignée.

Pourquoi aussi faire commencer cette histoire, toute imprégnée de parfums mystiques, dans le cadre banal d'un amour mondain? Cette légende sinistre, dont le héros dort dans un étang lugubre et blafard, gagne, il est vrai, je ne sais quoi de pittoresque, comme exposition, à être racontée sur ce balcon où montent les fraîcheurs de la Seine, devant ce pont aux quatre statues qui raye le fleuve de ses lumières, en face de l'immense Paris, plein de bruit, de clarté et de mouvement. Mais j'avoue que ce marivandage d'amoureux me gâte d'avance la grande et profonde sensation qu'on s'attend à voir jaillir du récit.

IV

Au point de vue purement littéraire, un *Prêtre marié* a un défaut irrémédiable et que ne semble guère faire prévoir ce que nous venons d'en dire. Pour celui qui ne cherche pas l'auteur sous ce livre, la pensée sous l'œuvre présente, il n'est point intéressant. C'est une étude sérieusement travaillée, opiniâtrément fouillée, mais qui manque de cet intérêt, qualité un peu vulgaire, nécessaire pourtant, qu'ont des ouvrages de bien moindre valeur. Rien ne se dégage qui excite, qui anime, qui subjugue. Je puis admirer le penseur, mais le romancier ne m'a point touché. Nulle part on ne ressent cette impatience qui fait lire d'une haleine depuis la première page jusqu'à la dernière. En réalité, ces deux volumes, composés avec une évidente préoccupation de l'effet, avec une volonté déterminée

de produire l'émotion, n'émeuvent pas une minute. La passion a peut-être existé, mais elle s'est figée sous la plume de l'auteur et n'arrive pas jusqu'au lecteur. Les personnages ont un vice de conformation, ils ne vivent que d'une originalité recherchée et voulue; ils sont noués, ils ont été moulés dans une attitude et ils n'en bougent pas; ils sont romanesques, en un mot, et placés dans un milieu faux, qui n'est ni la réalité relative du roman ni la grandiose invraisemblance de l'épopée. A la longue, comme tous les gens qui *posent*, qu'on nous passe l'expression, dans une attitude qui n'est pas leur, ils fatiguent, agacent et ennuient.

Le style ajoute à l'ensemble je ne sais quoi de guindé et de prétentieux. On sait les richesses de la plume châtoyante de M. Barbey d'Aurevilly et la facilité avec laquelle il prodigue le cliquetis de l'antithèse, l'éclat de l'épithète et les éblouissements des tableaux. Mais, cette fois, l'introduction du patois au milieu des raffinements d'un langage éclatant presque toujours, maniéré quelquefois, très-rarement simple, fait un effet désagréable et presque grotesque. On dirait une robe de pourpre brochée d'or étalée sur un champ de foin. L'artificiel dans ce qu'il a de plus somptueux à côté du naturel dans ce qu'il a de plus rustique, un paysan patoisant à l'hôtel de Rambouillet : ces deux extrêmes jurent de se trouver ensemble et détonnent effroyablement. La piquette a son charme, mais il ne faut pas la verser dans une coupe d'or. On ne trouve dans tout le *Prêtre marié*, où les paysages abondent, rien qui sente la vraie campagne, qui vous rappelle un souvenir ou vous fasse penser à quelque grand bois que vous avez vu enfant.

V

Nous avons dit franchement notre opinion sur *Un Prêtre marié*, sans parti pris d'admirer quand même, mais avec une réelle déférence pour un auteur d'un sérieux mérite, et qui est loin encore d'avoir donné toute la mesure de sa valeur.

Écrivain créateur et puissant, M. Barbey d'Aurevilly emploie souvent sa force de création à produire le faux, et dépense sa puissance dans des tours de force littéraire qui l'affaiblissent. Il fait trop souvent porter tout le poids de son talent sur quelques points odieux ou contestables, qu'il veut faire passer à tout prix, et il néglige trop l'ensemble. Ses œuvres sont plutôt des études, magistrales quelquefois, où une main expérimentée et vigoureuse fait ressortir certains muscles et saillir quelques *écorchés*, qu'un tableau harmonieux et complet où tous les personnages se meuvent dans la grâce naturelle de la vie. Il peut étonner, il charme rarement. Son dernier roman, nous le craignons, ne plaira à personne : ni aux indifférents, qu'éloignera le point de vue où il se place; ni aux chrétiens sincères, qui regretteront que sa foi ne l'ait pas empêché de l'écrire, ou du moins de l'écrire de cette façon. Il n'est jamais bien profitable, je crois, de casser les vitres; mais un catholique doit éviter surtout de les casser trop près de l'Eglise.

Edouard DRUMONT.

ACTA SANCTORUM (BOLLANDISTES), t. 6e et 48e, in-folio. Ver Palmé, 1863.

Parlons encore des *Acta Sanctorum* : nous n'en parlerons jamais assez, et surtout nous n'en parlerons jamais trop ; nous ne dirons jamais tout ce qu'il y aurait à dire sur un ouvrage qu'Alexandre VII proclamait le plus utile et le plus glorieux pour l'Église qui ait jamais été entrepris. Personne ne s'est élevé contre cet éloge dans les siècles suivants, et beaucoup d'hommes distingués et savants l'ont répété en termes peut-être encore plus accentués. Tout ce que les siècles ont produit d'intelligences remarquables, tout ce que le monde a vu passer de génies, se sont inclinés devant ce prodigieux monument. Que l'on veuille bien le remarquer, ce ne sont pas seulement les catholiques qui ont admiré les *Acta Sanctorum*, mais les impies eux-mêmes et les protestants ne sont pas restés en retard d'éloges. N'est-ce pas cet homme devenu si tristement célèbre qui a écrit cette phrase tant répétée : « Une prison cellulaire avec les Bollandistes serait un vrai paradis » ; n'est-ce pas un protestant qui a dit : « Qu'on soit croyant ou sceptique on vénérera les *Acta Sanctorum* comme un des monuments les plus étonnants de la science. » Les hommes qui ont travaillé aux *Acta Sanctorum* ont bâti pour l'éternité, et leurs noms ne périront pas plus que leur œuvre.

On sait que, par une permission toute spéciale de la Providence, les *Acta Sanctorum* ne furent pas emportés par les flots grondants de cet orage révolutionnaire qui emporta tant de choses précieuses au milieu de ses vagues écumeuses ; les documents historiques sans lesquels la continuation n'eût pas été possible, furent sauvés, grâce aux soins de quelques paysans flamands. Napoléon Ier, dont le génie était parfois si clairvoyant, décréta la continuation des *Acta Sanctorum*. Malheureusement, un décret ne suffisait pas : il fallait les manuscrits, et l'on ignorait où ils se trouvaient. Vingt ans après, Guillaume Ier les découvrait et les aurait peut-être détruits, sans la révolution qui fit de la Belgique un royaume indépendant ; et, il est bon de le dire bien haut, c'est une des gloires de ce pays d'avoir voté les subsides nécessaires à la continuation des *Acta Sanctorum* : le monde catholique et savant ne saura jamais lui en témoigner assez de reconnaissance. Depuis ce temps, cinq nouveaux et énormes volumes ont paru, et le sixième ne tardera guère ; il conduira jusqu'à la fin d'octobre. Un de ces volumes est déjà épuisé, le 56e de la collection complète ; mais on le réimprime, et l'année, si nous ne nous trompons, ne se passera pas sans que ceux à qui il manque puissent se le procurer chez l'éditeur de la réimpression.

Les *Acta Sanctorum* sont le répertoire unique des richesses de dix-huit siècles de foi, de science et de piété. Nous avons dit la dernière fois la marche suivie par les auteurs : nous n'y reviendrons pas ; mais ce dont nous n'avons pas parlé, c'est de la clarté merveilleuse qui règne dans la composition de cet ouvrage. Chacune des Vies est divisée en chapitres, auxquels ont été donnés des titres heureux et d'une concision parfaite ; des indications marginales viennent ajouter à la netteté de l'exposition et augmenter la lumière, tout en guidant le lecteur comme par la main.

Chacun des chapitres est suivi de notes, où les écrivains ont eu le rare talent de dire en peu de mots ce qu'ils devaient dire et rien de plus. Il faut parcourir ces Vies, parcourir les volumes des Bollandistes, pour se faire une idée de la richesse et de la fécondité de l'Église : il est tel volume de la continuation, volume énorme, le 58e, qui renferme seulement deux jours du mois d'octobre, le 23e et le 24e. « Que Dieu est bon ! ne peut s'empêcher de s'écrier à ce sujet un écrivain distingué, de nous avoir donné tant de modèles sur la terre et tant d'intercesseurs dans le ciel ! »

Nous parlions de clarté : si l'on veut de cette clarté une preuve capable de convaincre et de persuader les plus difficiles, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les tables détaillées de chacun des volumes des *Acta Sanctorum*. Rien de plus beau que ces tables. Elles sont au nombre de six : la première renferme, dans un ordre chronologique, le nom de tous les Saints dont il est parlé dans le volnme auquel elle appartient ; la seconde est un tableau des principaux événements racontés dans le cours du volume ; la troisième donne les noms des personnes ; la quatrième contient les noms des lieux ; la cinquième est un glossaire des termes difficiles ; enfin, la sixième est une table générale des matières. A l'aide de ce luxe de tables, les recherches sont extrêmement faciles, et l'on peut trouver dans les *Acta Sanctorum* tout ce que l'on désire.

Les souscripteurs des Bollandistes n'auront qu'à se féliciter de la célérité avec laquelle marche la réimpression : deux nouveaux volumes viennent d'être mis en vente en même temps, le 6e et le 48e. *La Grande Vie de Jésus*, par Ludolphe le Chartreux, qui doit servir d'introduction aux *Acta Sanctorum* et qui sera le plus beau portique de ce vaste monument, est presque terminé. L'impression du 7e vol. (1er de mars) est très-avancée. Comme on le voit, on ne peut raisonnablement demander une plus grande activité. Le 6e volume contient *la Vie des Saints* des derniers jours de février, et va du 17 au 28.

Parmi les noms des Saints qui se pressent en grand nombre chacun de ces jours, nous remarquons ceux de saint Sylvère, évêque de Toulouse; de saint Siméon, évêque de Jérusalem et martyr; de saint Flavien, évêque de Constantinople et martyr; de saint Angilbert, abbé de Saint-Riquier; de saint Auribe, évêque de Soles; de saint Conrad, confesseur; de saint Eucher, évêque d'Orléans; de saint Pépin, duc de Brabant ; de sainte Marguerite de Cortone; de saint Pierre Damien, cardinal-évêque d'Ostie; de saint Lazare, religieux ; de saint Matthias, apôtre ; de saint Taraise, patriarche de Constantinople ; de saint Porphyre, évêque de Goya; de saint Victor, prêtre et ermite, et de saint Léandre.

Le tome 48e est le 8e de septembre. Ce volume manque dans l'édition de Venise ; on l'a réimprimé de suite pour mettre les bibliothèques qui possèdent cette édition à même de la compléter. Il contient les deux derniers jours du mois. On y remarque des Vies longues et importantes, en particulier l'histoire de saint Michel Archange et avec lui de tous les anges ; la Vie du B. Jean de Montmirail ; la Vie de saint Jérôme, docteur. Plusieurs Vies sont écrites en grec : ainsi celles des

saints Drodas, parents du roi Sapor ; Casdoë, sa femme ; Goodelaus, leur fils, qui, après avoir été dégradés de leurs honneurs, déchirés de coups, demeurèrent longtemps en prison, et enfin eurent la tête tranchée ; la Vie de saint Cyriaque, anachorète en Palestine; celle de saint Grégoire, évêque et apôtre de l'Arménie, de famille royale et premier successeur de l'apôtre saint Barthélemy, elle n'embrasse pas moins de quatre-vingts colonnes in-folio ; enfin celle d'un abbé Barthélemy, qui a sa place au 19e jour d'août. Cette dernière Vie fait partie d'un appendice assez considérable, qui termine le volume 48e et contient des additions aux mois d'août et de septembre.

Répétons en terminant ce que déjà nous avons eu l'occasion de dire plus d'une fois : c'est que la plupart des Saints dont nous venons de donner les noms ont leur place dans la grande *Vie des Saints* du P. Giry. C'est la Vie des Saints la plus complète et la meilleure qui ait été publiée jusqu'ici. Un treizième volume doit compléter l'ouvrage : il contiendra un dictionnaire hagiographique et des tables très-détaillées. A. VAILLANT.

CHRISTIANISME ET CIVILISATION, par l'abbé SÉNAC, ancien premier aumônier du collége Rollin. 2 vol. in-8°. 826 pages. — Hachette, 1865.

L'ouvrage de l'abbé Sénac mérite d'attirer l'attention des personnes sérieuses et intelligentes; il mérite d'être lu, car il dénote du talent dans l'écrivain qui l'a composé. C'est une étude approfondie et travaillée d'une question qui, parfaitement élucidée, peut rendre des services en dissipant beaucoup de préjugés funestes et malheureux. L'écrivain parle bien, son ton est digne et grave, en harmonie avec le sujet qu'il traite ; il montre une grande force de dialectique dans la réfutation de toutes les erreurs qui se présentent sur son chemin et entravent sa marche. Il est des idées que nous ne partageons pas, malheureusement nous ne pouvons suivre l'auteur sur un terrain qui nous est interdit; mais nous tenons à constater, pour la rareté du fait, qu'il est des catholiques instruits qui tiennent encore aux idées gallicanes et s'appuient encore sur la Déclaration de 1682. M. l'abbé Sénac est l'un de ceux-là. Ces hommes semblent n'avoir rien lu ni rien connu de ce qui a été publié sur ce point d'histoire depuis une dizaine d'années. Disons le but de l'abbé Sénac. Il veut prouver que le christianisme a seul produit et seul pu produire la civilisation moderne. Loin d'être l'ennemi de la civilisation moderne, le christianisme la conserve et la développe; sans lui, elle n'aurait jamais existé. D'un autre côté, la civilisation moderne ne peut être funeste au christianisme, puisqu'elle est sortie de lui et qu'elle met en lumière sa fécondité par rapport à l'ordre social et à l'homme individuel. La civilisation ancienne était le produit de la raison humaine affaiblie et séparée de la raison divine lors de la chute. Le christianisme est venu faire cesser cette séparation ; il a réparé les ruines de la chute et enfanté la civilisation moderne. Cette civilisation a été son renouvellement social, comme la religion était son renouvellement religieux. L'homme social et l'homme religieux sont inséparables dans un même individu, puisque ce sont deux aspects différents d'un même tout, œuvre du catholicisme. Le catholicisme et la civilisation peuvent donc

marcher avec un accord parfait. Telle est la conclusion de l'ouvrage dont nous parlons, et qui déjà, sous un autre titre, a eu une première édition en 1837 ; il est le résultat de trente-trois ans de travail. Dans la nouvelle édition, des idées qui ne se trouvaient qu'indiquées dans l'ancienne ont reçu un développement et ont fait l'objet de chapitres séparés. L'auteur, dans sa préface, indique ces chapitres.

HISTOIRE DU MONDE, ou Histoire universelle, depuis Adam jusqu'au Pontificat de Pie IX, par Henry et Ch. de Riancey, 4e vol., in-8, p. 462. Palmé, 1865.

Le 4e vol. de l'*Histoire du Monde* vient d'être mis en vente. Ce nouveau volume ne fera que confirmer le succès des précédents et prouver que le talent de l'auteur n'est nullement au-dessous de sa tâche. L'ouvrage de M. de Riancey est un bel et bon ouvrage, auquel le Souverain-Pontife vient de donner une nouvelle marque d'estime, en envoyant une seconde bénédiction à l'auteur. Cette œuvre toute catholique, pleine de science et de mérite, réjouit le cœur de Pie IX. Il est un genre de satisfaction toute particulière qu'il procurera à ceux qui connaissent ce jugement tombé d'une plume impie et sacrilége : « L'*Histoire universelle* de Bossuet n'a plus, dans l'état actuel des études historiques, aucune partie qui tienne debout ; mais le livre est classique : tant pis pour l'histoire ! » Cette satisfaction sera de voir établi d'une façon irréfutable par l'*Histoire du Monde*, que le chef-d'œuvre du grand génie chrétien demeure debout, et que toutes les découvertes de la science moderne en sont la confirmation. Cette satisfaction, Mgr de Poitiers en particulier la témoigne à l'auteur dans une lettre admirable qu'il vient de lui adresser.

Avec le 4e vol., dont nous annonçons la publication, nous voyons finir le monde ancien et commencer le monde nouveau : c'est l'époque la plus importante de l'histoire pour l'humanité. L'écrivain, d'un coté, nous montre avec Jules César, Auguste et Tibère, la dernière expression de la force brutale et de l'asservissement dans ce qu'il a de plus ignominieux et de plus dégradant pour la personnalité humaine; d'un autre côté, Jésus-Christ devenu l'un d'entre nous, vivant au milieu de nous, et donnant au monde la vérité, la justice et l'amour. Toute polémique, toute discussion est écartée des pages du présent volume; en leur place s'accumulent, à la grande joie du lecteur, les récits et les témoignages. L'auteur écrit sous la dictée des contemporains; les monuments du temps viennent apporter leur témoignage et corroborer le récit. La Rome des Césars nous apparaît servant les desseins de la Providence, tout en exerçant une tyrannie odieuse et en descendant jusqu'aux dernières limites de la dégradation païenne. M. de Riancey rend justice aux gloires du siècle d'Auguste; mais il est inflexible pour ses hontes, qu'il stigmatise sans pitié, dans un langage tout à la fois énergique et original. Pour remédier à ces hontes, pour tirer l'humanité de ses dégradations, il fallait le Verbe de Dieu, il fallait l'Incarnation. Sans l'Incarnation, l'auteur l'a vivement senti et parfaitement montré, l'établissement et la diffusion du christia-

nisme est un fait complétement inexplicable et inintelligible. Quiconque ne croit pas à l'Incarnation, ne comprendra jamais rien à l'histoire, à l'humanité, à l'homme. Au contraire, avec la foi à ce mystère, dit M. de Riancey, tout s'explique, tout se dévoile, tout se déroule. L'histoire s'éclaire à la lumière des desseins, des justices et des miséricordes de la Providence; l'humanité connaît ses origines, sa marche et ses destinées; l'homme a le secret de ses ruines, de sa régénération, de son salut. Voilà ce que M. de Riancey a fait ressortir avec beaucoup d'habileté. Ceux qui sauront disputer chaque jour, comme le dit Mgr de Poitiers, quelque quart d'heure à leurs occupations pour lire l'ouvrage de M. de Riancey, rafraîchiront et compléteront d'une façon très-agréable leur savoir historique. Nous souhaitons ardemment gloire et succès à l'auteur de *l'Histoire du Monde*.

A. VAILLANT.

LES SOLDATS DU PAPE. — UN DÉVOUEMENT FILIAL. — Un volume in-12 chez, P. M. Laroche.

Un de nos collaborateurs, dont on a pu apprécier le talent *délicat* et scrutateur, M. Gabriel Cerny, a récemment publié un petit volume, dont nous devrions depuis longtemps avoir rendu compte. Pour réparer ce retard et afin de ne pas donner prétexte à l'accusation de partialité, nous reproduisons l'article que la *Bibliographie catholique* a consacré à cette œuvre aimable et saine :

Voici deux charmantes nouvelles, écloses de cet esprit chrétien qui seul peut purifier la littérature romanesque.

Les *Soldats du Pape* remuent des souvenirs encore vivants dans la mémoire de tous. De cette armée si fidèle et si dévouée, M. Cerny a détaché deux personnages qui la mettent en relief, deux personnages qui se font antithèse, et que le dénouement finit par réunir dans une commune tendresse et une commune destinée. — Nous sommes en 1860, dans l'un des salons qui bordent l'avenue des Champs-Elysées. Là vit une famille à trois : la mère est pieuse et résignée; le père, général en retraite, le baron Lefort, a des préjugés anticléricaux : c'est un ancien sabreur qui a fait ses preuves sous la République et sous l'Empire, mais qui ne connaît guère que l'empire du glaive et qui adore les airs tapageurs du troupier; Berthe, leur fille, est un ange de beauté ; son âme respire dans sa physionomie. Gaston, qu'elle aime et qui l'aime, désire l'épouser : mais sa blonde et délicate figure n'a pas le type martial; et puis, il veut être soldat du Pape : double motif pour le baron Lefort de le récuser. Cependant, le nom de La Moricière, son ancien frère d'armes, lui rend moins antipathique la cause de Pie IX, et quand il voit la féminine physionomie de Gaston s'animer d'un mâle courage, il est disposé à lui croire un cœur d'homme et à lui pardonner la douceur et la timidité de ses manières. Bref, par un revirement moral un peu précipité, il consent à l'union qui est dans les vœux de la fille et de la mère; bien plus, quand le jeune homme est allé rejoindre la bannière du Pape, il fait lui-même ses malles pour l'Italie,

afin de placer Gaston sous sa tutelle de vieux soldat et de le ramener sans malheur. Le contraire était écrit là-haut! Les deux soldats du Pape, l'un conduit par sa foi virile, l'autre conquis à la vérité par le spectacle des sacrifices héroïques dont il est témoin, tombent ensemble à Castelfidardo. Quinze jours après, deux femmes entrent comme novices au couvent des Augustines : la baronne et sa fille vont pleurer, à l'ombre des autels, l'une un mari, l'autre un fiancé.

Un *Dévouement filial*, personnifié dans une jeune fille, est aussi le rayonnement de ces convictions chrétiennes qui se traduisent si facilement, dans le cœur de la femme, par l'héroïsme du sacrifice. Deux sœurs, Blanche et Léonie, ont une mère admirable, mais un père insouciant, léger et dissipateur. M. Bernard, — ainsi on le nomme, — secrétaire d'une mairie qu'on ne désigne pas, est, à cause des désordres de sa comptabilité, poursuivi par la justice ; — Léonie, l'ange protecteur de ce foyer, se rend à Paris pour faire choix d'un avocat célèbre ; Me Moreau prête son concours à cette affaire délicate, mais il échoue, et Bernard est condammé aux travaux forcés. Sa femme en meurt de chagrin ; mais Léonie est infatigable : elle retourne à Paris, obtient, aux prix de fatigues infinies, que la cause soit renvoyée à une nouvelle cour d'assises, et, grâce à l'entraînante éloquence de Me Moreau, le jury est gagné, Bernard est acquitté. Sous le coup de ces événements, Léonie ne songe plus au jeune Gautier, commis de M. Coste, auquel il doit succéder un jour comme chef d'établissement. Ce personnage, timide et triste, n'a plus franchi le seuil de la maison depuis le jour où le malheur l'a visitée. Léonie donc a dit adieu à cet amour de la terre ; elle n'a plus laissé vivre dans son âme que la céleste tendresse dont elle enveloppe en quelque sorte son pauvre père. Et à cette tendresse il faut tant de courage ! M. Bernard n'a pas été corrigé par l'épreuve. Arrivé à Paris pour y ensevelir dans l'incognito sa triste notoriété, il reste paresseux, ami du plaisir. Ce que fait Léonie pour donner du ton et du sérieux à cette molle nature, est incroyable. Enfin Blanche, sa sœur, dont l'enjouement brille constamment à travers ses larmes, épouse un artiste, Gabriel Durand ; Léonie, toujours digne d'elle-même, fait entrer peu à peu le christianisme dans l'âme de son père et le fixe dans le bien ; puis il meurt d'une attaque d'apoplexie. Léonie alors, n'ayant plus de lien terrestre, n'appartient qu'à la divine Charité. Quand M. Gautier, riche d'amour et de fortune, vient lui demander sa main, elle paraît devant lui portant l'humble costume des Petites-Sœurs des pauvres : son abnégation filiale l'a désabusée des banalités de la vie.

Ces deux nouvelles s'épanouissent dans une atmosphère que les vents du siècle ne troublent ni n'infectent de leur haleine. L'esprit chrétien souffle où il veut ; mais partout où il passe il fait germer dans les âmes la foi, l'espérance, l'amour : lui seul anime ce gracieux volume.

Gustave ROBERT.

ACCOMPAGNEMENT, POUR ORGUE, des principaux Offices de l'Église selon le rit Romain, (comprenant les Offices de tous les dimanches et des

principales fêtes de l'année, etc., les Saluts du Très-Saint-Sacrement, etc.), par L. NIEDERMEYER, fondateur de l'École de musique religieuse de Paris. 1861.

Depuis longtemps déjà, grâce à un mouvement presqu'universel de notre liturgie, un certain nombre de nos artistes religieux dirigent leurs connaissances vers une étude assez sérieuse, l'étude de l'accompagnement du plain-chant sur l'orgue ou l'harmonium. Plusieurs traités sur cette matière ont été tous le résultat de leurs recherches. Mais ces traités, nous sommes obligés, quoiqu'à regret, de l'avouer, ont plus ou moins réalisé le but qu'ils s'étaient proposé, et de nos jours encore, beaucoup d'entre eux demeurent inconnus... En face d'une pareille difficulté, que devaient faire nos artistes vraiment sérieux? corriger autant que possible les défauts de leurs devanciers et rendre à la musique d'église le caractère sacré qu'elle avait complétement perdu. Telle a donc été la pensée d'un musicien éminent, d'un savant théoricien, M. Louis Niedermeyer. Depuis la naissance de l'Ecole de musique religieuse de Paris, dont il est le père et le fondateur, cette grande pensée le suivait partout; et la mort est venue le surprendre au moment où il commençait à la réaliser. Dans le but de répandre de plus en plus ses principes, il avait publié un long ouvrage, *l'Harmonisation du plain-chant, suivant le développement naturel de ses lois mélodiques*. Déjà même il avait posé les bases de cet immense travail dans un *Traité théorique et pratique de l'Accompagnement du plain-chant*, publié en 1856, en collaboration de M. J. d'Ortigue. L'approbation de tous les hommes compétents en cette matière ne fit pas défaut au système développé dans ce traité. Pour ne citer qu'un nom en passant, M. l'abbé Petit, supérieur du grand séminaire de Verdun, « y admirait l'une des plus belles découvertes des temps modernes. » Ce sont ses propres expressions.....

Il restait à appliquer ces règles au plain-chant suivi en France, à harmoniser l'œuvre immense contenue dans l'Antiphonaire et le Graduel, suivant ces nouveaux principes, qui, seuls, établissent cette « correspondance exacte de l'harmonie à la mélodie, de l'accompagnement au chant, qui fait que le mode dans lequel le chœur chante est bien autrement perceptible à l'oreille de l'auditeur, que si la mélodie se faisait entendre seule.

Ce travail, devant lequel beaucoup d'organistes reculaient, nul ne pouvait mieux l'accomplir que le rénovateur du chant grégorien. Aussi M. L. Niedermeyer n'en a-t-il pas été effrayé, et n'a-t-il pas hésité à l'entreprendre; « il a été assez heureux pour l'achever. C'est malheureusement sa dernière œuvre musicale que nous livrons au public. L'auteur a suivi le rit Romain; mais il s'est plus particulièrement attaché à harmoniser son travail avec les livres de plain-chant publiés par M. Vatar, de Rennes, et M. Repos, de Digne... »

Quoiqu'il en soit, l'unité la plus parfaite règne dans tous le cours de cet ouvrage. L'auteur a su conserver le caractère tonal qui lui convient: à chacune des pièces du plain-chant il a su, en un mot, réaliser sa grande

pensée : « rendre à la musique d'église le caractère sacré qui lui convient; » et offrit à tous un véritable modèle de son accompagnement. Sans doute, le rigorisme bien tranché qui règne partout, flattera peu l'oreille de nos organistes, habitués pour la plupart aux artifices mélodiques de l'harmonie moderne, mais tout à fait en opposition avec la nature même de notre chant ecclésiastique. Toutefois, nous osons l'espérer, cette étude vraiment sérieuse fera peu à peu disparaître l'idée qu'ont déjà eue plusieurs de nos artistes, de *moderniser le plain-chant*.

Enfin, l'exécution de cet accompagnement est aussi très-facile : l'organiste le plus inexpérimenté peut, au moyen de ces volumes, accompagner à première vue tous les Offices aussi bien sur le plus modeste harmonium que sur l'orgue le plus complet...

Nota. Cet ouvrage se recommande aussi par son exécution matérielle, et nous ne pouvons que féliciter bien sincèrement les éditeurs du soin qu'ils ont apporté dans la réalisation de ce travail...

C. Geispitz.

LE RHONE ET LA MÉDITERRANÉE Léonce de La Rallaye, (1 vol in-12, Dillet, éditeur, 15 rue de Sèvres).

Je suis assez de l'avis de feu Delille un homme de talent, un poëte à ses heures, mais qu'on ne lit plus guère et qu'on cite moins encore. La plus agréable manière de voyager, opinion qui fut aussi celle du spirituel Xavier de Maistre, c'est de voyager au coin de son feu, dans un bon fauteuil et les pieds sur les chenets, si c'est l'hiver; ou, dans la belle saison, assis sous la tonnelle fleurie à l'ombre du chèvrefeuille et des roses dont on respire les parfums. Sans bouger de place, sans quitter le *at home* si cher aux gens casaniers comme votre serviteur, et qui ont horreur de découcher, on voit force pays, nullement préoccupé du conseil de La Fontaine :

Qui veut voyager loin ménage sa monture.

Car sans causer « à l'animal » l'ombre d'une fatigue au moins apparente, on peut, en quelques heures, et moins, lui faire faire une traite de plusieurs centaines de lieues, que dis-je ? le tour du globe, une bagatelle, à la vérité, d'après Joseph de Maistre. « Fi de cette orange » dit-il, dans ses lettres, elle n'a que neuf cents lieues de tour. »

Mais, pour se donner à peu de frais et encore moins de peine, cette satisfaction, il faut un guide, c'est-à-dire un bon livre. Il faut qu'un autre *humain*, plus ami que nous de la locomotion, ayant de bonnes jambes et un estomac *idem*, n'ait pas craint autant que nous les ennuis du déplacement et les risques et les désagréments du voyage, et que, touriste intrépide, après avoir couru les grands et les petits chemins, avalé la poussière des routes, reçu les ondées, escaladé à la sueur de son front les pics des montagnes, cotoyé les abîmes, il soit revenu sain et sauf, et, au retour, ait bien voulu nous faire part de ses impressions. Avec les feuillets de son agenda, les croquis de l'album et les notes prises sur les lieux mêmes et que complètent les souvenirs, il nous promène à travers les

cités, bourgs, plaines et collines, qu'il a visités, il nous montre les paysages qui l'ont charmé, les sites qui l'ont ravi; il nous fait faire connaissance avec les originaux qui l'ont diverti, nous égaye ou nous attriste par le récit de ses aventures :

... J'étais là, telle chose m'advint,

dit le pigeon, c'est-à-dire le touriste. Pour peu qu'homme de bonne foi il ait avec cela quelque esprit, de l'humour, de l'entrain, du style, il nous entraîne à sa suite et nous mène là où il lui plaît, sans nous laisser apercevoir un instant de la longueur du chemin. A nous tout le plaisir, à lui toute la peine.

N'est-ce pas là ce qu'on éprouve à la lecture du nouveau et charmant volume publié chez Dillet, et qui a pour titre : *Le Rhône et la Méditerranée?* Il est signé : Léonce de la Rallaye, une des bonnes plumes du journal *Le Monde*, où l'on remarque ses articles bibliographiques, d'une critique fine et judicieuse, qui sait joindre l'exemple au précepte. Comme voyageur et narrateur, l'écrivain ne nous semble pas inférieur. Pour nous faire connaître et admirer le beau pays à travers lequel sa bonne étoile et la nôtre l'a conduit, il a la plume du lettré en même temps que le crayon de l'artiste. Aussi quel plaisir de visiter en si bonne compagnie ces villes célèbres : Lyon, Marseille, Grenoble, etc., ou ces lieux plus intéressants peut-être, qui s'embellissent de toutes les merveilles de la nature! Quel cicérone plus consciencieux et plus agréablement érudit!

M. de La Rallaye se garde de la sécheresse comme de la banalité; il n'abuse pas des descriptions, et les siennes se recommandent par la vérité et l'exactitude, mais non point à la façon de la machine photographique, qui souvent sacrifie l'ensemble au détail. Ses récits sont entremêlés d'anecdotes, de dialogues, de réflexions heureuses qui réveillent incessamment l'attention. Le voyage ainsi ne craint pas la monotonie. Ai-je besoin de dire que le sentiment chrétien, dont l'auteur est pénétré, donne l'unité comme la vie à son œuvre, et fait de ce livre attrayant un livre utile? Comme tant de touristes mondains, notre voyageur ne passe point indifférent ou distrait devant ce qui mérite surtout de nous arrêter. Les sanctuaires vénérés, les lieux de pèlerinage célèbres, Notre-Dame-de-Fourvière, Notre-Dame-de-la-Salette, de-la-Garde, la Grande-Chartreuse, etc., lui inspirent bien des pages éloquentes et dans lesquelles on sent le cœur.

Cet intéresant et élégant volume, si plein de choses et de bonnes choses, ne sera pas l'un des moins goûtés de la collection Dillet; non-seulement il prendra place dans les bibliothèques choisies, mais les chefs d'institution l'inscriront sur le catalogue des livres, valant pour le fond comme pour la forme, et destinés à récompenser, à la fin de chaque année, le travail intelligent ou la bonne conduite. Le lauréat, auquel échoira : *Le Rhône et la Méditerranée* (le volume s'entend), ne sera pas le plus mal partagé.

Bathild Bouniol.

Le Propriétaire-Gérant : V. Palme.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

UN ATHÉE A ROME

(Suite) (1)

IV

Grâce à M. Taine, nous avons vu la religion et l'art de Rome chrétienne dans la lanterne magique du positivisme ; et si auparavant nous ignorions la grande découverte de Hegel, *l'identité des contradictoires*, nous avons pu la comprendre par les exemples remarquables qui nous en ont été donnés.

Ainsi, le catholicisme moderne est l'œuvre des Jésuites; ce que l'on nous a prouvé par les vieilles cathédrales de Belgique et par les églises de Rome, antérieures aux Jésuites.

Le caractère propre de ce catholicisme jésuitique est de ne plus regarder la terre comme un cachot et de substituer la *liberté du plaisir à la fièvre mystique, aux douloureuses visions* du moyen âge ; et c'est pour cela que les *Exercices Spirituels*, qui sont la grande machine de guerre des Jésuites, obligent les chrétiens à considérer la terre comme un cachot, et les retiennent durant quatre semaines dans des contemplations, dont l'effet infaillible doit être de donner la fièvre et de provoquer des hallucinations.

Comme *toujours une conception nouvelle des choses divines et humaines produit une façon nouvelle d'entendre la beauté*, l'art de la restauration catholique doit être sensuel, mignard, séparé par un abîme de l'art sévère, grandiose, mais profondément triste du moyen

(1) Dans le précédent article il s'est glissé diverses fautes d'impression, dont nous croyons devoir signaler les principales : page 562, ligne 18, lisez *l'accuser* au lieu de *s'amuser* ; p. 567, l. 5, *catholique* au lieu de *apostolique* ; ibid., l. 11, *aurait dû* au lieu de *aurait pu* ; l. 34, en bas, *s'examiner* au lieu de *l'examiner* ; p. 569, l. 2, en bas, *sincérité* au lieu de *sérénité* ; p. 570, l. dernière, *délicat* au lieu de *devant*.

âge; et c'est pour cela que la musique de la restauration catholique est sévère, grandiose et profondément triste; c'est pour cela que les églises elles-mêmes sont *graves*, *grandes*, et inspirent souvent une *religieuse terreur*.

Le catholicisme, après le Concile de Trente, est devenu beaucoup plus mondain; et c'est pour cela que la Cour Romaine, à dater de ce Concile, est beaucoup moins mondaine.

Ces affirmations et ces négations, se succédant à quelques lignes de distance, se nommaient jadis des contradictions, et étaient considérées comme des preuves de la mauvaise foi des écrivains et des insultes au bon sens des lecteurs; aujourd'hui elles se nomment des *antithèses*, et constituent le caractère distinctif des philosophes de la nouvelle école.

A ce compte, rien n'est plus philosophique que les renseignements dont M. Taine va nous gratifier sur la société romaine.

Pour se retrouver au milieu des *antithèses* dont fourmillent ces renseignements, il faut nécessairement avoir en vue le but que se proposait l'écrivain. Ce but est manifeste: prouver aux Romains qu'ils se dégradent et se rendent méprisables à l'Europe civilisée en subissant le joug de la Papauté; mais leur persuader en même temps qu'aussitôt qu'ils deviendront libres penseurs, ils seront par là même le premier peuple du monde. Voilà le programme que s'est imposé M. Taine. Un écrivain qui craindrait la contradiction pourrait rencontrer quelques difficultés dans la réalisation de ce programme: car, s'il est vrai que le peuple romain oist tellement abruti par l'influence du catholicisme, sa régénération par la libre pensée ne peut qu'être chose difficile. Un peuple ne renaît pas en un jour. Si vous l'assimilez aux sauvages, comment pouvez-vous lui promettre pour demain la première place parmi les peuples civilisés? Mais après les tours de force que nous avons vu exécuter par M. Taine, nous ne saurions plus redouter pour lui l'embarras que ces difficultés causeraient à des écrivains moins habiles. Il y a plaisir en effet à voir l'aisance avec laquelle il passe du blanc au noir, dit oui et non sur les mêmes questions, non pas seulement dans différentes lettres, mais quelquefois dans la même lettre et dans la même page.

Voulez-vous savoir d'abord jusqu'à quel point le peuple romain est dégradé, abruti, aplati? Écoutez: « L'effet général du gouvernement « est déprimant; l'homme est plié aux bassesses; il est habitué à trembler, à baiser la main de l'ecclésiastique, à s'humilier. De

« génération en génération la fierté, *la force*, la résistance virile ont « été extirpées comme de mauvaises herbes ; celui qui les porte en « soi est foulé, *il a fini par en perdre la semence* (1)..... Y a-t-il ici « quelque ressort moral ? La plupart de mes amis répondent que non : « le gouvernement a gâté l'homme. Les gens sont extraordinairement « intelligents, calculateurs, rusés, mais non moins égoïstes. Ce que « nous appelons délicatesse leur est inconnu (2). »

Voilà les traits généraux du portrait flatteur dont nous sommes forcés d'omettre les détails. Et rappelons-nous que ces amis de M. Taine, qui font du peuple romain un si beau portrait, sont eux-mêmes des Romains. Qui n'admirerait ces patriotes qui traitent si bien leur patrie, qui dénoncent à un étranger tous leurs concitoyens en masse comme des fourbes et des lâches, comme des êtres avilis en qui il ne reste plus aucun *ressort moral !...*

Veuillez pourtant ne pas trop vous presser si vous désirez savoir la vraie pensée des amis de M. Taine. Vous connaissez leur opinion du 22 mars ; écoutez maintenant celle du 23 : à Rome comme ailleurs la nuit porte conseil. « Mes amis m'avertissent de ne point juger cette « nation sur son état présent : le fond vaut mieux que l'apparence... « Selon eux *la force* et l'esprit y abondent (3). »

M. Taine ne nous dit pas si en recevant ce second renseignement il a fait remarquer à ses amis que la probité, l'honneur, l'énergie et toutes les autres qualités refusées par eux la veille au peuple romain, sont affaire *de fond* et non de simple *apparence ;* qu'il est difficile que *la force abonde* là où elle a été *extirpée comme une mauvaise herbe*, lorsqu'on en a même *perdu la semence*, et que la vie morale s'est complétement anéantie.

Qu'auraient répondu à ces observations les interlocuteurs de M. Taine ? Nous ne saurions le dire ; mais elles ne leur ont probablement pas été faites. L'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* a mieux aimé enregistrer purement et simplement l'antithèse, en laissant à la perspicacité des lecteurs le soin de faire la synthèse.

Voici deux jugements propres à exercer cette perspicacité d'une manière encore plus méritoire.

Principe général : « Sous un gouvernement de prêtres on a hor- « reur de l'éclat ; *point d'énergie brutale*. Ce n'est point la force ici

(1) *Revue*, tome LVI, p. 828.
(2) Ibid., p. 827.
(3) Ibid., p. 835.

« mais l'adresse qui mène les choses; on se mine et on se contre-mine « avec des manœuvres savantes et des chausses-trappes creusées deux « ans à l'avance (1). »

Application particulière : « Avant tout, quand on veut juger les pay- « sans romains » (qui forment, sans doute, le plus grand nombre des « sujets de ce gouvernement de prêtres), il faut poser comme pre- « mier trait de leur caractère *l'énergie, j'entends l'aptitude aux « actions violentes et dangereuses* (2). »

Les paysans romains sont donc bien énergiques et bien brutaux, en dépit du gouvernement de prêtres qui exclut toute énergie brutale? — Oui, répond M. Taine, *ce sont de vrais sauvages;* et il le prouve en racontant, toujours sur la foi de ses amis, des traits de cruauté et de mauvaise foi plus horribles les uns que les autres. — Mais alors il faut désespérer de civiliser un pareil peuple? — Pas du tout. « Ils de- « viennent affectueux quand on les traite bien. Selon N..., un étranger « qui agit loyalement avec eux trouve de la loyauté. Le duc G..., « qui a formé et commandé pendant trente ans le corps des pompiers, « ne peut assez se louer d'eux. Pour la patience, la force et le courage « militaire, il les compare aux anciens Romains. Ses hommes se sentent « honorés, équitablement traités, employés à une œuvre virile; c'est « pourquoi ils se donnent de bon cœur et tout entiers (3). » — Mais s'il en coûte si peu pour apprivoiser ces sauvages, comment se fait-il que, suivant le rapport de M. Taine, la marquise C... ne veuille pas habiter sa terre par crainte des paysans, et que son mari soit du même avis qu'elle? S'il suffit de les bien traiter pour qu'ils deviennent affectueux, et d'agir loyalement pour trouver en eux de la loyauté, ce marquis et cette marquise, en dénonçant la méchanceté de leurs paysans, se condamnent publiquement eux-mêmes. Au lieu de révéler au public des deux mondes l'iniquité de ces deux nobles interlocuteurs, M. Taine aurait dû les faire aboucher avec le duc G... qui leur aurait enseigné un moyen bien facile de transformer leurs sauvages en chevaliers romains. Croyez-moi, Monsieur le marquis, allez habiter votre terre; faites-vous capitaine de pompiers : cela vaudra beaucoup mieux pour vos paysans et pour vous, que de faire à un voyageur positiviste des confidences aussi compromettantes.

Quoi qu'il en soit, je commence à me réconcilier avec la sauvagerie

(1) *Revue*, tome LVI, p. 827.
(2) *Ibid.*, p. 276.
(3) *Ibid.*, p. 279.

des paysans romains. Je vois que leur méchanceté ressemble beaucoup à celle de l'animal de la chanson :

Cet animal est très-méchant :
Quand on l'attaque, il se défend.

Que M. Taine fasse quelques pas de plus dans la voie des rétractations, et il ne restera plus rien de la sentence de condamnation qu'il a portée naguère contre le peuple romain et contre le gouvernement des prêtres. Évidemment le ressort moral ne saurait être complétement usé chez des hommes qui n'ont besoin que d'être bien traités pour devenir affectueux, loyaux, patients, forts, courageux comme de vieux Romains, et disposés à se donner tout entiers. Vous seriez bien exigeants, lecteurs, si vous demandiez davantage ; et pourtant M. Taine ne s'arrête pas en si beau chemin, et avant la fin de la page vous allez l'entendre substituer à ses insultes le plus flatteur de tous les panégyriques :

« On n'a qu'à regarder dans la rue ou dans la campagne les têtes « de paysans et de moines, l'intelligence et l'énergie y éclatent. Im- « possible de se soustraire à cette idée qu'ici la cervelle est pleine et « l'homme complet. »

Des hommes complets ! Savez-vous, M. Taine, que, si vous êtes sans pitié ni merci dans vos insultes, vous donnez, quand cela vous plaît, de fameux coups d'encensoir ? Vous auriez cherché dans votre vocabulaire positiviste une louange plus flatteuse, vous n'en auriez point trouvée de comparable à celle que vous venez d'administrer au peuple romain : car pour vous, qui mettez dans la cervelle tous les dons du génie et tous les héroïsmes de la vertu, que peut-il y avoir au-dessus d'une cervelle pleine ? Comment ! ce gouvernement de prêtres si abrutissant, après mille ans d'une domination non interrompue, a pu conserver au milieu de l'Europe toute une race d'hommes complets ! Ah ! donnez-nous donc beaucoup de semblables gouvernements, et gardez-vous bien au moins d'ébranler celui qui a obtenu un pareil succès. Vous n'êtes pas sûr, en effet, que la civilisation moderne, au nom de laquelle on l'attaque, puisse réussir aussi bien. Que dis-je ? bientôt vous nous avouez que cette civilisation ne réussit qu'à déranger de plus en plus *l'équilibre de la machine humaine*, que *l'énorme augmentation récente de la sécurité et du bien-être ne fait qu'accroître le mécontentement*, et que *le tumulte fiévreux des capitales, les excitations de la littérature, l'exagération de la vie sédentaire, arti-*

ficielle et cérébrale, ne font qu'irriter la souffrance des désirs inassouvis (1). Et vous vous étonnez que les Romains préfèrent leur sauvagerie, qui leur permet de demeurer des hommes complets, à une civilisation qu'il faudrait payer si cher ! O Balaam ! retirez-vous et rendez à M. Buloz son argent. Sûrement ce n'est pas pour traiter de la sorte la civilisation moderne, ce n'est pas pour donner de pareilles louanges au gouvernement et au peuple romain, que le roi des Ammonites partage avec vous ses trésors.

V

De l'ensemble passons aux détails ; parcourons avec M. Taine et ses amis les diverses classes de cette société romaine qu'ils ont jugée d'une manière si *antithétique :* ici encore nous verrons du chaos des affirmations et des négations jaillir la vérité. M. Taine nous a nonce qu'il va nous donner « le résumé de cinquante ou soixante conversa- « tions menées à fond et sans réticences. » Comment pourrions-nous n'être pas complétement renseignés sur tous les points ?

Que faut-il penser d'abord de l'aristocratie ? Écoutez :

« Quant à l'aristocratie, on la dit bête. On passe en revue *devant* « moi les principales familles : plusieurs ont voyagé, *sont passable-* « ment instruits, ne sont pas méchants; mais... presque tous ont l'es- « prit obtus et borné... Trois ou quatre, *sans plus*, ouverts, actifs, « tranchent sur la foule moutonnière. Ceux-ci sont libéraux, les autres « papalins. » Me voici, je l'avoue, singulièrement embarrassé. — M. Taine a fait poser devant moi au moins cinq membres de l'aristocratie romaine, sur l'autorité desquels il base tous ses renseignements : ce sont le comte N..., le plus avancé de tous, puis le marquis et la marquise C..., le marquis A..., et ce brave duc G..., qui s'est si ingénieusement servi des pompes à feu pour transformer en héros ses sauvages de paysans. Et voici que maintenant on me dit que dans toute l'aristocratie romaine trois ou quatre hommes, *sans plus*, sont ouverts et actifs. Ce chiffre est inexorable ; le compte est fait : n'en demandez pas davantage. — Mais alors il faut que l'un des nobles interlocuteurs de M. Taine soit du nombre des obtus ! — Comment se résigner à une pareille conclusion ? Que, dès son arrivée à Rome, le correspondant de M. Buloz ait vu se réunir autour de lui tout ce qu'il y a dans l'aristocratie romaine d'hommes éclairés, c'est tout naturel ;

(1) *Revue*, tome LVII, p. 309.

que tous ceux qui ne sont pas venus lui faire la cour ne soient à ses yeux que des sots, c'est encore plus facile à concevoir : mais que cette condamnation s'étende à un seul de ceux qui ont eu assez d'esprit pour l'apprécier et rechercher sa compagnie, cela est complétement inadmissible. Je puis même prouver par un raisonnement en forme qu'il n'en peut être ainsi, et qu'il y a erreur de chiffre dans le compte de M. Taine. Lui-même a posé ce principe évident, que tous les libéraux à Rome sont gens d'esprit et que tous les papalins sont des sots : or il n'est pas moins évident que les amis de M. Taine ne sont pas des papalins : donc il est indubitable qu'il n'y a pas parmi eux un seul esprit obtus et borné ; donc, puisque M. Taine a eu pour interlocuteurs au moins cinq nobles, ducs, comtes ou marquis, il y a à Rome au moins cinq nobles gens d'esprit. Il nous paraît donc indispensable que notre éminent statisticien substitue le nombre cinq au nombre quatre, quand il fera rééditer ce remarquable dénombrement des esprits ouverts que comptait l'aristocratie romaine lorsqu'elle eut l'honneur d'être passée en revue par le savant examinateur pour l'école de Saint-Cyr.

De la noblesse passons à la bourgeoisie. C'est ici que M. Taine est le plus piquant. Vous auriez lu tout ce qui a été écrit sur Rome, vous auriez habité cette ville pendant vingt ans, que vous trouveriez des choses toutes nouvelles dans les lettres de ce curieux observateur. Un mois de séjour lui a suffi pour faire de vraies découvertes.

Écoutez, par exemple, la description des soirées vraiment *singulières*, c'est son expression, de la classe moyenne. « On prend des « verres d'eau sans sucre, chacun s'occupe à suivre sa pensée et à « observer autrui. On sort par moment de cette *réflexion silencieuse* « pour écouter un morceau de musique. Dans la très-petite bour- « geoisie on ne sert rien du tout, pas même un verre d'eau. Il y a un « piano ; le plus souvent quelqu'un chante. Point de feu l'hiver ; les « dames font cercle en gardant leur manchon. Les plus favorisées « reçoivent une chaufferette pour les mains (1). » Vous avez de la peine à reconnaître une population méridionale dans ce tableau de genre. En voyant ces hommes et ces femmes rangés en cercle dans une *réflexion silencieuse*, occupés à suivre leur pensée et à observer autrui, vous vous croiriez transporté chez les puritains d'Écosse, un jour de sabbat. Il faut pourtant en prendre votre parti ; vous assistez à une soirée de la bourgeoisie romaine. Mais quoi ! les Romains sont

(1) *Revue*, tome LVI, p. 830.

si peu expansifs ! — Incontestablement. « Une circonstance mortelle « l'esprit de société c'est le manque de laisser-aller. Les gens se « défient les uns des autres, veillent sur leurs paroles, ne *s'épanchent* « *pas* (1). » Vous voilà bien désorienté ! — Qui sait ? peut-être l'antithèse vous aidera à vous retrouver ; la voici à mi-chemin entre les deux textes que nous venons de citer : « Les gens d'ici ne sont pas « exigeants en fait de bonheur. Ils savent flâner, *bavarder*, se con- « tenter du peu qu'ils ont. Il y a chez eux un fond de bonne humeur; « ils croient qu'il faut passer son temps agréablement, que la tristesse « est une maladie. Leur tempérament va vers la joie, comme une « plante vers le soleil. A la bonne humeur joignez la bonhomie. Un « prince parle familièrement à ses domestiques, rit avec eux... le « sans-gêne est complet. Ils ne connaissent pas les petites contraintes « de notre société : la réserve et la politesse (2). » Y êtes-vous maintenant ? et, quelle que soit votre opinion sur le caractère des Romains, ne trouvez-vous pas chez M. Taine des renseignements propres à vous satisfaire ? D'un côté les Romains sont *bavards*, de l'autre ils passent leurs soirées dans une *réflexion silencieuse ;* il y a chez eux un *sans-gêne complet* et un *manque complet de laisser-aller; ils ne connaissent pas la réserve*, et *ils veillent sur toutes leurs paroles*. Une prochaine lettre va compléter ce tableau à partie double. « Quand ils « s'épanchent (ces gens *qui ne s'épanchent pas*), leur expansion est « admirable... leur nature vierge, qui a fourni des expressions divines « aux grands peintres, éclate en enthousiasmes et en ravissements (3). » Maintenant, que vous manque-t-il ? vous avez le oui et le non aussi carrés que possible, et, pour vous donner le plaisir de choisir à votre guise, M. Taine n'est certes pas avare de contradictions.

VI

Personne n'ignore que, durant l'hiver, Rome est le rendez-vous d'un grand nombre de riches étrangers, dont plusieurs viennent demander à son doux soleil une santé que des climats plus rigoureux ont altérée. A moins que tous les enseignements de la science économique sur les rapports nécessaires de l'offre et de la demande soient en défaut, il faut admettre *à priori* que là où se trouvent tant de riches malades, il doit y avoir d'habiles médecins ; M. Taine a

(1) *Revue*, t. LVI, p. 833.
(2) Ibid., p. 831.
(3) Ibid., t. LVII, p. 280.

pourtant décrété le contraire, et la *Revue des Deux-Mondes*, ce moniteur des gens comme il faut, a fait savoir à tous ses lecteurs, dans un style dont un professeur d'esthétique à l'école des Beaux-Arts de Paris peut seul avoir le secret, que les médecins romains, depuis le premier jusqu'au dernier, ne sont autre chose que *des donneurs de lavements.*

Et les professeurs de médecine, que sont-ils? *des barbiers de village.*

Et les avocats? *Ce sont des praticiens de chicane.*

Probablement, aucun de ces messieurs ne s'est fait présenter à M. Taine, et dès lors il était bien juste qu'on les livrât au mépris des deux mondes. Quand on est professeur d'esthétique dans la capitale de la civilisation, on a certes bien le droit d'insulter publiquement les professions les plus honorables de la capitale du catholicisme. Les papalins sont hors la loi. J'entendais naguère, il est vrai, un homme très-instruit, qui, après avoir étudié le droit à Paris, était allé suivre les cours de l'Université romaine, exprimer son admiration sur la solidité et la profondeur de ces cours. Nulle part, me disait-il, la philosophie du droit n'est plus sérieusement étudiée; nulle part les étudiants ne sont plus constamment mis en demeure de ramener les prescriptions littérales des codes aux principes sur lesquels doit se baser toute bonne jurisprudence. M. Taine se serait peut-être douté de cela s'il eût eu la curiosité d'aller assister au moins une fois à ces cours; mais il n'en avait pas le temps, et d'ailleurs sa consigne ne l'obligeait pas à être juste : pour l'entrepreneur qui le paye et pour la majorité du public auquel il s'adresse, une insulte vaut mieux que le plus sérieux examen.

Il faudra bien au moins que M. Taine accorde à Rome un mérite, celui de favoriser le progrès des arts et des sciences. Les ennemis des Papes leur ont quelquefois reproché d'avoir donné aux beaux-arts trop d'importance, et M. Taine semble leur adresser lui-même ce reproche lorsqu'il parle des palais construits et décorés par Jules II et par Léon X. Mais prétendre que le gouvernement papal arrête le développement des arts, c'est une énormité que personne jusqu'à ce jour ne s'était permise. Ecoutez pourtant le professsur d'esthétique positiviste : « Très-peu d'artistes dans cette ville peuplée d'œuvres d'art.... « La plupart sont des ouvriers qui confectionnent des copies. Les Ro- « mains ne sentent leurs chefs-d'œuvre que par l'admiration des étran- « gers. C'est que la vraie culture leur est interdite. »

C'est donc pour interdire à leurs sujets la *vraie culture* artistique que les Papes ont *peuplé Rome d'œuvres d'art*, qu'ils ont formé à grands frais les musées qui attirent les artistes du monde entier, qu'ils ont eux-mêmes créé tant de grandes œuvres et donné au génie de si constants encouragements! Tenerani n'est qu'un ouvrier! Benzoni un ouvrier! Le professeur d'esthétique ne dit pas un mot de ces maîtres; il n'a probablement pas visité leurs ateliers. Toujours le même procédé : l'insulte substituée à l'examen.

Mais voici qui dépasse tout le reste : « La police, qui laisse faire ce « que l'on veut, ne souffre pas que l'on s'occupe d'aucune des « sciences qui avoisinent la religion ou la politique. Un homme qui « étudie et lit beaucoup, même chez lui et à portes closes, tombe sous « la surveillance. On le tracasse, on l'assiége de visites domiciliaires, « pour saisir des livres défendus. On l'accuse d'avoir des gravures « obscènes. Il est soumis au *precetto*, c'est-à-dire à l'obligation de rentrer chez lui à l'*Ave Maria*, et de ne pas sortir le soleil couché... On « cite à Rome un mathématicien et un ou deux antiquaires; mais en « somme, les savants y sont méprisés ou inquiétés. *Si quelqu'un est « érudit, il se cache ou demande excuse pour la science, la représente comme une manie.* L'ignorance est bien venue : elle rend docile (1). »

Voilà ce que l'on se permet de dire aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, à propos du seul gouvernement de l'univers dans lequel la science conduise jusqu'au plus haut degré du trône, à une époque où Rome a décerné à la science les plus grands honneurs après ceux du pontificat suprême, dans la personne du cardinal Maï, du cardinal Pitra et de cet illustre cardinal Wiseman que la Papauté a imposé aux respects et à la tardive sympathie de l'intolérante Angleterre! Les savants sont méprisés et inquiétés à Rome, selon M. Taine; et cependant, selon le même M. Taine, les chaires de hautes sciences y sont multipliées outre mesure, attendu que, suivant son calcul, il y aurait un professeur pour dix élèves! Nous venons de l'entendre dire que la *police ne souffre pas que l'on s'occupe des sciences qui avoisinent la religion.* Je suppose qu'il veut parler de la théologie : car c'est de toutes les sciences celle qui évidemment avoisine le plus la religion.—Et dans la même page il affirme qu'à Rome « les cours de théologie « sont fort nombreux; ce qui montre, ajoute-t-il, l'esprit de l'institu-

(1) *Revue*, tome LVI, p. 826.

« tion : les sciences du moyen âge y fleurissent, les sciences modernes « restent à la porte. » Cette fois, il nous cite son autorité : c'est l'almanach ou l'annuaire, qui n'a pu évidemment lui donner de renseignements que sur les chaires fondées et rétribuées par l'État. Tout le monde sait qu'il y a à Rome plusieurs écoles publiques, où sont enseignées toutes les sciences anciennes et modernes, et qui ne comptent pas moins d'élèves que l'Université. Mais ce que tout le monde sait, M. Taine le suppose ignoré par les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, et il se garde bien de le leur dire. Eh bien! puisqu'il en appelle à l'almanach, acceptons cette autorité. Selon M. Taine, il n'y aurait eu à Rome, en 1864, en fait de sciences modernes, qu'une chaire de géologie *autorisée récemment par le Pape;* la médecine elle-même n'y aurait pas été sérieusement enseignée : j'ouvre l'almanach de 1863, et j'y trouve, dans la Faculté de médecine, des chaires d'anatomie, de physiologie, de chimie, de botanique théorique et pratique, de pathologie générale et de séméiotique, d'hygiène, de thérapeutique générale et de *materia medica*, de médecine théorico-pratique, de médecine politico-légale, de pharmacie pratique, de chirurgie, d'accouchement, de dermatopathie, de zoologie, d'anatomie et de physiologie comparées, de pathologie vétérinaire, de chirurgie vétérinaire, de médecine clinique, de clinique chirurgique...

Dans la Faculté de philosophie et de mathématiques, je trouve des chaires et des professeurs de physique expérimentale, d'introduction au calcul, de mécanique et d'hydraulique, d'optique et d'astronomie, d'architecture statique et hydraulique, de géométrie graphique, de calcul transcendantal, de philosophie supérieure, de minéralogie et de géognosie, de *géologie*, d'agriculture. — J'omets les cours d'archéologie et de langues, qui constituent une Faculté à part. Il me semble que, pour un seul établissement, il y a là une assez grande profusion de sciences. Je le demande : que devient, en présence de cette simple nomenclature, le tableau que vient de nous faire M. Taine du savant studieux qui demande grâce à la police? On est vraiment stupéfait de voir un homme qui devrait tenir à sa réputation, se respecter assez peu pour publier des faussetés que le premier venu est en état de démentir. Quel est, à Paris, l'archéologue qui ne connaisse les deux de Rossi, le commandeur Visconti, les Pères Marchi et Garrucci? quel est l'astronome qui ne sache que l'observatoire du collége romain, dirigé naguère par l'illustre P. de Vico et actuellement par le P. Secchi, est à la hauteur des meilleurs observatoires de l'Europe? qui n'a en-

tendu parler des académies romaines, de la bibliothèque vaticane et de tant d'autres collections de livres et de manuscrits, de tant d'institutions qui évidemment n'ont pas été créées pour étouffer la science? Il faut être M. Taine pour avoir pu passer à Rome sans rien voir de tout cela; il faut être lui surtout pour oser résumer tous les renseignements de ses amis sur l'état de la science à Rome par la phrase suivante : « A côté de la paresse fleurit l'ignorance, comme un chardon à côté « d'une ortie. »

Une plaisanterie de ce genre, c'est tout ce que ses lecteurs lui demandent, et cela vaut beaucoup plus à leurs yeux que les faits les plus éclatants et les preuves les plus péremptoires. Cependant M. Taine, qui est généreux, veut bien consentir à leur donner une preuve parfaitement décisive à ses yeux du mépris qu'on professe à Rome pour le savoir : « Les premiers professeurs, ceux de l'Université, ont 300 et « 400 écus par an et font cinq leçons par semaine... Tous vivent « plus que sobrement...; ce qui montre, ajoute naïvement notre écri- « vain, la haute estime qu'on fait de la science (1) ! » En effet, comment peut-on être vraiment savant quand on touche de si minimes revenus et qu'on se voit condamné à la sobriété? Un vrai savant, c'est celui qui est grassement payé pour faire vingt leçons dans toute une année, et qui ensuite peut tout à son aise courir l'Europe et vilipender les pauvres diables assez sots pour faire cinq leçons par semaine à 400 écus par an. Et quand avec l'or du gouvernement ces savants estimables peuvent palper l'or de M. Buloz, quand ils sont arrivés à se faire de la *Revue des Deux-Mondes* une seconde chaire pour répandre au loin leurs antithèses et leurs insultes, rien alors ne manque plus à leur science et ils peuvent s'affranchir de la triste nécessité de vivre sobrement.

Vous comprenez sans peine, lecteur, que, pour réfuter les énormimités que vous venez de lire et bien d'autres que nous avons dû omettre, la *Civiltà Cattolica* ait cru n'avoir qu'une chose à faire, les traduire en langue italienne et les mettre sous les yeux des Romains. Nous doutons que depuis longtemps elle ait offert à ses lecteurs un article plus instructif que celui-là. Il faut en vérité que la cause de la Papauté soit bien bonne pour qu'on soit réduit pour la combattre à user de procédés aussi honteux et à publier des mensonges aussi impudents. Nous nous sommes, du reste, abstenus à dessein de suivre

(1) *Revue*, tome LVII, p. 826.

M. Taine dans la partie de ses lettres qui nous a fait éprouver le plus profond dégoût, dans l'appréciation, je devrais dire la profanation systématique de nos saints les plus illustres et des plus purs sentiments que la religion peut inspirer. Un homme qui, pour expliquer l'extase de sainte Thérèse, nous apporte les impures rêveries de Molinos, et qui ose nous donner ce fanatique, condamné par l'Église et mort dans les cachots de l'Inquisition romaine, comme l'interprète autorisé de l'ascétisme catholique, cet homme est capable de tout en ce genre. Chacun voit avec ses yeux ; et, s'il y a une souillure dans les yeux la lumière du soleil elle-même devra paraître souillée. Ce serait peine perdue que de discuter avec l'infortuné qui en est là : on ne peut que le plaindre et plaindre ceux qui le prennent pour maître.

VI

Mais voici Balaam qui revient, et cette fois c'est pour faire de vraies prédictions. Sous le couvert du comte N..., avec qui il avoue être chaque jour en plus complète communauté de sentiments, M. Taine va faire la revue de toutes les forces du catholicisme et tirer son horoscope.

Le catholicisme a des forces mortes et des forces vives. Les forces mortes sont, premièrement, *l'ascendant des rites*, qui diminue de plus en plus *à mesure que l'instruction et la culture d'esprit se propagent.* M. Taine, qui est matérialiste, trouve naturellement très-mauvais que le christianisme ne traite pas l'homme comme un pur esprit et qu'il lui propose la vérité invisible sous des images visibles. En cela il se montre toujours fidèle à la méthode de l'antithèse.

La seconde force morte du christianisme est la *métaphysique.* La métaphysique est une force, on l'avoue ; mais elle est morte ou du moins sur le point de mourir de la main des sciences expérimentales, qui apprendront à l'esprit humain à se débarrasser du fardeau par trop gênant des principes.

Quand l'homme n'aura plus besoin ni de rites pour ses sens ni de principes pour son intelligence, le catholicisme aura perdu deux de ses principaux appuis. Il lui restera pourtant encore deux forces, que M. Taine nomme des forces vives. « En premier lieu, dit-il, le catho-
« licisme possède une *Eglise monarchique* savamment organisée, la
« plus puissante machine administrative qui fut jamais, recrutée par
« en haut, subsistante par elle-même, soustraite à l'intervention des

« laïques, sorte de gendarmerie morale, qui fonctionne à côté des « gouvernements pour maintenir l'obéissance et l'ordre. A ce titre, et « comme en outre par son fonds il est ascétique, c'est-à-dire hostile « aux plaisirs sensibles, il peut être considéré comme un frein excel- « lent contre l'esprit de révolte et les convoitises sensuelles... Plus le « déclassement des hommes est universel et rapide, plus les appétits « et les ambitions s'exaltent, plus le tourbillonnement par lequel les « couches d'en bas tâchent de déplacer les couches d'en haut est dé- « sordonné et alarmant, plus aussi l'Église semble salutaire et pro- « tectrice. » Cet aveu est précieux, et M. Taine ne pouvait rendre de témoignage plus significatif aux avantages sociaux de la constitution monarchique de l'Église. Nous ne pouvions attendre de lui qu'il considérât cette constitution comme indispensable pour la conservation de la vérité révélée et de l'unité de croyance. La vérité religieuse et l'unité de foi sont pour lui peu de chose : et, à ce point de vue, son témoignage nous était parfaitement inutile. Mais il fait bien mieux que cela : il compare la forme monarchique de l'Église avec la forme démocratique des sociétés modernes; et, au lieu de déclarer, avec la foule des publicistes de son bord, qu'il y a entre ces deux formes une absolue incompatibilité, il est amené par la force de la *vérité* à reconnaître que la première est le correctif, sinon indispensable, du moins très-efficace, des excès de la seconde. En effet, il n'est pas possible de s'y méprendre : toutes ces funestes tendances auxquelles l'Église catholique peut seule mettre un frein : ce déclassement des hommes, cette exaltation des appétits et des ambitions, ce tourbillonnement désordonné par lequel les couches d'en bas tâchent de remplacer les couches d'en haut, sont précisément les conséquences naturelles et les abus inévitables de la forme nouvelle qu'admire M. Taine. Il en résulte que l'Église ne cessera pas de *sembler salutaire et protectrice.* Nous aurions bien dautres choses à dire sur ce point; mais nous ne pourrions le faire sans nous engager sur un terrain qui n'est pas *libre.*

Voici qui est encore plus significatif et plus inattendu. Nous nous alarmons, nous catholiques, à la vue des progrès du sensualisme; et, en voyant les âmes s'attacher à la terre de plus en plus, nous craignons que le christianisme n'éprouve une difficulté toujours croissante à élever leurs pensées et leurs désirs vers les biens éternels : il nous semble que les tendances sociales sont toutes dans ce sens, et par conséquent toutes contraires à l'esprit de l'Évangile. Rassurons-nous : le coryphée du matérialisme contemporain nous affirme, avec

un dépit qui nous est un garant de sa sincérité, que l'Évangile a encore sur les âmes une très-grande prise, et que les tendances sociales semblent plutôt accroître que diminuer son influence. Il oublie ce qu'il nous a dit plus haut de la *volte-face* du catholicisme moderne. Il n'est plus vrai que l'Église doive ce qui lui reste de puissance à l'habileté avec laquelle elle a rompu avec le mysticisme du moyen âge et favorisé les penchants terrestres : au contraire, sa principale force, de nos jours, est le *mysticisme*.

« Par Jésus et la Vierge, par la théorie et les sacrements de l'amour, « le catholicisme offre un aliment aux imaginations tendres et rêveuses, « aux âmes malheureuses ou passionnées. *C'est de ce côté seulement « qu'il se développe depuis deux siècles* » (c'est-à-dire du côté précisément opposé à celui qu'on nous avait signalé dans la lettre du 15 mars) « par le culte de *la Vierge et du Sacré-Cœur* (1), tout récem- « ment par la proclamation du dernier dogme, celui de l'Immaculée « Conception (2).» M. Taine, ou, ce qui revient au même, son ami le comte N..., avoue que cette force du mysticisme est très-grande, et que par la double poésie du dogme et des rites le catholicisme attire à lui un nombre toujours croissant d'*âmes malades*, dont la civilisation moderne ne peut qu'aigrir les blessures. Prenons acte de cet aveu, et laissons nos modernes païens découvrir le fond de leur pensée, « Depuis la chute de la civilisation ancienne, un grand déran- « gement s'est fait dans la machine humaine : l'équilibre primitif des « races saines, tel que l'entretenait la vie gymnastique, a disparu. « L'homme est devenu plus sensible, et l'énorme augmentation ré- « cente de la sécurité et du bien-être n'a fait qu'accroître son mécon- « tentement, ses exigences et ses prétentions. Plus il a, plus il sou- « haite; non-seulement ses désirs surpassent sa puissance, mais encore « la vague aspiration de son cœur l'emporte au delà des convoitises « de ses sens, des rêves de son imagination et des curiosités de son « esprit. C'est *l'au delà* qu'il désire, et le tumulte fiévreux des capi- « tales, les excitations de la littérature, l'exagération de la vie séden- « taire, artificielle et cérébrale, ne font qu'irriter la souffrance de son « désir inassouvi. Depuis quatre-vingts ans la musique et la poésie « s'emploient à étaler la maladie du siècle; et l'encombrement des

(1) A propos de ces deux dévotions, M. Taine porte contre l'immutabilité du dogme catholique des accusations qu'il cherche vainement à appuyer sur l'autorité des Bénédictins de Solesmes. Ces accusations seront discutées dans le *Messager du Sacré-Cœur de Jésus*, livraison d'août.

(2) *Revue*, tome LVII, p. 358.

« connaissances, la surcharge du travail, l'immensité de l'effort que « comportent la science et la démocratie modernes semblent plutôt « faits pour exaspérer la plaie que pour la guérir. » (1) Voilà la société telle qu'elle apparaît aux yeux de M. Taine. Il vient de nous le dire avec toute la franchise possible : pour lui, l'idéal, c'est la civilisation païenne de la Grèce et de Rome. Les sanglantes et immondes absurdités de l'idolâtrie, les monstres de crimes que cette civilisation mit en honneur n'empêchent pas qu'elle ait créé les seules *races saines* qui aient paru sur la terre et qu'elle ait mis la *machine humaine en équilibre.* A quoi tenait cet équilibre ? à ce qu'alors on ne songeait pas à *l'au delà ;* à ce qu'on se préoccupait uniquement de développer, par la vie gymnastique, les forces du corps. Le christianisme a détruit cet équilibre en relevant l'âme au-dessus du corps, en inspirant à l'homme des espérances qui vont au delà des convoitises de ses sens, des rêves de son imagination et des curiosités de son esprit, en lui faisant désirer dans la vie à venir un bonheur que l'œil n'a point vu, que le cœur ne peut goûter ici-bas.

Nous ne pouvons que rendre grâce à M. Taine de nous avoir aussi nettement exposé la pensée de son école et d'avoir si bien dessiné les positions : c'est pour la vérité un grand avantage, que d'amener l'erreur à se démasquer complétement. L'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* vient de nous rendre ce service, et jamais peut-être les prétentions de l'antichristianisme ne s'étaient aussi clairement manifestées. Voilà bien en présence l'une de l'autre les deux civilisations : d'un côté, la civilisation chrétienne, qui cherche dans une autre vie la pleine satisfaction des désirs immenses du cœur humain, la consolation des douleurs de la vie présente le contre-poids aux tendances désordonnées qui menacent constamment l'équilibre social; d'un autre côté, la civilisation païenne, qui place cet équilibre dans la recherche exclusive des biens sensibles et dans l'étouffement de toutes les espérances d'outre-tombe.

Laquelle de ces deux civilisations va l'emporter sur l'autre ? Les âmes viendront-elles à renoncer définitivement au bonheur de la vie future et à se contenter de la destinée des brutes ? Dans ce seul point est renfermée toute la question de l'avenir social. Si l'on peut obtenir de la société en masse cette renonciation, le christianiame est vaincu, et le paganisme prend sa revanche de la défaite subie il y a quinze

(1) *Revue*, t. LVII, p. 309.

siècles; si, au contraire, les âmes s'obstinent à espérer un bonheur éternel, le catholicisme, qui donne à cette espérance une garantie bien plus certaine et une bien plus complète satisfaction que toutes les autres doctrines religieuses, ne pourra qu'étendre de plus en plus son empire.

Or l'écrivain positiviste ne peut dissimuler que cette seconde hypothèse lui paraît seule probbale. Il nous annonce bien, *dans un siècle ou deux*, une attaque formidable de la part du *protestantisme indéfiniment élargi et épuré de Bunsen et de Schleiermacher;* mais, comme ce protestantisme tend déjà terriblement à se confondre avec le pur rationalisme, nous pouvons nous préoccuper assez peu de cette menace. Ce qui est remarquable, c'est l'aveu de l'influence favorable que les agitations et les déceptions de la vie moderne exercent sur les âmes; c'est le dépit qu'éprouve l'école matérialiste en voyant les tendances sociales favoriser si peu ses efforts; c'est enfin le témoignage éclatant que le nouveau Balaam se voit contraint de rendre à l'immortalité du catholicisme, et par lequel il conclut la revue de ses forces mortes et vives : « Toujours la difficulté de gouverner les « démocraties lui amènera des partisans, toujours la sourde anxiété « des cœurs tristes lui fournira des recrues, toujours l'antiquité de « la possession lui conservera des fidèles. Ce sont là ses trois racines, « et la science expérimentale ne les atteint pas : car elles sont com- « posées, non de science, mais de sentiments et de besoins. Elles peu- « vent être plus ou moins ramifiées, plus ou moins profondes; mais il « ne semble pas que l'esprit moderne ait prise sur elles : au contraire, « en beaucoup d'âmes et en certains pays, l'esprit moderne introduit « des émotions et des institutions qui par contre-coup les consolident, « et un jour Macaulay a pu dire, dans un accès d'imagination et d'élo- « quence, que le catholicisme subsistera encore, lorsque des touristes « partis de l'Australie viendront sur les ruines de Paris ou de Lon- « dres, dessiner les arches démantelées du London-Bridge ou les « murs écroulés du Panthéon (1). »

H. RAMIÈRE S. J.

(1) *Revue*, tome LVII, p. 301.

LES ALLIANCES SPIRITUELLES

La froideur donne de singuliers spectacles. La froideur, qui éteint l'esprit, tout en permettant au moins un peu la lettre, se trahit par des procédés digne de remarque.

Quiconque aime la vérité déteste l'erreur. Ceci est à la fois évident et ignoré, aussi près de la naïveté que du paradoxe. Mais cette détestation de l'erreur est la pierre de touche à laquelle se reconnaît l'amour de la vérité. Si vous n'aimez pas la vérité, vous pouvez jusqu'à un certain point dire que vous l'aimez et même le faire croire; mais soyez sûr qu'en ce cas vous manquerez d'horreur pour ce qui est faux, et à ce signe on reconnaîtra que vous n'aimez pas la vérité.

Quand un homme qui aimait la vérité cesse de l'aimer, *il* ne commence pas par déclarer sa défection : il commence par moins détester l'erreur. C'est par là qu'il se trahit.

Les complaisances secrètes forment une des parties les plus ignorées de l'histoire du monde.

Quand un homme perd l'amour de la doctrine, bonne ou mauvaise, qu'il professait, il garde ordinairement le symbole de cette doctrine : seulement il sent mourir en lui toute aversion pour les doctrines contraires à celle-là.

Les idolâtries sont très-différentes les unes des autres dans leurs formules; cependant elles ont les unes pour les autres des tendresses incroyables : c'est qu'elles ont une unité : elles sont toutes l'idolâtrie. Les apparences sont très-différentes, mais le fond commun est très-semblable.

Quand le christianisme se leva, la terre présenta un spectacle qui contient tant de leçons qu'on ne peut pas les compter. Combien de dieux étaient adorés sur cette planète, combien de dieux ! quelle effroyable variété ! quelle bigarrure ! Et cependant toute cette multitude d'idoles ennemies vivaient ensemble au Panthéon. Elles se pressaient sans se combattre, se serraient sans se nuire et se

coudoyaient sans se gêner. C'est qu'elles étaient d'accord entre elles. Mais quand le soleil parut, venant de Bethléem, la clameur fut générale. Les idoles, qui dormaient dans leur paix, se réveillèrent pour livrer combat : toutes reconnurent l'ennemi commun, et l'on put voir pourquoi elles n'avaient pas lutté entre elles. Le secret de leur calme était leur complicité. Si nous remontons le cours des siècles, le même spectacle se présente. Je ne sais pas bien pourquoi l'histoire, qui cependant ignorait et ignore encore très souvent le mot de l'énigme, raconte sans s'étonner la prodigieuse complaisance des idoles et des adorateurs, qui admettent dans leur compagnie n'importe qui et n'importe quoi. Celui-ci adore un bœuf et celui-là un chou. Ces deux hommes ne se disputeront pas. Volontiers l'adorateur du bœuf adorera même un peu le chou par complaisance, et l'adorateur du chou ne refusera pas au bœuf quelques génuflexions. Une entente mystérieuse semble planer sur l'immense mensonge et dire aux hommes que, si ce mensonge est multiforme, il ne faut pas s'inquiéter pour si peu : car c'est toujours le même mensonge. L'idolâtrie peut changer d'aspect et de caractère ; mais elle rassure l'idolâtre : car elle lui montre, à travers la multitude des objets adorés, elle lui montre le même visage; elle lui dit : C'est toujours moi ! Dans ce choc universel des peuples, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, combien d'idoles se sont choquées ! Mais elles se choquaient sans s'écraser : elles se fondaient en se choquant. Jamais, dans cette énorme liste de peuples vainqueurs et vaincus, l'histoire ancienne ne nous montre les uns ou les autres étonnés et furieux à la vue des idoles inconnues que la guerre amenait sous leurs yeux. Les peuples trouvaient tout simple de rencontrer ailleurs un culte différent, et l'idée n'est venue à aucun conquérant d'établir sur le globe l'Unité de son idolâtrie. Un seul point de la terre voit la colère de Dieu contre les idoles. Un seul point de la terre voit la vérité religieuse et l'erreur idolâtrique se déclarer en face l'une de l'autre : ce point s'appelle la Judée ; il s'appela l'Égypte quand Moïse gardait ses troupeaux avant d'avoir ouvert devant lui la Mer Rouge; il s'appela le désert, quand, au pied du Sinaï, le front de ceux qui avaient vu les éclairs s'inclina cependant devant le veau d'or. Partout où va Moïse, Dieu éclate sous ses pas, et les idoles rencontrent la fureur qui leur est due. Mais voyez partout ailleurs : voyez Troie et la Grèce, Agamemnon, Hector, Ménélas, Pâris, Xerxès, Léonidas, Epaminondas; voyez Périclès; voyez Alexandre. L'Europe et l'Asie,

qui lancent la mort l'une sur l'autre, sans demander aux siècles un instant de repos, font la paix sur un seul point : elles emportent leurs idoles l'une chez l'autre, et ces idoles sont bien reçues, et l'hostilité même des races ne réussit pas à inspirer l'hostilité des cultes.

La chose paraît si simple que les historiens, ou plutôt les chroniqueurs, car l'antiquité n'a pas d'historiens, les chroniqueurs oublient de s'étonner, et leur défaut d'étonnement s'ajoute aux faits qu'ils racontent pour montrer combien paraissait simple l'admission des idoles étrangères.

Et cependant l'histoire de l'antiquité est une histoire de batailles. Partout et toujours la guerre ! la guerre à propos de tout ! à propos d'une ville, à propos d'une dispute, à propos d'une femme, la guerre est toujours prête. Les idoles seules sont en paix avec les idoles. La conflagration qui commence à Hélène dure à peu près jusqu'à Tibère; le temple de Janus est un témoin fidèle des habitudes romaines : le sang coule partout. L'orgueil national aime à imposer la loi aux autres peuples ; mais il expire devant cette profonde indifférence qui n'ose préférer une idolâtrie à une autre. La mort, qui fait le tour du monde portée par les légions romaines, tire parti de tout, excepté de la différence des cultes.

Mais quand la Croix se lève sur le Golgotha, voici que la fureur religieuse va remplacer la fureur nationale, et les champs de bataille peuvent sécher : car la terre du Colisée va boire le sang des hommes nouveaux ; et les soldats pourront se reposer, tant les bourreaux auront de travail !

Le signe de la haine a toujours été là ; toujours l'esprit du mensonge a poursuivi la Croix de son hommage renversé ; il lui a toujours dit : C'est toi seule que je hais, toi seule au monde !

Et tandis que le monde ancien haïssait à propos de tout, excepté à propos de l'idolâtrie, le monde moderne ne peut compter aucun siècle où la haine n'ait pas éclaté à propos de la Religion. Mais si le monde, dans le sens où l'Évangile prend ce mot, a toujours haï, dans l'histoire moderne, le christianisme, ce même monde n'a jamais haï, même dans l'histoire moderne, l'ancienne idolâtrie. Plus l'homme est incroyant, plus il a d'attrait pour les cultes faux. Il semblerait logique, à qui ne connaîtrait pas le secret des alliances, de supposer que l'homme qui ne croit pas en Dieu déteste toutes les religions. Cela serait vrai, s'il y avait plusieurs religions.

Mais le fait est là : il parle. Plus l'homme se vante d'être esprit fort,

plus il courbe la tête sous le culte, pourvu que ce culte soit faux. Les alliances secrètes fournissent ici de profondes révélations. Voltaire et Gœthe étaient deux hommes différents. Gœthe pouvait devenir un homme supérieur. Quant à Voltaire, j'en ai parlé ailleurs, et je renvoie à ce que j'en ai dit (1). Eh bien! Gœthe aimait Voltaire, si ces deux mots peuvent aller ensemble, Gœthe avait de l'attrait pour Voltaire. Cet attrait ne venait pas de Voltaire, il venait de Gœthe; ce n'était pas Voltaire qui plaisait à Gœthe: c'était le reflet de sa propre haine. Ce n'était pas parce que Voltaire avait écrit tel ou tel ouvrage, que Gœthe avait vu en lui un camarade; c'était parce que Gœthe lui-même avait écrit cette phrase:

«Il y a quatre choses que je déteste également: le tabac, les cloches, les punaises et le christianisme.»

En effet, il détestait également les cloches et le christianisme: il ne détestait les cloches qu'à cause du christianisme. Le son des cloches, pris en lui-même, eût été agréable à Gœthe. Gœthe était même très-capable d'admirer cette voix grave, si elle eût parlé d'autre chose. Mais la haine du christianisme, qu'il a gardé pour le dernier des quatre mots de sa phrase, parce qu'il était le principal, altéra en lui l'amour qu'il avait naturellement pour l'harmonie; et ce chercheur infatigable, qui scrutait avec tant de conscience ses moindres sentiments, et leurs causes et leurs effets, oublia de se demander d'où lui venait cette aversion.

Gœthe faisait aussi devant une statue de Jupiter sa prière du matin. D'où vient cette sympathie monstrueuse, qui ressemblait à une adoration idolâtrique, sinon de cette haine profonde et unique, de cette haine qui, ne sachant comment faire pour s'exprimer directement, s'exprime indirectement par la voix des alliances secrètes? Gœthe priait Jupiter, sans reculer même devant l'énormité du ridicule, tant il avait horreur de prier Jésus-Christ.

Cet attrait invraisemblable, inexplicable en lui-même, n'est pas particulier à Gœthe. Toute la philosophie fausse incline vers le goût du Paganisme. Cette pente est plus ou moins sensible, plus ou moins rapide; mais presque partout elle se laisse voir ou au moins deviner. Le Paganisme attire le Rationalisme, comme le fer attire l'aimant. Ce n'est pas que logiquement le Rationalisme conduise toujours à l'adoration des idoles grecques ou romaines. Mais c'est que mystérieusement le Rationalisme prépare l'âme à ne pas détester ces idoles. L'âme

(1) *M. Renan, l'Allemagne et l'Athéisme au dix-neuvième siècle*, p. 133. — Douniol, libraire-éditeur, rue de Tournon, 29.

incline vers elles, entraînée par son propre poids, et ne s'étonne pas de cet entraînement, si bien fait pour l'étonner : car elle n'en a pas l'explication. Et si l'explication n'était pas là, ne semblerait-il pas bizarre de voir un homme, parce qu'il devient esprit fort, se réconcilier avec l'esclavage des anciens cultes rejetés jadis par Lucrèce? ne serait-il pas bizarre de voir Gœthe, cet homme si fier de la science, de la culture, si fier de l'amour-propre, si fier de l'indépendance, si fier de n'adorer rien, ressembler, vis-à-vis de Jupiter, aux sauvages les plus ignorants des îles perdues de l Océanie?

Montrés à la lumière de cet attrait révélateur, tous les mensonges avoueraient peut-être une effroyable et inconnue parenté. Quoi de plus contraire en apparence à l'Athéisme que le Jansénisme? L'Athéisme est l'absence franche de Dieu. Le Jansénisme ressemble à une exagération religieuse. L'Athéisme proclame la divinité de l'homme : car il faut bien ici-bas mettre quelque chose à la place du Dieu qu'on rejette. Le Jansénisme est une négation de l'homme, un amoindrissement, une corruption, un effacement du type humain. Le Jansénisme et l'Athéisme occupent logiquement deux places qui, dans le monde de l'erreur, sont aux antipodes l'une de l'autre. Eh bien! chose admirable! l'Athée porte en lui un certain fond de tendresse pour le Janséniste. Vous ne trouverez pas un Athée qui n'ait un faible pour Port-Royal. L'Athée, qui a horreur des saints, surtout des saints très-contemplatifs, admire volontiers cette sévérité apparente du Janséniste. Il trouve que c'est bien la vraie Religion. Cette tristesse noire et inféconde lui plaît, car elle ressemble à sa tristesse. Cette mauvaise humeur lui plaît, parce qu'elle ressemble à sa mauvaise humeur. Cette froideur lui plaît, parce qu'elle ressemble à sa froideur. Le Jansénisme est si faux, qu'il est l'ami de tous les mensonges; les erreurs les plus étrangères à lui le saluent comme un allié. On dirait qu'entre les Athées a circulé un billet sur lequel il était écrit : Le Jansénisme est étranger à nous en principe; mais, en fait, il a tant menti qu'il est devenu nôtre : respectons-le.

L'Athée, qui admire le Janséniste, se donne deux plaisirs à la fois : d'abord il admire l'erreur; ensuite il a l'air de rendre hommage à la Religion. Par cette tactique habile, il trompe en lui le besoin de rendre justice. Il trompe ce besoin, sans danger pour l'injustice. Il est fidèle à l'erreur, et il se donne le délicat plaisir de lui sembler infidèle, par largeur d'esprit.

Beaucoup de gens repoussent l'erreur revêtue d'une forme doctri-

nale et acceptent la même erreur présentée sous une forme légère. Ceux-là admirent dans un roman, dans un volume de vers (car ils croient cela très-léger) la doctrine qu'ils repoussent dans un traité de philosophie. La complicité de ces gens avec l'erreur réside dans l'âme plutôt que dans la formule de la croyance, et ils se vengent de ne pas adopter cette formule en adhérant par le cœur à la même chose dite autrement. Dès que l'ennemi a changé de vêtement, ils font semblant de ne plus le reconnaître et se jettent à son cou.

Dans les relations de la vie privée, le même fait se présente. Pour mesurer l'amitié de Paul pour Pierre, ne vous demandez pas seulement comment Paul se comporte vis-à-vis de Pierre; demandez-vous comment Paul se comporte vis à vis des ennemis de Pierre, de quelle façon il ressent l'injustice commise envers Pierre. C'est là qu'est le secret.

Essayez de vous figurer un saint qui n'aurait pas la haine du péché ! L'idée seule de ce saint est ridicule. Et cependant c'est ainsi que le monde se figure le chrétien qu'il faudrait canoniser. Le saint véritable a la charité; mais c'est une charité terrible qui brûle et qui dévore, une charité qui hait le mal, parce qu'elle *veut* la guérison. Le saint que le monde se figure aurait une charité doucereuse qui bénirait n'importe qui et n'importe quoi, en n'importe quelle circonstance. Le saint que le monde se figure sourirait à l'erreur, sourirait au péché, sourirait à tous, sourirait à tout. Il serait sans indignation, sans profondeur, sans hauteur, sans regard sur les abîmes. Il serait bénin, bénévole, doucereux pour le malade, indulgent pour la maladie. Si vous voulez être ce saint-là, le monde vous aimera, et il dira que vous faites aimer le christianisme.

Le monde, qui a l'instinct de l'ennemi, ne demande jamais qu'on abandonne la chose à laquelle on tient : il demande seulement qu'on pactise avec la chose contraire. Et alors il déclare que vous lui faites aimer la Religion. C'est-à-dire que vous lui devenez agréable, en cessant d'être un reproche pour lui.

Il affirme alors que vous ressemblez à Jésus-Christ, qui pardonnait aux pécheurs. Parmi les confusions que le monde chérit, en voici une qu'il chérit beaucoup : il confond le pardon et l'approbation. Parce que Jésus-Christ a pardonné à beaucoup de pécheurs, le monde veut en conclure que Jésus-Christ ne détestait pas beaucoup le péché.

L'homme se familiarise étonnamment avec tous les maux. Il ne s'étonne pas d'être méchant, il ne s'étonne pas d'être dupé, il ne

s'étonne pas d'être malheureux. Ce goût du malheur, dont je parlais dernièrement, est une des causes de son indulgence pour tout ce qui lui a fait mal. L'homme trouve tout simple qu'on lui nuise, parce que l'homme ne s'aime pas. *L'homme ne s'aime pas :* voilà le grand mot. Sainte Catherine de Gênes dit que l'amour-propre devrait s'appeler la haine propre. Qu'est-ce en effet que l'amour-propre, sinon le sacrifice que l'homme fait de lui-même à la vanité? L'homme ne s'aime pas, et l'homme doit s'aimer beaucoup : car il doit aimer beaucoup son prochain, et il doit aimer son prochain comme lui-même.

Si l'homme s'aimait, il haïrait le mal, il haïrait tout ce qui est contraire à sa destinée, à ses besoins, à sa joie, à sa lumière, il haïrait l'erreur. Le drame du Paradis terrestre serait toujours devant ses yeux, et l'horreur du serpent serait plus intime à lui que sa respiration même. Si l'homme s'aimait, il exécrerait d'une exécration inconnue tout ce qui s'interpose entre lui et Dieu comme obstacle. Si l'homme s'aimait, il se prouverait à lui-même son amour, en détestant ce qui l'écarte de sa fin dernière. Mais l'homme ne s'aime pas, et il fait alliance avec l'ennemi. Il joue avec le serpent; il commet envers lui-même cette infidélité que je signalais tout à l'heure vis-à-vis des autres et vis-à-vis de Dieu.

Parce que l'homme ne s'aime pas, il plaisante avec son malheur.

Parce que l'homme n'aime pas la vérité, il plaisante avec son erreur.

L'horreur du faux, l'horreur du mauvais, l'horreur brûlante du mensonge est peut-être parmi les hommes le plus rare des sentiments.

Ernest Hello.

SCÈNES DE LA VIE STYRIENNE

LE ROI DE FELDBACH

(Voir le dernier numéro.)

III

Il y avait foule, le dimanche suivant, dans l'après-midi, chez l'unique aubergiste de Feldbach. On venait s'y réunir de toute la commune de Fehring, et même des bourgades hongroises voisines de la frontière, car c'était la fête du village.

Les Allemands sont tranquilles et méthodiques jusque dans leurs plaisirs : aussi s'amusait-on à l'auberge sans beaucoup de bruit. Dans le jardin, quelques groupes attablés fumaient en buvant de la bière ; à l'intérieur, trois musiciens styriens, cor, trompette et clarinette, assis dans l'embrasure d'une fenêtre, jouaient presque sans cesse la même valse lente à trois temps. Tant que l'orchestre soufflait, les épais blondins tournaient lourdement avec la même danseuse ; durant les pauses, chacun d'eux tenait fidèle compagnie à sa belle ; les jeunes gens formaient alors un cordon d'observation devant les danseuses, assises sur les chaises serrées le long des quatre murs.

On n'apercevait pas ici les costumes pittoresques de la montagne. La coupe des vêtements du villageois était aussi vulgaire que sa bonne et honnête figure. Presque tous les garçons étaient blonds, grands et gros ; presque toutes les jeunes filles ressemblaient plus ou moins à l'énorme Mitzerl, dont les formidables appas excitaient l'admiration publique. Et pourtant il y avait du charme dans le tableau d'ensemble : nul habit déguenillé, nulle face hâve, pas un seul ivrogne ; la pauvreté absente comme les stigmates du vice. On buvait copieusement ; mais un Styrien supporte sans fléchir assez de boisson pour griser deux Suisses.

La journée avançait et la fête se serait terminée de la manière la plus calme, sans la visite inattendue d'une bande de musiciens

étrangers. Tout à coup une bruyante musique retentit dans la rue ; elle approcha, jouant une marche hongroise, et s'arrêta devant l'auberge ; alors elle attaqua une valse de Strauss. Aussitôt la salle de danse fut abandonnée et plusieurs centaines d'auditeurs formèrent un triple cercle autour des musiciens. « C'est la bande de Melchior, » disait-on. Ainsi se nommait en effet le chef, père de Joujika. Long et maigre, Melchior, avec son turban, sa tunique bleu-ciel à boutons argentés, ses culottes blanches bouffantes, sa face basanée et barbue, faisait un singulier effet au milieu de la masse blonde et imberbe qui l'entourait. Sept musiciens l'entouraient, à peu près costumés comme lui, mais sales et débraillés. Tous jouaient avec la rare harmonie et l'indicible entrain qui distinguent les Bohémiens.

« Entrez, entrez, Melchior ! faites-nous danser : il y aura du vin pour vous et votre troupe, » cria l'aubergiste, qui craignait la désertion de sa clientèle. Le Tzigane accepta l'invitation, et les trois musiciens allemands lui cédèrent la place.

Hofner venait d'arriver, donnant le bras à Suzanne ; il suivit les Bohémiens à l'auberge. Ceux-ci reprirent la valse à deux temps de Strauss : les yeux de l'héritière brillèrent et son pied battit la mesure à cet entraînant appel ; le beau Jean lui saisit la taille et s'élança lestement dans l'arène. Wenzel, qui accompagnait sa sœur Marthe, agréable petite personne, suivit aussitôt l'exemple. Tout allait pour le mieux, et des murmures élogieux accompagnaient les valseurs, lorsque Ladislas le contrebandier entra, frayant passage à Joujika. Celle-ci brillait de ses plus beaux atours : coquettement coiffée sur l'oreille d'un tout petit turban jaune et blanc, elle était vêtue d'une ample et courte tunique des mêmes couleurs ; le corsage, décolleté, se parait de brandebourgs rouges, qui se mariaient avec des boucles d'oreilles, un bracelet et un collier de corail ; de mignons souliers jaunes et des bas blancs à jour, qu'on voyait jusqu'à mi-jambe, complétaient son éclatante toilette. Farkas, au contraire, était vêtu de noir de la tête aux pieds, à la mode hongroise. Enlacée par son bras vigoureux, la Tzigane, légère comme un oiseau, fit deux fois le tour de la salle : mais déjà Wenzel et Jean, s'arrêtant, conduisaient leurs danseuses à l'écart. Le Hongrois et sa belle, demeurés seuls, interrompirent leur danse.

« Très-bien, filleul ! bravo, Wenzel ! » s'écria une grosse voix à l'entrée de la salle, et le roi de Feldbach s'avança majestueusement jusqu'au milieu de l'appartement. L'orchestre resta court, et le

couple étranger se trouva seul en face de Mathias. Farkas regardait celui-ci d'un œil étincelant de colère. Un murmure confus s'éleva du sein des spectateurs agités.

« Mon père ! mon père ! pas de querelle, je vous en supplie ! s'écria Suzanne.

— Ne crains rien, mon enfant : je suis assez âgé pour inviter ce monsieur à profiter de la leçon. Valsez ici tant qu'il vous plaira, maître l'étourneau, avec votre sauteuse ; mais permettez aux filles qui se respectent de ne pas vous tenir compagnie. »

Joujika, baissant la tête avec confusion, se réfugia près de son père. Le vieux musicien, habitué aux humiliations, prit la main de sa fille et sortit sans mot dire, suivi de ses hommes. Cependant Farkas, pâle et muet, détournant les yeux avec mépris de l'arrogant meunier, cherchait dans la foule un adversaire digne de lui ; mais ni Jean ni Wenzel n'étaient aux premiers rangs, il n'y avait rien de provocant dans leur attitude, et pas un paysan ne soufflait mot. Alors le jeune homme se rabattit sur Mathias, qui se rengorgeait dans sa dignité provocante, le poing appuyé sur la hanche.

« Meunier, lui dit-il d'une voix stridente, tu as injurié un Magyar qui ne t'avait jamais blessé ; dans ton intérêt, vieil insensé, ne recommence pas : c'est le dernier avis que je te donne. Quant à vous, habitants de Feldbach, moins imprudents que ce bonhomme, vous laissez cependant injurier les étrangers sans les défendre ; prenez-y garde, mes chers agneaux, ce jeu-là est mauvais, et vous pourriez bien sentir les dents des *loups* de Hongrie (1).

— Il y a longtemps que les Allemands auraient écorché le dernier loup de Hongrie si sa peau avait valu quelque chose ! » cria Matthias d'une voix tonnante.

Des applaudissements bruyants éclatèrent, et l'on distingua la basse-taille du forgeron criant : « Bravo, père Mathias ! vous lui avez, ma foi, rivé son clou, à cet insolent louveteau (2) ! » Mais l'enthousiasme des Styriens ne se soutint pas : quatre jeunes Hongrois venaient de se ranger autour de Farkas, ayant chacun en main la hachette affilée dont ils savent faire un si terrible usage. Hofner et Wenzel s'élancèrent d'un autre côté auprès du meunier, pour le garantir. « Pas de coups aujourd'hui, mes amis, dit Ladislas à ses compatriotes :

(1) *Farkas* signifie loup en hongrois.

(2) *Sie haben den nagel auf den kopf getroffen :* vous avez touché le clou sur la tête, disent les Allemands.

nous aurons bientôt mieux à faire. » Et il sortit lentement avec eux, d'un pas calme et mesuré, sans détourner la tête.

Quand ils eurent disparu, une nouvelle explosion de félicitations retentit autour du roi de Feldbach. « Ah! que vous avez bien fait de rogner les ergots du jeune coq! » disait une fermière. « En voilà un qui ne craint pas les cornes du taureau! » ajoutait un corpulent bouvier. « Non, ils ne l'auront pas notre Rhin allemand! » chanta le maître d'école à tue-tête; et ce furent des poignées de main chaleureuses prodiguées de toutes parts au riche potentat.

Nous voulons espérer que le patriotisme allemand inspirait uniquement ces adhésions enthousiastes. Mathias eût-il cependant obtenu la même approbation s'il avait été pauvre? n'eût-on pas alors blâmé le trouble-fête, qui venait d'humilier une jolie fille et d'insulter imprudemment son cavalier? Il est permis de se faire cette question.

Hofner ne partageait pas la satisfaction de ses compatriotes. Lorsque les trois musiciens styriens se furent remis en possession de la salle de danse, il tira le meunier à l'écart et osa lui reprocher sa batailleuse ardeur.

« Mais n'as-tu pas, le premier, donné une leçon au contrebandier? objecta Mathias.

— Quand j'ai fait une sottise, répondit le jeune homme, est-ce une raison pour que vous l'aggraviez? J'ai eu tort de me retirer avec Suzanne aussitôt que j'ai aperçu Farkas et sa Tzigane. Il me répugnait de danser un seul instant avec ma cousine en leur compagnie; mais j'aurais dû valser encore deux ou trois tours. Pourquoi offenserions nous ce Magyar? Il n'a ni tué ni volé, que je sache; et nous ne sommes pas fâchés, sur la frontière, d'avoir à bon marché le vin et le tabac des Hongrois. Ces gens-là, d'ailleurs, sont si vindicatifs qu'il est toujours dangereux de blesser leur orgueil.

— Qu'est-ce que le petit peuple magyar vis-à-vis de la nation allemande? répliqua Staub. Le grand tort du gouvernement, c'est qu'il ménage trop nos voisins et les laisse s'administrer à leur guise. Si Metternich avait un brin de fermeté, la Hongrie serait depuis longtemps germanisée, et les Hongrois commenceraient à parler l'allemand. Laisse-moi tranquille avec tes appréhensions: je ne crains ni Farkas ni aucun Magyar, et je saisirai toute occasion de leur rabattre le caquet. »

Ainsi congédié, maître Jean rejoignit Suzanne, qui causait dans le jardin de l'auberge avec Wenzel et sa sœur.

Nous retrouvons dans la soirée plusieurs de nos personnages attablés chez Mathias : ces convives sont le curé, Hofner et Wenzel. Après avoir veillé à la cuisine, Suzanne a pris place à table vis-à-vis de son père. Jetons un coup d'œil sur le festin.

La grosse Marie apporte d'abord une omelette aux herbes, flanquée de champignons hachés et servie avec une salade. Les Styriens font grande consommation de salade comme de champignons. Voici ensuite des saucisses à la choucroûte parfumée de genièvre et d'anis; un pâté chaud, contenant des pigeons farcis fortement épicés, paraît ensuite; des noudles succulentes complètent le service; et comme il excite à boire, les hanaps de bière mousseuse se remplissent souvent, tandis que l'on commence à attaquer, dans les verres ordinaires, le vin blanc d'Autriche et le vin rouge de Hongrie.

Au second service, Suzanne produit elle-même le tétras artistement coiffé de sa huppe et décoré de ses ailes, il est rôti à point, piqué de fin lard; on a mis un peu de vin blanc et de jus de citron dans la sauce. Autour de ce plat majestueux figurent quatre sortes de condiments: des groseilles confites, une compote de prunes, de la choucroûte sucrée et des cœurs de salade ornés de fleurs de capucines.

Mathias sortit alors d'une armoire une bouteille de Tokai. « Il faut que la fête soit complète, dit-il: voici du vin de la comète; je n'en ai plus que deux autres bouteilles, et vous comprenez que je dois les garder pour la noce de Suzerl. »

L'héritière rougit beaucoup et baissa le nez sur son assiette, tandis que la loyale figure du verrier s'épanouissait. Quant à Novotny, avala sans doute de travers une gorgée de bière, car il fut pris d'un petit accès de toux.

« Avec quel plaisir je ferai la cérémonie! s'écria le curé.

— Préparez-nous un beau discours, dit Staub; vous aurez le temps d'y songer, car il faut que la maison neuve soit bâtie et meublée avant que j'y installe le jeune ménage. »

Suzanne releva la tête et jeta un coup d'œil furtif sur Wenzel.

Il y a de singulières fantaisies dans le cœur des femmes. Maître Jean était superbe, et de figure, et de stature, et de prestance et de costume. Il resplendissait d'élégance : redingote bleue faite à Gratz, gilet de piqué jaune, cravate de foulard blanc à pois bleus, chemise de batiste à boutons d'or et bottes luisantes. Ah! que la nièce du

major, la piquante Gertrude, avait admiré ce bel astre, lorsqu'il avait traversé, après la grand'messe, la place de Fehring! Phœbus Hofner avait daigné lever les yeux vers la fenêtre de la jolie brune; mais il s'était contenté d'un salut cérémonieux. La demoiselle eût mieux aimé la familiarité que le respect. Malgré le plus gracieux des sourires, le dieu du jour était allé à Feldbach, laissant Fehring dans les ténèbres et les deux filles de l'aubergiste ausssi mélancoliques que la nièce du major. — Or voici que l'héritière de la vallée est beaucoup plus occupée au fond du cœur d'un pauvre petit sous-officier de douanes que du beau, riche et magnifique Hofner.

Qu'y avait-il chez Novotny qui pût conquérir une fille comme notre Suzanne? Ce n'était point l'éclat de son uniforme: rien de plus simple que sa tunique d'un vert sombre ; ce n'était pas sa figure: ses traits sérieux et prononcés n'avaient rien de remarquable; ce n'était pas l'attrait du fruit défendu, quelque attraction merveilleuse qu'il exerce sur les femmes. — Suzanne cédait, sans le savoir, au prestige le plus puissant que possède notre sexe, à la passion vraie et profonde, combattue par une âme virile : sur le mâle front du douanier, pâli par la lutte intime, la jeune fille avait lu depuis plus d'un mois un mystère qui la faisait soupirer et rêver.

Maître Jean aimait aussi Suzanne, mais selon les facultés de sa nature: il était en toutes choses calme, réfléchi, posé. Un tel mari garantissait un avenir sans nuages, l'ordre, la paix, l'aisance au logis. Mathias ne pouvait désirer mieux qu'un tel gendre, bon camarade de pipe et de table, toujours de bonne humeur, même dans les discussions, et très-entendu en affaires. Pour notre Suzette, au contraire, ces tranquilles perspectives ne suffisaient pas; la pensée d'une vie réglée comme une horloge l'effrayait un peu : la passion l'avait effleurée de son aile de flamme, et elle ne voulait voir en Hofner qu'un ami.

Le tétras eut un grand succès. Quand il eut succombé sous des assauts réitérés, dans lesquels se distingua le curé, le dessert fut servi: il se composait de crêpes sucrées à la crême et de fromage accompagnant les fruits de la saison. Avec le café parurent les pipes, et Matthias mit sous les yeux de ses hôtes le plan de son château, qu'il venait de recevoir.

Suzanne critiqua les dépendances, étables, écuries, remise, granges, que l'architecte avait placées à une portée de fusil de l'habitation. « Cette installation, dit-elle, conviendrait à une belle dame, qui

n'aurait à s'occuper que de toilette et de fleurs; mais, si vous construisez une si grande ferme, mon cher père, c'est apparemment pour que j'en sois fermière. Je veux avoir mon bétail et mes poulets près de la maison, pour surveiller tout à mon aise. S'il me fallait vivre comme une demoiselle, les bras croisés, je mourrais d'ennui : je ne serai jamais qu'une bonne ménagère de campagne comme ma mère.

— Voilà qui s'appelle bien parler, dit la Mitzerl, qui ramassait le dessert. Mais vous ne méritez pas d'avoir une fille si sage, orgueilleux que vous êtes! Quand nous aurons un château, ne faudra-t-il pas, pour vous plaire, que Suzanne se couvre de dentelles comme une comtesse ?

— Sans doute, dit Hofner, et, comme la femme de chambre de la baronne, tu porteras chapeau et chausseras des escarpins; le boîteux Jacques e ndossera une livrée dorée, et nous aurons l'air de gens comme il faut. »

Maître Mathias essaya de se fâcher, mais ses grognements se perdirent dans l'hilarité générale. Ses trois hôtes se tournèrent contre lui, appuyèrent Suzanne, et il finit par consentir, en bon prince, à ce que les dépendances fussent rapprochées du château.

Ce point réglé, on causa de la fête du village et de la téméraire agression du meunier.

« Je vous avoue que Farkas m'a fait grand'peur, dit Suzanne, et je ne suis pas encore rassurée. On raconte que les plus vieux contrebandiers hongrois, dont nous apercevons quelquefois les longues moustaches, obéissent à ce jeune homme en tremblant. Tous ces Magyars m'effrayent, avec leur air fier, leur tournure roide et leur face basanée.

— Tu as raison de les redouter, mon enfant, dit le curé : ces fils d'Attila sont des voisins dangereux. Leur pays s'agite; s'il se révolte, Dieu sait ce que nous deviendrons.

— Est-ce qu'ils oseraient nous attaquer? dit Mathias. N'avons-nous pas pour alliés en Hongrie les Valaques, les Croates, les Slovaques et les Slovènes? tous ces peuples-là suffisent pour tenir les Magyars en respect. Je voudrais qu'ils essayassent de la danse, ces Hongrois pur-sang, qui affectent de nous mépriser.

— Vous payeriez peut-être les violons, parrain, dit le verrier; retenez votre langue, ce sera plus sage. Est-il prudent d'appeler à ses trousses une bande de chiens enragés?

— Est-ce que vous auriez peur de les affronter aussi, mon cher Novotny, s'ils franchissaient la frontière? demanda le meunier.

— Oui, répondit le douanier, si j'étais propriétaire et père de famille: en ce cas, je ne les attendrais pas à Feldbach, car leur cavalerie ravagerait la basse Styrie.

— Eh bien! moi, je ne reculerais pas d'une semelle, s'écria vivement le roi Mathias. Quoi! fuir devant ces pillards, leur livrer mes moulins et mes fermes! non, jamais! Je défendrais mes propriétés et l'honneur national jusqu'à mon dernier soupir; oui, quand bien même ils seraient mille contre dix. Mais je ne resterais pas seul à la maison: je parie que Jacques ne m'abandonnerait pas... Jacques! Jacques! viens ici. »

On entendit un pas inégal et lourd s'approcher lentement, et le valet boîteux se montra timidement à la porte, coiffé d'un bonnet enfariné qui allait bien à sa placide physionomie.

« Ecoute, mon ami, reprit le meunier : cela te ferait-il plaisir de voir brûler nos maisons et nos moulins par les Hongrois? S'ils nous attaquaient, devrions-nous lâcher pied sans vengeance?

— Non, maître, répondit le boîteux en se redressant sur la bonne jambe: d'abord, la fuite ne me convient pas.

— C'est vrai : nous ne courons bien ni l'un ni l'autre, dit Staub en frappant sur sa panse; mais nous savons tirer un coup de fusil. Ainsi, camarade, tu m'aiderais à résister?

— Oui, maître.

— Approche, donne-moi la main! tu es un brave garçon: voilà une réponse digne d'un Allemand; bois ce verre de vin à ma santé. Il est convenu que, si Feldbach est attaqué, Mathias et Jacques repousseront l'ennemi ou s'enseveliront sous les ruines. »

Hofner et le curé partirent d'un éclat de rire, et Wenzel lui-même avait peine à garder son sérieux.

« Ne riez pas de cette sottise, dit Mitzerl: il serait capable de l'accomplir, et de nous envelopper tous dans le désastre.

— Non, dit Staub: j'enverrais les femmes à la Riesberg.

— Et vous croyez que nous vous quitterions dans le péril, vieil égoïste! s'écria la grosse servante. Ni Suzerl ni moi ne voudrions y consentir.

— Assez causé de cette triste hypothèse, conclut le curé. Vous avez aggravé mes appréhensions, compère, par votre humeur batailleuse. Peste! votre homonyme Mathias Corvin, d'héroïque mémoire, n'é-

tait pas plus belliqueux que vous. Dieu veuille écarter l'orage qui s'annonce! En attendant, cher paroissien, je vous conjure de ne plus défier témérairement des gens tels que Farkas; et vous, monsieur Novotny, prenez-garde à Senka: ce sont deux associés redoutables.

—Je le sais bien, dit le douanier : aussi vais-je redoubler de précautions.

— Soyez prudent, dit doucement Suzanne; ne vous exposez pas sans nécessité: ces Hongrois répandent le sang comme de l'eau; ils me font une peur affreuse. »

IV

Une quinzaine s'écoula sans justifier les appréhensions de l'héritière; toutefois, une expédition de contrebande se préparait manifestement. Novotny avait été prévenu par le lieutenant de police de Saint-Gothard, son compatriote, que Senka s'était approvisionné de bétail et de tabac. Des Bohémiens rôdaient sans cesse par la forêt, et des cavaliers inconnus, montés sur de vifs petits chevaux hongrois, exploraient les routes entre Fehring et Fuostenfeld. La douane de Feldbach redoubla de vigilance.

Alors commença contre elle une guerre préliminaire excessivement fatigante. Presque chaque nuit des appels, semblables à ceux des cornets des douaniers, retentissaient dans la forêt; Wenzel et ses hommes, toujours aux aguets, accouraient sans découvrir personne. Alors, quand la nuit était obscure, des coups de sifflet moqueurs partaient autour d'eux. Trois fois, une file de lanternes se montra dans une des voies sylvestres; les douaniers d'y courir : tout s'éteignit devant eux, et ils ne trouvèrent que silence et ténèbres.

Les préposés commençaient à murmurer. Harassés et découragés, ils ne sortaient plus de bonne grâce, surtout par les temps pluvieux et les nuits sombres. Novotny essayait de réchauffer leur zèle par l'espoir d'une brillante capture; mais peu à peu le pouvoir de sa parole s'affaiblissait : les douaniers, cédant à des suggestions dont on ignorait la source, avaient fini par présumer que les contrebandiers alarmaient la frontière à Feldbach uniquement pour y faire doubler les postes et pour passer près de Fuostenfeld.

Le sous-officier, persuadé au contraire que Senka tiendrait parole et que Farkas, humilié à Feldbach, choisirait ce point pour théâtre de quelque éclatant exploit, tâchait de se multiplier et parcourait

fiévreusement, chaque nuit, une partie de la forêt, avec ses hommes les plus dévoués. Réduit à changer le signal des douaniers, il les avait prévenus qu'un coup de feu servirait d'appel.

Plusieurs nuits consécutives s'écoulèrent encore en fatigues inutiles. Par une soirée orageuse, Wenzel regardait, du seuil de sa porte, le soleil descendre à l'horizon, derrière les pics neigeux, qui resplendissaient de lueurs rougeâtres, tandis que le pied des montagnes se plongeait dans l'ombre. La nature était tranquille encore ; mais sur le flanc de sombres nuages, accumulés au sud, serpentaient dans le lointain de pâles éclairs.

« La nuit sera mauvaise, dit le douanier : nous aurons du tonnerre et de la pluie, un vrai temps de contrebandier » ; et il décrocha sa carabine.

— Tu mourras à la peine, mon pauvre enfant, lui dit sa mère : tu ne te ménages pas assez. Prends garde au moins que ces misérables ne te blessent : ils sont capables de t'assasiner.

— Si une blessure me faisait avancer, répondit Novotny, je l'appellerais de tous mes vœux ; mais les contrebandiers de cette frontière ne sont pas assez féroces. Je voudrais être sur les confins de la Valachie et de la Serbie : là du moins on aurait des combats à espérer.

—Nous avons déjà trop de sujets d'inquiétude ici, dit Marthe ; ce ne serait pas vivre que d'avoir sans cesse à redouter ta mort. Que deviendrions-nous si nous te perdions ?

— Nous pourrions vivre heureux à Feldbach, dit la vieille, si les contrebandiers nous laissaient en repos. Le curé nous témoigne de l'intérêt, et les Staub nous comblent d'amitiés. Suzanne est une aimable et charmante personne.

— Wenzel n'est pas de votre avis, dit Marthe : il ne nous parle jamais d'elle.

— Il serait bien ingrat de ne pas l'aimer ! s'écria la mère : Suzerl lui porte un vif intérêt ; hier matin encore, elle me priait de lui recommander la prudence vis-à-vis des contrebandiers.

— Suzanne est pour nous une excellente amie, j'en conviens, dit tristement le jeune homme ; mais elle sera bientôt mariée, mère de famille, tout entière à d'autres affections. Soyez toutefois certaines que je l'apprécie.... Mais voilà le soleil couché : il est temps que je parte..... Au revoir ! adieu !

— Ah ! ne nous dis pas adieu ! gémit la pauvre vieille en l'embrassant : au revoir ! au revoir ! »

Le douanier s'éloigna de son pas rapide accoutumé et rejoignit ses hommes, qui l'attendaient à l'entrée de la forêt ; après avoir reçu ses instructions, ils se dispersèrent en différentes directions.

Wenzel suivit quelque temps un sentier ; il entra ensuite sous la futaie et se glissa de fourré en fourré, se cachant autant que possible et prêtant l'oreille au moindre bruit, jusqu'à ce qu'il eut atteint les dernières broussailles de la forêt, sur un coteau d'où l'on découvrait le chemin de Saint-Gothard. Là il se tapit dans un épais buisson, dont les branches touffues tombaient jusqu'à terre, et il y pratiqua de petits jours qui lui permettaient de voir sans être vu. Durant quelques minutes, l'agent distingua encore le terrain accidenté qui le séparait de la frontière et la route qu'il voulait spécialement surveiller : rien de respect ne s'y montrait.

Peu à peu les couleurs du paysage se confondirent ; les contours de l'horizon flottèrent dans une vague teinte grise, qui s'étendit sur la terre et le ciel. Les vapeurs de la vallée de la Raab montèrent, tandis que les nuages chargés d'électricité semblaient s'abaisser jusqu'aux cimes des arbres embaunés. La lune ne devait paraître qu'au matin. Quelques pâles étoiles apparurent à travers les éclaircies du firmament et brillèrent par intervalles ; mais, l'orage approchant, elles disparurent sous les nuées amoncelées. De grosses gouttes de pluie crépitèrent sur les feuilles ; le tonnerre gronda, répercuté par les échos du bois ; de brillants éclairs illuminèrent par instants champs et bois d'une fantastique lueur. Wenzel écarquillait les yeux durant leur fugitif éclat, mais sans apercevoir aucune trace de vie humaine.

Avant m ·it les éclairs cessèrent de luire, la foudre de gronder, et la contrée silencieuse fut enveloppée d'une profonde obscurité. L'attention du douanier avait fini par se fatiguer, et il se laissa gagner par la rêverie. Certain frais visage apparut dans ses rêves, entouré d'une auréole de cheveux blonds ; Wenzel ferma ses paupières alourdies, pour contempler mieux la séduisante apparition, objet du culte fervent de son cœur. Le sentiment du devoir ne l'avait pas quitté : il repoussait le sommeil de toutes les forces de sa volonté, mais sans triompher entièrement de la somnolence qui l'engourdissait. Tout à coup une détonation retentit à sa droite ; d'un bond Wenzel fut sur pied, hors du buisson, la carabine à la main : « Au secours ! à moi ! » criait une voix étouffée ; et la lueur d'une demi-douzaine de torches, portées par des cavaliers, éclairait une scène de violence : à trois cents pas environ, un douanier se débattait contre plusieurs

contrebandiers, qui cherchaient à le renverser. Le sous-officier prit sa course en poussant un cri terrible, fit feu sur les assaillants, et se jeta au milieu d'eux, le sabre à la main : il était tombé dans un piége. Soudain le prétendu douanier, se retournant contre lui, le frappa sur la tête d'un violent coup de marteau. Le malheureux Novotny entrevit seulement la face basanée du traître, qui ricanait diaboliquement, et il tomba comme foudroyé sur la terre humide.

Lorsqu'il reprit ses sens, il n'eut pas d'abord conscience de son état. On l'avait couché au pied d'un arbre, la tête appuyée sur un manteau. Cinq douaniers l'entouraient, munis de torches de sapin ou de lanternes. Un d'entre eux, agenouillé, tâchait de lui faire avaler quelques gouttes de vin et lui en frottait les tempes. « Il n'est pas mort, grâce à Dieu ! » s'écria cet homme. Alors le blessé eut un souvenir confus de ce qui venait de se passer ; il se souleva un peu et porta la main à son front endolori, qu'un mouchoir entourait ; la mémoire lui revint tout-à-fait à ce contact, et une douleur extrême lui comprima le cœur : « Ils ont passé ! murmura-t-il, je suis perdu ! » et il retomba lourdement sans connaissance.

La menace de Senka était en effet accomplie, et Farkas avait passé triomphant à Feldbach.

Tandis que les douaniers postés dans la forêt accouraient vers l'endroit d'où étaient partis les cris et les coups de feu, une étrange cavalcade arrivait directement de Hongrie à Feldbach par le grand chemin. Elle traversa audacieusement le village au pas, comme une procession. En tête chevauchait Farkas, en grand costume magyar, coiffé d'une toque à aigrette blanche, un large cimeterre à la main. A côté de lui, sur un petit cheval gris, paradait Joujika, vêtue de son éclatante toilette blanche et jaune. Puis venaient six contrebandiers, en dolmans bleus, la hachette à l'épaule. Derrière eux se pressaient, par dix de rang, cent bœufs blancs de Hongrie, aux longues cornes pointues, chargés chacun d'un ballot de tabac. La cavalcade se terminait par douze *Juhasz* (1), armés d'énormes fouets, vêtus simplement de courtes chemises et de larges caleçons de toile, à demi enveloppés de *bundas* (2) rejetés sur l'épaule gauche. Quatre porteurs de torches jetaient sur la bande sauvage un sinistre éclat. Lorsqu'elle eut atteint l'auberge, elle fit halte et poussa le cri : *Elijen a Magyar-Orszag* (3) ! Pendant que les villageois, étonnés,

(1) Bergers hongrois. — (2) Manteaux de peaux de mouton. — (3) Vive l'empire Magyar !

réveillés en sursaut, ouvraient timidement leurs fenêtres et regardaient le singulier spectale, Farkas leva son sabre, un cri de commandement retentit : les torches s'éteignirent subitement, les fouets claquèrent, et la fantasmagorique cavalcade disparut au galop.

V

La blessure de Novotny était grave : sa vie fut en péril pendant une semaine entière. Durant son délire presque continuel il s'agitait souvent sur son lit de douleurs, cherchant des armes, se croyant attaqué par des assassins ; ces fréquents accès étaient suivis d'une prostration plus ou moins prolongée, sans que la connaissance revînt au patient. Enfin la fièvre s'apaisa, l'esprit recouvra sa lucidité et le malade put prendre quelques aliments légers : il entra en convalescence. Cependant on avait dû pratiquer d'abondantes saignées, et les forces étaient lentes à reparaître. Le meunier, Hofner et le curé visitaient fréquemment Wenzel ; Suzanne elle-même venait presque tous les jours s'informer de ses nouvelles ; la grosse Marie l'avait veillé pendant plusieurs nuits. Celle-ci commençait à s'alarmer du changement de sa jeune maîtresse : la taille de l'héritière avait perdu de sa rondeur, ses joues de leur fraîcheur veloutée ; un cercle bistré cernait ses yeux ; sa démarche était tantôt languissante et tantôt fébrilement précipitée ; on n'entendait plus ses éclats de rire au moulin.

Maître Mathias ne s'apercevait de rien ; il avait bien autre chose à faire que d'observer sa fille : trente ouvriers creusaient les fondations de son château, qu'il voulait voir couvert avant le premier de l'an. Quant à Hofner, il avait bien remarqué l'amaigrissement de sa cousine ; mais Suzanne, soutenant qu'il avait la vue troublée par les opulentes carnations de Mitzerl, l'accusa si vivement d'un goût prononcé pour les grosses femmes, que le timide Jean n'osa renouveler ses observations. Comme elle s'efforçait d'ailleurs de se montrer gaie et prévenante près de lui, il ne conçut pas de sérieuses inquiétudes.

Si le malheur et les souffrances de Novotny éclairèrent Suzanne sur ses sentiments, plus profonds et plus sérieux qu'elle ne l'avait peut-être présumé, une lumière analogue se produisit chez le convalescent. Durant sa maladie, depuis que la raison lui était revenue, il avait tellement souffert de ne plus voir la jeune fille,

qu'il comprit la nécessité d'une séparation continue. Avant de se soumettre à cette injonction de sa conscience et de son jugement, il eut à soutenir un pénible combat intime. Appuyé sur un bâton, il errait silencieusement dans les champs et allait s'asseoir au sommet du plateau d'où l'on découvre tout Feldbach et le cours de la Raab; mais il ne se dirigeait jamais vers le moulin. Sa mère, très-tourmentée, ne comprenait rien à cet abattement. Les chefs de la douane, instruits par le rapport des préposés de Feldbach, loin de disgracier le blessé, lui avaient envoyé un témoignage de satisfaction: il n'avait donc pas à se préoccuper de son avenir. Marthe, femme intelligente, devina d'où provenait la tristesse de son frère et recueillit son aveu. Suzanne était trop riche et Hofner trop brillant personnage pour que la jeune Morave encourageât son frère à nourrir une passion qu'elle croyait sans espoir. Elle approuva donc entièrement sa résolution de quitter Feldbach. Novotny écrivit au comte Auersberg : la réponse arriva au bout de peu de jours. Alors il endossa son uniforme et se dirigea vers le moulin.

Il y trouva Suzanne seule, cousant à l'embrasure d'une fenêtre; le meunier surveillait ses ouvriers, et Mitzerl soignait les vaches à l'étable. Un vif incarnat rougit les joues de l'héritière, qui accueillit le visiteur avec le plus charmant sourire. « Que vous êtes resté longtemps sans venir chez nous, monsieur Wenzel ! dit-elle. Mon père était étonné de votre absence si prolongée, et je ne savais moi-même qu'en penser. Nous eussions été très-inquiets si nous ne vous avions pas su à peu près rétabli. Vous êtes encore pâle: asseyez-vous, je vous en prie.

— Je ne voulais pas montrer plus tôt la triste figure d'un homme battu, dupé, malheureux, dit Wenzel en prenant place; mais je n'oublierai jamais ni l'amitié de votre père ni l'intérêt que vous m'avez témoigné : puis-je espérer, mademoiselle Suzanne, que vous le continuerez à ma mère et à ma sœur après mon départ? Je dois quitter Feldbach demain pour rentrer aux chasseurs.

— Quoi ! vous allez partir ! s'écria la jeune fille avec une émotion qu'elle ne chercha pas à cacher; vous nous quitteriez si tôt, faible encore, à peine convalescent ! Est-ce que votre capitaine aurait voulu vous infliger une disgrâce, à vous, courageuse victime de votre zèle et de votre devoir ?

— Non, mademoiselle : je m'en vais de mon plein gré, répondit

tristement le jeune homme, et je n'ai eu qu'à me louer de mes chefs.

— Mais alors pourquoi cette résolution subite ?... Je croyais que vous nous aimiez. » En disant ces derniers mots, d'une voix à peine intelligible, la jeune fille laissa tomber les mains sur ses genoux, et appuya la tête, un peu renversée, au dossier de sa chaise.

— « C'est parce que je vous aime que je pars, reprit Wenzel avec fermeté. L'épreuve que je viens de subir m'a éclairé. Quand la mort menace, l'âme voit mieux son devoir et la conscience parle avec plus d'autorité. Après cette semaine si cruelle pour les pauvres femmes qui me soignaient, ma plus vive douleur était de ne plus vous voir ; ma crainte la plus pénible, d'être obligé de vous quitter : mais j'ai aussitôt reconnu l'impossibilité de vivre près de vous. La principale richesse du pauvre, chère Suzanne, c'est la loyale honnêteté. Vous êtes promise à Hofner, qui mérite votre affection et vous convient : je ne dois pas être un rival pour votre fiancé. Vous ne pouvez ni ne devez partager mon attachement passionné, trop violent et trop profond pour être étouffé près de vous : il faut donc que je parte. Mon généreux protecteur, le comte Auersberg, auquel j'ai avoué le motif qui m'avait fait quitter l'armée, en lui exprimant mes regrets, accorde à ma mère une pension de cent florins et me reprend avec mon grade. Cette petite somme et le travail de Marthe assureront à ma mère et à ma sœur une paisible existence à Feldbach : puis-je espérer, chère Suzanne, que vous leur conserverez votre amitié ?

— N'en doutez pas, ma sincère affection leur est acquise..... Ne puis-je rien de plus pour vous ?

— Non, répondit Novotny ; et moi, qui donnerais tout mon sang pour votre bonheur, je vous quitte sans espoir d'y contribuer. Voilà cette belle maison qui se construit ; vous y vivrez heureuse avec Hofner : il est grand temps que je m'éloigne. Adieu, chère Suzanne, adieu ! »

L'héritière se leva ; appuyant une main sur sa chaise, elle tendit l'autre au sous-officier, qui la retint entre les siennes. « Cher Wenzel, murmura Suzanne, je ne puis vous laisser partir ainsi. Lisez dans mon cœur... Il est possible que je n'épouse pas mon cousin : je n'éprouve pour lui que de l'amitié, et je ne lui ai pas engagé ma foi.... Je tâcherai de rester libre et de vous attendre.... Mon père est fier : soyez officier et revenez... Oh ! revenez le plus tôt possible !... Maintenant laissez-moi, et que Dieu prenne pitié de nous ! »

Novotny, tout tremblant, pressa sur son cœur palpitant la main de Suzanne. « Merci ! merci mille fois ! dit-il : je vous appartiendrai jusqu'à mon dernier soupir. Au revoir ! « Et il sortit si troublé qu'il passa près de la grosse Marie qui rentrait, sans l'apercevoir.

« Le pauvre garçon ! pensa-t-elle : sa raison a été entamée du coup qui lui a fêlé le crâne. »

Maître Matthias regretta vivement le départ de Novotny, qu'il attribuait à l'humiliation d'avoir été vaincu par les contrebandiers. A entendre le roi de Feldbach, le gouvernement aurait dû venger son agent en poursuivant en Hongrie et exterminant la bande de Farkas. « Oui, s'écriait Staub, on eût dû les saisir tous et les pendre aux plus hauts arbres de la forêt, sur la frontière. A quoi sert-il à l'empereur d'être roi de Hongrie, s'il ne peut faire respecter la vie de ses serviteurs allemands ? Que Senka ose encore montrer ici sa face de fouine avec son associé Farkas : tu verras, Suzerl, comme je les recevrai, et si j'ai peur de leur clique ! » Cette fois, Suzanne partageait les sentiments de son père et faisait chorus avec lui.

Trois mois s'écoulèrent sans qu'on entendît parler des contrebandiers ni du marchand slovène de Saint-Gothard.

La campagne, jadis si riante, avait pris un mélancolique aspect. Les eaux troubles de la Raab, gonflées par les pluies, roulaient avec un triste murmure, rongeant leurs bords et dénudant les racines des saules dépouillés de feuilles. Des volées de corbeaux tournoyaient en croassant au-dessus des champs ensemencés. Fouettés par la bise, les nuages abaissés semblaient glisser sur les tours de la Riegesburg. Staub ne sentait ni le froid ni la brume, car son château avançait à vue d'œil et on allait poser le faîteau de la charpente. Hofner et le curé furent invités à cette solennité. Suzanne se chargea d'une touffe de lauriers enrubannés destinée à couronner l'édifice, et on se rendit en cérémonie à la nouvelle maison un peu avant midi.

Groupés au pied de l'échelle, les ouvriers attendaient le cortége, chapeau bas et mine souriante, pensant au vin et au pour-boire qu'ils allaient recevoir du propriétaire. Arrivé près d'eux, le roi de la vallée s'arrêta, resplendissant d'orgueil satisfait, et fièrement campé sur la hanche : « Mes amis, dit-il d'une voix solennelle, je suis content de vous : les pierres sont piquées à merveille, les bois parfaitement ajustés : voilà un édifice qui défiera tous les orages et apprendra aux générations futures qu'il y avait de bons ouvriers dans le pays.

—Vive le roi des meuniers ! vive le roi de Feldbach ! » s'écrièrent avec

un enthousiasme unanime maçons et charpentiers. Soudain parurent deux cavaliers vêtus de pelisses hongroises et précédés d'un grand lévrier, qui se mit à aboyer avec fureur : c'étaient Farkas et Senka. Le marchand resta de quelques pas en arrière, ne se souciant pas d'affronter le premier l'irascible Staub, dont il voyait rougir le visage ; mais le jeune contrebandier, s'avançant, regarda dédaigneusement le château, et, avisant la perche munie d'un bras élevée sur la charpente pour recevoir le bouquet de lauriers, il demanda d'un ton narquois : « A qui destinez-vous cette potence ?

— Aux *loups* hongrois, répondit brusquement Mathias.

— Meunier, dit Farkas d'une voix grave et accentuée, ne répète pas cette parole.

— Qui me fermerait la bouche, si je voulais la répéter ? s'écria Staub, éclatant de colère ; ce ne serait pas toi. Oui, je te le redis : aux loups hongrois cette potence, et puissé-je t'y voir gambader à côté du dernier des Magyars !

—Taisez-vous, parrain ! » s'écria Hofner, en se plaçant entre le meunier et le contrebandier, dont il craignait quelque violence. Mais celui-ci, tourné vers la maison, traçait lentement en l'air un grand signe de croix. Sans jeter sur Staub un seul regard, il rejoignit ensuite Senka.

« Père Mathias, dit celui-ci, vous venez de commettre une folie ; écoutez un bon conseil : retirez l'injure que vous venez de prononcer, et je tâcherai qu'on vous la pardonne.

— Va-t-en au diable avec ta séquelle ! cria le meunier exaspéré.

— Je m'en vais, méchant compère ; mais, s'il vous reste un brin de sagesse, rappelez-moi bientôt pour négocier votre paix avec Farkas.

— Ce serait inutile, dit celui-ci. Je pardonnerais peut-être si l'on n'avait offensé que moi ; mais ce château a été témoin d'une insulte à ma race tout entière : l'arrêt qui le condamne est irrévocable. Meunier, sans adieu ! »

Les deux associés partirent au galop, laissant le roi de Feldbach dans une superbe fureur.

« Ah ! que n'ai-je ici le droit de haute justice ! s'écria-t-il : avec quel bonheur je ferais empoigner et pendre ces deux drôles ! Quoi ! ce bandit ose condamner ma maison ! ne faudrait-il pas aussi sa permission pour cultiver mes champs et moudre mon blé ? Je vais ache-

ter de bonnes carabines ; tu me donneras des leçons de tir, filleul, et ces gredins-là auront la peau trouée s'ils reparaissent.

— Ecoutez, parrain ! répondit le verrier, non sans humeur ; puisque vous aimez tant les coups, provoquez Farkas au pistolet ou à la carabine, et vous serez assuré de la mort héroïque au-devant de laquelle vous courez : on manquerait aussi bien la porte de l'église que votre rotondité.

— Il est certain que vous n'avez pas l'ombre de sens commun, mon bon voisin, dit le curé. Pourquoi offenser encore ces Magyars qui ne rêvent que plaies et bosses ? ne savez-vous pas que le combat est leur plaisir, et qu'ils sacrifieraient presque tous leur vie pour venger l'honneur national ?

— Tout le monde a peur des Hongrois, répliqua Staub ; oui, toute l'Autriche tremble devant eux, depuis Metternich jusqu'à notre curé. Eh bien ! moi, je les défie. Camarades, suspendez le bouquet à la perche, et je vais y ajouter un drapeau noir et jaune, qui sera vu de la frontière. Je garantis que ces coquins n'oseront pas venir y toucher.

G. DE LA TOUR.

(La fin au prochain numéro.)

LES ŒUVRES DE LEIBNIZ

ET SON PROJET D'UNE EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE [1]

Depuis deux ans un savant des plus consciencieux et des plus judicieux de l'Allemagne contemporaine, M. Onno Klopp, auquel on devait déjà plusieurs grands ouvrages historiques, particulièrement les histoires de Tilly et de Frédéric II, travaille à une édition complète des Œuvres de Leibniz. Chargé par le roi de Hanovre de cette importante publication, il dispose du riche trésor de la bibliothèque royale de Hanovre, où sont réunis la plupart des manuscrits des écrits de Leibniz.

Jusqu'ici quatre volumes de cette édition ont paru. Ils prouvent que l'on doit accorder à l'œuvre de M. Onno Klopp une pleine et entière confiance.

Le premier volume, qui embrasse la période de 1668 à 1672, pendant le séjour de Leibniz à Mayence, nous fournit un ensemble d'écrits sur les affaires intérieures de l'Allemagne; ces écrits sont surtout remarquables en ce qu'ils nous découvrent les germes ou les ébauches des grandes idées que Leibniz a développées et élargies plus tard. Avec le deuxième volume, qui contient les lettres et mémoires ayant trait au projet d'une expédition en Égypte, nous avons tous les travaux politiques de la première période active de la vie de Leibniz.

Ce deuxième volume est surtout d'un grand intérêt pour la France, et, de plus, il offre une actualité frappante. Leibniz, épris de l'idée très-chrétienne d'une entente entre les deux plus puissantes familles de la chrétienté, — Bourbon et Habsbourg, — et songeant à garantir sa patrie contre les entreprises de Louis XIV, conçoit le projet de tourner les armes de la France contre l'islamisme et de le frapper au cœur, en Égypte. En même temps, la possession de l'Égypte doit rendre la France maîtresse de la Méditerranée et du com-

(1) Hanovre, chez Klindworth.

merce des Indes et lui assurer une prépondérance sur ses deux rivaux commerciaux d'alors, la Hollande et l'Angleterre.

Tout y est combiné et prévu, jusqu'au canal de Suez, dont une Compagnie française aujourd'hui poursuit si activement la réalisation. On peut donc dire que Leibniz, lorsqu'il a conçu ce projet, était profondément pénétré de la mission, du génie et de la destinée de la France.

Comme tous les écrits de cette édition sont reproduits dans la langue même dont s'est servi Leibniz, qui écrivait également le latin, l'allemand et le français, le second volume ne contient guère que du latin. Cette circonstance a engagé M. Onno Klopp à publier en allemand un résumé de ce volume, auquel il a joint la traduction de plusieurs pièces dues à Leibniz et relatives à son projet d'expédition française en Égypte. Nous allons résumer cet important travail, en suivant, pour ainsi dire, l'auteur pas à pas.

I

Le 18 mars de l'an 1672, un jeune savant allemand sortait à cheval de la ville électorale de Mayence, se dirigeant vers l'ouest, sur la route de Paris. Son extérieur n'offrait rien de brillant. Un ami lui avait avancé l'argent nécessaire pour le voyage. Mais s'il était pauvre il avait en lui une source inépuisable de conceptions et d'idées pour le bien de sa patrie et de toute la chrétienté. Il venait de donner une forme à ses conceptions, dans un plan qu'il espérait soumettre au roi de France. Ce plan concernait la conquête de l'Égypte par la France, la réunion des forces armées de l'Allemagne et de la France contre la Turquie, la réconciliation des familles de Habsbourg et Bourbon, et, par suite, la garantie d'une paix durable pour tous les peuples de l'Occident et le plein développement de la vie chrétienne.

Ce jeune homme était Gottfried-Wilhelm Leibniz, né à Leipzig en 1646, membre depuis 1670 du tribunal suprême de l'électorat de Mayence, ami du célèbre homme d'état mayençais Johann Christian de Boineburg, et fort en faveur auprès de l'électeur de Mayence Jean-Philippe, de la maison de Shoenborn. Tous deux connaissaient le projet de Leibniz et l'encourageaient.

Boineburg s'était fait l'interprète des idées de Leibniz auprès du roi Louis XIV et de ses ministres. Ce n'était donc pas en aventurier que Leibniz se mettait en route pour Paris : on voulait l'entendre sur

les moyens d'exécution de son plan, lui qui, jusqu'à présent, n'avait parlé que de ses avantages.

Comment l'idée d'un pareil projet était-elle née chez Leibniz? La réponse exige la solution d'une autre question, celle-ci : Quelles étaient les idées dominantes de cette époque au sujet des musulmans ?

Le sentiment de solidarité de l'Occident chrétien contre l'islam, qui s'était manifesté d'une manière si remarquable par les Croisades, reçut un nouvel aliment de la chute de Constantinople en 1453. Cependant il ne put produire une action commune. Les appels des Papes furent sans succès. La parole chaleureuse de Pie II (Æneas Sylvius) rassemblait encore une fois une armée de croisés; mais lui seul était l'âme de ce corps, dont la décomposition commença dès qu'il fut mort. La force offensive appartenait de nouveau aux musulmans : pendant deux siècles, l'Occident se tint presqu'exclusivement sur la défensive. Les états de l'Occident étaient séparés par leurs intérêts. Le sentiment de la solidarité s'était néanmoins conservé. Il trouvait au seizième siècle son expression la plus énergique dans l'empereur Charles-Quint, qui considérait l'Empire comme protecteur-né de l'Église chrétienne. Qu'on examine les lettres de cet empereur à son frère Ferdinand, à sa sœur Marie, à ses autres confidents, ses paroles d'adieu aux états des Pays-Bas : on y trouvera le désir constant d'arriver à diriger les armes de l'Occident contre l'Orient. Dans toutes les négociations de paix avec François Ier, Charles-Quint pose comme première condition la réunion de leurs armes contre Suleyman : à ce prix il est prêt à toutes les concessions.

Le roi de France avait d'autres vues. La politique traditionnelle de la solidarité chrétienne contre l'islam n'était pas la sienne.

Le peuple français, loin de suivre son chef dans son mouvement vers le Turc, voyait avec étonnement et à contre-cœur la fleur de lys à côté du croissant dans le port de Marseille. L'alliance entre François Ier et Soleyman était regardée comme anti-chrétienne et impie ; il ne manquait pas de voix en France qui attribuaient tous les malheurs de la nation à la colère de Dieu provoquée par cette alliance.

La politique de François Ier fut néanmoins suivie par ses successeurs ; mais longtemps encore elle fut antipathique au pays. Pendant les guerres de l'empereur Rodolphe II, on vit les membres des premières familles offrir leur épée à l'Empire. La chose était si bien connue que le sultan demandait au roi Henri IV le rappel de ces volon-

taires, parmi lesquels se trouvaient les ducs de Mercœur et de Nevers. Bien que le but politique de Henri IV fût d'aboutir à l'anéantissement de la maison d'Autriche pour rendre possible un partage de l'Allemagne, il n'eut garde de satisfaire aux exigences du sultan.

Partout, dans la littérature de tous les pays européens, domine encore à cette époque la tradition séculaire de la solidarité de la chrétienté en face de l'islam, et quelquefois ce sentiment général se traduit par des appels chaleureux.

Cependant peu à peu quelques puissances politiques commencent à rompre avec cette vieille tradition. L'exemple de la reine Élisabeth d'Angleterre est surtout à remarquer. En 1583, elle s'annonce (1) au sultan comme *l'invincible et la plus puissante protectrice de la vraie foi contre les idolâtres qui adorent faussement le nom du Christ* et elle lui propose plus ou moins nettement une alliance. Ces tendances se développent plus rapidement pendant la guerre de Trente-Ans. Les ennemis de l'empereur recherchent l'alliance des Turcs, mais ceux-ci restent indifférents.

Du reste, ce ne sont que les chefs politiques, des personnages isolés, qui se tournent vers le sultan. Le vœu traditionnel d'une levée générale de l'Occident chrétien contre l'Islam subsiste et s'exprime de différentes manières. Les savants et les écrivains, Bacon en tête, restent, comme la masse, fidèles à l'idée chrétienne et l'expriment dans diverses publications. Bacon voulait une guerre sainte.

A cette époque cependant les Turcs ne donnaient pas de vives inquiétudes : leur puissance avait déjà passé son apogée. Mais au milieu du dix-septième siècle le grand vizirat de la famille Kœprili parut faire revivre les temps anciens. La force nouvelle se manifestait par des attaques renouvelées contre l'Occident.

D'autre part, l'Allemagne n'était plus ce qu'elle avait été au temps de l'empereur Charles-Quint : les troupes de mercenaires, qui fournissaient le principal élément des armées du seizième siècle, s'étaient transformées peu à peu en armées permanentes et disciplinées ; l'esprit guerrier des Allemands augmentait. Aussi les conquêtes du grand vizir Kœprili, en 1663, trouvèrent-elles l'Allemagne préparée à la résistance, bien qu'elle fût très-pauvre en hommes et en argent. La chute de Neuhaeusel en Hongrie mettait l'Empire en deuil. Le pays fut inondé d'écrits contre les Turcs ; on prêchait contre eux, pendant que

(1) Hammer, *Geschichte der Osmanen*, II, 513.

des prophéties annonçaient la fin prochaine de la puissance musulmane. Cette animation trouvait son écho en France. Henri de La Tour, vicomte de Turenne, encore calviniste, recevait le roi à Marseille et lui demandait dans son discours de venir en aide à l'empereur, pour démentir par ses actes l'accusation d'avoir excité les Turcs à attaquer l'Allemagne.

Le roi Louis XIV devait d'ailleurs, en vertu d'un traité avec la Confédération rhénane, prêter secours aux Allemands. Il le fit. Des auxiliaires français se joignirent à l'armée impériale, sous les ordres de Montecuculi, faisant face aux Turcs. On sait qu'elle les battit.

Gottfried-Wilhelm Leibniz avait alors dix-huit ans. Il songea dès cette époque aux moyens de ruiner définitivement la Turquie.

Deux ans plus tard, il quittait Leipzig pour trouver quelque part un asile où il pourrait satisfaire son immense soif de science et d'activité : il allait à Altorf et à Nuremberg. Là, il rencontra Johann Christian von Boineburg. L'ancien ministre reconnut le génie puissant de ce jeune homme et l'amena à Mayence. En peu de temps, de protecteur Boineburg devient l'ami intime de l'étudiant. Jean-Philippe, l'électeur, prince d'un très-grand mérite, comprit aussi la valeur de Leibniz et lui montra une vive sympathie.

L'électeur et son ministre cherchaient, comme beaucoup de politiques allemands, à prendre position entre les Habsbourgs et les Bourbons; de plus, ils rêvaient une conciliation dans l'intérêt général de la chrétienté. Mais où trouver le point de départ de cette conciliation, de cette alliance? comment donner à ces deux forces, souvent hostiles, un but commun?

Leibniz se joignit à Boineburg. L'homme d'état expérimenté initiait le jeune savant aux secrets de la politique et ils travaillaient ensemble.

L'idée de cerner les Turcs par les forces réunies de toute la chrétienté vivait dans l'âme de Boineburg. En sa qualité de représentant de l'électorat de Mayence à la Diète de Regensbourg, il avait usé de son influence pour décider les princes à fournir des auxiliaires à l'empereur. Il nourrissait alors des projets grandioses et en informait son ami Hermann Conring, à Helmstaedt. Ces projets embrassaient et exigeaient le concours de tous les peuples européens, même celui des Anglais et des Hollandais. Ils n'eurent pas de suites. Mais l'activité de Boineburg à la Diète en faveur de cette cause, et ses efforts pour obtenir des auxiliaires français contre les Turcs, en vertu

des traités entre la France et les princes rhénans, furent rappelés longtemps après par l'épitaphe que Leibniz composa pour lui sur la prière de son fils, le comte Philippe-Wilhelm de Boineburg :

Barbarus arma movet, contraque Ratisbona magnos
Teutoniæ proceres ad pia signa vocat.
Noster adest, et monstrat amico fœdere Rhenum
Danubio certam ferre salutis opem.

Conformément aux dispositions de Boineburg et de Leibniz, il faut admettre avec certitude que cette idée de la réunion des armes de tout l'Occident chrétien contre la puissance des Turcs fut le sujet favori de leurs conversations politiques. Naturellement, le concours de la France était le point capital d'une pareille alliance.

Mais comment décider la France à concourir à une pareille entreprise ?

Il n'échappait pas à ces deux hommes que la politique française songeait à rentrer dans la voie du roi François Ier. En 1668-1669, Leibniz trace un *bilan de l'Europe*, comme il l'appelle; mais en réalité il cherche à se rendre un compte net des tendances politiques de la France. « La France, dit-il, s'attache la Turquie, fait voir sa puissance à ses ambassadeurs, veut être traitée à l'égal de l'empereur, soumet des propositions au sultan, lui montrant comment eux deux, le roi et le sultan, pourraient se partager l'Allemagne de prime abord, lui abandonner la Hongrie et la Pologne, et le fait tellement peser sur l'Autriche que celle-ci ne peut plus respirer. Par suite, l'Allemagne entière doit diriger toutes ses forces de ce côté, ce qui rend la France maîtresse du Rhin et de la situation. En revanche, le roi de France se fait tort en se chargeant de la haine du peuple, du clergé et de tous les hommes honnêtes et sensés; puis d'autres, surtout le Pape, ne pourront pas le soutenir lorsque les princes allemands s'uniront par le danger commun et que le Moskowite sera empêché, par la crainte des Turcs, d'être un instrument de la politique française. Le Pape a suffisamment prouvé qu'il préfère la France à l'Autriche; mais il lui faudra prendre garde de favoriser la France lorsque le roi très-chrétien commencera à être un bon Turc. Cela ne serait pas seulement honteux pour le chef de la chrétienté, mais aussi très-dangereux : car la Turquie serait bien voisine de l'Italie. »

Mais d'autres indices permettaient de penser qu'une autre direction

pouvait être donnée à la politique française. En 1661, Louis XIV avait participé aux délibérations ayant pour but de former une ligue générale contre les Turcs. La proposition était venue de l'empereur. Le Pape avait dirigé les négociations jusqu'au moment où elles furent interrompues par les prétentions outrecuidantes du duc de Créqui dans une question d'étiquette.

Dans ses propres dépêches à ses ambassadeurs, Louis XIV se servait encore de l'expression traditionnelle à l'égard des Turcs : *L'ennemi commun, l'ennemi de toute la chrétienté*. En 1662, on avait dit que, par crainte d'une attaque de Louis XIV contre l'Allemagne, l'empereur allait être obligé de faire des concessions onéreuses aux Turcs. Louis XIV avait annoncé alors qu'il songeait seulement à faire un voyage sur la frontière, mais qu'il y renonçait à cause des inquiétudes de l'empereur, et pour que celui-ci eût les mains tout-à-fait libres vis-à-vis des Turcs. Puis il envoyait ses auxiliaires en Hongrie, selon ses conventions avec la Confédération rhénane, et faisait remarquer que cette Confédération, que l'empereur regardait toujours avec défiance, concourait à la défense des intérêts généraux de la chrétienté et surtout à celle de l'empereur même. De plus, le roi prêtait des secours aux Vénitiens pour la défense de Candie. Enfin il prit l'offensive contre les Turcs en attaquant Gigeri sur la côte africaine.

Leibniz, examinant l'ensemble de la situation, disait : Personne ne menace la France : elle peut donc librement choisir sa ligne politique. Elle ne devait pas rompre avec la Hollande ; elle devait soutenir et le roi d'Angleterre contre son parlement et le prince d'Orange contre les Républicains ; d'autre part, elle doit encourager l'empereur et la Pologne dans leurs entreprises contre les Turcs, en leur prêtant des secours efficaces ; elle doit aussi attaquer l'Asie-Mineure, et chercher enfin à prendre l'île de Chypre, ou celle de Rhodes ou de Malte.

Tout à coup une idée nouvelle traverse son esprit. « L'Égypte, ajoute-t-il, a été le grenier de Rome. »

Voilà le germe du projet d'une expédition en Égypte qu'il allait proposer au roi de France.

Chez Leibniz, ce germe grandit par la lecture et le travail de son esprit. Pendant l'été de 1670, il compose ses *Considérations sur la sécurité de l'Empire*, pour soutenir le plan de l'électeur, qui voulait augmenter les forces défensives de l'Empire par la création d'un système fédératif. Après avoir développé ce système d'une alliance dans l'Empire même, il expose ses vues politiques et religieuses sur

la situation et sur les rapports des diverses puissances européennes.

« Certes, celui qui s'élève un peu plus haut et embrasse l'Europe dans un coup d'œil général, dira avec moi que cette alliance est un des projets les plus utiles qui, de tous les temps, aient été tentés pour le bien général de la chrétienté. L'Empire est le membre principal, et l'Allemagne est le centre de l'Europe. Jadis l'Allemagne a été la terreur de tous ses voisins; à présent la France et l'Espagne sont devenues formidables par sa désunion, la Hollande et la Suède ont accru leur puissance. L'Allemagne est la pomme d'Eris (*pomum Eridos*), comme jadis la Grèce et plus tard l'Italie; l'Allemagne est la balle que s'envoient ceux qui jouent pour gagner la monarchie; l'Allemagne est l'arène dans laquelle on joute pour conquérir la suprématie en Europe. Somme toute, l'Allemagne ne cessera pas de faire répandre son sang et celui des autres, jusqu'à ce qu'elle se réveille, se resserre sur elle-même mette fin par son-union à toutes les espérances des ambitieux.

« Alors nos affaires auront un aspect tout différent. La consolidation intérieure de l'Empire mettra un frein à toute ambition de domination absolue. Toute l'Europe s'adonnera au repos et cessera de se déchirer intérieurement, pour tourner les yeux vers le côté où tant de gloire, tant de victoires, de richesses et d'avantages peuvent être acquis en bonne conscience et d'une manière agréable à Dieu. Alors il y aura des guerres dont le but ne sera pas de dépouiller le prochain, mais par lesquelles on voudra gagner sur l'ennemi héréditaire, sur les barbares et infidèles, et étendre non-seulement sa propre domination, mais aussi celle de l'empire du Christ. »

Il examine les positions que les différentes puissances doivent occuper : il dit que l'heureux succès de l'empereur en Hongrie, succès inespéré, doit lui faire comprendre de quel côté Dieu veut qu'il tourne ses armes; puis il parle de la France.

« La Providence divine a réservé à la France d'être le chef des armes chrétiennes dans l'Asie-Mineure et de fournir à la chrétienté des Godefroy, des Baudouin, et avant tout des Louis semblables à saint Louis, qui attaquent l'Afrique de l'autre côté de la Méditerranée, pour y détruire les repaires des pirates et des brigands, les dominer et dominer même l'Égypte, un des pays les mieux situés de l'univers. Puisque ni les hommes ni l'argent ne manquent à la France, et que ces pays, qui ne s'attendent à aucune guerre, sont mal gardés, qu'elle cherche à les subjuguer, etc.

« Alors serait exaucé le vœu de ce philosophe qui conseillait aux hommes de ne faire la guerre qu'aux loups et aux bêtes féroces, auxquelles on peut encore comparer en quelque sorte les barbares et les infidèles de nos temps. »

Le philosophe dont il est question ici, est Bacon.

A cette époque, août 1670, Leibniz comptait sur la réalisation de ses espérances par l'organisation du système fédératif proposé pour l'Empire allemand. Ce projet, œuvre de Jean-Philippe, ne réussit pas.

La correspondance de Leibniz et ses autres travaux prouvent, du reste, que l'idée d'une grande expédition de la France contre la Turquie et contre l'Égypte le préoccupait sans cesse. Et c'est ainsi qu'il arriva à la résolution de soumettre son plan au roi.

La pensée de Leibniz ne se dégagea complétement qu'en 1671, à l'occasion de la guerre de Louis XIV contre la Hollande.

Le projet d'une expédition en Égypte n'est donc pas né des efforts faits pour prévenir la guerre franco-hollandaise, comme on l'a dit souvent, mais il s'est affermi et formulé par suite même de cette guerre.

Avant d'examiner ce projet en lui-même, une question se présente : Pourquoi Leibniz ne songeait-il à soumettre une pareille proposition qu'au roi de France ? pourquoi ne songeait-il pas à la soumettre également à l'empereur Léopold, qui devait pourtant faire sur la terre ferme ce que Louis XIV devait entreprendre sur mer?

Nous avons déjà fait remarquer qu'en vue de la conservation de la paix, la politique de la cour de Mayence s'efforçait de prendre une position intermédiaire et conciliatrice entre Habsbourg et Bourbon, ou entre les principes représentés par ces deux familles ; de plus, nous avons remarqué comment Leibniz s'était initié à cette politique et se l'était appropriée.

Du côté de l'empereur, le succès était assuré. La lutte contre l'islamisme, pour la conservation et la protection de l'Allemagne et de la chrétienté entière, était la mission historique de la maison de Habsbourg; c'était même la condition de son existence, au moins en ce qui concernait la branche allemande. Bude (Ofen) était encore un pachalik turc, un avant-poste menaçant l'Occident. Quiconque attaquait les Turcs d'un autre côté, était l'ami et l'allié naturel de l'empereur. Leibniz et Boineburg, l'électeur Jean-Philippe et tous ceux qui participaient à ces projets, devaient donc porter leurs efforts du seul côté où pouvaient se trouver des obstacles.

Que pensait-on alors à la cour de Versailles? Selon l'opinion des politiques français, il était dans l'intérêt de la politique agressive de la France que l'adversaire traditionnel de cette politique, l'empereur, ne fût pas délivré de l'ennemi qui avait tant servi François Ier au temps de Charles-Quint. Ceux qui voulaient faire une proposition dans le sens contraire, devaient donc démontrer que cet intérêt disparaissait devant les avantages de leurs propositions.

Si le roi de France se laissait convaincre, s'il adoptait le projet qui, d'après l'exposé de Leibniz, se présentait comme le plus glorieux et le plus avantageux, l'accord s'établissait tout naturellement, la paix de la chrétienté était assurée et l'humanité entrait dans une voie nouvelle.

La situation paraissait favorable. Les rapports étaient difficiles entre la France et la Porte, par suite surtout des prétentions des Français à obtenir certains avantages sur les nations les plus favorisées en Turquie. Au fond, la France voulait se faire accepter comme le représentant de tout l'Occident à Constantinople. Les exigences de l'ambassadeur français et les refus dédaigneux du grand vizir étaient de nature à présager une rupture ouverte et une guerre. Le parlement d'Aix en Provence fut chargé de recueillir à ce sujet l'avis des personnes compétentes dans le midi de la France. Les avis étaient pour la guerre.

C'est alors que Leibniz, qui, selon toute probabilité, ignorait le détail des négociations, mit la dernière main à son projet et résolut de le soumettre au roi.

Jusque là il n'avait eu qu'un seul confident dans cette affaire, le baron J.-C. de Boineburg. En 1671, il rechercha l'appui du duc Jean-Frédéric de Brunswick-Lünebourg. Depuis deux ans déjà, Leibniz jouissait de la protection particulière de ce prince supérieurement doué. Jean-Frédéric l'écouta certainement avec sympathie, mais il ne paraît pas s'être sérieusement occupé de l'affaire.

Voici sous quelle forme Leibniz présenta son projet :

Il mit un historien futur en scène, et le montra rapportant comment le roi Louis XIV avait pris la résolution de faire une expédition en Égypte; il arrivait ainsi à présenter ses vœux comme des faits accomplis.

Le roi tient conseil avec ses ministres sur la question d'une guerre contre la Hollande. On n'arrive à aucun résultat positif, et le roi commence à hésiter lui-même. Il remet sa décision à un autre jour. La eille, il va à l'église dédiée à son ancêtre saint Louis, le supplie

d'éclairer son esprit, et part calmé et fortifié. La nuit suivante, il rêve qu'il se trouve avec sa flotte en vue de la côte hollandaise et prêt à débarquer. Un orage se lève subitement, disperse sa flotte, et le chasse lui-même avec quelques-uns de ses vaisseaux à travers des mers inconnues, vers une côte étrangère. C'est la côte d'Égypte. Là, son ancêtre, saint Louis, vient vers lui, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, mais portant en même temps les chaînes de la captivité aux pieds et aux mains. L'apparition adresse ces paroles au roi :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Barbaricos ferroque sequare furores;
Et tandem oppressi miserere Orientis, et una
Redde decus patriæ pareque vocantibus astris.

Une autre Hollande se trouve en Égypte, ce pays d'où est sorti la civilisation, et dont la possession promettait la domination de la mer et ouvrait l'entrée des empires immenses de l'Orient. Louis y répandrait la foi chrétienne en y portant sa domination.

Par suite de cette apparition, Louis XIV prenait la résolution de faire la guerre sainte.

Le projet n'était admissible, sous cette forme, qu'à la condition que la guerre de Hollande ne serait pas encore décidée; mais le 8 décembre 1671, l'électeur Jean-Philippe fut averti officiellement que le roi commençait cette guerre et exigeait la neutralité de la part de l'Empire allemand.

La proposition devait donc être faite sous une autre forme.

Après quelques délibérations avec Boineburg, il fut résolu que, dans un écrit assez court, Leibniz exposerait les *avantages* de son projet, en se réservant d'expliquer les *moyens* dans un entretien personnel. Il écrivit, à cet effet, une lettre que Boineburg envoya en son propre nom au roi.

Voici cette lettre :

« LE BARON DE BOINEBURG AU ROI DE FRANCE, LOUIS XIV.

« Mayence, dezembre 1671.

« Sire,

« Votre Majesté me permettra que je Luy présente ce petit projet, qu'Elle, quoy qu'il n'ayt pas d'abord assez d'apparence, ne dédaignera pas de considérer selon l'importance du sujet qui y est traitté pour le bien de

son service, dont l'auteur, homme de quelques qualitez (1) considérables, est si passionné qu'il croit Elle presque seule en nostre temps assez généreuse et assez puissante à entreprendre heureusement quelque grande chose pour la félicité du genre humain. Et pour cela il a aussi trouvé que personne n'est plus capable à entendre avec effect à sa proposition.

« Il confesse pourtant uy-même, qu'elle paroisse d'abord un peu chimérique, et sur cela il a balancé longtemps, s'il devoit prendre la hardiesse de la proposer : mais m'ayant expliqué distinctement (2) sa pensée, quoyque je ne suis pas accoutumé autrement à me mêler des propositions de cette nature (3), j'ay néantmoins trouvé l'affaire digne au moins d'estre considérée avec attention, principalement puisqu'il a montré que quelques grands princes et ministres du temps passé ont eu ce dessein, maintenant oblitéré; mais qui n'ont pû venir à bout ny même commencer, à cause de quelques empêchements bien connus : la Providence l'ayant réservé tout entier à Votre Majesté.

« J'ay donc luy conseillé de ne tarder plus, ny de laisser passer ce moment des affaires qui semble estre opportun; mais comme il a eu l'appréhension de consumer mal à propos la grâce de la nouveauté, et de perdre peut-estre l'espérance du succès pour jamais par la première mauvaise rencontre, puisqu'on est fastidieux par après d'entendre une chose deux fois, l'ayant déjà rejettée ou négligée à cause de quelques conjunctures au commencement peu favorables : il a voulu en user de cette sorte, et ayant expliqué dans le billet cy-joinct les effects de cette entreprise, qu'il prétend à démontrer, il a crû estre plus à propos de découvrir les moyens particuliers si tost qu'il auroit obtenu une sérieuse réflexion sur ces positions préliminaires.

«Il adjouste qu'il a craigni les accidens tant à la poste qu'à la cour auxquels sont exposées les lettres, principalement dont on fait peu d'estat d'abord, ou qui sont trop estendues, comme il seroit nécessaire en s'expliquant entièrement, et que quelques-uns en ayant la moindre odeur pourront fermer le chemin en un moment.

« Il supplie donc que tout soit menagé fort secrétement, s'offrant à une conférence personelle comme on l'adressera, dont Votre Majesté aura la bonté de n'estre pas mal satisfaite.

« J'attendray ses ordres sur ce propos, estant persuadé qu'il est très-avantageux à la gloire de Votre Majesté, comme au principal but de tous mes souhaits, qui je suis avec un profond respect et une véritable soumission,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur.

(1) Cette lettre a été composée en français par Leibniz. A ce passage il a joint ces mots : *potest omitti ubi lubet.*

(2) Leibniz écrit : *naïvement.*

(3) *De telle sorte,* dans le texte de Leibniz.

Voici maintenant la partie essentielle de l'écrit où Leibniz résumait les avantages de son projet :

L'Égypte réunit l'Asie à l'Afrique et sépare la Méditerranée de la Mer-Rouge.

La fixation des degrés de longitude et de latitude, et d'autres détails géographiques n'ont aucune importance pour l'étendue de cet écrit.

Il en suit de cela, que l'Égypte est un isthme entre deux mers, une langue de terre ou une des portes qui peuvent empêcher la réunion des plus grands territoires.

De plus, il s'en suit que toute communication par terre, entre l'Asie et l'Afrique, doit passer par l'Égypte forcément.

En conséquence, il en suit que celui qui domine la mer par une flotte et qui est en possession de la terre ferme en même temps, domine aussi tout le commerce entre l'Asie et l'Afrique.

De plus, il en suit que celui qui possède seulement la terre ferme de l'Égypte, est en possession de la route directe entre l'Orient et l'Occident, entre le pôle du nord et le tropique.

Par conséquent, qu'il est *presque* maître du commerce d'un tiers du monde, et même du tiers le plus cultivé de la terre.

Car ce qui est situé entre l'un des deux pôles et le tropique, comprend plus que le tiers de la surface de la terre. De plus, il est certain que les pays entre le tropique du Cancer et le pôle du Nord sont infiniment plus cultivés que les pays entre les tropiques ou ceux entre le tropique du Capricorne et le pôle du Sud.

J'ai dit qu'il serait *presque* le maître. Il est bien le maître, mais dans le sens hypothétique du mot, c'est-à-dire en admettant que l'Orient comme l'Occident préfèrent la route de commerce la plus commode sous les conditions données, c'est-à-dire qu'ils préfèrent la route de la mer dans la ligne la plus directe, qu'ils la préfèrent aux routes de terre incommodes, ou aussi aux routes de mer fort longues et fort difficiles, qu'on peut faire en tournant le cap de la Bonne-Espérance au sud ou en tournant la Tartarie au nord par le détroit d'Anian, si cette dernière route existe réellement.

Il en est plutôt le maître absolu, s'il est sage et habile, car s'il n'agit pas inconsidérément, c'est-à-dire s'il n'empêche pas tout à fait le commerce, la principale source des richesses et du gain, et s'il ne le rançonne pas de manière que les désavantages de la voie directe de la mer ne soient pas plus grands que les désavantages de la voie de terre ou de la route détournée de la mer, alors le commerce passera nécessairement par le canal de l'Égypte. Il faudrait donc admettre que les autres fussent assez ignorants pour méconnaître complétement leurs propres avantages, ce qui n'est pas à craindre dans une affaire aussi claire. En raison de cet état des

choses, il est certain qu'avant que les Turcs eussent pris possession de l'Égypte, par le moyen des armes et en détruisant l'empire des Mamelucques, les Indes orientales et la Perse ne communiquaient avec nous que par la route du commerce passant par l'Égypte, et que les républiques italiennes, surtout Venise et Gênes, n'ont été florissantes, et que, de plus, les villes de l'intérieur de l'Empire allemand n'ont été grandes et puissantes que parce que la direction du commerce exigeait que les marchandises de l'Orient passassent par leurs mains et fussent dirigées, vers les pays plus éloignés, de cette manière. Par conséquent, il est clair que les Turcs, s'ils avaient compris leur propre avantage, auraient déjà, depuis longtemps, pu ruiner le commerce des Portugais, Anglais et Hollandais avec les Indes.

Celui qui est en possession de l'Égypte, peut faire un tort ou un bien très-grand à l'univers.

Car le dommage ou le bien qu'une partie si excessivement importante éprouve, est ressenti par toute la terre. Mais le maître de l'Égypte ne peut pas seulement faire un tort très-grand aux intérêts généraux, comme indubitablement les Turcs l'ont fait en empêchant le commerce, mais, d'un autre côté, il peut aussi forcer tout le genre humain à lui être reconnaissant par un bienfait, s'il réunit la Mer-Rouge avec le Nil ou avec la Méditerranée par un canal, comme la France a fait pour l'Europe par la construction d'un canal au pied des Pyrénées. C'est une fable, que le niveau de la Mer-Rouge est plus haut que l'Égypte ; mais même, si cela était vrai, l'ouverture d'un canal n'exposerait pas l'Égypte au danger d'une inondation.

Le dominateur de l'Égypte peut ruiner le commerce des Hollandais dans les Indes orientales.

Car il lui est possible de faire passer le commerce des Indes orientales aux mains des peuples limitrophes de la Méditerranée, c'est-à-dire aux mains des Français, Italiens et Espagnols. Ceux-là peuvent plus facilement et en moins de temps tirer les marchandises des Indes en les faisant passer par l'Égypte que les Hollandais ne peuvent le faire en tournant l'Afrique par mer ; les premiers pourront donc les livrer à meilleur marché. Or, on sait par expérience que celui qui se procure ses marchandises à meilleur compte, même si la différence est des plus minimes, pendant qu'elle sera assez grande ici, ruine infailliblement les autres qui sont forcés d'acheter plus cher. Qu'on ne me réponde pas, que les Hollandais tireraient aussi leurs marchandises d'Égypte, ou plutôt que, par leurs vaisseaux indiens, ils les feront passer des Indes en Égypte, et, par leur flotte de Smyrne, ils les transporteraient d'Égypte en Hollande, car il dépend du possesseur de l'Égypte de confier l'exportation de son pays pour Europe au peuple qu'il choisira lui-même.

On ne se pressa pas de répondre. Leibniz et Boineburg, car ces deux hommes ne peuvent être séparés ici, écrivirent une seconde fois, en ajoutant, à un autre point de vue, un aperçu rapide des avantages du projet.

Voici une de ces notes, telle que l'a rédigée Leibniz :

Il y a une proposition dont l'auteur prétend faire voir clairement qu'une certaine entreprise

1. (Laquelle pourra être achevée en un an infailliblement [sans intervention d'un malheur tout à fait extraordinaire], si Sa Majesté a l'intention d'y employer une partie médiocre de ses forces avec un peu de chaleur)

2. Ruinera les Hollandois, quoiqu'indirectement avec plus de seureté et plus d'efficace, que par le plus grand succès qui se puisse raisonnablement attendre d'une guerre ouverte : avec un tel avantage, qu'ils pourront ny s'opposer ny venger; et seroient sans appuy et mesme en haine de leurs alliés et amis quand ils tascheroient de s'y opposer.

3. Les mettra hors de possession de la plus considérable et plus profitable partie de leur commerce, dont ils tirent la plus grande partie de leur subsistance : *la transférant au bien des sujets de Sa Majesté et à ses dispositions.*

4. *Rendra Sa Majesté parconséquent et par suite de peu de temps maître de la mer* (1).

5. En quoy on n'entend pas cette proposition des colonies éloignées, ou des Indes ou de l'Amérique, où il y a peu à faire maintenant par force d'une voie directe, et par des conseils subits et violents, eu égard à la jalousie non-seulement des Hollandois, mais aussi des Espagnols, des Portugais et des Anglois, dont on toucheroit la prunelle d'œil.

6. Au contraire, cette proposition sera très-agréable à la maison d'Autriche.

7. Et pourra servir à un bon fonds d'une alliance fort estroite, mesme à une parfaite union entre ces deux maisons principales de la chrétienté, située sur le véritable intérest de toutes les deux, bien que la France en ressente de son costé plus d'avantage.

8. Et sera conforme aux souhaits des Allemands, des Italiens et des Portugais.

9. Et effacera comme d'un trait la haine et tous les soupçons conceus ou débités par quelques ignorants ou ambitieux.

10. Et fera la France l'école militaire de l'Europe, et le théâtre, où les plus grands génies et les plus illustres du siècle en toutes sortes de profes-

(1) Ajouté par Boineburg.

sions et arts civils et militaires pourront et voudront jouer leurs personnages.

11. Et luy donnera, par une conséquence indubitable, la direction universelle des affaires et l'arbitrage entre tous les princes et toutes les républiques, et attachera les familles illustres partout à ses intérests.

12. De plus, le tout se pourra faire avec ses préparatifs d'à présent, mesme pour la partie la plus superflue, qu'on quitteroit autrement et licentieroit apparemment en cas d'une paix prochaine.

13. Et ainsi, cette entreprise sera parallèle à la ligne présente des desseins, autant qu'on en peut connoître; et elle semblera préméditée depuis longtemps, conformément aux dépens derniers qui y seront si propres, qu'on les tiendra quasi destinés dès le commencement à cette visée.

14. Et pour cela quand l'intention éclatera à l'improviste, elle étonnera tout le monde par surprise et l'admiration sur la conduite secrète de Sa Majesté à gouverner si bien l'affaire d'une si vaste conséquence.

15. Et confirmera par l'avénement le jugement honorable de ceux qui, ne croyant pas encore tout-à-fait résolue la guerre contre la Hollande, mesme par le motif qu'elle est crüe et publiée partout, ont raison d'appeler les conseils de Sa Majesté le miracle du secret.

16. Et ouvrira le chemin à Sa Majesté et à sa postérité quand elle tient la même route, aux espérances les plus souveraines et les plus héroïques et les plus dignes d'estre souhaitées avec raison du plus grand monarque de ce siècle.

17. Et sera de l'intérest perpétuel du genre humain, et ainsi la source d'une gloire immortelle à l'avenir à l'égal des plus grands héros.

18. L'auteur peut ajouter plus de particularités de la dernière conséquence, mais lesquelles ne peuvent pas estre mises dans ce petit billet. Il espère l'occasion et le loisir de s'étendre plus amplement sur cette matière, si Sa Majesté le veut et le commande.

19. Et puisque le secret est l'âme d'un tel projet, dont l'exécution doit éclater en foudre, l'auteur se réserve de dire la meilleure partie et l'essentiel mesme en personne. Car si les Hollandois, ou ceux qui tiennent leur parti, en estoient tant soit peu informés et avertis, ils en osteroient aisément toute l'espérance de réussir pour jamais : ce qui leur sera impossible après le commencement de l'exécution, et sitost qu'on aura mis la main à l'œuvre.

20. La facilité est si grande et si visible, qu'au pis aller contre toute vraisemblance, néantmoins une considérable partie doit réussir, sans qu'on eust à craindre de la perdre par après à perpétuité.

21. Et la seureté en est si extraordinaire, que si tout alloit en fumée, ce qui ne peut estre appréhendé avec raison, néantmoins la retraite seroit toute ouverte, et la liberté toute entière de cesser et de rompre le fil tous

es jours sans aucune diminution de l'autorité ny de la puissance de Sa Majesté.

22. Enfin, l'auteur conclut que l'année première est la meilleure, et qu'on a toutes les raisons du monde à craindre, qu'en différant un peu trop, on perdra la plus belle occasion sans en pouvoir rien retenir, si non le souvenir plein de regret de ce qu'on auroit pu faire.

Cette fois le ministre Pomponne répondit que le roi aimerait à entendre les explications de l'auteur du projet sur les moyens de l'exécuter. Leibniz, plein des espérances les plus brillantes, se mit en route pour Paris, le 18 mars 1672.

Étaient-elles bien fondées, ces espérances ? Nous devons entrer ici dans quelques détails sur le cabinet français.

Quelques mois plus tard, lorsque l'électeur de Mayence renouvelait avec instances, et à plusieurs reprises, à l'envoyé Feuquières les propositions d'une guerre générale contre les Turcs, celui-ci reçut du ministre Pomponne cette réponse : « Je ne vous dis rien sur les projets d'une guerre sainte ; mais vous savez qu'ils ont cessé d'être à la mode depuis saint Louis. » Ces paroles expriment certes encore autre chose que l'opinion du ministre Pomponne.

Mais pourquoi faisait-on venir Leibniz ?

On l'avait fait venir pour le cas possible où le cabinet français, qui par lui-même ne voulait pas la guerre avec la Turquie, serait mis dans la nécessité de l'accepter par la conduite de la Porte. A l'époque où Leibniz fit son voyage de Mayence à Paris (mars 1672), Nointel, partant de Constantinople, se mit en route pour Andrinople, emportant de nouvelles propositions de sa cour. Si le cabinet français eût voulu la rupture avec la Porte, les traitements que Nointel avait alors à subir des Turcs auraient mieux justifié cette rupture que mainte autre guerre de Louis XIV ne l'a été. Des bruits répandus en Orient représentaient une guerre de la France contre la Porte comme imminente. Les Français parlaient, dans tout le Levant, d'une grande flotte qui allait très-prochainement forcer l'entrée du Bosphore et jeter l'ancre devant Constantinople. Partout l'on s'attendait à quelque coup formidable. A Constantinople on ne délivrait plus de passeports aux Français. De même l'opinion publique en France, telle qu'elle nous est attestée par les premiers écrivains de l'époque, était mieux disposée pour une guerre contre les Turcs que pour toute autre entreprise belliqueuse. Le satirique Boileau raillait, il est vrai, les poëtes qui parlaient continuellement d'une guerre contre les infidèles ; mais il par-

lait ainsi au nom de la paix absolue. Plus tard, lorsque Louis XIV entreprit la guerre contre la Hollande, les chants de Boileau changèrent de caractère : lui aussi désire la guerre à présent, mais sur un théâtre où il y aurait plus de gloire à acquérir; et, pendant que Leibniz attend une audience du roi, il dédie à Louis une épître qu'il termine par ces deux vers :

Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

Mais au fond le cabinet de Versailles pensait que les Turcs pouvaient, à l'heure propice, être d'utiles alliés; il était en bons rapports avec eux, se réservant de suivre l'une ou l'autre voie : il serait toujours temps d'examiner les propositions du savant allemand. Voilà pourquoi on avait fait venir Leibniz à Paris. On ne lui ôtait pas toute espérance, et cependant on ne lui promettait rien.

Cette situation dura jusqu'à ce que Nointel fut arrivé, après de longs efforts, à conclure un traité avec la Porte (1673). Avec la conclusion de ce traité, la dernière lueur d'espérance de voir accepter ses propositions disparaissait pour Leibniz.

Pendant ce temps, il avait terminé à Paris même le grand mémoire où il exposait ses propositions. Mais il avait irrévocablement exprimé sa résolution de ne rien donner par écrit sur les moyens d'exécution, avant qu'on l'eût entendu verbalement et qu'on se fût montré disposé à entrer dans ses vues. Cela n'eut pas lieu, et le grand mémoire ne fut pas présenté. Leibniz avait rédigé pour son ami Boineburg un résumé qu'il désignait sous ce titre : *Consilium Ægyptiacum*, titre convenu entre eux.

II

Comme aucune de ces deux pièces importantes, ni le grand mémoire, ni le résumé, ne fut présentée au cabinet français, et ne peut, par conséquent, se trouver dans les archives françaises, l'expédition d'Égypte, entreprise en 1798 par Bonaparte, ne se rattache en aucune manière au projet de Leibniz. Mieux que cela, ce ne fut qu'en 1803 que le premier consul apprit, par suite de l'occupation du Hanovre, l'existence de ce vieux projet. Le général Mortier, qui commandait les Français, sut alors qu'un écrit sur l'occupation d'Egypte devait se trouver dans les papiers laissés par Leibniz. Il s'en fit donner une copie; mais comme le grand mémoire n'avait pas encore été retrouvé complétement, il n'eut que la copie du résumé.

Le plan de Leibniz, que Louis XIV n'a pas voulu connaître à fond et que Napoléon a connu trop tard, n'a donc pas agi sur notre politique. Toutefois ce n'en est pas moins, à cause de l'homme qui l'a conçu et à cause de son mérite intrinsèque, une œuvre très-digne d'attention.

Il faut le reconnaître : malgré tous les avantages que le projet de l'expédition en Égypte promet à Louis XIV, malgré toute la gloire que Leibniz promet à la France, ce projet est en quelque sorte un Allemand drapé à la française. Leibniz fait entrevoir et même assure à la France et au roi des avantages immenses pour l'avenir ; mais, en revanche, du même coup il éloignait de l'Allemagne les armes françaises et les armes turques, en même temps qu'il fortifiait l'empereur par l'alliance de l'un de ses ennemis traditionnels contre l'autre : ces avantages étaient assurés et immédiats.

En réalité, cependant, les vœux et les espérances de Leibniz, dans cette question comme en toute autre, ne se restreignaient ni à l'Allemagne ni à la France : ils embrassaient le genre humain. Citons quelques lignes de la conclusion de son grand mémoire.

« Attachez votre esprit autour de vous à tout ce que veulent et tout ce que peuvent les hommes, et dites-moi, si vous le pouvez, si vous voyez, parmi ce qui est facile, quelque chose de plus grand, parmi ce qui est grand, quelque chose de plus saint, et parmi toute chose, une chose embrassant ainsi toute l'humanité. En face de ce grandiose, les paroles manquent à l'expression de mes idées ; pour les esprits éclairés il suffit de dire que le plus sublime de ce qui est à atteindre sous le rapport de la gloire, de la sagacité, de la vertu, de la dévotion et de la justice, de ce qui est héroïque et apostolique, — ou pour exprimer tout par une seule parole — de ce qui est le plus chrétien, se résume dans cette seule idée.... »

Mais laissons ces idées générales et enthousiastes de côté, pour nous restreindre à cette question : Ce projet était-il dans l'intérêt de la France ?

L'expédition entreprise par Napoléon Bonaparte, en 1798, sans connaissance préalable du plan de Leibniz et dans des conditions bien plus difficiles, est certes le plus brillant témoignage qui puisse être donné à l'appui des idées de Leibniz au point de vue des intérêts français. Je me tais sur les faits plus récents de nature à fortifier ma thèse. Reportons-nous à l'époque de Leibniz et de Louis XIV. En tout, le roi a fait le contraire de ce que Leibniz lui conseillait.

Mais a-t-il eu raison dans l'intérêt de la France? Le but de Leibniz était d'assurer solidement la paix européenne. La longue suite de guerres qui ont eu lieu sous Louis XIV a-t-elle eu ce résultat? Non seulement Louis n'a pas défendu les intérêts de la chrétienté, mais indirectement il a contribué à raviver l'islamisme : on vit celui-ci se relever encore une fois pour déborder, et sous cette avalanche de la barbarie asiatique, toute la civilisation chrétienne de l'Occident fut menacée de s'engloutir.

Comme Leibniz avait gardé le silence alors qu'on lui promettait d'examiner ses propositions, il le garda encore lorsqu'il eut échoué. Une des plus fortes raisons de ce silence tenait à ce que son insuccès lui paraissait temporaire. Jamais en effet il ne perdit tout espoir. Il n'est pas sans intérêt de voir cette conviction se trahir.

Nous en trouvons un premier indice dans son *Mars Christianissimus*, publié en 1684. L'idée de cet écrit paraît être empruntée au *Mars Gallicus* (1) de Jansénius, plus tard évêque d'Ypres.

Comme Jansénius attaque énergiquement dans son écrit la politique du cardinal de Richelieu, dont il fait clairement ressortir les mauvais côtés, ainsi fait Leibniz dans son *Mars Christianissimus* (2) contre la politique de Louis XIV ; seulement il emploie la forme de l'ironie, comme le titre l'indique. Nous doutons qu'il existe un écrit plus acerbe que le *Mars Christianissimus* contre la politique de Louis XIV.

Leibniz, tout en critiquant Louis XIV, ne renonçait pas à l'espoir de le convaincre et de l'entraîner.

En 1687, lorsque la situation générale lui paraît semblable à celle de 1672, il parle même de son ancien projet dans une lettre à son ami Job Ludolf (3).

Cette lettre imprimée en 1755, fut la première communication qu'il fit au public à ce sujet. En voici le passage essentiel :

« Sur le conseil de Boineburg, l'électeur Jean-Philippe de Mayence,

(1) Le titre complet de cet écrit important est : Alexandri Patricii Armacani, Theologi, Mars Gallicus, seu de justitia armorum et foederum regis Galliæ, libri duo. Anno 1636.

(2) L'original est en latin, mais il ne fut jamais imprimé. Leibniz le traduisit lui-même en français. En 1684, cet écrit fut imprimé en cette dernière langue, mais avec beaucoup de fautes et complétement défiguré. Une traduction allemande de ce texte altéré parut en 1685, avec les mêmes fautes. Dernièrement ce texte français a été réimprimé dans les *Œuvres de Leibniz, publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux*, par M. Foucher de Careil. T. III, p. 1, etc. Les fautes abondent d'ailleurs dans cette édition. M. Foucher de Careil a trahi Leibniz.

(3) Jobi Ludolfi et Leibnitii commercium epistolicum, rec. A. B. Michaelis. Gœttingæ 1755, p. 2.

dit Leibniz, me fit exposer par écrit les raisons d'une expédition en Égypte. Il voulait proposer au roi de France de suivre énergiquement l'exemple de saint Louis, qui avait tenté cette entreprise avec des ressources bien plus faibles. L'empereur et les Polonais cerneraient de près les Turcs pendant ce temps. Mais les Français n'avaient en vue que les avantages les plus près, et repoussèrent la proposition. Si à présent un autre, tout aussi puissant que le premier conseiller, leur faisait la proposition, ils lui feraient peut-être meilleur accueil. Je crois même qu'ils y arriveront d'eux-mêmes dès qu'ils verront clairement que la chute de l'empire turc s'approche, et qu'alors les plus beaux pays seront à celui qui les prendra. »

On voit que Leibniz dit ici la vérité ; et pourtant ce n'est pas la vérité tout entière, puisqu'il se tait sur sa qualité d'auteur du projet.

Cette incitation n'eut pas d'autres suites. En revanche, la politique de Louis XIV s'engageait encore plus énergiquement dans la voie de la conquête. Il commença la terrible guerre de destruction contre le Palatinat. Leibniz se trouvait alors à Vienne. Là, il composa son écrit : *Réflexions sur la déclaration de la guerre que la France a faite à l'Empire*, auquel il donna aussi le titre : *Mars Christianissimus.* Dans cet écrit, il appuie énergiquement sur la thèse, que le rejet des avantages qu'une guerre contre les Turcs aurait offerts à Louis XIV, avait été un aveuglement et une punition de Dieu. Qu'on examine les paroles suivantes, qui contiennent en même temps quelques traits principaux du premier projet de Leibniz :

« Qui empêchait le roi très-chrétien de participer aux conquêtes qu'on faisait sur les infidèles ? Sa marine, aussi bien que ses autres forces, qui étaient réunies et prêtes aux entreprises les plus grandioses, le mettait en état d'abattre d'un seul coup le monstre de l'islamisme. Car non-seulement l'Asie-Mineure et la Palestine, mais même l'Égypte elle-même, la seule ressource de l'empire turc, étaient à sa discrétion, et les progrès des armes allemandes, qui ne pouvaient s'avancer que lentement par terre, n'auraient pu en aucune manière rivaliser avec les armes françaises, tant pour la vitesse que pour l'étendue des succès. Là le moyen le plus utile et le plus glorieux leur était donné de se prémunir contre la prépondérance de l'empereur et de frapper les ennemis de la France. Selon nous, la conquête d'une grande et belle partie de la terre habitée valait mieux que de misérables querelles dans les Pays-Bas et sur le Rhin, où il ne s'agissait que de quelque villes et districts.

« On soulèvera certes la question : pourquoi un roi si clairvoyant et d'un esprit élevé n'a-t-il pas pris une résolution aussi avantageuse? La supposition qu'il avait trouvé au-dessous de sa dignité de suivre les exemples d'autrui, ou qu'il n'avait pas voulu faire l'honneur au Pape d'écouter ses propositions, une pareille supposition ferait présumer l'existence de tristes motifs d'orgueil, peu honorables pour un grand prince.

« Quant à moi, j'avoue que je m'explique aussi difficilement cela que la perte de l'occasion favorable de prendre possession de toute la Hollande en 1672, lorsque aucun obstacle ne s'opposait à la marche sur Amsterdam, ou que la négligence de ceux qui ne se sont pas opposés à temps à l'expédition actuelle du prince d'Orange en Angleterre. Aussi grands que quelques hommes puissent être, ils auront toujours leur côté faible. Dieu s'est réservé de déjouer la sagesse humaine lorsqu'on la croit élevée à la hauteur de la tour de Babel. Et si les esprits forts en France nous permettent de faire des réflexions se basant sur la religion, nous dirons que les injustices de la France ont mérité cet aveuglement, duquel résultait l'aversion pour une guerre orientale, et que Dieu ne l'a pas jugée digne de servir d'instrument à sa gloire.

« Je n'ignore pas que des politiques ordinaires, qui se contentent du superficiel et qui appuient plus sur des exemples que sur des raisons, regardent cette conduite de la France comme extrêmement prudente et sagement méditée. Ils disent qu'en France on ne songe qu'à ce qui est près et solide, c'est-à-dire au Rhin et à la Belgique, et qu'on ne s'occupe pas des entreprises et conquêtes lointaines, maritimes et chimériques. Mais ces gens-là ne tiennent pas assez compte des changements du temps. La France est dans une tout autre condition qu'au temps de saint Louis. La puissance maritime actuelle des Européens fait disparaître les distances. Les Espagnols, les Portugais et les Hollandais dominent facilement des pays fort étendus, qui sont bien plus éloignés en proportion. La France, qui dispose de tout autres ressources, n'aurait pas besoin de faire des efforts bien grands pour conquérir et garder de grands pays sur les côtes de la Méditerranée, qui sont à ses portes et qui semblent l'attendre. De plus, c'est une entreprise presque sans péril, lorsqu'un prince fait par mer une attaque contre un ennemi sans marine, qui ne pourrait même pas le poursuivre et se venger, si un malheur forçait l'assaillant à la retraite. Nous croyons être en droit de dire que Dieu, qui tient le

cœur et la puissance des rois dans sa main, peut, à sa volonté, leur poser un terme : Jusque-là, et pas plus loin. »

Ces paroles, qui présentent les idées de 1672 sous une forme abrégée et sommaire, et qui paraissent une sorte de réponse au brusque refus éprouvé par l'électeur Jean-Philippe pendant l'été de 1672, ne sont-elles pas comme une sommation de reprendre, en 1688, ce qu'on a négligé jusque-là? Même on peut s'avancer encore plus loin et dire que la sommation indirecte, que cachent ces paroles de blâme, est la chose principale pour Leibniz, et que le blâme n'est que la forme extérieure dans laquelle il a renfermé la sommation.

Cela ressort jusqu'à l'évidence d'une poésie que Leibniz adressait au Pape Alexandre VIII l'année suivante, lors de sa présence à Rome. Le titre de cette pièce dit nettement ce que Leibniz veut. Elle est adressée à Alexandre VIII, pour qu'il appelle les chrétiens à la guerre sainte (1).

Dans cette poésie, il chante d'abord le Pape lui-même, que le vœu populaire avait demandé avant l'élection, et dont les Turcs et les bords du Nil n'avaient entendu le nom qu'avec terreur : il rappelle la signification du nom d'Alexandre pour l'Orient. Puis il chante l'empereur Léopold comme *pelagi rupes immota;* il le somme de faire descendre le Danube par son aigle à deux têtes, pour que la seconde Rome connaisse le symbole de l'Empire, pour que les murs de Constantin soient rendus à la chrétienté et que l'ancien empire soit réuni à l'empire nouveau.

Leibniz s'adresse ensuite à Louis XIV. Il décrit avec les paroles les plus vives les horreurs qu'il a fait endurer au Palatinat et aux pays rhénans :

Ferreus est quem non tristissima tangit imago,
Nescit in heroem tale venire nefas.

Leibniz somme le roi de donner la paix à l'Europe et de choisir un champ plus vaste à ses actions tout en exauçant le vœu général. « Regarde ! s'écrie-t-il : le Nil te tend les bras pour te recevoir en vainqueur et te promet l'entrée dans le riche monde de l'Orient. »

Cette espérance ne se réalisait pas plus en 1689 qu'en 1672. Mais Leibniz tenait ferme à son idée, et en 1703, il versait toute sa douleur et

(1) *Ad Alexandrum VIII, ut Christianos ad bellum sacrum hortetur.* Cette pièce est entièrement reproduite dans : Leibniz-Album, de C.-L. Grotelend. 1846.

toute sa colère contre la politique de Louis XIV dans un écrit pour la défense des droits du roi Charles III dans la succession d'Espagne (1).

« L'ambition de la France, disait-il, a conservé aussi les Turcs en Europe à une époque où l'empereur était tout près de les en chasser pour toujours. Qu'on ne nous réponde pas que cette couronne s'inquiétait de l'accroissement de la puissance de la maison d'Autriche. Il ne dépendait que d'elle-même de participer au butin. La Grèce et l'Égypte, pour ne pas parler de l'Asie, étaient à la disposition de la couronne de France et étaient comme assurées d'avance à cette puissance. Mais elle a préféré ménager ses forces pour une attaque injuste contre la monarchie espagnole, et elle s'efforce encore aujourjourd'hui d'exciter la Porte à une nouvelle entreprise contre la chrétienté. »

III

Le plan de Leibniz nous est aujourd'hui entièrement connu, et l'on ne peut le lire sans étonnement, sans admiration. Tout y est prévu, tout y est expliqué. C'est une enquête savante, précise, minutieuse, sur la situation générale de l'empire ottoman et sur l'organisation particulière du pays qu'il s'agit de conquérir. Leibniz ne s'en tient pas là : il examine, avec une grande sagacité politique, l'état des diverses puissances européennes, afin de prévoir et de préciser les obstacles ou les appuis que l'on doit attendre de chacune d'elles. C'est une enquête générale. Nous ne pouvons reproduire ces documents, mais nous en indiquerons les principales divisions.

Leibniz fait d'abord l'*histoire du projet*, non pas de son projet personnel, mais plutôt du projet de l'Europe chrétienne contre l'empire de l'islam.

« Pour la première fois, dit-il, l'idée d'entamer l'empire de Mahomet par l'Égypte fut émise par un prisonnier. On sait que les rois Philippe-Auguste de France et Richard d'Angleterre ont entrepris une croisade par mer. Après la prise de Ptolémaïs, le roi remarqua parmi les prisonniers un Arabe du nom de Caracux, que les historiens ont qualifié de voyant ou de prophète, mais que je voudrais appeler un homme sensé seulement. Le roi lui ayant demandé son avis sur la direction de la guerre,

(1) Cette pièce est reproduite sans nom d'auteur dans *Du Mont : Corps universel diplomatique, tom. VIII, p.* 1, sous le titre : *Manifeste concernant les droits de Charles III, roi d'Espagne*, etc. Ce titre n'est pas correct. Cet écrit n'était pas un manifeste : longtemps après son existence, cette pièce était encore parfaitement inconnue du cabinet viennois.

Caracux lui répondit que toute entreprise des chrétiens contre la Terre-Sainte serait sans succès, tant qu'ils ne se seraient pas assurés de la possession de l'Égypte. Les raisons données par Caracux étaient si convaincantes, que Philippe voulut tout de suite se tourner vers l'Égypte; mais Richard, qui espérait déjà s'approprier le royaume de Jérusalem, refusa.»

Il rappelle ensuite la croisade provoquée par Innocent III et celle de saint Louis, la prise d'Alexandrie par le roi Pierre de Chypre, le projet du cardinal Ximénès, qui voulait unir l'Espagne, le Portugal et l'Angleterre dans une entreprise contre l'Égypte; puis il conclut de l'examen de ces faits à la nécessité d'attaquer les musulmans par l'Égypte et à la certitude du succès si l'on sait agir avec sagesse et vigueur.

Il dit ensuite que l'*Égypte fut toujours de la plus haute importance pour la civilisation et la politique.* Pour le prouver, il fait un résumé rapide de l'histoire de l'Égypte, depuis qu'elle « a été colonisée par des colons venant de Chine ou *vice versa*, » jusqu'à l'établissement de la puissance musulmane. Et cette démonstration l'autorise à dire que l'*Égypte a toujours été une proie facile à tout conquérant.*

Leibniz établit ensuite, avec les développements nécessaires, que l'*expédition égyptienne est le moyen le plus efficace d'atteindre le plus grand but de la politique.*

Et quel est ce grand but? « Ce n'est pas la chimérique monarchie universelle: car toute tentative vers elle, en Europe, par la force et le sang, serait aussi insensée qu'impie; par contre, ce but est de devenir l'arbitre, d'obtenir la direction suprême des armes de la chrétienté, de réunir la qualité de protecteur de l'Église au titre de fils aîné de l'Église. Cela sera la raison et la source d'une bienveillance générale envers la France et obligerait même le Pape au plus haut point. La France sera alors l'école militaire de l'Europe par la réunion de tous ceux qui veulent se distinguer par le courage ou le talent; elle sera le trait d'union entre l'Océan et la Méditerranée; elle dominera le commerce de l'Orient. Je ne parle pas de ce que pourraient être le titre et les droits d'empereur d'Orient, qui jadis étaient dévolus aux Francs, et qui leur reviendraient. »

Les autres questions que traite Leibniz sont celles-ci :

Une guerre européenne peut susciter de grands périls et ne saurait donner de grands résultats, des résultats durables: donc toute guerre semblable doit être évitée.

L'occupation de l'Égypte est, dans l'état présent des choses et pour un avenir indéterminé, préférable à celle de tout autre pays.

Cette conquête donne l'Orient à la France : car « il est plus facile de conquérir tout l'Orient que la seule Allemagne. » — « La voie est ouverte aux projets semblables à ceux d'Alexandre ; » et ces conquêtes permettront de « répandre le christianisme parmi les peuples les plus éloignés et de rendre heureuses toutes les nations. »

Après avoir établi ces divers points, Leibniz traite de *la possibilité de l'expédition d'Égypte.* Il expose les ressources du pays en tous genres : le climat, le caractère des populations, l'organisation politique et sociale, les forces militaires, les points fortifiés, sont l'objet de considérations brèves, claires, appuyées sur les faits. Puis il dit comment devra être formée l'armée assaillante ; il entre à ce sujet dans des détails qui feraient honneur à un général en chef doublé d'un intendant militaire. Enfin, il ne veut rien laisser à l'imprévu. Que d'indications précieuses et d'idées heureuses le général Bonaparte eût trouvées dans ce mémoire ! Il est vrai que certaines choses essentielles lui auraient échappé. L'homme qui s'efforçait ridiculement de parler aux musulmans leur langue religieuse n'aurait pas compris toutes les vues de Leibniz. Néanmoins, il eût pu tirer grand parti de *ce travail,* où se trouvent beaucoup de renseignements de l'ordre matériel, qui étaient encore très-exacts au moment où l'armée de la République française prit pied sur la terre des Pharaons.

Leibniz ne se bornait pas à établir que l'expédition était possible ; il tenait aussi à prouver qu'elle était juste. « Quoi de plus juste, s'écriait-il en terminant, qu'une guerre sainte entreprise pour le bien de l'humanité, l'extension du christianisme, la délivrance de tant de captifs et la glorification du tombeau du Seigneur ! » Il rappelait aussi que la France avait des insultes à venger, et conjurait enfin le roi de tenter une entreprise qui devait sauver des milliers d'âmes. « C'est là, disait-il, le champ de la gloire, de la vertu, de la réparation et de la foi : il faut y entrer. »

Assurément, Leibniz se laissait aller, sur quelques points, à l'exagération ; mais il n'est pas douteux qu'il voyait juste sur l'ensemble des choses. Combien la situation de l'Europe et du monde eût été modifiée si Louis XIV avait suivi les conseils de ce puissant esprit !

HERMANN KUHN.

UNE ŒUVRE DRAMATIQUE

AU MOYEN AGE

(2e article.)

VI

La seconde journée du Mystère de saint Bernard de Menthon s'ouvre par les lamentations des deux familles, au moment où se révèle l'absence du jeune fugitif et où la lecture de sa lettre fait connaître à tous qu'il ne reviendra pas. Le père de Bernard s'emporte : il se croit déshonoré. La mère se désole et pousse des cris de désespoir. « Une voix a été entendue dans Rama : la voix de Rachel pleurant ses fils, et ne voulant pas être consolée. »

Mais la famille de la fiancée prend la chose sur un autre ton :

« Par la foi que je dois au comte de Savoie, s'écrie le sire de Myolans, nous allons faire une noce d'un autre genre ! » Et il envoie sur-le-champ défier « à feu et à sang » le baron de Menthon. Il jure qu'il ne boira plus de vin avant d'avoir tiré vengeance d'un tel affront. Abandonner sa fille après les engagements qui avaient été pris, n'était-ce point insulter à lui et à toute sa maison ? Alors Marguerite elle-même s'interpose, et fait entendre un langage digne d'une chrétienne.

Supposez un romancier ou un dramaturge de nos jours aux prises avec une situation semblable, ayant à reproduire cette scène, qui a bien des analogues au théâtre : le voyez-vous d'ici s'escrimer sur chacun des personnages, exploitant les désespoirs d'un amour trompé, les colères d'un orgueil froissé, outrant les sentiments et forçant les voix pour mieux émouvoir le spectateur? Là, rien de pareil. Tout l'effet est produit par la simplicité, la vérité du langage; et cet effet est d'autant plus puissant que l'auteur ne l'a pas cherché. La jeune fille ne laisse pas même supposer qu'elle aime Bernard :

« Il a choisi la voie la plus sûre en embrassant la vie contemplative. Et moi aussi, dit-elle à son père, je veux me vouer au service de Dieu et de Notre-Dame. Je fuirai la misère de ce monde plein de vanités; je me retirerai dans une Chartreuse, et prierai pour vous tous. Mais ne versez pas le sang pour moi, et laissez en paix le bon seigneur. »

N'y a-t-il pas dans ce mouvement quelque chose de la Pauline de Corneille, s'écriant avec la ferveur des néophytes :

Mon époux, en mourant, m'a laissé ses lumières?

Le sire de Myolans cherche en vain à la dissuader, et lui promet de la marier en plus haut lieu. Mais elle insiste : ce n'est pas, chez elle, un coup de tête déterminé par la déception ; l'exemple de Bernard, qu'elle admire, la touche et la convainc. Au moyen âge, les monastères ne se recrutaient point, comme dans les romans, parmi les dépits amoureux : une foi profonde, un ardent désir de la perfection poussaient les masses vers le cloître. En dix siècles, combien ne compte-t-on pas de sainte Radegonde pour une Héloïse? Marguerite fait donc ses adieux à tous ceux qui l'entourent, et exécute incontinent sa pieuse résolution. Un seul mot, dans son discours, est à l'adresse de celui dont elle devait partager la destinée :

« Ha! Bernard, à Dieu te commans (1);
« Prie pour moi Dieu tout-puissant. »

Le Mystère, plus irrespectueux que jamais envers les unités de temps et de lieu, nous montre, dans les scènes suivantes, notre héros élevé à la dignité d'archidiacre d'Aoste en remplacement de son protecteur. Celui-ci l'a désigné, en mourant, aux suffrages du chapitre : les chanoines l'élisent d'une voix unanime. L'auteur n'éprouve aucun scrupule à faire influencer les électeurs par une apparition de saint Michel, qui, sans doute au-dessus de la scène, dans un nuage, vient déclarer à Bernard la volonté divine. Puis l'évêque remet au nouvel archidiacre l'insigne de son autorité, le *baston de régime*, qui lui confère « la discipline de l'église, la correction de ses membres, la prééminence dans le chœur. »

Nous voici arrivés au fait capital de la vie du saint : l'expulsion des hôtes malfaisants qui infestaient le Mont-Joux et leur remplacement par une communauté de frères hospitaliers.

Dans l'analyse de la première journée de ce Mystère, nous avons parlé d'une scène qui décrit le passage de la montagne par une caravane de pèlerins. Ils sont dix compagnons de route, gais et décidés, qui viennent du pays de France et qui ont fait vœu d'atteindre la ville éternelle. Arrêtés dans une auberge du bourg de Saint-Pierre, au pied du Mont-Joux, ils prennent des forces pour cette redoutable traversée et questionnent leur hôte sur les périls dont ils ont entendu parler.

« Ne prendrons-nous pas des *marrons*? dit l'un (c'est encore aujourd'hui le nom des guides du mont Saint-Bernard).

— Buvons bien, conseille un autre : voici du vin de Valais, du *Val d'Aoste*, du *muscadet*...

(1) Recommande.

— Prions ensemble Notre-Seigneur, ajoute un troisième, qu'il nous conduise par la main. »

Rien ne saurait rendre le charme de ce dialogue plein de naturel, qui nous initie à plus d'un curieux détail de la vie matérielle de nos pères. Après avoir marchandé et payé leur consommation (quatre sols par tête! et ils avaient eu :

« Bon vin et bon pain de forment,
« Bonne char salée et char fraiche,
« Et d'aultres vivres à largesse !) ».

nos voyageurs, rassurés par l'hôte, se mettent en marche *doulcettement*, en montagnards expérimentés.

Mais à peine sont-ils parvenus au sommet, dans la région des brouillards, qu'une horde de démons, sous le commandement de Jupiter enfermé dans une idole, se précipitent sur la petite troupe, saisissent celui qui marchait le dixième, et l'apportent à leur chef pour en faire un festin digne des enfers. Le malheureux crie et se débat ; ils l'accablent d'injures et de quolibets :

« Voyez-le là, comme il gargote :
« C'est une gracieuse noote ;
« Il n'y fauldroit que contrepoint (1). »

Les survivants descendent, plus morts que vifs, l'autre versant de la montagne. Ils s'arrêtent au village de Saint-Remi (bien nommé, observe l'un d'eux avec un à-propos qui sent le vieux sel gaulois : le pèlerin ne s'y *remet*-il pas des terreurs et des fatigues de la redoutable traversée ?) Là, un hôte bienveillant les accueille encore, écoute le récit de leur mésaventure, et leur donne cette explication :

« Peu de gens entendent le cas ;
« Mais j'ay ouï dire aux anchiens
« Que, avant qu'il ne fut chrestiens,
« Cestuy pays eut une ymage
« De Jupiter, le fils au diable.
« Fut la statue là formée
« Où les diables sont demourés ;
« Et là, tiennent leur synagogue...
« Et grant erreur est au pays,
« Car plusieurs gens icy sont pris
« De maladie incurable,

(1) Cette expression servirait, au besoin, à déterminer un des termes extrêmes entre lesquels peut être placée la date du Mystère de saint Bernard. Le mot *contrepoint* se trouve employé pour la première fois dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, remontant à 1360 : l'ouvrage ne peut donc être antérieur à cette époque.

« Et par le conseil du diable
« Vont requérir ycelle idolle;
« Et là, on tient la grand escolle
« De tant de maulx, que sont sans nombre ! »

Puis il les engage à aller trouver l'évêque d'Aoste, et à le supplier d'employer tous les moyens à sa disposition pour délivrer d'un tel fléau et la contrée et les pèlerins qui la traversent. Ce conseil est suivi sur-le-champ.

« Mais le lieu dont les démons ont fait leur résidence, répond *l'évêque*, est du diocèse de Sion : pourquoi ne vous adressez-vous là?

— C'est que le passage est plus avantageux et plus familier aux habitants d'Aoste. »

Enfin l'évêque se met en prière avec ses clercs, et invite les voyageurs à revenir le voir à leur retour de Rome.

C'est à ce moment que nous les retrouvons, dans le cours de la seconde journée. Ils hésitent à franchir de nouveau le Mont-Joux :

« Nous dussions par Alamagne,
« Aller, ou par le mont Cenis. »

Mais le bon évêque leur promet assistance. Il prend une grande résolution : il envoie le crieur convoquer toute la ville à la procession et à la messe du lendemain. Tous les citoyens se rassemblent à l'envi, au son de la grosse cloche :

« Car il est bien de Dieu maudit,
« Qui n'obéyt à saincte Eglyse. »

Pendant ce temps, l'archidiacre Bernard, absorbé dans une profonde contemplation, reçoit du ciel, par l'organe de saint Nicolas, une mission de salut. Le moyen-âge rapporte ainsi à Dieu toutes les belles inspirations : même sur la scène, quand il fait agir l'homme, il montre la main qui le conduit et le tient en lisière. Le rôle de l'humanité est peut-être abaissé, mais celui du Créateur grandit. Loin d'être du fatalisme, c'est de la foi sans ombre et sans alliage. Bernard expose à l'évêque et au peuple assemblé le projet qu'il vient de concevoir : il annonce qu'il va gravir la montagne avec les bons *Romiers* qui retournent dans leur patrie; qu'il marchera, lui dixième, armé du précieux corps de Notre-Seigneur, et qu'il détruira, par son secours, tous les suppôts de l'enfer dont le passage est infesté. Le prélat et la foule sont effrayés du péril qu'il veut affronter. Cependant, on le laisse partir ; le peuple l'accompagne jusqu'au pied du Mont-Joux en chantant le *Veni, Creator;* puis il commence avec les neuf pèlerins la redoutable ascension.

Avant d'aller plus loin, recherchons et déterminons, autant que possible, la nature de ce fléau exterminateur qu'il fallait combattre avec des

armes surnaturelles; essayons de dégager de la légende toute la vérité historique.

VII

Les historiens de saint Bernard de Menthon, et les manuscrits anciens sur lesquels ils ont fondé leur récit, parlent d'une statue de Jupiter qui s'élevait, en plein dixième siècle, sur la cime du Mont-Joux. Cette montagne avait été de tout temps le principal passage des Alpes pour pénétrer d'Italie en Gaule. Quelques années avant l'ère chrétienne, l'empereur Auguste y avait fait ériger une colonne, surmontée, en effet, d'une statue de Jupiter : d'où le nom de Mont-Joux (*Mons-Jovis*). Un temple et une *mansio*, ou refuge, furent construits à côté. On trouve encore aujourd'hui des vestiges du premier, ainsi que les traces de la grande voie de communication établie par les conquérants. Mais comment une idole se trouvait-elle debout après des siècles de christianisme, dans un lieu aussi fréquenté, sur le chemin des pèlerinages de Rome ? Bien avant cette époque, la *mansio* avait été convertie par les princes et les peuples chrétiens en un véritable hospice, destiné à recueillir et à secourir les voyageurs.

Des religieux desservaient cet établissement, dont on trouve la mention dans les chartes jusqu'en 859. Il est donc probable que l'ancienne idole avait été détruite avec son culte, et que l'un et l'autre venaient d'être rétablis depuis peu dans les circonstances suivantes.

Les Sarrasins, vers le milieu du dixième siècle, avaient envahi la Suisse, la Provence et une grande partie de la France méridionale, qu'ils ensanglantaient de leurs cruautés. Tout se changeait en solitude sur leurs pas ; les bêtes féroces pullulaient dans les ruines qu'ils avaient faites.

L'Église de Dieu, livrée tout à la fois aux ravages des Maures, des Normands, des Hongrois, jetait partout le cri de la désolation. Le flot s'arrêtait pourtant. La France commençait à le repousser, lorsque le comte de Provence, Hugues, pour empêcher Béranger, son compétiteur à la couronne d'Italie, de venir lui disputer cette contrée, ne trouva rien de mieux à faire que d'installer au Mont-Joux une bande de pillards Sarrasins, avec la mission de fermer le passage. Fatal expédient de la politique humaine ! « Hérode, dit le chroniqueur Luitprand, s'adressant à Hugues, Hérode, pour n'être pas privé d'un royaume terrestre, ne craignit pas de faire tuer une multitude d'innocents ; toi, au contraire, pour arriver au même but, tu laisses échapper des hommes criminels et dignes de mort... Tu ne rougis pas, ô montagne ! de prêter ton ombre à des gens qui vivent de sang et de brigandage ! Puisses-tu être consumée par la foudre, brisée en mille pièces, plongée dans le chaos éternel ! »

Les barbares s'acquittèrent si bien de leur office, qu'ils ne songèrent plus à quitter un poste aussi avantageux ; ils s'y fortifièrent, suivant la

tactique adoptée par eux, qui était de se retrancher sur les hauteurs et de rançonner de là tout le pays d'alentour (1). Leur établissement prospéra par le meurtre et la rapine : « Le nombre des chrétiens qu'ils tuèrent, dit le même chroniqueur, fut si grand, que celui-là seul peut s'en faire une idée qui a inscrit leurs noms au livre de vie. »

Mais, dans ces bandes de dévastateurs, on ne comptait pas seulement des étrangers : partout où elles passaient, elles ralliaient l'écume de la contrée ; elles ouvraient leurs rangs aux renégats, aux voleurs, aux malfaiteurs de toute espèce et de toute race. Aussi le bon sens du peuple désignait-il ce ramas de mécréants par un nom qui convenait à tous indistinctement : *les païens*.

N'est-il pas raisonnable d'induire de tous ces faits qu'à l'époque de la généreuse tentative de Bernard de Menthon, c'est-à-dire vingt ou trente ans plus tard, le sommet du Mont-Joux était encore au pouvoir de ces brigands, que le succès avait enhardis, et qui exerçaient leur infâme métier sur une plus vaste échelle? Exploitant l'antique renommée de l'idole du lieu et les restes du monument païen qui devaient subsister, puisqu'on en voit encore des traces à l'heure qu'il est, ils joignirent vraisemblablement à l'assassinat et au pillage la superstition et le maléfice. Cette dernière ressource n'était pas pour eux la moins productive, au milieu de populations crédules et sans défense, chez lesquelles la prédication et tous les moyens employés pour maintenir l'intégrité de la foi rencontraient d'immenses obstacles, suscités par les gigantesques déchirements de la grande nature alpestre. Les derniers sectateurs du vieux paganisme ne furent-ils pas, en général, les habitants des campagnes et des localités retirées? Le mot même de *pagani* l'indique. Et aujourd'hui que la foi chrétienne se raréfie, n'est-ce pas dans certaines provinces reculées, chez nos paysans bretons, alsaciens ou autres, que se perpétuent surtout les traditions religieuses et les mœurs de nos pères? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le Val d'Aoste ait offert une prise facile à l'ennemi, venant ressusciter une superstition locale dont les racines n'avaient pu être complétement arrachées ?

Ces païens ne firent peut-être pas adorer littéralement Jupiter aux victimes de leurs séductions; mais ils les fascinèrent, les démons aidant, par de prétendus prodiges, dont ils lui attribuaient tout l'honneur : ils procuraient des guérisons, rendaient des oracles, s'enveloppaient ainsi d'un prestige mystérieux, et finissaient par faire tout ce qu'ils voulaient

(1) Rien n'est plus curieux que de retrouver aujourd'hui, dans certaines vallées de la Savoie, des vestiges manifestes de colonies sarrasines, qui n'ont jamais pû être détruites, et qui se sont perpétuées au milieu des populations primitives sans se fondre avec elles. La langue, les mœurs, le costume, et surtout les types de figure importés par cette alluvion barbare se sont conservés, à la faveur de l'isolement, d'une manière très-reconnaissable.

des esprits, des cœurs, des facultés, des richesses d'une multitude d'infortunés. C'est ce qui avait lieu dans certains temples fameux de l'antiquité; c'est ce qui semble se renouveler, de nos jours, chez les pontifes du spiritisme et leurs adeptes. Pratiques abominables, dont la trace se retrouve, du reste, à tous les âges du monde.

Ainsi s'expliquent parfaitement toutes les particularités de la légende de saint Bernard de Menthon. Faute d'avoir connu l'occupation du Mont-Joux par les Sarrasins et leurs établissements dans le pays, le savant auteur de l'*Histoire de la Destruction du Paganisme en Occident*, M. Beugnot, a rejeté en doute toute la tradition relative à l'apôtre des Alpes, et même la Vie de Bernard écrite par son propre successeur, que les Bollandistes ont insérée dans leur recueil. Il ne pouvait admettre, en effet, que le culte de Jupiter se fût perpétué sur le Mont-Joux jusqu'en 960, tandis qu'on avait des preuves de l'existence d'un hospice et du passage de plusieurs armées chrétiennes sur cette même montagne dès les siècles précédents. Ce raisonnement tombe complétement devant l'exposé des faits qui précède. D'ailleurs, il y aurait plus d'un chapitre à ajouter à l'œuvre de M. Beugnot : le culte païen a reparu plus d'une fois postérieurement au dixième siècle ; et, sans descendre plus bas que la Renaissance, on pourrait citer telle divinité grecque ou romaine qui a reçu à cette époque, en Italie, des hommages et des adorations véritables.

En résumé, il faut convenir que, dans le fléau qui infestait le Val d'Aoste, il y avait à la fois d'atroces brigandages et de monstrueux maléfices, des Sarrasins et des païens, des impies et des superstitieux. Tel est l'ennemi multiple que Bernard était appelé à combattre et à détruire. Mais, pour faire comprendre toute l'importance de son œuvre et la grandeur du service rendu par lui à la chrétienté, il nous faut encore insister sur un point : l'énorme quantité de pèlerins qui traversaient le Mont-Joux et la nécessité de leur rendre le passage sûr autant que facile.

Peu de chrétiens s'abstenaient autrefois d'aller prier au tombeau des saints apôtres, au moins une fois dans leur vie : la moindre occasion leur faisait prononcer un vœu que leur piété était impatiente de remplir. La France, l'Allemagne, l'Angleterre et tous les pays du Nord envoyaient à Rome des pèlerins qui n'avaient guère d'autre itinéraire que le Grand-Saint-Bernard. Leur nombre était tel, que le nom de *Romiers* ou *Romieux* finit par s'étendre à toute espèce de pèlerins indistinctement, et celui de *romivage* ou *remyvage* à tout sanctuaire où la dévotion attirait un concours de fidèles.

Nous n'entrerons point, avec le Mystère, dans le détail de l'expédition du généreux archidiacre. Conformément à une tradition que la peinture a souvent reproduite dans les églises de Savoie, Bernard saisit le démon ou Jupiter, ou, comme l'appellent encore d'autres manuscrits, le magicien

Procus, et le lie avec son étole, qui se change soudain en chaîne de fer; puis il le précipite dans un abîme voisin, dit Mont-Malet (*Mons maledictus*), avec tout son horrible cortége, qui pousse les hurlements les plus furieux. Les démons s'injurient sur la scène, avec une énergie de couleur locale à faire frémir nos auteurs les plus réalistes.

Le dénouement de nos tragédies, la punition de nos traîtres de mélodrame sont peu de chose en comparaison du tableau véritablement effroyable que les assistants avaient, à cet endroit, sous les yeux, et qui devait enlever les applaudissements unanimes de l'auditoire populaire, si sensible dans tous les temps à la récompense de la vertu et au châtiment du crime.

Aussitôt après, notre héros couronne sa victoire en allant renverser sur une montagne voisine (aujourd'hui le Petit-Saint-Bernard) une colonne de porphyre surmontée d'une *escarboucle* et dédiée également à Jupiter : c'était une annexe de l'établissement du Mont-Joux, et probablement un second poste de Sarrasins. De quelle nature fut la lutte qu'il eut à soutenir dans ces deux occasions? Nous pouvons seulement le supposer, d'après le genre d'adversaires qu'il avait à combattre. Il est certain que la résistance fut vive, et que les armes spirituelles dont s'était muni le saint, aussi bien que le concours de la population d'Aoste, lui assurèrent un triomphe éclatant. L'histoire place vers 960 l'expulsion des Sarrasins des Alpes Pennines, sans en détailler les circonstances. Immédiatement, leur puissance déclina en Savoie, en Provence, en Dauphiné, d'où ils ne tardèrent pas à disparaître. Ce fut le signal d'une déroute générale chez ces barbares dévastateurs. Tout confirme ainsi l'importance du succès obtenu par saint Bernard de Menthon et des conséquences qu'il entraîna.

VIII

Il restait à ce vainqueur pacifique la tâche de consolider sa conquête par la fondation d'un établissement religieux et par des missions réparatrices : le salut des pèlerins exigeait celui-là; celles-ci répondaient au plus pressant besoin des malheureuses populations dont la foi avait été si fortement ébranlée.

Le Mystère nous montre Bernard assemblant au sommet du Mont-Joux des « compaignons maçons, chapuis » (charpentiers), etc. Un entrepreneur se charge de construire

« Une forte et grosse mayson
« Et l'église tout en tenant, »

moyennant un prix fait de huit cents ducats, après en avoir d'abord demandé mille. L'hospice et le couvent s'élèvent à vue d'œil. Puis de nouveaux

pèlerins arrivent. « Il y a plus de cinq cents ans, leur dit-on, que le chemin n'a été aussi sûr. » Cette date, assurément, n'est qu'approximative. Quoi qu'il en soit, nos voyageurs gravissent la montagne sans aucune appréhension. A la vue des beaux édifices qui remplacent les idoles et le temple païen, ils sont saisis d'admiration et s'écrient comme les apôtres : « Seigneur, il fait bon ici. Demeurons-y. »

Ainsi se forme le noyau du célèbre monastère. Le fondateur le soumet à la règle de saint Augustin, il le place sous l'invocation de « ma dame saincte Marie » et de saint Nicolas. Il n'a aucune ressource ; mais il possède cette inperturbable confiance en Dieu qui amène l'abondance :

« Les aulmônes destribuez,
« Et largement à tous donnez ;
« Dieu envoyra assez de quoi. »

En effet, le peuple vient à lui en foule, conduit par le vieil évêque d'Aoste ; les renforts de toute nature pleuvent sur son œuvre naissante. Quoique le Mystère ne retrace pas ce point de l'histoire du saint, nous savons qu'un seigneur anglais, entre autres, lui céda pour son hospice des biens considérables, et même un château situé à Londres. Le dramaturge a omis encore l'entrevue de Bernard avec ses parents, qui, attirés par la renommée de ses vertus et de ses merveilleux succès, firent un voyage au Mont-Joux et rendirent à leur fils, avec leur affection, toutes les richesses auxquelles il avait renoncé pour Dieu. On pouvait tirer de cet épisode le tableau le plus attendrissant, intercaler une scène de reconnaissance qui eût ému le lecteur ou le spectateur, comme celle du vieux Jacob retrouvant son Joseph bien-aimé. Mais les Mystères ne cherchaient pas souvent ce genre d'effet, dont nous sommes si friands aujourd'hui ; et puis, après tant de péripéties, le divertissement du spectacle menaçait de tourner à l'ennui : l'attention était fatiguée, et la fécondité de l'écrivain devait se trouver également à bout. Aussi se contente-t-il de placer une brève mention de l'évènement dans la bouche du Meneur du Jeu.

« Long seroit de tout demonstrer ! »

Cependant, il a encore la complaisance de nous promener dans les différents pays qui retentirent des prédications de saint Bernard. L'apôtre des Alpes, pour gagner l'âme de ses frères égarés en même temps que la vie de ses moines hospitaliers, alla de ville en ville, de couvent en couvent, répandre la brûlante ardeur de son zèle. Cette partie de sa carrière est la plus ignorée ; elle fut peut-être la plus importante : car ses historiens nous parlent, sans rien préciser, des hérésies qu'il extermina, de la paix qu'il rétablit, et d'autres travaux apostoliques de la même espèce. Comme, d'un côté, le nom d'hérétiques s'appliquait souvent, d'une manière géné-

rale, aux mécréants et aux criminels de toute catégorie ; que, de l'autre, les Sarrasins, après leur expulsion du Mont-Joux, étaient encore maîtres de postes redoutables dans les montagnes environnantes, nous pouvons être certains qu'il aida de la manière la plus efficace, et en payant de sa propre personne, à la destruction définitive de cette peste de l'époque et à la conversion de ceux des envahisseurs qui demeurèrent établis dans le pays. La touchante légende de saint Mayeul, abbé de Cluny, qui, à son retour de Rome, fut pris par les Sarrasins dans les montagnes du Dauphiné, nous offre des faits analogues : les païens furent exterminés dans un élan d'indignation universelle, provoqué par leurs excès, et le petit nombre de ceux qui survécurent s'empressèrent de recevoir le baptême; le passage redevint sûr, et toute la province recouvra la tranquillité avec la pureté de sa foi. Ceci se passait une douzaine d'années après la victoire de Bernard de Menthon au Mont-Joux. L'authenticité de l'histoire de saint Mayeul et sa connexité avec celle de l'archidiacre d'Aoste confirment encore la véracité de cette dernière.

Nous avons, du reste, une statistique des missions de saint Bernard encore plus sûre, selon-nous, que les renseignements fournis par ses biographes : nous la puisons dans la liste des églises, chapelles, oratoires ou autels qui lui sont dédiés, et qui sont énumérés dans des *Visites pastorales* de plusieurs évêques de Savoie au dix-septième siècle. Il semble que les localités où son culte est en vigueur doivent être, à peu d'exceptions près, celles qu'il évangélisa. Quelque confiance que l'on veuille accorder à cette manière particulière de rechercher la trace d'un apostolat, en voici le résultat sommaire pour le point qui nous occupe : dans le diocèse de Tarentaise (Savoie), qui renferme le Petit-Saint-Bernard et confine le Grand, vingt cinq sanctuaires sont consacrés à l'archidiacre d'Aoste, et plusieurs d'entre eux se rencontrent précisément dans les vallées où subsistent des vestiges de l'occupation sarrasine; dans le diocèse de Novare, on en compte à peu près le même nombre.

La Lombardie nous est donnée, en effet, comme le principal théâtre des conversions qu'il opéra. S'il n'y trouva point de barbares, il eut du moins à exercer son zèle sur les hérétiques et les factieux qui désolaient alors tout le nord de l'Italie. Hardouin et Henri II d'Allemagne s'arrachaient les débris d'une couronne éternellement disputée. La légende rapporte que Bernard fit un voyage à Rome, pour solliciter l'approbation des statuts de son monastère, et qu'il eut, dans le trajet, l'occasion de se faire le médiateur des deux rivaux, le protecteur du pauvre peuple, le défenseur des droits de l'Eglise incessamment violés par ces guerres sacrilèges. Le Mystère le transporte à Pavie, à Milan, à Novare. C'est dans cette dernière ville qu'il devait mourir, en 1008, au milieu des fatigues de la prédication.

IX

Les scènes finales du Mystère étaient certainement un spectacle édifiant, une instruction efficace pour le peuple qui se pressait autour du théâtre comme à une école de morale et de sainteté; mais elles offrent au lecteur moderne peu d'intérêt : c'est la mise en action des vertus de saint Bernard et des miracles opérés par lui avant comme après sa mort; espèce d'épilogue placé, en guise de moralité ou de conclusion pratique, à la suite de la représentation de sa vie, afin que le spectateur se retire sous une impression salutaire. Pour en tempérer la gravité, l'auteur est obligé d'y mêler une scène de mœurs populaires qui renferme des traits assez comiques : un aveugle, conduit par un valet *ad hoc*, vient se faire guérir au tombeau du saint; à peine a-t-il recouvré la vue, que le serviteur, qui par là même perd son emploi, réclame ses gages.

« Mais répond le maître,

« Mon amy, jamais ne te vis
« Jusques or; ne sçais qui tu es. »

Sur cette plaisante répartie, querelle, injures, et finalement bataille, qui ne se termine que par l'intervention des passants et par un compromis imposé aux deux adversaires. Cette scène semble remplacer ici les bouffonneries plus ou moins divertissantes du *fou*.

Quant à la mort de saint Bernard, elle a lieu également sur le théâtre. Après avoir légué son âme à Dieu, son avoir aux pauvres, la moitié de ses restes à l'église d'Aoste et l'autre moitié à son hospice, le serviteur de Dieu rend son âme aux anges, qui viennent la chercher en chantant : « *Iste confessor Domini sanctus...* » Puis on veille la nuit auprès de son corps, suivant le vieil usage chrétien; et, en attendant la canonisation officielle, la voix populaire le proclame saint. Le décret qui ratifia ce jugement unanime fut rendu cent quinze ans plus tard, en 1123.

Le Meneur du Jeu clôt par une exhortation ce long Mystère. Il s'excuse d'avoir abrégé l'histoire : car sans cela, dit-il, on n'eût pas fini de huit jours. Puis il trace, en quelques vers, un petit résumé de toute la représentation, propose à chacun l'exemple du héros, et termine en protestant contre l'inexécution de la dernière volonté de Bernard, dont le corps était resté en terre étrangère, à Novare, où il est encore. « Aujourd'hui, s'écrie-t-il avec une indignation qui nous vaut un trait de satire, chacun met tous ses efforts à obtenir le meilleur bénéfice; mais nul ne s'inquiète de reconquérir cette sainte relique, dont la Lombardie nous a frustrés. N'est-ce pas grande vergogne et grand dommage pour le pays de saint Bernard, pour son lignage, pour son couvent ?... » C'est cette péroraison qui, entre autres motifs, nous a fait attribuer la composition du Mystère au monastère

même du Grand-Saint-Bernard, où probablement il aura été joué devant la pieuse population des vallées voisines, à quelque aniversaire du saint.

Et maintenant, le lecteur qui nous aura suivi jusqu'au bout trouvera sans doute, comme le Meneur du Jeu, qu'il est temps de s'arrêter, quoique la matière soit propre à fournir encore des pages d'observations littéraires et historiques. Cette analyse aura du moins donné une notion sommaire d'un des monuments les plus curieux et les plus ignorés de notre ancien théâtre (1). Puisse-t-elle aussi avoir jeté quelque lumière sur les origines obscures d'un établissement religieux qui compte parmi les plus célèbres de l'Europe, mais dont les *chiens* du Saint-Bernard ont trop contribué à établir la réputation ! Le rôle de ces estimables auxiliaires a été exagéré dans une multitude de récits de voyages. Quiconque aura une certaine connaissance des lieux réservera son admiration pour ces humbles frères hospitaliers, dont la tâche sublime a été appréciée à sa juste valeur par saint François de Sales. Le jugement de cette autre gloire de la Savoie est la meilleure conclusion que nous puissions trouver :

« L'hospitalité, dit-il, hors l'extrême nécessité, est un conseil ; recevoir l'étranger est le premier degré d'icelui. Mais aller sur les advenues des chemins pour les semondre, comme faisait Abraham, c'est un degré plus haut; et encore plus de se loger ès lieux périlleux pour retirer, ayder et servir les passants, en quoi excelle ce grand saint Bernard de Menthon, originaire de ce diocèse; lequel étant issu d'une maison fort illustre, habita pendant plusieurs années entre les jougs et cîmes des Alpes, y assembla plusieurs compagnons, pour attendre, loger, secourir, délivrer des dangers de la tourmente les voyageurs et passants, qui souvent seroient morts entre les orages et les froideurs, sans les hôpitaux que ce grand ami de Dieu établit et fonda ès deux monts qui pour cela sont appelés de son nom. » (*Théotime*, II, 9.)

A. LECOY DE LA MARCHE.

(1) M. le comte de Menthon le fera connaître plus en détail par la publication du texte même, qu'il prépare en ce moment.

L'ART ET L'INDIFFÉRENCE [1]

L'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* a écrit un livre sur l'Art; et, comme il est juste que l'intelligence révoltée embrasse dans sa chute ce qu'elle avait combattu dans son élévation, l'esprit de ce livre sur l'Art, c'est l'indifférence.

Il y a deux indifférences.

Il en est une qui n'a pas même le soupçon de l'inquiétude. Il n'y a pas pour elle de question posée. Elle vit en paix dans la plénitude de son aveuglement. Cette indifférence-là ne peut être celle des grandes intelligences révoltées. Il faut que l'indifférence, pour les séduire, prenne un certain caractère, et revête l'apparence d'une conclusion. Comme elles ne peuvent éluder la question, il faut que l'indifférence, pour se mettre à leur portée, emprunte la figure d'une réponse.

Alors le grand esprit égaré se livre, ne reconnaissant pas son vaincu d'autrefois.

Mais l'indifférence sous la forme savante et doctrinale n'est pas un monstre nouveau. Les deux indifférences ne portent pas en vain le même nom, et Lamennais n'a pas démenti cette loi mystérieuse qui précipite l'intelligence rebelle dans l'abîme spécialement opposé à la montagne qu'elle occupait.

Or, l'indifférence est la négation de l'Art, qui vit d'amour et qui suppose le discernement.

Les hommes de la première catégorie, les représentants de la première indifférence, ne sont pas troublés par la présence de l'Art. Cette manifestation de la grande inquiétude ne vient pas les déranger. L'Art pour eux n'existe pas. Ils ne soupçonnent pas plus sa possibilité que son existence. Toutefois, ces gens-là, quand ils sont lettrés, ce qui n'est pas sans exemple, peuvent très-bien penser aux beaux-arts, s'en nourrir et s'en délecter. La grossière indifférence, qui ne comporte pas le voisinage de l'Art, comporte parfaitement le voisinage de la littérature.

(1) *De l'Art et du Beau*, par F. Lamennais. — Tiré du 3e volume de l'*Esquisse d'une Philosophie*. —Garnier, 1865.

Les hommes de la seconde catégorie, les représentants de la seconde indifférence, peuvent, au contraire, garder la mémoire de l'Art; et, comme l'Art ne se met en marche que pour atteindre et conquérir la paix, il est dans l'ordre que l'intelligence égarée, lasse de l'attente trompée, s'adresse à l'indifférence pour obtenir, du moins, la parodie de la paix.

La première indifférence, quand elle veut avoir l'air de croire à quelque chose, rencontre le déisme, qui lui va bien. Elle reconnaît, sans l'adorer, un dieu sans mystères et sans rapport avec l'homme.

La seconde indifférence doit chercher et cherche en effet dans une erreur plus haute la contrefaçon de l'unité. Elle va au panthéisme.

Elle peut emporter dans les ténèbres panthéistiques l'Art obscurci. Essayez de concevoir un art déiste, vous n'y parviendrez pas. Le déisme et l'Art sont incompatibles. L'Art est une tentative pour exprimer l'inexprimable. Le déisme est la suppression de l'ineffable. Le panthéisme, au contraire, s'il renferme l'infini dans les limites de son ouvrage confondu avec lui, n'a cependant pas radicalement perdu la notion de l'immense. Il maintient donc, dans une certaine mesure, le champ de bataille de l'Art. Un combat demeure possible. Une opposition subsiste, par conséquent une harmonie à conquérir. L'immensité restreinte que nous fait le panthéisme est encore beaucoup pour la parole humaine. Seulement, cette faible immensité, qui, pour masquer sa misère, veut paraître s'agrandir en donnant au mal une place à côté du bien, est condamnée, sinon à nier l'Art, du moins à le corrompre dans ses racines.

Elle lui retire la condition qu'il suppose : elle lui retire le discernement. Par là même, elle tue l'amour. Elle condamne la parole humaine au désespoir.

Il fallait tout d'abord rappeler ces choses, afin de dominer tout d'abord l'erreur énorme que Lamennais a portée dans son livre sur l'Art.

En effet, un homme tel que Lamennais est incapable de nous dire son sentiment sur l'Art, sans nous dire préalablement son sentiment sur la nature des choses. Chez les hommes médiocres, soit qu'ils appartiennent à l'erreur, soit qu'ils appartiennent ou croient appartenir à la vérité, l'erreur ou la vérité n'occupent jamais qu'une place subalterne. La place centrale est occupée par l'insignifiance. Mais un homme tel que Lamennais est capable de tout, excepté de l'insignifiance. L'erreur absolue l'attirait, comme elle attire toujours les

grandes natures infidèles. Privé du Dieu immense, Lamennais voulut le retrouver. Il s'adressa au panthéisme. Privé du Dieu pacificateur, Lamennais voulut le retrouver, et se jeta violemment, tête baissée, dans l'abîme de l'indifférence.

L'indifférence, non plus, je le répète, cette basse indifférence qui avait jadis excité, une fois pour toutes et à jamais, son irréconciliable indignation; mais cette indifférence hautaine et désespérée qui, au lieu d'oublier la question et la réponse, semble vouloir mêler, dans une confusion gigantesque, toutes les questions et toutes les réponses, fut l'abri désolé de sa grande intelligence.

Le panthéisme confond le Créateur et la créature (1). Il confond aussi toutes les religions. La Religion se perd dans la foule. Le panthéisme veut l'unité : mais le panthéisme semble croire le discernement ennemi de l'unité.

L'exclusion de l'erreur lui apparaît comme une limite, comme une restriction, comme une atteinte aux droits de l'immense.

Il est curieux de voir la théodicée de Lamennais se réfléchir dans son esthétique.

Dans l'ordre de l'Art comme dans l'ordre de la Science, il semble que l'unité et le discernement lui apparaissent ennemis. Ne voulant pas sacrifier l'unité, il sacrifie le discernement.

Aussi méconnaît-il beaucoup plus directement la majesté de la Critique que la majesté de l'Art.

Lamennais rattache l'Art aux lois générales. L'Art ne lui apparaît pas séparé de la Science. L'Art ne lui apparaît pas séparé de la vie. L'Art se montre à lui dans son rapport nécessaire avec toutes choses. L'Art pour lui n'est pas un détail soumis à certaines règles, spéciales et convenues. C'est une expression du grand désir, c'est une manière de tendre vers l'infini. A la fin du chapitre sur la danse, nous lisons ces lignes :

« Avant de quitter le sujet traité dans ce chapitre, il est bon de faire remarquer de nouveau l'intime liaison des diverses branches de l'Art, varié dans ses manifestations comme nos facultés, radicalement un comme l'homme même. D'où il résulte que l'objet de l'Art, c'est-à-dire le Beau, est aussi essentiellement un, absolu dès lors, infini en soi, bien que ses reflets dans la création soient finis ainsi qu'elle; et c'est pourquoi, à

(1) Lamennais proteste contre cette confusion. Mais il faut bien entendre les subtilités de l'erreur Lamennais ne veut maintenir qu'une certaine distinction logique : il n'entend pas se placer alors au point de vue de la substance.

quelque hauteur que l'Art ait pu s'élever, il tend toujours au delà, par un éternel mouvement d'ascension vers son dernier terme. Et le terme où il tend est aussi le principe d'où il sort : car il cesserait soudain d'exister, si ce terme cessait d'être, ou si, continuant d'être, l'homme cessait d'en avoir le sentiment et la vision. Ainsi l'Art prouve Dieu, et *la grandeur de l'homme uni à Dieu* et possédant la conscience de cette union ; il est le culte instinctif et naturel que rend à l'Être souverain la créature intelligente, puisqu'elle exprime par lui sa conception des choses et de leur suprême Auteur, l'admiration, l'amour, tout ce qu'elle ressent en soi à la vue du mystérieux modèle, de la beauté inénarrable qu'elle contemple avec ravissement. »

Dans ces lignes remarquables, Lamennais proclame la grandeur de l'Art, et proclame que cette grandeur réside dans la fidélité. *L'Art*, dit-il, *prouve Dieu, et la grandeur de l'homme uni à Dieu.* Belle parole, qui fait songer douloureusement à ce que Lamennais pouvait être dans les régions de l'obéissance ! belle parole qui éclate soudain comme un souvenir du type violé !

En général, je le répète, Lamennais parle de l'Art avec intelligence. Mais l'amour de l'Art, sans l'horreur de son contraire, est un amour vain et stérile. La pierre de touche du sens artistique, c'est le sens critique, en prenant ce mot dans sa vraie acception, indignement oubliée. Nous ne connaissons pas la dignité de la critique. Elle veille sur la pureté de l'Art. Elle préserve, elle avertit, elle rappelle à l'ordre. Sans elle, l'Art, exposé de toutes parts aux invasions de l'ennemi, comme ces royaumes que l'on veut partager, risque de perdre sa forme et son nom. Le discernement est le gardien jaloux de l'unité. La vigilance militante de la critique est aussi nécessaire à l'unité de l'Art que l'armée à la nation. Lamennais, qui ne paraît pas sentir cela, le démontre par l'absurde. L'épouvantable et monstrueuse absence de critique, qui est le caractère de son livre sur l'Art, donnerait l'idée d'inventer la critique si elle n'était pas éternelle.

Les complaisances de Lamennais sont infatigables. Cet homme qui parle de l'Art avec intelligence, n'est plus reconnaissable quand il s'agit de juger. Il subit l'histoire de l'Art, il ne la domine pas. Les admirations toutes faites s'imposent à lui. Il arrondit ses phrases, il soigne ses périodes, pour rédiger à nouveau les vieux arrêts. Il fait la part du passé, il fait la part du présent, et ne fait pas celle de l'avenir, parce que l'avenir serait jaloux, exclusif, intolérant. Ses jugements sur le dix-septième siècle, ses jugements sur le dix-neuvième

siècle, ressemblent à ceux qui traînent partout. Par un juste châtiment, ce style nerveux qui lui va si bien l'abandonne, et on sent mourir l'écrivain. A mesure que Lamennais passe de la notion de l'Art à l'exercice de la critique, c'est-à-dire, à mesure qu'il passe de la théorie à la pratique, le lecteur effrayé (je parle du lecteur intelligent) se sent abandonné par le style de Lamennais.

Écoutons encore Lamennais parler de l'Art :

« Cette véhémente aspiration à l'idéale beauté qui resplendit en tout ce qui est, se confond avec la tendance innée en nous vers le principe d'où découlent les êtres dans leur inépuisable variété, la tendance vers l'Être absolu, qu'au sein de sa lumière et de son éternité nous découvrons de loin à travers le milieu obscur des phénomènes du temps. Une irrésistible impulsion nous porte à nous unir à lui de plus en plus, et les joies si vives dont l'Art est la source ne sont que la conscience même de cette union plus grande, la jouissance intime attachée à l'accomplissement d'une loi naturelle, *de la loi première de toute existence.* »

Ecoutons maintenant Lamennais critique :

« Rome, après Lucrèce, n'a produit que deux poëtes vraiment dignes de ce nom, Virgile et Horace. Au temps où ils vécurent, presque toutes les sources de la poésie primitive étaient desséchées. Ils ne purent donc enfanter de ces œuvres qui apparaissent à l'origine comme des révélations du Beau infini et comme les types éternels de l'Art ; mais tous deux trouvèrent en eux-mêmes assez de richesses pour se faire un rang voisin du premier... »

Et plus loin :

« *Horace a jeté sur la vie humaine un regard profond ;* il l'a vue passer comme le rêve d'une ombre, et se riant de ceux qui croient au lendemain, il invite *le sage* à jouir de l'heure présente, la seule qui lui appartienne, *à semer de fleurs le court trajet qui sépare le berceau de la tombe.* »

Ainsi Lamennais, qui tout à l'heure parlait comme un penseur et comme un écrivain, parle maintenant comme un professeur de rhétorique. Oubliant ce qu'il vient de dire sur la véhémente aspiration qui resplendit en tout ce qui est, oubliant que spécialement elle demande à resplendir en lui, il nous parle sans horreur, avec une molle et flasque impartialité, il nous parle avec indifférence d'un chansonnier qui représente l'absence totale d'aspirations.

S'il est un homme qui semble incapable de célébrer Horace, cet homme, c'est Lamennais.

Horace est le contraire exact, non-seulement de Lamennais fidèle, mais encore de Lamennais déchu. Horace est le contraire du désir. Mais, de même que l'ascension de l'Art est indéfinie, c'est-à-dire certaine de ne jamais atteindre son repos, ainsi la déchéance a des bas-fonds situés au-dessous du précipice. La déchéance propre de Lamennais, c'est l'aspiration renversée. Mais, toutes les déchéances étant solidaires, voici Lamennais agenouillé devant Horace.

Horace, nous dit gravement Lamennais, *a jeté sur la vie humaine un regard profond.*

Le regard d'Horace ! la profondeur d'Horace ! un professeur de rhétorique hésiterait à signer cet incroyable certificat. Il craindrait d'aller un peu loin. Lamennais ne craint pas d'aller un peu loin. La littérature n'est pas son métier : mais quand il se mêle de littérature, il efface tous les littérateurs. Et ce regard d'Horace, cette profondeur d'Horace, Lamennais prend la peine de les déterminer. Écoutez le commentaire de Lamennais : « Horace invite le sage à jouir de l'heure présente, et à semer de fleurs le court trajet qui sépare le berceau de la tombe. »

Quel regard ! quelle profondeur !

Horace et Lamennais (il faut bien les réunir un moment), Horace et Lamennais invitent le sage à se renfermer dans l'heure présente, à supprimer la grande inquiétude, à semer de fleurs le court trajet qui sépare le berceau de la tombe. Sans doute, Lamennais n'a pas pratiqué cette aimable philosophie : il a connu tour à tour l'espérance et le désespoir. Le court trajet qui sépare son berceau voisin des fonts du baptême, le court trajet qui sépare son berceau de sa tombe sans croix, ce court trajet ne fut pas semé de fleurs. Lamennais a connu trop tard cette aimable philosophie qui supprime également l'espérance et le désespoir. Mais si Lamennais a jeté sur la vie humaine un regard superficiel, il veut du moins reconnaître et confesser la légèreté dont il fut coupable. Ne soyez pas trop sévères pour lui ! S'il avait pu se former à l'école d'Horace, peut-être aurait-il jeté sur la vie humaine un regard profond !....

Lamennais poursuit en ces termes :

« Quel que soit *le vice* de cette philosophie demi-stoïque, demi-épicurienne, *qui ne tient nul compte des devoirs de l'homme et de sa destination providentielle*, elle a néanmoins son côté vrai, un côté par lequel elle correspond

à nos instincts intimes : car tout ce qui nous rappelle la fuite rapide de notre existence d'un moment... etc. »

La critique devrait être une parole. Elle devrait sévir. L'indignation n'est pas une affaire de luxe. Le glaive ne balance pas : il frappe. Lamennais, spécialement, aurait pu tenir avec puissance le glaive de l'indignation. Rien de plus contraire à tous les types, mais spécialement, rien de plus contraire au type de Lamennais que cette molle complaisance qui insinue en tremblant sa demi-réclamation, et qui se borne à faire ses réserves devant les monstres.

En face des grandes natures qui péchèrent contre l'Art, l'admiration de Lamennais est au moins d'accord avec sa propre déchéance. Quand il parle de Shakespeare et de Gœthe, il remonte parmi les poëtes, et son erreur perd le caractère d'abaissement que nous venons de constater. Mais son erreur est toujours la même : c'est toujours l'indifférence. Il ne juge pas, il ne discerne pas; il accepte indifféremment tout ce que lui présentent Shakespeare et Gœthe. Il dit en parlant de Shakespeare :

« Et en faisant passer sous nos yeux ce tableau si vrai, si animé, ne croyez pas que le poëte exprime les passions et les sentiments qu'il a éveillés en lui-même, qu'il se soit tour à tour identifié à ses personnages si divers : non, il les a regardés d'en haut, *son œil indifférent a pénétré en eux*, dans les plis et replis inconnus à eux-mêmes; et, comme un miroir reflète les objets, sa calme intelligence reflète cette vive image de l'homme tel qu'il est, tel qu'il sera toujours, mélange de bien et de mal, de grandeur et de bassesse, de ténèbres et de divines clartés, assemblage de tous les contrastes. »

Peut-être ce jugement conviendrait-il moins à Shakespeare qu'au poëte qui serait composé de Shakespeare et de Gœthe, unissant l'étendue désordonnée de Shakespeare à la hauteur dédaigneuse de Gœthe. Quoi qu'il en soit, cette admiration de Lamennais pour l'artiste indifférent est bien remarquable. Je conçois une indifférence qui serait un silence plus haut que la parole, et qui répandrait sur celle-ci une lueur terrible. Ce type est supérieur à celui de Lamennais. Cet homme est trop directement l'adversaire de l'indifférence pour être chargé de la voir dans son type. Il n'est pas chargé de la convertir. Il est chargé de convertir les indifférents. Il n'a pas les dons qui permettraient de dominer la colère et de transfigurer l'indifférence. Il a les dons réclamés par sa tâche. Sa parole est militante, et ne peut

devenir pacificatrice qu'à force d'avoir été et d'être encore militante. Tel est son type, et par conséquent, la loi de son activité. Aussi, quand il célèbre l'indifférence, comme il vient de le faire à propos de Shakespeare, commet-il un suicide. En louant Shakespeare de son indifférence, qui n'est à vrai dire que l'adoration du Hasard, Lamennais se découronne de ses propres mains : car il devrait être spécialement indigné devant le pêle-mêle shakespearien. Shakespeare et Gœthe sont les deux poëtes de l'indifférence. Shakespeare est *le poëte* furieux de l'indifférence, dont Gœthe est le poëte tranquille. Shakespeare et Gœthe devraient allumer la colère de Lamennais, qui promène sur eux un regard béat. Vous venez de l'entendre parler de Shakespeare, écoutez-le parler de Gœthe :

« *Faust* est l'œuvre d'un puissant esprit, d'un esprit poétique, surtout par l'exquis sentiment de la forme, et il est en même temps l'œuvre d'un siècle de critique audacieuse et d'incrédulité. *Il appartient à la poésie du mal ou de l'enfer*, comme le concevait le moyen âge... etc. »

La poésie du mal ou de l'enfer! Le prêtre qui écrit ces mots, le prêtre qui nous vante la poésie du mal ou de l'enfer ne prétend pas que ce soit là l'unique forme de la poésie. Lamennais a l'esprit large : à côté de la poésie du mal, il admet la poésie du bien ; à côté de la poésie de l'enfer, il admet la poésie du ciel. Lamennais vous présente avec indifférence les deux termes de la question. Lamennais ne voudrait pas, en étudiant la poésie de l'enfer, négliger la poésie du ciel. Un traité de littérature doit être complet.

Lamennais parle en ces termes de Satan :

« Cette forme *ravissante*, isolée du Créateur, isolée de la création, est suspendue dans le vide comme un météore effrayant. »

Mais ailleurs Lamennais veut définir le type du saint :

« Le type du saint, dit-il, se caractérise par je ne sais quoi d'humble et de sublime dans sa suavité *ravissante*. »

La même parole sert indifféremment à Lamennais pour exprimer l'ascension glorieuse qui récompense l'humilité et pour glorifier l'orgueil de celui qui a dit *ascendam*, mais qui fut précipité.

Au sommet de l'échelle, face à face, Lamennais place deux types qu'il invite à se regarder l'un l'autre, le saint et le damné.

« Comme, à partir du premier moment où la grâce prédomine, on arrive, par une série de grâces successives, à un dernier terme qui est le *saint*,

pleinement uni au Christ, et par le Christ à Dieu ou au Bien infini; à partir du péché que transmet la génération, on arrive, par une série analogue de nuances, à un dernier terme, qui est le *damné*, pleinement uni à Satan, *le chef de ceux qui n'ont point de chef...* »

Sans doute, le damné occupe sa place dans l'Art divin; mais il n'est pas un type, comme paraît le croire Lamennais. Il est au contraire la négation radicale et définitive du modèle typique. Il manifeste indirectement, par la vengeance dont il est la proie, il fait éclater au fond de l'abîme l'ordre et la gloire.

Et en même temps, la laideur infernale condamne la beauté divine à faire des excès au plus haut des cieux, pour maintenir ce genre d'équilibre qui s'appelle la victoire. La clameur des réprouvés impose à l'Harmonie l'obligation rigoureuse d'inventer de nouvelles ressources et de faire entendre des notes inouïes pour triompher de la dissonance.

Lamennais reproche au Moyen-Age d'avoir méconnu la beauté de Satan. Il est vrai que Lamennais ne tient pas à ce reproche. Il ne tient à rien. Satan est-il beau? Satan est-il laid? Qu'importe. Lamennais accepte indifféremment les deux réponses.

« Le sentiment profond d'une des conséquences nécessaires du mal, qui est d'abaisser la créature mauvaise, de la ravaler au niveau des êtres inférieurs, a induit l'Art chrétien à le représenter sous les formes hideuses d'animaux réels et fantastiques. Ces bizarres créations, si multipliées au Moyen-Age, ne sont que des images symboliques de Satan, dont toutefois *le type idéal* (1), loin d'exclure la beauté matérielle de la forme, l'implique au contraire, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs; et ce que ce type a de plus effrayant résulte du contraste heurté de la beauté physique et de la déchéance morale. Mais, *entre deux conceptions également vraies à des points de vue différents*, l'Art dut choisir, dans les premiers temps, celle que le peuple pouvait le mieux comprendre, et d'où sortait pour lui l'instruction la plus salutaire. »

De ces deux conceptions, dont l'une présente Satan comme absolument et totalement laid, et dont la seconde lui laisse la beauté physique, attendu que la poésie vit de contrastes; de ces deux conceptions *également vraies à des points de vue différents*, Lamennais, malgré son indifférence, ou pour mieux dire à cause de son indifférence, préfère de beaucoup la seconde. De là son enthousiasme pour le Satan de Milton. Lamennais admire beaucoup ce tribun, et semble

(1) Dans ce passage, les mots soulignés le sont par Lamennais.

reconnaître en lui, dans ses déclamations, dans sa pose théâtrale, le *type idéal* de Satan. Car Satan, ne l'oubliez pas, ceci est fondamental dans l'esthétique de Lamennais, Satan a gardé son type idéal, et la poésie résulte précisément du contraste heurté de son type idéal qu'il a gardé, avec les torts de conduite que Lamennais ne veut pas dissimuler.

Il est impossible d'admirer le Satan de Milton sans admirer à l'instant même les poëmes de Lord Byron. Toutefois Lamennais, en célébrant l'auteur de *Manfred*, n'a plus la même raideur : il laisse entrevoir dans un demi-jour sa propre désolation.

« Il a, dit Lamennais en parlant de Byron, il a des retours de foi, des instincts divins et des sympathies humaines que Gœthe avait fini par étouffer en lui. Quand Byron cède à leur impulsion, on respire plus à l'aise, on est comme délivré d'un énorme poids qui oppressait la poitrine. Quelques rayons furtifs glissant tout à coup entre les masses noires des nuages, colorent sa poésie d'une lumière plus douce. Cependant, l'auteur du *Giaour*, de *Manfred*, de *Caïn*, de *Don Juan*, retombe bientôt sous la puissance de l'esprit qui l'obsède, esprit de doute et d'orgueil, de révolte et de négation, de dédain ironique, de haine et de guerre opiniâtre contre le pouvoir supérieur, qu'il brave encore *jusque dans la chute, la plus mortelle chute.* »

En lisant ces lignes, la pensée du prêtre qui les écrit, la pensée du prêtre qui souligne les derniers mots, se présente à l'esprit. Ne semble-t-il pas tracer ici sa propre image ? Puisse la Justice avoir eu pitié ! Mais nous qui ne sommes pas dans le secret, nous qui n'avons à prononcer que sur l'œuvre de Lamennais, nous devons saisir ses paroles comme une occasion, et venger à ce propos l'honneur de la vérité. Lamennais admire la révolte, il lui prête un genre de grandeur, il voudrait lui faire une auréole avec le feu de l'enfer. Lamennais nous accorde que la révolte pèse comme un cauchemar sur la poitrine de l'homme : mais l'héroïsme de l'homme, qui supporte avec courage et fierté le poids du cauchemar, réclame et obtient son admiration. Ce compliment est spécialement fait pour réjouir Satan : il demande cet hommage, il aime à respirer la fumée de cet encens. Ce compliment, j'en conviens, ne s'adresse pas à lui directement, mais il s'adresse à lui dans ses victimes. Or il aime beaucoup les compliments délicats qui lui sont faits dans la personne de ses victimes. Il veut bien qu'on sache qu'il fait des victimes : il connaît l'amour de l'homme pour le sacrifice renversé.

Il faut reconnaître que Lamennais, en parlant de Satan sur ce ton, ne dit rien que de parfaitement conforme à la pensée sous-entendue d'un nombre immense de catholiques, qui, dans le fond du cœur, admirent beaucoup Satan, et n'osant partager avec lui la révolte, de peur d'en partager aussi le châtiment extérieur, lui expriment dans l'âme leurs regrets sincères et modestes de n'oser le suivre au fond de l'abîme. Cette façon de concevoir et de pratiquer l'humilité est assurément beaucoup plus commune que l'autre, qui serait au contraire la revendication brûlante de l'admiration et de l'amour au profit de l'ordre et de la fidélité. Ayant beaucoup fréquenté les catholiques, Lamennais n'a pu se défendre d'une détestable réminiscence.

Parlant ainsi de l'être qui inventa la négation de la joie, il est tout simple que Lamennais soit l'ennemi du rire. Lamennais conçoit le rire comme le contraire d'un épanouissement :

« Toujours, nous dit-il, il implique un mouvement vers soi et qui se termine à soi, depuis le rire terrible de l'amère ironie, le rire effrayant du désespoir, le rire de Satan vaincu et résistant encore, et s'affermissant dans son inflexible orgueil, jusqu'au rire dégradé de l'idiot et du fou, et jusqu'à celui qu'excite une naïveté inattendue, une niaise balourdise, une bizarre disparate. »

L'absence de critique, c'est-à-dire de discernement, éclate ici d'une façon remarquable. Lamennais enveloppe dans le même anathème le rire infernal et le rire divin : sa manière d'opérer cette confusion, c'est de ne pas même concevoir le rire divin, qui apparaît dès lors comme une variante du rire infernal, expression que Lamennais prend cette fois en mauvaise part. Lamennais a oublié que le Dieu vivant promet de rire de ses ennemis vaincus. *Ego quoque in interitu vestro, ridebo, et subsannabo.* Non-seulement il rira, mais il ricanera dans leur mort.

Lamennais reproche au rire d'appartenir à l'ironie ; mais l'ironie peut avoir et doit avoir dans l'Art une place admirable que Lamennais ne soupçonne pas. De quelle ironie vengeresse devrions-nous poursuivre, dans l'Art comme dans la vie, la vieille bête que Lamennais admire gravement, la vieille bête qui est là pour être moquée, pour être raillée, pour tomber elle-même dans les filets qu'elle a tendus ! *Veniat illi laqueus, quem ignorat: et captio, quam abscondit, apprehendat eum : et in laqueum cadat in ipsum.* L'épanouissement

du rire, qui s'accomplit en paix dans les régions de la lumière, s'accomplit par la guerre et par la victoire dans l'empire des ténèbres.

Je le répète en terminant, je le répète pour conclure, le livre de Lamennais sur l'Art est un attentat contre la critique, et par conséquent un attentat contre l'Art. On y rencontre des idées élevées, et l'on ne tarde pas à tomber dans les plus vulgaires appréciations. Le bien et le mal y sont donnés comme les deux pôles de l'Art, et la victoire du bien sur le mal est supprimée au profit d'une monstrueuse indifférence qui semble vouloir parodier la Paix, et qui ne rencontre qu'un morne désespoir. Ce livre atteste une haute intelligence : mais il montre aussi jusqu'où peut descendre une haute intelligence.

GEORGES SEIGNEUR.

CHRONIQUE

L'aristocratie de la bohême parisienne et le monde. — M. Du pin moraliste. — Traits de mœurs.

I

La Presse vient de nous apprendre une chose dont nous étions loin de nous douter : c'est que M. Arsène Houssaye est l'un des écrivains qui connaissent le mieux et savent le mieux peindre la société actuelle prise dans « ses sphères les plus distinguées. » L'auteur de cette forte *réclame* produit, comme preuve, les titres de quelques romans publiés, depuis trois ou quatre ans, par M. Houssaye. Mieux valait s'en tenir à l'affirmation. Les romans de M. Houssaye donnent tout à la fantaisie, une fantaisie maladive. Ses personnages n'ont jamais vécu et ne vivront jamais. Cependant, le milieu où ils se meuvent, sans être vrai, n'est pas non plus complétement imaginaire. Il ne rappelle aucune fraction de la société distinguée et honnête, mais on y devine quelques traits de ce monde équivoque et interlope dont Paris est le quartier général. Ce monde-là a pour peintre ordinaire, non pas M. Houssaye, mais M. Dumas fils. On y rencontre des noms sonores, quelquefois même des noms anciens, des généraux et des diplomates de divers pays, particulièrement des pays lointains, des enrichis de tous les trafics, des blessés de toutes les aventures, des artistes, des feuilletonistes, des nécromanciens, des acteurs célèbres, des femmes à la mode, généralement veuves ou séparées du mari, des bas-bleu émancipés, des actrices en renom. Au fond, c'est une collection de viveurs, d'ennuyés, de déclassés et d'aventuriers. Les étrangers y sont plus nombreux que les Français. Comme quelques-uns de ces représentants de la vie libre sont vraiment riches, ils donnent des fêtes splendides et l'on y va. Du moins les hommes y vont, car il est reçu que les hommes peuvent aller partout. Quant aux femmes appartenant à la société française et régulière, elles s'abstiennent généralement de hanter ces salons cosmopolites. Celles qui s'y hasardent, ou ne connaissent pas le terrain ou prennent soin de dire qu'elles ont voulu se passer un caprice.

M. Dumas fils a peint en connaisseur, d'une main ferme quoique complaisante, cette brillante bohême de la société. Il a eu soin de montrer que ces viveurs de toutes sortes s'accrochent d'un côté au monde réputé honnête, mais de mœurs faciles, et tiennent de l'autre au demi-monde. En effet, tel personnage de M. Dumas appartient à la société, tel autre n'y est plus attaché que par un lien très-faible, tel autre sort des bas-fonds et y rentrera. Ses principales héroïnes sont des aventurières chevronnées ou d'aimables personnes marchant ouvertement aux aventures. Il en résulte que ses comédies, sans être réellement des comédies de mœurs, représentent néanmoins l'un des accidents du tohu-bohu contemporain.

M. Arsène Houssaye procède différemment. Il nous montre, en les couvrant de fleurs artificielles, les mêmes personnages que M. Dumas; mais il les prend et veut les faire prendre pour des types accomplis du meilleur monde. Il leur donne des titres, des châteaux, des chevaux, et reste convaincu qu'il a mis en scène la société la plus distinguée et même la plus honnête. Soyons exact, et reconnaissons que, s'il laisse aux personnages de M. Dumas leurs allures et leurs mœurs, il y joint, sous prétexte de poésie, une petite dose d'enthousiasme et même de religiosité.

Le dernier roman de M. Arsène Houssaye, celui qui transporte *la Presse*, le *Roman de la Duchesse* est, d'après ce que nous en avons lu, tout entier dans cette donnée radicalement fausse.

Son héroïne, charmante jeune fille, douée de toutes les vertus et de toutes les grâces, a des propos et des à-propos de dessalée; ses traits d'esprit sentent l'élève du Conservatoire qui s'est frottée de littérature dans les œuvres de Paul de Kock et les petits journaux. Sa tante vient de lui dire que bientôt le roman de son cœur lui fera oublier les romans qui amusent son esprit. Voici les jolies choses qu'elle échange à ce sujet avec sa femme de chambre :

« — Est-ce que vous avez entendu ce que me disait ma tante? demanda d'un air distrait Jeanne à sa femme de chambre.

— Oui et non, mademoiselle.

— Traduction libre : vous n'avez pas perdu un mot; avez-vous compris?

— Oui et non, mademoiselle.

Eh bien, dites-moi pourquoi vous avez compris et pourquoi vous n'avez pas compris ?

— Eh bien, j'ai compris qu'il y avait quelque mari à l'horizon pour mademoiselle.

— Un mari? voilà un mot qui me gâte Lionel. Je commencerais comme tout le monde, par un mari! — Mais se marier avant d'avoir le temps d'aimer et d'être aimée, ce n'est pas faire un roman, c'est l'*Histoire universelle* de Bossuet! »

« Mlle de Riancourt s'était dit cela à elle-même — que ne se disent pas aujourd'hui les jeunes filles ! — mais la femme de chambre, qui avait écouté, osa hasarder cette réflexion :

« — Mais, mademoiselle, on peut commencer comme tout le monde et ne pas finir comme tout le monde.

— Cette fille n'est pas trop bête, pensa Jeanne. »

M. Arsène Houssaye ne manque pas de dire que ses héroïnes ont fait leur éducation au Sacré-Cœur. Il est vrai qu'au moment où il s'en empare elles ont déjà eu le temps de lire beaucoup de romans, d'aller seules ça et là, de courir le parc ou la prairie en cueillant des fleurs rustiques avec Pierre ou Paul. Ce complément insolite d'éducation a pu les former assez vite. Et quels romans lisent-elles? Tous les romans, notamment ceux de Mme Sand et de M. Hugo. Ecoutez, par exemple, la suave et séduisante Jeanne. Sa tante lui demande si ses lectures *l'amusent bien*.

« — Non, ma tante, tout m'ennuie. Je me trompe, car il y a une chose qui m'amuse encore mieux que George Sand ou Victor Hugo, ce sont les contes que vous contez si bien.

— Ah ! oui, moi je conte les romans que j'ai vus et non les romans que j'ai lus ; ce sont là les vrais romans, ma belle amie.

— Vous m'en direz un ce soir, quand tout le monde sera couché, n'est-ce pas, ma tante?...

— Non, c'est fini : je n'en sais plus.

— Oh ! ma tante, que voulez-vous que je devienne? J'ai lu toute votre bibliothèque en commençant par les livres que vous m'aviez défendus. Si nous restons encore ici six semaines, je vais être forcée de lire les *Voyages du jeune Anacharsis en Grèce au milieu du quatrième siècle avant l'ère commune*. Chaque fois que je cherche un livre amusant, celui-là me tombe sous la main. »

Aussi Jeanne de Riancourt est-elle plus forte sur les finesses de l'amour que le cousin Lionel, un roué cependant :

« Quand Mlle Jeanne de Riancourt entra dans la salle à manger, trois jeunes gens qui depuis le matin avaient fait la chasse aux grives, le duc Lionel ***, le comte Georges d'Ormancey et Gaston Vivien allèrent au devant d'elle et lui voulurent baiser plus ou moins amoureusement la main, car tous les trois étaient un peu, beaucoup, passionnément amoureux d'elle.

« Quand ce fut le tour de son cousin Lionel, elle retira sa main et rougit.

« Un philosophe de l'amour eût bien vite deviné que Lionel était le seul qu'elle aimât. Elle l'aimait trop pour lui donner une main toute chaude encore du baiser des autres.

— Eh bien, ma cousine, je ne comprends pas !

— Mon cousin, c'est précisément parce que vous ne comprenez pas. »

Il me semble que rien de tout cela n'est bien spirituel, et j'affirme que tout cela est faux.

Je supprime, notez-le, d'autres traits qui font par trop d'honneur à la pénétration amoureuse de mademoiselle Jeanne.

Si, de l'héroïne pure et même candide, nous passons à d'autres personnages féminins, ce sera bien autre chose. Ne parlons pas de cette Léa qui représente le demi-monde; mais signalons cette tante, femme riche, sage, vertueuse et titrée, qui raconte à sa nièce des histoires amoureuses et scandaleuses à faire pâlir les romans de Mme Sand. Si M. Houssaye a rencontré quelque part une semblable tante, il fait confusion en disant qu'elle appartenait à la *bonne société*. C'est une tante d'actrice.

Cependant, il y a là une réserve dont il faut tenir compte à M. Houssaye. Il a pensé qu'une jeune personne aussi facilement abandonnée à elle-même que Jeanne de Riancourt ne pouvait pas avoir de mère. Il l'a donc placée sous le gouvernement d'une tante. C'est tout de même faux, archi-faux. Dans le monde où il prétend introduire ses lecteurs, — et ce n'est pas celui qu'il décrit, — la tante qui remplace la mère en accepte tous les devoirs, en partage toutes les sollicitudes et toutes les délicatesses. Elle ne livre pas à elle-même la jeune personne qu'elle doit surveiller et guider. A défaut de toute autre raison, de tout autre sentiment, les seules convenances, les seuls usages le lui défendraient. Et je parle ici des gens qui vivent correctement selon le monde. Combien le faux apparaîtrait davantage si nous opposions aux fantaisies que M. Houssaye donne comme peintures de mœurs, les coutumes, les règles de cette fraction de la société où l'on tient encore aux préceptes de la vie chrétienne ! Or, ce sont des chrétiennes qu'il croit peindre. Je lui garantis qu'aucune des délurées qu'il a montrées jusqu'ici, jeune personne, femme ou douairière, ne répond à son programme.

Ses héros ne sont pas plus vrais que ses héroïnes. Assurément l'on compte aujourd'hui grand nombre de jeunes gens de bonne famille vivant en désœuvrés. Il est également certain que la plupart de ces oisifs deviennent vicieux. Mais pourquoi leur donner de l'esprit, du savoir, de la virilité? Ils savent saluer, mettent gentiment leur cravatte, possèdent un petit jargon de société, propre à dire pendant dix minutes des riens capables d'éblouir une pensionnaire et d'étonner un collégien. C'est tout. Sortez-les des chevaux, de la chasse, des commérages, ils restent muets ; et c'est le mieux qu'ils puissent faire : car, quand ils parlent, la nullité et la vulgarité éclatent dans toutes leurs paroles. Ils ne savent rien, ne lisent rien, ne s'intéressent à rien. Ils n'ont pas même, en eux, assez d'étoffe pour s'abandonner à une passion : car toute passion exige des sacrifices, et l'idée de se sacrifier dans une mesure quelconque ne leur viendra jamais. D'ailleurs, pour se passionner il faut penser; ils ne pensent pas. M. Arsène Houssaye

a donc tort de leur donner des amours violents, généreux, prêts à tout. Ils n'aiment qu'à bon escient. Leur cœur ne se laisse prendre définitivement qu'aux charmes des jeunes personnes bien dotées. Les autres, ils peuvent les trouver ravissantes, les courtiser, s'en amuser, les compromettre et même les perdre; mais les épouser, jamais! La recherche d'une dot, c'est leur grande affaire, la seule où ils puissent apporter du zèle, de la passion, de la persévérance. Si la dot est très-belle, ils s'élèveront jusqu'à l'habileté; si elle est magnifique, ils auront du génie... — une sorte de génie — et de la bassesse. Après tout, ils se rendent justice. Comment élèveraient-ils leurs enfants et maintiendraient-ils leur position si l'argent de la femme n'y pourvoyait pas! Réduits à leurs seules ressources, aidés de leur seul mérite, ils devraient s'interdire le mariage, comme n'étant pas de force à soutenir une famille.

Mais si M. Houssaye donne indûment à ces pauvrets de l'esprit et des passions désintéressées, il leur fait tort du côté de la politesse. Ils n'ont pas, avec les femmes et les jeunes filles de *leur société*, le ton qu'il leur prête. Ils conservent les formes extérieures du savoir-vivre. Or, c'est y manquer que de se permettre envers une jeune personne des familiarités qui doivent l'embarrasser, et dont les témoins pourraient, à bon droit, s'étonner. Ils n'y manqueraient pas. De pareilles allures sont de mise avec les déclassées du monde interlope dont nous parlions plus haut, mais dans le vrai monde elles ne sont pas reçues. Sans doute, les héroïnes de M. Houssaye sont à peu près livrées à elles-mêmes, et cette situation irrégulière provoque bien des hardiesses. Néanmoins, même en admettant ce point de départ faux, la note reste fausse.

Si nous contestons le mérite de M. Houssaye comme peintre de mœurs, nous reconnaissons, d'autre part, que ses livres offrent un certain attrait. Ils échappent à la vulgarité courante. C'est chiffonné, maniéré, peinturluré, musqué; mais au milieu de tout cela se trouve une certaine grâce mignarde; et, de plus, si l'on substitue l'aristocratie de la bohême parisienne aux personnages du vrai monde, que l'auteur a prétendu montrer, on a des tableaux où se joue un reflet de la vérité. Ce sont, d'ailleurs, de vilains tableaux.

II

M. Dupin aîné n'est pas seulement magistrat et homme politique, il est encore moraliste. Qui pourrait en douter après avoir pris connaissance de son *opinion sur le luxe effréné des femmes?* (1). Ce petit réquisitoire, dont on a beaucoup parlé, mais qui commence à vieillir, doit obtenir ici une mention spéciale. Laissant de côté le fait qui l'a provoqué, nous en

(1) Brochure in-8 de 4 pages. Prix : 10 centimes. Chez Plon, Paris.

extrairons et commentèrons quelques lignes de nature à compléter les esquisses de mœurs comtemporaines que nous donnons de temps à autre dans cette chronique.

L'une des plaies et des hontes de ce temps-ci est assurément la tendance chaque jour plus marquée des femmes du monde à copier les toilettes des petites dames du demi-monde. Les demoiselles libres n'inventent pas une coiffure, un chapeau, une forme de robe ou de mantelet, qu'aussitôt les femmes honnêtes, les jeune filles n'en fassent leur proie. Naturellement ces modes ont leur marque d'origine. La manière de s'en servir les corrige un peu, mais sans leur enlever absolument leur cachet. Elles étaient lascives, elles restent provoquantes. Nous avons plus d'une fois signalé cet usage, ennemi du bon goût et de la pudeur. Ecoutons M. Dupin ; il flétrit les malheureuses dont le métier est d'attirer les regards, et ajoute : « Que « fait la grande société ? Elle regarde, elle prend modèle, et ce sont ces « demoiselles qui donnent les modes même aux dames du monde ; ce sont « elles qu'on copie : voilà l'exemple que donne la haute société. » Notre moraliste poursuit sa veine. Il indique, en termes trop vifs pour que nous les reproduisions, les désordres que l'exagération du luxe, l'excès des toilettes jettent dans la partie en apparence régulière de la société, et s'écrie :

« Les grandes situations même s'en effrayent, et à chaque hiver, à chaque saison, la révélation éclate sur des mémoires de modes que les fortunes les plus considérables suffisent à peine à éteindre, et qui tombent quelquefois en atermoiements et en liquidation. Cela descend dans les classes inférieures par imitation, par esprit d'égalité. Chacune veut avoir la même toilette que les autres. La Fontaine, dans une de ses fables, se moque de la grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf ; mais avec les modes d'aujourd'hui la grenouille y parviendrait. Il suffirait à cette pécore d'ajuster autour de sa taille ces dimensions élastiques qui la feraient aussi grosse que le modèle auquel elle veut atteindre. »

M. Dupin a dénoncé ensuite les fautes auxquelles ces tendances entraînent de malheureuses femmes placées dans des conditions qui devraient les protéger contre le désordre. Il a eu raison de toucher ce point et de montrer des ménages irrévocablement troublés et perdus par l'amour de la vie facile et luxueuse. Mais que d'autres choses poignantes il eût pu dire à l'appui de sa mercuriale ! Le goût de luxe ne trouble pas seulement les ménages; il détermine des unions ou plutôt des accouplements mal réglés, qui doivent vouer au mépris intime d'eux-mêmes ceux qui les contractent. L'homme ou la femme qui a épousé de l'argent sans autre attrait véritable que les beaux yeux de la cassette, peut-il se dissimuler, au milieu des satisfactions que la richesse lui procure, qu'il s'est abaissé ? Il n'y a pas eu mariage, union ; il y a eu spéculation, vente, achat. Que de souffrances naissent inévitablement de ces situations ! et que de désordres elles

entraînent presque toujours! Mais on est riche, et l'on peut se livrer aux délices du luxe. « Contentement passe richesse », disait-on autrefois; et par contentement, l'on entendait vie régulière, laborieuse et tranquille; aujourd'hui l'on dit, si nous en croyons les moralistes : « Richesse passe tout; » il faut lui sacrifier, dans les affaires, le travail et le devoir, dans le mariage, l'entente des esprits et des cœurs, l'accord des croyances. Et voilà sans doute pourquoi le mariage, qui devrait toujours être une union, n'est souvent qu'un lien.—On dit aussi une chaîne.

III

Nous signalions dernièrement le ton général des romances chantées dans les salons tenus pour sévères. Les morceaux que nous avons cités ont paru plats, ridicules, mauvais. Pouvait-on émettre un autre avis? Seulement, les personnes qui usent de ces produits malsains de l'art musical disent que leur sottise annulle leur venin. Pauvre raison! car, s'il est souvent difficile d'apprécier l'effet que telle parole produit sur soi-même, comment se rendre compte de l'effet qu'elle produira sur d'autres? Entrons aujourd'hui dans un monde un peu plus mondain et cependant honnête, celui où l'on critique encore les excès de la société tout à fait élégante, laquelle professe à son tour du mépris pour cette luxueuse bohême que M. Houssaye confond avec le grand monde. Cette fois nous prendrons un guide qu'on ne saurait accuser de puritanisme : c'est M. Alphonse Karr. Il a écrit à l'adresse des jeunes personnes bien des pages qu'elles auraient tort de lire; il leur permet assurément de chanter l'amour, mais il voudrait qu'elles y missent quelque délicatesse. Citons-le :

« Je me trouvais l'autre soir dans un salon où étaient réunis — pour parler comme les chroniqueurs — des gens « du meilleur monde. » La conversation languissait, on pria une jeune fille de se mettre au piano et de chanter.

« C'était une fort jolie fille, blonde avec de grands yeux bleus voilés par de longs cils; elle avait ce charme poétiquement virginal qui est la plus grande beauté de la femme. Sa peau transparente et unie, d'une teinte un peu pâle, devenait rose quand elle parlait, et d'un rose plus vif quand on lui parlait. — Elle se leva et se dirigea lentement vers le piano; elle avait encore ces formes indécises qui font ressembler une femme à une apparition, à un être éthéré, qui glisse sur la terre sans presque la toucher.

« Elle s'assit au piano — il se fit alors un grand silence, elle leva au plafond un touchant regard bleu — elle préluda, puis d'une voix... rauque et avinée, elle chanta quelque chose dont je n'ai retenu que le refrain :

« Et qui fit joliment son nez?
« C'est le jeune homme empoisonné.

« Les auditeurs attendirent impatiemment la fin du premier couplet pour

faire éclater leur enthousiasme et leurs applaudissements. — Au second couplet, la jeune fille, encouragée, ajouta quelque gestes ; alors l'admiration ne put se contenir : on trépigna : c'était du fanatisme, du délire.

« On entoura l'heureuse mère : C'est ravissant, lui disait-on, c'est parfait.

«Ah ! dit la mère, croyant devoir à un pareil succès montrer un peu de modestie, — c'est par Thérésa qu'il faut entendre ces chansons-là !

« J'avais déjà lu quelque chose de cela dans les journaux, entre autres dans un joli article du *Figaro*, sous le titre de *Violette*, qu'un des collaborateurs du *Figaro* a bien voulu m'adresser ; mais je supposais de l'exagération.

« On nous eût rudement jetés à la porte d'un salon dans notre jeunesse, si nous avions chanté devant des femmes ce que les jeunes filles chantent aujourd'hui devant nous. »

Bien des personnes qui admettent les niaiseries sentimentales et égrillardes que nous avons signalées, trouveront, en revanche, que M. Karr parle d'or et partageront son indignation. Ce sera un défaut de logique. Les romances qui permettent à Oscar et à Dulcinée, de chanter, en y mettant le ton, ce qu'on ne voudrait pas leur laisser dire, les chansonnettes comiques où l'on insulte l'art en ridiculisant les sentiments vrais, préparent la voie aux compositions grossières que dénonce M. Karr. On est sur la pente, on la descend. Et que de gens font ce chemin sans s'apercevoir qu'ils avancent ! Comme le dit la sagesse des nations : il n'y a que le premier pas qui coûte. Puis à ce jeu toutes les délicatesses s'émoussent. Du décolleté on passe au déshabillé et de la romance risquée à la chanson grivoise et grossière. Il y a vingt-cinq ans, au temps où se reporte M. Karr, aucune jeune fille bien élevée ne valsait ; aujourd'hui presque toutes acceptent la valse, même la polka. Déjà, du reste, la polka est dépassée par certains quadrilles avec figures particulières, introduits dans les grands bals, et par les excentricités du *cotillon*, d'où les danseuses ne sortent qu'avec des robes et des coiffures hors de service, tant elles ont été serrées, pressées, etc. Lorsqu'on s'en tenait à la contredanse, — au point de vue du bal on s'amusait tout autant, et au point de vue des convenances on s'amusait *mieux*.

Et le remède ? M. Dupin en a indiqué un. Il a demandé la formation d'une *Société de mères de famille* qui proscrirait les excès du luxe. M. Dupin a pris l'effet pour la cause. Le luxe est un des résultats de la situation qui l'inquiète, il n'en est pas le fondement. C'est l'absence générale de sens chrétien qui, en autorisant tous les compromis, a engendré tous les excès. Si la partie chrétienne de la société avait eu le courage de remplir son devoir, le mal eût été enrayé. Il n'en a pas été, il n'en est pas ainsi. Les femmes chrétiennes appartenant à la société, ces femmes dont

on célèbre à bon droit les mérites variés, n'ont cependant pas su, dans ces luttes décisives, prendre leur rôle. En dépit des livres de direction, des sermons, des avis du confesseur, — consulté généralement après coup, quand il est consulté, — elles suivent de bien près les mondaines. Elles portent les mêmes modes, écoutent, avec le même sourire, les mêmes chansons et dansent les mêmes rigodons. Si elles ne lisent pas absolument les mêmes livres, il s'en faut de peu; elles s'adonnent, du moins, pour la plupart, avec passion à la lecture des romans. Or, comme vient de le répéter un prélat, que l'on peut tenir pour large en matière de lectures, Mgr Dupanloup : « Le roman est un genre presque toujours pernicieux. » Nos chrétiennes n'osent pas, disent-elles, rompre avec les usages. J'imagine qu'elles seraient plus résolues si ces usages leur déplaisaient véritablement. Le courage de rompre avec ce qui les gêne, les irrite ou simplement les ennuie, est en général facile aux femmes. Sur ce point, le sexe faible l'emporte de beaucoup sur le sexe fort. Cherchons donc une autre raison.

Cette raison, Mgr Mermillod l'a donnée avec une grande délicatesse d'expression et une grande justesse de pensée dans des conférences expressément adressées aux femmes, prêchées, il y a deux ans, à Lyon, et qui viennent d'être réimprimées pour la deuxième fois (1). L'éloquent prélat a très-bien dit que « l'une des grandes tristesses du sacerdoce de « notre époque, c'est de sentir que le christianisme est peu compris, peu « apprécié, et que surtout il pénètre peu dans la profondeur des âmes. » Et il n'a pas laissé ignorer aux femmes chrétiennes, qui l'écoutaient, que cette faute était essentiellement leur faute.

« Y a-t-il beaucoup de chrétiennes de notre temps? a-t-il dit encore. Les femmes de notre époque vivent, sans doute ; elles ont un christianisme qui a de l'activité, du dévouement; mais la plupart des femmes, permettez-moi cette expression, se laissent vivre plutôt qu'elle ne vivent. Elles s'en vont à toutes les impressions du jour, à toutes les mobilités de l'âme; changeantes, capricieuses, tous les jours elles s'en vont à tout ce qui les frappe et les émeut; en un mot, elles se laissent vivre plutôt qu'elles ne vivent. Vivent-elles de cette vie de l'intelligence qui veut saïsir Dieu par la foi, de cette vie du cœur qui veut le saisir par l'amour, de cette vie de la volonté qui veut le saisir par la grâce et la conscience, qui veut Dieu en soi? »

Que de choses bien dites et dont chaque lecteur pourrait faire des applications personnelles dans la conférence sur *l'esprit du monde*. Mgr Mer-

(1) *De la Vie spirituelle dans les âmes; Conférences prêchées aux dames.* Deuxième édition. Bauchu, éditeur, rue Cassette, 31.

millod y commente ces paroles, ces ordres de Jésus-Christ : « N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde. » Après avoir signalé et condamné les compromis par lesquels des femmes chrétiennes insultent aux enseignements divins, il dit :

« Après dix-neuf siècles de christianisme, où sont les sociétés chrétiennes, où sont les salons chrétiens, où est l'existence chrétienne? Je me suis demandé parfois si quelque sauvage apparaissant dans nos grandes cités européennes, et, cédant à la parole d'un prêtre, lui demandait où est le christianisme, ce prêtre pourrait lui montrer autre chose que le christianisme individuel. C'est en vain que le prêtre voudrait lui faire voir le christianisme social dans la vie des salons; il lui faudrait le rechercher dans les classes pauvres, là où règnent encore les idées chrétiennes, protectrices du foyer domestique. Partout ailleurs, les idées chrétiennes où sont-elles? »

Cet abaissement de la partie chrétienne de la société, devant les prétendues nécessités du monde, rappelle la situation contre laquelle saint Jérôme et d'autres saints, du quatrième siècle, ont si énergiquement lutté. C'est à Rome surtout que ce mal faisait des ravages. Les chrétiens devenus libres se trouvaient partout mêlés aux païens. Les grandes situations, les grands emplois publics étaient, en quelque sorte, partagés, comme les familles elles-mêmes, entre le culte de vie et le paganisme. Les païens se livraient à tous les excès du luxe, à tous les raffinements du matérialisme, à tous les mauvais entraînements; et beaucoup de chrétiens et de chrétiennes se rapprochaient de ces mœurs relâchées, sous prétexte d'obligations de famille, de convenances sociales de bon goût, de charité, de tolérance, etc. Ce fut l'une des crises les plus redoutables de l'Église, et une bien triste époque pour la ville des Papes.

EUGÈNE VEUILLOT.

BULLETIN LITTÉRAIRE

LA REVOLUTION, recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, par Mgr GAUME. 10 vol. in-8. Gaume, éditeur.

ŒUVRES COMPLETES DE GRENADE. 20 vol. in-8. Traduction par M. l'abbé BARBILLE. Vivès.

L'EVANGILE ANALYSE SELON L'ORDRE HISTORIQUE DE LA CONCORDE, AVEC DISSERTATIONS SUR LES LIEUX DIFFICILES, par le P. MAUDUIT, de l'Oratoire. 10e édition. 4 vol. in-8. Lefort, Lille. — Gaume, Paris.

TRAITE DES VERTUS CHRETIENNES, par M. l'abbé BUSSON. 3 vol. in-18 anglais. Ensemble 1700 pag. Sarlit.

I

Il est un fait que nul homme intelligent ne contestera : c'est que notre société est très-malade. Le catholicisme, qui autrefois régnait sur toute l'Europe, a vu une partie de cette Europe le proscrire, la partie sur laquelle il règne encore lui donne à peine un peu de respect et presque pas d'amour. Dans le fond des cœurs vit un orgueil immense, qui engendre la haine de toute supériorité ; on ne peut supporter aucun frein, et, pour contenir cette impatience de tout joug, il n'y a plus que la force matérielle que l'on puisse invoquer; en un mot, le naturalisme en religion, l'affaiblissement du sens moral, le mépris de l'autorité quel que soit son nom, le règne visible du sensualisme sont des faits qui frappent tous les regards; inconnus autrefois, ils sont aujourd'hui d'incontestables symptômes de décadence. L'homme, à notre époque, a substitué sa souveraineté à celle de Dieu, il est sorti de l'ordre divin et s'est affranchi de la tutelle du catholicisme. Cette substitution de souveraineté est ce que Mgr Gaume nomme la Révolution ; et, en effet, c'est la plus grande, la plus audacieuse et la plus funeste en conséquences qui se puisse voir. Il a voulu rechercher les causes de ce mal immense et remonter jusqu'à son origine : il les a trouvées dans la Révolution française, le Voltairianisme, le Césarisme, le Protestantisme, le Rationalisme et la Renaissance. Il a étudié chacune de ces causes en particulier; se reportant, l'histoire à la main, jusqu'à leurs origines et parcourant leurs évolutions, il a montré que toutes s'enchaînent les unes aux autres et reconnaissent un principe unique, se développant dans des phases différentes et aboutissant toutes aux mêmes résultats : l'expulsion de Dieu et la ruine des sociétés.

Mgr Gaume a banni de son ouvrage toute pelémique, toute discussion, tout esprit de système et tout parti pris; il s'est contenté de rapporter avec impartialité des faits puisés à des sources authentiques et appuyés sur des témoignages irréfutables. Simple narrateur, il laisse la parole à l'histoire, et au lecteur le soin de juger lui-même. L'ouvrage de Mgr Gaume est un ouvrage dont l'étude est de nature à éclairer bien des esprits. L'auteur a sérieusement fouillé son sujet et ne l'a traité qu'en parfaite connaissance de cause. Quand on ne serait pas toujours et partout de l'opinion de l'écrivain, c'est toujours un plaisir de lire un ouvrage consciencieusement composé et fait avec tout le respect qui se doit à des lecteurs. Nous savons que des reproches ont été adressés à l'auteur: on lui a en particulier reproché son pessimisme; cependant Mgr Gaume n'a pas voulu dénigrer son époque, il connaît aussi bien que personne le bien qui existe au sein de notre société et il est le premier à le reconnaître et à le proclamer; mais cependant il est certain que le catholicisme n'est plus comme autrefois l'hôte intime et respecté de la société, de la famille et de l'individu; d'un autre côté, nous commettons aussi souvent et avec des caractères aussi odieux les crimes que l'on reproche aux générations d'alors; en outre, nous en avons moins de remords et nous les expions par des réparations moins éclatantes.

En signalant le mal et en le faisant connaître, Mgr Gaume n'a pas voulu pousser au découragement ni au laisser-faire. Plus la plaie est profonde, plus il y a nécessité de travailler à la guérir et de réunir toutes ses ressources pour triompher du principe délétère qui nous ronge et nous conduit aux abîmes. Ce qu'il y a d'abord à entreprendre, c'est la réforme de soi-même avant d'essayer la réforme d'autrui. Au reste, si chacun se réformait, mettait de côté les préjugés, dissipait les ténèbres de son esprit, combattait ses passions et les domptait pour établir des vertus à la place, la société se trouverait réformée, et par là même les causes qui la poussent à l'abîme seraient détruites.

Les quatre premiers volumes de Mgr Gaume sont consacrés à l'étude de la Révolution. Nous y voyons les ruines qu'elle a semées partout, et nous apprenons que le bien dont elle se vante, ses principes en particulier, ne sont pas nouveaux en ce qu'ils ont de vrai, que ses conquêtes en ce qu'elles ont d'utile ne sont pas son ouvrage, et que, si elle a produit quelque bien, c'était contre son intention et malgré elle. Le cinquième volume établit la part qui revient au Voltairianisme dans le cataclysme de la grande révolution. Le Voltairianisme était la révolution accomplie dans les esprits avant qu'elle se traduisît dans les faits.

Le Césarisme, qui forme le 6e vol., nous apparaît comme le fils du Protestantisme; tous deux réunis ont enfanté le Voltairianisme et ne sont l'un et l'autre que le Rationalisme ou la libre-pensée appliquée à la société et à la religion. Toujours fidèle à poursuivre son idée, Mgr Gaume nous montre le Césarisme et le Protestantisme sortant de la Renaissance et des études du collége. Il soutient sa cause en homme convaincu, il la soutient avec grande apparenee de vérité. Non pas que nous prétendions qu'il

soit dans le faux, loin de là ; nous croyons qu'il dépasse le but et gâte un peu sa cause par trop d'absolu. Et, parce que nous lui adressons ce reproche, que Mgr Gaume veuille bien croire que nous ne sommes pas l'un de ces hommes à parti-pris, les seuls, dit-il, qui l'accusent d'exagération; nous admirons autant que personne son travail, nous rendons pleine et entière justice à son talent, et nous croyons l'étude de son ouvrage d'une utilité réelle.

Les quatre derniers volumes sont consacrés à la Renaissance: nous y voyons comment l'élément païen ramené en triomphe par la Renaissance, s'est infiltré dans toutes les veines du corps social, et a amené les symptômes effrayants qui se manifestent aujourd'hui. Nous sommes parfaitement de l'avis de l'auteur : la Renaissance fut un déplorable retour de l'Europe chrétienne aux idées païennes, et rien n'est plus lamentable que les maux produits par elle. Au reste, pour juger de sa valeur, il suffirait d'entendre les protestants, les révolutionnaires et les voltairiens se proclamer fils de la Renaissance et déclarer avec orgueil que leur mère est la contradiction absolue du christianisme.

Nous le répétons en terminant, l'ouvrage de Mgr Gaume mérite d'être lu et étudié par tous les hommes intelligents qui ont le désir de s'éclairer et de s'instruire : ils y trouveront, avec une lecture agréable, beaucoup de choses qu'ils ignorent, et beaucoup d'autres qu'ils croient savoir leur apparaîtront sous un jour tout nouveau.

II

Nous avons entre les mains trois nouveaux volumes de la traduction des *Œuvres de Grenade*. Deux de ces volumes contiennent des sermons. Nous avons parlé des sermons de Grenade, nous en avons fait ressortir les qualités et noté les défauts; nous n'avons plus à en parler. Nous voulons seulement dire quelques mots de ce que contient le tome neuvième intitulé : *Mélanges de Philosophie morale*. C'est un recueil de sentences puisées dans les écrits des païens, classées sous forme de lieux communs et destinées à aider les travaux des prédicateurs. C'est surtout Plutarque et Sénèque qui ont fait les frais des *Mélanges* philosophiques. L'œuvre du P. Grenade met sous les yeux du lecteur un ensemble complet de ce que tous deux ont écrit sur chaque vice et sur chaque vertu. L'ouvrage est partagé en trois livres, renfermant chacun trois classes : dans la première, on trouve les chapitres qui ont rapport aux divers états des personnes ; dans la seconde, ceux qui traitent des vertus et des vices ; dans la troisième, des sujets mélangés, qui n'ont en rien rapport aux objets des deux premières classes. Quant aux livres, le premier contient des maximes extraites de Senèque, le second des maximes extraites de Plutarque, et le troisième des apophthegmes, selon l'expression de l'auteur, recueillis dans différents auteurs célèbres. Le P. Grenade professe une grande admiration pour Plutarque. « J'admire tellement en lui, dit-il, la sagesse des préceptes et la vérité de la doctrine, qu'en le lisant, surtout lorsqu'il traite de la per-

fection des mœurs, de la répression de la colère, de la honte du vice, des devoirs de celui qui apprend et de la tranquillité d'âme, je ne me figure pas lire un philosophe païen, mais un des maîtres les plus chrétiens dans la conduite de la vie, tant il a de génie pour trouver et donner des préceptes particuliers et des remèdes différents contre les fléaux du vice. » On trouve dans les *Mélanges de Philosophie* tout ce qu'il y a de plus beau dans Senèque. L'auteur prétend que Plutarque est d'une grande utilité pour les orateurs, à cause de ses nombreuses comparaisons propres à captiver le peuple ; chacun en jugera.

III

L'ouvrage du P. Mauduit, quoique arrivé à sa dixième édition, nous semble un ouvrage aujourd'hui trop dédaigné et trop oublié. Il en est peu qui fassent aussi bien et aussi clairement connaître l'Évangile et qui puissent être plus utiles à ceux qui sont obligés chaque dimanche de rompre aux fidèles le pain de la parole de Dieu. On distingue dans l'Évangile différentes parties : il y a les faits historiques, les discours dogmatiques et moraux. Le P. Mauduit explique les faits historiques de façon à leur enlever toute obscurité ; quant aux discours dogmatiques, il établit d'abord le dessein général que s'est proposé celui qui les a prononcés, il expose les raisons sur lesquelles il établit son sujet et fait ressortir le caractère propre des preuves apportées à l'appui. De cette façon beaucoup de difficultés, celles au moins qui peuvent naître du raisonnement et du style, disparaissent sans que le lecteur s'en aperçoive. A la fin de chaque volume on trouve de nombreuses dissertations sur les points obscurs et difficiles de l'Évangile ; ces dissertations ont en général de la valeur. Le P. Mauduit n'a pas analysé chaque Évangile en particulier ; il lui a paru préférable d'analyser la concorde et en cela nous ne pouvons que l'approuver : il a ainsi évité les répétitions et les redites. La vie de Jésus-Christ, qui se trouve ainsi éclairée par la chronologie et la géographie, s'y montre dans un ensemble plus complet et plus lumineux. L'ouvrage du P. Mauduit comprend aussi l'explication des Épîtres de saint Paul. Les neuf volumes in-12 de l'ancienne édition se trouvent ici réduits à 4 vol. in-8, ce qui offre un avantage incontestable pour la commodité. On lit en bas des pages les citations latines avec le nom de l'auteur et l'indication des chapitres ; c'est, sur l'ancienne édition, une amélioration qui permet, sans se reporter au texte, de suivre l'analyse. On a corrigé quelques expressions un peu vieillies, tout en laissant à l'écrivain sa couleur et ses tournures de style. Le P. Mauduit, très-savant Oratorien, travailla une partie de sa vie à cet ouvrage, qui certainement tiendra encore aujourd'hui fort bien sa place auprès d'ouvrages plus modernes et mieux écrits. On ne le consultera et on ne l'étudiera pas sans en tirer un grand profit.

IV

Indiquer à ceux qui veulent marcher dans la voie étroite dont parle l'Évangile les moyens de ne pas se tromper, en leur faisant comprendre ce

qu'est la vertu, sa matière, son génie et ses œuvres ; apprendre aux jeunes personnes, entraînées aux pratiques de la piété par les émotions et les jouissances qu'elles y rencontrent, à discerner ce qui est propre aux sens de ce qui est spirituel et selon la foi : tel est en partie le but que s'est proposé M. l'abbé Busson dans son *Traité des Vertus Chrétiennes*. Il a pensé en même temps que son livre ne serait pas inutile à ceux qui ont charge d'âmes, parce qu'il les aiderait à établir, expliquer et développer la doctrine propre à chaque vertu, avec ses nuances, sans la confondre avec d'autres qui ont la même physionomie ; parce qu'il remettrait d'un seul coup d'œil en mémoire toutes leurs connaissances antérieures sur le sujet en question. L'auteur explique ainsi son plan : La première partie traite de la vertu en général et prépare ainsi à ce que doit être la vertu en particulier. La seconde partie s'occupe des vertus divines ou théologales dans l'ordre que leur assigne l'apôtre, ensuite des vices qui les combattent; mis en regard, ils font ressortir avec plus de clarté leur action et leur caractère. La troisième partie a pour objet les vertus morales; elle se subdivise en quatre sections, autant qu'il y a de vertus cardinales : ces vertus, comme des mères de famille, ont chacune leur postérité, c'est-à-dire des vertus à elles annexées, des vertus qui sont sous leur dépendance, ou parce qu'elles les imitent dans leurs actions ou parce qu'elles portent sur leur front quelques traits de famille. Ici encore, les vices contraires sont exposés succinctement, afin que le remède se trouve à côté du mal, l'antidote à côté du poison.

Dans l'ouvrage de M. l'abbé Busson, les matières sont placées dans un ordre très-clair, les explications sont assez courtes et substantielles, la doctrine est partout saine et solide. Malheureusement, son livre ressemble un peu trop à un traité de théologie : il en a l'aridité et la sécheresse, et ce n'est pas un titre pour être lu par les jeunes filles, entre les mains desquelles il voudrait le voir. Aujourd'hui, pour se faire lire, il faut avoir le talent de se rendre attrayant, même en parlant des choses sérieuses, et nous pensons avec regret que M. Busson n'a pas eu ce talent.

A. VAILLANT.

VIE NOUVELLE DU CURÉ D'ARS ET DE SAINTE PHILOMÈNE, VIERGE ET MARTYRE, par Jean DARCHE, 1 vol. in-12 de 400 pages. Prix : 2 fr.

A quoi bon une nouvelle Vie du Curé d'Ars ? il en existe une : que peut-on dire du saint prêtre qui ne s'y trouve? M. Darche a dû se poser ces questions avant que d'écrire celle qu'il nous offre aujourd'hui. Voici, en effet, ce qu'il déclare dans son avertissement en tête du livre :

« Écrire la vie du vénéré Vianney, après que ce travail a été fait par « une plume si habilement exercée, paraîtra à plusieurs un hors-d'œuvre, « au moins une impardonnable présomption... Nous n'eussions jamais en- « trepris cet ouvrage si des amis, recommandables sous tous les rapports, « ne nous l'eussent demandé à diverses reprises... Ce qui nous rassure, « c'est que notre plan principalement diffère en quelque chose de celle en « question. »

M. Darche aurait pu ajouter que la forme qu'il a su donner à sa Biographie du saint Curé est neuve, qu'elle diffère de beaucoup de celle publiée par un savant missionnaire et à laquelle il donne des éloges mérités. Mais laissons-le parler : car, avant de juger un livre, il est bon d'entendre l'auteur exposer les motifs qui l'ont convié à le publier.

« Nous avons voulu, dit M. Darche, populariser davantage le Nom et les « Œuvres du vénéré Curé d'Ars, le culte et la dévotion envers sainte Phi- « lomène, vierge et martyre ; et, pour cela, nous avons divisé l'ouvrage en « chapitres très-courts, afin que les enfants et ceux qui ont peu de temps « à leur disposition puissent le lire plus commodément, en retenir plus ai- « sément dans leur mémoire les faits saillants. »

La pensée qui a dirigé l'auteur, on le voit, a été celle de populariser le nom du curé d'Ars, et nous aimons à croire que son ouvrage remplira ce but. Il ne contient que *soixante-quinze chapitres*, dont soixante-et-un sont consacrés au curé d'Ars, et quatorze à sainte Philomène. Écrit avec une grande concision, partout y règnent l'ordre dans la classification des faits, la clarté et la netteté dans le style. La pensée de l'auteur est rapide ; il fait un peu de morale, rarement cependant et comme en passant ; il n'a point cherché à faire un roman, persuadé que le peuple admire plus une belle action qu'une belle phrase. En un mot, M. Darche, par la méthode et le plan qu'il a suivis, a su soustraire à l'ennui le lecteur le moins courageux, chose trop rare dans beaucoup d'historiens. Malgré cela, est-ce à dire que la *Vie nouvelle du Curé d'Ars* n'ait point de défauts ? Nous n'osons prononcer, tant il est désespérant de rencontrer un seul livre qui agrée à tous les lecteurs ; mais les quelques légères imperfections de cet ouvrage disparaissent devant les beautés.

L'auteur, sachant que les Saints sont le patrimoine de tous les fidèles, a pensé bien faire d'exercer sa plume sur le saint curé d'Ars. Nous l'en félicitons. Possible qu'une critique meilleure que la nôtre trouve bien à redire à son œuvre et cache la jalousie sous le manteau du zèle ; mais un auteur chrétien doit chercher devant Dieu seul la récompense de ses travaux.

DE LA VIE D'UNION AVEC MARIE MÈRE DE DIEU.

Sous ce titre un missionnaire de Notre-Dame-de-la-Salette vient de publier un très-bon et réconfortant petit livre, qui a reçu différentes approbations.

Ce que ce livre tend à nous inspirer, c'est un désir réel et vivant de vivre en présence de la très-sainte Vierge, et pour ainsi dire intimement avec elle, comme des enfants simples et soumis vivraient avec une mère puissante et bonne, lui demandant avec une confiance tranquille aide et protection à toutes heures et en toutes choses.

La Vierge Marie rayonne sur tous les actes de la vie. Elle a pratiqué les plus humbles devoirs et d'incompréhensibles vertus. Dans la joie, dans la peine, dans le sacrifice, dans la vie, dans la mort, notre cœur se rattache à elle, et elle est médiatrice !

Ses mains sont remplies de miséricorde. Agissons dans le sein de Marie, afin que nos actions accomplies sous son regard soient régénérées et fécondes, fortes et pures. Demandons-lui tout, car elle peut tout donner, et, ainsi que le désire et l'enseigne l'auteur de ce livre, n'accomplissons rien que dans une union parfaite avec elle.

Beaucoup d'âmes goûteront ce livre et y trouveront un guide précieux de tous les actes de la vie accomplis en union avec la très-sainte Vierge. Un véritable amour se sent à travers les nombreux conseils pratiques qu'il contient, et ces conseils sont accompagnés de nombreux exemples tirés de la vie des saints.

Pour terminer, je citerai en entier le chapitre suivant, où l'auteur exprime la pensée et le désir d'une association qui trouverait, j'en suis assuré, de nombreux adhérents. Jean LANDER.

IDÉE D'UNE ASSOCIATION PIEUSE POUR LA PRATIQUE DE LA VIE D'UNION AVEC MARIE.

Maintenant que vous avez parfaitement compris et goûté, et que vous avez même commencé sans doute à pratiquer la très-douce et très-fructueuse Vie d'union avec la Bien-Aimée de nos âmes, souffrez, pieux Enfant de cette auguste Mère, que nous communiquions à votre cœur, à votre zèle, une pensée... peut-être bonne.

Comme vous avez pu vous en convaincre, la pratique de la Vie d'union avec MARIE n'est pas nouvelle; nous avons même essayé de montrer que nos premiers modèles dans cette vie d'amour sont notre bon et si aimable Père saint Joseph, et aussi l'Evangéliste de la Charité, saint Jean, le disciple que JÉSUS aimait. Mais ce que vous ne savez peut-être pas encore, c'est que la salutaire pratiqne dont nous venons de vous entretenir fut tellement goûtée par un certain nombre d'âmes ferventes, vers la fin du dix-septième siècle, qu'un digne enfant de saint Dominique, le R. P. Tessier, de l'étroite Observance, eut l'heureuse pensée de les réunir en association. Il appela cette association : *l'Exercice de l'amour actuel de la Mère de Dieu*; il en dressa le règlement, et il écrivit en faveur des associés un traité dont rend compte la R. Mère de Blémur dans son beau travail sur la *Triple Couronne* du P. Poiré.

Or, cette pieuse association n'existe plus... Il nous a été même impossible de nous procurer le Traité du saint religieux qui avait conçu et réalisé cette belle œuvre (1).

Nous désirons vivement, pour l'honneur de MARIE, que notre petit livre soit utile aux âmes, comme le fut, sans doute, le traité du P. Tessier; mais l'association... la précieuse et sainte association de la Vie d'union avec MARIE, qui la restaurera, qui nous la rendra ?... Nous vivons dans un temps où tout ce qui touche au culte et à la gloire de notre Mère est

(1) Si quelqu'un de nos lecteurs possédait cet ouvrage, nous lui serions très-obligé de vouloir bien nous le communiquer. Il doit porter ce titre : *Exercice de l'amour actuel de la Mère de Dieu*; et il a dû être imprimé vers l'année 1671. La R. Mère de Blémur en parle dans son livre des *Grandeurs de la Mère de Dieu*, 4me partie, chap. 47e.

facilement accepté et goûté. Ne pensez-vous donc pas, pieux Enfant de cette Mère aimable, que l'association de la Vie d'Union avec Elle serait reçue avec amour par toutes les âmes ferventes ?..... Nous croyons même qu'elle serait comme le lien de toutes les autres confréries, et qu'elle leur communiquerait la vie qui doit les animer..... Nous ne savons presque rien du mode d'organisation qu'avait adopté le R. P. Tessier. Mais serait-il impossible d'en concevoir un autre ?... Sous ce rapport, les modèles ne manquent pas. — Il pourrait y avoir une direction générale et une hiérarchie régulière, propres à maintenir la ferveur dans tous les membres, — des réunions à époques fixes, — certaines relations de charité, toujours si utiles au succès et au développement d'une œuvre. Du reste, la sagesse de nos supérieurs ecclésiastiques, à qui nous soumettrions toutes nos pensées, serait notre lumière et notre force, et les bénédictions que la divine Reine de nos cœurs répandrait sans doute, avec une grande abondance, sur ses dévoués serviteurs, exciteraient nos âmes à une ferveur toujours nouvelle, à un zèle toujours plus ardent et plus pur, pour les intérêts de sa gloire et de la gloire de son Fils, notre Sauveur, Jésus.

C'est un sentiment dont bien des cœurs tressaillent, que nous vivons sous le règne de Marie... Or, comme nous l'avons insinué déjà (1re p., ch. XVI), la vraie et parfaite prospérité et glorification de ce règne d'amour n'est-elle pas dans la pratique de la Vie d'Union, et, par conséquent, dans une association générale qui aurait pour but de faire connaître cette admirable Vie et de la faire pratiquer par toutes les âmes que Marie attire vers Elle ?...

Pensez-y ! pieux Enfant de Celle qui mérite de nos cœurs tant d'amour, et priez !... Prions tous pour que l'heure de son triomphe arrive, pour que l'enfer soit confondu, et que tous les pauvres pécheurs se convertissent, et que l'Église, notre sainte Mère l'Église, soit bénie et aimée de tous les peuples de la terre réunis dans son sein.

Et que Marie, la très-aimable, très-bonne, très-compatissante Reine de nos cœurs, soit pour toutes les âmes que Jésus a rachetées de son précieux sang, Vie, Douceur, Espérance !

Et que Jésus, son Dieu et notre Dieu, son Tout et notre Tout, le Commencement et le Centre et le Terme final de toute créature, soit béni aux siècles des siècles. Amen.

LES FONDATEURS DES GRANDS ORDRES RELIGIEUX. — *I. Saint Ignace de Loyola et les Jésuites.* — *II. Sainte Térèse de Jésus, fondatrice des carmélites.* — Paris, Amyot. 1 vol. in-16 de 108 pages avec portraits. Prix : 1 fr. 75 c. le volume.)

M. Capefigue, auquel on doit déjà tant de travaux historiques, vient de commencer la publication d'une série de notices ou biographies devant comprendre tous les fondateurs des grands Ordres religieux. Chaque ouvrage formera un volume qui pourra être séparé de la collection. Deux volumes ont déjà paru. Voici ce que nous trouvons, au sujet du premier, *Saint Ignace de Loyola et les Jésuites*, dans la Revue que les Pères de la Compagnie de Jésus publient à Paris :

« L'auteur paraît animé généralement d'excellentes intentions ; mais il nous est impossible de ne pas faire bien des réserves, au sujet de certaines appréciations que nous ne saurions partager. Nous reprocherions aussi à ce travail de porter la marque d'une regrettable précipitation. De là, dans les noms, les faits, les dates, plus d'une inexactitude qu'il eût été facile d'éviter. »

Cette appréciation s'applique également au deuxième volume : *Sainte Térèse de Jésus, fondatrice des carmélites*. Les intentions sont bonnes, beaucoup d'idées sont justes ; mais l'ouvrage est visiblement fait à la hâte.

Nous engageons M. Capefigue à moins se presser. Il annonce dès à présent trente-trois volumes, et se réserve sans doute d'en donner davantage. Son plan est bien conçu, sa publication pourra être utile ; mais qu'il y mette le temps. Il n'est pas nécessaire que les trente-trois volumes dont il va augmenter ses œuvres soient publiés en quelques mois, et l'on peut croire qu'ils gagneraient à ne l'être qu'en quelques années.

Nous nous réservons de revenir sur cette publication quand d'autres biographies auront paru. Constatons, dès à présent, que les volumes sont élégants, bien imprimés sur beau papier. Les portraits ne sont ni des lithographies ni précisément des gravures ; ils sont reproduits à la *Glymmatographie sur acier*.

TRAITÉ LITURGIQUE, CANONIQUE, SYMBOLIQUE des AGNUS DEI, par le chanoine Barbier de MONTAULT. 1 vol. in-12. Paris, Palmé. 2e édition. Prix : 1 fr 50.

Parmi les objets de dévotion que les fidèles aiment à recueillir dans la Ville-Éternelle pour les porter ensuite dans leur patrie, où ils les conservent religieusement, il convient de placer les *Agnus Dei* au premier rang.

Un double motif explique cette pieuse et intelligente avidité. D'abord, l'Église ayant rangé les *Agnus* au nombre des sacramentaux, la vertu qui en résulte, lorsqu'on en fait usage, les rend extrêmement précieux, car les effets qu'ils produisent sont à la fois de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel.

De plus, les *Agnus* étant consacrés par le Pape seul et à peu près exclusivement dans la ville de Rome où il fait sa résidence habituelle, c'est ensemble un souvenir de la ville sainte et la personne sacrée du Pontife.

Depuis le seizième siècle, on a beaucoup écrit sur l'antiquité, l'origine, l'usage et la bénédiction des *Agnus*. De nos jours encore, plus d'une brochure a traité ce sujet, mais, à part l'ouvrage du Jésuite Baldassarri, peu de publications ont été sérieuses ou complètes. Chaque écrivain s'est placé à un point de vue spécial, et souvent la dévotion pure et simple ou l'édification des fidèles a préoccupé le plus grand nombre.

En résumant ici tout ce qui a été écrit et imprimé sur les *Agnus*, et en complétant les documents connus par de nouvelles études, le but de l'auteur a été moins d'édifier que d'éclairer, de favoriser la piété que de donner satisfaction aux savants.

Ce traité a donc une couleur exclusivement scientifique; et, par ce mot de science l'auteur embrasse les diverses branches des connaissances ecclésiastiques, qui sont la liturgie, le droit canonique, l'histoire, le symbolisme, l'archéologie et la bibliographie.

Par la liturgie, il montre avec quelle solennité et quelles formules de prières les *Agnus* sont bénits, consacrés et distribués. Les bulles et brefs des Papes, ainsi que les édits publiés en leur nom, renferment les lois canoniques qui règlent la confection, la conservation, l'usage, la valeur des *Agnus*, en même temps que la confiance que l'on doit avoir dans ces objets sanctifiés est attestée et afirmée par la voix la plus auguste qui soit sur terre. L'histoire ecclésiastique, unie à l'archéologie, dont elle est la compagne inséparable, nous fait remonter, sinon à une origine très-reculée voisine des premiers siècles, au moins à une haute et respectable antiquité. Le symbolisme, où excelle le moyen âge, nous guide dans cette voie d'ascension si pleine de charmes, qui conduit des choses visibles aux choses invisibles matérlellement exprimées pour s'approprier aux besoins de la vie. Enfin, la biographie nous renseigne sur des ouvrages qui dorment aujourd'hui dans les bibliothèques, mais que doit néanmoins consulter quiconque veut étudier à fond la question. L'auteur s'est imposé cette tâche. Pour l'épargner en partie à ceux que les monuments authentiques et premiers intéressent, il a cru devoir reproduire *in extenso* les textes qui viennent à l'appui de ses assertions. On lui saura gré d'avoir groupé ensemble tout ce qu'il importe de savoir scientifiquement sur le passé et le présent des *Agnus*, et, par une division en chapitres déterminés, d'avoir établi l'ordre, la clarté, la méthode qui permettent de se servir *facilement* de ce traité.

E. Barville.

Le Propriétaire-Gérant : V. Palmé.

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, 2, PLACE DU PANTHÉON.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

N° 97.

Histoire de Jules César. . . . 1
Alexandrine de La Feronays . . 34
La Passion du Malheur. . . . 41
Le Chemin du Bonheur (suite). . 49
Une Excursion en Kabylie (suite). 74
Nouvelles du Pays Littéraire. . . 86
Bulletin littéraire :
1. *Acta Sanctorum*, tome 5e. . 93
2. *Consolations*, par le R. P. Lefebvre. 95
3. *Le Merveilleux dans le Jansénisme, le Magnétisme, le Méthodisme et Baptisme américains*, etc., par M. H. Blanc. 97
4. *Le plus ancien Mois de Marie*, par le R. P. Jacolet. . . . 100
5. *Bernard Palissy*, par M. L. Audiat. 106
6. *Le Japon*, par M. Ed. Fraissinet. 110
7. *Les Religieuses*, par M. Raoul de Navery. — 8. *Les Chrétiennes à la Cour*, par Mme la comtesse Drohojowska. — 9. *Les Histoires de chez nous*, par M. H. Violeau. 111

N° 98.

Le Platonisme et les Pères de l'Eglise avant le Concile de Nicée. 113
Rosalinde. 129
Les Martyrs de Gorcum. . . . 142
Le Théâtre et le Spectacle . . . 161
Le Chemin du Bonheur (suite). . 168
La prétendue Pragmatique-Sanction de saint Louis. 186

Pages

La Musique d'église et le Plain-Chant. 194
Chronique. 201
Bulletin littéraire :
1. *Les Deux Paganismes*, par M. Eugène Loudun. . . . 209
2. *La Vie Chrétienne*, Conférences par M. l'abbé Freppel. 214
3. *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé Martigny. — 4. *Dictionnaire général des Sciences théoriques et appliquées*, par MM. Privat-Deschanel et Ad. Fouillou. — 5. *Causeries scientifiques : Découvertes, inventions, progrès de la science et de l'industrie*, par M. H. de Parville. — 6. *Histoire de Paris et de ses Monuments*, par M. Eug. de la Gournerie. — 7. *Le Diable existe-t-il et que fait-il?* par le P. Delaporte, de la Société de la Miséricorde. — 8. *Les Hommes noirs*, par le même. 216
9. *Le Christ de la Tradition*, par Mgr Landriot. 221
10. *Mes Vacances en Suisse et en Savoie*, par M. l'abbé Lamurée. 223

N° 99.

Les Annexions protestantes au XVIe siècle. 225
M. Sainte-Beuve. — Poésies complètes. — Nouveaux Lundis. . 240
Le Sphinx. 262
Le Chemin du Bonheur (fin). . . 266

Pages

Les Martyrs de Gorcum (fin). . 286
Deux élections académiques : M. Camille Doucet et M. Paradol. 304
Nouvelles du Pays Littéraire. . . 313
Bulletin littéraire :
1. *Mater admirabilis*, par M. l'abbé Alfred Monnin. . . . 320
2. *Etudes littéraires pour la défense de l'Eglise*, par M. Léon Gautier. 321
3. *Vie des Saints des familles chrétiennes et des communautés religieuses*, par M. l'abbé A. Vaillant. 327
4. *Les Etudes d'un Antiquaire*, par Joaquin de Irizar. . . 328
5. *Les Tolnay*, nouvelles Scènes de la vie hongroise, par M. le comte de La Tour. . . . 330
6. *La Divinité de l'Eglise*, par Mgr de Salinis. — 7. *Notre-Dame de France, ou Histoire de la Sainte-Vierge en France, depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours.* — 8. *La Vie des Steppes Kirgizes*, par M. Bronislas Zaleski. — 9. *Missions dominicaines dans l'Extrême-Orient*, par le P. André-Marie. 332
10. *L'Apôtre de Tulle aux Parisiens Pharisiens*, par M. Désiré Laverdant. 336

N° 100.

Marie-Thérèse et Marie-Antoinette. 337
La Mystique des vêtements sacerdotaux et des meubles de l'église. 360
Les Epreuves d'Aileen, Scènes de la vie irlandaise. 376
Monseigneur Manning. 394
L'Amateur au Salon (1865). . . 398
Souvenirs des Pyrénées, poésies. . 424
Chronique. 429
Bulletin littéraire :
1. *Rapports de l'homme avec les démons, essai historique et philosophique*, par M. Joseph Bizouard. 435
2. *Les hauts Phénomènes de la Magie, précédés du Spiritisme antique*, par M. le Chev^er des Mousseaux. 439
3. *Lettres de saint François de Sales à des gens du monde, précédées d'un avant-propos et d'une notice sur le Saint*, par M. Eugène Veuillot. . 442
4. Tome douzième de la *Vie des Saints* par le P. Giry, corrigée, complétée et continuées jusqu'à nos jours, par M. l'abbé Paul Guérin. . . 443
5. *Saint Jean Chrysostome, Œuvres complètes, traduction française*, sous la direction de M. Jeannin. — 6. *Ancienne et nouvelle Discipline de l'Eglise*, par Louis Thomassin, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par M. l'abbé André. — 7. *Encyclique et Documents, en latin et en français*, par M. l'abbé Raulx. . 444
8. *Vie de saint Grégoire, évêque de Tours*, par M. l'abbé Dupuy. 445
9. *Histoire contemporaine, comprenant les principaux événements qui se sont accomplis depuis 1830 jusqu'à nos jours*, par M. A. Gabourd. . . . 446
10. *Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu.* 448

N° 101.

Marie-Thérèse et Marie-Antoinette (fin). 449
Le Platonisme et les Pères de l'Eglise avant le Concile de Nicée (suite). 472
Le Mépris de l'Art. 491
Les Epreuves d'Aileen (suite). . . 496
La Chine et les Jésuites. . . . 515
Deux mots sur Jean-Jacques Rousseau. 524
Béatrix, ou la Madone de l'Art. . 528
Une Question de paternité littéraire. 534
Nouvelles du Pays Littéraire. . 540
Bulletin littéraire :
1. *Les Deux Paganismes. — L'Antiquité*, par M. Eugène Loudun. 546
2. *Réimpression de l'Histoire littéraire de France par les Bénédictins.* 548
3. *Baronii Annales ecclesiastici.* — *Œuvres complètes de saint Augustin*, traduites pour la première fois en français sous la direction de MM. Poujoulat et l'abbé Raulx. — *Histoire de Marie Alacoque*, par le P. Daniel. — *Histoire de France*, par

Pages

M. l'abbé Pierrot. — *Histoire de saint Jacques-le-Majeur et du Pèlerinage de Compostelle*, par M. l'abbé Pardiac. — *L'Evangile expliqué, défendu, médité, ou Exposition exégétique, apologétique et homélitique de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par M. l'abbé Dehaut. — *La Première Communion, Cours d'instructions*, par M. l'abbé Legendre. — *L'Armorique bretonne, celtique, romaine et chrétienne*, par M. le Docteur Halleguen. . . . 551

N° 102.

Un Athée à Rome. 561
Les Légistes. 574
Les Epreuves d'Aileen (fin). . . 595
Sur la Toilette. 611
Histoire d'un monastère de la Trappe. 623
A propos de Jasmin. 638
Un Polémiste protestant. . . . 644
Chronique 648
Bulletin littéraire :
1. *Philosophie suivant les principes de saint Thomas*, par le P. A. Goudin. 657
2. *De quelques Romans russes*, par un Russe. 661
3. *La Somme théologique de saint Thomas*, traduction par M. l'abbé Carmagnolle. — 4. *Histoire de l'Eglise catholique en France*, par M. l'abbé Jager. — 5. *L'Agonie de Jésus*, par le R. P. Blot. 665

N° 103.

Raphaël Philosophe et Théologien. 669
Le Roi de Feldbach, Scènes de la vie styrienne. 702
La belle Antiquité. 717
Une Œuvre dramatique au moyen âge. 735
Effet de neige. 751

Pages

Nouvelles du Pays Littéraire. . 760
Bulletin littéraire :
1. *Analecta Juris pontificii*. . 765
2. *Un Prêtre marié*, par M. Barbey d'Aurevilly. 767
3. *Acta Sanctorum* (Bollandistes), 6e et 4 vol. 772
4. *Christianisme et Civilisation*, par M. l'abbé Sénac. . . 774
5. *Histoire du Monde*, par MM. de Riancey, 4e vol. . . . 775
6. *Les Soldats du Pape*. — *Un dévouement filial*. 776
7. *Accompagnement d'orgue*, par M. Niedermeyer. 777
8. *Le Rhône et la Méditerranée*, par M. Léonce de La Rallaye. 779

N° 104

Un Athée à Rome (fin). . . . 781
Les Alliances spirituelles. . . . 798
Le Roi de Feldbach, Scènes de la vie styrienne (suite). . . . 805
Les Œuvres de Leibniz. . . . 823
Une Œuvre dramatique au moyen âge (fin.). 849
L'Art et l'Indifférence. 861
Chronique 873
Bulletin littéraire :
1. *La Révolution*, par Mgr Gaume. — 2. *Œuvres complètes de Louis de Grenade*, traduites par M. l'abbé Bareille. — 3. *L'Evangile analysé selon l'ordre historique de la Concorde*, par le P. Mauduit. — 4. *Traité des Vertus chrétiennes*, par M. l'abbé Busson. 883
5. *Vie nouvelle du Curé d'Ars et de sainte Philomène*, par M. Jean Darche. 887
6. *De la Vie d'union avec Marie, Mère de Dieu*. 888
7. *Les Fondateurs des grands Ordres religieux*, par M. Capefigue. 890
8. *Traité liturgique, canonique et symbolique des Agnus Dei*, par M. le chanoine X. Barbier de Montault. 891

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES[1]

A

Accompagnement d'orgue, par M. Niedermeyer, 777.
Acta Sanctorum, 93, 772.
Agonie (l') de Jésus, par le R. P. Blot, 665.
Alexandrine de La Feronays, par M. Louis Veuillot, 34.
Alliances (les) spirituelles, par M. Ernest Hello, 798.
Amateur (l') au Salon (1865), par M. Bathild Bouniol, 398.
Analecta Juris pontificii, 765.
Ancienne et nouvelle Discipline de l'Église, par Louis Thomassin, *nouvelle édition*, par M. l'abbé André, 444.
André (l'abbé). — *Ancienne et nouvelle Discipline de l'Église par Louis Thomassin, nouvelle édition*, 444.
André-Marie (le P.) — *Missions dominicaines dans l'Extrême-Orient*, 332.
ANGÉLY (J. d'). — Souvenirs des Pyrénées, 424.
Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu, 448.
Annexions (les) protestantes au XVIe siècle, par M. de Romont, 225.
Apôtre (l') de Tulle aux Parisiens Pharisiens, par M. D. Laverdant, 336.
ARMENTIÈRES (A. d'). — Bibliographie, 110, 111, 223, 443.
Art (l') et l'Indifférence, par M. Georges Seigneur, 861.
Athée (un) à Rome, par le P. Ramière, 561, 781.
AUBIN (N.). — Bibliographie, 448.
AUBINEAU (L.). — Bibliographie, 95, 320. — Rosalinde, 129.
Audiat (Louis). — Bernard Palissy, 106.

B

Barbey d'Aurevilly. — *Un Prêtre marié*, 767.
Barbier de Montault (le chanoine). — *Traité liturgique, canonique et symbolique des Agnus Dei*, 891.
Bareille (l'abbé). — *Œuvres complètes de Louis de Grenade, traduites*, 883.
Baronii Annales ecclesiastici, 551.
BARVILLE (Eugène). — Bibliographie, 209, 890, 891. — Sur la Toilette, 611.
Béatrix, ou la Madone de l'Art, par M. Daniel Bernard, 528.
Belle (la) Antiquité, par M. Eugène Veuillot, 717.
BERNARD (Daniel). — M. Sainte-Beuve, *Poésies complètes, Nouveaux Lundis*, 240. — Béatrix, ou la Madone de l'Art, 528.
Bernard Palissy, par M. L. Audiat, 106.
Bibliographie, par MM. Armentières (A. d'), 110, 111, 223, 443. — Aubin (N.), 448. — Aubineau (L.), 95, 320. — Barville (E.), 209, 890, 891. — Blot (R. P.), 100. — Bouniol (Bathild), 779. — Cerny (G.), 661. — Chauvelot (B.), 214, 328. — Brumont (E.), 767. — Gautier (L.), 548. — Geispitz (G.), 777. — Hello (E.), 321. — Lander (Jean), 888. —

(1) Dans cette table, les noms des rédacteurs de la Revue sont écrits en lettres majuscules quand ils commencent la ligne; les autres noms sont en caractères ordinaires, ainsi que les titres des articles contenus dans la Revue; les titres des ouvrages cités ou examinés sont en italiques.

Lhescar (J.), 445, 446.—Moutet (H.), 887. — Rallaye (L. de La), 546. — Robert (G.), 776.—Romont (de), 330. — Roys (marquis de), 97, 327, 435, 439.— Seigneur (G.), 336.— Thabet, 657. — Vaillant (A.), 93, 216, 221, 332, 444, 551, 665, 765, 772, 774, 775, 883.— Villefranche (J. M.), 106.
BIDOT (l'abbé J.). — *La Chine et les Jésuites*, 515.
Bizouard (Joseph).—*Rapports de l'homme avec les démons*, 435.
Blanc (H.). — *Le Merveilleux dans le Jansénisme, le Magnétisme, le Méthodisme et Baptisme américains*, 97.
BLOT (R. P.) — Bibliographie, 100.
Blot (R. P.). — *L'Agonie de Jésus*, 665.
BOUNIOL (Bathild). — L'Amateur au Salon (1865), 398.— Bibliographie, 779.
Bulletin littéraire, 93, 209, 320, 435, 546, 657, 765, 883.
Busson (l'abbé). — *Traité des Vertus chrétiennes*, 883.

C

Capefigue. — *Les Fondateurs des grands Ordres religieux*, 890.
Carmagnolle (l'abbé). — *La Somme théologique de saint Thomas, traduction*, 665.
Causeries scientifiques : Découvertes, inventions, progrès de la science et de l'industrie, par M. H. de Parville, 216.
CERNY (G.). — Bibliographie, 661.
CHAULNES (G. de). — Deux mots sur Jean-Jacques Rousseau, 524.
CHAUVELOT (B.). — Bibliographie, 214, 328.
Chemin (le) du Bonheur (nouvelle), par M. Etienne Marcel, 49, 168, 266.
Chine (la) et les Jésuites, par M. l'abbé J. Bidot, 515.
Chrétiennes (les) à la Cour, par Mme la comtesse Drohojowska, 111.
Christ (le) de la Tradition, par Mgr Landriot, 221.
Christianisme et Civilisation, par M. l'abbé Sénac, 774.
Chronique, par M. Eugène Veuillot, 201, 429, 648, 873.
Communion (la Première), Cours d'instructions, par M. l'abbé Legendre, 551.
Consolations, par le R. P. Lefebvre, 95.

D

Daniel (le P.). — *Histoire de Marie Alacoque*, 551.
Darche (J.). — *Vie nouvelle du Curé d'Ars et de sainte Philomène*, 887.
Dehaut (l'abbé).— *L'Evangile expliqué, défendu, médité, ou Exposition exégétique, apologétique et homélitique de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 551.
Delaporte (le P.).—*Le Diable existe-t-il et que fait-il?* 216. — *Les Hommes noirs*, 216.
Deux élections académiques : M. Camille Doucet et M. Paradol, par M. Georges Seigneur, 304.
Deux (les) Paganismes, par M. Eugène Loudun, 209, 546.
Diable (le) existe-t-il et que fait-il? par le P. Delaporte, 216.
Dictionnaire des Antiquités chrétiennes, par M. l'abbé Martigny, 216.
Dictionnaire général des Sciences théoriques et appliquées, par MM. Privat-Deschanel et Ad. Fouillou, 216.
Divinité (la) de l'Eglise, par Mgr de Salinis, 332.
Drohojowska (la comtesse). — *Les Chrétiennes à la Cour*, 111.
DRUMONT (E.). — Une Question de paternité littéraire, 534. — Bibliographie, 767.
Dupuy (l'abbé). — *Vie de saint Grégoire, évêque de Tours*, 445.

E

Effet de neige, par M. Jean Lander, 751.
Encyclique et Documents, en latin et en français, par M. l'abbé Raulx, 444.
Epreuves (les) d'Aileen, Scènes de la vie irlandaise, par M. A. Marber, 376, 496, 595.
Etudes (les) d'un Antiquaire, par M. Joaquin de Irizar, 328.
Etudes littéraires pour la défense de l'Eglise, par M. Léon Gautier, 321.
Evangile (l') analysé selon l'ordre historique de la Concorde, par le P. Mauduit, 883.
Evangile (l') expliqué, défendu, médité, ou Exposition exégétique, apologétique et homélitique de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé Dehaut, 551.
Excursion (une) en Kabylie, par M. Paul Lebon, 74.

F

Fondateurs (les) des grands Ordres religieux, par M. Capefigue, 890.
Fraissinet (Ed.). — *Le Japon*, 110.

Freppel (l'abbé). — *La Vie Chrétienne, Conférences*, 214.

G

Gabourd (A.). — *Histoire contemporaine, comprenant les événements qui se sont accomplis depuis 1830 jusqu'à nos jours*, 446.
Gaume (Mgr.). — *La Révolution*, 883.
GAUTIER (Léon). — Bibliographie, 548.
Gautier (Léon). — *Etudes littéraires pour la défense de l'Eglise*, 321.
GEISPITZ (C.). — Bibliographie, 777.
Goudin (A.). — *Philosophie suivant les principes de saint Thomas*, 657.
Gournerie (Eug. de La). — *Histoire de Paris et de ses Monuments*, 216.
Guérin (Paul). — *Vie des Saints*, par le P. Giry, *corrigée, complétée et continuée jusqu'à nos jours*, 443.

H

Halleguen (le Dr.). — *L'Armorique bretonne, celtique, romaine et chrétienne*, 551.
HELLO (Ernest). — La Passion du Malheur, 41. — Le Sphinx, 262. — Bibliographie, 321. — Le Mépris de l'Art, 491. — A propos de Jasmin, 638. — Les Alliances spirituelles, 798.
Histoire contemporaine, comprenant les événements qui se sont accomplis depuis 1830 jusqu'à nos jours, par M. A. Gabourd, 446.
Histoire de l'Eglise catholique en France, par M. l'abbé Jager, 665.
Histoire de France, par M. l'abbé Pierrot, 551.
Histoire de Jules César, par M. Eugène Veuillot, 1.
Histoire de Marie Alacoque, par le P. Daniel, 551.
Histoire de Paris et de ses Monuments, par M. Eug. de La Gournerie, 216.
Histoire de saint Jacques-le-Majeur et du Pèlerinage de Compostelle, par M. l'abbé Pardiac, 551.
Histoire du Monde, par MM. de Riancey, 775.
Histoire d'un monastère de la Trappe, par M. A. Ravelet, 623.
Histoire littéraire de la France par les Bénédictins (réimpression de l'), par M. Léon Gautier, 548.
Histoires (*les*) *de chez nous*, par M. H. Violeau, 111.
Hommes (*les*) *noirs*, par le P. Delaporte, 216.

I

Irizar (Joaquin de). — *Les Etudes d'un Antiquaire*, 328.

J

Jacolet (R. P.). — *Le plus ancien Mois de Marie*, 100.
Jager (l'abbé.) — *Histoire de l'Eglise catholique en France*, 665.
Japon (*le*), par M. Ed. Fraissinet, 118.
Jasmin (à propos de), par M. Ernest Hello, 638.
Jean-Jacques Rousseau (deux mots sur) 524.
Jeannin. — *Saint Jean Chrysostome, Œuvres complètes, traduction française*, 444.

K

KUHN (H.). — Les Œuvres de Leibniz, 823.

L

Lamurée (l'abbé). — *Mes Vacances en Suisse et en Savoie*, 223.
LANDER (Jean). — Effet de Neige, 751. — Bibliographie, 888.
Landriot (Mgr). — *Le Christ de la Tradition*, 221.
Laverdant (D.). — *L'Apôtre de Tulle aux Parisiens Pharisiens*, 336.
LEBON (Paul). — Une Excursion en Kabylie, 74.
LECANU (l'abbé). — La Mystique des vêtements sacerdotaux et des meubles de l'église, 360.
Legendre (l'abbé). — *La Première Communion, Cours d'instructions*, 551.
Légistes (*les*), par M. P. Serret, 574.
Lefebvre (R. P.) — *Consolations*, 95.
Lettres de saint François de Sales à des gens du monde, précédées d'un avant-propos et d'une notice sur le Saint, par M. Eugène Veuillot, 442.
LEHSCAR (J.) — Bibliographie, 445, 446.
Loudun (Eugène). — *Les Deux Paganismes, l'Antiquité*, 209, 546.

M

MARBER (A.). — Les Epreuves d'Alice, Scènes de la vie irlandaise, 376, 495, 595.
MARCEL (Etienne). — Le Chemin du Bonheur (nouvelle), 49, 168, 288.

MARCHE (L. de La). — Une Œuvre dramatique au moyen âge, 735, 849.
Marie-Thérèse et Marie-Antoinette, par M. Eugène Veuillot, 337, 449.
Martigny (l'abbé). — *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, 216.
Martyrs (les) de Gorcum, par M. J.-M. Villefranche, 142, 286.
Mater admirabilis, par M. l'abbé A. Monnin, 320.
Mauduit (le P.). — *L'Evangile analysé selon l'ordre historique de la Concorde*, 883.
Mépris (le) de l'Art, par M. Ernest Hello, 491.
Merveilleux (le) dans le Jansénisme, le Magnétisme, le Méthodisme et Baptisme américains, etc., par M. H. Blanc, 97.
Missions dominicaines dans l'Extrême-Orient, par le P. André-Marie, 332.
Mois de Marie (le plus ancien), par le R. P. Jacolet, 100.
Monnin (l'abbé.) — *Mater admirabilis*, 320.
Mgr Manning, par M. de Romont, 394.
Mousseaux (des). — *Les hauts Phénomènes de la Magie, précédés du Spiritisme moderne*, 439.
MOUTET (H.). — Bibliographie, 887.
Musique (la) d'église et le Plain-Chant, par Sain d'Arod, 194.
Mystique (la) des vêtements sacerdotaux et des meubles de l'église, par M. l'abbé Lecanu, 360.

N

Navery (Raoul de). — *Les Religieuses*, 111.
Niedermeyer. — *Accompagnement d'orgue*, 777.
Notre-Dame de France, ou Histoire de la Sainte-Vierge en France, 332.
Nouvelles du Pays Littéraire, 86, 313, 540, 769.

O

Œuvre (une) dramatique au moyen âge, par M. L. de La Marche, 735, 849.
Œuvres complètes de Louis de Grenade, traduites par M. l'abbé Bareille, 883.
Œuvres complètes de saint Augustin, traduction en français sous la direction de MM. Poujoulat et l'abbé Raulx, 551.
Œuvres de Leibniz et son projet d'une expédition française en Egypte, par M. H. Kuhn, 823.

P

Pardiac (l'abbé). — *Histoire de saint Jacques-le-Majeur et du Pèlerinage de Compostelle*, 551.
Parville (H. de.) — *Causeries scientifiques : Découvertes, inventions, progrès de la science et de l'industrie*, 216.
Passion (la) du Malheur, par M. Ernest Hello, 41.
Phénomènes (les hauts) de la Magie, précédés du Spiritisme antique, par M. le Chᵉᵗ des Mousseaux, 439.
Philosophie suivant les principes de saint Thomas, par le P. A. Goudin, 657.
Pierrot (l'abbé). — *Histoire de France*, 551.
Platonisme (le) et les Pères de l'Eglise avant le Concile de Nicée, 113, 472.
Polémiste (un) protestant, par M. de Romont, 644.
Poujoulat et Raulx. — *Œuvres complètes de saint Augustin, traduites en français*, 551.
Pragmatique-Sanction (la prétendue) de saint Louis, par M. Etienne de Toulza, 186.
Prêtre (un) marié, par M. Barbey d'Aurevilly, 767.
Privat-Deschanel et Ad. Fouillou. — *Dictionnaire général des Sciences théoriques et appliquées*, 216.

Q

Question (une) de paternité littéraire, par M. E. Drumont, 534.

R

RALLAYE (L. de La). Bibliographie, 546.
Rallaye (L. de La.). — *Le Rhône et la Méditerranée*, 779.
RAMIÈRE (le P.). — Un Athée à Rome, 561, 781.
Raphaël Philosophe et Théologien, par M. Louis Veuillot, 669.
Rapports de l'homme avec les démons, par M. Joseph Bizouard, 435.
Raulx (l'abbé). — *Encyclique et Documents, en latin et en français*, 444.
RAVELET (A). — Histoire d'un monastère de la Trappe, 623.
Réimpression de l'*Histoire littéraire de la France* par les Bénédictins, 548.
Religieuses (les), par M. Raoul de Navery, 111.

Révolution (la), par Mgr Gaume, 883.
Rhône (le) et la Méditerranée, par M. Léonce de La Rallaye, 779.
Riancey (MM. de). — *Histoire du Monde*, 775.
Robert (Gust.). — Bibliographie, 776.
Roi (le) de Feldbach, Scènes de la vie styrienne, par M. G. de La Tour, 702, 605.
Romans russes (de quelques), par un Russe 661.
Rémont (de). — Les Annexions protestantes au XVIe siècle, 225. — Bibliographie, 330. — Mgr Manning, 394. — Un Polémiste protestant, 644.
Rosalinde, par M. Léon Aubineau, 129.
Roys (Mis. de). — Bibliographie, 97, 327, 435, 439.

S

Sain d'Arod. — La Musique d'église et le Plain-Chant, 194.
Saint Jean Chrysostome, Œuvres complètes, traduction française, sous la direction de M. Jeannin, 444.
Sainte-Beuve (M.). — *Poésies complètes, Nouveaux Lundis*, par M. Daniel Bernard, 240.
Salinis (Mgr de.). — *La Divinité de l'Eglise*, 332.
Seigneur (Georges). — Le Théâtre et le Spectacle, 161. — Deux élections académiques : M. Camille Doucet et M. Paradol, 304. — Bibliographie, 336. — L'Art et l'Indifférence, 861.
Sénac (l'abbé). — *Christianisme et Civilisation*, 774.
Serret (P.). — *Les Légistes*, 574.
Sphynx (le), par M. Ernest Hello, 262.
Soldats (les) du Pape. — Un dévouement filial, 776.
Somme (la) théologique de saint Thomas, traduction par M. l'abbé Carmagnolle, 665.
Souvenirs des Pyrénées (poésies), par M. J. d'Angély, 424.

T

Thabet. — Bibliographie, 657.
Théâtre (le) et le Spectacle, par M. Georges Seigneur, 161.
Thomas (l'abbé). — Le Platonisme et les Pères de l'Eglise avant le Concile de Nicée, 113, 472.
Thomassin (Louis). — *Ancienne et nouvelle Discipline de l'Eglise, nouvelle édition*, par M. l'abbé André, 444.
Toilette (sur la), par M. Eugène Barville, 611.
Tolnay (les), nouvelles Scènes de la vie hongroise, par M. le comte G. de La Tour, 330.
Toulza (Etienne de.). — La prétendue Pragmatique-Sanction de saint Louis, 186.
Tour (G. de La.). — Le Roi de Feldbach, Scènes de la vie styrienne, 702, 605.
Tour (G. de la). — *Les Tolnay, nouvelles Scènes de la vie hongroise*, 330.
Traité des Vertus chrétiennes, par M. l'abbé Busson, 883.
Traité liturgique, canonique et symbolique des Agnus Dei, par M. le chanoine X. Barbier de Montault, 891.

V

Vacances (mes) en Suisse et en Savoie, par M. l'abbé Lamurée, 223.
Vaillant (A.). Bibliographie, 93, 216, 221, 332, 444, 551, 665, 765, 772, 774, 775, 883.
Vaillant (A.). — *Vie des Saints des familles chrétiennes et des communautés religieuses*, 327.
Veuillot (Eugène). — *Histoire de Jules César*, 1. — Marie-Thérèse et Marie-Antoinette, 337, 449. — La belle Antiquité, 717. — Chronique, 201, 429, 648, 873.
Veuillot (Eugène). — *Lettres de saint François de Sales à des gens du monde, précédées d'un avant-propos et d'une notice sur le Saint*, 442.
Veuillot (Louis). — Alexandrine de La Feronays, 34. — Raphaël Philosophe et Théologien, 669.
Venet. — Nouvelles du Pays Littéraire, 86, 313, 540, 760.
Vie (la) Chrétienne, Conférences par M. l'abbé Freppel, 214.
Vie de saint Grégoire, évêque de Tours, par M. l'abbé Dupuy, 445.
Vie des Saints des familles chrétiennes et des communautés religieuses, par M. l'abbé A. Vaillant, 327.

Vie des Saints par le P. Giry, corrigée, complétée et continuée jusqu'à nos jours, par M. l'abbé Paul Guérin, 443.
Vie (la) des Steppes Kirgizes, par M. B. Zaleski, 332.
Vie d'union avec Marie Mère de Dieu, 888.
Vie nouvelle du Curé d'Ars et de sainte Philomène, par M. J. Darche, 887.
VILLEFRANCHE (J.-M.). — Bibliographie, 106. — Les Martyrs de Gorcum, 142, 286.
Violeau (H.). — *Les Histoires de chez nous,* 111.

Z

Zaleski (B.). — *La Vie des Steppes Kirgizes,* 332.

Paris. — Imprimerie Du Sorr, 2, place du Panthéon.

This book should be returned t
the Library on or before the last dat
stamped below.
A fine of five cents a day is incurre
by retaining it beyond the specifie
time.
Please return promptly.